Sociologie du militantisme anti-extractivisme. Le cas des mobilisations contre l'exploitation d'hydrocarbures dans les provinces de Neuquén et de Mendoza, Argentine.

Tobias Etienne-Greenwood

▶ **To cite this version:**

Tobias Etienne-Greenwood. Sociologie du militantisme anti-extractivisme. Le cas des mobilisations contre l'exploitation d'hydrocarbures dans les provinces de Neuquén et de Mendoza, Argentine.. Sociologie. Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2020. Français. NNT : 2020PAUU1085 . tel-03829070v2

HAL Id: tel-03829070
https://hal.science/tel-03829070v2

Submitted on 29 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

UNIVERSITE DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR

École doctorale Sciences Sociales et Humanités (ED 481)

Présentée et soutenue le 18 décembre 2020

par **Tobias ETIENNE-GREENWOOD**

pour obtenir le grade de docteur
de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour
Spécialité : Sociologie

SOCIOLOGIE DU MILITANTISME ANTI-EXTRACTIVISME
Le cas des mobilisations contre l'exploitation d'hydrocarbures dans les provinces de Neuquén et de Mendoza, Argentine

MEMBRES DU JURY

RAPPORTEURS

Valérie DELDREVE	Directrice de recherche – Institut National de Recherche en Sciences et Technologies pour l'Environnement et l'Agriculture
Salvador JUAN	Professeur des Universités – Université de Caen Normandie

EXAMINATEURS

Ana MURGIDA	Professeure des Universités – Université de Buenos Aires
Pierre-Antoine CHARDEL	Professeur des Universités – Ecole des Mines-Télécom

DIRECTEUR

Francis JAUREGUIBERRY	Professeur des Universités - Université de Pau et des Pays de l'Adour

UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR

THÈSE

UNIVERSITE DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR
École doctorale Sciences Sociales et Humanités (ED 481)

Présentée et soutenue le 18 décembre 2020
par **Tobias ETIENNE-GREENWOOD**

pour obtenir le grade de docteur
de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour
Spécialité : Sociologie

SOCIOLOGIE DU MILITANTISME ANTI-EXTRACTIVISME
Le cas des mobilisations contre l'exploitation d'hydrocarbures dans les provinces de Neuquén et de Mendoza, Argentine

MEMBRES DU JURY

RAPPORTEURS

Valérie DELDREVE	Directrice de recherche – Institut National de Recherche en Sciences et Technologies pour l'Environnement et l'Agriculture
Salvador JUAN	Professeur des Universités – Université de Caen Normandie

EXAMINATEURS

Ana MURGIDA	Professeure des Universités – Université de Buenos Aires
Pierre-Antoine CHARDEL	Professeur des Universités – Ecole des Mines-Télécom

DIRECTEUR

Francis JAUREGUIBERRY	Professeur des Universités - Université de Pau et des Pays de l'Adour

L'Université de Pau et des Pays de l'Adour n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans cette thèse.

Ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier en premier lieu mon directeur de thèse, le professeur Francis Jauréguiberry, pour m'avoir offert l'opportunité de réaliser ces travaux de thèse. Surtout, je lui suis reconnaissant de ses conseils et des orientations qu'il a donné à ce travail, et surtout des questionnements intellectuels que ses remarques ont suscités en moi.

Mes remerciements et ma gratitude vont, également, à ceux qui ont accompagné ces travaux. En Argentine, d'abord à Ana et à Guadalupe, à Alejandra, Jorgelina et Anahi, ensuite, pour leur aide au moment de lancer l'enquête proprement dite. À Neuquén j'aimerais encore remercier Guille et Ale, Lucas et l'autre Lucas, et Pablo. À Mendoza, je veux remercier le SUTE et les bons plats de Sandra, mais surtout Carlos et Marta. Lors des sorties au *campo*, à Fernando et Noelia, à Hugo, à Laura. J'aimerais encore remercier la Pr. Elke Noellemeyer et sa famille pour son hospitalité ainsi que le Pr. Holm Tiessen pour son aide au début de cette recherche. Enfin, mes remerciements à tous les militants et les habitants qui ont souvent sacrifié quelques heures de leur quotidien pour les passer à partager leurs expériences et leurs idées.

Mes remerciements vont encore à l'équipe pédagogique et administrative de la licence de sociologie qui m'ont accompagné dans les activités d'enseignements : Sylvie Evelyne, Lucie et Julien. Merci aux étudiants des cours d'« Histoire de la sociologie » et de « Sociologie du risque » qui, par leurs questions et leurs réflexions, ont parfois stimulé mes propres questionnements. Merci encore, aux bibliothécaires de l'ICL, Sandra et Frédérique, toujours très aimables. Merci aux ingénieures du laboratoire, Gaëlle et Delphine, et à Jacques qui a essayé de ressusciter mon disque dur.

En France, mes remerciements vont aux collègues et amis doctorants de l'ICL. À Romain, Anaïs et Orianne, en particulier, pour les moments académiques et moins académiques partagés ensemble. Ils ont égayé mon arrivée en Béarn. Merci à Milo et Txomin de m'avoir accueilli parmi les apprentis sociologues. Merci encore à tous ceux qui d'un côté comme de l'autre de l'Arlequin ont aidé ou encouragé – Saturnin, Elsa, Manon, Gaïa, Justin – et ceux avec qui j'ai partagé des moments de détentes si précieux — Élie, Adrienne, Tiphaine et Benoît, Giuseppe, Flavie, Sarah. Et sans oublier les non-humains : mon matelas et Padmé.

Aux amis de Paris qui, malgré la distance, sont toujours restés présents — Raphaël, Hugo, Pierre, Filip, Kelly, Matthieu, Louise ; merci à Agathe de m'avoir hébergé le temps d'un colloque (en échange de mes bras pour un déménagement). À Alexandre particulièrement pour toutes ces fois où il est descendu dans son pays béarnais pour me rendre visite.

J'aimerais encore remercier les coéquipiers du foot des Sphinx de Pau grâce à qui j'ai pu garder le contact avec un autre terrain. Même si j'ai failli y perdre la tête, grâce à eux je n'oublie pas qu'il faut penser avec le corps autant qu'avec l'esprit.

Mes remerciements et toute ma gratitude aux membres de ma famille qui par leur aide et par leur sollicitude ont permis de supporter les moments les plus ardus. À ma maman et mon papa pour leurs relectures et leurs encouragements incessants. À mon grand-frère et Aude aussi. Je remercie Noémie, enfin, parce que si je suis parvenu à finir c'est grâce à sa douceur et sa tendresse.

AVERTISSEMENT

La présente version de la thèse intitulée *Sociologie du militantisme anti-extractivisme. Le cas des exploitations d'hydrocarbure dans les provinces de Neuquén et de Mendoza, Argentine* est une version corrigée et, en certains endroits, remaniée du manuscrit présenté pour l'obtention du grade de docteur en sociologie.

J'ai souhaité apporter des modifications et des précisions pour deux raisons. La première relève des discussions qui se sont déroulées lors de la soutenance et j'en profite pour remercier le jury des remarques constructives qu'il a formulées, et ce afin d'améliorer le travail qu'ils ont eu à évaluer. La seconde, plus prosaïque, tient à un défaut technique qui m'a surpris dans les dernières semaines de la rédaction. Si les doctorants entendent souvent des « mythes » et des « légendes » sur des aînés qui se font dérober leurs données dans la dernière ligne droite ou qui sont confrontés à un plantage généralisé du support informatique contenant plusieurs années de travaux, qu'ils soient avertis : c'est une réalité. Par conséquent, dans cette version, j'ai ajouté quelques documents, principalement des schémas et des annexes perdues à l'occasion d'une démission de mon disque dur, documents que je désirais, initialement, intégrer à la version de soutenance de cette thèse.

Les ajouts dans le corps du texte ne changent en rien la substance du propos. Ils permettent simplement d'illustrer et de synthétiser la donnée pour le lecteur qui préfèrerait parcourir de façon transversale ces travaux. Les annexes supplémentaires, quant à elle, proposent simplement quelques données et sources qui peuvent faire office d'archives et de point de départ pour un travail ultérieur. Les corrections, enfin, étaient nécessaires pour supprimer des coquilles et combler les vides laissés par des mots absents et pourtant essentiels à la bonne compréhension des phrases… Il est possible, au demeurant, que des fautes et des oublis subsistent. Les coquilles semblent être comme ces chaussettes éprises de liberté dans la machine à laver, elles apparaissent et disparaissent à leur gré. Je tâcherai, néanmoins, dans les relectures futures de poursuivre cette tâche de Sisyphe. Dans la même visée d'accroître la lisibilité du manuscrit, j'ai modifié le style du document. Celui-ci est donc sensiblement plus long que la version soumise à l'évaluation du jury. Je tiens néanmoins à disposition de quiconque le souhaitera la version originale pour qu'il juge sur pièce de la nécessité ou non des ajouts et des corrections.

Mais, pour l'heure, je vous souhaite une bonne lecture.

À Pau, le 12 mars 2021

NOTE LINGUISTIQUE

Ces travaux de thèse ont été menés exclusivement en Argentine. Par conséquent, une grande partie de la littérature consultée est d'expression castillane et l'enquête auprès des militants a été réalisée dans cette même langue. À cet égard, je souhaite avertir le lecteur que le castillan n'est pas ma langue maternelle et c'est pourquoi je dois procéder à une série d'avertissements linguistique afin d'expliciter certains de mes choix.

Toute personne qui parle, ou maîtrise, à des degrés divers une langue étrangère sait qu'il est des mots et des expressions qu'il est parfois difficile de traduire, voire que l'on rechigne à traduire. Il y a de ces moments curieux où un mot doit être transmis par une périphrase et des périphrases que l'on peut résumer en un mot. Toujours est-il que, au moment de traduire, j'ai été confronté à cette sensation étrange qui consiste à faire un choix : traduire littéralement, expliquer plutôt que traduire, ou alors ne pas traduire du tout. Il était impossible de se tenir à une seule de ces possibilités alors, selon les difficultés de la traduction et la nécessité de préserver l'entièreté du signifié, j'ai opté pour l'une ou l'autre de ces solutions.

Le manuscrit est ainsi ponctué de mots en castillan et, dans une moindre mesure, en mapuzugun, la langue des mapuce qui habitent en Patagonie du Nord. J'ai souvent conservé le nom des gentilités dans les langues originales (*mendocino* et *mendocina* pour la province de Mendoza ou *neuquino* et *neuquina* pour la province de Neuquén). Assez régulièrement, j'introduis un terme dans sa langue avant d'en proposer une traduction et une définition si nécessaire, indiquées entre parenthèse, en note de bas de page, ou alors à la suite du mot lui-même. J'ai aussi fait usage d'une licence poétique pour écrire en utilisant, dans une même phrase ou dans des phrases proches, le mot dans sa langue originale puis en français et *vice versa*, afin d'éviter les redondances. J'espère que cela ne perturbera pas outre mesure la lecture.

Quelques précisions encore sur les citations et les verbatims d'entretien. Les citations d'auteurs ont été traduites en français lorsqu'elles sont présentes dans le corps du texte, mais pas nécessairement dans les notes de bas de page. Le texte dans la langue d'origine de ces citations a, en plus, été ajouté à la suite de la source en note de bas de page au cas où un lecteur souhaiterait en consulter la lettre. J'ai fait un traitement similaire des nombreux verbatims d'entretien. Ils ont été traduits et présentés en français dans le corps du texte. Par souci de partage et de transparence, les verbatims originaux ont été rassemblés dans un cahier en annexe (en page 497). Pour faciliter leur identification, chaque verbatim est identifié avec un numéro qui correspond à sa traduction dans cette annexe. La numérotation est ininterrompue entre les chapitres et les parties afin d'en faciliter la recherche. Autrement dit, le verbatim n° 1 dans le corps du texte correspond au verbatim n° 1 dans l'annexe.

Le lecteur rencontrera de temps à autre, et particulièrement dans le chapitre 6, des mots et des phrases écrites en mapuzugun. Il convient d'abord de rappeler que le mapuzugun

est une langue orale et n'a pas vocation à être écrite. Les Mapuce rencontrés au cours de l'enquête ont souvent insisté sur cet aspect. Ce qu'ils disent en castillan, ou les mots mapuce qu'ils doivent traduire ou transcrire en castillan n'épousent pas tout à fait le sens qu'ils ont en mapuzugun. Non pas qu'il y ait déperdition du sens ou que le mot acquiert un surcroit de signification. L'un et l'autre sont possibles. L'essentiel consiste à garder à l'esprit que les mots en mapuzugun et en castillan ne sont pas entièrement équivalents. Aussi, je dois préciser quelques choix linguistiques à l'égard de la mise par écrit de certains d'entre eux.

Pour transcrire les mots de cette langue, j'ai choisi de me conformer au *grafemario* élaboré par Anselmo Ragileo qui est celui utilisé par la Confederación Mapuche de Neuquén. Ce système permet de faire correspondre des graphèmes (symboles) à des phonèmes (sons) de la langue. Le *grafemario* est ainsi composé de 26 graphèmes valant chacun pour un phonème.

Le mapuzugun compte six voyelles : a, e, i, o, u et v. Le lecteur français a simplement besoin de savoir que le e, se prononce « é » [e], le u « ou » [u] et le v équivaut au « e » [ə] dans notre langue. La langue compte encore trois semi-voyelles qui se comportent, peu ou prou, comme en français. Il s'agit du y, du q et du w.

Les dix-sept symboles restants sont des consonnes décomposées en deux ensembles : les consonnes obstructives (c, k, p, t, x) et les consonnes non-obstructives (z, f, l, b, j, m, n, h, g, ñ, r, s). Parmi les obstructives il faut retenir que le c se prononce « tch » [tʃ] et le x se prononce comme un t suivi d'un r « anglais » [tɹ]. Les consonnes non-obstructives exigent plus de précisions : le j se prononce comme un *l* collé contre le palais [l̠] ; le h est aspiré raclant légèrement la gorge [ɦ] ; le g se prononce comme s'il était précédé d'un *n* « ng » [ŋ] ; le ñ est un équivalent du « gn » [ɲ] ; le r se prononce comme en anglais [ɹ].

À toutes fins utiles, un glossaire de certains termes étrangers – castillan, anglais et mapuzugun – a été ajouté à la suite de la bibliographie. Au besoin, le lecteur pourra s'y référer (en page 489).

LISTE DES ABREVIATIONS ET DES SIGLES UTILISES

AAdeAA	Asociación de Abogados Ambientalistas de Argentina
AFD	Argentine Fruit Distributors
AMPAP	Asambleas Mendocinas Por el Agua Pura
APCA	Asamblea Permanente del Comahue por el Agua
APCA-Allen	Asamblea Permanente del Comahue por el Agua-Allen
ATEN	Asociación de Trabajadores de Estado de Neuquén
BRICS	Brésil, Russie, Inde, Chine, Afrique du Sud
CCP	Contra-cultura de la protesta
CLACSO	Consejo Latinomericano de Ciencias Sociales
CLAES	Centro Latinomaericano de Ecología Social
CMN	Confederación Mapuce de Neuquén
DANP	Dirección de Areas Naturales Protegidas
DGI ou Irrigación	Departamento General de Irrigación
EIA	Agence d'Information sur l'Energie (Etats-Unis d'Amérique)
FAdE	Federación Argentina de Espeleología
FARN	Federación Argentina de Recursos Naturales
FMI	Fond Monétaire International
FpV	Frente para la Victoria
GES	Gaz à effet de serre
GATT	Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce
IIRSA	Initiative pour l'intégration des infrastructures régionales en Amérique du Sud
INAI	Instituto Nacional de Asuntos Indigenas
INDUPA	Industrias Patagónicas
IAPG	Instituo Argentino del Petróleo y del Gas

MPN	Movimiento Popular Neuquino
Multisectorial	Multisectorial contra la hidrofractura
OCRN	Observatorio de Conflictos por Recursos Naturales
OIT	Organisation Internationale du Travail
OITM	Organización Identidad Territorial Malalweche
OMC	Organisation mondiale du commerce
ONG	Organisation Non Gouvernementale
OPSur	Observatorio Petrolero Sur
RAC	Répertoire d'action collective
STJ	Supremo Tribunal de Justicia
UAC	Unión de Asambleas Comunidades
UAP	Unión de Asambleas Patagónicas
UNCo	Universidad Nacional del Comahue
YPF	Yacimiento Petroleros Fiscales

SOMMAIRE

INTRODUCTION GÉNÉRALE. De l'extractivisme et de l'anti-extractivisme dans la formation d'hydrocarbures non conventionnels de Vaca Muerta, Argentine

PREMIÈRE PARTIE. L'expérience de la modernité latino-américaine au prisme de l'extractivisme. Penser et analyser l'extractivisme et ses contestations

CHAPITRE 1. Extractivisme et modernité

CHAPITRE 2. L'extractivisme et son univers controversé

CHAPITRE 3. Mener une recherche sur l'anti-extractivisme

DEUXIEME PARTIE. Les mondes de la vie quotidenne : Articulation et destructuration de l'expérience ordinaire des militants face à l'expansion d'une frontière extractiviste

CHAPITRE 4. « L'eau c'est la vie ». Une limite primordiale

CHAPITRE 5. Vergers et vignobles. Les matrices productives comme limite économique

CHAPITRE 6. La Mapu : un essai d'anthropologie symétrique. Une limite subalterne

CHAPITRE 7. Le déploiement des hydrocarbures. Une épreuve de force et irréversible

TROISIEME PARTIE. Les modes d'engagement. Agir dans et contre le déploiement extractiviste

CHAPITRE 8. Un mode d'engagement du « sel de la vie »

CHAPITRE 9. Un mode d'engagement de l'opportun

CHAPITRE 10. Un mode d'engagement dans la critique

CHAPITRE 11. Vers une dynamique des modes d'engagement

RÉFLEXIONS GENERALES. Quatre thèses sur le militantisme anti-extractivisme

INTRODUCTION GÉNÉRALE :

De l'extractivisme et de l'anti-extractivisme dans la formation d'hydrocarbures non conventionnels de Vaca Muerta, Argentine

« Algunas cosas las hemos aprendido juntos, y es la forma de crecer »

Diego, assembléiste

Qu'est-ce que l'extractivisme ? Qu'est-ce que l'anti-extractivisme ? Et que peut être une sociologie du militantisme anti-extractivisme ? Quelle est cette « vache » que l'on dit morte et pour laquelle militants, entreprises du gaz et du pétrole, mais aussi États provinciaux et nationaux se disputent en Patagonie du Nord argentine ?

En guise de définition préliminaire, l'extractivisme renvoie à une pratique qui consiste à extraire un matériau naturel pour le commercialiser, généralement sur des marchés internationaux. L'extractivisme consiste donc à développer des projets d'exploitation de gisements afin d'en collecter des matières premières (minérales, hydrocarbures, végétales, etc.) dans le cadre d'une intégration aux marchés globaux. A ce titre, il ne constitue pas une activité économique nouvelle et s'apparente même à des pratiques multiséculaires. L'extractivisme contemporain a néanmoins ceci de spécifique qu'il se fait à une échelle et avec une intensité encore rarement atteinte afin de satisfaire des demandes en matières premières et en énergie qui n'ont cessé d'augmenter. La multiplication, l'accélération et l'intensification des projets extractivistes se réalisent, par ailleurs, dans un contexte de crises environnementales et de prise de conscience toujours plus aigües des conséquences des activités humaines sur les équilibres biochimiques de la planète.

L'anti-extractivisme, quant à lui, s'entend en premier lieu comme une expérience spécifique de l'exposition, réelle ou imaginée, à l'extractivisme. L'anti-extractivisme est un *être ensemble* forgé par cette épreuve commune : l'exposition à une menace incarnée par des projets qui cherchent à extraire de la Nature une ressource. En second lieu, l'anti-extractivisme est une vision du monde, un projet qui cherche à s'opposer, voire à bannir, l'extractivisme comme solution pour nos sociétés modernes. L'anti-extractivisme est, à ce titre, un projet qui prend au sérieux l'hypothèse d'un monde fini et, par conséquent, d'une limitation intrinsèque de ce que la Nature peut fournir en termes de « ressources ». Il prend au sérieux, en outre, la disposition actuelle des sociétés humaines à modifier son environnement et à en épuiser les capacités reproductives. L'anti-extractivisme, s'il peut être reversé du côté de l'écologisme, de l'altermondialisme ou de l'anti-capitalisme, est d'abord et avant tout une pensée des limites de notre planète et de nos écosystèmes ainsi qu'une pratique militante qui cherche à les faire exister réellement.

La formation Vaca Muerta, un réservoir d'hydrocarbures non conventionnels qui étend son emprise souterraine sur quatre provinces argentines — Mendoza, Neuquén, Río Negro et

La Pampa — sert de scène à une telle opposition et c'est de l'expérience des militants anti-extractivisme dans les provinces de Neuquén et de Mendoza que traitent ces travaux de thèse.

Quelle est cette vache que l'on dit morte ?

En Patagonie du Nord, Vaca Muerta (« Vache Morte ») est exploitée depuis près d'une décennie par diverses compagnies pétrolières argentines et internationales. En sa qualité de formation géologique du sous-sol, de gisement d'hydrocarbures, peu de gens ont « vu » ou ont été « en contact » avec Vaca Muerta. Alors qu'est-ce qui suscite tant de conflits à propos de ces couches du sous-sol ? Comment des propriétés physiques et chimiques de la subsurface en viennent-elles à constituer un lieu où l'action se joue ? Comment ces caractéristiques, à la confluence du hasard des ères géologiques et des qualités poreuses ou non, perméables ou non, des roches qui constituent cette formation participent-elles d'un espace public où les humains polémiquent autour de l'opportunité ou non d'exploiter ses ressources ? Débattent-ils seulement seuls ? Entre humains exclusivement ? Sur quoi porte la dispute ? Sur l'exploitation en soi ou sur la façon de l'exploiter ? Sur ses conséquences sur l'environnement ou sur les humains et la société ? Peut-on concevoir les uns sans l'autre ?

La mise en marche du projet extractiviste de Vaca Muerta au début de la décennie 2010, d'abord dans des zones restreintes de la province de Neuquén et de Río Negro — respectivement dans les concessions de Campamento Anticlinal près de Zapala et Estación Fernández Oro près d'Allen — a immédiatement suscité une multiplicité de questionnements. Certains collectifs de voisins, des communautés mapuce, mais aussi des organisations non gouvernementales (ONG) promouvant le développement d'énergies « vertes » et une « transition énergétique » contestent très vite le choix d'exploiter les gisements de Vaca Muerta au nom de l'abandon d'une matrice énergétique nationale dépendante des hydrocarbures. Dans le même temps, ces coalitions fluctuantes d'opposants à ce projet tentent de cadrer la controverse autour de la technologie employée pour extraire des hydrocarbures de cette formation « non conventionnelle » : la fracturation hydraulique ou *fracking*. Pour eux, cette technologie « expérimentale » contient trop de risques, trop d'incertitudes et, à cet égard, il est possible de classer les oppositions à l'exploitation de Vaca Muerta dans la longue lignée des « technocritiques »[1]. Au cours des premières années, des *juniors* ont exploré et extrait des hydrocarbures dans des gisements marginaux de la formation. En 2013, cependant, l'accord d'exploitation de la concession de Loma Campana entre la pétrolière argentine YPF et l'étatsunienne Chevron marque l'entrée en jeu des *majors* pétrolières[2]. La contestation s'intensifie et aux arguments d'ordre écologiques s'ajoutent des considérations sur la pétro-

[1] François Jarrige, *Technocritiques : du refus des machines à la contestation des technosciences* (Paris : La Découverte, 2016).

[2] On a coutume de distinguer dans le secteur des hydrocarbures les *majors* des *juniors*. Les premières sont des firmes multinationales présentent sur plusieurs continents et dont les activités se déploient depuis l'exploration et la production jusqu'à la distribution au consommateur des hydrocarbures raffinés. Les secondes sont généralement des compagnies nationales dans lesquelles les Etats ont des participations conséquentes mais aussi des compagnies privées occupant un segment spécifique de la chaîne de production. On distingue encore un troisième groupe d'entreprises liées au secteur hydrocarbures : les parapétrolières fournissant des services spécifiques et des bureaux d'études géologiques.

dépendance, la globalisation et le néo-impérialisme. Ces débats se doublent, par la suite, d'une diversité de problématiques à mesure que le « front pionnier » des hydrocarbures non conventionnels s'étend spatialement : pression urbanistique, tension du tissu social, inégalités et questions de développement, remplacement de matrices productives agricoles, corruptions et détournements, mise à mal des droits humains et notamment des droits des peuples premiers, pollutions et contaminations, enjeux climatiques globaux, etc.

Ces travaux ne sont pas un compte-rendu historique de la controverse socio-technique au cœur de laquelle se trouve la mise en exploitation de Vaca Muerta. Il ne sera pas question de dresser une frise chronologique des événements même si certains d'entre eux ne peuvent être ignorés tant ils sont régulièrement évoqués par les militants, tant certains d'entre eux ont une épaisseur qui les rend significatifs pour leur expérience du militantisme. En fait, les événements seront traités comme des points dont l'impact s'allonge dans le temps et participe de l'expérience passée, présente et future des militants. Ce qui est au cœur de ce travail c'est cette expérience de la présence de Vaca Muerta dans l'ordinaire. Ce qui constitue le propos de cette recherche c'est cette expérience qui se pense *depuis* et *avec* le sous-sol au contact de matières et d'imaginaires, d'humains et de non-humains, ou encore de temporalités écartelées entre la lenteur extrême des temps géologiques et la rapidité prodigieuse du temps des échanges boursiers. Autrement dit, ce qui intéressera ces travaux ce sont d'abord ces expériences que les militants ont en commun. Le commun réside en particulier dans le partage de cette condition historique d'être exposé aux dynamiques et aux conséquences de l'exploitation de Vaca Muerta et de participer, ainsi, d'une communauté spécifique. Une multitude de choses et de gens se trouvent subrepticement reliés par cette structure géologique. Au sein de cet ensemble hétéroclite, les militants sont parmi les rares êtres qui ne parviennent pas à faire abstraction de ce lien vécu comme problématique. Ensuite, il faut garder à l'esprit que sur ce fond commun émerge le singulier, lequel ne se confond pas avec l'originalité ou la différence qui sont des façons de se démarquer du commun, ou avec l'exemplarité qui est une façon d'incarner pleinement et parfaitement le commun. Le singulier est ici compris comme une composition personnelle sur le fond commun. Les militants éprouvent chacun à leur façon l'engagement contre le projet d'exploiter Vaca Muerta. En fait, ce regard singulier posé sur cette exploitation est l'une des conséquences inévitables de l'extraction des ressources hydrocarbures. Chacun trouve un moyen de la saisir sous un angle particulier et de l'intégrer concrètement à des préoccupations qu'il a en propre. Par ailleurs, comme l'écrit Danilo Martuccelli, la singularité est un « impératif de concret au milieu d'une société aux prises avec des éléments d'abstraction, de globalité, d'irréalité. La concrétude en est une des grandes expressions de l'irrévocable engagement intramondain auquel contraint le fait même d'exister »[3]. La formation « Vaca Muerta » objectivée à l'aide de technologie numérique, sismique et mécanique est quelque chose de lointain, d'abstrait ; mais aussi quelque chose de global tant elle rapporte les confins patagoniques que sont certaines régions des provinces de Mendoza et de Neuquén à l'économie planétaire. Et pourtant, les militants en ressentent les effets et ils ont besoin de les traduire, de les comprendre, de les rendre

[3] Danilo Martuccelli, *La condition sociale moderne: l'avenir d'une inquiétude*, Folio essais (Paris: Gallimard, 2017), 73.

palpables. Il est indispensable, pour eux, de réencastrer cette expérience grandiose et démesurée dans quelque chose qui soit à leur portée.

Pour le dire très clairement, les mobilisations contre le projet extractiviste de Vaca Muerta ne sont pas le fait de héros et d'héroïnes et leur combat n'est pas épique. Elles sont simplement le produit d'un donné historique qui est lu au prisme d'individualité et de trajectoires de vie, dans lequel s'emmèlent le social et le personnel, l'objectif et le subjectif. Elles sont défense d'un monde commun et de ses appropriations singulières. Interroger ces mobilisations et les militants repose sur un va-et-vient entre des questions de l'ordre du qu'y a-t-il de singulier dans cette trajectoire militante ? Pourquoi cet individu se sent-il concerné et pourquoi ne peut-il pas se maintenir dans l'indifférence face à un projet d'exploitation de la Nature ? Et, inversement, qu'y a-t-il de commun dans cette expérience singulière ? Assurément, si lui et d'autres ne souhaitent pas que l'on extraie des ressources de la formation de Vaca Muerta, c'est que ce projet industriel touche à un commun ? Et alors, qu'est-ce que ces mobilisations contre le projet extractiviste d'exploitation de la roche-mère dénommée Vaca Muerta nous disent de l'anti-extractivisme en général ?

Dans un livre consacré aux éléments minéraux, Jeffrey Jerome Cohen notait : « La pierre devient le socle de l'histoire alors que l'agence lithique impulse la connaissance humaine »[4] où l'« agence lithique » désigne cette capacité d'action et de faire agir que les éléments en apparence les plus inertes de nos mondes détiennent pourtant. Il me semble, *toute chose égale par ailleurs*, que ce constat peut être transposé aux militants. La pierre, Vaca Muerta, constitue le socle sur lequel repose une partie des trajectoires biographiques et des carrières des militants. A cet égard, l'irruption de Vaca Muerta dans le quotidien constitue une ouverture historique personnelle, c'est-à-dire qu'elle permet d'envisager la possibilité d'une mise en récit de cette expérience.

Aussi, selon les mots de Diego, un assembléiste rencontré dans la province de Mendoza, placés en exergue, il est temps maintenant nécessaire de détailler ce qu'ensemble, avec les militants, nous avons appris de cette « agence lithique », de cette expérience de l'extractivisme et l'anti-extractivisme.

Esquisse d'une théorie d'une pratique militante anti-extractivisme

Les travaux de thèse qui noircissent ces lignes ont pour seule prétention de proposer une esquisse d'une théorie d'une pratique militante anti-extractivisme : celle des hommes et des femmes, mais aussi de tous les non-humains qui se mobilisent, contestent, protestent contre une forme industrielle, celle des hydrocarbures non conventionnels, qui se déploie dans leur monde, localisé quelque part sur le versant oriental de la cordillère des Andes, dans la Patagonie du Nord argentine, dans la *Puel Mapu* des hommes de la terre.

Par esquisse, je veux insister sur son caractère en-devenir et, à ce titre, de quelque part inachevé. En effet, ces travaux sont centrés sur une étude de cas qui ne permet pas de tirer des

[4] Jeffrey Jerome Cohen, *Stone: An Ecology of the Inhuman* (Minneapolis: University of Minnesota Press, 2015), 4: « Stone becomes history's bedrock as lithic agency impels human knowing ».

conclusions d'ordre général. Aussi, je me contente d'indiquer des pistes et des points d'entrée sur les questions de l'extractivisme et de l'anti-extractivisme. Esquisse donc, parce qu'il s'agit de tracer les premiers coups de crayons, les plus essentiels dans une certaine mesure, qui doivent permettre de délimiter le périmètre de l'étude des mobilisations anti-extractivisme. Esquisse aussi, car je suis contraint de reconnaître que le temps passé sur le terrain aurait mérité des extensions et des immersions prolongées et plus approfondies, ce que les conditions de réalisation de la thèse n'ont pas permis. Esquisse enfin parce que la littérature mobilisée l'est à des degrés divers. Quelques auteurs ont été injustement délaissés, certains auraient mérité de plus longs commentaires ou des exposés plus fidèles à leurs écrits, d'autres, encore, sont peut-être trop présents et ceci en dit certainement long sur l'auteur de ce travail. Il me semble, parfois, que l'on pourrait lire les parcours de vie dans les bibliographies et dans les œuvres académiques pour lesquelles tout un chacun a des appétences et des familiarités.

Même si j'insiste sur le caractère ébauché de cette théorie d'une pratique, le lecteur aura peut-être l'impression que le propos du texte excède, à l'occasion, les bornes que je lui ai fixées plus haut — des hommes, des femmes, des non-humains, les hydrocarbures, cette région qui dévale les coteaux andins jusque dans les steppes du 40^{e} parallèle sud. Non pas que l'ébauche prétende, soudain, embrasser toute une théorie de la pratique militante, mais en dépit de ma volonté de restreindre l'enquête à ce cadre originel, la pratique militante qui constitue le thème de cette étude s'inscrit dans une galaxie plus vaste du militantisme qu'il faut parfois évoquer.

C'est pourquoi, avant toute autre chose, il était impératif de replacer ces mobilisations anti-hydrocarbures dans l'environnement plus large des luttes contre l'extractivisme dans une première partie. S'attaquer à cette notion, c'est entreprendre d'explorer tout un univers d'expérience lié à l'historicité latino-américaine. Parler d'extractivisme, c'est évoquer l'acte de naissance de la modernité du sous-continent, voire de la modernité elle-même. Parler d'extractivisme, c'est questionner les conditions d'existence de cette région du monde depuis cinq siècles. Parler d'extractivisme, c'est réfléchir sur les modalités avec lesquelles cet hémisphère participe(ra) du nouvel acte anthropocénique de la modernité et de ses diverses scènes (Chapitre 1). Parler d'extractivisme, c'est ensuite garder à l'esprit l'existence de son envers, c'est-à-dire des luttes socio-environnementales qui ne manquent pas de contester ses logiques. Pourquoi se mobilise-t-on ? Quelles sont les raisons invoquées par les individus qui s'opposent à l'extractivisme ? Dans quels buts le font-ils ? Comment le font-ils ? L'exploration de la littérature consacrée aux mouvements anti-extractivismes rappelle que les motivations et les objectifs sont divers et qu'à ce titre il vaut mieux en dresser un panorama avant d'avancer des hypothèses de recherche. Ces mouvements sont-ils uniquement mus par la défense de l'environnement ? Et alors lequel ? Sont-ils intéressés par la préservation des entours les plus proches, ceux dans lesquels ils tirent leurs sources de subsistance ou leur plaisir contemplatifs ? Ou alors par la défense de quelque chose de plus général comme un écosystème ou la planète ? En somme, ces mouvements sont-ils uniquement ancrés dans le territoire ou sont-ils à l'origine d'un mouvement de cosmopolitisation de l'action ? Et dans l'autre sens, s'ils défendent quelque chose, ils s'opposent aussi à l'extractivisme. Qu'entendent-ils par extractivisme ? Est-ce que leur définition de la chose diffère de celle acceptée par les intellectuels ? S'opposent-ils à l'extractivisme où à des projets extractivistes

comme celui de Vaca Muerta ? S'opposent-ils à l'extractivisme comme un bloc ou à certains de ces aspects ? (Chapitre 2). C'est dans le cours de ces deux chapitres exploratoires qu'ont pu être formulées à la fois les orientations et la problématique de la recherche. Les mouvements anti-extractivisme qui contestent la mise en œuvre du projet extractiviste de Vaca Muerta sont ainsi apparus comme des mouvements de défense de la vie sous toutes ses formes et ce sont les contours de cette vie qu'il a été indispensable de relever. Parler d'extractivisme, finalement, c'est aussi reprendre l'inlassable tâche de critique que la science devrait s'appliquer à elle-même avant de se faire prophétesse du dévoilement. Comment enquêter sur l'extractivisme ? Quelles méthodes et quelles postures sont les plus adéquates ? Quels risques, aussi, à l'étudier ? Ces quelques questionnements ont composé le cœur du chapitre portant sur la méthodologie et qui clôture la première partie (Chapitre 3).

La seconde partie de cette thèse se focalise sur une première hypothèse : l'idée que les militants défendent la vie sous toutes ces formes. « Qu'est-ce que la vie ? » serait une question bien vaine. Aussi a-t-il été préférable de laisser les militants parler de ce qu'ils désignaient comme tel. Et la vie est d'abord ce qu'ils font, ce dans quoi ils baignent au quotidien. La vie gît dans l'ordinaire. Les trois premiers chapitres de cette seconde partie sont ainsi consacrés à la description et à l'étude des variations de cette vie ordinaire selon les militants. Plus rigoureusement sont restitués des récits qui disent les « mondes de la vie quotidienne ». Ces mondes imposent des contraintes à l'action et de cette façon insiste sur le poids et les « déterminismes » du social. A cet égard, cette seconde partie s'ancre dans une approche plutôt holistique de l'action. Il n'étonnera pas que l'un des premiers composants de cette vie est l'eau et, d'ailleurs, les militants chantent, écrivent et répètent à qui veut l'entendre que « l'eau c'est la vie » (« *el agua es la vida* »). Aussi, il s'agira de comprendre comment l'eau se pose comme une limite « naturelle » à l'extractivisme (Chapitre 4). Un autre de ces « mondes de la vie » est constitué par ce qui permet à la vie de subsister. Un second récit se concentre ainsi sur les « matrices productives » agricoles des régions étudiées : la viticulture et la fruiticulture. La vie prend alors l'allure de la défense de ces choses qui permettent de vivre comme des humains, c'est-à-dire en travaillant (Chapitre 5). Un dernier récit se concentre sur une modalité de la vie qui est moins ancrée dans sa dimension biologique que dans sa dimension sociale. À partir de la cosmologie mapuce, un « monde de la vie » se détache sur le fond d'une expérience cognitive et sensorielle. Le monde où l'on vit, le territoire, est ainsi plus que la somme de ses composants physiques. Il est aussi un carrefour dans le temps, entre le passé et le futur. La vie est, cette fois, comprise comme une connaissance sur le monde (chapitre 6). L'existence de ces « mondes de la vie » serait sans conséquence, cependant, sans l'irruption d'un autre monde : celui des hydrocarbures. L'importance de cet ordinaire ne se fait jamais autant sentir que lorsqu'il est mis en danger par autre chose. Le dernier chapitre de cette partie propose de comprendre pourquoi et dans quelle mesure le monde des hydrocarbures est incompatible avec les « mondes de la vie quotidienne » des militants. Il s'attache ainsi à isoler certains points d'achoppement qui traduisent le caractère conquérant et colonisant de ce déploiement des hydrocarbures (Chapitre 7).

La troisième et dernière partie se concentre sur une seconde hypothèse : l'idée d'un pluralisme de l'action appuyée sur la diversité des mondes de la vie. Elle se présente sous la

forme de l'analyse de l'action des militants par les collectifs ce qui permet de souligner la capacité des individus à agir en dehors ou en dedans du social, à l'aide d'une foule de non-humains, de plus-qu'humain, d'autre-que-l'humain. Ainsi, en adoptant une démarche attentive à ce que les militants font quand ils militent, l'idée est d'insister sur cette compétence créative des individus. Trois modes d'engagement, c'est-à-dire trois façons d'agencer l'action militante ont ainsi été mis en évidence dans une perspective analytique. Un chapitre est consacré à chacun de ces modes d'engagement afin d'en avoir l'image la plus nette possible. Le premier mode d'engagement renvoie à un agencement de l'action qui fait écho aux développements de la première partie. Les militants décrivent ainsi une modalité de leur action où tout se tient et où la relation au monde n'est pas, *a priori*, problématique. Elle le devient cependant (Chapitre 8). À mesure que le monde se montre de plus en plus menaçant, les individus versent dans les modes d'engagement plus souvent associés au militantisme proprement dit. Pour plus de clarté, deux modes d'engagement ont été distingués afin de rendre compte de la richesse de ce militantisme anti-extractivisme. L'un concerne les modes d'action concrets (Chapitre 9) et l'autre les justifications et les critiques formulées par les militants à l'égard de l'extractivisme des hydrocarbures non conventionnels (Chapitre 10). Cette troisième partie sera aussi l'occasion de se concentrer sur l'expérience sociale du militantisme et des conséquences au niveau individuel du militantisme anti-extractivisme. En d'autres mots, en quoi consiste cette expérience militante ? Produit-elle des individus[5] ? Et ceux-là sont-ils des agents mus par des structures ou des acteurs à part entière ? Est-ce que militer dans ces mouvements anti-extractivisme est à l'origine d'une expérience spécifique, pour chaque individu, qui lui donne un sentiment d'exister particulier ? Est-ce que le militantisme anti-extractivisme est propice à l'apparition d'un Sujet collectif ou favorise-t-il l'expression d'une foule de sujets individuels[6] ? (Chapitre 11).

[5] Danilo Martuccelli, *Existen individuos en el Sur?*, 1. reimpr, Serie Individuo y ciencias sociales (Santiago: LOM Ediciones, 2010).

[6] Sur ces questionnements : Alain Touraine, *Critique de la modernité* (Paris? Fayard, 1992); Alain Touraine, *La fin des sociétés*, La couleur des idées (Paris: Éditions du Seuil, 2013); Alain Touraine, *Défense de la modernité*, La couleur des idées (Paris: Éditions du Seuil, 2018).

PREMIÈRE PARTIE. L'EXPÉRIENCE DE LA MODERNITÉ LATINO-AMÉRICAINE AU PRISME DE L'EXTRACTIVISME.

Penser et analyser l'extractivisme et ses contestations

Cette première partie propose une mise en contexte de l'extractivisme et de ses contestations en Amérique latine et dans la formation d'hydrocarbures non conventionnelle de Vaca Muerta. Cette contextualisation s'avère nécessaire pour plusieurs raisons. D'abord, elle doit permettre au lecteur peu au courant des problématiques liées à l'extractivisme de se familiariser avec le terme et ses usages. Dans le langage courant, l'extractivisme désigne des activités « extractives » souvent dans les secteurs miniers. Toutefois, d'un auteur à l'autre, d'un individu à l'autre le terme sert à désigner des phénomènes (souvent économiques et globaux) variés. Ensuite, et dans un but similaire, elle doit faciliter la compréhension des contestations que suscite l'extractivisme dans le sous-continent latino-américain. Les projets extractivistes menés à travers le continent font régulièrement l'objet de conflits socio-environnementaux de plus ou moins haute intensité et de plus ou moins grande envergure. Cette mise en contexte doit donc s'entendre à la fois comme un cadrage sémantique et historique de l'extractivisme et de ses contestations, mais aussi comme un cadrage transversal d'un point de vue géographique. À plusieurs reprises, je fais allusion de manière succincte à des conflits dans diverses régions d'Amérique latine afin d'illustrer certains points en particulier. Dans la mesure du possible, j'ai tenté de choisir des exemples centrés sur les hydrocarbures ou alors sur des problèmes connexes qui ont été rencontrés dans l'enquête. Ce choix permet ainsi de relativiser l'objet de l'étude, les mobilisations anti-extractivisme dans la formation de Vaca Muerta en Argentine, en le faisant coexister avec une multiplicité d'autres conflits. La mise en contexte porte, enfin, sur les approches de l'action et des raisons d'agir des militants. En outre, puisque le cœur de l'étude se concentre sur l'expérience du militantisme anti-extractivisme, il a fallu compléter ces enquêtes sur l'extractivisme et ses contestations par la mobilisation d'une littérature sociologique plus théorique et centrée sur les façons et les motivations à l'engagement.

Ensemble, ces mises en contexte servent à décrire comment ont été ébauchées et explorées les hypothèses de recherche et comment elles ont conduit à la problématisation de cette enquête. Le lecteur peut ainsi retracer la trajectoire d'enquête bibliographique et juger au besoin du caractère judicieux ou non de certains choix. Cette présentation tient aussi à la volonté d'insister sur le caractère itératif de la formulation des hypothèses et de la formation d'une problématique qui a toujours été au contact de la littérature scientifique et de la donnée.

Le premier chapitre est consacré à la délimitation du cadre historique et conceptuel de l'extractivisme. Il tente de replacer l'extractivisme dans le contexte de la modernité et de certaines de ses expressions tout en se centrant sur l'expérience latino-américaine. En effet, si

le concept a servi à désigner une réalité historique et des phénomènes d'ordre économique, politique et social relatif au développement de cette partie du monde, il est suffisamment malléable pour servir à décrire d'autres espaces. Le deuxième chapitre resitue plus directement l'extractivisme dans son univers controversé. À cet égard, il sert à évoquer une diversité de travaux centrés sur des conflits liés à l'extractivisme en Amérique latine. C'est aussi dans ce chapitre que je précise les hypothèses émises à la suite de la discussion sur l'extractivisme et la modernité. Le troisième chapitre décrit en détail les outils et les postures méthodologiques employés pour mener cette recherche sur l'anti-extractivisme. Elle précise aussi les modalités de production de cette thèse ainsi que la façon dont le terrain a été approché

CHAPITRE 1. Extractivisme et modernité

Il convient de débuter avec une discussion de la modernité et du modernisme dans la mesure où l'extractivisme décrit un phénomène multidimensionnel qui s'inscrit dans une époque (la modernité) et une idéologie (le modernisme) (1.1). La littérature scientifique et militante consacrée à l'extractivisme est certainement l'une des plus prolifiques et des plus denses qu'un (jeune) chercheur puisse rencontrer. Aussi, afin de cerner ce dont l'extractivisme est le nom, je propose dans les paragraphes à venir un aperçu des différentes acceptions et des différents usages du concept par des auteurs latino-américains principalement. J'ai préféré cette discussion ciblée de certaines œuvres produites par les intellectuels du sous-continent en raison du terrain argentin de cette étude, mais aussi parce qu'il s'agit des approches que les militants ont tendance à mobiliser (ou à influencer). Néanmoins, ce choix n'empêchera pas de faire quelques allusions à d'autres traditions de recherche provenant ou s'étant attelé à décrire des expériences similaires dans d'autres régions du globe (1.2). À la suite de l'exploration de ces définitions, je montrerai comment le terme en est venu à être systématisé et pris comme un équivalent du capitalisme néolibéral, autre façon de nommer le modernisme (1.3).

1.1. Modernité et modernisme

Dans l'usage courant, la modernité est le nom que l'on donne, par facilité et avec imprécision aux temps présents, à ce qui nous est contemporain. Ce qui est moderne est ce que nous vivons. Afin d'introduire mon propos sur l'extractivisme, je souhaite d'abord discuter de trois acceptions de la modernité comme avènement de la globalisation, comme transformation du rapport de l'être humain vis-à-vis du réel et enfin comme un moment de révolutions politiques.

La modernité est, en premier lieu, un moment historique d'ouverture et de fermeture du monde qui débute avec l'ère des explorations et des « grandes découvertes » des puissances atlantiques d'Europe occidentale. Elle est une ouverture au monde parce qu'au moment où les Européens sillonnent les mers, accostent sur les terres ou remontent des rivières ils font l'expérience d'une altérité fondamentale dans le Nouveau Monde et ailleurs. Elle est fermeture, ensuite, car à mesure que les traversées interocéaniques se succèdent, les mondes deviennent le globe. Alors que les mondes se vivent les uns séparés des autres, le globe les rassemble tous dans une seule entité qu'il faut cartographier, mesurer et s'approprier. La modernité est ainsi d'abord un grand mouvement de mise en contact de divers mondes et l'intégration inégale de ces nouveaux espaces à une sphère. À ce titre, la globalisation naît de la modernité, et la modernité équivaut à la naissance d'un monde interconnecté, interdépendant. Puisque tous les points du globe sont, virtuellement, en mesure de se brancher les uns sur les autres, la modernité traduit aussi le moment d'apparition du

marché en tant qu'espace de flux et d'échange de marchandises, animé par des logiques de concurrence (donc d'efficience et de performance) et de spécialisation[7].

La modernité est, en second lieu, une révolution des savoirs et de la connaissance qui place l'être humain au centre de sa pensée. Elle débute avec l'humanisme de la Renaissance, se prolonge avec la Réforme et plus tard avec le doute cartésien qui acte la séparation de l'humain et de la Nature avant de culminer avec le Siècle des Lumières, tout en ayant son pendant dans des expressions esthétiques comme dans la peinture flamande ou la naissance du roman[8]. Cette révolution se poursuit ensuite avec l'avènement de la science positiviste comme modalité d'observation et d'explicitation du réel à des fins de classement et de contrôle. Ce nouveau régime épistémique qui apparaît tout au long de la modernité constitue les fondements du mythe prométhéen moderne de l'être humain capable de dompter et de canaliser les forces de la Nature dans la perspective du progrès et par l'intermédiaire de la Raison. En somme, la modernité entendue comme révolution épistémique traduit la disjonction entre Nature et Culture, objets et sujets, entre ceux qui font l'action et ceux qui la subissent[9].

La modernité est, enfin, un moment politique. À cet égard, elle est avant tout l'époque des révolutions politiques : depuis la *Glorious Revolution* anglaise (1689) jusqu'à la révolution bolchevik (1917), en passant par la Révolution américaine (1776) puis la Révolution Française (1789), ainsi que les éveils nationalistes de 1848 ou des colonies espagnoles tout au long du XIX^{e} siècle[10]. Chaque fois, ces révolutions marquent le passage d'une société fondée sur la différence de prestige et d'honneur lié à la naissance, à des sociétés qui prétendent fonder le mérite de chaque individu en fonction de ses aptitudes et de ses actes. Ces révolutions marquent l'avènement d'une « société des égaux »[11], d'une nouvelle conception de l'individu comme libre et autonome (encore que cette conception de l'individu et ceux qui peuvent aspirer à un tel statut varie fortement d'une révolution à l'autre). Dans le même mouvement, les révolutions stimulent cette passion pour l'égalité que Tocqueville observait aux États-Unis[12]. Enfin, et surtout, la modernité comme moment politique décrit un transfert de souveraineté fondamental des princes vers le Peuple ou la

[7] Se référer en particulier à la première partie de : Peter Sloterdijk, *Le palais de cristal: à l'intérieur du capitalisme planétaire*, trad. par Olivier Mannoni, Pluriel (Paris: Hachette Littératures, 2008).
[8] Sur ce grand récit de l'individu : Christian Le Bart, « L'individualisation comme Grand Récit », in *L'individu aujourd'hui: débats sociologiques et contrepoints philosophiques*, par Philippe Corcuff, Christian Le Bart, et Francois De Singly (Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2010), 25-37.
[9] Ce qui ne veut pas dire que tous les êtres humains sont des sujets, du moins du point de vue de l'anthropologie occidental moderne pendant le premier siècle et de mi de son existence. En témoigne l'analyse de Johannes Fabian sur les postulats de cette science : Johannes Fabian, *Le temps et les autres: comment l'anthropologie construit son objet*, trad. par Estelle Henry-Bossonney et Bernard Müller, Griffe essais (Toulouse: Anarchasis, 2017).
[10] Benedict Anderson estime d'ailleurs que le nationalisme naît en Amérique latine plutôt qu'en Europe : Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. par Pierre-Emmanuel Dauzat (Paris: La Découverte/Poche, 2002).
[11] Pierre Rosanvallon, *La société des égaux* (Paris: Éditions du Seuil, 2013).
[12] Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 2*, Collection folio/histoire (Paris: Gallimard, 2006), 137-294.

Nation. En cela, la modernité introduit l'idée d'État et de société comme principe régulateur, en remplacement des unités organiques constituées par les communautés[13].

À l'origine, la modernité désigne donc un moment où s'élabore un projet de compréhension et de maîtrise de l'environnement au service de l'autonomie et de la liberté humaine. L'intégration des divers espaces du globe se fait dans la perspective de cette quête de connaissance, mais aussi dans le but de mobiliser les ressources de la planète afin de satisfaire le projet d'une amélioration des conditions d'existence[14]. Depuis quelques décennies, cependant, ce projet moderne et l'optimisme qui l'accompagne sont battus en brèche. Si l'on peut déjà lire dans la théorie critique de l'École de Francfort une remise en cause de certains de ces aspects (particulièrement la dimension rationalisante et standardisante de l'existence à travers la promotion d'un certain style de consommations culturelles et de disciplinisation des individus et des sociétés)[15], ou dans les approches post-modernes l'idée d'un éclatement des valeurs et donc de la dissipation d'un horizon commun, un autre défi a émergé avec la mise en avant des crises environnementales. Les lectures de l'époque se concentrent alors sur la délimitation d'une seconde modernité afin d'en isoler les principes directeurs.

Anthony Giddens, Ulrich Beck ou encore Scott Lasch défendent la thèse d'une « modernité réflexive »[16]. La réflexivité est entendue comme « l'examen et la révision constantes des pratiques sociales, à la lumière des informations nouvelles concernant ces pratiques mêmes, ce qui altère ainsi constitutivement leur caractère »[17]. En incitant les individus et les sociétés à examiner leurs actions, à les réévaluer constamment, alors que dans les sociétés pré-modernes l'on se contentait de clarifier la tradition, la réflexivité moderne engage un nouveau rapport à la connaissance et au doute. Le savoir y est toujours en sursis, il est toujours rattrapé par un besoin d'actualisation. Beck associe la modernité réflexive à une « société du risque ». Alors que la première modernité, tirée par l'industrialisme produisait des biens, les sociétés ont peu à peu pris conscience qu'ils s'accompagnaient de maux, d'effets induits latents, dont les effets se font sentir à l'échelle globale et dans des temporalités allongées. Les « progrès » et l'autonomisation des technosciences vis-à-vis du pouvoir politique sont ainsi générateurs de désastres et de catastrophes dont la prévention et la gestion s'avèrent souvent difficiles, voire impossibles. En outre, cette « société du risque »

[13] Sur la distinction canonique entre communauté et société, se référer au premier livre de Ferdinand Tönnies, *Communauté et société: catégories fondamentales de la sociologie pure*, trad. par Niall Bond et Sylvie Mesure, Le lien social (Paris: Presses universitaire de France, 2010).
[14] Ces trois acceptions recoupent assez bien les matrices sociologiques de la modernité selon Danilo Martuccelli. Le sociologue estime que la sociologie, en tant que « fille de la modernité », s'est construite sur trois grands cadres théorique et descriptif : la différenciation sociale liée à la complexification croissante des sociétés en raison des spécialisations toujours plus poussées exigées par le développement du capitalisme (1), la rationalisation comme entreprise de « désenchantement du monde » et de maîtrise de la Nature (2), la condition moderne comme expérience d'un écart entre le monde et l'individu (3). Danilo Martuccelli, *Sociologies de la modernité: l'itinéraire du XXe siècle*, Collection Folio/essais 348 (Paris: Gallimard, 1999).
[15] Jean-Marc Durand-Gasselin, *L'École de Francfort*, Tel 389 (Paris: Gallimard, 2012).
[16] Ulrich Beck, Anthony Giddens, et Scott Lash, *Reflexive Modernization: Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*, Reprint (Cambridge: Polity Press, 2007).
[17] Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité* (Paris: Ed. L'Harmattan, 1994), 45.

pose comme principe moral, d'être prévoyant, de s'assurer et de prendre des précautions[18]. C'est pourquoi, en raison de la globalisation de la condition humaine, il en appelle à l'abandon des optiques nationales et à la promotion d'une optique cosmopolitique capable de prendre en charge ces nouveaux enjeux[19]. Même si leur appréciation de la réflexivité n'est pas tout à fait similaire — pour Giddens, elle est embarquée dans des « systèmes experts » dans lesquels l'on a « confiance » ; pour Beck, elle émerge contre et entre les instances productrices de savoirs — toujours est-il qu'elle constitue l'un des piliers de la modernité dans le sens où elle participe du processus de modernisation et de sa permanence[20].

Zygmunt Bauman estime que la seconde modernité serait celle d'une « liquéfaction », d'une modernité désenchantée. Pour le sociologue polonais, alors que le programme moderne portait l'espoir d'instituer un ordre universel, c'est-à-dire de réaliser l'égalisation des conditions et la reconnaissance de tous les humains comme des êtres dont la dignité doit être respectée, elle n'a permis d'accomplir que la version globalisante de cet idéal. L'ordre éthique qui était en germe dans le projet moderne est ainsi devenu, dans la « modernité liquide », la globalisation c'est-à-dire la mise en rapport inégal des lieux et des individus. Alors que la modernité prétendait libérer la capacité à faire, à créer, la « modernité liquide » s'est imposée aux individus au point d'en reléguer certains au statut de rebuts, d'êtres redondants, de surnuméraires, d'êtres sans utilités. Au lieu d'être inclusive, elle est devenue exclusive. Certains jouissent de ces promesses et les autres sont contraints de les espérer[21]. Cette exclusivité moderne se double d'une sélectivité, notamment dans les attaches et les liens qui sont permis et qu'il est souhaitable de conserver : « Le relâchement de l'attachement et la révocabilité de l'engagement sont les préceptes qui guident tout ce en quoi ils s'engagent et à quoi ils sont attachés »[22] ; phénomène qui s'exacerbe lorsqu'il considère le domaine des liens affectifs[23]. Comme le note Pierre-Antoine Chardel, en filigrane, ce qui se dessine dans la sociologie globale de Bauman, ce sont des questionnements d'ordre éthique. Comment dans une société qui a fait de la liquidité son principe cardinal, retrouver des moyens de s'ancrer, de recréer un lien à la fois durable et partagé ? Comment recréer des points de contact, des moments d'attention et de vigilance ? En somme, comment se départir de cet *ethos* du jetable

---

[18] Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, trad. par Laure Bernardi, Champs essais (Paris: Flammarion, 2008).

[19] Ulrich Beck, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme?*, trad. par Aurélie Duthoo, Alto (Paris: Aubier, 2006).

[20] On peut citer une série de travaux d'historiens et d'anthropologues qui ont néanmoins contesté cette idée d'une réflexivité spécifique à une modernité tardive : Jean-Baptiste Fressoz, *L'apocalypse joyeuse: Une histoire du risque technologique*, L'univers historique (Paris: Éditions du Seuil, 2012); Jean-Baptiste Fressoz et Dominique Pestre, « Risque et société du risque depuis deux siècles », in *Du risque à la menace: penser la catastrophe*, par Dominique Bourg, Pierre-Benoit Joly, et Alain Kaufmann, 1re édition, L'écologie en questions (Paris: Presses universitaires de France, 2013), 19-56; Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Points Histoire (Paris: Éditions du Seuil, 2016); Céline Pessis, Sezin Topçu, et Christophe Bonneuil, éd., *Une autre histoire des « Trente Glorieuses ». Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, La Découverte poche 442 (Paris: Éditions la Découverte, 2015); Dipesh Chakrabarty, « The Climate of History: Four Theses », *Critical Inquiry* 35, nº 2 (janvier 2009): p.197-222, https://doi.org/10.1086/596640.

[21] Zygmunt Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, trad. par Alexandre Abensour (Paris: Hachette Littératures, 2010); Zygmunt Bauman, *Vies perdues: la modernité et ses exclus*, trad. par Monique Bégôt (Paris: Payot & Rivages, 2009).

[22] Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, trad. par Christophe Rosson (Paris: Pluriel, 2013), 12.

[23] Zygmunt Bauman, *L'amour liquide: de la fragilité des liens entre les hommes* (Rodez: Le Rouergue/Chambon, 2004), 10-52.

et du consommable pour réinstaurer du durable ? Et plus précisément, comment réinstaurer une réciprocité directe entre les individus qui ne soit pas médiatisée par autre chose qu'un face-à-face de deux visages ?[24]

La tâche est d'autant plus ardue que, comme le notent Francis Jauréguiberry, et les tenants de l'hypermodernité[25] dans la suite des travaux de Giddens sur la « radicalisation de la modernité »[26], le projet moderne a tendance à se décliner sous les traits du modernisme, une forme offensive de ce programme qui en exacerbe les tendances à la spécialisation, à la rationalisation, à l'injonction d'être un individu plein, entier et accompli. En un mot, le modernisme pousse à l'approfondissement du projet prométhéen de maîtrise de l'humain et de son environnement ou, du moins, à l'illusion que ce projet peut encore être mené à bien. Aussi, il s'agit d'insister sur le fait que

> « […] le modernisme n'est pas la modernité : il n'en est que la traduction agressive, prométhéenne et suffisante d'elle-même. Dans son élan à vouloir contrôler le réel et mater la nature, le modernisme devait conduire au déclin des spécificités locales face aux enjeux universels, au dépassement des pesanteurs régionales par l'accélération mondiale des flux, à l'effacement de l'inscription spatiale du lien social par la généralisation des échanges. D'une certaine façon, il devait aussi conduire à la fin de la géographie traditionnelle par la généralisation d'un espace sans distance et d'une déterritorialisation des appartenances et des occupations. »[27]

Le modernisme serait ainsi à l'origine d'une reconfiguration des coordonnées spatio-temporelles dans laquelle évoluent les individus et les communautés, entraînant par là une fuite en avant réflexive. À propos des réformes spatiales et temporelles, c'est l'accélération à l'œuvre dans la modernité qui est présentée comme une cause principale de la transformation des expériences des individus et des sociétés. Hartmut Rosa parle à ce propos d'une accélération sociale qui intervient en même temps que des dynamiques de décélération ou d'inertie, tantôt résiduelles, tantôt contestataires. Autrement dit, il observe des reconfigurations dans les temporalités aux niveaux collectifs et individuels qui se traduisent autant par des branchements sur les rythmes de la globalisation que par des découplages entre la cadence de cette globalisation et les diverses temporalités sociales[28]. Cette disjonction des temporalités, favorisées par le progrès technique et la généralisation du temps physique comme temps de référence, engendre ainsi des phénomènes bien documentés de *simultanéité du non-simultané*, de *contemporanéité du non-contemporain*, ou encore le *emptying out of time and space*[29], c'est-à-dire d'un écart croissant entre les temps vécus dans des lieux

[24] Sur ces questionnements : Pierre-Antoine Chardel, *Zygmunt Bauman: les illusions perdues de la modernité* (Paris: CNRS, 2013), 151-88.
[25] Nicole Aubert, éd., *L' individu hypermoderne*, Erès poche - Société (Paris: Eres, 2017).
[26] Giddens, *Les conséquences de la modernité*.
[27] Francis Jauréguiberry, « L'actualité de la pensée de Bernard Charbonneau » (Bernard Charbonneau: habiter la terre, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2011).
[28] Hartmut Rosa, *Accélération: une critique sociale du temps*, trad. par Didier Renault (Paris: La Découverte, 2014).
[29] Pour quelques exemples : Norbert Elias, *Du temps*, Pluriel (Paris: Fayard, 2014); Anthony Giddens, *Modernity and self-identity: self and society in the late modern age* (Stanford, California: Stanford University Press, 1991); Rosa, *Accélération*; Reinhart Koselleck, *Le futur passé: contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Nouvelle édition revue et complétée, En temps & lieux (Paris:

donnés. La pertinence de l'espace est ainsi abolie, ou rétrogradée à une sphère seconde face aux expériences de l'ubiquité. Ce qui compte, dorénavant, c'est la capacité à se connecter, à se brancher sur d'autres lieux, sur d'autres flux pour participer à une même époque (moderne). Cette accélération du temps favorise, en plus, un « culte de l'urgence » où l'essentiel est de parvenir à vivre dans l'immédiat, dans l'instant, et avec intensité, quitte à abolir toute forme de projet. L'accéleration force l'effacement du passé et la dissolution du futur pour faire primer le temps présent comme unique valeur[30]. Dans un ouvrage récent, Laurent Vidal a, par ailleurs, montré comment la modernité s'est accompagnée d'un rejet de la lenteur, des « hommes lents » inadaptés à la vitesse croissante de l'époque. En même temps, il affirme que la nonchalance des marginaux est aussi un moyen de résister à cette accélération moderne. La recherche de torpeur, le culte de l'indolence en deviennent des oxymores de la modernité[31]. Quant à la réflexivité, on l'a vu, elle est un pilier de l'expérience moderne à proprement parler et le modernisme a tendance à en souligner l'omniprésence. En effet, si l'accélération entraîne une indécision dans les référents spatiaux, l'investissement continu de réflexivité produit, lui, un décalage permanent entre ce que l'on imagine être et ce que l'on souhaite être, ce que l'on se voit faire et comment l'on souhaiterait le faire, individuellement ou collectivement. Le maintien permanent dans le questionnement, c'est-à-dire dans l'indétermination, dans l'incertitude, constitue ainsi une expérience anxiogène et génératrice d'inquiétude. Et, similairement, l'intensité des remises en cause permanente est productrice d'une instabilité qui peut voiler le jugement. En somme, le modernisme, en accentuant certains traits de la modernité, en pastiche le programme fait de recherche de compréhension et de maîtrise de la Nature pour en faire une œuvre d'assujettissement, mais aussi celui de l'autonomie et la liberté pour enchaîner les individus à des idéaux qui fuient vers une quête d'authenticité insatiable.

Comment sortir du piège moderniste ? De nombreux courants de pensée ont tenté de proposer des échappatoires. Je retiendrai ici celui de l'écologie sociale puisqu'il constitue une source d'inspiration pour les mouvements sociaux, mais je me focaliserai surtout sur les propositions qui consistent à tempérer les excès du modernisme. Trois voies peuvent ainsi être explorées : la critique de la civilisation des technosciences comme incarnation d'une rationalisation sans contrepoids, une nouvelle appréciation du temps et des temporalités, et la recherche du lien à travers des communs qui incite à réinstaurer des principes de réciprocité dans une société qui est souvent dénoncée comme « individualiste ».

Afin de contraindre la dynamique des technosciences, Pierre-Antoine Chardel estime nécessaire le développement d'une culture techno-scientifique qui consiste à recréer, à refonder un rapport entre le profane et la technique. Il s'agit de mettre un terme à la rupture entre l'un et l'autre et, de la sorte, reproduire une expérience interprétative qui ouvre la voie à

Éditions EHESS, 2016); David Harvey, *Géographie de la domination: capitalisme et production de l'espace*, trad. par Nicolas Vieillescazes (Paris: Editions Amsterdam, 2018).

[30] Nicole Aubert, *Le culte de l'urgence: la société malade du temps*, Champs essais (Paris: Flammarion, 2010). Pour des considérations tournées vers des problématiques techno-industrielles : (pp.183-244).

[31] Laurent Vidal, *Les hommes lents: résister à la modernité: XVe-XXe siècle* (Paris: Flammarion, 2020). Vidal souligne par ailleurs que la lenteur est l'un des éléments cardinaux dans la définition de l'altérité. Très souvent, ce sont les populations coloniales, subjuguées par les puissances impériales, qui ont été décrites comme ces "huamnités nonchalantes" (pp.49-58 et 117-130.

un épanouissement chargé d'enrichir la subjectivité de l'individu, plutôt que de le rendre passif dans l'usage de la technique. Autrement dit, l'objectif n'est pas de transformer l'individu en un ingénieur du quotidien, mais d'une part de rappeler que le « vivre-ensemble [qui] renvoie à des formes primordiales de technicité appelle donc un effort d'interprétation spécifique »[32] et, d'autre part, de recréer une intimité, c'est-à-dire une complicité, entre l'individu et les choses dont il se sert. De la même façon, l'analyse de Manola Antonioli du projet d'André Gorz consiste à promouvoir des technologies « moins destructrices, moins envahissantes [afin] qu'elles permettent de préserver les libertés individuelles et l'environnement, qu'elles s'orientent plutôt vers des possibilités créatrices que vers des formes de contrôle et de soumission de l'intelligence collective »[33]. Dans cette optique de repenser le lien avec la technique, l'écologie (politique ou sociale) incarne une pensée de la limite et de la finitude, une remise en cause de l'axiologie de la société des technosciences animées par le progrès prométhéen.

Que faire de l'accélération et des nouvelles temporalités alors ? Nicolas Poirier note l'insistance à qualifier la modernité comme une « société du temps présent » oublieuse des autres dimensions de l'inscription temporelle que sont « la dette (expression du passé dans le présent), la promesse (expression du futur dans le présent) et l'action, qui constitue en quelque sorte la synthèse de ces deux dimensions »[34]. Le présent permet de penser le passé et le futur, dans le sens où il est la temporalité de la réflexivité, mais, comme l'ont noté les critiques du modernisme, le risque est grand d'être pétrifié par la quantité de choix ou alors de choisir brusquement. Aussi, Alice Canabate propose une herméneutique de la lenteur qui consiste à prendre son temps, peser, soupeser, palabrer sur les choses, leur intérêt et leur usage afin de relancer la compréhension et l'explication. Le présent doit en quelque sorte s'allonger, être vécu comme une durée plutôt qu'un instant. Ce qui signifie aussi un autre rapport au choix qui doit traduire un engagement[35].

François Flahault invite à se concentrer sur les « biens communs vécus » qu'il oppose aux biens marchands. Les premiers sont alors ceux « qui font qu'on est ». Ils incarnent « ce qui fait lien », ce à quoi l'on tient et ce par quoi l'on est tenu. Ces « biens communs vécus » sont alors compris comme des biens, matériels ou immatériels, qui répondent à une série de critères : la non-rivalité, car la quantité ne diminue pas selon le nombre d'individus qui en bénéficient ; la non-exclusion, car ils sont en accès libre ; la jouissance collective de sa propriété que ce soit simultanément ou non ; la stimulation d'un affect au niveau individuel, d'une émotion, d'un sentiment. Ces « biens communs vécus » doivent être cultivés contre les biens marchands qui en sont venus à définir « ce que l'on est », « qui l'on est », et qui entraîne une les subjectivités sur la pente de la standardisation et du conformisme. Comme avant lui le travailleur dépossédé de son œuvre, le consommateur émule, reproduit, ressasse, mais ne

[32] Pierre-Antoine Chardel, « La coexistence en question à l'ère hypermoderne. Eléments pour une écologie sociale », in *Ecologies sociales : le souci du commun*, Situations & critiques (Lyon: Parangon-Vs, 2014), 19.
[33] Manola Antonioli, « Métamorphoses du travail et crise écologique. Lecture d'André Gorz », in *Ecologies sociales : le souci du commun*, Situations & critiques (Lyon: Parangon-Vs, 2014), 78.
[34] Nicolas Poirier, « L'expérience politique du temps présent contre le catastrophisme », in *Ecologies sociales : le souci du commun*, Situations & critiques (Lyon: Parangon-Vs, 2014), 132.
[35] Alice Canabate, « Le renouvellement des imaginaires ou les voix de la vertu écologique », in *Ecologies sociales : le souci du commun*, Situations & critiques (Lyon: Parangon-Vs, 2014), 163-81.

discoure plus, ne parle plus, ne nomme plus. Il cesse d'exister[36]. Similairement, pour Canabate, l'écologie sociale incarne une voie théorique et pratique pour restructurer le capitalisme dans une direction dont émanent plus de sobriété et de satiété. Il faut alors réinvestir la valeur d'usage et déprécier la valeur d'échange des choses. Engager un retour aux proportions et à la suffisance (non la condescendance) plutôt qu'à la démesure[37].

Pour résister aux exubérances du modernisme, il est donc nécessaire d'abandonner un certain nombre de prémisses. L'une d'entre elles étant cette illusion de l'homme-Prométhée, génie créatif, toujours en quête de la nouvelle poussée technique qui doit lui permettre d'étendre les capacités de son corps[38]. En revanche, il s'agit d'admettre que : « l'être humain ne domine plus son milieu naturel, il en fait partie. On reconnaît que les altérations qu'il fait subir à son milieu naturel l'altèrent en retour »[39] et que ce milieu n'est pas seulement fait de choses manipulables et instrumentalisables, mais aussi de sujets humains. De la même manière, comme le rappelle Chardel notre « manière de séjourner dans le monde (notre *ethos*) est devenue inséparable de l'expérience technique […] la "cohésion technologique" qui, en créant des logiques d'interactions, nous permet de prendre davantage conscience de ce qui nous relie les uns aux autres »[40]. En somme, il s'agit de recoupler l'environnement technique avec l'aspiration technique des individus sans quoi le différentiel qui se creuse entre les deux ouvre la voie à des critiques et des contestations. Plus largement, il s'agit de sauvegarder ces « "territoires existentiels", sauvegarde qui va de la préservation concrète des environnements naturels à celles des ressources de l'intelligence, de la sensibilité et de la créativité au niveau individuel et collectif »[41]. Enfin, c'est le rapport au temps et à la réflexivité qu'il est indispensable de renégocier, en repensant ce rapport dans un double sens : à l'égard du passé (comme position patrimonialiste, de défense d'un héritage) et à l'égard de l'avenir (comme position testatrice, de défense des générations futures).

C'est à la lumière de ce moment historique qu'est la modernité et de son versant moderniste qu'il faut replacer l'extractivisme. Tel qu'il est entendu aujourd'hui, l'extractivisme latino-américain sert à désigner l'entrée de cette région du globe dans la modernité en même temps qu'une forme pathologique de celle-ci. L'exploration des définitions qui va suivre doit permettre de mieux en saisir la complexité.

1.2. Définir l'extractivisme

À l'origine, comme le rappelle Anna Bednik, le vocable extractivisme ou *extrativismo* en portugais désigne l'activité des *seringueiros,* des individus qui tirent leurs moyens de subsistance de la collecte du latex dans les forêts d'hévéas de l'Amazonie. Plus largement, le

[36] François Flahault, « Pour une écologie sociale », in *Ecologies sociales : le souci du commun*, Situations & critiques (Lyon: Parangon-Vs, 2014), 33-54.
[37] Canabate, « Ecologies sociales ».
[38] Pour une étude sur ce mythe de l'homme-Prométhée: François Flahault, *Le crépuscule de Prométhée: contribution à une histoire de la démesure humaine* (Paris: Mille et une nuits, 2008).
[39] Flahault, « Pour une écologie sociale », 35.
[40] Chardel, « Ecologies Sociales », 23.
[41] Antonioli, « Métamorphoses du travail et crise écologique. », 83.

terme sert à désigner ces individus dont les activités de chasse et de cueillette constituent la base de leur existence et le moyen de leur intégration au « marché » par le biais de la commercialisation de ces produits[42].

Destination commerciale	Volume/intensité de l'extraction		
	Bas	**Moyen**	**Haut**
Local	Agriculture paysanne de subsistance	Abattage d'arbres pour le bois de chauffage	Captage d'eau pour l'irrigation ou l'usage domestique
National	Fibres végétales pour la vannerie, la toiture, etc.	Fruits et légumes conventionnels pour le marché intérieur	Sable et gravier pour la construction
Exportation	Aliments organiques	Agriculture sous serre et de contre saison	**EXTRACTIVISME** mine (à ciel ouvert), hydrocarbures, monoculture

Tableau 1: Typologie des activités extractivistes selon Gudynas[43]

Toutefois, pour définir l'extractivisme, la communauté académique a coutume de retenir une définition minimale et ternaire proposée et répétée, comme base pour la discussion, dans la plupart de ses écrits par l'Uruguayen Eduardo Gudynas, directeur du Centro Latinoamericano de Ecología Social (CLAES). L'extractivisme constitue une forme particulière d'extraction des ressources naturelles répondant à trois conditions : le prélèvement d'un grand volume et/ou avec une grande intensité de la ressource (1), dont au moins 50 % (du volume) sont destinés à l'exportation sous forme de matière première peu ou pas transformés (2), et ce tout au long de la durée de vie du projet extractiviste — depuis les phases d'explorations à la clôture du projet en passant par sa mise en exploitation (3)[44]. Pour Gudynas, le volume doit s'évaluer à l'aune d'indicateurs physiques d'appropriation des ressources (le tonnage, le mètre cubique). En ce sens, il importe de comptabiliser non seulement la quantité de ressources recherchée et extraite (comme l'or pour une mine aurifère), mais toute la matière déplacée et consommée tout au long de la vie de l'exploitation (y compris les scories de la mine par exemple). L'intensité, elle, peut s'évaluer à partir d'autres indicateurs plus complexes comme l'empreinte écologique (*mochilla ecologíca*), une manière d'évaluer la pression que fait peser une activité extractive sur la nature et la qualité des services écosystémiques rendus par un environnement à l'humanité. Une fois passée la phase d'appropriation de la ressource (1) et tout au long de l'extraction de la matière première (3), c'est la destination de l'extraction qu'il importe de souligner (2). Pour l'uruguayen, l'extractivisme se distingue selon son lieu d'industrialisation ou de consommation, selon qu'il est local, national ou destiné à l'exportation. En somme, d'un point de vue formel,

[42] Anna Bednik, *Extractivisme : exploitation industrielle de la nature : logiques, conséquences, résistances* (Neuvy-en-Champagne: Le Passager clandestin, 2016), 21-23.
[43] Je reproduis ici une version traduite de la typologie des activités extractivistes selon Gudynas. J'ai modifié à la marge certains des exemples qu'il donnait. Eduardo Gudynas, « Extracciones, extractivismos y extrahecciones. Un marco conceptual sobre la apropiación de recursos naturales », *Observatorio del desarrollo* 18 (2013): 1-18.
[44] Gudynas.

l'extractivisme correspond aux activités qui exploitent intensivement la Nature, lui arrachent de grandes quantités de matière et s'intégrant à des circuits d'échange globaux (Tableau 1).

Cette définition n'a pas manqué de soulever des observations et des critiques, certaines saluant sa simplicité et d'autres en pointant les limites et les imprécisions. Parmi celles-ci, la mesure de la quantité de matière extraite et de l'intensité de l'extraction à partir d'un indicateur physique peut toujours être discutée. Outre la difficulté de procéder à de telles mesures dans certaines situations — par manque de moyens humains ou techniques, en raison d'un défaut de législation contraignante, à cause de fausse déclaration, etc. —, c'est surtout le choix d'un indicateur plutôt qu'un autre qui peut être l'objet d'une dispute, selon les disciplines et selon les acteurs concernés par un projet extractiviste. Ensuite, la valeur arbitraire de 50 % de matière exportée, choisie par Gudynas, est souvent contestée. Au-delà du fait que la problématique de la mesure se pose à nouveau, certains projets extractivistes livrent une part infime de leur extraction à des destinataires extra-locaux. Dans la mine à ciel ouvert, par exemple, il n'est pas rare de sortir du gisement à peine quelques pour cent du volume excavé, le reste étant des scories ou d'autres types de déchets d'exploration ou d'exploitation. Par ailleurs, c'est la destinée exportatrice de ces activités qui est parfois mise en cause dans la définition de Gudynas. L'extractivisme est-il (seulement) une branche intégrée à un marché mondial comme semble le penser le chercheur ? N'est-ce pas justifier ou permettre une exploitation de la Nature dans un cadre qui est déconnecté de l'exportation ? L'extractivisme devient-il acceptable dès lors que sa production est destinée au marché national ou local ?

Au regard de ces quelques questionnements, de nombreux chercheurs et militants ont conclu à l'incomplétude de cette acception « gudynassienne » de l'extractivisme et proposé des définitions alternatives.

Alberto Acosta, économiste et ancien ministre de l'Énergie et des Mines du président Rafael Correa, et ancien président de l'Assemblée constituante équatorienne au moment de la révision qui a introduit les droits de la Nature dans la Constitution nationale en 2008, propose une analyse plus ouvertement critique de l'extractivisme et du néo-extractivisme qu'il assimile à une *maldición de la abundancia* (malédiction de l'abondance). Avec Gudynas, il s'accorde sur l'idée que l'extractivisme désigne une activité qui prélève de grands volumes de matières premières exportés sans avoir subi de traitement industriel. Toutefois, parmi les matières premières susceptibles d'être « extraites », il inclut les ressources naturelles renouvelables (telle que l'eau ou les sols) dans la mesure où les évolutions et les tendances récentes, couplées aux technologies toujours plus efficaces et agressives, transforment ces ressources renouvelables en ressources non renouvelables. En effet, l'intensité de l'extraction est telle que le taux de renouvellement de la ressource est inférieur à son taux d'extraction — par exemple, un prélèvement intense de l'eau stockée dans un aquifère qui n'a pas le temps de se reconstituer. Par ailleurs, pour Acosta, l'extractivisme doit être intégré dans le temps long de l'histoire de pillage et d'appropriation (*saqueo y apropriación*) colonial et néocolonial. À cet égard, la définition de l'extractivisme d'Acosta est tributaire des perspectives de l'« école » Modernité/Colonialité, structurée autour du Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales (CLACSO) et de la revue *Tabula Rasa*, qui rapporte la

naissance de la première au processus de la colonisation des Amériques comme moment d'accumulation originel et de réification de la Nature[45]. L'extractivisme serait, en plus, un mode d'appropriation de la Nature et de ses ressources à l'origine d'un certain nombre de « pathologies » qui tirent la discussion du côté des théories économiques[46]. Parmi ces « pathologies », dont Acosta discute plus en détail avec Jürgen Schuldt, on peut citer : la *Dutch disease*[47], la détérioration tendancielle des termes de l'échange pour les économies primarisées, la croissance appauvrissante en raison d'une offre trop importante de matière première qui fait chuter le cours international, la dépendance à la volatilité du prix de cette matière première, l'augmentation momentanée de la consommation (souvent dans des dépenses somptuaires), la création d'une activité d'enclave (au sens physique et économique) déconnectée du reste du territoire et de l'économie, etc.[48].

Une grande partie de la littérature sur l'extractivisme se place ensuite dans une perspective d'inspiration plus résolument marxiste et analyse l'extractivisme (et le néo-extractivisme) comme un phénomène d'« accumulation primitive », retravaillée à l'aide des concepts d'*accumulación por desposesión* (accumulation par expropriation), empruntée au géographe marxiste britannique d'Oxford David Harvey[49], ou d'*accumulación por despojo* (accumulation par déprédation) de Rhina Roux[50].

José Seoane est l'un des défenseurs les plus ardents de cette thèse de l'extractivisme (et du néo-extractivisme) comme un nouveau moment de l'accumulation primitive du capital après la période de « crise hégémonique » qu'a connue le néolibéralisme au tournant du millénaire. Vis-à-vis de l'extractivisme, il s'accorde avec la définition ternaire de Gudynas tout en envisageant, avec Acosta, une acception étendue de ce qui peut être compris comme des activités extractivistes — en plus de la mine, de la monoculture et des hydrocarbures, ils envisagent les pisciculture, le tourisme de masse, l'urbanisme extensif, etc. Toutefois, user du concept d'extractivisme dans son versant descriptif occulte, selon lui, les relations sociales (de classe) sur lequel il est fondé et sa parenté avec le capitalisme, ses conséquences sur l'architecture économique des pays d'Amérique latine (notamment en termes de reprimarisation des économies et de désindustrialisation), son appui sur les procédés

[45] Héctor Alimonda, éd., « La colonialidad de la naturaleza. Una aproximación a la Ecología Política Latinoamericana. », in *La naturaleza colonizada: ecología política y minería en América Latina*, 1. ed, Colección Grupos de Trabajo (Buenos Aires: Ediciones CICCUS : CLACSO, 2011), 21-58; Luis Martinez Andrade, « "Biocolonialité du pouvoir" et mouvements sociaux en Amérique latine », *Ecologie & Politique* 2, nº 55 (2017): 153-64.

[46] Alberto Accosta, « Extractivismo y neoextractivismo: dos caras de la misma maldición », *Más allá del desarrollo* 1 (2011): 83-118.

[47] Nommée ainsi en raison de l'expérience des Pays-Bas qui, lors de la découverte d'un gisement d'hydrocarbure en mer du Nord, sont devenus du jour au lendemain un exportateur d'hydrocarbures, permettant d'obtenir soudainement une arrivée massive de devises qui a impacté le cours de la monnaie. L'appréciation de celle-ci a ensuite affaibli la compétitivité d'autres secteurs d'exportations (manufacturier et agricole) de l'économie des Pays-Bas.

[48] Jürgen Schuldt et Alberto Accosta, « Petróleo, rentismo y subdesarrollo ¿Una maldición sin solución? », in *Extractivismo, política y sociedad*, éd. par Jürgen Schuldt et al., Cuadernos de capacitación (Quito: Centro Andino de Acción Popular (CAAP) y Centro Latinoamericano de Ecología Social (CLAES), 2009), 9-40.

[49] Pour la référence très souvent mobilisée par les auteurs latino-américains: David Harvey, « El » nuevo » imperialismo: acumulación por desposesión », *Socialist register*, 2004.

[50] Rhina Roux, « Marx y la cuestión del despojo. Claves teóricas para iluminar un cambio de época », *Revista herramienta* 38 (2008): 61-74.

technologiques (et sa mise à profit du vivant à travers les « biotechnologies »), ou encore ses dimensions géopolitiques. Concernant la perspective marxiste, Seoane rappelle que l'accumulation primitive du capital est permise par le recours à la violence, la conquête et la soumission des populations et de la Nature, à l'aide de l'autorité de l'État. Selon Marx, lu par Seoane, c'est de cette façon que le travailleur, dépossédé ou dissocié de ses moyens de production et de subsistance (ses outils comme ses propriétés), se retrouve soumis à la condition de salarié dont le capitaliste exploite la force de travail. La concentration du facteur travail (salarié) et du facteur capital dans des manufactures puis des usines, génératrice de la plus-value extorquée par le capitaliste, est donc une conséquence de cette violence originelle. Pour Seoane, s'appuyant cette fois sur les théories de Samir Amin, les deux formes d'accumulations (primitive et plus-value) ne se sont pas succédées dans le temps, mais continuent de coexister à partir de la dichotomie centre-périphérie. Dans les régions composant le « centre », l'accumulation par plus-value domine tandis que dans les « périphéries », l'accumulation primitive peut encore perdurer[51]. Dans cette dynamique, l'extractivisme correspond à une nouvelle phase en même temps qu'un approfondissement de ces deux méthodes d'accumulation pensée sous l'angle de l'*acumulación por desposesión* ou d'*acumulación por despojo* qui rendent compte : « du processus renouvelé et amplifié de marchandisation (privatisation) qui caractérise la phase capitaliste néolibérale ; et, dans ce sens, [ce] sont aussi des formes particulières d'accumulation et d'exploitation qui caractérisent le modèle dit d'exportation extractive mentionné ci-dessus et sa logique de dépossession ou de pillage des biens communs naturels »[52]. Ensuite, le « modèle extractiviste exportateur » de Seoane s'entend dans le cadre d'une géopolitique internationale marquée par une « offensive extractiviste » en raison de l'augmentation de la demande de matières premières due à la croissance des BRICS (Brésil, Russie, Inde, Chine et Afrique du Sud) et de la course plus générale pour l'appropriation des ressources stratégiques dans une situation globale aggravée par la crise climatique[53]. Cette réorientation des flux de matière au niveau mondial engage ainsi les pays du sous-continent dans des stratégies d'intégration fonctionnelle fondée sur une désindustrialisation et une reprimarisation des économies.

---

[51] Où « centre » et « périphérie » ne désignent pas seulement des positions dans la géopolitique mondiale comme dans la dichotomie « Nord-Sud ». « Centre » et « périphérie » sont des positions relatives. Ainsi, l'Argentine peut être considérée comme une « périphérie » mondiale, mais Buenos Aires comme un « centre » au niveau régional ou national. Les deux modes d'accumulations existent simultanément dans toutes les sociétés.

[52] José Seoane, « Modelo extractivo y acumulación por despojo », in *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, éd. par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati (Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013), 36-37: « del renovado y amplificado proceso de mercantilización (privatización) que caracteriza a la fase capitalista neoliberal; y, en ese sentido, también de las formas de acumulación y explotación particulares que caracterizan al llamado modelo extractivo exportador al que nos referimos anteriormente y su lógica de despojo o saqueo de los bienes comunes naturales ».

[53] Pour des données chiffrées, se référer à : José Seoane et Clara Algranati, « El sabor amargo del crecimiento económico: la expansión del modelo extractivo entre 2003 y 2007 », in *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, éd. par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati (Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013), 61-82; José Seoane, « El retorno de la crisis y la ofensiva extractivista », in *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, éd. par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati (Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013), 83-106; Anthony Bebbington et Jeffrey Bury, « New Geographies of Extractive Industries in Latin America », in *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, éd. par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury (Austin: University of Texas Press, 2014), 27-66.

À cet égard, il est intéressant de noter que l'association entre extractivisme et « primarisation » de l'économie n'est pas propre à l'Amérique latine. Dans un ouvrage collectif consacré à la question de l'extractivisme au Québec, plusieurs auteurs attirent l'attention sur les liens entre ce que l'économiste canadien Harold Innis avait déjà analysé, dans les années 1920, comme un *staple trap* (piège de l'économie primarisée). Dans le cadre d'une politique de développement, les États priorisent l'exploitation (l'extraction) de ressources naturelles, mais, ne disposant pas des moyens techniques pour y parvenir ou pour gérer la ressource, ils s'engagent dans une relation de dépendance à l'égard d'un autre acteur (État ou entreprise) disposant des facteurs manquants. L'État producteur et l'exploitant entrent alors dans un rapport inégal puisque le premier, de par sa faiblesse structurelle, n'est pas en mesure de contrôler les pratiques d'extractions ni les objectifs de l'exploitation, mais il doit fournir les externalités nécessaires à la mise en valeur de la ressource (en termes d'infrastructure ou de cadre juridique par exemple). La situation se rigidifie ainsi jusqu'à atteindre un point de rupture ou l'État producteur, devenu rentier, doit choisir entre diversifier ses secteurs d'activité économiques (s'il dispose encore des moyens pour le faire) ou approfondir l'exploitation en repoussant les frontières de l'extraction (par la découverte de nouveaux gisements ou par l'utilisation de nouvelles technologies)[54].

Maristella Svampa, une sociologue argentine, adopte un point de vue très proche de celle de Seoane et ses collègues ou des Canadiens qui s'inscrivent dans la lignée d'Innis. Ainsi, dans ce début de siècle, les États d'Amérique du Sud seraient passés du consensus de Washington concentré sur une financiarisation des économies à un *consenso de los commodities* (consensus des marchandises) fondé sur une réactualisation de vieilles théories classiques — Adam Smith et David Ricardo — insistant sur les possibilités de développement liées à la disposition d'avantages comparatifs exprimés en termes de gisements miniers et d'hydrocarbures ou encore des vastes étendues du sous-continent disponible pour l'expansion des fronts pionniers de monoculture. Par ailleurs, le *consenso de los commodities* renvoie, quoique de façon plus subtile, au mythe de l'El Dorado, constitutif des imaginaires et de l'inconscient collectif des peuples de l'Amérique latine[55]. Dans des travaux postérieurs menés avec l'avocat environnementaliste Enrique Viale, elle propose une définition plus formelle de l'extractivisme :

> « […] doit être compris comme un modèle d'accumulation basé sur la surexploitation des ressources naturelles — en grande partie non renouvelables — et l'expansion des frontières dans des territoires auparavant considérés comme "improductifs". Le processus va d'activités telles que l'exploitation de mine à ciel ouvert et d'hydrocarbures (aujourd'hui associées à la fracturation hydraulique ou *fracking* pour l'extraction d'hydrocarbures non conventionnels), jusqu'à l'extension des fronts forestiers, énergétiques et de pêche, ainsi

[54] Eric Pineault, « La panacée. L'histoire du panax quinquefolius et le mirage de l'économie extractiviste », in *Creuser jusqu'où ? Extractivisme et limites à la croissance*, éd. par Yves-Marie Abraham et David Murray (Montréal: Éditions Écosociété, 2015), 57-64; Bertrand Schepper-Valiquette, « Le Canada, l'extractivisme et le piège de l'économie primarisée », in *Creuser jusqu'où ? Extractivisme et limites à la croissance*, éd. par Yves-Marie Abraham et David Murray (Montréal: Éditions Écosociété, 2015), 116-35.

[55] Maristella Svampa, « Néo-"développementisme" extractiviste, gouvernements et mouvements sociaux en Amérique latine », trad. par Georges Durand, *Problèmes d'Amérique latine* 3, nº 81 (2011): 101-27; Maristella Svampa, « Consenso de los commodities, giro ecoterritorial y pensamiento crítico en América Latina », *OSAL*, nº 32 (2012): 16-38.

> qu'à celui des entreprises agroalimentaires basées sur les transgéniques, la monoculture (soja entre autres) et les soi-disant biocarburants (éthanol, biodiesel). Il comprend également les projets d'infrastructure prévus par l'IIRSA (Initiative pour l'Intégration des Infrastructures Régionales en Amérique du Sud) dans les domaines des transports (voies navigables, ports, corridors biocéaniques, entre autres), de l'énergie (grands barrages hydroélectriques) et des communications [...] dont l'objectif est de faciliter l'extraction et l'exportation de ces produits vers les ports de destination. »[56]

Cette première partie de la définition fait écho à celle d'Acosta et de Seoane puisque l'extractivisme y est présenté comme un patron d'exploitation et d'accumulation de ressources (renouvelables ou non), mais elle considère aussi les grands projets d'aménagement (les « mégaprojets ») infrastructurels comme des composants essentiels de la logique extractiviste. En effet, l'extractivisme ne serait pas viable sans des initiatives comme l'IIRSA, destinée à faciliter l'intégration régionale et à favoriser la fluidité du transit transfrontalier en même temps que sa sécurité. En outre, cette politique est justifiée par les États y participant à l'aide d'une rhétorique développementiste[57]. Svampa et Viale poursuivent en insistant sur la dimension et l'intensité économique de ces activités extractivistes, renvoyant ici à la définition primitive de Gudynas tout en insistant sur le contexte géopolitique :

> « L'ampleur des entreprises nous met également en garde contre l'envergure des investissements (il s'agit d'activités à forte intensité de capital et non à forte intensité de main-d'œuvre), ainsi que sur le caractère des acteurs impliqués et la tendance à la concentration économique (grandes sociétés transnationales). De ce fait et comme par le passé, ce type d'entreprise tend à consolider des enclaves d'exportation — associées à une logique néocoloniale — qui génère peu de chaînes productives endogènes provoquant une forte fragmentation sociale et régionale, et configure des espaces socioproductifs dépendants du marché international. »[58]

Cette profession de foi de Svampa et Viale symbolise le rapprochement entre la notion d'extractivisme et les débats autour du développement. Plus encore, elle incarne la position de

---

[56] Maristella Svampa et Enrique Viale, *Maldesarrollo: la Argentina del extractivismo y el despojo*, 1. ed, Conocimiento (Buenos Aires: Katz Editores, 2014), 16: « […] debe ser entendido como un patrón de acumulación basado en la sobreexplotación de recursos naturales – en gran parte no renovables – y en la expansión de las fronteras hacia territorios antes considerados como "improductivos". El proceso abarca desde actividades como la megaminería a cielo abierto y la explotación hidrocarburífera (ahora de la mano de la fracturación hidráulica o fracking para la extracción de hidrocarburos no convencionales), hasta la expansión de la frontera forestal, energética y pesquera, así como la de los agronegocios basados en los transgénicos, la siembra (soja entre otros) y los llamados biocombustibles (etanol, biodiesel). Asimismo, comprende aquellos proyectos de infraestructura previstos por la IIRSA (Iniciativa para la Integración de la Infraestructura Regional Suramericana) en materia de transporte (hidrovías, puertos, corredores bioceánicos, entre otros), energía (grandes represas hidroeléctricas) y comunicaciones […] cuyo objetivo es facilitar la extracción y exportación de dichos productos hacia sus puertos de destino. ».

[57] María Eugenia Arias Toledo, « IIRSA: lógicas de interconnección, lógicas interconectadas », in *Minería transnacional, narrativas del desarrollo y resistencias sociales*, 2da. edición (Buenos Aires: Editorial Biblos, 2009), 103-21.

[58] Svampa et Viale, *Maldesarrollo*, 16-17: « La escala de los emprendimientos nos advierte también sobre la gran envergadura de las inversiones (se trata de actividades capital-intensivas y no trabajo-intensivas), así como sobre el carácter de los actores involucrados y la tendencia a la concentración económica (grandes corporaciones transnacionales). En razón de ello y de modo similar al pasado, este tipo de emprendimientos tiende a consolidar enclaves de exportación – asociados a una lógica neocolonial – que generan escasos encadenamientos productivos endógenos, provocan una fuerte fragmentación social y regional, y van configurando espacios socioproductivos dependientes del mercado internacional. ».

plusieurs écoles critiques du développement, du capitalisme et de la dépendance. En premier lieu, elle se pose comme un prolongement des critiques des théories de la modernisation revalorisée par les gouvernements progressistes et populistes d'Amérique latine du début du XXI^{e} siècle, qui misaient sur l'idée d'un modèle téléologique de développement allant d'une économie agraire à une économie industrielle à forte valeur ajoutée. En second lieu, elle réitère les lectures en termes de dépendance entre le centre capitaliste et les périphéries intégrées quoique de façon lâche et intermittente, comme simple fournisseur de matières premières. En troisième lieu, elle traduit la pénétration des sociétés latino-américaines par de nouvelles formes de domination qui fait écho à des subjectivités historiquement habitées par la mémoire de l'impérialisme, de la colonisation, de la dépossession et de la subjugation.

Pour clore ce panorama et faire une entorse à ce tropisme latino-américain, il faut évoquer les définitions génériques et ouvertes proposées par Anna Bednik, dans la mesure où ses enquêtes ont porté principalement sur cette région. On pourrait encore entendre l'extractivisme comme « exploitation industrielle de la nature, sous toutes ses formes. Industrielle, cette exploitation l'est par les moyens utilisés, dans un contexte où la difficulté croissante d'accès aux ressources pousse au gigantisme et à la prolifération des exploitations, de même qu'à l'usage de technologies plus invasives et polluantes […]. Elle l'est aussi du fait des volumes […]. Elle est industrielle, enfin, compte tenu de la destination de ces matières : c'est pour fournir, par l'intermédiaire des marchés, des chaînes de production industrielle que s'opère l'industrialisation des territoires dédiés à l'extraction »[59]. Cette acception ne constitue pas en soi un dépassement des définitions évoquées jusqu'à maintenant, et l'on retrouve encore les thèses lancinantes de Gudynas, même si ce dernier conteste l'adjectif « industriel », puisque les matières prélevées dans l'environnement naturel ne sont pas transformées sur le lieu d'extraction, mais dans d'autres endroits. Néanmoins, et à l'instar de Seoane, elle souligne le lien intime qui existe entre l'extractivisme et les technosciences tout en rappelant son ancrage local dans les territoires.

En somme, au fur et à mesure que son usage se répand dans la communauté académique, les concepts d'extractivisme et de néo-extractivisme acquièrent une dimension de plus en plus systématique qui culmine avec les « Diez tesís » de Gudynas.

1.3. La systématisation d'un concept

Si toutes les définitions alternatives qui ont été proposées vont dans le sens d'une volonté de mieux cerner ce phénomène qu'est l'extraction des ressources naturelles dans la modernité, elles témoignent aussi d'une lecture trop littérale des trois dimensions de la définition de Gudynas, ainsi que d'une lecture trop sélective de l'œuvre de l'Uruguayen. En effet, dans la mesure où une large partie de son travail est consacrée à l'analyse de l'extractivisme, il y a quelque chose de réducteur, à se contenter de citer cette définition minimale quand l'ampleur de son œuvre excède largement ces trois critères. Très tôt,

[59] Anna Bednik, « La grande frontière », *Ecologie politique* n°59, nº 2 (2019): 36.

d'ailleurs, il énumère « dix thèses » sur le néo-extractivisme progressiste, développées à des degrés divers dans des travaux ultérieurs[60].

L'extractivisme contemporain doit se comprendre dans une dynamique historique dans laquelle Gudynas identifie des générations d'« extractivisme » différentes les unes des autres selon le volume et l'intensité de l'extraction, la quantité d'énergie investie, mais aussi selon les pratiques et les institutions qui organisent l'extraction[61]. Ainsi, les première et seconde générations d'extractivisme se caractérisent par un usage intensif de la main-d'œuvre humaine et d'un équipement technologique rudimentaires avec parfois la mise à profit des énergies renouvelables ou proto-industrielles (tractions animales et pompes). On peut globalement assimiler ces générations à l'extractivisme tel qu'on peut le concevoir jusqu'à la Révolution industrielle, sur le Vieux continent comme dans les colonies (et même après dans les États issus de l'indépendance jusqu'aux phases d'industrialisation qui débutent à des époques diverses selon les États). Les extractivismes de troisième (mine à ciel ouvert, monoculture) et quatrième (fracturation hydraulique) générations correspondent à une mobilisation plus importante d'une technologie toujours plus complexe et requérant des intrants énergétiques important au point de rapprocher le taux EROI (*energy return on energy invested*) de 1[62]. Ce sont ces extractivismes de dernières générations qui sont au cœur des discussions contemporaines des intellectuels et des militants en Amérique latine. Ainsi, malgré ces différences de formes et d'intensité à travers les périodes historiques ou de la couleur des régimes politiques qui mettent en œuvre ces projets, Gudynas estime que malgré les victoires des gouvernements progressistes latino-américains dans la première décennie des années 2000, le secteur extractiviste se maintient comme l'un des piliers des stratégies de développement. Or, cette tendance provient autant d'une inertie s'originant dans les politiques néolibérales promues depuis les années 1980 que d'un intérêt bien compris de la part des gouvernements progressistes pour mettre à profit cette manne financière (thèse 1). Toutefois, cette persistance de la centralité d'un secteur extractiviste dans l'architecture économique des États latino-américains s'accompagne d'une inflexion dans le « style » d'extractivisme à l'œuvre. Si la logique interne au secteur n'est pas fondamentalement transformée, les

[60] Eduardo Gudynas, « Diez tesis urgentes sobre el nuevo extractivismo », *Extractivismo, política y sociedad* 187 (2009): 187-225. Pour mesurer la portée intellectuelle et géographique de ces thèses, on peut indiquer cette transposition faite par Ariane Gobeil à propos de la province canadienne du Québec : Ariane Gobeil, « L'extractivisme en mutation. Les thèses de Gudynas et la dérive du Québec vers un modèle extractif », in *Creuser jusqu'où ? Extractivisme et limites à la croissance*, éd. par Yves-Marie Abraham et David Murray (Montréal: Éditions Écosociété, 2015), 65-87.

[61] Cette approche en termes de « générations » est néanmoins encore trop faiblement argumentée dans l'écrit en question, mais elle permet d'introduire une perspective historique qui faisait défaut à sa première modélisation évoquée plus haut. Cependant, il ne donne pas d'exemple d'extractivisme de première et de seconde génération. En outre, on comprend mal pourquoi la fracturation hydraulique est distinguée de la mine à ciel ouvert, de la monoculture ou même de l'exploitation de gisement conventionnel d'hydrocarbure. J'ai donc étendu un peu la discussion pour en donner une idée qui me semble conforme à ce qu'a tenté de mettre en évidence l'auteur. Eduardo Gudynas, *Neo-extractivismo y crisis civilizatoria*, éd. par Guillermo Ortega (Asunción: Base Investigaciones sociales : Fundación Rosa Luxemburgo, 2018), 33-35.

[62] Si l'indice EROI se rapproche de 1, cela signifie que l'énergie investie est compensée par l'énergie extraite. Pour une comparaison, en investissant un baril de pétrole on retire un baril de pétrole. D'un point de vue utilitaire si ce calcul permet d'équilibrer les comptes (du point de vue énergétique) il ne génère aucun profit et devrait être abandonné. En effet, ce jeu à somme nulle depuis une perspective énergétique signifie certainement des pertes sur d'autres indicateurs, financier par exemple.

gouvernements progressistes ont néanmoins mis en œuvre des stratégies de captation de la rente extractiviste (à travers des dispositifs d'imposition directe ou indirecte, de négociation sur le cadrage financier et commercial des accords, etc.) sans commune mesure avec ce qui se faisait dans le passé (thèse 2). Corolaire de ce nouveau style : un rôle accru de l'État dans les politiques encadrant le secteur extractiviste. À l'État minimal de l'extractivisme néolibéral succède un État interventionniste dans le cadre du néo-extractivisme (thèse 3). Dans cette configuration néo-extractiviste, l'État est en mesure de redistribuer une part plus importante des excédents financiers dans des programmes sociaux à destination des populations les plus marginalisées. La rente extractiviste permet ainsi de légitimer l'État aux yeux de ces populations et les politiques favorisant le développement de ces projets, entendu que c'est grâce à ce secteur que de tels programmes d'aide aux plus démunis sont rendus possibles (thèse 8)[63]. En s'éloignant de la figure caricaturale de l'État-rentier, contrôlé par une élite corrompue, qui prélève et confisque une partie des recettes commerciales et financières[64], les États du sous-continent n'en deviennent pas pour autant des États-providence, mais plutôt des États compensateurs (*Estado compensador*, *Estado compensatorio*). Le directeur du CLAES entend cette entité comme l'ensemble des actions que les autorités mettent en place pour pallier les déficiences du système survenant pour diverses raisons. L'État compensateur doit réduire, amortir ou compenser les chocs non pas dans une perspective assurantialiste ou assistancialiste, mais plutôt caritative. Ce faisant, il réduit la portée de l'action et de l'aide de l'État à une question de justice redistributive financière sans adresser les problèmes de justice sociale ou environnementale ni les demandes de participation politique. Dans l'élan, puisque l'État n'est qu'en mesure de satisfaire des demandes matérielles sur lesquelles un prix a été mis, les revendications sociales se concentrent sur des volets de compensations financières qui obligent l'État à dégager des recettes budgétaires pour y répondre, en facilitant notamment les investissements dans le secteur extractiviste, quitte à éroder la base matérielle de cet État compensateur. Enfin, selon Gudynas, l'État devient même aveugle à toutes les revendications qui ne s'expriment plus sous cette forme marchande. L'État compensateur fonctionne ainsi sans horizon et sans philosophie claire, si ce n'est celle d'une orientation « nationale-populaire », ce qui l'empêche de discuter les bases extractivistes sur lequel il est assis (thèse 9).

Pour Gudynas cependant, l'extractivisme ne peut être appréhendé seulement en termes de mode de production et de redistribution économique. Il doit aussi être compris à partir de ses modalités de justifications et des récits qui le sous-tendent[65]. En effet, ceux-ci sont indispensables dans la mesure où l'extractivisme et sa version contemporaine (le néo-extractivisme) sont générateurs d'impacts sociaux et environnementaux à l'origine d'une série de conflits avec des communautés sises dans les environs de ces projets ou à des échelles plus

[63] Eduardo Gudynas, « Diez tesis urgentes sobre el nuevo extractivismo. Contextos y demandas bajo el progresismo sudamericano actual », in *Extractivismo, política y sociedad*, éd. par Jürgen Schuldt et al., Cuadernos de capacitación (Quito: Centro Andino de Acción Popular (CAAP) y Centro Latinoamericano de Ecología Social (CLAES), 2009), 208-13.

[64] Eduardo Gudynas, « Extractivismos y corrupción en América del Sur Estructuras, dinámicas y tendencias en una íntima relación », *RevIISE: Revista de Ciencias Sociales y Humanas* 10, nº 10 (2017): 73-87.

[65] Eduardo Gudynas, « Sustentación, aceptación y legitimación de los extrativismos: múltiples expresiones pero un mismo basamento », *OPERA*, nº 14 (2014): 137-59; Eduardo Gudynas, « Hasta la última gota », *Revista de Ciencias Sociales y Humanas* 13, nº 13 (2019): 15-31.

larges (nationales et transnationales) (thèse 7)[66]. Ces récits seraient un creuset où se mélangent des affirmations factuelles et des points de vue moraux, des interprétations fondées objectivement et des opinions subjectives, tout en permettant, dans le même temps, d'invisibiliser et d'exclure un certain nombre d'informations — notamment relatives aux impacts potentiels et aux dommages — qui ne participent pas à la légitimation ou à la promotion des activités extractives. À ce titre, il analyse les narratives du « jusqu'à la dernière goutte » (*hasta la última gota*) qui sous-tend l'extractivisme en général, et celui des hydrocarbures en particulier. Le récit promeut, dans un premier temps, l'idée d'une industrie sans impact sur l'environnement en niant et en minimisant les conséquences ou la possibilité d'accidents dans l'industrie en insistant sur la maîtrise technique et le partage des « bonnes pratiques ». Cette posture a tendance à ignorer l'existence d'avarie sur les plateformes à l'origine d'explosions, d'incendies ou de fuites ou à les ramener à des effets négligeables. Cette distorsion des intensités et des échelles est d'autant plus facilitée que cette narrative mobilise une vision cartésienne de la science qui ne souffre aucune contestation. D'une part, cette posture permet de hiérarchiser les savoirs en excluant ceux qui ne proviennent pas des experts reconnus par le champ industriel ou étatique, et en excluant donc les savoirs profanes. D'autre part, ce rempart de la science positiviste permet de résorber l'incertitude, de masquer les défauts de connaissance, pour les recadrer sous le vocable du risque, plus maîtrisable. Enfin, et comme *ultima ratio*, il s'agit de faire valoir la responsabilité sociale et environnementale des entreprises (RSE) pour faire taire la critique. *In fine*, ces récits accompagneraient la mise en place d'une rhétorique axée vers un « optimisme techno-scientifique », une flexibilisation des politiques environnementales, une occultation des effets sociaux dévastateurs en même temps que l'exhibition des impacts positifs en ramenant tout à la valeur économique, et en permettant un large consensus partisan[67]. Le danger de ces récits, selon Gudynas, réside dans leur capacité à formater un « sens commun », c'est-à-dire des formes de pensées vernaculaires, relativement intuitives et largement partagées de sorte qu'elles en deviennent incontestables. C'est pourquoi il pressent que la lutte contre l'extractivisme doit aussi se donner dans ce registre narratif. Il encourage ainsi le développement de contre-récit, ou de *narrativas insurgentes*, qui mettent à nue les impacts de l'extractivisme[68].

Le réengagement de l'État correspondrait à la volonté de maintenir l'intégration fonctionnelle du sous-continent à la globalisation commerciale, en tant que fournisseur de matière première, et financière, en tant que zone pour réaliser des investissements. Toutefois, cette intégration se fait sans stratégie commune au niveau régional, mais selon les règles imposées par les organisations internationales (GATT puis OMC, FMI) et les grandes puissances ainsi que les BRICS (thèse 4). En conséquence, de ce maintien ou de cette entrée dans le jeu des équilibres économiques internationaux, certaines régions abritant des projets extractivistes se constituent en enclaves connectées aux flux globaux, mais désencastrées de

[66] Dans un article ultérieur Gudynas parle de retombées (*efectos derrame*) qui excèdent les conséquences locales que peuvent avoir les projets extractivistes : Eduardo Gudynas, « Extractivismos en América del Sur y sus efectos derrame », *Gobernanza local, pueblos indígenas e industrias extractivas*, 2016, 13.
[67] Gudynas, « Sustentación, aceptación y legitimación de los extrativismos: múltiples expresiones pero un mismo basamento ».
[68] Gudynas, « Hasta la última gota », 26-29.

leurs environnements nationaux et régionaux, contribuant ainsi à une fragmentation territoriale. Ce morcellement se trouve ensuite à l'origine de tensions et de contradictions dans le développement de ces territoires (thèse 5). Dans ce cadre d'un marché globalisé et d'un retour de l'État, ce qui importe dans le néo-extractivisme n'est pas tant la propriété de la ressource ou ses modes de production, qu'un contrôle sur l'accès à la matière première qui permet de négocier l'appropriation de celle-ci par un acteur qui n'en est pas nécessairement le propriétaire. L'appropriation désigne, pour Gudynas, la capacité ou la faculté à accéder à la ressource en dépit de contrainte qui ne sont pas (ou pas que) socialement déterminées. Une ressource peut ainsi être appropriée par le biais d'une condition écologique (selon qu'elle est minérale ou végétale par exemple) ou territoriale, d'un circuit de commercialisation, d'une technologie, d'un cadre juridique et politique, etc. Autrement dit, l'extractivisme ne dépend pas de la qualité de la propriété (privée ou étatique, national ou provincial), mais de la façon dont un acteur parvient à capter la matière (thèse 6)[69].

Ensemble, ces thèses confluent vers une réactualisation de l'idéologie développementiste des décennies postérieures à la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire dans ce contexte latino-américain en une réactivation du programme moderne d'objectivation et de maîtrise, mesuré à l'aune du progrès et de la croissance matérielle. Au travers du néo-extractivisme et en se réappropriant un environnement réduit à ses expressions de « ressources naturelles », les progressistes du sous-continent instrumentalisent la Nature afin de sortir d'une situation de dépendance globale (thèse 10).

Pour résumer : le néo-extractivisme des progressistes prolonge les logiques historiques (coloniale et néolibérale) de l'extractivisme « classique », mais il octroie à l'État un rôle de compensateur des chocs qu'ils n'avaient pas jusqu'à présent (thèses 1, 2, 3, 8 et 9). Ce virage néo-extractiviste est permis par une intégration fonctionnelle à la globalisation de l'économie (thèses 4, 5 et 6), envisagé comme une étape nécessaire pour assurer les objectifs de développements et de croissance informée par une compréhension instrumentale du programme de la modernité (thèse 10). Enfin, ce projet de société néo-extractiviste ne se met pas en œuvre sans générer des impacts sociaux et environnementaux qui déclenchent des mobilisations sociales (thèse 7). Ce sont ces mobilisations anti-extractivisme qu'il faut maintenant cerner.

Conclusions. L'extractivisme comme avatar du modernisme : vers deux hypothèses de recherche

Peut-on considérer l'extractivisme comme une des multiples expressions du projet moderne de maîtrise de la Nature au profit de l'agir humain, de sa liberté, de son autonomie et de ses potentiels créatifs ? Dans la mesure où son objectif est d'extraire de la matière et de l'énergie afin de prolonger et d'amplifier le progrès sous toutes ses formes, la réponse est positive. Peut-on maintenant considérer l'extractivisme comme une des facettes du

[69] Gudynas, *América Latina*, 36-38; Et surtout: Eduardo Gudynas, « Modos de producción y modos de apropiación, una distinción a propósito de los extractivismos », *Actuel Marx/Intervenciones,(20)*, 2016, 95-121.

modernisme, cette idéologie agressive de la modernité qui tend à caricaturer son projet comme l'a décrit Jauréguiberry ? Je suis également tenté de répondre par l'affirmative dans la mesure où l'extractivisme exacerbe certaines tendances de la modernité. Les projets extractivistes sont tout entier au service d'une intégration fonctionnelle de certains espaces de la planète, que l'on peut qualifier génériquement de « gisements », à la globalisation. Ces gisements sont déconnectés de leurs inscriptions spatiales immédiates pour participer et s'aligner sur des corridors d'échange qui relient des centres de productions de ressources naturelles à des centres de transformations de ces matières premières et de consommation de marchandises. Vaca Muerta, en Argentine, n'est pas exempt de cette dynamique. Ces confins patagoniques participent d'une géopolitique mondiale et du marché de l'énergie. Ils participent de la globalisation et de l'hyperspécialisation de l'économie. En cela, le projet Vaca Muerta est moderne, voire moderniste. Les projets extractivistes sont, par ailleurs, motivés par le progrès des sciences et des techniques, par les « bénéfices » portés par la rationalisation du monde. À mesure que les technologies deviennent plus efficaces, plus performantes, elles deviennent plus productives. De cette façon, l'exploitation de la Nature est rationalisée, c'est-à-dire facilitée, améliorée. À cet égard, l'extractivisme incarne aussi le projet épistémique de la modernité de contrôler et de mettre à profit l'environnement. Le projet de Vaca Muerta ne peut se comprendre sans ce régime de connaissance de la modernité qui cherche toujours à en savoir plus sur le sous-sol, les formations d'hydrocarbures et les moyens d'extraire la ressource souterraine par de nouvelles technologies comme la fracturation hydraulique dont la finalité pratique prime sur les risques et les incertitudes qu'elle suscite. Enfin, tout aussi important, et même si cet élément est moins présent dans ces travaux, l'extractivisme est animé par des philosophies politiques qui contraignent à repenser le lien social et le lien politique. En cela, ils redéfinissent les contours de l'autonomie et de la liberté des individus ainsi que leur pouvoir de décision sur la trajectoire qu'ils veulent donner à leur société. L'exploitation de Vaca Muerta, impulsée depuis les hautes sphères politiques argentine et internationale, ne manque pas de susciter des questionnements et des polémiques à cet égard. Pourquoi les individus, les citoyens ne peuvent-ils décider ou participer à la décision ? Quel genre de citoyenneté se dessine dans la promotion de ce projet extractiviste ? Est-ce cet idéal de l'individu doté de raison, capable de délibérer et de faire des choix éclairés, ou alors cet autre idéal d'un individu épuisé par les exigences réflexives de la modernité et tenté par la facilité de la consommation conformiste ? Pour finir, les contestations puisent nécessairement une partie de leurs inspirations dans les courants de pensée et les actions concrètes qui s'opposent au modernisme comme l'écologie politique ou l'écologie sociale dont certains des tenants ont été présentés.

Au regard de ce cadrage de l'extractivisme comme une expression du modernisme, ainsi qu'à la lumière des enquêtes déjà denses qui ont été menées sur le sujet, je formule deux hypothèses de recherche pour expliquer l'émergence de mobilisations orientées contre le projet d'exploitation des hydrocarbures de la formation non conventionnelle de Vaca Muerta dans les années 2010.

Puisque les projets extractivistes comme celui de Vaca Muerta sont des entreprises d'exploitation de la Nature pour en exporter la matière vers d'autres lieux, alors les mouvements anti-extractivisme doivent faire de cet arrachement d'éléments à leur

environnement l'un des piliers de leur mobilisation. En d'autres termes, les oppositions à l'extractivisme sont animées par la défense de l'intégrité d'un lieu ou d'un territoire. Il s'agit alors de préserver ce qui s'y trouve, ce qu'il permet de faire ou encore d'imaginer. Mais les contestations à l'égard des projets extractivistes ne sont pas solubles dans le paradigme NIMBY (*not in my backyard*). Comme le rappelle Léa Sébastien, cet argument est souvent avancé par les porteurs de ce genre de projet : « Les "nimbistes" apparaissent comme des défenseurs d'intérêts privés, agissant au nom d'une logique individualiste, et sont caractérisés par un défaut de citoyenneté, un déni du politique, entendu comme action ayant pour visée le bien commun. Le terme nimby est alors surutilisé par les aménageurs cherchant à affaiblir les opposants à leurs projets, ce qui enferme les mouvements d'opposants dans une position illégitime »[70]. C'est pourquoi cette défense d'un lieu ou d'un territoire ne doit pas se confondre ou s'envisager uniquement au travers d'un rejet d'un projet d'exploitation industriel au nom d'un intérêt égoïste.

Ces mobilisations s'efforcent, plus largement, de contester non seulement le projet extractiviste en soi, mais aussi les poussées du modernisme en tant que tel. Le territoire n'est pas seulement l'objet d'une défense, mais aussi un support pour étayer une éthique de l'action. La préservation du lieu de vie est un impératif moral qui informe la manière d'agir. C'est la constitution de ce sens éthique, à l'œuvre dans la mobilisation qui doit donc interroger le regard. Pour y parvenir, il paraît plus vertueux de présumer que les luttes anti-extractivismes peuvent faire appelle à une diversité de raisons de s'opposer à des projets comme celui de Vaca Muerta. Je formule l'hypothèse d'une pluralité des motivations militantes qui doivent nécessairement se traduire en discours en actes.

[70] Léa Sébastien, « Le nimby est mort. Vive la résistance éclairée : le cas de l'opposition à un projet de décharge, Essonne, France », *Sociologies pratiques* n° 27, nº 2 (25 octobre 2013): 147.

CHAPITRE 2. L'extractivisme et son univers controversé

Ce chapitre est consacré à la discussion de la littérature sur les luttes contre l'extractivisme. Je présenterai deux hypothèses qui ont été formulées après l'analyse des acceptions de l'extractivisme dans la littérature contre l'extractivisme. Comme il a été expliqué, j'ai tiré deux axes de réflexions de ces lectures. D'abord, l'extractivisme est un phénomène qui perturbe des équilibres locaux, territoriaux. Puisqu'il participe de ce mouvement moderniste d'intégration différenciée de différents espaces du globe, l'extractivisme met en rapport des territoires entre eux et entraîne des conséquences sur ces espaces. La première section de ce chapitre se concentre sur cet enjeu de la mobilisation (2.1). Ensuite, l'extractivisme est un phénomène multiforme dont les impacts se font sentir à divers degrés et dans divers secteurs de la société. C'est pourquoi, selon les groupes sociaux, selon les lieux, selon les affinités idéologiques, j'ai postulé que les individus se mobilisant contre les projets extractivistes devaient nécessairement avoir diverses motivations. La seconde section se concentre sur les cadres théoriques qui ont aidé à cerner ces raisons d'agir des militants (2.2). C'est à partir de ces développements que je proposerai une synthèse plus générale de ces travaux dans un troisième moment afin de préciser une donnée essentielle qui n'est pas seulement constituée à partir du territoire et de la relation au territoire, ou des raisons d'agir, mais aussi de ce que les militants désignent comme la « vie » (2.3).

2.1. Comprendre les enjeux des mobilisations

Dans un ouvrage collectif, Anthony Bebbington et Jeffrey Bury proposent de parler de *subterranean struggles* (luttes souterraines) à propos des conflits socio-environnementaux liés aux projets extractivistes. Souterraines, d'abord, parce qu'elles tournent autour et existent à travers le sous-sol. En effet, le point de dispute se situe toujours de quelque part sous la surface, autour de la propriété et de l'accès à une « ressource naturelle » ou un « bien commun ». Souterraines, ensuite, parce qu'elles sont parfois occultées soit de façon intentionnelle par des relations de pouvoirs, soit par la force répressive du quotidien. Souterraines, enfin, parce qu'elles s'articulent avec des histoires et des mémoires, collectives et individuelles, qui se distinguent des grands récits monolithiques des romans nationaux ou de la globalisation[71]. Les paragraphes qui constituent cette section tentent de présenter brièvement quelques approches de cette conflictualité souterraine et d'en tirer des leçons méthodologiques et analytiques pour cette recherche sur les mobilisations contre l'exploitation de la formation non conventionnelle de Vaca Muerta.

[71] Anthony Bebbington et Jeffrey Bury, « Political Ecologies of the Subsoil », in *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, éd. par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury (Austin: University of Texas Press, 2014), 1-26.

2.1.1. Le *giro ecoterritorial* des luttes

Selon l'économiste et sociologue mexicain Enrique Leff, et dans une perspective d'écologie politique, l'une des conséquences de l'« offensive extractiviste » qui a succédé à la « crise hégémonique du néo-libéralisme », reprenant les termes de Seoane, s'observe dans l'environnementalisation des luttes indigènes et paysannes, par quoi il entend l'émergence d'une pensée dénaturalisant la Nature et attentive à la diversité des manières de valoriser l'environnement[72]. À sa suite, Svampa considère que cette tendance se concrétise dans l'augmentation des conflits socio-environnementaux qu'elle comprend comme :

> « […] liés à l'accès et au contrôle des ressources naturelles et du territoire, qui impliquent, de la part des acteurs concernés, des intérêts et des valeurs divergents à propos de ceux-ci, dans un contexte de grande asymétrie des pouvoirs. Ces conflits expriment des conceptions différentes du territoire, de la nature et de l'environnement, ainsi qu'un différend sur ce que l'on entend par développement et, plus généralement, par démocratie. »[73]

Cependant, pour la sociologue argentine, ce processus d'environnementalisation des luttes ne s'exprime pas seulement à travers les organisations indigènes ou paysannes, mais aussi dans des regroupements à « caractère polyclassiste », ruraux comme urbains, dans lesquels se retrouvent des collectifs de citoyens et de voisins, des collectifs culturels, des intellectuels et des experts, des ONG, etc. L'environnementalisation des luttes serait ainsi à l'origine d'une mise en réseau de ces différentes organisations facilitant une action multiscalaire entre le « local » et le « global ».

Dans une perspective plus attentive à la réciprocité on peut encore citer les formules pleines de force de Horacio Machado Aráoz :

> « Le territoire est l'espace géographique structuré par et à partir du travail, qui est une énergie psychique, corporelle et sociale, inséparablement matérielle et symbolique [...]. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de territoire sans sujet politique qui le constitue en tant que tel. Mais, de la même manière, il n'y a pas de sujet sans la matérialité de l'individu-corps vivant, dont le processus de vie, à son tour, ne peut se passer des flux d'énergie qui le lient à un certain espace géophysique biologique pourvoyeur. De cette manière, il existe un processus mutuellement constitutif entre les flux énergétiques qui vont des corps aux territoires sous forme de travail, et qui reviennent des territoires aux corps sous forme d'aliments. La vie elle-même émerge donc de ces flux et processus vitaux qui relient les corps à certains territoires. »[74]

---

[72] Enrique Leff, « La ecología política en América Latina. Un campo en construcción. », in *Los tormentos de la materia. Aportes para una ecología política latinoamericana*, éd. par Héctor Alimonda (Buenos Aires, Argentina: CLACSO, 2006), 21-39.

[73] Svampa, « Consenso de los commodities, giro ecoterritorial y pensamiento crítico en América Latina », 19: « […] ligados al acceso y control de los recursos naturales y el territorio, que suponen, por parte de los actores enfrentados, intereses y valores divergentes en torno de los mismos, en un contexto de gran asimetría de poder. Dichos conflictos expresan diferentes concepciones sobre el territorio la naturaleza y el ambiente, así como van estableciendo una disputa acerca de lo que se entiende por desarrollo y, de manera más general por democracia. ».

[74] Horacio Machado Aráoz, « Los dolores de Nuestra América y la condición neocolonial Extractivismo y biopolítica de la expropriación », *OSAL*, nº 32 (2012): 57-58: « El territorio es el espacio geográfico estructurado por y a partir del trabajo, que es energía psíquica, corporal y social, inseparablemente material y simbólica […]. Es decir, no hay territorio sin sujeto político que lo constituya como tal. Pero, de la misma manera, no hay sujeto

D'autres auteurs, généralement issus des sciences politiques et de la géographie, insistent sur des visions plus systémiques vis-à-vis de la question territoriale. Il faut ici présenter succinctement deux approches supplémentaires : les théories critiques de l'espace et l'approche spatiale de l'écologie politique.

Conséquence des théories néo-marxistes de l'accumulation par expropriation, selon lesquelles la globalisation néo-libérale serait une façon de produire l'espace, de produire des territoires pour le capital, Emiliano López et Francisco Vértiz, deux enseignants de l'Universidad Nacional de La Plata en Argentine, estiment que les luttes socio-environnementales représentent des tentatives pour s'opposer ou atténuer les effets de cette territorialisation liée à la globalisation. Pour eux, cependant, les luttes territoriales locales doivent être transcendées afin de constituer un bloc contre-hégémonique, dans une perspective gramscienne, capable de s'opposer aux tenants de la globalisation néo-libérale. Curieusement donc, ils partent de l'hypothèse que pour dépasser leur situation subalterne vis-à-vis des dynamiques transnationales, cause de la fragmentation territoriale et politique interne, les États latino-américains doivent investir cette scène avec leur projet alternatif « contre-hégémonique »[75].

De la même façon, Facundo Martín, un universitaire mendocino, estime que les définitions critiques de l'extractivisme comme leurs approches n'insistent pas suffisamment sur la multidimensionnalité et la complexité du phénomène spatial qu'est l'extractivisme. Par ailleurs, ces approches critiques « classiques » auraient tendance à réifier l'extractivisme dans une opposition entre espaces ruraux et urbains d'une part, et de l'autre à l'analyser à l'aide des outils du nationalisme méthodologique en oubliant les dynamiques globales du capitalisme[76]. Selon Martín, l'extractivisme produit trois sortes d'« *overlapping spatialities* » (spatialités imbriquées) s'inspirant des travaux de Henri Lefebvre, Michel Foucault et Giorgio Agamben, respectivement : des « espaces extractivistes », des « hétérotopies extractivistes » et des « espaces d'exception ». Les « espaces extractivistes » consistent à souligner les influences existantes entre les formes sociales et les dimensions spatiales comme si la société et l'espace se coproduisent. Les « hétérotopies extractivistes » sont pensées comme des « lieux autres » voire des « lieux marginalisés » qui deviennent des *zonas de sacrificio* (zones de sacrifice)[77]. Ces hétérotopies servent autant à intégrer ces espaces aux flux de la globalisation qu'à bannir hors du « monde civilisé » les dangers qu'on y a enfermés. Les « espaces d'exception »

---

sin la materialidad del cuerpo-individuo viviente, cuyo proceso de vida, a su vez, no puede prescindir de los flujos energéticos que lo atan a un determinado espacio geofísico biológico proveedor. De tal modo, hay un proceso mutuamente constitutivo y constituyente entre les flujos energéticos que van de los cuerpos a los territorios en forma de trabajo, y que retorna de los territorios a los cuerpos en forma de alimentos. La vida misma emerge, por tanto, de estos flujos y procesos vitales que conectan unos cuerpos a ciertos territorios. ».

[75] Emiliano López et Francisco Vértiz, « Extractivism, transnational capital, and subaltern struggles in Latin America », trad. par Margot Olavarria, *Latin American Perspectives* 42, nº 5 (2015): 152-68.

[76] Martín Facundo, « Reimagining Extractivism: Insights from Spatial Theory », in *Contested Extractivism, Society and the State: Struggles over Mining and Land*, éd. par Bettina Engels et Kristina Dietz, Development, Justice and Citizenship (London: Palgrave Macmillan UK, 2017), 21-44.

[77] Diego di Risio et al., *Zonas de sacrificio: impactos de la industria hidrocarburífera en Salta y Norpatagonia* (Buenos Aires? América Libre, 2012). Il est intéressant de noter que Facundo Martín n'envisage les hétérotopies que sous un angle négatif, là où d'autres ont analysé les Zones à défendre (ZAD) comme des espaces de libérations. Michel Foucault, « "Des espaces autres" », *Empan* 54, nº 2 (2004): 12-19, https://doi.org/10.3917/empa.054.0012.

désignent ces régions où le pouvoir central de l'État est à la fois présent et absent de ces enclaves extractivistes qui configurent souvent des États dans l'État[78].

Même si elles sont orientées par certaines idéologies, les spatialités critiques permettent néanmoins d'introduire l'idée d'une inégalité géographique et des ressentiments qui peuvent en être les conséquences de la part des populations exposées aux projets extractivistes. En cela, elles ouvrent un peu plus l'approche territoriale aux analyses en termes de rapport de domination dans le cadre d'une économie globalisée.

Des regards plus innovants, mais tributaires de premiers travaux d'investigations, ont identifié des « sites » qui canalisent les luttes socio-environnementales contre l'extractivisme. Par sites, j'entends des points d'entrée pour observer les mobilisations et, en tant que site, ils sont nécessairement localisés dans des territoires ou des espaces. Mais ils permettent également de sauter ou d'éviter cette étape analytique. Par exemple, depuis quelques années certains membres du courant de la *political ecology* tentent de dessiner les contours d'une *political ecology of the subsoil* (écologie politique du sous-sol). Les tenants de cette école attirent l'attention non pas sur un territoire pensé en termes d'espace, mais de fronts (*frontiers*) et de frontières (*boundaries*).

Julio Postigo, Mariana Montoya et Kenneth Young estiment nécessaire de se concentrer sur les événements qui ont lieu dans la « zone critique » (*critical zone*) identifiée par les sciences de la terre comme la zone où se rencontrent le sous-sol immédiat, la surface sur laquelle les individus exercent leurs activités et l'atmosphère basse[79]. Selon les *political ecologists*, des flux de matières traversent constamment cette zone frontière et des changements dans l'une de ses subdivisions (sous-sol, surface, atmosphère) compliquent nécessairement la pérennité de certaines activités. Par exemple, les modes de propriétés foncières (surface), disposant de droits d'usage sur l'eau (superficielle ou souterraine) sont nécessairement impactés par une industrie extractive procédant à des excavations (qui brouille la distinction surface-subsurface) et conduit à rejeter des substances dans l'atmosphère qui en retour affectent les activités à la surface. En somme,

> « Des flux traversant cette frontière combinent et en même temps perturbent différents processus physiques et sociaux. Puisque le métabolisme du capitalisme contemporain engendre des processus qui introduisent le sous-sol dans le domaine de l'interaction humaine et qui rejettent ensuite les déchets de ce processus métabolique dans le sous-sol, dans les cours d'eau ou dans l'atmosphère, de nouveaux complexes socio-naturels sont produits qui ne peuvent être correctement appréhendés que par une combinaison d'analyses biophysiques et sociales. »[80]

---

[78] Par exemple le projet d'exploitation aurifère binational entre l'Argentine et le Chili de la Canadienne Barrick Gold Corporation à Pascua-Lama. Récemment, ce projet a été « définitivement abandonné ».

[79] Julio Postigo, Mariana Montoya, et Kenneth Young, « Natural Resources in the Subsoil and Social Conflicts on the Surface: Perspective on Peru's Subsurface Political Ecology », in *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, éd. par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury (Austin: University of Texas Press, 2014), 223-40.

[80] Anthony Bebbington, Jeffrey Bury, et Emily Gallagher, « Conclusions », in *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, éd. par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury (Austin: University of Texas Press, 2014), 275: « Fluxes across this boundary bring together and at the same time disturb different physical and social processes. As the metabolism of contemporary capitalism drives processes that pull

L'idée de front décrit mieux que celle de frontière la dynamique expansionniste et conflictuelle qui est à l'œuvre dans une logique extractiviste. Pour Anna Lowenhaupt Tsing, un front « est un bord de l'espace et du temps : une zone du pas encore — pas encore cartographiée, pas encore réglementée. C'est un blanc de carte : même dans sa planification, un front est imaginé comme non planifié. Les fronts ne se découvrent pas seulement à la lisière, ce sont des projets de réalisation d'une expérience géographique et temporelle. Les fronts font [...], revitalisent les vieux fantasmes, même s'ils incarnent leurs impossibilités »[81]. Selon l'anthropologue états-unienne, le front est un espace créé par le capitalisme et la globalisation et, en étant créé sur de l'existant, il crée nécessairement des points de frictions entre des logiques mettant à profit différemment la ressource. Dans une étude sur la cordillère Huayhuash, au Pérou, Jeffrey Bury et Timothy Norris ont montré que les fronts extractivistes rencontrent d'autres dynamiques territoriales conquérantes, et notamment celle d'un environnementalisme conservationniste qui limite ou empêche les activités extractivistes. Dans ces rencontres, se sont bien entendues les représentations concurrentes du territoire qui se retrouvent au centre de la dispute[82]. L'Initiative Yasuní-ITT peut ainsi être recadrée dans cette perspective d'une opposition de deux fronts extractivistes et conservationnistes. Entre 2007 et 2013, le gouvernement équatorien propose de laisser sous terre le pétrole des concessions d'Ishipingo-Tambococha-Tiputini située dans le parc national Yasuní en échange d'un dédommagement de la part de la communauté internationale en raison du manque à gagner dû à la non-extraction de la ressource[83]. L'idée de fronts invite donc à penser de tels espaces comme indéterminés, là où se jouent des rapports de force, des disputes autour de la définition des usages ou des représentations. Enfin, l'idée de front impose nécessairement d'intégrer l'incertitude dans la mesure où un front s'ouvre toujours sur le futur.

Par certains aspects, la *political ecology* des « luttes souterraines » insiste encore trop sur les déterminismes spatiaux et ne prend en compte que des hypostases sociales comme l'État ou la communauté sans se demander « à qui elle a vraiment affaire »[84]. Néanmoins, cette approche est vertueuse dans la mesure où elle propose de poser le regard d'une autre façon sur la question territoriale. Ce n'est plus tant le territoire qui est au cœur de l'analyse que la *critical zone*, les *boundaries* et les *frontiers*, ou encore les flux de matières qui

---

the subsurface into the domain of human interaction and then pushes the waste materials of this metabolic process back underground, into watercourses, or into the atmosphere, new socio-natural complexes are produced that can only be adequately grasped through a combination of biophysical and social analysis. ».

[81] Anna Lowenhaupt Tsing, *Friction: An Ethnography of Global Connection* (Princeton, N.J: Princeton University Press, 2005), 28-29: « is an edge of space and time: a zone of not yet – not yet mapped, not yet regulated. It is a zone of unmapping: even in its planning, a frontier is imagined as unplanned. Frontiers aren't just discovered at the edge; they are projects in making geographical and temporal experience. Frontiers make […] energize old fantasies, even as they embody their impossibilities ».

[82] Jeffrey Bury et Timothy Norris, « Rocks, Rangers, and Resistance: Mining and Conservation Frontiers in the Cordillera Huayhuash, Peru », in *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, éd. par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury (Austin: University of Texas Press, 2014), 91-118.

[83] Pour une référence en français : Guillaume Fontaine, « Le mouvement écologiste contre l'exploitation d'hydrocarbures en Équateur », *Problèmes d'Amérique latine* 4, nº 70 (2008): 41-60.

[84] Joaquín Bernáldez a d'ailleurs proposé un programme d'investigation selon les tenets de la *political ecology* sur le *fracking* en Patagonie : étude des relations nature-société, rôle de l'État dans la production de cette relation et de la Nature en général, constitution des blocs hégémoniques et contre-hégémoniques, et une attention au rôle de la science dans ces dynamiques. Joaquín M. Bernáldez, « Hacia una ecología política del fracking en la Patagonia Argentina », *Identidades*, nº 3 (2016): 32-48.

transitent des uns aux autres. Néanmoins, si elle touche du doigt la question des matières, mais aussi des technologies, elles ne les abordent jamais frontalement. Or la matérialité et la technicité constituent d'autres sites propices à l'observation des luttes contre l'extractivisme.

Qu'elle soit entendue comme une dynamique de territorialisation réticulaire ou globale, l'environnementalisation des luttes socio-environnementales contre l'extractivisme est à l'origine de ce que Svampa nomme le *giro ecoterritorial* (tournant écoterritorial) des luttes qui favorisent l'émergence de langages de valorisation de la territorialité indépendants de ceux promus par les industries extractives et les pouvoirs animés par les programmes développementistes[85]. Ce tournant écoterritorial s'incarne alors dans un discours traversé par cinq topiques : les biens communs, la souveraineté alimentaire, la justice environnementale, le *buen vivir* et les droits de la Nature. Premièrement, les éléments de la Nature sont systématiquement recadrés sous l'angle de « biens communs ». Les biens naturels ne souffrent aucune réduction au statut de *commodity* ou de ressources stratégiques, car, au-delà de leurs valeurs marchandes et géopolitiques ils représentent invariablement « quelque chose de plus ». Cette survaleur tient à leur inscription dans un territoire « hérité », « choisi » ou « originaire ». Ces « biens communs » participent des relations ordinaires et ne sont pas des objets inertes disponibles à n'importe quelle manipulation commerciale ou stratégique. Deuxièmement, la souveraineté alimentaire découle de cette reconnaissance du « bien commun » plutôt que de la ressource. L'enjeu ici est de mettre en avant le droit des populations à choisir à la fois les types d'aliments et les modes de culture qu'ils désirent, de sorte que l'agriculture ne soit plus soumise à une logique utilitariste. Plus largement, la souveraineté alimentaire ouvre sur la capacité à choisir les modes de vie et les activités productives que ces mouvements socio-territoriaux souhaitent promouvoir.

Lorsque Svampa parle de « biens communs » en lieu et place de « ressources naturelles » à propos du *giro ecoterritorial,* elle désigne des choses aussi évidentes et transparentes que l'eau, l'air, les sols, les arbres et les forêts, la roche, etc. Or, une grande partie des mobilisations contre l'extractivisme se donnent d'abord comme des luttes « matérialistes », c'est-à-dire comme orientées par les exigences de survie et concernées par la nature des matières auxquelles elles ont à faire. Cependant, lorsqu'il s'agit de discuter de ces matières les productions académiques se concentrent souvent sur, une fois de plus, la « gouvernance » des ressources ou proposent un récapitulatif des événements et des acteurs essentiels engagés dans ces conflits socio-environnementaux. L'eau, par exemple, est un élément indispensable à la production et la reproduction de la vie. Or, les projets extractivistes qu'ils soient miniers, d'hydrocarbures, ou de monocultures, utilisent l'élément aqueux dans des proportions démesurées. Cette appropriation de l'eau se traduit principalement sous la forme d'une privatisation des réseaux d'adduction d'eau, de la captation des eaux de source pour les embouteillées, d'une privatisation-contamination lors des usages industriels, privatisation par détournement pour d'autres projets (retenues, barrages, etc.), privatisation au moyen d'une dépendance technologique, etc. Il s'agit d'insister sur ces mobilisations qui contestent le *water grabbing*, entendu comme « des situations dans lesquelles des acteurs

[85] Svampa, « Consenso de los commodities, giro ecoterritorial y pensamiento crítico en América Latina », 22-25; Svampa, « Néo-"développementisme" extractiviste, gouvernements et mouvements sociaux en Amérique Latine », 114-18.

puissants sont en mesure de contrôler ou de détourner, au moyen de divers mécanismes des ressources ou des cours d'eau précieux pour leur propre bénéfice, en privant ainsi les communautés locales dont la subsistance dépend, bien souvent, de ces ressources et de ces écosystèmes »[86], comme à Cochabamba en l'an 2000. Curieusement, ces analyses s'intéressent plus rarement à la matérialité des ressources extraites alors que Timothy Mitchell a bien montré comment les démocraties modernes, les « pétrocraties », se sont constituées sur le passage d'une ressource solide (le charbon) à une ressource liquide (le pétrole) et peut être maintenant gazeuse. En effet, à force de diminuer le facteur travail au profit du facteur capital (sous la forme de technologies et d'infrastructures où l'ingénieur devient la clef de voûte), les possibilités de suspendre le flux de matière s'amenuisent en même temps que l'éventualité d'une protestation[87]. De manière assez systématique, une fois de plus, l'entrée par la matérialité ou la technicité se convertit en un moyen pour étudier l'extractivisme selon qu'on l'entend comme un mode de développement, une expression du capitalisme, un projet politique ou les trois à la fois. Il en va ainsi de l'extractivisme sous toutes ses formes : dans la mine et la mine à ciel ouvert[88], la monoculture (transgénique)[89], la biopiraterie[90], ou les hydrocarbures[91]. Ces analyses ont tendance à délaisser la symbolique et la poétique véhiculées par ces matières que les individus éprouvent dans leur quotidien. Elles ignorent tout aussi régulièrement la possibilité d'une appropriation personnelle qui ne soit pas exclusive. En fait, elles insistent, à raison, sur le danger que représente un mauvais partage des ressources. Toutefois, elles ne se concentrent pas assez sur le sens créatif stimulé par ces matières et qui motive, en partie, la mobilisation. Quant à la technicité si elle est évoquée, elle est aussi remisée au second plan derrière les dimensions écologico-redistributives des conflits. Ces recherches se contentent de mentionner la technologie comme une des raisons pour expliciter

[86] Emilio H. Taddei, « Las guerras por el agua », in *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, éd. par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati (Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013), 109-30. Trad. « situaciones donde actores poderosos son capaces de controlar o de desviar por medio de diferentes mecanismos valiosos recursos y/o cursos de agua en beneficio propio, privando de los mismos a comunidades locales cuyo sustento a menudo depende de estos recursos y ecosistemas » p.118.

[87] Timothy Mitchell, *Carbon democracy. Le pouvoir politique à l'ère du pétrole*, trad. par Christophe Jaquet (Paris: La Découverte, 2013).

[88] José Seoane, « El agua vale más que el oro. La megaminería a cielo abierto. », in *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, éd. par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati (Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013), 109-30; Horacio Alejandro César Machado Aráoz, « Conflictos socioambientales y disputas civilizatorias en América Latina: Entre el desarrollismo extractivista y el Buen Vivir », 2015; Norma Giarracca et Gisela Hadad, « Disputas manifiestas y latentas en La Rioja minera. Política de vida y agua en la escena », in *Minería transnacional, narrativas del desarrollo y resistencias sociales*, 2da. edición (Buenos Aires: Editorial Biblos, 2009), 229-53.

[89] Emilio H. Taddei, « El agronegocio: de la república de la soja a los desiertos verdes. », in *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, éd. par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati (Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013), 131-82.

[90] José Seoane, « De la biodiversidad a los hidrocarburos », in *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, éd. par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati (Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013), 183-208.

[91] Marc Gavaldá, *La recolonización: Repsol en América Latina: invasión y resistencias*, 1. ed, Antrazyt, 191. Ecología (Barcelona: Icaria Editorial, 2003). À toutes fins utiles, on peut, surtout pour notre cas, se référer aux publications de la revue *Fractura Expuesta* éditée, entre autres, par l'Observatorio Petrolero Sur.

le rejet d'un projet extractiviste. Plus rarement[92], elles tentent de discuter et d'explorer les joutes argumentatives ou les technologies utilisées qui se donnent entre les opposants et les partisans d'une technologie extractiviste. Or, l'analyse de ces joutes peut permettre d'avoir une idée plus complexe et moins étriquée ou manichéenne de ce genre de conflits à la fois symboliques, écologico-redistributifs et socio-techniques.

2.1.2. La question de la justice

Les trois autres topiques du *giro ecoterritorial* rejoignent plutôt des discussions relatives à la question de la justice. En effet, ces mouvements sont souvent inspirés par une certaine idée de ce qu'est la « justice environnementale » et prônent la reconnaissance et le respect du droit à un environnement « sain, équilibré et propice au développement humain » tel qu'il est affirmé par l'article 41 de la Constitution argentine. En outre et sous cet angle, le tournant écoterritorial souligne que ces mouvements s'engagent dans l'optique de faire réparer un tort, une inégalité voire une infraction à ce droit fondamental de la part des industries extractivistes. Le quatrième point soulevé par Svampa, l'optique de « justice environnementale » est enrichie par l'apport des philosophies du *buen vivir* plus attentives à cette inscription de l'individu dans une communauté et dans un territoire et donc aux dimensions de réciprocité nécessaire à l'heure de « prendre soin de la vie » ou de « prendre soin de l'autre ». Dernier point, enfin, le *giro ecoteritorial* rejoint le *giro biocentrico* de Gudynas par la reconnaissance de la Nature comme un sujet de droit, dont les plus insignes exemples demeurent la Constitution de Montecristi équatorienne de 2008, la Constitution bolivienne de 2009[93] ou encore la *Ley de Glaciares* en Argentine de 2011.

Ces deux dernières topiques du *giro ecoterritorial* de Svampa ne sont pas étrangères aux courants écologiques de l'environnementalisme conservationniste (de John Muir et du Sierra Club) s'inspirant des transcendantalistes nord-américains (Ralph Waldo Emerson[94], Henry David Thoreau[95]) ou de l'écologie profonde du norvégien Arne Naess[96] même s'il faut leur reconnaître leur spécificité latino-américaine et subalterne[97]. Cependant, les autres

---

[92] Pour un exemple qui sera traité dans ces travaux : Luis Felipe Sapag, *Entender Vaca Muerta: fracking: ¿zona de sacrificios ambientales o tierra prometida?* (Buenos Aires, Argentina: Prometeo Libros, 2015); Pablo Bertinat et al., éd., *20 mitos y realidades del fracking*, Colección Chico Mendes (Buenos Aires: Editorial El Colectivo, 2018).

[93] Eduardo Gudynas, « La ecología política del giro biocéntrico en la nueva Constitución de Ecuador », *Revista de Estudios Sociales*, nº 32 (2009): 34-46; Eduardo Gudynas, *Derechos de la naturaleza. Etica biocéntrica y políticas ambientales*, 2da. edición (Buenos Aires: Tinta Limón Ediciones, 2016).

[94] Ralph Waldo Emerson, *Nature and Selected Essays*, Penguin Classics (New York: Penguin, 2003).

[95] Henry David Thoreau, *Walden* (London: Penguin, 2016).

[96] Arne Naess, « The shallow and the deep, long-range ecology movement. A summary», *Inquiry* 16, nº 1-4 (1973): 95-100.

[97] Par ailleurs, il faut souligner que les paradigmes sur lesquels sont fondés l'écologisme conservationniste et la *deep ecology* sont quelque peu différents. Quand les conservationnistes maintiennent la distinction moderne entre Nature et Culture, c'est au nom d'une responsabilité de la seconde sur la première. La Nature n'est pas mise en dehors de l'humanité, mais à ses côtés avec un statut inférieur. La *deep ecology* érige la Nature en bien suprême et subordonne la vie humaine à ses exigences. C'est ce courant, avec ceux de la libération animale, qui a suscité les critiques les plus faciles et les plus virulentes de l'écologie : Luc Ferry, *Le nouvel ordre écologique: l'arbre, l'animal et l'homme*, 4. ed, Le Livre de Poche, 4336 : biblio essais (Paris: Grasset, 2009).

éléments avancés par Svampa, et notamment sa référence explicite aux « langages de valuation » l'inscrit plutôt dans la filiation de l'« écologisme des pauvres » de Joan Martínez Alier[98]. L'économiste catalan estime qu'il existe un troisième courant entre l'« évangile de l'éco-efficience » (incarné par le développement durable, la croissance verte, la foi dans les technosciences, le développementisme) et le « culte de la nature sauvage » (environnementalisme conservationniste, *deep ecology*). Cet écologisme s'enracine dans des pratiques paysannes et indigènes, voire plus largement rurales, qui ont permis de coexister avec la Nature sans mettre en péril les services écosystémiques qu'elle leur fournit. Dès lors, toute activité qui met en danger cet équilibre constitue non seulement un risque pour la Nature, mais aussi pour l'existence même de ces populations. Pour Martinez Alier, une grande partie des problèmes socio-environnementaux dans les Suds sont ainsi des conflits écologico-redistributifs, des conflits liés à une certaine idée de la justice. Les populations sont attentives aux formes d'utilisation et d'accès aux ressources naturelles qui constituent la base de leur subsistance. Elles sont, en outre, vigilantes quant aux seuils et aux taux de pollutions de leur environnement qui pourraient mettre en danger cette économie de subsistance. Bien qu'ils soient liés à une économie, parfois même directement intégrés à la globalisation, ces conflits échappent aux mécanismes de régulations et de compensations du marché. Et, surtout, cet écologisme ne s'exprime pas, ou rarement, dans le langage écologique standard et recourt plutôt à des « langages de valuation », c'est-à-dire la capacité pour certains environnements à supporter plusieurs valeurs simultanément qui ne s'entendent pas toute à l'aune d'indicateurs économiques[99].

Dans le même sens, Valérie Deldrève et Jacqueline Candau ont insisté sur les conséquences néfastes des crises environnementales, qu'elles soient locales ou globales, sur la qualité des liens de solidarité au sein et entre les générations. Selon elles, et reprenant une catégorie avancée par Pierre Rosanvallon[100], les « communautés d'épreuve » et les « communautés de destin » ont tendance à se dissocier, ce qui affaiblit les fondements du contrat intergénérationnel. Alors que la « communauté de destin » se confondait avec la patrie ou la nation, elle doit maintenant s'entendre comme une entité globale à l'échelle de la planète ou de l'humanité. Quand la « communauté d'épreuve » désignait tous les individus passant par les mêmes obstacles en vertu de l'appartenance à une patrie ou une nation la « communauté d'épreuve environnementale, individus qui vivent une expérience commune soit dans l'exposition au risque industriel et à la pollution soit dans l'interpellation par l'action publique pour fournir un effort environnemental, est en fait composé de plusieurs communautés qui s'ignorent bien souvent »[101]. En effet, l'exposition aux risques technoscientifiques et aux catastrophes écologiques produit des inégalités qui contreviennent à la fiction d'une société de semblables, d'une société d'égaux sur laquelle s'est construit

[98] Juan Martínez Alier, *L'écologisme des pauvres: une étude des conflits environnementaux au sud*, trad. par André Verkaeren (Paris: Les petits matins/Institut Veblen, 2014).
[99] À noter que dans un regard réflexif sur son œuvre, Martinez Alier pousse pour un rapprochement entre écologie et marxisme, dans ce que l'on a coutume d'appeler aujourd'hui l'écosocialisme. Joan Martinez Alier, « L'écologisme des pauvres, vingt ans après: Inde, Mexique et Pérou », trad. par Mathilde Baroudi, Charlotte Tafforeau, et N'Bellia Guerchouche, *Ecologie politique*, nº 2 (2012): 93-116.
[100] Rosanvallon, *La société des égaux*.
[101] Valérie Deldrève et Jacqueline Candau, « Inégalités intra et intergénérationnelles à l'aune des préoccupations environnementales », *Revue française des affaires sociales*, nº 1 (2015): 91.

l'ordre politique libérale entre le XIX^{e} et le XX^{e} siècle. Par ailleurs, elle soulève la question de la responsabilité des générations antérieures qui sont à l'origine des choix de société et de trajectoires technologiques dont on perçoit aujourd'hui les conséquences, en même temps que celle des générations futures. Autrement dit, comment se sentir solidaire d'une génération qui n'a pas pris en compte les conséquences néfastes de son agir ou de son non-agir (et qu'il faut malgré tout entretenir dans son vieil âge), et des générations futures qui ne peuvent pas encore parler ? Cette problématique autour de la solidarité entre les générations pose ainsi la question de l'inégale répartition de l'effort entre les différentes communautés d'épreuves environnementales. L'inégalité ne s'entend pas seulement dans le sens d'une plus juste répartition ou redistribution des biens et des maux, mais aussi au niveau de ce que l'on peut estimer légitime de demander ou faire faire à ces communautés d'épreuve pour qu'elles contribuent à la sauvegarde ou à la réhabilitation de l'environnement. Or, ces choix quant à « l'effort » à fournir ne sont jamais neutres et souvent informés par une série de valeurs et de dispositifs en termes de politique publique qui font primer des dimensions morales plutôt que d'autres, et parfois au profit de ceux qui ont détérioré l'environnement comme les auteures l'ont expliqué à propos de deux cas français dans un autre papier[102].

Dans les conflits liés à l'extractivisme, il y a donc « quelque chose de plus »[103] que la simple défense d'un territoire. Ou plutôt, au fur et à mesure qu'ils se développent, leur réalité se fait de plus en plus complexe. Une grande partie de la littérature cadre la question de l'extractivisme et de la « gouvernance » des ressources sous l'angle de la « justice sociale ». Dans les contributions rassemblées par Håvard Haarstad, cependant, la « justice sociale » est cadrée depuis les travaux de Nancy Fraser qui, en plus de la dimension redistributive présente dans l'écologisme des pauvres, y ajoute les problématiques de la reconnaissance et de la représentation[104]. Pour ces auteurs : « Redistribution fait référence aux revendications sur l'allocation des ressources matérielles, tandis que la reconnaissance fait référence à l'acceptation de la différence culturelle, et la représentation concerne les procédures de participation et d'inclusion dans le domaine politique. »[105]. Dans le sud de la Bolivie, Penelope Anthias a documenté comment les communautés guaraní font un usage instrumental du droit contre les gouvernements néo-libéraux puis socialistes, et contre l'entreprise Repsol qui exploite les champs pétrolifères sur leur territoire. L'argument consiste ici à mettre de son côté la justice, les droits reconnus aux communautés indigènes, contre un gouvernement (néo-libéral ou socialiste) qui bien qu'il se dise plurinational, tente surtout de capter la rente des

[102] Deldrève et Candau ont montré, à propos du Parc national des Calanques et dans le cadre de politiques agro-alimentaires en Dordogne comment le principe du « plus méritant », c'est-à-dire celui réalisant le plus d'effort, avait été retenu comme base pour l'élaboration de réglementations environnementales : Valérie Deldrève et Jacqueline Candau, « Produire des inégalités environnementales justes? », *Sociologie* 5, nº 3 (2014): 255-69.

[103] Marie-France Prévôt-Schapira, « Amérique Latine, conflits et environnements », *Problèmes d'Amérique latine* 4, nº 70 (2008): 5-11.

[104] Håvard Haarstad, *New Political Spaces in Latin American Natural Resource Governance.* (New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012).

[105] Håvard Haarstad, « Extracting Justice? Critical Themes and Challenges in Latin American Natural Resource Governance », in *New Political Spaces in Latin American Natural Resource Governance.*, éd. par Håvard Haarstad (New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012), 10: « Redistribution refers to claims over the allocation of material resources, while recognition refers to the acceptance of cultural difference, and representation concerns, procedures for participation and inclusion in the political realm. ».

hydrocarbures en outrepassant les droits des communautés[106]. À propos des mêmes problématiques pétrolifères en Bolivie pourtant, Tom Perreault rapporte que Morales a souvent employé la rhétorique d'un *resource nationalism* (nationalisme des ressources). Ainsi, en 2006 lorsqu'il nationalise les ressources hydrocarbures par le décret des *Heroes del Chaco*, c'est au nom de la « reconnaissance » de ceux qui se sont sacrifiés pour défendre le territoire lors de la guerre du Chaco (1932-1935), souvent des populations andines Quechua et Aymara. De cette façon, il justifie la capture de la rente des champs hydrocarbures du sud par l'État central au nom d'une solidarité nationale[107]. Dans une étude de cas sur des fuites de pétrole dans l'Amazonie péruvienne, Tami Okamoto et Esben Leifsen insistent sur les *unruly engagements*[108] de la pétrolière d'origine argentine Pluspetrol. Ils montrent comment, dans les controverses qui ont suivi les déversements, la pétrolière (et l'État) a mis en place des *mesas de dialogo* (tables de discussion) avec les autorités locales, les communautés indigènes et les experts en imposant des critères d'éligibilité pour participer à ces espaces. La pétrolière impose ainsi des formes de participation et de représentation. Représentation humaine à travers la sélection des communautés et des leaders indigènes acceptés, mais aussi représentation des non humains à travers les savoirs mobilisés dans la discussion[109]. Dans sa contribution au même ouvrage, John-Andrew McNeish s'attaque au mythe du « noble sauvage » vert, écho au mythe du « bon sauvage », sous les traits duquel sont souvent dépeints les mouvements indigénistes dans le cadre des mobilisations anti-extractivisme. Selon lui, les luttes indigènes ne sont pas seulement intéressées par la reconnaissance de leur propriété et donc des droits qu'elles ouvrent, ou des enjeux de représentation relatifs à la « gouvernance » des ressources et des risques, ou encore de la préservation d'un mode de subsistance. En énumérant une série de cas dans la région, il démontre que les communautés indigènes sont elles aussi orientées par des stratégies de capture de la rente à des fins de développement et d'accumulation[110].

Plus récemment, les courants féministes tentent d'éclairer les effets spécifiques de l'extractivisme sur les femmes. En premier lieu, ils observent une « masculinisation des territoires » au travers des pratiques propres à l'extractivisme qui renforcent les structures patriarcales et la dépendance des femmes à l'égard de l'autre sexe. Par exemple, en raison de

---

[106] Penelope Anthias, « Territorializing Resource Conflicts in "Post-Neoliberal" Bolivia: Hydrocarbon Development and Indigenous Land Titling in TCO Itika Guasu », in *New Political Spaces in Latin American Natural Resource Governance.*, éd. par Håvard Haarstad (New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012), 129-53.

[107] Tom Perreault, « Nature and Nation: Hydrocarbons, Governance, and the Territorial Logics of "Resource Nationalism" in Bolivia », in *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, éd. par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury (Austin: University of Texas Press, 2014), 67-90.

[108] La traduction du terme en français est malaisée, aussi je préfère reproduire la définition qu'en donne les auteurs où *unruly engagements* « refers here to the oil company's strategies for handling knowledge, information, participation, resources, and relationships in irregular ways in order to manage the effects of contamination and to remain detached from its social and environmental responsibilities. ». Tami Okamoto et Esben Leifsen, « Oil Spills, Contamination, and Unruly Engagements with Indigenous Peoples in the Peruvian Amazon », in *New Political Spaces in Latin American Natural Resource Governance.*, éd. par Håvard Haarstad (New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012), 177.

[109] Okamoto et Leifsen, « Oil Spills, Contamination, and Unruly Engagements with Indigenous Peoples in the Peruvian Amazon ».

[110] John-Andrew McNeish, « More than Beads and Feathers: Resource Extraction and the Indigenous Challenge in Latin America », in *New Political Spaces in Latin American Natural Resource Governance.*, éd. par Håvard Haarstad (New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012), 39-60.

ses impacts sur l'environnement, l'extractivisme met plus souvent en danger les sources de subsistance des femmes que des hommes ce qui génère une perte d'autonomie économique et une précarisation du travail. En second lieu, les logiques de l'extractivisme seraient à l'origine d'une « masculinité hégémonique » qui encouragerait les situations dégradantes pour les femmes : violence au sein de la famille, violence sexuelle, traite humaine et enfin assassinat de leaders anti-extractivisme[111]. Puisqu'elles se concentrent souvent sur des aspects « infra-politiques », les analyses féministes de l'extractivisme apportent une dimension cruciale. Elles attirent l'attention sur le quotidien et les flux ordinaires de la vie. Ainsi, comme le note Ximena Warnaars à propos d'un conflit minier à El Pangui en Équateur, les luttes socio-environnementales ont tendance à se routiniser et à imprégner le cours des actions ordinaires tel qu'acheter ses provisions chez tel ou tel autre maraîcher pro ou anti-mine, ou alors jusque dans les cours d'école où les enfants se battent pour les idées de leurs parents[112].

En résumé, les analyses de Svampa attirent d'abord l'attention sur la diversité des écologies en présence. En effet, son *giro ecoterritorial* contient, peu ou prou, trois courants dominants de l'écologie politique qui attribuent une valeur à l'environnement chacun à leur façon. Étant donné la nature réticulaire, donc diverse, de la contestation contre la fracturation hydraulique et l'exploitation de la formation Vaca Muerta, il a fallu garder à l'esprit la co-présence possible de différentes matrices écologiques tant dans les actions que dans les discours des militants. Autrement dit, ce *giro ecoterritorial* invite à ne pas se lancer trop vite dans des entreprises de taxonomies qui consisteraient à classer les mobilisations en tant qu'« environnementalistes », « écologistes », « conservationnistes », etc. À cet égard, il y a plus de vertu à demeurer attentif à la capacité des militants à mobiliser divers registres selon les circonstances. Les apports de Deldrève et Candau se mesure d'abord à l'aune de ce qui permet de « faire société », notamment à travers le partage d'expériences (bonnes et mauvaises) et de la répartition de l'effort pour concrétiser les projets ou relever les défis communs. La mise en avant de la dimension temporelle de la justice environnementale est essentielle puisqu'elle rappelle que le temps présent est toujours une interface entre un passé et un futur local, quelque chose qui tient de l'héritage et du legs. Enfin, les données rassemblées dans l'ouvrage de Haarstad, souvent produites par des politistes et des géographes, ont le mérite de proposer des regards nuancés sur les conflictualités du sous-sol et ne se contentent pas d'opposer de façon binaire les subalternes au pouvoir. La justice est toujours une négociation. Par ailleurs, ces études incitent à prendre plus sérieusement en compte les questions de justice entendue dans un sens large. Cependant, elles s'avèrent en même temps habitées par un biais stratégiste où toutes les actions menées dans le cadre de ces conflits se résument à une demande de justice formulée envers l'État ou l'entreprise extractiviste, en délaissant trop souvent (à l'exception de Warnaars et des analyses féministes) les actions ordinaires.

---

[111] Laura Carvajal, « Extractivismo en América Latina. Impacto en la vida de las mujeres y propuestas de defensa del territorio » (Bogotá: Fundación del Acción Urgente, septembre 2016).

[112] Ximena Warnaars, « Territorial Transformations in El Pangui, Ecuador: Understanding How Mining Conflict Affects Territorial Dynamics, Social Mobilization, and Daily Life », in *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, éd. par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury (Austin: University of Texas Press, 2014), 149-72.

2.1.3. Des récits et des mondes

L'entrée par la question territoriale et les problématiques de justice se sont, néanmoins, avérées insuffisantes à terme lorsqu'on arrive à reconnaître que ce dont parlaient les militants ne constituait pas seulement une description du territoire, mais participait de quelque chose de plus fondamental et de plus essentiel pour la mobilisation. En évoquant le territoire, et une multitude d'autres faits, ils livraient en même temps un récit, une histoire. À force d'écouter des histoires similaires, il a fallu conclure que chaque entretien, chaque discussion, chaque écrit constituait une interprétation de la réalité, du quotidien et de ce qu'il était possible d'y faire. J'ai tenté de saisir ces relations entre réalité, quotidien et action à partir de trois travaux dont il faut résumer ici les thèses : les « réalités multiples » d'Alfred Schutz, le concept de quotidien de Bruce Bégout et les limites imaginaires de l'action de Danilo Martuccelli.

L'expression qui sert de titre à la seconde partie est un emprunt au concept de « monde de la vie quotidienne » d'Alfred Schutz. Il a servi à cerner ce qu'exprimaient les militants lorsqu'ils parlaient de ce qui, dans un premier temps, a été saisi par l'idée de « territoire ». Pour Schutz, ce monde :

> « […] recouvre le monde intersubjectif qui existait bien avant que nous soyons nés, le monde que d'autres, nos prédécesseurs, ont expérimenté et interprété comme un monde organisé. Il est maintenant donné à notre expérience et à notre interprétation. Toute interprétation est fondée sur une réserve d'expériences antérieures qui sont nos propres expériences et celles transmises […]. Le monde de la vie quotidienne est la scène et l'objet de nos actions et interactions. Il nous faut le dominer et le transformer afin de réaliser les buts que nous poursuivons. »[113]

Le monde de la vie quotidienne est donc un monde *déjà-là,* un donné, qui apparaît à la conscience qui dispose déjà de certaines clefs pour saisir ses significations. C'est un monde de l'aperception et non pas de la perception. Ce monde de la vie quotidienne est aussi un *monde à portée*, c'est-à-dire centré spatialement et temporellement sur un individu agissant, qu'il peut percevoir et manipuler. Le monde de la vie quotidienne est donc, fondamentalement, une zone dans laquelle l'individu éprouve ses capacités créatrices, son *travail,* à travers les actions qu'il entreprend[114]. Le *monde à portée* se décline en *monde restaurable* et *monde atteignable*. Le premier est un monde qui a été à portée et qui peut l'être à nouveau. Ce *monde restaurable* porte la promesse de pouvoir agir à nouveau de la même façon et sous les mêmes conditions.

---

[113] Alfred Schutz, « Sur les réalités multiples », in *Le chercheur et le quotidien* (Paris: Méridiens Klincksieck, 1994), 105.

[114] Dans l'essai sur les réalités multiples, Schutz distingue plusieurs types d'actions. Il différencie d'abord les expériences significatives et non significatives, les secondes relevant du réflexe physiologique ou des réactions passives tels que les indices que l'on laisse de notre présence. Ce genre d'action ne porte pas à conséquences pour l'individu car elles ne peuvent être ni énoncées, ni enregistrées, ni remémorées. Les premières sont requalifiées en conduites divisées entre d'un côté les activités spontanées ou automatiques comme les habitudes et les routines et, de l'autre, les activités mises en projet. Ces dernières peuvent être de deux sortes. Soit l'individu formule, en pensées, l'intention de passer à l'action et alors Schutz parle de performance, pour ces actions qui restent à l'étape de l'esprit et n'engagent pas la responsabilité de l'individu ; soit l'individu met en acte ce projet et transforme le monde extérieur par son travail et il devient comptable des modifications qu'il cause dans le monde à portée. Schutz, 106-15.

À ce titre, c'est aussi un monde de l'expérience qu'il suffit de reproduire. Le second monde est fondé sur des anticipations formulées à partir des expériences du premier. Pour l'atteindre, il faut modifier ses coordonnées subjectives et parier sur la probabilité que la *performance* formulée pourra s'incarner dans un *travail*[115]. C'est par son *travail* que l'individu communique avec le monde et ce qui s'y trouve. C'est grâce au travail, le sien, mais aussi celui des autres, qu'il éprouve le monde de la vie comme un monde commun, un monde du Nous, qui nécessite un certain degré de reconnaissance, de communication et de partage d'éléments aussi fondamentaux que l'espace et le temps. Néanmoins, pour avoir une quelconque efficacité, pour que ses facultés créatives s'expriment pleinement, Schutz estime que l'individu doit procéder à une suspension du doute à l'égard du monde. Il faut arrêter de douter « que le monde et ses objets puissent être autre chose qu'il ne lui apparaît »[116]. Ou, dans une version positive, il faut qu'il croie que le monde est tel qu'il lui apparaît. Pour résumer, le monde de la vie quotidienne constitue le fond commun d'une réalité multiple. Ces réalités sont composées d'un ensemble d'êtres, d'objets et de leurs relations saisies à partir d'un mode de connaissance aperceptif qui permet d'agir et de transformer la réalité par le *travail*. Pour que tout fonctionne, l'individu qui agit dans une réalité doit suspendre son doute quant à cette réalité. Il doit la prendre pour allant de soi. Ces réalités sont des communs qui nécessitent un accord minimal entre les individus qui y participent, notamment sur les notions d'espace et de temps. Chacune de ces réalités est bornée par les autres, et le passage de l'une à l'autre ne peut se faire qu'à l'occasion d'un choc qui révèle une inadéquation des savoirs adoptés par un individu à l'égard de ce qu'il croyait être la réalité. Ce choc suspend la suspension du doute et entraine l'individu dans une réévaluation de ses savoirs.

La présentation du quotidien comme d'un *monde à portée* à tendance à tronquer la puissance du terme. Bruce Bégoût a cerné avec plus d'acuité la richesse de ce phénomène du quotidien où le quotidien est :

> « […] tout ce qui, dans notre entourage nous est immédiatement accessible, compréhensible et familier en vertu de sa présence régulière. Cette portion de l'espace dans laquelle nous nous sentons en terrain connu peut être plus ou moins grande, plus ou moins solide, aller du "chez-soi" au pays natal tout entier, mais elle se présente toujours avec les traits d'une affinité intime. Est *quotidien* […] tout ce qui se répète jour après jour. La répétition dans le temps (habitudes, coutumes, traditions, etc.) et dans l'espace (endroits familiers, le chez-soi, les parcours habituels) définit donc en première approximation le quotidien […]. Il est le cours régulier des choses, ce qui arrive couramment dans le monde sans poser de problèmes et est accepté pour cette même raison comme indiscutable […]. Son mode de manifestation c'est le domaine de l'expérience habituelle, de ce qui se reproduit et est reproductible. »[117]

Il importe de comprendre que les récits formulés par les militants parlent de ce quotidien, de l'ordinaire et qu'à ce titre ils décrivent une expérience fondamentale de la quiétude. Pour que l'idée de quotidien ait une quelconque utilité pour notre expérience,

---

[115] Schutz, 120-24.
[116] Schutz parle à ce propos d'épochè de l'attitude naturelle. Schutz, 127.
[117] Bruce Bégout, *La Découverte du quotidien* (Paris: Fayard/Pluriel, 2018), 39-40; Bruce Bégout, « L'ontologie husserlienne du monde de la vie quotidienne », in *Phénoménologie et sociologie*, par Jocelyn Benoist et Bruno Karsenti, 1re éd., Fondements de la politique (Paris: Presses universitaires de France, 2001), 83-104.

Bégout estime qu'il doit s'interposer entre nous et autre chose. Le quotidien est un écran entre une « certitude existentielle » et une « incertitude essentielle ». Il postule l'existence d'une inquiétude originelle et non d'une expérience confiante de l'être-au-monde : « A l'origine, le monde ne se livre donc pas comme *sûr et certain*, mais comme probable et problématique. »[118]. Ce qui est proprement inquiétant à propos de l'existence dans le monde, ce n'est pas que le monde soit, mais que le monde ne semble pas être tout à fait ce qu'il prétend incarner. Ce qui mine l'être-dans-le-monde ce n'est pas la réalité du monde ; mais c'est la possibilité que le monde puisse être autrement. C'est pourquoi « le quotidien bâtit un refuge familier, réconfortant, auquel il accorde tout de suite la valeur d'une nécessité à la fois irrécusable et commune. Grâce aux techniques de domestication et de climatisation, il se défend contre de nouvelles irruptions de l'indéterminé. »[119]

Selon Bégout, le quotidien sert à désigner ce périmètre de sécurité que l'on élève contre l'inquiétude originelle. Ce qui ne veut pas dire que l'incertitude est définitivement domptée. En fait, elle peut se manifester de deux façons. Soit, elle s'est cristallisée dans l'inconscient et c'est l'acharnement de son mutisme qui démontre son existence. L'évidence trop évidente du quotidien en devient suspecte. Soit, et même si la bataille semble gagnée par le quotidien, elle peut ressurgir à tout moment dans les éléments qui sont passés de l'étrange au familier, comme si l'étrangeté leur était irrémédiablement attachée et que, dans un moment de faiblesse, la force du quotidien ne parvenait plus à la canaliser. Cette inquiétude refoulée qui rejaillit possède un autre caractère que l'incertitude originelle. Il y a une fureur ou une rage en plus, celle de la force enchaînée qui recouvre la liberté. C'est cette inquiétude qui peut devenir angoisse, destruction, non-être de sorte que le quotidien est toujours une force qui impose une trêve, mais pas une paix éternelle. Cette chose qui refoule l'inquiétude, le philosophe l'appelle *quotidianisation* :

> « Nous nommons *quotidianisation* ce processus d'aménagement matériel du monde incertain en un milieu fréquentable, ce travail de dépassement de la misère originelle de notre condition par la création de formes de vie familières […]. Quotidianiser, c'est donc assimiler *jour après jour* le monde hostile à travers tout un filtre de croyances et d'objets, de coutumes et de symboles qui donnent prise sur la réalité […]. La finalité de la quotidianisation consiste donc à produire un monde certain sur lequel l'homme puisse se reposer en toute confiance, un monde qui suit son cours, et qui bannit toute possibilité de s'interroger sur l'origine et la genèse obscures de cette assurance finale. »[120]

La quotidianisation permet au quotidien d'apparaître comme cet état naïf et paisible. Elle « *consiste à donner pour naturelle et allant de soi une construction répressive de la réalité* »[121]. Il est donc primordial de comprendre que l'architecture du quotidien n'est pas statique. Au contraire, puisqu'il s'organise sur une dialectique entre l'ordre familier et l'ouverture vers l'inconnu, avant de le nier, le quotidien est d'une nature éminemment dynamique et plurielle. Il peut changer, quoiqu'imperceptiblement, et intégrer de nouveaux éléments. La quotidianisation à l'œuvre consiste ainsi à transformer l'étrange en familier, le lointain en voisin, le bizarre en normal.

---

[118] Bégout, *La Découverte du quotidien*, 192.
[119] Bégout, 199-200.
[120] Bégout, 225.
[121] Bégout, 49.

Avec les apports de Bégout, il s'agit de penser les mondes de la vie quotidienne de Schutz, comme des circonstances dynamiques, des mondes habités par un processus de quotidianisation. Si les mondes de la vie de Schutz constituent le fond commun, le déjà-là, le quotidien de Bégout rappelle qu'ils servent aussi à créer ou exciter un sentiment de sécurité face à une incertitude qui, autrement, envelopperait l'expérience toute entière des individus. Mais cette incertitude, cette inquiétude n'est jamais entièrement maîtrisée et des événements perturbateurs qui entravent le processus de quotidianisation, comme l'irruption des industries des hydrocarbures, exacerbent les craintes.

Il est un dernier élément nécessaire pour compléter ce tableau. Dans *Les sociétés et l'impossible*, Danilo Martuccelli propose, comme Schutz, de rendre compte de la réalité à partir de l'analyse de l'action. En se concentrant sur les ouvertures et les contraintes que la réalité propose et oppose à l'action — car la réalité est toujours habilitante et contraignante — il souhaite expliquer comment et pourquoi certaines conduites parviennent à leurs fins alors que d'autres échouent ; comment et pourquoi certaines conduites en apparences inadéquates parviennent à un résultat satisfaisant ; comment et pourquoi des conduites objectivement erronées sont et continuent d'être adoptées alors qu'on leur a opposé un démenti fonctionnel ou symbolique ; *in fine* comment et pourquoi on opte pour certaines conduites et qu'à l'inverse, d'autres sont délaissées. En guise de prémisse, Martuccelli pose que la réalité — la réalité éprouvée (en pratique), la réalité connue (l'ordre cognitif) et la réalité supposée (l'imaginaire) — est ce qui résiste. Si la réalité résiste, c'est parce qu'il existe un élément incontournable dans la fonction sociale de la réalité qui est sa *limite*, ou plutôt un *imaginaire des limites*. L'expérience des limites est un moment effectivement reconnu et collectivement construit par les acteurs. C'est donc l'élaboration socio-culturelle de la limite qui est au cœur de l'analyse et celle-ci se révèle pleinement lors des *chocs avec la réalité*[122] où le choc est :

> « […] une construction culturelle et symbolique explicite qui, en dépit de son impossible ou difficile saisissement pratique, transmet le sentiment de bornes durables et de significations de l'expérience du monde […]. Les chocs avec la réalité s'inscrivent dans […] l'expérience d'une résistance étirable au cœur d'une limite qui, tout en étant toujours posée, n'est que très occasionnellement éprouvée. »[123].

Le choc de réalité est d'autant plus efficace qu'il n'est jamais, en termes sensibles, expérimenté ou éprouvé, mais il *fait sentir* son emprise à distance. C'est son indétermination

---

[122] La notion de choc de réalité sert de contrepoint au concept d'épreuve de la sociologie pragmatique. Pour Martuccelli, la sociologie pragmatique, en s'intéressant aux processus selon lesquelles les choses se font et se défont, en oublie la consistance du social et l'imaginaire qui le sous-tend. En somme, c'est parce que le pragmatisme est « trop pratique » qu'il passe à côté de la dimension imaginaire de l'action. La vérité de l'action, dans le pragmatisme, n'est étudiée qu'à l'aune de son adéquation. Les individus réussissent ou échouent selon les agencements d'une situation, mais surtout selon la sanction qui en est donnée par leurs pairs (ou les médiums dans lesquels s'incarnent ces pairs, comme l'environnement). Ce qui est important pour le pragmatisme c'est ce qui est tenu pour vrai (ou juste, ou ajusté) et pourquoi, voire comment cette vérité s'est élaborée, que ce soit par le biais d'une opinion endoctrinée ou à la suite d'une délibération éclairée. *In fine*, c'est toujours dans la pratique, dans les actions en train de se faire, que s'opère la vérification. Mais le pragmatisme ne pose pas la question que Martuccelli souhaite résoudre. Il ne poursuit pas la quête du vrai ou du faux de l'action, mais celle de sa possibilité ou de son impossibilité. Le biais pratique, sans son comparse imaginaire, ne peut que concevoir l'action comme une réussite ou un échec, sanctionné par un tiers, mais susceptible de révision constante. Pour l'argumentation complète et l'appel à une analyse processuelle de l'épreuve : Martuccelli, 33-55.

[123] Martuccelli, 34.

empirique qui le rend performatif. En fait, face à l'incapacité d'éprouver des limites dans la réalité pratique ou cognitive, le choc de réalité et la limite qu'il fait exister constituent une réponse imaginaire, mais réelle, à la faiblesse des contraintes pratiques et cognitives. Quand le factuel n'oppose plus de résistance, l'imaginaire vient à son secours.

Les mondes de la vie de Schutz désignent un lieu dans lequel l'individu est capable d'agir et surtout dans lequel il peut observer la marque de son agir. Dans les mondes de la vie, l'individu est aussi un créateur, quelqu'un qui peut faire l'expérience de son autonomie et de sa liberté, de sa capacité à ajouter quelque chose dans le monde. S'il peut le faire, c'est parce que les mondes de la vie délimitent son quotidien ; parce qu'ils sont le fruit d'un processus de quotidianisation qui a refoulé l'inquiétude et qui lui permet d'agir sereinement, comme l'affirme Bégout. Mais ces mondes de la vie quotidienne ne sont pas seulement des espaces apaisés. Ils font aussi office de limite à l'action comme l'affirme Martuccelli. Ils disent le possible et l'impossible, le bon et le mauvais. Bâtis autour d'un certain nombre de symboles et de représentations, de savoirs et de pratiques, ils permettent d'organiser l'action selon qu'elle est souhaitable, désirable ou non. En somme, les militants décrivent des mondes de la vie quotidienne qui servent en même temps de limites imaginaires à l'action. Le projet d'exploitation de Vaca Muerta qui suppose l'introduction de nouvelles logiques, de nouvelles infrastructures, de nouvelles technologies, de nouvelles choses diverses et variées, contrevient à l'architecture de ces mondes quand bien même les militants n'expérimentent pas concrètement les conséquences de ce projet extractiviste. C'est justement parce qu'ils sont capables de les imaginer, de les projeter dans leurs mondes de la vie quotidienne qu'ils conçoivent l'inadéquation entre ceux-ci et celui-là.

Il faut encore souligner que Schutz et Martuccelli conçoivent tous deux une pluralité de la réalité, soit simultanée (Schutz) soit consécutive (Martuccelli), mais il est difficile de les suivre sur l'emploi du vocable « réalité ». Je lui préfère néanmoins l'emploi du terme « monde de la vie quotidienne » et surtout de « récit » sur ces « mondes de la vie quotidienne » plus adapté au contexte de l'enquête que celui de « réalité ». Récit d'abord, en raison de la façon dont ils ont été collectés : dans des situations d'énonciation (entretiens, discussions informelles, écrits, etc.). À ce titre, ils sont d'abord des histoires que l'on raconte à quelqu'un prêt à les écouter. Récit ensuite, parce que la trame que les militants déploient puise à la fois dans les histoires nationales et régionales et à la fois dans la mémoire collective des groupes d'appartenances et des souvenirs personnels. Quant à la pluralité des récits, cette diversité autorise aussi les militants à se réclamer de l'un d'entre eux exclusivement, ou de plusieurs. Ce ne sont donc pas des discours fondamentalement concurrents sur les mondes de la vie quotidienne pertinents, mais pas non plus toujours des récits complémentaires. Enfin, ce sont des récits stimulés et animés par le besoin de dire ce qu'il se passe dans ces mondes de la vie quotidienne alors qu'ils subissent des révisions (un choc de réalité pour reprendre le terme des deux sociologues) imposées par l'irruption des industries des hydrocarbures. Celles-ci débordent des limites en s'immisçant dans le récit et tendent, en cela, à les redéfinir. C'est cette dynamique du possible et de l'impossible, des limites étanches et poreuses qui constituent le propos de la seconde partie.

Si l'enjeu de la lutte est ainsi précisé, il faut encore cerner avec plus d'acuité les raisons d'agir des militants, c'est-à-dire les motivations qui les ont incités à s'engager dans la contestation contre l'exploitation des hydrocarbures de Vaca Muerta.

2.2. Cerner les raisons d'agir des militants

À l'origine et en raison de mon parcours politiste, l'ambition était de proposer une analyse des mouvements sociaux opposés à l'exploitation de la formation Vaca Muerta au moyen de la fracturation hydraulique en puisant dans les outils et les concepts élaborés par les sciences politiques. Très vite, cependant, les approches en termes de *resource mobilization theory* (RMT)[124], de *framing analysis*[125] ou de *structure des opportunités politiques* (SOP)[126] se sont démarquées par un tropisme stratégiste qui avait tendance à occulter d'autres possibilités, d'autres formes d'action dans les mobilisations. En outre, l'insistance sur le contexte organisationnel des groupes militants ou le contexte événementiel dans un cadre national ou international avait tendance à décaler la focale des militants vers des entités (l'organisation militante, l'événement) dont la saisie me paraissait difficile. Comment savoir lorsque l'on se trouve face à l'organisation ? Comment savoir si elle parle vraiment ? Comment pondérer le poids d'un événement ? Les apports de ces analyses ne sont pas rejetés pour autant. D'ailleurs, l'une des notions phares de ces analyses politistes, celle de « répertoire d'action collective » est mobilisée dans ces travaux. Mais il était tout de même nécessaire de maintenir ouverte l'attention à d'autres formes d'action non stratégiques conformément au postulat émis dans le chapitre précédent. Après tout, le postulat d'un pluralisme de l'agir n'est pas chose nouvelle en sociologie, en témoigne les quatre types d'action sociale[127] de Max Weber — l'action en finalité, l'action en valeur, l'action traditionnelle et l'action traditionnelle. Pour ces raisons, le pluralisme de l'action a été exploré dans un premier temps au travers de deux styles sociologiques sans considération pour leur

[124] Emmanuel Pierru, « Organisations et ressources », in *Penser les mouvements sociaux*, éd. par Eric Agrikolansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, Recherches (Paris: La Découverte, 2010), 19-38.
[125] Jean-Gabriel Contamin, « Cadrages et luttes de sens », in *Penser les mouvements sociaux*, éd. par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, Recherches (Paris: La Découverte, 2010), 55-75.
[126] Lilian Mathieu, « Contexte politique et opportunités », in *Penser les mouvements sociaux*, éd. par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, Recherches (Paris: La Découverte, 2010), 39-54; Lilian Mathieu, *L'espace des mouvements sociaux*, Sociopo (Bellecombe-en-Bauges: Éditions du croquant, 2012). On peut encore citer les analyses diffusioniste et cyclique: Isabelle Sommier, « Diffusion et circulation des mouvements sociaux », in *Penser les mouvements sociaux*, éd. par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, Recherches (Paris: La Découverte, 2010), 101-20; Albert O Hirschman, *Bonheur privé, action publique*, trad. par Martine Leyris et Jean-Baptiste Grasset (Paris: Pluriel, 2013).
[127] Il définit l'action sociale comme « orientée en fonction du comportement — passé, présent, ou prévisible — d'autrui […]. "Autrui" peut désigner des individus singuliers et connus, aussi bien qu'une multitude indéterminée et totalement inconnue de personnes […]. 2. Toute espèce d'action […] n'est pas une action "sociale" […]. Une action extérieure ne l'est pas, quand elle s'oriente uniquement d'après des attentes relatives au comportement d'objets matériels. Le comportement interne n'est action sociale que lorsqu'il s'oriente en fonction du comportement d'autrui […]. 3. Toute espèce de contact entre des êtres humains n'a pas un caractère social ; seul possède ce caractère un comportement propre dont l'orientation prend son sens à raison du comportement de l'autre […]. 4. L'action sociale ne s'identifie a) ni à une action uniforme de plusieurs personnes, b) ni à n'importe quelle action influencée par le comportement d'autrui. » Max Weber, *Concepts fondamentaux de sociologie*, Tel (Paris: Gallimard, 2016), 118-20.

proximité ou leur éloignement : la sociologie de l'expérience sociale et la sociologie pragmatique qui seront présentées successivement. Une synthèse de ces approches est présentée dans un troisième moment, en raison des emprunts réalisés à ces deux styles et des données collectées sur le terrain.

2.2.1. La sociologie de l'expérience sociale

La sociologie de l'expérience sociale a constitué le premier faisceau théorique permettant d'orienter ce regard vers un pluralisme des raisons d'agir. Dans ce paragraphe, je souhaite en présenter les concepts principaux (les logiques d'action) ainsi que les apports de ce style sociologique à mes travaux.

Les logiques d'action comme archétypes

Dans sa *Sociologie de l'expérience*, François Dubet constate l'épuisement des sociologies classiques dans des modèles d'explication de l'action relativement clos. Il estime que les pères fondateurs de la sociologie se sont trop centrés sur une correspondance ou une équivalence entre l'individu et la société au point de définir la liberté ou l'autonomie de l'individu par sa capacité à être le fidèle reflet de la société, comme s'il existait une unité entre l'acteur et le système. Or, plusieurs paradigmes (l'*homo œconomicus*, l'individualisme éthique, l'action plurielle) sont venus contester ce modèle quelque peu statique. Dubet, quant à lui, veut promouvoir un modèle de l'action pluriel composé de plusieurs « logiques d'actions » résultantes d'une « expérience sociale ».

Le sociologue souligne d'abord la bivalence de la notion d'expérience sociale. Elle peut désigner une sorte d'envahissement émotionnel, de recouvrement de l'individu par quelque chose de plus grand que lui et se traduit comme « une manière d'éprouver, d'être envahi par un état émotionnel suffisamment fort pour que l'acteur ne s'appartienne plus vraiment tout en découvrant une subjectivité personnelle »[128]. L'expérience est à la fois perte de maîtrise et révélation sur soi. Et, à propos de ce deuxième point, il précise que l'expérience peut également se saisir comme une activité cognitive de construction du réel, « une manière de construire et surtout de le [réel] "vérifier", de l'*expérimenter* »[129]. D'emblée, l'on comprend que si l'individu peut « faire l'expérience » du social, c'est-à-dire soit le ressentir comme quelque chose d'exubérant, soit comme quelque chose qu'il peut tester, c'est qu'il existe un décalage entre l'individu et le système. Par ailleurs, et à l'inverse de ce qu'affirmaient les sociologies classiques, l'individu de la modernité tardive n'adhère pas complètement à l'ordonnancement du monde, voire le critique. En effet, un écart se creuse entre un système qui ne parvient pas à prescrire les actions de façon rigides, et l'individu qui ressent l'inadéquation de ses actions avec une certaine objectivité de la vie sociale. Confronté à cette expérience du trouble, à une expérience qui se fait de plus en plus complexe, il doit

[128] François Dubet, *Sociologie de l'expérience*, Points Essais (Paris: Points, 2016), 112.
[129] Dubet, 113.

recourir à des compétences délibératives, de jugements, de critiques, que l'on peut ramasser sous le vocable de réflexives. En outre, ce trouble trouve un écho dans la généralisation de cette expérience sociale ressentie par une multiplicité d'individus isolés, car même si « l'expérience se veut, le plus souvent, purement individuelle, il n'empêche qu'elle n'existe vraiment, aux yeux de l'individu, que dans la mesure où elle est reconnue par d'autres »[130], c'est-à-dire à la fois vécue, constatée et confirmée par autrui. Pour résumer : « la sociologie de l'expérience sociale vise à définir l'expérience comme une combinaison de logiques d'action, logiques qui lient l'acteur à chacune des dimensions d'un système. L'acteur est tenu d'articuler des logiques d'actions différentes, et c'est la dynamique engendrée par cette activité qui constitue la subjectivité de l'acteur et sa réflexivité »[131].

La sociologie de l'expérience fonctionne sur le postulat, partagé par toutes les sociologies de la modernité tardive, d'un système ou d'une société qui a perdu son unicité. Aussi, la première étape consiste à identifier les tessons de ce système mosaïque qui sont prédonnés à l'individu et à partir desquels il constitue son expérience sociale, car, même si cette expérience est bien vécue de façon individuelle, elle s'inscrit nécessairement dans une certaine objectivité du système. Dubet affirme que « l'acteur construit une expérience lui appartenant, à partir de logiques de l'action qui ne lui appartiennent pas et qui lui sont données par les diverses dimensions du système qui se séparent au fur et à mesure que l'image classique de l'unité fonctionnelle de la société s'éloigne »[132], comme si l'expérience sociale était une combinaison subjective d'éléments objectifs. Le sociologue identifie trois logiques d'action principales qui traduisent chacune une modalité d'interaction avec la société : la logique de l'intégration, la logique stratégiste et la logique de subjectivation.

Dans la logique de l'intégration, l'individu « se définit par ses appartenances, vise à les maintenir ou à les renforcer au sein d'une société considérée alors comme un système d'intégration »[133]. À travers elle, les acteurs visent le maintien ou le changement des conditions de reproduction de la société afin d'assurer une certaine continuité dans leur identité ou d'en maîtriser les changements. L'investigation de cette logique se tourne alors vers les instances de socialisation et d'éducation qui fournissent le matériau social pour que l'acteur réalise les modèles culturels adéquats. Dans la logique stratégiste, l'individu « essaie de réaliser la conception qu'il se fait de ses intérêts dans une société conçue "comme" un marché »[134], car la société est aussi un champ concurrentiel. C'est là qu'intervient la rationalité instrumentale de l'individu qui privilégie les fins sur les moyens et transforme l'environnement social en une manne de ressources pour parvenir à satisfaire ses besoins ou ces nécessités. Toutefois, il importe de noter que le modèle de « marché » ne correspond pas à une arène régie uniquement par le calcul rationnel dans la mesure où « le "marché" est déjà là […], l'optimum des choix est déjà fixé par la distribution des ressources, les modèles des aspirations, les règles du jeu… »[135]. Dans la logique de la subjectivation, l'individu se conçoit

[130] Dubet, 124.
[131] Dubet, 128.
[132] Dubet, 166.
[133] Dubet, 136.
[134] Dubet, 136.
[135] Dubet, 178.

comme un être engagé envers des valeurs qui ne se confondent pas totalement avec son identité et ses intérêts : « Alors que l'acteur de l'intégration est un individu moral, identifiant le bien à l'intérêt collectif et à l'utilité de chacun, le sujet est un acteur éthique parce qu'il n'accepte pas cette identification, parce qu'il sait que le coupable est une victime, le bouc émissaire est innocent, que la raison instrumentale n'est pas la Raison… »[136]. Cette logique fait sentir à l'individu qu'il est Autre, quelque chose de plus que ses statuts, ses rôles, ses fonctions et les intérêts afférents à chacune de ces inscriptions sociales. Plus encore, alors que les logiques précédentes exercent des formes de domination et d'aliénation, la logique de subjectivation a tendance à libérer l'expression de la critique et la mise en lumière de la distance entre l'individu et le système.

Ces développements nécessitent de s'arrêter un instant sur les relations entre logiques d'intégration et stratégiste, puis entre celles-ci et la logique de la subjectivation. Dubet affirme constamment le caractère non hiérarchisé des différentes logiques qu'il a mis à jour. Pourtant, il en vient à préciser que l'identité sociale, qui s'acquiert au travers de la première, se convertit en l'un des réservoirs de ressources les plus conséquents. Autrement dit, la logique identitaire se trouve, en partie, comprise dans la logique stratégiste comme un simple outil dans un calcul en finalité. Mais lorsqu'il affirme que « l'optimum des choix est déjà fixé », l'on comprend que cette fois c'est l'inverse, et la logique de l'intégration aspire la logique stratégiste en imposant à l'individu des valeurs et des normes selon un modèle culturel donné, comme s'il y avait, finalement, peu de place pour le calcul rationnel, ou pour une définition exclusivement limitée de la rationalité instrumentale. De la même façon, la logique de la subjectivation n'échappe pas à cette imbrication dans les deux précédentes. En effet, l'individu se trouve circonscrit dans un « système d'action historique » dans lequel il ne critique pas de nulle part et même s'il « se démarque de l'évidence et de l'ordre des choses par le recours à des principes suffisamment généraux pour permettre la critique [il] ne peut cependant laisser croire que cette autodétermination ne doit rien à la société »[137]. En effet, il critique toujours des modèles identitaires ou formule sa critique grâce à des modèles identitaires fournis par la logique de l'intégration et à l'aide d'arguments intégrés à des joutes discursives en partie réglées.

La robustesse du modèle de l'expérience sociale et des logiques d'action de Dubet a été éprouvée à diverses reprises. Dans ses travaux sur les usages du téléphone portable, Francis Jauréguiberry observe lui aussi trois logiques d'action assez similaires : la logique identitaire et d'intégration, la logique utilitaire et stratégique et la logique critique et de distanciation[138]. La première consiste à « être branché », c'est-à-dire à la capacité de se lier à d'autres, qu'ils soient des intimes, des relations de travail des connaissances au travers du téléphone. Le portable permet « *à la fois* plus d'ouverture relationnelle et davantage de recentrage affectif »[139]. Le téléphone est ce genre d'objet moderne qui « "chosifie" en effet en lui l'unité perdue des liens qui ne se recoupent plus, ni dans l'espace ni dans le temps. Objet

[136] Dubet, 157.
[137] Dubet, 180.
[138] Francis Jauréguiberry, *Les branchés du portable: sociologie des usages*, Sociologie d'aujourd'hui (Paris: Presses universitaires de France, 2003), 133-68.
[139] Jauréguiberry, 141.

médiateur, il condense ce qui est épars »[140]. La seconde consiste à « être efficace ». Le contact inscrit dans le répertoire devient une ressource qu'il faut savoir mobiliser ou une opportunité qu'il faut saisir pour réaliser des gains, générer un profit. C'est en mesurant la rentabilité de son contact, et plus largement de son usage du téléphone, que l'individu mesure sa performance propre. La troisième consiste à défendre une autonomie qui se distingue des tendances intégratrices et instrumentales des deux autres logiques. Dans cette logique, l'individu conteste la possibilité d'être réduit à ses appartenances ou ses intérêts et met en avant sa faculté à se libérer de ces chaînes, à être et à faire « autre chose ». En d'autres termes, contre ces tendances à l'objectivation de soi dans des statuts ou des rôles qui l'intègrent et lui confèrent une place dans un système d'interdépendance, il défend l'existence d'une distance, d'une non-conformité totale.

Au-delà de la similarité des logiques d'action mises à jour, Jauréguiberry insiste plus sur la mise en rapport de ces logiques les unes avec les autres et les conduites qui naissent de ces dialectiques. Entre les logiques d'intégration et utilitaire, l'individu est à la recherche du meilleur choix et, pour ce faire, il doit « zapper », c'est-à-dire emmagasiner de l'information pour choisir de façon optimale. Cette accumulation d'information, si elle prise comme une fin en soi, peut néanmoins conduire à l'impossibilité de prendre une décision (la procrastination) ou au passage à l'acte brusque et sans maîtrise (l'impulsivité). Plus concrètement, elle peut emporter l'individu dans le « tourbillon du zappeur » incapable de faire des choix raisonnés vis-à-vis des appartenances ou des intérêts qu'il souhaite maintenir. Entre les logiques utilitaire et critique, il s'agit de « filtrer ». Dans ce rapport, l'individu cherche à tempérer les excès d'instrumentalisation de ses relations, à ne pas être happé par ces logiques utilitaires, et à exister en dehors d'elle. Mais en même temps, la distance induite par la logique critique peut aussi servir à mieux planifier, à mieux coordonner, à mieux instrumentaliser. Cependant, les conduites de filtre ne sont pas toujours exploitables en raison des exigences du système concurrentiel. Filtrer consiste alors à s'équiper encore plus en machines permettant (théoriquement) de filtrer un peu plus. L'autre voie de sortie consiste, elle, à consommer la rupture par la destruction ou l'anéantissement de l'objet (le portable) qui nécessite ces conduites de filtrage. Entre la logique critique et la logique d'intégration, enfin, l'individu cherche à « préserver » une sphère de vie authentique, c'est-à-dire à la fois l'existence d'une autonomie personnelle et d'échanges qui ne sont pas de l'ordre de la recherche d'intégration ou d'instrumentalisation. D'un côté, l'individu cherche à être plus qu'une ressource ou une opportunité dans une communication, de l'autre, il démontre, par son usage du téléphone et ce qui s'y trouve, qu'il est plus que ce qu'il paraît. Cette idée d'une authenticité à portée peut néanmoins inciter à cliver les communications, à distinguer de façons arbitraires entre celles qui sont de l'ordre de l'instrumentalité, brèves, utiles, et celles de l'ordre de la proximité, du face-à-face, gratuites et conviviales.

Dans une thèse récente, plus proche de la thématique qui intéresse mes propres travaux, et dans la suite des travaux de Dubet et Jauréguiberry, Milo Vilain a lui aussi décelé l'existence de trois logiques d'action à propos des « défenseurs de l'océan » et du « militantisme océanique ». Il constate ainsi l'existence d'une première logique d'intégration

[140] Jauréguiberry, 142.

correspondant à l'incorporation et à la reproduction de valeurs et de pratiques environnementales au travers de diverses socialisations (primaire, secondaire, militante, etc.). Il observe, ensuite, une seconde logique stratégique qui consiste à mobiliser efficacement des ressources en vue d'une fin personnelle ou collective. Il envisage aussi que la finalité instrumentale de cette logique peut aussi se traduire dans les usages que le militant fait de son environnement direct. Conformément au modèle dubetien, Vilain avance, enfin, l'idée d'une logique de subjectivation dans laquelle le militant fait l'expérience de son autonomie, de sa liberté, de sa créativité au travers du déploiement de son activité réflexive[141].

Apports de la sociologie de l'expérience

Dans ces travaux, je n'ai pas mobilisé le concept de logique d'action en tant que telle, et ce pour plusieurs raisons. La première d'entre elles consiste en l'approche inductive qui a présidé à ces travaux. Postuler d'emblée l'existence d'un pluralisme de l'action ne portait pas à conséquence tant c'est un fait de la modernité largement admis par la communauté sociologique. Le cadrer dans le sens des logiques d'action et, *a fortiori*, d'une tripartition (intégration-stratégique-subjectivation pour Dubet et Vilain, intégration-utilitaire-critique pour Jauréguiberry) me semblait contrevenir aux attendus et aux exigences d'une posture qui prétend « laisser parler le terrain ». « Chercher » à observer ces trois logiques sur le terrain des militants anti-extractiviste me paraissait illogique en tant que point de départ. La seconde raison tient au fait que j'avais du mal à saisir comment ces logiques d'action intégraient le phénomène du non-humain ou du plus-que-l'humain qui, dans le cas d'une mobilisation socio-environnementale, allaient assurément faire partie des observations ou des discours. À cet égard, le traitement que font des logiques d'action Jauréguiberry et Vilain dément ce doute, ou cette crainte. La troisième raison, la plus conséquente, tient à la méthode de recueil, d'observation et d'analyse des logiques d'action à travers l'intervention sociologique développée au Centre d'analyse et d'intervention sociologique (CADIS)[142]. La méthode part du principe que les individus, pris comme des acteurs, ne soient pas que la somme de déterminismes objectifs ou d'événements particuliers. En fait, l'acteur, tous les acteurs, se forgent toujours une certaine représentation de ces déterminismes et de ces événements de sorte qu'une marge d'erreur ou un décalage existe, et dont les raisons ou les motivations doivent être recouvrées. En pratique, la méthode de l'intervention sociologique consiste à réunir des groupes d'individus sur plusieurs séances afin de les inviter à produire leur propre interprétation de leurs actions ou de leurs engagements. Elle a pour objectif d'inciter les individus à s'auto-analyser. Le sociologue, quant à lui, intervient pour proposer des synthèses,

[141] Pour une présentation en profondeur de ces trois logiques d'action dans le « militantisme océanique »: Milo Vilain, « Les défenseurs de l'Océan Atlantique: des écologistes sans frontières » (Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2019), 222-422.

[142] Pour des présentations de la méthode d'intervention sociologique, se référer principalement à :: Alain Touraine, *La voix et le regard*, Sociologie permanente 1 (Paris: Seuil, 1978). D'autres références dans les textes précédemmment cités : Francis Jauréguiberry, *Les branchés du portable: sociologie des usages*, Sociologie d'aujourd'hui (Paris: Presses universitaires de France, 2003), 186-92; François Dubet, *Sociologie de l'expérience*, Points Essais (Paris: Points, 2016), 277-312; Jean-Paul Lebel, *Alain Touraine: sociologie de l'action. Pour une sociologie des mouvements sociaux*, Lire (Paris: Ellipses, 2012), 138-41.

des analyses et des hypothèses soumises à l'interprétation des acteurs. L'objectif final est de parvenir à une vraisemblance entre le discours du sociologue et l'expérience des acteurs. Ce dispositif méthodologique, relativement lourd à mettre en place, a la vertu de prendre au sérieux certaines hypothèses sur la modernité tardive en même temps qu'elle force le sociologue à une certaine humilité en resymétrisant la situation d'observation et d'entretien. À l'égard de la modernité tardive, la méthode de l'intervention sociologique fait sienne l'hypothèse d'une distance croissante entre le système objectif et le regard subjectif de l'acteur qui engendre l'espace pour la réflexivité. À l'égard de la resymétrisation de la relation enquêteur-enquêté, c'est encore la reconnaissance de la réflexivité comme compétence de base qui est mise en avant. Le savoir, la connaissance sociologique (et dans les sciences humaines en général) est de toute façon destinée à être produite à partir d'expérience concrète avant d'être réinjectée dans le monde, alors autant le tester dans des situations proches de l'expérimentation laborantine.

Ayant associé la mise à jour des logiques d'action à cette méthode d'enquête particulière, je l'ai jugée néanmoins inadéquate pour les présents travaux. La distance vis-à-vis des terrains argentins de Patagonie du Nord rendait la tâche de planification d'une intervention sociologique assez ardue. Premièrement, comme il sera expliqué plus en détail ci-après, la recherche originairement focalisée sur le bassin neuquino (Neuquén et la région de l'Alto Valle du río Negro) s'est ensuite étendue à une province limitrophe (Mendoza) ce qui aurait exigé l'organisation de plus de deux groupes distincts d'intervention sociologique. Deuxièmement, la planification de ces moments d'enquête était compliquée par la présence restreinte sur le terrain (de l'ordre d'un peu plus de cinq mois sur les deux terrains de 2018 et 2019). Troisièmement, la relative informalité des groupes mobilisés n'a pas toujours permis d'identifier des individus susceptibles de participer à de telles séances d'intervention sociologique en amont. De nombreux contacts ont été glanés sur place, au cours d'événements divers et de rencontres fortuites. Quatrièmement, enfin, la disponibilité très fluctuante des militants en raison de leurs obligations plus urgentes ou préférables à la rencontre avec un apprenti sociologue étranger, constatées lors du premier terrain, a achevé toute possibilité de procéder avec cette démarche d'enquête.

Toutefois, il est quelques éléments de la sociologie de l'expérience sociale qui ont servi à orienter tant le regard que l'analyse. Au premier rang desquels, bien sûr, la notion d'expérience elle-même dans la mesure où elle dit bien que les individus évoluent dans un déjà-là dans lequel ils agissent et, par-là, l'entretiennent ou le transforment. L'expérience sociale exprime bien cette idée que quelque chose recouvre l'individu et que celui-ci se débat avec cette chose. Ensuite, c'est le postulat d'un pluralisme de l'action qu'il s'agit de garder à l'esprit. Après, c'est la tendance de ces différentes raisons d'agir à se combiner qui constitue l'un des apports les plus fondamentaux pour cette enquête afin d'éviter de tomber dans une vision trop statique et trop idéaliste de l'action. L'analyse de Jauréguiberry a ceci d'intéressant qu'elle fournit, premièrement, un exemple concret d'une application des logiques d'action et de l'expérience sociale. Deuxièmement, elle met en avant la possibilité d'une lecture à la fois processuelle (le passage ou l'espace existant d'une logique à l'autre) et dialectique (la pratique qui surgit de la cohabitation de deux logiques). Or, ces lectures sont relativement absentes de l'ouvrage, avant tout théorique de Dubet cité précédemment.

Troisièmement, elle considère la possibilité de voies de sorties ou de formes d'appauvrissement de l'expérience qui rappelle que chaque pratique sociale peut s'abîmer s'effondrer dans des formes pathologiques si l'un de ses composants prend le dessus sur les autres. Enfin, c'est l'ouverture et l'attention de cette approche au regard subjectif des individus qu'il importe de garder à l'esprit. L'expérience sociale invite à réorienter l'analyse d'un *Sujet* de l'Histoire, qui a dominé l'analyse des mouvements sociaux de la première modernité[143], à un *sujet* de l'histoire de vie : « La référence à un Sujet majuscule décidé à changer la société se perd au profit d'une multiplicité de sujets minuscules et singuliers qui, faute de pouvoir ordonner le monde, cherchent à construire le sens de leur propre existence »[144].

Or, c'est une tendance notable des études sur l'extractivisme que d'en interroger les impacts sur la subjectivation. En effet, certains individus adhèrent à l'extractivisme et ses projets. D'autres s'y opposent fermement. Dans l'un et l'autre cas, il faut parler de regards subjectifs et d'imaginaires qui se posent sur le monde tel qu'il est remodelé par l'extractivisme. Les subjectivités des résistants m'intéresseront nécessairement plus que celles des adhérents même si elles seront évoquées le cas échéant, car, en même temps, les unes ne peuvent s'envisager sans les autres. En fait, les subjectivités militantes se construisent très souvent en contrepoint à ces « subjectivités modernes minéralisées » comme l'écrit Horacio Machado Aráoz dans sa réflexion sur Potosí et l'origine de la mine dans les Amériques. Selon cet investigateur du CLACSO, la modernité est une conséquence de l'exploitation coloniale des sous-sols du nouveau continent : « Au point zéro de l'ontogenèse du monde moderne, nous ne trouvons pas d'exploitation minière coloniale. La production de ce monde est née de cette exploitation. »[145]. Et, en retour, le « […] règne minéral influence la structuration de la subjectivité politique moderne. Le véritable sujet, l'agent proprement moderne, naît et se structure sous l'influence de l'excitation provoquée par l'or — ce qu'il constitue et représente pour la structure de la vie sociale. »[146]. Si l'or, ou plus tard l'argent permettent de se procurer des biens, d'avoir pour être, la subjectivité minérale se décline sous de multiples aspects sous la plume de Machado Aráoz. Quand les *conquistadors*, ou plutôt les esclaves creusent les flancs du Potosí, ce n'est pas seulement les entrailles de la montagne qu'ils fouillent et qu'ils pillent. Ce sont des corps et des territoires, des histoires et des mémoires qui se trouvent transpercées de part en part. Selon l'auteur, la geste coloniale, le colonialisme, est en fait une expropriation systémique et systématique de tout ce qui peut permettre à un individu de s'épanouir. Il résume ainsi l'expropriation extractiviste qui ne laisse plus aucune place à l'expression d'une subjectivité libre et autonome :

> « L'expropriation biopolitique est l'expropriation des droits, de la vie politique des peuples et de la vie en tant que telle. Expropriation qui est confiscation de droits comme corollaire

[143] Alain Touraine, *La conscience ouvrière*, Reprint (Paris: Éd. du Seuil, 1977).
[144] Vincent de Gaulejac, *Qui est « je »? sociologie clinique du sujet* (Paris: Seuil, 2009), 130.
[145] Horacio Machado Aráoz, *Potosí, el origen: genealogía de la minería contemporánea*, Tiempo (Buenos Aires, Argentina: Mardulce, 2014), 59: « En el punto cero de la ontogénesis del mundo moderno no hallamos la explotación minera colonial. La producción de este mundo nació de aquella explotación. ».
[146] Machado Aráoz, 73: « […] reino mineral incide en la estructuración de la subjetividad política moderna. El sujeto, agente propiamente moderno, nace y se estructra a partir del influjo de excitación que provoca el oro – lo que este constituye y representa para la estructura de la vida social. ».

> de la disposition des corps. Une disposition matérielle et symbolique, disposition de leur force de travail ; de leurs émotions et sentiments ; de leurs aptitudes et de leurs idées, de leurs valeurs et de leurs désirs. Anéantissement des droits qui est corrélé à l'anéantissement du corps, car les corps expropriés de leurs territoires-nourrissant ; les populations aspergées de produits phytosanitaires, soumises à de nouvelles contaminations et risques environnementaux ; les populations privées d'eau et malnutries sont des corps sans les énergies nécessaires à la résistance. Expropriation des corps qui génère une accoutumance à la douleur, à la faim, à la mort. Au seuil ultime de l'expropriation se trouve l'expropriation de la sensibilité corporelle : les populations colonisées de notre époque sont des populations insensibles, expropriées de la capacité même de ressentir leurs propres émotions, leurs propres sensations ; des populations éduquées à ignorer ses propres maux et affects. Territoires démembrés ; populations désaffectées. Telle est la nature de l'expropriation éco-biopolitique. »[147]

Pour Alain Gras, avec le « mythe extractiviste » nous sommes à l'aube d'une refonte des imaginaires du sous-sol. Alors que dans l'Antiquité les mondes chtoniens étaient ambivalents, les mythologies originelles des sous-sols se sont peu à peu faites de plus en plus inquiétantes jusqu'à la création de l'Enfer comme d'un lieu sombre et violent. La modernité thermo-industrielle inverse ce rapport. Désormais, « le fond se révèle comme fonds »[148]. Il s'agit de puiser, de creuser, d'excaver pour extraire des substances chargées en énergie, puis de la transférer et de la stocker avant d'en libérer la puissance. Le drame de cette logique est que cet enchaînement consiste de plus en plus à extraire, transférer, stocker et libérer pour extraire à nouveau et révéler ainsi la « fragilité de la puissance », c'est-à-dire sa dépendance à l'énergie fossile des hydrocarbures. La technique est harnachée aux besoins de la technique, et le monde infini de l'outil ouvert aux usages se trouve réduit au monde clos de la machine et son programme[149]. Il se dégage de ces lignes comme une sorte de pessimisme, comme si les subjectivités étaient condamnées à être colonisées par l'expropriation ou la raison instrumentale de la technique faite machine. Or, dans les mobilisations contre l'extractivisme, certains chercheurs observent l'émergence de subjectivités (collectives) comme Marcela Marín à propos du « No a la mina » d'Esquel, dans la Patagonie argentine. Selon, elle ce « non » vocal et performatif (puisque sanctionné par un référendum local qui a interdit le lancement d'un projet aurifère) est un moment fondateur de la contestation contre

---

[147] Machado Aráoz, « Los dolores de Nuestra América y la condición neocolonia », 63: « La expropiación biopolítica es la expropiación de derechos, de la vida política de los pueblos y de la vida como tal. Expropiación que es secuestro de derechos como corolario de la disposición de los cuerpos. Una disposición material y simbólica, disposición de su fuerza de trabajo; de sus emociones y sentimientos; de sus aptitudes y conocimientos; y de sus ideas, valores y deseos. Aniquilación de derechos que es correlativa de la aniquilación corporal, porque los cuerpos expropiados de sus territorios-alimentos; las poblaciones fumigadas, sometidas a nuevos contaminantes y riesgos ambientales; las poblaciones deshidratadas y desnutridas, son cuerpos sin las energías requeridas para la resistencia. Expropiación de los cuerpos que genera acostumbramiento al dolor, al hambre, a la muerte. En el umbral último de las expropiaciones acontece la expropiación de la sensibilidad corporal: las poblaciones colonizadas de nuestro tiempo son poblaciones insensibles, expropiadas de la misma capacidad de sentir sus propias emociones, sus propias sensaciones; poblaciones educadas para desconocer sus propias dolencias y afectividades. Territorios desmembrados; poblaciones desafectadas. Tal es la naturaleza de la expropiación eco-biopolítica. ».

[148] Alain Gras, « Creuser la terre pour incendier le ciel, la tragédie du mythe extractiviste », in *Creuser jusqu'où? Extractivisme et limites à la croissance*, éd. par Yves-Marie Abraham et David Murray (Montréal: Éditions Écosociété, 2015), 355.

[149] Alain Gras, *Fragilité de la puissance: se libérer de l'emprise technologique* (Paris: Fayard, 2003).

l'extractivisme en Argentine. À cet égard, il serait peut-être plus juste de parler de subjectivités en constitution dans la lutte que de subjectivités colonisées ou expropriées[150].

Gras met l'accent sur la technique et sa capacité à formater les imaginaires. Machado Aráoz, sous influence d'un néo-marxisme, se concentre sur des subjectivités qui vivent au travers de l'expropriation multidimensionnelle de l'extractivisme. Marín ménage un espoir. Ensemble, ces trois points de vue permettent d'ouvrir une discussion sur les processus de subjectivation à l'œuvre dans les mobilisations contre l'exploitation du gisement d'hydrocarbure non conventionnel de Vaca Muerta, au moyen de la fracturation hydraulique. En effet, face à ces violences multiples de l'extractivisme, comment retrouver un sens de soi ?

2.2.2. Les régimes d'action

Cette section est consacrée à la discussion du concept de « régime d'action » mis en avant par la sociologie pragmatique. Après en avoir donné une définition générale, je présente quelques-uns de ses usages qui ont aidé à saisir les manières et les raisons d'agir des militants.

Les régimes d'action : une définition générale

Le concept de régime d'action, développé par la sociologie pragmatique, renvoie à l'analyse des formes de coordination de l'action, en prêtant une attention particulière aux appuis conventionnels[151] de celle-ci, c'est-à-dire aux ressources et aux capacités dont disposent les individus ou les collectifs pour s'ajuster entre eux et à leur environnement[152]. La sociologie des régimes d'action soulève ainsi les problématiques de l'action située, ainsi que du caractère intersubjectif de l'action, qu'il s'agit ici d'évoquer brièvement avant de procéder à une présentation des divers classements proposés par les sociologues.

Premièrement, l'idée d'environnement contenue dans le concept de régime d'action évoque l'existence d'un entour, d'un lieu, d'un *dans*, pré-donné ou en cours de constitution où l'action a lieu. C'est pourquoi dans le cadre de la sociologie des régimes d'action l'on est porté à parler d'action située ou de logique de situation. La situation étant ce à quoi l'individu ou le collectif s'ajuste à proprement parler, à travers la définition ou l'interprétation qu'il en donne. L'adéquation ou l'ajustement de l'action de l'individu est tributaire de la réalité qu'il élabore à partir de ses définitions ou de ses interprétations. Mais d'emblée, l'on comprend que pour procéder à une telle activité, les individus doivent sélectionner, discriminer, distinguer, percevoir, en un mot opérer des choix sur les unités signifiantes dans la situation. Et ce sont ces opérations qui permettent de stabiliser, temporairement ou sur un plus long terme, le cadre

[150] Marcela Cecilia Marín, « El "no a la mina" de Esquel como acontecimiento: otro mundo posible », in *Minería transnacional, narrativas del desarrollo y resistencias sociales*, 2da. edición (Buenos Aires: Editorial Biblos, 2009), 181-204.
[151] Nicolas Dodier, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *Réseaux. Communication - Technologie - Société* 11, nº 62 (1993): 63-85, https://doi.org/10.3406/reso.1993.2574.
[152] Albert Ogien et Louis Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action* (Paris: Ellipses, 2005), 105-10.

de l'action. La situation n'est pas la réalité au sens fort, mais ce dont l'individu est conscient à un moment donné. Cette prise en compte de la notion de situation permet d'introduire une nuance essentielle dans la théorie de l'action entre action située et action planifiée. Par action située, il faut comprendre que l'action entreprise par un individu, ou un collectif se trouve confronté à une multitude de contingences liées au contexte de cette performance sans la réduire au schéma béhavioriste du stimulus-réponse. Je n'exclurai pas, pour autant, l'existence d'une forme d'action téléologique dans le cadre des modes d'engagement proposés plus loin.

Deuxièmement, l'idée de régime d'action soulève la question de l'intersubjectivité et, par dérivation, du social, lorsque l'on évoque l'idée de réciprocité des individus et des collectifs qui s'ajustent « entre eux » grâce à des « appuis conventionnels ». En effet, aucune coordination, aucun ajustement ne peut intervenir sans des individus ou des collectifs capables d'agir, c'est-à-dire qui disposent d'un certain degré de liberté. Dans une action, si un seul des agents se trouve en mesure de prendre en charge l'action en disant « je » ou « nous » alors nous sortons du cadre de l'intersubjectivité et l'action en cours est univoque. L'intersubjectivité rappelle la nécessité de considérer la présence de plusieurs sujets dans l'action tout en renvoyant à l'existence d'un état des choses que les divers participants de l'action présupposent et partagent. Elle contient donc l'idée d'une mutualisation préalable de l'environnement et du plan de l'action. Elle suppose, en outre, qu'un accord minimal garantisse la réciprocité des perspectives des individus et des collectifs engagés ensemble dans le déroulement de l'action. C'est parce que l'autre sait que je sais et, qu'à l'inverse, je sais ce qu'il sait, que nous pouvons agir de concert, si ce n'est de façon synchronisée comme dans un ballet ou une chaîne de montage, du moins de façon adéquate pour que l'action que nous entreprenons ne produise pas des effets anormaux ou disruptifs pour lui comme pour moi — ce qui n'exclut pas que notre action mutuelle et réciproque ait des effets néfastes ou bénéfiques pour un tiers[153]. Cette connaissance mutuelle, ou cette reconnaissance de ce dont l'autre est capable, de ce qu'il attend de moi, est conditionnée par les facteurs présents tacitement ou explicitement dans l'environnement, qu'on leur donne le nom de règle, de norme, ou de convention[154].

Cependant, l'idée d'intersubjectivité, telle que présentée jusqu'à maintenant, souffre de quelques limitations. La première tient à sa conception de relation de sujet à sujet, sans précision sur le caractère individuel ou collectif de chacun de ces sujets et à l'exclusion des relations de sujet à objet, de sujet à personne non-humaines, etc. Deuxièmement, en écartant de l'ordre de l'intersubjectivité toute une classe d'êtres (des choses, des objets, des actants, etc.) avec lesquels les êtres humains prétendent interagir, l'on peut difficilement envisager des

[153] Sur cette possibilité, se référer aux « effets émergents de l'action » de Raymond Boudon, *La logique du social. Introduction à l'analyse sociologique*, Pluriel (Paris: Hachette Littératures, 2001), 53-84; Raymond Boudon, « Théorie du choix rationnel ou individualisme méthodologique ? », *Sociologie et sociétés* 34, nº 1 (2002): 9-34, https://doi.org/10.7202/009743ar.

[154] On comprend déjà que tout refus d'une subjectivité, de la sienne ou de celle d'autrui est toujours le refus d'une formulation ou d'une proposition d'intersubjectivité, donc d'un commun. Si, dans le cas de cette enquête, l'État ou l'entreprise ne peut concevoir le monde des militants que comme un moyen en vue de l'extraction d'une ressource, alors que le militant y voit de la tradition, de l'émotion ou une valeur quelconque, alors un pan entier de la subjectivité militante est ignoré. L'absence d'une telle intersubjectivité mène au basculement dans des modes d'engagements conflictuels.

accords de grande ampleur pour l'action comme dans le cadre du fonctionnement d'une usine. Or, la sociologie des régimes d'action, en étant attentive à l'environnement, invite à prendre en compte dans l'analyse des choses délaissées par les sociologies classiques. Je pense ici à ce qu'il y a *dans* l'environnement, c'est-à-dire une pluralité d'êtres et d'objets, animés et non animés, humains et non humains que les outils développés par la sociologie pragmatique ou la sociologie de l'acteur-réseau ont aidé à saisir, ou de manière générale toutes les *object-oriented ontologies*. Dans ces sociologies, ces entités ne sont pas seulement le support d'une action instrumentale, le moyen en vue d'une fin, mais reçoivent des fonctions diverses qui servent généralement à coordonner des actions entreprises indépendamment ou dans une perspective collective et à révéler la présence d'une subjectivité absente physiquement. L'étude des objets dans l'action profite, par exemple, des sciences cognitives qui démontrent que les artefacts sont porteurs d'une « cognition embarquée », c'est-à-dire qu'ils sont conçus pour conserver, exposer et traiter de l'information afin de fluidifier l'action[155]. Ces approches cognitives, qui révèlent l'existence d'un plan dans l'objet, laissent tout de même place à des improvisations en situation quand bien même tout est disposé pour faciliter un usage efficient des instruments comme dans la cuisine de Bernard Conein et Éric Jacopin[156]. On peut aussi considérer, avec Madeleine Akrich dans ses études sur les objets techniques, que si les objets contiennent un script, un modèle d'utilisation élaboré par des ingénieurs, l'usager (ou plus volontiers un archétype de l'usager) est présent dans leurs esprits dès la conception et, invariablement, au moment du test du produit lors de *focus group*[157]. Laurent Thévenot constate, lui, que les utilisateurs d'objets techniques soumettent les objets usuels à une série d'épreuves de familiarisation qui contreviennent avec les usages et standards imaginés par leurs créateurs. Le plan contenu dans l'objet n'est jamais entièrement respecté et les objets subissent des personnalisations diverses[158]. Ce genre d'analyses, comme celle de Nicolas Dodier sur les « arènes d'habiletés » laisse entrevoir la capacité des acteurs à s'affranchir de l'usage réglé et à développer leur propre habileté avec les objets[159]. Plus proche des préoccupations environnementales, Bruno Latour invite à considérer nos constructions politiques comme des collectifs d'humains et de non-humains qu'il faut réunir dans un projet commun et maintenir ouvert, prêt à accueillir de nouveaux êtres. Ces collectifs doivent également chercher la façon de faire parler ces êtres, comme les éléments de la Nature, par

[155] Donald. A. Norman, « Les artefacts cognitifs », in *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, trad. par Francesco Cara, Raisons pratiques 4 (Editions de l'Ecole des hautes études de sciences sociales, 1993), 15-34.

[156] Bernard Conein et Eric Jacopin, « Les objets dans l'espace. La planification dans l'action », in *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, Raisons pratiques 4 (Paris: Editions de l'Ecole des hautes études de sciences sociales, 1993), 59-84.

[157] Pour quelques exemples de ces travaux, je renvoie aux textes rassemblés dans Madeleine Akrich, Michel Callon, et Bruno Latour, *Sociologie de la traduction: textes fondateurs*, Collection Sciences Sociales (Paris: Ecole des mines de Paris, 2006).

[158] Laurent Thévenot, « Essai sur les objets usuels. Propriétés, fonctions, usages », in *Les objets dans l'action: de la maison au laboratoire*, Raisons pratiques 4 (Paris: Editions de l'Ecole des hautes études de sciences sociales, 1993), 85-111.

[159] Nicolas Dodier, « Les arènes des habiletés techniques », in *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, Raisons pratiques 4 (Paris: Editions de l'Ecole des hautes études de sciences sociales, 1993), 115-39.

l'intermédiaire de représentants[160]. Enfin, il s'agit plus largement de reconnaître la capacité de ces choses non-humaines à résister et à faire agir les humains, c'est-à-dire à disperser la capacité d'agir dans un réseau plutôt qu'à le concentrer exclusivement dans un individu[161]. En effet, sans ce genre de postulat, comment faire sens d'un individu qui affirme avoir agi à cause d'un contrat passé entre une pétrolière nationale et une pétrolière états-unienne ou à cause d'une photo ou d'une vidéo qui dénonce une contamination ? Comme s'il fallait distinguer entre un social tissé qui agit par capillarité et un social tendu qui fait sentir le poids de sa contrainte en se manifestant sous la forme d'une institution.

Sur quelques usages du concept

Les applications du concept sont nombreuses et il convient d'en présenter quelques-unes. La première application notable est, bien entendu, celle qui relève des régimes d'action en justice et qui traite des disputes publiques dont l'architecture est élaborée dans *Les économies de la grandeur* et ses six cités[162]. Le succès du modèle des cités et sa mobilisation systématique dans tout ce qui touche aux controverses socio-techniques, à la dénonciation des scandales, et aux débats dans l'espace public ont eu tendance à promouvoir une vision distordue de la notion de régime d'action en la confondant justement avec celle de cité, ou d'action en justice. Des moments de désaccords, de disputes ou de litiges surgissent lorsque la qualité d'un être est mise à l'épreuve en raison de l'existence d'une pluralité de *cités*, c'est-à-dire d'une diversité d'ordre de grandeur légitime. Or, c'est précisément en raison de l'existence de plusieurs principes d'équivalence fondés sur une morale que l'action en justice peut se prolonger indéfiniment. Pour ne pas perdre ou, plus simplement, pour prolonger la dispute, chaque acteur peut chercher à enrôler de nouveaux êtres, de nouveaux objets, de nouveaux arguments afin d'appuyer son point de vue. Les cités ne sont que des modalités de la critique et de la justification dans le régime d'action en justice. En substance, les cités sont des arsenaux rhétoriques pour les disputes en justice qui n'épuisent en rien la pluralité de l'agir. De sorte qu'il faut recourir à autre chose que la justice et proposer une théorie de l'action n'ayant pas pour seule logique celle de la justification pour clôturer une théorie de l'action. Cette précision est d'une importance capitale pour l'étude des mobilisations sociales, car même si toute activité militante se déploie dans une arène publique, se restreindre au modèle des cités c'est se contenter d'explorer une seule facette de l'engagement.

---

[160] L'exemple séminal étant les coquilles Saint-Jacques de Michel Callon: Michel Callon, « Eléments pour une sociologie de la traduction : La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique (1940/1948-)* 36 (1986): 169-208.

[161] Bruno Latour, *Politiques de la nature: comment faire entrer les sciences en démocratie*, La Découverte poche Sciences humaines et sociales 166 (Paris: La Découverte, 2008), 87-134. Cette idée d'un monde composé d'humain et de non-humain est tributaire de la remise en cause du partage des « modernes » entre la Nature et la Culture. Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes: essai d'anthropologie symétrique* (Paris: Editions La Découverte, 2010).

[162] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification: les économies de la grandeur*, Nachdr., NRF essais (Paris: Gallimard, 2008).

Dans l'essai sur l'*agapè*[163], Luc Boltanski prolonge la réflexion en estimant qu'il existe des situations dans lesquelles les individus ne sont pas sommés d'expliciter et de clarifier leurs actes. Ils se contentent de faire en s'épargnant le travail d'explication. Pour matérialiser cette pluralité de l'action, Boltanski élabore une topographie des régimes d'action à l'aide d'un plan coupé par deux axes. À la verticale, l'axe oppose la paix à la dispute et à l'horizontale la mesure à la démesure. Chacune des quatre régions distinguées étant occupées par un régime d'action (dans l'ordre des aiguilles d'une montre) : justesse, *agapè*, violence, justice. Le quatrième a fait l'objet d'un travail dense dans *De la justification* et Boltanski ne dit presque rien du premier et du troisième. L'objet de l'essai est le second : l'*agapè*[164], une forme d'amour antique, localisé entre les pôles de la paix et de la démesure. En réalité, l'*agapè* est un régime où l'action principale relève du don pur qui exclut toute forme de comparaison ou d'équivalence ou encore la réciprocité, entendue comme anticipation dans l'interaction. Ce don défie l'entendement traditionnel de la séquence maussienne du donner-recevoir-rendre[165]. C'est un don sans contre-don. La suppression de l'agencement temporel signifie qu'il est impossible de planifier le don. Il a lieu, c'est tout. En retour, cette suppression implique aussi qu'aucune mémoire du don ne peut subsister. Sans possibilité de se remémorer le don, puisqu'aussitôt qu'il a lieu, il doit être oublié par le donateur et le donataire, et sans possibilité de le planifier, car le don doit être spontané, l'*agapè* exclut tout mécanisme d'accumulation et donc l'idée même de grandeur ou de petitesse. Toutefois, il s'agit toujours d'un don orienté vers un être qui est le support de cet amour inconditionnel. Par conséquent, l'*agapè* ne se conçoit que dans le cadre d'une relation singulière entre deux êtres capables d'éprouver un amour intense l'un envers l'autre sans jamais poser une quelconque condition aux marques d'affection pour l'autre. En sus d'introduire un pluralisme de l'action, et donc de décentrer l'attention sur le modèle des cités, cette mise au point permet aussi d'envisager comment les individus passent d'un régime à l'autre. Boltanski imagine, successivement, comment un acteur peut glisser de l'amour à la justice — par le désir entravé de donner, par le refus du don qui appelle une explication — et de la justice à l'amour — le renoncement à rendre quelque chose d'équivalent tout en acceptant de recevoir le don. La mise au jour de trois nouveaux régimes (la justesse et la violence en plus de l'*agapè*) dynamise l'architecture des régimes d'action même si le découpage qui l'encadre (les oppositions mesure-démesure et paix-dispute) peut être discuté. L'intérêt de cette réforme permet de comprendre comment les individus se meuvent d'un régime d'action à l'autre

---

[163] Luc Boltanski, *L'amour et la justice comme compétences: trois essais de sociologie de l'action*, Folio Essais 547 (Paris: Gallimard, 2011), 163-295.

[164] En réalité, le régime de l'*agapè* ne peut que se saisir en creux ou dans les plis. C'est en regardant le négatif d'une situation que l'on peut prétendre y accéder. C'est en admettant la pluralité des régimes d'engagements, et en considérant que ceux-ci entretiennent des relations d'opposition et de complémentarité que l'on obtient un semblant d'idée de ce que peut être ce régime d'*agapè*. Mais, plus spécifiquement, la trace qui permet de juger du passage d'un régime à l'autre (et donc d'avoir une idée de son existence) tient à la mobilisation des émotions. Celles-ci servent d'opérateurs de passages, moyens de transport de l'individu d'un régime à l'autre : « C'est en effet à travers les émotions que se manifeste la rémanence d'un régime dans un autre […]. De chacun des régimes, lorsqu'il marche à son pas, l'émotion est absente […]. L'émotion est le produit ici, non seulement de la conversion des conduites, associée au basculement d'un régime dans l'autre, mais aussi des efforts accomplis pour y rester, le plus longtemps possible, au plus près de l'axe à partir duquel ces [deux] régimes pivotent, comme pour les maintenir en contiguïté. » Boltanski, 290-91.

[165] Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in *Sociologie et anthropologie*, 13e éd., Quadrige (Paris: PUF, 2013), 143-285.

quand les diversités du modèle des cités pouvaient laisser penser que chaque cité entendait disposer d'un mode d'action particulier.

Au nombre des tentatives pour mettre en évidence la pluralité des régimes d'action, l'on peut encore citer celle de Philippe Corcuff qui en a identifié deux autres : le régime de l'interpellation éthique et le régime machiavélien[166]. Le premier, inspiré par la phénoménologie du visage d'Emmanuel Levinas, a été reconstitué à partir d'enquêtes menées auprès de personnel hospitalier et désigne « le fait d'être "pris", en pratique et de manière non nécessairement réfléchie par un sentiment de responsabilité vis-à-vis de la détresse d'autrui, dans le face-à-face et la proximité des corps ». L'interpellation éthique consiste à reconnaître dans l'autre un être en détresse et digne de mon attention qui peut s'exprimer dans les limites des soins prodigués dans un service hospitalier jusqu'au don total de soi, en passant par le rejet de cet être souffrant. En outre, en favorisant la singularisation des situations et l'individuation des relations de face-à-face, ce régime de la compassion autorise des formes de communication faiblement verbalisées et plus attentives à la corporéité des interactions interindividuelles. Cependant, et à la différence de l'*agapè* qui est toute en démesure, l'amour sans contrepartie, sans calcul, sans jugement, l'individu engagé dans ce genre de régime d'interpellation éthique voit son action tempérée par quelques principes qui réintroduisent une part de mesure en faisant intervenir des techniques qui permettent de réinstaurer une distance. Le second, le régime machiavélien, aussi qualifié de tactique stratégique, « rend compte d'actions au cours desquelles est activé un espace de calcul liant des fins lointaines publiquement justifiables (associées à un bien commun), des scènes publiques — sur lesquelles pèsent des contraintes de légitimité et de généralité de l'argumentation selon le modèle de la justification — et des scènes plus "officieuses" — où les moyens utilisés et les activités tactiques déployées n'obéissent pas à de telles contraintes, sont plus flexibles d'un point de vue moral ». À nouveau, la différence entre deux états, ou deux degrés dans ce régime permet d'envisager une pluralité d'actions dans un régime (comme l'oscillation entre mesure et démesure dans l'interpellation éthique). Là où le versant stratégique se plie aux contraintes de l'argumentation et de la justification sous le feu de la critique, le versant tactique reconnaît que toutes les fins ou tous les moyens d'une action stratégique ne sont pas publiquement justifiables, mais qu'ils existent ensemble de façons solidaires. Quand la stratégie fixe un horizon légitime, la tactique dessine les moyens, parfois inavouables, parfois tout simplement bricolés.

Dans *L'action au pluriel*[167], Laurent Thévenot imprime une légère modification à la notion de régimes d'action en lui préférant celle de régimes d'engagement. L'accent se déplace d'une sociologie des disputes, des modes de critiques et de justifications, vers une attention sur ce qui permet à l'individu de se coordonner avec soi-même, avec autrui et avec le monde, ceci dans le but de mener une action qui convient[168]. La notion de régime

[166] Philippe Corcuff, « Justification, stratégie et compassion: apport de la sociologie des régimes d'action », *Correspondances*, nº 51 (juin 1998).
[167] Laurent Thévenot, *L'action au pluriel: sociologie des régimes d'engagement*, Textes à l'appui. Politique & sociétés (Paris: Découverte, 2006).
[168] Laurent Thévenot, « L'action qui convient », in *Les formes de l'action*, Raisons pratiques 1 (Paris: Editions de l'Ecole des hautes études de sciences sociales, 1990), 39-69.

d'engagement travaillée par Thévenot repose sur quatre prémisses : une dépendance à l'égard du monde convertie en pouvoir de coordination de portée variable (du proche au lointain), une obligation à maintenir le caractère des relations entre soi et les choses, l'existence d'une prédisposition de soi et des choses afin de garantir la bonne expression de ce qui importe et, enfin, un aspect dynamique des régimes. Premièrement, l'exigence de coordination contenue dans ce modèle se révèle primordiale et repose, comme d'autres constructions pragmatiques, sur une compétence fondamentale au jugement. Préalable à tout engagement, l'individu doit pouvoir formuler un jugement[169] sur la situation afin de délimiter les contours de son action et d'identifier les actants (je, l'autre, le monde et ses objets) qui y prendront part. Par ailleurs, cette compétence au jugement est solidaire de l'exercice constant d'une réflexivité grâce à laquelle l'individu intègre des éléments devenus significatifs dans le cours de l'action. La réussite de l'action ne dépend pas d'une mise à disposition parfaite du monde, mais simplement de son arrangement convenable. Thévenot conçoit donc l'engagement d'abord comme la reconnaissance, par l'individu, de sa dépendance à l'égard du monde et de sa capacité à trouver dans ce monde des ressources pour mener à bien une action. Deuxièmement, l'engagement est toujours soumis à la volonté d'acquérir ou de préserver un bienfait (qui peut être l'engagement lui-même) qui sert d'appui à la reconnaissance de l'individu. L'engagement n'est jamais gratuit. Il est sous-tendu par une logique d'affirmation ou de confirmation de soi associée au maintien de l'intégrité d'un bien. Troisièmement, l'impératif de prédisposition de soi et des choses exige que l'acteur dispose d'une compétence à effectuer des rapprochements entre des situations différentes ou à reconnaître dans une situation donnée une situation passée, c'est-à-dire que les propriétés de certaines choses ou de certains êtres, de l'individu lui-même, doivent être maintenues à différents moments du temps, dans différents lieux, voire dans le cours de l'action lui-même. Quatrièmement, il emprunte l'idée de Boltanski selon laquelle l'on peut passer d'un régime à l'autre.

La principale force des régimes d'engagement de Thévenot réside dans leur capacité à prendre en charge des actions, exigeant une forme de coordination, de différentes portées, depuis des actions personnelles réalisées avec aisance sans autre appui que soi-même dans le monde (le régime du familier) jusqu'à des actions sociales comme celles qu'exigent les situations de disputes publiques (l'action justifiable), en passant par des actions relevant de l'ordre de l'intersubjectif (l'action en plan). Le premier, le régime de familiarité est sans doute l'apport le plus original de la construction[170]. Dans ce cadre, l'individu évolue seul et suppose un monde pré-aménagé et incorporé de sorte qu'il peut agir sans accroc. L'aise dont fait preuve l'individu se traduit dans l'effectuation des actions sur un mode pré-discursif, pré-propositionnel et qui s'appuie sur une modalité sensible de la connaissance faite de sensations lorsqu'il s'agit de perceptions physiques, et de sentiments lorsqu'il s'agit de perceptions affectives. Dans ce régime du proche, l'individu peut nommer ou raconter sans difficulté le lieu et les êtres puisqu'il entretient un commerce familier avec eux. Toute action y est automatiquement coordonnée par l'intimité du geste et les convenances personnelles

[169] Laurent Thévenot, « Jugements ordinaires et jugement de droit », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 47, nº 6 (1992): 1279-99.
[170] On peut en trouver une présentation synthétique dans : Laurent Thévenot, « Le régime de familiarité. Des choses en personne », *Genèses* 17 (1994): 72-101.

prédisposées. Cette prédisposition ne se confond pas avec une appropriation pure et simple, mais elle indique une personnalisation du lien entre l'individu et les choses elles-mêmes individuées (« le » crayon plutôt qu'« un » crayon par exemple). L'unicité de telles situations implique qu'on ne puisse faire appel, pour désigner les choses et les êtres de ce régime, à des appellations standards ou catégoriales. Tout y a été manipulé, façonné, bricolé, arrangé et finalement usé afin d'être disponible pour une utilisation particulière, de sorte que tout renvoie l'individu à lui-même, comme si l'environnement est un reflet de sa personnalité. Dans ce maniement quotidien, les choses sont constellées de repères familiers, construits parfois sur des repères conventionnels, que seule la main experte de l'individu engagé peut reconnaître. Une fois marquées, les choses ne s'abîment pas nécessairement dans des usages routiniers ou habituels, car dans le régime du proche, l'individu continu inlassablement l'exploration de ses aspérités en créant constamment de nouvelles prises, de nouvelles façons d'agir avec. C'est un régime caractérisé par des rapports qui nécessitent une coprésence longue et soutenue, un commerce intense et quotidien qui s'ouvre aux complications provenant de l'extérieur au point que, lorsque les perturbations deviennent trop importantes, la chose peut perdre son caractère familier ce qui contraint l'individu à s'engager dans un régime plus adéquat pour gérer la situation problématique.

Quelques points de ce régime du familier mériteraient des éclaircissements. D'abord, c'est la dimension partagée de ce régime qui n'est pas évidente. Il semble se réduire à un rapport de soi avec le monde sans *alter ego*. Or, si ce genre de situation est quotidien, on comprend moins bien comment l'absence d'autrui peut être aussi radicale. L'autre est toujours présent, d'une manière ou d'une autre, à travers les choses des entours justement. Il est impossible d'imaginer un milieu complètement façonné par une seule subjectivité ne serait-ce que parce que celle-ci se structure grâce à l'effort d'autres subjectivités bienveillantes (les parents, les amis, les mentors) qui accompagnent ou motivent le processus de familiarisation. Ensuite, comme le souligne Jean-Louis Genard dans son commentaire de l'ouvrage, l'idée de familiarité laisse peu de place à une gradation de l'engagement dans un régime du proche[171]. En effet, le proche peut se caractériser par une familiarité toute indifférente comme par un lien très puissant de l'ordre de l'amour ou de l'amitié, alors que Thévenot imagine la diversité, au sein du régime, seulement sur le mode du convenable ou du déroutant. Or, l'intensité de l'engagement risque de jouer sur la perception des résistances ou des déroutes quotidiennes. Dans le proche, ce n'est pas pareil si un objet qui m'est indifférent ne remplit plus sa fonction ou si un héritage de famille est brisé ou altéré. La genèse, l'histoire, la trajectoire des choses dans le régime du proche a nécessairement des conséquences sur les agencements dans lesquels on les introduit. Leur résistance ou leur récalcitrance ne sont donc pas formellement équivalentes.

Les régimes d'action m'ont semblé plus propices à une saisie de l'environnement, des choses non-humaines et inanimées (du moins dans la cosmologie occidentale) qui entourent et peuplent l'action humaine. Néanmoins, l'aspect dynamique me semblait moins travaillé. Non pas qu'il soit inexistant dans les études pragmatiques. C'était d'ailleurs l'objet d'un amendement important de Boltanski, mais aussi de Corcuff et Thévenot. À chaque fois,

[171] Jean-Louis Genard, « Investiguer le pluralisme de l'agir », *SociologieS*, 2011.

cependant, ces constructions laissent l'impression que si divers régimes d'action sont présents, ils ont plutôt tendance à coexister qu'à s'imbriquer les uns dans les autres. C'est-à-dire qu'il n'existe pas de rapport ou de dialectique entre chacun de ces régimes, et le passage d'un régime à un autre se fait par le biais d'un événement problématique comme si l'individu était soudain téléporté dans un autre régime sans parcourir aucune distance entre les deux.

2.2.3. Les « modes d'engagement » comme synthèse opératoire

Le détour par un essai d'explicitation très général des concepts de la sociologie de l'expérience et de ceux de la sociologie pragmatique ne prétend pas épuiser la diversité des définitions que l'on peut en donner ou des usages qui en sont faits. Sans viser à une quelconque exhaustivité, il m'a toutefois semblé nécessaire de procéder à une présentation afin d'en explorer les potentialités. La description, sommaire, de certains d'entre eux (les trois logiques respectives de Dubet, Jauréguiberry ou Vilain ; le modèle des cités et ses extensions, l'*agapè*, l'interpellation éthique, le régime machiavélien ou encore celui de la familiarité) ne participe pas d'un simple exercice d'érudition, mais fait plutôt office d'introduction à ce qu'il a fallu nommer des « modes d'engagement » mis au jour au cours de l'investigation et présentés dans le paragraphe suivant. En effet, plutôt que d'emprunter tels quels les concepts de ces deux styles sociologiques, au risque de les déformer ou de les travestir, j'ai préféré nommer autrement les agencements et les combinatoires de l'action militante anti-extractiviste.

Les deux logiques structurelles des modes d'engagements

Les présents travaux ont permis de reconstituer trois modes d'engagement organisés selon deux axes : un axe horizontal basé sur l'opposition entre tactique et stratégie et un axe vertical qui distingue la quiétude de l'inquiétude.

Le premier axe, à la verticale, oppose la quiétude à l'inquiétude. Il part d'une situation de paix ou de tranquillité apparente, découlant des mondes de la vie quotidienne, qui est mise à mal par le déploiement des industries des hydrocarbures sur ces mondes ordinaires. C'est ce déploiement d'un monde étranger sur des mondes familiers qui suscite à la fois l'expérience de la quiétude et celle de l'inquiétude, laquelle nécessite d'être résorbée par le passage d'une action ordinaire à une mobilisation socio-environnementale. Ce premier axe traduit l'apparition ou la prise de conscience d'un problème, d'ordre socio-environnemental ici, qui génère une crainte, une menace ou de la peur chez les individus. Ce sentiment varie selon que le danger en question, qui peut être le déploiement des industries des hydrocarbures ou certaines de ses expressions comme une fuite de pétrole ou une explosion, est plus ou moins catastrophique, fatal (cause de décès ou de maladie), difficile à prévenir (par incertitude ou en raison de probabilités déficientes), involontaire (un accident, ou une « erreur humaine »), d'origine iatrogène, inéquitable (car il pèse sur certaines populations en particulier et non sur les responsables), menaçante pour les générations futures (s'il met en péril la vie elle-même).

En outre, cette perception du danger et ce glissement vers l'inquiétude tiennent aussi au degré de familiarité à l'égard des potentiels dérangements suscités par les industries des hydrocarbures. Cette accoutumance aux dangers inhérents aux industries des hydrocarbures se différencie selon la connaissance, selon l'habitude, selon les trajectoires historiques collectives ou les biographiques individuelles des lieux et des individus. Cependant, d'une part il faut souligner ici que les militants font part d'une expansion du front pionnier des industries des hydrocarbures. Il est donc nécessaire de partir du principe qu'ils ne sont pas « familiers » de la présence de ces industries, du moins dans la proximité de leur lieu de vie. D'autre part, étant pour la plupart des individus sensibilisés aux questions environnementales, ils sont aussi capables d'imaginer le désastre, c'est-à-dire de le rendre présent et de le rapprocher de soi. Aussi, le degré de crainte qui génère en retour de l'inquiétude ne doit pas s'entendre uniquement à partir de données « objectives », mais aussi à travers les façons, dont les individus se rendent présent les risques contenus dans le déploiement des hydrocarbures.

Ce glissement de la quiétude vers l'inquiétude peut encore se comprendre dans le sens d'un « processus d'extraction de l'activité » de son milieu d'origine selon les mots d'Olivier Borraz. Dès lors qu'une activité soulève des interrogations, des doutes, des inquiétudes, une réponse de la part des riverains et des citoyens concernés consiste à entreprendre d'isoler l'activité, c'est-à-dire de la détacher de son environnement pour la rendre visible et la rendre contestable :

> « L'activité extraite de son cadre d'origine est disponible pour des interrogations, des recherches ou des observations ; celles-ci contribuent à la rendre incertaine, ou du moins à fragiliser les certitudes qui l'entouraient. Les interrogations adressées aux opérateurs privés ou pouvoirs publics produisent des réponses incomplètes, inconsistantes ou insensibles. Les recherches menées sur l'activité, tout en fournissant des résultats, mettent en évidence de nouvelles incertitudes dans l'état des savoirs. Les observations visuelles révèlent des pratiques illégales, incohérentes, indicibles. Bref, les épreuves auxquelles est soumise l'activité extraite de son cadre d'origine contribuent à la doter d'incertitudes nouvelles. »[172]

Le processus d'extraction (la génération de l'inquiétude) consiste à détacher une activité d'un environnement donné pour se voir attribuer des incertitudes qui portent sur l'activité elle-même, ses acteurs, ses usages, ses logiques, son origine, sa temporalité, etc. En conséquence, ce processus doit être compris au regard d'une dynamique locale qui consiste à interroger le bien fondé de la présence de cette activité. Fait-elle partie du lieu, comme participant à une certaine essence du lieu ? Est-elle « naturalisée » ? S'agit-il plutôt de s'opposer au développement d'une activité nouvelle ? Borraz introduit progressivement cette idée que le processus d'extraction mène à entreprendre des actions collectives consistant à faire d'un phénomène dérangeant à un niveau individuel ou restreint, une controverse publique qui se trouve pleinement du côté du pôle inquiet de l'axe quiétude-inquiétude. Or, ce passage d'un pôle à l'autre impose de prendre en considération une autre logique structurelle.

Le second axe, à l'horizontale, reconnaît l'existence d'une action téléologique, c'est-à-dire « en vue de ». Quel que soit son nom (fin, finalité, objectif, but, plan, etc.) l'action se pose toujours un terme, fût-il le terme de l'action elle-même dans la *praxis* aristotélicienne.

---

[172] Olivier Borraz, « Pour une sociologie critique des risques », in *Du risque à la menace: penser la catastrophe*, 1re édition, L'écologie en questions (Paris: Presses universitaires de France, 2013), 65.

Aucun mode d'engagement ne peut ignorer cet aspect. Donc il n'existe pas, ici, un mode d'engagement pur du plan, de la planification ou de l'instrumentalisation, dont il faudrait dévoiler l'existence afin de mettre à jour les intérêts masqués des acteurs. D'une part, parce qu'il serait naïf de penser que les militants ne sont pas « intéressés », entendu au sens large d'avoir un intérêt à agir, et seraient, au contraire, animés par un altruisme pur. D'autre part, parce qu'il semble impossible d'envisager qu'un individu conscient de son action puisse concevoir qu'elle soit sans intérêt ou sans but, du moins initial. La permanence ou la versatilité de cette fin, c'est-à-dire la volonté de persévérer dans cet objectif ou alors de l'amender en fonction des circonstances, étant justement le genre de problèmes, ou plutôt de possibilités, soulevé par les approches pragmatiques en général. En d'autres termes, la finalité existe et c'est l'individu qui, au cours de l'action, décide de la maintenir, de l'ajuster ou de l'abandonner[173].

C'est pourquoi, dans l'économie générale des trois modes d'engagement analysés, l'idée de plan ou de planification, c'est-à-dire d'une fin ou d'un but à l'action, est intégrée sous la forme d'un continuum opposant, selon les mots de Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien*[174], la tactique à la stratégie. La *stratégie* est alors :

> « [...] le calcul (ou la manipulation) des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir (une entreprise, une armée, une cité, une institution scientifique) est isolable. Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un propre[175] et d'être la base d'où gérer les relations avec une extériorité de cibles ou de menaces (les clients ou les concurrents, les ennemis, la campagne autour de la ville, les objectifs et objets de la recherche, etc.). »[176]

La *tactique*, quant à elle, est :

> « [...] l'action calculée que détermine l'absence d'un propre. Alors aucune délimitation de l'extériorité ne lui fournit la condition d'une autonomie. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. [...] Elle n'a pas le moyen de se tenir en elle-même, à distance, dans une position de retrait, de prévision et de rassemblement de soi : elle est mouvement [...] elle n'a donc pas la possibilité de se donner un projet global ni de totaliser l'adversaire dans un espace distinct, visible et objectivable. Elle fait du coup par coup. Elle profite des « occasions et en dépend, sans base où stocker des bénéfices, augmenter un propre et prévoir des sorties. [...] Ce non lieu lui permet sans doute la mobilité, mais dans une docilité aux aléas du temps, pour saisir au vol les opportunités qu'offre un instant. Il lui faut utiliser, vigilante, les failles que les conjonctures particulières ouvrent dans la surveillance du pouvoir propriétaire. »[177]

---

[173] Il va de soi que si l'analyse de l'action se poursuit et que l'individu opère un retour réflexif sur la finalité originelle de son action et la finalité atteinte (ou temporairement atteinte) de son cours d'action, il sera confronté à un besoin de mise en cohérence et, le cas échéant, de justification auprès d'une tierce personne. Mais ceci dépasse déjà cette discussion consacrée à l'aspect téléologique de l'action.

[174] Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Nouvelle éd, Folio essais (Paris: Gallimard, 2010).

[175] Il poursuit à la page suivante (p.60) que le propre permet de capitaliser les ressources (de quelque type que ce soit) qui sont alors préservées des sévices du temps et qui donc ne se dégradent pas. La mise à disposition de ces ressources permet donc de planifier, d'anticiper, de prévoir ce qui permet de bénéficier d'un immense avantage « stratégique » lié à ce procès d'accumulation et de thésaurisation. Il ajoute que la stratégie n'est pas un bloc monolithique et immuable. A savoir, le capital « utile » dépend de la situation et qu'il peut probablement être converti.

[176] Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, 59.

[177] Certeau, 60-61.

En d'autres termes, il existe deux gradations ou deux niveaux d'action téléologique pour de Certeau. Le premier est celui qui définit un cadre général dans lequel sont définis les règles de l'engagement, les modalités d'agir qui sont admises. Sortir de ce cadre consiste à rompre un ordonnancement général. Le second évoque l'existence d'une multiplicité d'actions qui survient à un niveau inférieur et cherche à ménager des espaces de liberté, d'autonomie et de création. La *tactique* n'a pas vocation à changer les règles du jeu (la *stratégie*), mais, par l'intermédiaire de ses coups, elle a pour ambition de lézarder l'édifice stratégique et de l'affaiblir, ou simplement de lui notifier son indifférence. De Certeau complète cette dualité par les concepts de *mémoire* et d'*occasion*. Afin de déstabiliser la *stratégie*, la *tactique* doit saisir des *occasions*. D'une situation initiale qui consiste en moins de force, la *tactique* parvient à produire plus d'effets grâce à la mobilisation de la *mémoire* en un laps de temps très court : l'*occasion*. La *mémoire* constitue un stock qui se déverse à un moment donné (l'*occasion*, l'opportunité) pour modifier la situation initiale. D'une situation statique, d'un état, on passe à un agir, à un faire lorsque la *mémoire* est mobilisée par les acteurs. Invisible, la *mémoire* n'existe que dans les réminiscences, les expériences et les imaginaires. Elle devient visible par ce processus d'*effectuation* qu'incarne l'*occasion*. Ce n'est que dans ces circonstances que la *stratégie* peut vaciller.

Au regard de cette distinction, il devient plus compréhensible pourquoi les trois régimes d'engagement de Thévenot ne conviennent pas pour cette étude, pas plus que le régime machiavélien de Corcuff qui fait, pourtant, lui aussi appel à la distinction entre tactique et stratégie. En répartissant différemment, selon les régimes d'engagement l'aspect tactique ou stratégique du plan, Thévenot considère que certains agencements de l'action sont plus ou moins disposés à des planifications. Pour lui, c'est d'ailleurs le régime de l'action en plan qui l'incarne le plus complètement. Le régime familier, quant à lui, est une somme d'actions presque instinctives. Or, il semble difficile d'envisager dans le cadre d'une pragmatique de l'action qu'un régime d'action puisse être dépourvu d'un plan, même fragile, même mal fagoté. Quant à Corcuff, la double structuration fait écho à son régime machiavélien à ceci près que l'idée de l'action téléologique est, à nouveau, présente pour chacun des trois modes d'engagement identifié, alors qu'il semble en désigner un seul qui oscille entre tactique et stratégie. En fait, l'idée de cet axe tactico-stratégique est finalement plus proche des logiques instrumentales ou utilitaires mises en avant par les sociologues partant de l'expérience sociale.

Dans le schéma (Figure 1), seul le mode d'engagement du « sel de la vie » occupe la partie supérieure caractérisée par la quiétude, car je tiens pour évident que toute mobilisation sociale orientée dans la défense ou la préservation d'un bien traduit une inquiétude à l'égard du statut ou de l'intégrité de bien et du monde de la vie quotidienne dans lequel il est intégré. Dans le cas des protestations contre les exploitations d'hydrocarbures dans le gisement de Vaca Muerta c'est l'apparition d'un sentiment d'inquiétude, de préoccupation ou d'angoisse qui suscite la réunion d'individus dans l'« espace public » et le passage à d'autres formes d'engagement, dans l'opportun et dans la critique. Ce que je distingue, en outre, c'est qu'à mesure que les individus progressent vers ces régimes d'action de l'inquiétude, ou de la déprise, ils sont soumis à des contraintes de publicité, c'est-à-dire de recevabilité, de leurs demandes et revendications qui diminuent l'expressivité qui anime le régime du sel de la vie.

Les deux autres régimes occupent chacun un quart du champ dans la mesure où il m'a semblé plus adéquat d'identifier le régime de l'opportun comme un régime principalement tactique, qui cherche à tester les forces en présence, tandis que le régime de la critique relève du registre stratégique puisqu'il vise plus directement à changer l'ordonnancement de la société.

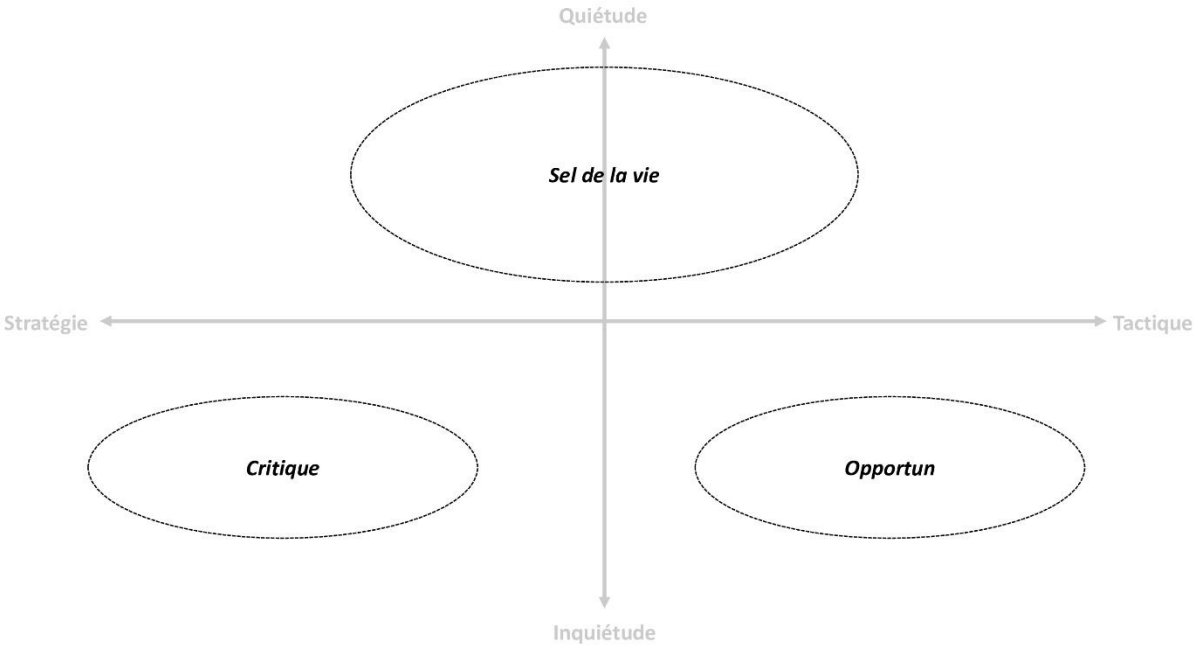


Figure 1 : Les trois modes d'engagements

Quelques précisions supplémentaires s'imposent. Bien que j'identifie trois modes d'engagement, cela ne signifie pas que chacun soit structuré rigoureusement de la même façon. Leur organisation sur un plan à deux dimensions induit nécessairement des gradations et des distinctions. Surtout, l'existence d'un seul mode d'engagement dans la partie supérieure et des deux autres dans la partie inférieure renvoie clairement à une différence. C'est, par exemple, le cas du rapport au temps de chacun de ces régimes. Là où le régime du sel de la vie se réfère au temps comme durée, c'est-à-dire comme vécu, et fait appel à la mémoire, voire à une mémoire collective, les deux autres (l'opportun et la critique) se rapportent au temps historique comme collection d'événements dont les significations sont plus ou moins arrêtées. L'action qui se déroule dans chacun de ces modes d'engagement n'a donc pas le même rapport avec l'oubli et la reconnaissance, l'apparition et la disparition, le proche et le lointain, etc. C'est encore le cas de leur relation vis-à-vis de l'intersubjectivité et du social. Le mode du sel de la vie est un mode d'engagement de la proximité et du familier, de l'interaction en face à face, c'est-à-dire entre êtres agissants. La dimension collective de ce régime doit être appréciée parfois à la lumière d'un monde-plus-qu'humain. Les modes de l'opportun et de la critique, quant à eux, font intervenir des personnes et des institutions, c'est-à-dire des citoyens réunis dans des collectifs (des mobilisations sociales) confrontés à d'autres entités (des citoyens, des fonctionnaires, des personnes morales, comme les entreprises) qui s'incarnent parfois dans des institutions. C'est là encore un effet du passage de la quiétude à l'inquiétude : les visages et les noms disparaissent devant les sceaux et les titulatures. Néanmoins, chacun de ces modes d'engagement partage les interactions, les

complémentarités, les interdépendances et les oppositions qui font qu'ils participent tous d'une même économie générale de l'action militante anti-extractiviste.

Les trois modes d'engagement

Trois modes d'engagement ont été distingués selon les deux logiques structurelles présentées ci-dessus. Le premier est une modalité de la quiétude où tout se tient que j'ai choisi de qualifié de « sel de la vie »[178] puisqu'il est composé d'une foule d'usages et de pratiques ordinaires qui donnent sa saveur à la vie quotidienne. Les deux autres désignent les modes d'engagement proprement militant se distinguant par la perspective tactique (pour le mode de l'opportun) ou stratégique (pour le mode de la critique) qu'ils font primer. Ils ont, en outre, tous été identifiés à partir d'un élément précis (respectivement la « prise sensible », le « mode d'action » et « l'argument ») qui permette de saisir l'enjeu de chacun de ces modes d'engagement.

Un engagement dans la quiétude

Le mode d'engagement du « sel de la vie » décrit un état de paix où l'action des individus est toujours ajustée à la situation. Les individus sont à l'aise dans leur environnement parce qu'ils le connaissent et en anticipent les réponses selon ce qu'ils décident d'entreprendre. Ce qui est au cœur de ce régime c'est donc la défense d'une relation au monde, d'un usage du monde qu'il juge bon et qui se traduit dans des pratiques ordinaires. Ces activités sont souvent présentées comme des activités ludiques, mais elles désignent aussi une certaine forme d'expertise vis-à-vis de l'environnement. En fait, il y a une homologie entre la pratique et la tenue du monde. Si la première se déroule sans embûches, alors le monde est jugé sain. À l'inverse, si les gestes et les plans s'avèrent infructueux, alors quelque chose cloche. Enfin, ces pratiques sont à l'origine d'un certain attachement à l'environnement parce qu'elles sont toujours plus qu'une simple succession d'actions entreprises en vue d'une fin. En elles se logent des mémoires, des affects et d'autres choses qui leur confèrent une valeur incommensurable.

Dans *Experts et faussaires*, Christian Bessy et Francis Chateauraynaud décrivent un « art de la prise » fondée sur une attention aux choses, aux êtres comme aux objets, qui peuplent les entours des individus. Cet « art de la prise » évoque la compétence à l'expertise qui réside en chaque individu qui habite un monde propre. Cette compétence à l'expertise, comme capacité à authentifier, est universelle même si elle se décline dans des modalités différentes selon les milieux. Dans leur définition, la prise est un point de rencontre entre des repères inscrits intentionnellement dans les choses par leurs créateurs, servant d'interface pour être manipulés, et des plis correspondant à des traces d'une utilisation particulière plus ou moins indélébile. Le repère signale une cognition embarquée ou disséminée dans la chose et fait référence à un espace de calcul et à un réseau préexistant. Le pli fait référence à une

[178] J'emprunte ici la belle expression de Françoise Héritier : Françoise Héritier, *Le sel de la vie: lettre à un ami* (Paris: Odile Jacob, 2012).

mémoire et à un passage. Si le pli indique un usage spécifique d'une chose, il n'est pas synonyme de singularité puisqu'il peut être emprunté par une diversité de personnes. Le repère qualifie la chose en lui octroyant des qualités ; le pli s'éprouve dans un corps-à-corps qui excite des sensations. La notion de prise fait intervenir à la fois des savoirs établis qui permettent de qualifier l'être en question à partir d'indicateurs objectifs tout en engageant l'expérience phénoménale de l'individu. L'être problématique est soumis à des tests par l'intermédiaire du corps et des dispositifs sensoriels qu'il abrite. De cette façon, la prise surgit d'un contact (plus ou moins direct) entre l'enveloppe physique et un matériau. En éprouvant de cette façon des choses qui prétendent à l'existence sous une forme propre et dans un milieu donné, les individus-experts produisent des prises qui déterminent, *in fine*, l'authenticité ou non de la chose, c'est-à-dire sa conformité ou son caractère aberrant dans la situation en question.

L'idée d'accoler à « prise » l'adjectif « sensible » n'est pas neuve. Laura Centemeri a déjà exploré cette voie dans un article consacré à la modification des rapports des habitants avec leur lieu de vie à la suite de la catastrophe industrielle de Seveso en Italie[179]. Dedans, elle défend l'idée que les prises sensibles témoignent d'une manière ordinaire de tenir à l'environnement, et d'être (main)tenu par lui. L'environnement est compris comme la matérialité de ce qui nous entoure en même temps qu'une réalité partagée et mise en valeur : « Ce qui vaut, dit-elle, l'est par une opération de rapprochement à partir de prises sensibles. Dans l'espace "proche", on rapproche, en effet, des êtres à soi (et des êtres entre eux) à partir d'un soi vécu comme être attaché à l'environnement ». Ces prises sensibles s'entendent comme des « repères » pour des rapports aux choses et aux autres fondés sur une proximité que seul peut éprouver celui qui habite le lieu, celui qui l'a « plié » à sa volonté. La prise sensible participe ici, dans le cadre d'une controverse, d'un langage de valuation qui franchit difficilement l'épreuve de sa publicité en raison d'une incommensurabilité intrinsèque. Ces prises sensibles ne souffrent aucune mise en équivalence de sorte qu'une catastrophe naturelle ou techno-industrielle qui l'abîmerait ou la détruirait équivaut à l'effondrement total de la relation de familiarité. Et ce type de dommage appelle donc une forme de reconnaissance qui ne peut pas s'envisager dans des logiques compensatoires.

Ce qui est au cœur, enfin, de cette notion de « prise sensible » c'est, qu'en tant qu'élément du quotidien, il est également possible de la rapprocher d'un « usage du monde ». Elles ne constituent pas des mœurs qui incarneraient un sens moral de la société. C'est d'ailleurs plutôt l'inverse puisque la morale développementiste, celle qui consiste à pousser à l'extraction des hydrocarbures pour parvenir à un niveau de croissance satisfaisant contrevient à la pérennité de ces « prises sensibles ». À l'inverse, ces dernières relèvent plutôt d'un domaine non régulé par la morale (officielle) et traduisent un rapport individualisé au monde. En ce sens, comme l'écrit Salvador Juan, si les « coutumes et règlements orientent l'action axiologiquement, les usages sont des normes pures détachées de toute référence morale »[180]. Ces usages sont d'abord un moment d'expérimentation d'un sentiment de liberté et de

[179] Laura Centemeri, « L'apport d'une sociologie des attachements pour penser la catastrophe environnementale », *non publié*, 2015, 1-10.
[180] Salvador Juan, *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*, 1. éd, Le sociologue (Paris: Presses Univ. de France, 1995), 176-77.

créativité personnel. Pour autant, cela ne signifie pas que l'usage n'exprime aucune forme de contrainte, mais celle-ci s'avère plus diffuse, plus discrète et, à nouveau, individualisée. Ce qui « contraint l'action individuelle est le jeu des interdépendances liées aux situations matérielles de la vie quotidienne. Étant relativement stables, ayant une certaine inertie, elles engendrent le caractère répétitif du quotidien (qui n'est pas toujours journalier, mais aussi hebdomadaire, voire mensuel ou annuel) »[181]. Ces usages ne sont pas des « routines » même si certaines d'entre elles peuvent composer les premières. Des routines sont présentes dans la prise sensible, qui leur confère une certaine stabilité et une certaine sécurité. Comme l'écrit le sociologue de la vie quotidienne, « *une absence totale de routines correspondrait à une véritable "horreur socio-anthropologique" personnellement vécue.* Car la routine libère d'avoir à décider trop souvent. Imaginons une vie quotidienne sans routines : elle serait *chronophage* à l'extrême et très *énergivore* […]. Les automatismes permettent de rationaliser la vie pour accumuler les activités, mais aussi de penser à autre chose, de s'évader, voire de créer. »[182]. En tant qu'usage composé par des routines, les prises sensibles ont aussi un versant systémique. Ces « prises sensibles » ne sont pas pure création de l'individu. Elles nécessitent l'existence d'un monde prédisposé tant matériellement qu'idéalement. C'est dans ce second cas qu'interviennent, quoique de façon diluée, les institutions et les représentations collectives, le *social*, qui valorisent des pratiques ordinaires, souvent ludiques, comme un moment de repos, de restauration des forces de l'individu, ou encore de contemplation.

Un engagement tactique

Un mode d'engagement de l'opportun est identifié à partir du moment où les dégradations et les menaces à l'égard des mondes de la vie nécessitent ou incitent certains individus, unis par un même souci, à se réunir et à agir de concert. Dans ce mode d'engagement, ce qui est en jeu sous la forme d'une pratique ordinaire personnalisée dans le mode de la quiétude se trouve recodé en un bien commun. Pour le défendre ou préserver, les individus qui deviennent à proprement parler des militants, forment ou rejoignent des collectifs contestataires selon des affinités électives qui sont propres à chacun et, au sein de ces groupes, mènent des actions collectives dont la finalité consiste à s'attaquer à un édifice de pouvoir. Le mode de l'opportun est donc principalement étudié à travers les modes d'action collectifs, les formes concrètes de l'action collective. C'est dans ce mode d'engagement que sont portés des coups, auxquels répondent des contre-coups tactiques.

Le concept de répertoire d'action collective mis en lumière par Charles Tilly permet d'avoir une idée plus précise de ce que l'on peut entendre par coups et contre-coups tactiques[183]. Pour Tilly, le répertoire désigne l'existence d'un ordonnancement spécifique de

[181] Juan, 199.
[182] Salvador Juan, « Le concept de routine dans la socio-anthropologie de la vie quotidienne », *Espace populations sociétés* 1-2 (2015): non paginé.
[183] Parmi toutes les productions de Tilly sur la question, on retiendra : Charles Tilly, *Contentious Performances*, Cambridge Studies in Contentious Politics (Cambridge ; New York: Cambridge University Press, 2008); mais aussi l'ouvrage co-signé avec Sydney Tarrow: Charles Tilly et Sidney G. Tarrow, *Contentious Politics*, Second revised edition (New York, NY: Oxford University Press, 2015).

la performance protestataire dans un lieu et dans un moment donné. Selon le contexte, et selon les acteurs engagés dans un conflit social, les collectifs choisissent des modalités d'action au sein d'un répertoire de contestation, de sorte qu'au sein d'un répertoire de contestation propre à une société à un moment historique l'on peut distinguer des répertoires tactiques avec lesquels composent les différents groupes engagés. À l'auteur d'expliquer que les choix dépendent principalement de la définition de la situation polémique dans laquelle sont engagés les individus, mais aussi des compétences dont ils disposent pour mettre en œuvre certains modes d'action, ou encore selon la représentation de leur cause qu'ils cherchent à promouvoir, etc. Tilly, en tant qu'historien, a d'abord distingué l'existence de deux répertoires : l'un pré-moderne paroissial — particulier et patronné — et l'autre moderne national — autonome et modulaire — auxquels certains ont tenté d'ajouter un troisième répertoire transnational. On peut, bien entendu, discuter à outrance d'une telle stabilité et mettre en évidence la capacité des groupes protestataires à innover à l'heure de l'action collective, et affiner toujours plus la taxonomie des répertoires de contestation et des répertoires tactiques[184]. Par exemple, Camille Goirand note, à propos de l'Amérique latine, l'érosion des répertoires d'action liés aux luttes du travail en faveur de nouveaux répertoires tactiques qui s'accompagnent d'un rapport plus ambigu à l'égard de la démocratie, en se cristallisant autour de l'affirmation d'identité culturelle ou d'une autonomie accrue à l'égard des pouvoirs politiques marqués par les séquelles des dictatures ou des crises économiques liées aux Plans d'Ajustement Structurels[185]. C'est d'ailleurs dans cette dynamique que sont apparues les assemblées, des modalités d'organisation et des actions, très répandues dans le mouvement socio-environnemental argentin (et présentées plus loin). L'étude du répertoire d'action collectif du militantisme anti-extractiviste, dans le cas de la mobilisation contre le projet d'exploitation de Vaca Muerta, permet d'obtenir une lecture plus fine à la fois de l'identité des individus impliqués et de la dynamique conflictuelle de cette lutte socio-environnementale.

Il faut encore préciser un point. J'éprouve une certaine réticence au moment de décrire et d'analyser ce mode d'engagement de l'opportun dans la mesure où il dévoile les tactiques mises en place par des collectifs en situation de subalternité. Confronté à des pouvoirs politiques et des pouvoirs économiques qui disposent de ressources sans communes mesures avec les leurs, je ne peux que ressentir une gêne à formuler des réflexions sur ce mode d'engagement, *a fortiori* dans le contexte académique de ces travaux de thèse. Il y a quelque chose d'ambivalent dans la recherche sur les mouvements sociaux de la part des *social scientists*. D'une part, certains se disent ouvertement solidaires, voire engagés aux côtés, des mouvements qu'ils observent, ce qui rend d'autant plus étrange la tâche d'objectivation de ces pratiques à laquelle il se livre dans la perspective d'accumuler du capital académique. D'autre part, ces mêmes *social scientists*, revendiquant souvent une posture « critique », prétendent ainsi outiller les luttes sociales par leur travail d'enquête tout en offrant un nombre de prises inquiétantes aux acteurs qui s'opposent à ces mêmes mouvements. À trop décrire, à trop

[184] Pour une belle présentation du concept voire : Olivier Fillieule, « Tombeau pour Charles Tilly. Répertoires, performances et stratégies d'action », in *Penser les mouvements sociaux*, éd. par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, Recherches (Paris: La Découverte, 2010), 77-99.

[185] Camille Goirand, « Mobilisations et répertoires d'action collective en Amérique Latine », *Revue internationale de politique comparée* 2, nº 17 (2010): 7-27.

analyser ces mouvements, l'on en révèle nécessairement les faiblesses, et pas seulement aux militants. Aussi, je ne peux m'empêcher de penser que ce genre de travaux, mettant l'accent sur l'analyse stratégiste des mouvements sociaux, constitue en partie un risque pour l'action protestataire, surtout quand des laboratoires travaillent conjointement avec des intérêts économiques à produire des analyses tactico-stratégiques. Pour autant, il ne s'agit pas de délaisser cet objet d'étude, ne serait-ce qu'en raison du rôle que jouent ces collectifs dans les sociétés contemporaines. Mais l'on ne peut s'empêcher de relever ce hiatus entre une certaine déontologie qui exige, en effet, de procéder à l'analyse de la donnée, l'éthique qui pourrait interdire une telle pratique et l'intérêt professionnel, personnel ou militant de l'observateur. Dans le cas présent, et en schématisant, il faut reconnaître que la déontologie et l'intérêt l'ont emporté. Évoquer ce mode de l'opportun, procéder à une analyse tactico-stratégique de la mobilisation, me permet en effet de compléter la fresque des modes d'engagement qui serait demeurée, autrement, orpheline d'une grande partie d'elle-même. Par ailleurs, elle s'avère même indispensable, car c'est en partie au sein de ce mode de l'opportun que se dessinent les linéaments du troisième mode d'engagement.

Un engagement stratégique

Un dernier mode d'engagement a été identifié à partir des arguments échangés et des joutes argumentatives qui ont constitué la controverse autour de la fracturation hydraulique. L'analyse des entretiens et des productions militantes pointe vers l'existence d'un mode d'engagement critique à visée stratégique. Ce mode d'engagement tend à s'attaquer aux éléments les plus fondamentaux des pouvoirs auxquels ils s'opposent, c'est-à-dire les principes sur lesquels ils sont fondés. En ce sens, ils ne sont pas seulement des coups tactiques qui testent les forces d'un pouvoir qui défend les exploitations d'hydrocarbures, mais bien une tentative pour révéler l'iniquité qui est occultée par ces formes de pouvoir.

L'exercice d'un sens critique tend à indiquer l'existence d'un sentiment d'injustice. À cet égard, les constructions de la sociologie pragmatique auraient pu servir à mettre en évidence l'existence d'une cité verte, ou de recouvrir la grammaire d'une cité écologique, mais elle a rapidement été abandonnée. Le modèle des cités, s'il se présente sous la forme d'une sociologie de la justification, suppose la possibilité d'aboutir à des compromis pour satisfaire un monde commun. Or, la majorité des militants se retranchent dans une critique radicale de la technique de la fracturation hydraulique et du complexe industriel qui le sous-tend, ce qui laisse peu de place à un arrangement. Par ailleurs, plusieurs chercheurs comme Claudette Lafaye et Laurent Thévenot[186] ou Bruno Latour[187] ont déjà soulevé les apories d'une cité verte. Les enquêtes sur l'existence d'une cité écologique aboutissent, peu ou prou, toutes aux mêmes conclusions : son échec, son tâtonnement, voire son incompatibilité avec le modèle des cités.

---

[186] Claudette Lafaye et Laurent Thévenot, « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue française de sociologie* 34, nº 4 (1993): 495-524, https://doi.org/10.2307/3321928.
[187] Bruno Latour, « Moderniser ou écologiser : à la recherche de la septième cité », *Ecologie & Politique*, nº 13 (1995): 5-27.

L'argumentation écologique serait façonnée par les modes de justifications préexistantes. La cité écologique ferait preuve d'une force d'adaptation significative en piochant ses critiques et ses justifications dans les cadres argumentatifs déjà édifiés en cité à part entière. Ses modalités d'évaluation des grandeurs seraient négociées en situation par une diversité d'acteurs de sorte que la cité verte est, principalement, une cité éclatée dans les différents modèles. L'argumentation écologique se satisfait donc, en partie, de formes particulières de critique et de justification déjà consolidées dans des cités tant que la comparaison reste au niveau des principes supérieurs communs invoqués. Mais peut-elle bâtir un système indépendant ? Quel serait son principe supérieur commun ? Qui sont les grands et les petits ? Lafaye et Thévenot identifient la grandeur à tout ce qui concourt à la protection de l'environnement et témoigne d'un souci pour la Nature, et la petitesse à ce qui la pollue et la contamine. Latour estime plutôt que la grandeur tient à la reconnaissance de l'incertitude et de l'aspect changeant des liens entre humains et non-humains et la petitesse à l'existence de liens solides et intemporels. Ensuite, ce sont les modes d'évaluation et de mise en équivalence entre les êtres qui sont difficiles à établir. Quelles métrologies faut-il employer quand on a affaire à des choses incommensurables, incomparables ? Les taux, les seuils et les plafonds pourraient faire office d'objectivation de la « verdure » d'un être en fonction du gradient de pollution qu'il contient. Toujours est-il que, pour beaucoup, la cité verte demeure encore insuffisamment outillée.

Enfin, à un niveau plus fondamental, dès lors que l'on tente de trouver une équivalence à chacun des postulats fondamentaux de la cité, on comprend qu'une argumentation écologique déborde ce type de construction. Les cités sont régies par un postulat de commune humanité qui achoppe dès lors que l'on entre dans le domaine de la critique et de la justification écologique. En effet, cet ordre de discours ne traite pas seulement d'humains, mais d'êtres en général : d'humains et de non-humains, de choses animées et de choses inanimées, des êtres inexistants dans la réalité présente parce qu'ils sont morts, à venir ou divins. L'introduction de nouveaux êtres mène tout droit à un amendement au principe de commune dignité. Une seconde étape vers un ordre écologique consisterait alors à introduire à un amendement à ce principe d'humanité trop humain, car, après tout, n'est-on pas moins qu'un homme lorsqu'on est juste humain ? L'intérêt ici consiste à rappeler que toute notion de justice ne peut intervenir sans le recours aux non-humains. L'introduction des nouveaux êtres pose également un problème au principe de différence selon lequel il existe des positions sociales différenciées à distribuer aux membres de la cité ainsi qu'au principe d'ordre selon lequel ces positions sociales sont hiérarchisées. Or, l'argumentation écologique a du mal à procéder à ce genre de classement. Est-il plus juste de défendre une espèce ou les individus de l'espèce ? Doit-on préserver des ensembles biochimiques systémiques comme les biomes où les sphères qui parsèment le globe plutôt que des écosystèmes plus bas sur l'échelle de la généralité ? Comment faire place à un principe de différence et à un principe de hiérarchisation face à cette diversité et même face à l'incomplétude des savoirs quant à ce qui compose cette diversité ?

En réalité, il est impossible de recouvrir une grammaire formelle d'une cité verte dans la mesure où la justification écologique contrevient à trop de ces principes fondateurs. C'est que la cité verte n'est pas seulement une construction issue d'une philosophie politique

classique qui existerait quelque part dans un manuel des Lumières, mais également l'œuvre de la science qui s'élève en porte-parole d'êtres non-humains et d'êtres inanimés ou encore de profanes dont le savoir gît dans la pratique. Par ailleurs, ce problème du porte-parolat se double de celui de la manière d'amener les arguments qui justifient la cause. Aussi, plutôt que de ramener chaque argument à une philosophie politique, j'ai jugé plus judicieux de m'intéresser au contenu, à la forme rhétorique et au lieu de l'expression de ces arguments des pro- et anti-*frackings*[188].

2.3. Relancer le débat sur l'extractivisme et l'anti-extractivisme

Les sections précédentes ont permis de délimiter les bornes du sujet de l'étude, des mobilisations anti-extractivistes opposées à l'exploitation d'une formation d'hydrocarbures non conventionnels, en énumérant quelques points d'observation. Les deux sections suivantes proposent de préciser le cadre épistémologique et méthodologique de ces travaux. En effet, j'ai ressenti une certaine insatisfaction ou un sentiment d'incomplétude quant aux analyses de l'extractivisme et de ses résistances qu'il s'agit maintenant de préciser.

2.3.1. Critique et enchaînement à la critique

Loin d'être exclusives, les unes des autres, les définitions de l'extractivisme et dans une moindre mesure les analyses des résistances à l'extractivisme ont plutôt tendance à converger dans des acceptions systématiques. En partant d'une définition primordiale critiquée pour son caractère trop descriptif, on l'a vu, des chercheurs de disciplines variées ont eu tendance à enrichir la portée du concept jusqu'à ce qu'ils en viennent à désigner un « système » qui organise les relations sociales. Similairement, l'analyse des mobilisations socio-environnementales contre l'extractivisme a tendance à insister sur les déterminismes (notamment spatiaux) de ces conflits avant de procéder à des analyses multidimensionnelles de leurs causes et de leurs conséquences. En bout de course, ces conflits sont ramenés à des questionnements autour de la globalisation et de la démocratie ou de la formation de l'État. Les approches plus « critiques » se focalisent, quant à elles, sur les potentiels d'émancipation contenus dans ces mobilisations.

Dans cette dynamique, l'extractivisme et les mobilisations afférentes ne sont plus des faits objectivés à partir de quelques indicateurs, dont le choix est toujours tendancieux, mais des événements compris dans une logique économico-géopolitique qui fait système. En effet, comme le note Bednik : « une grande partie de ces analyses, tout comme le cadre théorique général qu'elles mettent à disposition de ceux qui luttent contre l'extractivisme sur le terrain,

[188] D'après Francis Chateauraynaud: « La portée d'un argument se mesure ainsi à la liste des arènes qu'il peut traverser sans subir modification radicale […]. Un bon argument est non seulement capable d'affronter la durée, mais il construit sa propre temporalité en fixant des relations plausibles entre séries passées, situations présentes et épreuves futures. » *in* Francis Chateauraynaud, *Argumenter dans un champ de forces: essai de balistique sociologique*, Pragmatismes (Paris: Pétra, 2011), 120-21.

privilégient l'approche économico-géopolitique, inscrite dans la perspective historique du paradigme *centre-périphérie* et dans la continuité de la critique structuraliste *dependentista* de la spécialisation "primo-exportatrice" des économies latino-américaines »[189]. À cet égard, et qu'on le nomme extractivisme ou néo-extractivisme, ce système devient une expression d'un capitalisme contemporain exacerbé par les nouveaux équilibres internationaux qui rebattent les cartes de l'ordonnancement néo-libéral qui a prévalu depuis les années 1980 et les récupérations démocratiques dans le sous-continent.

Mais, d'un point de vue épistémologique, plus important encore, c'est la posture critique qui a graduellement percolé dans ces approches et qui s'est exacerbée en même temps que le capitalisme néo-libéral dénoncé par ces écrits. Dans un ouvrage collectif consacré aux conflits liés à l'extractivisme, Jonas Wolff souligne une tension normative dans les recherches académiques sur l'extractivisme (par des auteurs latino-américains principalement) sans lui contester sa pertinence pour autant. En effet, une grande partie des travaux réalisés sur la question partagent deux prémisses : « […] la première est que l'extractivisme, en général, est une "mauvaise chose", car il détruit l'environnement ainsi que les moyens de subsistance locaux, et la seconde est que les personnes touchées par cette destruction devraient être habilitées à décider elles-mêmes de ce qui se passe sur leur territoire (local) »[190]. Or, en posant ce genre de postulats normatifs à l'origine de la recherche, ces approches sont doublement « critiques » : à l'égard d'autres productions scientifiques « standards » axées sur des descriptions positivistes de la société d'un côté ; à l'égard des « structures » — de domination, d'exploitation, d'aliénation, d'expropriation, de déprédation — qu'ils prétendent dévoiler dans l'optique d'outiller les résistances socio-environnementales. Il convient ici, avec Luc Boltanski, de préciser ce phénomène intellectuel[191]. Premièrement, les productions critiques de ces intellectuels entretiennent un rapport ambivalent aux descriptions standards. D'une part, elles ne rejettent pas en bloc les connaissances et les données qu'elles fournissent, particulièrement lorsqu'elle permet d'objectiver l'augmentation des investissements directs étrangers (IDE) dans les pays latino-américains et dans les secteurs propices aux activités extractivistes (les mines, l'énergie, le foncier, l'infrastructure, etc.). En effet, l'objectif de cette science standard demeure de dresser des portraits objectivés (donc souvent quantitatifs) de la réalité et grâce à ces données, d'augmenter les capacités réflexives des acteurs et notamment des décideurs. Boltanski souligne, à cet égard, que même la science standard est pénétrée d'une dose de critique et que, plus largement, c'est en partie grâce à elle que de nouvelles voies de la critique sont explorées. D'autre part, ces approches critiques entretiennent néanmoins une certaine distance à l'égard de cette science positiviste accaparée par les ingénieurs et experts du « social » qui sont généralement au service d'une institution

[189] Bednik, *Extractivisme*, 56.

[190] Jonas Wolff, « Contesting Extractivism: Conceptual, Theoretical and Normative Reflections », in *Contested Extractivism, Society and the State: Struggles over Mining and Land*, éd. par Bettina Engels et Kristina Dietz, Development, Justice and Citizenship (London: Palgrave Macmillan UK, 2017), 251: « […] the first is that extractivism, generally speaking, is a "bad" thing because it destroys the environment as well as local livelihoods, and the second is that the people affected by such destruction should be empowered to decide for themselves on what happens in their (local) territories ».

[191] Luc Boltanski, *De la critique: précis de sociologie de l'émancipation*, NRF Essais (Paris: Gallimard, 2009), 15-82; Luc Boltanski, « Sociologie critique et sociologie de la critique », *Politix. Revue des sciences sociales du politique* 3, nº 10 (1990): 124-34, https://doi.org/10.3406/polix.1990.2129.

quand ce n'est pas directement une entreprise extractiviste. En effet, en plus d'augmenter la puissance réflexive d'une société donnée, la science standard accroît les capacités de rationalisation instrumentale de cette même société. Deuxièmement, il s'agit de rappeler que pour cette posture critique, la science standard n'est rien de moins qu'un puissant vecteur de « désenchantement du monde » et d'une domination qui se donne les atours d'un pouvoir légitime. Dans cette configuration, si le pouvoir représente des asymétries de puissance souvent inscrites dans des formats préétablis et stabilisés (lois, normes, coutumes, statuts, etc.), soumis à des justifications permanentes, la domination est une asymétrie profonde et durable qui s'exerce à l'insu des individus par l'intermédiaire d'un « système » que seul l'analyste critique est capable de reconstituer. Or ce sont ces relations de domination-subjugation que les approches critiques se proposent de dévoiler, car elles sont à l'origine de règles de répartition inégale ou inéquitable des biens (et des maux). Ce faisant, et puisqu'elles s'attaquent à un objet « invisible », « irréel » ou « imaginaire » que la science standard positiviste ancrée dans le « visible », le « réel » ou « vrai » ne peut enregistrer et se mettre à jour à l'aide de ses outils ; elle a nécessairement besoin de points d'appui extérieur, utopique[192]. C'est pourquoi ces approches critiques de l'extractivisme se nourrissent d'idéologies souvent requalifiées en « alternatives » parmi lesquelles on compte les inspirations marxistes complètement assumées par Seoane et ses collègues, l'écosocialisme[193], parfois même la convivialité[194] ou encore les philosophies sociales et politiques qui s'inspirent des cosmologies des peuples premiers du continent[195]. En conséquence, ces approches risquent de se complaire dans une posture par trop surplombante et, dans le même élan, de produire des analyses trop éloignées de l'expérience sociale dont ils tentent de rendre compte. On peut énumérer au moins quatre écueils liés à ces approches dans le cas de l'extractivisme : un excès de spéculation et de contemplation fourni par l'idéal qui inspire la critique ; un déconstructionnisme total des relations qui se donnent sans se soucier des formes de valorisations attachées par les individus à ces liens ; une relativisation radicale des normes et des valeurs qui conduit à une perte de l'universel ; une perte de sens de la réalité. À force de mobiliser des approches critiques, la science prend en plus le risque de se présenter sous un angle paternaliste peu attentif à l'expérience des individus et des formes de critique

[192] Par l'usage de ces adjectifs je n'entends nullement contester l'existence d'un « système » ou de relation de « domination-subjugation » mais souhaite indiquer que les approches critiques ayant un objet doté d'un statut épistémique particulier disposent aussi de méthodes particulières.

[193] Matthieu Le Quang, « Penser l'extractivisme en Amérique latine à partir de l'écosocialisme », *Ecologie politique* N 59, n 2 (2019): 57-71.

[194] J'évoque ici la convivialité, car, de façon assez surprenante, l'œuvre d'Illich est revenue avec une certaine régularité dans les discussions avec les militants : Ivan Illich, *La convivialité*, Essais (Paris: Points, 2014). Pour un « convivialisme » qui s'attache aux problématiques énergétiques : Ivan Illich, *Énergie et équité*, trad. par Luce Giard, Les fondamentaux de l'écologie (Paris: Arthaud Poche, 2018).

[195] Alejandra Alayza et Eduardo Gudynas, *Transiciones: Postextractivismo y alternativas al extractivismo en el Perú* (Centro Peruano de Estudios Sociales, 2012); Laura Handal Caravantes, « Comment construire un monde post-extractiviste? Quelques voies de sortie pensées en Amérique latine », in *Creuser jusqu'où? Extractivisme et limites à la croissance*, éd. par Yves-Marie Abraham et David Murray (Montréal: Éditions Écosociété, 2015), 321-50; Manuela Lavinas Picq, « Droit à l'autodétermination contre extractivisme: comment la résistance autochtone modifie les relations internationales », in *Creuser jusqu'où? Extractivisme et limites à la croissance*, éd. par Yves-Marie Abraham et David Murray (Montréal: Éditions Écosociété, 2015), 271-83; Machado Aráoz, « Conflictos socioambientales y disputas civilizatorias en América Latina: Entre el desarrollismo extractivista y el Buen Vivir »; Alberto Accosta, *Le Buen Vivir: Pour imaginer d'autres mondes* (Paris: Les Éditions Utopia, 2018).

« pragmatique » que les individus sont capables d'opposer d'eux-mêmes à l'extractivisme. Pour le dire de façon plus directe, dans les approches critiques qui souhaitent accompagner l'émancipation[196], il y a quelque chose d'aliénant, du moins pour l'individu et sa réalité qui font l'objet de la critique.

Pour Wolff, les théoriciens critiques, omniprésents (presque hégémoniques) en Amérique latine devraient d'une part présenter explicitement leurs présupposés normatifs — ce qu'ils font la plupart du temps — sans pour autant considérer qu'ils sont de l'ordre de l'évidence pour les acteurs engagés dans des contestations. D'autre part, il importe donc d'analyser l'activité critique « en train de se faire » tout en s'intéressant aux conditions de possibilités et de dépassement de ces critiques situées : « Premièrement, les universitaires doivent certainement être conscients et explicites quant à leur position normative spécifique vis-à-vis de l'extractivisme, tout en s'efforçant de prendre au sérieux les prémisses normatives probablement différentes et souvent diverses qui sous-tendent les expressions réelles de la contestation. Deuxièmement, ce faisant, les chercheurs devraient évaluer les acteurs et les pratiques de la contestation selon leurs propres termes normatifs, tout en contestant cette agence critique située dans une position explicitement extérieure »[197].

2.3.2. Une sociologie de l'évidence et des mobilisations pour la vie

La science standard s'avère indispensable parce qu'elle dégage des connaissances converties en ressources réflexives indispensables à la critique. La science critique s'attaque quant à elle aux illusions que la science standard ne parvient pas à saisir, voire contribue à entretenir (en ne posant pas les bonnes questions, en ne disposant pas des bons outils, en n'adoptant pas la bonne approche). Mais la science critique prend toujours le risque d'être pris par son propre jeu en se convertissant en une entreprise de dévoilement permanente et en quête constante de dépassement d'elle-même. Les deux sciences ont donc leurs vertus et leurs travers et il ne s'agit pas de les opposer dos à dos. Au demeurant, la science critique ne peut exister sans la science standard, et un monde sans science critique serait bien fade. Mais on ne peut s'empêcher d'être insatisfait des apories dans lesquelles elles ont, toutes deux, tendance à tomber : l'objectivation à outrance jusqu'à la réification pour la première, l'emballement émancipateur pour la seconde. La solution consisterait-elle à trouver un sain équilibre entre les deux ? Assurément. Et alors celui qui serait assez funambule pour y parvenir ferait preuve d'une habileté sans pareil. Je doute que l'on puisse y parvenir un jour, et *a fortiori* sur un thème aussi polémique que celui de l'extractivisme et de ses contestations.

---

[196] On peut se référer sur ce point au récent ouvrage de Pierre-André Taguieff même si l'on peut regretter son ton vindicatif : Pierre-André Taguieff, *L'émancipation promise: exigence forte ou illusion durable?* (Paris: Les éditions du Cerf, 2019).

[197] Wolff, « Contesting Extractivism », 253 : Trad. « First, scholars should certainly be aware of and explicit about their specific normative position vis-à-vis extractivism, while at the same time trying hard to take the probably different and frequently diverse normative premises underlying actual expressions of contestation seriously. Second, in doing so, scholars should assess contestatory actors and practices on their own normative terms, while at the same time challenging such situated critical agency from an explicitly exterior stance ».

Doit-on suivre, comme Boltanski nous y invite, le chemin d'une critique pragmatique afin d'accroître la dimension empirique de la critique portée par la science ? N'y a-t-il pas plus de richesse, plus de diversité, lorsque l'on suit les individus dans leurs activités ordinaires où se déploient, au quotidien, leur sens moral et leur sens éthique ? Plutôt que de se focaliser sur les actes de discours et les « actions publiques », comme a tendance à le faire la science critique latino-américaine — et, de manière générale, les approches en termes de cadrages, de controverses socio-techniques, de politiques publiques, etc. — ne peut-on trouver un autre matériau nous ouvrant vers d'autres horizons (critiques) qui puissent être traités sociologiquement ? Et alors quel est ce matériau ? Le matériau qu'il s'agit ici de prendre pleinement en compte *c'est la vie*. S'il y a une expression ou un slogan que toutes les analyses de l'extractivisme ne peuvent s'empêcher de rencontrer au cours de leur investigation c'est cette assertion catégorique : *es la vida*, souvent précédé de *el agua* ou de tout autre bien commun naturel. Aussi, il est impératif de considérer les oppositions à l'extractivisme comme des mobilisations *pour la vie*[198], au sens d'un combat *en faveur de la vie* — la sienne, celles des autres, celle du vivant, celle du collectif. Car *la vie* c'est à la fois ce qui apparaît comme une évidence aux militants et à la fois ce qui s'use, dans un double sens de manipuler et de se détériorer, lorsqu'ils sont confrontés aux projets extractivistes. Bâtir une science critique de l'extractivisme et contre l'extractivisme nécessite donc d'abord d'être attentif et ouvert aux expressions vitales qui ne manquent jamais de se manifester. Dans le même temps, bâtir une science critique de l'extractivisme et contre l'extractivisme c'est être respectueux de ce que les militants montrent, évoquent, disent ; de ce qui les fait rire et sourire, aimer, durer. Cette science critique ne doit pas prétendre adopter une position « objective » au nom d'une neutralité axiologique mal comprise, car alors elle serait menée par un scientifique, littéralement, *sans valeur*. Cette science critique ne doit pas non plus flairer et débusquer la domination, quitte à rhabiller le « pouvoir », chose bien commune et bien nécessaire, sous les oripeaux des logiques aliénante et réifiante. La tâche que je me propose de développer n'est pas celle d'apporter une pierre de plus à l'édifice des sociologies du dévoilement, mais de se contenter *d'une sociologie de l'évidence* tant il me semble que les analyses de l'extractivisme ont parfois trop tendance à sous-employer, voire à laisser de côté, ces choses qui sont pourtant constamment sous nos yeux.

Cette nouvelle optique méthodologique m'impose donc d'abandonner les définitions exposées précédemment, trop « chargées » par la critique (mais pas moins justes, ni moins adéquates, et surtout pas moins intériorisées par les militants). Mais pour l'heure, je leur préfère une définition plus simple : « l'intensification de l'exploitation massive de la nature sous toutes ses formes »[199]. Loin de constituer un défaut de précision, cette définition permet de rouvrir le débat autour de l'extractivisme qui a tendance à se confondre avec une critique des dynamiques néocoloniales ou impériales qui font écho aux « veines ouvertes » de l'Amérique latine[200]. En effet, en posant que l'extractivisme est l'exploitation de la Nature

[198] Pour reprendre la belle expression d'Alberto Acosta et Decio Machado, bien que l'article en question s'écarte du propos que je tiens ici. Alberto Acosta et Decio Machado, « Movimientos comprometidos con la vida. Ambientalismos y conflictos actuales en América Latina », *OSAL*, nº 32 (2012): 67-94.
[199] Bednik, *Extractivisme*, 254.
[200] Eduardo Galeano, *Las venas abiertas de América Latina*, 2a edicion (Buenos Aires, Argentina: Siglo Veintiuno Editores, 2015), http://site.ebrary.com/id/11087254.

« sous toutes ses formes », cela permet d'introduire dans les questionnements différentes définitions de la Nature, différents points de vue sur la Nature ou, comme il sera préférable de les nommer : les « mondes de la vie quotidienne ». Aussi simple que soit cette acception, elle apparaît lourde de conséquences d'un point de vue épistémique puisqu'elle introduit la possibilité d'une pluralité de points de vue là où les définitions de la science standard qui se veut objective, et la science critique qui tente de dévoiler acceptent plus difficilement la diversité des points de vue.

Ainsi, dans le cas de l'extractivisme, il est des formes de critique qui n'ont pas besoin de la mise en retrait, de la prise de distance surplombante. À l'inverse, elles ont besoin d'un réencastrement dans le cours de la vie. Il est des critiques qui s'insurgent depuis le lieu, depuis le territoire et qui ont besoin d'être écoutée depuis et dans ces endroits. D'ailleurs comme l'a bien relevé Bednik, « si la dépendance des économies latino-américaines vis-à-vis de leurs "exportations de la nature" fait indiscutablement partie du problème posé par l'intensification de l'extractivisme dans la région, ce n'est pas elle qui anime la plupart des mouvements contestataires sur le terrain, mais le refus de toutes les formes de destruction qu'implique l'exploitation massive des différentes "ressources naturelles", indépendamment de ce qui advient après des "ressources extraites" »[201]. De surcroît, elle précise que les résistances à l'extractivisme, dans le sens d'exploitation industrielle, ne sont d'ailleurs pas des postures critiques qui contestent les justifications ou la légitimité, mais des positions qui s'ancrent dans un refus sans condition, dans une « refusabilité sociale ». Or, il doit bien exister quelque chose d'essentiel et de fondamental pour opposer une telle fin de non-recevoir. Les individus et les communautés qui se mobilisent contre ces projets, grands et petits, ne badinent pas avec le saccage de la Nature, de leurs natures. En cela, ils se défendent contre l'expansion de la « grande frontière », le plus grand front pionnier ouvert contre la Nature et ce qui s'y trouve et « en défendant les marges et les interstices que la "frontière" n'a pas encore complètement annexés, en les faisant échapper, même partiellement et de manière éphémère, à ses dispositifs de capture, [ils] préservent, au bas mot des possibilités de vie »[202]. Les guillemets de part et d'autre du mot « ressource » ou l'indéfinition de la « Nature » ou des « natures » indiquent bien qu'il s'agit de comprendre ces entités comme autre chose que ce que l'acception ordinaire en retient. Elles sont « quelque chose de plus ». Ou plutôt, comme dirait Durkheim, elles se présentent comme des « choses », comme des éléments dont il faut déterminer les aspects, les causes et les conséquences (toujours sociales) à partir des prises qu'elles offrent au chercheur, sans prénotions aucunes[203]. Ainsi, l'on décale la focale du « donné objectif » ou du « système » vers l'individu agissant et éprouvant, vivant. Ce qui est placé au cœur de l'analyse ce sont ces choses qui permettent de vivre pleinement et non seulement de survivre. Ce sont des choses qui nourrissent les affects, ce sont des choses sensibles, aussi vagues que puissent être ces notions. Comme je le répéterai, je ne veux pas dire ici que les contestations de l'extractivisme sont irrationnelles en invoquant le sensible. Je veux plutôt souligner une inclination, dans ces mobilisations, qui consiste à embrasser la vie dans son entièreté et non seulement dans une perspective polémique ou stratégiste. Je veux

[201] Bednik, *Extractivisme*, 57-58.
[202] Bednik, 40.
[203] Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, nouv. éd, Champs 879 (Paris: Flammarion, 2010).

aussi souligner qu'à mon sens, ces actions entreprises contre l'extractivisme ne sont ni rationnelles, ni irrationnelles, mais bien plutôt raisonnables et en recherche de résonance[204].

Mais, parvenu à ce point, il convient d'abord de procéder à un essai de définition opératoire de l'extractivisme et de l'anti-extractivisme qui se distingue des approches standards et critiques, de se contenter d'une définition portant sur l'évidence.

Le terme extractivisme désigne les activités qui mettent en péril la *vie sous toutes ses forme*s, en raison de leur volonté d'exploiter un « bien commun » ou une « ressource naturelle » dans des proportions qui ne permettent plus d'assurer sa reproduction et celle des vies qui reposent dessus. L'extractivisme répond, en outre, à des impératifs de mise en mouvement et de mobilisation générale de la vie. L'anti-extractivisme désigne à la fois l'ensemble des actions collectives et des organisations, formelles ou informelles, mobilisées dans le but d'empêcher ou de gêner la mise en œuvre d'un projet extractiviste, et ce indépendamment des idéologies qui l'animent ou le justifient. Le militant anti-extractivisme est un individu s'engageant, de façon durable dans des organisations, ou qui se joint de façon sporadique à des actions collectives parce qu'il place l'impératif de préserver la *vie sous toutes ses formes* au cœur de ses préoccupations. Par *vie sous toutes ses formes*, j'entends non seulement la vie biologique, mais aussi tous les éléments qui servent de support, imaginaires ou non, à l'individu pour *bien vivre*.

Partant de ces définitions, la problématique qui guide cette recherche consiste à se demander quels sont les contours de cette vie pour laquelle les militants s'engagent pour la préserver des projets extractivistes et, de la sorte, continuer à *bien vivre* ? Et comment ces actions doivent-elles être entreprises pour continuer à *bien vivre* ?

Conclusions. Circonscrire l'objet d'étude

Ce second chapitre finalise le bornage de l'objet d'étude. Si l'extractivisme et ses contestations en constituent toujours l'objet principal, les développements exposés précédemment permettent d'expliciter le traitement qui en sera fait dans les prochaines parties de cette thèse. Pour procéder à l'enquête, il m'a paru nécessaire de m'affranchir de certaines tendances des études sur l'extractivisme et, en particulier, le tropisme « critique » qui accompagne souvent une vision idéologique. Par-là, je n'entends pas prétendre que la présente enquête est « axiologiquement neutre ». Elle ne l'est pas, ne peut pas l'être et des développements du troisième chapitre le préciseront. Mais elle ne se fonde pas sur un jugement de valeur *a priori* sur l'extractivisme. Elle cherche plutôt à étudier comment les jugements de valeur militants se forment. Autrement dit, qu'est-ce qui justifie, selon eux, le rejet d'un projet extractiviste comme celui de Vaca Muerta ?

Les oppositions à l'extractivisme et au projet d'exploitation de Vaca Muerta sont ainsi comprises comme des mobilisations pour la vie et c'est donc le contenu de cette vie qui

[204] Hartmut Rosa, *Résonance: une sociologie de la relation au monde*, trad. par Sacha Zilberfarb et Sarah Raquillet (Paris: La Découverte, 2018).

constituera l'objet de l'attention. Autrement dit, qu'est-ce que la vie dont parlent ces militants ? Les hypothèses avancées à la fin du premier chapitre et discutées dans ce second chapitre demeurent les caps à suivre. C'est au travers de l'étude des relations avec le territoire, ou avec les « mondes de la vie quotidienne » que je compte saisir l'enjeu principal de la mobilisation contre le projet de Vaca Muerta. Par ailleurs, c'est en gardant à l'esprit que les raisons d'agir sont toujours diverses qu'il a fallu garder à l'esprit, au moment de l'enquête et de sa restitution, l'existence d'un pluralisme.

Ces deux hypothèses ainsi que le matériau de l'enquête gouvernent des choix méthodologiques qu'il est indispensable de présenter en détail maintenant. Le troisième chapitre s'attèle à une telle tâche.

CHAPITRE 3. Mener une recherche sur l'anti-extractivisme

D'un point de vue méthodologique, cette *sociologie de l'évidence* avec laquelle je propose d'analyser les mobilisations contre le projet extractiviste de Vaca Muerta ne pose comme postulat que ceci : un individu vivant. Charge à lui de nous dire comment, pourquoi et pour quoi, et grâce à quoi. En un mot, charge à lui de nous faire comprendre qui il est. Ainsi, ces travaux ont privilégié certains regards, transversaux à la plupart des sciences sociales, qui m'ont semblé les plus adéquats pour saisir cet objet. D'une part, la phénoménologie dans son sens le plus simple de l'étude des phénomènes qui apparaissent et se manifestent à une conscience. Autrement dit, c'est la saisie du réel tel qu'il se donne à l'aperception d'abord et à la perception des individus ensuite qui a guidé l'enquête. Par aperception, j'entends une prise de conscience à la fois spontanée et raisonnée. En effet, les individus ne se contentent pas d'être exposés au monde, ils en connaissent déjà certains tenants. Le monde dans lequel ils évoluent ne s'imprime pas dans leur conscience à chaque instant, il est déjà constitué. C'est justement cette faculté d'aperception qui leur permet de percevoir, derrière et à côté de ces impressions immédiates, d'autres choses et notamment le danger dans lequel est cadré le déploiement des industries des hydrocarbures. Leur expérience réside, en partie, dans cet écart phénoménologique entre l'aperception (première) et la perception (seconde). Ce « regard méthodologique » suppose de prendre au sérieux l'état des connaissances des individus et leur aptitude à notifier et à intégrer de nouveaux éléments à ce bloc préconstitué de connaissances. D'autre part, la pragmatique a permis, quant à elle, de saisir l'action « telle qu'elle se fait ». L'adoption de ce regard a servi à m'introduire dans le sens pratique des militants, à comprendre comment les individus forment des jugements et leur « esprit critique » en situation. Et les contours de ces situations se dessinent autant en référence à un système qu'à un donné objectif, ou qu'à l'instant de la vie qui s'écoule. À savoir, il s'agit d'observer et de restituer la façon dont les individus rationalisent leurs pratiques militantes et les justifient, dans les discours comme dans les actes. C'est le regard pragmatique qui doit permettre de comprendre comment les militants font tenir ensemble des expériences dispersées en première apparence, ce sont eux qui créent les liens et jettent les ponts nécessaires à l'explicitation et à la mise en cohérence d'une diversité d'actions. Les données collectées à partir de ces deux regards, parfois complémentaires, parfois problématiques (comment ignorer que la pratique d'un individu ne pourrait avoir une conséquence sur ce qui se manifeste à un autre individu ?), servent ainsi à dresser le portrait de l'expérience sociale des individus engagés dans ces mobilisations.

Une telle démarche impose de combiner des postures compréhensives et explicatives d'un côté, et des postures d'observation et d'expérimentation, selon que la situation d'enquête le permette de l'autre. Par compréhension, j'entends me concentrer sur le sens subjectif conféré par les individus à leur pratique, c'est-à-dire sa signification en même temps que ses objectifs. Pourquoi militer contre ? Militent-ils pour quelque chose ? Comment en sont-ils venus à s'engager dans cette mobilisation ? Dans cet espace militant en particulier ?

L'explication, quant à elle, intervient dans le temps du laboratoire, en tentant de lier les regards subjectifs à des conditions objectives. Peut-on expliquer la mobilisation par des facteurs *a priori* externes à la mobilisation ? Par une idéologie ? Par un moment historique contingent ? Y a-t-il une rétroaction entre les événements (et alors quels événements) et la pratique militante ? L'observation et l'expérimentation donnent les moyens de se mettre « à la place » des militants, toutes proportions gardées. Elles consistent à faire avec eux, à partager l'expérience. En effet, pour mieux « comprendre », il faut parfois pratiquer ensemble pour sentir dans quelle mesure la réalité se manifeste et résiste à l'action, nécessitant une approche pragmatique. Dans ces moments, il s'agit de se demander ce qu'ils font concrètement quand ils militent. Qu'est-ce que militer au quotidien ? Jusqu'où s'étend le quotidien militant ? Ce genre de questionnements appelle des méthodologies d'enquêtes que l'on peut qualifier de qualitatives. Sans présumer que tel outil d'enquête est, *en soi*, un outil qualitatif (ou quantitatif), il s'agit surtout de choisir des méthodes qui autorisent de telles approches compréhensives et explicatives d'une part, et l'observation ainsi que l'expérimentation d'autre part.

Celles-ci, ainsi que la présentation du corpus de données, sont présentées plus en détail dans ce chapitre. Mais, au préalable, je souhaite présenter le cadrage institutionnel de cette thèse au motif qu'il a largement contribué aux choix méthodologiques et pratiques de la recherche. Les conditions de réalisation de cette thèse ont nourri une réflexion déontologique (3.1) qui s'est ensuite traduite dans des modalités spécifiques d'accès au terrain qui seront précisées dans un second paragraphe (3.2). Le dernier paragraphe sera consacré à l'explication des modalités de recueil des données proprement dites (3.3).

3.1. L'inscription institutionnelle et académique d'une recherche

Dans cette section, il s'agit de préciser l'environnement académique de ces travaux et d'indiquer comment ils ont orienté le choix du terrain d'enquête en même temps que les questionnements déontologiques qu'ils ont suscités. Plus précisément, ces développements prolongeront la réflexion sur l'extractivisme en discutant d'une de ses modalités qui n'est pas, à ma connaissance, évoquée dans la littérature académique : le risque d'un extractivisme intellectuel.

3.1.1. Le projet SoWeSi

Ce paragraphe est consacré à l'analyse de l'inscription institutionnelle de la recherche en se référant à la notion d'objectivation participante forgée par Pierre Bourdieu[205] que je préfère, pour cet aspect, aux notions bien connues d'observation participante ou de

[205] Pierre Bourdieu, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales* 150, nº 5 (2003) : 43.

participation observante[206]. L'objectivation participante ne consiste pas à s'objectiver soi-même au cours de sa pratique de recherche pas plus qu'à objectiver sa participation aux activités des individus que le chercheur étudie. C'est une attitude réflexive grâce à laquelle le chercheur dévoile les conditions de production de ses techniques d'observation, de l'élaboration de ses choix d'objet, des conditions institutionnelles de sa recherche, etc.… Ou dans le style bourdieusien :

> « […] on n'a pas à choisir entre l'observation participante, immersion nécessairement fictive dans un milieu étranger, et l'objectivisme du "regard éloigné" d'un observateur qui reste aussi distant de lui-même que de son objet. L'objectivation participante se donne pour objet d'explorer, non "l'expérience vécue" du sujet connaissant, mais les conditions sociales de possibilité (donc les effets et les limites) de cette expérience et, plus précisément, de l'acte d'objectivation. Elle vise à une objectivation du rapport subjectif à l'objet qui, loin d'aboutir à un subjectivisme relativiste et plus ou moins antiscientifique, est une des conditions de l'objectivité scientifique. »[207]

Pour ce faire, je m'attache à présenter brièvement le contexte institutionnel — universitaire et laborantin — et académique de cette thèse réalisée dans le cadre d'un financement sur projet. Le laboratoire PASSAGES et l'Université de Pau et des Pays de l'Adour ont élaboré un accord de recherche avec le département Exploration & Production de Total (Total E&P) auquel participe aussi un autre établissement l'ESSEC-URCA. Chacun des personnels en charge de la recherche, doctorants et post-doctorants confondus avec leurs encadrants, sont alors en charge d'un axe de recherche, l'un d'entre eux portant sur les mobilisations contre les exploitations d'hydrocarbures dont j'ai eu la charge. Ce champ de recherche constitue en soi une incitation importante tant pour l'industrie confrontée à une conflictualité croissante, mais aussi au niveau de la centralité des questions d'action collective, de liberté d'expression ou d'espace public dans les démocraties libérales. En d'autres mots, la thématique est suffisamment attrayante pour intéresser la recherche et favoriser le positionnement des universitaires dans leur propre champ à l'heure des défis énergétiques et climatiques[208]. Par ailleurs, ce genre de recherche par projet n'est, bien entendu, pas neuve et fait partie de la recherche sociologique depuis fort longtemps[209]. Dans le cas de l'UPPA et du laboratoire PASSAGES, elle s'inscrit néanmoins dans des trajectoires de distinction universitaire. Selon les mots du président de l'établissement, l'ambition est de développer une recherche « qui s'appuie sur un consortium avec l'INRA et Inria, en relation avec le fort potentiel de R&D privé et public du territoire » dans le cadre de l'obtention de financements au niveau national (les IDEX et I-Site)[210]. La candidature met en avant les problématiques liées à la transition énergétique, aux géoressources ou encore aux changements d'origine anthropique. Du côté de PASSAGES, ce genre de partenariat s'inscrit dans des dynamiques initiées en amont avec la

---

[206] Bastien Soulé, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales. », *Recherches qualitatives* 27, n 1 (2007) : 127-40.
[207] Bourdieu, « L'objectivation participante », 44.
[208] Je me réfère ici aux réflexions de : Michel Trépanier et Marie-Pierre Ippersiel, « Hiérarchie de la crédibilité et autonomie de la recherche : L'impensé des analyses des relations universités-entreprises », *Actes de la recherche en sciences sociales* 148, nº 3 (2003): 74-76.
[209] Alain Coulon, *L'École de Chicago* (Paris: Presses universitaires de France, 2012); Christian Topalov, « Le Local Community Research Commitee, la recherche sur projet et l'"âge d'or" de la sociologie de Chicago (1923-1930) », *Genèses* 1, nº 94 (2014): 81-113.
[210] Mohamed Amara, « La recherche : un atout à valoriser ! », *Emergence(s)*, décembre 2016.

fondation de la cellule SET-Transfert[211]. Dans ces conditions, implantée dans la région depuis plusieurs décennies[212], la pétrolière Total entretient des relations anciennes avec la recherche en sciences exactes et appliquées à l'UPPA. Elle s'est, en plus, rapprochée des sciences humaines et sociales, et notamment du laboratoire PASSAGES par la mise en œuvre du projet SoWeSi (Social Weak Signals)[213].

Mon arrivée dans le projet en décembre 2016 s'effectue après avoir candidaté à une offre qui ne contient alors aucune mention de l'implication de Total. L'assurance d'être salarié de l'université (et non de Total), par ailleurs rattachée à l'équipe pédagogique du département de sociologie, apparaît immédiatement comme un levier pour mon autonomie. C'est pourquoi j'accepte l'offre, non sans poser des conditions relatives à l'anonymat des sources et à la signature d'un accord de principe. L'offre doctorale propose en effet de traiter des « mobilisations contre les exploitations d'hydrocarbures »… avec une pétrolière. D'emblée, cette architecture soulève une série de questionnements éthiques tout en contenant un risque de (co-)produire une connaissance scientifique biaisée. Dans ces conditions, comment justifier le choix d'un tel objet et, surtout, comment maintenir la crédibilité de cette recherche ?

3.1.2. Sous le signe de l'extractivisme intellectuel ?

Au regard ces éléments, il sera peut-être devenu plus clair aux yeux du lecteur que des questionnements déontologiques et éthiques se sont imposés de fait. Dans le premier chapitre, je me suis concentré sur quelques définitions de l'extractivisme, puisées dans la littérature latino-américaine. J'ai soutenu que d'une définition descriptive (standard) de l'extractivisme, l'objet-concept s'est ensuite chargé en critique en raison de sa systématisation. Les activités de divers secteurs économiques ont été recadrées peu à peu dans le champ de l'extractivisme. Ainsi, aux mines, aux hydrocarbures et aux monocultures qui constituaient le cœur de la définition standard, se sont ajoutés la pisciculture, le tourisme de masse, les mégaprojets infrastructurels, etc. Toutes ces activités partagent la même tendance à réifier des « biens communs » en les transformant en « ressources (naturelles) » destinées à être extraites, exportées, transformées et offertes à la consommation d'une manière ou d'une autre. De façon assez surprenante, et non moins importante, il est un secteur d'extraction, d'exportation, de transformation et de consommation qui résiste à ce qualificatif : le monde des intellectuels.

---

[211] . Le laboratoire PASSAGES est issu d'une fusion entre le SET palois et d'autres entités bordelaises. La cellule SET-Transfert n'existe plus aujourd'hui. Aude Pottier, « Une cellule de transfert en SHS », *Emergence(s)*, décembre 2015 La cellule a été dissoute depuis.

[212] Pour un portrait (critique) de l'histoire des pétrolières françaises, se référer à : Matthieu Auzanneau, *Or noir. La grande histoire du pétrole*, Poche (Paris: La Découverte, 2016); Alain Deneault, *De quoi Total est-elle la somme ? Multinationales et perversion du droit ; Suivi de Le totalitarisme pervers*, Diagonales (Rue de l'échiquier, 2017).

[213] L'UMR 5319 PASSAGES à laquelle il est fait référence ici était une entité incluant des sites bordelais et palois. Pour ma part, j'intégrais, à titre principal, l'entité paloise. Au 1er janvier 2021, le site palois s'est détaché de PASSAGES pour fonder l'UMR 6031 TREE. Les dynamiques indiquées dans ce paragraphe se réfèrent donc principalement à cette « culture partenariale » de l'entité paloise de PASSAGES que j'ai constatée, expérimentée et auxquelles j'ai participé. Ce sont ces mêmes dynamiques qui perdurent dans la nouvelle entité TREE.

Aussi, il me paraît nécessaire, ou plutôt indispensable de poser la question de l'existence d'un « extractivisme intellectuel ». Comment ne pas voir l'enquête menée ici comme une entreprise extractiviste à mon échelle : aller, prendre et revenir avec du matériau expérientiel, le coucher sur du papier pour en faire, *a minima*, cette thèse, avec une contrepartie très légère pour les militants qui lisent rarement le français, tout cela avec des financements d'une « entreprise extractiviste » ?

À l'heure de rechercher des travaux sur la possibilité d'une pratique intellectuelle d'investigation recadrée dans les termes d'une pratique extractiviste, il est facile de rencontrer des sources qui évoquent un « extractivisme épistémique », un « extractivisme cognitif », voire un « extractivisme intellectuel », tel que l'a travaillé Ramón Grosfoguel, un professeur de l'Université de Berkeley en Californie, États-Unis d'Amérique. Selon lui, et en adoptant une posture « décoloniale », l'extractivisme épistémique se caractérise d'abord par une attitude qui consiste à couler des populations subalternes dans le moule épistémique occidental. L'un des exemples sur lequel il s'étend est l'usage du concept de « Nature » (occidental) par rapport à celui de « Cosmos » (subalterne). Le premier désigne une coupure entre un monde civilisé et non civilisé tandis que le second aurait une approche plus holistique. Ensuite, l'extractivisme épistémique consiste à extraire des

> « […] idées (qu'elles soient scientifiques ou environnementales) des communautés indigènes en les sortants des contextes dans lesquels elles ont été produites afin de les dépolitiser et d'en changer le sens à partir de logiques occidentalocentrées. L'objectif de l'extractionnisme *(sic)* épistémique est le pillage des idées pour les commercialiser et les transformer en capital économique ou pour se les approprier au sein de la machine académique occidentale afin d'en tirer un capital symbolique. »[214]

C'est-à-dire que cette mentalité extractiviste se traduit par l'appropriation et l'assimilation de toutes technologies ou idées produites par des populations subalternes à des fins de profits, que Grosfoguel désigne bien ici comme économiques ou académiques. D'un côté, il vise le vol et le pillage des « ethnosavoirs » accaparés par les industries pharmaceutiques, par exemple, sans rétribution d'aucune sorte aux populations qui maîtrisent les propriétés actives d'un élément (animal, végétal ou minéral) depuis plusieurs générations, en même temps que les « appropriations culturelles » comme la multinationale Nike qui baptise un de ses modèles « Huarache » en « s'inspirant » des sandales du peuple Tarahumara du nord du Mexique actuel. De l'autre, il s'insurge contre l'« impérialisme » ou le « colonialisme » de certains intellectuels (blancs et métisses, occidentaux ou locaux) qui s'approprient les idées des penseurs « indigènes » ou « afros », sans s'engager politiquement à leur côté qui plus est[215].

---

[214] Ramón Grosfoguel, « Del extractivismo económico al extractivismo epistémico y ontológico », *Revista Internacional de Comunicación y Desarrollo (RICD)* 1, nº 4 (2016): 38: Trad. « […] ideas (sean científicas o ambientalistas) de las comunidades indígenas sacándolas de los contextos en que fueron producidas para despolitizarlas y resignificarlas desde lógicas occidentalo-céntricas. El objetivo del extraccionismo epistémico es el saqueo de ideas para mercadearlas y transformarlas en capital económico o para apropiárselas dentro de la maquinaria académica occidental con el fin de ganar capital simbólico. ».

[215] Pour Grosfoguel, dont la réflexion se fait de plus en plus virulente, cet extractivisme épistémique découle finalement d'un « extractivisme ontologique », une sorte de condition naturelle de l'episitémé moderne occidentale, quitte à défendre cette thèse avec des arguments douteux dans sa dernière section (pp.44-45). *In*

S'il a raison de s'indigner du traitement défavorable fait aux recherches de certains intellectuels, mal cités, mal référencés, à aucun moment il ne considère la pratique d'investigation, en tant que telle, comme extractiviste. Il s'insurge du traitement inégal fait à l'œuvre de certains intellectuels sans imaginer que l'intellectuel, occidental ou subalterne, fait de même avec son propre terrain de recherche. Si pour le premier (l'intellectuel décrié par Grosfoguel) le terrain est la production scientifique des subalternes, pour le second, le terrain est constitué des expériences sociales qu'il collecte directement. Dans un cas comme dans l'autre, la donnée du terrain est extraite, exportée dans un laboratoire universitaire plus ou moins lointain, puis transformée en une marchandise académique consommable (une communication, un article, un livre, une thèse) afin d'en tirer un gain symbolique sous forme de prestige, de notoriété grâce aux référencements et aux citations.

Les mécanismes d'appropriation et d'assimilation décrits par Grosfoguel me semblent tout à fait justes, mais le regard « décolonial » qu'il pose sur ces phénomènes l'empêche, selon moi, de voir que l'extractivisme intellectuel est une pratique qui touche toutes les activités de recherche et d'investigation en général, la sienne, comme la mienne au demeurant. Aussi, dans un souci d'autocritique, j'aimerais présenter ces travaux de thèse sous l'angle de ce qu'ils sont (en partie) : une œuvre extractiviste intellectuelle.

3.2. L'accès au terrain

Fruit de cette double réflexion sur l'objectivation participante et l'extractivisme intellectuel, j'ai pris le parti d'élaborer un protocole strict et transparent d'accès au terrain afin de tenter de me ménager un espace d'autonomie et d'intégrité. Adopter une position de funambule[216], un pied chez Total, un pied chez les opposants aux pétrolières m'a très vite semblé intenable psychologiquement et propice à des formes de schizophrénie[217]. Mais avant ces considérations, il faut préciser le processus qui a mené au choix du terrain : Vaca Muerta.

3.2.1. Le choix d'un terrain : « Vaca Muerta »

L'objet d'étude ayant été arbitré bien en amont de mon arrivée dans le programme, l'un des leviers pour se ménager une certaine autonomie consistait à négocier le terrain. Après quelques difficultés pour choisir un terrain sur lequel se rendre, l'Argentine et la formation de

---

fine, ce genre de pratique extractiviste intellectuelle consiste en un « épistémicide et existencialicide [qui] consiste à détruire les connaissances et les formes de vie associées aux artefacts, aux connaissances et aux objets extraits afin de les assimiler à la culture et aux formes d'être et d'existence occidentales. Ce qui est différent perd de sa spécificité lorsqu'il est assimilé de cette façon. ». Grosfoguel, 43: Trad. « epistemicidio y existencialicidio [que] consiste en destruir los conocimientos y formas de vida asociadas a los artefactos, saberes y objetos extraídos para asmilarlos a la cultura y formas de ser y existencia occidentales. Lo que es distinto pierde especificidad al asimilarse a lo mismo. ».

[216] Julie Landour, « Le chercheur funambule: Quand une salariée se fait la sociologue de son univers professionnel », *Genèses* 90, nº 1 (2013): 25.

[217] Gérald Gaglio, « En quoi une thèse CIFRE en sociologie forme au métier de sociologue ? Une hypothèse pour ouvrir le débat », *Socio-logos*, nº 3 (2008): [En ligne].

Vaca Muerta apparaissent néanmoins très vite comme terrain pertinent en raison de l'historicité des contestations sociales, de l'ancienneté de l'exploitation d'hydrocarbures et de l'usage d'une « nouvelle » technologie d'extraction : la fracturation hydraulique. L'enquête de terrain s'est alors réalisée en deux temps — la première entre février et mai 2018, principalement dans la province de Neuquén, et la seconde entre mars et mai 2019 dans la province de Mendoza — auprès de militants mobilisés contre l'utilisation de la technique de fracturation hydraulique dans l'exploration et l'exploitation de gisement d'hydrocarbures.

En 2011, l'Energy Information Administration (EIA) des États-Unis indique que la formation Vaca Muerta, située dans le nord de la Patagonie argentine, abriterait l'un des réservoirs d'hydrocarbures non conventionnels les plus importants de la planète[218]. En effet, il y a plusieurs millions d'années (autour du Jurassique et du Crétacé), les couches géologiques qui constitueront Vaca Muerta se situent alors à cheval entre un plancher océanique et une masse continentale, dans un engolfement qui se referme à mesure que la cordillère des Andes s'élève de sorte que la profondeur de la formation n'est pas la même selon que l'on s'approche de la chaîne de montagnes ou que l'on s'en s'éloigne. Près des Andes, Vaca Muerta affleure en certains endroits en même temps qu'on la retrouve enfouie dans le sol pour des raisons de dynamiques géologiques complexes d'expliquer succinctement. Il faut simplement retenir qu'elle peut se trouver à différents niveaux de profondeur et que, quelle que soit cette profondeur, les couches sédimentaires qui composent Vaca Muerta ont accueilli une diversité d'éléments organiques en décomposition. Des conditions spécifiques d'enfouissement, de chaleur et de pression ont converti ces éléments piégés dans cette roche-mère, caractérisée par sa faible perméabilité et sa faible porosité, en hydrocarbures. En effet, le caractère « conventionnels » ou « non conventionnels » (*shale gas, shale oil, tight gas, coalbed methane*) des hydrocarbures est dû, dans la nomenclature en vigueur, à leur localisation dans ces formations géologiques qualifiées de roche-mère ou roche génératrice d'hydrocarbure. Ce sont dans ces strates géologiques que se constituent les hydrocarbures, depuis des millions d'années, avant de migrer si la perméabilité de la roche-mère le permet, vers des couches supérieures dites « conventionnelles », celles-ci étant caractérisées par une structure géologique tripartite composée d'une roche-mère laissant les hydrocarbures migrer vers une roche-réservoir scellée par une roche couverture[219].

Ces roches-mères ont attiré l'attention du secteur des hydrocarbures en raison d'évolution conjoncturelle et structurelle du marché des hydrocarbures. Face aux craintes de plus en plus aiguës d'un épuisement des gisements de gaz et de pétrole en raison d'une demande grandissante pour ces ressources et d'une offre déclinante, de la possibilité d'atteindre le tant attendu *Hubbert's Peak*, les pétrolières ont développé dans les années 2000

[218] U.S. Energy Information Administration, « World Shale Gas Resources: An Initial Assessment of 14 Regions Outside the United States » (Washington D.C.: U.S. Department of Energy, avril 2011), https://www.eia.gov/analysis/studies/worldshalegas/archive/2011/pdf/fullreport_2011.pdf.

[219] En toute rigueur, le qualificatif de « non conventionnel » a servi, tout au long de l'histoire de l'exploitation des hydrocarbures, à désigner différents types de gisements ou de formations géologiques dans lesquels sont séquestrés les hydrocarbures. L'*off-shore* ou les forages profonds de plus de 500 m ont ainsi longtemps reçu ce qualificatif. Aujourd'hui, il désigne, principalement, ces hydrocarbures de roche-mère, située à des profondeurs de l'ordre de plusieurs milliers de mètres, du moins dans le cas de Vaca Muerta, et requérant l'usage de technologie spécifique d'extraction comme celle de la fracturation hydraulique.

des méthodes pour extraire des hydrocarbures de gisements ou de formation dits « non conventionnels ». Dans un ouvrage consacré à la promotion des gisements de Vaca Muerta, Felipe Sapag cite néanmoins des sources faisant état de l'usage de cette technique dès 1947, ou dès 1959 en Argentine de la part de YPF sur le gisement Puesto López dans la formation Sierra Blancas, l'une des plus importantes du bassin neuquino. Il ajoute que la fracturation hydraulique a été utilisée dans des gisements conventionnels dans le cadre de l'*enhanced oil recovery* afin d'augmenter la productivité de certains puits dont les quantités extraites diminuaient. Cette technologie aurait ensuite constitué une incitation pour exploiter les formations non conventionnelles[220].

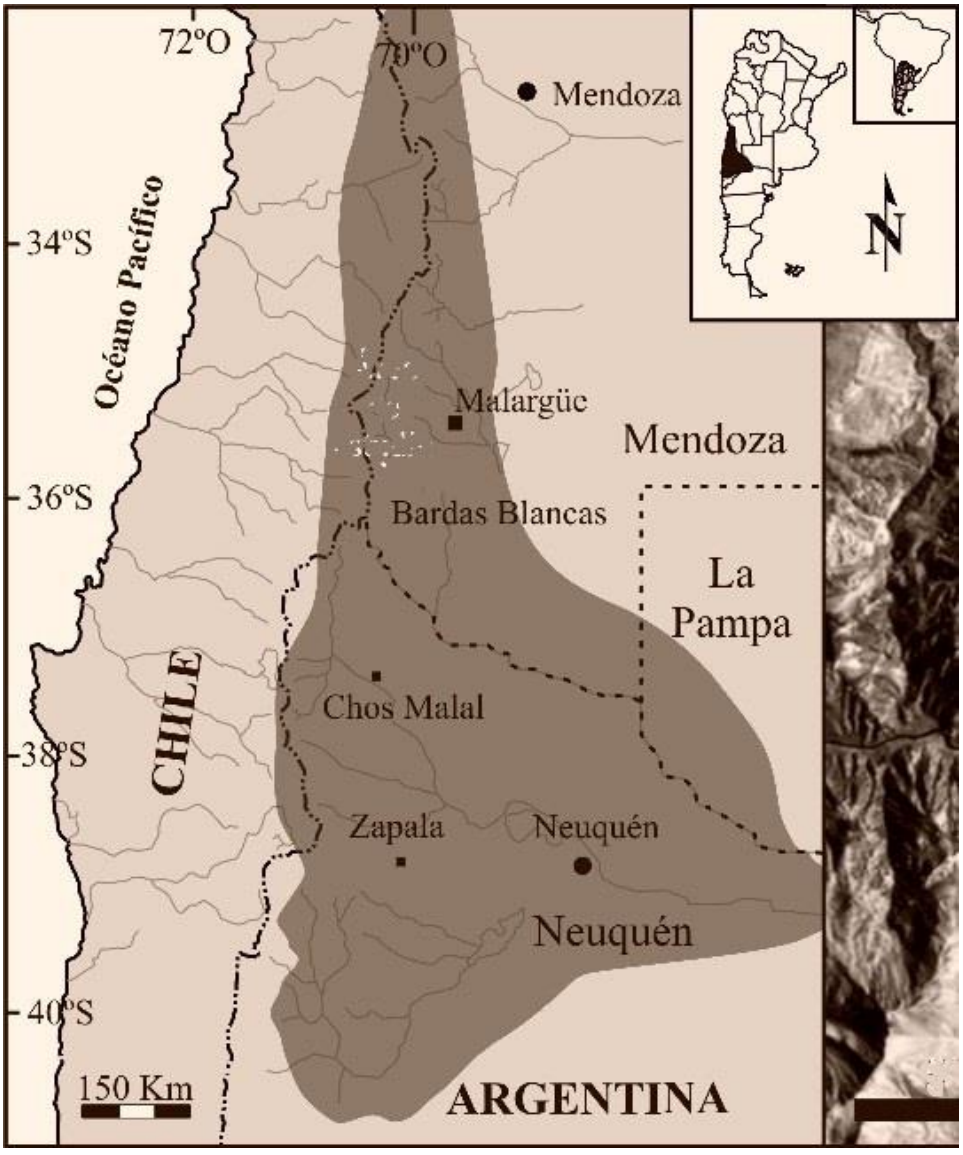


Figure 2: Formation non conventionnelle de Vaca Muerta, Argentine.

[220] Sapag, *Entender Vaca Muerta*.

Les hydrocarbures non conventionnels se distinguent ensuite par les technologies employées pour extraire la ressource du sous-sol[221]. Si les industriels des hydrocarbures ont élaboré plusieurs technologies pour accéder à ces ressources, la méthode la plus généralisée est celle de la fracturation hydraulique (*fracking*) consistant, après perforation, à « fracturer » ou à « stimuler » la roche-mère par l'injection à haute pression d'un mélange d'eau, de produits chimiques et de silice (sable) produisant des microfissures permettant de rendre la roche plus perméable et d'augmenter sa porosité afin que les hydrocarbures refluent vers la surface. Par la suite, cette technologie a été combinée avec des perforations horizontales afin d'englober une zone plus importante du sous-sol tout en diminuant l'emprise en surface. L'horizontalité des forages a souvent été associée à cette « non-conventionalité », mais ce genre de technologie était déjà utilisée dans l'exploitation de certains gisements *off-shore* depuis les masses continentales[222].

L'exploitation d'un nouveau type de formations en même temps que l'utilisation d'une technologie controversée a suscité en Argentine, mais aussi ailleurs dans le monde, de grandes polémiques autour de l'incertitude et des risques que pouvait générer un tel assemblage.

Quant à ces travaux, le choix de déployer l'investigation sur un territoire aussi vaste que le Royaume-Uni, avec toutesles spécificités de chaque lieu que cela implique, s'explique par l'emprise, en sous-sol, de la formation Vaca Muerta. D'après les données du gouvernement argentin et des autorités provinciales, celle-ci est à cheval sur quatre provinces — Neuquén, Mendoza, Río Negro et La Pampa — et est exploitée dans les trois premières (Figure 2)[223]. Pour préciser, il n'est pas question ici de postuler un déterminisme géographique selon lequel la présence de la formation entraîne nécessairement une protestation sociale, comme si les structures géologiques agissaient en tant que structures sociales programmant l'agir des individus. Il n'y a pas de relation de cause à effet entre l'emprise souterraine de la formation et l'existence d'une contestation. La comparaison se justifie plutôt par la dynamique de la frontière non conventionnelle dans ces régions. L'exploration et l'exploitation de Vaca Muerta dans la province Neuquén, mais aussi dans la province limitrophe de Río Negro, peuvent compter sur presque une décennie d'activité au moment de mon premier terrain. Deux concessions en particulier, le Campamento Anticlinal dans la région de Zapala (Neuquén) et Estación Fernández Oro près de Allen (Río Negro) sont ainsi exploités depuis 2009 plus ou moins officiellement par l'entreprise Apache SA. Néanmoins, ce n'est qu'à partir de 2011 et de ce rapport de l'EIA que les potentialités de Vaca Muerta connaissent une attention croissante de la part de l'État argentin, des groupes pétroliers et des organisations socio-environnementales. Fin 2017, le front extractiviste des hydrocarbures non conventionnels s'était récemment étendu à la province septentrionale de

[221] Ce qui est non conventionnel ce n'est pas les substances elles-mêmes, la composition et les propriétés chimiques de ces hydrocarbures demeurent stables, c'est le réservoir et éventuellement la technologie utilisée pour extraire la ressource qui reçoit ce qualificatif.

[222] D'autres techniques d'extraction ont été testées : le *Zero Water* fracking consistant à réaliser une fracture pneumatique à base d'hélium de Chimera Energy Group, la technologie CRUSH (Chevron's Technology for Recovery and Upgrading of Oil from Shale) de Chevron substituant du propane injecté à forte pression en lieu et place de l'eau, la fracturation acoustique de Total consistant à rendre la roche plus poreuse à l'aide d'impulsions électriques ou encore la fracturation à la mousse de dioxyde de carbone de Schlumberger.

[223] Source : vacamuertainfo.com. (URL : https://vacamuertainfo.com/ubicacion-de-vaca-muerta-mapa/)

Mendoza même si, depuis 2013, des rumeurs quant à son exploitation agitaient déjà la région. Aussi, le choix de déployer l'enquête dans ces deux provinces se justifie à plusieurs titres. D'abord, l'ancienneté et le relatif essoufflement de la protestation socio-environnementale dans la province de Neuquén et les régions limitrophes de l'Alto Valle n'ont pas permis d'observer une contestation très vivace. La signature d'un accord d'exploitation entre YPF SA et Chevron en août 2013 a entériné la défaite stratégique de ces mouvements de contestation même s'ils ont tenté de maintenir une pression en lançant des campagnes sporadiques comme celle pour la défense d'une aire naturelle protégée, « *Auca Mahuida Libre de Petróleo* » entre 2013 et 2015, ou par des contestations plus sectorielles comme les conflits avec les *lof*[224] mapuce. Ensuite, les entretiens menés lors du terrain de 2018 ont rapidement atteint un degré de saturation dans les discours militants à quoi s'est ajoutée une difficulté à rencontrer de nouveaux militants. Aussi, c'est à l'invitation de certains militants mendocinos contactés via divers canaux que je me suis rendu dans cette province à un moment où la contestation s'affermissait avec de nombreuses actions de sensibilisation et de mobilisation dans les rues.

Pour autant, cette thèse ne constitue pas une étude comparative rigoureuse de la protestation entre ces deux provinces. D'une part parce qu'une telle démarche n'était pas prévue à l'origine et que l'apprenti sociologue que je suis n'était pas outillé pour y parvenir. D'autre part, parce que l'objectif de l'enquête a toujours été de dresser le portrait d'une expérience militante de l'anti-extractivisme d'une manière générale. Les présents travaux prétendent rendre compte de la protestation contre le projet extractiviste de Vaca Muerta à travers une diversité d'acteurs engagés, sans négliger les différences entre les deux espaces de la protestation. Les deux terrains ont facilité l'observation comparée entre un « avant » (Mendoza) l'exploitation de masse des réserves d'hydrocarbures non conventionnels et un « après » (Neuquén et Río Negro). Mais la comparaison n'a jamais fait l'objet d'une réflexion méthodologique en profondeur.

3.2.2. Mise en place du protocole d'enquête

Au regard de la thématique de travail, les oppositions socio-environnementales aux exploitations d'hydrocarbures, et du contexte institutionnel de ces travaux, l'accès au terrain promettait d'être une tâche ardue. Il s'agit alors de présenter une *face* légitime et acceptable pour que les militants acceptent de s'entretenir avec moi. L'éventail des options me paraissait alors restreint à deux options : le camouflage ou alors l'acceptation du caractère ambigüe de ma recherche[225]. Choisir entre ces deux options supposait de prendre en compte la problématique de la distance.

[224] Le terme *lof* sera expliqué plus en détail dans le chapitre 6. Pour l'heure, il suffit de savoir qu'un *lof* renvoie à une communauté mapuce. En attendant, et pour plus de détail, le lecteur peut se référer au glossaire (en page 471).

[225] Je m'inspire ici des réflexions d'Ana Murgida qui a employé ces deux modalités d'accès dans le cadre d'une étude sur les *gated communities*. Ana Maria Murgida, « Interactions sur le terrain, camouflage et légitimité », *Journal des anthropologues*, nº 102-103 (2006): 1-10.

Premièrement, la distance géographique puisque depuis le début du programme, il était acquis que les terrains aient lieu à l'étranger et hasard de la géologie, probablement dans des pays du Sud. C'est l'Argentine qui a été retenue comme site d'enquête pour la campagne de 2018, puis à nouveau en 2019. En raison de l'éloignement et de ma présence limitée sur le terrain, il était nécessaire d'établir des contacts préalables avec les organisations que je souhaitais rencontrer. J'ai contacté la plupart d'entre eux au moment des fêtes de fin d'année qui correspondent aussi, dans l'hémisphère sud, à la période estivale. Cette condition ajoutait à la distance physique un délai temporel qui aurait pu être mis à profit par ces mêmes organisations pour se renseigner sur mon compte, mon université et mon laboratoire si l'idée leur en était venue. Deuxièmement, c'était l'enjeu de la distance en matière d'engagement et de participation vis-à-vis des militants qu'il a fallu prendre en compte. L'option du « camouflage » était une solution tactiquement viable puisque les attaches avec Total auraient pu, purement et simplement, me fermer l'accès au terrain, notamment aux organisations les plus critiques. Il aurait alors suffi de se présenter comme un jeune chercheur réalisant sa thèse de doctorat en sociologie ou comme un journaliste et de compter sur la bienveillance des militants. Le mensonge ou la demi-vérité posent alors des questions éthiques et déontologiques que tous ne dépassent pas avec la même facilité. En raison de cette double distanciation, avancer déguiser et sous couvert d'une *face* usurpée contrevenait à cette idée déontologique que je me faisais de la profession de chercheur universitaire. L'option du camouflage aurait imposé une *ligne de conduite* à maintenir en tous les instants tout en résistant à la possibilité de développer des relations de proximité et d'intimité avec les militants. Cela aurait aussi impliqué de résister à la dynamique très humaine du don contre-don et à la possibilité de nouer des liens forts qui permettraient d'accéder à d'autres dimensions de l'expérience de ces militants.

De surcroît, si une telle couverture avait été dévoilée, en raison de la nature réticulaire des réseaux d'opposants aux hydrocarbures en Argentine et du champ de la protestation dans les régions d'étude, elle se serait potentiellement diffusée comme une trainée de poudre. Or, j'ai pu mesurer la vitesse de propagation de la rumeur sur la durée d'un événement lors de l'arrivée d'une *bicicleada* (caravane cycliste) qui défendait la *Ley de Glaciares* au Congrès de Buenos Aires en février 2018. Après quelques échanges avec des militants présents, j'avais obtenu de l'une d'entre eux la promesse de me mettre en contact avec ses camarades de Patagonie. Au moment de concrétiser cette promesse plus tard dans la soirée, elle me questionne sur mon employeur. Entre temps, elle avait croisé une militante interviewée quelques jours plus tôt ainsi qu'une sociologue argentine travaillant sur la thématique extractiviste que j'avais également contacté avant mon arrivée en Argentine. Sans intention de m'entretenir avec elle dans le cadre de la recherche, puisqu'elle était une militante *porteña*, donc éloignée des problématiques locales, je n'avais pas décliné tous les aspects de ma recherche. Pour autant, face à sa demande, je restitue tous les tenants et les aboutissants de la recherche, et obtiens finalement le sésame du contact. Ce parcours de la rumeur me confortait dans l'option méthodologique de transparence choisie.

Avant même ce micro-événement, avec le soutien du coordonnateur du projet chez Total, j'avais préféré montrer patte blanche et assumer ce statut d'apprenti chercheur sur les mouvements sociaux compromis avec une pétrolière. Dès lors, chaque prise de contact

s'accompagnait d'une présentation fouillée de mes travaux et d'une mention des liens de mon laboratoire avec Total. Je mentionnais le nom du projet, le département de rattachement chez Total, etc., tout en insistant sur mon statut d'employé de l'UPPA qui m'octroyait une certaine autonomie et indépendance qui, je le crois sincèrement, est réelle jusqu'à ce jour. Cette présentation de soi était aussi l'occasion de rappeler mon engagement à protéger l'identité de mes interlocuteurs en anonymisant les données à terme. La mise en avant de cette *face* transparente s'est également accompagnée et garantie par la production d'un document conjoint avec le coordonnateur de Total intitulé « Principes d'action — Observations Argentine » organisé en cinq points : transparence, neutralité, prudence, écoute attentive, vigilance. Enfin, de mon propre chef, j'ai rédigé un document d'autorisation d'enregistrement des entretiens (en page 553)[226] que je faisais signer à chacun des individus avec lesquels je réalisais une entrevue formelle (certains de ces papiers étant signé par tous les individus lors d'un entretien collectif). Toutefois, il est indispensable de préciser qu'au cours du deuxième terrain de 2019 qui s'est tenu dans la province de Mendoza pour l'essentiel, je n'ai pas appliqué ce protocole. En effet, les relations avec Total étant tellement distendues à la suite du terrain de 2018 que l'absence d'échanges m'est apparue comme un « évincement » du projet, ce qui, d'un point de vue éthique et déontologique, ne m'indisposait pas.

3.2.3. La réception sur le terrain

Il faudrait ajouter un dernier mot sur la réception de ce protocole d'accès au terrain et de la *face*. Il est vrai que la mise à jour des liens avec Total peut constituer un biais pour l'enquête et lors des situations d'entretien. Mais tous les chercheurs en SHS sont conscients que chaque investigation contient son lot de perturbations. L'essentiel demeure d'en avoir conscience et de rectifier, autant que faire se peut, les données collectées à partir de la prise en compte des biais. Les développements ci-dessous cherchent à évaluer les conséquences de la mise en œuvre du protocole.

Dans un premier temps, les militants accueillent avec circonspection ces « liaisons dangereuses » entre recherche et compagnie pétrolière ayant des intérêts dans l'une des provinces où se déroule l'enquête. Pourtant, entre février et mai 2018 je parviens à m'entretenir avec plus d'une vingtaine d'opposants au projet extractiviste de Vaca Muerta en Patagonie du Nord auquel s'ajoute la participation à des *charlas,* des discussions informatives, des peintures murales, pléthore de discussions informelles et même la réalisation d'un tour dans les zones rurales, accompagné par quelques militants. En tout, j'ai essuyé cinq refus d'entretiens, dont deux qui ont clairement pointé les liens avec la pétrolière Total comme raison suffisante pour ne pas me recevoir[227]. En fait, la posture de transparence a

[226] Il s'agit d'une autorisation de prise d'image d'un laboratoire palois, ITEM, que j'ai retravaillé pour l'adapter à l'enregistrement et la conservation des données audio, avec des relectures réalisées par Anaïs Lanas pour l'espagnol. Je la remercie chaleureusement de son aide. Le document peut être visualisé en annexe (en page 536).

[227] A première vue, ce taux de deux refus sur une vingtaine d'entretiens représente un peu moins de 10% du total d'entretiens sollicités dans la province de Neuquén, ce qui est relativement faible. Ce taux avoisinne les 20% si l'on admet que les cinq refus étaient tous liés à ces liens entre industrie et recherche, ce qui est déjà autrement

souvent été louée par mes interlocuteurs qui appréciaient la franchise et y trouvaient, une fois de plus, des preuves de l'aspect tentaculaire des intérêts pétroliers, capables de s'immiscer jusque dans les arènes de la recherche universitaire. D'autres, référents d'organisations politiques acceptaient sans condition les rencontres. D'une part, leur expérience médiatique les préparait à de tels entretiens. D'autre part, c'était aussi un moyen pour ces militants d'organisations relativement marginales dans le spectre socio-politique provincial d'obtenir une tribune pour s'exprimer, même si leur parole était transportée à des milliers de kilomètres dans l'hémisphère nord. Plus généralement, l'acceptation des entretiens tenait aussi d'une posture de défi, du militant qui « assume son idéologie », aussi courageuse que téméraire. De l'autre côté du projet SoWeSi, les positions du personnel de Total Exploitation & Production (Total E&P) ont soutenu la démarche transparente explicitée tandis que les universitaires, d'un côté comme de l'autre de l'Atlantique se sont avérés plus timorés à l'égard de cette posture.

D'aucuns pourraient estimer que je me suis compliqué la tâche ou que j'ai pris avec un peu trop de passion certains aspects de ce programme de recherche. Je pense plutôt que l'axe thématique dont j'ai eu la responsabilité exige une vigilance et une certaine droiture qui passe, parfois, par une forme de sabordage de ma propre recherche. Dans ces programmes, avec des financeurs de la taille de Total, il me semble d'autant plus essentiel que les jeunes chercheurs se fixent des limites strictes sur ce que l'on veut, ce que l'on peut, et ce que l'on doit accepter.

3.3. Identifier les acteurs et collecter la donnée

Les entretiens, les moments et les productions militantes constituent l'essentiel du corpus de données collectées. Cette section précise les modalités de la collecte de données ainsi que les modalités de leurs mises en forme. Elle dresse aussi un portrait des groupes militants et de la façon dont ils ont été identifiés.

3.3.1. L'identification des acteurs

Une fois le choix du terrain arrêté, il a fallu procéder à l'identification des acteurs mobilisés contre l'exploitation de la formation non conventionnelle de Vaca Muerta. Quelques lectures de textes académiques consacrés à la question des luttes socio-environnementales ou de l'extractivisme hydrocarbure, ainsi que la lecture de quelques journaux ont rapidement permis de cerner l'existence de réseau militant qu'il a fallu remonter. Je souhaite ici présenter globalement comment ces réseaux ont été identifiés de manière générale puis procéder à une description succincte de leur composition et de leur dynamique historique à Neuquén et dans l'Alto Valle d'abord, puis à Mendoza.

---

plus conséquent. Toutefois, ces taux sont à mettre en balance avec la totalité des demandes d'entretiens sollicités au cours de ce premier terrain qui sont de l'ordre d'une quarantaine, la plupart n'ayant pas obtenu de réponse.

Remonter les réseaux militants

Le caractère réticulaire des mouvements socio-environnementaux latino-américain et argentin s'est très rapidement imposé à l'observation. Dans la littérature scientifique, par exemple, Mario Velázquez García remarque que ces réseaux s'inscrivent dans une histoire relativement longue. Ainsi, il compare les modalités d'organisation et d'action de la Red Nacional de Acción Ecológica (RENACE) crée en 1985 en Argentine avec un réseau mexicain dans une perspective politiste centrée sur la capacité de ces organisations à centraliser et stocker des ressources utiles lorsque des opportunités politiques d'action se présentent. En effet, ces réseaux permettent de rompre l'isolement et l'invisibilisation des actions militantes en les publicisant et en amenuisant les coûts de diffusion en même temps qu'ils facilitent l'accès à l'information. De nombreux militants rencontrés dans le cours de l'enquête ont souligné l'importance de la RENACE dans les premières années de leur militantisme, car jusque dans les années 2000 les télécommunications ne sont pas aussi démocratisées qu'aujourd'hui. La téléphonie mobile et la couverture Internet sont encore intermittentes et difficiles dans certaines régions du continent[228]. Dans une optique similaire, Norma Giarracca et Daniela Mariotti, deux sociologues argentines, ont proposé une analyse comparative de quatre réseaux argentins impliquant des « mouvements socio-territoriaux » et leurs « alliés » (classés en organisations, ONG, référents et partis politiques, institutions, journalistes, intellectuels, référents religieux, voisins autoconvoqués, artistes). Le mouvement surgit en raison de disputes sur l'accès et l'appropriation de certaines ressources présentes dans un territoire disposant d'un fort potentiel économique. Confrontés à des projets extractivistes dont ils ne veulent pas, ces mouvements cherchent alors à tisser des liens de coordination et de collaboration, plus ou moins durable, avec d'autres groupes ou individus susceptibles d'être impactés par ces projets. Elles soulignent le caractère dynamique du réseau qui se constitue à mesure que des actions sont entreprises et dont les liens peuvent se détendre en fonction des « cycles de protestation » dans lesquels sont engagés ces mouvements[229].

L'analyse des réseaux militants a pour vertu de proposer une vue d'ensemble d'un secteur de la protestation et des coalitions en présence. En ce sens, elle permet de forger un premier regard sur la protestation qui permet de cerner les orientations idéologiques des groupes mobilisés. Cependant, pour ces travaux, les réseaux ont été mobilisés plus dans une perspective méthodologique d'accès au terrain que d'en l'optique d'en proposer une analytique qui s'attacherait à décrire les façons dont les alliances se forment ou les manières qu'elles ont de se distendre. Il est apparu très vite que le mouvement contre la fracturation

[228] Mario Alberto Velázquez García, « Movimientos ambientales y nuevos conflictos en América Latine y el Caribe », *CLACSO*, 2003.

[229] Elles distinguent ainsi trois types de réseaux, les « alliances territoriales » formées par des groupes d'habitants partageant les mêmes représentations du territoire, les « alliances stratégiques » contractées entre les mouvements socio-territoriaux et d'autres groupes de plus large envergure nationale ou internationale qui constituent des espaces de communication et de traduction des revendications des premiers dans des termes plus audibles, et les « alliances d'appui » qui renvoient aux soutiens momentanés exprimés par certaines organisations à l'égard d'un mouvement socio-territorial (par la signature d'un communiqué par exemple, ou par la présence dans une action collective). Norma Giarracca et Daniela Mariotti, « "Porque juntos somos muchos más" Los movimientos socioterritoriales de Argentina y sus aliados », *OSAL*, nº 32 (2012): 95-115.

hydraulique en Argentine est, lui aussi, structuré en réseaux se déployant à différents échelons national et provincial. Cette diversité scalaire et géographique introduit nécessairement la présence de divers acteurs. Aussi, il serait plus juste de parler de mouvements ou de mobilisations au pluriel à propos des contestations contre la fracturation hydraulique et le projet de Vaca Muerta en Argentine.

Au niveau national, une campagne « Argentina Sin fracking »[230] est lancée en automne-hiver (austral) 2013 alors que la pétrolière YPF (récemment renationalisée au détriment de l'entreprise espagnole Repsol) s'apprête à signer un accord d'exploitation avec Chevron. À cette occasion est rédigée une « *Declaración del movimiento artistico-cultural contra el* fracking » pour appuyer une pétition, signée par plus de 40 000 personnes, qui exige un moratoire sur cette technologie. En sus de ce texte, le site centralise quelques informations relatives à la fracturation hydraulique sous forme d'articles ou de vidéos explicatives. Plus essentiel pour l'enquête, il permet de remonter jusqu'à d'autres acteurs solidaires de la protestation. Depuis le site de cette campagne, j'ai ainsi identifié d'autres organisations au niveau national : la Fundación EcoSur (EcoSur) ayant une antenne en Patagonie, la Federación Argentina de Recursos Naturales (FARN) qui appuie la contestation de la province de Mendoza, mais aussi le Taller Ecologista de Rosario ou encore l'Observatorio Petrolero Sur (OPSur)[231]. Les deux dernières organisations (Taller Ecologista et l'OPSur) sont principalement des organes d'investigation et de prospective à l'origine de quantités d'enquêtes sur les développements du projet extractiviste de Vaca Muerta et de rapports sur les alternatives à l'utilisation des énergies fossiles pour alimenter la matrice énergétique nationale et sub-continentale. Enfin, il faut encore noter l'existence des réseaux assembléistes conglomérés au niveau national autour de l'Unión de Asambleas Comunidades (UAC, anciennement Unión de Asambleas de Ciudadanas) et au niveau régional autour de l'Unión de Asambleas Patagónicas (UAP)[232]. À ces acteurs s'ajoutent des ONG internationales auxquelles ils sont liés par des coopérations d'enquête comme OilWatch (pour OPSur principalement), l'Observatorio de Conflictos Mineros de América Latina (OCMAL) ou encore Les Amis de la Terre — France et Milieudefensie[233].

L'OPSur, en particulier, en tant qu'organe de presse, relaye aussi les actions et les communiqués des groupes mobilisés à des échelles locales. Aussi, c'est en consultant ses productions journalistiques que j'ai pu identifier une série d'acteurs dans la province de Neuquén et dans l'Alto Valle du río Negro, au premier rang desquels la Multisectorial contra

---

[230] Le site de la campagne « Argentina Sin Fracking ». (URL : http://argentinasinfracking.org/)

[231] Cette organisation est à l'origine d'une grande partie du matériel didactique produit autour du *fracking* (et plus largement des hydrocarbures). Plusieurs ouvrages de ses enquêteurs sont mentionnés dans ce manuscrit, mais je souhaite aussi évoquer ici l'existence d'une revue éditée par l'OPSur *Fractura Expuesta* ou encore, plus récemment, d'un livre pour les enfants (en espagnol et en *mapuzugun*) à propos de la fracturation hydraulique. Martín Crespi, *El* fracking *una historia esdrújula contada por el Conde Drácula* (Buenos Aires, Argentina: Ramos Mejía, 2020).

[232] Unión de Asambleas Ciudadanas, « Construyendo caminos colectivos en defensa de nuestros territorios » (UAC, non daté).

[233] En 2013 et en 2014, les organisations anti-*fracking* du bassin neuquino ont tenté de rendre publique la problématique en lançant une campagne au niveau international avec l'appui des Amis de la Terre (en France et aux Pays-Bas) en raison des velléités de Total et Shell de forer des puits dans une aire protégée. Ce cas est évoqué au chapitre 9 (en page 332).

la Hidrofractura (ci-après Multisectorial). Cette organisation fonctionne plus comme une plateforme de coordination que comme une organisation proprement dite puisqu'elle rassemble des assemblées socio-environnementales comme l'APCA et l'APCA-Allen (Asamblea Permanente del Comahue por el Agua et Asamblea Permanente del Comahue por el Agua-Allen) ; des collectifs citoyens comme les féministes de La Revuelta ou encore La Ruedita ; des associations comme COB-La Brecha, Asociación de los Docentes de la Universidad Nacional del Comahue (ADUNC), Foro Ciudadano por la Democracia de Neuquén ; des associations de défense des droits de l'homme comme l'épiscopat neuquino ou encore la Comisión de Derechos Humanos de los Pueblos Indigenas (CDHPI) ; des partis politiques issus majoritairement de la gauche trotskiste comme le Movimiento Socialista de los Trabajadores, Red Ecosocialista, Proyecto Sur, mais aussi le Movimiento para la Recuperación de Nuestro Petróleo ; des organisations indigènes comme la Confederación Mapuche de Neuquén (CMN) ainsi que ses *zonales* et ses *lof* ; les émanations locales de syndicats nationaux comme Asociación de Trabajadores de Estado ou de *piqueteros* (Frente Popular Darío Santillán) ; des organes de presse (Vaca Bonsaï, 8300, CarthagoTV) ; mais aussi des citoyens y participant en leur nom propre. À Mendoza, la situation est beaucoup plus homogène puisque la majorité de la contestation s'est structurée dès 2013, puis à nouveau en 2018 autour des Asambleas Mendocinas Por el Agua Pura (AMPAP) et de quelques ONG qui supportent le versant judiciaire de la lutte, parmi lesquelles la Federación Argentina de Espeleología (FAdE), XUMEK (organisation de défense des droits de l'homme), OIKOS Red Ambiental, mais aussi l'Organización Identidad Territorial Malalweche (OITM) ainsi que quelques autres associations comme Agrupación Lucha, Tierra y Agua, Jóvenes por el Clima ou encore Extinction Rebellion, et enfin des collectifs comme Artistas contra el fracking et des militants indépendants de forte notoriété publique. Dans cette province, la protestation est aussi appuyée par une série d'organes de presse militants : *Sin Pelos En La Lengua* (SPELL), *Explicito Online*, ou encore EcoLeaks.

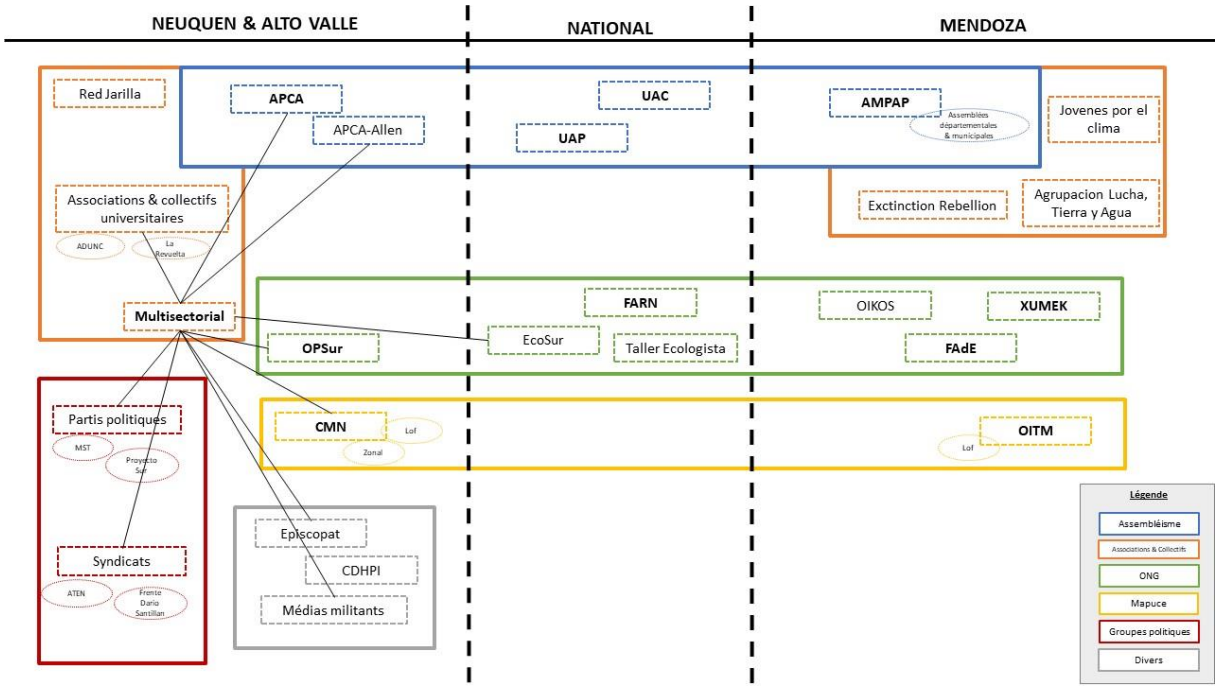


Figure 3: Cartographie des groupes militants opposés au projet Vaca Muerta

Ce tour d'horizon des groupes engagés dans la protestation ne peut pas être exhaustif (Figure 3). Le présent recensement s'est essentiellement réalisé à partir des signatures dans les communiqués des organisations faisant office de tribunes communes aux différents groupes et des liens mis en avant sur les sites Internet ou les pages Facebook, ce qui ne présume en rien de l'intensité de ces liens naturellement. D'une part, il est fort probable que certains acteurs manquent à l'appel soit parce qu'ils n'ont pas pu être identifiés, soit en raison du *turnover* important de ces organisations et parfois de leur caractère informel, soit encore parce que des acteurs ne parlent pas en leur nom propre et d'autres le font à leur place comme dans le cas des éleveurs transhumants (*puesteros*). D'autre part, la mobilisation anti-*fracking* n'est qu'un volet de mobilisation parmi d'autres pour ces acteurs plus largement opposés à l'extractivisme sous toutes ses formes. Il est donc important de souligner à cet égard que l'engagement contre la fracturation hydraulique de ces groupes peut être fluctuant, en raison des conjonctures et des opportunités, en même temps qu'il ne constitue pas la seule raison d'être de ces groupes.

Il va de soi que le tableau dressé ici est tronqué et ne représente pas tous les engagés dans la protestation contre le *fracking*. Surtout, ceux engagés dans sa promotion sont absents de cette présentation. L'écartement de ces deux ensembles d'acteurs se justifie par l'angle de l'enquête consacré aux mobilisations contre l'exploitation des gisements non conventionnels au moyen de la technologie de fracturation hydraulique. Cependant, dans un souci de prise de distance vis-à-vis du discours et de l'expérience militante j'ai tenté de rencontrer des acteurs des secteurs « officiels » (c'est-à-dire issus des rangs du gouvernement, national ou provincial, ou des organismes publics), mais aussi des secteurs industriels (c'est-à-dire les compagnies pétrolières, leurs organes de promotions, les associations d'ingénieurs ou de scientifiques). D'une part, aucune demande d'entrevue sollicitée auprès des fonctionnaires nationaux ou provinciaux n'a rencontré de réponse positive. D'autre part, seuls quelques ingénieurs ou chargés de communication du secteur des hydrocarbures ont pu être rencontrés au début de l'enquête. Ces quelques entretiens se sont néanmoins avérés précieux au moment de saisir certains écarts subjectifs entre les secteurs de la protestation et le monde des hydrocarbures. Ces entretiens seront cités le cas échéant.

Dans le cas de la présente enquête, il faut donc maintenant brosser un bref portrait de la constitution des différents collectifs qui s'opposent à la fracturation hydraulique et à l'exploitation de Vaca Muerta au nom d'une certaine idée de la justice socio-environnementale.

L'ethos militant à Neuquén et dans l'Alto Valle

À Neuquén et dans l'Alto Valle, ce sont d'abord des associations qui ont impulsé la contestation : la Red Jarilla, La Ruedita, Tierra Madre (les deux dernières étant le fer-de-lance de la première ordonnance anti-*fracking* du continent dans la ville Cinco Saltos, Río Negro). À propos de la première, une militante se souvient comment deux éléments, la construction d'un savoir collectif sur les plantes de Patagonie et la conscience de l'importance de l'eau pour la croissance de ces végétaux se sont joints pour donner naissance à une opposition au *fracking* plus structurée :

1. « Si, en fait, j'ai commencé à participer à Red Jarilla qui a été créé ici en Patagonie par, euh, une médecin. Tout a commencé avec la Red Jarilla en Patagonie qui a diffusé beaucoup de choses. Et donc on y travaille sur les propriétés médicinales des plantes de Patagonie. Et c'était très intéressant, j'ai beaucoup aimé participer. À partir de là et dans une réunion, ce problème [le *fracking*] se pose. Que fait-on de la culture ou de l'étude des plantes si on les alimente avec une eau et un sol super contaminés ? Alors, de là, il surgit, de là, comme, comme un fils, comme une assemblée fille de, de la Red Jarilla, pour faire, disons, un front commun euh... pour la défense de l'eau. Et c'est là que l'APCA est apparue. » (AL, enseignante retraitée, Neuquén, 2018)

L'APCA apparaît donc comme une ramification de la Red Jarilla à laquelle vont participer plusieurs dizaines d'individus de tout bord, d'abord dans la perspective de suivre la philosophie assembléiste[234] (non partisane, horizontale, consensuelle, collective) :

2. « [les gens] venaient d'environnements très différents, depuis celui qui avait des pratiques profondément spirituelles, de professeurs de yoga, de personnes qui faisaient du tai-chi ou de l'acupuncture, depuis celui pour qui l'eau lui paraissait comme une question importante de, en soi, elle-même. À côté, que sais-je, un ingénieur, un politicien, un membre d'un parti politique était... Donc, oui au début c'était des gens qui venaient pour lutter [...]. Au début, on prétendait être non partisans, mais les partis participaient. Ou, à l'inverse, d'abord c'était partisan et ensuite on a demandé qu'il n'y ait pas de participation partisane. Mais lorsque nous avons commencé à voir des situations concrètes comme une table de négociation ou un dialogue [...]. C'est, c'est pourquoi, euh... Ça a suscité la méfiance, la rupture parce que tu finis par ne plus t'y reconnaître. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

Cette APCA « historique » s'affaiblit néanmoins sous le poids de ses contradictions. À mesure qu'une diversité d'acteurs y participe (autoconvoqués, membres affiliés à des partis, le peuple-Nation Mapuce à travers ses instances, intellectuels, etc.), des intérêts divergents apparaissent dans la façon de mener la lutte avec des partisans d'une ligne intransigeante, d'autres plus ouverts au dialogue avec l'État et les compagnies pétrolières. Autrement dit, l'APCA « historique » est rattrapée par des *ethos* militants fortement enracinés dans la culture militante neuquina[235] comme l'exprime cette militante :

3. « Justement oui, c'est cette tradition de protestation, ou cette modalité de protestation, qu'ils ont eu envie d'imposer à l'APCA, et ce n'était pas tout à fait l'idée. Alors, ils ont essayé d'imposer les mécanismes... bon, "prenons une décision", "faisons une manifestation au monument" ou "faisons quelque chose pour se rendre visible au monument", "une radio ouverte pour faire quelque chose de traditionnel d'ici"... "Votons" ! Je veux dire, non, ce n'était pas l'idée. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

[234] Cette philosophie est présentée plus en détail dans le paragraphe suivant.

[235] Ariel Petruccelli, *Docentes y piqueteros: de la huelga de Aten a la pueblada de Cutral Co*, 2nsd edition, enlarged (Neuquén, Argentina: Ediciones con Doble Zeta, 2015); Ariel Petruccelli, « Contra-cultura de la protesta: más allá de un concepto », in *Neuquén 60 20 10: un libro de teoría política* (Neuquén: Publifadecs, 2017), 15-38. Pour une approche en terme de champ bourdieusien: Fernando Aiziczon, « Neuquén como campo de protesta », in *Sujetos sociales y políticas: historia reciente de la Norpatagonia argentina*, par Orietta Favaro (Buenos Aires: CEHEPYC, 2005); Fernando Aiziczon, *Cultura política, militantes y movilización: Neuquén durante los años '90*, Colección de estudios patagónicos (Buenos Aires, Argentina: Prometeo Libros, 2017).

Cet *ethos* militant en question correspond à ce que l'historien Ariel Petruccelli a nommé la *contra-cultura de la protesta* (CCP). Dans son opus majeur, il écrit, avec des références à Weber :

> « [...] protester n'est pas seulement une chose qui se fait, mais une chose qui est constitutive de l'identité d'un individu. Pour les membres de cette configuration culturelle, la lutte sociale n'est pas quelque chose qu'ils font, c'est plutôt ce qu'ils sont. [...] ils protestent pour exprimer leur propre être [...]. La participation à ces actions est quelque chose qui les constitue, leur participation est déterminée dans une large mesure par une rationalité de valeurs, plutôt que par une rationalité de moyens adaptés aux fins [...] tout comme les chrétiens vont à la messe, nous allons aux mobilisations. »[236]

Cet extrait de l'ouvrage de Petruccelli synthétise à la fois ce qu'il entend par la *contra-cultura de la protesta* et offre des outils pour mesurer le fossé qui sépare ce secteur social contestataire des secteurs hégémoniques de la province. La protestation est, en effet, une valeur en soi pour les individus qui vagabondent dans les recoins de cet espace de contestation comme le rappelle ce témoignage d'une enseignante :

> 4. « […] on sait qu'il faut continuer à se battre, au moins ceux d'entre nous qui sont conscients que le combat se poursuivra jusqu'à ce qu'il nous tue et que même à ce moment ce sera toujours un combat... […] le […] parce qu'on a l'habitude de se demander "comment ça va ?" n'est-ce pas ? C'est une habitude, une grande habitude. Non, la vérité, c'est "comment ça va ?" "Bien." Je vais arrêter de dire que je vais bien tant qu'il n'y a aura pas d'appel à se mobiliser. Si on cesse de convoquer à une marche, à une dénonciation publique, à un rassemblement, chaque fois qu'il se passe quelque chose, je n'aurai pas d'autre choix que de dire que je me sens mal. Mais tant que nous continuerons à appeler à la mobilisation, même si nous ne sommes que cinq, je dirai que je me sens bien. Parce que c'est la seule chose qui nous reste, c'est la vérité. Ce n'est pas... Je veux dire, c'est un endroit où l'on trouve beaucoup de force, le militantisme. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

Petruccelli estime que la CPP est d'abord un ensemble de conduites qui permet d'unir un champ de la protestation autour de certaines pratiques contestataires (l'assemblée, la grève, l'occupation, la manifestation, le barrage) et de valeurs en dépit de la variété des affiliations idéologiques (trotskisme, anarchisme, catholicisme, nationalisme, péronisme, radicalisme, etc.)[237]. En d'autres termes, le premier élément constitutif de la CCP de Petruccelli est ce que Tilly a qualifié de répertoire d'action collective (RAC) comme expression d'une époque. Le répertoire désigne des modes d'agir en commun, des formes organisationnelles, des dispositifs, des modes d'expression qu'ils soient formulés en termes d'injustice ou de revendication. Le répertoire fait donc explicitement référence à un ensemble de moyens ou de ressources, qu'elles soient organisationnelles, économiques, discursives, etc., mais aussi à une structure spécifique. L'observation des RAC permet d'accéder à de multiples dimensions de la mobilisation : mode d'organisation, contrôle et légitimité du mouvement, placement sur

[236] Petruccelli, *Docentes y piqueteros*, 36: Trad. « […] la protesta no es meramente algo que se hace, sino algo constitutivo de la propia identidad. Para los miembros de esta configuración cultural la lucha social no es algo que hacen, más bien es lo que son […] se protesta para expresar el propio ser […]. Más bien la participación en esas acciones es algo que los constituye, su participación está determinada en gran medida por una racionalidad de los valores, antes que una racionalidad de los medios adecuados a los fines […] así como los cristianos van a misa, nosotros vamos a las movilizaciones ».

[237] Petruccelli, « Contra-cultura de la protesta: más allá de un concepto », 17.

l'échiquier politique, degré d'adhésion ou d'opposition à la structure en place, valeurs investies dans la mobilisation, etc. Le répertoire n'est rien de moins qu'un miroir de la mobilisation qui permet de mesurer les ressources, les imaginaires, les subjectivités, etc. qui l'habitent. Ainsi, pour Petruccelli les aspects praxéologiques de la CCP priment sur la dimension axiologique ou, dit autrement, le contenant est un liant qui unit cet espace et demeure somme toute malléable pour y investir divers contenus. Pour lui, cette praxis protestataire s'articule autour de certains modes d'action spécifique unis par une série de principes ordonnateurs :

> « Ces pratiques spécifiques sont la manifestation concrète des caractéristiques substantielles de la CCP, que nous pourrions résumer comme suit : a) démocratie directe (combinée à des formes indirectes), participative et délibérative, b) rébellion, c) collectivisme, d) solidarité, e) peu de distance entre les dirigeants et les bases. Ces caractéristiques contrastent fortement avec celles de la culture politique dominante, incarnée principalement, mais pas exclusivement par le MPN [Movimiento Popular Neuquino] : démocratie indirecte et déléguée, déférence envers les autorités et le pouvoir, individualisme, favoritisme politique, distance maximale et absence de contrôle des dirigeants par ceux qui détiennent le pouvoir. »[238]

Bien entendu, chacun de ces modes d'action ne s'exprime pas tel quel et ils ne sont pas systématiquement animés par les cinq principes mis en exergue ici par l'auteur. L'assemblée par exemple peut se référer aux réunions massives du syndicat ATEN (Asociación de Trabajadores de la Educacion de Neuquén) ou alors aux congrégations plus restreintes des convocations vicinales de l'assembléisme, issu de la crise de 2001, dans lesquelles le débat est nettement plus ouvert, comme aux rondes des Mapuce. À ce propos, une militante comparait les assemblées d'ATEN et ces discussions plus longues et soutenues avec les Mapuce :

> 5. « Mais ils ne sont pas comme une assemblée, parce que dans une assemblée on met, par exemple, des limites d'intervention alors t'as, je sais pas, par exemple, dans les assemblées d'ATEN t'as trois minutes pour parler, les trois minutes sont écoulées et tu t'es annotée sur une liste d'orateurs. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

La CPP renvoie également à une situation de belligérance sociale exceptionnelle et spécifique à la province de Neuquén qui s'illustre par trois dimensions : sa magnitude, sa densité et sa longue durée. Neuquén est une terre de conflit social tant pour sa quantité comme pour son intensité. À titre d'illustration, Petruccelli rappelle que le syndicat d'enseignants ATEN est l'un des plus virulents du pays avec des grèves en 1997, 2003, 2006, 2007, 2009, 2010, 2013, 2017 et encore au moment de mon propre séjour entre février et mai 2018 qui ont empêché la bonne tenue de la rentrée scolaire. De fait, ATEN est le syndicat dont les adhérents comptabilisent le plus de jours de grève par an. Parallèlement, la province de Neuquén est également celle qui enregistre le plus de jours chômés dans le pays. Les modes

[238] Petruccelli, 25-26: Trad. « Estas prácticas especificas son la manifestación concreta de los rasgos sustanciales de la CCP, a los que podríamos sintetizar de la siguiente manera: a] democracia directa (combinada con formas indirectas], participativa y deliberativa, b) rebeldía, c) colectivismo, d) solidaridad, e) escasa distancia entre dirigentes y bases. Estos rasgos se contraponen nítidamente a los de la cultura política dominante, encarnada principal más no exclusivamente por el MPN: democracia indirecta y delegativa, deferencia ante las autoridades y el poder, individualismo, clientelismo político, máxima distancia y ningún control de los dirigidos sobre los dirigentes. ».

d'action ne se résument pas aux grèves. Les « aténiens »[239] qui délibèrent dans des assemblées syndicales massives se mobilisent aussi par l'intermédiaire de *piquetes*, et autres formes de blocus tout en s'exposant à des répressions parfois sanglantes comme celle de 2007 durant laquelle un enseignant, Carlos Fuentealba, est abattu. Dans le même secteur social, le mouvement étudiant est également un des moteurs de la contestation, occupant régulièrement l'UNCo (Universidad Nacional del Comahue) lors des réformes importantes de l'enseignement supérieur. L'établissement est d'ailleurs réputé dans le pays comme étant une université frondeuse[240]. Aussi, il n'est pas étonnant de retrouver parmi les enquêtés nombreux enseignants depuis le primaire jusqu'au supérieur, en passant par le secondaire.

Enfin, Petruccelli estime que la CCP est une dynamique sociale en gestation depuis les années 1970[241], décennie au carrefour de plusieurs trajectoires contestataires historiques comme la *pueblada* des ouvriers du complexe hydroélectrique d'El Chocón (1969-1970), l'arrivée massive d'immigrants chiliens à la suite du coup d'État de Pinochet en 1973, mais aussi l'opposition aux juntes militaires (1976-1983) transforment Neuquén en « capitale des droits de l'Homme » argentine, principalement en raison de l'action de l'évêque Jaime de Nevares[242]. La tendance se poursuit dans les années 1990 suite au tournant néo-libéral du régime de Carlos Menem et des plans d'ajustements structurels qu'il contracte entraînant la privatisation de nombreuses entreprises stratégiques, au premier rang desquels la pétrolière nationale YPF et ses principaux actifs dans la province. Les nouveaux capitaux privés mettent en place des plans de licenciements et de « départs volontaires » qui déstructurent profondément les enclaves pétrolières de la région et provoquent de nouvelles insurrections comme à Cutral Co et Plaza Huincul en 1996 et 1997. Dans les années 2000, le kirchnerisme a provoqué des fissures dans la CCP avec des secteurs plus ou moins vindicatifs, les uns se satisfaisant des réformes de ce gouvernement populiste et progressiste, les autres n'étant pas satisfaits de la permanence au pouvoir dans la province du Movimiento Popular Neuquino (MPN), allié local du kirchnerisme. Toujours est-il que cette idée d'endurance et de longévité de la protestation se retrouve jusque dans les engagements personnels, comme cette femme qui n'envisage pas sa vie sans la protestation :

> 6. « Moi, imagine, j'ai 44 ans et je suis militante depuis l'âge de 12 ans [Rires]. En gros, j'ai milité toute ma vie. Et je ne vais pas, je ne peux pas m'imaginer sans le militantisme parce que c'est ce qui ordonne ma vie. Et c'est parce que j'ai la conviction que tout ce que nous vivons est mauvais, c'est-à-dire que je refuse, je refuse profondément de croire à cette idée que les êtres humains sont mauvais par nature. Je le refuse, je le refuse absolument [...]. Nous sommes naturellement bons. Le reste a été fait par la politique, par la vision sociale du travail, de l'accumulation, de la production, euh, et la nécessité d'un

[239] Je prends ici la liberté sur la traduction de la gentilité des habitants d'Athènes (*Atenas* en espagnol) nommés atenienses (Athéniens) tout comme les syndicalistes du syndicat ATEN. Sur ce jeu de mots et le parallèle avec la démocratie athénienne voire Rossi, « La identidad política como acción: los atenienses neuquinos ».
[240] Pour abonder en ce sens, il faut encore mentionner les mouvements de travailleurs autogérés des usines de céramiques de la région, le cas le plus emblématique étant la fabrique de Zanón que les ouvriers se sont réappropriée à la suite de la crise de 2001. Fernando Aiziczon, *Zanón: una experiencia de lucha obrera* (Neuquén, Argentina : Buenos Aires: El Fracaso ; Herramienta Ediciones, 2009).
[241] Petruccelli, « Contra-cultura de la protesta: más allá de un concepto », 23-24.
[242] Sur l'œuvre de l'évêque : Jorge Muñoz Villagrán, *Pedagogia política en Don Jaime de Nevares* (Universidad Nacional del Comahue, 2012).

groupe minimum de personnes pour garantir leur bien-être par rapport à tous les autres. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

Aussi, en raison de cet *ethos* militant qui reprend le dessus d'une part et des *quiebres* (ruptures) de l'autre, certains membres de l'assemblée mettent en place une assemblée satellite à Allen (APCA-Allen) qui, bien que moribonde aujourd'hui, continue de diffuser la lutte et les conséquences de l'expansion de la frontière des hydrocarbures.

7. « Ce n'était pas vraiment une division. C'était comme si, disons, deux ou trois camarades et moi nous tenions une partie du travail militant à Allen. En même temps, nous avons participé à l'assemblée de Neuquén [...] le fait est qu'Allen était très visible, c'était là à quelques pâtés de maisons, eh bien, cela a rendu les choses de plus en plus actives, donc il n'y avait pas d'excuses pour les divisions. Et nous avons commencé à prendre notre propre rythme [...] c'était un peu ça. Je suppose. Et, d'autre part, disons, au niveau de la dynamique entre les différentes villes du Valle, euh... eh bien, Allen, comme d'autres petites villes a une dynamique rurale, très conservatrice [...], certains membres de l'assemblée, qui sont ceux qui durent aujourd'hui, ont aussi commencé à prendre des positions, non ? Comme si ce problème était celui d'Allen et que nous ne voulions pas que tant de gens venant de l'extérieur [...] nous disent ce que nous devions, faire, etc. Ce qui, oui, cela a conduit à étouffer l'assemblée d'Allen, disons, dans son propre cercle parce qu'elle ne pouvait pas se développer en raison de la dynamique des gens qui est de ne pas s'impliquer... et euh... elle s'est effondrée avec le temps. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

Parallèlement, et alors que l'élan assembléiste s'essouffle, la CMN relance le processus protestataire en fomentant la Multisectorial contra la Hidrofractura, et plus tard, une Multisectorial Fuera Basureros, contre les centres de traitement des déchets issus des exploitations d'hydrocarbures. Cette Multisectorial en particulier est plus en adéquation avec l'*ethos* militant de la région et sa composition très hétéroclite reflète assez bien les diverses extractions idéologiques, tandis que ces modes d'action, auxquels je consacre un chapitre, sont conformes à ce que décrit Petruccelli. En somme, le secteur de la protestation à Neuquén et dans l'Alto Valle est bifide, avec une composante assembléiste dans laquelle s'origine la lutte et dans laquelle elle se poursuit vaille que vaille, et une composante puisant plus volontiers dans le registre de la CPP se résumant, aujourd'hui, à des actions éparses.

La prédominance de l'assembléisme à Mendoza

À Mendoza, le secteur de la protestation est plus homogène puisque principalement structuré autour de l'AMPAP et des assemblées départementales ou municipales qui la composent, mais aussi de leur émanation nationale et régionale (UAC et UAP). Les assemblées constituent le secteur le plus visible et engagé depuis 2013 dans la mobilisation contre le *fracking*. À celles-là s'ajoutent des associations comme la FAdE (le groupe de spéléologues) ou des ONG comme OIKOS Red Ambiental et XUMEK qui portent le processus de judiciarisation de la protestation dans la province depuis 2017. Ces acteurs disposent également de relais politiques au Sénat et à la Chambre des députés dont il faut constater qu'ils n'engagent que leur nom et non celui de leurs partis. Il faut également compter sur la force de certains individus comme Esteban Servat qui sans s'affilier à des

organisations préexistantes ont, par leur activisme, réussi à mobiliser certains individus, principalement dans de nouvelles associations comme l'Agrupación Lucha, Tierra y Agua ou dans des branches d'Extinction Rebellion provinciale et de Jóvenes por el Clima. Enfin, des ONG nationales (FARN et OPSur essentiellement) appuient également la protestation dans cette province.

Qu'est-ce qu'une assemblée ? D'où provient ce mode d'organisation qui est, en soi, également un mode d'action ? Quelle philosophie l'anime ? Et pourquoi les organisations socio-environnementales s'inspirent-elles de ce modèle assembléiste ? Il convient d'abord de rappeler que la décennie néo-libérale des années 1990, sous la houlette de Carlos Menem, ont aggravé les effets des crises économiques des décennies précédentes et ont culminé avec des protestations de masses et l'éviction de Fernando de la Rúa de la Casa Rosada à Buenos Aires sous la pression populaire d'une manifestation gigantesque et des *cacerolazo*s et autres *piquetes* le 20 décembre 2001. Aux cris de « ¡Que se vayan todos ! » (Qu'ils s'en aillent tous !), l'Argentine se convertit en

> « […] laboratoire politico-social [où] un nouvel *ethos* militant, caractérisé par le rejet de la démocratie délégative a surgi dans les premiers mois de la crise, où se sont mêlés des sentiments de crainte et d'incertitude face à l'absence de repères institutionnels, mais aussi de liesse face aux nouvelles expériences politiques. Le nouvel esprit destituait comme par magie les pouvoirs en place (partis politiques, syndicats), ainsi que ceux qui pouvaient invoquer leur savoir professionnel d'expertise, ou tout autre voix qui aurait pu dévoyer la volonté politique de la base ou être porteuse d'une tentation hégémoniste. »[243]

La crise de 2001 bouscule donc le champ militant et s'enrichit d'une nouvelle génération qui conçoit l'engagement comme une demande d'autonomie, un refus du principe de représentation-délégation de la démocratie représentative pour lui substituer une horizontalité des relations entre les membres du mouvement et à l'extérieur, mais aussi dans un militantisme qui se conçoit depuis la base, c'est-à-dire depuis le citoyen lambda et depuis un ancrage territorial donné.

Dans *Qué son las asambleas populares?* quelques intellectuels ont tenté de donner un sens à cette nouvelle expérience militante. Pour les auteurs, les assemblées traduisent d'abord un processus de démocratisation de la démocratie comme l'écrit Miguel Bonasso : « Les assemblées tentent d'incarner [...] la continuation d'un processus de "démocratisation de la démocratie", pour ce que vaut l'expression. D'un processus qui aspire à rendre la démocratie de plus en plus ouverte et légitime »[244]. José Pablo Feinmann y voit aussi une réponse à l'« irreprésentativité » (*irrepresentatividad*) des élites politiques qui préfèrent, à l'heure de prendre des décisions, le financier qui aligne les billets chaque jour au citoyen qui ne vote qu'une fois. L'assemblée est la réponse des « irreprésentés » au pouvoir de la non-

[243] Maristella Svampa, « Du "Qu'ils s'en aillent tous!" à l'exacerbation de la rhétorique nationale-populaire », trad. par Marie-France Prévôt-Schapira, *Problèmes d'Amérique latine* 4, nº 82 (2011): 78-80.
[244] Miguel Bonasso, « ¿Qué son las asambleas? », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 15: « las asambleas intentan ser […] la continuidad de un proceso de "democratización de la democracia", valga la expresión. De un proceso que aspira a tornar cada vez más abierta y legítima a la democracia ».

représentation[245]. Luis Mattini affine la position assembléiste vis-à-vis de la représentation. En plus du refus de la représentation extérieure, qui est aussi antérieur à l'assemblée, celle-ci refuse toute représentation à l'intérieur : « En ce sens, il est nécessaire de participer aux assemblées de quartier en tant que voisin, en gagnant une place par l'exemple verbal et corporel et non en étant porteur d'une représentation extérieure »[246]. Même si l'on perçoit la dérive possible d'une assemblée retournée par un personnage charismatique, qui occupe la scène par son corps et par son verbe, cette précision de Mattini permet de comprendre le rejet radical de la représentation qui anime l'édifice assembléiste. Enfin, plusieurs contributeurs notent le caractère spontané et autoconvoqué de ces assemblées comme si chaque individu, chaque voisin, chaque citoyen ressentait l'appel civique dans sa chair.

Pour les auteurs, les assemblées sont l'expression d'une nouvelle subjectivité militante qui vient du bas. Pour Bonasso, c'est d'abord le statut de citoyen qui est revendiqué et récupéré grâce aux assemblées : « Elles ont aidé à retrouver ce statut de citoyens et elles ont permis de discuter de tous les problèmes qui font leur existence, qu'ils soient grands ou petits »[247]. Dans des termes plus cryptiques, Feinmann affirme que l'assemblée est le lieu où se retrouve la puissance naturelle du citoyen, c'est-à-dire la citoyenneté en action. De sorte qu'agir dans l'assemblée, c'est exprimer son devenir-citoyen : « Si "être c'est agir", celui qui va à "l'assemblée" va à la recherche de l'être parce qu'il va à la recherche de l'action. Il se définit comme un sujet libre par sa libre pratique »[248]. Pour Stella Calloni, c'est dans ces espaces que l'individu le plus méprisé par une démocratie imbue d'elle-même « […] récupère, ensemble avec l'autre, sa dignité pour lutter et exiger »[249].

D'autres notent bien que les assemblées ne sont pas seulement le lieu de refondation d'une démocratie épurée. Elles jaillissent d'abord d'un excès, d'un trop-plein traduit dans un cri de lassitude (*grito de hartazgo*) : « C'était un "Assez !" pour se rendre présent et d'intervenir dans les décisions pour la vie et avec la vie elle-même »[250]. Dans cette décharge de subjectivité, individuelle et collective, où les petits problèmes du quotidien se mêlent à ceux structurels de la politique. C'est pourquoi Cristina Feijóo et Lucio Salas Oroño perçoivent dans l'assembléisme les débuts d'un mouvement social tandis qu'Alicia Le Fur voit la naissance d'un nouveau Sujet politique qui remet radicalement en question le modèle

---

[245] José Pablo Feinmann, « Filosofía de la asamblea popular », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 31-33.

[246] Luis Mattini, « La hora de las comunas », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 53: « En ese sentido hay que participar en las asambleas de barrio como vecino, ganándose el lugar con el ejemplo verbal y corpóreo y no por ser portador de una representatividad exterior ».

[247] Bonasso, « ¿Qué son las asambleas? », 15: « Han servido para que los ciudadanos recuperen su carácter de tales y puedan discutir todos los problemas que hacen a su existencia, tanto los grandes como los pequeños ».

[248] Feinmann, « Filosofía de la asamblea popular », 33: « Si "ser es actuar", el que va a la "asamblea" va en busca del ser porque va en busca de la acción. Se define como sujeto libre por medio de su praxis libre. ».

[249] Stella Calloni, « Las asambleas populares. El susurro de la resurrección de un pueblo », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 20: « […] recupera junto al otro su dignidad para luchar y exigir ».

[250] Patricia Vargas et Martín Cañas, « ¡Ya basta! ¡Que se vayan todos, que no quede uno solo! », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 105-8: « Fue un Ya Basta accionado para hacerse presente e intervenir en las decisiones por la vida y con la vida misma ».

étatique argentin et les partis politiques qui soutiennent ce Léviathan moribond[251]. Dans son texte, le seul qui fasse parler les assembléistes et les *piqueteros,* Herman Schiller semble même suggérer que ce mouvement social est sans commune mesure puisque dépourvu de toute « avant-garde »[252]. Ceux qui font le mouvement sont, en réalité, le mouvement.

Les assemblées incarnent le dernier lieu où la discussion démocratique se donne pleine et entière dans une Argentine alors acquise aux réformes néo-libérales. Elles sont, dans l'esprit de ces intellectuels, le lieu de la réflexivité par excellence. Pas de réflexivité sans mémoire et c'est pourquoi l'assemblée constitue d'abord le réceptacle de la mémoire collective selon Calloni, car les assemblées : « […] sont la mémoire, la discussion, le débat, la transparence et l'avenir, et pour que tout se maintienne et se développe, nous devons aller à la rescousse de ce qui fut, de ce qui eut de la grandeur et de la dignité, du feu et de la création »[253]. Pour Rafael Bielsa, elles questionnent l'ordre républicain lui-même d'une façon digne et nécessaire[254]. C'est peut-être Luis Mattini qui exprime cette idée avec le plus de radicalité lorsqu'il affirme qu'une assemblée est « un corps qui pense en faisant' »[255]. Chez lui, la réflexivité s'incarne dans la moindre action, ce qui peut encore dériver dans une réflexion qui, paradoxalement, ne se laisse pas le temps.

Les assemblées sont également l'endroit où se reconstitue le lien social comme l'explique Raúl Rousset en insistant sur le principe d'horizontalité qui anime les assemblées et favorise « la découverte de l'autre, du voisin »[256]. L'assemblée se convertit en espace de tolérance, d'écoute, de la reconnaissance des uns et des autres. Le contrat social y est censé se reconstituer à partir de la proximité la plus absolue, non pas entre citoyens mis à égalité parce que soumis à la même loi, mais entre voisins qui habitent le même territoire et qui vivent la même expérience. Feinmann y voit même une nouvelle scène de la sympathie : « L'assemblée n'est-elle pas le lieu de l'amitié et de la solidarité ? D'abord, nous sommes des "amis" constitué par une extériorité (l'agression par un Pouvoir qui a cessé de nous représenter est ce qui nous réuni) et ensuite nous sommes des "amis" depuis l'intérieur par une *praxis* politique autoconvocante »[257].

---

[251] Cristina Feijóo et Lucio Salas Oroño, « Las asambleas y el movimiento social », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 22-30; Alicia Le Fur, « El asambleísta, ¿Un nuevo sujeto político? », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 34-43.

[252] Herman Schiller, « Piquetes y cacerolas ¿La lucha es una sola? Los Fantasmas antagónicos y la unidad necesaria », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 97-104.

[253] Calloni, « Las asambleas populares. El susurro de la resurrección de un pueblo », 21: Trad. « […] son memoria, discusión, debate, transparencia y futuro, y para que todo se mantenga y crezca hay que ir al rescate de lo que fue, de lo que tuvo grandeza y dignidad, fuego y creación ».

[254] Rafael Bielsa, « Asambleas : ¿de la barbarie de la política a la civilización de los habitantes? », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 109-16.

[255] Mattini, « La hora de las comunas », 54: Trad. « un cuerpo que piensa haciendo ».

[256] Raúl Rousset, « Qué son las asambleas Una visión desde adentro », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 90-93: Trad. « el descubrimiento del otro, del vecino ».

[257] Feinmann, « Filosofía de la asamblea popular », 32 Trad. « ¿O no es la asamblea el lugar de la amistad y la solidaridad? Primero somos "amigos" constituidos en exterioridad (la agresión de un Poder que ha dejado de

En résumant, l'assembléisme est, pêle-mêle, une philosophie d'action, un mode d'action concret et une forme d'organisation de l'action collective qui surgit dans un moment de crise. Les assemblées de quartier de 2001 sont nées de la crise du système politique argentin tout entier, et notamment d'un rejet de la démocratie participative, d'où les formes radicales qu'elles ont prises : absence de mandat, horizontalité, égalité des membres, discussions et débats sans limites d'expression, décisions prises par consensus. En tant que pratique politique réactive, cependant, elles n'ont pas su capitaliser sur le succès majeur de la démission du gouvernement de la Rúa et se transformer en mouvement social porteur d'un Sujet contrairement à ce qu'affirmaient certains auteurs. Elles n'ont pas pour autant disparu. L'un des contributeurs, Gustavo Vera, prophétisait d'ailleurs que les assemblées sont venues pour rester (*las asambleas llegaron para quedarse*) même s'il pensait plutôt à leur inscription dans la mémoire collective[258]. En effet, c'est dans le mouvement socio-environnemental que les assemblées font des émules[259]. À certains égards, leurs conditions de naissance et leurs modes opératoires sont similaires aux assemblées de quartier de 2001 : un moment de crise représenté par une potentielle dégradation de l'environnement immédiat, mais lié au contexte de l'économie globalisée à la recherche de « ressources naturelles », recours à une mobilisation ancrée dans le territoire et favorisant la démocratie directe, assemblée comme construction collective permanente, etc. En Patagonie, par exemple, cette aspiration autonomiste, basiste et radicalement démocratique trouve ses racines dans divers conflits socio-environnementaux qui ont marqué la province de Chubut depuis l'opposition à un barrage à Epuyén en 1981[260] à la poubelle nucléaire de Gastre en 1986[261] avant de culminer avec le « No a la mina » de Esquel en 2002 où la population s'est soulevée contre un projet d'exploitation d'un gisement d'or par la Meridian Gold, finalement rejeté par un referendum dans lequel 81 % de la population s'est exprimée contre l'ouverture d'une mine à ciel ouvert métallifère. C'est d'ailleurs cette dernière expérience chubutense, par des effets de trajectoires professionnelle et militante enchevêtrées, qui a enclenché le mouvement assembléiste dans la province de Mendoza comme l'explique cet environnementaliste de la première heure :

> 8. « Lorsqu'en 2003, Esquel s'est soulevée, un de mes frères qui travaille également dans le tourisme était dans le sud et se trouvait justement à Esquel lorsque le plébiscite, ce fameux plébiscite "Non à la mine" des habitants d'Esquel, a eu lieu. Et il a apporté les premières informations contre l'exploitation minière. Jusqu'à présent, la seule chose que nous avions c'était la propagande faite par les entreprises et la propagande faite par le pouvoir politique de comment on allait bénéficier de la grande exploitation minière à Mendoza. Nous avons versé dans cette même illusion de beaucoup de gens et, bon, il y a beaucoup de richesses dans la cordillère à extraire sans le savoir pour quoi exactement, parce qu'on ne connaissait pas les conséquences des mégaprojets. À partir de 2003, la première chose qui apparaît c'est le doute. » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

---

representarnos es la que nos convoca) y luego somos "amigos" en el interior de una praxis política autoconvocante ».

[258] Gustavo Vera, « Las asambleas llegaron para quedarse », in *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, Biblioteca del pensamiento nacional (Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002), 109-16.

[259] À tel point que la UAC a produit un document pour résumer ses principes d'action: Unión de Asambleas Ciudadanas, « Construyendo caminos colectivos en defensa de nuestros territorios » (UAC, non daté).

[260] Lucas Chiappe, *La Patagonia de pie. Ecología vs. Negociados* (Chubut, Argentina: Proyecto Lemu-Grupo de Amigos del Libro, 2004).

[261] Javier Rodríguez Pardo, *En la Patagonia NO. Crónica de la epopeya antinuclear de Gastre* (El Bolsón, Rio Negro: Proyecto Lemu-Grupo de Amigos del Libro, 2006).

3.3.2. Les entretiens

Deux séries d'entretiens semi-directifs ont été réalisées lors des terrains argentins de 2018 et 2019 afin de recueillir les témoignages des militants sur les raisons et les motivations de leur engagement en même temps que sur leurs expériences personnelles et collectives de la mobilisation. Dans ce paragraphe, je propose un panorama de ces entretiens en adressant la problématique de représentativité, en détaillant la construction du guide d'entretien ainsi que les modalités retenues pour l'exploitation des données recueillies.

La problématique de la représentativité

Après la phase d'identification des acteurs, je me suis rapproché des militants grâce aux mails institutionnels lorsqu'un site Internet fournissait un tel contact ou alors, lorsque ce moyen n'existait pas, au travers des pages Facebook de ces groupes. Très souvent, les prises de contact par courrier électronique ont rencontré peu de succès en comparaison des approches via Facebook ou directement par téléphone lorsque je disposais des numéros des militants. C'était particulièrement le cas des groupes les plus informels tels que les assemblées ou les collectifs. Là encore, toutes les prises de contact ne se sont pas traduites par des rencontres ou des entretiens. J'évalue ce « taux d'échec » à environ 30 à 40 % des demandes formulées, avec un taux plus important dans la province de Neuquén et dans l'Alto Valle (environ 50 %).

En raison de la diversité des acteurs engagés dans la mobilisation, du caractère fluctuant de cette mobilisation et de ma présence limitée sur le terrain, il est impossible de défendre une prétendue représentativité de la population enquêtée. Aussi, je me bornerai à détailler quelques indicateurs socio-démographiques essentiels afin de mieux cerner cette population. J'ai adjoint la liste complète et anonymisée des individus rencontrés en annexe (en page 549). Chaque entretien est codé sous un identifiant allant de 1 à 48. Ces identifiants n'indiquent que le nombre d'entretiens réalisés, mais pas le nombre d'individus rencontrés et avec qui ont été menés des entretiens. Dans le cours du texte, je rendrai la parole aux militants en indiquant les initiales de l'individu, sa profession lorsqu'elle est connue, ainsi que la province et l'année de réalisation de l'entretien. Toutes ces informations sont reportées dans la table en annexe avec des précisions supplémentaires. À plusieurs reprises et à la demande des militants, j'ai dû réaliser des entretiens collectifs pour des raisons liées aux philosophies qui animent ces mouvements et qui seront évoquées tout au long du texte. Ces 48 entretiens représentent en réalité plus d'une soixantaine d'individus parmi lesquels les hommes représentent près des deux tiers de la population enquêtée (40 individus contre 22 femmes). À Neuquén et à Río Negro, lors du terrain de février-mai 2018, j'ai mené environ une vingtaine d'entretiens avec 13 hommes et 8 femmes. À Mendoza, l'année suivante, entre mars et, mai, je me suis entretenu avec un peu plus d'une trentaine de militants, soit 20 hommes et 13 femmes. Des entretiens ont également été menés dans d'autres provinces qui ne constituent pas le cœur de l'enquête (Ciudad Autonoma de Buenos Aires, Santa Fe, La Pampa), cette

répartition est encore plus déséquilibrée puisque l'on compte sept hommes pour une femme (Tableau 2).

	Neuquén et Río Negro	Mendoza	Autres provinces	Total
Homme	13	20	7	40
Femme	8	13	1	22
Total	21	33	8	62

Tableau 2: Population enquêtée par province et par sexe

Je peux encore présenter cette population enquêtée sous la forme des organisations auxquels ils participent en ignorant la répartition sexuelle (Tableau 3). Par souci de clarté, j'ai regroupé les organisations en huit catégories — assemblée, collectif, association, ONG, organisation indigène, parti politique, indépendants/engagements multiples, autres. D'un point de vue formel, les assemblées et les collectifs ont des modalités organisationnelles similaires : à savoir l'informalité, l'absence de statut enregistré par les autorités, une égalité des statuts au sein de ces groupements dans la mesure où tout le monde y est considéré comme un « citoyen » ou un « voisin ». Cependant, pour des raisons qui ont été éclaircies dans la section précédente je préfère indiquer la différence ici. Les associations se distinguent à peine des deux premières, mais le fait qu'elles disposent des statuts légaux change les dynamiques protestataires dans lesquels s'engagent leurs membres. Les ONG se distinguent des précédentes principalement pour des raisons juridiques puisque ce sont souvent des organisations créées pour la défense d'une cause. Elles s'en différencient encore en raison de leur « zone d'opération », à savoir plutôt nationale ou provinciale que locale. Viennent ensuite les organisations indigènes et les partis politiques. Si ces regroupements partagent les mêmes statuts légaux qu'une association la plupart du temps, ils sont tout de même animés par un horizon programmatique et une vision systémique qui font défaut aux trois premiers types d'organisations indiqués et qui, par ailleurs, jouent dans l'arène politique à l'inverse d'une ONG par exemple. Les deux dernières catégories font référence aux individus plus difficiles à classer. Dans indépendants/divers engagements ont été rangés les individus dont les trajectoires militantes ont été mouvementées soit parce qu'ils ont eu des difficultés à choisir un lieu pour militer, soit parce qu'ils ont préféré se convertir en personnel d'appoint pour la cause. Les « divers » désignent les pétroliers rencontrés. Enfin, il faut garder à l'esprit que mis à part les militants des ONG et les « divers », et de manière indirecte les membres des organisations indigènes[262], tous les militants sont des bénévoles non rémunérés.

[262] Certains d'entre eux sont des fonctionnaires en charge de l'application des politiques publiques relatives aux populations indigènes, au niveau provincial ou national. Au moins l'un d'entre eux a néanmoins évoqué qu'il ne recevait plus son salaire depuis plusieurs mois lors de notre entretien en 2018.

	Neuquén et Río Negro	Mendoza	Autres provinces	Total
Assemblée	5	17	0	22
Collectif	3	0	0	3
Association	2	4	0	6
ONG	2	2	4	8
Organisation indigène	2	3	0	5
Parti politique	5	2	0	7
Indépendants/engagements multiples	2	5	0	7
Autres	0	0	4	4
Total	21	33	8	62

Tableau 3: Population enquêtée par province et par organisation

À Neuquén et Río Negro, la répartition est relativement équilibrée avec une légère prédominance pour les assemblées et les partis politiques. Cet équilibre penche légèrement en faveur des premières si l'on ajoute les collectifs et les associations, plus proches dans leur pratique des assemblées que des partis politiques. Cet équilibre global peut s'expliquer par la structuration des réseaux et des cultures de protestation de la région présentées plus tôt. Parmi les 21 militants rencontrés à l'occasion du premier terrain neuquino, six ont déclaré une profession d'enseignant comme occupation principale ou secondaire (à divers niveaux d'enseignements). Parmi eux, tous ont fait référence à leur appartenance ou participation à des actions du syndicat ATEN dont on a vu qu'il est un foyer de contestation dans la région. L'échantillon de cette région est aussi composé de nombreux profils d'ingénieur (six individus). Parmi eux, deux sont des femmes ayant milité dans la Multisectorial et sont des ingénieures en gestion environnementale. Un autre milite dans un parti politique et étudie la matière. Un individu militant dans un parti politique s'est présenté comme un ingénieur électro-mécanicien. Les deux derniers sont d'anciens ingénieurs pétroliers déçus par le secteur. L'un milite dans un parti politique marginal et l'autre travaille dans une ONG de défense de l'environnement. En vérité, ces deux ingénieurs ont très vite abandonné l'ingénierie proprement dite pour se consacrer à des activités de formation et d'enseignement, d'abord dans le secteur des hydrocarbures puis auprès d'autres publics pour les sensibiliser aux questions environnementales. Parmi les individus restants, l'on dénombre trois fonctionnaires de divers organes de l'État provincial ou national (deux d'entre eux sont Mapuce), trois déclarent une profession d'ouvrier ou d'employé et militent dans des espaces divers, un autre est avocat et le dernier est journaliste. Un dernier individu a évoqué sa carrière de travailleur social avant de devenir député provincial. Près de 80 % de cette population enquêtée (17 individus) déclare soit des activités d'enseignement comme profession principale ou secondaire, soit participer à des activités de sensibilisations environnementales sous divers formats.

À Mendoza, la répartition des engagements est beaucoup plus polarisée. À nouveau, pour des raisons historiques explicitées, les assemblées rassemblent la plupart des militants rencontrés. Il s'agit en effet du secteur de la protestation le mieux organisé quoique,

justement, c'est son défaut de structures organisationnelles qui en fait la spécificité. Cette polarisation se transforme presque en hégémonie lorsque l'on s'aperçoit que plusieurs membres des associations rencontrés, ou ceux classés dans indépendants/divers engagements, et même les deux élus politiques sont « passés » par les assemblées à un moment de leur trajectoire militante. Tout d'abord, il importe de noter que parmi les 33 militants rencontrés à Mendoza, plus des deux tiers (23) ont déclaré participé ou avoir participé aux assemblées tandis que parmi la dizaine restante, on compte trois référents Mapuce, trois avocats engagés avec des ONG environnementales ou promouvant les droits de l'homme, et quatre autres militants participant d'autres organisations mobilisées contre la fracturation hydraulique et l'extractivisme. Les trajectoires militantes des 23 assembléistes sont assez homogènes. Deux assembléistes sont en quelque sorte « sortis » du mouvement, pour « s'engager en politique » dans le sens où ils ont rejoint des formations politiques sans pour autant renier leur attachement au mouvement assembléiste. Ils occupent tous deux des charges représentatives dans les chambres provinciales. Deux autres individus, un homme et une femme ayant suivi des formations en gestion environnementale, ont participé à ces assemblées, mais se disent aujourd'hui « militants indépendants » tout en continuant de soutenir le mouvement avec leurs compétences et leurs titres universitaires. Un médecin retraité avec une longue carrière militante débutée dans les années 1970 cumule des engagements syndicaux, politiques et assembléistes. Une femme, enseignante retraitée du secondaire, arrivée récemment sur ces problématiques environnementales, a d'abord participé à une assemblée de l'oasis sud avant de la quitter pour rejoindre d'autres groupes en raison de sa difficulté à assimiler les codes pratiques de l'assemblée. Un dernier homme enfin, affirme être le seul de la province à avoir été « exclu » d'une assemblée et continue la lutte depuis d'autres espaces. Les 16 individus restants (soit près de la moitié de la population enquêtée) constituent le « noyau dur », à partir duquel j'ai recomposé l'identité militante assembléiste à Mendoza. Il est composé d'un fort contingent de neuf enseignants du primaire ou du secondaire (sept femmes et deux hommes) dont cinq sont retraités. Trois autres assembléistes, plus jeunes, suivent des formations pour devenir enseignants. Un dernier occupe une chaire à l'université provinciale. Ces enseignants — aspirants, retraités ou en activité — déclarent généralement une spécialisation en géographie, en physique ou en chimie. Enfin, parmi les trois autres assembléistes, on compte un garde-forestier, une avocate, et un ancien fonctionnaire municipal retraité. Outre cette forte homogénéité au niveau de l'insertion professionnelle, qui est redoublée par les activités d'éducation populaire pour tous les assembléistes quel que soit leur profession d'origine, on aperçoit une autre tendance forte dans les trajectoires militantes. Deux tiers d'entre eux ne déclarent pas d'expérience militante antérieure à l'engagement assembléiste, et le tiers restant décrit une désillusion des formes d'engagement conventionnelles.

Enfin, les six autres entretiens ont été menés en divers endroits du pays (Ciudad Autonoma de Buenos Aires, province de Santa Fe et province de La Pampa) lors de déplacements entre les provinces pour rencontrer d'autres acteurs engagés dans la controverse. En raison du caractère réticulaire de certains mouvements sociaux, ou alors de l'organisation de coalitions de cause entre des collectifs citoyens et des associations et des ONG, certains individus d'intérêt pour l'enquête se situaient dans d'autres régions. Deux des entretiens réalisés à Buenos Aires l'ont été avec des militants d'ONG agissant au niveau

national, de même que celui réalisé dans la province de Santa Fe. Parmi ces trois individus, l'un est juriste, l'autre est chargé de recherche pour une université déclarant des activités d'enseignement et la dernière est chargée de projet dans une ONG venue à la cause environnementale en raison de son engagement syndical dans ATE. En effet, c'est à l'occasion d'une formation syndicale il y a une dizaine d'années qu'elle s'est consacrée aux causes environnementales. L'entretien réalisé dans la province de La Pampa s'est déroulé avec un militant et un pétrolier. Enfin, les deux derniers entretiens ont été menés avec trois individus liés aux industries du gaz et du pétrole dans la ville de Buenos Aires. Tous ces individus, en tant que membres d'une ONG ou d'une organisation liée aux pétrolières, percevaient un salaire ou, du moins une rétribution financière ou en nature pour leur engagement. Les entretiens réalisés avec des militants employés comptent parmi ceux les moins mobilisés dans mes travaux en raison de leur « distance expérientielle » vis-à-vis des terrains, tandis que ceux réalisés avec les pétroliers ont permis d'obtenir un contrepoint très utile pour mettre en lumière certains discours militants.

Tous les entretiens lors du premier terrain ont été menés conformément au protocole établi et déjà présenté. Pour les raisons également évoquées ci-dessus, j'ai délaissé la présentation des liens entre mon laboratoire, mon université et Total pendant le second terrain. Néanmoins, j'ai maintenu la demande de signature d'un document de consentement pour la capture audio des entretiens ainsi que leur stockage et leur utilisation dans le cadre de ces travaux[263].

L'incrémentalité du guide d'entretien

La remontée des réseaux militants a permis de se familiariser avec une intense activité militante de production de données et de récits, mais aussi de partage d'information. En plus de la consultation des sites Internet, la visite hebdomadaire des pages Facebook ou Instagram des groupes militants, le visionnage de leurs photos ou des clips vidéos, ainsi que la lecture de leurs publications ont facilité la saisie des enjeux et des événements importants pour les militants, en même temps que les actions significatives pour ces organisations. C'est à partir de ces informations et en plus des problématiques et des hypothèses présentées dans les chapitres précédents qu'a été constitué un guide semi-directif. Le guide d'entretien a

[263] Tous ces documents ont été réalisés en deux copies originales, l'une pour ces travaux, l'autre pour l'enquêté. Dans le cadre des entretiens collectifs, souvent imprévus, les militants ont parfois signé sur une même feuille et ne disposent pas chacun d'une copie personnelle. Bien que, d'un point de vue juridique cela puisse poser un problème, l'objectif déontologique me semble en grande partie atteint, même si pour mener une telle démarche jusqu'à son terme il faudrait une meilleure anticipation des conditions d'entretiens. Les quatre entretiens menés par téléphone, lors de mes retours en France, n'ont pas permis de faire signer ces documents bien que, au moment de renvoyer les transcriptions des entrevues aux militants, je leur demandais de bien vouloir les contresigner. On pourrait bien entendu questionner la logique de faire signer un document de consentement « après coup ». Chacun de ces quatre militants ont, d'une part, sollicité ces entretiens eux-mêmes après nos rencontres. Pour trois d'entre eux, en effet, en raison des moyens asynchrones utilisés pour les contacter, ils n'avaient pas vu mes demandes et s'en sont rendus compte quand toute rencontre physique était devenue impossible. Le quatrième, avec qui j'ai effectué une grande partie des observations en milieu rural, m'a constamment renouvelé son consentement verbalement lors de nos discussions. D'autre part, avant de débuter les enregistrements téléphoniques, chacun des militants réitérait ce consentement à l'enregistrement.

originellement été structuré en cinq parties : une prosopographie, la socialisation à la controverse sur la fracturation hydraulique, des questionnements sur la relation au territoire et les problématiques qui surgissent en raison de la présence des industries des hydrocarbures, l'expérience militante contre l'extractivisme à proprement parler, et une partie conclusive.

La partie introductive visait à récolter des informations d'ordre socio-biographique — identité, âge, profession — en même temps qu'à expliciter les inscriptions militantes et, si besoin, la trajectoire militante. Si cette étape sert généralement à mettre en évidence certaines « dispositions » à l'action collective, il ne s'agissait pas de prendre ces informations au pied de la lettre et de leur conférer un poids démesuré dans l'explicitation de l'action. Aussi, je fais référence à ces informations quand elles me semblent nécessaires pour mieux comprendre certaines pratiques militantes, mais je n'ai pas cherché à en faire des facteurs explicatifs systématiques.

Cette partie introductive se poursuivait sur des questions relatives à la façon dont l'individu s'était intéressé aux problèmes des hydrocarbures en général et à la fracturation hydraulique en particulier. Elle avait pour objectif de mesurer le degré de connaissance « technique » sur la technologie en même temps que d'écouter les justifications de son rejet du projet Vaca Muerta dans son ensemble.

La troisième partie consistait à interroger les militants sur leur relation au territoire et à l'environnement en général quand ils ne le faisaient pas eux-mêmes assez naturellement. D'une part, les questions sur la socialisation à la controverse socio-technique les entraînaient assez régulièrement sur celles du « territoire ». Presque la totalité des militants manifestait une forme d'attachement ou de sensibilité à l'égard de ce qui constitue les entours et ce qui s'y trouve. Même s'il s'agissait souvent de présenter un discours plutôt stéréotypé, ils parvenaient toujours à le mâtiné de quelque chose de personnel. Dans l'élan, ils expliquaient pourquoi la fracturation hydraulique était incompatible avec leur « territoire ». D'autre part, les lectures de la presse militante et des auteurs qui ont consacré une partie de l'œuvre à l'extractivisme soulignaient tous l'importance de ce motif dans les mobilisations. Il s'agissait donc surtout d'écouter les individus parler des éléments saillants qui constituaient leurs entours avec des questions relativement ouvertes, et surtout des relances qui demandaient des précisions et des détails lorsqu'ils abordaient des aspects plus singuliers.

La quatrième partie du guide d'entretien était consacrée à des questions sur les mobilisations et les actes de résistance proprement dits, ceci afin d'explorer les « répertoires d'action collective » des militants. Ils étaient alors invités à se servir des anecdotes et à exprimer leur ressentie lors de ces actions, et plus généralement de la mobilisation en général. Il s'agissait ici d'entrer dans l'expérience militante en les écoutant discourir sur ce que représentait pour eux la résistance dans le groupe qu'ils avaient choisi, mais aussi de leur contestation aux pouvoirs, qu'il soit celui de l'État ou celui des entreprises du gaz et du pétrole.

Enfin, les entretiens se concluaient sur deux questions. La première demandait à l'enquêté de résumer les raisons et les motivations de son engagement afin qu'il produise lui-même un sens plus holistique de son expérience avant que mon discours d'apprenti

sociologue ne le recouvre. La seconde, parfois mal comprise, consistait à faire réfléchir l'individu sur le « pour qui » de son action. L'étrangeté de cette question a néanmoins permis aux militants d'insister sur la dimension de réciprocité de leur engagement alors qu'on a trop souvent l'habitude d'insister sur le « pourquoi » (pour quelles raisons), le « pour quoi » (dans quel but) ou encore le « comment » (de quelles façons), lorsque l'on questionne les individus sur leurs actions. L'intérêt de cette question se fera plus clair, je l'espère, dans la troisième partie de cette thèse.

Naturellement, très peu d'entretiens se sont déroulés selon les linéaments posés par ce guide. La disponibilité inégale des individus, la capacité à recevoir chez soi, dans un bureau ou alors sur la place municipale ou dans un café bruyant, était plus ou moins propice au bon déroulé de l'entretien. Face à ces problèmes pratiques, il a fallu retrancher certaines questions ou, éventuellement, poursuivre la discussion par d'autres moyens après l'entretien (sur Facebook et via WhatsApp principalement). C'est pourquoi je qualifie ce guide d'« incrémental » dans la mesure où il n'était pas toujours possible de poser les questions souhaitées dans le temps imparties, mais aussi parce qu'il a fallu l'adapter en certaines occasions en fonction de l'interlocuteur. Par exemple, il était parfois nécessaire d'évoquer des personnalités, des événements, ou des lieux très précis pour amener les militants à argumenter dans le détail ou exprimer des idées plus singulières afin d'éviter le biais de montée en généralité par des questions trop abstraites. Dans tous les cas, ces différences d'un entretien à l'autre ont été tempérées par les méthodes d'exploitation des données choisies.

L'exploitation des entretiens

Ces entretiens ont été enregistrés à l'aide d'un dictaphone. La longueur et la qualité des entretiens varient fortement. Plus précisémment, pour environ 65 heures d'enregistrement, on obtient une moyenne d'un peu plus d'une heure et demie par entretien ou d'une heure par individu. Certaines entrevues ont duré une vingtaine de minutes (interrompues pour des raisons diverses) et un autre a atteint presque 4 heures de discussions (excédant alors largement le guide d'entretien). Bien entendu, la longueur d'un entretien n'équivaut pas à une qualité supérieure, et inversement.

Les enregistrements ont ensuite été retranscrits sur un logiciel de traitement de texte. Une fois la retranscription terminée, elle a été systématiquement adressée aux militants afin qu'ils puissent amender ou corriger le texte, vérifier leur déclaration et éventuellement modifier des écueils qu'aurait pu commettre l'enquêteur, dont le castillan n'est pas la langue maternelle. Très peu de militants m'ont adressé des copies corrigées des retranscriptions soit pour le peu d'intérêt et le temps que représente cette tâche ou alors parce qu'ils n'ont pas trouvé d'éléments susceptibles d'être modifiés. Néanmoins, cette démarche m'apparaissait indispensable pour compléter le protocole présenté plus haut.

Il faut encore, à ce propos, mentionner la demande d'une organisation mapuce de la province de Mendoza qui a demandé, conformément à la convention 169 de l'Organisation Internationale du Travail (OIT) relative aux droits des peuples premiers à la consultation et la

participation dans les affaires les concernant, d'avoir un « droit de regard » sur la production finale de la thèse afin de « consentir » ou d'exprimer ses « divergences » sur certaines analyses. En effet, cette organisation entend la convention 169 dans un sens très large. Pour ses représentants, les contraintes qu'elle fait peser ne se limitent pas aux projets économiques ou politiques, mais à toutes les actions entreprises dans le cadre de la communauté ou des communautés qu'elle représente. Ainsi, une recherche universitaire doit elle aussi se soumettre à ces contraintes de consultation libre et éclairée préalablement à toute entreprise d'investigation[264]. Leurs homologues dans la province de Neuquén n'ont, eux, pas formulé cette demande.

Une fois les copies définitives des retranscriptions en ma possession, elles ont ensuite été téléchargées dans le logiciel MAXQDA afin de coder les verbatims[265]. Ce logiciel a été utilisé pour réaliser un codage thématique d'abord, puis analytique, ceci afin de faciliter l'extraction des verbatims. Par exemple, les codes-mère thématiques sont relatifs : aux « hydrocarbures », à la « démocratie », à la « territorialité », au « militantisme », à « l'individu ». Plusieurs séries de sous-codes viennent ensuite préciser les différentes ramifications de ces codes-mères. À mesure que le degré de précision de ces sous-codes s'affine, ils perdent en représentativité, mais permettent aussi de faire apparaître des passerelles fines entre les codes-mère. Ainsi, on a une série de codes « militantisme-assembléisme-participation » qui rejoint l'autre série « démocratie-participation ». La « participation » au cœur de ces verbatims n'est pas systématiquement entendue de la même façon selon qu'elle fait partie d'un discours sur le militantisme ou la démocratie, mais elle permet de voir comment différents intérêts se rencontrent. De cette façon, plusieurs portfolios de verbatims ont été constitués, certains axés sur un code et d'autres sur deux, voire trois codes, rarement plus. Plusieurs segments des entretiens ont reçu des codages multiples dans la mesure où il était difficile d'associer définitivement certains discours à une thématique ou une analyse en particulier. En outre, à l'heure d'extraire les verbatims, il s'avère inutile de pousser le recoupage à plus de deux ou trois codes, à l'exception de ceux évoluant sur une même ramification. D'une part, parce qu'il est rare de trouver des intersections de plus de trois codes. D'autre part, parce que les requêtes formulées au logiciel pour trouver des intersections multiples rendent la donnée de moins en moins significative. Toujours est-il que c'est à partir de ce codage et de l'extraction des verbatims à partir de codes recoupés les uns entre les autres que la structure de la thèse a été ébauchée, mais pas calquée. À titre d'exemple, dans le premier chapitre les codes « territorialité-eau-formes de l'eau » ont permis de mettre en évidence l'idée d'un pluralisme de l'eau (en page 149). Ailleurs, j'ai dû m'écarter de cette méthode.

Un traitement quantitatif lexicométrique de ces entretiens a un temps été envisagé à l'aide du logiciel Sphinx iQ2. Mais, confronté à la problématique de l'usage des termes, c'est-à-dire des appropriations personnelles, des styles de langage, des catégories sociales différentes des enquêtés et tout simplement au fait que le castillan n'est pas ma langue

[264] À l'heure où j'écris et corrige ces lignes, je leur ai adressé le chapitre 6 qui porte sur l'un des récits du « monde la vie quotidienne » élaboré à partir des expériences et de la cosmologie Mapuce. Mais ils n'ont pas encore transmis leur avis.

[265] Je remercie ici Manon Pinguat-Charlot de m'avoir initié à ce logiciel.

maternelle, j'ai abandonné cette possibilité. Cela aurait nécessité un investissement trop important pour pondérer les mots selon chaque individu et chaque entretien[266].

3.3.3. Les moments et les productions militantes

Les entretiens constituent l'essentiel de la récolte de données brutes, mais il est aussi divers « moments » qui ont complété ces occasions formelles. Des événements ponctuels comme des assemblées, des peintures murales, des *charlas* ou encore des manifestations et des *volenteadas* (distributions de tracts) ont constitué des sites d'observation et de partage de l'expérience militante. Elles s'accompagnaient toujours de discussions et d'échanges moins codifiés que ceux de l'entretien et permettaient, en cela, d'autres formes d'expression.

Mes présences très intermittentes sur le terrain ne permettaient pas d'observer au jour le jour l'évolution de la protestation. D'une part, l'on a constaté que la mobilisation s'est déjà plus ou moins essoufflée à Neuquén et à río Negro. D'autre part, en 2018 je quittais l'Argentine au moment où la protestation s'intensifiait à Mendoza. Néanmoins, lors de mes courts séjours j'ai pu, en sus des entretiens, participer à quelques actions ou quelques événements organisés par des militants autour de la problématique de la fracturation hydraulique ou de problèmes qui y étaient liés. J'ai ainsi assisté et aidé à la peinture de fresques anti-*fracking* dans plusieurs villes. C'était alors l'occasion de se familiariser avec la dimension esthétique de la mobilisation, dont on verra qu'elle se déploie sous d'autres formes également. J'ai suivi des cours de *mapuzugun*, la langue des Mapuce, lors de mon terrain à Neuquén, autant par curiosité pour la langue que dans l'idée d'y rencontrer des Mapuce avec qui je pourrais m'entretenir des positionnements des *lof* (communautés) qui font partie de la CMN à propos de la fracturation hydraulique. J'ai également participé à des manifestations à Neuquén et à Mendoza capitale en 2018 pour l'essentiel. Dans le second cas, elles étaient souvent le fruit d'une convocation spontanée et elles n'ont pas permis de mettre en place une grille d'observation structurée. Aussi, elles étaient surtout l'occasion d'échanger brièvement avec les manifestants. À Mendoza encore, j'ai participé à des assemblées, souvent dans l'optique de présenter ma démarche d'investigation auprès de ces militants que je voulais interroger. Ces moments en particulier m'ont permis d'observer très concrètement la pratique assembléiste, d'en constater les modes de fonctionnement, la philosophie d'action, l'*ethos* militant qui en découle. Plus souvent j'ai assisté à des *charlas informativas* où se retrouvaient des militants et des intellectuels pour discuter et pour témoigner de ces problématiques. Si les informations qui y étaient dispensées n'étaient pas nouvelles, et même parfois stéréotypées, elles permettaient la plupart du temps de se faire une idée sur la communauté épistémique que compose le militantisme anti-*fracking*. C'était, en outre, l'occasion de rencontrer des militants et d'obtenir des contacts qui animait ma démarche de spectateur à ces *charlas*,

[266] Je remercie à ce propos l'aide et les conseils de Gaëlle Deletraz, même si je n'ai pas donné suite à cette méthode. Je ne nie pas non plus l'utilité de ces méthodes quantitatives d'analyse, mais il me semble aujourd'hui qu'elles sont plus utiles et plus performantes pour analyser des discours formatés qui laissent moins de place aux « stylisations » et « appropriations » personnelles, comme dans des rapports ou tout autre document officiel.

particulièrement lorsque je rencontrais des difficultés à faire concrétiser les rencontres avec des militants. Les *charlas* constituaient ainsi un site de rebond possible de l'enquête.

Fin avril 2018 puis à nouveau au début du mois mai 2019, j'ai effectué des *recorridas al campo* (des excursions dans les champs d'hydrocarbures) d'une semaine environ, à l'aide d'un véhicule loué grâce aux fonds abondants du projet de recherche. Avec un militant mendocino, nous rendions des visites, non annoncées, à des *lof* mapuce[267] et à des *puesteros* dont les territoires étaient impactés par les exploitations d'hydrocarbures. Ces excursions permettaient de récolter des données plus directes de l'exploitation des hydrocarbures, à condition d'accepter des méthodes d'enquêtes plus orientées vers les sensibilités et moins « cartésiennes ». Il s'agit, à proprement parler, de voir, écouter, toucher, sentir, ressentir. Elles permettaient aussi d'observer une pratique de l'attestation militante et, à nouveau, les ressorts de la communauté épistémique militante. En effet, pour les militants que j'accompagnais, ces sorties étaient toujours l'occasion de documenter la cause voire de produire des preuves de la contamination du monde. Lors de la première excursion, l'un d'entre eux prélevait des échantillons des sources d'eau pour les transmettre à un laboratoire où il avait des amis. Surtout, cela a permis d'accéder à un discours qui serait demeuré autrement perdu ou alors transformé par ceux des militants urbains et des journalistes qui se rendent dans ces zones. Par égard pour ces gens que nous avons souvent surpris, et peut être dérangés malgré leur hospitalité, je n'ai pas procédé à des entretiens ou des enregistrements dans ces moments. Néanmoins, les observations ont été consignées dans les carnets de terrain et elles font l'objet de mention le cas échéant.

Je suis également intervenu en plusieurs occasions auprès de voisins, de militants et d'étudiants d'abord au cours de *charlas informativas* à Chos Malal (Neuquén), mais aussi à Mendoza capital lors d'une rencontre organisée par une association estudiantine (La Freire), ou encore à General Alvear dans la même province. Ensuite, j'ai été convié à deux reprises dans une radio autogérée, La Mosquitera, dans la province de Mendoza en 2018 et en 2019, afin de discuter des problématiques autour de la fracturation hydraulique. Ces moments constituaient des occasions intéressantes pour rencontrer des militants et écouter leurs propres impressions en dehors du cadre formaté de l'entretien. C'était aussi l'occasion de « me faire connaître » ou plutôt « faire connaître mes opinions » auprès des militants. De fait, après mon second passage à La Mosquitera, plusieurs militants de la province de Mendoza m'ont dit qu'ils m'avaient écouté, ce qui facilitait d'autant les demandes d'entretiens.

Les militants ne produisent pas seulement des données au cours des entretiens et d'actions diverses et variées. En remontant les réseaux militants et en s'intéressant à leurs organes de diffusion (sites Internet, pages Facebook), j'ai parfois eu accès à toute une production militante manuscrite et audiovisuelle que je présente brièvement ici.

Les sites et les pages Facebook des groupes militants regorgent d'informations plus ou moins pertinentes pour mon étude. La masse de données s'est avérée trop vaste à traiter de façon méthodique. La consultation régulière de ces sites a surtout servi à se forger une idée

[267] Dans le cas des *lof* Mapuce, cela m'a, nous a, souvent été reproché de la part des organisations provinciales, toujours rencontrées après coup.

assez claire des revendications, des préoccupations, des actions, etc. de ces individus. Plus rarement, il était possible d'accéder à des documents comme des études d'impacts environnementales qui s'étaient avérées impossibles à obtenir de la part des pouvoirs publics, notamment en raison de leur silence face à mes demandes de rencontre. Au-delà des documents, ce sont souvent les albums de photos prises à l'occasion des actions qui servaient à forger une idée de quels genres d'action tel ou tel groupe entreprenait. Ces pages servaient aussi à publier des liens vers des vidéos YouTube prises par les militants que j'ai parfois mobilisés dans ces travaux. Enfin, ce sont surtout des écrits militants comme des tracts et des communiqués, des articles (notamment sur Proyecto Allen) et même un livre de bord de la mobilisation qui ont servi à appuyer certaines données collectées au cours des entretiens.

Conclusions. Argumenter des choix méthodologiques

Ce chapitre avait pour ambition de présenter le déroulé pratique de l'enquête. Il avait également l'ambition de justifier certains de ces choix méthodologiques. À cette fin, j'ai rappelé des éléments relatifs au contexte de réalisation de ces travaux tout en faisant allusion à certains événements du terrain. Ces deux aspects de la recherche ont, en effet, entretenu des relations fortes. Ces récapitulatifs servaient à souligner à quel point la collecte des données a pu être impactée par les conditions de production de cette thèse. Ils relèvent également d'un souci de déontologie et de transparence tant à l'égard des militants que de la recherche et de la communauté universitaire.

Dans une autre mesure, ce chapitre a aussi servi à présenter plus en détail le terrain, l'objet d'étude : Vaca Muerta et ses contestations. J'ai particulièrement insisté sur la nature réticulaire de ces mouvements que ce soit au niveau provincial ou national, et même international. Par ailleurs, sans vouloir conférer aux mobilisations une « essence », j'ai relevé une différence dans les *ethos* militants qui s'expliquent principalement par les trajectoires historiques de la constitution du champ politique dans les deux provinces. À Neuquén et dans l'Alto Valle, l'hégémonie du MPN favorable aux intérêts pétroliers a ainsi contraint les opposants au projet extractiviste à multiplier les alliances et les coalitions, parfois éphémères, afin de pouvoir exister sur la scène médiatique et politique locale. C'est donc au prix de la formation d'une alliance relativement vaste, et donc nécessairement hétéroclite et sujette à des dissensions, que s'est concrétisé un bloc d'opposition aux victoires relativement maigres. À Mendoza, en revanche, la structure plus ouverte du champ politique et surtout l'ancrage historique de certains mouvements assembléistes a facilité la mobilisation dans un premier temps avant que le climat ne se détériore dans la province avec la multiplication des restrictions contre les libertés fondamentales mentionnées par les militants (sur le droit à la manifestation et à la liberté d'expression notamment).

L'étude rapide de la prosopographie militante a, en outre, permis de soulever une certaine homogénéité des carrières militantes et professionnelles. En particulier, c'est la prédominance des enseignants, ou des activités d'enseignements, qui est flagrante et qui s'accentue à mesure que l'on étudie les spécialités de chacun d'entre eux. Moins importante, mais tout de même notable, est la propension d'ingénieurs et de techniciens dans ces

mouvements. Enfin, donnée transversale, c'est le fort contingent de retraités qui interpelle. Toutefois, il faut raison garder, et admettre que l'échantillon d'une soixantaine d'individus ne permet pas de tirer des conclusions globales quant à la composition sociodémographique de ces groupes. À cet égard, l'enquête par entretien et par observation aurait pu être complétée par la demande de complétion d'un questionnaire servant à obtenir des renseignements quant à la composition et à l'organisation de ces structures, à faire renseigner par un porte-parole de ces organisations.

Pour finir, cette radiographie des méthodes employées n'a pas vocation à être reproduite pour des études similaires sur l'extractivisme et ses contestations. Elle a simplement vocation à pointer des possibilités et des écueils qu'il faut toujours réévaluer et adapter à chaque situation d'enquête.

CONCLUSIONS DE LA PREMIERE PARTIE.

Adapter les méthodes d'enquêtes aux exigences d'un terrain

Dans l'imaginaire militant, relayé et entretenu par une grande partie des cercles intellectuels et des chercheurs du sous-continent, l'extractivisme constitue un pan entier de l'expérience moderne latino-américaine. La région a été historiquement intégrée à la globalisation au travers de son statut de pourvoyeuse de matières premières, depuis l'époque de la colonisation et des explorations européennes jusqu'au moment développementiste postérieur à la Seconde Guerre mondiale. Depuis la fin du siècle dernier, le projet extractiviste d'exploitation de la Nature a pris une autre envergure. Il s'est intensifié et accéléré face à des demandes toujours plus importantes en ressources naturelles et grâce à la disponibilité de technologie extractive toujours plus performante. C'est en particulier le cas de l'exploitation des hydrocarbures non conventionnels par l'intermédiaire de la fracturation hydraulique. Cette pression qui s'exerce à nouveau et avec une nouvelle vigueur sur le sous-continent latino-américain pour fournir des matières premières est exacerbée par la concurrence que se livrent les firmes multinationales et les États sur les marchés mondiaux pour l'obtention de droits d'exploration et d'exploitation sur les zones d'extraction potentielles.

Dans cette dynamique, l'expansion des frontières extractivistes désencastre des régions entières de leurs environnements immédiats pour les brancher sur un monde en réseau et globalisé. En s'étendant sur ces nouveaux espaces, elles ne manquent pas de soulever des contestations qualifiées ici d'anti-extractivismes. En effet, si des mouvements sociaux hétéroclites — composés d'organisations ayant des statuts divers, des idéologies variées et des modalités d'action différentes — s'opposent à un projet extractiviste ou des projets extractivistes de façon ciblée, ils rejettent plus largement l'extractivisme comme l'expression d'un modernisme dont la finalité est la mise à profit immédiate des « gisements ». Or, ces espaces cadrés comme des « gisements » par les industries extractivistes souffrent de la concurrence d'autres définitions, d'autres « langages de valuation » soutenus par ces groupes contestataires. Pour les militants, mais aussi pour une partie des habitants de ces régions, ces espaces sont avant tout des territoires de vie dans le sens où ils constituent la source de subsistance biologique, mais aussi un support essentiel pour la vie sociale, l'identité individuelle et l'identité collective. L'expansion de la frontière extractiviste est ainsi vécue comme une agression personnelle et communautaire, en même temps qu'une mise en danger des conditions d'existence. En ce sens, l'extractivisme ne peut s'entendre seulement comme un projet économique puisqu'il est aussi à l'origine d'une transformation du lien social propre à un territoire donné.

La présente enquête a analysé ces dynamiques conflictuelles à l'aide de méthodes « qualitatives » (des entretiens semi-directifs et des observations essentiellement) dans une optique compréhensive. C'est le sens donné à la situation par les acteurs qui doit être recouvré et expliqué au besoin à l'aide de facteurs sociaux. C'est aussi le moyen le plus propice pour faire émerger la diversité des motivations et des raisons d'agir des militants qui, assurément,

ne pouvait se réduire à la défense égoïste d'un lieu de vie support d'une identité. Dans les mobilisations contre l'extractivisme, il y a « quelque chose de plus » : une demande de justice, une demande de reconnaissance, une demande de participation, une demande de partage. Dans une même optique compréhensive, il a été utile d'« expérimenter avec » les militants, tant les raisons d'agir ne sont parfois accessibles que par une pratique partagée. En effet, le sens de la mobilisation ne réside pas uniquement dans les discours, mais aussi dans les gestes, le partage d'un quotidien (militant ou non). En somme, il s'agit de prendre le militantisme comme un morceau de vie et comme le disent les militants comme une expression de la défense de la vie. C'est pourquoi, si l'anti-extractivisme fait bien partie de la sphère des mouvements socio-environnementaux, ils sont aussi des mouvements pour la vie sous toutes ses formes. C'est le saisissement de cette vie éprouvée par l'avancée de la frontière extractiviste, par le déploiement des industries des hydrocarbures qui a constitué le matériau de base de cette enquête.

Les données collectées et les résultats de cette enquête sont analysés dans les deux parties suivantes. La seconde partie est consacrée à la restitution de la première hypothèse : l'existence d'un monde ordinaire à défendre. La troisième partie s'intéresse à l'activité militante en tant que telle au travers des modes d'engagements.

DEUXIEME PARTIE. LES MONDES DE LA VIE QUOTIDENNE :

Articulation et destrutucration de l'expérience ordinaire des militants face à l'expansion d'une frontière extractiviste

Les « mondes de la vie quotidienne » serviront de scène à la lutte socio-environnementale contre l'exploitation des gisements de la formation de Vaca Muerta. Cette première partie vise à les recenser et les analyser. Elle se compose de quatre chapitres, répartis en deux blocs. Afin de conserver les ambiances et les tonalités de ces « mondes de la vie quotidienne », j'ai opté pour un style parfois littéraire plus à même de retranscrire l'atmosphère de ces mondes.

Le premier bloc rassemble les trois premiers chapitres et comprend les récits mis en avant par les militants. Au sens fort, ils y décrivent *leurs* mondes de la vie quotidienne en suivant la piste de l'eau, des matrices productives agricoles, et de la Mapu, une relation aux environs inspirée par la cosmologie mapuce. Dans un souci de clarté, ces chapitres ont tous été structurés de la même façon. Les deux premières sections sont consacrées à la trame historique et mémorielle[268]. Les troisièmes sections présentent les peurs qui habitent ces récits, c'est-à-dire les forces ou les événements capables de les défaire. C'est aussi grâce à ces peurs, suscitées par la présence des industries des hydrocarbures, que les militants prennent la mesure de leur attachement à ce monde de la vie quotidienne. Les peurs, comme élément de structuration du récit, permettent de faire fonctionner des « heuristiques de la peur »[269] qui, en même temps qu'elles participent de l'élaboration de la limite, incitent à l'action. C'est en maniant les peurs que les militants donnent un sens à la menace que représentent les hydrocarbures. C'est en agitant l'horizon de la catastrophe, comme un « possible déjà-advenu »[270] qu'ils fomentent des « communautés de menaces » conscientes des risques qu'elles encourent[271]. Les quatrièmes sections sont consacrées aux tensions qui tiraillent, depuis l'intérieur, ces récits. Elles sont aussi l'occasion d'éprouver la compatibilité et les complémentarités des récits entre eux. Les tensions rappellent que les récits ne sont pas des blocs monolithiques, une simple propagande militante, mais aussi un enjeu de la lutte.

---

[268] Ces sections sont inspirées par les pistes méthodologiques de Danny Trom qui propose de faire un usage de la phénoménologie pour « aiguiller le questionnement sociologique ». Danny Trom, « Comment décrire un objet disputé ? Exercice de sociologie phénoménologique à la troisième personne », in *Phénoménologie et sociologie*, par Jocelyn Benoist et Bruno Karsenti, 1re éd., Fondements de la politique (Paris: Presses universitaires de France, 2001), 65-82 ; ou encore, dans le même ouvrage: Daniel Céfaï, « L'enquête de terrain en sciences sociales. Phénoménologie, pragmatisme et naturalisme », in *Phénoménologie et sociologie*, 1re éd., Fondements de la politique (Paris: Presses universitaires de France, 2001), 43-64.

[269] Hans Jonas, *Le principe responsabilité: une éthique pour la civilisation technologique* (Paris: Flammarion, 2013).

[270] Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé: quand l'impossible est certain* (Paris: Éditions du Seuil, 2004).

[271] Beck, *La société du risque*.

Le second bloc est composé par le quatrième chapitre. Celui-ci porte plus directement sur les modes d'apparition de ce que j'ai choisi d'appeler le « déploiement des industries des hydrocarbures ». Dans la trame narrative militante, il occupe la place d'un méta-récit. « Méta » parce que la nécessité de raconter les mondes de la vie quotidienne provient justement de la possibilité que ce déploiement les recouvre, les remplace. C'est pourquoi il est en quelque sorte toujours présent, déjà présent, dans les premiers chapitres quoiqu'en filigrane. À cet égard, le méta-récit du déploiement sert à tester le quotidien que les militants lui opposent. En proposant une architecture de l'ordinaire concurrente, le déploiement réveille les craintes — qu'on l'appelle angoisse fondamentale avec Schutz, inquiétude originelle avec Bégout ou peur avec Martuccelli. Le déploiement insinue la possibilité d'un autre monde, d'un autre quotidien que les militants ne peuvent pas souffrir parce que ses structures, spatiale, temporelle et relationnelle sont incompatibles avec les mondes de la vie. En fait, ce déploiement suscite le besoin de raconter les mondes de la vie. Et mettre en récit ces mondes devient une manière de leur réinjecter de la force, de relancer le processus de quotidianisation qui les anime pour parer aux assauts qu'ils subissent.

CHAPITRE 4. « L'eau c'est la vie » : une limite primordiale

Le premier récit s'articule autour d'un imaginaire de l'eau structuré par les représentations partagées par les activistes et leurs compatriotes, et aussi par leurs expériences propres qu'elles soient professionnelles, militantes ou encastrées dans des pratiques récréatives. L'eau est présentée comme un élément primordial au double sens d'originaire et d'essentiel. En cela, elle constitue la première limite imaginaire posée à l'action des hommes. Ce chapitre propose d'explorer la constitution de cette limite en débutant par une section « historique ». Quelques récits et anecdotes populaires glanées sur le terrain permettront de voyager de Neuquén à Mendoza avec des « histoires d'eau ». Ce parcours aboutit sur la *cultura del agua*[272] mendocina (« culture de l'eau » mendocina). La majorité des développements de ce chapitre fait référence à cette *cultura del agua* même si une grande partie de ses caractéristiques sont partagées par les militants de la province de Neuquén à quelques distinctions près qui seront soulignées. Par souci de précision, des indications géographiques sont régulièrement ajoutées pour que le lecteur puisse situer qui parle, et surtout d'où il parle (4.1). L'objet de la seconde section consiste à passer en revue les divers avatars de l'eau et comment celle-ci fait sentir sa présence aux militants. En effet, ce qui frappe c'est le pluralisme aqueux qu'ils opposent à la tendance à l'uniformisation de ce même élément par les entreprises qui exploitent les gaz et les pétroles non conventionnels. Deux grands découpages se démarquent nettement. Le premier se focalise sur les usages de l'eau ; le second sur les liens qu'elle tisse dans le temps et dans l'espace (4.2). La troisième section traite de la peur, ou plutôt des peurs, qui habitent ce récit de l'eau. Il s'agit de mettre en évidence les processus par lesquels elle advient et, à nouveau, sous quelles formes ces peurs, la pénurie et la contamination, s'incarnent (4.3). La quatrième et dernière section s'applique, quant à elle, à relever les tensions participantes de ce récit de l'eau, notamment à travers les contradictions contenues dans la *cultura del agua* ou dans les arguments des militants neuquinos. Il importe de préciser ici que ces tensions, comme celles qui animent les autres récits au demeurant, ne sont pas recomposées par l'enquêteur, mais délibérément rappelées par les militants, activant par là leur compétence à la réflexivité (4.4).

4.1. Des histoires d'eau à la *cultura del agua* mendocina

Au cours des discussions, les militants insistaient régulièrement sur l'eau et son importance. Souvent, et spontanément, ils se mettaient à raconter des « histoires d'eau », des légendes, des mythes, mais aussi des données confirmées par des documents historiques. Que ce soit à Neuquén ou à Mendoza, un imaginaire s'est dessiné autour de l'eau dont je veux

[272] J'ai choisi de maintenir l'expression dans sa langue originelle tout au long du chapitre afin d'en préserver la spécificité.

reproduire ici quelques exemples saillants. Dans les premières histoires, ce ne sont pas tant les hommes que l'eau qui est le protagoniste et qui fait le lien. Les deux histoires contiennent des indications et des explications d'ordre géographiques sur les provinces de Neuquén et de Mendoza et consistent en des « rationalisations mythologiques » plus qu'en des faits historiques. Ce qui est notable est le fait que les militants les racontent spontanément. Que ces événements soient historiques, au sens strict, ou mythiques importe peu. Ces histoires font sens, car elles participent d'un imaginaire sur le lieu et sur l'eau.

Dans une petite ville de l'ouest de Neuquén, au détour d'une discussion avec une poignée de militants attablés autour d'un plat d'*empañadas caceras*, un militant qui me voit lire l'hymne provincial, *Neuquén Trabun Mapu*, me demande : « Tu sais comment Neuquén s'est formé ? » et face à mon ignorance, il entreprend de me narrer la genèse de ce contrefort andin[273]. L'histoire *mapuce* raconte que Neuquén et Limay étaient les fils de deux chefs liés par une amitié sincère et une indéfectible loyauté. Un jour, alors qu'ils chassaient ensemble, ils entendirent un doux chant s'élevant d'un bosquet de myrte. Ils s'en approchèrent et aperçurent une belle jeune femme, Raiwe, la nouvelle fleur. Ils s'éprirent tous les deux de Raiwe et, avec l'aide de leurs familles et d'une *maci*[274], décidèrent d'un défi pour conquérir son cœur. Puisque Raiwe désirait, par-dessus tout, entendre la mer en posant un coquillage contre son oreille, alors les deux prétendants devraient se rendre jusqu'à l'océan. Le premier qui y parviendrait recevra en prime l'amour et l'affection de la jeune femme. Les *newen*, les forces qui écument le monde, décidèrent de transformer les deux amis en rivières. Neuquén s'élancerait du nord, depuis les montagnes, et Limay depuis le sud et ses lacs. Mais le Vent délaissé et écarté de la compétition en conçut une jalousie. Il susurrait chaque nuit à l'oreille de Raiwe, que Neuquén et Limay ne reviendraient jamais. Raiwe, angoissée par ces funestes nouvelles, commença à dépérir de chagrin et de douleur. Sans nouvelle, Raiwe flétrit, et alors que la vie la quittait, elle fit un effort pour ramper jusqu'au lac où elle connut l'émoi. Elle offrit au *gen*, l'esprit du lieu, sa vie en échange du salut de ses prétendants. À mesure qu'elle invoquait son aide, ses pieds se firent racines et pénétrèrent lentement l'humus, sa taille s'amincit et devint une tige verte et souple, son buste se convertit en tendres brindilles et sa bouche s'ouvrit en une fleur rouge. Le Vent, quant à lui, se précipita pour conter la nouvelle aux jeunes gens. Il souffla si furieusement qu'il détourna le cours des deux hommes-rivière. Et c'est en apprenant que Raiwe était morte d'amour pour eux, qu'ils se réconcilièrent dans une embrassade fraternelle et, ainsi réunis, ils poursuivirent leur voyage jusqu'à l'océan, endeuillés par la disparition de Raiwe. De cette dernière étreinte entre les deux amis naquit le río Negro.

Quelques jours plus tard, en roulant sur la *ruta 40*, vers le nord et la province de Mendoza, j'aperçois, de temps à autre, des autels composés d'une vierge dans sa niche. Quelques offrandes accompagnent ces chapelles improvisées : des cierges principalement, mais aussi un florilège d'objet divers et, toujours, des bouteilles d'eau. Un militant les désigne

[273] Carnet de terrain, province de Neuquén, avril 2018. Trad. « Sabés comó se formó Neuquén ? ». L'anecdote est racontée à partir des notes de terrain et des diverses versions de cette histoire que j'ai pu consulter.
[274] Le terme sera précisé dans le chapitre 6. Pour l'heure, le lecteur peut se contenter de savoir qu'une *maci* est une femme disposant de savoirs particuliers et, notamment, de savoirs médicaux. Le lecteur peut également se référer au glossaire (en page 471).

comme des autels dédicacés à la Difunta Correa. Il entreprend alors de me raconter l'histoire. Durant les guerres civiles du XIXe siècle entre *celestes* et *colorados*, le mari de Deolinda Correa, une paysanne de la province de San Juan, fut enrôlé de force par une milice. Deolinda, ne désirant pas abandonner son mari, s'empara prestement de quelques victuailles, du pain et de l'eau, et fuyant la guerre et les persécutions elle partit, avec son nourrisson dans les bras, à la poursuite de la colonne à travers le désert. Quand les provisions s'épuisèrent et consciente de son sort, elle porta l'enfant contre son sein. Le lendemain, des muletiers qui passèrent par-là, constatèrent que la vie s'était échappée de la jeune mère, mais le nourrisson, lui, continuait à téter les dernières gouttes de lait de son corps. Depuis, les Argentins lui rendent hommage en dressant des autels comme un rappel que l'eau, ou le lait, sont les substances les plus précieuses, vitales dans ces zones de la diagonale aride.

Continuant sur la *ruta 40* on atteint le cœur historique de la ville de Mendoza où s'élève aujourd'hui le Museo del Area fundacional. Les premières salles du musée sont consacrées à quelques vestiges de l'époque préhispaniques : la culture huarpe qui s'installe dans cette zone aride vers le XII^{e} siècle, puis l'intégration de la région à l'empire de l'Inca au XIV^{e} siècle. Dès cette époque préhispanique, les peuples amérindiens transforment le Cuyo, la « terre des sables », le « désert » en oasis irriguée artificiellement. C'est ce paysage de jardin flottant que les Espagnols découvrent en arrivant dans la région au milieu du XVI^{e} siècle et sur lequel ils vont bâtir l'un des réseaux d'irrigation et d'adduction les plus complexes d'Amérique latine. C'est sur ce réseau que va se bâtir l'imaginaire de la *cultura del agua*[275]. On pourrait s'attendre à ce que cette vision hégémonique de l'histoire mendocina soit raillée par les secteurs militants adoptant une posture « critique ». Pourtant, cette vulgate historique est omniprésente dans les discours des enquêtés. Certains évoquent doctement, ou revendiquent passionnément, la *cultura del agua*. Comme cette assembléiste :

> 9. « Si, elle existe cette *cultura del agua*, parce qu'en plus c'est une culture qui vient des Incas. Les Incas sont arrivés dans la partie nord de Mendoza et les Huarpe, c'est-à-dire que les cultures originaires sont des cultures qui sont directement liées à l'eau parce que d'ailleurs ils ont réalisé des ouvrages pour dévier des cours d'eau pour leurs champs […]. Il y a une *cultura del agua* quand on étudie l'Histoire de Mendoza. À l'arrivée des Espagnols à Mendoza, au XVI^{e} siècle elle existait, les acequias des caciques existaient. Et chaque cacique avait son acequia et certaines d'entre elles sont ces grands fossés qui existent actuellement et c'était les acequias des caciques. Je veux dire, c'est certain qu'elle existe cette *cultura del agua* […]. Donc, ça existe, depuis toujours, depuis avant que Mendoza ne soit Mendoza, la *cultura del agua* existe dans cette zone. » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

Loin d'être une lubie locale, cette mythologie est partagée jusque dans la province méridionale de Neuquén :

> 10. « […] tant à Mendoza comme à San Juan, ces peuples sont comme les israélites. Ils sont nés et ont vécu, ils ont grandi en travaillant, en conservant, en prenant soin de chaque goutte d'eau. Chaque goutte d'eau. L'eau, l'eau est comme l'or. C'est de l'or. Si t'es allé

[275] Les informations de ce paragraphe proviennent des notes prises lors de la visite du musée en question et du travail séminal de Jorge Ricardo Ponte dans : Jorge R. Ponte, *De los caciques del agua a la Mendoza de las acequias: cinco siglos de historia de acequias, zanjones y molinos* (Mendoza, Argentina: Unidad Ciudad y Territorio del INCIHUSA-CONICET, 2005).

> à Mendoza et San Juan, tu vois que les ponts au-dessus des fleuves, les fleuves sont des lits [de rivière] secs parce que l'eau est dans les plantes. L'eau est dans les plantes. On utilise tout pour les canaux, pour les barrages […] on libère pas l'eau pour qu'elle, pour qu'elle, pour qu'elle se perde dans les rivières. » (EC, ingénieur retraité, par téléphone, 2018)

Plus précieux pour cette étude, ce témoignage d'un Neuquino installé dans la province de Mendoza qui compare l'approche de la question hydrique dans les deux régions :

> 11. « […] quelques trucs qui se passaient ici me surprenaient, que les gens étaient vraiment conscients de cette thématique de préserver l'eau. Chose que là-bas, à Neuquén, pas tellement. En réalité, non, je crois que les seuls moments où à Neuquén le problème de l'eau était évident, du moins là où je vivais dans Capital, c'était quand il pleuvait. L'eau commençait à devenir marron, rougeâtre, couleur terre, il y avait de la terre dedans. Chaque fois qu'il y avait une grosse tempête. Et c'était le seul moment où l'on pensait à l'eau. À l'inverse, je voyais qu'ici c'était un problème constant. Les gens l'avaient vraiment à l'esprit. » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

À Mendoza, les militants ont coutume d'associer cette *cultura del agua* à la Ley de Aguas de 1884[276], qui encadre une série de décrets et de règlements pris tout au long du XIX^{e} siècle afin d'établir un édifice légal unique et cohérent, et au Departamento General de Irrigación (DGI ou *Irrigación* ci-après), le quatrième pouvoir[277]. Cette institution est responsable de l'administration et de la gestion de la ressource hydrique de la province, c'est-à-dire de la répartition juste et équitable de l'eau selon ses différentes utilisations (approvisionnement en eau potable, irrigation des oasis, intrant industriel, source d'énergie pour l'hydroélectricité, usages récréatifs, etc.). Elle est par ailleurs orientée par une série de principes qui gouvernent cette politique hydrique : autonomie politique et financière, administration par bassin versant avec participation des usagers, principe d'inhérence (art. 186)[278], pouvoir d'octroi de droits d'irrigation (art. 194), politique d'aménagement hydrique. Les articles 188 et 196 lui concèdent, selon un principe de subsidiarité, la gestion de toutes les questions relatives à l'irrigation qui ne relèvent pas de la compétence d'autres instances

[276] Le cadre juridique réglementant la politique hydrique de la province et déterminant les responsabilités de chacun des organes de la gouvernance de l'eau ne se limite pas à la Ley de Aguas de 1884. Parmi les textes qui encadrent ce secteur on retrouve : la Constitution provinciale (VI^{e} section), la Ley 322 sur les procédures administratives du Departamento General de Irrigación, trois lois sur les eaux souterraines (Ley 4035 ; Ley 4036 et Ley 4306), la loi organisant la juridiction des Inspecciones y Associanes de Cauce (Ley 6405), la Ley 6044 créant, entre autres, l'EPAS (Ente Provincial del Agua y Saneamiento). A ces textes primordiaux s'ajoutent les décrets pris par le pouvoir exécutif qui peuvent affecter les ressources en eau de la province, les résolutions du Departamento General de Irrigación ou encore les ordonnances municipales.

[277] Les paragraphes qui suivent sont un condensé sommaire de l'étude juridique de Mauricio Pinto, « Ley de Aguas de 1884. Comentada y Concordada » (Mendoza, Argentina: Departamento General de Irrigación, 2006); pour une présentation plus globale: Gladys Rogero de Vega, « Principales aspectos de la legislación hídrica mendocina » (Mendoza, Argentina: Departamento General de Irrigación, non daté); pour une approche économique de la question: Carlos E. Abihaggle et Jorge A. Day, *Agua y sociedad: un ensayo económico sobre la política hídrica*, 1. ed, Serie Estudios/El agua, no. 35 (Mendoza: EDIUNC, 2004).

[278] L'article 186 introduit un principe d'inhérence selon lequel le droit d'irrigation est attaché à une parcelle et non à son propriétaire, et selon les conditions fixées par les textes réglementaires. Autrement dit, c'est la propriété d'une terre particulière qui fonde le droit à l'eau. De cet article résulte une série d'interdictions quant aux usages de l'eau avec, par exemple, la prohibition de saisir ou d'aliéner les droits sur l'eau séparément de la parcelle (art. 25) ou l'impossibilité d'attribuer le droit d'irrigation d'une parcelle à une autre différente de celle à laquelle ce droit a été octroyé (art. 127). Le principe d'inhérence permet ainsi de garantir la permanence des cultures en leur assurant l'approvisionnement en eau dont elles ont besoin.

provinciales. En outre, le DGI peut se prévaloir d'une double autonomie politique et financière. Financièrement, *Irrigación* établit son propre budget de fonctionnement à partir de ses dépenses et des ressources escomptées. Politiquement, il est libre d'édicter des résolutions ou des règlements sans que le pouvoir exécutif ne puisse ingérer dans ses affaires intérieures. Vis-à-vis des trois pouvoirs conventionnels et de l'exécutif en particulier, l'autonomie politique se traduit également dans sa structure institutionnelle par la composition de ses organes supérieurs : la Superintendance, le Conseil et le tribunal administratif. Le Superintendant incarne le pouvoir exécutif. Le Conseil est un organisme collégial doté du pouvoir « judiciaire », composé d'autres instances délocalisées avec les mêmes prérogatives : les Conseils de bassins (*Consejos Asesores de Cuenca*), et à un niveau inférieur les Inspections de Canaux (*Inspecciones de Cauce*). Le tribunal administratif, enfin, est également un corps collégial réunissant les deux premières instances, doté de faculté « législative » et notamment de tout ce qui se réfère à la politique fiscale.

L'organisation scalaire de la gouvernance de l'eau dans la province de Mendoza répond à une conscience aigüe des conditions géographiques et climatiques de la province. D'ailleurs, la plupart des militants insistent sur l'importance de ce quatrième pouvoir et font état d'une connaissance plus qu'élémentaire de la géographie physique évoquant, pêle-mêle, la diagonale aride de l'Amérique du Sud, le système hydrologique du río Colorado composé, notamment, du río Desagüadero dans lequel se jettent tous les fleuves du Cuyo, ou encore le système endoréique formé par le río Mendoza et la laguna de Llancanelo. À propos de cette dernière, et d'autres zones humides comme la laguna de Guanacache, la laguna del Diamante ou la laguna El Trapial, ils manifestent un attachement à la fois symbolique, affectif et pratique à ces régions dont ils savent l'importance en termes de services écosystémiques. En raison des facteurs climatiques et géomorphologiques de la province, ils soulignent tous le fait que la *cultura del agua* est une condition *sine qua non* de l'organisation du territoire en oasis, articulée sur les bassins versants des principaux fleuves qui s'écoulent depuis les glaciers de la Cordillère (Oasis Nord des ríos Mendoza et Tunuyán Inferieur ; Valle de Uco sur le río Tunuyán Supérieur ; Oasis Sud sur les río Atuel et Diamante). Et qu'en retour ces oasis, même si elles profitent de certains avantages naturels, sont d'abord et avant tout des conquêtes humaines, fruits des ouvrages hydriques entretenus depuis plusieurs siècles. Ce militant tente de donner une idée générale de ce que revêt cette *cultura del agua* en la rapportant à des problématiques de gestion et d'aménagement :

> 12. « Regarde, ce truc de la *cultura del agua*, à Mendoza, je veux dire, car Mendoza est une zone aride, où l'eau est rare. Historiquement, on parle d'une *cultura del agua* parce que l'homme a pris l'eau qui venait de la montagne pour développer le, les cultures, les oasis agricoles et pour la croissance de, du développement de la zone de Mendoza Capital et ses industries. En gros, c'est ça. Euh… Et les fleuves qui viennent de la Cordillère à Mendoza ont été mis à profit pour cette finalité. C'est un peu de là qu'elle vient la culture de l'eau, de l'eau qui s'écoule dans les acequias et tout ce qui a autour, n'est-ce pas ? Parce que pour contrôler l'eau il faut qu'il y ait une digue, des *acequias*, tout un système qui l'amène depuis le fleuve jusqu'aux différents points de la ville et aux différents champs qui l'entourent. C'est un peu ça la culture de l'eau de Mendoza et, liés à ça aussi, l'usage conscient et la répartition. Afin que l'eau arrive à toute la population. Et l'eau, dans tout ça, comme droit de l'homme en général, auquel on devrait tous avoir accès. » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)

Plus souvent, ils insistent sur la surface irriguée puisque les oasis représentent entre 2, 3 ou 4 % de la province tout en hébergeant plus de 95 % de la population. Cette assembléiste compte quatre oasis et 3% de la surface exploitée :

> 13. « Écoute, la province compte l'oasis nord, l'oasis centre et l'oasis sud. Il y a quatre oasis. Une qui est autour du río Mendoza, une autre qui serait la zone de San Carlos alimentée par le río Tunuyán, une autre qui est San Rafael formée par le río Diamante l'Atuel et une oasis toute petite autour de ce qu'est le río Malargüe […]. On a seulement 3 % du sol qui est utilisé pour, pour la production agricole, parce que tout juste ce que nous permet la quantité d'eau. » (IS, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

À la lumière de cette histoire officielle portée par les gouvernements de la province et par les militants, il est aisé d'entendre pourquoi beaucoup parlent de la *cultura del agua* comme d'une « idiosyncrasie mendocina ». De la même façon, la conflictualité socio-environnementale dans la province prend une épaisseur tout à fait particulière dès lors que cette *cultura del agua* est revendiquée et même incorporée dans les pratiques et les discours militants. En effet, depuis les années 2000, la province a été secouée par une série de luttes socio-environnementales contre la mine à ciel ouvert, ayant culminé dans la sanction de la Ley 7 722 que les militants présentent comme la *Ley del Pueblo* (la Loi du Peuple), mais que la postérité retient parfois sous le nom du député qui l'a présentée, *Ley Difonso*[279]. Les militants de tout bord s'étiquettent moins comme environnementalistes que comme *defensores* ou *protectores* de la 7 722 (défenseurs ou protecteurs de la 7 722) et décrivent sa promulgation comme un engendrement collectif et populaire. Ce militant évoque une *gestation*, ou un *enfantement* :

> 14. « […] la Ley 7 722 a une histoire, une histoire… c'est le produit d'une histoire de luttes populaires. C'est une loi qui a été conçue [il insiste sur le mot] entre des législateurs et des manifestants, ensemble. C'était presque une loi de gestation populaire. Euh… donc, c'est considéré comme un jalon historique, la 7 722. Presque, presque un symbole sacré […]. La 7 722, à son époque, elle a fait beaucoup de bruit en raison de, pour sa gestation populaire euh… […]. D'un point de vue social, c'était une société, un collectif, qui était la société [mendocina], les petits agriculteurs, les intellectuels de l'université qui, entre eux tous, avaient obtenu une loi euh… pour protéger l'eau. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

En plus de cette histoire officielle, les militants proposent aussi un récit qui souligne la diversité de l'eau. La section suivante est consacrée à l'exploration des variations de l'eau dans le discours militant.

[279] Pour un récit de ces conflits, l'ouvrage de référence de Lucrecia Soledad Wagner, *Conflictos socioambientales: la megaminería en Mendoza, 1884-2011*, Colección Convergencia (Bernal, Provincia de Buenos Aires, República Argentina: Universidad Nacional de Quilmes Editorial, 2014).

4.2. Variations sur l'eau

Dans cette section, j'explorerai des variations sur l'eau formulées par les enquêtés lors des entretiens ou dans des documents produits par les militants sans se contenter de la simple référence à la *cultura del agua*[280]. L'eau n'est jamais que l'eau. Elle est toujours plus que l'eau, plus que de l'eau. Afin de saisir ce que l'eau évoque chez les militants, indépendamment de leurs affiliations partisanes, je proposerai deux études longitudinales. La première recense l'eau et ses usages puisqu'elle est, tour à tour, une ressource, un bien commun et un droit. La seconde se concentre sur l'eau et ses mémoires, la mémoire de l'eau et comment celle-ci transporte celui qui écoute à la fois dans le temps et dans l'espace. L'eau s'écoule et relie les générations comme les différentes localités.

4.2.1. L'eau et ses usages : la ressource, le bien, le droit

Pour les Mendocinos l'eau est une ressource, un bien et un droit. Ces trois aspects seront présentés successivement, mais pour plus de clarté, j'ai jugé utile de distinguer l'eau-bien entre une eau visible et une eau invisible. En ce sens, l'eau-bien est une déclinaison de l'eau-ressource. Dans le discours des militants, la distinction n'est pas toujours très nette, et ces diverses valeurs de l'eau s'expriment souvent ensemble. Aussi, les paragraphes qui suivent visent à isoler chacune de ces formes de l'eau (ressource, bien visible, bien invisible, et droit).

La ressource hydrique

Dans les régions désertiques du Cuyo, l'eau est forcément perçue comme une ressource indispensable pour le développement agricole, la culture de la vigne et des vergers, également pour la consommation humaine ou industrielle. L'eau fait l'objet d'une gestion et d'une administration tout à fait extraordinaire dans l'esprit des Mendocinos comme l'explique cet assembléiste :

> 15. « […] à un niveau général, les fleuves de Mendoza sont très bien mis à profit, euh, nous autres qui travaillons sur le río Mendoza, à Uspallata, euh… nous avons fait une analyse que, dans les grandes lignes, le río Mendoza est l'un des fleuves les mieux utilisés du monde. D'ailleurs, il a… une utilisation plus optimale que les, que l'eau en Israël, par exemple. Parce que le rio Mendoza a un écoulement de 30m3 par seconde et de ce fleuve vivent 1 million de personnes et on irrigue 250 000 hectares de champs. Il y a plus de 9 000 établissements industriels qui fonctionnent avec l'eau du Mendoza, le quatrième centre industriel du pays s'approvisionne avec ça. Je veux dire que c'est un fleuve dont l'exploitation est presque optimale […], on alimente, euh, on donne vie à une des villes les plus importantes d'Argentine avec un fleuve. » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)

[280] Ces variations seront composées en s'inspirant des déclinaisons littéraires étudiées par Gaston Bachelard dans Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves: essai sur l'imagination de la matière*, 16. édition, Le livre de poche Biblio essais 4160 (Paris: Librairie José Corti, 2016).

Dans cet extrait, il oscille entre deux aspects de l'eau-ressource. D'une part, en tant que bien économique, c'est-à-dire en tant que bien soumis à des contraintes de rareté et d'utilité, l'eau est considérée comme une matière première, un intrant, pour les activités économiques (agricole et industrielle). D'autre part, l'eau-ressource est qualifiée comme un bien de consommation courant lorsqu'il fait allusion à l'alimentation en eau de la ville de Mendoza, *dando la vida*, donnant littéralement la vie à ces habitants. La maîtrise de l'eau, son instrumentalisation à des fins productives ou de consommation, n'est donc pas fondamentalement rejetée par les militants mendocinos. Néanmoins, plus loin dans l'entretien, le même individu note pourtant que l'eau-ressource en tant qu'intrant économique subit une pression hors-norme de la part des industries extractivistes. L'utilisation de l'eau ne peut se faire que dans le cadre d'un strict respect de son cycle de renouvellement. Et ce cycle ne peut pas être complètement artificialisé. Ainsi, lorsque l'eau est prise uniquement comme une ressource, comme le font les industries extractives, il existe un risque de sur-utilisation qui menace son caractère renouvelable. Les remarques de ce garde-forestier invitent à affiner l'acception de l'eau-ressource. Les militants parlent de l'eau-ressource de diverses façons. Dans le premier extrait, il évoque une eau-flux ($30m^3/s$) par exemple.

Mais d'autres, à Neuquén comme à Mendoza, s'inquiètent généralement de la quantité employée par la fracturation hydraulique. Ceux-là parlent d'une eau-volume :

16. « Et donc pour ça ils utilisent une grande quantité d'eau, beaucoup de quantité d'eau. Là bas, dans les entreprises ils utilisent entre… toutes les données ont été très disparates, mais entre 10 et 20 millions de litres d'eau par puits. » (MC, étudiant & divers emplois, Neuquén, 2018)

D'autres mêlent le volume et les flux. Pour ce journaliste d'investigation, le prélèvement d'une quantité d'eau (un volume) peut s'avérer dangereux, car ce qui importe c'est de préserver l'intégrité du débit global des fleuves de Patagonie :

17. « […] nous, on vit dans des zones de stress hydrique. C'est-à-dire, qu'on a les deux choses présentes. D'un côté, l'accessibilité à l'eau douce en quantité parce qu'on a des bassins euh… naturels, hydriques très riches. Essentiellement les fleuves. Beaucoup d'entre eux naissent dans la Cordillère euh… et terminent dans l'Océan, et ils font tous leur cycle propre. Ce cycle propre, là, ça fait que c'est un écosystème, qui ne peut pas être modifié. Ils disent généralement "ok, mais le *fracking* va utilisez à peine 1 % de euh… du débit des fleuves qui terminent dans la mer et qui n'est pas utilisé et… et… et… on n'en extrait pas de valeur". Et toi tu dis, mais c'est une logique d'écosystème. Le 1 % pour un bassin hydrique c'est un énorme. C'est énorme. Et l'autre chose, c'est que t'as une richesse hydrique très importante d'un côté, mais de l'autre nous avons du stress hydrique. Et tu te dis, bon, comment ça se fait ? » (MM, journaliste, Río Negro, 2018)

En plus de considérer le volume et les flux ensemble, ce militant introduit une autre nuance : l'eau n'est pas seulement une ressource, mais aussi un bien, un commun. L'eau en tant que bien social et en tant qu'entité naturelle participant à des écosystèmes s'oppose à des usages indiscriminés. Ici, le journaliste pose comme limite le maintien et la préservation des écosystèmes de la Patagonie du Nord.

L'eau douce et nécessaire

Les militants anti-*fracking* opposent les usages de la ressource hydrique selon qu'ils sont légitimes, pour l'agriculture notamment, ou illégitimes, pour les activités extractives. Mais ils établissent aussi une distinction entre la ressource, la *commodity*, la marchandise « que tu peux presser jusqu'à ce qu'elle s'épuise », dit un militant sur un mode très imagé, et le bien commun qui nécessite une autorégulation. Préserver ce bien commun qu'est l'eau douce, en maintenir les propriétés qui la rendent potable et saine, pour la consommation humaine ou pour l'irrigation, demeure la priorité des militants.

Ainsi, avant d'être une ressource, à Mendoza l'eau est d'abord pensée comme indispensable à la vie. Et en étant indispensable à la vie, elle doit d'abord servir ce qui produit de la vie, comme le secteur agricole. Comme l'explique cette assembléiste, ancienne enseignante et cultivatrice d'un verger, l'eau conditionne l'existence même de la province et ses pratiques quotidiennes.

> 18. « Ce qui se passe, dans le cas de la province de Mendoza, ou plutôt dans le cas de la province de Mendoza, en réalité de toutes parce que si tu n'as pas d'eau, qu'est que tu vas faire ? Mais dans le cas de la province de Mendoza comme ce qui se passe dans la province de San Juan et d'autres provinces, en réalité ce sont des provinces désertiques, arides. Donc, si nous n'avons pas l'eau du fleuve, nous disparaissons. Parce que nous vivons de ça. Nous vivons de l'eau des fleuves pour les champs. Nous vivons de l'eau souterraine pour la consommation. Je veux dire, l'eau que nous consommons, celle qui sorte du robinet, ce n'est pas celle du fleuve, c'est celle qui est souterraine. Par conséquent, l'eau nous traverse tous dans toutes nos activités. C'est-à-dire qu'au-delà de ce que pense n'importe quel citoyen, ce n'est pas sûr, s'il se met à penser sur ce qu'il se passerait s'il n'y avait pas d'eau pendant un mois, je meurs. Eh bien pour nous c'est très concret et tangible parce que l'activité que nous avons dépend énormément de l'eau. Je veux dire, moi je me lève le matin et je me mets à nettoyer une *hijuela* ou à vérifier si je fais les sillons ou si je vais semer plus selon la quantité d'eau qu'il y a. » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

Cette militante de la première heure dans la province pose l'alternative en des termes très manichéens : c'est *agua o muerte*, l'eau ou la mort (« si nous n'avons pas l'eau du fleuve, nous disparaissons ; s'il n'y avait pas d'eau pendant un mois, je meurs »). En plus d'être nécessaire à la vie, l'eau gouverne les pratiques et ordonne le quotidien puisque c'est selon le débit qui s'écoule dans les *hijuelas*, les sillons d'irrigation qui arrivent jusqu'à son verger, qu'elle décide de son travail de la journée. C'est pourquoi, en raison de l'enracinement de ces pratiques, de la façon dont l'eau s'empare de l'ordinaire, destiner le faible débit superficiel ou souterrain à autre chose qu'à l'agriculture lui apparaît comme aberrant.

À Neuquén, des assembléistes expriment un rapport similaire à l'eau même si pour eux, la tension binaire de la vie et de la mort est complétée par l'ajout d'un périmètre du doute, de l'inquiétude. L'eau est toujours nécessaire à la consommation humaine, toujours indispensable aux cultures vivrières, mais désormais il faut prendre garde à sa source. Ni le fleuve ni le robinet ne constituent plus désormais un moyen adéquat d'étancher la soif. L'eau à portée est remplacée par une eau importée et stockée dans des bidons plastiques.

19. « – C : Je crois que c'est ça le mot d'ordre que nous tentons d'affirmer. Parce qu'en réalité l'eau c'est la vie. L'eau on en a besoin pour irriguer ne serait-ce qu'un jardin, même pour un potager t'en as besoin. L'eau que l'on boit quotidiennement. Aujourd'hui le bidon d'eau à C. maintenant on le paye [à un camarade] combien on le paye ?
– D : 95.
– C : 95 pesos. C'est énorme… tu vas chez nos voisins et ils ont l'eau dans le distributeur. Donc, tu te rends compte qu'il y a quelque chose qui lui fait peur parce qu'il achète l'eau alors qu'il y a 5 ans on n'achetait pas l'eau. L'eau on la buvait directement du fleuve, et on la prenait du fleuve pour boire un *maté*. Aujourd'hui, c'est plus possible ça. Aujourd'hui, pour le doute, je m'achète un bidon d'eau et voilà. Donc, c'est aussi ça que nous dénonçons, celui qui peut pas acheter l'eau… » (D, étudiante & divers emplois & C, ouvrier, Neuquén, 2018)

Pour les militants, le problème réside dans le fait que cette eau douce et nécessaire à la vie se trouve utilisée par la fracturation hydraulique. Et, très souvent, cette eau douce est évoquée en contre point aux transformations qu'elle subit à cause des industries extractives. L'eau autrefois saine et consommable devient une « autre eau » : *agua salina*, *agua salada* (eaux salées), *agua de obra*, *agua de formación* ou *flowback* (eau de site provenant de l'extraction des hydrocarbures), *agua reinyectada* (eau réinjectée), *agua de mala calidad* (eau de mauvaise qualité), *agua contaminada* (eau contaminée).

La capacité ou le pouvoir de dire, de qualifier l'eau qui entre dans la composition de la fracturation hydraulique et quelle eau est produite à travers ce procédé industriel constitue un point majeur de la controverse, en plus de celui de la quantité utilisée ou du flux prélevé. Ici, deux militants mettent de côté le problème du volume et du débit pour se concentrer sur le type d'eau en jeu :

20. « Moi, ce qui me préoccupe le plus c'est la contamination de l'eau plutôt que le volume nécessaire pour la fracture. Parce que de là, ils nous contredisent souvent [sur la quantité d'eau]. "Oui, mais en réalité on va utiliser de l'eau de formation". Ils font pas que d'utiliser uniquement de l'eau de formation, ils utilisent aussi de l'eau douce. » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

21. « Les techniciens de l'Institut National de l'Eau changent de frontière et changent de discours. Nous l'avons enregistré, et le document est incorporé à l'affaire judiciaire, où ils disent que l'on utilise nécessairement de l'eau potable parce que l'eau de site, ce qu'ils appellent l'eau de site, qui est l'eau produite avec l'extraction du pétrole, ne peut pas retenir le gel. De toute manière, nous avons le rapport Bloomberg qui dit que l'eau de site représente toujours environ 20 %, donc que le reste c'est de l'eau douce. Donc, il y a un problème. » (GE, avocat, Mendoza, 2019)

Le premier, un chercheur universitaire que les assembléistes mendocinos louent pour sa précision, des chiffres notamment, se concentre sur la façon d'argumenter. À ses questionnements sur la nature de l'eau employée, on lui oppose la réutilisation, voire le recyclage d'une eau de formation au cours de la fracturation hydraulique. Le second, un avocat menant des procédures judiciaires contre le *fracking* au niveau provincial et national, oppose une étude circulant chez les militants, qui insistent sur l'incompatibilité entre les eaux souterraines et les produits chimiques utilisés pour les opérations de *fracking* pour dénoncer l'usage d'eau douce.

En outre, par définition l'eau douce est une eau vive. Or, l'eau douce prélevée par les pétrolières perd cette mobilité et elle devient une eau stockée, une eau stagnante sous la forme de ces piscines de *flowback* qui jouxtent les plateformes d'exploitations. Il a quelque chose de « non naturel » à empêcher l'eau de s'écouler et pour certains militants elle doit être traitée et réinjectée dans le cycle de l'eau sans quoi elle suscite des inquiétudes.

> 22. « Le dernier point, c'est le problème de qu'est-ce qu'on va faire avec l'eau contaminée. Premièrement, d'où on la tire cette eau ? Ils te disent pas d'où on la puise l'eau douce. Et, deuxièmement, le décret dit qu'elles seront stockées dans des piscines. On construit des Brumadinho[281] partout ! » (GE, avocat, Mendoza, 2019)

L'eau doit s'écouler pour éviter de générer des risques. Mais elle doit aussi pouvoir conserver cette mobilité, car l'eau est créative. Elle ne se contente pas de donner la vie. Elle sculpte les roches, creuse des cavités dans les sous-sols, s'infiltre dans les interstices et les fissures des terrains. C'est pourquoi un spéléologue prétend aussi préserver la créativité de l'eau.

> 23. « Toute lutte pour l'eau directement ou indirectement va affecter, tout problème va affecter les cavernes. À l'intérieur des cavernes il y a des registres des changements environnementaux de la superficie, en raison de la qualité de l'eau qui y entre. Ce n'est pas la même chose, je veux dire, si l'eau qui entre dans la caverne est acide ou alcaline, et de ça on en a des registres. Donc, si de l'eau contaminée entre, cette caverne qui est habitée par une faune très vulnérable, eh bien à nous autres ça nous intéresse toutes ces luttes pour l'eau dans n'importe quel endroit de la Cordillère. On ne s'implique pas dans la problématique du *fracking* dans les provinces où il n'y a pas de cavernes. Mais là où il y a des cavernes, toute pollution de l'eau peut contaminer et peut détruire des formes de vie qui sont uniques de ces grottes […] défendre les cavernes ou protéger les cavernes signifie protéger l'eau. Et l'eau, non seulement des cavernes que l'on voit, mais aussi des cavernes qui sont dans les profondeurs et qu'on ne voit pas. » (CB, enseignant, par téléphone, 2019)

Les militants ne se contentent pas d'évoquer ces eaux superficielles, cette eau douce et nécessaire à la vie et aux cultures. Très souvent, ils pensent à des eaux « invisibles » qui participent néanmoins aux équilibres hydriques si importants pour eux et pour leur province.

Les eaux invisibles : des sommets aux profondeurs

À côté de ces eaux visibles et superficielles, de l'eau vive qui parcourt le lit des rivières, les militants s'enquièrent d'une nouvelle déclinaison, des eaux invisibles, celles qui coulent sous la terre ou qui s'écoulent depuis les cimes andines. Une assembléiste du nord de Mendoza soulève ainsi l'importance des glaciers, ces châteaux d'eau qui alimentent le désert :

> 24. « Premièrement, il faut comprendre une chose essentielle. D'où provient l'eau de Mendoza ? Nous avons des camarades, malheureusement les deux qui ont entamé la lutte à Mendoza sont décédés […]. Les deux organisaient les *charlas*. Toujours ils disaient

[281] Il fait allusion à la rupture du barrage de rétention de Brumadinho, de l'entreprise Vale SA, dans le Minas Gerais brésilien en janvier 2019.

> […] quand tout le monde comprendra que c'est ça, les glaciers, nos réservoirs d'eau, on va comprendre ce qu'on défend. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

Quelques semaines plus tard, attablé chez une assembléiste du sud de la province, je remarque quelques tableaux et photos de *cerros* de la région suspendus aux murs. À une question sur les raisons pour lesquelles les éleveurs transhumants, et dans le *campo* en général, on insiste autant sur l'importance des montagnes, cette militante, par ailleurs fille de *puestero*, explique :

25. « Premièrement, beaucoup de hautes montagnes, surtout dans la Cordillère, ont de l'eau. Elles ont des glaciers. C'est là que l'eau naît. Euh… il y a des pâturages. Pas dans le cas du Payún, ce n'est pas un bon exemple parce qu'il est sec. Mais le Payún, le Payún Liso, il y avait du permafrost, n'est-ce pas ? Des sols constamment congelés. Les M., dans les années de sécheresses, ils amenaient leurs animaux là-bas, où naissait le permafrost. Pour qu'ils puissent boire de l'eau. C'est pour ça qu'ils sont intéressants. Qu'est-ce qu'ils ont en commun le Payún Matru, le Nevado [l'Enneigé], le Payún Liso ? C'est les seuls endroits de la Payunia où il peut neiger. Et c'est probable qu'il y a avait des glaciers là-bas dans le passé. Le problème c'est qu'il n'y a pas d'études dans la Patagonie, je veux dire, dans la Cordillère extra-andine, des glaciers. Les études sur les glaciers sont focalisées sur la Cordillère et ici on n'a pas d'étude sur quels types de glaciers il pourrait y avoir. S'il y a du permafrost, c'est probable qu'il y a eu un environnement glaciaire dans le passé. Donc, je crois que c'est aussi ça la relation avec ça. Je veux dire, ce sont des lieux qui te, qui donnent la vie. Donc, là il y a une connexion très forte avec ça. Oui. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

En plus d'être un point de repère fonctionnel pour les pratiques d'élevage extensif ou de servir d'estives lorsque les plaines et les vallées sont brûlées par le soleil, les montagnes de la région attirent les hommes et les bêtes qui cherchent à s'abreuver. Même si les sommets ne sont pas enneigés ou qu'aucune source ne ruisselle sur les flancs de ces montagnes, il n'est pas rare de voir les vaches et les chèvres lécher le sol pour étancher leur soif. C'est pourquoi les *puesteros* insistent autant sur l'importance de préserver ces rochers parfois dégarnis, parce qu'ils sont source de vie, parce que c'est là que « naît » l'eau. Compromettre ces sources invisibles, c'est nuire à la vie elle-même.

Ce souci pour les glaciers est ancien et se trouve au cœur d'une des luttes socio-environnementales les plus importantes du pays. En 2010, après quelques péripéties, la *Ley 26 630 de Preservación de los Glaciares* est votée. Elle a pour objectif la protection des glaciers argentins et la réalisation d'un inventaire de ceux-ci par l'Instituto Argentina de Nivología, Glaciología y Ciencias Ambientales. En 2018, le gouvernement de Mauricio Macri caresse l'idée de réviser cette loi entrainant un regain d'intérêt pour la question et, notamment, l'organisation d'une *bicicleada* par l'assemblée de Jáchal, dans la province de San Juan, qui dénonce les contaminations provoquées par l'exploitation d'une mine d'or à ciel ouvert par Barrick Gold. À cette occasion, une responsable d'une ONG organisant la réception de la *bicicleada* sur la Plaza de Congreso précise ce souci pour les glaciers :

26. « C'est ça qu'on a perçu. Dans toute la Cordillère, nous avons les sources d'eau congelées que sont les glaciers […]. Et à partir des annonces du gouvernement national de modifier cette loi… ils ont bondi… et le courage, c'est pour ça que je te le dis avec émotion. Le courage de ces habitants de Jáchal c'est : "Je ne viens pas à Buenos Aires pour plaindre parce que je n'ai pas d'eau depuis deux ans, je n'en aurai pas et je vais

> continuer à en acheter. Je viens pour proposer une politique publique qui consiste à dire toucher pas à mes glaciers, respecter la loi parce qu'elle nous protège de la mine qui nous cause tous ces dommages". C'est comme, c'est une vision très, très généreuse non ? De, de… et en plus ils viennent sans casques, en vélo, le vélo. Ce n'est pas des cyclistes professionnels ! Ils voyagent depuis lundi d'où ils sont partis dans la matinée et ils arrivent mardi, comme ça, avec un sac à dos et la bicyclette… C'est, c'est un geste patriotique, c'est comme si c'était la traversée des Andes de San Martín quand il a libéré le pays. Tu vois ? [Elle rit]. C'est notre processus historique d'indépendance n'est-ce pas? C'est quelque chose de cet ordre. Mais ce qui est plus précieux encore, c'est la détermination de ces gens de San Juan à prendre ses responsabilités, t'as vu huit jours, 1 400 kilomètres, et nous sommes en plein été avec le soleil qui tape sur la tête. » (TM, chargée de campagne d'ONG, CABA, 2018)

Dans le même sens d'un accroissement de la conscience d'un pluralisme de l'eau, l'exploitation des gisements d'hydrocarbures non conventionnels par le moyen de la fracturation hydraulique a contribué à augmenter l'intérêt des militants pour les sciences géologiques. Ceux-ci ne s'inquiètent plus seulement des contaminations de surface ou des sources de haute montagne, mais s'enquièrent des sous-sols et de l'invisible composés par les eaux souterraines. Toutes ces eaux souterraines, toutes ces eaux invisibles sont désignées sous le terme générique d'« aquifère ». Dans les représentations militantes, qu'elles soient mentales ou dans les supports visuels utilisés à des fins de diffusion et d'information, les aquifères sont symbolisés par des cours d'eau ou des lacs souterrains[282]. Aussi, par aquifères il faut entendre tout ce qui renvoie à ces réserves d'eau du sous-sol depuis lesquelles on peut alimenter les activités humaines en surface.

Dans les documentaires qui ont servi à promouvoir la controverse, l'allusion aux nappes phréatiques et aux eaux souterraines est un *topos*. Dans l'un des premiers films réalisés à propos de la poussée extractiviste du *fracking*, une autorité religieuse de la province de Neuquén s'inquiète des changements irréversibles que pourrait provoquer une atteinte à l'eau stockée dans le sous-sol[283]. Dans un autre, réalisé par le député national Pino Solanas, des militants de Zapala, à Neuquén, élèvent l'aquifère éponyme au rang de don de la nature. L'important n'est pas tant de s'opposer à une technologie que de se mobiliser pour défendre cette source d'eau indispensable à la vie dans les steppes de Neuquén[284]. Dans des clips diffusés par un média militant, CarthagoTV, les référents du *lof* Gelay Ko évoquent aussi ces mêmes eaux profondes[285]. Une militante de la province de Mendoza formule les mêmes inquiétudes tout en insistant sur la fragilité particulière des eaux souterraines :

> 27. « […] un fleuve se contamine et c'est possible qu'il y ait un assainissement. Ça peut, ça dépend de la contamination, ça dépend du type et du volume de la contamination. Mais

[282] Pour un aperçu des visuels largement diffusé parmi les groupes militants: Asamblea Permanente del Comahue por el Agua, « Frackin Diagramas », *APCA, La gota que revalsó el vaso* (blog), octobre 2012, https://apca.noblogs.org/post/2012/10/28/frackin-diagramas/.

[283] Matías Estévez, *Rio Impetuoso - Hidrofractura*, Documentaire (TVC Neuquén, 2013), 17-19min, https://www.youtube.com/watch?v=Ru9-pQVfGKo.

[284] Pino Solanas, *La guerra del fracking*, 6/10, Documentaire, 2013, 52-54min, https://www.youtube.com/watch?v=YA6Xp1WDQq4.

[285] Cartago TV, *Cartago 2012: Comunidad #Mapuche Gelay Ko frente al #Fracking y el #shale #oil* (Neuquén, Argentina, 2012), https://www.youtube.com/watch?v=dL0UYho5FCc&t=90s; Cartago TV, *Cartago 2012: Comunidad #Mapuche Gelay Ko denuncia a la petrolera #Apache #Fracking - YouTube* (Neuquén, Argentina, 2012), https://www.youtube.com/watch?v=6_TAt9zaDJs.

> un aquifère on ne peut pas l'assainir. C'est-à-dire, si un aquifère s'est contaminé, il est contaminé et la contamination ira par où vont les eaux […]. Notre aquifère c'est un aquifère qui n'est pas contaminé et qui est un aquifère considérable. Donc, nous, ce que nous disons c'est que cet aquifère il faut en prendre soin parce que s'il se contamine ou qu'on contamine, ce qui est, ce qui est sous nos pieds, nos enfants n'ont plus de futur. Parce que l'eau, je veux dire les glaciers se sont rétractés, le fleuve est un fil d'eau, ce n'est plus un fleuve, pour autant, ce qui est, ce qui nous reste ce sont les aquifères. Donc, nous ne pouvons pas risquer de contaminer la seule source d'eau qu'il y a dans futur proche, pas le futur lointain, le futur proche. » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

La perforation du sous-sol par les industries non conventionnelles excite un imaginaire aquatique souterrain. L'aquifère est présenté en l'état, et non comme le système complexe qu'il est, une formation composée de roches dont la porosité[286] ou la perméabilité[287] et les modes de rechargement sont variables. De même, il est rarement expliqué s'il s'agit d'une nappe libre, captive (délimitée par des socles ou des plafonds imperméables), alluviale, etc. Ce mode de connaissance interpelle d'autant que les militants prennent un soin particulier à décrire le phénomène de la fracturation hydraulique. Dans leur esprit, il est clair que les hydrocarbures non conventionnels sont séquestrés, par petites gouttes, dans les formations argileuses, et ne se présentent pas sous la forme de « lacs » ou de « rivières », mais l'aquifère, lui, continue d'être cette eau souterraine, un or bleu pour certaines régions, qui ne souffrent aucune altération.

Le droit à l'eau

Quelques extraits d'entretien l'ont laissé transparaître, et surtout l'édifice juridique autour de l'eau dans la province de Mendoza, rendent omniprésente la conception de l'eau comme un droit pour les militants. Le droit à l'eau est, bien sûr, d'abord encadré par la *Ley de Aguas de 1884*. Un militant rappelle ainsi qu'une irrigation juste et équitable de la province passe par le respect des règles de distribution et de répartition des débits hydriques entre usagers :

> 28. « Et de plus à Mendoza l'eau est… ce n'est pas seulement qu'elle est entièrement distribuée, mais en plus elle est concessionnée pour l'irrigation. Donc, si toi tu prends de l'eau en amont sur ce qu'il y a… ça va générer que quelqu'un, en aval, va se retrouver sans eau, ou il va avoir moins d'eau qu'il paye pourtant. Parce qu'en plus on paye l'eau ici à Mendoza et elle est très chère. Euh surtout l'eau pour l'irrigation. Très cher pour celui qui l'utilise. Donc ce qui va se passer c'est que celui en aval va continuer à payer pour l'eau, mais il va en recevoir moins dans certains cas […]. Donc là il y a aussi un problème économique. Mais essentiellement on détruit ce schéma de la *cultura del agua* que l'eau est un bien, un droit de tous et que, pour une question particulière, que pour un

[286] La porosité est le rapport entre le volume d'espace vide (les pores) et le volume total d'un terrain. Une roche très poreuse peut absorber des quantités importantes d'eau ou d'hydrocarbure quand une roche peu poreuse en stocke moins ou sous des formes plus condensées, comme les « gouttes » d'hydrocarbures non conventionnels.
[287] La perméabilité se réfère à la facilité ou la vélocité avec laquelle un élément (eau, hydrocarbure) peut se déplacer à l'intérieur d'une formation (un aquifère, un réservoir). Une roche perméable permet d'obtenir un débit d'eau ou d'hydrocarbure plus important avec facilité et rapidité qu'une roche peu perméable. L'imperméabilité traduit l'absence de mouvement dans de telles formations.

> projet extractiviste dans la Cordillère ou en amont, ou disons, un projet en aval qui dit qu'il a besoin nous avons besoin de tant de quantité d'eau et on arrête de distribuer l'eau pour l'envoyer là-bas. » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)

Au-delà de la simple défense d'une loi, du principe normatif en soi, ce militant associe la *cultura del agua* à une certaine forme de solidarité qui passe par la conscience de faire partie d'un même réseau ou d'un même système.

Un autre militant de longue date explique, dans des termes profanes, les dispositions de l'article 194 de la *Ley de Aguas* relatif à l'octroi de permis et de concessions sur l'eau du domaine public[288]. À plusieurs reprises, les environnementalistes ont dénoncé les entorses à cette loi de la part de la concession pétrolière non conventionnelle de Puesto Rojas sise sur les rives du Salado, un affluent de l'Atuel.

> 29. « Et pourquoi ça la viole ? Parce que 100 % des droits d'irrigation, ou les permis pour utiliser l'eau du río Atuel sont déjà, sont déjà distribués. En d'autres termes, il n'y a pas, il n'y a pas du point de vue de la loi, il n'y a pas d'eau pour d'autres activités, parce qu'elle est déjà concessionnée… pour l'irrigation et pour la consommation humaine. Donc, c'est la principale objection que nous opposons au gouvernement et au Département Général de l'Irrigation parce que, en principe, ils violent complètement une législation qui régule la ressource hydrique de Mendoza […]. Et pour, pour octroyer de l'eau à de nouveaux projets, ça doit passer par le Congrès, la législature de Mendoza et les nouveaux usages de l'eau du fleuve doivent être entérinée par la loi. Pour n'importe quel fleuve. » (AK, fonctionnaire retraité, par téléphone, 2019)

À ces usages productifs, certains opposent le droit à l'eau en invoquant, souvent de façon concomitante, ces héritages historiques, les droits de l'homme, la santé et l'hygiène. Pour cette assembléiste, le droit à l'eau est un droit à l'eau potable et de bonne qualité pour la consommation et non contaminée comme cela arrive dans d'autres provinces qui ont permis le développement de projets extractivistes. Plus éloquent encore, elle n'envisage même pas la possibilité d'utiliser l'eau pour ce genre de projet dans l'énumération qu'elle fait à la fin de son témoignage :

> 30. « On a besoin que l'eau soit distribuée en accord avec le droit humain d'accès à l'eau potable. Donc, on a besoin que l'eau, telle que l'établit notre loi des eaux, rend toi compte, nous à Mendoza on a une loi de l'eau qui remonte à l'année 1884 et qui établit une hiérarchie [des usages] qui n'est pas respectée actuellement. L'eau de Mendoza doit être utilisée premièrement pour la consommation humaine afin que nous puissions boire de l'eau qui ne soit pas contaminée, et qu'il ne nous arrive pas la même chose que dans le nord de San Juan où les gens qui boivent de l'eau contaminée au plomb qui s'accumule dans le sang, parce qu'elle est pleine de métaux lourds, parce que si tu demandes a n'importe quel ingénieur chimique, il va te le dire, à n'importe quel biologiste il va te le dire, ça s'élimine pas. Ça s'accumule dans le sang et tôt ou tard ça produit quantité de maladies. Donc, on a besoin que l'eau soit potable, qu'on puisse se

[288] L'article 194 prévoit que l'eau du domaine publique ne peut faire l'objet d'aucune nouvelle concession tant que l'équilibre entre les eaux disponibles et les eaux déjà octroyées n'a pas été soldé. Tous les usages spécifiques de l'eau (pour l'irrigation, l'industrie, les mines, les hydrocarbures, les usages récréatifs) nécessitent un permis (temporaire et révocable sans indemnisation) ou une concession (durée indéterminée et ouvrant droit à une indemnisation s'il est révoqué) d'un certain débit fluvial ou d'un volume d'eau, sanctionné par une loi votée par les deux tiers des deux chambres provinciales ainsi qu'un rapport favorable du DGI. Ces permis et ces concessions nouvellement octroyées ne peuvent nuire à un autre permis ou une autre concession déjà existante ou jouissant d'une priorité.

> laver avec, qu'on puisse irriguer nos jardins, qu'elle soit pour l'agriculture. Et après, s'il en reste, on verra et on trouvera quelque chose que ce soit pour des usages récréatifs par exemple pour les piscines ou pour des activités économiques qui ne sont pas l'agriculture, qui est l'essentiel qui est le basique, basique. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

Enfin, pour ce représentant au Sénat provincial, le droit comme autorisation devient un *droit* pris comme une obligation, comme une restriction volontaire de la liberté individuelle. Préserver la qualité de l'eau, c'est un commandement (*mandamiento*), une exigence morale pour les Mendocinos :

> 31. « C'est un commandement. Il y a dix commandements dans la religion chrétienne n'est-ce pas ? Le premier de nos commandements, c'est celui-là. La *cultura del agua*. La culture du combat contre le désert. Ça veut dire que nous sommes conscients que Mendoza est fille de l'eau. Si nous n'en prenons pas soin, si nous ne la protégeons pas, nous disparaîtrons. C'est ainsi, la limite. Il n'y a pas d'autres explications. 4 % de la carte est irriguée et 96 % sont un désert. Imagine, Tobias, que se passe-t-il si on ne pense pas ainsi ? » (MR, sénateur, Mendoza, 2019)

4.2.2. L'eau et ses mémoires

L'eau ne se résume pas pour autant à une ressource, à un bien commun ou à un droit. Elle est aussi le support des mémoires familiales et le lien qui unit les territoires. Une part importante de la *cultura del agua* passe par une forme de patrimonialisation de l'eau.

Les romans familiaux

Une femme s'étant engagée de manière sporadique dans les mobilisations des dernières années, mais de façon plus intense à l'occasion des protestations contre le *fracking*, cite, pêle-mêle pour illustrer la *cultura del agua* les fêtes locales, les chansons sur les *acequias cantarinas* (acequias chantantes), le *tomero* (l'éclusier) ou encore la littérature qui célèbrent l'eau et son réseau sous toutes ses formes. De mémoire, elle tente de se rappeler quelques vers d'un poème de Casnati :

> « Rueda el Atuel desde la piedra dura
> hasta la verde beatitud del valle. *[elle tente de se rappeler la suite]*
> a mojarme otra vez en su hermosura »[289]

D'autres opposants intègrent l'eau plus directement à leur histoire familiale et personnelle. Ainsi, ce sénateur questionné sur ses origines, à savoir s'il était un *nacido y*

[289] Carnet de terrain, province de Mendoza, avril 2019. Pour l'intégralité du poème: « Rueda el Atuel desde la piedra dura/ hasta la verde beatitud del valle./Y es casi el cielo quien le aprieta el talle/antes que se derrame en la llanura,/en un rocío largo que fulgura./No hay otra voz de río que lo calle./Ni marcha de oro en que mejor restalle/el son viril de su nomenclatura./Río Atuel, pez azul, río paterno./Agua que entre gobierno y desgobierno/sueña un barco imposible en su cintura./Yo digo su recuerdo y su fragancia,/que vienen desde el fondo de mi infancia/a mojarme otra vez en su hermosura. ». Luis Ricardo Casnati, « Aquél San Rafael de los álamos » (1975).

criado (NyC, un natif et élevé, éduqué) de la province, répond en inscrivant son existence dans la geste paternelle. Celui-ci, par ailleurs agriculteur assez humble qui a loué sa terre une grande partie de sa vie, a également occupé la charge d'inspecteur de canaux, pendant plusieurs décennies, sans aucune contrepartie.

32. « Oui, je suis né et j'ai grandi dans le Valle de Uco, département de San Carlos et mon histoire naît avec l'histoire de mon père. Mon père a été pendant 40 ans une autorité du Département Général de l'Irrigation qui n'est pas élue par les politiques, elle est élue par les irrigants eux-mêmes, c'est l'inspecteur de canal. Et mon papa, c'est l'un des rares directeurs honoraires. Après qu'il ait arrêté d'être inspecteur, élu par les agriculteurs de sa zone, mon père administrait 17 000 hectares irrigués, 17 000. Il était comme le maire de l'eau. Mais à la différence des fonctionnaires d'Irrigation que le gouverneur choisit selon son bon vouloir, mon père il était élu tous les quatre ans par les irrigants enregistrés dans ces 17 000 hectares. Tous les quatre ans, ils y allaient et ils votaient. Mon papa gagnait avec une majorité absolue. Parce qu'il avait la conscience de ce que signifiait l'eau. Et mon papa, je l'ai découvert l'autre jour, mon père est déjà mort, qu'il n'avait pas terminé la septième parce qu'il devait travailler dans les *chacras*, en gros, que la primaire, ça a été difficile à terminer pour lui. Sans formation universitaire, mais avec une vaste conscience de ce que signifiait la gestion brillante de la ressource hydrique, il a gouverné pendant 40 ans l'eau, même quand il ne touchait aucun salaire. C'est tout juste en 1998, il y a eu une décentralisation et il a commencé à recevoir un viatique et on lui a donné un tout-terrain. Mais en ce temps-là, pendant 30 ans, il a gouverné l'eau avec son 4x4, personne le payait. Mais lui il y allait, il faisait la tournée des écoles, il était le juge de l'eau ambulant. » (MR, sénateur, Mendoza, 2019)

Le sénateur insiste particulièrement sur ce désintéressement qui fait partie, ou devrait faire partie, de la *cultura del agua* et, qu'en tant que fils, il a hérité d'une façon ou d'une autre. En outre, l'action du père se mêle à une certaine idée de la justice et de la proximité traduites ici dans le respect des procédures démocratiques de désignation des inspecteurs de canaux. Sentiments redoublés par les souvenirs concrets qu'il a de son père incarnant la charge administrative attribuée par Irrigación :

33. « […] et depuis tout petit je montais dans sa voiture et il m'enseignait comment on distribuait l'eau dans le désert. Et il avait un *motto* : "On partage l'eau du désert comme le pain à ses enfants : avec justesse. À personne plus qu'à un autre". Et c'est ce qui m'a marqué et après j'ai quitté mon village, me suis mis à étudier le droit et je me suis spécialisé avec les meilleurs, avec Mato Colicúela, Enrique Filippo, Mariani, qui sont tous morts. Le dernier est mort depuis peu, des grands connaisseurs du droit de l'eau. Parce que c'est à Mendoza qu'ont pratiqué les grands spécialistes du droit de l'eau […]. Donc, c'est quoi euh… c'est quoi l'idée là. Qu'il n'y a pas d'autres possibilités que je puisse faire autre chose, parce que j'ai tété [la *cultura del agua*] depuis que je suis enfant, tout petit. Et moi, avant je ne comprenais pas pourquoi mon père prenait son tout-terrain, son temps pour prendre soin de l'eau de tous. Quand il était plus l'inspecteur de canaux, ça irriguait toute la journée ici, parce qu'on la voulait, parce qu'on la négociait. Un jour il m'a dit, je vais te montrer un truc. On est allé jusqu'à une maison très belle et il me dit comment ils l'appellent cette maison ? Ce n'est pas la "Villa de l'eau" ? Pourquoi ? Parce que cet inspecteur vendait l'eau à ses amis, ils le payaient et il s'est fait une villa ». Et le souvenir, la mémoire c'est ce que nous avons pour ne pas disparaître dans le désert. Il n'a jamais été riche, toujours pauvre, je te dirais. Moi j'ai reçu une bourse pour devenir avocat. On était humble. Si tu veux, je te montre. Tout-terrain, il n'a jamais eu une voiture neuve. Pour te donner une idée. Ça vient du berceau. » (MR, sénateur, Mendoza, 2019)

Outre le thème de la justice, ou de la justesse, il décrit comment ces expériences sont marquantes puisqu'elles ont laissé une trace en lui et comment ils les a incorporées (en têtant, depuis le berceau). Comme si l'on baigne ou l'on naît dans cette *cultura del agua*, comme si à la place du sang c'est elle qui coule dans les veines. Plus encore, il reconnaît le poids de ces souvenirs de jeunesse sur toute sa trajectoire de vie puisque c'est une devise, presque biblique, et la confrontation avec l'injustice et la corruption (la Villa de l'eau) qui l'ont aiguillé sur le chemin du droit et de la politique.

Une enseignante retraitée se remémore, quant à elle, une histoire familiale peut-être plus laborieuse, mais tout aussi héroïque. Cette fois, ce n'est pas la gestion juste et équitable qui est mise en avant, mais le corps à corps entre les hommes et le sol, la conquête constante sur le désert.

> 34. « Mais ça, à Mendoza, c'était un désert total. Ils y avaient les quatre fleuves, mais en réalité le Diamante s'unissait à l'Atuel à un moment, après ils l'ont divisé et il est resté les quatre fleuves séparés […]. Quatre fleuves de très peu d'eau, sol rocailleux, et ainsi sont arrivés les premiers immigrants. Mon grand-père, quand il est arrivé d'Espagne, il est venu pour ouvrir des canaux. C'est comme ça qu'ils ont commencé. Ameublir la terre. C'est qu'il faut commencer par rendre la terre meuble qui était rocailleuse et en pente. C'était un travail énorme. Ouvrir les canaux, irriguer et ils sont parvenus à faire de Mendoza ce qu'elle est aujourd'hui. Avec de la pierre, sans lutte anti pesticides, sans avions, sans filet anti-grêle et Mendoza a grandi et est devenue ce qu'elle était. Et maintenant ils sont en train de la couler et ils te disent "Non, ce qui se passe c'est le climat, et que la production, que la grêle, que c'est la sécheresse…". Avant c'était pire, tout était pire. Sans technologies ils ont fait tout ça. Et ils sont parvenus à faire de Mendoza une des provinces, je crois, les plus riches du pays. » (LT, enseignante retraitée, Mendoza 2019)

Ce qui interpelle, c'est cette répétition du sentiment que ces travaux d'irrigation, que la main-d'œuvre immigrante « a fait » Mendoza. Le roman familial fonde non seulement la généalogie, mais aussi la province. En creux, ce témoignage et le suivant laissent transparaître une incompréhension, voire une colère, contre les récents projets de développement économique extractivistes et leurs conséquences sur cette *cultura del agua*. Autant les militants ont souvent le sentiment d'être les héritiers, et donc les dépositaires, de ceux qui « ont fait » la province, avec leur sueur et leur sang, autant ils constatent que cet édifice est « défait » par les industries extractivistes comme le *fracking* :

> 35. « Avec tous les canaux, toutes les digues, c'est Irrigación qui les a construits il y a 200 ans avec ce qu'il y avait. Et aujourd'hui on a énormément de fonctionnaires, il y a tout l'argent que tu imagines et on ouvre plus de canaux. Ils ameublissaient avec de l'eau. Ils le faisaient à la main et ils les faisaient se gorger d'eau. Et c'est comme ça qu'ils ont construit ce que Mendoza est aujourd'hui. Et maintenant ils veulent le changer ? Ce qu'il va rester de tout ça c'est un village fantôme. Il va rester les quatre imbéciles qui travaillent dans le pétrole et les deux qui les hébergent et ciao. » (A, ingénieure, Mendoza, 2019)

La *cultura del agua* et les histoires familiales se croisent aussi sur la route des mobilisations socio-environnementales. Ainsi, l'enseignante retraitée qui revendiquait son appartenance à ces lignées d'immigrants qui ont bâti Mendoza se rappelle une manifestation en défense de l'eau et contre la mine à ciel ouvert au début des années 2000. À cette occasion,

son père, commerçant assidu, voire borné, ferme sa boutique inopinément. Événement suffisamment extraordinaire pour qu'elle en face un jalon dans sa prise de conscience des problèmes environnementaux.

36. « Et il y avait mon papa, avec ses 80 et quelques années, j'y suis allée avec lui. Mon papa avait un commerce. Je raconte toujours ça parce que pour moi ça a été quelque chose qui m'a marqué. Mon papa ne fermait pas son petit commerce, dans la maison à peine, une mercerie, il avait une mercerie. Il ne fermait pas. Il ouvrait à 8 h 30 et fermait à 14 h 30. Ses horaires étaient obligatoires. Il disait "Si t'as une boutique ouvre-la, sinon vends-le". Et ça d'un "Ya vengo" ["Je reviens"] sur une affichette, non… Si lui s'en allait, ma maman restait, mon frère restait, moi je restais, mais quelqu'un devait veiller. Mais s'il fermait c'était un cas vraiment exceptionnel, sinon, le commerce ne fermait pas. C'était un commerce très connu à San Rafael pendant beaucoup d'années. Et aujourd'hui encore, les gens me disent "Ah c'est toi la fille de T." comme si c'était un commerce de quartier, mais avec beaucoup d'activité. Ce jour-là de la marche de 2004, mon papa a fermé. Et pour moi, c'était surprenant. J'avais mon fils tout petit qui était à l'école et il m'a dit "Je vais à la manifestation parce que ce n'est pas pour moi, c'est pour mes enfants et petits-enfants". Il a fermé et on y est allés, mon papa, ma maman et moi parce que mon fils était à l'école. On est tous allés à la manifestation. » (LT, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

Les bassins hydrosociaux : un nouveau lien social et politique

L'eau relie les hommes d'une génération à l'autre dans le roman familial. Mais il est un autre lien qu'elle tisse entre les hommes qui parcourent le monde à un même moment. Les militants abondent en descriptions sur la mémoire de l'eau, de l'eau qui transporte l'information qu'elle soit bonne comme la crue qui alimente les cultures ou mauvaise comme l'eau torrentielle qui rompt les digues et sème la contamination en même temps qu'elle irrigue les terres. C'est pourquoi les militants promeuvent la notion de bassin versant comme unité géographique pertinente en même temps que comme base à une recomposition d'ordre social et politique. En cela, ils contestent l'existence actuelle des frontières administratives qui divisent l'Argentine en provinces ou les provinces en départements. Dans leur esprit, la seule unité pertinente est incarnée par les « bassins hydrosociaux », c'est-à-dire ces territoires qui réunissent à la fois un bassin hydrographique, avec les jeux d'échelle que cela comporte, et une certaine idée des activités socio-économiques qui s'y déploient.

Un assembléiste historique, par ailleurs universitaire spécialisé dans la géographie de la globalisation, introduit ainsi cette pensée du bassin hydrosocial :

37. « […] le problème est quali-quantitatif. Parce qu'il y a un problème de qualité si un petit volume en vient à contaminer l'aquifère complet et avec ça du bassin en aval. Ça préoccupe parce que les, les, le *fracking* qui se faisait jusqu'à maintenant se trouve dans la partie haute du bassin, pas "haute", mais, disons, haute vis-à-vis des oasis. En aval de l'oasis sud. C'est à Malargüe, mais c'est en aval de San Rafael et Alvear… et les potentielles expansions à d'autres zones : au bassin du río Grande, plus au sud de Malargüe, qui lui est lié au bassin du río Colorado et aux provinces qui sont en aval, avec La Pampa, avec [la province de] Buenos Aires… et Neuquén. Et les projets, euh, de fait, la concession déjà octroyée à YPF, les gisements de Puesto Pozo Cercado Occidental à Tupungato qui est, qui se trouve dans le bassin médian de l'un des affluents les plus

> importants du río Tunuyán, avec lequel une partie de Tupungato et toute la, toute l'oasis est de Mendoza, pas de l'est, tout ce qu'on appelle la Zona Este, qui s'alimente avec l'eau du río Tunuyán peut se retrouver contaminé. » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

Le géographe s'inquiète de deux problèmes distincts. Le premier fait référence aux exploitations avérées d'hydrocarbures non conventionnels dans la concession de Puesto Rojas, dans le département de Malargüe, sur les berges du río Salado, un affluent de l'Atuel, qui s'écoule vers deux autres départements, San Rafael et Alvear, où se trouve l'oasis sud. Le second évoque une rumeur, au moment de l'enquête, sur un projet d'extraction dans un gisement situé plus au nord et que certains militants présentent tantôt comme une partie de la formation Vaca Muerta, tantôt comme partie de la formation Cuyana. On retrouve ces débordements et recouvrements, cette incertitude sur l'extension des formations géologiques les unes sur les autres dans divers témoignages. Mais, ce qui reste au cœur du débat, ce sont les puits nouvellement perforés ou réemployés pour ceux de la fracturation hydraulique localisés aux sources de l'Atuel. La crainte est qu'une contamination en amont finisse en aval. Les militants dénoncent systématiquement le manque de solidarité de la part des habitants du département de Malargüe qui favorisent l'installation des entreprises extractivistes en imposant à leurs compatriotes du bassin les risques de pollution :

> 38. « Même si la Cuenca Cuyana s'étend jusqu'à General Alvear et qu'il pourrait y avoir des hydrocarbures non conventionnels, aujourd'hui l'exploitation se réalise dans la partie de ce qui correspond à Vaca Muerta et qui est le département de Malargüe. Mais ces premiers puits, cette expérience pilote n'affecte pas le département de Malargüe, mais elle affecte le bassin, je veux dire, parce que les fleuves ne respectent pas les limites politiques. Les fleuves respectent des limites géographiques. Donc, même si les puits sont dans la zone de Malargüe, le principal, le bassin affecté, c'est le bassin du río Atuel et son bassin souterrain qui s'appelle Atuel-Diamante qui est l'une des réserves d'eau douce la plus importante que détient la province de Mendoza. C'est celle-là, ce bassin qui pourrait ou qui potentiellement pourrait être affecté en cas de défaillance de cette activité. » (IS, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

Toutefois, ces descriptions du bassin hydrosocial demeurent très ancrées dans la géographie physique. Une participante d'une assemblée du Valle de Uco précise cette vision fluide du territoire :

> 39. « L'eau, l'eau circule. L'eau n'appartient pas à un territoire politique. Elle appartient à la terre et elle est l'eau de tous. Nous-mêmes, en tant que Valle de Uco, s'ils font du *fracking* à Tupungato, qui est l'endroit où la possibilité que cela arrive est là plus avancée, c'est sur le bassin fluvial qui nous irrigue aussi nous. Et en outre, nous sommes Tupungato, nous faisons partie, nous sommes le Valle de Uco, nous sommes la même famille, nous sommes la même communauté bien que politiquement celui-ci s'appelle San Carlos, celui-là Tupungato… et au niveau Mendoza. Et par ailleurs, parce qu'il y a tout ce pouvoir entrepreneurial et politique […]. C'est très difficile de le prendre en compte séparément les uns des autres. Il y a quelques trucs que l'on peut obtenir comme ça, en prenant soin de son petit coin […], mais on a besoin que l'autre en prenne soin… sinon… » (PF, profession inconnue, Mendoza, 2019)

Cette préoccupation n'est pas propre aux Mendocinos. À Neuquén aussi, les militants insistent sur le pouvoir de transmission de l'eau. Cet avocat, questionné sur les raisons de son intérêt pour l'eau et les pollutions, explique que celle-ci est un vecteur privilégié des risques

et que pour cette raison elle doit être protégée, ou du moins scrutée. En outre, en établissant une comparaison entre deux vecteurs, l'eau et l'air, il insiste sur la spécificité de la première dans la région où il vit. Ainsi, tout en reconnaissant la pluralité des facteurs qui lient, relient les hommes entre eux, il estime qu'à Neuquén l'élément aqueux demeure primordial :

40. « Je sais pas. Je ne sais pas pourquoi je m'y suis intéressé. En réalité, moi, j'avais déjà les antennes préparées pour m'y intéresser n'est-ce pas ? C'est un problème qui m'importe…, le soin à l'environnement et… et de l'eau comme, comme vecteur, vecteur de ce que l'on transmet non ? C'est un vecteur. L'eau comme vecteur de tellement de problèmes non ? Parce que l'eau est au début et si tu pisses en amont dans le fleuve, eh bien le vecteur de ça c'est l'eau et elle t'amène la pisse jusqu'en aval. Donc, quand tu commences à observer, à t'intéresser aux questions environnementales, de suite tu te rends compte que l'une des principales préoccupations pour nous c'est, ici, dans les pays non industrialisés, c'est l'eau. Peut-être que dans d'autres [pays], où ils vivent avec cinquante industries autour, avec des cheminées relâchant de la fumée ce serait l'air non ? Comme ça se passe ici de façon concentrée dans certains endroits du pays, mais ce n'est pas un problème national. Dans certains endroits, c'est possible que ce soit important où il y a des industries, et ça émet des gaz. Mais ici, dans le reste des endroits, le plus important c'est l'eau. » (LA, juriste, Neuquén, 2018)

Un ancien ingénieur pétrolier, ayant fait la plus grande partie de sa carrière dans la province de Neuquén, ajoute à cette idée vectrice de l'eau, l'impossibilité de maîtriser les éléments. Selon lui, les infrastructures de stockage de l'eau de site, c'est-à-dire la tentative de transformer l'eau-flux en eau-volume, l'eau vive en eau inerte, est dérisoire lorsque les éléments se déchaînent. L'hybris technologique de l'être humain s'en trouve dépassée par de simples pluies qui font déborder les piscines de décantation et alors l'eau refait le lien entre les *Pueblos,* mais cette fois, chargée de pollution :

41. « Mais bon, ça envoie, ça envoie, ça, ça se déverse jusque dans le río Colorado, c'est tout quand… quand il pleut beaucoup ou une averse que sais-je, et y'a énormément de merdes qui vont dans le fleuve. Et… et ce fleuve-là, il y a des gens qui s'alimentent dans le fleuve après, en aval, jusqu'à l'Océan Atlantique. » (SB, ingénieur, Neuquén, 2018)

*

* *

L'eau peut revêtir diverses formes selon la façon dont elle est regardée, selon qui la regarde. Qu'elle soit une ressource, un bien ou un droit, elle a toujours une valeur, mais des menaces pèsent sur son intégrité, sa qualité, sa pureté. Mais, lorsqu'ils rapportent ce pluralisme de l'eau aux industries des hydrocarbures, l'eau évoque aussi des peurs.

4.3. Les peurs : pénurie et pollution

Dans les verbatims exposés jusqu'à maintenant on lit, en filigrane, les deux peurs qui gouvernent le récit de l'eau : la pénurie et la pollution. Naturellement, il arrive que ces deux peurs soient évoquées ensemble, car, dans le cas de l'eau, la contamination de l'eau-bien, de l'eau-ressource ou de l'eau-droit, par exemple, se traduit presque automatiquement par la création artificielle d'une pénurie. Les eaux polluées engendrent une eau rare. C'est le constat

de cette fille de *puestero* qui réfléchit sur l'avenir de l'activité pastorale dans le sud de la province de Mendoza où se concentre la majorité de l'exploitation pétrolière :

> 42. « Hum… mais je crois que ce manque, dans le cas de l'est où se trouve la majorité de l'activité pétrolifère, il me semble que dans la plupart des cas, les gens ne s'aperçoivent pas que la rareté peut devenir plus aigüe si [l'eau] se pollue. Il me semble cette observation n'est pas encore très claire… Si, c'est comme si les gens associent le fait qu'il y a moins d'eau, au fait qu'ici il y a toujours eu peu d'eau. Prends la Payunia, les puestos se trouvent là où, historiquement, il y avait de l'eau, et il y a eu des endroits où on a dû partir par manque d'eau. Mais je ne sais pas si les puesteros se rendent compte qu'en plus de cette rareté, il se peut qu'on génère une rareté par la contamination. On a toujours associé la rareté aux problèmes naturels de la région, à la géographie. Et maintenant, à cette rareté naturelle on doit associer les problèmes anthropiques, je veux dire, la contamination. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

La rareté évoquée ici est d'un autre ordre que celle intrinsèque au désert du Cuyo. Les militants et les habitants de la province de Mendoza manifestent une conscience de vivre dans un désert, ou plutôt dans des oasis. Ils ont coutume de souligner eux-mêmes la crise hydrique que traverse la province depuis une décennie et parlent même, maintenant, de sécheresse (*sequia*) permanente. La rareté qui découle de cet état est néanmoins acceptable, car elle constitue la condition même de la province. C'est une rareté apprivoisée, maîtrisée, littéralement canalisée depuis plusieurs siècles. La rareté dont il faut traiter ici est présentée comme d'origine anthropique, voire organisée par les industries extractivistes et leurs hommes liges. Pour la première, celle évoquée par la fille de *puestero,* on peut parler de rareté naturelle. Pour la seconde on pourrait parler de rareté « criminelle » ou simplement de pénurie. Les paragraphes suivants restituent quelques-uns des mécanismes qui mènent à ces peurs. Deux d'entre eux s'intéressent aux processus racontés par les militants à travers les détournements et les assèchements. Le troisième se concentre sur le composant dangereux que peut être l'eau naturellement.

4.3.1. Détournements

La pénurie d'eau se manifeste d'abord à travers le schème du détournement. Dans ce registre, les militants dénoncent le fait que l'eau n'est pas exploitée correctement ou alors que son usage est dévoyé. Lors du premier terrain de 2018, des assembléistes de Neuquén étaient abasourdis par la rumeur d'un projet qui consisterait à enlever une partie du débit du fleuve Neuquén afin d'assainir le río Negro et sur lequel pèsent les soupçons d'une utilisation par les plateformes pétrolières de l'Alto Valle.

> 43. « Et en plus, il y a le détournement de l'eau. Je veux dire, il va y avoir moins d'eau pour ce fleuve parce qu'on va dériver pour ça, là bas, de l'eau pour faire l'hidrofracture pour qu'ils aient plus de temps pour développer la technique d'une manière complètement… Et ça, la communauté le voit. Elle le voit, elle le voit la communauté. On a déjà eu une réponse, nous autres de l'assemblée, et dans d'autres espaces, avec ce fiat qu'ils ne veulent pas que, que… Changer un fleuve quoi ! [Rire amer] C'est fou. C'est tellement d'eau, des quantités de mètres cubes, assurés, qui circulent et qui vont aller, qui vont

> arrêter de passer par ici, à Neuquén, et ils vont aller au río Negro. Parce que c'est nécessaire… [pour la fracturation hydraulique]. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

Mais le détournement de l'eau ne se fait pas toujours de façon occulte et cet événement fait écho à une controverse plus ancienne dans la province. Dès les premiers mois de la contestation, fin 2012, c'est un projet d'infrastructure d'aqueducs, la Red Azul, qui cristallise l'attention des opposants dans la province de Neuquén. Ce réseau d'adduction d'eau prévoit d'approvisionner en eau les plateformes pétrolières de la région à partir des retenues de Los Barreales et du Mari Menuco afin d'éviter le transbordement des volumes d'eau par les camions-citernes qui, en raison du va-et-vient, abîment les routes de la région, génèrent des émissions de gaz carbonique et provoquent des accidents. Dans les publications militantes, on peut lire l'indignation que génère ce projet : « Le fleuve est ASSÉCHÉ, les *chacras* SANS EAU, mais aux pétrolières on la leur apporte en AQUEDUC. »[290]. L'auteur dénonce, dans le même mouvement, la réduction de l'eau à un simple intrant pour l'activité pétrolière en même temps que sa non-disponibilité pour les autres activités historiques de la région. Dans *Un año de lucha*, les militants ont reproduit un tract diffusé à l'occasion d'une convocation pour la journée de la terre du 21 avril 2013 qui fait allusion à ce réseau d'aqueducs. La dénonciation marchande est complétée par des inquiétudes quant aux risques sanitaires que comporte un tel projet :

> « Nous dénonçons la contamination environnementale par l'usage incorrect et indiscriminé des ressources […]. En approvisionant une portion de notre territoire avec de "l'eau dangereuse" acheminée à travers le pharaonique aqueduc Mari Menuco, on expose le consommateur à des risques sanitaires. Un autre aqueduc très problématique, qui alimentera Cutral Co avec de l'eau hautement contaminée (comme le démontre l'expertise réalisée par la Nation [le pouvoir fédéral]) est Los Barreales. Ce panorama est aggravé par le développement actuel de la privatisation de l'eau […] pour approvisionner l'industrie pétrolière (aqueduc Red Azul). »[291]

Pourtant, l'usage de l'eau à des fins productives n'est pas fondamentalement rejeté. À titre d'illustration, le rédacteur du billet du blog s'inquiète du manque d'eau pour les *chacras*, les vergers de poiriers et de pommiers de l'Alto Valle. Pour un résident du sud de la province de Mendoza, de la même façon, les entreprises extractivistes dérobent ainsi une ressource précieuse qui pourrait être destinée au développement d'une agriculture locale dont manque le département de Malargüe, trop dépendant selon lui, du secteur minier et surtout des pétrolières qui s'y sont implantées massivement dans les années 1970 :

> 44. « Nous autres, à Malargüe on a besoin, d'un point de vue économique, on a besoin du développement de l'agriculture. Malargüe n'a pas d'agriculture. Et ça nous dérange

[290] Pablo, « EL GOBIERNO NEUQUINO profundiza el GENOCIDIO », *APCA, La gota que revalsó el vaso* (blog), 2 novembre 2012, https://apca.noblogs.org/post/2012/11/02/aic-la-mas-corrupta-de-las-intituciones-profundiza-el-genocidio/: « El río está SECO, las chacras SIN AGUA, pero a la[s] petroleras se la llevamos en ACUEDUCTO. ».

[291] APCA, *Un año de lucha* (Fisque Menuco: Kuruf, 2013), 81: « Denunciamos la contaminación ambiental por el uso incorrecto e indiscriminado de los recursos […]. Abasteciendo parte de nuestro territorio con un "agua peligrosa", traída a través del faraónico acueducto Mari Menuco se expone a riesgo de enfermedades los consumidores Otro acueducto muy problemático, que abastecerá Cutral Có con agua altamente contaminada (como lo demuestra el peritaje hecho por Nación) es Los Barreales. Este panorama está en relación agravante con el pan vigente en desarrollo de la privatización del agua […] para abastecer a la industria petrolera (acueducto Red Azul). ».

> énormément que l'eau de l'Alamito, que l'eau du ruisseau El Chacay avec le río Malargüe soit utilisée par la mine à ciel ouvert ou le *fracking* alors que ce serait meilleur si on l'utilisait pour le développement de l'agriculture. Bon, déjà ça… » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

Enfin, par un effet d'amplification, la déprédation de la matière aqueuse se convertit parfois en un détournement plus général de la liquidité sous toutes ses formes et bien entendu, sa forme financière. Un sénateur mendocino décrit ainsi les égarements du DGI pourtant chargé de la bonne administration et de la gestion correcte de l'eau dans la province. À ce titre, il rappelle une action qu'il a intentée contre le superintendant de l'eau à propos de perforation de puits d'irrigation quelques années avant que la problématique de la fracturation hydraulique ne refasse surface. Mais cet événement lui permet de dénoncer la prévarication dont sont coupables les fonctionnaires de l'institution, et comment ce genre de pratique est à l'origine des écarts observés dans le cas du *fracking* :

> 45. « On a découvert qu'à *Irrigación*, il y avait de la corruption. C'est-à-dire que l'eau souterraine, qui sont les puits, se vendaient au plus offrant dans des endroits où on ne pouvait pas les faire […]. Et donc, après ceci on a commencé à découvrir d'autres choses, Tobias, beaucoup plus grave. Comme je te disais à l'instant, ici le *Departamento d'Irrigación* c'est lui qui gère l'eau, c'est lui qui a la faculté, lui qui a le droit et qui a l'autorisation de gérer l'eau. On ne peut pas prendre un seul mètre cube des fleuves si *Irrigación* ne te le permet pas. Rappelle-toi que, à l'hiver 2017, ils ont fait des tests, dans les quatre puits [de *fracking*]. Bien, *Irrigación* a fini par approuver l'utilisation de l'eau plusieurs mois après qu'elle a été utilisée. En gros, une autorisation rétroactive. C'est un crime ! C'est un truc que tu ne peux pas te rentrer dans la tête. » (MR, sénateur, Mendoza, 2019)

En résumé, les détournements de l'eau sont divers. Il y a d'abord des détournements qui relèvent de l'ordre de la déviation. L'eau suit alors un nouveau parcours, artificiel, au nom d'exigences de salubrité laissant transparaître l'incurie des hommes comme dans le témoignage du maçon ou dans les sources militantes. Pour l'enseignant à la retraite, l'eau est soustraite à une activité productive légitime comme l'agriculture dans une zone délaissée par le pouvoir provincial. La mise en culture de nouvelles terres permettrait de soulager la dépendance alimentaire vis-à-vis des autres régions de la province ou du pays, tout en procurant du travail à une population souffrant d'un chômage chronique. En outre, l'irrigation de nouveaux champs permettrait de diversifier une matrice productive trop centrée sur les activités extractives. Quant au dernier extrait, il met en évidence la capacité de ce schème du détournement à se transmettre ou à s'associer avec d'autres formes de transgressions civiques.

4.3.2. Assèchements

Les Mendocinos sont conscients de vivre dans des oasis, sur un désert. La *cultura del agua*, et l'idiosyncrasie provinciale ont été largement présentées dans ce chapitre. Pour autant, cette conscience ne suffit pas à étouffer la perspective de l'assèchement. La plupart des militants ont en tête les déclarations des pouvoirs publics relatifs à la sécheresse et l'état d'urgence hydrique déclaré depuis près de 10 ans dans la province de Mendoza. Et même si cette situation extrême de stress hydrique n'est pas due, ou entièrement due, aux industries du

gaz et du pétrole, le choix provincial de promouvoir les exploitations d'hydrocarbures non conventionnels rend plus aigüe la possibilité de l'épuisement de l'eau :

> 46. « Et en plus, le gouvernement nous dit : ne dites plus "crise hydrique" parce que ce n'est pas une crise hydrique. La sécheresse est venue pour s'installer. Je veux dire, ça c'est la réalité et ça va être pire, en s'aggravant, dans cette zone de l'Argentine. Dans le reste, ce qui se passe c'est le contraire. Ce n'est pas sûr. Mais ici c'est la sécheresse. Dans une décennie, combien d'eau il restera ? » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

Dans la même perspective comparative avec le reste du pays, une militante met en balance le río Paraná, le plus grand bassin hydrique de l'Argentine (partagé avec d'autres pays du Conosur), et l'entièreté des fleuves mendocinos.

> 47. **«** Parce que nous n'avons pas d'eau. Nous sommes une province désertique. Nous avons quatre fleuves, lesquels, entre eux, ne font même pas 1 % du río Paraná. En plus, nous sommes en crise hydrique depuis neuf ans. On est déjà passé à la catégorie "sécheresse". Et c'est toute l'eau que nous avons. Je veux dire, si on ne défend pas ça… » (LT, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

Une de ses camarades décrit le même destin, mais en des termes plus inspirés. Chez elle le positivisme, la mesure et la mise en équivalence, laisse place à un « oikomorphisme » :

> 48. « Sans eau, au lieu d'être une oasis, ce serait, on redeviendrait un désert. » (M, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

Aussi, face à cette incorporation des catégories de « crise hydrique » et de « sécheresse », les détournements stimulent les craintes de l'assèchement. Une avocate mendocina a coutume de présenter le *fracking* comme « contaminante, saqueante y *secante* » (polluant, pillant, *asséchant*). À propos du dernier terme, elle explique :

> 49. « Le *fracking* est une activité, parmi d'autres, qui constitue le modèle extractiviste de contamination qui a pour base le, le fait qu'il appauvrit les peuples […] qui assèche, pille et pollue. Assèche pour quoi ? En raison de la quantité d'eau qu'il utilise et le mauvais usage qu'il fait de l'eau euh… il empêche les écosystèmes de pouvoir se maintenir. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

Ainsi, l'exploitation des gisements non conventionnels, ou la possibilité des perforations par fracturation hydraulique stimule l'imaginaire de la sécheresse et la peur de la pénurie et les militants invoquent souvent leur expérience du lieu pour prouver le caractère asséchant de ces industries extractivistes. Ce militant du sud de la province prend pour exemple le déficit hydrique d'un tributaire de la *laguna* Llacanello, une zone humide classée site naturel, dont il soupçonne que l'eau qui l'approvisionne est ponctionnée pour des usages extractivistes, avec la complicité des fonctionnaires locaux :

> 50. « Le, le ruisseau El Alamito, l'Alamito est sec dans la zone de Puesto Rojas [où le *fracking* est employé], il est sec, et l'Alamito est un tributaire, un tributaire endoréique de la *laguna* de Llancanelo, un site Ramsar. Euh… Il est complètement sec. Donc, on demande, d'où provient l'eau avec laquelle ils font le *fracking*. Euh… L'autre jour, on a réalisé quelque captation dans la, dans la *laguna* de Llancanelo, et c'est déjà plus une *laguna*, aujourd'hui on aurait dit une *salina* [un marais salant], et… bon, pour nous c'est un problème. » (CB, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

Il constate à la fois l'absence d'eau dans le ruisseau et la baisse du niveau de l'eau dans la *laguna*. Plus évocateur encore, la *laguna*, pourtant site protégé par la convention Ramsar sur les zones humides et qui a déjà été au cœur d'un conflit socio-environnemental impliquant les exploitations d'hydrocarbures conventionnels par le passé, est reléguée au rang de marais salant. Cette activité classificatoire, cette capacité à produire et distribuer les êtres de l'environnement dans des catégories traduit, dans un même mouvement, une forme de connaissance profane du lieu et la perte de pertinence de ces savoirs.

4.3.3. L'eau et ses dangers

Lorsque l'eau excède les besoins ou les utilités, elle peut générer des dommages, des accidents, voire des catastrophes. Les militants, même s'ils chérissent l'eau et s'ils l'érigent en bien suprême, gardent à l'esprit qu'elle demeure une « force de la nature » dotée d'une puissance destructrice. Et, à Neuquén, leurs préoccupations se renforcent lorsque le boom immobilier, stimulé par la spéculation autour de Vaca Muerta et la nécessité d'héberger des populations attirées par les perspectives d'emploi, se fait au détriment des voies empruntées par les fleuves. Un ancien ingénieur pétrolier dénonce ainsi les projets de bétonisation de certaines zones inondables :

> 51. « Pourquoi c'est un problème les inondations ? Hum… si tu parcours le Neuquén, ou le Limay, le lit du fleuve est profond. Qui a creusé la barda[292] ? Est-ce que ce n'était pas les inondations précédentes ? Si les inondations ont fait ce genre de ravages, pourquoi ça se répéterait pas ? Si l'eau coule de ces ravines qui sont là-haut, pourquoi elle ne redescendrait pas par-là, puisqu'elles ont une mémoire ? Elle [l'eau] sait par où elle doit passer, par sa pente. Pourquoi est-ce qu'on construit là où l'eau doit passer ? Parce qu'elle ne passera plus ? » (CR, ingénieur, Neuquén, 2018)

Si l'eau débordante est un risque, les peurs de la contamination et la pénurie sont surtout liées aux mélanges entre l'eau et la chimie. Mais, en retour, ces peurs sont largement tributaires de l'objectivation de la présence des corps chimiques. Ainsi, la présence invisible des hydrocarbures est encore une réalité qu'il faut mesurer et maîtriser. Or les contrôles sont souvent ce qui fait défaut selon les militants soit par manque de moyens, soit en raison des mauvaises gestions qu'ils ne finissent pas de dénoncer. Cette activiste, par exemple, mêle dans son discours les manquements de l'administration hydrique en même temps qu'elle met en avant les précédents :

> 52. « […] les entreprises travaillent n'importe comment, et je ne sais pas, il y a pas les contrôles qu'il faut sur les puits. C'est une honte ce qu'ils font. Ils nous disent qu'ils font les contrôles, mais on sait que ce sont des mensonges, mais la fracture hydraulique ce qu'elle a d'aggravante c'est l'usage des produits chimiques. Donc, en plus d'utiliser de grandes quantités d'eau, elle utilise de grandes quantités de produits chimiques, et on met en danger la seule chose qui reste pour les générations futures que sont les aquifères. Et les aquifères de Mendoza… l'aquifère nord est totalement contaminé justement par le pétrole et aussi par la viticulture. » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

[292] *Barda* est un localisme de la Patagonie argentine. Il désigne les contreforts d'une *meseta*, un petit plateau.

Une autre s'inquiète que les contrôles et les mesures soient imparfaits ou insuffisants lorsque la Technique s'hybride avec la Nature. Plus précisément, elle doute de la capacité des dispositifs réflexifs mis en place par la Technique à pallier ses insuffisances.

> 53. « Ce que moi j'ai dit à l'époque, aux gens d'Irrigación, parce qu'on a discuté avec les gens du Département Général de l'Irrigation […] des fois on ne peut pas contrôler les phénomènes naturels. Je veux dire, nous ne pouvons pas contrôler les phénomènes naturels, mais même en observant ce que nous faisons, les réponses sont incertaines. Avec le *fracking*, comment on peut pas garantir que tout est contrôlé à 2 000 mètres de profondeur ? Impossible ! Je veux dire, l'orgueil de l'être humain, ce « moi je peux le maîtriser », c'est néfaste. Cet orgueil me dérange. Mettre en danger, non seulement les éléments vitaux, pas seulement pour nous les êtres humains, mais pour tous les êtres. » (IS, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

Ce politicien, proche des environnementalistes de la province de Mendoza, s'insurge contre le manque de professionnalisme des techniciens d'*Irrigación* :

> 54. « En l'absence de déclaration d'impact environnemental, tout ce qu'ils devaient avoir fait pour protéger l'eau, ils ne l'ont pas fait. Il y a un système de piézomètres qu'Irrigación devait installer avant [Il insiste et il répète] avant qu'ils viennent faire leur projet, pour que tu aies, pour que tu aies une idée de la qualité de l'eau, Tobias, quand tout était encore vierge n'est-ce pas ? Et après avec cet échantillon de, l'échantillon témoin, disons, quand le projet est fini, ils prennent une mesure et ils disent que le piézomètre va t'indiquer si ça a contaminé ou non l'eau. Ces types ne les ont pas installés les piézomètres. Ils les ont installés après… » (MR, sénateur, Mendoza, 2019)

Ensuite, la pollution des eaux ouvre sur une pensée du temps, des conséquences à plus ou moins long terme et finalement de la question de la responsabilité des générations présentes à l'égard de celles qui viennent. La plupart des enquêtés complètent l'état des lieux chimiques par des questionnements sur l'avenir et la possibilité d'assainir les réservoirs d'eau superficiels ou en sous-sol. De façon récurrente, ils contemplent l'irréversibilité des dégâts que peuvent causer les contaminations aux réserves d'eau les plus fragiles que sont les aquifères et générer ainsi des pénuries artificielles.

> 55. « L'aquifère, techniquement, il se trouve à environ 200 mètres et l'autre à 700 mètres, donc la discussion est importante. Si l'hydrofracture se fait à 1 500 mètres, ça veut dire qu'ils traversent les aquifères confinés d'eau douce que, quand on en aura besoin, après 2030, on se rappellera les noms, s'il vous plait, les noms. Comme le dit S. "Être courageux ça n'est pas si cher/être un lâche n'en vaut pas la peine". Pas les [noms] nôtres. Ils n'en valent pas la peine. Mais les leurs si, parce qu'ils ne peuvent pas être aussi aveugles. Ce n'est pas qu'ils n'ont pas les preuves. On les inonde de preuves. Maintenant, ça n'est plus une question technique. » (GE, avocat, Mendoza, 2019)
>
> 56. « Si ça te contamine un cours d'eau superficiel, la pollution va passer, plus ou moins rapidement, mais elle va passer, et après tu peux tenter d'enlever le sol, de pouvoir enlever la terre, mais si ça te contamine un aquifère ?! T'es dans le pétrin ! » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

Le premier prononce ces mots comme une mise en garde. Ses paroles sont moins destinées à ceux présents lors de cette réunion-entretien qu'à une mise en demeure des dirigeants, des fonctionnaires et des techniciens d'assumer leur responsabilité. Plus encore, il invite chacun des participants à se souvenir des « noms », des fautifs, des coupables, et non

pas de ceux qui se battent pour préserver le bien commun de l'eau puisqu'ils sont *irrelevants*, reversés dans la catégorie des militants du quotidien et désintéressés. Le second dit peu ou prou la même chose d'une manière moins emphatique, mais avec la conscience que tous les systèmes hydrologiques ne disposent pas des mêmes capacités d'assainissement. Quand le débit d'un fleuve peut atteindre plusieurs dizaines de m^3/s, celui des nappes phréatiques se compte parfois en cm^3/s.

Invariablement, enfin, l'exposé chimique est suivi par un récit des pathologies associées à la fracturation hydraulique. Même si les preuves manquent, et si ces affirmations relèvent plus de la conjecture que du fait, les militants soupçonnent fréquemment le *fracking* d'être responsable des maladies dont souffrent les populations. À Neuquén, des assembléistes évoquent ainsi des cas de gastroentérite, de déshydratation et de flambées allergiques. Si les premiers sont plus souvent liés aux problèmes de déversements des effluents cloacaux, les autres sont plus volontiers présentés comme une preuve de la nocivité des activités des entreprises des hydrocarbures. Et ici, l'épidémiologie populaire prend un tournant catégorique : le vecteur de ces maladies est l'eau, l'eau qui provient du Neuquén dans lequel les habitants ont coutume de se baigner ou de prendre l'eau pour le *maté*, et des retenues en amont (Los Barreales et le Mari Menuco) d'où provient l'eau potable. Cette même eau dans laquelle puise les pétrolières et où ils rejettent leurs eaux polluées par la fracturation. Or, cette présence de la maladie suscite de l'inquiétude :

> 57. « Ici, ça fait deux ans, oui plus ou moins deux ans, qu'il y a des cas de gastroentérite terribles chez les enfants et les anciens, de déshydratations… Ce qu'il y a eu de plus fréquent c'est de ça parce que les gens nous avertissent quand ils vont aux puces. Il s'approche et "mon fils s'est baigné et il s'est retrouvé avec des allergies". Ça ne se peut pas… Nous on essaye de faire en sorte que les gens ne s'inquiètent pas, parce qu'être informé de ça, eux ils le prennent comme ça, comme de la préoccupation. Et chaque fois qu'ils se baignent, ils ont ces flambées, ces allergies. Donc, je dis, peut être que c'est l'eau. Parce que l'eau doit contenir du chlore pour qu'on puisse, d'une manière ou d'une autre, la boire ou l'utiliser. Elle doit, elle doit provoquer des irritations ou autres. » (D, étudiante & divers emplois, Neuquén, 2018)

Une Mendocina ayant participé aux mobilisations contre le *fracking* en 2018, et s'étant installée à Añelo, l'épicentre de l'exploitation d'hydrocarbures non conventionnels en Argentine, pour des raisons laborales partage une même angoisse :

> 58. « Ça m'inquiète… Oui ça m'inquiète. Ça m'inquiète. L'eau du robinet je ne la bois pas. J'ai les cheveux secs. C'est horrible. Tu les sens secs. L'eau qui sort du robinet, elle vient du réservoir au-dessus. Mais oui, je sais que, euh, que l'eau que les enfants, les petits, qui prennent de l'eau, ils ont la gastroentérite, des problèmes de la peau. Moi non. Non, non, non. Ceux qui peuvent, ceux qui peuvent se payer de l'eau minérale pour la donner à leurs enfants, ils le font. Mais, parmi ces gens, y'en a pas beaucoup qui ont un emploi sûr qui le permette. Ils ne peuvent pas. C'est très extrême tu vois. » (MR, employée de supermarché, Neuquén, 2019)

Un ouvrier établi des constats similaires : les maladies (de la peau) se multiplient, les explications sont insuffisantes et à chaque fois l'élément commun, l'élément partagé est l'eau. Cette eau que l'on boit, cette eau dans laquelle on s'immerge.

59. « Ça a modifié énormément parce que d'une communauté qui est née au bord du fleuve, et aujourd'hui je vois que notre chemin vers la rivière, nos euh… endroits des fleuves se sont convertis en promenades dans lesquelles tu peux plus te mettre dans l'eau. Et ils ont fait un petit banc en béton au bord du fleuve pour que tu puisses en profiter les soirs. Mais tu peux plus aller te baigner comme avant. Les baignades ne sont plus habilitées […]. C'est seulement pour l'hydrofracture. D'abord, ils ont commencé par dire que c'était les poux du canard qui piquait la peau. Ça se disait qu'on ne pouvait pas aller au Mari Menuco. Ça n'existe pas un pou du canard qui te pique la peau. Et après il te dit, bon, y'a un certain degré de pollution, mais ce n'est pas dangereux. La seule chose que ça fait c'est d'irriter la peau, si on va au fleuve, au lac, après faut bien se laver avec de l'eau à la maison, bien. C'est la "contamination naturelle". On a relevé des animaux morts, des poissons dont, dont on ne comprend pas la mortalité des poissons, mais c'est comme si le problème n'a jamais rien à voir avec l'hydrofracture et les problèmes qu'elle occasionne. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

Chez lui, peut-être plus que chez les autres, la nostalgie d'un monde perdu se traduit plus clairement. La fracturation hydraulique ne semble pas seulement s'attaquer aux corps des hommes, et des poissons puisqu'il note grande mortalité de poissons, mais aussi à la communauté elle-même. Ce n'est donc pas seulement le corps des individus qui est éprouvé, mais le corps social qui est transformé par la présence des hydrocarbures non conventionnels. Ce sont ces éléments partagés, communs, comme la descente au fleuve et la baignade, naguère sauvage, qui se trouvent altérés ; si l'on considère que la promenade ou le petit banc de béton traduit une certaine domestication d'une nature (plus) « virginale » à laquelle il était attaché.

4.4. Tensions : ¿El agua, para qué y para quién?

Le récit de l'eau n'est pas exempt de point de tensions. Même s'ils défendent corps et âme la *cultura del agua*, s'ils l'opposent à toutes tentatives de la modifier, en transformant notamment la matrice productive, les militants n'en produisent pas moins une critique qui tend à relativiser son importance. Lors d'un entretien mené avec un environnementaliste mendocino ancien responsable d'ONG et ancien fonctionnaire du Secrétariat de l'Environnement provincial, il dénonce l'aspect mythologique de la *cultura del agua* :

60. « Je crois que les personnes se trompent parce que la *cultura del agua* est un mythe. [*Rire*]. Mais je crois qu'il y a plus de propagande autour de ça qu'une véritable *cultura del agua*. Le, je crois que, de mon point de vue, le mythe surgit de l'idée fondatrice de Mendoza […]. En réalité, je crois que la revendication des environnementalistes est plutôt parce qu'on l'a perdu, on a perdu les valeurs essentielles de cette *cultura del agua*. » (ES, entrepreneur, Mendoza, 2019)

Pour expliciter cette « perte de valeurs », il égrène les raisons : changement climatique, diminution des précipitations en haute montagne, rétraction des glaciers, industrialisation des années 1970, croissance démographique, expansion urbaine, mauvais traitement des eaux usées, obsolescence des infrastructures d'adduction d'eau et de drainage, etc. En fait, la *cultura del agua* est d'abord un mythe forgé par les urbains qui ne l'associent plus qu'aux *acequias* et aux allées arborées qui bordent chaque rue de la métropole

provinciale alors que le vrai paysage de Mendoza, celui qui donne un sens à cette *cultura del agua* est celui de la terre non irriguée, de la montagne, de l'averse, de la rocaille, du désert. Ces remarques sont assez déstabilisantes dans la mesure où, l'année précédente, les militants rencontrés dans la province, au moment où la mobilisation battait son plein, brandissaient la *cultura del agua* comme un étendard à défendre. En réalité, cette vision romantique de la *cultura del agua*, bien que partagée par les militants, ne les empêche pas d'émettre quelques critiques. Une assembléiste du Valle de Uco, commentant les mots de son compagnon de lutte, reconnaît une sorte d'autosuffisance de la *cultura del agua* et recadre le problème autour d'une question de justice. L'important n'est pas de savoir si la *cultura del agua* existe ou non, mais de se poser la question « el agua para qué y para quién ? » (l'eau pour quoi et pour qui ?). Or, pour certains militants de la région, la gestion rationnelle et ultra efficiente promue par le DGI ne fait qu'entretenir des inégalités hydriques. Cet enseignant, par exemple, préfère s'attarder sur les modes de constitutions historiques de la *cultura del agua*. Il formule une critique générale de l'iniquité hydrique mise en place par l'oligarchie foncière à la fin du XIX^{e} siècle et justifie ainsi l'optique choisie par une assemblée à laquelle il participe et qui se dit « populaire » :

> 61. « Même si notre nom c'est "Asamblea Mendocinas Popular por el Agua Pura", et le notre est bien particulier, "popular por el agua", notre souhait… ce serait de pouvoir nous occuper de tous les problèmes liés à l'eau, qui sont nombreux. Il y a des problèmes qui sont des problèmes historiques qui viennent du, de la fin du XIX^{e} siècle, quand ils ont distribué les concessions de droit d'irrigation… Et bon, à partir de là, depuis plus d'un siècle, nous avons des problèmes d'iniquité hydrique dans notre province. » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

Une de ses partenaires s'en prend plus directement à l'infrastructure juridique et matérielle de cette *cultura del agua*. Elle reproche à la *Ley de Aguas* son caractère bourgeois et y voit un instrument de la domination d'une classe politique sur le reste de la population. Mais elle souligne en plus les liens entre cette élite au pouvoir dans la province au tournant du XX^{e} siècle et la Science. Elle cible particulièrement la figure de César Cipoletti, un ingénieur hydraulique italien auteur de nombreuses infrastructures dans la région. Or, selon elle, c'est cette alliance entre le politique, l'industriel et l'ingénieur — la trinité progressiste-positiviste du XIX^{e} siècle — qui est à l'origine des multiples spoliations que subissent jusqu'à aujourd'hui certains de ses camarades situés dans le département de Lavalle autrefois alimenté par la *laguna* de Guanacache, dont les eaux ont été taries par ces ouvrages hydrauliques.

> 62. « *Cultura del agua* tu dis? [Comme un défi]. C'est faire comprendre aux enfants les cycles de la nature. Il y a cette perception qu'à Mendoza, nous avons cette *cultura del agua*, cette perception de l'environnement, appelons-le environnement en général. Et, dans cette perception de l'environnement, la *cultura del agua*. Pardon. Tout ça, ça a un corrélat politique. Corrélat politique d'avoir promulgué la Ley de Aguas. Pour quoi faire la Ley de Aguas ? La Ley de Aguas a été faite au même moment qu'on a ramené Cipoletti faire les digues. Donc, la *cultura del agua* et tout l'usage de l'eau ça a été pour rationaliser les biens, pour le système viticole, et pour l'oligarchie mendocina […], eux là, ils ont les réservoirs qui leur retiennent l'eau, qui l'enlève à Lavalle, du barrage Potrerillos et du barrage Cipoletti. Le barrage Cipoletti, tu dois avoir entendu parler de

> Cipoletti[293], Cipoletti qui… l'ingénieur que l'on a ramené d'Italie, de fait, il est enterré à Lujan [de Cuyo], pour construire les grandes constructions de, entre río Negro et ici. Mais ce n'est pas la même chose barrer le río Negro et barrer ici. Ici, t'as barré le río Mendoza et le río San Juan et Lavalle s'est retrouvée sans eau. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

Et peu à peu, se dessine dans ces constats une contestation de la matrice productive agricole, fondée sur la vigne, la remise en cause de l'image de Mendoza comme de *la tierra del sol y del buen vino* (la terre du soleil et du bon vin). Or il s'agit là d'un autre récit promu par les militants pour contrer l'expansion des hydrocarbures comme il sera exposé dans le chapitre suivant. Il est donc des situations où les récits militants s'entrechoquent. L'enseignante qui dénonçait ci-dessus l'alliance des élites politiques, économiques et scientifiques rejoint ainsi son collègue sur la nécessité de repenser le modèle agricole à partir d'une concentration moins importante et un soutien aux petits producteurs :

> 63. « Pour moi c'est ça. Pour moi c'est une hypocrisie. Pour moi c'est arrêtons le *fracking*. Arrêtons la mine à ciel ouvert. Et débattons du modèle de production mendocino […]. Déjà que le niveau d'eau pure est bas. Maintenant, avec cette eau pure, que fait-on ? On va continuer à faire de la viticulture qui est un modèle de monoculture ou on va la donner aux petits producteurs ? » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

Une autre assembléiste de l'oasis centre évoque le même problème de concentration et d'accumulation des terres, et donc de l'eau en raison du principe d'inhérence qui lie le droit d'irrigation à la terre et non au propriétaire. Elle partage l'histoire d'un ami travaillant dans une *bodega* qui expérimente de première main le stress hydrique et la répartition inéquitable de l'eau entre son lieu de travail et son domicile :

> 64. « J'ai un ami qui vit ici, à trois pâtés de maisons, il est chef et il travaille dans une des grandes bodegas, parce que les grandes bodegas aujourd'hui, elles sont, super top et elles ont un restaurant, mais un bon, tu dois le savoir, t'es français. Mon ami, énervé, parce qu'en été il a eu de l'eau, en janvier, des 31 jours de janvier, il a eu de l'eau 10 jours. Dans sa maison. Dans la bodega il avait de l'eau. Et pourquoi il n'avait pas d'eau dans sa maison ? Parce qu'à chaque fois il en arrive moins. Parce que, parce qu'ils ont multiplié par trois, en cinq, six années, la quantité de bodegas qu'il y a là-haut, ce qui implique une déforestation, ce qui implique un, je veux dire, un défrichement. Changement de la flore, changement de la faune. Vista Flores, la localité dont je te parlais, sur la route pour le Manzano, pour aller jusqu'à Vista Flores, il y a des grands complexes qui sont le Clos de los Siete, sept bodegas de magnats du monde qui se sont installés là haut dont on ne sait pas comment ils ont acquis les terres. Ça n'a jamais été clair. Ils ont la meilleure eau du Valle de Uco et ils ont planté sur les lits de rivières asséchés. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

À Neuquén, la discussion et les tensions autour du récit de l'eau se donnent sous des formes différentes. La tension ne porte pas sur une inégale répartition entre des propriétaires fonciers ou agricoles plus importants que d'autres. En fait, dans la région, l'eau est abondante et c'est son manque de mise à profit qui est dénoncé ou alors son utilisation presque exclusive par le secteur extractiviste alors que les autorités pourraient facilement mettre en place une politique de développement du secteur primaire. Cet ingénieur électromécanicien ayant travaillé sur les centrales hydro-électriques de la région et occupé des mandats d'élus locaux

[293] Elle fait référence à la ville qui porte son nom dans la province de Río Negro, contiguë à Neuquén Capital.

pour un parti de gauche, conteste vigoureusement l'argument environnementaliste qui s'insurge contre les volumes d'eau utilisés pour le *fracking*. L'eau, à Neuquén, dit-il, coule comme une manne. Elle est généreuse et foisonnante. Selon lui, il existe toutes les conditions nécessaires pour créer artificiellement des vallées fertiles dans la région à l'instar de la province voisine de río Negro.

65. « – R : Écoute bien ce que je vais te dire, le bassin hydrique le plus important de l'intérieur de l'Argentine, qui est formé par les fleuves Neuquén et Limay […]. Combien il a ? Combien ? Une moyenne de 400 m3/s. Et le Limay une moyenne de 900 m3/s. Les deux qui forment le río Negro sont de 1 300 m3/s […]. Les Neuquinos n'irriguent que 5 000 hectares. Et après ils n'irriguent plus. […].
– Q : Donc, tu es en train de me dire qu'il y a de l'eau pour le *fracking*?
– R : Bien sûr qu'il y a de l'eau pour le *fracking*. Ce n'est pas le débat. Je suis pas d'accord avec, avec ceux qui disent qu'il n'y a pas d'eau pour le *fracking*. Non, non, non. Ils se trompent. Ils se trompent, ceux qui posent que le problème c'est qu'on utilise beaucoup d'eau avec le *fracking*. Non, non. Nous envoyons à la mer, chaque seconde, Tobias, chaque seconde, 1 300 000 litres d'eau chaque seconde, et cette seconde, et cette seconde, et cette seconde, et cette seconde *[il scande comme un métronome les secondes qui s'égrènent à mesure qu'il parle]*. » (EC, ingénieur retraité, Neuquén, 2018)

Conclusions. Le souci pour l'eau : s'unir au nom d'un élément essentiel à la vie

Ce souci de l'eau se manifeste jusque dans le nom de certaines assemblées, les regroupements de citoyens autoconvoqués, qui se sont mobilisés et continuent à s'opposer à l'exploitation des formations non conventionnelles et à l'utilisation de la fracturation hydraulique que ce soit à Neuquén ou à Mendoza. Dans la première, avant que l'opposition de ne se refonde dans la Multisectorial, les militants se rassemblent dans un premier temps dans l'Asamblea Permanente del Comahue por el Agua (APCA). Cette assemblée, en particulier, fait deux fois référence à l'eau : par le mot lui-même (*agua*) et ensuite par son ancrage dans la région du Comahue, ou *Kvmewe* en mapudungun, « le lieu bon », c'est-à-dire le lieu pourvoyeur d'eau. De la même façon, si l'on consulte l'ouvrage publié[294] et le blog tenu par certains de ses membres[295], ou sur Proyecto Allen[296], initiative à vocation historique, mais solidaire de la lutte contre le *fracking* dans l'Alto Valle, il est difficile de trouver des entrées qui ne fassent pas allusion à la problématique de l'eau qu'elle soit traitée pour elle-même (plusieurs billets se focalisent principalement sur l'eau et ses contaminations potentielles) ou qu'elle figure dans l'argumentation contre l'emploi de la fracturation hydraulique. À Mendoza où la *cultura del agua* est agitée comme une bannière de ralliement, le phénomène est similaire. Les assemblées affichent aussi leur couleur dans leur dénomination comme Asamblea por el Agua de San Rafael, Tupungato por Agua Pura, Asamblea Maipucina por el Agua, Autoconvocados por el Agua Tunuyán, Asamblea Popular del Gran Mendoza por el Agua, Asamblea por el Agua Pura Guanacache, ou encore avec quelques nuances qui

[294] APCA, *Un año de lucha*.
[295] Le site: APCA la gota que revalsó el vaso. (URL: https://apca.noblogs.org/).
[296] Le site: Proyecto Allen. (URL: http://www.proyectoallen.com.ar/3/?cat=24).

élargissent le spectre de préoccupations comme Asamblea Socioambiental Zona Este, Asamblea por el Agua y los Bienes Comunes Luján de Cuyo, Asamblea por los Bienes Comunes Malargüe. Les deux dernières sont particulièrement évocatrices puisqu'elles sont les épicentres provinciaux de l'industrie des hydrocarbures avec, respectivement, la présence d'une des plus grandes raffineries du pays et les champs d'hydrocarbures dans leurs départements (Luján de Cuyo et Malargüe). D'autres encore, parmi les plus anciennes, comme Vecinos Autoconvocados de San Carlos, ou Asamblea del Pueblo de General Alvear, n'y font pas explicitement référence même si la préservation de l'eau a été l'un des axes majeurs de leurs constitutions. Ces assemblées participent plus largement, au niveau provincial, d'une instance de dialogue commune : Asambleas Mendocinas Por el Agua Pura (AMPAP). À Mendoza, d'autres groupes, enfin, ne s'inscrivant pas dans la mouvance assembléiste, font également part de ce souci de l'eau comme l'Agrupación Lucha, Tierra y Agua.

Ainsi, l'eau dont on a vu à quel point elle peut être plurielle pour les militants, visible et invisible, douce et salée, abondante, précieuse ou manquante, sert de fondement pour unir et cristalliser toutes les luttes contre l'extractivisme. Le principe premier de l'eau, de la protection et de la préservation de l'eau constitue la limite primordiale de toute action, et de toute mobilisation contre le *fracking*. Les peurs fondamentales qu'agitent les militants, les pénuries et les pollutions, les détournements et les assèchements, l'eau dangereuse ne sont que des circonvolutions pour mettre en garde contre la perte de cet élément indispensable quotidien :

> 66. « Ce que je ne veux pas voir c'est perdre l'eau. Que s'ils… s'ils continuent de faire l'hydrofracture, ce qu'on va perdre c'est l'eau. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

Si l'eau constitue une limite fondamentale de l'action, elle n'est pas la seule. Elle est une limite vitale qui invite à penser une autre limite qui lui est intimement lié : celle des matrices agricoles viticoles à Mendoza et fruiticoles dans l'Alto Valle du río Negro à Neuquén et Río Negro.

CHAPITRE 5. Vergers et vignobles : les matrices productives comme limite économique

Le second récit porte sur les matrices productives fruiticoles (dans l'Alto Valle du río Negro) et viticoles (dans la province de Mendoza) que les militants opposent à une économie d'enclave dépendante des hydrocarbures. Les premières constituent ainsi les limites économiques, l'horizon productif infranchissable sur lequel débordent pourtant les industries liées à l'exploitation des hydrocarbures.

Ce chapitre, comme le précédent, débute avec un rappel « historique » qui explique comment se sont constituées ces matrices économiques au tournant du XX^{e} siècle, grâce à des travaux d'aménagements modernistes et une immigration européenne massive dans la région de l'Alto Valle et de la province de Mendoza. Sans prétendre aucunement à l'exhaustivité, cette section a pour unique objectif de situer l'action dans une histoire régionale à laquelle les militants font régulièrement référence. En effet, dans les oasis du Cuyo comme dans les vergers de la Patagonie du Nord ils insistent sur l'âge centenaire de ces matrices productives (5.1). À partir d'extraits d'entretien, mais aussi d'un matériel militant plus hétéroclite — des documentaires, des publications de blogs, des clips vidéos et même un roman semi-autobiographique — les trois autres sections du chapitre sont essentiellement consacrées à l'Alto Valle. Avant de procéder à la présentation de ces sections, il est nécessaire de faire quelques précisions sur la source romanesque, *Chacra 51*[297]. Le sous-titre de l'ouvrage, *Regreso a la Patagonia en los tiempos del fracking*, indique plus clairement l'intention de l'auteure et sociologue, Maristella Svampa. Son « retour » sur les berges du río Negro est l'occasion de ressasser ses souvenirs ainsi qu'une mémoire collective qui deviennent l'objet d'un travail de réécriture et de réajustements grâce aux appuis et aux clefs de lecture fournies par ses investigations scientifiques. Le roman oscille entre deux arcs temporels. Le premier propulse le lecteur dans un monde pittoresque duquel émane une tonalité nostalgique. Le second entraîne le lecteur dans le temps présent où l'intrigue est dominée par la lutte sourde que se livrent la matrice agricole et la matrice pétrolière. L'Alto Valle y est d'abord présenté comme une somme de souvenirs où la *chacra* rythme l'ordinaire, puis comme une zone de plus en plus hybride où les frontières entre l'activité agricole et la pétrochimie se fait moins nettes, au point que les militants parlent de *chacras petroleras* à propos des parcelles allouées aux industries des hydrocarbures par d'anciens exploitants (5.2). La troisième section se concentre sur les peurs de la disparition et des déformations qui transparaissent dans les témoignages des militants. Ces peurs diffèrent quelque peu de celles présentées dans le chapitre sur l'eau dans la mesure où elles ne se présentent pas comme une possibilité, mais comme des événements réels (5.3). La quatrième section, enfin, présente quelques-unes des tensions identifiées par les militants à propos des activités agricoles. Ceux-ci reconnaissent volontiers que le modèle qu'ils défendent n'est pas exempt de critique et qu'à certains égards

[297] Maristella Svampa, *Chacra 51: Regreso a la Patagonia en los tiempos del* fracking (Buenos Aires: Sudamericana, 2018).

il est possible de parler des matrices productives agricoles, comme de matrices extractivistes (5.4).

5.1. Des matrices productives en crise

Cette première section entend fixer les limites économiques telles qu'elles sont perçues par quelques travaux académiques, historiques ou géographiques principalement. Dans le courant du XIX[e] siècle, l'économie argentine se structure graduellement autour d'un modèle agro-exportateur. À l'échelle nationale, les diverses régions qui composent le pays entament des processus de spécialisation productive avec une matrice viticole pour le Cuyo, et une matrice fruiticole pour la Patagonie du Nord. Les deux paragraphes suivants donnent un aperçu global du savoir constitué sur ces secteurs économiques tout en offrant un appui pour comprendre les discours des enquêtés vis-à-vis de ces matrices qui seront développées dans les trois sections suivantes.

5.1.1. « *Oasis is good* » : la naissance de la viticulture à Mendoza

À la fin du XIX[e] siècle, le Cuyo, la zone aride du centre-ouest, logée dans les contreforts andins, s'engage dans un processus de transformation durable de sa matrice économique et de sa structuration sociale. L'incorporation d'un nombre significatif d'immigrants dans une province encore peu peuplée, ainsi que l'introduction plus ou moins concomitante de la culture de la vigne entraîne de profondes modifications dans les relations sociales et politiques. C'est à cette époque que se constituent les oasis viticoles irriguées par la *cultura del agua* exposée dans le chapitre précédent.

Dans une perspective de géographie historique fondée sur la notion de région[298], Rodolfo Richard-Jorba propose de lire les mutations économiques de la région cuyana, et plus spécifiquement de Mendoza, comme une transition d'un modèle agricole fourrager, subordonné à l'économie d'élevage, orienté exclusivement vers l'exportation du bétail vers le Chili, à un modèle centré autour de la viticulture et une intégration au marché national argentin en constitution[299]. Dans un premier temps, il soutient que la matrice économique du Cuyo est dominée par des cultures de céréales (pour l'alimentation humaine et comme

[298] Richard-Jorba prétend emprunter cette notion à la géographie française d'Etienne Juillard et Pierre Dumolard et la définit comme une portion territoriale coordonnée et articulée par un ensemble urbain et de villes mineurs, hiérarchiquement organisés et fonctionnel, constituant le facteur principale de la cohésion de l'espace qualifié de "région" et de son lien avec d'autres « régions ». Par ailleurs, les zones urbaines constituent des centres d'incorporation et de diffusion de nouvelles technologies appliquées au modèle économique développé et impulsant, par-là, la modernisation économique. Rodolfo A. Richard-Jorba, « Introducción », in *La región vitivinícola argentina: tranformaciones del territorio, la economía y la sociedad, 1870-1914*, Convergencia. Entre memoria y sociedad (Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006), 9-20.

[299] Rodolfo A. Richard-Jorba, « Transiciones Ecónomicas y geográficas », in *La región vitivinícola argentina: Transformaciones del territorio, la economía y la sociedad 1870-1914*, par Rodolfo A. Richard-Jorba et al., Convergencia. Entre memoria y sociedad (Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006), 21-76.

marchandises à exporter) et des champs de luzerne pour l'alimentation des troupeaux transhumants par les oasis de la région et destinés au marché chilien. À l'orée des années 1880 cependant, plusieurs facteurs modifient durablement cette architecture d'un marché binational intégré par le secteur primaire. Premièrement, la crise financière de 1873 touche plus sévèrement le Chili que l'Argentine et impacte les importations animales du premier. Deuxièmement, la fin des guerres civiles argentines entre *celestes* et *colorados* permet la sécurisation des routes vers les Andes et la reprise de l'intégration du territoire national en même temps que son expansion vers le sud au travers de la « *Conquista del Desierto* » [300]. Troisièmement, les épidémies de phylloxera dans les vignobles européens provoquent une augmentation du prix du vin en raison de la diminution de la production en même temps qu'elles jettent sur les routes une paysannerie durement touchée par la maladie de la vigne. Or, des contingents importants de ces populations latines immigrent vers des pays latino-américains, dont l'Argentine. Ils amènent avec eux leurs savoir-faire ainsi que des habitudes de consommation dans laquelle le vin occupe une place de choix[301]. À cette époque, le géo-historien constate une augmentation du nombre de vignobles et de *bodegas* qui traduit une croissance importante de la production de vin au point que la production mendocina représente alors les deux tiers de la production viticole nationale[302]. Parallèlement, un tissu proto-industriel s'organise pour soutenir l'essor de la viticulture. À la fin du siècle, Eduardo Pérez Romagnoli observe l'émergence de deux ensembles industriels : les industries induites et les industries dérivées[303]. Parmi les premières, il compte tous les ateliers, fabriques et manufactures qui produisent des outils divers utilisés dans l'élaboration du vin : la métallurgie pour les outils des distilleries et des *bodegas* et la traction animale utilisée pour le transport des productions jusqu'aux centres urbains connectés au réseau ferroviaire, les récipients pour la vinification (cuves principalement), mais aussi la commercialisation et le stockage (barils, bouteilles), etc. Les secondes récupèrent les sous-produits de la vinification et utilisent le raisin pour la production d'autres alcools ou de l'acide tartrique.

Au niveau de la reconfiguration des relations sociales et politiques, cette transition d'une matrice agropastorale vers une matrice viticole a longtemps été associée à une

[300] Inés Sanjurjo de Driollet, « Frontera indígena y colonias agrícolas en el sur e Mendoza entre 1854-1916 », in *La región vitivinícola argentina: Transformaciones del territorio, la economía y la sociedad 1870-1914*, par Rodolfo A. Richard-Jorba et al., Convergencia. Entre memoria y sociedad (Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006), 233-83.

[301] L'élevage de bétail et la transhumance ne disparaissent pas entièrement de la zone cuyana. En effet, avec le développement d'industries dérivées de la viticulture et les possibilités d'accumulation capitaliste qu'implique l'industrialisation du XIX[e] siècle des classes bourgeoises ou aisées se développent et avec elles des diètes alimentaires faisant place à des nourritures plus prisées telle que la viande. Toutefois, l'association entre un modèle agricole fourragère destiné à l'engraissage des troupeaux itinérants, dans une perspective exportatrice, n'est plus viable face à la concurrence des élevages de La Pampa. Seuls persistent quelques troupeaux élevés pour la consommation locale et quelques stations de haltes sur les routes de contrebandes de bétail passant par le sud du Cuyo ou par le nord de la Patagonie.

[302] Pour des données chiffrées se référer à: Rodolfo A. Richard-Jorba, « Transiciones ecónomico-sociales : immigración y mundo del trabajo », in *La región vitivinícola argentina: Transformaciones del territorio, la economía y la sociedad 1870-1914*, par Richard-Jorba, Rodolfo A. et al., Convergencia. Entre memoria y sociedad (Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006), 77-132.

[303] Eduardo Pérez Romagnoli, « Las industrias inducidas y derivadas de la vitivinicultura moderna en Mendoza y San Juan (1885-1914) », in *La región vitivinícola argentina: Transformaciones del territorio, la economía y la sociedad 1870-1914*, par Richard-Jorba, Rodolfo A. et al., Convergencia. Entre memoria y sociedad (Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006), 133-81.

démocratisation. Juan Manuel Cerdá relève, par exemple, que l'historiographie est dominée jusque dans les années 1980 par une vision hégémonique analysant le tournant du siècle comme un moment d'ascension sociale généralisé, d'homogénéisation des conditions de vie, d'une redistribution équitable de la terre, d'une accumulation de ressources économiques jusque chez les plus petits exploitants du tertiaire. Cette lecture idyllique s'est centrée, selon lui, sur une vision trop économiciste du développement et, par conséquent, elle ne rend pas compte de la multidimensionnalité de ce phénomène[304]. Depuis, un certain nombre de chercheurs ont tenté de nuancer cette approche. Noemí Girbal-Blacha[305] et Joan Supplee[306] ont souligné le rôle joué par la bourgeoisie mendocina et l'État (provincial ou national) dans la promotion de ce changement économique. Supplee rappelle d'une part l'importance des incitations financières qui proviennent de l'État provincial et national sous la forme de réduction, puis d'élimination, des impôts sur les vins. À l'inverse, l'augmentation des taxes d'importations sur les vins étrangers a permis de protéger dans un premier temps l'économie viticole. Supplee insiste plus particulièrement sur l'importance de la politique hydrique et la gestion de l'eau, dont le cadre normatif est élaboré à la même époque[307]. Girbal-Blacha, quant à elle souligne, le soutien de l'État provincial aux élites locales voulant investir le secteur viticole en leur permettant d'obtenir des facilités de crédits auprès des secteurs financiers du littoral. Ces sommes empruntées ont ensuite servi à alimenter des prêts à taux élevés octroyés aux petits producteurs, permettant de dégager un capital substantiel après la perception des intérêts. De cette façon se constitue un nouveau secteur de familles *bodegueras* qui contrôlent le marché de la vigne aux échelons municipaux, provinciaux, voire nationaux. La solidarité *bodeguera* leur permet de fixer les prix et de dégager des marges confortables après la transformation du raisin en vin ou en ses dérivés, organisant de fait un marché oligopolistique. Patricia Barrio de Villanueva a recensé plusieurs tentatives précoces de structurer le secteur *bodeguero* autour d'associations (Centro Viti-vinícola, puis le Centro Vitinícola Nacional, Sociedad de Vitivinicultores) afin de préserver les intérêts de ces commerçants face aux producteurs qui leur fournissent la matière première, face à l'État tenté d'accroître la pression fiscale (impôts, taxe ferroviaire) et face aux concurrents et au marché noir (commerçants d'autres provinces, altération du vin[308]). D'autres travaux, comme ceux de Carmelo Cortese[309] ou Daniel Gago[310] insistent sur le maintien de disparités et d'inégalités dans la société cuyana malgré la croissance économique que connaît la région dans ce tournant de siècle. Selon eux, la plupart des groupes constitutifs de la nouvelle élite liée à la viticulture étaient déjà des

[304] Juan Manuel Cerdá, *Condiciones de vida y vitivinicultura: Mendoza, 1870-1950*, Colección Convergencia. Entre memoria y sociedad (Bernal: Universidad Nacional de Quilmes Editorial, 2011), 13-23.
[305] Noemí Girbal-Blacha, « Ajustes de una economía regional. Inserción de la vitivinicultura cuyana en la Argentina agroexportadora », *Investigaciones y Ensayos*, nº 35 (1987).
[306] Joan Ellen Supplee, *Provincial elites and the economic transformation of Mendoza, Argentina, 1880-1914* (Austin: University of Texas at Austin, 1988).
[307] Pour rappel la Ley de Aguas date de 1884.
[308] Patricia Barrio de Villanueva, « Las asociaciones de empresarios vitívinicolas mendocinos en tiempos de crisis y de expansión ecónomica (1900-1912) », in *La región vitivinícola argentina: Transformaciones del territorio, la economía y la sociedad 1870-1914*, par Richard-Jorba, Rodolfo A. et al., Convergencia. Entre memoria y sociedad (Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006), 181-232.
[309] Carmelo Cortese, *El latifundio vitivinícola* (Mendoza, Argentina: Primera Fila, 1992).
[310] Daniel Gago, « De la encomienda a la moderna industria mendocina », in *Mendoza, cultura y economía*, par Arturo Roig, Pablo Lacoste, et María Cristina Satlari, Andina Sur, Colección Cono Sur (Mendoza, Argentina, 2004).

propriétaires terriens importants concomitamment à la tête de réseaux de recrutement de travailleurs. Ils estiment que l'augmentation du nombre de vignerons ne s'est pas traduite par une redistribution du foncier, mais par des régimes de fermage maintenant ces individus et ces familles dans des relations de subordination et de précarité. Cerdá propose une analyse plus nuancée même s'il partage la majorité des conclusions de Cortese et Gago[311]. Il note que l'accès à la propriété de la terre est plus aisé pour les premières vagues d'immigration. La majorité des immigrants, cependant, ne parvient à acquérir que des parcelles de petite taille (environ 5 hectares) les mettant dans une situation difficile à l'heure de négocier les prix face aux *bodegas* organisées autour d'oligopole dans les diverses oasis. Ils sont contraints, en outre, à faire appel au travail familial (le travail féminin et infantile sont souvent invisibilisés par les recensements) ou au louage de bras pour d'autres tâches agricoles lorsqu'ils pouvaient délaisser leur propre exploitation. Cerdá observe, comme première conséquence de cette précarité économique, des taux d'alphabétisation moins importants chez les jeunes et les femmes des zones rurales[312], des conditions d'existence parfois insalubres[313], etc.

En récapitulant, la mise en place de la matrice viticole et la croissance économique qui l'a accompagnée ont participé à la fondation d'une mythologie cuyana qui a fait de la province de Mendoza *la tierra del sol y del buen vino*, corollaire de la *cultura del agua*. Toutefois, les recherches entreprises depuis les années 1980 ont permis de nuancer un constat parfois trop optimiste. D'une part, la prétendue démocratisation de la société mendocina n'a pas eu lieu, ou alors dans des proportions très restreintes et seulement au moment où la nouvelle matrice se met en place. En raison du besoin de main-d'œuvre et de compétences, seules les premières générations d'immigrants ont obtenu quelques succès commerciaux, artisanaux ou agricoles. Les élites issues de l'économie agropastorale sont parvenues à reconvertir leur capital foncier dans des vignobles tout en conservant leur entrée dans le secteur politique. Le reste du monde agricole s'est progressivement concentré autour d'un dense tissu de petits exploitants occupant une position défavorable dans le marché oligopolistique tenu par les *bodegueros*, souffrant de désavantages multiples ne permettant pas d'envisager des trajectoires de sorties collectives de la précarité.

Depuis les années 1980, la province de Mendoza expérimente un nouveau processus de concentration des terres et de transnationalisation du secteur *bodeguero* inégale selon les oasis, mais qui joue, une fois de plus, en défaveur des petits producteurs. Face à un secteur de *bodegueros* disposant de capacités d'investissements sans commune mesure, d'une gamme de matériel de haute technologie, produisant des volumes importants de vins pour l'exportation avec des coûts minimes, coexiste un secteur de petits vignerons producteurs de vins artisanaux comme l'explique cette militante :

> 67. « Ce qui se passe, c'est qu'il y a eu un processus d'internationalisation de la viticulture dans le Valle de Uco et ici à Alvear, cela ne s'est pas produit... c'est-à-dire qu'Alvear est une ville qui avait traditionnellement de petites exploitations. De 8, 10, 15 hectares, ce serait déjà une grande exploitation. Et il y a eu un moment, euh, pendant lequel tous les agriculteurs destinaient une bonne partie de leur exploitation de 6 hectares à la

[311] Cerdá, *Condiciones de vida y vitivinicultura*.
[312] Cerdá, 125-50.
[313] Cerdá, 173-227.

> production de vignes. Donc, il y a des petits agriculteurs et quelques grands, mais la plupart d'entre eux sont petits. Ce qui se passe, c'est que par la suite, il y a eu tout un processus de dévaluation, avec des exploitations laissées à l'abandon. Mais, malgré cela, il y a encore de la vigne. C'est plutôt une production de vin artisanale, mais tu peux trouver 50 personnes qui font du vin artisanal. Tu vas au marché bio et tu y trouveras beaucoup de vins, tous originaires d'Alvear. En fait, c'est un type de production de vin différent de celui du Valle de Uco. Dans le Valle de Uco, t'as des grandes caves. Des caves rustiques étrangères dont on ne trouve que deux ou trois grandes et qui sont toutes produites à la main. » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

Un processus similaire de spécialisation productive et de concentration de la production dans les mains d'un secteur monopolistique se donne dans l'Alto Valle du río Negro à peu près à la même époque.

5.1.2. Pomme, poire, petróleo… y'en a une de trop : les nouveaux équilibres dans l'Alto Valle

Dans le chapitre précédent, consacré aux « histoires d'eau », j'ai évoqué de façon imagée comment la Patagonie du Nord est traversée par le plus grand bassin fluvial intérieur de l'Argentine, formé par les ríos Neuquén et Limay, qui se rejoignent pour former le río Negro. D'un point de vue économique, cette région de confluence, à laquelle l'usage commun fait plus volontiers référence sous la dénomination d'Alto Valle du río Negro (même s'il inclut les vallées inférieures du Neuquén et du Limay), héberge le plus grand verger du pays, célèbre pour sa production de pommes et de poires. En guise d'introduction, je reprends ici quelques jalons historiques afin de situer l'importance de cette matrice productive pour la région et, conséquemment, pour les militants[314].

Durant les premières décennies du XX^{e} siècle, l'économie fruiticole de l'Alto Valle est entièrement organisée par des capitaux britanniques qui contrôlent, à travers l'Argentine Fruit Distributors (AFD) et le chemin de fer, l'intégralité des phases postproduction, à savoir l'empaquetage, le transport et la commercialisation. Ce schéma d'intégration verticale imparfait, puisque l'AFD ne contrôle pas directement la production, lui permet néanmoins de disposer d'une situation monopolistique comme seul acheteur, lui garantissant des taux de profit élevés. Ce sont ces mêmes capitaux britanniques qui orientent la politique d'aménagement régionale comme, par exemple, dans les années 1910, la mise en place du réseau d'irrigation de l'Alto Valle, en complétant la construction du Dique Ballester, un canal dérivant l'eau du río Neuquén pour irriguer les berges río Negro. Dans les années 1940, sous les gouvernements justicialistes, de grandes vagues de nationalisation d'entreprises sont lancées et touchent le secteur agricole de la région. Le vide créé par l'évaporation du monopole britannique encourage l'apparition d'entreprises locales d'import-export dont la concurrence se traduit par une amélioration du pouvoir de négociation des producteurs limités par leur taille dans la période précédente. Durant les deux décennies des années 1950 et 1960,

[314] La majorité des informations de cette section sont tirées de l'ouvrage de Gerardo Mario de Jong, *La fruticultura patagónica del Alto Valle: conflictos de una actividad económica ineficiente en la era del capital tecnológico* (Buenos Aires: Editorial La Colmena, 2010).

les fruiticulteurs connaissent un âge d'or. La faiblesse des acheteurs associée à des facilités d'investissements dans les machines agricoles, la mise au point d'innovations technologiques dans le traitement et le transport des productions et l'augmentation du prix des fruits sur les marchés internationaux permettent aux producteurs *chacareros* de dégager des taux de profitabilité importants. A la suite de ce moment faste pour les *chacareros*, les années 1970 s'ouvrent sur une concurrence accrue de la part d'autres producteurs de l'hémisphère sud (Brésil, Afrique du Sud, Nouvelle-Zélande) et l'absence d'une politique économique qui permette de conserver ou de contester des marchés à ces nouveaux venus. Ces défaillances à la fois stratégiques, commerciales et techniques de la part du secteur dans son entier sont doublées par une décapitalisation et une parcellisation des exploitations toujours plus importantes en raison de la succession des générations. Or cette dynamique défavorable aux *chacareros* s'aggrave jusqu'à l'aube des années 2000 conduisant à la formation d'un discours autour de la « crise » de la fruiticulture dans l'Alto Valle. En se concentrant sur les aspects commerciaux, financiers et technologiques, Gerardo de Jong s'attache à démontrer que, contrairement à un discours profane et politique répandu, la crise de la fruiticulture dans l'Alto Valle ne tient pas seulement à des facteurs naturels ou relevant de pratiques agricoles archaïques — ancienneté des plantations, détériorations des sols en raison d'une agriculture intensive, pourrissements des racines des arbres à cause d'une irrigation par gravité qui a tendance à élever le niveau piézométrique des nappes phréatiques, chute de neige tardive, *chacras* abandonnées qui seraient des foyers de maladies et de ravageurs, cultures de variétés obsolètes. La crise serait plutôt due à des conditions structurelles liées aux logiques de commercialisation ayant pour seul objectif la maximisation du profit. En d'autres termes, pour de Jong la crise est une conséquence de stratégies commerciales mal conçues par un secteur oligopsonique qui a succédé au monopole britannique et mal adaptées aux évolutions conjoncturelles en raison d'une méconnaissance, de la part de ces entreprises, des marchés internes et externes.

Face à cette crise structurelle, les autorités provinciales (de Río Negro surtout) ont insisté sur la nécessité de transformer la « matrice productive » de la région en favorisant la diversification des activités. Bélen Alvaro dans un texte relayé par les réseaux militants estime que « […] dans l'Alto Valle, ce qui est en crise n'est pas "la" fruiticulutre, mais plutôt une forme d'organisation sociale de cette activité organisée par le capital transnational qui s'est approfondi au cours des dernières décennies et ayant des répercussions négatives et excluantes sur les secteurs les plus vulnérables de cette activité : les *chacareros/as* »[315]. Néanmoins, c'est dans cette perspective d'une « crise de la fruiticulture » que de nombreuses investigations menées par des chercheurs, des organismes fédéraux ou provinciaux, ou alors des militants soulignent la pression croissante sur le foncier productif. L'activité fruiticole autrefois hégémonique est ainsi concurrencée par des projets d'urbanisation liés à la spéculation foncière et par l'expansion de la frontière hydrocarbure. À l'égard de la première, l'urbanisation, Patricia Catoira observe que, dans l'ouest de l'Alto Valle entre 2005 et 2015,

[315] Belén Alvaro, « ¿ Crisis de la fruticultura o crisis de un modelo excluyente de hacer fruticultura? », *Neuquén, Cooperativa de Trabajo para la Comunicación*, 2015: « […] en el Alto Valle lo que está en crisis no es "la" fruticultura, sino una forma de organización social de la actividad liderada por el capital transnacional que se ha profundizado en las últimas décadas y que repercute de manera negativa y excluyente en los sectores más vulnerabilizados de la misma: chacareros/as ».

la surface urbaine de la ville d'Allen a augmenté de 20 %, celle de Cipoletti près de 50 %, tandis que celle de Fernández Oro a quadruplé sur la même période. Or, une partie de ces constructions sont directement liées au boom pétrolier initié par la mise en exploitation de divers gisements de la formation Vaca Muerta et le plan provincial Gas Plus, et notamment Estación Fernández Oro[316]. De la même façon, Fernando Svampa observe, quant à lui, un phénomène de rurbanisation caractérisé par une diminution de la population rurale des *chacareros*[317]. Dans une étude postérieure, il constate, avec Juan Antonio Acacio, la tendance rentière des plus petits exploitants (moins de 10 hectares environ) plus souvent disposés à louer une partie de leurs parcelles à l'extraction de *tight gas*[318]. En effet, fragilisés par la crise, beaucoup de *chacareros*, souvent âgés et sans perspective de léguer leur verger à la génération suivante, préfèrent obtenir un pécule substantiel comme l'explique Sebastian Hernández, président de la Chambre d'Agriculture d'Allen :

> « Si tu regardes les *chacras* qui ont été mises en lotissement, elles appartiennent toutes à des producteurs qui n'ont pas eu la chance de pouvoir vivre dignement et qui en louent une partie à un prix dix fois supérieur à ce qu'un hectare rapporte en produisant. On paye 450, 500 pesos par mois la production par hectare, et la compagnie pétrolière offre entre 4500 et 5 000 pesos par hectare et par mois. Vraiment, pour un producteur qui est déjà à la retraite, pour qui la retraite ne suffit pas, et qui est très mal économiquement… c'est là que ça commence. Aujourd'hui, je peux pas dire que ce sont les hydrocarbures qui tuent le fruit, ce que je peux dire, c'est que cela implique un grand changement dans le mouvement de ce qu'est la fruiticulture à Allen [...]. On se fait attaquer des deux côtés [hydrocarbures et lotissement] et la faiblesse du producteur, parce qu'il n'a pas de soutien économique, nous rend dépendant de ces choses. »[319]

Enfin, Diego Rodil, un ingénieur de l'Instituto Nacional de Tecnología Agropecuaria évoque, dans un document censuré dans un premier temps selon la presse militante[320], un « massacre silencieux »[321] à propos de l'expansion de la frontière hydrocarbure dans l'Alto

---

[316] Patricia Fernanda Catoira, « El Alto valle rionegrino, entre loteos urbanos, hidrocarburos y manzanas », in *Políticas públicas en la ruralidad argentina* (Buenos Aires, Argentina: INTA, 2017), 249-68, http://repositorio.inta.gob.ar:80/handle/20.500.12123/3069.

[317] Fernando Svampa, « Transformaciones territoriales en el Alto Valle de Río Negro, el declive de la matriz frutihortícola en el municipio de Allen », in *IX Jornadas de Sociología de la UNLP, 5 al 7 de diciembre de 2016*, 2016, http://www.memoria.fahce.unlp.edu.ar/trab_eventos/ev.9053/ev.9053.pdf.

[318] Juan Antonio Acacio et Fernando Svampa, « Hidrocarburos no convencionales y fracking : Estado, empresas y tensiones territoriales en la Patagonia argentina », *Cuestiones de Sociología*, nº 17 (2017), http://www.memoria.fahce.unlp.edu.ar/library?a=d&c=arti&d=Jpr8457.

[319] Cité dans Observatorio Petrolero Sur, *El Alto Valle Perforado. El petróleo y sus conflictos en las ciudades de la Patagonia Norte* (Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2015), 69 et 74: Trad. « Si uno mira las chacras que se han loteado, son todas de productores que no han tenido posibilidad de seguir viviendo dignamente y alquilan una parte a un precio que es diez veces más de lo que sale una hectárea para producir. Se está pagando 450, 500 pesos por mes por hectárea para producir, y la petrolera ofrecía entre 4 500 y 5 000 pesos la hectárea por mes. Realmente a un productor que ya es jubilado, que no le alcanza con la jubilación, y anda muy mal económicamente… ahí es donde empieza. Hoy no puedo decir que el hidrocarburo esté matando la fruta, lo que sí puedo decir es que implica un cambio grande en el movimiento de lo que es la fruticultura en Allen […]. Se nos ataca de los dos lados [hidrocarburos y loteos] y la debilidad del productor, al no tener sustento económico, hace que dependamos de esas cosas. ».

[320] Dario Aranda, « El petróleo avanza sobre el agro y el INTA censura », *Proyecto Allen 3.0* (blog), novembre 2015, http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=7803.

[321] Diego Rodil, « Avance de la frontera hidrocarburífera sobre suelo productivo Estación Fernández Oro, Alto Valle del Rio Negro » (VII Jornadas de la Asociación Argentino Uruguaya de Economía Ecológica (ASAUEE), Neuquén, 2015), 1-19.

Valle. À l'exception de quelques photos satellites localisant la progression des installations d'hydrocarbures dans la zone rurale d'Allen, avec 27 plateformes supplémentaires entre 2005 et 2013, le document consulté ne contient que très peu de données récoltées et mises en forme par l'ingénieur. La majeure partie du texte fait référence à une littérature sur l'extractivisme et à des articles publiés sur des sites d'information critiques à l'égard du secteur des hydrocarbures quand ils ne sont pas tenus par des militants. L'importance de ce document, présenté à l'occasion d'un séminaire institutionnel, réside donc plutôt dans la réception qu'en ont fait les activistes peu accoutumés à voir un membre d'un organisme d'État confirmer leur point de vue.

*

* *

Ces portraits des deux matrices productives tirés à grands traits à partir de quelques travaux académiques et de témoignages militants ont pour objectif d'indiquer l'importance des secteurs viticoles et fruiticoles dans ces régions et leurs modalités de constitution relativement similaires. Il faut maintenant écouter la façon dont les militants en parlent, quels en sont les éléments saillants afin de comprendre les points d'achoppement avec les hydrocarbures. Dans les trois sections suivantes, je privilégie les discours des militants autour de l'Alto Valle qui se sont avérés les plus denses. Plusieurs explications peuvent être avancées à cet égard. D'abord, l'exploitation des hydrocarbures non conventionnels a débuté à l'orée des années 2010 dans la zone tandis que les oasis mendocinas demeurent largement épargnées, entre autres aucune perforation n'a eu lieu à proximité d'un vignoble. Ensuite, parce que, dans l'Alto Valle, les pollutions provoquées par la présence des hydrocarbures ont régulièrement fait l'objet d'une dénonciation de la part des militants. Ainsi, l'ancienneté et les stigmates portés par les accidents des industries des hydrocarbures contre les *chacras* permettent d'enrichir l'intrigue de ce récit.

5.2. L'Alto Valle : un front pionnier des hydrocarbures

Comme pour le récit de l'eau, une grande partie du récit de l'Alto Valle est prise en main par la mémoire collective et le roman familial. Le premier paragraphe recense quelques-uns de ces souvenirs qui permettent de mesurer la profondeur historique et généalogique de la matrice productive fruiticole. Le second paragraphe s'attaque plus directement aux *chacras petroleras*, ces hybridations entre le verger et le sous-sol.

5.2.1. Souvenirs : le télescopage des mémoires individuelles et de l'identité régionale

Les matrices productives, fruiticole de l'Alto Valle et viticole des oasis mendocinas ne constituent pas seulement des limites économiques. Elles sont également soutenues par une multitude d'anecdotes, de souvenirs, d'histoires personnelles et familiales, de mémoires en

somme, à l'instar de la limite primordiale constituée par l'eau. Quelques bribes d'entretiens et surtout les productions militantes, diffusées par le biais de leurs organes d'informations (ouvrages, sites internet, médias divers, documentaires ou alors pages Facebook) serviront à recenser les supports de cette mémoire collective.

Sur le site Proyecto Allen, Graciela Vega rapporte la rencontre inopinée entre un habitant d'Allen et un de ses symboles : une pomme qui trônait autrefois au sommet d'un « A » à l'entrée de la municipalité d'Allen[322]. Dans un article rédigé à l'occasion de cette trouvaille, l'historienne conte une histoire plus qu'elle n'écrit l'Histoire. Alors que l'habitant se rendait sur les *bardas* alentour pour « profiter de la nature et des beaux endroits dans les environs d'Allen »[323], il traverse une déchetterie dans laquelle il entraperçoit une forme familière. Dans la décharge gît une pomme : « […] la pomme, ou plutôt cette pomme qui était demeurée dans sa mémoire et qu'il n'avait pas oubliée »[324]. Il entreprend alors, avec des amis et des voisins de la restaurer, comblant les trous, polissant la surface et la repeignant d'un rouge vif. Il en fit ensuite autant avec le « A » toujours dépourvu de ce couvre-chef aux portes de la ville. Une fois la pomme et la lettre retapées, ils remontèrent la première sur la seconde, « l'endroit qu'elle n'aurait jamais dû quitter et ils trinquèrent au retour de l'objet si aimé, resté dans la mémoire de beaucoup d'Allenses »[325]. Pour l'historienne, cette modeste aventure est plus qu'une simple rencontre fortuite. Elle s'inscrit dans une mémoire collective et dans une tentative de renouer avec des origines, au moment où la ville fête son centenaire (en 2010) et que la crise de la fruiticulture se fait de plus en plus aigüe. Dans ces circonstances, réinvestir ce symbole de l'identité allense constitue un « un acte de défi » (*acto de rebeldía*), dit-elle, à la disparition du tissu agricole. Le « A », sa pomme, et l'entreprise de restauration menée par quelques habitants « fut un geste final et qui en dit long. De ce que nous fûmes et que nous avons cessé d'être, de ce que décidèrent une poignée sans prendre en considération la mémoire collective de plusieurs générations d'Allenses »[326].

Un autre de ces symboles importants de l'Alto Valle *chacarero*, et dans l'esprit des militants, demeure les hangars Millacó, de feu la Cooperativa Fruti-Vitícola Ltda[327]. Dès les années 1930, des agriculteurs du Valle tentent de combattre le monopole de l'AFD, la firme britannique. En septembre 1933, ils fondent une coopérative rapidement rejointe par la plupart des producteurs, de sorte que l'histoire de Millacó s'entremêle avec la plupart des histoires familiales. La coopérative fonctionne ainsi jusqu'aux crises des années 1980 et 1990, mais la fin des subventions octroyées par l'État fédéral, associé à la dérégulation du marché, contraint Millacó à rechercher de nouveaux investisseurs et à s'endetter jusqu'à ce qu'elle dépose le bilan au début des années 2000 et que ses hangars soient mis aux enchères. Les militants font

---

[322] Graciela Vega, « Había una vez una manzana... », *Proyecto Allen 3.0* (blog), 15 novembre 2012, http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=3274.
[323] Vega: Trad. « disfrutar de la naturaleza y de los bellos lugares que Allen tiene en sus márgenes ».
[324] Vega: Trad. « […] la manzana, mejor dicho, aquella que estaba en su memoria y que no había olvidado. ».
[325] Vega: Trad. « lugar de donde nunca debió haber salido, y brindaron por la vuelta de aquel objeto tan querido y recordado por muchos allenses ».
[326] Vega: Trad. « Fue un acto definitivo y que habla de muchas cosas. De lo que fuimos y dejamos de ser, de lo que decidieron algunos sin que importe la memoria colectiva de varias generaciones de allenses. ».
[327] Graciela Vega, « Millacó », *Proyecto Allen 3.0* (blog), 20 juillet 2013, http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=3585.

d'une de ces enchères tout un symbole de l'expansion de la frontière non conventionnelle de l'Alto Valle. À l'occasion de l'une de ces ventes, en 2013, à quelques semaines du vote d'une ordonnance anti-*fracking* à Allen[328], et alors que la maire avait donné son soutien à un projet pour convertir l'ancien terrain de la coopérative en marché central pour maraîchers, l'Asociación de Horticultores qui s'était portée acquéreur trouve la porte d'entrée barrée par un cadenas sans possibilité de participer aux enchères. Outre l'impossibilité pour certains acquéreurs d'accéder à l'enceinte de l'ex-Millacó pour participer à la vente, c'est la qualité du vainqueur de l'enchère (une entreprise pétrolière), la modalité de l'acquisition (sans concurrence) et enfin la disposition finale des anciens murs de la coopérative qui attisent leur colère et leur dégoût[329].

Aux côtés de ces emblèmes partagés de l'Alto Valle, chacun y va de son propre souvenir, comme pour rappeler que les liens avec la matrice agricole ne sont pas seulement communs, mais aussi personnels et, qu'en ce sens, il participe à des petites histoires de vie, parallèlement à la Grande Histoire. À l'occasion de la XIII[e] Fiesta de la Pera, Graciela Vega produit un journal fictif, *El Fruticultor Allense*, s'inspirant du courant historiographique de la *microstoria*. Plutôt que de dresser des grandes fresques historiques dans lesquelles les masses indéterminées et les élites héroïques occupent les rôles principaux, le journal propose de donner la parole à des *chacareros* anonymes qui réintroduisent de la texture et de la profondeur grâce à l'histoire de vie, généralement passée sous silence par les courants positivistes qui privilégient des perspectives holistiques (tant en termes de longue durée que d'espace global). Une des pages du *Fruticultor* est ainsi narrée par Ethel Cunti, la fille d'un grossiste *porteño* disposant d'un établissement commercial dans un marché central de Buenos Aires devenu parallèlement fruiticulteur après l'achat de plusieurs *chacras* dans les années 1940 à l'occasion de la disparition de l'AFD. Tout le souvenir tourne autour de plaisirs hors de portée des *chacareros* ou des *peones* qui formaient la majorité du contingent de fruiticulteurs, mais elle brosse un tableau faisant la part belle aux aventures et aux excentricités de l'enfance qui peuvent se donner dans les *chacras* :

> « Je me souviens que c'était agréable de venir à la *chacra*, premièrement parce que j'y avais des amies, surtout quand leurs parents étaient les amis des miens, les enfants de ceux qui travaillaient avec mon papa […], ils venaient passer les chauds après-midis à la piscine. La piscine !! C'était une piscine de ciment, grande […]. Une année on la peignait en bleu ciel, l'autre en vert, et nous avions une piscine ! C'était vraiment agréable, chacun amenait les fameuses viennoiseries et nous passions un bon moment. Je me rappelle que chaque année, le contremaître du Vignole, Moreno, me gardait un petit d'un animal, un lapin ou un lièvre, quel qu'il soit pour que je m'en occupe… J'étais plutôt turbulente, j'avais huit ans et il me posait sur le cheval et je m'en allais, je montais sur les énormes bottes de foin et je glissais comme sur un toboggan… ma maman, elle, se signait. J'aimais beaucoup tout ça… »[330]

[328] La question est traitée dans le chapitre 9 (en page 363).

[329] Des photos de l'événement ont été publiées sur la page Facebook d'une assemblée locale. Voir ici ou URL : https://www.facebook.com/pg/AsambleaPermanenteDelComahuePorElAgua/photos/?tab=album&album_id=334057660062742

[330] Ethel Cunti, « Ethel Cunti: para mi era lindo venir a la chacra », *Proyecto Allen 3.0* (blog), 24 février 2017, http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=486: Trad. « Yo recuerdo que para mí era lindo venir a la chacra, primero porque tenía amigas mayormente cuando sus padres eran amigos de los míos, los hijos de los que trabajaban con

Dans une autre entrée de son site, Proyecto Allen, consacré à un coin de rue ayant abrité la maison d'un *tomero,* ce personnage qui, comme à Mendoza, était chargé de lever et d'abaisser les vannes des canaux pour permettre l'irrigation des *chacras,* Vega rapporte ce souvenir d'enfance : « Les enfants du quartier avaient l'habitude de faire vivre un enfer aux *tomeros*. Nous levions et abaissions les vannes de façon à ce que l'eau coule dans un seul endroit et nous y faisions une piscine pour se baigner. Mais quand les *tomeros* faisaient leurs tournées, ils devenaient furieux et nous chassaient en nous jetant des pierres »[331]. Ces bêtises enfantines font écho à celles narrées par Svampa, mais, cette fois, tout débute par les itinérances dans les rues qui découpent à angle droit les environs d'Allen, quand le présent fait ressurgir un passé enfoui :

> « Depuis la rue qui menait au fleuve, nous pouvions voir les branches des poiriers qui se rétractaient, et l'immense maison que nous avions tant aimée, dans laquelle mes cousins, mes frères et moi avions passé une grande partie de notre enfance, tombait en ruine, et se rapetissait jusqu'à en perdre de ses mystères et de ses couleurs. »[332]

Alors que la *chacra* de l'aïeul tombe en ruine, c'est la vue d'une tour de perforation qui suscite un élan pathétique. Cette contemplation est propice à la nostalgie qui est toujours une façon de réactualiser un monde déchu ou disparu, un moyen de le faire exister à nouveau. Dans les réminiscences enfantines de l'auteur, la *chacra,* le verger proprement dit n'est qu'un site dans la géographie ludique qui se déploie dans l'Alto Valle.

> « Les dimanches, dans la soirée, bronzés, sales et faméliques, nous revenions à la *chacra* du grand-père pour partager les restes du midi. Dans la semi-obscurité de la poussière, à grande vitesse, rivalisant pour savoir qui montait le plus vite, et qui attrapait le meilleur fruit […] ; nous grimpions aux arbres sans utiliser l'échelle, pour nous prélasser dans les hauteurs […]. Là, tout en haut, nous étions les dieux de l'Olympe, nous nous moquions de tous. Nous étions des fauteurs de troubles. Nous nous bombardions des fruits cueillis dans les friches. Nous riions aux éclats. »[333]

Ces souvenirs sont activés ou réactivés à dessein par les militants. Les mettre en avant permet de mieux saisir les nouvelles relations qui se tissent depuis quelques années dans

---

mi papá […], venían a la pileta a pasar las calurosas tardes ¡¡La pileta!! Era una pileta de cemento, grande […]. Un año se la pintaba de celeste, otro año de verde ¡y teníamos una pileta! Era muy lindo, cada uno traía las famosas facturas y la pasábamos lindo. Me acuerdo que todos los años el capataz de la viña, Moreno, me tenía preparado un pichón de algún animal, un conejo o una liebre, lo que fuere para que yo los cuidara… Yo era medio salvaje, tenía ocho años y me montaba a mi caballo y me iba, me subía a los fardos enormes de pasto y hacía como un tobogán… mi mamá, se hacía cruces. A mí me gustaba todo eso… ».

[331] Graciela Vega, « Av. Roca, Libertad, J. B. Justo y Orell », *Proyecto Allen 3.0* (blog), 26 juin 2013, http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=4481: Trad. « Los chicos del barrio le sacábamos canas verdes a los tomeros. Levantábamos y bajábamos las compuertas de tal manera que llevábamos el agua a un solo lugar y hacíamos una pileta para bañarnos. Pero cuando los tomeros salían a hacer el recorrido se ponían furiosos y nos corría a los piedrazos » .

[332] Svampa, *Chacra 51,* 16: Trad. « Desde la calle rural que conducía al río podían verse las ramas de los perales que se iban retorciendo, y la enorme casa que tanto habíamos amado, en la cual mis primos, mis hermanos y yo habíamos pasado una parte importante de nuestra infancia, iba descarándose, empequeñandose hasta perder parte de sus misterios y sus colores. ».

[333] Svampa, 77: Trad. « Los domingos a la tardecita, bronceados, sucios y famélicos, volvíamos a la chacra del abuelo para compartir las sobras del mediodía. En la semioscuridad de las cenizas a toda velocidad, compitiendo para ver quién trepaba más rápido y quién, alcanzaba la mejor fruta […]; Trepábamos las plantas sin recurrir a la escalera, para regodearnos en las alturas […]. Allí, arriba éramos los dioses del Olimpo, nos burlábamos de todos. Éramos pendencieros. Nos bombardeamos con la fruta picada por los páramos. Reíamos a carcajadas. ».

l'Alto Valle avec l'arrivée des hydrocarbures non conventionnels et l'apparition de ce que les militants nomment les *chacras petroleras*.

5.2.2. Les *chacras petroleras* de l'Alto Valle

Depuis une décennie, dans l'Alto Valle, la fruiticulture et le secteur des hydrocarbures rivalisent sur la possession et l'usage de la terre. À la surface des près de 200 km^2 du gisement Estación Fernandez de Oro, un réservoir de *tight gas*, les parcelles où s'élèvent des puits de pétrole jouxtent les *chacras* où poussent des arbres fruitiers, mais les militants refusent de céder le pas aux discours qui assurent la possibilité d'une cohabitation ou d'une coexistence entre les deux activités. À les écouter, les conditions et les êtres qui participent de l'une ne peuvent décemment prétendre agir sans l'autre. Il s'agit maintenant d'évoquer, avec les militants, les formes de cet enchevêtrement, quels êtres et quels items participent de cette impression d'une interpénétration de deux mondes si différents.

Sur quelques enchevêtrements

Depuis une dizaine d'années, les militants recensent des corps étrangers dans l'Alto Valle. La tour au milieu de la *chacra*, le champ de pétrole au milieu du verger en est devenu l'emblème. Les deux éléments sont incompatibles, mais aussi inséparables. Lors d'un entretien chez un militant, auteur de nombreux papiers d'investigation journalistique sur les mutations de la matrice productive dans l'Alto Valle, j'aperçois, pendu au mur, un tableau peint par sa mère (Figure 4). Au premier plan, la branche bien garnie d'un pommier domine la scène. On devine que le soleil illumine la plante depuis la droite du cadre à l'orientation des feuilles qui habillent les fruits bien rouges. Même si l'œil est captivé par les couleurs chatoyantes de la branche, quelque chose dans la composition l'attire ailleurs, à l'arrière-plan. Une forme floue et métallique se détache dans le fond. Loin au-dessus de la ligne régulière tracée par les peupliers s'élève une tour de perforation dont la charpente d'acier se confond presque avec le bleu-blanc-gris du ciel. Elle porte l'inscription *101*, comme une de ces leçons élémentaires, la première étape d'une série amenée à se poursuivre. La branche et la tour suivent deux lignes verticales, parallèles, comme si elles étaient engagées dans une course vers les sommets. À la fin, la tour l'emporte d'une courte tête. Pour les militants, la scène représentée sur ce tableau est une image d'Épinal. Comme l'explique le journaliste lui-même, elle a une vocation didactique. Elle décrit, avec une composition minimale, des lignes verticales et horizontales concurrentes, l'absurdité de la situation :

> 68. « Ma mère l'a peint parce que c'est comme si elle résume euh… beaucoup l'irrationalité humaine. Euh… donc nous montrons, nous essayons d'expliciter cette synthèse. Montrer que ça ne va pas, ce qui est irrationnel. Donc, t'as une production fruiticole… euh… à côté des tours, il y a rien de logique ni de rationnel. Elle a tenté d'exprimer ceci. » (MM, journaliste, Río Negro, 2018)

Figure 4: Chacra petrolera[334]

Les militants déclinent à foison ces images. Chacun y va de sa propre description, s'attarde sur un trait particulier, en avançant des perceptions saisies à partir de l'un des cinq sens. Plutôt que de poser les yeux dessus, un militant d'un parti politique neuquino s'attarde sur le bruit et la lumière, mais aussi sur l'intensité et la démesure :

> 69. « Des grandes machines partout dans la zone d'Allen, par exemple. Ils cohabitent avec les *chacras*. Les gens de là-bas cohabitent de façon permanente avec le bruit de la perforation, jour et nuit, sans arrêt, lumières. » (MC, étudiant & divers emplois, Neuquén, 2018)

Ce décalage entre la tranquillité de la *chacra* et l'excitation sensorielle suscitée par la présence des industries hydrocarbures traduit une incompatibilité naturelle qui se manifeste, tôt ou tard, par des accidents. Incendies, explosions, déversements peuplent l'ordinaire des agriculteurs. Autant de témoins de l'impossibilité de faire coexister ces deux matrices économiques l'une avec l'autre selon les militants[335]. La production de clips vidéos par les militants permet d'apprécier une autre façon dont la coexistence est rejetée en bloc. Dans l'un d'entre eux, un militant dénonce la « *coexistence* » entre l'État provincial, la municipalité d'Allen et les entreprises pétrolières jusque dans les moments structurants les identités locales comme la Fiesta Nacional de la Pera. Il s'insurge du fait que l'estrade principale de la fête

[334] Photo du tableau peint par la mère du militant interrogé dans le paragraphe précédent.
[335] APCA - Allen, *Allen | Río Negro |* fracking *| Frutales afectados por agua salada alrededor de una locación* (Allen, Rio Negro, Argentina, 2016), https://www.youtube.com/channel/UC97jHOKUWl59V3pxxIj_wng.

porte les couleurs des pétrolières plutôt que des fruiticulteurs : « […] quand on regardait la scène la seule chose que l'on voyait c'était les affiches des pétrolières et on ne voyait pas celles des fruiticulteurs ou des horticulteurs, mais que ceux qui organisaient et payaient la Fête Nationale de la Poire c'était les pétrolières »[336]. Dans deux autres clips, des assembléistes documentent le spectacle assuré par la troupe de comédiens Cazurro, chargée par la Fundación YPF d'élaborer des programmes ludiques pour les enfants. Dans la première vidéo, les comédiens, vêtus d'un uniforme pétrolier, animent une pièce dans laquelle le centre de la scène est occupé par un puits de perforation. Des enfants tournent des manivelles et actionnent des pompes tandis qu'un speaker, à la manière d'un animateur ou d'un commentateur sportif, lit une jauge en annonçant les paliers de profondeur atteints. Soudain, des confettis échappent du sommet de la tour, comme pour simuler la réussite de la perforation[337]. En documentant cette scène, les militants cherchent à rendre compte d'une coexistence insidieuse. Pour eux, ces spectacles, organisés et financés dans le cadre de politiques de responsabilités sociétales des entreprises, font partie de l'expansion pétrolière et, à ce titre, des événements face auquel il faut être vigilants. Une camarade en parle même en termes de « contamination institutionnelle » :

> 70. « Ils commencent à dire, ou à expliquer, à vouloir expliquer que le *fracking* va être euh... beaucoup de possibilités offertes aux habitants, pour la ville, pour que la ville croisse... Les institutions, commencent à... euh... à transiger avec ça. Vouloir améliorer la cour de récréation de l'école avec ce que l'entreprise leur donne, avec ce que YPF leur donne. L'hôpital qui reçoit une ambulance qui est une carcasse de l'entreprise. Les pompiers qui reçoivent une formation, au cas où il se passerait quelque chose dans la *chacra* et que tout brûle. Etc. Toutes les institutions qui, dans une ville, sont si importantes, significatives, au-delà de ce qu'elles signifient, disons, mais qui, dans une petite ville, sont perçues comme des espaces, des lieux de référence importants, commencent à être contaminées aussi. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

De chacarero à superficiario

Les *chacras petroleras* ne s'incarnent pas seulement dans le mélange des derricks et des arbres fruitiers ou des spectacles pour enfants que les militants assimilent à de la propagande. Elles se traduisent aussi dans les statuts des individus et notamment ceux de *chacarero* et de *superficiario*. En signant des contrats de louage de la terre, le premier abdique ses droits d'usages fruiticole pour devenir un simple rentier. À son ancien statut de *chacarero* vient de se substituer celui de *superficiario*. Mais est-ce seulement une opération sémantique sans importance ? Une nomenclature peut-elle en chasser une autre sans autres conséquences ? N'y a-t-il pas ici plus qu'une simple relation contractuelle régie par le droit positif ? Le contrat porte-t-il entre l'homme et la Société (pétrolière) ou l'homme et la Nature

---

[336] APCA - Allen, *Allen - Río Negro | Radio abierta en apoyo a Jachal y contra el* fracking *en tierra productiva - YouTube* (Allen, Rio Negro, Argentina, 2016), https://www.youtube.com/watch?v=UfPv0iZtM5E: Trad. « […] uno miraba al palco y lo único que veía era los carteles de las petroleras y no se veía carteles de fruticultores o cartelería de horticultores, sino que lo que estaba impulsando y pagando esta Fiesta Nacional de la Pera eran las petroleras ».

[337] APCA - Allen, *Los Cazurros en Allen - YouTube* (Allen, Rio Negro, Argentina, 2014), https://www.youtube.com/watch?v=Ah62bwRFPIc.

(domestiquée) ? Qu'est-ce que ces initiales paraphées au bas d'une feuille nous disent de cet individu ? Ne vient-il pas de redéfinir complètement ses formes et ses modalités d'attachement au monde ? C'est cette problématique de l'enchevêtrement qui traverse une grande partie du roman de Svampa. Elle explore la question au travers deux portraits : d'une part, celui du cousin Marcelo le *superficiario*, d'autre part, celui du père le *chacarero*[338].

Marcelo ou le triomphe de la raison utilitaire

Dans *Chacra 51*, l'auteure dresse le portrait de son cousin, Marcelo, comme d'un « extractiviste en puissance ». En sélectionnant dans son histoire des éléments saillants de sa vie, elle tente de produire du sens sur des choix de vie qui, autrement, paraissent décousus. En outre, en reconstituant une trajectoire biographique à charge, elle offre une clef de lecture pour comprendre les chemins empruntés par l'extractivisme pour s'installer dans l'Alto Valle. En cela, Marcelo devient plus qu'un cousin, il est le genre d'individu prédisposé à céder aux sirènes de l'eldoradisme pétrolier. Sa carrière délinquante fait ainsi écho aux pratiques irrégulières des industries des hydrocarbures que les militants ne manquent jamais de souligner. Ensuite, et à l'inverse des souvenirs rapportés par la narratrice où les jeux d'enfants, simples et innocents, semblent se satisfaire du corps à corps avec les éléments, avec les *chacras*, avec le fleuve, la relation que Marcelo entretient avec son environnement est un rapport médié par la Technique. Ces deux faisceaux biographiques, la délinquance orientée vers la recherche de l'utilité et de la satisfaction immédiate et la relation distendue par les intermédiaires techniques avec la nature, rendent compréhensible sa décision de louer la *chacra* familiale à la pétrolière Apache. Toutefois, si à cette occasion, il a abandonné le statut de *chacarero* pour celui de *superficiario*, Marcelo n'est jamais — par faute de volonté ? de capacité ? d'intérêt ? d'un temps de vie écourté ? l'auteure n'en dit rien — devenu un *petrolero* à part entière[339].

Premièrement, le cousin n'est pas seulement l'individu qui s'est éloigné de ses racines *chacareras*. Il a opté pour une autre trajectoire biographique et s'est converti en délinquant local qui s'épanouit dans la drogue, le vol et la corruption. Autant d'éléments que les militants associent au monde du *petrolero*. La drogue pour endurer le travail sur les plateformes. Le vol à l'occasion de quelques rapines dans les coins reculés de la steppe pour alléger les *puesteros* de quelques chèvres encombrantes. La corruption qui cimente les relations dans les hautes sphères concernées par les marchés publics. Svampa consacre ainsi plusieurs pages de son roman à relater les aventures picaresques de son cousin véhiculées par les commérages de la région. Mais ce monde de l'interlope ne reste pas étranger très longtemps à celui de la *chacra*. Bien avant l'irruption du *fracking*, Marcelo engage le processus de transformation des vergers. Cette « désacralisation », ou plus modestement cette désaffection de la *chacra*,

[338] Sur la distinction entre *superficiario* et *chacarero* : Graciela Vega, « ¿FRUTICULTURA O PETRÓLEO? El dilema », *Proyecto Allen 3.0* (blog), 3 novembre 2013, http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=5369; Observatorio Petrolero Sur, *El Alto Valle Perforado*, 53-54; Svampa, *Chacra 51*, 19-20.

[339] Pour une distinction entre *petrolero* et *ypefeano*, et *superficiario*: Hernán M. Palermo, *La producción de la masculinidad en el trabajo petrolero*, Sociedad (Buenos Aires: Editorial Biblos, 2017).

résulte de l'association du lieu avec le monde du trafic dans lequel évolue le Carca, son surnom :

> « Mon père ne se souvient pas bien de la première fois où le Carca a utilisé la *chacra* 28 comme entrepôt. Peut-être que ça a commencé avec l'histoire de la pompe, quand mes parents vivaient encore dans la *chacra*. Le fait est qu'à cette occasion, en passant par la Línea Sur, Marcelo a volé une pompe à essence dans une station-service sur le chemin, et l'a mise sur la remorque dans la *chacra* de mon père. Le lendemain, un des ouvriers a demandé ironiquement à mon père s'il était sur le point d'ouvrir une station-service. Il ne comprit pas, jusqu'à ce qu'il tombe sur l'étrange pompe cachée dans le hangar [...]. La pompe y est restée cachée pendant une semaine. Mon père pensait que c'était là la fin de l'histoire, mais en réalité ce n'était que le début d'une étrange relation, qui mêlait la fascination au rejet [...]. Pendant un certain temps, Marcelo rapportait toutes sortes de choses à la *chacra* de mon père, lui demandant de les garder là pour quelques jours seulement. »[340]

Au vol en terre ferme, il associe la course nautique :

> « Le Carca avait l'habitude de sortir et de voler avec le hors-bord. Il naviguait sur le río Negro, toujours à la barre, rôdant le long des rives, tâtant les points vulnérables des *chacras* et calculant la logistique nécessaire. Rien n'était épargné. Ce pouvait être un tracteur, une machine d'épandage, des pneus, même un veau, qui se retrouvait ensuite cuit à la broche... C'était un voleur en série incurable. »[341]

La *chacra* familiale se mue en planque pour les chapardages plus ou moins importants du cousin et chaque larcin est l'occasion d'enrôler son oncle, le père de la narratrice. La *chacra* devient le lieu de l'occultation, des larcins et du mensonge. Marcelo n'est pas seulement le symbole du vol, nécessité sans doute justifiée par son addiction à la drogue si l'on se fie au récit de Svampa. Il préfigure aussi la spoliation et le pillage que ne tarderont pas à charrier les plateformes pétrolières. Quelques années plus tard, alors que Marcelo est déjà devenu *superficiario*, il tente de convaincre son oncle d'en faire autant au nom de la promesse eldoradiste de l'or noir[342]. Le dialogue et son langage explicite que rapporte Svampa représente un point d'aboutissement biographique, un climax dans l'intrigue du roman. Marcelo décrit le monde des hydrocarbures comme planche de salut pour se libérer de diverses dépendances (la drogue, le vol) quitte à saborder le patrimoine familial. Son raisonnement se résume à un calcul utilitaire tout entier tourné vers l'argent puisqu'il insiste à plusieurs reprises, dans ses questions, sur ce que possède son oncle. Tout autre type de

[340] Svampa, *Chacra 51*, 44-45: Trad. « Mi padre no recuerda bien cuándo fue la primera vez que el Carca utilizó la chacra 28 como depósito. Quizá comenzó con la historia del surtidor, cuando mis padres todavía vivían en la chacra. El caso es que en aquella ocasión, estando de paso por la Línea Sur, Marcelo robó un surtidor de combustible de una estación de servicio que había sobre la ruta, lo subió al acoplado en la chacra de mi padre. Un día después, uno de los peones le preguntó con ironía a mi padre si estaba por abrir una estación de servicio. El no entendió nada, hasta que se topó con el extraño surtidor escondido en el tinglado […]. El surtido estuvo escondido allí durante una semana. Mi padre pensó que era el fin de la historia, pero en realidad se trataba solo del comienzo de un vínculo extraño, que mezclaba fascinación con rechazo […]. Durante un tiempo Marcelo llevó todo tipo de cosas a la chacra de mi padre, pidiéndole que las tuviera allí solo durante unos días. ».

[341] Svampa, 46: Trad. « El Carca solía salir a robar con la lancha. Navegaba por el río Negro, siempre al volante, merodeando las costas, palpando los puntos vulnerables de las chacras y calculando la logística necesaria. Nada se salvaba. Podía ser un tractor, una máquina curadora, unas cubiertas, incluso un ternero, que luego terminaba en el asador… Era un ratero serial e incurable. ».

[342] Svampa, 58-59.

possession, la famille, la *chacra*, que lui oppose son aïeul, ne vaut rien à côté de ce qu'il peut se mettre dans les poches.

Deuxièmement, le lien mécanisé de Marcelo avec son environnement se manifeste d'abord dans sa participation aux tâches agricoles. Svampa raconte comment, très tôt dans son adolescence, sa main perd le contact avec le bois de l'échelle, l'osier du panier ou la chair du fruit pour empoigner, à la place, le volant ou l'embrayage d'une machine agricole. Or cette situation de distanciation avec la source de la subsistance familiale contraste fortement avec le rôle attribué à ses cousins au moment de la collecte :

> « Pendant l'été, son rôle dans la *chacra* était différent de celui de mes frères qui, depuis l'âge de 15 ans, sur ordre de mon père, travaillaient comme moissonneurs pour gagner quelques pesos. Il leur pardonnait à peine l'heure de la sieste. En revanche, au moment de la récolte, mon cousin ne travaillait que comme contremaître, ne réalisant que les tâches les plus légères. On pouvait le voir manipuler le chariot élévateur ou conduire le camion pour amener les fruits fraîchement récoltés au hangar d'empaquetage, mais jamais sur une échelle avec le panier dans les bras. »[343]

Ce rapport particulier, indirect, avec l'environnement, fût-il la *chacra*, le fleuve ou tout simplement la route, se généralise au point que Marcelo se distingue du reste de la famille. Svampa se rappelle :

> « Mon oncle lui permettait tout. Très tôt, il lui a donné accès au monde masculin des moteurs : tracteur, voiture, machine d'épandage, camions, motos, hors-bord... Marcelo aimait la vitesse, avec n'importe quel véhicule ; il savourait ce vertige devant nous tous, abasourdis par son audace. Il était si habile au volant qu'il aurait pu être pilote de course, comme son père dans sa jeunesse. »[344]

L'expérience de Marcelo est ainsi constamment médiée par la machine ou plutôt, par le moteur. L'environnement ne se lit qu'en négatif, comme support ou objet de la puissance de cette relation motorisée. Le tracteur, la machine de traitement et le camion font écho aux vergers et à la marchandise qui courbe leurs branches. La voiture et la motocyclette rappellent que les *chacras* se rattachent au reste du monde par les routes qui quadrillent la vallée. Alors que certains *peones* se contentent de marcher ou de monter à cheval pour rejoindre la *chacra* suivante, Marcelo saute de l'une à l'autre grâce à ses équidés à vapeur. Le hors-bord, quant à lui, institue une médiation fondamentale avec l'eau. Mais ce qui compte, ce n'est pas tant la machine en elle-même, que sa capacité à décupler les facultés bien limitées de l'individu. Chez Marcelo, cette relation médiée qu'il entretient avec ses alentours se traduit par ce goût prononcé pour la vitesse, cette recherche de la limite vertigineuse, une des modalités de l'ordalie recensée par David Le Breton. Citant Roger Caillois, l'*ilingos*, le vertige est ce « jeu

---

[343] Svampa, 42: Trad. « Durante el verano, su lugar en la chacra era diferente al de mis hermanos, que desde los 15 años, por orden de mi padre, trabajaban de cosechadores para ganarse unos pesos. Apenas si les perdonaba la hora de la siesta. En cambio, en tiempos de cosecha mi primo solo fungía de capataz, haciendo el trabajo más liviano. Se lo podía ver levantando el tracto-elevador o manejando camión para llevar la fruta recién cosechada al galpón de empaque, pero nunca montado en una escalera con el cosechador en los brazos. ».

[344] Svampa, 37-38: Trad. « Mi tío le consentía en todo. Tempranamente le dio acceso al masculino mundo de los motores : tractor, automóvil, máquina curadora, camiones, motocicletas, lanchas… A Marcelo le gustaba andar a gran velocidad, con el vehículo que fuera; saboreaba y exhibía el vértigo frente a todos nosotros, boquiabiertos ante su audacia. Supo ser tan diestro al volante que podría haber sido piloto profesional, como el padre en su juventud. ».

qui consiste en une tentative de détruire pour un instant la stabilité de la perception et d'appliquer la conscience lucide une sorte de panique voluptueuse. Dans tous les cas, il s'agit d'accéder à une sorte de spasme, de transe ou d'étourdissement qui anéantit la réalité avec une souveraine brusquerie »[345]. Le vertige provoque une griserie des sens, mais se conjugue toujours avec une idée de contrôle de la situation. L'ivresse qu'il procure n'est compréhensible que si l'on considère cet enjeu de maîtrise. Ce vertige qu'il savoure repose sur une pleine confiance en ses capacités à parcourir la plus grande distance possible, le plus longtemps possible et sans écueils.

En somme, Marcelo personnifie cette interface entre le monde technique et souterrain des hydrocarbures et le monde de la superficie. C'est par lui que l'*éthos* pétrolier peut percoler dans la société en rompant et en modifiant les équilibres tissés laborieusement avec l'entour. Il est cette force sans effort qui déséquilibre les économies sensibles du lieu en les détruisant ou en les transformant radicalement.

In fine, la trajectoire fulgurante de Marcelo n'est pas seulement celle d'une prédisposition. Chez Svampa, elle prend l'allure d'une promesse ou d'un destin. Les multiples fractures familiales dont il est rendu responsable sont l'occasion de le rejeter et de le mépriser. Responsable des malheurs de son clan, responsable de la contamination de son monde, l'auteure, qui a pourtant grandi avec lui refuse d'assister à ses funérailles :

> « Avec un peu de chance, j'aurais pu être là en quelques heures, juste à temps pour la crémation. Cependant, j'étais tellement en colère contre mon cousin que sa mort n'a réveillé aucune once de tristesse. Je ne me sentais pas non plus à l'aise avec les pensées confuses qui occupaient mon esprit. Je les sentais s'emmêler dans ma tête embrumée, produisant du désordre, une sorte de fuite en avant, sans destination. Mes pensées ont continué à s'égarer pendant des heures, ruminant cette mort, debout à la fenêtre par cette froide journée d'hiver. »[346]

Svampa ne ressent que colère et déception, absence d'empathie pour le traître à l'héritage communautaire, au patrimoine familial dont il avait pourtant la charge. Les actes de Marcelo n'ont provoqué, jusqu'à son décès, que de la confusion. Comment, dès lors, trouver un sens à ce désordre légué par le cousin infernal et les hydrocarbures ? À son décès, quelques mois à peine après avoir assujetti la *chacra* originelle aux intérêts extractivistes que la sociologue étudie et dénonce depuis plusieurs années ?

> « J'ai souri avec amertume : sa mort par overdose fut douce. Un mélange de vodka et d'héroïne. Mon cousin a décidé de boire, ou plutôt, de s'inoculer tout l'argent du pétrole en une seule gorgée. »[347]

---

[345] Roger Caillois cité par David Le Breton dans David Le Breton, *Passions du risque*, Suites Sciences Humaines (Paris: Métailié, 2000), 23.

[346] Svampa, *Chacra 51*, 36: Trad. « Con suerte podría haber estado allí en un par de horas justo para la cremación. Sin embargo, estaba tan enojada con mi primo que su muerte no me desperté ningún sentimiento de tristeza. Tampoco me sentía a gusto con los pensamientos confusos que andaban deambulando dentro de mí. Los sentía entrecruzarse en mi cabeza demorada, produciendo desorden, una suerte de huida hacia adelante, sin destino fijo. Continué a la deriva durante horas, rumiando esa muerte, detenida sobre el ventanal de aquel fría día de invierno. ».

[347] Svampa, 36: Trad. « Sonreí con amargura : la suya fue una muerte dulce por sobredosis. Una mezcla de vodka y heroína. Mi primo decidió beberse, qué digo, inocularse todo el dinero del petróleo de un solo trago. ».

Sous la plume de la romancière, cette sentence sonne comme la dernière clause du contrat signé par le *superficiario*, l'accomplissement de la promesse macabre de l'extractivisme. Dans l'histoire de Svampa, la mort du Carca n'est pas celle d'un malheureux accident biographique, d'une bifurcation qui tourne mal. Le décès de son cousin est l'aboutissement d'une trajectoire qui s'est dessinée dans son tempérament et son goût pour la consommation. Sa disparition — et ce qu'il emporte avec lui (*chacra*, machinerie, familles, éthique de travail, etc.) — est un avertissement pour tous ces peuples tentés de « s'inoculer » le *fracking*, comme si la tour de perforation était une grande seringue.

Alfredo ou la logique de l'attachement

Le roman de Svampa est aussi l'occasion de déployer la mystique familiale et la geste de ses aïeux. Toute comme les vergers constituent la « matrice productive » de l'Alto Valle, la *chacra 51* est, en quelque sorte, la « matrice familiale ». Point de chute d'une famille d'immigrants italiens arrivés au début du XX^{e} siècle, elle témoigne de l'enracinement de ses ancêtres et des conquêtes qu'ils ont réalisées sur la steppe de Patagonie. Et, comme dans les mythologies, les hommes qui croient à ces récits sont appelés à les faire exister ou à les poursuivre. L'événement fondateur doit être émulé et, fidèle à cette tradition, c'est ce que fait Alfredo, car pour le vieil homme, la *chacra* n'est pas seulement une source de subsistance, mais aussi l'indice de sa présence, un témoignage de son labeur endurant sur plusieurs générations :

> « Il travaillait dans la *chacra* depuis tout petit et il ne connaissait pas d'autre horizon que celui délimité par les *acequias*, le plateau et les peupliers. Après avoir sué pendant des années dans la *chacra* paternelle, sous le joug tyrannique de mon grand-père, six décennies plus tôt il s'était installé sur d'autres terres, à six kilomètres de là, qui à cette époque n'était rien d'autre que friche, cailloux et mares, elles aussi à proximité du río Negro. »[348]

La *chacra* atteste aussi de l'effort soutenu pour renouveler et maintenir la vie, celles des hommes et celles des arbres qui fleurissent à chaque saison, vie qu'ils ont insufflée à cette portion du Valle. La *chacra* est, en cela, une victoire sur le temps lui-même. Elle borne le quotidien, s'imprime dans les corps à travers les expériences qu'elle oppose, les gestes qu'elle suscite et les connaissances qui émanent de ce fond d'habitude. Elle rythme, enfin, l'ordinaire, depuis la journée jusqu'à l'année. Au point que Svampa associe son père à sa *chacra* comme si un rapport d'homologie régissait cette relation. L'homme ne peut pas exister sans la *chacra*, et sans l'homme celle-ci ne peut plus perdurer, à l'instar de celle sacrifiée aux intérêts pétroliers par Marcelo. La *chacra* est ainsi constitutive d'Alfredo.

[348] Svampa, 17: Trad. « Trabajaba la chacra desde niño y no conocía otro horizonte que aquel que trazaban acequias, bardas y álamos. Luego de sudar durante años en la chacra paterna, bajo tiránico mando de mi abuelo, seís décadas atrás se había desplazado a otras tierras, distantes unos seis kilómetros, que en ese entonces no eran más que monte, pedregullo y laguna, también cerca del río Negro. ».

> « Il persévère dans son être, continue de travailler quelques hectares. Il y va religieusement tous les jours […]. Cette *chacra* résume son propre cycle de vital ; là se trouve son alpha et assurément y sera son oméga. »[349]

Alfredo est donc un digne héritier. Mais son histoire, son attachement à la *chacra,* n'aurait que peu de saveur sans péripéties. C'est pourquoi il faut tester, éprouver l'homme. Le confronter à la malice, tester sa résolution. Car, ce monde, la *chacra 51* comme la *28* dans laquelle il s'est installé à son compte, auquel il a consacré tant d'efforts, menace de lui filer entre les doigts. Les années consacrées à faire fructifier ces quelques hectares sont mises à mal par les mêmes règles de la transmission et de la reproduction qui était censée garantir l'intégrité des vergers familiaux. Quand son neveu hérite de la *chacra* originaire, la *51,* à la suite du décès de son frère, Alfredo pressent les événements à venir :

> « Mon père n'aimait pas beaucoup l'idée ; il aimait cette *chacra*, elle faisait partie de son histoire et il savait que Marcelo ne s'en occuperait pas correctement [...]. Quelques années ont passé et, depuis la route, les arbres fruitiers de la *chacra* 51 semblaient de plus en plus secs et voutés. Ces poiriers avaient presque six décennies et, sans arrosage, ils ne pouvaient pas résister aux rigueurs du temps. Comme la *chacra* est sur le chemin de la plage, chaque fois que mon père passait par là pour se baigner en été, il se mordait les lèvres en se lamentant. Cela l'attristait énormément. Il imaginait que la maison natale était devenue une planque où allaient et venaient des personnes qui n'avaient pas grand-chose à voir avec le travail dans la *chacra*. »[350]

Même s'il s'est déjà éloigné de cette matrice originelle, même s'il s'est déjà approprié un autre morceau du Valle, il ne peut s'empêcher de ressentir une forme d'attachement et de responsabilité à l'égard de ce lieu premier même s'il ne préside pas à sa destinée.

En plus d'être un homme fier et orgueilleux du labeur familial, conscient de la sueur investie dans chaque plant et dans chaque fruit, Alfredo est aussi ce producteur éprouvé par les promesses de la modernité pétrolière. Il est ce héros tiraillé par le besoin et la droiture, ce personnage qui doit choisir entre l'honneur et l'intérêt, entre le pétrole et la *chacra*. Sous la pression de certains membres de sa famille, mais aussi pour des raisons propres, il exemplifie le *chacarero* intègre qui résiste à la verroterie clinquante et à la pacotille sans valeur que les pétrolières agitent sous les yeux des propriétaires. L'enjeu s'avère plus grand que la simple valeur marchande de quelques hectares de terres. Ce que le vieux *chacarero* préserve par son refus c'est un moyen de subsistance, mais aussi le monde de l'entour qui se projette dans des horizons sociotemporels. Son geste oppose la pure rationalité économiciste à une motivation qui puise ses injonctions dans la préservation des liens qui l'unissent à des individus, fussent-ils de sa famille ou non, des objets qui ont suscité tant de soin et d'efforts, mais aussi à lui-même, l'homme qui a bâti ce petit bout de monde.

---

[349] Svampa, 218: Trad. « El persevera en su ser, continúa trabajando algunas hectáreas. Va religiosamente todos los días […]. En esa chacra se resume su propio ciclo vital; ahí está su alfa y seguramente estará su omega. ».

[350] Svampa, 56-57: Trad. « A mi padre mucho no le gustó la idea; él amaba esta chacra, era parte de su historia y sabía que Marcelo no se iba a ocupar de modo apropiado […]. Pasaron algunos años y desde el camino rural los frutales de la chacra 51 se veían cada vez más secos y arqueados. Esos perales tenían casi seis décadas, y con poco riego no podían ofrecer resistencia a los rigores de la intemperie. Como la chacra queda en camino al balneario, cada vez que mi padre pasaba con el auto para pegarse algún chapuzón en verano, se mordía los labios lamentándose. Le daba tristeza enorme ; imaginaba que la casa natal se había convertido en un aguantadero del que entraba y salía gente que poca tenía que ver con los labores de la chacra. ».

Un tel portrait, un héros qui résiste à la tentation, aurait bien peu d'intérêt s'il n'était prolongé par des actes forts. Alfredo se convertit aussi en vigie inquiète qui guette la moindre altération dans les rythmes bien cadencés des *chacras*. Préférer le statut *chacarero* à celui de *superficiario* vient au prix de la vigilance, et de la nécessité de nommer l'entour, d'identifier les nouveaux actants pétroliers de l'Alto Valle. Dans un premier temps, pourtant, l'intrusion pétrolière ne suscite pas d'inquiétude[351], mais dans un documentaire réalisé par Les Amis de la Terre — France, on le voit initier ses visiteurs à ce nouveau monde[352]. Il désigne les camions-citernes, les camions-grues et les sacs de sable gigantesques, l'hyperspécialisation des entreprises sous-traitantes, les caissons siglés des pictogrammes de sécurité qui viennent subitement à cohabiter avec les rangées d'arbres. À nouveau, la machinerie métallique côtoie les branches boisées et les feuilles tendres. Cette curiosité et cet intérêt pour le nouvel arrivant relève d'une volonté de nommer ces formes clandestines.

> « Il aime décrire les plateformes pétrolières et ce qui s'y passe en superficie. Il me reproche parce qu'il dit que moi je m'occupe seulement du sous-sol lorsqu'il faut détailler ce qu'est le *fracking*, alors qu'en réalité les conséquences se voient à la superficie. Usines séparatrices, trépans égarés, camions de grosse charge, sacs et encore des sacs de sable, tout est l'objet de son attention. »[353]

En nommant, il rend visible, fait exister et exerce ainsi une forme de maîtrise, aussi fragile soit-elle. Nommer et questionner ces objets indéterminés est un moyen de circonscrire le potentiel perturbateur qui y réside. Surtout, se concentrer sur ce qui se passe à la superficie, dans le domaine du perceptible, sans passer par les constructions académiques et intellectuelles, sans verser dans les spéculations sur les *zonas de sacrificios* ou le capitalisme, se présente comme une autre façon d'aborder ces problématiques extractivistes. Il ouvre ici la voie à une autre forme de connaissance.

En conclusion, ces terminologies, *superficiario* ou *chacarero*, décrivent donc un rapport différent au sol, au territoire plus largement. Le *chacarero* engage ensemble son corps et la terre, dans une activité productive qui cherche à se pérenniser, à produire et à reproduire. Cette relation n'est pas, bien entendue, exempte d'un rapport instrumental. L'exploitant recherche une certaine forme de productivité. Pour ce faire, il plante des espèces d'arbres fruitiers bien précises, rentables et, au besoin, pulvérise des produits phytosanitaires pour les protéger des prédateurs naturels des plantes. Mais il est lié à la terre par une pratique. Il doit s'engager avec elle sans quoi ce rapport instrumental ne peut exister. D'une certaine façon, ce lien, cet attachement marchand au sol est bon parce qu'il est médié par un effort. Effort physique des travaux des champs, mais aussi effort d'évaluation et de planification du commerçant. En outre, la *chacra* charrie aussi son lot d'externalité positive sous la forme d'« histoires et de souvenirs ». Elle est une puissante source d'imaginaire. Le *superficiario*, quant à lui, réduit cette relation instrumentale à sa portion congrue. C'est comme si le bout de papier signé officiait pour lui. Le rapport à la terre est inexistant. Du reste, il est impossible

[351] Observatorio Petrolero Sur et Vaca Bonsaï, *Territorio Crudo*, Documentaire, 2015, Chapitre 4: Fruta Amarga.
[352] Grégory Lassalle, *Terres de schiste*, 16/9, 2014, 13-14mn, www.terresdeschiste.fr.
[353] Svampa, *Chacra 51*, 186: Trad. « Le gusta describir las locaciones petroleras por lo que sucede en la superficie. Me critica porque dice que yo solo me ocupo del subsuelo a la hora de detallar lo que es el fracking, cuando en realidad los impactos se ven en la superficie. Plantas separadoras, trépanos perdidos, camiones de gran porte, bolsas y más bolsas de arena, todo eso era objeto de su atención. ».

puisque les plateformes pétrolières réduisent les possibilités d'accès aux *chacras* par des enceintes grillagées et cadenassées. L'effort physique ou mental existe toujours, mais ils ne sont plus le fait du propriétaire.

*

* *

Le récit sur la limite économique, dans l'Alto Valle comme à Mendoza du reste, est empreint de pessimisme. Les souvenirs semblent ne pas suffire pour réactiver l'attachement à une matrice moribonde et face à l'agonie de l'agriculture, ou d'une certaine forme d'agriculture, dans l'Alto Valle les *chacareros* eux-mêmes préfèrent bien souvent la *chacra petrolera* à son équivalent sans hydrocarbure. Pour l'heure, néanmoins, les vergers continuent d'exister et il faut maintenant interroger les peurs structurant ce récit.

5.3. Les peurs : disparition et déformations

Dans les récits sur les matrices productives, la contamination ne se présente pas comme une peur en soi. Dans le chapitre précédent, la peur de la pollution de l'eau était encore une possibilité qu'il fallait vérifier. Dans le cas de la fruiticulture une série d'indices, énumérés dans la section précédente — les murs de l'ancienne coopérative Millacó, les arbres arrachés ou abattus des *chacras*, les tours de perforations qui s'élèvent sur les friches, les nouveaux statuts juridico-sociaux de *superficiario* et de *chacarero* — autorisent les militants à considérer que la contamination est un fait. Dès lors, le récit sur les limites économiques s'articule autour de deux peurs : la disparition et les déformations. La première, même si au niveau régional elle reste un horizon, est parfois présentée comme une actualité. La seconde relève plutôt d'un télescopage entre les tensions qui habitent ce récit des matrices agricoles, et qui seront précisées dans la section suivante, et d'autres activités extractivistes liées à l'agro-industrie.

5.3.1. Disparition

Dans les discours militants, l'horizon de la disparition de la matrice productive, la possibilité d'une modification ou d'un remplacement de la limite économique tenue pour légitime par une autre présentée comme étrangère, est omniprésent. L'ouvrier qui s'exprime en suivant résume cette peur de la disparition :

> 71. « Ils ont changé la matrice productive de, de… un des piliers de la matrice productive de la zone qui est la, la *chacra*. Toute la province s'est développée au travers de la, de la fruiticulture. En majorité, nous sommes des producteurs de poires et de pommes dans tout l'Alto Valle et c'est ça qu'on est en train de perdre. Il n'y a plus, il n'y a plus de *chacras*. Les *chacras* se sont transformées en location pour les personnes qui viennent travailler dans le pétrole, pour le marché de l'immobilier, pour des *gated communities* [quartiers fermés], ou des gens des pétrolières qui vivent dans ces *gated communities*… […]. C'est comme si les *chacras* se retrouvent abandonnées. Comme les maisons du bas

de C. qui est apparu grâce à un projet productif centré autour des *chacras* et aujourd'hui les *chacareros* ont disparu, les maisons sont en ruines. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

Premièrement, c'est l'usage particulier du mot « province » qui attire l'attention. Celui-ci ne désigne ni Neuquén, ni Rio Negro, mais l'Alto Valle lui-même. La province, l'unité qui lui sert à organiser l'espace social et politique, se trouve confondue avec la matrice fruiticole. C'est à dire, si les *chacras* disparaissent, c'est le contrat social, les liens tissés au quotidien et le compromis politique entre les habitants de cette région, qui périclite. Deuxièmement, lorsqu'il évoque directement la disparition des *chacras*, il identifie parmi les causes l'expansion des industries hydrocarbures vers des zones autrefois épargnées (la ville de C.), mais aussi par des projets immobiliers de quartiers fermés pour les pétroliers de sorte que les deux menaces principales se conjuguent. Cette autre assembléiste, après avoir tiré le constat de la contamination, décrit, non pas la disparition du dur, mais de la chair. Ce qui commence à manquer dans l'Alto Valle ce n'est pas tant la terre productive sacrifiée à d'autres intérêts que les individus capables de préserver ce paradigme productif qu'ils soient *chacareros* ou alors journaliers recrutés pour la saison de la collecte :

72. « Allen est complètement contaminée. Le fleuve est contaminé. Les *chacras* t'y vas et tu vois par là les pommes toutes *moscadas* parce qu'ils sont en train de changer le paradigme productif. Là tu peux même plus planter. Beaucoup d'anciens aussi… des jeunes aussi parce que les *chacras* ne sont plus rentables sont partis chercher du travail. Il y a beaucoup d'anciens dans les *chacras* et aussi que déjà, déjà qu'ils n'ont plus les forces pour continuer avec cette production. Hum. La production c'est fini. La production à Allen c'est fini. » (AL, enseignante retraitée, Neuquén, 2018)

La disparition ne se réduit pas à la transformation des *chacras* en friche à la suite de l'abattage puis de la découpe des arbres fruitiers. L'ouvrier explique ainsi que l'effacement de la matrice agricole se traduit aussi par la perte des marchés d'exportation, et particulièrement du marché européen. Ce qui est en cause ici, ce n'est pas tant la contamination des fruits, mais le non-respect des standards de production et des conditions imposées par les politiques vigilantes de l'Union européenne qui interdit l'entrée de produits considérés comme toxiques. Dans ce cas précis, la contamination ne se mesure pas à l'aune de quelques seuils ou plafonds dépassés par une substance, mais simplement par des manquements vis-à-vis d'un cahier des charges desquels résulte une disparition du marché :

73. « Les camarades de l'assemblée du Valle Medio me disaient la même chose, qu'ils sont en train de perdre la certification internationale pour pouvoir mettre leur fruit qu'ils produisent comme province, comme localité euh… parce que maintenant qu'on fait de l'hydrofracture chez eux, en Europe ils te l'acceptent pas comme fruit bio même si tu fais attention à la manière de produire sans utiliser… avec les poisons [les phytosanitaires] pour, pour produire le fruit. Si dans ta région on fait de l'hydrofracture, c'est fini, ils ne te, les marchés européens ne te l'acceptent pas comme fruit de bonne qualité. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

Une retraitée de l'enseignement secondaire, intégrant des espaces assembléistes, parle d'une troisième modalité de la disparition. Elle évoque un contraste qui suscite l'étonnement ou plutôt le dérangement, voire le rejet. Cette femme explore même une gamme d'émotions pour partager le décalage ressenti : peine, tristesse, ça donne envie de pleurer. Et finalement,

la *chacra*, la matrice productive est remisée au passé au point qu'elle le marque d'une sentence solennelle : Allen fût.

> 74. « Moi par exemple quand je vais, avec toutes les tours parce que tu devais passer par une route avec toutes les tours. Bon, quand j'ai vu les tours en plein milieu des *chacras* et toutes les pommes déjà *moscada*s, ça te donne envie de pleurer. Ça fait de la peine, tellement de peine parce que moi j'ai connu les *chacras* depuis toute petite parce que nous venions avec ma famille en vacances depuis Buenos Aires. On avait de la famille. Et voir aujourd'hui ce que c'est que le déboisement, on appelle ça le déboisement, ça rend très, très triste. Tellement, tellement de tristesse et voir que, que ça se, que ça se solutionne pas. Que tous les gens, ce qu'ils ont fait aux gens d'Allen… Je veux dire, Allen fût. » (AL, enseignante retraitée, Neuquén, 2018)

Pour résumer, la limite économique structurée par les vergers s'efface donc trois fois. La première par la transformation des *chacras* en terrain vague où, à la place des pommiers et des poiriers, s'élèvent des tours de perforations, courent des aqueducs et stationnent des camions-citernes et autres réservoirs. Le terrain vague se manifeste encore lorsque les travailleurs, les *chacareros*, abandonnent leur ouvrage, qu'ils soient trop vieux et cherchent une solution pour tirer un dernier profit de leur activité, ou trop jeunes sans attrait pour la fruiticulture. En d'autres termes, la première modalité de la disparition tient à la destruction du capital productif incarné par les arbres fruitiers. La seconde fois, la limite s'estompe lorsque la production ne trouve plus de destinations. Ces deux modalités purement économiques se saisissent peut-être plus facilement si l'on indique que ce qui disparaît, c'est les moyens (les capitaux) et les fins (le marché). Le troisième effacement, avancé par l'assembléiste retraitée est peut-être le plus conséquent. Il consiste en cette rétrogradation de la *chacra* au statut de trace mémorielle dont la tonalité affective a changé. Naguère, la *chacra* comme horizon économique suscitait de la joie, du plaisir, mais aujourd'hui elle génère une nouvelle gamme de sentiment nostalgique (la *peine*, la *tristesse*). Il ne s'agit pas de dire qu'une limite économique qui se vit uniquement sous la forme de la remémoration perd de sa force ou de sa pertinence. Ce serait bien plus probablement l'inverse. La mémoire de l'événement, c'est-à-dire la connaissance du précédent, pose toujours la possibilité d'une réitération, d'un renouveau possible. C'est parce que la matrice productive fruiticole a existé, que les militants ont le souvenir de son existence, qu'elle est source d'un attachement pour eux, qu'elle persiste sous la forme d'un « possible advenu non-advenu ».

5.3.2. Déformations

Dans le Valle de Uco, l'oasis centre de Mendoza, la matrice productive essuie des critiques relatives à l'épandage de produits chimiques sur les vignobles et vergers. Cependant, plutôt que de parler des produits phytosanitaires (*agrotóxicos*), les militants, pour la majorité des assembléistes, insistent plus volontiers sur les épandages (*fumigaciones*), c'est-à-dire sur cette chimie qui se déverse du ciel, depuis ces avions monoplaces qui volent en rase-motte en frôlant les cimes des arbres fruitiers et des vignes.

Cette attention particulière aux fumigations tient à deux raisons : les précédents de contamination dus à ce procédé d'épandage dans le reste du pays et un événement

conjoncturel du survol d'un avion répandant des substances phytosanitaires sur les cultures du Valle de Uco. Ce militant du Valle insiste longuement sur les maladies contractées par les populations rurales exposées à cette autre frontière de l'extractivisme :

> 75. « Le problème des fumigations nous a laissé très… je sais pas si traumatisés, mais très touchés par la question qu'il y a dans le centre du pays où ils ont fumigé pendant des décennies et les grands problèmes génétiques dans cette zone, avec à chaque pâté de maisons des enfants qui ont un cancer, chaque pâté de maisons il y a quelqu'un avec une *spina bifida*, des gens qui naissent avec quatre pattes et tu le vois dans un documentaire et tu te dis que ça se passe dans un autre pays. Et on n'en parle pas. Parce qu'on ne veut pas dire que les phytosanitaires génèrent ces choses, alors que les grands scientifiques au niveau mondial [disent] que le glyphosate génère ce genre d'altération génétique et on continue de l'utiliser près des écoles ou sur les écoles… Donc, il y a cette peur ici. Ici à Mendoza, il n'y a jamais eu un avion et le voir, ça a généré beaucoup de craintes. Donc, euh… savoir qu'il faut être attentif qu'il faut continuer à se battre parce qu'on ne veut pas que, plus tard, génétiquement commence à apparaître plus de cas de cancer, plus de gens avec des *spina bifida,* par exemple qui est l'une des déformations les plus classiques. » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

Ce témoignage interpelle à plus d'un titre. Premièrement, il permet d'identifier les principaux avatars de l'extractivisme constamment présents à l'esprit des militants, notamment dans le cas des environnementalistes mendocinos. Dans cette province, la défense de l'environnement a été initiée contre la mine à ciel ouvert, à laquelle s'est ajoutée ces dernières années la contestation de l'exploitation des hydrocarbures non conventionnels par le biais de la fracturation hydraulique et de l'utilisation indiscriminée des produits phytosanitaires. Ainsi, il permet de cerner une espèce de généalogie de l'extractivisme et de dresser des connexions entre les luttes. Deuxièmement, cet individu s'attarde avec force détail sur les pathologies, à travers les malformations génétiques qu'il liste, liées à l'épandage des herbicides comme le *Roundup* par exemple. Au thème généalogique, s'ajoute donc une problématique de l'engendrement. Troisièmement, ce souci des pulvérisations chimiques est toujours pensé en rapport avec le travail, c'est-à-dire les conditions de production, donc d'exploitation, et les patrons d'accumulation capitaliste. C'est en raison de leur degré de « conscientisation » accrue que les assembléistes, mais aussi des producteurs (bio pour la plupart), se sont mobilisés dans le courant de l'année 2018 pour contester l'épandage aérien des produits phytosanitaires dans le Valle de Uco.

À ces militants qui dénoncent l'usage des produits phytosanitaires dans les cultures, la contre-critique consiste à se gausser de leur hypocrisie. En effet, lorsqu'ils défendent les « matrices productives », les militants entérinent en même temps les pratiques agricoles qui leur permettent d'exister, passant, entre autres, par l'usage des produits chimiques. D'une part, ils se défendent d'une telle compromission. Leur engagement pour les matrices agricoles n'est pas envisagé dans la perspective de les conserver telles qu'elles sont actuellement comme il sera précisé dans la prochaine section. D'autre part, ils reconnaissent que les pratiques agricoles ne sont pas plus louables que d'autres formes extractivistes telles que la mine ou les hydrocarbures, mais ils estiment qu'elles relèvent d'une stratégie délibérée de la part des pouvoirs publics organisant les mauvaises pratiques. Ces pouvoirs publics sont accusés à la fois de susciter une crise agricole dans la province, en ne payant pas le juste prix, en ne subventionnant pas les exploitations et à la fois d'encourager un mode de production

intensif qui requiert l'usage de ces produits phytosanitaires. Pour cet assembléiste, par exemple, il y a d'abord un problème de gestion de la temporalité, d'une création artificielle de l'urgence de traiter les plantes :

> 76. « À l'époque, nous avons aussi dû gérer la question des fumigations [¡oh! Une camarade lance une exclamation de douleur]. Et ça a été un thème très difficile à traiter, disons. De faire comprendre aux gens que c'était dangereux dans tous les cas. Parce que les fumigations, dans la manière qu'ils voulaient les faire… Parce que ça a aussi été un problème tel que le gouvernement et une partie de l'INTA n'ont rien fait de toute l'année, et quand il y a eu tout le bordel, ils ont dit bon, maintenant qu'on est en retard, on va fumiger avec des avions. Mais durant toute l'année, t'as rien fait. Je veux dire, tu voulais en arriver à cette situation. Parce que t'avais planifié durant l'année, ce serait pas nécessaire de fumiger de cette manière. » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

Il poursuit en dénonçant, une fois de plus, l'existence d'intérêts opaques. La campagne tardive d'épandage des produits phytosanitaires tient, selon lui, d'une volonté de profiter de la crise structurelle de la viticulture, renforcée par une aggravation conjoncturelle liée aux retards des traitements des vignes, pour réaliser un profit tout en le camouflant en une économie d'échelle pour le producteur. Cette détresse organisée du secteur rend d'autant plus difficile le travail de conscientisation mené par les assembléistes. Et, en parallèle, elle facilite l'expansion de la logique de rentabilité. L'impératif environnemental de préservation et de protection de l'eau, mais aussi des cultures, est dépassé par les nécessités quotidiennes de survie des producteurs privilégiant les raisonnements en termes de coût-avantage. Au-delà de cette contradiction entre ces logiques environnementale et marchande, c'est encore les modalités de l'épandage et de contrôle qui inquiètent cet assembléiste.

> 77. « C'est beaucoup plus difficile de dire aux gens "Écoute, il faut commencer à réguler ce secteur parce que ça ne, ça ne fonctionne pas non plus. Sur le plan environnemental, ça fonctionne pas." En fait, il y a beaucoup de gens qui tombent malades en travaillant dans les *fincas* et parce qu'ils font partie des gens qui fumigent. Parce que dans les *fincas* on épand le *Roundup*, on le répand sans contrôle. Beaucoup de gens n'ont pas l'équipement nécessaire, tu vois ce que je veux dire. Ça tombe au sol, ça finit dans les ruisseaux avec lesquels on irrigue. Il n'y a pas de contrôle en réalité. On ne sait pas ce qu'il se passe […]. Mais c'est beaucoup plus difficile de le faire comprendre au reste de la communauté, n'est-ce pas, que c'est un problème à réguler. Beaucoup de producteurs vont donc devoir y consacrer plus d'argent parce que c'est nécessaire… » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

En résumé, cette peur des déformations suscitées par l'usage des produits toxiques dans les pratiques agricoles est équivoque. Les militants partagent cette crainte des maladies qui peuvent apparaître en raison de l'usage indiscriminé de substances toxiques dans les vignobles, crainte fondée sur un événement (une fumigation aérienne en 2018) et des précédents (dans les provinces productrices de soja). Cette crainte les contraint à reconnaître que la matrice qu'ils défendent n'est pas exempte de critiques puisqu'elle mobilise elle aussi la puissance de la pétrochimie. Mais, finalement, cette peur et ces mauvaises pratiques sont ramenées à une question de gestion et d'organisation de la production de la part des pouvoirs publics.

*

* *

Les deux peurs des récits sur les matrices agricoles diffèrent de celles recensées pour les récits de l'eau. La pénurie et la contamination de l'eau ont des conséquences sur les *chacras* ou les vignobles. Mais les peurs sont celles de la disparition et de la déformation, la première étant directement liée à l'extractivisme des hydrocarbures et la seconde à celle des monocultures intensives. Toujours est-il que ce sont des phénomènes dont ils témoignent directement ; les *chacras* sont en cours de remplacement et les vignobles comme les vergers sont arrosés par les produits phytosanitaires.

5.4. Tensions : des matrices extractivistes ?

Le récit des matrices productives est celui qui offre le plus de prise à la critique, aux reproches et aux remises en cause. À Mendoza comme dans l'Alto Valle, les plantations sont le résultat d'une modification drastique des conditions naturelles originelles, du moins celles auxquelles les immigrants européens et *criollos* ont été confrontés à leur arrivées et qui ont permis de développer respectivement les oasis et le Valle. Parmi les tensions les plus saillantes, l'usage des produits phytosanitaires sur des plantations est l'une des premières mentionnées. Elle consiste à reconnaître que les matrices productives défendues contre les industries des hydrocarbures consistent principalement en monocultures ayant pour corollaire une concentration de la terre et l'existence d'un capitalisme agroindustriel orienté vers l'exportation, donc vers la globalisation, plus que vers le marché interne. L'autre tension de ce récit tient à l'existence d'un passé industriel lié à la pétrochimie, à Neuquén comme à Mendoza. Ce n'est pas, en soi, surprenant étant donné la proximité des gisements d'hydrocarbures exploités respectivement dans la steppe de la première et dans le sud de la seconde depuis plus d'un siècle. Toutefois, cette tension se fait plus aigüe dans le cas de l'Alto Valle du río Negro et donc elle sera abordée à partir des explications des militants de cette région.

5.4.1. La critique de l'Alto Valle moderniste

L'Alto Valle où les oasis ne sont-elles que ces havres agricoles où l'on cultive les pommes, les poires et le raisin dans une ambiance folklorique, traditionnelle, « authentique » ? Assurément non, et les militants n'hésitent pas à le dire eux-mêmes. La perspective de lutter contre le *fracking* est aussi le moyen de prendre conscience que les villes de l'Alto Valle font partie de ces *pueblos fumigados*, ces villes arrosées par les produits chimiques utilisés pour « protéger » les cultures des mauvaises herbes et des pestes. Svampa se rappelle :

> « Chaque fois qu'ils traitaient [les *chacras*], mon père criait de fermer les portes et les fenêtres. Nous aidions tous à rameuter les chats et les chiens à l'intérieur de la maison.

> L'épandeur passait très près, éclaboussait les vitres et pendant plusieurs jours, on pouvait sentir l'odeur pénétrante du poison. Quand c'était des pesticides très puissants, on ne pouvait toucher à rien pendant une quinzaine de jours, et nous voyions des oiseaux morts flottants dans l'*acequia*. »[354]

Une assembléiste du Valle, cette fois, décrit une même expérience de prise de conscience. Alors qu'elle fait un inventaire à la Prévert des diverses facettes de l'extractivisme pétrolier sur les rives du río Negro, et comment toute la vie quotidienne s'articule autour de cette activité, elle formule aussi une critique de l'emprise de la fruiticulture :

> 78. « En réalité, je ne suis pas non plus d'accord que tout tourne autour des *chacras*. Ça a été une autre découverte. Tout n'est pas bon avec les *chacras*. Euh… Bon, une découverte un peu tardive. Mais bon, on se rend compte aussi quel genre d'activités est l'activité fruiticole, comment historiquement elle est arrivée à Allen, ou dans le Valle. Je veux dire, une activité fruiticole qui se pratique, qui s'est transformée, en plus d'une… d'une activité productive, primaire, avec la nature, mais pour l'intégration [au marché] et tout le reste, c'est une activité agroindustrielle. Donc, commencer aussi à se questionner, au sein même de l'assemblée, parce que des discours différents ont commencé à se manifester dans l'assemblée de Allen ; euh… à questionner ça, à questionner ce que nous disons, à remettre en question euh… les points de vue que nous avons, n'est-ce-pas ? À se confronter à nous-mêmes. Je veux dire, moi je me suis confrontée au fait que ce que je pensais de la fruiticulture et j'ai commencé à ouvrir les yeux. Euh… Donc, me rendre compte que l'activité fruiticole est aussi hautement polluante et que, aussi, comme ça a été le cas dans la région, disons, le principal objectif poursuivi c'est celui de la rentabilité. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

Elle se concentre d'abord sur une critique ciblée contre le modèle extractiviste. Toutes les activités productives, y compris la fruiticulture, deviennent suspectes à partir du moment où elles sont orientées vers l'intégration au marché et animées par une logique de rentabilité. Elle constate que c'est l'industriel dans l'agro, la recherche d'efficience et de productivité à travers les économies d'échelles, l'approvisionnement en pommes et en poires standardisées, l'usage de produits phytosanitaires, qui caractérisent l'Alto Valle plus qu'une production paysanne. On retrouve le même sentiment d'un calcul, l'étrange impression de quelque chose d'artificiel dans les quadrilatères dessinés par les *chacras* dans le roman de Svampa. Dans le récit qu'elle livre de ses souvenirs, elle souligne le caractère ambivalent de la *chacra* familiale, de celles des voisins, de celles des amis. Dès l'enfance, la fratrie Svampa remarque que l'horizon dessiné par la vaste étendue rectangulaire des vergers ne peut empêcher le surgissement d'un sentiment d'exiguïté, comme si quelque chose contenait contre leur grès des arbres poussant à bonne distance les uns des autres :

> « La *chacra* pouvait être perçue comme un mur, avec ses rangées de peupliers qui nous protégeaient du vent implacable et, surtout, établissaient une limite au retour possible du plateau. Mais ces mêmes peupliers qui nous protégeaient réduisaient nettement l'horizon. Plus d'un pouvait ressentir une sorte de claustrophobie à l'intérieur de ces rectangles

[354] Svampa, 75: Trad. « Cada vez que curaban [las chacras], mi padre andaba a los gritos diciendo que cerráramos puertas y ventanas. Todos ayudábamos a traer gatos y perros adentro de la casa. La curadora pasaba muy cerca, salpicaba los vidrios de las ventanas y durante varios días podía sentirse el olor penetrante del veneno. Cuando se trataba de plaguicidas muy potentes, durante quince días no se podía tocar nada, y veíamos pájaros muertos flotando en la acequia. ».

réguliers, cernés par des peupliers et des *acequias*, divisés en sections, alignés en plantations soignées, marqués par le rythme inflexible de la nature. Il n'était pas étrange qu'avec mes frères, nous voulions rompre avec tant de symétrie, fuir vers d'autres géographies. »[355]

Si la chacra est d'abord perçue comme une forteresse, un mur protecteur, cette impression cède rapidement le pas. Ce que les enfants ressentent dans la forme géométrique et régulière qui délimite chaque verger n'est autre que la rationalité moderniste, dénoncée aussi par l'assembléiste, et qui a présidé à la conquête et à la répartition des terres dans les colonies. Comme ailleurs sur le continent, les arpenteurs puis les spéculateurs fonciers ont trouvé dans les angles droits des alliés de choix pour circonscrire les nouvelles propriétés de la terre. Dans cette entreprise de géomaîtrise, les rangées de peupliers ne sont que les gardiens des coups de crayon des hommes sur les cadastres. Par ailleurs, cette paix apparente masque autre chose : l'envahissement de ces espaces par une logique instrumentale et productiviste sur laquelle s'est fondée la fruiticulture dans le Valle. Le quadrilatère et les rangées, les voies et les routes qui se croisent perpendiculairement jusqu'à cette distance qui sépare chaque jeune pousse entrent dans une planification qui dépasse les berges du río Negro. Rien d'étonnant donc que ces descriptions glissent tendanciellement vers une critique de l'extraversion de la production et de son orientation vers le marché mondial comme le souligne l'assembléiste. Rien d'étonnant non plus à ce que, à Mendoza où l'aménagement a été pensé par les mêmes ingénieurs, les militants en viennent à des conclusions similaires. Mais pour certains militants, admettre que les *chacras* de l'Alto Valle participent elles aussi de ce patron de production orienté vers la monoculture intensive de pommes et de poires semble plus difficile, ou plus couteux. Ainsi de cette assembléiste qui élude à plusieurs reprises la question, en la détournant sur le problème des plantations de soja dans le nord du pays.

79. « – R : En réalité, le cas du soja est une forme de, de, d'invasion du sol à cause du problème des phytosanitaires. Parce qu'on répand beaucoup, beaucoup de phytosanitaires pour le… le soja c'est beaucoup de phyto. Donc, il y a des problèmes de santé terribles. Déformations à la naissance. Le soja… À Santa Fe aussi et à Entre-Ríos […], elles sont très lourdes les conséquences pour la santé. Malformations. Avortements. La question des avortements à cause des phytosanitaires c'est tout un problème. Le soja et les phyto…

– Q : Mais, dans les *chacras*, ils répandent des phytosanitaires ?

– R : Dans les *chacras* aussi ils répandent des phytos. Oui, oui […]. Oui aussi. Aussi. C'est tout un problème les phyto dans les *chacras*. Euh… moi, les pommes, les pommes aussi. Les pommes, ou je les pèle ou je les mange avec de l'eau et du vinaigre parce qu'il paraît que le vinaigre neutralise plutôt bien les phytosanitaires. Et avant je mangeais bien plus de pommes qu'aujourd'hui. Ou alors je les prends, aussi parce qu'il y a des *chacras* bio, qui ne répandent pas de phyto, et donc tu les as pour plus chères, mais, des fois, j'en prends qui viennent de là. Euh… c'est très difficile d'échapper à tout ça. Très difficile. Parce qu'ici par exemple, les *chacras* euh… où on cultive, euh… bon ce qu'on consomme quotidiennement, laitue, que sais-je, euh… roquette, tomates tout ce qui serait

[355] Svampa, 70-71: Trad. « La chacra podía ser vista como un muro, con sus alamedas que nos protegían del viento implacable y, sobre todo, establecían un límite al posible retorno de la meseta. Pero esos mismos álamos que nos protegían reducían notoriamente el horizonte. Más de uno podía sentir una suerte de claustrofobia en el interior de esos rectángulos regulares, cercados por álamos y acequias, divididos en bordes, alineados en prolijas plantaciones, marcado por el ritmo inflexible de la naturaleza. No era extraño que, con mis hermanos, quisiéramos romper con tanta simetría, huir hacía oras geografías. ».

à l'épicerie du coin de la rue. Il paraît qu'on pulvérise pas mal ici. Donc c'est oui un problème. » (AL, enseignante retraitée, Neuquén, 2018)

La rethématisation du récit des matrices productives dans l'optique d'une lecture extractiviste n'épuise pas toute l'étendue de l'autocritique que les militants sont capables de formuler à l'égard de ces récits fondateurs. Au-delà des immenses superficies (plusieurs dizaines de milliers d'hectares) occupées par les *chacras* mobilisant les sciences agronomiques et la pétrochimie agricole, cette activiste qui insistait sur la dimension réflexive du travail d'APCA compte aussi, au nombre des tares de cette forme d'agriculture, le phénomène historique de spoliation des terres des *lof,* communautés mapuce expulsées de ces régions à la suite de la « *Conquista del Desierto* » :

80. « Donc d'un autre côté, c'est comme s'il y avait une autre couche, ce serait euh… aussi commencer à voir la partie historique de tout ça. En d'autres termes, la fruiticulture a été permise par l'irrigation du Valle. D'accord. Comment sont-ils arrivés ici ces ingénieurs si géniaux ? Une fois que le territoire a été "préparé". Comment on l'a "préparé" ce territoire. Eh bien, grâce à la "*Conquista del Desierto*". Ce "Désert" qui était peuplé par le peuple Mapuce et que, hum, à certains d'entre eux, ici à Allen, doivent se trouver leurs os. Donc, commencer à prendre conscience de ça. Que l'on ne peut pas opposer la fruiticulture comme fondement pour qu'il n'y ait pas de *fracking* parce que ses origines obscures, sombres, sont tachées de sang. Je veux dire, la fruiticulture s'est, disons, reposée sur le sang du peuple Mapuce. Euh… Et… Et bon commencer à prendre conscience de ça, que disons, théoriquement, politiquement, historiquement on le sait, on l'a étudié, on le rapporte dans le discours, mais on finit par accepter la fruiticulture parce que semblerait-il que le Valle est né, que cette région s'origine de ça. Et on ne cesse pas d'oublier, on oublie jusque dans le discours, disons, implicitement, parce que c'est comme ça. On soutient le peuple Mapuce, on est contre Roca, on veut que le panneau de la rue change, euh… Mais on accepte la fruiticulture et donc en partie on accepte ça. Donc, non. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

La militante mentionne une contradiction particulièrement difficile à résorber. Attachée à cette matrice qu'elle trouve moins éprouvante, plus adéquate pour la terre, l'entreprise militante l'a néanmoins conduite à réaliser une amère réalité. Le terreau fertile sur lequel ont poussé les vergers est d'abord celui des os et du sang, de la guerre puis du génocide. Or, cette donnée s'entrechoque avec un autre pilier de la protestation qui consiste en la reconnaissance et en la défense des droits des peuples autochtones, parmi lesquels se trouve être les Mapuce. Accepter l'un, c'est renier l'autre. Évidemment, ce choix ne se fait pas. Il ne s'agit pas d'oublier le passé pour préserver une matrice productive. Pas plus qu'il ne s'agit d'exiger des réparations morales, symboliques ou pécuniaires, quitte à faire disparaître un tissu agricole, parce qu'il est fondé sur une expérience historique de spoliation. Le dilemme auquel est confrontée cette militante teste avant tout l'architecture éthique de chaque individu. Il n'y aurait aucun sens à opposer l'utilité que représente le maintien d'une matrice agricole en termes d'emploi ou de PNB (produit national brut) au bienfait qui découle de la restitution de ces terres aux communautés Mapuce. De la même façon, qu'il tombe sous le sens que tout devrait être mis en place pour éviter qu'une telle situation d'expropriation violente ne se reproduise. Il n'y a pas de place pour des calculs purement utilitaires ni pour la mise à jour d'une position morale surplombante. La seule vertu des questionnements que soulève cette épiphanie militante c'est celle d'engager un mouvement réflexif, qui sert de

tremplin à une nouvelle lecture de son monde quotidien et à de nouvelles façons de l'envisager.

5.4.2. L'envers pétrochimique de l'Alto Valle

J'ai recensé aussi, parmi les discours militants, la reconnaissance du fait que ce récit de l'Alto Valle entièrement dédié à l'horticulture et la fruiticulture relève, en quelque sorte, d'une vision enchantée. À diverses reprises au cours des entretiens, les militants exhument le passé industriel de la région. Cet assembléiste de l'Alto Valle s'attarde sur le cas d'Industrias Patagónicas (INDUPA), sise à Cinco Saltos depuis le milieu du XX^{e} siècle, produisant des fertilisants chimiques pour le secteur agricole de la région. Parmi toutes les substances travaillées par cette entreprise, il ne se souvient que de la soude caustique (hydroxyde de sodium) et surtout de la découverte de ce qu'un organe de presse militant désigne comme un « cimetière chimique de 53 hectares ». Sur l'ancien site industriel, des analyses ont mis en évidence l'existence d'un dépôt de 10 tonnes de mercure tandis qu'en 2006 un scandale a éclaté alors qu'un camion tentait de déplacer 200 tonnes de matières elles aussi contaminées par le mercure dans un site de décharge illégal[356].

> 81. « Ce qui s'est passé à Cinco Saltos c'est que hum… En premier lieu, une expérience qui existait déjà, qui malheureusement existe et qui euh… est très ancrée dans le l'esprit de la communauté […]. C'est une expérience antérieure d'une entreprise qui, de nos jours, opère comme Solvay INDUPA. INDUPA, c'est comme ça qu'on la connaissait à Cinco Saltos quand elle est arrivée […]. Elle a laissé comme passif environnemental, bon cette idée de passif environnemental [Il le dit pour lui], elle a laissé comme tragédie environnementale euh… la plus grande fuite de mercure d'Amérique latine, dans le cadre de sa production hein ? C'était une pétrochimique, elle produisait de la soude caustique en passant par d'autres produits chimiques qu'elle produisait en masse. […]. En fait, Solvay INDUPA a opéré dans plusieurs […]. Je crois que, Solvay, ses principaux sont liés au Brésil. Bon à l'époque parce que maintenant, va savoir… [comme une ritournelle sur le capitalisme financier]. Le fait est que, par le biais du chemin de fer, certains matériaux arrivaient à Cinco Saltos. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

Outre le passif environnemental, qu'il préfère requalifier de « tragédie environnementale », remodalisation d'un concept pourtant largement partagé dans la littérature académique et militante sur l'extractivisme, on note l'allusion désabusée à la globalisation qui perce dans ce témoignage lorsqu'il mentionne le chemin de fer, et les actifs brésiliens de Solvay INDUPA. D'une part, cette connexion avec la globalisation fait écho à celle de la matrice productive agricole de l'Alto Valle qui profite, on l'a vu, de l'inversion des saisons pour exporter ses poires et ses pommes lorsqu'elles viennent à manquer dans l'hémisphère nord. D'autre part, cette connexion dessine aussi un schéma d'enclave et de dépendance à l'égard de la pétrochimie forte pourvoyeuse d'emploi dans la zone :

> 82. « La pétrochimie a donné du travail à beaucoup de gens. Et… donc, une grande partie des gens ne la questionnait même pas. Tout le monde… la ville tournait autour de la pétrochimie […]. En fait, quand on commence à demander aux personnes âgées qui ont

[356] Observatorio Petrolero Sur, *El Alto Valle Perforado*, 75-77.

> participé ou travaillé à l'INDUPA comment cela fonctionnait... C'est comme s'il y avait très peu d'informations. Et cette idée de travail, n'est-ce pas ? C'est tellement important pour les gens. C'est tellement important pour tout le monde. Cela fonctionnait comme un cloisonnement, pour [les empêcher de] s'apercevoir d'autres choses qui leur arrivaient dans leur vie quotidienne à cause des produits pétrochimiques. Mais avec cette source de travail, tout était permis. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

La mobilisation du souvenir d'INDUPA n'a pas pour seul objectif de dresser un portrait misérabiliste de la ville de Cinco Saltos. L'enjeu n'est pas d'en faire une *zona de sacrificio* de plus à mettre au compte de l'extractivisme et du secteur pétrochimique. En fait, la remémoration de l'empoisonnement au mercure de toute une municipalité de l'Alto Valle sert plutôt à dresser une généalogie de l'extractivisme, ou l'un, INDUPA, engendre l'autre, le *fracking*. Le même assembléiste décrit ainsi avec quelles difficultés, lui et ses compagnons, ont tenté de cadrer le problème du *fracking* à partir de cette expérience commune, voire de forcer la révision de la mémoire de leurs congénères. Dans la vision qu'il livre de cette œuvre de sensibilisation, ou de conscientisation, il insiste sur l'importance de recomposer la mémoire, de se réapproprier une certaine histoire de l'industrialisation de la région qui ne soit pas toute entière tournée vers l'équation qui assimile l'usine au travail et donc à l'accès à une société de consommation.

83. « C'est quelque chose de compliqué qui a servi, si on veut, comme un déclencheur n'est-ce pas ? Comme une, comme une trace que la communauté… […]. Et c'était important, c'était indispensable de le prendre en compte parce qu'une grande partie de l'Alto Valle ne savait rien de cette histoire d'INDUPA, par exemple. Donc, au moment où nous, défendre l'eau et la vie, forcément avant de parler du *fracking* ou d'expliquer que le *fracking* arrivait, parce que c'était de la fantaisie pour la majorité de la population, fallait le relier à l'expérience d'INDUPA, que l'on connaisse l'histoire d'INDUPA. Parce que sinon, il n'y avait aucune trace. Mais le problème c'était que personne ne connaissait l'histoire d'INDUPA. Et pourquoi personne ne connaissait l'histoire d'INDUPA ? Donc, de là, il y avait un gros travail à faire afin d'associer INDUPA, le *fracking*, disons […] que le *fracking* c'est… un problème tragique, au travailleur qui a reçu son salaire d'INDUPA pendant plusieurs décennies parce qu'elle lui donnait du travail. Et ça lui importait peu qu'elle lui laisse du mercure. Peut être que toute sa famille est morte de déformation, mais ça lui importait pas et il continue de se réjouir qu'INDUPA lui a donné du travail ni que Cinco Saltos est devenue ce qu'elle est après le départ d'INDUPA. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

Dans son roman, Maristella Svampa fait également allusion à cet Alto Valle de l'envers, où le sanctuaire fruiticole côtoie les puits de pétrole. En effet, depuis les années 1970, le gisement Estación Fernandez de Oro est exploité. Quand bien même la production reste marginale en comparaison de la province voisine de Neuquén, sa présence est suffisamment notable pour faire l'objet d'une anecdote qui tourne autour d'une torchère qui reste allumée jour et nuit :

> « À moins de cinq cents mètres de l'endroit où j'ai vécu jusqu'à mes 18 ans, dans un creux de pierre et de boue, il y avait une carrière qui, lorsqu'elle était inondée, se transformait en un grand marécage [...]. Une petite usine YPF y a été installée, où on a commencé à éventer le gaz jour et nuit. C'est une torche qui crache du feu dans le ciel, et que les voisins ont commencé à l'appeler banalement "la flamme". La flamme traverse mon adolescence et survit à mon départ de l'Alto Valle. C'était étrange d'être en pleine campagne et que le ciel soit éclairé la nuit. Mais elle comme l'usine de gaz, toutes deux avec leur présence

> permanente, sont devenues une partie naturelle du paysage, comme les fossés d'irrigation et les peupliers. A cause de la flamme, nous n'avons jamais connu l'obscurité totale. Avec les années et la distance, il m'arrive de l'oublier, et lorsque j'arrive le soir sur la route 22, je me demande ce qu'est cette lueur dans le ciel, jusqu'à ce que le souvenir de sa présence perpétuelle s'installe à nouveau. »[357]

La torchère à laquelle fait allusion l'auteure semble être bien plus qu'un détail littéraire. C'est une icône récurrente des discours militants généralement classés parmi les *molestías* (désagréments, nuisances, gênes), mais aussi producteur de *contaminaciones* (pollutions, contamination). Pourtant, dans cet extrait, elle attribue des propriétés assez singulières à la torchère. Celle-ci se caractérise en premier lieu par sa proximité (à cinq cent mètres) et sa familiarité puisqu'elle l'accompagne jusqu'à sa majorité (« elle traverse toute mon adolescence »). Compagnon pour l'adolescente, la torchère l'est aussi pour les riverains qui l'ont rebaptisé du nom de *llama*, la flamme. La familiarité éprouvée par la romancière n'est plus seulement le fait d'une relation privilégiée entre une jeune femme et ce détail de jeunesse, mais un sentiment partagé par une communauté pour qui la *llama* est un élément de plus du paysage, presque naturalisée. Enfin, cette proximité et cette familiarité sont redoublées par une sorte d'intemporalité. Elle est ce genre de détail qui s'estompe sans jamais s'effacer complètement et dont une simple réminiscence, un vague souvenir ou alors simplement un écho diffus comme une lueur à l'horizon dans la nuit suffit à rappeler la conscience. Cette flamme domestiquée s'est, en quelque sorte, sédimentée dans le for intérieur de l'auteure qui ne peut s'empêcher de se rappeler ce qu'elle est et ce à quoi elle renvoie. Car, comprenons bien que cette flamme qui brille dans l'obscurité n'est jamais autre chose qu'une métonymie pour le complexe pétrochimique qui accompagne les *chacras* depuis plusieurs décennies maintenant.

Conclusions. Faire jouer des pratiques économiques incompatibles

Ces récits sur les limites économiques dans l'Alto Valle et dans les oasis mendocinas ne se résument pas à la défense d'un mode de production et d'une organisation sociale et politique qui en serait tributaire. Plus encore, ces récits se présentent rarement sous la forme d'une fresque économique dans laquelle les militants abondent en chiffres, en hectares consacrés à l'agriculture, en tonnes de fruits produits, en litres de raisins pressés, etc. Pour eux, les matrices agricoles relèvent de l'évidence et cette évidence se veut historique puisqu'ils ne cessent de s'en souvenir, de se rappeler, de mettre sous les yeux des traces.

[357] Maristella Svampa, *Chacra 51: regreso a la Patagonia en los tiempos del fracking* (Buenos Aires: Sudamericana, 2018), 111-12. Trad. « A menos de quinientos metros de donde viví hasta los 18 años, en una hondonada de piedra y barro, había una cantera que cuando se inundaba se convertía en un gran pantano […]. Ahí se montó una pequeña planta de YPF donde comenzó a ventearse gas día y noche. Se trata de una antorcha que escupe fuego a cielo abierto, y a la que los vecinos comenzaron a referirse genéricamente como "la llama". La llama recorre toda mi adolescencia y sobrevive a mi partida del Alto Valle. Era extraño estar en medio del campo y que el cielo estaba iluminado por las noches. Pero tanto ella como la planta de gas, ambas con su presencia permanente, llegaron a ser parte natural del paisaje, como las acequias y los álamos. A causa de la llama, nunca conocimos la oscuridad total. Con los años y la lejanía, a veces la olvido, y cuando llego de noche por la ruta 22 me pregunto qué es ese resplandor en el cielo, hasta que el recuerdo de su presencia perpetua vuelve a instalarse. ».

Comment noter la présence des hydrocarbures s'il n'y avait les *chacras* ou les vignobles pour la questionner ? Car c'est aussi là l'intérêt de ces récits sur les limites économiques. Ils ne servent pas qu'à raconter, à imposer une version, une vision hégémonique de ce qu'est le monde ordinaire. En racontant, ils réfléchissent. En narrant le territoire, en le lisant à partir de ces matrices productives, ils exercent une réflexivité ancrée, concrète, et décrivent les contours de leur société. L'engagement dans ces histoires partagées ne va pas sans questionner les représentations forgées par les militants pour leur cause. L'action collective, en confrontant les points de vue et en invitant à formuler des arguments en faveur et contre la cause, contient ce germe de la réflexivité. *In fine*, ces limites économiques demeurent légitimes. Elles nécessitent néanmoins des arrangements pour résorber les tensions et pour parer aux peurs qu'elles suscitent actuellement.

CHAPITRE 6. La Mapu : un essai d'anthropologie symétrique pour une limite subalterne

Le troisième récit mobilise la pensée des Mapuce et sa relation symbiotique avec le territoire. Pour saisir l'importance de ce récit, il faut d'abord considérer la trajectoire historique et spécifique de ce peuple indigène du nord de la Patagonie. La lutte des Mapuce puise ses origines dans la volonté de mettre fin à leur invisibilisation (*invisibilización*) et le silence (*silenciamento*) dans lequel ils sont plongés depuis la « *Conquista del Desierto* » (6.1). Ensuite, si j'ai choisi de présenter la Mapu comme *un* récit, il faut garder à l'esprit qu'en vérité il existe une multiplicité d'histoires du territoire et qu'il s'agit donc d'un récit dont il faut évaluer la nature scalable, c'est-à-dire ses variations d'échelle[358]. La seconde section propose donc une discussion du concept de « territoire » des Mapuce qui se distingue du sens commun attribué à ce vocable (6.2). Une fois posés ces éléments intimement liés à la cosmologie mapuce, la section suivante tentera de préciser la peur autour de laquelle s'articule ce récit : celle du silence. Il deviendra évident que celle-ci est liée à l'expérience historique du peuple Mapuce, comme nation soumise et réprimée pendant plus d'un siècle, tout en tentant de dégager le rôle particulier joué par les entreprises hydrocarbures dans l'entretien de cette crainte (6.3). Enfin, comme pour les autres récits, la dernière section fera ressortir quelques points de tensions entre ce récit et ceux relatifs aux bassins versants et aux matrices agricoles (6.4).

6.1. Les renouveaux indigénistes latino-américains

Comme ailleurs sur le continent américain, l'expansion des États coloniaux se fait aux dépens des peuples indigènes, mais dans des temporalités très espacées. Dans la première moitié du XIX^{e} siècle, le futur territoire argentin est parcouru par des guerres civiles qui opposent des caciques locaux autour d'une querelle entre le centralisme de Buenos Aires et les autonomismes provinciaux, parfois avec des soutiens indigènes. L'espace maîtrisé du territoire se résume alors aux vallées du río Uruguay et du río de la Plata. Ce n'est que durant la seconde moitié de ce siècle, une fois un compromis établi entre la cité portuaire et son hinterland, que l'expansion reprend en raison d'un enchevêtrement de facteurs dont il serait vain de proposer une étude exhaustive, mais dont je mentionnerai deux éléments. D'abord, des prétendues vexations indigènes à l'égard des implantations de colons que ce soit sous la forme d'attaques ou de vols de bétail qui offriront des occasions de *casus belli*. Ensuite, à un niveau régional, l'Argentine se voit concurrencer dans l'annexion de territoire par son voisin chilien qui a lancé depuis le début des années 1860 sa « Pacification de l'Araucanie ». Mis ensemble, ces dynamiques favorisent l'émergence d'un parti belliciste et expansionniste

[358] Pour une discussion sur la question : Anna Lowenhaupt Tsing, « On Nonscalability. The Living World Is Not Amenable to Precision-Nested Scales », *Common Knowledge* 18, n^{o} 3 (1 août 2012): 505-24, https://doi.org/10.1215/0961754X-1630424.

argentin malgré l'existence de traités fixant des frontières avec des nations indigènes. Le versant oriental de la Patagonie du Nord est annexé par l'État argentin à la suite de la « *Conquista del Desierto* » (1878-1885) menée par le Général Roca depuis la vallée du río Colorado d'une part, et le Général Oloscoaga à la tête des divisions provenant du Cuyo, dans la province de Mendoza. Les campagnes militaires annexent progressivement les territoires au sud du río Salado (dans l'actuelle province de Buenos Aires), repoussant les populations locales dans les marges, au nom d'une « conquête du désert », qu'il soit compris comme un « désert » humain ou en termes de ressources.

Aujourd'hui, les débats autour de cette période expansionniste sont encore très intenses dans les champs intellectuels et politiques argentins et se cristallisent autour des terminologies employées pour désigner ce conflit (« *Conquista del Desierto* » contre « *genocidio* ») et de son enjeu mémoriel essentiel non seulement pour la constitution de « l'imaginaire national »[359] argentin, mais aussi pour la nation Mapuce et ses soutiens. Une position consiste à maintenir la thèse de la conquête d'un « désert » au nom d'une mission civilisatrice en niant l'existence des nations indigènes présentes quand elles s'autodésignent comme Mapuce, ou en défendant l'idée que la conquête militaire argentine n'est pas moins légitime que la conquête culturelle mapuce sur les régions de la Pampa dans ce qui est parfois qualifié « d'aracaunisation de la Pampa et de la Patagonie ». Cette seconde thèse consiste à nier leur « autochtonie » et parfois même leur « argentinité ». À l'inverse, certains défendent la théorie d'un génocide organisé et prémédité de la part du gouvernement argentin contre ces peuples premiers[360]. Ce détour historique est essentiel dans la mesure où il nous permet de mieux comprendre la structuration du territoire et les discours prononcés par les interlocuteurs rencontrés au cours du terrain qui y font systématiquement référence pour défendre une thèse ou l'autre. En somme, il s'agit de retenir que cette expérience historique produit un récit dominant de la Patagonie du Nord comme un « désert », c'est-à-dire un vide, ou plutôt un néant complet, qu'il faut occuper avec tous les artifices de la « civilisation » occidentale.

Chez les Mapuce du nord de la Patagonie argentine, les mémoires de la « *Conquista del Desierto* » ou de la « *Pacificación de la Araucania* » (1861-1883), et des exactions et des déplacements forcés de populations qui les ont accompagnés sont encore vivaces. En fait, elles constituent une trame narrative partagée par tous les *lof* dont aucun n'est, à proprement parler, « originaire » des régions centrales de la steppe où se concentre, aujourd'hui, le gros de l'exploitation des hydrocarbures non conventionnels. L'installation dans cette région est, en premier lieu, l'histoire d'une défaite militaire et d'un refoulement douloureux en dehors du territoire ancestral dans des terres peu hospitalières. Mais, quelle que soit leur origine, les Mapuce affirment que le *Kvmewe* (Comahue) est *leur terre*.

---

[359] Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Trad. par Pierre-Emmanuel Dauzat (Paris : La Découverte/Poche, 2002).

[360] Toujours est-il que quand bien même ces peuples ne seraient pas « originaires », mais « étrangers » à l'Argentine comme l'affirment certains secteurs, leur thèse est bancale à bien des égards. Premièrement, et considérant que les États américains actuels sont issus des conquêtes coloniales européennes initiées au XV^e^ siècle, l'argument ne tient pas. Toutefois, il est vrai que cet argument de « l'*aracaunisation* de la Pampa et de la Patagonie » est essentiellement destiné à miner les bases des revendications Mapuce, les autres nations indigènes ayant été exterminées ou presque.

84. « Rends-toi compte que les communautés qui vivent ici, depuis 80 ans, depuis 90 ans ont été expulsées d'autres endroits. C'est au début des années 1900 que les communautés ont commencé à échouer ici. Certaines sont retournées du côté du Chili, expulsées à cause de la Conquête ["du Désert"], parce que la guerre était déjà terminée, depuis la Pampa jusqu'à ici, et d'autres sont venues de la zone de la Cordillère jusqu'ici [à cause de la "Pacification de l'Araucanie"]. Aujourd'hui, la zone centrale, la plus aride, et cette zone, c'est la zone la plus peuplée de communautés. C'est pas un hasard. C'est parce qu'en ce temps-là, c'était la pire terre. Et c'était la terre la plus convoitée. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Le sentiment identitaire mapuce est intimement lié à l'expérience des campagnes militaires du XIX[e] siècle puis aux politiques de spoliation des terres ancestrales et de relocalisation des communautés amérindiennes dans des réserves de Patagonie du Nord. En fait, l'ethnogenèse moderne de la nation Mapuce en Argentine ne peut se comprendre sans une redéfinition, par les instances gouvernementales de ce que signifie être un Amérindien, être un Mapuce dans le cadre de l'État-nation argentin. Dans *Memorias de expropriación*, Walter Delrio défend la thèse selon laquelle l'intégration de ces populations passe par l'élaboration d'une « matrice État-nation-territoire » traversée par une tension entre la prétention universaliste d'une Nation une et indivisible, composée de citoyens égaux en droit et occupant un territoire national d'un côté et des mécanismes de particularisation qui établissent une double altérité à l'égard de l'État-nation et du territoire national de l'autre[361]. Bien avant la conquête militaire, les traités passés entre l'État et les communautés mapuce produisent des « altérités externes » à la fois à la Nation et au territoire national. Les populations originaires sont alors qualifiées d'indigènes (*indigenas*), d'amis (*indios amigos*), de sujets (*indios súbditos*), d'émigrés (*emigrados*) du Chili ou de sauvages (*salvajes*). Avec l'annexion de la Patagonie du Nord au dominion argentin, les distinctions établies au moment de la « campagne civilisatrice » font place à des catégories de contrôles policiers où l'amérindien représente une « altérité interne » dont l'existence se conçoit dans le cadre d'une tribu (*el cacique y su gente*) identifié parfois par un ethnonyme[362], ou encore comme rebelle

[361] Walter Mario Delrio, *Memorias de expropiación : sometimiento e incorporación indígena en la Patagonia, 1872-1943*, Colección Convergencia (Bernal, Buenos Aires: Universidad Nacional de Quilmes, 2005).

[362] C'est en partie le jeu des ethnonymes qui a justifié l'idée, en Argentine, que les Mapuce sont des peuples venus du Chili, ayant conquis militairement ou culturellement les régions au sud du río Salado. Pendant plusieurs décennies, les « aborigènes argentins » étaient identifiés aux *Tehuelce*, *Pewence*, *Mamvlce*, *Wijice*, *Cazice* ou aux *Rankvlce*, tandis que les Mapuce étaient des « Chiliens ». Cette thèse d'une origine argentine ou chilienne des peuples amérindiens est assez bancale. Premièrement, il faut rappeler que les États américains actuels sont issus des conquêtes coloniales européennes initiées au XV[e] siècle, dont on sait qu'elles se sont faites au détriment des unités sociales et politiques préexistantes sur le continent. Si l'on ne considère que la période postcoloniale — ici post-hispanique — il n'en ressort pas moins que même si ces peuples n'étaient pas originaires de l'Argentine, qui n'existaient pas encore au demeurant, ils pré-existaient à l'existence de cet État sur les espaces au sud du río Salado, auquel s'ajoute des garanties entérinées par des traités qui ont été bafoués par les campagnes militaires successives. Deuxièmement, cette distinction entre Amérindiens chiliens et argentins (et l'on comprend ici l'absurdité de ces gentilités qui concentrent trois origines différentes) s'appuie en partie sur une répartition géographique incarnée par la Cordillère des Andes. Or, les travaux universitaires des dernières décennies insistent sur le fait que la chaîne de montagnes n'a jamais été une « frontière naturelle » et infranchissable, mais, à l'inverse, un espace de rencontre et d'échange. Troisièmement, enfin, le traitement en termes d'ethnie des populations amérindiennes de ces régions traduit une compréhension partielle de la logique identitaire Mapuce. Si l'on traite séparément l'inscription dans un groupe social ou dans une généalogie sans prendre en compte le phénomène d'identité territoriale, toute analyse de la logique identitaire Mapuce demeure incomplète.

(*rebelde*). Au même moment, les élites argentines s'engagent dans des débats relatifs à la citoyenneté, laquelle se fixe dans l'archétype du *porteño* : un homme blanc, propriétaire, éduqué et élevé dans la foi catholique et ayant des inclinations libérales. Les indigènes, récemment soumis, sont aux antipodes de ce portrait du « bon citoyen ». Dès lors, le problème de l'incorporation de ces populations devient celui de leur intégration à la Nation et de leur localisation dans le territoire national. Afin d'intégrer ces populations, les élites dessinent un projet qui consiste à « civiliser » les populations amérindiennes par la croix et le glaive, comme unique possibilité pour accéder à un statut plein et entier de citoyen. Le chemin vers la citoyenneté se fait, dans un premier temps, à travers l'évangélisation des populations souvent arrimées à des missions et, dans un second temps, par le service militaire qui permet de les « argentiniser ». Concurremment, ces populations sont invitées à se fixer dans des colonies pastorales ou agricoles afin de mettre en valeur le territoire. La matrice État-nation-territoire s'est ainsi édifiée sur la mise entre parenthèses des identités communautaires et territoriales des peuples premiers comme les Mapuce. L'évangélisation, l'enrôlement pour le service militaire et la servitude laborale au profit des grands propriétaires ont largement contribué à l'invisibilisation et la marginalisation de ces peuples au tournant du XX^{e} siècle de sorte que, graduellement, les indigènes « disparaissent » aux yeux de l'administration. Elle ne leur octroie plus de permis ou de titre d'occupation des terres, exproprie certains propriétaires (au nom d'une occupation illégale, pour favoriser des intérêts miniers, agropastoraux et infrastructurels, ou en raison de dettes), nie la réalité de la propriété communautaire ainsi que l'usage des patronymes d'origine indigène.

L'Histoire mapuce n'est pas seulement celle des mémoires de l'expropriation, mais aussi celle d'une résistance armée et culturelle continue depuis la bataille Tucapel (1553)[363] jusqu'aux renouveaux indigénistes des années 1990 à l'occasion des célébrations de l'arrivée des Européens dans l'Abya Yala, les Amériques en 1492[364]. Durant la seconde moitié du XX^{e} siècle, le peuple Mapuce a entamé un processus de récupération politique et culturelle avec la fondation d'instances représentatives dans toutes les provinces où il est encore présent. À Neuquén, la Confederación Indígena Neuquina, fondée dans les années 1970 et très liée au parti régionaliste du MPN[365] a laissé la place à une instance plus indépendante, la Confederación Mapuce de Neuquén (CMN), subdivisée en *Zonales* (des conseils régionaux au nombre de six : Pikunce, Xawnko, Ragiñce Kimvn, Pewence, Wjilice et Lafkence)[366]. À Mendoza, la principale organisation représentative est l'Organización Identitad Territorial Malalweche (OITM). Dans les deux provinces, ces organisations sont intégrées par des *lof* (communautés). Ces organisations s'adossent à des institutions comme le centre culturel Norgvbamtuleayiñ à Neuquén Capital pour revitaliser et renforcer l'identité mapuce à travers

[363] Pour un aperçu sur quelques-unes de ces résistances historiques : Adrián Moyano, *Crónicas de la resistencia mapuche*, 1. ed (San Carlos de Bariloche, República Argentina: Caleuche, 2007).
[364] Abya Yala est un mot d'origine kuna, un peuple premier du Panamá. En 1992, ce nom a été proposé par des leaders amérindiens pour désigner le continent américain en lieu et place de celui qui rend hommage à Amerigo Vespucci. Aujourd'hui, il est employé par les peuples et les organisations du continent qui contestent l'hégémonie épistémique des pays occidentaux même si, originellement, il ne renvoie pas à l'entièreté de la masse continentale.
[365] Carlos Falaschi, « La Confederación Indígena Neuquina. Reseña histórica – Parlamentos - Estatuto », La tierra indígena americana (Neuquén, Argentina: IREPS & ADPH, 1994).
[366] Une carte de ces *lof* et *zonales* est disponible en annexe (Carte 2 en page 561).

des ateliers d'enseignement du *mapuzugun* (la langue parlée par les Mapuce), ou d'initiation au tissage, à la médecine traditionnelle, à la danse, au chant, etc.

Surtout, les autorités mapuce recourent systématiquement aux ressources juridiques à leur disposition pour faire avancer la reconnaissance de leur existence en tant que peuple en général, et de chacun des *lof* en particulier[367]. Dans les discussions, au cours des entretiens ou dans les communiqués de ces organisations, les autorités mapuce invoquent une série de textes légaux pour défendre leur revendication. D'abord, la Convention 169 de l'Organisation Internationale du Travail qui est ratifiée en l'an 2000 par l'Argentine, portant sur l'autodétermination des peuples indigènes et la Convention sur la biodiversité de la même instance. Ensuite, au niveau national, ils s'appuient sur la Constitution argentine qui reconnaît la préexistence ethnique et culturelle des peuples indigènes et leur octroie, en ce sens, le droit à une éducation bilingue et interculturelle, à une personnalité juridique en tant que communauté et à la propriété communautaire de la terre. À l'échelle nationale, encore, la *Ley 26 160*, promulguée en novembre 2006, encadre la politique de recensement des communautés indigènes et d'adjudication des terres à celles qui en font la demande. À ce niveau sectoriel, les membres des instances représentatives de ces peuples participent aussi de l'Instituto Nacional de Asuntos Indigenas (INAI) et du Consejo de Participación Indigena en charge des relevés territoriaux à travers le pays. Les fonctionnaires de l'INAI sont chargés des *relevamientos territoriales* préalables à l'octroi des terres qui relève d'une décision de justice. Le relevé territorial n'est, en ce sens, ni un recensement ni une mesure du territoire. C'est un processus qui doit déterminer l'usage actuel, traditionnel et public d'un territoire revendiqué[368]. Par usage actuel, la loi entend une occupation des terres au moment de la sanction de la *Ley 26 160* ; par traditionnel (et non ancestral) elle se réfère aux signes matériels et symboliques reconnaissables dans le territoire et renvoyant à des aspects culturels ou relatifs à la cosmovision indigène ; et par public, elle désigne un usage attesté par un tiers. Enfin, ces dispositions sont parfois réaffirmées au niveau provincial, comme à Neuquén avec l'article 53 de la Constitution de 2006, et même municipal. Dans cette province, la ville de Zapala a, par exemple, introduit dans sa Charte organique une référence au caractère interculturel de la municipalité.

Ces cadres normatifs sont à l'origine d'une série de concepts juridiques sur lesquels s'appuient les revendications des peuples premiers. Premièrement, plusieurs textes reconnaissent la validité de la propriété communautaire comme une forme alternative de propriété. À l'inverse de la propriété privée, héritée de l'idéal bourgeois et individualiste des Lumières, ce droit fonde des entités communautaires à accéder, à préserver et, le cas échéant,

[367] Sur le cadre juridique, se référer à Maria Piciñam et al., « Propuesta para un Kvme Felen Mapuce » (Neuquén, Argentina: Confederación Mapuce de Neuquén, 2010), 23-29.

[368] Ce processus s'achève avec la remise d'un dossier comprenant : un questionnaire sur la situation socio-communautaire (CUESCI) ; des registres cartographiques relatifs à l'occupation actuelle, traditionnelle et publique du territoire et la situation cadastrale (relevés topographiques, propriétés, activités autorisées, etc.) ; un rapport sur l'histoire de la communauté et sa relation avec le territoire d'un point de vue anthropologique ; un avis juridique réunissant les antécédents et décisions juridiques et administratives relatives à ces terres ; et, enfin, une résolution administrative qui entérine ou non dans leur entièreté les revendications de la communauté. Il est à noter que plusieurs de ces étapes exigent la participation active des membres de la communauté et la mobilisation d'équipes d'investigations pluridisciplinaires.

à étendre cette propriété communautaire dans le temps (vers les générations futures et éventuellement pour demander des dédommagements) et l'espace (s'il s'avère que la délimitation originelle a été sous-évaluée). La possibilité d'une telle propriété communautaire est, deuxièmement, dépendante d'une reconnaissance juridique des communautés originaires. Toute propriété communautaire est attribuée à une entité disposant d'une autonomie juridique qui lui permet de s'administrer selon les normes édictées par ses institutions et ses coutumes tant que ces règles ne contreviennent pas aux droits fondamentaux des êtres humains. De cette façon, certains domaines régis par le droit civil peuvent être amendés par cette autonomie juridique. Troisièmement, la possession d'une propriété communautaire et la reconnaissance d'une autonomie juridique autorisent les communautés indigènes à réclamer un droit à la participation et à l'autogestion lorsque des activités sont entreprises dans le cadre délimité par ces deux concepts juridiques. Quatrièmement, enfin, aucun de ces concepts ne s'entend sans la notion de territoire comme espace social, culturel et écologique dont l'existence ne se confond pas avec celle de propriété privée dans l'absolue.

Les Mapuce affirment détenir une relation particulière avec la terre en tant que leur ethnonyme signifie justement « les gens du territoire », « le peuple de la Terre » (*mapu* : territoire/Terre ; *ce* ; gens/peuple). C'est dans ce lien à la terre que j'ai identifié un troisième récit, la troisième limite à l'action posée par ceux qui s'opposent à l'extraction d'hydrocarbures dans ces régions. Il faut maintenant préciser ce qui est dit, par les Mapuce, lorsqu'ils évoquent la Mapu, *leurs territoires*, afin de comprendre comment ce récit fonctionne comme limite à l'expansion des activités des industries du gaz et du pétrole.

6.2. Au-delà de la terre

Dans cette section il s'agira de préciser la polysémie du concept de « territoire » pour les Mapuce selon que l'on se place au niveau du peuple-nation Mapuce, de certains de ces groupements, des *lof* ou même des individus. Je m'attarderai ensuite sur le cas du *lof* Campo Maripe pour analyser les processus qui rendent évident l'attachement au territoire dans un contexte marqué par l'irruption des industries des hydrocarbures. Le dernier paragraphe traitera plus directement des implications cosmopolitiques du concept de « territoire » à travers ses liens avec la connaissance et le corps.

6.2.1 Territorio : scalabilité d'un concept mapuce

Dans une thèse consacrée à la cosmopolitique mapuce, l'anthropologue brésilienne Karine Narahara relève que les Mapuce opposent le concept de « territoire » à celui *wigka*[369]

[369] Le mot *wigka* désigne, de manière générique, les non Mapuce. Mais il est plus souvent utilisé, de façon péjorative, à l'égard de toutes les entités considérées comme usurpatrices. *Wigka* renvoie aux États nationaux argentin et chilien, aux entreprises extractivistes, éventuellement au capitalisme et aux forces d'exploitations, etc.

de « terre »[370]. Là où la « terre » renvoie à l'idée d'un espace arpenté, mesuré et enregistré dans un cadastre, c'est-à-dire comme support pour des activités productives ou comme lieu de travail, en tant que capital dont on peut tirer un profit, le concept territorial des Mapuce comprend une dimension sociopolitique et cosmologique qui ne se réduit pas à la terre comme instrument. En fait, dans la bouche d'un Mapuce, le mot *territorio* acquiert un sens polysémique. Il renvoie d'abord au cosmos mapuce tout entier. Le territoire désigne *Waj mapu*, le « monde » dans son entièreté, le « cosmos », défini par ses divers plans d'existence interconnectés traversés par des *newen*, des forces vitales[371]. En tant que cosmos, le *Waj mapu* est représenté comme une série de sphères superposées les unes aux autres. L'une de ces sphères est représentée dans le *Meli Wixan Mapu*. Ce dessin désigne, au sens strict, les quatre parties du monde (les points cardinaux) et les quatre éléments fondamentaux : la jeune femme (*vjca*), le jeune homme (*wece*), l'ancien (*fvka*) et l'ancienne (*kuse*). C'est ce symbole qui est représenté sur le *Wenu Foye*, le drapeau du peuple-nation Mapuce et de nombreux objets du quotidien de la culture matérielle mapuce. Il est parfois associé dans un cosmogramme avec d'autres plans d'existence dont le nombre varie selon les sources. La CMN parle ainsi de quatre plans d'existence : *Wenu Mapu* (la terre du dessus), *Ragiñ Wenu Mapu* (la terre du milieu), *Pvjv Mapu* ou *Naq Mapu* (le lieu de la vie) et *Miñce Mapu* (le sous-sol). Chacun de ces plans d'existence étant associés, deux à deux, de façon à faire intervenir des principes d'opposition et de complémentarité afin de préserver une forme d'équilibre[372]. Cette exigence d'équilibre, ou plutôt d'harmonie est à l'origine de la notion de *kvme felen*, un *buen vivir* proprement Mapuce.

Les mêmes mots, *territorio* et *Waj mapu*, sont ensuite, utilisés pour se référer aux régions occupées par les Mapuce avant les conquêtes argentine et chilienne de la fin du XIX^{e} siècle, c'est-à-dire l'espace géographique situé entre les océans Pacifique et Atlantique et à travers la cordillère des Andes. *Territorio* peut aussi renvoyer à une origine géographique à l'intérieur du *Waj mapu*. Ainsi, les classements ethniques élaborés par les États argentin et chilien au fur et à mesure de la colonisation sont, pour les Mapuce, de simples références au lieu de vie ou à l'origine des individus comme le rappel un dirigeant lors d'un séminaire à Mendoza :

> 85. « Nous sommes dans la continuité d'un processus historique du peuple Mapuce comme, comme (?) de différentes identités territoriales qui ont habité le territoire : les Pikunce, les Rankvlce, les Bewfvlce, euh… les Pewence, les Molulce euh… Le peuple Mapuce est un peuple-nation originaire d'une grande diversité, mais cette diversité n'a pas été [bien] identifiée par les, par les documents historiques, par ceux qui nous ont rencontrés

[370] Karine Narahara, « Em território Mapuche: petroleiras, newen e conhecimento em Puel Mapu (Argentina) » (Rio de Janeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2018), 72-75.

[371] Les *newen* désignent le flux vital qui provient et s'incarne dans les personnes, les organismes ou les choses, et pouvant traverser les différents mondes du cosmograme Mapuce. C'est à travers les *newen* que circule la connaissance.

[372] La cosmologie, telle que l'entend la CMN, comprend, au-dessus de ces quatre plans d'existence, quatre autres dimensions. Piciñam et al., « Propuesta para un Kvme Felen Mapuce », 59-61. D'autres sources indiquent une tripartition cosmologique entre *wenu mapu* (la terre du dessus), *nag mapu* (la terre où nous vivons) et *miñce mapu* (la terre du sous-sol). Cette tripartition semble largement inspirée de la cosmologie chrétienne (paradis, vie terrestre et enfer) dont on sait qu'elle a eu tendance à user d'analogie afin de convertir les populations des territoires conquis ou sous tutelle occidentale.

> et ce qu'ils écrivaient, ce qu'ils écoutaient… Ainsi, notre existence s'en est trouvée submergée par un processus historique soutenu non seulement d'oubli et de silence systématique, mais aussi par un système de domination échafaudé sur le territoire. » (Carnet de terrain, référent mapuce, Mendoza, 2019)

Ces désignations peuvent se référer aux points cardinaux avec, au Nord, les Pikunce du *Pikun Mapu*, à l'ouest les Guluce du *Gulu Mapu*, au sud les Wijice du *Wiji Mapu* et à l'est, les régions occupées principalement par les Mapuce en Argentine, les Puelce du *Puel Mapu*. À propos du dernier, qui signifie donc, littéralement, les « gens de l'est » ou « la terre à l'est », il est intéressant de noter le néologisme anglo-mapuzugun forgé par les militants de la Multisectorial contre la fracturation hydraulique qui pour dénoncer l'emprise des hydrocarbures sur la région se réfèrent, comme d'un outil de dénonciation et de dérision, au *Fuel Mapu* « la terre de l'essence », plutôt qu'au *Puel Mapu*[373]. C'est aussi cette logique d'origine géographique qui a gouverné l'organisation des six *Consejos Zonales* de la CMN, puisque cinq d'entre eux ont été baptisés selon des références aux points cardinaux (à l'exception du *zonal* Pewence ; Bafkence ou Lafkence désignant l'« océan », le « lac », mais aussi, parfois, l'« ouest »). L'ethnonyme peut encore renvoyer à des caractéristiques spécifiques des régions d'origine des groupements mapuce ou des individus. Ainsi, les communautés qui vivent dans la Cordillère sont souvent désignées comme les Pewence, les gens du *pewen*, c'est-à-dire de l'Araucaria, l'arbre emblématique de la région. Sur les côtes, le terme Bafkence, désigne parfois les gens de la mer. Les Moluce habitent, quant à eux, les régions où le soleil se couche. Dans les steppes de Neuquén, ils parlent aussi parfois de Coykece, les gens du *çoyke*, une espèce d'autruche naine endémique aussi appelée Nandou de Darwin. Toujours est-il que ces nomenclatures ne fondent pas, pour les Mapuce, de distinctions « ethniques » ou « nationales ». Il s'agit bien de différentes façons de nommer les membres d'un même peuple-nation d'après son origine dans le *Waj mapu*.

La toponymie est encore un indice de la présence et de l'occupation de ces espaces de la Patagonie du Nord par les Mapuce. Parfois, les lieux peuvent être identifiés sans faire référence aux gens — *ce* — qui y habitent, mais cela ne signifie pas que personne n'y habite. Lors des entretiens, les autorités mapuce se réfèrent souvent à la Patagonie du Nord comme le lieu où « Toutes les personnes qui vivent ici, dans cette partie du *Waj mapu*, vivent dans le *Kvmewe* [le Comahue, le lieu bon] »[374]. *Kvmewe*, hispanisé en Comahue, signifie le « lieu de richesse », « le lieu qui délivre de la bonté », de *kvme*, bon, et *we*, l'endroit, le lieu. Pour préciser, l'un des référents mapuce de la province de Neuquén ajoute aussitôt que la richesse à laquelle il est fait référence ici est l'eau, *ko* :

> 86. « Ces gens […] ont pleinement conscience qu'en dessous de notre territoire il y a de l'eau. Ceux qui disent qu'ici c'est un désert ; non ici il y a de l'eau. C'est pour ceci que quand les gens font des cérémonies, ils disent… euh *bafken miñce mapu mew, bewfv miñce mapu mew* [sous le sol il y a le lac, sous le sol il y a la rivière]. Ils parlent à la terre, aux lacs, aux fleuves qui sont sous le sol. Ici, dans la région, il y a l'aquifère Zapala qui l'un des aquifères les plus grands de la province. Ça, c'est l'un des principaux

[373] C'est le nom d'un des chapitres du documentaire *Território crudo* : Observatorio Petrolero Sur et Vaca Bonsaï, *Territorio Crudo*, Documentaire, 2015.
[374] Carnet de terrain, Neuquén, 2018 : Trad. « todas las personas que viven acá, en esta parte de *waj mapu* que se llama *Kvmewe* ».

> motifs pour lesquels nous nous sommes opposés à l'industrie pétrolière et pour lequel nous nous opposons au *fracking*. C'est la destruction de l'eau qui se trouve sous nos pieds. » (LN, référent mapuce, Neuquén 2018)

L'une des organisations qui a ouvert la contestation contre les exploitations d'hydrocarbures dans la région a ainsi puisé dans cet héritage indigène en formant l'Asamblea Permanente del Comahue por el Agua (APCA). C'est donc une conscience partagée de l'importance de l'eau dans cette région, comme on l'a déjà vu, qui suscite la résistance. Mais, ici, c'est surtout la référence partagée au *Kvmewe*, par des non-Mapuce en grande partie, qui est notable. Dans la province de Mendoza, l'organisation qui prétend représenter les Mapuce, l'Organización Identidad Territorial Malalweche, fait, elle aussi, référence au lieu puisque *malalwe* signifie « clôturer », ou « lieu des corrals » où les pasteurs amenaient leur bétail et qui nourrit l'imaginaire *puestero* de la région[375].

Territorio sert, enfin, à désigner le *lof*. Le mot *lof*, comme le mot *territorio*, est polysémique. Dans son acception restreinte, il se comprend comme une famille nucléaire, *a minima*, mais aussi, plus largement, comme une alliance matrimoniale. Dans ce cadre limité, le *lof* correspond donc à une parentèle impliquant des relations de consanguinités entre ses membres. Cette dimension généalogique du *lof* est doublée par son inscription dans un territoire donné, c'est-à-dire une étendue géographiquement délimitée et *habitée*. *Lof* est aussi employé comme équivalent de *comunidad*, « communauté ». Cet usage traduit parfois le fait que, en raison des migrations forcées de la fin du XIX^{e} siècle, des spoliations et des expropriations postérieures à ces campagnes militaires, et enfin de l'invisibilisation de ces populations durant une grande partie du XX^{e} siècle, la parentèle originaire a été déstructurée et refoulée dans des nouveaux espaces, et contrainte de reprendre un processus d'enracinement dans les steppes de Patagonie du Nord avec d'autres Mapuce eux aussi expulsés de leur terre d'origine, ou avec des *puesteros* déjà présents à leur arrivée. Le *lof* en tant que communauté peut donc comprendre plusieurs noyaux familiaux, voire même intégrer des individus non consanguins. Et, inversement, tous les membres d'une famille ne font pas nécessairement partie du *lof*. En effet, être un consanguin ne suffit pas à justifier une appartenance au *lof*, car celui-ci ne se résume pas à des relations de parenté. Être membre d'un *lof* suppose aussi le fait d'habiter et de demeurer dans le *lof*, c'est-à-dire le territoire. Faire partie de la communauté ne se conçoit que dans le cadre d'une relation active et entretenue à l'égard de l'environnement. Comme dans la définition restreinte du *lof*, en tant qu'unité familiale, le *lof*, en tant que *communauté*, s'entend lui aussi comme entité territoriale. Dans l'usage courant, cependant, *lof*, *communauté*, *territorio* sont souvent utilisés de façon indifférente et interchangeable pour désigner un noyau familial mapuce (comme le *lof* Kaxipayiñ ou le *lof* Campo Maripe) ou plusieurs parentèles associées avec d'autres individus (comme le *lof* Puel Pvjv ou le *lof* Newen Mapu). Le *lof* est ainsi le premier échelon identitaire et territorial auquel le Mapuce s'identifie et celui-là, le *lof*, est l'unité constitutive de la vie

[375] Malargüe est le lieu de la Fête nationale de la chèvre qui se tient en janvier chaque année.

quotidienne. Enfin, comme l'explique un *werken*[376] mapuce, l'unité du *lof* constitue un droit inaliénable et dynamique des Mapuce :

> 87. « Ici, c'est plein de Mapuce. Notre droit, notre droit c'est de vivre en *lof*, en communauté […]. Pour nous, toutes les personnes mapuce ont le droit de vivre dans un territoire communautaire. C'est pourquoi, même si je suis né ici dans la ville, et étant fils de personnes qui sont nés dans la ville, j'ai le droit de m'organiser en communauté […]. Ici, en plein milieu de la ville, dans ce quartier de Neuquén, comme n'importe qui élevant des chèvres, nous avons tous le droit de vivre en communauté. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Ces précisions sur la scalabilité du concept de *territorio* sont encore morcelées. Aussi, il faut maintenant insister sur son mode de constitution, sur son caractère « vivant » en montrant, à travers l'exemple du *lof* Campo Maripe, comment un *territorio* devient quelque chose de propre à une communauté.

6.2.2. Le *lof* Campo Maripe et le paradigme indiciel

D'après les données recueillies lors du *relevamiento territorial* réalisé par une équipe interdisciplinaire et dans le cadre de la *Ley 26 160*[377], le *lof* tire son nom des grands-parents, Pedro Campo et Celmira Maripe, du groupe familial formant les *anvnce*[378] de la communauté. Aujourd'hui, la communauté compte environ 150 personnes réparties entre 35 familles. La communauté s'administre à travers une assemblée chargée de traiter des affaires courantes comme la politique de récupération de renforcement identitaire, l'administration et la répartition des finances et tâches communautaires ou encore l'élaboration des projets communs. Elle est représentée par un *logko*, Juan Albino Campo, assistée d'une *inan logko*, Mabel Campo. La plupart des habitants sont des éleveurs de caprins et de bovins, des *puesteros*, dont l'activité est cadencée par l'alternance des saisons et la nécessité de veiller au bétail, en temps d'estive comme d'hivernation. Ce rythme semi-nomade conduit donc les Campo Maripe à circuler sur une étendue de plusieurs dizaines de kilomètres carrés mitoyenne de la municipalité d'Añelo et des concessions d'hydrocarbures. Quelques-uns des membres de la communauté disposent, en outre, d'un potager, où s'adonnent à la confection de produits artisanaux et de la collecte de miel. Les Campo Maripe comme d'autres familles mapuce ont fui les conflits qui agitent alors les marges des États argentin et chilien. Expulsés dans un premier temps d'une terre ancestrale du *Puel Mapu*, ils franchissent une première fois la Cordillère pour se réfugier sur le versant ouest, dans le *Gulu Mapu*. Puis, fuyant à nouveau les persécutions dans la région du volcan Lonquimay, qui se sont soldées par l'exécution du *logko* d'alors, Ignacio Campo, ils traversent à nouveau les Andes et s'installent dans la zone

[376] Porte-parole d'une instance représentative Mapuce (d'un *lof*, d'un *zonal*, de la CMN ou de l'Organización Identidad Territorial Malalweche dans notre cas).

[377] Toutes les données historiques et anthropologiques recensées ici proviennent du rapport rédigé par Jorgelina Villareal et Luisa Meza Huecho. Jorgelina Villareal et Luisa Huecho, « Relevamiento Territorial Lof Campo Maripe. Informe Histórico Antropológico » (Neuquén, Argentina: Instituto Nacional de Asuntos Indigenas (INAI), 2015).

[378] Famille fondatrice d'un *lof* et qui est demeurée dans ce territoire originel. En qualité de noyau familial fondateur, les *anvnce* entretiennent une relation et une connaissance intime avec le territoire de la communauté.

de Fortín Vanguardia, non loin de la ville actuelle d'Añelo, vers 1927. Plusieurs documents administratifs (cartes, actes de naissance, preuve de paiement des pâturages fiscaux, etc.) attestent ainsi de la présence et de l'occupation de ces rives du río Neuquén. Dans les années 1970, la communauté, qui compte alors déjà plusieurs générations et plusieurs dizaines de membres en raison des fratries étendues, se voit peu à peu expropriée de ses basses terres sur les berges du Neuquén qui forment le *tuwvn*[379], le cœur identitaire et spirituel du territoire, à la faveur des dictatures civico-militaires. Plusieurs des membres de la communauté, comme Belisario, sont ainsi d'abord employés comme *peones* (ouvrier agricole) de ces nouveaux occupants et donc contraints de vivre sur la *finca*, en délaissant leur propre maison. Par la suite, ils sont chassés des basses terres et contraints de se relocaliser plus loin, sur la *meseta*, avec leur bétail, et dans les parages du Cerro Morado où se trouve l'un des *puesto*s de l'hivernage. Depuis lors, l'histoire du *lof* se confond avec une spoliation progressive des meilleures terres — rives du Neuquén, estives, pâturages, etc. — jusqu'à ce qu'en 2011, les *anvnce* de la communauté décident d'entreprendre des démarches pour récupérer leur territoire.

Quelques mois plus tôt, Repsol-YPF a annoncé la « découverte » du gisement d'hydrocarbure non conventionnel de Vaca Muerta dont l'emprise sous-terraine chevauche le territoire réclamé, en surface, par les Campo Maripe. En 2013, après la nationalisation l'année précédente de YPF, la législature de la province de Neuquén entérine un accord d'exploitation entre Chevron et YPF pour l'exploitation des concessions les plus prometteuses de Loma Campana et Loma La Lata. Le processus de récupération du territoire, à l'origine un conflit foncier contre des usurpateurs s'étant approprié les terres ancestrales du *tuwvn*, s'est couplé avec la nécessité d'organiser la défense du territoire contre le développement du méga projet d'exploitation de Vaca Muerta. Alors que le conflit avec les pétrolières gagne en intensité, celles-ci étant accusées par les Campo Maripe d'occuper illégalement les terres, de procéder à des aménagements infrastructurels imprévus, d'occulter des accidents ayant provoqué des contaminations, d'incendies criminels contre les propriétés de la communauté, ceux-là entreprennent une série d'actions directes (blocage de routes et d'entrée aux gisements, enchaînements à des tours de perforations, etc.) pour bloquer ou retarder la mise en exploitation des puits non conventionnels. Au même moment, la communauté reçoit le soutien de la CMN et de plusieurs organisations du mouvement social neuquino qui publicisent la cause auprès des autorités provinciales. Cette coalition parvient à un *Acuerdo de Paz Social y de Diálogo Permanente* en 2014, et la mise en branle du processus d'inscription et d'enregistrement de la communauté et du territoire revendiqué dans le cadre de la *Ley 26 160*[380].

En janvier 2015, une équipe pluridisciplinaire est mandatée par l'INAI afin de procéder à la rédaction d'un rapport historique et anthropologique sur le *lof* Campo Maripe sous la direction de Jorgelina Villareal et Luisa Huecho[381]. Le rapport contient des discussions

[379] Le lieu d'origine d'une personne. C'est-à-dire, dans le cas des Campo Maripe, le lieu où se sont installés les aïeux Pedro Campo et Celmira Maripe. Souvent, le *tuwvn* se confond avec le *kvpan* l'origine familiale.
[380] La communauté obtient très tôt dans le processus la reconnaissance de sa personnalité juridique par le Decreto Provincial 2407 d'octobre 2014.
[381] Villareal et Huecho, « Relevamiento Territorial Lof Campo Maripe ».

conceptuelles sur la notion de territoire, indicateur s'il en est de l'importance de la question, une recension de l'histoire de la communauté ainsi que de ses problématiques actuelles, mais surtout plusieurs dizaines de pages d'annexes contiennent des photos des sites d'importance pour la communauté. Ces annexes photographiques et testimoniales ont ainsi servi à recomposer le territoire actuel et historique du *lof* conformément aux dispositions de la *Ley 26 160* relative au *relevamiento territorial* des communautés originaires d'Argentine, ainsi qu'à en produire des représentations cartographiques (respectivement la *mapa de uso* actual et la *mapa de uso histórico* ; la seconde décrivant un polygone bien plus important que la première). Ces cartes ont été réalisées par géoréférencement au cours d'une itinérance dans le *territorio* sous la guidance des autorités du *lof*. L'intérêt ici est d'analyser la façon dont l'appropriation du territoire se manifeste pour les Mapuce, comment celle-ci est démontrée, prouvée et justifiée par les Campo Maripe vis-à-vis d'une institution *wigka*, c'est-à-dire la province de Neuquén. Ce qu'indique ce rapport, c'est qu'il est un mode de narration du territoire ancré dans « ce qui reste d'un passage », que l'on peut apprécier à partir du « paradigme de l'indice » recensé par Carlo Ginzburg à propos de la constitution des sciences sociales à la fin du XIX^{e} siècle.

L'émergence d'un paradigme indiciel se comprend, selon lui, comme une réaction au positivisme triomphant de la fin du siècle. Là où certains modes de connaissances mettent l'accent sur le caractère répétitif des phénomènes et donc la possibilité de les quantifier, de les classer et de s'en servir afin d'administrer la société, d'autres *épistémés* se constituent en creux en privilégiant les études de cas et de situations nécessairement individuelles[382]. Le positivisme défend ainsi la possibilité de proposer une connaissance sous la forme de grandes fresques résumées dans des tableaux à double entrée tandis que certaines sciences sociales privilégient le paradigme de l'indice procèdent par métonymie et aphorisme en formulant des jugements sur la société à partir de ses expressions singulières. En effet, quand le positivisme postule l'existence d'une réalité transparente, l'épistémé défend l'idée d'une réalité opaque où il existe néanmoins des saillances — des indices — qui permettent de la déchiffrer. Sans compter qu'il est des situations où la connaissance individualisante est la seule possible lorsqu'il y a impossibilité de quantifier. Cette attention aux signes, aux traces et aux indices se comprend de différentes façons selon qu'ils aident à comprendre le passé qui y est déposé ou le futur qui se profile. Le paradigme indiciel est d'abord une capacité à remonter, à partir de données marginales, apparemment négligeables, à un degré de réalité plus complexe. Dans cette perspective, la trace est révélatrice parce qu'elle témoigne d'un moment de perte de vigilance, de perte de maîtrise et donc du dépôt d'une part personnelle, comme si le noyau intime des individus se révélait dans les marques inconscientes ou maladroites. Ici, en retraçant une séquence d'événement, en liant la partie au tout et l'effet à la cause, l'observateur est capable d'attribuer l'indice à celui qui l'a laissé échapper par mégarde. L'orientation vers le passé se double d'une capacité à prévoir, ou du moins à envisager, l'avenir. Cette fois, l'indice, ou plus rigoureusement le signe laissé par un garant métaphysique est un message qui fait l'objet d'un déchiffrement par des personnages autorisés (les devins, les prêtres, les castes sacerdotales principalement).

[382] Ces formes de connaissances indicielles ne sont pas exemptes d'une tentative de contrôle et de gestion.

Dans le cas de Campo Maripe, le territoire du *lof* est présenté, dans le rapport comme une somme de traces, de signes, d'indices, une piste que l'on suit et que l'on raconte à travers des histoires qui témoignent d'une présence passée et qui se prolongent dans le présent de l'itinérance, du moment de ce qui serait adéquat de nommer une récollection. Récollection parce qu'il y a bien collecte de la donnée, recension des items et classement de ceux-ci selon une taxonomie pertinente pour les parties prenantes (le *lof*, l'équipe pluridisplinaire d'investigateurs, l'État provincial, l'INAI). Récollection, aussi, parce que la donnée collectée est un souvenir qui s'inscrit dans une histoire communautaire, dans une histoire du territoire. Récollection, enfin, parce que la remémoration est aussi un recueillement qui est l'occasion, pour les autorités du *lof*, de recréer ou d'affirmer le lien qui les unit, à leur *territoire* à la *Mapu*. Les traces dont il est question paraîtront banales à ceux habitués à observer les modes de vie agropastorale. À vrai dire, il n'y a rien d'« exotique ». L'importance réside ici, j'insiste, sur le sens qui est conféré à cette trace et à la connaissance du lieu qu'elle traduit.

Les indices de la présence, actuelle, traditionnelle et publique, pour reprendre la terminologie juridique argentine, sont d'abord les *puestos*, les lieux d'habitations des membres de la communauté. On distingue ici les *puesto*s dans le temps selon qu'ils sont passés (comme celui de Belisario et des aïeux des *anvnce*) parce que désaffectés ou détruits par les usurpateurs. Les *puestos* peuvent encore se différencier selon leurs usages saisonniers : ceux de l'*inveranada*, l'hivernage (celui de Belisario au Cerro Morado), ou de la *veranada*, des estives. Des reliefs, comme le Cerro Morado, constituent des supports privilégiés de l'expression et de la lecture du territoire. Premièrement, les sites sont souvent opposés selon qu'ils font partie des basses terres spoliées ou de celles, moins hospitalières, plus rudes, de la *meseta*. Deuxièmement, les montagnes servent de bornes pour délimiter des pâturages en même temps que des zones pour s'abriter. Troisièmement, ils ont parfois une fonction météorologique. Selon qu'elles sont enneigées ou non, les cimes permettent d'anticiper le stress hydrique dans la région. Quand le ciel se couvre de nuages, leurs situations par rapport à un pic permettent d'évaluer le temps avant la tempête. Parfois, ils servent de point d'observations pour identifier le bétail égaré. Enfin, certains monts peuvent avoir un office spirituel et être la demeure d'un *gen*, d'une force vitale présente dans le lieu, comme le sont les volcans chez les Mapuce.

Le rythme saisonnier implique de prendre en compte d'autres traces, celle des *rial*, des abris mi-fabriqués, mi-naturels sur le chemin de la transhumance, comme ceux du Cerro Mesa Chico, du Cerro de la Torre. L'un des *rial* se situe à la Piedra de la Gata, nommé ainsi parce qu'une chatte y disparut, sans jamais reparaître selon la version du *logko* Albino Campo : « Une fois, quand ils sont allés dans les estives, ils amenaient toutes les chèvres là-bas au Morado, ils amenaient une chatte parce qu'il y avait beaucoup de rats là-bas, et ils ont dormi ici [à Piedra de la Gata] et la chatte a disparu pendant la nuit et plus jamais ils ne l'ont retrouvé. Elle n'est jamais revenue, la chatte. C'est pour ça qu'ils l'ont appelé Piedra de la Gata »[383]. La construction d'un rial répond généralement à une simple faisabilité technique,

[383] Villareal et Huecho, « Relevamiento Territorial Lof Campo Maripe », 224: Trad. « una vez cuando iban a veranar, que llevaban todas las chivas ahí al Morado, llevaban una gata porque habían muchas ratas allá, y se quedaron a dormir ahí y la gata se les fue en la noche y no la encontraron nunca más. No apareció más la gata. Por eso le pusieron la Piedra de la Gata. ».

mais le choix d'en établir un de façon permanente tient à l'existence d'un pâturage ou d'une *aguada* ou d'une *naciente* où le bétail peut étancher sa soif. L'un de ces points d'eau, Aguada Pichana, est d'ailleurs le nom d'une concession pétrolière de la zone exploitée par Total Austral[384]. Un autre, Aguada del Rodeo, tire son nom du parcage des vaches qui y avait lieu. D'autres lieux de passages comme celui-ci peuvent être mentionnés : le *galpón* (cabanon pour le stockage ou la vente) de la *chacra* coopérative au bord d'une route ensablée, les *tranqueras* (ces barrières d'entrées), la *ruka communitaria* (maison communautaire) incendiée à l'hiver 2013 au lendemain de la signature de l'accord YPF-Chevron, la carrière de cendres volcaniques de Barda Colorada où le *logko* et le *kimce* assurent que l'on peut encore déceler les traces du sentier frayé pour les camions :

> « *Kimce* : La carrière est du côté coloré. Sous le promontoire coloré, il y a la carrière de sable volcanique.
> *Logko* : Et ici, il y avait une carrière de sable de mon grand-père, de cendre volcanique. Là, il y a le sentier, pour que les camions entrent ils ont fait un sentier, regarde comme il se voit à peine. Les camions entraient ici, et on chargeait la cendre volcanique. On déblayait tout à la pelle et on sortait la cendre volcanique et on la mettait dans des sacs. On était des petits enfants et la cendre était si légère qu'on aidait mon grand-père. »[385]

Parmi ces lieux communs, il y a encore les *rewe*, les lieux de cérémonies. Les membres de la communauté démontrent un attachement à ces endroits même s'ils comprennent rarement l'enjeu spirituel qui y est lié, en raison de la non-transmission des savoirs ou de l'expropriation de la part des usurpateurs. Ainsi, du Romance, le *logko* déclare : « Nous sommes retournés à ce lieu, il est très important pour nous. Nous nous réunissions pour faire ce que faisait notre papa, même si on ne comprenait pas bien et aussi parce que ma grand-mère le faisait, les cérémonies. Mon papa aimait cet endroit, c'est ce qui nous attirait à ce lieu. Il a continué à y aller jusqu'à ce que Vela nous expulse d'ici »[386]. D'un autre, la Barda del Loco Martinez il fait un commentaire similaire : « Le promontoire qu'ils ont surnommé, ils l'appellent la Barda del Loco Martínez. Et il y avait une chose que ma maman disait, des choses qu'aujourd'hui on dit […] qu'il y aurait quelqu'un enterré »[387]. Un troisième, Rincón

---

[384] Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'en géologie, les formations souterraines sont souvent baptisées à partir du lieu-dit où elles affleurent. Si certains estiment que le nom de la formation Vaca Muerta provient de sa forme, une tête avec les cornes qui s'allongent vers le nord et la province de Mendoza, cette explication évacue le fait qu'une formation géologique est une réalité en trois dimensions (voir en quatre si l'on y ajoute le temps géologique) et toute projection sur un plan en deux dimensions est privilégiée par les administrations qui manient ce genre de représentations. Une autre hypothèse, soutenue par les Mapuce, renvoie à l'histoire du lieu où un géologue, Charles Weaver, aurait découvert des spécimens de la formation. Une année, une sécheresse aurait causé la mort d'un grand nombre de bovins dans la Sierra de la Vaca Muerta, dans le centre de la province de Neuquén, d'où son nom.

[385] Cité dans Villareal et Huecho, « Relevamiento Territorial Lof Campo Maripe », 209: Trad. « Kimce : La cantera está en el bordo colorado. Debajo de la barda colorada está la cantera de arena volcánica. Logko : Y aquí tenía una cantera de arena mi abuelo, de arena volcánica. Ahí viene el caminito, para que entraran los camiones hicieron un caminito, mira que se ve a penas. Ahí estaba la cantera de arena volcánica […]. Entraban los camiones ahí, y cargaban la arena volcánica. Todo a pala se sacaba y de ahí sacaban la arena volcánica y la embolsábamos. Nosotros éramos pibitos y era tan livianita la arena que le ayudábamos a mi abuelo. ».

[386] Villareal et Huecho, 84: Trad. « A este lugar volvimos, es muy importante para nosotros. Nos reuníamos para hacer lo que mi papá hacía, eso aunque muy bien no lo comprendíamos y que también lo hacía mi abuela, las ceremonias. Mi papá amaba ese lugar, eso nos tiraba a volver al lugar, él siguió hasta que Vela nos sacó de ahí. ».

[387] Villareal et Huecho, 234: Trad. « La barda que le apodaban, le dicen la Barda del Loco Martínez. Y ahí había una parte que mi mamá decía, cosas que ahora dicen […] que ahí había un enterrado. ».

del Gato, se singularise par une cavité concave dans le roc. Forme atypique qui a pu être interprétée comme l'expression d'un *gen*.

Les indices qui permettent d'indiquer l'appropriation du territoire consistent aussi en des traces fantomatiques d'une présence plus ou moins longue. Le bétail qui erre dans la steppe, en troupeau ou isolé, dépose sur les sols des empreintes et des excréments qui attestent de l'usage et de l'occupation du lieu. Ces traces constituent d'ailleurs une grande partie de la documentation photographique réunie en annexe du rapport. Les humains ne sont pas en reste puisque leur présence passée se décèle dans des objets abandonnés au cours des itinérances dans le territoire ou des événements plus malheureux. Au lieu-dit Picadero del Fortín, les anthropologues ont recensé la présence de bouts de métal, de pointes de flèche et de balles de plomb, traduisant la possibilité que ce manège fût le lieu d'une bataille dans cette région qui se trouve au bout d'une série de fortins construit à l'occasion de la « *Conquista del Desierto* ». Sous certains éperons rocheux, comme l'un de ceux qui environnent le Cerro Morado, on trouve sur les parois des dessins de pattes de *çoyke*, des bouteilles en verre de facture ancienne ou encore un tronc pétrifié servant de table à manger lors des nuitées, d'après les membres de la communauté.

Une dernière catégorie d'indices consiste en ces « traces » laissées par les plateformes d'exploitation d'hydrocarbures. Une partie du territoire revendiqué par le *lof* est qualifié de *Zona de monitoreo*, car les membres de la communauté y effectuent des activités de surveillance et de préservation du territoire. Les annexes du rapport font ainsi la part belle aux traces pétrolières : fuites de gaz, débordements, accidents de personnels, nouvelles installations de plateformes, ouvertures de *picadas* d'une toute autre ampleur que les sentiers empruntés par les hommes et les bêtes.

Ces indices détectés par le *relevamiento territorial* renvoient à une mémoire du lieu et des gens du lieu. Les indices collectés au fil de l'itinérance dans le *lof* servent, bien entendu, à justifier les prétentions de cette communauté mapuce à revendiquer une portion de terre dans la province de Neuquén, mais elle indique surtout comment se constitue le territoire et comment on en vient à le délimiter.

6.2.3. Territoire, connaissance et corporalité

Réduire le concept mapuce de *territorio* à sa dimension physique, à une surface définie en termes d'hectares ou de mètres carrés, et à laquelle on peut attribuer une valeur marchande équivaut à procéder à une double réduction. La première tient, nous l'avons vu, dans la confusion entre le concept de *territorio* avec celui de terre. La terre est, sous certains aspects, une forme affaiblie et réifiée du *territorio*. Si, à ce premier membre de définition on y ajoute l'idée que le *territorio*, pris comme environnement, est une réalité extérieure à l'individu ou à la communauté qui en est le propriétaire ou le gardien, nous tomberions dans la seconde réduction. Prendre le *territorio* comme un objet c'est méconnaître la réalité désignée par les Mapuce lorsqu'ils usent de ce mot. Une telle acception consisterait à faire rentrer, au prix d'une perte de sens conséquente, un concept extra-occidental dans une

ontologie analytique, selon la terminologie de Philippe Descola[388]. Le *territorio* s'inscrit dans une cosmologie plus touffue et plus emmêlée que la science cartographique peut difficilement résumer dans ses projections. Même si j'ai adopté une posture descriptive quant à l'explication du *territorio,* du *Waj mapu,* le paragraphe précédent sur le *relevamiento territorial* du *lof* Campo Maripe a permis d'introduire une dimension essentielle dans la compréhension du territoire : à savoir sa singularisation dans le regard de chacun par le biais de l'acte de nommer et de raconter l'histoire du nom. D'une part, dans le *Waj mapu* tous les lieux ne reçoivent pas un nom, mais certains se distinguent en raison de leur rôle dans l'ordonnancement du monde. D'autre part, nommer et raconter suppose l'existence d'une entité capable d'agir qui, dans ce monde du *naq mapu,* du monde de la vie tel que nous le connaissons, doit prendre corps. De sorte que le *Waj mapu* n'est jamais qu'une superposition de mondes, l'un, le *naq mapu*, immanent, et les autres transcendants.

Les Mapuce affirment qu'il existe des *newen,* des forces qui parcourent les différentes sphères imbriquées les unes dans les autres du *Waj mapu*. Un référent de la province de Mendoza explique ainsi :

> 88. « Nous on a notre relation avec les éléments naturels et on sait que les éléments de la nature ont des *newen*, ils ont leur force pour s'exprimer. Donc, ils vont dire ce qu'ils ont besoin d'exprimer parce qu'ils sont, parce qu'ils sont plus importants que nous. Nous on doit leur répondre. Et c'est là… que nous devons être conscient ce qu'il y a, de l'après. » (GJ, référent mapuce, Mendoza, 2019)

Si tous les référents mapuce ne partagent pas cette idée d'une hiérarchie entre les *newen* (le référent parle ici de *mayores*), tous admettent néanmoins leur existence au point que Narahara parle du *territorio* comme d'un « champ de force » où circulent des *newen*. Le statut ontologique des *newen*, de ces forces, n'est pas tout à fait tranché[389]. Les *ce*, les personnes humaines, sont comptées au nombre des *newen*, quoique d'une manière particulière puisqu'elles disposent d'un *kalvl*, un corps, et d'un *pvjv* dont la traduction en tant qu'esprit ou âme est rendue difficile par les connotations chrétiennes qui y sont attachées. Les *gen* peuvent aussi être considérés comme des *newen*. Ce sont des entités non-humaines ou autres qu'humaines qui habitent une portion déterminée du territoire de la même façon que les humains. Ils sont ainsi associés à des éléments comme les cours d'eau, les étendues d'eau comme les lacs, les montagnes, les volcans, les végétaux, le vent, le feu, etc[390]. Pour autant, pour les Mapuce du *Puel Mapu* ils ne sont pas le lieu en soi, pas plus qu'une divinité même si l'anthropologie sur le versant ouest des Andes les a souvent analysés de la sorte, au point d'élever un *gen*, *Ngünechen*, au rang d'entité suprême d'un panthéon mapuce, puisant à nouveau dans des sources chrétiennes[391]. Ce genre d'analogie est fondamentalement refusé

[388] Sur l'ontologie analytique qui établit une différence de l'intériorité et de la physicalité des êtres en présence dans un même monde, mais aussi des termes et de leurs relations : Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Folio essais (Paris : Gallimard, 2015), 351-401.

[389] Pour une large discussion sur la question : Narahara, « Em território Mapuche », 165-78.

[390] Sur les *gen*, ou *ngen*, on peut aussi consulter : María Ester Grebe, « El subsitema de los ngen en la religiosidad mapuche », *Revista Chilena de Anthropología*, nº 12 (1993): 45-64.

[391] Sur cet être suprême : Ana Mariella Bacigalupo, « "Ngünechen", el concepto de dios mapuche », *Historia*, 2020, 43-68 ; Ana Mariella Bacigalupo, « Las mútiples máscaras de Ngünechen : Battalas ontólogicas y semánticas del ser supremo mapuche en Chile », *Journal of Latin America Lore* 1, nº 20 (1997): 173-204.

par les autorités mapuce à Neuquén comme l'expliquait, lors d'un atelier de *mapuzugun*, l'enseignant chargé de partager la connaissance de cette langue : « Ici, nous accueillons tout le monde, excepté les policiers qui cherchent à nous réprimer et les prêtres qui tentent encore d'évangéliser notre peuple. Nous avons déjà souffert de ces attitudes. Nous ne les accepterons plus »[392]. Les *gen* ne sont pas les génies d'un lieu, jaloux de leurs possessions. Ils sont mieux compris comme la force ordonnatrice de l'endroit, celle qui le maintient en équilibre, dans l'harmonie. Les Mapuce parlent donc indistinctement des *newen*, à propos des humains, des non humains, des dimensions immatérielles ou matérielles. En plaçant les *ce* parmi les *newen*, aux côtés des *gen*, la cosmologie mapuce insiste sur le caractère biocentrique de sa vision du monde. Biocentrique devant être compris dans un sens élargi puisque tout ce qui est traversé par un *newen* est animé par un élan vital, une vie, même les choses qui, d'habitude, paraissent inertes comme les pierres, les montagnes, les volcans, les *earth-beings* en général. Biocentrique encore, car l'un des concepts fondamentaux de la philosophie du *kvme felen* des Mapuce est fondé sur l'idée que c'est de l'*ixofil mogen*, la biodiversité et la Nature, que provient la loi naturelle, l'équilibre et l'harmonie dans le cosmos. L'essentiel consiste ici à admettre l'existence de ces *newen* comme des choses capables d'agir et de faire agir, de communiquer avec d'autres forces dès lors que celles-ci sont à l'écoute.

Cette idée d'un principe d'action qui s'exprime, comme le dit le référent implique que, d'une manière ou d'une autre les *newen* se manifestent. Dans les discussions, le même dirigeant mapuce évoque l'intense activité du volcan Peteroa dans la région, signe comme son voisin du sud, le Lanín, que de puissants *newen* sont en train de s'exprimer. Dès 2018 la plupart des récents communiqués de l'OITM à Mendoza ou des interventions publiques des dirigeants de l'organisation s'ouvrent d'ailleurs avec l'invocation *ketrupillan Peteroa*, « alors que le réveil du Peteroa nous accompagne ». Plus près de nos préoccupations et des conséquences de la fracturation hydraulique, c'est le río Atuel qui parle aux Mapuce. Là où le Peteroa s'exprime par son activité volcanique, l'Atuel parle à travers son débit. Depuis la décennie que sévit la sécheresse dans la province, il affirme que la situation s'est aggravée à la suite du commencement des exploitations d'hydrocarbure dans la concession de Puesto Rojas. Mais le langage adopté par le Peteroa et l'Atuel ne sont pas les mêmes et, comme le rappel le référent lorsqu'il ajoute que, en tant que Mapuce, doivent leur répondre. Et répondre passe d'abord par la compréhension de ce qui est communiqué. Ainsi, le premier s'exprime au travers d'un *perimontun* qui, dans le langage scientifique occidental, pourrait se qualifier de phénomène sensoriel : la terre gronde. Le second se manifeste sous la forme d'un *sinal*, un événement qui indique un déséquilibre, un désordre, un défaut d'harmonie dans le monde. D'autres fois encore, les *newen* se manifestent dans des *pewma*, des rêves. Sous chacune de ces formes communicatives, les *newen* prennent de la consistance, deviennent un corps, se matérialisent. De sorte qu'ils ne sont jamais totalement dans le règne de l'immatériel. La communication avec ces forces du *Waj mapu* peut aussi être suscitée au cours des cérémonies, *gejipun*, ou par le biais des danses, des chants, *tayvl*, ou en jouant d'un instrument de musique. Ce qui est en jeu, dans cette circulation des forces, ce sont les messages

[392] Carnet de terrain, province de Neuquén, mars 2018. Trad. « Acá, convivimos a todos, excepto a los policiales que buscan reprimir nos y sacerdotes que intentan evangelizar a nuestro pueblo todavía. Ya sufrimos estás actitudes. No la sufriremos más. ».

communiqués par cette itinérance d'un plan à l'autre du *Waj mapu*. Ces messages constituent toujours une connaissance, un *kimvn*[393]. Aucune identité territoriale, aucun *lof*, ne peut se concevoir sans une connaissance du territoire, sans la capacité de nommer, de narrer et donc d'expliquer l'ordonnancement du territoire. Un référent de la CMN précise :

> 89. « […] tous les peuples originaires entretiennent une relation très forte avec le territoire, avec l'environnement. Euh… notre cosmovision est fondée sur l'interdépendance des différentes formes de vie. Chaque élément que tu vois, ce sont des éléments vivants. Et la relation principale de l'homme avec chacun de ces éléments rend possible le développement d'une vie harmonique. Ça a toujours été ainsi. Et la défense du territoire ça n'a jamais été pour un capital, ou du matériel, mais pour ce qui se perdait si on perdait le territoire. Ce qu'ils perdaient c'était la relation permanente, de comprendre les différents phénomènes de la nature. La pluie, le soleil, la chaleur, le vent. Tout ce qui arrive. Et pouvoir comprendre en quelle saison les animaux donnent bas. Produit de l'observation de la nature, ils ont compris en quelle saison. Comment se produisait ou pas la reproduction des animaux. Comment on respectait le temps d'après le ciel. Produit de l'observation. L'observation, évidemment, a à voir, c'est le produit d'une relation permanente. Avec ce lieu, avec cette montagne, avec ce fleuve. Avec ces pâturages. Avec la neige. Avec chacun des animaux. Donc, ce qu'ils défendent, presque jusqu'à la mort, ce n'est pas la valeur de telle quantité d'hectares. Ce qu'ils défendent c'est la relation. Donc, l'usage traditionnel des champs, aujourd'hui avec la petite, l'élevage de petit bétail, ça n'a rien à voir avec l'argent que génère avoir tant de chèvres, tant de chevaux. Ça n'a rien à voir non plus avec la quantité que vaut la terre. La richesse réside dans la relation que l'on confère à ce lien. De l'expression de la nature. De l'interprétation qu'on fait selon la façon dont se déplacent les animaux. Où ils vont quand une tempête approche. Quelle importance chacun donne aux animaux. Quand est-ce qu'un animal apparaît, quand est-ce qu'il n'apparaît pas. Par exemple, l'araignée brindille, c'est une grosse araignée. Et comme ça, tu la vois se déplacer, c'est signe d'une tempête. Donc elle cherche les hauteurs. Et c'est assez rare, donc on sait qu'elle vient [la tempête]. Et ça se voit. Donc, nous on n'a jamais eu besoin d'un météorologue qui nous dise que demain il va pleuvoir, ou que ce sera nuageux, ou que l'hiver qui vient sera rude dont il faut constituer des stocks de nourritures et de bois, tout ce qui est nécessaire. Parce ici, on ne pourra pas quitter le village pour les trois prochains mois. On n'a jamais été dépendant de ces gens. On dépendait de l'observation de l'environnement, rien de plus. Et les *kimce* sont ces personnes qui sont parvenues à interpréter et traduire ce que signifiaient de telles choses. » (GH, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Dans ce témoignage, nous comprenons que la véritable valeur du territoire réside dans son *kimvn*, la connaissance, véhiculée par les *newen*. La connaissance s'entend comme une éthique de l'attention au monde. Celui qui n'est pas vigilant, celui qui n'observe pas, n'écoute pas et ne parle pas avec ces *newen*, c'est-à-dire avec ses égaux, est un ignorant, car il ne peut se respecter lui-même, sans respecter l'autre. Le *kimvn* est aussi une invitation à la réciprocité. Le respect consiste aussi à demander la permission. Puisque les *ce* et les *gen* sont tous deux des *newen*, ils ne peuvent se refuser l'égard qui est dû à l'autre . Mais la connaissance provient aussi de l'enracinement, du fait de demeurer : l'observation, dit-il, qui est le produit d'une relation durable, permanente avec le territoire. À nouveau, la valeur marchande de la terre s'éclipse derrière l'importance cosmologique du *territorio*.

[393] Pour une étude sur le territoire comme connaissance : Narahara, « Em território Mapuche », p.215-271.

Mais la connaissance mapuce n'est pas dénotative. Il ne lui appartient pas de séparer le grain de l'ivraie, de distinguer le vrai du faux. Le savoir est avant tout une affaire de performance. En ce sens, les désordres qui s'expriment à travers les *newen*¸ comme l'assèchement de l'Atuel, ne sont pas mauvais. Il n'existe pas de bon ou de mauvais *newen* en soi. Mais lorsqu'ils se manifestent sous la forme d'un *sinal*, ils appellent à un recalibrage, un rééquilibrage des pratiques. Par ailleurs, la nature performative de la connaissance rend impossible toute accumulation, dans le sens d'accaparement, du savoir. Il existe bien des autorités, comme les *maci* ou les *pelontufe*, versés dans l'art de la connaissance, mais ici encore, ils ne sont que les dépositaires d'un savoir et non pas les propriétaires. Ils accumulent pour partager, pour reverser la connaissance dans le monde. En outre, l'idée d'accumuler du savoir serait contraire avec le principe de circulation des *newen*, les forces vectrices de la connaissance, en même temps qu'avec le principe de circularité qui régit une grande partie de l'ordre mapuce. Or la circularité implique un éternel retour, la nécessité de repasser, de ressasser. Suivre cette courbe ne signifie pas répéter, mais plutôt redécouvrir. Cheminer maintes et maintes fois par le sentier, le même, c'est se familiariser avec son détail. C'est prendre la mesure des *newen* qui se sont manifestées depuis la dernière itinérance. C'est apprendre pour porter la nouvelle ensuite. Le savoir se transmet ainsi deux fois. La première, verticalement, d'une génération à l'autre, en écoutant les aînés, dans la *ruka*, le foyer. La seconde, horizontalement, par la découverte personnelle du *territorio*. Dans l'un, la connaissance se partage au sein d'une classe d'êtres, les *ce*. Dans l'autre, la communication s'établit entre ces classes d'êtres, avec des *gen*. L'insistance des autorités mapuce sur ce principe de circulation constant des *newen*, comme mécanisme de partage de la connaissance, n'est pas seulement un artifice discursif des autorités du peuple-nation, comme l'exprime ce témoignage d'une militante féministe ayant participé à des actions de nettoyages du territoire du *lof* Campo Maripe :

> 90. « Parce qu'eux, ils font tout pour le partager. Et dans ce partage, ils partagent la connaissance […]. Je me rappelle cette fois, après avoir mangé, nous avons commencé une ronde de conversation. Et cette ronde de conversation, ce n'est pas une assemblée […], on se met en cercle et on commence à discuter. Mais ils ne sont pas comme dans une assemblée où, dans une assemblée, on te met, par exemple, une limite dans les interventions orales et donc, t'as, je ne sais pas, par exemple, dans les assemblées d'ATEN, trois minutes pour parler, les trois minutes se terminent et tu t'inscris sur une liste d'orateur. Bah ici non. Ici, la conversation se termine quand la conversation se termine [Elle rit]. Et toi, tu veux t'asseoir, t'es fatiguée, que sais-je, et ils te disent, "on est en train de partager la connaissance". Parce que discuter c'est partager la connaissance. C'est rien d'autre que ça. Et donc, nous devons tous écouter. On doit tous apprendre à avoir de la patience et… rien, ces choses que j'ai vécu seulement avec eux […]. Par rapport à leur cosmovision euh… du peu que, que je comprends, euh… j'essaye de l'appliquer. Du peu que j'en sais. En principe, c'est partagé, et en principe c'est avoir du respect pour la nature […]. Parce que moi, avec le militantisme, je me concentre sur le macro. Je veux sauver la planète pour de vrai. Ce n'est pas une blague. C'est pour ça que je suis anticapitaliste et révolutionnaire et je comprends que tant que ce système ne s'écroule pas on ne va pas pouvoir arrêter la destruction de la planète. Mais au niveau du micro, dans le tout petit, quand tu plantes un arbuste, quand… je ne suis pas en train de dire, à l'extrême, de pas tuer la fourmille hein. Mais [Rire]… parce qu'eux-mêmes ne le voient pas comme ça. C'est demander la permission quand je vais, quand je vais cueillir une fleur d'une plante, ou cueillir un fruit d'une plante ou… je ne sais pas… des petites

> choses qui me semblent bonnes, qui nous connectent les uns aux autres, depuis un autre endroit avec la nature. Moi… ça, je ne le faisais pas, par exemple. Et je ne sais pas si ça change quelque chose, réellement, que je le fasse ou pas, mais… Mais j'ai appris d'eux et ça me plaît. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

Empêcher le savoir de se partager, de se transmettre, c'est entraver le mouvement du monde lui-même. Et stopper la connaissance qui flue et reflue dans le monde, c'est mettre en péril l'harmonie et le lien social comme le rappel le même dirigeant à l'aide de l'exemple de l'autruche naine endémique, le *çoyke* :

> 91. « Donc, la relation harmonique avec l'environnement, la transmission de la connaissance de génération en génération, ça a rendu possible le fait que notre peuple maintienne sa culture […]. Les Mapuce ont vu dans le *çoyke* que le travail communautaire, pour que les poussins puissent être élevés tous ensemble, avec la responsabilité du père et de la mère. Donc, ils croient en la dualité des générations. L'homme et la femme sont complémentaires l'un de l'autre. L'homme comme la femme sont chargés d'élever leurs enfants et pas seulement de les nourrir et de les vêtir, mais aussi de leur donner de la connaissance. Du soi. La base fondamentale pour que les enfants puissent se mouvoir dans n'importe quelle société. Avec respect et afin qu'ils soient sociables. Et qu'ils aient qu'ils puissent avoir la possibilité de partager la connaissance qu'ils ont, et qu'ils puissent acquérir le savoir de l'autre société aussi. Sur cette base, créer une stratégie pour que les deux sociétés nous cheminons ensemble sur le sentier de l'interculturalité, par exemple […]. Ici, l'individualité avec laquelle chacun se sauve par ses propres moyens n'existe pas. Personne ne grandit seul. Sa croissance est le produit du soin de ses parents et de son groupe. Donc, il arrive que dans les cérémonies, la danse principale soit la danse du *çoyke*. Le *çoyke* c'est l'autruche […]. Parce qu'ils ont pris l'exemple de la vie communautaire du *çoyke*. Grâce à l'observation de la nature, ils ont vu que le *çoyke* vivait en communauté. Donc, la famille mapuce doit imiter le *çoyke*. » (GH, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Territorio et *Waj mapu* ne doivent pas être opposés selon une coupure immanent/transcendant. Premièrement, parce que les mots dans l'usage courant se confondent. Deuxièmement, parce que la distinction n'a pas de sens dans ce concept puisque le monde de la vie quotidienne dessiné par le *territorio* ou le *Waj mapu* est un champ de force, un espace de circulation des *newen*, c'est-à-dire de connaissance, *kimvn*, qui se rendent présents à celui qui est attentif au monde. La circulation de ces connaissances ne doit jamais être entravée. Or, la circulation et le partage du *kimvn*, transporté par ces *newen* qui passent d'un plan existentiel à l'autre, ne peuvent être saisi dans le *naq mapu* que par des *ce*, des hommes, et des *gen*, des êtres ordonnateurs du lieu. La communication, c'est-à-dire l'échange de connaissances, entre ces classes d'êtres, *s'incarne* dans diverses formes. Les humains, pour se faire entendre, parlent en *mapuzugun*, chantent, dansent, ou jouent des instruments de musique. Quand l'exige la situation, ils peuvent aussi procéder à des cérémonies, ou à des formes d'attention au monde en demandant la permission d'accéder au lieu, en égrenant du pain sur le sol ou en versant quelques gouttes sur la terre. Les *gen* s'expriment à travers les songes, des formes que la cosmologie occidentale qualifierait de phénomènes sensoriels, ou dans les situations critiques, en tant qu'accident. Ainsi, le *territorio* ne se conçoit pas sans un corps. Le corps du *gen* ou du *ce*, traversé par des *newen*, des flux de connaissances, s'incarnent dans un patrimoine matériel et immatériel. De cette façon, le territoire se fait corps et le corps est le territoire. C'est pourquoi les Mapuce parlent volontiers de *cuerpo-territorio*,

de corps-territoire, à la fois comme un concept et comme une réalité vécue. Ainsi, le territoire n'a pas d'existence en soi. Il transparaît plutôt comme une volonté de circuler à travers des pratiques et des objets du quotidien, en même temps qu'en des occasions particulières canalisées dans des cérémonies ou, au contraire, des moments d'expressions contingentes comme les *pewma*, les *perimontun* ou le *sinal*. Concevoir le *territorio* comme un champ de pratiques se matérialisant et s'actualisant dans des corps impose aux Mapuce d'embrasser des principes condensés dans le *kvme felen*, une philosophie du *buen vivir*. Vivre dans le territoire signifie vivre en harmonie avec lui, inscrire ses pas dans celui du *kvme felen*. Le *kvme felen* est :

> « […] le mode de vie des Mapuce, signifie être en équilibre avec soi-même et avec les autres *newen*, en tant qu'ils font partie du *Waj mapu*. Le *kvme felen* consiste à vivre en harmonie depuis l'*ixofil mogen*, en revenant à l'*az mapu*, les principes ancestraux des Mapuce de l'ordonnancement circulaire, holistique et naturel ; en revenant à la conscience que la personne est un *newen* de plus dans l'*ixofil mogen,* jamais supérieur à un autre, seulement avec un rôle différent. D'où l'importance et la centralité du territoire pour notre identité et notre vision du monde ; c'est en lui que réside notre origine, notre être et c'est de là que nous exerçons notre gouvernement à travers l'*az mapu*, comme un tout ordonné. Nous souhaitons vivre bien, à partir de ce que nous étions ancestralement et de ce que nous considérons maintenant comme nécessaire pour notre peuple. Cela signifie que le *kvme felen* implique à la fois la récupération et le renforcement de notre *kimvn*, *rakizuam* [...] *mapuzugun* [...]. Notre vision du monde ne peut être conçue — et, par conséquent ne peut s'écrire — de manière fragmentée, car son intégrité se traduit et se reflète dans notre pensée et nos pratiques. »[394]

*

* *

Relever les ethnonymes et s'attarder sur la toponymie permet d'insister sur deux conclusions. Premièrement, en ce qui concerne les ethnonymes, on s'aperçoit que les gentilités utilisées pour désigner les peuples Mapuce sont toujours liées, d'une façon ou d'une autre, à une référence territoriale, que celles-ci dénotent d'une correspondance avec un point cardinal où aux spécificités végétales, animales, minérales ou autres d'un lieu. La désignation des groupes par des éléments saillants de leur environnement, ou en fonction de leur localisation géographique n'est pas, bien entendu, propre aux Mapuce[395]. Il est néanmoins

[394] Piciñam et al., « Propuesta para un Kvme Felen Mapuce », 12: Trad. « […] el sistema de vida del Pueblo Mapuce, que significa estar en equilibrio con uno mismo y con los demás Newen, por ser parte del waj mapu. El kvme felen es vivir en armonía desde el ixofil mogen [la biodiversité], retomando el az mapu [la loi naturelle], los principios ancestrales mapuce de ordenamiento circular, holístico y natural; retomando la consciencia de que la persona es un Newen más en el ixofil mogen, nunca superior a ninguno, sólo con un rol diferente. De ahí la importancia y la centralidad del territorio para nuestra identidad y cosmovisión; en él radica nuestro origen, nuestro ser y desde él es que ejercemos nuestro gobierno a través del az mapu, como un todo ordenado. Queremos Vivir Bien, desde lo que fuimos ancestralmente y desde lo que hoy consideramos necesario para nuestro pueblo. Esto significa que el kvme felen implica tanto recuperar como fortalecer nuestros kimvn [la connaissance, le savoir], rakizuam [la pensé mapuce] […] mapuzugun [la langue de la terre] […]. Nuestra, cosmovisión no se puede concebir – y por lo tanto tampoco redactarse – en forma fragmentada, ya que la integralidad de la misma se traduce y trasluce en nuestro pensamiento y en nuestras prácticas. ».

[395] Pour quelques exemples sur ce rapport entre le lieu et la dénomination des peuples : Fredrik Barth, « Les groupes ethniques et leurs frontières », in *Théories de l'ethnicité*, par Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-

notable que là où les anthropologues et les ethnographes ont souvent souligné que les peuples, à travers le globe, avaient tendance à s'autodésigner comme les « humains » ou les « vrais humains », les Mapuce font systématiquement référence au lieu. Cette affinité avec le territoire se perçoit jusque dans les noms de famille des individus qui, lorsqu'ils ne sont pas hispanisés, renvoient aussi à une origine territoriale[396]. Deuxièmement, comme l'a démontré l'exemple du *lof* Campo Maripe, les ethnonymes comme la toponymie traduisent une capacité à nommer, à dire ce qui est. Attribuer un nom constitue un acte performatif et c'est aussi toujours la marque de l'accession à la réalité de la chose nommée. L'acte de nommer a d'autant plus de force qu'il condense une histoire vécue et le nom se convertit en balise pour la mémoire collective de la communauté ou du peuple nation Mapuce dans son entièreté ; une preuve que le lieu est un propre. Ces noms enfin attirent l'attention sur le fait que le *territorio* est toujours un espace « connu », un support et un vecteur de connaissances, qui s'incarne finalement dans des corps. Le *territorio* mapuce est en quelque sorte un concept fluide.

En raison de ce lien spirituel et corporel qui les unisse au territoire, les Mapuce craignent par-dessus tout les choses et les actes qui tendent à rompre ou à étouffer ces échanges et ces communications. C'est de cette réduction au silence du territoire qu'il s'agit de discuter maintenant.

6.3. La peur : le silence, le retour du Désert

Le territoire dont il est question, quand il se manifeste sous la forme d'ethnonymes, de prénoms, de noms ou encore des objets de la vie quotidienne et des pratiques afférentes sont toujours un territoire sur lequel se fonde l'identité individuelle (du Mapuce) et collective (du *lof*, du *zonal* ou d'un ensemble plus large). En retour, le territoire n'a aucune texture s'il n'est pas habité par les Mapuce, nommé par ceux qui l'arpentent, et placé dans récits sur le territoire. Pour les Mapuce, le territoire n'est jamais une réalité extérieure et objectivable en soi, mais un élément de l'identité. À proprement parler, le concept d'identité est ici même trop restreint. L'identité mapuce est avant tout une *identité territoriale* comme le souligne d'ailleurs le nom de l'organisation représentative de ce peuple dans la province de Mendoza (Organización Identidad Territorial Malalweche). Ainsi, on l'a vu dans la section précédente, territoire ne peut pas seulement être cartographié au sens strict. Les cartes, comme celles produites lors du *relevamiento territorial* du *lof* Campo Maripe sont avant tout un outil pour

---

Fenart, Trad. par Philippe Poutignat, Jocelyne Streiff-Fenart, et J. Bardolph (Paris : PUF, 2008), 203-49 ; Jean-Loup Amselle, « Ethnies et espaces : pour une anthropologie topologique », in *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, par Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo, Poche 68 (Paris : La Découverte, 2009), 11-48 ; Jean Bazin, « A chacun son Bambara », in *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, par Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo, Poche 68 (Paris : La Découverte, 2009), 87-127.

[396] Pour des raisons de confidentialité, je ne me suis pas attardé sur ce point dans les développements précédents. Néanmoins, Narahara propose les explications suivantes : « O que hoje são os sobrenomes Mapuche, em *mapuzugun*, referem-se ao *território* ao qual uma determinada familia esteve ou está relacionada de maneira mais direita ou explicita […]. Os demais sobrenomes citados estariam relacionados a características de cada *território* de origen […]. Assim como os nomes de lugares são parte do conhecimento de um *território*, os nomes e sobrenomes das pessoas também desdobram a inserção inherente de uma pessoa nesse *território* e nos seus ramos familiares » Lopes Narahara, « Em território Mapuche », 240-42. C'est l'auteure qui souligne.

élaborer une traduction des revendications de la communauté. Les polygones qui y sont dessinés, par exemple, ne délimitent pas le territoire, mais les terres, selon la distinction opérée par Narahara. Mais l'adjonction de quelques sites importants, les *parajes*, réintroduit subrepticement le *Waj mapu* dans la projection cartographique. Le paragraphe précédent a souligné l'enchevêtrement du territoire, de la connaissance et de la corporalisation dont la symbiose est maintenue par les préceptes du *kvme felen*, le *buen vivir* mapuce. Cette augmentation sensible du concept mapuce de territoire a introduit l'idée que celui-ci est tout à la fois un espace d'expérimentation, c'est-à-dire de test et de sédimentation d'un savoir, en même temps qu'un espace constamment actualisé dans la pratique médiée par le corps. En fait, le territoire se prolonge dans le corps et le corps dans le territoire. Toute la lutte mapuce est orientée vers l'objectif de maintenir le lien avec le territoire et l'insistance sur la nécessité de revitaliser le *kvme felen*, un appel à renouer les attachements perdus lors des conquêtes du XIX^{e} siècle puis de la spoliation de leurs terres.

L'irruption des hydrocarbures constitue un défi pour ces communautés qui ont toutes, peu ou prou, entamé un processus de récupération territoriale depuis les années 1990. Dans cette trajectoire historique, les industries des hydrocarbures obligent en plus les Mapuce à défendre et préserver purement et simplement le lieu. Or, ces nouveaux impératifs qui s'imposent aux communautés détournent des ressources humaines, animales, temporelles dont les Mapuce ont besoin pour ressusciter leurs pratiques et pour vivre selon les principes du *kvme felen*. Lors d'une rencontre avec un membre de la CMN dans la ville de Neuquén, celui-ci interrompt à plusieurs reprises l'entretien pour prendre des messages et répondre à des appels du *campo* et s'explique :

> 92. « […] c'est une lutte permanente est une guerre de basse intensité pour nous autres parce que même si ça sort pas dans les médias, maintenant on m'envoie un message pour me dire qu'il y a un problème à tel endroit et un problème dans un autre. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Dans un autre registre, l'équipe pluridisciplinaire ayant procédé au *relevamiento territorial* du *lof* Campo Maripe note que les activités quotidiennes sont interrompues par la nécessité de veiller et d'intervenir sur la *zona de monitoreo* : « […] nous avons pu assister à ce processus de surveillance de la part du *logko* et des *werken* de la communauté, puisque celui-ci [le relevé territorial] s'est déroulé alors que nous réalisions les opérations dans le *lof* Campo Maripe. De fait, en plus d'une occasion, des membres de la communauté ont dû se retirer des activités du relevé proprement dites pour s'occuper […] du suivi des entreprises dans son territoire. »[397]. Ici, c'est le danger et la nécessité de palier aux problèmes et aux accidents qui rompent la routine, qui posent problème. Mais le détournement des hommes vers les hydrocarbures, et donc l'éloignement d'avec le *territorio*, peut aussi avoir des conséquences plus durables sur la vie familiale et donc sur l'équilibre des individus eux-

[397] Villareal et Huecho, « Relavamiento Territorial Lof Campo Maripe », 182: Trad. « […] pudimos presenciar este proceso de monitoreo por parte del logko y werken[es] de la comunidad, ya que este último se llevó a cabo mientras nos encontrábamos realizando actividades en el lof Campo Maripe. De hecho en más de una oportunidad, miembros de la comunidad debían retirarse de las actividades propias del relevamiento para ir a atender […] del monitoreo de las empresas en su territorio. ».

mêmes comme le rapporte ce référent qui insistait sur l'observation du *çoyke* et du modèle de vie communautaire que cette autruche représente :

> 93. « Absolument. Ça le brise [le lien familial]. En raison de tout ce que ça génère d'être loin de la maison aussi. Qui reste à la maison ? La maman et les enfants. Et en même temps que tout ça se passe, ce qui arrivait dans la vie naturelle, la vie harmonique quand la famille était responsable que tout allait bien. Euh… pas seulement en ramenant de l'argent, mais aussi en étant présent, avec le travail [domestique], l'activité familiale. Ça, ça, ça c'est l'impact social que ça génère. La société, aujourd'hui, est corrompue. Il y a beaucoup de délits, beaucoup. Toutes ces sortes de choses qui n'apportent rien [de positif] dans à la vie. Résultat de l'arrivée de, de ces entreprises, du système, n'est-ce pas ? […] Les liens, les liens familiaux sont brisés. Euh… comme je t'ai dit, pour obtenir un de plus grosse rentrée, des plus gros revenus ils prennent de la drogue. La drogue est monnaie courante dans tous les puits. Dans toutes les plateformes d'exploitation. Et pourquoi ils en prennent ? Parce qu'ils veulent se faire quelques thunes en plus. Ils disent que la drogue leur permette de rester lucides. Mais quand ils sont lessivés par la drogue, on les débarque, à la rue. Et… de retour à leur famille, ils doivent réapprendre à vivre avec rien, comme avant d'être le mari-pétrolier. Et, ce qu'il se passe, au milieu de tout ça, avec ses enfants, sa femme, euh… Non. C'est toute une disharmonie. » (GH, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Or, la présence et la permanence dans le *territoire* sont les conditions *sine qua non* de l'équilibre de celui-ci, donc de l'individu et *in fine* du *Waj mapu*. En extrayant non seulement les hydrocarbures du sous-sol, mais aussi les individus de leurs territoires, les exploitations induisent des déséquilibres cosmologiques qui se manifestent dans la vie de famille. Le défaut d'harmonie est souvent mis en avant par les *gen* eux-mêmes comme l'a démontré le cas du río Atuel. Une dirigeante de l'OITM rappelle d'ailleurs que (seuls) les Mapuce sont en mesure de saisir les altérations dans le *territorio,* de sentir la perturbation du monde.

> 94. « C'est, par exemple, quand quelqu'un dit qu'ouvrir un puits de *fracking* ne contamine rien, l'impact environnemental est ok… il n'y a pas de contamination, il n'y a pas… Mais, dans le territoire, on le voit parce que les animaux eux-mêmes, par exemple, te disent où ils allaient manger dans le passé, où ils ne vont pas. Quand le vent se lève, c'est différent du vent qui se levait il y a quelque temps. Donc, ce sont ces choses qui nous parlent à nous et qui nous disent qu'il y a quelque chose qui va mal. Que quelque chose ne fonctionne pas. En gros, l'impact environnemental, ça consiste pas seulement à venir avec un papier et dire, regarde, ça, cette petite plante ne croît plus parce que c'est pas seulement le résultat de l'impact environnemental qui provient du *fracking* qu'ils font sous la terre, mais aussi des routes qu'ils tracent, de la quantité de camions qui transitent, d'où les animaux te mènent, où sont les gens, où vivent les gens ! Ils ne se rendent pas compte de la quantité de terre qu'ils soulèvent, de ce qui reste en suspension dans l'air… Donc, quelqu'un dit, on va discuter et les entreprises viennent et camouflent tout. S'ils le camouflent, c'est parce que ça leur convient. Donc, nous on veut être écouté sur ce pont. Qu'ils nous donnent le temps, le lieu, l'espace pour que l'on puisse dire ce que l'on sait du territoire parce qu'on vit dans le territoire, où ça se passe. Et ce n'est pas la même chose qu'un technicien qui vienne d'ailleurs, reste un bout de temps et ne sait pas tout ce qui se passe au jour le jour. » (MG, référente mapuce, Mendoza, 2019)

L'impression laissée par ces témoignages est celle d'un monde dont la réponse est défectueuse et où la connaissance, le *kimvn*, est mise à mal par des coups portés par les pétrolières. En effet, c'est bien souvent le *fracking*, comme s'il était un agent, qui est mis en

cause. Dans la cosmopolitique mapuce, le monde, *Waj mapu*, communique constamment à travers les *newen*, mais lorsque le territoire est confronté à l'avancée de la frontière hydrocarbure, le *territorio* se manifeste principalement sous la forme d'un *sinal*, d'un signe d'un déséquilibre, et non plus sous des formes plus paisibles du *pewma* ou du *perimontun*. Ce changement de ton du monde, lié à l'exploitation des gisements de gaz et de pétrole, est observé depuis plusieurs décennies par les *lof* mapuce de la région d'Añelo de sorte que la conflictualité autour des hydrocarbures dans la province n'est pas neuve. La littérature militante de la région relate régulièrement les cas de contamination qui s'emparent des corps de tous les *ce* et les *gen* du *naq mapu*. C'est aussi à travers les maladies qui frappent les communautés vivant à proximité des exploitations d'hydrocarbures que se révèle la liaison entre le corps et le territoire, le *cuerpo-territorio*. Dès les années 1990, le gisement de Loma La Lata est ainsi l'épicentre depuis lequel irradient les « routes du cancer »[398]. Des études biochimiques ont relevé une concentration inhabituelle de composants et de produits dérivés des hydrocarbures (chrome, plomb, arsenic, naphtalène et autres métaux lourds) dans le sang des individus provoquant des pathologies chroniques et débilitantes pour les populations (vertiges, nervosités, douleurs osseuses, dermatites, céphalées, pertes de sommeil et insomnies) et dans certains cas extrêmes cancers, tumeurs et fœtus anencéphalique en gestation dans le corps des femmes enceintes. Les animaux souffrent eux aussi de cette aromatisation chimique du monde. Des bêtes se retrouvent piégées dans les piscines de décantation (*cutting pools*) qu'ils confondent avec des points d'eau et dont les émanations les étourdissent. Elles souffrent de stress en tout genre en raison de l'augmentation de l'activité et du roulement constant des moteurs. Enfin, il n'est pas rare que, dans le *campo*, on évoque la naissance d'un être défiguré.

Parmi les humains, il est un corps en particulier qui concentre cette relation *cuerpo-territorio* : celui de Cristina Lincopan, la *logko* du *lof* Gelay Ko. Cette femme est élevée au rang de martyr par certains militants en tant que l'une des premières à s'être opposée farouchement à l'installation des premiers puits de fracturation hydraulique latino-américains sur son territoire[399]. En mars 2013 elle décède de complications pulmonaires que les militants ont tôt fait de relier à la présence des puits de pétrole non conventionnels, théorie qu'ils martèlent dans leurs publications. Dans l'ouvrage collectif *A un año de lucha*[400] on compte cinq entrées concernant son décès, et deux de plus sur le blog de l'APCA et encore une autre sur un blog personnel tenu par un militant mendocino. Deux de ces publications sont des oraisons funèbres sur lesquelles je reviendrai (en page 336). Deux autres de ces entrées sont des articles de presses digitales qui affirment plus ou moins clairement que Lincopan a été « assassinée » :

> « Cette semaine, Cristina Linkopan, *logko* de la communauté mapuche Gelay Ko, a été assassinée. Personne n'est venu lui tirer une balle dans le front. Elle n'a pas été victime d'une répression durant une quelconque éviction qu'elle a connue dans sa vie, pas plus

[398] Pour un aperçu de quelques drames sanitaires liés à l'exploitation de Loma La Lata Hernán Scandizzo et Marc Gavaldá, *Patagonia Petrolera, el desierto permanente* (Neuquén, Argentina: Observatorio Petrolero Sur, 2008), 21-26.
[399] On peut voir une de ses interventions dans une interview réalisée par Cartago TV, *Cartago 2012: Comunidad #Mapuche Gelay Ko denuncia a la petrolera #Apache #Fracking - YouTube*.
[400] APCA, *Un año de lucha*.

> qu'elle n'a été renversée par un des tout-terrains qui entrent et sortent du gisement contigu de ses terres. Elle a été progressivement empoisonnée par la société Apache, avec la complicité de l'État . »[401]

Dans la suite de l'article, la journaliste souligne que le silence du corps, inerte, est accentué par le silence de la presse régionale à propos de l'événement et elle s'indigne que dans les rares mentions qui sont faites par quelques organes de presses, aucun ne fasse le lien avec la fracturation hydraulique. Les autres entrées sont des commémorations publiées à un mois, cinq mois et un an de son décès, parfois accompagné d'un poster figurant son visage et intitulé sans équivoque possible *A Cristina la mató Apache* (Apache a tué Cristina). La première commémoration souligne la résolution des militants à poursuivre la lutte. L'heure de sa mort se confond avec celle du renouveau de la lutte, d'un engagement plus féroce et implacable.

> « Loin de la pleurer comme une victime désarmée d'un modèle qui professe la mort et pratique la destruction de toute forme de vie, nous nous souvenons d'elle comme d'une sœur qui est tombée dans la lutte, et sa mort a signifié pour nous une intensification du conflit. Cristina nous a jetés avec plus de fureur dans les batailles à venir qui germent dans le chaos de ce territoire exproprié par le néolibéralisme. Tant qu'il ne s'arrête pas, nous ne nous arrêtons pas ! »[402]

La seconde est introduite par une citation de la défunte: « Valorar el agua, lo más vital que tenemos. Si contaminan el agua, nadie podrá ser libre » (« Apprécions l'eau, la chose la plus vitale que nous ayons. S'ils contaminent l'eau, personne ne pourra être libre »). Dans cette brève, les militants se plaignent de l'urgence et de l'impératif de la lutte qui les empêche de rendre hommage comme il se doit à feu la *logko* alors ils se réfugient dans son souvenir :

> « Nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour la pleurer, car nous savions, à l'époque comme aujourd'hui, que la lutte a plus de pouvoir que les larmes pour affronter le modèle écocidaire du *fracking* et de l'extractivisme. La mémoire et la solidarité sont les outils de base de toute lutte digne de ce nom. »[403]

La troisième intervient pour célébrer la première année de sa disparition dans laquelle les assembléistes appellent à un rassemblement pour honorer sa mémoire en tant que femme et mère mapuce, mais aussi en tant que mentor qui leur a insufflé un esprit de résistance et le souci de la préservation de l'eau : « El agua como fuente de vida, el agua como *newen*, el

---

[401] Soledad Arieta citée dans: APCA, 48: Trad. « Esta semana fue asesinada Cristina Linkopan, logko de la comunidad Mapuche Gelay Ko. Nadie vino a pegarle un balazo en la frente. No fue víctima de un arma represora durante aluno de los desalojos que le tocaron vivir ni la pasaron por encima con una de las camionetas que entran y salen del yacimiento cercano a sus tierras. Fue envenenada paulatinamente por la empresa Apache, con la complicidad del Estado. ».

[402] APCA, 79: Trad. « Lejos de llorarla como víctima inerme de un modelo que profesa la muerte y practica la destrucción de toda forma de vida, la recordamos como una hermana que cayó en la lucha, y su muerte ha significado para nosotros una intensificación del conflicto. Cristina nos ha arrojado con más furia a las próximas batallas que germinan en el caos de este territorio expropiado por el neoliberalismo. Hasta que él no se detenga, nosotros no paremos! ».

[403] APCA, 123: Trad. « No tuvimos mucho tiempo para llorarla porque sabíamos, entonces como ahora, que la lucha tuene más poder que las lágrimas para enfrentarnos con el modelo ecocida del fracking y del extractivismo. La memoria y la solidaridad son las herramientas básicas de cada lucha digna de este nombre. ».

“AGUA PARA SER LIBRES” » (« L’eau comme source de vie, l’eau comme *newen*, l’eau pour être libres »)[404].

En résumé, la mort de Cristina Lincopan sert de catalyseur pour les militants en même temps qu’elle incarne ce concept de corps-territoire que les Mapuce mettent en avant. Les citations de la défunte que les militants mettent en exergue servent à rappeler que cette femme connaît son territoire, qu’elle est consciente que dans le *lof* « sans eau » (Gelay Ko), c’est cet élément qui est essentiel. En plaçant l’eau comme bien suprême, elle fait en plus le lien avec ce récit sur la limite primordiale. Mais son décès rappelle, à ceux qui l’oublieraient, que le corps n’est que ce que le territoire de la vie permet d’en faire. À mesure que celui-ci se contamine, le corps se détériore. Les *clusters* de maladies oncologiques et les pertes de population animales, les décès des femmes et des hommes, sont interprétés par les Mapuce comme autant d’attaques contre les *newen*, contre la force vitale qui se déplace d’un plan d’existence à l’autre. Or si la vie disparaît, si les *newen* ne circulent plus, le monde se tait, le silence se fait.

Il est donc une crainte qui structure le récit de la Mapu : le retour du Désert, le silence du monde. Les Mapuce, en étant au monde, parlent avec, agissent avec, pensent avec lui. Et en retour lui avec eux. Si les réceptacles des forces du monde dépérissent que ce soit en raison de la méconnaissance du savoir qu’ils recèlent, ou parce que la transformation du territoire modifie les points de repère qui servent de support à la mémoire et aux histoires partagées, ou encore parce que les êtres capables de parler en *mapuzugun* sont emportés par des maladies, la catastrophe qui est à l’œuvre est celle d’un monde rendu silencieux.

6.4. Tensions : Fuel Mapu, la Terre et les hydrocarbures

Comme pour les autres récits, les interlocuteurs de l’enquête n’ont pas cessé de tempérer ce discours sur la Mapu par la mise en évidence de points de tensions qui menacent la coalition d’organisations sociales qui s’est mobilisée contre l’exploitation des réservoirs d’hydrocarbures non conventionnels au moyen de la fracturation hydraulique. La présence des pétrolières est aussi source de dissension et de dispute parmi les communautés comme dans l’un des *lof* proche de Zapala où ont été perforés les premiers puits non conventionnels d’Amérique latine. Un *puestero* mapuce s’y plaignait de ne plus toucher les *royalties* des pipelines qui passaient par sa propriété. Il semble que celui-ci serait *fiscalero,* un usufruitier d’une terre fiscale d’État. Depuis quelques années, l’argent qui lui était dévolu était reversé au *lof* duquel il s’est retiré[405]. Ainsi, à Neuquén Capital, comme à Mendoza, les habitants et les militants soupçonnent régulièrement les Mapuce de se satisfaire des *regalías,* les *royalties,* versées par les entreprises en échange de l’exploitation des gisements situés sur leur territoire. Tout le monde est capable d’affirmer, par expérience propre ou par ouï-dire, que certains « *caciques* » mapuce scolarisent leurs enfants dans les établissements les plus distingués,

[404] Pablo, « A un año de la muerte de Tina (Cristina Linkopan) », mars 2014, https://apca.noblogs.org/post/2014/03/09/a-un-ano-de-la-muerte-de-tina-cristina-linkopan/.
[405] Carnet de terrain. Avril 2018.

roulent en *camioneta* (4x4, SUV) et, dans le meilleur des cas, leur *lof* a obtenu une manne providentielle leur permettant de se procurer des machines agricoles ou de bâtir en dure à côté des *ranchos*. Un avocat qui se sent solidaire de la lutte globale des Mapuce, ayant participé par le passé à un procès porté par l'Asociación de Superficiarios de Patagonia (ASSUPA) contre des pétrolières qui avaient contaminé les sols de la Patagonie du Nord, se lamente :

> 95. « N'importe qui peut acheter, on est dans un pays libre. Si t'as l'argent, tu l'achètes [le 4x4]. Maintenant, ceci, tu l'as acheté avec *[Il suspend la chute]* ton travail, avec ton industrie, avec ton intellect, t'as écrit un libre, je ne sais pas comment… ? Ou tu l'as acheté en échangeant l'argent contre la contamination ? T'as regardé ailleurs quand ils ont laissé le pétrole enterré à Loma La Lata. Les résidus de pétrole. Ils l'ont laissé enterré dans un puits et il fuit constamment, presque perpétuellement jusqu'au río Negro *[Il se reprend]* euh… Neuquén. Et toi tu le sais et tu préfères toucher une redevance. T'as supporté [Il insiste sur le verbe] l'offense contre une indemnisation n'est-ce pas ? De, par exemple, si demain on renverse mon fils et on le tue, je ne pourrais demander à personne que mon fils revienne. Un juge condamnera celui qui l'a tué à m'indemniser d'une certaine somme d'argent parce que l'étalon de mesure c'est l'argent ? C'est ça ? Bon […]. La terre est contaminée, et ça a une valeur effective pour les Mapuce parce qu'eux aussi ont souffert parce que la terre est comme elle est. Donc, payez pour qu'ils ne souffrent pas. Pourquoi pas. Peut-être que c'est bien. Mais qu'ils nettoient. Qu'ils nettoient. Qu'ils ne tolèrent plus que cela continue ainsi. Et ça je l'ai dit, en les pointant du doigt. Je leur ai dit que tout ceci, c'est vous qui les laissez faire. Parce que j'ai parcouru leurs terres, j'ai fait les puits. J'ai ramené la machine, j'ai ramené un géologue, un ingénieur pour sortir la contamination des puits qui continue aujourd'hui. Depuis 20 ans. Et eux ils sont devenus millionnaires. Donc, c'est mal. Ils se sont faits millionnaires parce qu'ils devaient être indemnisés du fait que leur terre a été envahie et aujourd'hui le cimetière ancestral, et où était la grand-mère, je ne sais quoi, tout ce que tu veux. Mais qu'ils demandent, qu'ils exigent que l'on nettoie tout ça. Parce que tout ceci ne leur importe pas, seulement vous en tant que Mapuce, mais il faut avoir du souci pour le voisin de San Patricio del Chañar qui à 30 km en aval et qui reçoit l'eau contaminée. » (LA, juriste, Neuquén 2018)

Dans ce passage, c'est le récit du bassin hydrique qui se conjugue avec celui de la Mapu. L'avocat établit une hiérarchie des récits selon que l'un englobe l'autre. Pour lui, l'eau, la qualité de l'eau, devrait primer sur l'amélioration des conditions matérielles d'existence.

Un assembléiste met lui aussi en avant ce récit de l'eau, mais porte un jugement plus nuancé lorsqu'il est questionné sur la posture de certains *lof* qui transigent avec les pétrolières dans leur territoire. Pour lui, le moment assembléiste a été l'occasion de multiplier les regards sur la lutte socio-environnementale. D'une mobilisation qui naît contre l'usage d'une technologie, la fracturation hydraulique, celle-ci dérive vers la protection de l'eau. Lorsqu'il découvre que tous ne sont pas autant engagés dans cet objectif, il en revient à reconnaître l'existence d'une diversité des points de vue, même s'il se dit déçu de la duplicité de la CMN qui s'est présentée dans d'autres circonstances comme un allié dans la lutte, en même temps que dans le territoire elle promouvait la recherche de compromis avec les pétrolières.

> 96. « […] l'eau a fini par devenir, plus tard, un axe bien plus présent que le *fracking*. […]. Et bien pour cela, tu ne peux pas transiger avec la lutte. C'était ça la polémique et elle ne s'est pas révélée toute de suite parce que dès la première réunion, la Confédération Mapuce a participé. On n'en savait rien, on ne savait pas ce qui se passait, ce qui se passait avec les contrats pétroliers dans les zones où il y avait des communautés mapuce

qui étaient enregistrées. Non. Au début, c'était tous ensemble pour l'eau et la vie, mais à mesure que la lutte s'intensifiait, elle devenait plus difficile et prenait une tournure particulière dans les territoires où l'assemblée s'impliquait. Une chose est notre réalité à Cinco Saltos et une autre est celle Kaxipayiñ. Très, très différent. Historiquement différent. Ce serait donc aussi pour apprendre à connaître tout cela, tu comprends, beaucoup de différences apparaissaient. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

En effet, bien que les Mapuce dénoncent, comme d'autres, les contaminations et les agressions contre le territoire dont sont coupables les pétrolières, ceux-ci ne nient pas le recours à des compromis sous la forme des *pacto de buena convivencia* (charte de coexistence) qui encadrent le processus d'exploitation et qui sont parfois les seules formes de reconnaissance de la communauté en tant que personne collective :

97. « […] ce *pacto de buena convivencia* a à voir avec le fait que l'entreprise reconnaisse qu'il y a une possession indigène, qu'il y a une zone délimitée qui est le territoire. Et que, si son projet affecte le territoire de cette communauté, nécessairement, elle doit demander la permission… informer des étapes de l'exploitation sur le territoire, de ces zones et, évidemment, de trouver un accord avec la communauté sur les termes de la réparation pour les dommages occasionnés. Et évidemment, les dommages occasionnés à la communauté ont à voir non seulement avec le, avec le fait qu'elle vient et détruit le territoire, mais aussi avec les différentes conséquences que cause une pétrolière : l'impact social, l'impact culturel, l'impact environnemental. Et elle doit avoir un plan de travail et de remédiation. Ça c'est que la communauté exige à la pétrolière, elle l'exige […] et si elle n'applique par le *pacto de buena convivencia*, elle ne va pas entrer. Et là le conflit commence. Ils entrent, ou ils n'entrent pas. On les laisse, ou on les laisse pas. » (GH, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Sur un mode plus vindicatif, un responsable évacue cette critique au nom d'un racisme latent à l'égard des peuples indigènes :

98. « […] le fait est qu'il y a aussi un racisme, de la part d'une mentalité coloniale ici, la majorité de la population ici de Neuquén que pour ceci euh… ça signifie que les Mapuce ne devraient rien recevoir. Seulement la contamination. Et ça peut pas se passer comme ça. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Selon les Mapuce, ces critiques formulées par certains secteurs de la protestation, qui mettent généralement en exergue un autre récit, traduisent un militantisme à deux vitesses dans lequel les peuples originaires sont en première ligne. Le sentiment de « subir les coups », de « prendre des risques », d'« être exposé », en vivant dans le *campo* est omniprésent lorsqu'ils comparent leur lutte à celle des mouvements localisés dans les zones urbaines. Certains renvoient ces critiques à l'ignorance de la situation pratique des communautés « assaillies » par les entreprises des hydrocarbures, tout en soulignant l'engagement et la solidarité du peuple Mapuce dans son ensemble à l'égard des autres luttes sociales :

99. « Il y a, il y a une idéologique politique selon laquelle ensemble nous sommes forts. Mais il faut aussi être honnête, être franc, qui sommes-nous ceux qui sont ensemble ? En pratique, qui sommes-nous ceux qui sont ensemble ? Dans la dispute quotidienne au juste ? Campo Maripe est seule sur son territoire. Elle est sur son plateau comme celui que tu vois ici, 24 h par jour et… ils sont seuls. Demande, pour voir, quel secteur ou quel dirigeant est venu avec un bidon d'eau […]. "Campo Maripe a trouvé un compromis avec les pétrolières". Ça, c'est une analyse très facile, tu vois. Euh… Ils ne savent rien de Campo Maripe. Ils n'en savent rien. Ils ne savent pas quelle est la situation sociale. La

> situation sanitaire. Euh… qu'est-ce qu'il arrive aux anciens ? Qu'est-ce qu'il se passe avec les enfants ? Qu'est-ce qui se passe avec les animaux ? Qu'est-ce qui se passe avec les *puesteros* qui ne peuvent même pas boire de l'eau ? Ils ont de l'eau pour leurs animaux. D'où vient le fourrage aujourd'hui ? […]. Toi, tu ne sais pas. Moi si je sais ce qu'il se passe à propos des enseignants quand ils descendent dans la rue parce qu'ils manifestent. Parce que nos dirigeants sont avec les enseignants. À l'heure de la bagarre, on est dans la rue. Quand ils coupent un pont, on est déjà là. S'il faut aller prendre la *Casa de Gobierno*, ils sont déjà là. Ils se battent pour une commission paritaire ? Oui ils se battent pour la commission paritaire. Et voilà, nous on va les accompagner. » (GH, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Un autre se plaint de la répression qui frappe plus lourdement la protestation des Mapuce et du prix payé par ses compatriotes, tout en se félicitant de ce que leur lutte fasse trembler les pétroliers jusque dans leur pré carré texan de Houston :

> 100. « […] un grand exemple, ceux qui sont inculpés pour s'être opposés aux pétrolières, ceux qui sont judiciarisés, ceux qui se confrontent à la police, à la gendarmerie ça a été nous, les Mapuce. Il n'y a aucun environnementaliste inculpé pour avoir lutté contre les pétrolières. Il n'y a aucun militant d'un parti de gauche inculpé. C'est le peuple Mapuce. On n'est pas les seuls à s'y être confronté, mais dans les territoires, c'est nous. Et ceux qui ont mis en évidence le conflit au niveau national et international, le, la dernière ronde de négociations menée par le Gouverneur à Houston, dans l'une des tables rondes qu'ils font pour vendre les concessions, on lui a demandé : "Qu'est-ce que tu vas faire avec les Mapuce ?" Parce que nous avons été leur seul problème. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Enfin, il voit dans les Mapuce le dernier rempart contre l'extractivisme des hydrocarbures :

> 101. « De fait, les terres qui sont les mieux contrôlées et qui sont sous bonne protection, encore plus que les aires naturelles protégées où était, où Total a exploité par exemple, ce sont celles des communautés mapuce. Parce que là, on exige qu'on remplisse les standards de sécurité, de prévisibilité, d'information, choses qui ne se font pas ailleurs. Donc, nous sommes le principal garde-fou pour l'industrie pétrolière. Ce n'est pas la fruiticulture. Parce que la fruiticulture ne s'est pas défendue. Ils ont livré les *chacras*, à Añelo. Ce n'est pas l'environnementalisme. Ce n'est pas les partis de gauche. C'est le peuple Mapuce. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Le premier témoignage de la section avait mobilisé le récit des bassins versants contre celui de la Mapu, établissant de fait une hiérarchie entre les deux où l'eau vaut plus que le territoire. Ce dernier extrait mentionne l'existence d'une autre tension narrative entre la Mapu et les matrices agricoles. En estimant que les seuls qui, en raison d'un attachement au *territorio*, assurent réellement la défense de l'environnement, ce sont les Mapuce. On peut bien sûr contester cette lecture, si l'on tient compte de l'existence des *pactos de buena convivencia* à propos desquels les tenants des autres récits auraient bon droit de formuler les mêmes reproches, mais l'enjeu n'est pas de distribuer les bons points. Plutôt, ces deux extraits, celui de l'avocat à propos du récit aqueux, et celui du dirigeant mapuce à propos de l'histoire lue selon l'optique de la matrice fruiticole, permettent d'insister sur l'existence des tensions et de l'édifice parfois craquelé de la lutte.

Conclusions. « Être le territoire » pour contester l'extractivisme des hydrocarbures

L'incarnation du territoire dans les corps et son effectuation dans les pratiques ne s'est probablement jamais présentée sous des formes éternelles ou intemporelles. Elles ont donc toujours subi des transformations et des changements. D'une part, il faut encore insister dessus, les campagnes militaires de la fin du XIX^{e} siècle, en chassant les Mapuce de leurs terres ancestrales, en assassinant des communautés entières, puis en les invisibilisant par le biais des mécanismes disciplinaires des États-nations modernes, ont participé à la disparition, ou plutôt à la désincarnation du territoire. La dépossession de ces espaces originels, et la réinstallation ou le regroupement forcé dans les *reducciones*, les *colonias* ou les *reservas* ont désorganisé durablement les structures familiales et segmentaires ancrées dans ces territoires ancestraux, ainsi que le lien tissé avec les *newen* de ces lieux. En se déplaçant d'un lieu à l'autre du *Waj mapu*, les Mapuce ont perdu plus qu'une propriété de la terre. Plus fondamentalement, c'est la relation avec elle qui s'est distendue, c'est-à-dire la faculté à pouvoir écouter, lire et dire le territoire. D'autre part, la récupération identitaire entamée depuis quelques décennies nécessite de procéder à des accommodements du *kimvn*, de la connaissance, notamment lors de la réalisation de cérémonies.

Il est aisé de comprendre comment une activité ayant une emprise territoriale importante, et opérant sur un territoire revendiqué par les Mapuce, soulève une vague de protestation et d'indignation. Il en va ainsi de la mise en exploitation de la formation Vaca Muerta depuis le début des années 2010 dans la province de Neuquén. L'assise territoriale des industries du gaz et du pétrole impacte le *naq mapu* (par la construction de plateformes, le traçage des *picadas petroleras*, le recrutement et l'éloignement des Mapuce de leurs foyers d'origine et donc de leur territoire, c'est-à-dire de leur identité, etc.) ; dans le *miñce mapu*, la terre du sous-sol (perforation des roches mers, danger de contamination sur les aquifères « *bewfv miñce mapu mew, bafken miñce mapu mew* », activité sismique induite, etc.) ; mais aussi le *ragiñ mapu* et le *wenu mapu* puisque ces autres plans d'existence sont interconnectés avec les mondes précédents. En altérant le *Waj mapu*, le territoire, dans ses différentes dimensions, les exploitations de gaz et de pétrole perturbent la circulation des *newen*. L'air qui colporte une odeur de soufre ou d'œuf pourri, des maladies respiratoires, des infections oculaires comme dans les *lof* Gelay Ko, Kaxipayiñ et Campo Maripe ; l'eau qui devient impropre à la consommation et nécessite l'approvisionnement par des camions-citernes comme dans le *lof* Gelay Ko près de Zapala ; la terre sur laquelle ne croissent plus les pâturages indispensables au bétail ou les légumes du potager comme dans les *puestos* du sud de la province de Mendoza ; le feu, enfin, omniprésent à cause des torchères qui brûlent les excès de gaz jour et nuit ou qui prend subitement lorsqu'une conduite cède sous la pression des hydrocarbures qui fluent à travers ces tubes, sont quelques-uns de ces signaux néfastes qui appellent une action de la part des Mapuce. Mais plus fondamentalement, ce qui est en jeu, dans ce récit, c'est l'écho de soi dans le monde. Le monde est un miroir où se reflètent l'individu et sa communauté, son *lof*. Qu'une catastrophe survienne et c'est le miroir qui se brise et le silence du monde qui advient.

CHAPITRE 7. Le déploiement des hydrocarbures : une épreuve de force et irréversible

Lorsqu'ils sont interrogés sur ce que suscite, chez eux, la présence des firmes qui exploitent la formation Vaca Muerta, les militants parlent de *despliegue* (déploiement), de *desarrollo* (développement), d'*avasallamiento* (assujettissement), d'*atropellamiento* (écrasement, renversement), autant de mots qui renvoient à un champ lexical de l'envahissement dont l'intensité croît jusqu'à l'évocation d'une situation polémique voire dramatique. Cette idée de « déploiement » est essentielle pour saisir l'expérience dont font état les militants et les habitants de ces régions péri-andines. Par « déploiement », il faut comprendre ce phénomène qui revêt à la fois une dimension spatiale (sans la réduire à un sens purement géographique), une action qui s'étale sur de grandes étendues, soit de façon uniforme, soit en empruntant des réseaux, en même temps qu'une action qui suppose un ordonnancement et un plan, et donc l'imposition d'un rythme. De cette façon, le déploiement renvoie à l'idée de recouvrement et d'enveloppement, mais aussi à quelque chose de plus pernicieux qui s'immisce et s'infiltre dans les recoins. Provenant de l'extérieur, il introduit dans des sphères sociales des formes étrangères qui modifient ou remplacent les formes autochtones. La perturbation induite par l'importation de ces formes allogènes contraint les individus qui y sont confrontés à repenser leurs modes d'action ordinaire. Le déploiement dont il est question dans ce chapitre est avant tout une reconstitution qui ne correspond ni à une expérience singulière d'un individu ni à une expérience collective d'une organisation mobilisée dans le cadre de cette étude. Tout au plus, je peux décrire ce déploiement tel qu'il se donne, tel qu'il est perçu par les individus qui s'y opposent et par ceux qui le subissent, plus rarement par ceux qui l'accompagnent. Aussi, la donnée exploitée dans ce chapitre consiste principalement en des formes sensorielles et en ces impressions que le déploiement des hydrocarbures imprime dans l'expérience des militants.

J'exposerai ci-après une « petite phénoménologie des hydrocarbures » se concentrant sur trois tournures de ce déploiement : l'Arpenteur (7.1), l'Horloger (7.2) et l'Intrus (7.3). Il m'a semblé plus juste de conférer au déploiement trois allégories puisque dans la bouche des acteurs le secteur des hydrocarbures est souvent hypostasié en un acteur (*las empresas*, *las petroleras*, *el petróleo*, *el fracking*, etc.). L'Arpenteur et l'Horloger disent bien comment le déploiement redéfinit la perception des catégories spatio-temporelles, dont on a vu qu'elles sont aussi structurantes dans les récits du monde de la vie quotidienne. L'Intrus est plus oblique, mais il pointe lui aussi une dimension déjà évoquée dans les chapitres précédents : une dialectique entre l'étranger et le familier par la recomposition des coordonnées sensibles de l'expérience.

7.1. L'Arpenteur : l'espace des hydrocarbures

L'Arpenteur révèle la figure d'un déploiement qui réorganise l'espace. Il le mesure pour l'agencer selon ses projets et selon ses nécessités qui sont celles du contrôle local d'abord, et de la mise en réseau avec l'extérieur ensuite. Je montrerai d'abord comment le Désert sert un double discours de l'intégration : à la Nation argentine et son territoire dans un premier temps et à la globalisation dans un second temps. En présentant les étendues où s'installent les entreprises des hydrocarbures comme un Désert, comme un espace vide, on s'autorise toutes les manipulations, toutes les instrumentalisations. Dans un second temps, je me focaliserai sur deux formes, le cadre et le trait, pour décrire cette volonté de maîtrise en la contrastant avec les pratiques et les discours des militants et des habitants de la région.

7.1.1. Le Désert, la Nation et le Globe : nationalisation et globalisation d'un espace marginal

Dans l'imaginaire argentin, la Patagonie n'est pas très différente de ce que les Occidentaux conçoivent quand ils pensent à l'ouest sauvage nord-américain. La Patagonie constitue encore aujourd'hui la *frontier*, le front pionnier, cet espace à conquérir et à civiliser, à ceci près qu'elle se présente sous la figure du Désert. C'était d'ailleurs le sens de la « *Conquista del Desierto* » du Général Roca vers 1870. Le futur président argentin se battait contre une Nature virginale qu'il fallait civilisée. Les peuples amérindiens qui étaient refoulés dans le même mouvement participaient de ce vide. Dépourvus de toute marque de civilisation, ces peuples « ensauvagés » ne faisaient qu'un avec ce Désert et, à ce titre, pouvaient être réduits et leurs terres confisquées. Tulio Halperin Donghi a montré comment cette mythologie du Désert habite les élites urbaines et « éclairées » de l'Argentine post-indépendance qui en ont fait un instrument d'intégration des marges sous toutes leurs formes. À propos de la campagne, qu'il serait plus juste de définir comme le non urbain, il note qu'elle est peu à peu devenue un espace de préoccupation pour les classes dirigeantes qui mesurent toute l'importance de coloniser ces déserts afin de les articuler avec la nouvelle économie-monde qui se met en place dans le courant du XIX^{e} siècle. Si ces premières générations de l'indépendance ont les yeux rivés sur La Pampa et ses vastes étendues, propices à la constitution de gigantesques domaines fonciers, c'est cet élan colonisateur qui les emmène jusqu'en Patagonie[406]. C'est encore ce discours qui transparaît dans les entretiens auprès des pétroliers :

> 102. « Et bon, la zone de Neuquén est une zone très désertique. C'est un plateau presque sans eaux et l'eau qu'on utilise, on la prend des fleuves que ça n'affecte pas en gros. C'est des fleuves immenses qui viennent de la cordillère des Andes […]. En dehors de cette zone, c'est un désert. La Patagonie est désertique. Donc la zone des gisements c'est une zone de désert en gros. » (HF, ingénieur retraité, CABA, 2018)

[406] Tulio Halperín Donghi, *Una nación para el desierto argentino*, 1. ed., definitiva rev, Colección de historia argentina (Buenos Aires: Prometeo Libros, 2005), 127-41.

103. « En Patagonie, il y a eu deux grands axes de développement. La Patagonie était un désert et continue de l'être en grande partie. C'était YPF qui à son époque était, était la pétrolière d'Etat et où dès qu'il y avait un camp se générait une ville avec ses hôpitaux, ses écoles et autres. Et l'armée. » (MK, chargé de communication, CABA, 2018)

104. « […] avant aussi [il y avait] la vision de la Patagonie comme un désert. Aujourd'hui, on considère que n'importe quel écosystème a la même valeur, une forêt ou une steppe. Mais avant la vision, non, mais ça, c'est un désert, ici il n'y a rien, c'est complètement aride. » (F, chargé de communication, CABA, 2018)

Le premier avance l'idée du désert avec quelques nuances. Tantôt, la Patagonie est un Désert, l'un valant pour l'autre, tantôt, c'est un qualificatif que l'on peut lui accoler, car il faut aussi reconnaître qu'elle est traversée par de puissants fleuves et l'eau ne fait pas partie de ces éléments que l'on associe au Désert. L'essentiel consiste à rappeler que l'exploitation d'hydrocarbures se donne toujours *dans* le Désert, loin de l'eau. Le second témoignage se concentre moins sur ces caractéristiques géographiques que sur le concept de Désert lui-même. La Patagonie était un désert et, par la geste civilisatrice combinée de la Science et de l'Etat, elle a été intégrée aux espaces policés. L'image qu'il mobilise des axes de développement traduit bien cette idée civilisatrice, évolutionniste et téléologique. La technique et l'armée tracent la voie, c'est-à-dire un destin, duquel on ne peut pas déroger au risque de rester au ban de la civilisation. On peut demeurer sur le bas-côté à contempler les colonnes hippotractées qui défilent vers les gisements ou alors rejoindre cette caravane pour arracher au Désert ce qu'il continue d'emprisonner, car comme il le rappelle la Patagonie continue d'être, malgré tout, ce Désert. Le troisième, le plus jeune des pétroliers interrogés, permet néanmoins de mesurer à quel point le secteur tente d'« écologiser » son discours, par intérêt ou par conviction. Ce pétrolier ne prononce jamais le mot Désert pour désigner la Patagonie. Il rejette la vision du Désert, celle de ses aînés, celle de son collègue (le second pétrolier qui parle), dans le passé. Il tente de resituer le discours, dans le présent, « aujourd'hui », voilà ce que pense le secteur des hydrocarbures : la diversité des écosystèmes est incommensurable, et ce n'est pas la densité de végétation qui peut servir d'étalon. Il ne s'agit pas de flairer ou dévoiler un artifice de communicant ici, ou alors il faudrait en faire autant avec les militants et leur communication. Ce qui importe c'est de relever la présence de cette image du Désert, et aussi la conscience qu'elle peut déranger. Néanmoins, c'est encore cet imaginaire du Désert qui est omniprésent et continue d'être médiatisé jusque dans un numéro de mars 2014 de la revue *National Geographic* :

> « Le plus grand désert d'Amérique est situé dans des endroits les plus reculés, presque au bout du monde. Tout semble stérile et froid, on perçoit seulement les fortes bourrasques, jusqu'à ce que soudain, elles ne deviennent une brise, comme si une force invisible avait tourné un bouton pour le modérer rapidement. Maintenant, c'est comme si la steppe s'exprimait par le silence. Comme si elle nous disait qu'il y avait un trésor caché sous sa surface unissant des histoires de vie à ce secret qui vient d'émerger grâce à l'intervention de l'homme : la formation pétrolière de Vaca Muerta. »[407]

[407] Trad. « El desierto más grande de América está situado en parajes recónditos, casi en los confines del mundo. Todo parece yermo y frío, solo prevalecen los movimientos que imprime el fuerte viento, hasta que de pronto se convierte en brisa, como si alguna fuerza invisible hubiera girado una perilla para moderarlo rápidamente. Ahora es como si la estepa se expresara a través del silencio. Como si nos contara que hay un tesoro oculto debajo de su

La Patagonie y est dépeinte comme le bout du monde, terres de mystères où les secrets – comprendre les trésors – sont enfouis et n'appellent qu'à être déterrés, par l'Homme et sa technique comme si la Nature ne prodiguait pas déjà ses bienfaits aux populations qui habitent ces steppes.

C'est en partie contre cet imaginaire du Désert que se sont construits les récits exposés dans les chapitres précédents[408]. Pour les militants, l'idée du Désert soutient un discours hégémonique et nationaliste visant à imposer un programme d'assujettissement du territoire et de la vie (humaine comme non-humaine) qui s'y trouve. Pour bâtir la Nation, l'évidement du territoire, sa présentation comme Désert devient une nécessité qu'il faut inculquer à ceux qui prétendent participer à cette œuvre collective comme l'explique cette militante féministe :

> 105. « […] parce que la Patagonie est considérée comme un désert, n'est-ce pas ? Dans l'imaginaire de la construction de la Nation, elle souscrit à cette, cette hypothèse, qu'ici, qu'ici il n'y a rien. "Nous réalisons une activité [économique], il n'y a rien". Non. Certaines personnes ne voient rien en raison de la façon dont on a formé leur vision historique, qu'ici il n'y a rien. Il n'y a rien, parce qu'on, on n'entend rien, que, que, ce, la seule, euh, cosmovision dans laquelle on peut penser c'est la rationalité que nous avons, qui est bien installée, c'est notre rationalité occidentale. Donc, on ne peut pas voir, on voit et on ne regarde pas et on dit, on marche pendant des kilomètres et des kilomètres et il n'y a rien. Il n'y a rien. Ici il n'y a rien. Tu prends le bus et tu te dis, ici il n'y a rien. Et il y a tout n'est-ce pas ? Il y a de tout. » (GA, chargée de recherche, Neuquén 2018)

Le Désert se présente comme une structure épistémique qu'il s'agit de dévoiler, de maîtriser et éventuellement de défaire. Cette militante oppose à la vision du Désert et du vide, un imaginaire du « plein », sans pour autant le détailler. Ce discours devient plus compréhensible lorsqu'on se tient sur la steppe et que l'on voit les *yuyos* et autres arbustes qui s'élèvent du sol avec régularité. Si l'eau que boivent ces plantes ne vient pas du ciel, elle doit assurément provenir du sous-sol. De même que l'on ne peut s'empêcher de constater la présence de troupeaux, caprins ou bovins, qui ne pourraient survivre si la steppe n'offrait de quoi boire et manger. Par ailleurs, ce qu'évoque cette féministe c'est aussi une économie sensible complètement étrangère aux médiations techniques avec lesquelles le secteur des hydrocarbures perçoit le monde. Le « tout » dont elle parle tient aussi à ces relations qui s'établissent avec les environs que les Mapuce prétendent maintenir par leur présence continue dans leur *lof*. Dans le cas de la steppe patagonique, le plein et la multitude ne peuvent pas s'évaluer à l'aune d'une diversité écologique relativement faible en comparaison avec d'autres écosystèmes. Par ailleurs, à l'écoute de certains militants, la relation est inverse. Le Désert n'est pas déjà-là, il advient :

> 106. « Certains pensent à la pollution par le pétrole qui finit dans l'eau ou dans les aliments. Et peut-être que ça, c'est un problème mineur. Le problème le plus grave que

---

superficie que provoca que nuevas historias de vida se unan al secreto que acaba de emerger gracias a la intervención del hombre: la formación petrolera hallada en Vaca Muerta. » (p.4).

[408] Il est vrai que la compréhension du signifiant « désert » peut porter à confusion. À Mendoza, on l'a vu, le désert désigne une réalité géographique qui s'objective dans de faibles précipitations et un débit d'eau limité des fleuves. C'est contre ce désert « naturel » que s'est bâtie la *cultura del agua*. À Neuquén, la situation hydrique n'est pas comparable. Toutefois, on a vu que les militants témoignent d'un souci similaire pour l'élément aqueux dans une province comme dans l'autre. Le « Désert » dont il est question dans ce paragraphe est un concept, un discours, c'est pourquoi il est transcrit avec une majuscule.

> connaissent nos steppes, comme on appelle ce type de territoire, c'est la multiplication ou l'exacerbation ou la croissance du processus de désertification, car là où la végétation met cent ans à atteindre cette hauteur... cette hauteur de quatre-vingts centimètres, un mètre de végétation est indispensable pour empêcher que les dunes ne s'envolent. C'est indispensable pour conserver l'humidité lorsqu'il pleut et lorsqu'un fleuve gonfle et emporte toute la boue en traversant de nombreuses villes, ici comme à Rincón de los Sauces, de nombreuses fois […] puisque tout le terrain autour est lissé, est altéré par les compagnies pétrolières, les routes pétrolières qui font que la rivière jette ses alluvions au village. Et le village est inondé d'un mètre de boue. » (LA, juriste, Neuquén 2018)

Cet avocat estime que le réseau viaire, les routes et les points qu'il relie, devient un agent officiant au service de cet imaginaire désertique. En dessinant ces voies de transit, ce n'est pas seulement la végétation éparse qui disparaît sous l'action des engins de chantier, mais tout un paysage fonctionnel. Sans accroches, les dunes de sables qui protégeaient les *puestos* et les villes alentours s'affaissent. Sans le barrage naturel des buissons, l'eau ne s'écoule plus, elle se déverse, inonde et emporte les implantations humaines. Finalement, ce n'est pas l'humanité qui chasse le Désert, mais le Désert qui recouvre l'humanité.

Dans l'esprit des pères fondateurs argentins tel que l'a rapporté Donghi, le Désert consistait en ces étendues géographiques et ces multitudes humaines demeurant hors du monde policé de la cité. Dans un premier temps, le Désert sert à exciter le patriotisme dans la guerre d'expansion contre les terres ensauvagées qui bordent Buenos Aires, tête de pont de la civilisation. La Patagonie du Nord sert, une seconde fois, l'œuvre civilisatrice lorsque ses fleuves et ses sous-sols se convertissent en grenier énergétique afin d'alimenter les programmes d'industrialisation et de développement de la Nation. Mais, peu à peu, ce Désert ne participe plus seulement de ce monde domestiqué par les élites *compradores* de Buenos Aires, mais aux agencements économiques globaux. Pour la globalisation, le Désert de Patagonie du Nord a d'autres noms. Le premier d'entre eux, en ce début de XXI^{e} siècle, est Vaca Muerta. Il était édifiant d'écouter les militants parler de cette région dans laquelle ils vivent : *acá estamos en Vaca Muerta* (ici nous sommes dans Vaca Muerta), *Vaca Muerta llega hasta acá* (Vaca Muerta arrive jusqu'ici) ou plus simplement avec un locatif *en Vaca Muerta* (dans Vaca Muerta). Certains précisent tout de même quelques autres indications qui disent mieux l'origine sous-terraines du terme : *es la parte de la gran roca madre de Vaca Muerta* (c'est la partie de la grande roche-mère de Vaca Muerta), *Vaca Muerta es el yacimiento que abarca a gran parte de Neuquén, pero también se extiende por R*ío *Negro, La Pampa y el sur de Mendoza* (Vaca Muerta c'est le gisement qui regroupe une grande partie de Neuquén, mais qui s'étend aussi au Río Negro, La Pampa et le sud de Mendoza). D'autres mettent dos à dos d'autres formules du sous-sol et de la superficie. La ville d'Allen dans la province de Río Negro et Estación Fernández Oro s'imbriquent l'un dans l'autre. Puesto Rojas sert à désigner une portion du département de Malargüe dans la province de Mendoza. Anticlinal Campamento est l'autre nom du *lof* Gelay Ko, tandis que Loma Campana est celui du *lof* Campo Maripe « par-dessus » l'ancien gisement conventionnel de Loma La Lata. Ces deux derniers gisements se situent dans le département d'Añelo à Neuquén. Si les terminologies ne sont pas tout le temps fidèle aux connaissances produites par la science géologique, en confondant formations géologiques, gisements d'hydrocarbures et parfois même les blocs de concessions, ces déclarations imposent un constat : le sous-sol sert à

nommer la superficie. On a vu dans le récit sur la Mapu à quel point la capacité à nommer était aussi une capacité à faire exister et à se remémorer des choses, des gens et des événements. Nommer c'est dire le réel, donner un nom c'est inscrire les choses dans le monde. En affublant leurs zones d'habitation de ce nouveau nom, Vaca Muerta, les militants lui reconnaissent en quelque sorte son existence. Ils admettent la capacité du sous-sol à revêtir de son nom le sol qu'ils foulent. Cela ne signifie pas pour autant que les militants ne vivent que dans ce monde des hydrocarbures où le nom des territoires prend plus volontiers celui des roches que des cours d'eau comme le veulent les conventions. Ils ont plutôt tendance à le contrebalancer avec d'autres appellations : oasis, Alto Valle, Mapu. Si les militants sont obligés de penser leur monde avec ces noms qui jaillissent du sous-sol, cette nouvelle toponymie sert surtout à localiser ces espaces dans le globe. Hernan Scandizzo fait le même constat :

> « Le XXI^e^ siècle s'annonce et, dans un acte de conquête renouvelé, une vaste portion du nord de la Patagonie perd ses noms dans la splendeur qu'augure l'exploitation du gaz et du pétrole des gisements non conventionnels. Les plans sont inversés, les formations de schistes et de sables bitumineux émergent et couvrent de Vaca Muerta, la région. Ce qui était souterrain devient surface par la main de l'industrie pétrolière. En 2015, la région de Vaca Muerta s'étend au-delà des limites du département d'Añelo, au-delà de la province de Neuquén, et englobe Mendoza, Río Negro et La Pampa. La naturalisation du nouveau nom, de l'identité imposée au territoire, est le premier impact, l'impact original qui autorisera le reste. »[409]

De la même manière, Peter Sloterdijk estime que les Temps modernes naissent avec le « devenir-fatal de la Terre » en tant que sphère. Les premiers responsables de ce destin sont les cartographes qui ont dessiné des globes et des planisphères coupés par des lignes imaginaires, et ces lignes de l'esprit ne sont qu'un système de coordonnées abstraites servant à diviser le globe selon les intérêts d'une « planimétrie impériale ». Sloterdijk parle de cette globalisation comme une perte de l'habiter, comme une perte de la familiarité. En imposant sa toponymie, en en faisant le moyen de désigner les lieux « la globalisation fait sauter strate après strate, les enveloppes oniriques de la vie collective sédentaire, domestiquée, axée sur elle-même et capable d'apporter le salut à partir d'elle-même […]. Elle fait exploser les endosphères en autarcie et les prend aux mailles du réseau. Prisonnières de celui-ci, les colonies des mortels sédentaires perdent leur antique privilège : être, chacun pour soi, le centre du monde »[410]. C'est de ce drame de l'habiter et de comment les métrologies y contreviennent qu'il faut maintenant évoquer.

---

[409] Hernán Scandizzo, « Hidrocarburos y diversificación productiva en tiempos de Vaca Muerta. Nueva expansión de frontera del capital », in *Vaca Muerta: Construcción de una estrategia. Política públicas ambiguas, empresas estatales corporatizadas y diversficación productiva a medida*, par Diego Pérez Roig, Hernán Scandizzo, et Diego di Risio (Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2016), 136: Trad. « Despunta el siglo XXI y en un renovado acto de conquista una vasta porción del norte de la Patagonia pierde sus nombres en el esplendor que augura la explotación de gas y petróleo de yacimientos no convencionales. Se invierten los planos, las formaciones de lutitas y arenas compactas emergen y cubren de Vaca Muerta a la región. Lo que era subsuelo se convierte en superficie de la mano de la industria petrolera. En 2015, la Región de Vaca Muerta, se extiende más allá de los límites del departamento Añelo, más allá de la provincia de Neuquén, y abrasa Mendoza, río Negro y La Pampa. La naturalización del nuevo nombre, de la identidad impuesta al territorio, es el primer impacto, el impacto originario el que habilitará el resto. ».

[410] Sloterdijk, *Le palais de cristal*, 48.

7.1.2. Le cadre et le trait : l'habiter contre la mesure

J'ai déjà mentionné, dans un chapitre précédent, comment certaines configurations mêlant le monde des hydrocarbures et les autres mondes de la vie quotidienne reviennent comme des images d'Épinal. L'une d'entre elles est la *chacra petrolera* où des puits de pétrole poussent à la place des arbres fruitiers. Une autre de ces images intéresse plus particulièrement la figure de l'Arpenteur : celle des *picadas petroleras*, ces routes tracées par les industries des hydrocarbures afin d'accéder aux gisements avec hommes et matériels. Réécoutons l'avocat à ce propos:

> 107. « Personne n'ira vérifier si pour arriver à un *puesto* il y a deux chemins ou un seul. Et moi je peux te montrer des photos où en un point où il y a un puits pétrolier arrivent à ce, confluent à ce point plus de trente routes. Parce que le principe c'est que la ligne droite est la plus courte… Bon, voir la Caterpillar faire un chemin nouveau jusque-là. C'est un processus gravissime qui se produit depuis le sud de Mendoza, Mendoza, jusqu'aux confins de la Patagonie. Ce processus d'aggravation, d'exacerbation de ce processus de désertification. À cause de l'ouverture indiscriminée de routes. Qui peut supporter tout ça ? Un homme qui élève des moutons qui ont de moins en moins de moutons parce qu'il n'a plus de pâturages ? […] chaque fois il y a de moins en moins de ces herbes sèches qui ressemblent à des plantes sèches, mais elles sont vitales n'est-ce pas ? Parce qu'ici c'est aride, c'est la steppe, mais ce n'est pas inerte ni improductif. Ça produit de la biomasse euh… et de la vie, ça soutient la vie, la vie propre à la steppe patagonique. Mais sans ces herbes il n'y a pas de vie. » (LA, juriste, Neuquén, 2018)

Figure 5: Vue satellite du gisement Loma Campana, province de Neuquén[411]

[411] Cette image satellite est une capture d'écran réalisée fin juillet 2020 à partir des images de *Google Earth*. On note l'aspect « patchwork » de l'image à la différence de couleur du sol et des tracés qui s'arrêtent parfois abruptement. Cette image est en fait composée de plusieurs photographies prises à des époques différentes. Confrontés à ces vidéos, les militants dénoncent régulièrement le fait que « Google » ne projette pas la réelle emprise des entreprises pétrolières sur la région. Ils estiment que le nombre de routes et de plateformes est bien plus important que ce que laisse voir cette capture d'écran.

On se rappelle que la réalisation de ces routes est l'une des causes identifiées par cet individu de la désertification de la région. Mais en détruisant les buissons, les routes font également disparaître des pâturages si rares et si précieux pour les éleveurs transhumants de la région, de sorte que ce qui apparaît comme des herbes folles, des *yuyos*, sont en fait des sources de vie pour le bétail, et donc pour les hommes. Un compagnon, ayant réalisé quelques investigations sur cette thématique, prolonge cette réflexion. Les routes ne détruisent pas seulement les pâturages, elles génèrent du stress et compliquent la reproduction du cheptel en raison du transit de véhicules inhabituel dans ces zones :

> 108. « Par exemple, un des principaux problèmes, dans nos territoires, entre les paysans et les entreprises c'est le problème des animaux. Pourquoi ? Parce que les entreprises ouvrent beaucoup de routes, beaucoup de *picadas*, pour apporter [des équipements] à ses gisements et donc de là, commencent les vols [de bétail]… Je ne dis pas que ce sont les ouvriers des entreprises qui le volent, mais qu'en raison de l'ouverture d'autant de routes tout devient incontrôlable… […]. Ce que génère le transit d'autant de camions et d'autant de choses pernicieuses […], ça génère beaucoup de mouvement, beaucoup de vibration, beaucoup de bruit. Donc, toi t'étudies les *campos* qui n'avaient pas d'activité pétrolière et qui ont commencé l'activité avec, avec du *fracking*, le nombre de naissances d'animaux a baissé considérablement entre l'année où il n'en avait pas, disons, et l'année où ils ont commencé à l'avoir. » (MM, journaliste, Río Negro, 2018)

La vie disparaît donc deux fois. La première lorsque les bêtes ne trouvent plus de buissons sur lesquels s'alimenter et la seconde lorsqu'elles ne mettent plus bas. Le second militant poursuit ses explications en précisant que, face à ces conséquences indésirables du *fracking*, les pasteurs abandonnent de plus en plus le mode de vie transhumant pour se concentrer sur des élevages de corral, modifiant ainsi en profondeur leurs pratiques itinérantes. De sorte que le mode de vie pastoral disparaît avec les plantes et avec les bêtes. Laissons en suspens ces constats sur les pratiques et revenons à la route elle-même.

Comme d'autres, ces militants s'inquiètent des conséquences de la prolifération de ces routes. Ils pointent d'abord le problème de l'ouverture indiscriminée de non pas une, ni deux, mais de plusieurs dizaines de voies d'accès aux bases d'exploitations dans certains cas, toutes ayant pour motif la ligne droite qui connecte des points comme on peut l'apercevoir sur cette image satellite de la concession Loma Campana, près de la ville d'Añelo, dans la province de Neuquén sur une aire d'environ 200 km^2 (Figure 5). Comparons maintenant cette représentation satellite avec le croquis dressé par un *puestero* du gisement mendocino de Puesto Rojas et le même redessiné par nos soins et nos habitudes cartographiques, à une échelle agrandie (Figure 6)[412]. Ces trois représentations permettent d'apprécier des glissements épistémiques qui servent à distinguer le monde des hydrocarbures des mondes de la vie quotidienne des militants et des habitants.

Sur le dessin du *puestero*, on note d'abord que la représentation des bandes routières varie en largeur. Les routes asphaltées, à deux voies, sont les plus larges, suivies par le río Salado dont l'épaisseur renvoie probablement à son importance plus qu'à son débit. Sur le

[412] À plusieurs reprises, au cours des sorties dans le *campo* l'absence de GPS ou de connexion internet nous contraignait à demander aux habitants de dessiner des plans pour accéder au *puesto* suivant. Malheureusement, n'ayant pas mesuré l'importance de ces documents griffonnés sur l'instant, un seul a été conservé.

côté gauche de la feuille sont représentées les voies, beaucoup plus fines, qui mènent au Puesto R. Cette gradation n'indique probablement pas un classement viaire où les voies les plus larges sont les voies de transit les plus importantes ou les plus rapides. La largeur indique plutôt l'emprise au sol de ces routes qui peut renvoyer à cette conscience du pâturage annihilé pour la construction de ces routes. Sur l'image satellite, la distinction entre les différents types de routes ne se manifeste pas tant à travers leur largeur que grâce à leur clarté. Selon la quantité de photons que le sol reflète et que le satellite a capté, certaines voies apparaissent d'emblée tandis que d'autres demandent un moment d'accoutumance. Même si au niveau du sol, aucun doute n'est permis sur la hiérarchisation de ces routes, depuis l'espace, qui est aussi dans une certaine mesure le point de vue de la cartographie euclidienne, on a l'impression que l'importance de la route s'évalue à la profondeur du sillon creusé par les va-et-vient des véhicules entre les plateformes. Dans ce régime de projection, la route est une trace soustractive. Sur le troisième croquis, l'importance des routes est marquée par la trace laissée par la mine de graphite. Plus le coup de crayon est gras, plus la pointe s'est aplatie contre la feuille, plus le chemin est grand. Cette fois, la trace est additive puisqu'une matière s'est déposée sur une autre. Et, à cet égard, ce plan fait la jonction entre les deux autres. Les routes sont figurées par des traits, par des lignes, mais en ajoutant de la poudre de graphite sur le papier elle s'approche parfois de la bande du *puestero*.

Le croquis levé par le *puestero* a encore quelques détails qui méritent mention. Çà et là, il a figuré des indicateurs de lieu. Sur la *ruta 222* on aperçoit à droite un petit cercle qui indique une *tranquera,* une barrière fermée par un cadenas. Un peu plus loin, à gauche, un peuplier représente un autre *puesto*. Un peu plus loin, à droite, un symbole qui ressemble à un *pi* grec est censé dire où se trouve un poste d'accès pétrolier. De l'autre côté du Salado et au bout des chemins, on aperçoit un nouveau peuplier et une maison, le *puesto* qu'il souhaitait nous indiquer par ce plan. Notons encore, quelques lignes qui débordent de la feuille : ce sont des *manantiales*, des sources, qui alimentent le Salado, l'une d'entre elles souligne le peuplier et la maison du Puesto R. Aucune échelle, aucune perspective dans ces dessins, juste des éléments notables pour se repérer dans le paysage. Face à cela, la précision des images satellites est incomparable et la quantité de détail qui y est représentée suffirait à noircir des pages entières. Toutefois, sans une personnalisation de ces images, il est impossible d'y trouver des indications, juste des orientations. Le troisième croquis, quant à lui, ne contient que quelques croix dans des cercles ou non, censées localiser un lieu d'intérêt. Bien qu'abstrait, ces croix n'en sont pas moins des éléments partagés par l'expérience de ceux qui ont élaboré ce plan.

Pourquoi s'être attardé sur ces documents mal fagotés et qui ont visiblement servi de brouillons à l'occasion ? C'est que, en suivant les analyses de Tim Ingold, les cadres et les traits de ces plans disent bien comment les hydrocarbures mesurent le monde et comment les *puesteros* l'habitent[413]. Ces plans se lisent et s'écoutent plutôt qu'ils ne se regardent. Le croquis du *puestero* est, certes, un tracé pour indiquer le chemin à un *puesto* voisin, c'est-à-dire un outil d'orientation fonctionnel avec un but en tête. Le présenter ainsi, toutefois, serait

[413] Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, trad. par Sophie Renaut (Bruxelles: Zones Sensibles, Pactum Serva, 2014).

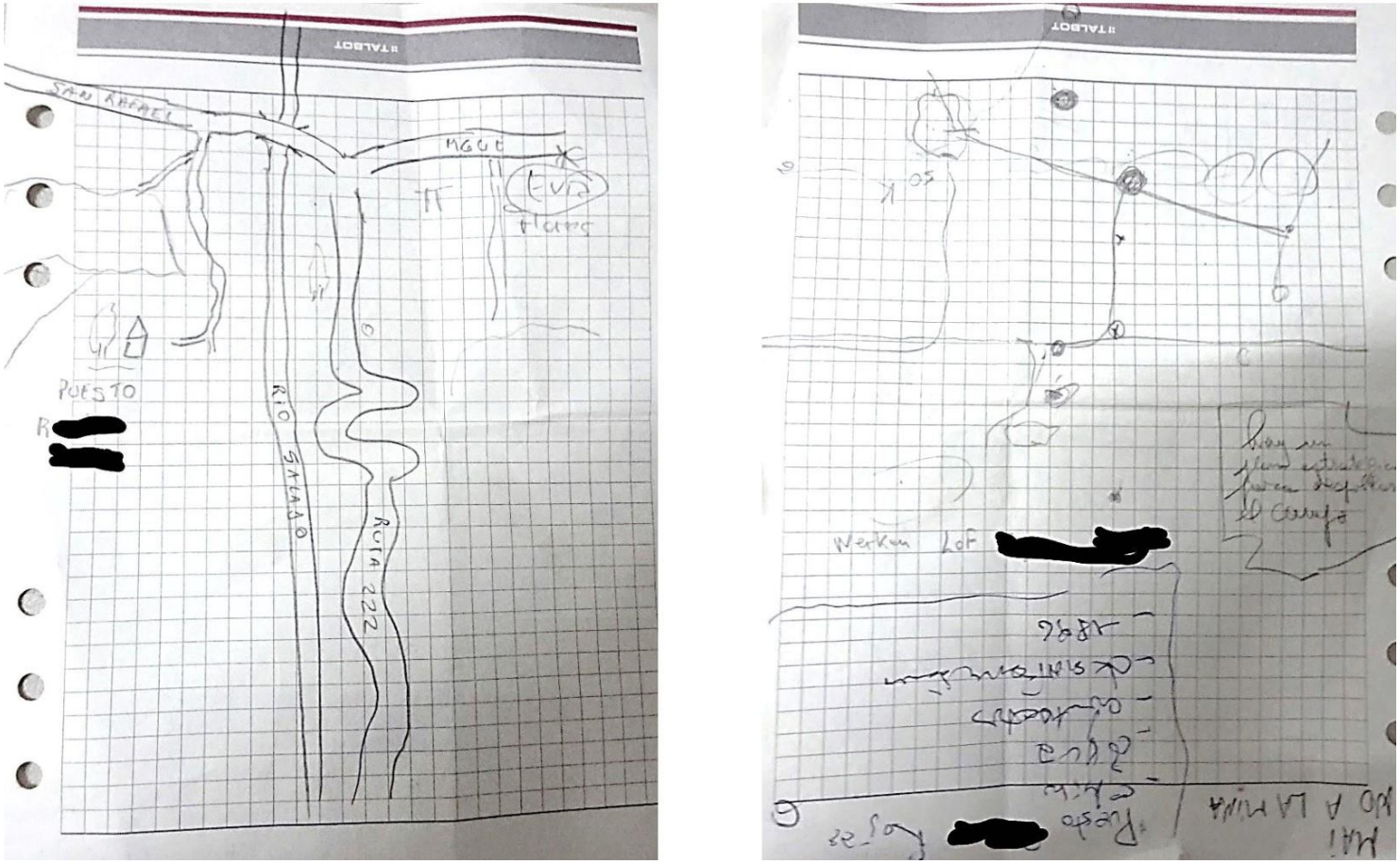


Figure 6: Croquis du gisement de Puesto Rojas par le puestero (à gauche) et les enquêteurs (à droite)

faire abstraction du processus de création du plan et du processus cognitif qui le sous-tend. À mesure qu'il dessine, il explique. Il parle donc. Son plan s'écoute avant qu'il ne se regarde. Les indications qu'il place sur les bords des bandes scandent son discours comme les ponctuations rythment un texte. Les symboles l'aident à déclamer, à annoncer une progression dans une histoire, celle qui mène de son *puesto* à celui de Don R. À mesure qu'il laisse des traces sur la feuille, il se lit et se relit, et vérifie que l'auditoire suit. Au besoin, il reformule. D'abord la *tranquera* cadenassée, ensuite le *puesto*, puis le pont sur le Salado, puis la première fourche, puis la seconde. Il ne s'agit pas de dire que ce *puestero* est un grand conteur. D'ailleurs, en reprenant la route, nous avons manqué la *tranquera* à plusieurs reprises et croisé plus d'un *puesto* sur l'autre côté de la bande ; il y avait aussi deux ponts et non pas un. Son plan est aussi un texte qui autorise des lectures transversales, car en racontant et en dessinant il sème des indices qui tirent l'histoire dans leurs directions. Plusieurs figurés indiquent d'autres embranchements. En narrant et en représentant, il ne peut s'empêcher d'indiquer que le chemin efficace recherché par les étrangers concentrés sur leurs investigations n'est qu'un élément d'une trame plus complexe. À droite, il a dessiné un autre chemin, vers un autre *puesto* qui contourne le poste de contrôle pétrolier et la *tranquera* fermée par un cadenas, deux obstacles insurmontables avec un véhicule, mais étrangement incapables de freiner un troupeau de caprins et leur pâtre. C'est pourquoi il n'a pas signalé la route située derrière le cadenas. De toute façon, l'histoire qui va se dérouler ne pourra pas emprunter cette voie. Mais les voies qu'il a tracées ne sont pas seulement des descriptions du réel, loin de là. Ce sont des lignes de vie, car les bandes indiquent des chemins parcourus. En se remémorant ces itinérances passées, avec le cheptel ou sans lui, à dos de cheval ou à pied, il permet à ses hôtes de retrouver plus qu'un lieu, une autre dimension. En se rappelant, c'est-à-dire en remontant le cours de son histoire, il peut la partager et la projeter dans un nouveau plan d'action. C'est une forme de connaissance qui progresse avec ce qu'elle a sous les yeux, avec ce que ses oreilles captent, avec ce qui tombe sous la main et avec tous les sens capables d'un ressentir. C'est une connaissance sensible, c'est-à-dire passant par les sens et attentive, attentionnée.

Rien de tel avec l'image satellite qui sert aux militants à illustrer l'empreinte territoriale des hydrocarbures. Elle se donne d'emblée comme un tout. Aucune trace narrative ne la sous-tend. Personne ne se présente pour la raconter. Rien n'indique par où commencer ni par où finir. Aucun endroit où tirer sur un fil qui dépasse de la bobine pour la démêler. Les sillons creusés dans le sol réfléchis par la lumière ne sont pas des chemins ou des sentiers. Ils n'ont rien à voir avec les lignes de vie du *puestero*. En témoigne d'abord leur rectitude comme l'avait souligné l'avocat. C'est une ligne qui ne s'embarrasse pas de la matière présente, c'est une ligne de l'esprit. Elle trace donc, non pas un chemin, mais un conduit. Elle achemine les hommes et les matériaux jusqu'aux plateformes, et de celle-ci elle rapporte le pétrole ou le gaz le long des mêmes tracés. Surtout, elle doit le faire avec efficacité et rapidité pour respecter la discipline industrielle de l'horloge[414]. Car la ligne droite des hydrocarbures permet de survoler l'espace et de connecter des points, ces quadrilatères qui donnent l'impression de contempler, depuis l'espace, un circuit imprimé d'une puce électronique. Ce

[414] Edward P. Thompson, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel* (Paris: La Fabrique Editions, 2015).

qui importe dans ce territoire moucheté n'est pas le voyage, c'est la destination. Tant et si bien que les routes ne manquent jamais de connecter les quadrilatères entre eux comme si la moindre rupture anéantirait l'efficacité du réseau. Le croquis du *puestero* ne s'embarrasse pas d'une telle précision. Le chemin mène au seuil de l'habitation. Entre la fin du sentier et le pas de la porte, dans cet espace indéterminé, il y a encore une effusion de vie. Certes, les lignes des hydrocarbures connectent et en cela elles relient, elles créent du lien. Mais on ne peut s'empêcher d'y voir une liaison artificielle, forcée. Ces lignes établissent des liaisons d'autorité, soutenues par la puissance et l'efficacité de l'argent et de la technique. En outre, le réseau d'un champ d'hydrocarbures est un ensemble de lignes assemblées et construites sans s'embarrasser des gestes. Plus justement, c'est un filet qui sert à capturer l'espace, car les *picadas* effacent les sentiers jusque dans la mémoire des hommes, jusque dans les itinérances des *puesteros* qui préfèrent encore utiliser ces routes larges et plus confortables que les sentiers caillouteux. Il n'en demeure pas moins que ces lignes sont des marques d'occupation et non des traces d'habitation.

La différence entre ces deux façons d'appréhender le déplacement dans ce Désert tient à la distinction qu'Ingold formule entre le trajet (du *puestero*) qui longe les lignes et le transit (du *petrolero*) qui traverse l'espace en suivant des lignes sans substances :

> « […] le voyageur itinérant adapte constamment son mouvement — son orientation et son rythme — à ce qu'il perçoit de l'environnement en train de se découvrir sur son chemin. Il observe, il écoute, et ressent ce qui se passe, tout son corps est sur le qui-vive, attentif aux innombrables indices qui, à tout moment, peuvent l'inciter à modifier sa position […]. Ce qui fait la spécificité du transport n'est pas le recours à des moyens mécaniques ; il s'illustre plutôt par la dissolution du lien intime qui, dans le trajet, associe la locomotion et la perception. Le voyageur transporté devient un passager, lui-même ne se déplace pas : il est déplacé d'un endroit à un autre. Ce qu'il voit, entend et ressent au cours du transport n'a absolument aucune incidence sur le mouvement qui le fait avancer. »[415]

Alors que le *puestero* se tisse un chemin dans le monde et qu'à force de tisser dans un sens puis dans l'autre il forme une maille, le *petrolero* ne peut jamais atteindre ce degré de proximité ou « d'intimité ». Il erre sur une surface qu'il a étirée des profondeurs. Le *puestero,* lui, assemble divers éléments, de la roche, de l'eau, de la poussière, de la sueur, des excréments, des empreintes, des sentiers et mille choses encore faites de gestes.

*

* *

La même chose apparaît à l'Arpenteur et aux militants : un Désert. La différence réside dans le mode d'enregistrement qu'ils en font, c'est-à-dire le mode de connaissance avec lequel ils choisissent d'aborder le monde. Quand la militante féministe assure qu'ici il y a de tout, l'Arpenteur ne voit que des buissons de *jarillas* qui s'arrachent difficilement du sol. Ils mesurent quelques centimètres de haut. Ils sont secs. Cet espace peut être déblayé parce que cette taille et cette sécheresse ne peuvent qu'indiquer un Désert. Le *puestero,* lui, voit une manne bienvenue et il lit dans ces arbustes la promesse d'une source, ou un secours contre

[415] Ingold, *Une brève histoire des lignes*, 105.

l'ensablement de son *puesto*. La route que les pétroliers ont tracée pour faciliter les communications au sein de leur réseau lui apparaît comme un affront à la vie.

La même chose apparaît à l'Arpenteur et aux militants : un Désert. La différence réside dans le mode d'enregistrement qu'ils en font, c'est-à-dire le mode de connaissance avec lequel ils choisissent d'aborder le monde. Quand la militante féministe assure qu'ici il y a de tout, l'Arpenteur ne voit que des buissons de *jarillas* qui s'arrachent difficilement du sol. Ils mesurent quelques centimètres de haut. Ils sont secs. Cet espace peut être déblayé parce que cette taille et cette sécheresse ne peuvent qu'indiquer un Désert. Le *puestero*, lui, voit une manne bienvenue et il lit dans ces arbustes la promesse d'une source, ou un secours contre l'ensablement de son *puesto*. La route que les pétroliers ont tracée pour faciliter les communications au sein de leur réseau lui apparaît comme un affront à la vie.

C'est cette mise au diapason du Désert et de la Nation, du Désert et du globe qui est décriée. Elle engendre un décalage dans les échelles de vie du territoire et une série d'expropriations selon les militants : géographique par la création d'enclaves énergétiques dont la durée de vie ne contentera même pas une génération ; économique par la mise en place des corridors d'exportation — réseau viaire et voies ferrées, oléoducs, gazoducs, mais aussi les aqueducs — chargée d'expédier la sève de la terre dans les raffineries portuaires de Bahia Blanca ou des autres centres industriels du pays ; sociale, enfin, par la mise au pas de la force de travail. Pour le dire avec les mots de Horacio Machado Aráoz :

> « […] ce sont les flux de capitaux qui utilisent et disposent de l'espace géographique qui détruisent les anciennes territorialités et imposent les nouvelles, les "territoires en réseau", fragments locaux subordonnés verticalement aux chaînes de valeur conçues et contrôlées par le capital transnational. L'"enracinement des investissements" implique un processus de réappropriation et de résignation totale de l'espace géographique : l'espace local devient un vecteur supplémentaire de l'"économie-monde" et la production et l'exploitation qui donnent lieu à cet enracinement des investissements entraînent une modification complète des formes locales de valorisation, d'occupation et d'utilisation de l'espace. Ainsi, le territoire local perd ses empreintes communales et devient un "territoire mondial", fragment d'un complexe productif global. »[416]

L'espace n'est pas la seule coordonnée de l'action transformée par le déploiement des hydrocarbures. En même temps qu'ils pensent les impacts dans l'espace, les militants évoquent aussi, quoique plus indirectement parfois, ses conséquences sur le rapport au temps.

[416] Horacio Machado Aráoz, « Los dolores de Nuestra América y la condición neocolonial Extractivismo y biopolítica de la expropriación », *OSAL*, nº 32 (2012): 59: Trad. « […] son los flujos del capital los que usan y disponen del espacio geográfico, los que destruyen las viejas territorialidades e imponen las nuevas, los"territorios en red", fragmentos locales verticalmente subordinados a cadenas de valor diseñadas y controladas por el capital transnacional. La "radicación de inversiones" involucra un proceso de reapropiación y resignificación total del espacio geográfico: el espacio local pasa a ser un vector más de la "economía-mundo" y la producción explotación que da lugar a esa radicación de la inversión provoca una alteración completa de las formas locales de valoración, ocupación y uso del espacio. Así, el territorio local pierde sus huellas comunales y pasa a ser un "territorio mundo", fragmento de un complejo productivo global. ».

7.2. L'Horloger : le temps des hydrocarbures

Une grande partie de la littérature érudite ou académique s'accorde pour associer l'avènement de la modernité à une crise du temps et donc à une crise du sens — comme signification et comme direction — de nos sociétés. Je voudrais questionner une certaine crise du temps provoquée par ce que je nomme, pour cette argumentation, le « temps des hydrocarbures », et qui est peut-être davantage un « temps de l'extractivisme ». Dans les paragraphes qui suivent, j'interrogerai la nature du temps des hydrocarbures à travers trois de ses expressions : un temps de la transition, un temps de l'accélération et un temps de la suspension.

7.2.1. Un temps de la transition

L'enjeu de ce paragraphe est de décrire comment ce temps des hydrocarbures, ce temps de la transition apparaît aux Argentins et aux militants dans le contexte de l'Argentine du début du XXI^{e} siècle. L'investigation me porte à croire qu'il est présenté comme un temps de la transition, c'est-à-dire un temps qui prétend passer d'un état à un autre, et que l'on peut résumer dans le couple champ d'expérience/horizon d'attente forgé par Reinhart Koselleck, à d'autres fins il est vrai[417].

Selon Koselleck, la tension entre expérience et attente engendre le temps historique. Plus encore, c'est l'écart croissant entre le champ d'expérience et l'horizon d'attente qui permet d'acter la naissance des Temps modernes et de là, toutes les périodes historiques. Les expériences passées se déposent comme des strates sédimentaires les unes sur les autres au fil du temps. De sorte que, dans chaque présent, on peut explorer ce champ et se remémorer chacune d'elles en particulier, toutes en général, qu'elles soient les nôtres où qu'on les ait en partage, qu'elles soient originelles ou qu'elles aient été falsifiées, qu'elles soient conscientes ou inconscientes. Les attentes, quant à elles, sont comme la ligne d'horizon qui se fait fuyante à mesure que l'expérience progresse. Plus encore, en s'échappant, l'horizon d'attente ouvre un nouveau champ d'expérience, sans se laisser jamais contenir par le passé sédimenté. Le champ d'expérience traduit l'action « d'avoir transformé ce qui s'est passé, de pouvoir l'actualiser, d'être saturée de réalité, d'intégrer à son propre déroulement des possibles actualisés ou manqués »[418]. Koselleck constate que chaque période charrie son lot de nouveautés de sorte que, imperceptiblement, le champ d'expérience se modifie d'une génération à l'autre. L'introduction progressive des innovations techniques et de nouveaux savoirs, qui seront bientôt qualifiés de modernes par ceux qui les ont produits et manipulés, provoque des décalages entre ceux qui les expérimentent et ceux qui n'y ont pas été exposés. De cette façon, c'est l'horizon d'attente qui s'en trouve modifié et la distance qui le sépare du champ d'expérience s'accroît. Tant que l'horizon d'attente est celui d'un temps eschatologique, de prophéties de la fin du monde qui se succèdent d'une génération sur

[417] Koselleck, *Le futur passé*, 227-73; 360.
[418] Koselleck, 364.

l'autre, l'horizon d'attente se trouve en quelque sorte obstrué. Mais, à partir de l'introduction de l'idée d'un perfectionnement des hommes dans le bas monde par la Technique notamment, et non dans l'au-delà, l'horizon d'attente se dilate et se confond avec une marche en avant vers le Progrès.

Mais alors de quelles expériences et de quelles attentes, le temps des hydrocarbures est-il le temps en Argentine ? De quelle transition est-il le nom ? Rappelons quelques éléments du contexte énergétique argentin. En 2010, la plus grande pétrolière du pays, Repsol-YPF avait annoncé la « découverte » de la formation Vaca Muerta, couvrant une large partie de la Patagonie du Nord, principalement dans la province de Neuquén. Les réserves mirobolantes — près de 50 à 500 ans de réserves de gaz[419] selon la presse argentine et mondiale à propos de Vaca Muerta — qu'est censée contenir la formation permettent d'espérer, d'attendre, de son exploitation la souveraineté énergétique. Or le secteur pétrolier et gazier argentin s'est constitué au début des années 1920, dans cette même perspective d'assurer l'indépendance énergétique du pays, par la création d'une entreprise nationale, YPF, comme le rappelle cet ingénieur pétrolier opposé aux extractions non conventionnelles :

> 109. « Au moment de la Première Guerre mondiale […], l'Argentine s'est retrouvée sans approvisionnement en charbon provenant […] d'Angleterre, qui nous approvisionnait en charbon. Et le pétrole était fourni par la Standard Oil des États-Unis […], nos trains étaient arrêtés, nos avions cloués au sol, nos bateaux… […]. Et tout ça a débouché à ce que le Général Mosconi [et] YPF, qui a été une des pionnières en Amérique latine. Comme entreprise étatique, je veux dire […]. En commençant de zéro n'est-ce pas ? Il y avait personne qui était compétent pour tout ça. Et bon, ça a mis du temps pour parvenir à l'auto-approvisionnement, mais YPF y est arrivé hein. À partir des années 1970 plus ou moins. » (SB, ingénieur retraité, Neuquén, 2018)

Néanmoins, dans le courant des années 1980, la situation économique en Argentine se tend, comme dans le reste du sous-continent. Lors des mandats du péroniste Carlos Menem, l'Argentine « bénéficie » d'un plan d'ajustement structurel pour restructurer sa dette et relancer la croissance économique. Ce PAS garantit par le Fond Monétaire International (FMI) la Banque mondiale et le Trésor des États-Unis d'Amérique entend engager des réformes économiques profondes, dont la philosophie est résumée par le consensus de Washington. Dans le secteur des hydrocarbures, les réformes structurelles imposent une dérégulation du marché qui conduit à la transnationalisation du secteur, encore largement dominé par YPF, et à la libéralisation des prix des matières premières. Dans le même mouvement, YPF est graduellement privatisée jusqu'à tomber entièrement dans les mains de la pétrolière espagnole Repsol. Enfin, la réforme constitutionnelle de 1994 cède aux provinces la propriété du sous-sol naguère détenue par l'État fédéral, ce qui facilite ainsi les procédures d'adjudications des blocs d'exploitation et la répartition de la rente en retirant un échelon de négociation. L'extraction d'hydrocarbures connaît alors une croissance fulgurante dans ces années avec un pic de production atteint en 1998 pour le pétrole, et en 2004 pour le gaz. Le corollaire de cette augmentation est la baisse des réserves d'hydrocarbures causée par cette surexploitation des gisements, le déclin naturel des puits et un investissement pratiquement

[419] U.S. Energy Information Administration, « World Shale Gas Resources: An Initial Assessment of 14 Regions Outside the United States ».

nul dans l'exploration de la part des entreprises privées. L'ingénieur interrogé ci-dessus résume la situation :

> 110. « En quelques années, hum, on a beaucoup produit, et on a beaucoup exporté, et les gisements se sont, ils ont décliné, hum, ils se sont épuisés, ils se sont épuisés en conséquence de quoi nous avons perdu l'autoapprovisionnement. On a des réserves pour très peu d'années […]. Les entreprises se sont contentées d'extraire, les entreprises privées, d'extraire le pétrole et le gaz, mais elles n'ont pas investi dans l'exploration, à maintenir le niveau de réserve comme l'avait fait YPF n'est-ce pas ? » (SB, ingénieur retraité, Neuquén, 2018)

Le manque d'investissement, la provincialisation de la ressource, la transnationalisation du secteur, en même temps que l'augmentation de la consommation énergétique pendant la première décennie du XXI[e] siècle sous les présidences des Kirchner se traduisent par un déficit de la balance commerciale énergétique de 3 500 millions de dollars en 2012, contraignant le gouvernement populiste à faire voter, la même année, la *Ley de Soberanía Hidrocarburífera* prévoyant l'expropriation de 51 % du capital de Repsol-YPF et l'élévation des hydrocarbures au rang de ressources stratégiques, ceci en prévision de la mise en exploitation de la formation non conventionnelle Vaca Muerta. Or, la nouvelle YPF ne dispose ni des moyens techniques ni des moyens financiers pour procéder à l'exploitation de ces gisements pour son propre compte, de sorte qu'elle en est réduite à s'associer avec Chevron pour l'exploitation du gisement le plus important, Loma Campana, dans la province de Neuquén. Fortuitement, l'interdiction d'opérer dans le pays qui pesait sur Chevron, en raison de son rôle dans des pollutions dantesques en Équateur, a été levée par la Cour Suprême argentine en juillet 2013, quelques semaines avant que la législature neuquina ne vote une loi sanctionnant l'accord entre YPF et Chevron pour l'exploitation de ce gisement[420]. C'est dans cette ambiance que YPF engage des campagnes publicitaires, *YPF sos vos* (YPF, c'est toi) et *Orgullosos del producto de nuestro suelo* (Fiers du produit de notre terre) pour promouvoir un *fracking* « national et populaire », réactivant ainsi l'imaginaire patriotique de la croisade Mosconi entamée près d'un siècle auparavant[421].

Le temps des hydrocarbures se présente comme un temps de la transition proposant un « retour vers le passé ». Il condense le champ d'expérience (la souveraineté énergétique de la croisade Mosconi) et l'horizon d'attente (la souveraineté énergétique obtenue par l'exploitation non conventionnelle). La différence existe tout de même, il n'est pas question de le nier. La souveraineté poursuivie par Mosconi n'a pas les mêmes fondements historiques ou technologiques que celles promues par les Kirchner puis Mauricio Macri (à partir de 2015). Néanmoins, on revient à l'idée que le champ d'expérience et l'horizon d'attente

---

[420] Diego Pérez Roig, « Los dilemas de la política hidrocarburífera en la Argentina posconvertibilidad », in *Vaca Muerta: Construcción de una estrategia. Política públicas ambiguas, empresas estatales corporatizadas y diversficación productiva a medida*, par Diego Pérez Roig, Hernán Scandizzo, et Diego di Risio (Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2016), 11-36; Diego di Risio, « Empresas estatales petroleras : el gobierno de los yuppies estadistas », in *Vaca Muerta: Construcción de una estrategia. Política públicas ambiguas, empresas estatales corporatizadas y diversficación productiva a medida*, par Diego Pérez Roig, Hernán Scandizzo, et Diego di Risio (Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2016), 37-88; Observatorio Petrolero Sur, éd., *La tentación de esquisto: capitalismo, democracia y ambiente en la Argentina no convencional*, Colección OPSur - Jinete Informe (Ciudad Autónoma de Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2016), 19-28.
[421] Observatorio Petrolero Sur, *La tentación de esquisto*, 29-37.

fusionnent dans un étrange paradoxe moderne. Dans un cas comme dans l'autre, ces projets sont présentés comme des aventures nationales et populaires sous les ors du Progrès, car la souveraineté énergétique signifie libération des forces vives de la Nation, émancipations individuelle et collective, fin des dépendances (à l'égard de l'impérialisme d'abord, du néolibéralisme et de son marché ensuite) ; car invariablement l'extraction des hydrocarbures s'accompagnera d'une croissance économique et donc d'un développement.

Cette confusion d'un temps où l'expérience et l'attente se mélangent est dénoncée par les militants comme une fausse transition, et comme un prétexte pour refouler d'autres horizons plus souhaitables : celui d'une diversification de la matrice productive et celui d'une diversification du mix énergétique. D'une part, à Neuquén, cette redynamisation de l'exploitation d'hydrocarbures contrevient avec les projets, maintes fois repoussés, du Copade (Consejo de Planificación y Acción para el Desarrollo) pour diversifier les secteurs d'activités économiques[422]. D'autre part, le refus du temps de la transition colporté par les énergies fossiles de la part des militants ne doit pas pour autant se confondre avec une négation de la nécessité d'une transition énergétique. Mais ce sont bien sûr les sources de cette énergie qui sont l'objet de la dispute. Une seconde fois, c'est l'espoir de diversifier cette matrice énergétique qui est annihilé par Vaca Muerta.

> 111. « Mais le *fracking* survient de façon dangereuse, car il étend l'idée du pétrole comme, comme salut d'une nation et lui enlève d'autres possibilités de développement au pays. Et il retarde le développement des énergies renouvelables, il retarde le développement d'un autre monde [...]. Ce qui, si nous étions dans les années 40, ou dans les années 30, je dirais, bon, ce n'est pas très grave. Mais face à la situation du changement climatique, nous n'avons pas le temps de nous adapter facilement, avant que nous ayons à faire face aux conséquences du changement climatique. Nous les avons déjà dans la réalité. Je ne sais pas si nous sommes dos au mur... Nous n'avons pas le temps. » (ES, ancien fonctionnaire, Mendoza, 2019)

Plusieurs années après la mise en exploitation de Vaca Muerta les militants continuent de souligner l'échec de cette entreprise. La souveraineté énergétique n'a jamais été atteinte et, pire encore, ils assurent que les impôts des Argentins maintiennent à flot l'extraction des hydrocarbures non conventionnels, retirant cet argent public d'autres projets énergétiques plus durables. En l'espace de quelques années, c'est donc la double promesse de la souveraineté énergétique nationale et de la diversification des matrices énergétiques productives qui ont été bafouées.

7.2.2. Un temps de l'accélération

Dans *Accélération*, Hartmut Rosa relie le processus de modernisation à l'aune d'une accélération sociale généralisée, source de dysfonctionnements dans la modernité[423].

[422] Scandizzo, « Hidrocarburos y diversificación productiva en tiempos de Vaca Muerta. »
[423] Selon lui, chacun des quatre piliers de cette modernisation — rationalisation, différenciation des structures sociales, individualisation du rapport à soi, instrumentalisation de la Nature — s'abîmeraient, sous les coups de l'accélération, en une version pathologique d'elles-mêmes — respectivement désenchantement du monde, accroissement des interdépendances et atomisation qui se traduisent par une perte d'autonomie, massification

L'accélération sociale correspond aux effets agrégés d'une accélération technologique, d'une accélération des rythmes de vie et d'une accélération des changements sociaux. La première accélération correspond aux transformations des systèmes logistique et cybernétique et se traduit par un « anéantissement de l'espace par le temps » selon l'expression d'Harvey qu'il emprunte, par laquelle il désigne le découplage de ces deux coordonnées de l'action. La disparition de la spatialité a comme conséquence une *simultanéité du non-simultané*, c'est-à-dire la capacité à expérimenter des décalages temporels, à vivre dans des temporalités différentes mises côte à côte par les systèmes d'information et de communication par exemple, et donc à annuler la nécessité de la co-présence. Les existences peuvent donc se déployer sans l'appui des lieux, mais dans des temps multiples. La seconde accélération s'observe, empiriquement, par l'augmentation effective du nombre d'épisodes d'action ou d'expérience vécues par unités de temps qui peuvent résulter d'une accélération de l'action elle-même, d'une réduction des pauses et des temps morts, du *multitasking*, ou encore le remplacement d'activités lentes par d'autres plus véloces. Subjectivement, elle se constate par le sentiment déclaré d'un temps qui passe trop vite, ou d'un manque de temps d'une part, et d'une contrainte d'adaptation ressentie en permanence sous la forme du stress et de l'urgence d'autre part. La troisième accélération désigne la vitesse à laquelle les schèmes de l'action se transforment dans les sociétés contemporaines. Désormais, les changements sociaux majeurs interviennent au niveau générationnel quand, au début de la modernité, ils étaient encore intergénérationnels.

Mis ensemble, ces trois phénomènes s'autoalimentent dans une spirale de l'accélération sociale qui produit une multitude d'événements décontextualisés qui ne sont plus intégrés à l'arrière-plan narratif des vies des individus ou des sociétés[424] et ne constituent donc plus une réserve d'expérience, un stock dans lequel puiser à l'heure de l'action et de la définition des horizons d'attentes. Au niveau sociétal, Rosa observe que les sociétés traditionnelles étaient, selon les lieux et les époques, tournées vers un temps eschatologique ou enfermées dans un temps circulaire quand la modernité a promu des formes politiques (démocratiques) capables d'organiser la société dans le sens d'un projet collectif fondé sur la représentation et la délibération. L'accélération sociale de la modernité tardive a rendu caduc ce pouvoir de projection, voire même la volonté d'orienter ce projet. Il estime que les temporalités sociales se disjoignent à un rythme de plus en plus intense : au temps mondial unique, linéaire, abstrait et vide de la globalisation répondent des temps propres au sous-système et leurs coexistences engendrent ces phénomènes de désynchronisation et, *in fine*, l'impression d'une crise structurelle.

Il ne s'agit pas de souscrire en bloc à la théorie de l'accélération sociale de Rosa, mais de s'appuyer sur ses développements pour éclairer les phénomènes observés par l'enquête et rapportés par les militants, car il s'avère que le temps des hydrocarbures est aussi un temps de l'accélération qui, à nouveau, contrevient aux temporalités habitées par les opposants. Pour illustrer cette analyse, concentrons-nous sur quelques modes d'apparaître de cette accélération des hydrocarbures : la vitesse intrinsèque de l'industrie des hydrocarbures, l'intéressement

---

maintenant l'illusion d'une personnalisation, anéantissement des fondements biologiques de la vie. Hartmut Rosa, *Accélération: une critique sociale du temps*, trad. par Didier Renault (Paris: La Découverte, 2014), 53-84.

[424] Rosa, 307-35 et 337-61.

rapide et instantané qui s'oppose aux rythmes plus routiniers du pastoralisme transhumant ou de l'exploitation des vergers et, enfin, les cadences du secteur assembléiste de la mobilisation sociale.

À Mendoza, les militants de la lutte anti-*fracking* comparent souvent la vélocité du développement industries des hydrocarbures non conventionnels avec l'autre menace historique de la mine à ciel ouvert, contre laquelle s'est constitué le mouvement socio-environnemental. De prime abord, ces deux activités sont animées par des logiques, et surtout des temporalités, similaires. L'une comme l'autre se présentent comme des projets à court ou moyen terme, souvent corrélés au temps des mandats politiques comme le rappelle incessamment les militants. Ils sont orientés par une logique de rentabilité qui professe l'extraction rapide des ressources du sous-sol à moindres coûts quitte à laisser des passifs socio-environnementaux (pollution des cours d'eau superficiels et des nappes phréatiques, contamination des sols en raison du stockage des déchets d'exploitation, déstructuration des logiques sociales et économiques, développement de maladies chroniques graves chez les populations locales, etc.) à long terme cette fois. En plus de ces dialectiques entre court terme et moyen terme, ce référent insiste justement sur l'accélération apposée par les industries des hydrocarbures au moment de la mise en exploitation.

> 112. « Et bien, ça nous a fait l'effet d'une douche froide, quand c'est arrivé avec une telle force et une telle rapidité, n'est-ce pas ? Parce qu'il y a délai important entre la procédure d'évaluation des mines métallifères, entre la phase d'exploration et d'exploitation... et il y a déjà une résistance contre, une résistance antérieure, déjà construite avec un discours beaucoup plus répandu dans la société. Mais la vitesse à laquelle c'est arrivé, avec laquelle le *fracking* a fini par être approuvé… Je veux dire, nous avons vraiment été un peu pris par surprise, bien que nous étions au courant de ce problème, bien qu'il y avait déjà des ordonnances. Le démarrage du *fracking* à la mi-2017 nous a pris par surprise. En vérité. » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

Même si, à peu des choses près, les procédures d'adjudication des concessions minières ou pétrolières sont similaires — appels d'offres pour l'exploration d'une concession, candidatures, octroi d'un permis d'exploration contre certaines conditions de prospection, et mise en exploitation éventuelle — pour ces militants, les industries des hydrocarbures disposent d'un avantage comparatif non négligeable : la vitesse. Là où la mine à ciel ouvert nécessite plusieurs années pour excaver des trous béants dans le sol et dynamiter des montagnes, la mise en exploitation d'un gisement d'hydrocarbure se mesure en quelques journées de travail à peine. Or cette vélocité pose problème à l'action collective qui ne peut lui opposer une action concertée avec la même célérité. Deux raisons sont souvent avancées par les militants. D'une part, une erreur stratégique de la part des militants, dont les modalités d'action sont encore trop alignées sur le rythme de mise en production d'une mine à ciel ouvert qui se compte en années, contre quelques journées pour les hydrocarbures. Le référent cité reconnaît d'ailleurs le défaut de vigilance de la part des militants, c'est-à-dire un manque d'attention dans le temps présent, malgré l'existence de garde-fous comme les ordonnances

municipales[425]. D'autre part, l'ancienneté de l'extraction d'énergies fossiles dans le sud de la province ne favorise pas la « prise de conscience » selon les militants.

Les écueils rencontrés dans la mobilisation tiennent à une erreur d'appréciation de la part des militants. Ramassés dans la catégorie d'activités extractivistes, ils n'ont pas mesuré à quel point les industries des hydrocarbures disposaient d'une capacité à les devancer, à *accélérer*, au moment crucial de la mise en production des puits exploratoires. D'emblée, ce phénomène pourrait être associé à l'accélération technologique de Rosa. S'il est évident que le *fracking* bénéficie d'avantages techniques indéniables vis-à-vis de la mine à ciel ouvert, l'accélération dont il est question ici est multidimensionnelle. Dans ce cas précis des exploitations non conventionnelles du gisement de Puesto Rojas dans le nord du département de Malargüe, les pétrolières ont bénéficié d'une proximité avec les champs pétrolifères anciennement exploités dans la zone. À cet égard certains militants affirment que d'anciens puits ont été tout simplement réactivés. Mais l'accélération est aussi permise par la disponibilité des machines et du savoir-faire nécessaire à la réalisation d'une perforation non conventionnelle dans la province voisine de Neuquén. Par ailleurs, ces industries disposent aussi d'un avantage procédural qui permet de passer, presque sans transition, instantanément, de la phase d'exploration à la phase de production, alors que les procédés de la mine à ciel imposent un délai incompressible. Enfin, l'accélération en question est aussi celle du temps de la bureaucratie et du politique. L'un des militants, sarcastique, s'étonne de cette célérité et du zèle des fonctionnaires ayant travaillé jusqu'au jour du repos dominical pour favoriser l'obtention des autorisations légales pour exploiter un gisement :

> 113. « […] un des problèmes c'est que le *fracking* euh... a été approuvé par décret[426] et entre les coqs et minuit comme il est dit ici, et en deux jours ils ont obtenu toutes les signatures de tous les fonctionnaires [Rire]. Vendredi, samedi, dimanche et lundi, ils travaillaient. » (GM, informaticien, Mendoza, 2019)

En résumé, les entreprises des hydrocarbures parviennent à la fois à coupler des temporalités normalement déconnectées, celle procédurière et lente du politico-bureaucratique, du temps de l'entreprise économique soumise aux fluctuations du marché, et de la trajectoire longue du développement économique du département de Malargüe.

Le temps accéléré des hydrocarbures produit d'autres conséquences. Comme il a été rappelé, l'activité est animée par une logique industrielle et marchande qui recherche l'efficience et le profit. Le temps des hydrocarbures est donc aussi un temps de l'enrichissement sans commune mesure, mais surtout un temps qui, par certains aspect de sa régularité, imprime néanmoins une accélération. Cette assembléiste, issue d'une famille de *puesteros*, décrit comment le mouvement de l'argent généré par les hydrocarbures modifie les équilibres temporels du pastoralisme transhumant.

> 114. « Eh... et les autres modèles économiques qui ont, disons, coexisté avec le *puestero* n'ont pas généré un, un lien, une relation [...]. Le modèle pétrolier encore moins. Il le pollue. Il l'expulse. Pourquoi ? Parce qu'imagine t'es dans un *puesto*, t'as énormément de

[425] Ce point est développé dans la deuxième section du chapitre 9 (en page 350).
[426] Il fait référence au Decreto N°248/18.

> “carences matérielles”, entre guillemets, hein ? Une compagnie pétrolière vient te voir et te dit : “Écoutez, vous faites un bénéfice une fois par an, quand vous vendez les chèvres et si vous les vendez bien et si vous avez eu une bonne production, vous aurez de l’argent ; si vous avez eu une mauvaise production et qu’elle se vend peu, vous serez endetté”, endetté parce que, mais souvent le travailleur doit s’endetter pour pouvoir acheter la marchandise, par exemple. Donc, si ce secteur ne reçoit pas de politiques de l’État qui le soutiennent, qui l’aident, qui le renforcent, et qu’une compagnie pétrolière arrive et que, sans avoir terminé l’école primaire, tu gagnes trois fois plus qu’un professeur d’université, qu’un médecin... Alors, que va faire cette personne ? Que va faire ce fils de *puestero* ? Il va y travailler. Hein ? Parce que cela lui permettra de sortir de la pauvreté. Et cela entraînera à son tour un déracinement. Parce qu’ils commencent à quitter le *campo*. Le *campo* se dépeuple. Mais le dépeuplement n’a pas commencé maintenant. Il a commencé il y a 40 ans au moins. Ce qui se passe, c’est que la situation s’aggrave maintenant parce qu’il y a plus de problèmes qu’auparavant. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

L’accélération en jeu ici est d’abord celle de la rémunération. Au lieu de percevoir une rentrée d’argent *une fois par an*, le *puestero* qui loue sa terre à la pétrolière, ou même qui s’en va travailler sur les plateformes lorsque la saison n’exige pas une attention fébrile au bétail reçoit un salaire *chaque mois*. En retour, cet argent perçu et l’épargne qu’il dégage grâce à des salaires mirobolants permet d’accélérer les propres projets du *puestero*, souvent liés à la vie du *puesto* comme l’indiquent certains *puesteros* rencontrés : refaire les clôtures d’un champ ou d’un corral, acheter des bêtes pour compenser les pertes dues aux prédateurs ou à l’industrie pétrolière, aménager la maison, creuser une tranchée pour irriguer un jardin, réparer un véhicule, etc. Toutefois, cette géographe ne généralise pas ce constat. Si le temps accéléré des hydrocarbures permet de conjuguer, dans une certaine mesure, les temporalités pastorales à celle de l’extraction d’énergies fossiles, il est aussi un vecteur de l’arrachement à la terre et donc de perte de contact avec les cycles saisonniers de l’activité *puestera* et, *in fine*, du remplacement rapide du tissu agropastoral par d’autres activités.

Un autre exemple de ces disjonctions temporelles tient à la relation qui s’établit entre les c*hacras* et l’expansion de la frontière hydrocarbure dans l’Alto Valle. Alors que la temporalité de la *chacra* est adossée au cycle saisonnier — printemps, été, automne, hiver —, celle des hydrocarbures n’a qu’une saison, celle de l’extraction. La *chacra* appelle la répétition, la réitération, la routine dans un lieu, sans horizon défini, si ce n’est celui de la force et de la détermination du *chacarero*. Les puits non conventionnels sont toujours des projets dont on peut estimer, dont on peut réévaluer, même, la durée de vie de quelques mois ou quelques années. C’est un temps où seul l’événement, sous la forme de l’accident ou d’une fluctuation dans la cotisation de la matière première, peut faire surgir une dérivation : l’arrêt momentané ou définitif de l’exploitation. En d’autres mots, le temps de la *chacra* est celui de la régularité cyclique tandis que celui des hydrocarbures est un temps qui se résume à un trait rythmé par l’événement, ou à une ligne brisée lorsqu’un événement interrompt le bon déroulé de l’exploitation. Le problème réside dans la possible interpénétration de ces deux temporalités : lorsque le *chacarero* se fait *superficiario*, lorsqu’une fuite d’hydrocarbure contamine les *chacras* alentour. Ici, le temps des hydrocarbures se déverse dans celui de la *chacra*. Cet écoulement d’une temporalité dans une autre constitue une rupture structurelle pour le temps de la *chacra*, car son horizon infini, lié au travail qui lui permet d’endurer

saison après saison, année après année, est subitement écourté. Ce débordement accélère, propulse, la *chacra* vers sa fin.

Il est un dernier exemple qu'il faut aborder afin de ne pas proposer une lecture uniquement tournée vers l'économique. Le temps des hydrocarbures est aussi celui d'une certaine urgence. L'arrivée des hydrocarbures dans un lieu, l'expansion de sa frontière vers des terres nouvelles requiert une réaction immédiate. Reporter l'action c'est prendre le risque qu'un accident ou qu'une catastrophe irréversible ne survienne. Le temps accéléré des hydrocarbures est ainsi une temporalité de l'action épurée qui ne souffre aucun retard et qui ne peut pas, ne peut plus, prendre son temps. Or, dans la province de Mendoza, on l'a vu, les militants admettent volontiers avoir été « pris par surprise » par la vitesse de mise en marche des exploitations non conventionnelles. D'autres militants, assembléistes, reconnaissent néanmoins que cette capacité à surprendre n'est pas seulement due à la vitesse intrinsèque des industries des hydrocarbures, mais aussi aux principes rythmés de l'assembléisme.

> 115. « La question du *fracking* a aussi généré beaucoup de nouveaux mouvements. S'il y a une chose que les assemblées doivent accepter, c'est que leur façon de travailler, étant parfois exagérément horizontale, et de travailler par consensus, on travaille par consensus. Le problème est que parfois, sur certains sujets, il n'y a pas de consensus et vous pouvez passer deux, trois, quatre heures à discuter de la même chose. Et ça fait que c'est très long de travailler sur quelque chose, de faire quelque chose. Donc, je pense qu'il y avait beaucoup de gens avec problème du *fracking* qui... connaissaient déjà la façon dont l'assemblée fonctionnait, ils se sont rapprochés de l'assemblée au début, parce que le problème du *fracking* a aussi donné un, un renouveau à l'assemblée où nous commencions à être un peu plus et nous voyions de nouveaux visages et commencions à être plus. Et peu après, nous étions un peu moins, pas aussi peu qu'au début, mais nous étions un peu moins... Et c'est précisément parce qu'il y a des gens qui ont besoin de faire quelque chose. Ils n'ont pas pas besoin de venir ici, pour discuter, de l'idéologie, de l'idiosyncrasie, le mendocino, euh... que combien de millions d'eau et de puits, que sais-je. "Ça m'intéresse pas". C'est plutôt, "Qu'est-ce qu'on fait ?" Il y a des gens qui sont très, très pratiques à ce sujet. Il faut le faire maintenant. Et en ce sens, de nouveaux groupes ont commencé à se former... » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

Les pratiques délibératives empêchent ainsi la synchronisation du militantisme avec la cadence imposée par les hydrocarbures. Pour parvenir au consensus, principe non négociable de l'assembléisme, à une décision qui engage chacun des membres de l'assemblée, les militants de ces espaces font un usage très extensif de la ressource temporelle. L'enquête, la formation, la diffusion, le débat sont autant d'étapes qui doivent précéder toute prise de décision, retardant l'action collective. Par ailleurs, le caractère toujours temporaire, justement, de ces consensus permet de délibérer presque indéfiniment sur certaines questions. Et, finalement, ces freins à l'action spontanée conduisent à l'émergence de nouveaux groupes d'opposants, tel que l'Agrupación Lucha, Tierra y Agua ou celui aux contours plus flous de Mendoza Sin fracking, tournés vers l'action concrète (la manifestation, les *escraches*, les *piquetes* ou *cortes de rutas*, etc.) et qui évoluent plus volontiers dans ce temps de l'urgence imposée par les industries des hydrocarbures. En résumé, l'urgence suscitée par la mise en marche d'exploitation non conventionnelle a, au moins, dédoublé le temps militant avec, d'une part un temps de la délibération et, d'autre part, un temps qui serait plus juste de qualifier d'imminent, de l'action directe tendue vers sa réalisation. Pour autant, je ne veux pas

ici faire une distinction entre un long terme (le temps de la délibération) et un court terme (le temps imminent). Premièrement, parce que la délibération assembléiste peut elle aussi être rapide. Deuxièmement, parce que le temps imminent est un temps tendu vers l'action qui peut donc s'allonger autant que nécessaire. L'essentiel est de retenir cette pluralisation du temps militant dû à l'accélération imposée par les hydrocarbures.

7.2.3. Un temps de la suspension

Dans les paragraphes précédents, j'ai présenté le temps des hydrocarbures comme un temps de la transition et comme un temps de l'accélération, produisant des synchronisations et des désynchronisations de diverses temporalités sociales ; transition et accélération étant des images, j'en conviens, qui évoquent toutes les deux l'idée de mouvement. Je voudrais maintenant défendre la possibilité d'analyser le temps des hydrocarbures comme un temps conquérant capable de suspendre les autres temporalités à la sienne. En quelque sorte, je souhaite démontrer que le temps des hydrocarbures est capable d'arrêter le temps. L'argument n'est ni exotique ni contradictoire en soi. Dans sa critique sociale du temps, Rosa estime que le procès de modernisation n'est pas univoque, de sorte que sa théorie de l'accélération n'est pas seulement une analyse d'une dynamique du social. Bien au contraire, l'accélération est un phénomène ambivalent, accompagné par des forces de l'inertie qui l'invitent à penser également sa théorie comme une statique sociale de sorte que l'« expérience de l'immobilité semble ainsi non seulement naître dans le même temps que le sentiment d'une vitesse croissante des transformations ou de l'action, mais aussi en constituer l'autre facette, l'expérience complémentaire. »[427]. Sa théorie est d'ailleurs complétée par l'existence de cinq formes d'inerties[428].

En suivant cette hypothèse de Rosa, je tenterais de montrer que le temps des hydrocarbures n'est pas aussi univoque qu'il paraît. Il n'est pas qu'un temps linéaire, progressiste et téléologique. Il est un temps dans lequel coexistent les temporalités et, loin de verser dans la vitesse pure, il épouse aussi des temporalités d'une lenteur inconcevable pour l'expérience humaine. Écartelé entre l'extrême vitesse et l'extrême lenteur, le temps des hydrocarbures gagne à être ressaisi dans sa diversité.

Tâchons de proposer un portrait succinct de l'imbrication des diverses temporalités des hydrocarbures et leur façon de tenir ensemble, d'être suspendues. Le temps des hydrocarbures est d'abord celui des périodes, des ères et des éons géologiques, de la longue désintégration des matières végétales et animales qui sous l'effet de l'enfouissement et de la pression des sols se sont converties en huiles ou en gaz emprisonnés dans des formations géologiques. Ce sont ces temps longs que l'on vise indirectement lorsque les industries, comme les militants, s'écharpent sur la nature des risques contenue par l'exploitation des roches-mères où sont produits les hydrocarbures et de leurs migrations vers des roches-réservoirs scellées par des plafonds hermétiques. Dans un ouvrage récent, Richard D. G.

[427] Rosa, *Accélération*, 65.
[428] Rosa, 105-16.

Irvine plaide pour une retemporalisation de ces temporalités longues, de ces temps profonds (*deep time*). À partir d'enquêtes menées dans les îles britanniques, il tente de démontrer à quel point la vie est « […] vécue en relation avec la géologie, pas seulement par dessus celle-ci, et qu'à travers ces interactions le *deep time* s'épanche dans le quotidien »[429]. Selon l'anthropologue britannique, le *deep time* ne se résume pas à ces frises géologiques où les périodes s'emboîtent dans des ères, et les ères dans des éons ; des durées insaisissables pour l'entendement humain. À l'inverse, il défend l'idée que le *deep time* n'est pas le temps de la Terre, le temps des âges du globe, mais un temps tout à fait humain. Le *deep time* est en fait une temporalité transversale qui n'existe pas indépendamment des activités humaines. L'ennui, c'est que ce temps profond a été désencastré des temporalités humaines par le biais des entreprises de cartographies stratigraphiques engagées depuis les débuts des temps modernes et raffinées jusqu'à nos jours par les géologues. Le *deep time* se distingue ainsi du temps géologique. À cet égard, Irvine rappelle comment ce temps géologique a été naturalisé par les géologues britanniques (James Hutton, Charles Lyell, Adam Sedgwick) comme une réalité « toujours présente » qui s'offre aux analyses de la science positiviste que prétend devenir la géologie. En outre, ce temps géologique porte en lui le germe des intérêts qui l'ont vu naître : l'industrialisme et la conquête impériale. La quête de puissance impériale et la recherche des nouveaux marchés ont motivé ce besoin de connaître les propriétés des roches et de contrôler celles qui offraient le plus de chance de contenir des huiles et du gaz[430].

Or, ces relevés stratigraphiques du temps géologique vident peu à peu le sens qu'ont ces strates pour les populations qui les côtoient. Irvine qualifie ce processus d'*extraction from deep time* (extraction du temps profond) où le *from* (du) indique la sortie en dehors de[431]. Par cette expression, Irvine indique deux phénomènes. L'*extraction from deep time* renvoie d'abord à cette capacité à extraire, littéralement, des temps profonds ces productions comme les ressources fossiles pour les réinsérer dans notre quotidien, consciemment ou non. Cette première extraction efface l'âge des roches, des huiles, des gaz (conventionnels ou non) pour les inscrire dans un long enchaînement à la fin duquel, de façon inopinée ou accidentelle, le *deep time* refait surface sous la forme d'émissions de GES par exemple. Le *deep time* s'efface derrière la temporalité du projet industriel, premier jalon dans le processus d'extraction. Le projet commence toujours, si l'on en croit la version héroïque et idéaliste du géologue Wallace E. Pratt, par l'imagination géologique : « Où les champs de pétroles sont réellement découverts, en fin de compte, c'est dans l'esprit des hommes »[432]. Dans l'« art de l'exploration » (*the art of exploring*) dit-il, ce qui importe n'est pas tant la disponibilité des technologies, la faisabilité des études, les moyens financiers, les soutiens politiques, que l'intuition, la prise de risque et l'imagination du géologue capable de « flairer » le gisement. Les campagnes de prospections sismiques, la perforation des puits pilotes, la mise en

[429] Richard Irvine, *An Anthropology of Deep Time: Geological Temporality and Social Life*, New Departures in Anthropology (Cambridge, United Kingdom ; New York, NY: Cambridge University Press, 2020), 38. Trad. « […] lived in relation to the geology, not just on top of it, and that through these interactions deep time protrudes into everyday life ».
[430] Pour ces développements sur la cartographie stratigraphique : Irvine, 106-28.
[431] Irvine, 98-105.
[432] Wallace E. Pratt, « Toward a Philosophy of Oil-Finding », *AAPG Bulletin* 36, n° 12 (1952): 2231-36. Trad. « Where oil fields are really found, in the final analysis, is in the minds of men ».

exploitation des gisements d'hydrocarbures, tout l'*upstream* des hydrocarbures ne reposent que sur une lubie grandiose. Un second procès d'extraction du temps profond intervient au moment de passer aux branches du *midstream* et du *downstream*[433]. Le temps devient celui de la distribution de la ressource, de son acheminement vers les raffineries ou les tankers à travers les réseaux d'oléoduc et de gazoduc et les flottilles de camions-citernes qui écument les routes. À ce moment, le temps des hydrocarbures à tendance à se respatialiser puisqu'on doit introduire dans les calculs les kilomètres et les milles nautiques, les itinéraires plus ou moins sûrs à parcourir. La distribution de la ressource se pense difficilement sans les exigences de la commercialisation et de son propre rythme. Ici, on peut distinguer la commercialisation qui se fond dans les temporalités quotidiennes à travers le réseau des stations-service qui délivrent le carburant directement dans le réservoir des automobiles, par l'interface de la pompe à essence de la commercialisation qui a lieu sur le *marché*.

Un autre embranchement déjà rencontré est celui relatif au temps politique. En effet, l'existence des réservoirs peut être attestée par les campagnes sismiques et leur rentabilité prouvée par des études de marché, mais rien n'est possible tant qu'un cadre légal n'est pas défini et que l'exploitation des énergies fossiles ne s'intègre dans un projet politico-économique. Ce temps est donc aussi celui des polémiques. Pourquoi la province de Río Negro met-elle en place les programmes Petróleo Plus et Refino Plus pour inciter à l'exploration et à la production d'hydrocarbures en 2008 alors que la fruiticulture de l'Alto Valle est en crise ? Pourquoi nationaliser Repsol-YPF en 2011 en la maintenant sous un régime de société anonyme ? Pourquoi a-t-on levé les interdictions d'opérer de Chevron en Argentine la même année ? Pourquoi la législature de la province Neuquén a-t-elle dû voter le texte de partenariat entre YPF SA et Chevron sans pouvoir le consulter dans la foulée ? Pourquoi les ordonnances anti-*fracking* impulsées par des groupes militants depuis 2013 sont-elles inconstitutionnelles dans certaines municipalités et pas dans d'autres ? Comment se fait-il que, dans la province de Mendoza, l'entité chargée de veiller à la ressource hydrique entérine des décisions discrétionnaires du pouvoir exécutif qui gouverne par décret ?[434] Ce qui demeure le plus surprenant est la cadence que ces industries sont capables d'imposer à des sphères sociales qui ont, pourtant, développé leurs propres rythmes. À cet égard, c'est la durée des activités législatives et juridiques qui étonnent les opposants qui dénoncent la précipitation des pouvoirs publics pour faciliter la mise en activité de certaines concessions ou faciliter l'accès de celles-ci à quelques opérateurs décriés pour des passifs environnementaux mondialement (re)connus. Dans le même temps, ils s'exclament de la lenteur pour étudier leurs demandes d'interdictions, d'enquêtes, de recherche de responsabilité sur les accidents industriels, etc. Similairement, c'est la faculté à remplacer une matrice productive (fruiticulture, horticulture) par une autre (hydrocarbure) en déracinant plusieurs hectares de vergers en quelques semaines pour installer une plateforme de perforation, alors que chaque

[433] Le secteur des hydrocarbures est habituellement divisé en trois branches : l'*upstream*, le *midstream* et le *downstream*. Le premier correspond aux activités d'exploration et de production (E&P), correspondant à la recherche de gisement, la perforation de puits exploratoire, et de la gestion de la ressource extraite à ce moment. Le *downstream* correspond à l'étape de mise sur le marché des produits raffinés et dérivés des hydrocarbures pour des consommations privées. Le *midstream* correspond aux étapes intermédiaires d'acheminement, de raffinement et du commerce inter-entreprise.

[434] Je reviens sur ces questionnements dans le chapitre 9.

arbre autrefois présent sur la parcelle a mis plusieurs années pour atteindre sa maturité. C'est encore les fluctuations, seconde par seconde, du prix des matières premières de la bourse qui rend difficilement compréhensible la saisie de la temporalité à laquelle les populations sont confrontées.

Les industries des hydrocarbures sont ainsi à la croisée des chemins d'une diversité de temporalités qu'elles mobilisent comme autant de ressources circonstancielles pour contrer la critique. Cette capacité à se mouvoir à travers les temporalités multiples de la vie sociale leur permet d'ouvrir autant de « fronts temporels », face auxquels la contestation sociale se trouve tout à fait démunie. Soit, elle se focalise sur l'un d'entre eux, là où elle peut escompter porter des coups conséquents, soit elle embrasse pleinement la guerre de position et se voit elle-même contrainte de répartir son effort. Dans cette première *extraction*, le *deep time* est recouvert par une couche de sédiments temporels qui le rendent invisible : temps du projet, temps du marché, temps du politique, temps judiciaire, etc., car tous ces temps se concentrent sur une part extraite de ce *deep time* (respectivement la ressource pour les deux premiers, le droit sur la ressource pour les deux autres).

Une autre façon de comprendre *l'extraction from deep time* consiste à rappeler que le temps géologique a tendance à s'émanciper des embranchements présents, sans comprendre que, bien souvent, participant des œuvres humaines il est, lui-même, un produit de ces œuvres. Irvine ne perd jamais de vue la capacité du *deep time* à refaire surface à travers le temps géologique, à déstabiliser le cours de l'Histoire, à s'infiltrer dans les trajectoires biographiques, en un sens à contester les récits hégémoniques. Puisque les temps de la géologie ou de l'écologie sont si fantastiques, comment l'agir humain peut-il seulement avoir une conséquence sur le *deep time* ? Ce *deep time* n'est-il pas seulement un temps révolu que le présent met à profit ? C'est là qu'intervient la transversalité du temps profond qui n'est jamais juste un temps du passé mobilisé dans le présent, mais aussi un temps du passé qui traverse le présent vers le futur. Les débats des années 2000 autour de l'Anthropocène permettent d'illustrer ce parcours du *deep time* dont la profondeur est d'une tout autre dimension que le temps fade, inerte, sans vie de la géologie. Paul Crutzen a introduit ce néologisme afin de faire de l'humanité une force géologique à part entière[435]. Depuis, la commission de Stratigraphie du Quarternaire a enregistré diverses propositions pour avaliser cette proposition d'une part, et étudier les bornes à retenir pour faire démarrer cette page de l'humanité. Sans souci d'exhaustivité, il est nécessaire de mentionner les positions qui ont favorisées des arguments en faveur d'un début ancien en raison de la sédentarisation de certaines populations et de la naissance de l'agriculture[436], les grandes découvertes et le premier système-monde[437], le tableau de bord des limites géophysiques de l'humanité qui identifie une « grande accélération » autour des années 1950[438], d'autres estiment que des

[435] Paul J. Crutzen, « Geology of Mankind », *Nature* 415, nº 3 (2002): p.23.
[436] William F. Ruddiman, « The anthropogenic greenhouse era began thousands of years ago », *Climatic Change* 61, nº 3 (2003): 261-93.
[437] Heather Davis et Zoe Todd, « On the importance of a date, or, decolonizing the Anthropocene », *ACME: An International Journal for Critical Geographies* 16, nº 4 (2017): 761-80.
[438] Will Steffen et al., « The Trajectory of the Anthropocene: The Great Acceleration », *The Anthropocene Review* 2, nº 1 (avril 2015): p.81-98, https://doi.org/10.1177/2053019614564785.

marqueurs comme les microplastiques[439] ou les radiations d'origines humaines[440] sont des indices suffisamment probants, car non présents naturellement. Le débat a également pris dans les sciences sociales. Dans *L'événement Anthropocène*, Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz déconstruisent le récit hégémonique de l'Anthropocène, en grande partie appuyé sur les sciences de la terre, selon lequel la planète est prise comme une entité biologique et l'humanité hypostasiée en un agent géologique disposant d'une force démesurée. Ils mettent en avant, sous ce récit dichotomique de l'Homme contre la Nature, l'existence d'une pluralité de récits tout aussi valables[441]. L'une des lectures possibles qu'ils proposent de ce nouvel âge géologique est celle du Thermocène, c'est-à-dire d'une époque où la consommation d'énergie fossile a augmenté la concentration de CO_2 dans l'atmosphère tout en entravant le développement d'alternatives énergétiques[442]. L'enjeu ne consiste pas à opposer les savoirs des géophysiciens, des climatologues, des géologues, etc. d'une part et les *social scientists* d'autre part. Bien au contraire, il faudrait, avec Dipesh Chakrabarty, réintégrer l'humain dans la nature et le naturel dans l'humain[443]. En Argentine, le développement des hydrocarbures non conventionnels participe évidemment de ces traces et indicateurs que les anthropocénologues détectent à tout va, mais, à l'écoute des militants, les populations de ces régions du pays vivent sans conscience de ces enjeux du *deep time*. Il faut que l'extraction tourne mal, au travers d'un accident (fuite, déversement, rupture d'un polyduc, explosion, incendies, etc.) pour que cette conscience s'éveille et que les populations prennent la mesure de ce temps des catastrophes incarnées par les hydrocarbures.

Ces exemples suffiront à faire sentir que le temps des hydrocarbures est, en fait, un millefeuille temporel sens dessus dessous. Il associe des durées relevant des millions d'années de la géologie aux nanosecondes de la bourse, en passant par les quelques années, voire quelques décennies, du temps du projet et des mandats politiques. Là où le temps géologique est un temps standard, un temps-paramètre, un temps instrumental, c'est-à-dire un temps vide et homogène dont on a conscience, le *deep time* est un temps de l'expérience, un temps-compagnon, un temps de l'usage, c'est-à-dire un temps de l'existence qui mesure les choses en un avant et un après[444]. À mesure que les processus d'extraction du temps profond se raffinent, le temps des hydrocarbures rejoint de plus en plus les temporalités sociales. Au regard des développements exposés jusqu'à maintenant, il serait injuste de rejeter le temps des hydrocarbures dans la première catégorie des temps vides et homogènes, de ces temps techniques ou économiques rigides, minutieux, programmés. Mais on ne peut pas évacuer sa

[439] Patricia L. Corcoran, Charles J. Moore, et Kelly Jazvac, « An Anthropogenic Marker Horizon in the Future Rock Record », *GSA Today* 24, nº 6 (2014): 4-8; Jan Zalasiewicz et al., « The Geological Cycle of Plastics and Their Use as a Stratigraphic Indicator of the Anthropocene », *Anthropocene* 13 (2016): 4-17.
[440] Zalasiewicz et al., « The Geological Cycle of Plastics and Their Use as a Stratigraphic Indicator of the Anthropocene ».
[441] En toute rigueur, les auteurs penchent plutôt du côté d'un « oliganthropocène », c'est-à-dire d'un nouvel âge géologique dans lequel une minorité d'individus ou de collectif détient un tel pouvoir qu'il est responsable des grandes mutations de système Terre. Par ailleurs, la critique de l'« anthropocène » formulée par Bonneuil et Fressoz participe d'une critique plus large à l'égard des techniques et du positivisme triomphant des « sciences exactes et appliquées ». Bonneuil et Fressoz, *L'événement Anthropocène*, 83-115.
[442] Bonneuil et Fressoz, 119-42.
[443] Chakrabarty, « The Climate of History ».
[444] Les expressions « temps-paramètre » et « temps-compagnon » sont empruntées à Jean Chesneaux, *Habiter le temps: passé, présent, futur: esquisse d'un dialogue politique*, Société (Paris: Bayard éditions, 1996).

dimension totalisante. En lui, toutes les temporalités (économique, politique, judiciaire, familiale, militante, etc.) s'enchevêtrent. Aussi, plutôt que de choisir entre un temps abstrait et un temps concret, il serait plus judicieux d'acter le caractère hybride de ce temps des hydrocarbures. Ce temps des industries hydrocarbures, et plus largement le temps qui accompagne les industries extractivistes se vit comme une époque, comme une « saison », dans lequel temps sériel et temps référentiel se rejoignent. C'est un temps qui suspend les temps à lui-même, un « temps épochal » si l'on peut se permettre le néologisme[445]. À force d'investir des temps situés à deux extrêmes de l'entendement humain, il procède à une synthèse, à un équilibre.

*

* *

Le temps des hydrocarbures est, avant tout, un temps équivoque. Temps de la transition, temps de l'accélération, temps de la suspension, il serait laborieux de vouloir le réduire à une seule de ces dimensions. Les deux premières modalités renvoient néanmoins clairement à un temps de l'attente, tourné vers l'avenir, tentant de promouvoir des transformations là où le temps des récits militants, dans les trois premiers chapitres, est d'abord un temps de la reproduction. Le « temps épochal » se distingue par son aspect totalisant, en cela, il est au sens fort le temps du déploiement, le temps qui recouvre les autres temps.

Le déploiement des hydrocarbures se traduit d'abord dans une nouvelle configuration spatio-temporelle. Mais, il ne se contente pas de remplacer les bornes des mondes de la vie quotidienne par les siennes. En même temps qu'il fixe un nouveau cadre spatial et temporel, le déploiement introduit un facteur supplémentaire : il introduit de l'étranger dans le familier.

7.3. L'Intrus : sur l'étrangeté dans le familier

Le VIII[e] Foro Patagonico del Agua de mars 2018 était l'occasion pour les habitants de l'Alto Valle, du bassin neuquino ou de la Mapu de participer à un partage d'expériences, d'un passage de témoins et de mises en garde. Chacun y allait de son territoire martyr ou de son jardin mutilé par la puissance de l'extractivisme. Parmi eux, les voisins d'Allen évoquent pêle-mêle les contaminations, la lagune de pétrole, les vergers dévastés, les vibrations et les fissures sur les murs, les maladies, mais à la fin le discours se résument à quelques mots :

> 116. « Ça nous arrive à nous. Pas à l'environnement. À Allen, personne ne naît grâce au pétrole parce que nous n'avons pas d'hôpital. À Allen, personne ne meurt à cause du pétrole parce que personne n'enquête. Le *fracking* fracture tout : le social, la famille, la politique, le journalisme, le sous-sol, la vie. » (Carnet de terrain, assembléiste, Neuquén, 2018)

[445] Le néologisme est forgé à partir de la notion phénoménologique d'épochè (suspension du jugement, du doute) et de l'adjectif anglais *epochal*.

La fracture dénoncée par l'assembléiste dit bien le phénomène auquel sont confrontés les militants : celui d'une ouverture artificielle et violente de leur monde. C'est de cette brèche dans le quotidien et de ce qui s'y engouffre que cette section discute à travers sa saisie sensible, d'abord au travers de l'idée d'un déploiement débordant de façon agressive sur les mondes de la vie quotidienne et ensuite à travers les nuisances et les risques qui l'accompagnent.

7.3.1. Un monde débordant

Le déploiement des hydrocarbures se présente souvent sous l'aspect du front pionnier, d'un monde débordant dans les mondes voisins.

> 117. « D'abord, il y a une sorte d'expansion de la frontière productive liée à l'occupation territoriale, à la localisation des zones, c'est-à-dire... La première étape de l'exploration dans la province et ce développement que tu mentionnais à partir des années soixante-dix et quatre-vingt reste essentiellement autour de quelques gisements spécifiques dans des endroits précis, disons, en quelque sorte loin des centres urbains et avec un niveau de... beaucoup plus progressif de... une progression plus graduelle de l'installation des puits et ainsi de suite […]. Euh... le saut avec le non conventionnel implique... une quantité de forage beaucoup plus importante et une transformation de l'infrastructure dans toute la région au service de ce projet. Et une avancée sur des domaines qui jusqu'à présent n'étaient pas, pas... essentiellement de production régionale, des zones de pâturage ou d'autres choses qui sont maintenant menacées, disons, par cette activité [...] à Valentina Norte, toutes les activités commencent à se rapprocher, disons, dangereusement, des centres urbains, euh... » (MC, étudiant & divers emplois, Neuquén, 2018)

Puis l'intrusion du monde des hydrocarbures dans les mondes quotidiens se fait d'une façon qui ne laisse pas de prise à l'équivoque : c'est l'évidence de l'invasion. Il y a ceux qui sentent l'invasion, sans pouvoir la qualifier, sans pouvoir la définir :

> 118. « Ça génère toute une dynamique qui est très invasive. Très invasive. Et ça se sent. Ça se sent. » (AL, enseignante retraitée, Neuquén 2018)

Et ceux tentent de placer un étalon afin de mesurer la qualité et la magnitude de cette invasion. Le déploiement des industries non conventionnelles serait *plus* invasif que celui des hydrocarbures conventionnels :

> 119. « Donc, puisqu'il s'agit d'une activité si envahissante, encore plus envahissante que la simple exploitation de, dans les puits conventionnels, parce qu'il y a beaucoup plus de conséquences. » (À, ingénieure, Mendoza 2019)

Un *ex-ypefeanos*, ancien ingénieur pétrolier, résume l'invasion à un calcul utilitaire d'un type particulier. Ce ne sont pas les plaisirs et les peines, ni les pertes ou les gains, mais les dommages et les bénéfices, un écho aux *maux* et aux *biens* de Beck[446]. Dans la foulée, le calcul utilitaire pose la question de la distribution des dommages et des bénéfices qui, inévitablement, est injuste. Les uns reçoivent les déchets quand les autres tirent profit de l'extraction.

[446] Beck, *La société du risque*.

120. « Mais invasif pour quoi ? Pour rien, je veux dire, pour, non pour rien, pour qu'ils nous laissent plus de dommages, beaucoup plus de dommages que de bénéfices. Parce que le rendement de la rente restante est infime contre beaucoup de déchets. Donc, ça elle ne peut pas être, disons, bienvenue cette, cette industrie parce qu'elle utilise ou profite à une petite partie de la population. » (SB, ingénieur retraité, Neuquén, 2018)

Le *toxytour*, cette pratique d'attestation militante, rend tangible l'invasion. Cet ancien ingénieur explique comment, à l'occasion d'une visite du *lof* Gelay Ko, il a pu mesurer l'impact de l'arrivée des industries non conventionnelles. Son expérience tient en trois schèmes : rapprochement, séparation, disparition. Il insiste particulièrement sur la proximité entre les installations pétrolières et les lieux de vie, comme si la distance était abolie. Plus symbolique est cette *picada*, ce chemin pétrolier, qui sépare l'espace du *puesto* en deux, d'un côté la modeste maison, de l'autre le corral où est parqué le troupeau de caprins. Enfin, la présence de ces installations, et l'activité qu'elles supposent, ont chassé le petit gibier de ces parties de la steppe patagonique.

121. « […] là-bas, j'ai vu ce que, l'invasion, les troupes d'invasion d'un territoire. C'était mon premier *toxytour*, ma première, la première fois que je me rendais dans un territoire envahi par une pétrolière. Avant, je l'avais vu depuis un chemin, il y avait un puits. Vu de l'extérieur comme ça, mais… vu de l'intérieur, je te jure que que c'est impressionnant. J'ai vu, j'ai vu, par exemple, euh, j'ai vu qu'ils avaient fait un grand puits à côté de à… à 300 mètres de la maison de, d'un des habitants. Une grande, une grande batterie, un grand puits où ils ont fait le réservoir d'eau. Le réservoir d'eau pour la fracturation hydraulique, c'était des millions et des millions de litres. Il n'y avait déjà plus d'eau parce que, parce qu'ils l'avaient déjà utilisée, mais il y avait encore le nylon [avec lequel] ils ont imperméabilisé ce puits. Il y avait, dans une autre maison, il y avait… la maison, le *ranchito*, et il y avait un corral, juste à côté, juste à côté du *ranchito*, mettons à 50 mètres du corral de ses chèvres. Bon, une *picada*, un chemin passait entre les deux. Ils n'ont rien respecté ! Non. Non. Parce que ça passait sur le point, ils ont connecté les points par le chemin le plus court et il passait par là, il passait par là ! […] Et bon, honnêtement, c'est épatant. Et les gens là bas si pauvres ! Évidemment avant ils vivaient de leurs chèvres et maintenant ils n'ont même plus une chèvre ! Ils chassaient des lièvres et il n'y a plus un seul lièvre là bas ! Ils ont tous disparu ! » (EC, ingénieur retraité, par téléphone, 2018)

Dans un autre *toxytour*, au Mari Menuco, un lac artificiel qui alimente en eau potable et en électricité la moitié de la population provinciale, cette enseignante ne parle pas tant de l'invasion en soi, mais de ses suites : l'abandon. Comme si le déploiement, pris dans un mouvement, avale des portions de l'espace, les pacifie, impose sa marque à l'aide de quelques signalétiques impersonnelles, et les délaisse pour poursuivre sa course ailleurs. Le territoire sous l'emprise de ce déploiement, dit-elle, n'est un « territoire de personne » (*territorio de nadie*), un territoire sans propriétaires, sans habitants, c'est-à-dire sans vie.

122. « Eh... parmi toutes les activités que nous avons faites, celle qui a été personnellement la plus enrichissante était le *toxytour* au lac Mari Menuco [...] qui consistait à voyager, disons, dans les conditions que nous pouvions, en bus, en voiture jusqu'au lac Mari Menuco et on nous emmenait à l'usine d'extraction qui se trouvait là au bord du lac [...] et on nous montrait comment elle fonctionnait, où se trouvaient les déchets, et d'autres endroits où l'on pouvait entrer presque comme si t'entrais dans ton propre jardin. Eh... il y a des panneaux qui disent qu'il est interdit d'entrer et tout, mais par moments ça semble presque un endroit abandonné. On nous dit qu'ici on travaille et que les

> extractions de *fracking*, tu vois les extractions, eh bien c'est un moment de grande invasion sur le territoire, au cours duquel arrivent des machines, des trailers, beaucoup d'ouvriers, du personnel hiérarchique, des fourgons, des 4x4, tout... et une fois qu'ils installent la tour, tout cela disparaît. Et la tour demeure. Alors, parfois, pendant un instant, on a l'impression que ça disparaît comme si c'était le territoire de personne, tout ça. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

Le thème de l'invasion appelle presque naturellement celui de la guerre et de la violence. Un référent mapuce parle de lutte permanente (*lucha permanente*) et même de guerre de faible intensité (*guerra de baja intensidad*). Ce journaliste propose une comparaison plus frontale où les équipes d'ouvriers sont des soldats du rang qui s'installent en montant un camp amenant avec eux trousseau et trains de bagage comme une armée en campagne :

123. « C'est un, un, un développement, un style de vie que quand arrive l'enclave, généralement ce sont des armées d'hommes qui arrivent dans ces villages, qui entrent avec cette structure, d'une armée envahissante. Pourquoi ? Parce que, parce qu'ils amènent les outils, ils les installent, euh… ce sont de grandes implantations. Si t'es allé à Añelo, va à Añelo, tu vas te rendre compte dans quelles conditions vivent les ouvriers, disons. Les ouvriers vivent dans leur grande majorité dans les trailers […] presque comme si une armée en campagne qui vient pour envahir. L'extractivisme fonctionne comme, avec cette logique. » (MM, journaliste, Río Negro, 2018)

Pour cette féministe, la violence de ce déploiement se traduit d'abord dans l'usage consumériste qui est fait des lieux. Le déploiement ne s'accompagne pas d'une volonté d'habiter, de tisser des liens. Son objectif est purement instrumental : venir, user, jeter, le *veni, vidi, vici* de l'extractivisme. Un tel aveuglement n'est permis que par une dilution de la responsabilité. La démesure du déploiement, ses dimensions méga ou giga qui effrayent les militants, s'accompagne toujours de l'impossibilité d'établir les chaînes de causalité. Ce ne sont pas les travailleurs qui en sont responsables, mais d'un système qui se nourrit d'une désensibilisation, d'un détachement à l'égard des entours.

124. « […] ce regard comme pornographique sur le territoire auquel tu n'appartiens pas, où t'es allé, tu l'as usé, tu l'as jeté et t'es parti. Et peu importe les dommages que tu produis, et peu importe euh... l'effet à long terme de ces dommages, parce que t'as rempli l'objectif euh... très lié à, à ceux du matériel, de l'économique, comme tu veux. Et les conséquences qui sont ceux qui les payent ? Une autre, un autre, d'autres. Si ce territoire est devenu un déchet, contaminé, etc. eh bien ça fait partie des conséquences que quelqu'un devra bien payer. Mais en tout cas, je ne suis pas très responsable, car je suis venu ici, j'ai travaillé et je suis parti. Ce n'est pas moi, individuellement, qui en suis responsable. C'est pourquoi, pour moi, ce qui est intéressant, c'est la façon dont nous pouvons articuler ces visions de la violence qui se répandent et aussi la création d'une sensibilité du "ce qui ne t'intéresse pas". » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

La guerre et ses violences endommagent le monde de la vie quotidienne. À force de subir pollutions, contaminations et dégradations diverses et variées, c'est la permanence de ce monde ordinaire qui se trouve menacée. De sorte que le déploiement ne fait pas que provoquer un certain nombre de problèmes, environnementaux ou sanitaires, mais il ferme le champ des possibles. En effet, les dégâts causés sont d'autant plus graves qu'ils sont souvent irréversibles :

125. « À moi, il me semble que les pratiques du non conventionnel ont, comme, comme pratique, comme formes d'accumulation, en ces temps, euh, une empreinte de destruction très violente, et de celles dont on ne peut pas se remettre, qu'on ne peut pas récupérer. Je veux dire, pas dans la forme qui a été détruite, on ne peut pas le récupérer. Euh, on ne peut pas faire marche arrière face aux dégradations. On peut remédier à certaines contaminations, mais la dégradation est sans retour. Le territoire est dégradé et il n'y a rien à faire. Il n'a pas, il n'y a pas de réparation. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

Les thèmes de l'expansion et de l'invasion d'une part, les motifs de la disproportion et du rapprochement des extrêmes d'autre part, constituent en quelque sorte l'ADN de l'industrie des hydrocarbures. Pour beaucoup de militants, la raison de ces conduites tient à l'hybris d'une industrie consciente de son pouvoir d'imposer ses volontés.

126. « Je ne suis pas, je ne le nie pas, je ne suis pas un des anti pétroliers. Je ne refuse pas qu'on extraie du pétrole. Je suis contre l'arrogance avec laquelle l'industrie pétrolière traite l'environnement et traite tout ce qui nous entoure. Elle est prétentieuse. Elle est orgueilleuse. Elle est omnipotente. Et donc elle agit sans prendre de précautions avec l'environnement. C'est pourquoi ses tuyaux éclatent. C'est pourquoi il y a des déversements. C'est pourquoi elle ne prend pas soin de sceller les choses. C'est pourquoi ils ne prennent pas soin de se couvrir et d'être plus stricts sur les normes de sécurité. Ils sont stricts avec les normes de sécurité sur les vaisseaux spatiaux. Pourquoi ne sont-ils pas stricts avec les normes de sécurité sur le pétrole ? Ils sont stricts avec les normes de sécurité des forces armées. Ils n'ont pas la même rigueur pour le pétrole […]. Elle ne s'arrête pas face à, à, à… la flore, la faune, la nature, les peuples originaires, les habitants... à... qui habitent les, les, les, les... ceux qui vont occuper [les territoires]. » (EC, ingénieur retraité, par téléphone, 2018)

Cette sensation d'un monde qui se déverse dans un autre s'accompagne, en plus, d'une série de nuisances, de choses qui perturbent le quotidien d'abord. Peu à peu elles se convertissent en risques avérés et bien connus. Enfin, parfois, elles deviennent des catastrophes environnementales ou humaines. C'est de la saisie de ces nuisances, de ces risques et de ces catastrophes qu'il faut expliciter.

7.3.2. Les nuisances, les risques et les catastrophes : le périmètre du sensible

Dans *La société du risque*[447], Ulrich Beck affirme que le processus de modernisation, dans sa phase industrielle, s'accompagnait d'une production de richesse et d'un conflit autour de la répartition équitable de cette richesse. Dans sa phase avancée, le processus de modernisation se révèle plus problématique, car en même temps qu'il produisait des *biens*, il produisait des *maux*[448]. Les *maux* dont ils parlent sont des risques, des choses, des êtres, des

[447] Beck.

[448] Cette thèse d'une modernité avancée comme d'un moment de prise de conscience est néanmoins battue en brèche par les historiens des sciences et des techniques pour qui la technocritique est consubstantielle du développement de la société industrielle. Pour quelques références consultées et déjà mentionnées plus tôt : Jean-Baptiste Fressoz, *L'apocalypse joyeuse: Une histoire du risque technologique*, L'univers historique (Paris: Éditions du Seuil, 2012) ; Jean-Baptiste Fressoz et Dominique Pestre, « Risque et société du risque depuis deux

substances qui se disent dans des formules physico-chimiques qui se dérobent à la perception des sens. Dans les pages suivantes, je souhaite néanmoins insister sur la saisie sensible des nuisances, des risques et des catastrophes engendrés par les industries des hydrocarbures. En pliant quelque peu les intuitions de Beck, j'avance que c'est justement à partir d'une expérience sensorielle que les militants parviennent à exprimer la présence du risque dans leur quotidien sans pour autant exclure le recours à la science.

De la même façon que le déploiement des hydrocarbures se joue dans l'espace et dans le temps, il est aussi à l'origine d'un « empire des sens » par la métamorphose et l'altération des éléments du quotidien. Avec ce déploiement, les militants découvrent de nouveaux environnements sonores, odoriférants ou visuels. Avec le déploiement des hydrocarbures, le sous-sol n'est plus un rempart infaillible contre les épanchements chtoniens. Cette assembléiste résume :

> 127. « Hmm, hmm. Bon, en gros, ce que, quand on le voit, c'est que la terre et l'eau se contaminent […]. Donc, ça arrive au fleuve, et le fleuve c'est l'eau que tu vois… Euh… l'air se contamine parce que tu vois la, l'émanation de gaz, tu vois les, les fuites de gaz… disons, que le mécanisme, que la technique du *fracking* nécessite pour laisser sortir les gaz qu'il faut évacuer par quelque part, comme ça au ras du sol, à ciel ouvert, émanant des produits toxiques, des gaz et toute cette histoire de, du réchauffement global. Je veux dire, tu vois là, tu vois les trois éléments principaux. Bon, avec ça quoi de plus ? Évidemment que, que la flore et la faune spécifique du lieu, native, est affectée… Parce qu'en plus il y a de la pollution lumineuse, je veux dire, les effets contaminants du *fracking* que t'as vu sur le blog de l'assemblée d'Espagne, tu le vois comme ça, en personne, dans les *chacras*. Euh… pollution lumineuse, pollution sonore… Parce qu'ils ne peuvent pas dormir parce qu'ils entendent tout le temps le bruit des machines… Euh… Bon… la lumière allumée jour et nuit, parce qu'ils travaillent 24 heures sur 24. Euh… la contamination sociale et culturelle parce que la société et la communauté, le peuple d'Allen commence à croire que ça c'est la salvation. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

Il y a bien sûr la contamination de l'eau et de la terre sur lesquelles il n'est pas question de revenir. L'air et le vent se chargent du soufre annonciateur de la contamination. L'odorat des habitants est perturbé par les relents nauséabonds des additifs injectés dans les puits pour prévenir toutes imprudences de l'ouvrier. Quand bien même ces odeurs participent parfois des dispositifs de sécurité, il ne fait aucun doute pour les riverains qu'elles indiquent un danger. Un air infect est nécessairement un air chargé de substances néfastes, de particules illicites. Ces « odeurs de corruption » sont un indice d'un dérangement. Rien d'étonnant ici, Alain Corbin notait déjà, à propos de l'hygiénisme naissant du XVII^{e} siècle, que l'« attention olfactive au putride traduit l'angoisse de l'être qui ne peut *fixer* […], retenir les éléments qui le composent, qu'il tient d'êtres précédents et qui permettront la combinaison d'êtres nouveaux […]. Dès lors, la vigilance olfactive n'a pas seulement pour but de détecter la menace, le risque d'infection […]. Cette vigilance est écoute permanente d'une dissolution

---

siècles », in *Du risque à la menace: penser la catastrophe*, par Dominique Bourg, Pierre-Benoit Joly, et Alain Kaufmann, 1re édition, L'écologie en questions (Paris: Presses universitaires de France, 2013), 19-56 ; François Jarrige, *Technocritiques : du refus des machines à la contestation des technosciences* (Paris: La Découverte, 2016).

des êtres et de soi »[449]. Et les odeurs qui émanent du sous-sol par ses ouvertures ont toujours constitué un terreau fertile à l'imaginaire du désordre. Le sous-sol est le bouillon de culture par excellence en raison de toutes les choses qu'on y fait disparaître ou qu'on y cache[450]. De manière générale, l'air, la terre et l'eau composent cette trinité élémentaire qui est mise à mal.

Il y a encore la pollution lumineuse dit-elle. Sur les plateformes, l'éclairage est constant, de jour comme de nuit. Pour des raisons de sécurité encore. Certains militants assurent que cela dérègle les horloges biologiques des hommes, des animaux et des plantes. Cette pollution est aussi celle d'une luminosité moderne dans des lieux qui prétendent encore résister à la marche de l'histoire[451]. Les *chacareros* et les *puesteros* les plus modestes manient la lumière avec une grande humilité. Les lampes électriques, de plus en plus chargées grâce à des panneaux solaires, dons des pétrolières parfois, ou avec des piles quand elles ne sont pas réquisitionnées par la radio, ne sont allumées que pour les activités nocturnes. On lui préfère parfois la lueur vacillante de la bougie ou de la lampe à huile. Elles créent des ambiances, de ces clairs-obscurs mouvants qui détachent les formes et les objets de l'obscurité. Dans la *chacra* ou dans le *puesto*, la lumière est utile, nécessaire, maniée à bon escient. En revanche, la lumière des hydrocarbures est celle des spots et des néons. Les premiers s'illuminent et s'éteignent dans un *bang* sonore et les seconds grésillent sur le pas des portes des *trailers*. C'est une lumière qui fait du bruit. Les spots sont de ces jets de lumière denses et uniformes qui doivent baigner dans leur lumière l'intégralité des surfaces. C'est pourquoi ils sont généralement disposés en des points stratégiques pour ne laisser aucun répit à l'ombre. Lumière panoptique, elle est aussi une lumière démocratique, dit Peregalli, puisqu'en annihilant la pénombre, elle éclaire tout de façon anonyme et égale, c'est-à-dire dans la plus simple indifférence. La lumière du spot est fonctionnelle. Le spot est aussi cet éclairage régulier dont la panne se révèle instantanément dans l'absence de symétrie. Chose impensable pour cette lumière de contrôle et de sécurité. Le néon, quant à lui, est une lumière ennuyante. Uniforme comme le spot, elle s'en distingue néanmoins par sa faiblesse, sa froideur. C'est une lumière maussade, presque triste. Après tout, elle éclaire des lieux de vie qui ne sont pas des foyers, des lieux d'exil du travailleur loin de sa famille. Il est une dernière lumière des hydrocarbures qu'il faut mentionner. C'est celle de la flamme. Il y a bien sûr la torchère dont Svampa a fait un compagnon de jeunesse dans son roman. Il y a surtout la lumière de l'incendie, explosive, inattendue. C'est une lumière qui déchire les environs, car elle n'est pas canalisée, du moins dans un premier moment. Ces flammes indiquent, plus que n'importe quoi d'autre, l'irruption des corps étrangers. Il ne s'agit pas de faire une différence entre les lumières naturelles d'une *chacra* idéalisée et les lumières artificielles de la plateforme pétrolière, mais d'observer que la ligne de démarcation passe plutôt entre le familier et l'étrange.

[449] Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille: l'odorat et l'imaginaire social, XVIIIe-XIXe siècles* (Paris: Flammarion, 2016), 34.
[450] Corbin, 35-42.
[451] Roberto Peregalli, *Les lieux et la poussière: Sur la beauté de l'imperfection*, trad. par Anne Bourguignon (Paris: Arléa, 2017), 53-68.

La progression de la frontière hydrocarbure jusqu'aux marges des zones urbaines signifie aussi une nouvelle relation au bruit et la vibration, de nouvelles identités sonores[452]. Elle vient surtout rompre ce « silence » naturel de la campagne et des petites villes[453], pour le remplacer par le bruit des châssis mal huilés et les bruits de tôles qui se frottent les uns contre les autres. Le moteur à explosion remplace l'écho des sabots contre la route. Ce bruit est aussi celui des torchères qui vibrent contre le vent, l'acier qui grince, les lentes et tonitruantes accélérations des camions brinquebalants, le hochement de tête lancinant des derricks (*cigüeñas* ou *guanacos* dans le parler du lieu). Ce n'est plus le miasme qui le dispute à la jonquille, mais le bruit au son. Les militants parlent toujours de bruit (*ruido*), jamais de son (*sonido*). L'usage contient de fait une évaluation morale. Le son est utile, nécessaire pour s'assurer du bon déroulement des activités en cours. Le bruit est une perturbation[454]. À écouter les militants, le bruit assourdissant des puits de perforation, clochers de l'âge thermo-industriel, redéfinit le réseau sonore. Ils parlent parfois des ondes générées par les fracturations réalisées à des milliers de mètres sous la surface comme des vibrations insupportables pour les êtres qui vivent et paissent en superficie. Une militante raconte ainsi son expérience dans la Mapu :

> 128. « […] la réalité est que le bruit est touchant. Et l'odeur est pénétrante. Et quand t'arrives entre le vent, le froid, le bruit et l'odeur, t'as besoin de t'acclimater, car cela peut provoquer une (?) d'être là […] et il y avait une femme, une des sœurs du *lof*, qui dit à moitié en larmes qu'elle, euh, souffre parce qu'elle sent comment la terre est perforée, elle sent que son corps est perforé. Euh, et avec ça, elle doit se réveiller tous les matins. Avec ce sentiment d'entendre ce forage de, de la terre et du territoire et de son corps. Donc, pour moi, cette image était très, je ne sais pas, très graphique de cette connexion, de l'expression d'une relation, n'est-ce pas ? Entre avoir connu ce territoire à une autre époque, avoir élevé ses animaux, et ce qui se passe maintenant […]. Pour moi, il y a cette image du corps comme un territoire, et j'ai été saisie par ce déséquilibre, par cette sensation, cette émotion. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

Ce qui importe ici, c'est de déployer les modalités de la saisie sensible des nuisances et des risques. Les militants n'en parlent pas de façon aussi imagée. L'essentiel consiste à retenir que si les militants peuvent affirmer que l'eau, la terre et l'air sont contaminés, que le bruit et la lumière sont des nuisances, et que même le politique et la communauté sont contaminés c'est parce que les perturbations du monde de la vie sont *vues*, *entendues*, *humées*, en un mot *ressenties*. La liste pourrait encore s'allonger. Le déploiement des hydrocarbures est souvent associé au développement de la traite humaine, de la consommation de drogue et de la prolifération des casinos. Autrement dit, le déploiement ne se contente pas d'introduire en fraude de l'étrangeté, mais il est aussi le passeur de l'illégalité et de l'amoralité[455]. Contrairement à ce qui se passe dans la *société du risque* de Beck, il n'est pas question ici, pas tout de suite, d'impliquer la science. Ce ne sont ni les moyennes ni les taux limites (seuils, plafonds, fourchettes) qui servent d'étalon à la mesure de la contamination du monde de la vie

[452] Ce passage est, lui aussi, inspiré des travaux d'Alain Corbin. Alain Corbin, *Les cloches de la terre: paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle* (Paris: Flammarion, 2013).
[453] Pour des pages sur les « silences de la nature » Alain Corbin, *Histoire du silence: de la Renaissance à nos jours*, Champs (Paris: Flammarion, 2018), 31-62.
[454] Anthony Pecqueux, « Le son des choses, les bruits de la ville », *Communications* 1, nº 90 (2012): 5-16.
[455] Observatorio Petrolero Sur, *La tentación de esquisto*, 89-94.

quotidienne. Pas besoin non plus de rechercher les liens de causes à effets, le coupable est désigné d'office. Je ne veux pas dire par là que les militants sont des individus obtus et récalcitrants à l'administration de la preuve par des procédures sanctionnées par la science. Au contraire, ils se plient aux contraintes de justifications comme nous le verrons dans la seconde partie. Mais les dénonciations et les accusations qu'ils formulent ne s'appuient pas uniquement sur des logiques d'enquêtes déductives ou inductives. Ils préfèrent des méthodes abductives faisant appel à l'intuition et au sens commun. Dans ces conditions, et contrairement à ce qu'affirme Beck, les nuisances et les risques surviennent et sont détectés par des organes dont la Science ne dispose pas, un corps humain fait de sens et d'habitudes incorporées. Néanmoins, ces compétences à la vigilance n'empêchent pas ces gênes de s'infiltrer et, lorsque vient le moment, de frapper avec la force dramatique de la catastrophe. Toutes ces gênes participent d'une étrangeté qui avance masquée, sans dire son nom. Son nom, les habitants le connaîtront et l'écriront plus tard, bien plus tard, quand la science aura pris le relais des doutes et des craintes. Ils diront dermatite, allergies cutanées pour parler de la peau. Ils les appelleront méthane ou benzène quand ils sont dans l'air, et bronchospasme, asthme, silicose quand ils les trouveront dans les poumons. Dans les liquides, dans l'eau ou dans le sang, ils préfèreront parler de plomb, d'arsenic et de métaux lourds. Dans le cerveau, ils seront baptisés migraines, stress, irritabilité, myalgie ou névralgie. Ils s'apercevront que les enfants aussi naissent avec ce cortège de nouveaux compagnons. Et quand le désordre se fera plus général et irréversible, il sera, cette fois, question de cancers et de leucémies. Ils se serviront alors du corps tout entier pour rendre compte de cette étrangeté. Un assembléiste déçu en vient même à prendre ces corps pour les marionnettes d'une mauvaise pièce :

> 129. « […] c'est comme si ça révélait les ficelles et les coulisses. Quelle puissance ils ont ! Dans notre vie quotidienne, dans nos corps. Combien de tout ça entre ? Combien de tout ça entre ? C'est quelque chose de vachement angoissant. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

Conclusions. Faire disparaître les mondes de la vie quotidienne

Dans les chapitres précédents, on a pu apprécier, en creux, comment les hydrocarbures faisaient sentir leur présence, principalement à travers les peurs qu'ils génèrent (pénurie, pollution, disparition, déformation, silence) ou les hybridations auxquelles ils donnent lieu (*flowback*, *agua salada*, *chacras petroleras*, etc.). Dans ce chapitre, il s'agissait de montrer comment le déploiement produit, en plus, une nouvelle quotidienneté articulée sur ses propres logiques.

Pour les militants, ce quotidien porté par le déploiement des hydrocarbures ne doit pas advenir et ne peut pas durer. Ils ne peuvent jamais faire partie d'un quelconque monde de la vie déjà-là tant qu'ils continuent de « fuir » et « d'entrer par effraction ». Ces « pétropaysages », selon l'expression de Michael Watts[456], témoignent de l'intrusion d'une pensée des proportions et des échelles qui se rapportent à la globalisation, et hors de propos

[456] Michael Watts, « Ville pétrolière : pétro-paysage et futurs soutenables », trad. par Denis Chartier et Emilia Sanabria, *Ecologie & Politique* 2, nº 42 (2011): 65-70, https://doi.org/10.3917/ecopo.042.0065.

pour les lieux de vie des habitants. Ce monde sérialisé, *copyrighté*, consiste à cloner les mêmes formes dans différents lieux sans jamais épouser les contours locaux. Ce monde des hydrocarbures est celui d'une promesse de la géométrise et de géomaîtrise, constamment bafouée. Au lieu de rationaliser la vie à l'aide des sciences et des techniques, avec le soutien de l'État, premier pas vers l'émancipation des individus et des communautés, il permet aux formes les plus stériles et les plus dangereuses d'advenir. Pour les militants, ces paysages combustibles s'apparentent à des cancers métastasés : gigantisme, espace enclavé protégé par des barrières, infrastructures congestionnées et hors d'usage, espaces nappés par le pétrole dans lequel la moindre étincelle signifie l'embrasement général. Les logiques qui président au déploiement des hydrocarbures contreviennent à toutes les limites posées par les militants. La limite primordiale de l'eau est instrumentalisée et rendue impure. La limite économique des matrices productives se trouve remplacée par cette nouvelle ressource du sous-sol en faisant semblant d'ignorer que son horizon est celui de l'épuisement. La limite subalterne de la Mapu, c'est-à-dire de cette connaissance profane et familière du monde, est balayée par l'introduction des formes étrangères, par des médiations provenant de l'extérieure et qui ne peuvent, par conséquent, être rapatriée dans l'expérience des individus et des collectifs. Le déploiement semble annihiler toute la diversité qui permet de poser les notions de distance et de proximité, de *monde à portée*.

CONCLUSIONS DE LA DEUXIEME PARTIE.

L'effondrement du quotidien

J'aimerais tirer trois leçons de ce contraste posé entre les trois mondes de la vie quotidienne et le déploiement des industries des hydrocarbures. Le premier pointe vers la perte, ou la crainte de perdre, ce qui constitue un pays natal. Cette *Heimat* constitue un stock d'attachements pour les individus qui les aide à comprendre ce qui est, qui ils sont et ce qu'il est possible — au sens de légitime, de juste, et de digne — de faire. Le second concerne justement ce problème de l'action. Les quatre récits ne sont pas simplement des chroniques de ces pays natals, ce sont des plans d'action et, puisque l'un de ces récits écrase les autres par sa force et son irréversibilité, il impose aussi sa manière de projeter l'action. La troisième leçon consiste à souligner que ces récits ne sont pas des dogmes figés. L'acte de raconter permet aussi de réfléchir. Je voudrais insister sur cette idée que le quotidien est un moment et un espace propice à la réflexivité et non à l'ennui comme l'on pourrait avoir tendance à le penser.

Sépia : la nostalgie d'un pays natal

Comment les mondes en sont-ils venus à exister (ou s'il existe vraiment) est au-delà de mon propos. L'observation s'en est tenue à rapporter des récits des mondes vécus. C'est pourquoi il faut prendre ces récits comme des espaces de variations qui ont été idéalisés ou typicisés dans ce travail et non comme une réalité brute. On pourrait même dire que c'est donc à la condition de comprendre (« mal ») la réalité objective que ces récits acquièrent du sens et une performativité.

Les récits laissent parfois l'impression d'un monde qui s'efface et de souvenirs qui se teintent d'une couleur sépia. Les militants vivent leur récit, vivent dans des mondes de la vie quotidienne comme « l'homme qui rentre au pays » de Schutz[457]. Le « pays natal » dit Schutz est le lieu d'où l'on vient et où l'on désire revenir. Le pays natal c'est celui qui nous a vu naître et qui est, d'une manière ou d'une autre, en nous. Les images de l'eau comme limite primordiale, première, essentielle, et des systèmes agricoles comme « matrice » renvoient à cette idée d'un point d'origine qui ne peut être altéré sans avoir une conséquence sur tout ce qu'il a produit et qu'il produit en continu. Le pays natal est aussi ce monde de l'intime et du familier, celui que l'on comprend instinctivement parce que nous baignons dans une ambiance commune, comme ceux qui peuvent nommer et raccorder chaque élément de la Mapu à une histoire. C'est cette *Heimat* qui commence à échapper aux militants et qui leur donne le sentiment de ne plus être à leur place. Le pays natal n'inspire plus la paix, il est angoissant (*angustiante*), fait peur (*miedo*), il intimide (*intimidente*) et réduit ses habitants à

[457] Alfred Schutz, « L'homme qui rentre au pays », in *L'Etranger*, par Alfred Schutz (Paris: Editions Allia, 2017), 41-72.

l'impuissance (*impotente*) ; par conséquent les militants n'ont plus une « expérience totale » de ces mondes, leurs mondes de la vie quotidienne.

Le problème de l'action ordinaire

La principale conséquence de cette perte du pays natal est la nécessité impérieuse de réviser les principes de l'action ordinaire. Rappelons les prémices de Schutz[458]. Pour agir, l'homme formule des plans d'action au futur antérieur. L'action est d'abord la formulation, en pensée, d'une action. L'action est donc une intention en-vue-de parvenir à un résultat. En fait, agir, c'est agir deux fois. D'abord, il faut penser l'action *performance*, proprement dite, avant qu'elle ne puisse se matérialiser en un *travail* qui suivra, ou ne suivra pas. En déterminer les raisons ou les motifs, voire le plan, c'est-à-dire les étapes à franchir n'est possible qu'à cette condition. La planification d'une action commence par la fin, le résultat visé, et remonte vers le présent de la pensée de cette action. Il y a là une première pierre d'achoppement qui nous emmènera immédiatement à la seconde. Si la finalité d'une action disparaît, purement et simplement parce qu'elle devient impossible, ce sont des schèmes d'action entiers qui sont bousculés. Prenons un exemple : comment aller s'occuper des arbres fruitiers s'ils ont été remplacés par un puits de *tight gas* ? La conclusion est évidente, il ne pourra pas.

En faisant disparaître la finalité, ici une finalité somme toute quotidienne, on fait disparaître une quantité d'actions intermédiaires qui étaient autrefois nécessaires à la réalisation de ce plan d'action. Le déploiement des hydrocarbures a tendance à rendre caduc un stock d'expériences et de savoirs, incorporé ou non. Les individus deviennent des machines agissantes dont la puissance d'agir est réduite à néant, car le support et les conditions de celles-ci n'existent plus. Ils sont devenus obsolètes. Dans le langage pragmatique, on pourrait dire que les individus ne sont plus dans le vrai, car leurs actions sont dépourvues de toute réussite. En effet, confronté à l'absence des espèces sur lesquels leurs actions prenaient appui, les individus ne peuvent plus agir de manière typique. Avec le déploiement des hydrocarbures les individus ne peuvent tout simplement plus formuler un plan d'action parce que les finalités sont devenues impossibles et, dans le même mouvement, tous les gestes qui permettaient d'y parvenir. Ce qui ne veut pas dire que le déploiement n'importe pas d'autres finalités et d'autres gestes, mais ne faisant pas partie de ces actes cultivés dans le pays natal, ils sont difficiles à incorporer.

Perte du quotidien et réflexivité

Ces chocs subis par le pays natal et l'action ordinaire ne signifient pas pour autant que les individus, et *a fortiori* les militants, sont rendus incapables. En s'attaquant au monde quotidien, au chez-soi et à son intimité, le déploiement stimule les capacités réflexives des individus. C'est justement parce qu'ils sont chez eux, qu'ils contemplent depuis chez eux ce

[458] Je me réfère principalement aux développements de Alfred Schutz, « Tirésias ou notre connaissance des événements futurs », in *Le chercheur et le quotidien* (Paris: Editions Klincksieck, 1994), 195-216.

déploiement, qu'ils mesurent l'importance de dire leur monde et de l'opposer à celui des hydrocarbures, d'opposer le « sacré » du premier, comme l'écrirait Michel Leiris[459], à la désacralisation portée par le second. C'est justement parce que le chez-soi, le retour au même, est perturbé qu'ils prennent conscience de l'importance du quotidien, « de ce qui passe quand rien ne se passe », selon la formule d'Humberto Giannini[460]. *Chacra 51*, l'ouvrage semi-autobiographique de Maristella Svampa illustre assez bien le parcours de cette conclusion. « Femme de retour au pays natal », littéralement, comme l'indique le sous-titre. Son retour à Allen se place sous le signe de l'inquiétude et de la suspicion, car, c'est au détour d'une interview télé de la présidente Kirchner, de la lecture du rapport de l'EIA des États-Unis de 2011, mais aussi d'une discussion avec des ingénieurs qui travaillent dans le secteur hydrocarbures, qu'elle prend conscience que les récentes perforations pétrolières dans l'Alto Valle pourraient être liées à cette nouvelle technologie de la fracturation hydraulique.

*

* *

Les militants sont avant tout des interprètes de leur monde. Sommés de s'expliquer par l'enquêteur, par leurs adversaires et par leurs compatriotes spectateurs, l'interprétation se fait d'abord traduction, non pas d'un texte, mais d'une expérience. Leur première mission consiste à rendre compte d'une situation vécue comme problématique : l'irruption d'un avatar de l'extractivisme dans ce qui constitue leur quotidien. Pour rendre intelligible cette expérience, ils procèdent par la mise en récit de ce quotidien chamboulé par une intrusion. Interprètes aussi parce que les explications qu'ils livrent de cette situation sont toujours, à un certain degré, personnelles. L'interprétation est, en ce sens, toujours plurielle. Elle est une signification parmi d'autres possibles et appelle la comparaison. D'un côté, elle suscite la contradiction et la confrontation des versions, de l'autre, elle permet aussi de s'accorder. Les interprétations sont donc toujours et nécessairement des façons de plier, de déformer la réalité en sa faveur, ou d'attribuer des significations erronées à des versions concurrentes. Que l'on ne se méprenne pas. Il n'y a aucun jugement de valeur dans l'usage des termes « plier » ou « déformer ». Ces actions sont plutôt des corollaires de l'acte d'interpréter lui-même. Confrontés à un conflit des interprétations sur le sens à donner à la situation qu'ils vivent, ils sont contraints d'adapter le récit qu'ils font pour faire tenir l'intrigue qui le sous-tend. Le récit est donc amendable. On peut biffer les passages, caviarder des chapitres, ou jeter au pilon toute une histoire. L'essentiel est, à la fin, d'avoir une histoire qui tient la route et à laquelle on peut se référer pour donner un sens à des actions. Car l'interprétation dont il est question se réfère aussi aux rôles joués par les militants. En tant qu'interprètes, ils sont les personnages de l'histoire qu'ils narrent. En racontant, ils témoignent, ils attestent. Le récit devient, par certains moments, autobiographie et non plus seulement la trame générale qui sert à délimiter leurs actes. Mais qu'interprètent-ils précisément ? La façon dont les industries des hydrocarbures réorganisent les matrices productives et cognitives pour les subordonner aux

[459] Michel Leiris, *Le sacré dans la vie quotidienne: suivi de Notes pour Le sacré dans la vie quotidienne ou L'homme sans honneur*, 2016.
[460] Humberto Giannini, *La « réflexion » quotidienne: vers une archéologie de l'expérience*, Collection de la pensée (Aix-en-Provence: Alinea, 1992).

projets d'intégration énergétique régionale ou globale. À quoi servent ces récits ? À poser un cadre à l'action, à dire le possible et l'impossible, le bon et le mauvais, le juste et l'injuste, le digne et l'indigne. Les récits sont-ils suffisants pour donner une épaisseur suffisamment commune à la réalité pour les individus passent à l'action ?

TROISIEME PARTIE. LES MODES D'ENGAGEMENT

Agir dans et contre le déploiement extractiviste

La deuxième partie de ce travail s'est appuyée sur la notion de monde de la vie quotidienne pour décrire le cadre général de l'action et les limites imaginaires de l'action *possible* ou, plus rigoureusement, puisque j'ai embrassé le point de vue des acteurs, *souhaitable*. La distinction entre *possible* et *souhaitable* tient ici à une dichotomie simpliste et naïve, entre objectif et subjectif. Entendus comme réalité objective, les mondes de la vie quotidienne délimitent les *actions possibles,* dans le sens où ces dernières ne mettent pas en péril la pérennité du monde lui-même. Compris comme réalité subjective, les mondes de la vie quotidienne délimitent alors les *actions souhaitables* en reconnaissant à certaines une justesse ou une légitimité refusée à d'autres. Dans l'ordre de l'objectivité l'on retrouve ce que l'on *peut faire* en se référant à l'agir humain situé dans ce monde de la vie quotidienne. Dans l'ordre de la subjectivité, l'on considère ce que l'on *devrait faire* au regard des valeurs invoquées par les militants.

Au cours de cette première partie, j'ai en quelque sorte apporté une réponse à la question : *où l'action a-t-elle lieu ?* Ce *où* se réfère bien entendu à un élément spatial, mais il fait surtout allusion à la contrainte narrative contenue dans les situations d'interaction entre l'observateur et les sujets d'étude. En effet, lors des entretiens — ou lors d'autres moments d'échanges — l'habitude des interlocuteurs à localiser l'action, au sens de la situer en soulignant sa proximité, s'est avérée suffisamment récurrente pour conférer un *lieu*, une *scène* à l'action. Il a aussi été défendu qu'à la question « *où ?* » les acteurs apportaient une pluralité de réponses à l'action *possible* ou *souhaitable*. Chaque action s'évalue à l'aune de ces mondes mis en intrigue par les militants. Ensuite, l'investigation sur cette pluralité de mondes de la vie quotidienne a mis en évidence des tensions inhérentes à chacun d'entre eux, comme si un principe entropique les habitait, et dont la stimulation est provoquée par l'irruption d'une épreuve : le déploiement des industries des hydrocarbures. Ce déploiement se révèle lui aussi porteur de récits élaborés par les pétroliers ou d'autres forces favorables à ces entreprises cherchant à emporter l'enjeu de la définition de la situation, c'est-à-dire du monde de la vie quotidienne dominant. Dans la foulée, répondre à la question « *où ?* » a apporté des éléments de réponses à la question des « *pourquoi ?* », c'est-à-dire des raisons de l'engagement des militants.

La seconde partie de cette étude se concentre sur la question du « *comment ?* ». Le « *comment ?* » sera compris d'une part comme un questionnement sur les conditions et les moyens de l'action, et d'autre part comme une interrogation sur l'action en train de se faire, lorsque les données collectées ont permis soit de l'observer directement soit de reconstituer son déroulement. Il y a donc le *comment* de l'*a posteriori* de l'action et le *comment* du présent de l'action. Le premier procède d'une reconstruction processuelle des événements quand le

second prône une vision plus attentive à l'action telle qu'elle se fait. Il ne s'agit pas de dire que ces deux questions seront traitées de façon séparée, mais qu'il faut avoir conscience que deux types de réponses peuvent être apportées à cette interrogation. Pour ce faire, cette partie procède à l'analyse des modes d'engagement dans lesquels évolue la contestation contre les exploitations d'hydrocarbures non conventionnels dans la formation de Vaca Muerta.

Cette partie est à nouveau constituée de deux blocs. Les trois premiers chapitres sont consacrés à la description et à l'analyse de ces trois modes d'engagement en suivant la dynamique qui va de la quiétude à l'inquiétude, et le constant aller-retour entre tactique et stratégie. Le quatrième propose une lecture dynamique de ces modes d'engagements afin d'approcher l'expérience sociale du militantisme anti-extractivisme.

CHAPITRE 8. Un mode d'engagement du « sel de la vie »

Les militants ne se contentent pas de critiquer et de justifier leur engagement. Une part importante de la mobilisation se conçoit dans des formes pratiques ordinaires qui ne sont pas toujours verbalisées, mais juste effectuées. Les témoignages recueillis lors des enquêtes de terrains indiquent une perturbation, voire une mise en danger pure et simple, de l'expérience du monde des militants. Au-delà des risques qui pèsent sur l'intégrité physique d'une multitude de sujets et d'objets dans ces régions de l'Argentine, ce sont les relations que les premiers (les sujets) entretiennent avec les seconds (les objets) qui sont mis en péril par ce déploiement extractiviste. Cette problématique a d'abord été travaillée, à l'occasion d'une communication lors d'une journée d'étude[461], sous l'angle de l'effondrement. L'exposé proposait d'analyser les narratives de l'« effondrement » non seulement comme un discours sur la destruction matérielle de l'environnement, mais aussi comme des récits sur la dépossession affective, émotionnelle et *in fine* sensible que subissent les militants opposés à ces industries et les habitants qui peuplent la surface de ces gisements. Dès lors, l'effondrement n'était plus uniquement considéré comme l'ensemble des dérèglements des grands équilibres chimiques et biologiques de notre planète[462], ni comme la disparition d'une civilisation[463], mais comme une détérioration silencieuse du quotidien. L'ambition était donc d'inviter à rechercher certaines expressions du *collapse* logées jusque dans ces faits ordinaires et de mesurer le désordre cognitif et affectif qui l'accompagne.

Ce qui s'effondre, à proprement parler, ce sont des choses qui relèvent des plaisirs et des ravissements du quotidien. Ce mode d'engagement du « sel de la vie » se dessine en creux dans des pratiques qualifiées de prises sensibles dont la première section de ce chapitre tentera de préciser les contours avant de procéder à des exemplifications (8.1). La prise sensible n'est pas équivalente au mode d'engagement. C'est une pratique, parmi d'autres qui pourrait, au demeurant, recevoir un autre nom. La prise sensible est une saillance dans ce mode d'engagement qui décrit une idée de proximité et d'aise, soutenu par des affects. Après cette description théorique, je m'emploierai à en donner quelques exemples concrets (8.2). Cependant, ne peut-on pas imaginer des situations où, pour certains, le déploiement de ces industries extractives est souhaitable, voire loué ? Autrement dit, que là où certains décèlent des risques et des menaces, d'autres y voient une manne bienvenue ? Le déploiement de ces

[461] *Questionner l'effondrement*. Journée d'étude, 21 novembre 2019, Lille.

[462] Pablo Servigne, Raphaël Stevens, et Yves Cochet, *Comment tout peut s'effondrer : petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* (Paris : Ed. du Seuil, 2015) ; Pablo Servigne et al., *Une autre fin du monde est possible : vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*, Anthropocène (Paris : Éditions du Seuil, 2018).

[463] Jared Diamond distingue cinq facteurs clefs de l'effondrement (dommages environnementaux d'origine anthropique, changement climatique, voisins hostiles, présence ou absence de partenaires commerciaux, qualité de la réponse collective face aux changements) tous analysés à l'aune d'une société ou d'une civilisation. Jared Diamond, *Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, trad. par Jean-Luc Fidel et Agnès Botz (Paris : Gallimard, 2018).

industries n'est-il pas en mesure de créer, lui aussi, des prises sensibles, c'est-à-dire des formes d'attachement au monde ? Comment les militants gèrent-ils ces discours concurrents ? Je montrerai, dans un troisième temps, que les militants doivent envisager cette possibilité et, au besoin, la discuter (8.3). Enfin, une quatrième section développe une réflexion sur la prise sensible au-delà de son état normal ou réifié en tentant d'imaginer ce qu'elle pourrait être une fois mutilée et réduite à l'état de ruine (8.4).

8.1. Prises sensibles, éthique et inquiétude

Avant de présenter les prises sensibles en détail, je veux ici en préciser les contours théoriques. Pour ce faire, je ferai allusion à quelques-unes de ces prises sans entrer dans le détail. Il suffit pour l'heure de savoir que les prises en question ont à voir avec les promenades en forêt, des plaisirs de l'eau (la baignade, le kayak), la randonnée de montagne et la spéléologie.

8.1.1. Un appui pour la coordination et l'adaptation dans l'action

Les prises sensibles font office, pour les militants, de méta-repères sur l'état présent du monde de la vie quotidienne. Elles sont, en ce sens, des métrologies profanes qui servent d'opérateur de vigilance. Elles désignent d'abord des pratiques quotidiennes, souvent des loisirs, du moins des actions entreprises à un rythme régulier qui réunissent systématiquement différentes catégories d'êtres engagés dans un cours d'action que, par commodité, je range dans les catégories humaines et non-humaines. Les prises sensibles sont donc toujours des actions menées en commun et, par conséquent, tous les êtres engagés remplissent une fonction, accomplissent une tâche fixée à l'avance et parfois amendée dans le cours de la performance. Les prises sensibles servent donc à la fois à un collectif d'humains et de non-humains à se coordonner. C'est en vertu de cette coordination entre une diversité d'êtres que j'ai rassemblé le cas du flâneur sous l'arbre qui se repose, du riverain qui se baigne dans la rivière, du randonneur qui parcourt la montagne et du spéléologue qui explore la grotte sous l'appellation de « prise sensible ». À ce stade, il s'agit seulement pour chacun d'entre eux de réaliser une action, c'est-à-dire de la concevoir et de la faire advenir, du mieux possible en misant sur la disponibilité des êtres qui participent de son intention (l'arbre ou la forêt ; la rivière, la montagne, la caverne).

Pour que cette intention se concrétise, l'individu mobilise des quantités d'autres êtres et de dispositifs qui n'ont pas la consistance de la « prise sensible » en tant que méta-repère. Il s'agit de briques plus élémentaires de l'action qui nécessitent une observation plus aiguisée, plus minutieuse ou tout simplement moins globale. Ces êtres — animés ou inanimés[464] — et ces dispositifs offrent des infra-repères pour guider les actions de bases de l'individu. Je

[464] Il faut introduire ici cette distinction dans la mesure où nous sommes confrontés à des visions du monde qui prétendent que les entités physiques sont capables de s'exprimer au même titre que les humains ou les animaux.

distingue les méta-repères que sont les prises, des infra-repères que sont tous ces éléments que retrouve l'individu lorsqu'il veut « se reposer », « se baigner », « naviguer », « explorer », etc. Les prises sensibles sont des repères vis-à-vis des mondes de la vie quotidienne. Ils interviennent à un échelon de l'action qui est déjà, en quelque sorte, de l'ordre du social. Les infra-repères, quant à eux, peuvent être de deux sortes. Certains ont une existence propre, à l'extérieur de l'individu, ou de toute conscience ou outil capable de les saisir lorsqu'il leur prête attention. L'ombre portée de l'arbre, les descentes à la rivière et les marmites du fleuve, les traces d'un sentier dans la montagne ou la prise (à proprement parler) qui permet de descendre dans la grotte ainsi que les roches qui constituent les parois et la voûte de la caverne sont des indicateurs que l'individu interprète pour donner un sens à ce qu'il se passe momentanément. D'autres infra-repères sont internes à l'individu et sont en ce sens incorporés comme peuvent l'être les habitudes ou les dispositions. Les deux types d'infra-repères — interne et externe — peuvent interagir l'un avec l'autre ou se combiner avec d'autres infra-repères. Cependant, pour accéder à une quelconque pertinence, ces infra-repères ont besoin d'être mis en commun par des actes qui, en se réalisant, leur donnent une orientation sans que l'acte lui-même ait davantage de portée que sa propre signification. Ces actes sont donc des unités discrètes et primordiales dans un ensemble représenté par la prise sensible[465]. Les actions maîtresses de la prise sensible telle que « se reposer », « se baigner », « naviguer », « explorer », etc. sont distinctes de micro-actions telles que, pour le premier exemple, « s'accroupir dans l'ombre », « s'allonger dans l'ombre », « s'adosser à cet arbre », etc. où l'on comprend bien que le choix du verbe dénote un apprentissage et donc une familiarité ou une préférence pour un geste ou une posture, mais aussi que le choix de cette action permet de lier, ici, deux infra-repères : « l'ombre » avec « le corps » de l'individu. Par ailleurs, il semble que la conscience de cet apprentissage continu et insoupçonné revient avec d'autant plus de force que l'on questionne le bien-fondé de ces techniques du corps, lorsque quelque chose dans la réalité entrave leur cours normal[466].

Il faut donc reconnaître que ces actes de base puissent subir quelques ajustements ou révisions en fonction des circonstances, et ceci pour préserver l'intégrité de la prise sensible et de l'expérience qu'elle procure. Les infra-repères ou les actes de base peuvent subir quelques modifications momentanées ou durables qui ne portent pas à conséquence, car elles ne mettent pas en péril la totalité de l'expérience. Ces transformations seraient justement des adaptations personnalisées qui permettent, au contraire, de maintenir la prise sensible en son état pour l'individu et éventuellement les autres qui s'y réfèrent. Ainsi, dans l'exemple précédent, « se reposer sous l'ombre de l'arbre » peut être assuré soit en « s'allongeant » pour les plus agiles, soit en « s'adossant » contre l'arbre. On peut imaginer que cette différence résulte d'une préférence ou, plus prosaïquement, d'un effet de l'âge. Plus encore, cette idée que les composants de la prise puissent subir et intégrer des transformations en ne modifiant l'expérience globale qu'à la marge est une condition même de ce qu'est la prise sensible. Pour se frayer des voies personnalisées afin d'user de la prise correctement il faut éviter son usage

[465] La distinction est inspirée des actions de base de Arthur C. Danto, « Basic Actions », *American Philosophical Quarterly* 2, nº 2 (avril 1965): 141-48.
[466] Marcel Mauss, « Les techniques du corps », in *Sociologie et antrhopologie*, 13e. édition, Quadrige (Paris: PUF, 2013), 363-86.

standard. Puisque personne ne peut affirmer que l'état présent de ce méta-repère est, trait pour trait, l'état dans lequel on l'a laissé dans une occasion passée (et ce passé peut être plus ou moins lointain, de l'ordre du jour, à la semaine ou à l'année), alors l'individu est contraint de tolérer certains changements dans les composants de la prise. Cela dit, il existe des changements dont les individus ne peuvent tolérer la survenue. C'est précisément ce qui advient quand l'individu est obligé de « maîtriser », au sens fort, son geste dans l'action qu'il entreprend. L'action rencontre une contrainte inattendue ; c'est à ce niveau qu'interviennent les premières perceptions du désordre dans le monde. C'est dans la perturbation des infra-repères liés par des gestes, par un être non qualifié (mais généralement immédiatement identifié comme pollution) ou dans la non-adéquation des repères intérieurs (l'habitude ou la disposition gênée, comme le geste automatique qui perd de son efficacité), que l'individu se rend compte que la prise, le méta-repère, subit une altération.

La distinction entre deux niveaux de l'action, entre des gestes de base qui établissent des liens avec les infra-repères, et les prises considérées comme des pratiques qui font le lien entre l'individu et son monde de la vie permettent en outre de souligner l'importance de l'axe tactique-stratégique. Les gestes opèrent à un niveau tactique, en recherchant l'efficacité ou, plus justement, l'adéquation, tandis que la prise a pour enjeu de jauger l'horizon stratégique, c'est-à-dire évaluer la tenue du monde de la vie. Les gestes de base sont aussi tactiques en ce qu'ils traduisent cette capacité à agir, à « braconner », au moment opportun puisque l'individu peut les mobiliser comme un terme premier. Les prises sont, à cet égard, stratégiques puisqu'elles permettent de définir les orientations globales.

8.1.2. Un appui sensible pour formuler un jugement

À ce stade, la prise sensible n'est en rien différente d'une pratique quelconque et qui pourrait, somme toute, être tout à fait banale ou routinière. Mais les militants parlent de certaines expériences comme autre chose qu'un simple fait quotidien et transparent. « Se reposer », « se promener », « tremper dans l'eau », « naviguer », « escalader », « ramper » sont toujours plus que de simples comptes-rendus de ce qui a lieu. Chacune de ces actions baigne dans une ambiance affective ou, plus précisément, une tonalité amoureuse puisque c'est le mot qui revient le plus souvent dans la bouche des acteurs, ou encore dionysiaque quand on considère d'autres éléments que le seul récit. C'est là aussi ce qui distingue la prise sensible, en tant que méta-repère des infra-repères, qu'ils soient internalisés ou externalisés. La prise ne décrit pas simplement un rapport pratique, voire instrumental au monde, mais plutôt un investissement intime en même temps qu'un appui pour formuler un jugement sur l'état, bon ou mauvais, du monde. C'est l'existence d'une telle dimension qui justifie l'ajout de l'adjectif « sensible » à la prise de Bessy et Chateauraynaud, car, ce qui joue dans ces expériences n'est pas seulement la recherche d'un moyen d'authentifier quelque chose grâce aux prises qu'elle offre ou parce qu'on se laisse prendre, mais aussi la présence d'une sensibilité, c'est-à-dire de sensations physiques et de sentiments entremêlés.

La prise sensible émerge de la rencontre entre des connaissances établies sur des choses de l'environnement comme l'ombre, la rivière, la montagne ou la grotte et des

manières de se lier à ces êtres. Pour que l'individu puisse se saisir pleinement de la prise sensible qui apparaît à la jonction de ses cognitions et de ses usages, il doit, en premier lieu, faire preuve d'une disponibilité ou d'une ouverture fondamentale à l'égard de ce qui se donne à lui. Il doit se donner en retour. Cette attitude peut être rapprochée de la posture méthodologique adoptée par Jeanne Favret-Saada dans ses enquêtes sur la sorcellerie dans le bocage breton, pour faire pièce aux apories de l'observation participante — un oxymore méthodologique, selon elle, puisqu'observer exige une distance qui ruine toute possibilité de participation — et de la participation observante — en participant on devient un acteur soumis aux exigences de la situation. Contre ces deux modalités d'enquêtes ethnographiques, elle propose d'« être affecté »[467]. À ce titre, elle distingue l'être affecté de la démonstration d'une empathie. Là où l'empathie propose d'expérimenter par procuration ou de fusionner avec l'autre éprouvant, l'« être affecté » expérimente directement et ressent l'expérience dans sa propre chair. Cette posture ne prétend pas atteindre une forme de connaissance plus vraie, mais elle affirme qu'elle facilite la communication avec ceux déjà affectés par l'expérience avec laquelle on tente de se familiariser. « Être affecté » signifie pénétrer dans un espace de connaissance et de communication propre qui s'exprime difficilement dans les situations d'investigations conventionnelles. Cela implique aussi de partager le temps et le lieu avec ceux déjà liés par une même expérience et donc d'adopter leurs façons d'agir, de faire ou de penser. C'est dans cette perspective que l'on peut analyser les récits des andinistes. L'un des militants décrit une ouverture progressive à la montagne, petite d'abord et sous un rapport scopique, avant d'enrichir l'éventail de sa pratique vers des montagnes plus imposantes et l'escalade. Son degré d'ouverture s'est donc accentué avec le temps. Une militante fait plutôt état d'une épiphanie. Soudain, la montagne constitue un pan entier de son économie sensible. Un troisième, enfin, en parle plutôt comme d'un accès à une *réalité* qui s'était dérobée à sa connaissance, ou à laquelle son esprit était demeuré hermétique. À chaque fois, il a fallu faire des plans, « se rendre à la montagne » et y « consacrer du temps », et tirer sur le fil de toutes les choses, savoirs et objets, à mobiliser pour la mener à bien (chaussures, cartes, sac de randonnées, élaboration d'un parcours, envie, etc.).

Être affecté, être touché, être ému, c'est-à-dire s'abandonner au moment pose les fondements d'un nouveau rapport au monde. Sur cette base, ils développent de nouvelles compétences : être à l'écoute, être attentif, être vigilant, et ceci afin de pouvoir composer un rapport personnalisé et (ré)créatif avec ces choses et ces pratiques. Après avoir été « frappé » par l'instant se dessine ce qu'une certaine sociologie a qualifié d'attachement. Pour Bruno Latour, la notion d'attachement invite à reconnaître que l'initiative de l'agir est parfois tellement entremêlée entre sujet, objet, monde ou tout autre pôle pertinent qu'elle est inassignable comme un propre. L'attachement est ainsi conçu comme une voix moyenne entre l'actif et le passif. L'approche de l'attachement est solidaire de sa réflexion sur les « faitiches ». Les faitiches sont ces hybrides de fétiches et de faits que produisent les modernes. Les uns sont le produit de l'artifice humain qui leur octroie, dès leur création, la capacité à dominer leurs conduites. Les autres, obtenus à partir de techniques d'objectivation, sont censés souligner l'existence d'une maîtrise et d'une autonomie chez le sujet qui, immédiatement, rappelle que tous les individus sont modelés par ces faits. Refusant cette

[467] Jeanne Favret-Saada, « Être affecté », *Gradhiva* 8 (1990): 3-10.

dichotomie, Latour forge le néologisme de « faitiches » pour évoquer ces objets que nous faisons autant qu'ils nous font, de ces objets sur lesquels nous pouvons agir autant qu'ils agissent sur nous. Toute idée d'autonomie ou de liberté ne peut se comprendre que si le sujet de l'action accepte de se départir d'une partie de sa puissance d'agir au profit de l'objet qui était, autrefois, uniquement conçu comme un support de son agir[468]. Dès lors, l'individu est toujours « attaché » à ce genre d'entités que sont les « faitiches » et la véritable liberté consiste à être en mesure de choisir entre des attachements préférentiels considérés comme bons, justes, dignes — en un mot éthique[469] — et les autres. D'une façon similaire, Antoine Hennion, dans ses travaux sur les « amateurs »[470], invite ainsi à penser l'attachement comme un phénomène réflexif qui consiste à mettre à l'épreuve son plaisir, c'est-à-dire à tester sa présence, sa permanence et ses variations. La « réflexivité de l'amateur » sur son attachement nécessite une mise à disposition de soi, de l'objet de sa passion et d'une diversité de dispositifs qui vont d'un agencement spatial à la présence d'acolytes sans quoi l'attachement ne peut être éprouvé correctement. Sa vision consiste ainsi à contester les approches qui font du goût pour quelque chose ou des passions une disposition culturelle en invitant à s'intéresser à la façon dont ils sont produits en situation.

On saisit assez bien comment la promenade, la baignade, le kayakisme, la randonnée ou la spéléologie peuvent constituer des prises sensibles attachantes. D'une part, ces loisirs sont toujours choisis, jamais imposés ou alors par des structures et des dispositions dont il faudrait retracer la genèse pour savoir s'ils se sont imposés de façon arbitraire ou s'ils ont été le fruit d'un travail délibéré de la part de l'acteur. Ces loisirs traduisent systématiquement un moment de plaisir, un ravissement du quotidien qui parle et qui répond à chaque individu en particulier comme en témoigne le dialogue qu'ils entretiennent avec les éléments qui les compose, l'usage des possessifs pour s'y référer ou encore l'individualisation de certains êtres composant la prise sensible. Comme les « faitiches », ensuite, ils sont à la fois maîtrisés par le kayakiste qui pagaye pour s'orienter ou le spéléologue qui s'improvise géologue tout en disposant d'une puissance contraignante comme le courant et les écueils invisibles de la rivière ou la prise qui se prête à l'appui ou qui se dérobe sous le pied à l'entrée de la grotte[471].

---

[468] On peut, bien sûr, douter de la robustesse d'un tel modèle où toute origine de l'action se trouve écarteler entre tous les participants de l'action qu'ils soient humains, non-humains, animés, inanimés, etc. J'admets volontiers que, d'un point de vue empirique, il est parfois ardu de déterminer qui agit dans l'action. L'acteur et l'observateur peuvent bien débattre sur le lieu où réside la puissance d'agir dans une discussion qui peut s'essoufler dans une régression à l'infini.

[469] C'est Latour qui pose la distinction entre bons et mauvais attachements, mais il n'explique pas comment s'établit cette normativité. Pour une discussion sur les attachements et les « faitiches »: Bruno Latour, « Factures/fractures: de la notion de réseau à celle d'attachement », in *Ce qui nous relie* (Paris: Éditions de l'Aube, 2000), 189-208; Bruno Latour, *Sur le culte moderne des dieux faitiches suivi de Iconoclash*, Les Empêcheurs de penser en rond (Paris: La Découverte, 2009).

[470] Antoine Hennion, « Une sociologie des attachements », *Societes* no 85, nº 3 (2004): 9-24; Antoine Hennion, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux* n° 153, nº 1 (2009): 55-78.

[471] Cette idée d'une *agency* répartie entre les différents actants de l'action peut paraître contraire ce qui a été dit sur la différence entre la prise d'une part et les actions de bases et les infra-repères d'autre part. Il faut donc préciser que la présence de certains infra-repères ouvrent ou ferment l'étendu des actions de base, comme une action de base peut modifier les potentialités d'un infra-repère. L'important est que la conjugaison de chacun de ces éléments fonctionne, ici et maintenant, et éventuellement dans le futur, pour l'individu et le collectif dans lequel il s'inscrit. L'individu sera correctement attaché à cette condition.

Néanmoins, la prise est incomplète si on la considère seulement comme une *pratique purement pratique* sans s'enquérir de sa dimension affective.

En effet, la description de ces moments d'abandon ou de ressourcement s'accompagne d'une tonalité affective qui fait défaut aux définitions de l'attachement de Latour et de Hennion. Or, les affects jouent un rôle essentiel dans la formation d'un jugement, c'est-à-dire ici pour distinguer le bon attachement du mauvais. Sans préjuger d'une dichotomie entre bons et mauvais affects, il serait beaucoup trop difficile de les classer ainsi, c'est plutôt l'adéquation de l'affect à la situation, c'est-à-dire son intensité et les conduites qu'il engendre, qui peut servir à les discerner. Dans l'absolu, les affects dont je parle ici, qu'ils reçoivent le nom de sentiment, d'émotion ou de passion, désignent un état interne de l'individu produit par une perception subjective de l'environnement. L'affect est un surplus cognitif qui permet d'attribuer à certaines situations ou à certaines choses de l'environnement une capacité à induire des conduites chez l'individu. Toutefois, si la source de l'affect se trouve à l'extérieur de l'individu, cela ne signifie pas pour autant que celui-ci est mu par l'affect selon un schéma behavioriste. En réalité, il apprend à reconnaître ce qui, dans son environnement, génère cet état interne, ce nouveau répertoire cognitif, de sorte qu'il peut l'anticiper, le susciter et, au besoin, le travailler afin qu'il génère une nouvelle modalité de l'affect ou alors un affect tout à fait différent[472]. Dans le cas des prises sensibles, l'affect qui désigne le bon attachement est celui qui confère à la situation une ambiance amoureuse soit parce qu'un élément de la prise le suscite directement soit parce qu'il agit comme une évocation des supports de l'amour. Le kayakiste dit bien qu'il aime le fleuve pour ce qu'il est et parce qu'il évoque des souvenirs teintés de tendresse. Les andinistes n'usent pas du champ lexical de l'amour et se contentent d'un autre verbe : *gustar* (apprécier, plaire). Une autre ambiance s'imbrique souvent avec la première : celle d'une atmosphère dionysiaque. Par-là, j'entends que la part d'intimité et de for intérieur qu'exprime l'amour est doublée par des impressions plus festives, plus inspirées, plus erratiques comme si la confrontation avec les éléments (non-humains, inanimés très souvent) faisait valoir un caractère transcendantal. Presque qu'aucune de ces prises sensibles ne se pratiquent seule. Il y a toujours un tiers (individuel ou collectif) aux côtés du narrateur qui confère un sentiment d'allégresse à ce moment. Au contraire, la présence des hydrocarbures, quel que soit leur représentant dans la situation (la machine, la ferraille, le puits, la pollution, etc.) évoque invariablement un sentiment de dégoût comme pour les baigneuses *mendocinas* qui trouvent l'eau trouble (*turbio*), sale (*feo*) ou encore cet autre baigneur de l'Alto Valle qui décrit un monde qui a perdu la raison, un monde absurde tant est folle (*loco*) la présence des tours de perforation au-dessus de la cime des arbres et à deux pas de la rivière. L'intensité de ce sentiment de rejet peut même s'exprimer dans la rage d'un fonctionnaire qui explore une caverne et profère un juron en se rappelant un projet de bétonnage de la caverne. L'attachement est ici fondamentalement mauvais. Dans les premiers, l'attachement tend vers l'amour et la paix ; dans les seconds, il tend vers la dispute et le

[472] Cette définition liminaire de l'affect est travaillée à partir de Pierre Livet et Laurent Thévenot, « Modes d'action collective et construction éthique. Les émotions dans l'évaluation », in *Les limites de la rationalité. Rationalité, éthique et cognition*, vol. 1, 2 vol. (Paris: La Découverte, 2003), 412-39.

danger. Pour les uns, l'individu a prise, il est dans la quiétude ; pour les autres, l'individu est en déprise, voire dans l'emprise des hydrocarbures, et cela génère de l'inquiétude[473].

8.1.3. Le caractère et la promesse

La prise sensible désigne donc une pratique dans un mode d'engagement du « sel de la vie » qui sert à coordonner des actions entreprises par des acteurs humains ou non-humains, animés ou inanimés, par le biais de la détection d'infra-repères (interne ou externe à l'individu) liés par des gestes de base. Ces prises, je l'ai précisé, ont une certaine propension à changer. On peut les modaliser selon les situations, mais jusqu'à un certain point seulement. Une autre dimension, qui est également une limite, est la tonalité affective de la prise sensible. La prise sensible doit être positivement attachante et générer un sentiment d'adéquation ou de satisfaction interne. En cela, elle répond à une représentation que l'individu se fait de lui-même et de ce qu'il projette de devenir ou de demeurer. C'est pourquoi toucher à la prise sensible, ou du moins à l'un de ses éléments, en l'altérant ou alors en créant, de toutes pièces, des prises sensibles qui seraient inauthentiques n'est pas satisfaisant pour les militants, car ce genre d'action contrevient à son *caractère* et à la *promesse* qu'elle contient. Le *caractère* et la *promesse* sont en cela très proches de la notion de *face* goffmanienne[474] ou l'identité-narrative de Paul Ricœur[475].

Le *caractère* de la prise sensible permet de la désigner comme une coordonnée singulière dans le mode du « sel de la vie ». De cette façon, elle acquiert une dimension unique, non répétable, indivisible, mais permanente. La prise sensible agit, en ce sens, comme un nom propre attribué à un individu dans une classe pour le distinguer des autres individus de la même population. Par conséquent, le caractère se comprend comme un ensemble de traits distinctifs qui permettent d'identifier et de reconnaître la prise sensible pour ce qu'elle est, malgré la diversité des regards qui se posent sur elle et malgré les micro-variations qu'elle subit. Ces changements sont tellement infimes qu'ils ont tendance à être anéantis dans le souvenir de chaque personne (à l'exception du moment de l'ouverture, de l'« être affecté »). La *promesse* renvoie à l'idée que la prise sensible étant connue et faisant déjà partie de la mémoire individuelle et collective, l'individu peut ressasser son expérience, mais aussi l'anticiper lorsque le moment viendra de l'actualiser. Rien n'aura altéré son caractère de façon décisive et la prise sensible sera toujours disponible. La promesse est donc d'une part celle du maintien du caractère à travers le temps et d'autre part celle d'une impossible captation ou confiscation de la prise sensible par un tiers. La prise sensible est, en ce sens, rétive à toute accumulation, mais pas à l'appropriation individuelle, entendue comme capacité à se lier, personnellement, avec cette prise.

---

[473] Sur les notions de déprise et d'emprise, se référer à : Francis Chateauraynaud, « Les relations d'emprise. Une pragmatique des asymétries de prises. », Document de séminaire (Paris: EHESS, mai 1999); Francis Chateauraynaud, « Les asymétries de prises. Des formes de pouvoir dans un monde en réseaux. », Document de séminaire (Paris: GSPR - EHESS, mars 2006), http://gspr.ehess.free.fr/docs/FC/doc/doc-FC-2006-Asymetries-de-prises.pdf.

[474] Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, trad. par Alain Kihm, Le sens commun (Paris: Éd. de Minuit, 1998).

[475] Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Points Essais (Paris: Éditions du Seuil, 2015).

Les changements dans le *caractère* et invariablement dans la *promesse*, parce qu'ils sont toujours solidaires, instillent le désordre, l'inquiétude, la crainte d'un effondrement. Si la prise sensible peut toujours être imaginée ou projetée, et par là idéalisée, le moment de sa réalisation est toujours une épreuve de réalité. La prise sensible a-t-elle toujours son *caractère* ? Tient-elle sa *promesse* ? C'est dans la pratique que se révèle l'importance de l'articulation entre les gestes de bases et les infra-repères, mais aussi de la charge affective de la prise sensible. Dès lors qu'un élément étranger non assimilable — ou tout simplement hostile — se manifeste, l'individu dispose d'un répertoire de gestes de base défectueux et ses cadres cognitifs ne lui permettent plus de reconnaître les infra-repères. L'individu peut, bien entendu, les utiliser dans le cadre d'une autre pratique, les recycler pour ainsi dire, mais la combinaison particulière dans laquelle il les employait disparaît, ou se trouve anéantie par un événement contingent. L'élément inhabituel stimule, en outre, une sensation mal comprise qui oriente l'affect vers l'inquiétude. Car la promesse est aussi celle d'assurer la charge positivement affective. En somme, un changement dans la partie a le potentiel de modifier toute l'économie structurelle de la prise sensible.

8.1.4. La prise sensible comme appui de l'engagement

L'ombre, l'eau, la montagne la caverne et ses merveilles ne sont que quelques avatars de ce que l'on pourrait rassembler sous la dénomination de « prise sensible » dans laquelle la protestation sociale contre le déploiement des industries des hydrocarbures non conventionnels puise un puissant vecteur de mobilisation. Les prises sensibles sont ces éléments familiers qui condensent des habitudes et des formes d'amour, des choses auxquelles l'on tient parce qu'elles sont investies de significations ; elles relèvent d'un patrimoine que l'on a hérité et que l'on souhaite léguer. Elles sont ces plaisirs et ces ravissements du quotidien, ce qui fait le « sel de la vie », récompense après les journées de labeur ; moments de détentes, de repos et d'abandon. Sans elles, le monde perdrait de sa consistance et de son intérêt. Il ne s'agit pas de prétendre que ces choses, de la nature bien souvent, suscitent toujours un affect positif. Au contraire, elles peuvent opposer une résistance. Mais pour ceux qui parviennent à dompter ces expériences, à épouser ses caprices, la prise sensible devient l'objet d'un jeu sans cesse renouvelé. En d'autres mots, rien n'est objectivable comme une prise sensible, elle le devient à la suite d'un effort qui renforce l'attachement à la chose. C'est justement cet aspect dynamique de la prise qui permet de comprendre la grande perturbation introduite par le déploiement des industries hydrocarbures et le passage d'un registre du familier à une contestation sociale qui met en avant des principes de justice, éclipsant de fait l'expérience sensible originelle. Ces individus se mobilisent pour préserver ces sensations, ces opportunités, ces plaisirs, pour éviter qu'ils ne deviennent que des souvenirs nostalgiques d'un temps perdu, d'autant plus à cause d'un acte d'origine anthropique. Cinq éléments essentiels se détachent :

(a) La notion prise sensible est ainsi pensée comme une solution de continuité et ceci afin de casser les dichotomies trop longtemps instituées par les procédés de conceptualisation ;

(b) La prise sensible, entendue comme une relation, relie le pôle des sujets et des objets dans des pratiques. La prise sensible est une pratique qui n'existe que lorsque ces mondes des sujets et des objets, des humains et des non-humains, se confondent dans un même moment, un même événement ;
(c) La prise sensible permet ensuite de penser ensemble les phénomènes cognitifs et émotionnels. À l'inverse de l'« art de la prise » élaboré par Bessy et Chateauraynaud, elle n'est pas uniquement une expertise. Elle engage des affects, des sentiments, des émotions et des passions dans lesquelles l'action trouve à la fois des raisons et des vecteurs. À l'instar, de George Marcuse[476], il s'agit donc de casser la dichotomie Raison/Émotion et de rappeler que toute action est motivée par des affects ;
(d) En posant la prise sensible comme un élément fondamental de l'action ordinaire, cette notion permet d'envisager le basculement dans d'autres modes d'engagements. En étant une pratique ajustée à un moment et attachante, l'altération de l'un de ses éléments pointe vers un désordre qui nécessite de réorienter l'action ;
(e) La prise produit une confiance dans le monde. La prise offre une sécurité objective et émotionnelle, une « sécurité ontologique » dirait Giddens. Par conséquent, elle sert aussi d'opérateur de vigilance face à des changements irréversibles. La prise est donc aussi un instrument.

Enfin, la prise sensible est un élément protéiforme, constamment éprouvé par les individus qui la pratiquent ou par des phénomènes extérieurs à leur volonté. Si elle peut acquérir une valeur en soi et nécessite d'être préservée en son état, la prise sensible n'en subit pas moins des altérations, des remplacements, des concurrences et parfois des destructions qui nécessitent des ajustements de la part des acteurs. Soit qu'ils acceptent la modification de leur prise, soit qu'ils la refusent et acceptent alors de s'engager dans la logique de la déprise.

*

* *

Les prises sensibles indiquent l'existence d'un mode d'action pratique, d'un mode d'action du quotidien, que j'ai voulu nommer « sel de la vie », car il me semble qu'il représente ces plaisirs et ces ravissements du quotidien. Car il me paraît aussi que, le cas échéant, ce serait le genre d'action dans lesquelles les individus souhaiteraient se maintenir s'ils le pouvaient. Qui ne souhaite pas *vivre en paix* ou *dans l'amour* ? Mais, la mise à mal de la *promesse* à travers l'altération du *caractère* de la prise sensible incite l'individu à explorer d'autres modes d'engagement. Grâce à elles, il se rend bien compte que quelque chose ne va pas dans son ordinaire, que quelque chose mérite investigation. Ou alors, c'est une investigation préalable qui l'a mené à saisir une altération qui autrefois passait inaperçue. C'est de ce hiatus que surgi doucement une inquiétude, celle que le monde fuite, s'en fuit, change en profondeur et que ce que l'on pensait pouvoir transmettre subit des assauts potentiellement fatals.

[476] George E Marcus, *Le citoyen sentimental: émotions et politique en démocratie* (Paris: Presses de Sciences Po, 2008).

8.2. Sur quelques prises sensibles

J'aimerais maintenant discuter de quelques « prises sensibles », car sans exemples concrets, il me semble que la chose demeure trop imprécise. Les paragraphes qui suivent aideront à saisir un peu plus clairement, je l'espère, cette notion, ou mieux, cette catégorie de l'expérience des militants et des habitants des régions de Patagonie du Nord. Les quatre prises sensibles décrites ici sont extraites des entretiens et des observations et, en ce sens, elles se présentent sous la forme de bribes de récits dont j'ai tenté de restaurer le contexte minimal. La première est consacrée à la *douceur de l'ombr*e projetée par l'arbre ou les arbres. J'emprunte le terme à Alain Corbin dans l'ouvrage éponyme et je ferai souvent allusion à sa recherche pour illustrer ce cas[477]. Je souhaite commencer par cette prise dans le repos parce que c'est celle qui m'a mise sur la voie de cette réflexion. Cette ombre, mentionnée deux fois en l'espace d'une semaine lors du premier terrain, s'est avérée d'une fertilité inattendue pour traiter ce pan de l'expérience militante. La seconde prise relève de l'effort dans l'eau ; effort pour la rechercher d'abord, effort pour composer avec elle ensuite à travers la baignade et le kayakisme. Cette prise s'est imposée d'elle-même dans la mesure où une grande partie des mobilisations contre l'extractivisme se concentre sur la défense de l'eau. La troisième prise est davantage liée aux vécus des militants de la province de Mendoza. Il s'agit de l'andinisme, ainsi qu'on le nomme dans cette région du monde. Elle renvoie principalement à l'expérience extatique de la montagne même si l'on y retrouvera des formes plus instrumentales. Cette séquence pittoresque, un peu naïve j'en conviens, se clôt sur la spéléologie, car cette pratique m'a semblé fort à propos dans le contexte d'une mobilisation contre un système techno-industriel qui tire sa raison de vivre des sous-sols.

8.2.1. La prise dans le repos : la douceur de l'ombre

Un jour, un compagnon m'invite à partager un *maté* chez lui. Nous entrons. Il me fait visiter les quelques pièces de sa maison puis nous nous asseyons autour de la table en discutant des événements de la journée alors qu'il apprête la *yerba* et que l'eau chauffe dans la bouilloire. J'aperçois une porte qui était restée fermée et lui demande où elle mène. Il se lève, entrouvre la porte, par laquelle la chienne s'engouffre comme happée par la nouvelle ouverture, et révèle un modeste jardin. L'état de l'herbe annonce déjà la fin de l'été et les branches des quelques arbres qui composent ce verger d'arrière-cour, se dénudent. Des tapis de feuilles gisent à leurs pieds. Il m'explique :

> 130. « Quand nous sommes arrivés, il n'y avait rien. C'était un terrain vague. Maintenant, j'ai un abricotier. Je suis très fier de cet abricotier. De l'ombre qu'il donne en été. Et ils veulent me l'enlever. » (Carnet de terrain, enseignant retraité, Mendoza, 2018)

Cette phrase résonne étrangement. L'abricotier en question, pas très touffu, nous sommes déjà au mois de mai, se trouve dans son jardin, son *patio trasero*, et sa maison, en

[477] Alain Corbin, *La douceur de l'ombre: l'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours* (Paris: Fayard, 2013).

pleine ville, n'est nullement menacée par l'installation d'une tour de perforation. Personne ne va lui enlever, pas les pétrolières du moins. Plus tard, je lui rappelle ces quelques paroles prononcées au détour d'une conversation. Et, cette fois, dans un registre beaucoup plus prosaïque il déclare :

> 131. « Ah oui, l'ombre. Il offre de l'ombre en été. Un espace frais en été et il donne beaucoup de fruits. Eh, cette année, la récolte a été mauvaise. Mais, l'année dernière [l'année de la visite du jardin], j'étais... avec des abricots récoltés en janvier et je mangeais encore de la confiture d'abricot jusqu'en octobre environ. Et c'est une plante à laquelle je donne juste de l'eau. Euh... et la plante me donne beaucoup plus. Ça semble fou, mais c'est comme ça. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

L'abricotier n'est pas dépourvu de fins utilitaires. Si l'ombre offre un abri salutaire lorsque le soleil de Patagonie darde ses rayons et si le regard se réjouit tant de l'éclosion de la fleur c'est parce que chacun sait que lorsqu'elle s'évanouit, elle annonce le fruit qui nourrit. Il ne peut s'empêcher de constater la prodigalité du plant comparée à l'investissement. La récolte varie d'une année sur l'autre, certes, mais la générosité du végétal se mesure plutôt à la quantité de soin qu'il doit lui prodiguer en échange de ce retour en nature. Démesure et incommensurabilité toutes différentes de celles des hydrocarbures. Ici, rien n'est enlevé, rien n'est arraché et encore moins extorqué à l'entour. À l'inverse, le soin perçu est rendu en excès. C'est un don-contre don où l'arbre gagne toujours par sa générosité.

Quelques jours avant cette visite d'une arrière-cour, lors d'une *charla* à Chos Malal, dans la province de Neuquén, un journaliste se flattait lui aussi de jouir de cette « douceur de l'ombre » :

> 132. « [...] ce que nous faisons ici, comme la plupart d'entre nous, ce dont nous voulons préserver, c'est parce qu'il nous serait difficile de voir une colline, ou une montagne brisée ou qu'elle disparaisse dans un tas de roche à cause d'une compagnie minière, ou une rivière sans pouvoir se baigner parce qu'elle est contaminée, ou ne pas pouvoir se promener ou profiter de l'ombre d'un arbre qui fait partie d'une forêt en sachant que c'est le début, qu'ici, on est au début de la forêt patagonique et que, dans cinq cents ans, ceux qui se promèneront ici pourront en profiter de la même manière. Eh... Donc, je pense que c'est ce ça qui nous motive. » (Carnet de terrain, journaliste, Neuquén, 2018)

Ici, l'ombre n'est qu'un élément de plus dans une liste, au côté d'une montagne ou d'un fleuve dont les propriétés intrinsèques, être dressée pour la première, être pur pour le second, sont menacées. Mais l'ombre, comme la montagne et le fleuve du reste, dénote l'existence d'une économie de la sensibilité. Sa disparition n'est pas sans conséquence puisque cette possibilité aurait un coût. Le militant ne pense pas à des sommes sonnantes et trébuchantes, mais à un coût symbolique. C'est qu'une valeur est attachée à ces choses, ou plutôt à la relation qu'on entretient avec elles. Cette valeur provient, le plus simplement du monde, de cette possibilité de cheminer sous la voûte feuillue et d'en profiter. Après tout, l'ombre n'est que le fruit d'un jeu de lumière. Dans l'ombre, c'est l'arbre tout entier qui est mis à profit : son tronc sur lequel on peut s'adosser, sa ramure qui esquisse le squelette d'un dôme dont les espaces sont comblés par un tissu de feuilles. Du reste, elle ne souffre aucune appropriation. Qui n'a jamais tenté d'attraper cette projection de soi pour la voir s'échapper inlassablement ? On peut la toucher, sans jamais la saisir. Douceur inapropriable, mais

douceur que l'on peut partager. Si j'en profite aujourd'hui, je suis sûr que demain quelqu'un pourra en jouir à sa convenance.

Dans ces deux témoignages, ce ne sont pas tant l'arbre ou l'ombre qui importent, mais les sensations évoquées à travers la mention de cette « douceur de l'ombre ». Les pages consacrées par Alain Corbin à cette expérience sont d'une grande aide pour analyser cette première prise sensible.

Les deux témoignages compilés font référence à l'arbre comme marqueur temporel. Dans le premier verbatim l'on comprend pourquoi ce tronc qui s'élance vers le ciel inspire tant de fierté. Planté, élagué, protégé, choyé année après année, il est la trace d'un enracinement. Il marque l'arrivée en même temps qu'il est le témoin de sa décision de demeurer dans ce lieu, de l'habiter comme il le rappelle : avant il n'y avait rien. L'arbre fruitier dessine l'espace domestique, l'espace familier ; l'endroit où se recomposent les forces. Les paroles du journaliste de Chos Malal évoquent encore le temps, mais d'une autre façon. Cette fois, c'est la « rêverie historique »[478] qui est invoquée lorsqu'il souhaite que la forêt patagonique dure encore cinq siècles. Cette durée n'a rien d'anodin pour l'Amérique latine du XXI^{e} siècle. Elle fait référence à la modernité du sous-continent et des 500 ans qui se sont écoulés depuis l'irruption, l'installation et la conquête du Nouveau-Monde par les Européens. En quelques mots, il lie le destin de la forêt des contreforts andins des débuts de l'ère hispanique, son époque, et celle à venir. De cette façon, il met en balance l'éphémère de la situation présente confrontée aux affres de l'extractivisme, avec la durabilité tranquille des forêts tempérées de ces régions de piémonts.

L'arbre et son ombre ressassent le temps d'une autre façon encore, cette fois sous la forme du « choc mémoriel »[479]. Le premier enquêté évoque ainsi d'abord son abricotier, ses atouts naturels et finit par l'associer à sa pratique du jardinage et à un souvenir d'enfance. En réfléchissant sur le pourquoi de son engagement, sur des pratiques annexes de sa vie quotidienne, il réintègre ces éléments dans une chaîne narrative qui rejoint la prime jeunesse. Le soin pour ses plantes, le plaisir qu'il éprouve en goûtant leurs fruits, que ce soit sous la forme du voile déposé par l'ombre ou sous celle de l'abricot qu'il déguste, permet d'éprouver une nouvelle fois des émotions du passé. Cette attention ouvre les vannes de la réminiscence. Il revoit ses propres parents dans le jardin familial. Ramenés à l'expérience du temps, cependant, il recouvre alors un sens enrichi d'autres présences : celles de gens aimés, chéris, comme s'ils étaient leur extension. S'occuper de l'arbre et de son ombre devient ainsi le moyen de prolonger des existences à travers des gestes. Grâce à eux, ce sont des legs et des héritages qui survivent. En fait, c'est toute une sphère de la familiarité et de l'intimité qui voit ainsi sa vie s'allonger.

Ces deux hommes nous invitent aussi à penser l'arbre et son ombre, et l'individuation qui les sous-tendent[480]. Chacun entrevoit l'individuation sous une forme particulière. Le premier évoque un arbre fruitier et domestique, et finalement un arbre en propre, le sien. On comprend aisément que cet abricotier dispose de sa propre personnalité, voire de sa propre

[478] Corbin, 27-36.
[479] Corbin, 213-21.
[480] Corbin, 135-55.

âme, liée à son identité de situation : l'arbre *dans* le jardin et l'arbre *du* propriétaire. Corbin précise à plusieurs reprises comment l'arbre fruitier participe de l'identité de son propriétaire et individualise l'espace. Toute dégradation de l'arbre serait une atteinte au lieu et à l'honneur de celui qui l'a planté. On comprend mieux ainsi, l'importance que revêt cet arbre lorsque l'enquêté s'inquiète de « ceux qui veulent lui enlever ». Le second n'évoque plus un arbre, mais la forêt tout entière. Si l'individuation se fait moins évidente ici, c'est qu'elle distingue *cette* forêt-ci *des* forêts en général. Son discours glisse de l'arbre, à la forêt et finalement à la forêt patagonique. Pourtant, un observateur qui contemple la forêt patagonique n'y verra, dans un premier temps, qu'une forêt tempérée où prédominent les conifères. En fait, la forêt tout entière est une lisière (« le commencement »), entre la steppe aride du reste de la province de Neuquén et les forêts de montagne. Surtout, l'on y retrouve déjà l'*araucaria*, le *pewen*, source de subsistance puisqu'on en récolte les pignons sur lesquels se sont battis les communautés mapuce de la cordillère. En tant que lisière écologique, ce « commencement de forêt patagonique » est donc à la fois frontière et barricade contre l'expansion des entreprises extractivistes, mais aussi le lieu de passage vers d'autres espaces. Cependant, ni l'un ni l'autre ne proposent de faire de l'arbre ou de la forêt un sujet de droit. Aucun ne contemple, comme Christopher D. Stone, la possibilité d'octroyer à ces entités un statut juridique[481].

L'abricotier ou la forêt patagonique incarnent, enfin, ce *locus amoenus*, ce lieu des délices, dont parle Corbin. Lieu qui autorise le repos, l'alanguissement, le retrait, la réflexion, autant d'activités d'attente et d'attention sans pour autant qu'elles soient synonymes de passivité. Car la relation avec l'endroit dans lequel les choses se personnifient, s'individualisent, se font présentes et acquièrent ainsi une valeur incommensurable. De ce premier portrait d'une prise sensible, je voudrais conclure avec les mots, toujours, de l'historien qui résume l'expérience de cette prise sensible : « De l'attachement, de l'affection, voire de l'amour, individuels ou collectifs, éprouvés à l'égard de l'arbre — sans oublier la conscience de son importance symbolique — naissent le besoin et le désir de sa préservation »[482].

8.2.2. La prise dans l'effort : les plaisirs de l'eau

À Neuquén, les militants mettent en avant leur lien avec l'eau ainsi que l'impératif de la préserver pour soi et pour demain. Les fleuves du bassin neuquino, le río Neuquén et le río Limay qui se rejoignent dans le río Negro constituent un élément essentiel de l'idiosyncrasie de la région. Fleuves d'abord domptés pour l'agriculture, ils sont aussi les réceptacles des corps qui s'immergent pour se rafraîchir lors des mois de l'été austral. Plus l'on s'approche des berges, plus la steppe nord patagonique laisse place à des arbustes et des arbrisseaux, puis aux troncs plus affirmés des saules, dont la ramée lèche la surface de l'eau. À l'heure de la baignade, certains choisissent les *balnearios* municipaux, d'autres préfèrent s'aventurer sur

[481] Christopher D. Stone, « Should Trees Have Standing? Towards Legal Rights for Natural Objects », *Southern California Law Review*, nº 45 (1972): 450-501.
[482] Corbin, *La douceur de l'ombre*, 204.

des berges délaissées. Depuis quelque temps, cependant, ces bains fluviaux n'ont plus la même saveur :

> 133. « Je n'aime pas non plus l'occupation du territoire. Ça me dérange quand je veux aller à la rivière, moi je suis un fou qui de temps en temps essaye de trouver de nouvelles descentes à la rivière [...]. Et disons que la plupart des villes ont une descente dans un balneario. À Allen, par exemple, j'ai essayé de trouver une descente, il y a un balneario, oublie-le, ciao. Il y a les puits et les compagnies provinciales, la compagnie provinciale qui est là et ça me semble... C'est dingue. Vraiment dingue. » (AR, fonctionnaire, Neuquén, 2018)

Il est impossible d'ignorer la présence des implantations pétrolières dans l'Alto Valle. Ne serait-ce que par ouï-dire. Parfois, il faut détecter sa présence avec les signes qu'offre l'environnement. Par exemple, le reflet de l'eau indique souvent une déperdition de la couverture forestière. L'eau, verte, du río Negro change de teinte. Elle s'éclaircit et la lumière du soleil se réfléchit avec plus d'intensité qu'auparavant. L'implantation de ces plateformes pétrolières suppose le *desmonte*, l'abattage des arbres et même l'arrachage des souches afin de ne laisser qu'un terrain vague. Même si ces friches sont parfois occultées par une frondaison mitoyenne, sorte de frontière artificielle naturelle, une simple balade à pied le long de la rive ou sur un esquif permet de lever le soupçon. Lors de ses errances, ce militant ne peut s'empêcher de noter la présence de la tour de perforation ou de la valvule qui témoigne de la finition des étapes de mise en place du puits. Pire encore, il devient impossible ou déraisonnable de chercher ces descentes oubliées, masquées, sans ressentir cette présence douteuse et se confronter directement à cette présence qui suscite toujours l'incompréhension.

C'est aussi ce doute qui anime les baigneuses de la province limitrophe de Mendoza. Cette fois, la polémique avec les industries des hydrocarbures et le gouvernement provincial porte sur l'usage de l'eau et des retenues sur le río Atuel, dans le Valle Grande. Cette enseignante retraitée évoque un lieu où elle a l'habitude de se baigner avec sa famille :

> 134. « L'Atuel continue et il y a un grand réservoir qui est le barrage de Nihuil. C'est une zone plate, il y a donc un réservoir très large, pas très profond, mais très large. […]. C'est le plus typique de San Rafael. Le plus représentatif [...], très beau. Et il y a une très grande île qu'on appelle "Le Sous-marin" parce qu'elle a la forme d'un sous-marin. Maintenant, ils ont mis en place un projet pour l'appeler le sous-marin ARA San Juan[483]. Eh bien, ils vont devoir retirer le nom, car depuis cet été, ce n'est plus un sous-marin. Ce n'était plus une île. C'était une péninsule. Et nous l'avons traversé à la nage avec ma fille, parce qu'on y va tout le temps, on traverse à la nage. Nous sommes arrivés et nous on s'est baignée dans l'eau qui était trouble. On voulait pas nager... C'était pas agréable. Et une de mes filles s'est écriée, et est sortie et a dit : "Non, je n'aime pas ça". C'était comme si on entrait dans une eau boueuse. On l'a traversé à la nage toute notre vie. Et elle est venue me dire "Non, je ne peux pas entrer" à cause d'un doute que nous avions comme ça... Cela ne m'était jamais arrivé [...]. Mais cet été, ça m'a donné envie de pleurer. Cette couleur laide et trouble [...]. Les réservoirs n'ont plus d'eau. La question qui se pose est donc la suivante : est-ce vraiment la sécheresse, la crise hydrique, la sécheresse parce qu'il n'y a pas d'eau dans les barrages ou est-ce qu'ils utilisent l'eau douce comme il se doit ? » (LT, enseignante retraitée, Mendoza 2019)

[483] Du nom du sous-marin ARA San Juan de l'armée argentine qui a sombré en 2017 et dont l'épave n'a été retrouvée qu'en novembre 2018, quelques mois avant cet entretien.

Peu lui importe que ce qui fait le charme de l'endroit, cette île qui ressemble à un sous-marin, soit le produit du modernisme et de la maîtrise de la nature. Ce qui compte c'est la sensation procurée par l'adéquation ou l'inadéquation des éléments entre eux. Pour que le plaisir soit intact, il faut une île et non une péninsule. Une île pour nager de la rive à ce bout de terre en partie immergé. Le « sous-marin » perd de son attrait si un pont le relie à la terre ferme, au continent. L'abaissement du niveau de l'eau, dont la cause est toute trouvée, le *fracking* quelque part en amont s'accompagne aussi d'une modification de l'élément aqueux. L'eau limpide a fait place à une eau chargée de boue et rend le moment moins agréable peut-être en raison de la viscosité nouvelle ou parce qu'en sortant de l'eau le corps n'est plus immaculé. L'économie sensible est bousculée et le rejet prend le relai de l'amour pour le lieu.

Retour à Neuquén. Exit la baignade. Place à la navigation. Cette fois, un juriste évoque sa passion du kayakisme :

> 135. « Et moi j'aime les rivières, j'en profite, je suis un usager des rivières. Et je vais presque tous les jours à la rivière pour ramer. Euh... et j'aime être dans un environnement sain. Puis, c'est aussi pour mes amours, mes émotions, ma femme qui vit, qui est avec moi, pour mes enfants, qui aiment l'eau. J'ai passé de nombreuses années à chasser sur le Mari Menuco. J'ai des enfants, plus grands que toi [...], ils ont vécu, ils sont nés et ils ont grandi, et ils aiment l'eau et apprécient l'eau et... je veux qu'ils continuent à en profiter. Et c'est toujours ce sentiment égoïste qui incite chacun à prendre une décision et à agir. Et puis aussi pour mes congénères, pour, pour, pour les gens qui sont à mes côtés, dont j'en connais quelques-uns et d'autres non. Et ceux-là, c'est possible qu'ils n'aient même pas conscience [de la contamination] et ils y vont [se baigner] en été [...]. Et, moi, je vais à la rivière [...]. Je ne vais pas me faire faire une piscine privée [...]. Et, bien sûr, j'aimerais qu'à l'avenir, dans quelques années, on estime qu'il faut vingt ans, pour remédier, un tant soit peu, à cela. J'aimerais que, dans vingt ans, que, que, que nous ayons réussi à changer cette situation. » (LT, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

L'enjeu est de profiter d'un plaisir ou d'un loisir. L'homme qui parle se qualifie d'usager du fleuve. Il entretient une relation quotidienne avec cet élément. Inutile de préciser que cette pratique se confond avec des habitudes et des routines, une quantité de gestes calculés et ajustés. Sortir le kayak, l'arrimer à la semi-remorque, attacher celle-ci au pick-up. Rouler jusqu'à sa descente préférée vers la rivière, stationner à sa place favorite si elle est libre, râler quand ce n'est pas le cas. Descendre le kayak des galeries de la voiture, le porter jusqu'à la rive, et faire racler la carène contre les graviers. S'asseoir dans la nacelle et non pas s'agenouiller comme dans un canoë. Ce jour-là, d'autres sont assis dans un pneumatique et la flottille est hétéroclite. Les aficionados se reconnaissent à l'équipement : le leur. Kayak de belle facture, casque custom, chaussons en néoprène, agilité pour se glisser dans l'hiloire, jupe rabattue sur les jambes, dosseret pour caler le dos. Mais aussi à l'aisance. En à peine quelques coups de pagaie, ils se sont déjà propulsés à quelques mètres des rives, virent avec facilité, friment en esquimautant. Ils connaissent par cœur cette section du fleuve et, postés en éclaireur pour repérer les écueils et les marmites, ils préviennent les néophytes des dangers à venir. Pour cette journée de mobilisation, les plus aguerris se plaignent du *touring*, ils aimeraient intensifier la cadence, aller et venir, pagayer contre le courant. A cette occasion,

les kayakistes organisent une « marche aquatique »[484] pour dénoncer la contamination du fleuve. Cela ne les empêche pas de discuter de tout et de rien, de faire des blagues, grivoises souvent. Ramer, descendre le fleuve et partager la *parilla* (barbecue) après l'effort relève autant d'une action planifiée et coordonnée sciemment qu'elle laisse place au moment et à l'ouverture. Si les kayakistes connaissent par cœur le fleuve, cette fois ils rament aux côtés de néophytes et d'apprentis. Ils s'ajustent, donnent des conseils, se moquent parfois, aident si besoin. Cette mobilisation ne relève pas seulement d'une demande de justice, elle est aussi l'occasion de réinvestir des gestes bien calibrés en même temps que de les éprouver différemment.

Car là aussi, il y a plus. Il y a cette part des choses que l'on cherche à préserver en s'opposant au déploiement des industries hydrocarbures : ces moments de camaraderie, d'amitié, ou d'amour comme le dit le militant : il aime les fleuves. Le fleuve est un support pour ce temps qu'il partage avec sa femme et ses enfants qu'il a initiés aux plaisirs de l'eau. Dans cet élément, il dépose des affects, « égoïstes » dit-il, dirigé vers des gens rendus présents par une simple évocation de l'eau. Cette eau sert de support pour les souvenirs (l'époque est révolue) qui, immanquablement, lorsqu'ils surgissent dans l'esprit, dessinent un sourire sur la commissure des lèvres et une inclination du cœur. Et rien ne serait pareil si le fleuve n'était pas fleuve. Toutes les eaux ne sont pas équivalentes comme il le souligne : une piscine inerte, sans vague, sans courant, aux contours géométriques, sorte de piège pour l'eau vive ; c'est une expérience impensable. Manière de dire que tout l'or du monde ne suffirait pas à remplacer le fleuve.

Enfin, ce fleuve, et tout ce qu'il transporte sont l'objet d'un enjeu temporel. Il n'est pas seulement ce qui s'éprouve sur le moment et qui s'évapore une fois séché par le foyer de la *parilla*. C'est un patrimoine, un héritage et un legs, quelque chose qui vient de loin et doit poursuivre sa course. Or, la contamination du fleuve se heurte à cette intention. Elle ferme irrémédiablement l'angle des futurs en abîmant les plaisirs du présent. En attendant, le fleuve pollué empoisonne les enfants insouciants. La lutte pour préserver un plaisir se convertit en une angoisse pour autrui et en une responsabilité de les protéger en s'inquiétant de la qualité de l'eau.

8.2.3. La prise dans l'émerveillement : l'andinisme

Dans la province de Mendoza, plutôt que l'ombre de l'arbre ou les cours d'eau, ce sont les pics qui sont les sources de l'attachement au lieu. Pour l'un des militants, originaires de la province de Buenos Aires, c'est sa passion pour la montagne qui l'a finalement aiguillé dans la province de Mendoza :

> 136. « Alors, j'ai commencé à voyager un peu, j'ai commencé à connaître d'autres endroits. En une occasion, j'ai connu la montagne […], la première fois c'était quand j'avais

[484] La « marche aquatique » reprend les codes de la manifestation en organisant un cortège et en l'accompagnant de quelques moments rituels (chants, musique, slogans, etc.) à ceci près que le parcours est toujours imposé (le fleuve) et que les participants ont, nécessairement, besoin d'une embarcation pour y participer.

quatre ans, mais je ne me souviens de rien. La deuxième fois, j'en ai pris conscience et j'ai appris à connaître, la petite montagne de 350 mètres de haut ça m'a plu. J'ai aimé la sensation de regarder depuis la hauteur... et de là, c'est comme si je ne m'étais pas arrêté. J'ai continué à voyager, mais j'ai toujours été très attiré par la montagne […]. Et..., le temps passe […] et je voulais m'enfuir de Buenos Aires. Et donc j'ai commencé à chercher une destination pour... rester plus longtemps. J'ai senti qu'il fallait que je retourne à la montagne. » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

Chez lui, la montagne devient au cours de ses itinérances un besoin, une nécessité. Une militante, qu'il a initiée à l'andinisme, raconte sa rencontre avec la montagne :

137. « En janvier 2007, je me rends pour la première fois sur la montagne du Christ [...]. Et je n'arrivais pas à le croire, la beauté de ce qui était là-haut. Pour moi, sincèrement, ce premier voyage a été un changement. Ça a fait tilt. Tu vois ? La beauté. Ce que j'ai ressenti, moi, en étant là, en marchant dans cette montagne inhospitalière où sont allés seuls quelques privilégiés, ceux d'entre nous qui y ont été. Ça a été très important pour moi. Très symbolique, très fort. Quand je reviens, ils commencent... quoi ? Ils veulent faire une mine ? Comment ça ils veulent faire une mine ? Où ? Là-bas ?! Là-bas où j'ai vu tout ce qui est si beau ? ! Ils veulent le détruire ? ! Et à propos de ce que je t'ai dit, que si je ne savais pas ce qui se passait ou que je n'étais pas intéressée. Quand ils ont touché à ce que j'ai connu, à ce que j'ai aimé au premier regard, j'ai dit non. Je veux faire venir mes neveux là-bas. Je ne vais pas les laisser la détruire. Qu'ils détruisent ma montagne. Ma montagne ! Comme ça, comme un sentiment de propriété, ma montagne ! [...] Donc, oui, mon intérêt personnel est que la montagne reste comme ça, qu'ils n'y touchent pas, qu'ils ne me contaminent pas l'eau, et demain je pourrai y amener mes neveux. C'est mon seul intérêt personnel. Sinon je n'ai aucun intérêt économique ni aucun avantage personnel. En d'autres termes, au sens le plus... le plus altruiste possible, je n'ai aucun intérêt. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

C'est d'abord la beauté qui suscite l'émerveillement chez cette jeune femme. La majesté des Andes qui se traduit en une passion spontanée. Passion, génératrice à son tour d'un sentiment qui mêle l'égoïsme qui s'approprie la moindre parcelle du monde à l'altruisme, dit-elle, au désir de partager son amour pour les sommets. Comme si l'amour se démultipliait. L'étrangeté de cet égoïsme altruisme peut étonner, ou faire rire. L'ambivalence du sentiment exprimé par cette militante tient, à première vue, du pléonasme. Ce serait mal comprendre l'enjeu de ces économies sensibles dont font part les activistes, car à chaque fois, l'expérience en jeu est simultanément intime et privée, mais elle n'est pas pour autant confisquée. La possibilité d'un partage demeure.

Pour un de ses camarades de lutte, c'est le fait d'approcher différemment la montagne qui tisse un lien. Autrefois, trame visuelle dans le paysage, elle acquiert une nouvelle profondeur, une autre texture, à mesure qu'il l'arpente :

138. « Dans mon cas, j'aimais la montagne, mais je la connaissais pas. Et le Manzano, avec ça j'étais satisfait et rien de plus. Mais quand j'ai vraiment connu la montagne, pas seulement ce lieu touristique eh... c'était un sentiment du style, il y a tant de choses que je ne connais pas et qui sont dans mon propre territoire, où je suis né et... tant de choses à défendre. C'est très drôle... Je le pense toujours à partir du thème des glaciers. Ici, en Argentine, quand on parle de glaciers, on voit le Perito Moreno. Directement. Cette grande masse blanche géante, et je me dis... Ces deux jours là-bas, depuis El Manzano, et tu vois les glaciers et tu te dis... Ça, c'est ici. T'as pas besoin d'aller au Perito Moreno. Tu dois en prendre soin, tu dois le protéger. Là, tu comprends un peu plus. T'essayes de

> lui donner une dimension plus importante. » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

Ce dont il fait part est une révision complète de sa connaissance à travers cette anecdote sur les glaciers dont l'imagerie est colonisée, en Argentine, par le Perito Moreno. L'exploration des montagnes lui a permis de prendre conscience de la pluralité de formes de ces entités de la nature. Tous les glaciers ne sont pas comme le Perito Moreno. Le Perito Moreno n'est pas tous les glaciers. Il est un glacier. Et DB en connaît d'autres. Une infinité d'autres. Ce qu'il découvre aussi c'est cette proximité. Alors que le Perito Moreno fait l'objet de toutes les attentions, il s'aperçoit que l'essentiel est ailleurs, ou plutôt juste là, dans cette cordillère qui borde le Valle de Uco.

Pour ces deux militants valletanos, les expéditions sont plus qu'une rencontre ou qu'une découverte, ce sont des révélations, comme celle de Pétrarque sur le Ventoux, quoiqu'exprimée dans un langage un peu plus prosaïque : « ça a fait tilt » dit la première. Comme le Poète, l'ascension des montagnes andines se double d'une descente dans un for intérieur. Tous les deux ont éprouvé le désir de gravir les sommets, de parvenir sur les hauteurs et de s'y abandonner quelque temps afin d'admirer, à l'horizon, la mer de pierre formée par ces lignes de crêtes qui jaillissent de la terre. Tous les deux ont traversé les ravins, les pentes escarpées et les vallons pour rejoindre le prochain sommet. Tous les deux ont ressenti cette exaltation qu'il y a dans l'effort, dans le schème de la montée et de l'élévation. Certes, ni l'une ni l'autre n'ont arpenté les flancs de ces montagnes avec *Les Confessions* de Saint-Augustin pour poser les yeux sur ces mots maintes fois copiés : « Les hommes vont admirer les hauteurs des montagnes, les flots immenses de la mer, les cours très larges des fleuves, le pourtour de l'océan, le manège des étoiles, et s'abandonnent eux-mêmes »[485]. Mais l'expédition ne se résume pas au parcours purement ludique et contemplatif. Comme Pétrarque, l'émerveillement fait place à un retour sur soi, à une prise de conscience. Trop souvent, on insiste sur l'extase supposée du Florentin, en oubliant que, ce que Pétrarque découvre là-haut, c'est lui-même et que c'est l'expérience grisante du sommet qui lui permet de se recueillir avec la part la plus essentielle du chrétien qu'il est, son âme. « Silencieusement, je réfléchissais combien les hommes montrent d'indigence de jugement en négligeant la plus noble partie d'eux-mêmes pour se disperser dans une multitude de directions et s'oublier dans des spectacles inutiles ; ils cherchent à l'extérieur ce qu'ils pourraient trouver à l'intérieur. »[486]

Bien sûr, les militants ne prennent pas le chemin de l'ascèse, ou du moins du recentrement sur la part divine — l'âme — qu'il y a en eux. Ils nieraient probablement la comparaison avec un thème religieux. Ce que l'on retrouve, néanmoins, c'est la conséquence de l'expérience sur le soi. Sillonner la montagne, apprendre à la lire, à l'habiter, à y demeurer motive chez eux un besoin essentiel : la responsabilité pour l'endroit, l'égard pour le lieu. Autrement dit, alors que Pétrarque souhaite se libérer de ses contemplations terrestres par le retour en lui ; les militants comprennent qu'il faut protéger la chose pour que le soi, désormais

[485] Pétrarque citant Saint Augustin dans Pétrarque, *L'ascension du Mont Ventoux*, trad. par Yann Migoubert (Paris: Éd. Sillage, 2011), 30.
[486] Pétrarque, 32-33.

lié à cette cordillère andine, reste intact. À partir de ce jour, la montagne fait partie de ce paysage ordinaire et intime :

> 139. « Cela m'arrive lorsque, je me sens bizarre, j'étais à Buenos Aires pendant une semaine et c'était étrange de ne pas voir les montagnes. Je ne pouvais pas imaginer passer une semaine entière sans regarder les montagnes. Je dois travailler loin d'ici parfois, à 60 kilomètres, à 40 kilomètres, mais le bus qui fait le trajet se rapproche et me met de ces belles cartes postales. […] les cartes postales que j'ai, aucun autre, aucun autre professeur ou pas beaucoup de gens les ont. Alors, j'aime ça, ce sentiment de dire, c'est ce que je protège. Non seulement, cela je le protège non seulement pour moi, pour mon voisin et pour mes futurs enfants, petits-enfants, ceux qui viendront. » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

Ici, la montagne l'accompagne sur son trajet quotidien. Elle est le repère et l'horizon. Elle est ce qui fixe et bloque le regard à travers la vitre des bus qui sillonnent le Valle de Uco. Regard à peine dérangé par les poteaux électriques qui flashent devant les yeux et dont on entend presque le passage en coup de vent. Bref, ne pas l'apercevoir c'est déjà se mouvoir dans un environnement étranger. Ce que la montagne donne aux yeux et en assurance à l'individu tout entier, il doit lui rendre en responsabilité : « j'aime cette, cette sensation de dire, je protège ça ». Responsabilité du beau. Protection du beau. Voici la mission qu'il s'est donnée. Voici le plan qu'il s'est attribué.

8.2.4. La prise dans l'exploration : la spéléologie

Afin de fermer cette parenthèse ethnographique, je mentionnerai un dernier exemple de prise sensible parce qu'il m'a semblé inattendu et en même temps si approprié. Parmi les organisations mobilisées contre l'utilisation de la fracturation hydraulique en Argentine, l'une des formations les plus virulentes s'est trouvée être la Federación Argentina de Espeleología (FAdE). Quoi de mieux, lorsqu'on parle d'une technologie qui fracture le sous-sol, que de s'intéresser à ceux qui désirent s'aventurer dans les entrailles de la Terre, en franchissant les seuils abyssaux des grottes et des cavernes et en cheminant à travers ses boyaux ?

Interrogé sur le lien entre exploration des cavernes et *fracking*, un spéléologue explique que l'eau cisèle la roche et crée, pour chaque milieu cavernicole, un biome atypique. Toucher à l'eau ou provoquer des microséismes revient à endommager la caverne et à menacer un écosystème fragile, mais aussi son propre plaisir d'aventurier sous-terrain. En 2018, dans la province de Neuquén, en sortant d'une grotte un spéléologue initié par son père à l'âge de 6 ans partage ces mots :

> 140. « **– Q : Explique-moi ce qui te plaît tant dans la spéléologie ?**
> – R : Tu le vois pas ? Tu t'imagines te glisser dans une fissure comme ça [*Il lève les bras pour rendre son corps longiligne*], ou marcher à quatre pattes, parce que moi je suis plutôt grand t'as vu ? Et quand tu l'explores, tu sais jamais ce que tu vas rencontrer. Pt'être que t'es le premier qui voit tout ça, ou le premier depuis des années, des milliers d'années ! Mais aussi le silence, la paix ! Ou écouter la goutte qui tombe de la stalactite, le goutte-à-goutte, c'est comme une musique. » (Carnet de terrain, technicien, Neuquén, 2018)

Pour ce technicien de laboratoire, la grotte représente un endroit accueillant, réconfortant même. C'est un lieu de retrait du monde dans lequel il peut trouver la paix. La seule chose qui perturbe ce silence : la symphonie qui s'égoutte du plafond, la réponse de la stalagmite à la stalactite. Ce spectacle, cet orchestre pour aventurier l'enchante, car il est sans doute le premier à venir ou à revenir dans ces antres abandonnés des milliers d'années auparavant par nos ancêtres.

Si la grotte est un espace frontière auquel seuls les pionniers osent se confronter, elle est aussi le lieu d'origine, un réceptacle pour les imaginaires. Comment ignorer, quand on parle des grottes, les assertions archéologiques et anthropologiques sur l'homme des cavernes ? Comment ignorer que ces lieux sont intimement liés à la phylogenèse de l'espèce elle-même ? Dans le mythe de Platon, l'homme est sorti de la caverne, prétendument, pour découvrir et s'ouvrir au monde et savoir enfin. Il est aussi facile de lire dans la spéléologie une pratique du retour aux origines, la répétition de la geste maïeutique de l'humanité. Toujours chez les Anciens, le ciel et la terre — Ouranos et Gaïa — se sont séparés à cause de l'émasculation du premier par sa propre engeance, le temps — Chronos. Cet acte n'aurait-il pas laissé un vestige, une ouverture, une fente par laquelle on peut retourner dans la matrice ou s'en échapper ? D'où l'homme peut jaillir, surgir et s'offrir au monde ? Gaston Bachelard, dans ses études sur l'imaginaire littéraire, consacre quelques feuilles à la grotte. Dans les espaces du sous-sol, il distingue les mondes souterrains où le mouvement est entravé, rendu difficile par les méandres, et la grotte qui relève de l'imagination du repos protégé. Même si l'entrée s'apparente à « l'œil noir d'un cyclope » et si ce seuil génère autant d'effroi que d'émerveillement, il n'est pas d'enfermement possible dans la grotte puisque l'entrée demeure toujours ouverte. Elle se contente d'abriter et permet par-là, d'habiter[487].

Pénétrer dans une grotte génère inévitablement des sensations, des impressions, des appréhensions encastrées dans des gestes. Avril 2019, province de Mendoza, nous profitons de l'occasion d'un entretien avec un fonctionnaire chargé des affaires environnementales pour visiter une grotte : la *Cueva Agua del León*. Le chemin de terre qui y mène est monotone. Il faut les indications du fonctionnaire pour savoir où tourner et surtout où s'arrêter. La grotte n'est indiquée que par un petit monticule de pierres. Il identifie le lieu et il indique, à quelques dizaines de mètres vers le sud-ouest en visant le Cerro Nevado, l'entrée de la grotte. Il faut trouver les bons appuis pour s'introduire. Au spéléologue qui arrivait difficilement à descendre, le fonctionnaire le guide. Il y parvient finalement et s'exclame :

> 141. « Ah… qu'est-ce que je suis heureux qu'elle m'ait laissée entrer ! » (Carnet de terrain, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

Curieuse expression. La grotte l'*a laissé entrer* alors qu'elle lui résistait. Il faut trouver l'usage, la bonne formule, et respecter l'élément pour pouvoir en profiter. La grotte se compose de trois chambres circulaires, dont deux sont accolées l'une à l'autre avec un plafond voûté, comme le dôme d'une église. Un couloir bas dans lequel on ne peut pénétrer qu'en rampant, supporté par trois colonnes, permet d'accéder à la dernière chambre. Il suffit de ce spectacle pour que le fonctionnaire pousse un juron :

[487] Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos*, 2e édition (Paris, France: José Corti, 2010), 205-34.

142. « […] et ces fils de putes veulent les détruire. Ces trois petites colonnes, ces trois merveilles. » (Carnet de terrain, fonctionnaire, Mendoza, 2019)

À mesure que l'on progresse sur un sol tantôt sablonneux, tantôt rocailleux, les impressions se succèdent et la claustrophobie originelle laisse rapidement place à d'autres sensations. C'est dans l'ultime chambre que l'on perçoit plus directement la geste maïeutique. La température y est constante, mais on ne peut s'empêcher de sentir qu'elle nous réchauffe, cocon agréable, à l'abri des intempéries de l'extérieur comme si l'on se trouvait à l'intérieur d'un ventre maternel.

Ici encore, la grotte n'est pas seulement le support d'un plaisir égoïste pour le spéléologue chevronné. Pour ces individus, la spéléologie est pensée comme un mode d'*empowerment* des communautés rurales : soit comme une ressource économique dans le cadre d'activités touristiques, soit comme un moyen de retrouver un contrôle sur un territoire qui leur échappe en raison des intrusions ou de la mauvaise gestion de l'État provincial ou national, ou de groupes de spéléologues concurrents. Ainsi, l'entrée dans une grotte se négocie toujours avec le *puestero* local parce que la grotte est difficile à localiser sans son aide, mais aussi pour obtenir l'autorisation de passage. Le loisir du spéléologue se double donc d'un engagement politique et chaque visite d'une grotte s'accompagne du développement d'une sociabilité et d'une recherche d'alliés.

*

* *

Ces quatre exemples — la flânerie sous les arbres, le kayakisme et la baignade, l'andinisme et la spéléologie — révèlent que les militants sont attachés à certaines pratiques encastrées dans les mondes quotidiens qu'ils décrivent. Ces mondes quotidiens ne remplissent pas seulement une fonction d'organisation, mais ils sont aussi le lieu d'une expression personnelle. À chaque fois, ces loisirs témoignent d'une connaissance, d'une maîtrise et d'une expertise du lieu qui se double d'une forme d'attachement affectif : le fleuve est objet d'amour et de vigilance quand la caverne émerveille et témoigne de l'ancrage dans le territoire ; l'ombre et la baignade rafraîchissent quand la montagne s'offre à la contemplation. Il s'agit maintenant de comprendre comment ces « prises sensibles » peuvent s'effondrer face au déploiement des industries des hydrocarbures.

8.3. Les prises sensibles éprouvées

Dans la première partie, il a été établi que les militants évoluent dans un monde, identifié par un index de choses et d'actions, dont ils ont borné les limites. La section qui s'achève précise l'une des coordonnées — la prise sensible — d'un premier mode d'engagement possible dans ces mondes du quotidien. La partie précédente a aussi été l'occasion de faire état d'un chevauchement des mondes quotidiens avec l'irruption de celui des hydrocarbures. Cette irruption a été présentée sous la forme d'une épreuve dans la mesure où elle teste la justesse et l'adéquation des qualités des mondes quotidiens avec ce nouveau

monde. Afin de conserver une certaine cohérence entre ces deux développements, et puisque les mondes quotidiens sont éprouvés par l'irruption du monde des hydrocarbures, il faut questionner ce même phénomène au niveau des prises sensibles. Les prises sensibles sont-elles éprouvées par le déploiement des hydrocarbures ? Quelles sont les dimensions des prises qui sont en jeu dans cette rencontre ?

8.3.1. Une réification des prises sensibles ?

Pour mieux saisir les conséquences du déploiement des industries des hydrocarbures non conventionnels, je me réfère au concept de réification tel que travaillé par Axel Honneth dans les *Tanner Lectures*. Le philosophe entend réactualiser et réhabiliter le concept de réification forgé par Georg Lukács en le confrontant à sa théorie de la lutte pour la reconnaissance[488]. Lukács définit la réification comme une pénétration de la logique marchande dans toutes les sphères de la vie sociale en sorte que les individus ne se perçoivent plus que comme des partenaires d'un échange dans lequel tout est réduit à un moyen pour un calcul d'utilité. Là où le concept de reconnaissance insiste sur la dynamique allant de l'amour de soi à l'estime de soi en passant par le respect de soi, la réification insinue la possibilité de mettre en défaut cette lutte pour la reconnaissance par l'introduction d'une logique instrumentale, réifiante, à chacun de ces stades. L'amour, le respect ou l'estime de soi ne sont plus des fins en soi, mais se convertissent en moyen, en vue d'un objectif d'optimisation d'une situation sociale par exemple. En outre, en s'inspirant des travaux psychanalytiques[489], Honneth ajoute que la reconnaissance passe aussi par l'amour, le respect ou l'estime pour les choses, animées ou inanimées, qui représentent des êtres de référence (parents, amis, etc.), dans lesquels ces individus sont engagés d'une façon ou d'une autre. Pour être plus précis, la reconnaissance d'un individu ne peut se faire sans la reconnaissance des objets dans lequel cet individu s'investit : « […] la reconnaissance de l'individualité d'autres personnes exige que nous observions les objets en tenant compte de tous les aspects particuliers que ces personnes ont pu percevoir »[490]. La réification, la non-reconnaissance du monde des objets, de la Nature, consisterait alors « […] en ce que, au cours de la connaissance que nous acquérons des objets, nous cessons d'être attentifs aux significations supplémentaires dont les dotent les perspectives propres aux autres hommes [alors] qu'ils possèdent une multiplicité de significations existentielles pour les personnes qui nous entourent et pour nous-mêmes »[491].

Si Honneth s'appuie principalement sur la théorie de la relation d'objet de Donald Winnicott dans le développement ontogénétique de l'enfant, il est aussi pertinent d'analyser l'importance que revêt ce monde des objets pour les schizophrènes et les névrosés qu'étudie

[488] Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, trad. par Pierre Rusch, Folio essais (Paris: Gallimard, 2013); Axel Honneth, *La société du mépris: vers une nouvelle théorie critique* (Paris: La Découverte, 2012).
[489] Honneth s'appuie principalement sur les travaux de Donald Winnicott, mais on retrouve des analyses très proches chez Harold Searles dans ses études sur les schizophrènes et les névrosés. Harold Frederic Searles, *L'environnement non humain*, trad. par Daniel Blanchard (Paris : Gallimard, 2014).
[490] Axel Honneth, *La réification: petit traité de théorie critique*, éd. par Stéphane Haber (Paris: Gallimard, 2010), 87.
[491] Honneth, 88.

Harold Searles[492]. Contre une psychologie qui fait la part belle aux relations intra et interpersonnelles, il défend la thèse que chaque individu développe des relations fortes et structurantes avec l'environnement non-humain. Toucher à cet environnement, c'est toucher à lui et ce phénomène devient particulièrement clair chez les individus atteints psychiquement. Même si Searles entend par « environnement non-humain » principalement les objets du quotidien (tables, rideaux, mouchoirs, tabatière pour donner quelques exemples), le développement dans les mondes contemporains de pathologies psychiques liées à la dégradation de l'environnement, qu'on les appelle écoanxiété ou solastalgia, indique que ses analyses peuvent être extrapolées dans une certaine mesure[493]. L'argument de Searles se fonde, comme chez Winnicott, d'abord sur la formation de la personnalité chez l'enfant pour qui — dans les premières années de vie — la distinction entre lui et son environnement est un élément structurant de son développement. Tout comme l'enfant aurait du mal à se distinguer de sa mère (le plus souvent), il aurait des difficultés à réévaluer la fusion subjective avec des éléments non-humains qu'il parvient pourtant à percevoir, au niveau sensoriel, comme distincts de sa personne. Cet environnement non-humain peut servir de mémoire tampon dans lequel le petit enfant peut projeter une part de lui-même en attendant de l'intégrer complètement à sa personnalité. Il s'apparente à cet environnement non-humain. Cet apparentement oscille entre le désir enfantin de se fondre dans l'environnement non-humain et l'angoisse de perdre sa singularité si une telle chose devait advenir[494]. L'essentiel, pour l'enquête présente, est de retenir que ce « désir d'apparentement » est producteur de bienfaits selon Searles : « 1) un soulagement à divers états affectifs douloureux et chargés d'angoisse ; 2) une contribution à l'accomplissement de soi ; 3) un approfondissement du sens de la réalité ; 4) une chance de mieux apprécier et accepter autrui »[495].

Ainsi, en suivant la voie d'Honneth — accompagné par Winnicott et Searles — l'on peut comprendre la réification par l'oubli de reconnaissance de deux façons. D'abord comme le refus de reconnaître une valeur à une chose non-humaine qui représente quelqu'un d'important pour un individu, ici un militant ou un habitant. Ensuite, avec Searles, il faut rappeler que l'individu peut directement s'investir dans des objets, y trouver un appui pour sa personnalité, un support pour la constitution de soi, voire y déposer une part de soi. Dès lors, il faut étendre la définition initiale de Honneth en concevant que ce qui entre en jeu est cette chose non-humaine dans laquelle un être cher est reconnu et où l'individu s'investit[496]. La réification par oubli de reconnaissance peut alors prendre deux formes. Premièrement, l'altération de certains composants de la prise sensible, ce qui correspond à un mépris d'une

---

[492] Je fais référence, dans ce paragraphe, aux développements des première et seconde parties Harold F. Searles, *L'environnement non humain*, trad. par Daniel Blanchard, Tel (Paris: Gallimard, 2014), 23-136.

[493] Sur ces notions de solastalgia et d'écoanxiété, on peut consulter les travaux de Glenn Albrecht. À titre indicatif: Glenn Albrecht, « "Solastalgia". A New Concept in Health and Identity », *Philosophy of Activism Nature*, nº 3 (2005): 41-55.

[494] C'est cet équilibre que les névrosés et les schizophrènes ne parviennent pas à maîtriser selon Searles. La distinction entre leur singularité humaine et le désir d'apparentement au non-humain s'abîme dans des situations pathologiques comme l'angoisse de devenir non-humain, la perception d'autrui comme un non-humain ou à l'inverse le besoin de devenir non-humain pour se préserver du monde. Searles, *L'environnement non humain*, 137-344.

[495] Searles, 123.

[496] Un exemple familier cité par Alain Corbin, à propos des arbres, est celui qui consiste à graver l'amour dans l'écorce d'un tronc. Corbin, *La douceur de l'ombre*.

forme originelle, d'une forme donnée, d'une forme chérie. Un élément de la prise sensible est ainsi transformé, modifié ou détruit. Deuxièmement, ce peut être la création d'une prise sensible « inauthentique » qui transforme l'expérience du monde en une relation animée par une logique marchande. Les sections suivantes expliciteront ces deux cas de figure.

8.3.2. Altérer la prise sensible

L'altération de la prise sensible engendrée par le déploiement se traduit d'une part par l'intrusion de nouveaux êtres, autrefois étrangers, dans la prise sensible, ce qui en modifie radicalement l'expérience et, d'autre part par l'instrumentalisation de ces pratiques dans des visées stratégistes.

Les prises sensibles sont des témoins de la bonne tenue du monde, d'un monde qui « va bien ». Mais il est des moments où les hydrocarbures viennent pénétrer l'univers des sens — vue, odorat et ouïe en tête — et des impressions. Les populations prennent alors conscience de la contamination et de la pollution, ou dans les mots de Mary Douglas[497], d'une souillure qui met en péril l'ordonnancement du monde. Une fois révélés par les sens, les hydrocarbures deviennent force du désordre et de l'entropie, le fond sonore ou la nuisance olfactive qui accompagne la trame du quotidien. Il en va ainsi de la rivière dans laquelle surnage une huile qui est aussitôt associée à une fuite pétrolière ou de ces *chacras* qui deviennent de grandes esplanades où les arbres ont disparu. Le baigneur, le kayakiste ou le promeneur sont ainsi confrontés à des éléments incongrus, une discontinuité. Les hydrocarbures sont de ces substances vitales et sacrées de l'âge thermo-industriel et c'est d'ailleurs pourquoi aucun des militants ne se dit anti-pétrolier. Tout un imaginaire se tisse autour de l'état liquide et de l'état gazeux. Utiles, nécessaires, indispensables même, pétrole, gaz et leurs dérivés sont néanmoins frappés d'un tabou. Les hydrocarbures doivent être cachés et confinés, enterrés ou renvoyés dans les lieux les plus reclus. Cette cohabitation entre ces substances et les humains n'est possible que lorsqu'elles restent dissimulées et occultées par les dispositifs techniques adéquats. Le tube se convertit en rempart contre les épanchements néfastes : puits, *pipelines*, réservoirs, citernes et jusqu'aux pompes à essence en sont les gardiens modernes. Les défaillances de ces systèmes trahissent donc deux fois les Hommes de la modernité. Une première fois, car ils violent le mythe de la maîtrise prométhéenne de la Nature. Une seconde fois, lorsqu'ils répandent la sève toxique du sous-sol dans le monde des vivants et modifient l'économie sensible. Les hydrocarbures représentent ce risque constant du déversement ou de l'enveloppement de la vie par les forces chtoniennes. Mais, l'altération de la prise sensible n'a pas tout le temps besoin d'être constatée. Elle peut être imaginée. Dans la province de Mendoza, les militants andinistes évoquent toujours la possibilité d'un sommet de montagne décapité sur lequel trône un derrick qui pompe des hydrocarbures ou alors de son remplacement par un gouffre qui sert de mine à ciel ouvert.

[497] Mary Douglas, *De la souillure: essai sur les notions de pollution et de tabou*, trad. par Anne Guérin et Luc de Heusch (Paris: La Découverte, 2001).

Le déploiement des hydrocarbures introduit dans des situations autrefois pacifiées, une quantité de nouveaux êtres — *fracking*, produits chimiques, tour de perforation, derricks, etc. —, eten les combinant avec des choses dont l'existence était pourtant indépendante — l'eau, le fleuve, la grotte, etc. — il révèle un étrange malaise de la modernité. L'eau est contaminée et rend les loisirs impropres, répulsifs, sales. La montagne menace de se réduire à un éboulis. L'arbre peut tomber à tout moment pour qu'un puits s'y dresse en lieu et place. La caverne, quant à elle, pourrait devenir inaccessible.

Ensuite, ces usages du monde ont tendance soit à devenir eux-mêmes une forme pratique de la protestation sociale ; soit à s'éclipser derrière d'autres formes d'engagement, en force ou en justice selon la forme que prend la contestation sociale. Ainsi, les kayakistes organisent des « marches aquatiques », c'est-à-dire des manifestations sur les fleuves contaminés qui leur servent normalement de terrain de jeu pour alerter sur la pollution des eaux. Les spéléologues amateurs profitent de chaque exploration de caverne pour sensibiliser les habitants des alentours aux problèmes environnementaux. Ils tentent ainsi d'enrôler de nouveaux alliés dans la cause ou du moins de semer les germes d'un questionnement quant à l'importance de ces espaces souterrains. Dans l'un et l'autre cas, quelque chose qui est normalement de l'ordre du loisir se convertit en modalité de l'affrontement, en arène qui prolonge la lutte anti-extractivisme. Autrement dit, ces usages du monde sont instrumentalisés et deviennent un mode d'action intégré à des répertoires d'action collective, un instrument de plus dans la lutte.

Dans le premier cas, l'introduction d'éléments étrangers dans la prise ou la transformation de ces éléments originels, et dans le second cas de la transformation de la prise sensible en instrument de la lutte, la pratique ordinaire est ainsi réifiée, et détournée de son usage premier.

8.3.3. Sur la route : une « prise inauthentique » ?

Le discours des militants laisse transparaître la capacité du déploiement des industries hydrocarbures à « produire » des prises sensibles, c'est-à-dire des formes d'attachement au monde. De la même façon que les militants élaborent des pratiques ordinaires qui leur permette d'évaluer la bonne tenue du monde et dans lesquelles des choses et des individus absents se rendent présents, ils décrivent des formes d'attachement, des formes d'usages du monde qui sont tributaires de la présence de ces industries du gaz et du pétrole. A plusieurs reprises, les militants remarquent que la présence pétrolière se ressent jusque dans les pratiques de consommation. Ainsi, le *petrolero* est celui qui aime consommer, qui remplit son caddie au supermarché et qui habite l'un de ces *barrios privados* ou *barrios cerrados* (quartiers privés). Mais, pour les militants, ce genre d'attachement résulte de la seconde modalité du processus de réification décrit plus haut. Et, en ce sens, ces attachements, ces prises sensibles produites par les industries sont inauthentiques, car elle ne relève pas d'un effort, d'un apprentissage, d'un respect pour la chose. Il n'y a pas de contact direct entre l'individu et son attachement. Leur rapport est médié par l'argent. L'individu établit un lien avec le monde par la seule force de l'argent qui lui permet de s'en rapprocher.

Un autre élément souvent présenté par les militants relève du partage de l'espace de circulation de la possession d'un 4x4. Dans les zones urbaines, le 4x4 condense tout l'imaginaire pétrolier. Machine imposante, solide, tout-terrain, elle est assimilée à une puissance qui permet à son possesseur de se soustraire aux règles : de circulation, de bon voisinage, aux conventions sociales, aux us et coutumes, aux lois :

143. « Ici, dans la ville, c'est facile de se rendre compte quand un 4x4, c'est-à-dire, de l'industrie pétrolière en raison de l'arrogance avec laquelle ils conduisent […]. Tu te rends compte que, ici, dans la ville avec sa régulation sociale, parce qu'il y a des feux tricolores, des rues, parce qu'il y a des voies de circulation, parce qu'il y a des croisements, parce qu'il y a des règles du jeu strictes, imagine, si ça ils le font ici dans la ville, qu'est-ce qu'ils font dans les champs [pétroliers] où personne ne les voit, où les règles n'existent plus, ou alors elles sont plus souples, plus distendues… Ils font ce qu'ils veulent. » (EC, ingénieur retraité, par téléphone, 2018)

Cette remarque est complétée par celle de cette militante féministe :

144. « Mais les types qui conduisent les 4x4 sont les pires conducteurs de la planète. Parce qu'ils sont tellement grands ces trucs, physiquement, tellement grands, concrètement grands qu'ils croient qu'ils en ont une… Et c'est les hommes qui les conduisent. Parce que j'ai jamais vu une femme, une femme conduire la Hilux […]. Et donc, si c'est une femme, comme moi, qui conduit, s'ils te croisent, ils te laissent pas passer. Ils te passent devant. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

Le 4x4 encouragerait la virilisation et l'hétéronormativité dans la société, l'épanchement des « désirs non conventionnels » masculins :

145. « Et ils croient qu'ils sont la taille de leur 4x4 *[Elle fait allusion au pénis]* […]. Moi je sais que ce sont les 4x4 des pétroliers. En fait, jusqu'à ce genre de détail je peux te dire que là aussi il y a des problématiques de genre extrêmement ancrées dans la façon dont les gens se meuvent dans notre société. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

À Neuquén, comme dans d'autres parties du monde, le 4x4 est perçu comme un symbole phallique qu'il faut tourner en dérision pour en maîtriser les excès de virilité :

146. « Et ça symbolise aussi le désir d'une masculinité, le désir que représente ce véhicule. Au point que nous avions fait un graffiti qui disait ceci "La Hilux ne t'agrandit pas le pénis, sache-le" […]. Ça construit aussi une subjectivité masculine non conventionnelle dans ces désirs et dans le pouvoir que l'on détient pour appartenir à cette élite. Pas seulement en relation avec les femmes, mais aussi aux hommes. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

*

* *

Le déploiement industriel ne s'embarrasse pas des significations que revêtent la douceur de l'ombre, les plaisirs de l'eau, la montagne ou la spéléologie puisque c'est une autre logique qui semble le gouverner. Ainsi, avec ce déploiement les militants font l'expérience de la modification de leur économie sensible. Ce qui leur servait à dire l'état du monde est mutilé et ne sert plus à formuler des jugements. Ou plutôt il n'y a que le constat d'un mauvais équilibre qui demeure. Mais ce déploiement a, en plus, pour conséquence de fausser la relation au monde. Les militants dénoncent l'illusion dans laquelle baignent leurs

compatriotes qui font le jeu de la réification des prises sensibles. En ne questionnant pas la logique qui préside à l'attachement à travers l'argent ou le 4x4, ils sont complices, contre leur gré, de ce déploiement extractiviste. C'est pourquoi une partie de la mission des militants consiste à les sensibiliser, à les conscientiser, à les orienter sur les sentiers de l'émancipation. Mais avant de procéder à l'analyse des autres modes d'engagement, il faut imaginer des situations où ces agressions sont tellement intenses que la prise sensible accède à un nouvel état : celui de la ruine.

8.4. Ouverture : la ruine peut-elle être une prise sensible ?

J'espère avoir montré à ce stade de la réflexion à quel point le déploiement des industries des hydrocarbures concourt à la transformation de l'économie sensible présentée à travers la notion de prise sensible. Récapitulons un instant ces conclusions principales. Premièrement, cette économie sensible, et les prises qui en sont des coordonnées constituent un réseau d'actions de base consolidées dans des pratiques qui évoquent plus que des mouvements physiques. Ces pratiques sont des combinaisons et des synthèses de gestes et de postures, coordonnées par des intentions de faire, des motivations à, des émotions (parmi lesquelles l'amour semble omniprésent), et sur lesquelles s'appuient une expertise, un savoir, ou une connaissance sur l'état du monde. Deuxièmement, les choses sur lesquelles repose la prise sont toujours à la fois hors de l'individu — entendu comme au-delà de sa propre corporéité — et disposent donc d'une existence propre, et à la fois en l'individu puisqu'elles servent de fondement à son action et à son plan de vie. Troisièmement, ces prises subissent des assauts qui éprouvent leur intégrité, testent leurs *caractères* et les *promesses* qu'elles incarnent. J'ai discuté de ce phénomène avec l'idée de réification par oubli de reconnaissance tout en soulignant qu'il s'agissait d'un point de vue des acteurs eux-mêmes. Deux voies de cette réification ont été explorées : l'altération comme modification du *caractère* et donc de la *promesse* ; l'inauthenticité comme création d'une « fausse » prise sensible.

J'aimerais maintenant discuter d'une autre possibilité qui mêle spéculation et observation empirique, à savoir l'idée que le déploiement des industries des hydrocarbures puisse être, cette fois, *à l'origine* d'une économie sensible qui engendre une forme d'éthicité même lorsque la prise sensible semble avoir complètement disparue. Lorsque j'écris *à l'origine*, j'entends discuter l'idée que le déploiement puisse être source d'attachement lui-même malgré les dommages qu'il inflige au monde de la vie quotidienne.

C'est pourquoi il me paraît essentiel, pour pousser la réflexion jusqu'à son terme, de poser une série de nouveaux questionnements en guise d'ouverture : qu'advient-il quand, trop altérée, on peut acter le « décès » de la prise ? Que se passe-t-il quand l'arbre est déraciné et que son ombre ne porte que sur le monde minuscule qui grouille au ras du sol ? Quand des flaques huileuses forment une pellicule à la surface de la rivière et refusent tout mélange avec l'élément aqueux ? Quand le sommet du *cerro* est décapité ou que, à l'endroit où il s'élevait, trône un abyme ? Quand les chambres de la caverne sont rendues inaccessibles, car du béton y a été coulé afin de rendre le sol plus meuble ? Que se passe-t-il quand toutes ces prises sensibles sont devenues méconnaissables et réduites à l'état de ruine ? Ne serait-il pas

judicieux de prendre l'extractivisme, et *a fortiori* l'extractivisme des hydrocarbures, comme un producteur de ruines ? Mais de quel genre de ruine ? Est-ce que la vie peut continuer à exister dans ces mondes dévastés ? Peut-on vivre dans les ruines de l'extractivisme ? Il est difficile de répondre à ces questions particulières sur l'arbre et son ombre, l'eau des rivières, la montagne ou la grotte puisque ce sont là nos exemples et qu'ils sont, pour l'heure, encore « vivant ». Aussi, dans cette section, j'inviterai à regarder d'autres éléments, d'autres combinatoires où se mêle la vie humaine du *puesto* et le non-humain des hydrocarbures[498].

Comment des déchets de l'extractivisme, d'un des secteurs les plus décriés du capitalisme global, la pétrochimie, peuvent intégrer ou concourir à des visées éthiques ? J'ai déjà tenté d'expliquer comment, dans le cadre des mondes de la vie quotidienne, c'est-à-dire des limites imaginaires et pratiques de l'action, une forme d'éthicité ou de moralité était à la fois mise à nue par la présence des entreprises des hydrocarbures et à la fois contrariée par cette même présence. Ici, j'aimerais développer l'idée que ces déchets, que ces rebuts du capitalisme, qui ne sont pas toujours des pollutions ou des objets abandonnés, peuvent contribuer à l'élaboration d'un plan de vie qui n'est autre que la permanence et la reproduction de la vie dans le *puesto*. Et, de la même façon, la confrontation et l'attestation de la vie dans le *puesto*, impactée par le déploiement de ce système techno-industriel, enrichissent l'argumentaire du militant en quête de justification pour sa lutte, c'est-à-dire pour sa propre visée éthique.

Les deux sous-sections suivantes proposent une ébauche de réflexions sur la « présence de ces restes »[499] à travers le matériau collecté sur le terrain. Que peuvent nous dire ces choses ? Ont-elles été jetées là ? Déposées-là ? Amenées-là ? La façon dont on s'en débarrasse indique déjà une partie du statut du rebut. S'il est abandonné, on sent que le geste qui a fait de lui un déchet vise à le séparer du reste du social et que l'endroit où il se trouve désormais est souillé. S'il a été entreposé, on comprend que l'on cherche à prolonger son existence et que le dépôt recherche une forme d'efficacité. Contrairement à la position choisie jusqu'à maintenant, il faut donc éviter d'adopter immédiatement une posture normative qui assimilerait les restes des hydrocarbures à des choses sales et inquiétantes. C'est pourquoi au vocable de déchet et de rebut je préfère celui de ruine. Le premier paragraphe se concentre sur la ruine comme appui pour une permanence de la vie ordinaire. Le second s'attache plus à l'idée de ruine en tant qu'objet néfaste du quotidien. Ces deux développements seront ensuite discutés à la lumière de l'ambivalence qui y transparaît et à l'aide de divers travaux ayant commenté la notion de ruine.

8.4.1. L'ambivalence des prises ruinées

Dans un numéro de la revue *Sociétés* consacré à la question, Manuel Bello Marcano distingue quatre acceptions de la notion de ruine : une expérience esthétique d'une chose à la croisée des chemins entre progrès technique, obsolescence et rêverie ; un fragment comme

[498] Un cahier photographique illiustrant les données et les discussions de cette section est disponible en annexe (en page 542).
[499] Baptiste Monsaingeon, « De la présence aux restes. Les ombres fantomatiques d'un monde d'objets », *Socio-anthropologie*, nº 34 (2016): 67-79.

témoin d'une apocalypse (au sens étymologique de « révélation ») ; la condition d'une aventure ou l'invite à l'exploration ; et, finalement, la ruine comme interface entre Nature et Culture[500]. Pour Sophie Lacroix, dans *Ruine*[501], la ruine est d'abord un fragment d'une totalité passée qui dispose tout de même d'une puissance d'évocation sans commune mesure.

La ruine évoque invariablement un rapport au temps si particulier et il faut alors commencer par son ontogenèse. La ruine se manifeste d'abord par la « force des fissures » selon Alain Mons. Elle est toujours déjà-là, en germe dès la création de l'objet ou de l'expérience. Partout, il décèle dans son matériau urbain la venue prochaine de la ruine : dans des tâches, des décolorations, du végétal qui enlace le minéral, bref dans toutes les incongruités qui s'offrent à l'observation. Partout, la décomposition clandestine est à l'œuvre[502]. Si l'on imagine mal les *jarillas*, les buissons d'épineux, enlacées aux tours de perforations qui culminent à plusieurs mètres au-dessus du sol, il est tout à fait aisé d'invoquer l'imaginaire de la fissure à propos d'une industrie et d'une technologie qui « fracture » le sous-sol. La faille, le trou, l'ouverture contre nature est une condition *sine qua non* des exploitations de gaz et de pétrole. « Rompre » la « roche mère » comme le soulignent les militantes féministes n'est pas sans connotation. « Pomper » ou « extraire » les substances souterraines ne peut se faire sans attenter à l'intégrité des mondes du dessous.

Il faudrait encore distinguer entre l'origine ou la cause de la ruine selon Lionel Dupuy dans son étude sur les *Voyages extraordinaires* de Jules Vernes : « Lorsqu'elles sont anciennes, le fruit du temps qui passe inexorablement, les ruines sont admirables, littéralement dignes d'être admirées ; inversement, lorsqu'elles sont le résultat de l'incurie de l'homme, elles expriment la désolation »[503]. Le traitement littéraire ne peut pas être généralisé sans commettre un impair, mais il indique une piste à investiguer. Les ruines de la Nature sont sublimes : elles invitent à la contemplation et inspirent une forme de terreur extatique. Les ruines de la technique sont désespérantes. Les ruines provoquées par les hydrocarbures semblent faire partie des secondes. Peut-être faudrait-il, cependant, nuancer cette assertion, car la finalité de la ruine technique importe aussi. Par exemple, forer un puits évoque toujours une forme agressive. Mais, dans la steppe, forer un puits d'eau est nécessaire, voire salvateur. Forer un puits de pétrole suscite des sentiments plus mitigés : le risque le dispute à la richesse convoitée.

La ruine est en quelque sorte contenue dès l'origine, mais que se passe-t-il quand elle persévère ? Il y a de ces ruines monumentales, comme celles admirées par Diderot ou Volney, qui invitent à la méditation et au recueillement nous dit Geneviève Cammagre. De ces ruines antiques qui rappellent non seulement aux hommes qu'ils sont voués à disparaître, comme ce *memento mori* qui accompagne tous les triomphes, mais que leurs œuvres aussi, fussent-elles les plus imposantes, dépérissent tôt ou tard, et que tout élan vertical finit par retrouver la

[500] Manuel Bello Marcano, « Avant-propos. Le songe circulaire: pour comprendre les ruines », *Sociétés* 2, nº 120 (2013): 5-11.
[501] Sophie Lacroix, *Ruine*, Passage 15 (Paris: Villette, 2008).
[502] Alain Mons, « La force des fissures », *Sociétés* 2, nº 120 (2013): 91-104.
[503] Lionel Dupuy, « Poétique de la ruine et imaginaire géographique dans les Voyages extraordinaires de Jules Verne », *Sociétés* 2, nº 120 (2013): 50.

posture horizontale du repos[504]. Mais les traces abandonnées sur leur passage par les hydrocarbures sont d'un autre ordre, une sorte de ruine de « l'en-attendant » où « l'éphémère devient continu ». Il est des choses qui deviennent ruine si vite, à l'occasion d'un désastre, d'une catastrophe, d'un trauma qu'elles confondent les sentiments[505]. Ce genre de ruine rend perplexe parce qu'elle ne « devrait déjà plus être » : « Ce qui nous dérange dans la ruine de l'en-attendant, c'est que nous n'avons pas décidé de la laisser durer ; nous n'avons pas le contrôle »[506]. Comment ne pas faire le parallèle évident avec la ferraille déposée en tout point de la steppe patagonique sans que leurs habitants ne s'y opposent ou ne puissent s'en débarrasser ? Comment ne pas faire la même lecture de ces plateformes désaffectées où les cailloux poussent mieux que les *yuyos*, les mauvaises herbes, qui continuent soigneusement de croître selon les bords d'un quadrilatère spectral ?

Diane Scott s'attarde sur le changement de statut de la ruine dans les mondes contemporains. La ruine contemporaine a maille à partir avec le vulgaire et le quotidien, avec l'actuel déjà démodé. Cette ruine se retrouve dans les endroits les plus simples, dans les lieux de vie que l'on regarde « de l'intérieur » quand la ruine romantique se présentait comme un tableau dans une galerie. Cette ruine n'est plus monumentale, mais objectale. Une patine suffit à lui conférer ce statut. Comme cette « aura » perdue par les œuvres d'art à l'âge de la reproduction mécanisée[507]. La ruine contemporaine est cette chose qui a vécu. Usée, elle renvoie au temps qui s'écoule ; brisée elle évoque le conflit ; dépassée elle connote la fin ; périmée elle rappelle son inutilité présente. En fait, la ruine contemporaine est un « point de fuite » pour l'époque dit-elle, car, à bien y regarder, elle est omniprésente[508]. Pablo Cuartas formule des conclusions similaires dans son enquête sur les « objets de mémoire »[509]. Bibelots, choses, trucs même, attestent de l'écoulement du temps certes, mais c'est surtout la fonction poétique qui l'emporte. Ces objets de mémoire, ne sont que des fragments d'autre chose, d'un événement et pourtant ils sont un tout à la fois. Lacroix aussi a noté cette ambivalence de la ruine, à la fois métonymie et totalité[510]. Il suffit de retenir que cette fonction poétique, en multipliant le signifié l'enrichit et l'intensifie. L'objet devient ainsi une passerelle entre le quotidien et l'imaginaire, c'est-à-dire un point de passage entre le passé source de manière d'être, de penser et d'agir et le futur puisqu'il stimule le sens créatif, même s'il se résume à la modification de l'usage originel. En assimilant les objets de mémoire aux ruines, Cuartas insiste sur l'expérience quotidienne que l'on fait de ces ruines. Lacroix dit encore que la ruine est une dialectique entre le présent et l'absent, le visible et l'invisible, en tant qu'expérience de la perte. Selon elle, « si le fragment nous guide vers ce qui est absent, il

[504] Geneviève Cammagre, « Ruine et retraite de Diderot à Volney », *Dix-huitième siècle* 1, nº 48 (2016): 181-95.
[505] Taïka Baillargeaon, « La ruine de l'en-attendant: un cas d'éphémère continu », *Sociétés* 2, nº 120 (2013): 25-34.
[506] Baillargeaon, 33.
[507] Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée: », *Zeitschrift für Sozialforschung* 5, nº 1 (1936): 40-68, https://doi.org/10.5840/zfs193651130.
[508] Diane Scott, *Ruine: invention d'un objet critique* (Paris: Les prairies ordinaires, 2019), 15-26.
[509] Pablo Cuartas, « Les objets de mémoire ou la ruine au quotidien », *Sociétés* 2, nº 120 (2013): 35-47.
[510] Elle écrit: « partie de la chose, il l'évoque tout entière. Nostalgie d'une totalité dont il a été séparé pour exister comme individualité » Lacroix, *Ruine*, 41.

n'est pas pour autant un amas de pierres ou un pur agrégat : il est un reste ou un vestige, ce qui lui confère une nouvelle unité […] le statut d'un grand dessein qui survit »[511].

Scott, à nouveau, considère un élément inattendu comme une ruine : la liste[512]. Elle distingue la liste-énumération de la liste-association, la liste-ruine étant le mariage réussi de ces deux archétypes. Mais pourquoi la liste peut-elle s'associer à la ruine ? Dans la liste, c'est la syntaxe qui déserte. Plus de connecteurs logiques, plus de relations de causalité, il suffit de mettre bout à bout des termes, le sens importe peu. Seule la première m'intéresse, car c'est une « technique, elle sert la mémoire et la possession des choses, elle est un outil de préhension […]. Ces listes nomment le monde et partant, le maîtrisent […]. La liste-énumération s'arrache sur fond d'angoisse et se pose dans le même geste comme technique et thérapeutique »[513]. Il est flagrant que dans le discours des enquêtés en général, mais des *puestero*s en particulier, les doléances se présentent sous une la forme d'une énumération. Lorsqu'on discute des *molestías* ou des *contaminaciones*, l'eau, les routes, le bruit, les pollutions, la mort, etc. sont invoqués sans discriminations et sans hiérarchie apparente. Comme si tout dire en même temps permettait de résoudre le problème. Comme si les problèmes étaient le problème des hydrocarbures. À l'inverse de la pensée scientifique qui cloisonne et segmente, la réflexion intuitive du *puestero* se contente de la liste-énumération pour recentrer la problématique de l'investigation. Lister ainsi c'est égalisé. Les parties importent tout autant que le tout auquel elles se réfèrent.

Finalement, Scott introduit cette nuance essentielle à la notion. La ruine ne fait plus référence à un lieu ou à une chose à proprement parler, elle est un « discours sur [le lieu] »[514]. C'est donc bien la compréhension subjective de la ruine qui importe plutôt que quelques traces de rouille sur le revers de l'acier ou quelques lichens qui agrémentent la cimenterie vieillissante. C'est en ce sens que le discours que nous tiennent les *puesteros* est une ruine-discours. C'est eux, avec leurs mots, qui constituent la présence des hydrocarbures comme une puissance ruineuse. En retour, c'est l'écoute de ce témoignage par les militants, l'attestation de ces sites « archéologiques » et leur muséification dans le discours rapporté auprès des camarades qui constituent la ruine. Et, enfin, les quelques pages qui s'achèvent maintenant participent, elles aussi, évidemment de la constitution de ces ruines.

8.4.2. Vivre dans les restes et grâce aux restes

Il existe encore un sens de la ruine qu'il faut explorer. Dans son enquête sur les champignons matsutakes, Anna Lowenhaupt Tsing pose la question de la ruine dans des termes plutôt légers :

> « Que faire quand votre monde commence à s'effondrer ? Moi, je pars me promener et, si j'ai vraiment de la chance, je trouve des champignons. Les champignons m'émeuvent

[511] Lacroix, 29-31.
[512] Il faut souligner ici que son matériel provient essentiellement des productions artistiques et culturelles (films et pièces de théâtre surtout). Ce sont les raisonnements qui m'importent ici.
[513] Scott, *Ruine*, 85.
[514] Scott, 20.

> profondément […] parce qu'ils surgissent de manière inattendue, me rappelant la chance qu'il y a à se trouver au bon moment, au bon endroit. Et je sais qu'il y a encore des plaisirs au sein des terreurs de l'indétermination »[515].

La malice de la réponse face au dramatique de la question est à la hauteur du décalage du regard qu'elle invite à faire. L'enquête de l'anthropologue part du principe que les forêts du nord-ouest étasunien sont des *ruines* d'une exploitation agro-forestière industrielle. La destruction de la forêt primaire a ainsi laissé place à un « nouveau monde » régi par un agencement particulier. La notion d'agencement, que l'auteure emprunte aux écologues, désigne ces rassemblements toujours ouverts d'organismes qui agissent de concert, les uns contre les autres ou alors qui s'ignorent complètement en attendant un moment propice pour établir des pourparlers et négocier une entente future. Les agencements s'ouvrent à la rencontre, à la contingence en même temps qu'à la nécessité et de cette façon, ils autorisent la coexistence de modes de vie divergents, mais juxtaposés. C'est de l'un de ces ajustements que traite sa recherche sur les matsutakes. C'est donc un double projet industriel, déboisement et reboisement, qui a permis l'apparition des matsutakes. Et, pourtant, la cueillette de ces champignons ne relève pas, à proprement parler, de la forme de production capitaliste. Personne ne cultive les matsutakes. Personne ne contraint leur liberté. La présence de ces mycètes serait peut-être demeurée insignifiante sans la collision avec les trajectoires des diasporas Mien et Hmong d'Asie du Sud-Est, à l'occasion de la guerre du Viet-Nâm. Leur familiarité avec la forêt, acquise dans les maquis des guérillas d'Asie du Sud-Est pendant les conflits de la Guerre Froide — ou simplement parce qu'elle était leur lieu de vie — leur a permis de rapidement comprendre la logique de la forêt et de connaître les coins à champignons. Habiles cueilleurs, ils sont aussi des commerçants aguerris et enfiévrés, toujours à la recherche du meilleur prix et c'est grâce à eux que les matsutakes commencent à intégrer le circuit du capitalisme mondialisé. La forêt dévastée, la forêt ruine devient ainsi un maillon dans le marché global[516].

Reprenons le questionnement de Tsing : peut-on vivre dans les ruines du capitalisme ? Ne peut-on voir dans la ruine, un motif de l'espérance comme elle nous y invite ? Ne peut-on pas rebâtir sur la ruine ? Se peut-il qu'émergent, de ces ruines, de nouvelles formes d'agencements et de combinatoires pour l'action humaine ? Et, en allongeant le questionnement, peut-on vivre grâce aux ruines du capitalisme ? Oui, dit-elle, à condition de ne pas hypostasier le capitalisme dans une institution implacable, ne souffrant aucune cohabitation avec d'autres formes d'économie, entendue dans son sens le plus archaïque, c'est-à-dire de gestion des ressources domestiques. Je ne veux pas parler ici des images cataclysmiques de ces déversements de pétrole dans l'Amazonie équatorienne, les marées noires de l'Erika, l'explosion de la plateforme *offshore* Deepwater. Je veux parler de ce quotidien imprégné par les industries. De ces choses laissées en l'état, posées là, oubliées ou abandonnées intentionnellement par simple commodité. Rebuts d'une modernité qui est passée par là sans l'intention de demeurer. Modernité fugitive, modernité éphémère. Mais

[515] Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Les empêcheurs de tourner en rond (Paris: La Découverte, 2017), 31.
[516] Tsing nomme cette économie « capitalisme de captation ».

choses qui parviennent tout de même à réintégrer la routine et le quotidien et qui participent de fait de la reproduction de la vie.

Dans le *puesto*, le regard est d'abord attiré par l'aspect bigarré du lieu. Les maisons des hommes, les niches des chiens et les enclos pour les bêtes sont toujours composés avec un assemblage d'éléments hétéroclites. Les clôtures qui protègent le bétail des attaques nocturnes des prédateurs de la steppe sont élevées à l'aide de planches, de buissons épineux ou de grillages. Les niches ont un aspect plus délabré encore. Les maisons reçoivent davantage de soin : tantôt en briques, tantôt en pierres pisées, tantôt en adobe. Le toit en tôle laisse dépasser la cheminée d'un poêle d'où s'échappe une fumée sans interruption. C'est souvent la précarité de ces bâtisses qui retient l'attention lors de l'arrivée. Pourtant, en demeurant, ne serait-ce que quelques heures, où la nuit, dans le *puesto*, le regard du visiteur s'attarde sur de nouvelles choses qui, sans prendre le temps, seraient demeurées inaperçues. Une multitude d'objets jonchent le sol des *puestos* : poutres en acier rouillé probablement entreposées ici dans l'attente d'une construction qui ne vient pas, comme les ennemis du Royaume qui ne franchissent jamais le désert veillé par le lieutenant Drogo dans le roman de Dino Buzzati[517], câbles électriques et fils de fer encore enroulés, bidons en plastique dans lesquels des feuilles mortes flottent dans une eau stagnante, carcasses de machine démesurée pour le lieu, tuyaux en caoutchouc, conduites en PVC ou en métal, papillotes en plastique noir contenant du sable et qui ressemble à ces sacs poubelles dans lesquels les mafieux font disparaître des corps, barils… Barils ? Énumérons à nouveau la liste, mais dans le sens inverse, cette fois : barils, sac en plastique contenant du sable, conduites permettant d'acheminer des liquides (ou des huiles ?), tuyaux en caoutchouc, bidons plastiques, câbles et poutres. Ces éléments ne manquent pas de susciter quelques questionnements. Quelle utilité pour les tuyaux en caoutchouc quand on sait que, dans ces zones arides, les *puestos* sont des oasis qui se distinguent au loin en raison des arbres qui les démarquent dans le paysage de la steppe ? Quelle nécessité de ces conduites si les *puestos* disposent d'un puits, ou d'une source à proximité et quand — dans les plus anciens d'entre eux — les aïeux ont même creusé des canaux pour irriguer le potager local ou augmenter la couverture des arbres ? À quoi bon les câbles et les poutres si les habitations sont déjà bâties et que les jeunes générations abandonnent le *campo* pour se rendre à la ville ? Et pourquoi les barils siglés du nom des compagnies pétrochimiques que le jeu du capitalisme financier a parfois fait disparaître à l'occasion d'une fusion-acquisition ? Regardons à nouveau les enclos : cette fois, on y retrouve des sections élevées non pas avec les épineux ou des *jarilla*s, mais avec ces grillages qui délimitent les plateformes pétrolières. Et que met la *doña* dans le poêle alors que le bois sec commence à manquer ? Ne serait-ce un de ces emballages plastiques qui semblent pousser mieux que les arbustes de la steppe ? Ce grenier dans lequel elle tire des poignées de graminées qu'elle jette à la volaille tout en continuant de dialoguer avec les visiteurs, n'est-ce pas un baril pétrolier ? Et enfin, quel est ce bleu de travail, brodé des trois lettres YPF, avec lequel revient l'un des fils le soir venu si ce n'est l'uniforme d'un pétrolier ?

En parcourant les vergers de l'Alto Valle ou les steppes de la Patagonie du Nord, et en approchant les *puestos* des agriculteurs ou des bergers, l'observateur ne peut s'empêcher de

[517] Dino Buzzati, *Le désert des Tartares*, trad. par Michel Arnaud (Paris: Pocket, 2004).

remarquer la présence discrète, non spectaculaire, discontinue, mais permanente, des hydrocarbures. Je ne parle pas ici du puits ou de la plateforme, mais plutôt de ces indices diffus et presque invisibles qui se fondent dans le quotidien. Leur présence laisse parfois penser que le *puestero* dispose de toutes les pièces nécessaires pour réaliser son propre forage. Si aucun des éléments que l'on vient de lister n'est nécessaire ou indispensable à la vie du *puesto*, ils sont néanmoins présents et agencés dans une économie des gestes routiniers, des pratiques quotidiennes, des plans de vie et participent, en bien ou en mal, à l'horizon éthique de ces endroits.

8.4.3. « *Quieren matar a los puesteros* »

Il serait tout à fait réducteur de réserver le vocable de ruine à ces objets et à ces choses qui parsèment le sol des *puestos*. C'est le style de vie transhumant tout entier qui, en se désagrégeant, pourrait être qualifié de ruine. Lors d'une visite dans le Puesto M., dans le département de Malargüe, Doña I. nous accueille avec ses histoires. Elle habite ce recoin de la Patagonie depuis 60 ans dit-elle, et se souvient encore de l'âge d'or du *puestero,* avant même le début des exploitations conventionnelles dans les années 1970. Depuis le *puesto*, l'horizon est parsemé de petites pointes métalliques noires et floues. Il y a un même un *cerro* à moitié décapité sur lequel se balance de façon obstinée un derrick. La chute de la population caprine et ovine serait due à la contamination provenant de ces installations. Quelques semaines plus tôt, le *puesto* a enregistré la mort d'une trentaine de têtes qui s'étaient abreuvées dans une piscine de décantation qu'elles ont confondue avec un point d'eau. D'après les pâtres, les bêtes ne parviennent pas à faire la distinction et c'est le scintillement du soleil à la surface de ces piscines qui leur fait croire qu'il s'agit d'un endroit pour étancher la soif. Les vaches et les chèvres meurent alors intoxiquées ou étourdies par les vapeurs. Souvent, les pétroliers s'empressent d'ensevelir les carcasses avec quelques engins de chantier à disposition. Mais le pétrole ne prélève pas seulement son dû sur les environs et les animaux. Alors que deux de ses enfants, dont elle a annoncé l'arrivée prochaine tout l'après-midi, pénètrent dans la masure, sales et fatigués, elle les désigne comme preuve de ses paroles :

> 147. « Regarde ce que le pétrole fait de mes enfants. Fils ! Tu veux que je te réchauffe de l'eau pour que tu te laves ? *[A nous]* Le pétrole salit tout. Ils mangent froid toute la semaine. Ils vont à la ville pour se chercher à manger, mais quand ils reviennent c'est déjà froid. Fils, qu'est-ce que t'as mangé aujourd'hui ?
> – De la charcuterie.
> – De la charcuterie ! On peut pas manger de la charcuterie tout le temps. Chaque jour de la charcuterie. Pour le dîner, il faut manger quelque chose de chaud. Lui, il me dit toujours qu'il préfère manger chaud. » (Carnet de terrain, *puestera*, Mendoza, 2019)

En effet, ses deux fils travaillent toute la semaine pour YPF. Ils ne reviennent au *puesto* que pour y passer les fins de semaine. Ils s'inquiètent de ce qui peut arriver en leur absence : attaque d'animaux sauvages, tempêtes qui nécessiteraient des réparations d'urgence, agression, problème de santé de leur mère qui, ne sachant conduire, ne quitte le *puesto* qu'en de rares occasions et toujours accompagnée. Ce qui les abat le plus c'est cette complicité qu'ils ont contractée avec le pétrole. Les deux hommes travaillent sur les plateformes, non

comme ouvrier, mais comme fossoyeurs. Ils chargent quotidiennement des *pick-up* avec des déchets d'exploitations, le plus souvent des fuites d'hydrocarbures mélangées à du sable dont on remplit des sacs avant de les enterrer à plusieurs dizaines de kilomètres. L'enfouissement équivaut à la disparition du déchet, son rejet hors de toute mémoire. Occasionnellement, ces sacs s'égarent en raison des soubresauts causés par le mauvais état des routes. Certains gisent au sol comme un stigmate. Et l'aîné ajoute, amer : « et encore mille autres choses qu'on voit, parce que vous, vous savez pas tout ce qui se passe »[518]. avant de conclure « Moi, je préférerais vivre ici avec mes animaux que travailler dans le pétrole. Parce que c'est sûr, ça donne… Trois emplois. Et les autres ? ».[519] Ils ne sont plus *puesteros*. Plus au nord, dans le même département, c'est une affaire de pastille radioactive perdue dans un puits qui inquiètent les habitants d'un autre Puesto M. Le puits en question ne laisse rien soupçonner pourtant. Seuls demeurent une *valvula* encadrée par quelques plaques de béton coulées, des canalisations qui sortent du sol comme des périscopes et ce qui a dû servir de fosse d'aisances. Dans les deux *puestos*, on retrouve la même problématique de l'ouverture indiscriminée des *picadas*, les chemins empruntés par les pétroliers et l'amplification des routes qui fait disparaître un précieux pâturage ou facilite le chapardage du bétail. *Picadas petroleras* qui rompent les barbelés et abattent les poteaux qui délimitent les propriétés et dont le remplacement couteux n'est pas assuré par les maigres moyens de l'économie pastorale. L'eau, aussi. Dans le *puesto* de Doña I., par exemple, on se plaint des détournements nocturnes de la *manantial* qui irrigue le lieu. Dans le Puesto R., visité l'année précédente, une femme explique : « Oh, ils nous causent beaucoup [de problèmes] […] quand ils font les plateformes. Ils nous prennent l'eau aussi. Et les bêtes doivent aller chaque fois plus loin pour boire et pour manger. Il y a aussi les chemins et le trafic de véhicule. Ça les inquiète les bêtes. Elles se sentent pas bien. »[520]. À nouveau, le thème de l'épuisement (des fils), de la rareté et de la pénurie (de l'eau et des pâturages) qui précède celui de la disparition pure et simple du *puestero*. À nouveau, ce sont les gestes et les itinérances du quotidien qui sont altérés puisqu'ils n'empruntent plus les sentiers de la transhumance, mais les *picadas petroleras*. À nouveau, il s'agit de repenser l'équilibre et la connaissance du lieu pour pouvoir continuer à l'habiter d'une façon qui y soit ajustée et, s'il le faut, en travaillant pour les pétroliers.

Le *puestero*, la représentation que s'en font les militants, ne serait-elle pas déjà une ruine qui fonde un attachement ? Autrement dit, et de façon paradoxale, le déploiement techno-industriel anéantit, indéniablement, les possibilités du style de vie transhumant dans les piémonts andins. Ne serait-ce que parce qu'il prélève les rares ressources hydriques, arase le sol et fait disparaître une végétation précieuse, mais clairsemée ou parce que les chemins ouverts sans restrictions égarent le bétail. Sans parler de l'horizon eldoradiste qu'il fait miroiter aux jeunes de ces *puestos*. Mais ne peut-on pas imaginer que cette disparition est aussi à la source de l'attachement pour cette manière d'habiter la région ? Est-ce que les

[518] Carnet de terrain, *puestero* et employé pétrolier, Mendoza, 2019. Original : Trad. « y así miles de cosas que vemos, porque ustedes no saben todo lo que pasa ».
[519] Carnet de terrain, *puestero* et employé pétrolier, Mendoza, 2019. Original : Trad. « Yo, prefería vivir acá con mis animales que trabajar en el petróleo. Porque cierto da… Tres trabajos. ¿Y los demás? ».
[520] Carnet de terrain, *puestera*, Mendoza, 2019. Original : Trad. « Oh, nos dañan un montón […] cuando hacen las plataformas. Nos toman el agua también. Y los bichos tienen que ir cada vez más lejos para beber y comer. También hay las picadas y el tráfico de vehículos. Les asuste los bichos. No se sienten bien. ».

agressions quotidiennes contre l'activité pastorale, de la part des entreprises des hydrocarbures et de leurs sous-traitants, ne sont pas à l'origine de la réactivation d'un imaginaire romantique lié aux espaces de la nature virginale ? Cet imaginaire selon lequel l'idée de l'Amérique moderne, au nord comme au sud, s'est fondée sur l'entreprise personnelle et la prise de possession de la *terra nullius* ? Cet imaginaire dans lequel les premiers colons sont souvent des pionniers précaires ? Cette vision selon laquelle cette représentation de la vie *du*, de la vie *dans* le *puesto* serait, en quelque sorte, une prise sensible ruinée ?

Assise près du poêle, derrière la rangée formée par ses fils attablés en face de nous, et alors que tous parlent en même temps, on entend Doña I. battre sa mesure, comme un métronome, sur la destruction et le remplacement de la matrice productive *puestera* : « On a beaucoup souffert, vraiment beaucoup », « Tellement de scandales », « Ils tuent le *campo* » « Ils veulent tuer les *puesteros* »[521].

*

* *

Que retenir de ces deux explorations sur la ruine ? La première invite à imaginer que la vie peut continuer avec la présence de ces ruines ; la seconde laisse plus dubitatif. Dans l'un, on a surtout évoqué des objets, des choses inanimées. Dans l'autre, on a fait allusion à un style de vie qui serait ruiné. Selon le regard que l'on pose dessus, la ruine est tantôt un objet, tantôt un agencement de choses, tantôt un spectacle, tantôt une expérience tout entière. Un mot de clarification seulement. J'ai employé plus tôt, comme synonyme, mais toujours à dessein, les termes déchets ou rebuts. Il me semble que les déchets ou les rebuts ne sont pas des ruines. Ce qui ne les empêche en rien de devenir une ruine. Toutefois, le déchet et le rebut ont vocation à être occultés et détruits, quand la ruine demeure parce qu'elle est un signe. Le déchet et le rebut sont des souillures qu'il faut refouler. La ruine s'expose, car elle participe de l'action. Les sections qui précèdent ont suffisamment insisté sur le quotidien et la présence discrète des hydrocarbures à travers des objets qui sont réappropriés ou non dans les pratiques routinières du *puesto*. Chacun de ces objets détient aussi cette force évocatrice qui laisse penser qu'ils sont plus que ce qu'ils sont. Lorsque le regard se pose sur le baril transformé en grenier à grain pour la volaille ou en abreuvoir pour les bêtes, c'est-à-dire sur le baril quotidianisé, le *puestero* ne ressuscite-t-il pas, en même temps, les matières huileuses et grasses des hydrocarbures qui en tapissaient jadis les parois, contrastant ainsi avec le caractère aqueux ou granuleux de son utilisation présente ? Nul doute que ce qui a pu être pris comme le dépôt d'un déchet autrefois, un signe de mépris, a, avec le temps, acquis une dimension fonctionnelle transparente. Mais parfois, la charge destructrice de ces objets mondanisés, de ces objets provenant du monde du gaz et du pétrole déstructure durablement la vie dans le *puesto*, et alors ils sont énumérés dans ces listes-ruines de Scott comme autant de fléaux.

[521] Carnet de terrain, *puestera*, Mendoza, 2019. Original : Trad. « Hemos sufrido mucho, muy mucho » ; « Tanto atropello! », « Están matando al campo », « Quieren matar a los puesteros ».

Conclusions. Vers l'inquiétude : le risque de la déprise et de l'emprise

Les prises sensibles traduisent l'existence d'un mode d'action qui réside dans la quiétude. Tant que les individus mènent leurs actions ordinaires, et particulièrement celles qui leur tiennent à cœur et sans entraves, les mondes de la vie quotidienne sont, en quelque sorte, transparents. Tout y est à sa place et les rapprochements nécessaires au maintien de la familiarité ne souffrent d'aucune discussion. Le déploiement dans le monde de la vie quotidienne des hydrocarbures non conventionnels, et peut-être de n'importe quelle forme d'extractivisme, s'accompagne de la rupture de cette quiétude et de l'émergence d'une angoisse fondamentale quant à l'état du monde. Là où les individus avaient prise et étaient pris, ils se trouvent maintenant déliés et sans attaches, ou liés par des attachements réifiés ou, au mieux, par des atatchements affaiblis. Ce premier mouvement pourrait être caractérisé comme une déprise, c'est-à-dire un assaut de réflexivité, lorsque l'individu est confronté à la non-adéquation de ses gestes et de ses cognitions à l'action qu'il entreprend en même temps que surgit un affect non identifié. La logique de la déprise traduit une sorte d'escapisme du monde qui n'augure rien de bon. Les micro-altérations dans les formes et dans les substances qui composent la prise sensible excitent cette réflexivité. Plus tard, la logique de la déprise peut gagner en intensité et se convertir en une logique de l'emprise. Cette fois, il s'agit de souligner comment le déploiement techno-industriel est capable de fonder des formes d'attachements au monde qui, selon les militants, traduisent une domination et donc la réduction de l'autonomie des individus. Ceux-ci, disent les militants, croient être libres en consommant et en s'appropriant l'espace public, mais seraient — dans une tradition critique et émancipatrice — les jouets d'une illusion produite par le système techno-industriel des hydrocarbures. Ce sont donc ces deux logiques, celle de la déprise et de l'emprise, qui ouvrent la voie à de nouveaux modes d'engagement plus polémiques. Il faut donc maintenant explorer les deux autres modes d'engagement, plus classiques, dans lesquels s'insèrent les militants et où les aspects du proche sont refoulés.

CHAPITRE 9. Un mode d'engagement de l'opportun

Je voudrais maintenant faire référence à un second mode d'engagement : le mode de l'opportun. L'analyse de celui-ci s'appuie principalement sur la littérature politiste qui s'est développée en réaction aux deux autres modèles qui dominent l'analyse des mouvements sociaux jusque dans les années 1980, à savoir les théories des foules et des masses d'une part, et la sociologie tourainienne de l'action d'autre part. Au moment de répondre aux questions du comment agir ? Que font les collectifs militants quand ils décident d'agir ? Que disent les modes d'action de ces mobilisations ? En somme, quelles formes prend l'action collective dans la controverse argentine autour de la fracturation hydraulique ? Les outils et les concepts développés par cette sociologie sont d'un précieux secours. Par ailleurs, nettement marquées par un tropisme stratégiste, ces approches coïncident relativement bien avec l'architecture des modes d'engagement ébauchée dans la première partie. En quittant le mode du « sel de la vie », les militants pénètrent dans une zone où l'incertitude domine et génère de l'inquiétude quant au cours des actions ordinaires et à la pérennité du monde de la vie quotidienne. C'est pour résorber l'angoisse qui surgit de cette situation problématique que certains individus se font militants, se rassemblent et mènent des actions collectives, plus ou moins visibles dans l'espace public. Ce mode de l'opportun se dessine à l'aide de coups et de contre-coups tactiques cherchant à tester les forces des acteurs en présence. C'est pourquoi il a été classé du côté du pôle tactique dans le schéma des modes d'engagement. Dans le cadre de ce chapitre, je recenserai quelques modalités d'actions observées ou rapportées par les militants en distinguant deux répertoires tactiques principaux : l'un orienté vers la conscientisation (9.1), l'autre faisant appel au droit (9.2)[522]. Une troisième section proposera une analytique succincte de ces répertoires tactiques (9.3).

9.1. Des actions collectives orientées vers la « conscientisation »

La majorité des actions mise en œuvre par les organisations militantes, de façon indépendante ou en coordination avec d'autres groupes, sont toutes, peu ou prou, inspirées par une visée éducative de partage du savoir, dans la lignée des travaux de Paolo Freire[523]. Quand ils ne citent pas directement le pédagogue brésilien, ils insistent sur l'importance de l'éducation, de la nécessité de « conscientiser » leurs camarades et leurs compatriotes, de faire passer le savoir dans les sphères sociales qui en sont dépourvues. C'est pourquoi les modes d'action sont d'abord tournés vers la volonté de constituer une communauté épistémique à travers la recherche d'informations, puis la diffusion et la dévolution de celles-ci à d'autres dans des espaces populaires (écoles, bibliothèques populaires, places publiques, etc.). En complément de cette action pédagogique directe, il en est une autre, plus discrète qui se fond

[522] Pour un bilan sur les usages du droit dans les protestations : Eric Agrikoliansky, « Les usages protestataires du droit », in *Penser les mouvements sociaux*, éd. par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, Recherches (Paris: La Découverte, 2010), 225-43.
[523] Paolo Freire, *Pédagogie des opprimés*, Petite collection Maspéro (Paris : La Découverte, 1982).

dans d'autres formes d'expression. L'information des militants se peint et se chante en certaines occasions. Il s'agira donc de s'attarder sur cette modalité dans un second temps. Ensuite, le savoir ne se produit pas toujours dans des situations apaisées. La violence, le heurt, l'action directe permettent aussi, dans une certaine mesure, d'accumuler du savoir. Certains lieux comme les bureaux des pétrolières ou les bâtiments du gouvernement et de ses représentants, mais aussi les plateformes pétrolières sont des cibles de choix. Aussi, le troisième paragraphe est consacré à la discussion de ces *escraches* (dénonciation publique d'une personnalité), *toma de pozos* (prise de puits) et *piquetes* (barrage, blocage). Enfin, un dernier levier de cette « conscientisation », le *toxytour* comme modalité de l'attestation en première personne du déploiement des hydrocarbures, sera évoqué dans un quatrième paragraphe.

9.1.1. S'informer, former, diffuser : la constitution d'une communauté épistémique

La mobilisation contre la fracturation hydraulique en Argentine souffre dans un premier temps d'un déficit de connaissance et d'un accès difficile à l'information relative à cette nouvelle technologie. La plupart des informations sont en langue anglaise, langue rarement maîtrisée par les militants pour des raisons d'appétence ou de rejet idéologique d'une langue impérialiste. De plus, la littérature espagnole sur la thématique fait figure de parent pauvre. Toutefois, à mesure que se développe la contestation contre le *fracking* à travers le monde, particulièrement en Espagne et finalement dans la proximité immédiate du centre de la province de Neuquén et dans l'Alto Valle du río Negro, les informations commencent à se faire moins éparses.

À l'occasion d'une réunion de la Red Jarilla, une association cherchant à promouvoir la conservation et l'utilisation des plantes de Patagonie, le processus d'organisation se complexifie. D'une part, des assemblées d'autoconvoqués, comme l'Asamblea Permanente del Comahue por el Agua (APCA), se montent pour défendre « l'eau et la vie », suivies quelques années plus tard par la Multisectorial contra la Hidrofractura (Multisectorial). D'autre part, les individus qui participent de ces espaces multiplient l'organisation de *charlas informativas*, des réunions qui cherchent à sensibiliser et conscientiser la population à travers des présentations didactiques ou en invitant des personnalités de toutes les spécialités capables de parler sur ce thème. Aux côtés des environnementalistes comme Javier Rodriguez Pardo — l'une des figures emblématiques de la lutte contre le nucléaire et la mine à ciel ouvert en Patagonie — on retrouve des sociologues comme Maristella Svampa renommée pour ses travaux sur les *piqueteros* et les mouvements éco-territoriaux, Enrique Viale à la tête d'une association de juristes environnementalistes, Roberto Ochandio, un ancien ingénieur pétrolier, des référents des peuples indigènes, mais aussi, progressivement, les riverains affectés par les exploitations d'hydrocarbures non conventionnels qui ne cessent de s'étendre dans les premières années de la décennie. Les *charlas*, organisées souvent à peu de frais grâce aux prêts consentis par certaines organisations syndicales ou par les bibliothèques de quartier, sont aussi l'occasion de diffuser une série de documentaires et de films qui structurent

durablement les représentations des militants sur la fracturation hydraulique : les deux films de Josh Fox, *Gasland* et *The Sky is Pink*[524], mais aussi *Promised Land* de Gus Van Sant[525]. D'autres réalisations locales s'ajoutent par la suite au répertoire cinématographique des militants : *Río Impetuoso* de Matías Estévez[526], *La Guerra del fracking* de Pino Solanas[527] ou encore *Terre de Schiste*, réalisé par Grégory Lassalle et Les Amis de la Terre[528].

En même temps que les connaissances s'affinent, ou se rigidifient dans certains positionnements, les actions des groupes mobilisés investissent plus directement l'espace public avec des manifestations, la rédaction et la distribution de tracts imprimés avec le soutien des presses locales parfois (surtout à Mendoza) les jours de marché et dans les foires artisanales, la publication de communiqués pour faire contrepoint aux médias de masse qui ne leur donnent que rarement la parole, l'intervention dans les fêtes nationales et locales, la réalisation d'événements artistiques et notamment la peinture de fresques murales, etc. En effet, pour certains militants la tâche d'érudition et de compréhension ne peut se suffire à elle-même et cet élan vers la connaissance n'a de sens que s'il entraîne dans son mouvement toute la société :

> 148. « […] mais le fait d'aller, d'informer, d'aller vers les médias sont de l'ordre du politique qui, d'une certaine manière, construisent, construisent, construisent un, euh, un collectif, un sentiment, n'est-ce pas ? un sentiment collectif. Un concept aussi, une façon de se positionner aussi, non ? Je veux dire, c'est préférable que de ne rien faire, n'est-ce pas ? Je veux dire, je pense que nous pensons que la lutte est dans la rue. Elle n'est pas à la législature, parce que, tu vois, à la législature, nous sommes en minorité […]. Donc, en réalité, les principales luttes se déroulent dans les rues. Avec les mobilisations, avec les tracts, avec les informations à la, à la société, tu comprends ? Il y a pas beaucoup de progrès, mais... mais il n'y a pas d'autre voie. » (AL, enseignante retraitée, Neuquén, 2018)

Alors que le réseau militant se diversifie et s'enrichit de nouvelles compétences, la tribune s'élargit. Plusieurs médias digitaux sont mis à profit pour diffuser la littérature pertinente pour les militants : *8300.com* et *Cartago TV* dans la province de Neuquén notamment, *ExplicitoOnline* et *Piramide Informativa* à un niveau national. Alors que la controverse autour du *fracking* attire l'attention des universitaires, des revues ou des numéros de revues sont consacrées à la question sont publiées (*Fractura Expuesta* de l'Observatorio Petrolero Sur ; *Sin Pelos en la Lengua* dans le département de Malargüe) ainsi que des livres (*20 mitos y realidades del fracking*[529]), et parfois des productions directement militantes comme le libre de l'APCA : *A un año de lucha*[530] ou encore des blogs. Le livre de l'APCA (et le blog de l'organisation) rassemble différents communiqués, tracts et appels à la mobilisation, des comptes-rendus ainsi que quelques coupures de presses régionales en plus d'autres écrits militants. La mise en page est sommaire et le texte suit une trame

[524] Josh Fox, *Gasland*, Documentaire, 2010; Josh Fox, *The Sky Is Pink*, Documentaire, 2012; La deuxième partie de Gasland n'a jamais été mentionnée par les militants : Josh Fox, *Gasland II*, Documentaire, 2013.
[525] Gus Van Sant, *Promised Land* (Focus Features, 2012).
[526] Estévez, *Rio Impetuoso - Hidrofractura*.
[527] Solanas, *La guerra del fracking*.
[528] Grégory Lassalle, *Terres de schiste*, 16/9, 2014, www.terresdeschiste.fr.
[529] Bertinat et al., *20 mitos y realidades del fracking*.
[530] APCA, *Un año de lucha* (Fisque Menuco : Kuruf, 2013).

chronologique sans portée programmatique. En somme, il ne s'agit pas d'un manifeste militant, mais simplement de la mise par écrit de quelques-uns des jalons de la lutte lors de l'année 2012-2013.

Une grande partie de l'activité militante consiste à s'informer, former et diffuser les connaissances acquises par divers moyens et, ce faisant, à fonder une communauté épistémique qui partage les mêmes références académiques, cinématographiques et factuelles. Toutefois, il existe d'autres modes d'action plus ciblés sur certains points précis de la controverse.

9.1.2. Une tentative d'internationalisation : la campagne Auca Mahuida Libre de Petróleo

Au début de l'année 2013, les militants commencent à structurer un axe de la protestation autour de la défense de l'aire naturelle protégée d'Auca Mahuida, un parc provincial couvrant une superficie d'environ 80 000 hectares dans le département d'Añelo, dans la province de Neuquén[531]. Instaurée en 1996, elle constitue un réservoir de la biodiversité pour la faune et la flore de la steppe patagonique. En effet, Auca Mahuida est un refuge pour pléthore d'espèces endémiques (pumas, renards, chats sauvages, lièvres de Patagonie, *çoyke*, *guanacos*, condors, etc.). En sus de cette écologie de la préservation, elle abrite aussi le Cerro Auca Mahuida, un site d'importance pour les populations mapuce et les *puesteros* de la zone, mais aussi d'intérêt archéologique en raison de la présence de restes humains et de peintures rupestres. Pour les premières, la montagne représente l'un des derniers foyers de la résistance mapuce contre les forces de l'armée argentine à la fin du XIX^{e} siècle. Il s'agit d'un lieu de mémoire, un cimetière, qui ne peut souffrir d'être perturbé et transformé par la recherche ou l'exploitation de ressources fossiles. Un référent mapuce rappelle ainsi le sacrifice de ses ancêtres et la nécessité de prolonger leur combat, en commençant par la défense de l'intégrité du lieu où ils se sont donnés la mort :

> 149. « Parce que plus tard, l'État argentin a rompu tous les traités et à propos d'Auca Mahuida, où se trouve Total maintenant, les Mapuce s'y sont réfugiés lorsque les, les Argentins n'ont plus respecté leur parole. Et on l'appelle Auca Mahuida parce que c'était le dernier *wigka xawun*, la rencontre de la rébellion. Car là, les Mapuce ont dit qu'ils ne tiendraient pas leur parole et qu'ils se battraient jusqu'à la mort. Et... et les gens qui étaient coincés là-haut, là-bas, tous les hommes se sont battus jusqu'à la mort, les femmes se sont jetées des falaises. Nous sommes donc les héritiers de cette histoire. De tous ces gens qui sont morts pour que nous soyons ici, à défendre la vie. Nous en sommes les continuateurs. Nous nous battons donc pour eux, mais aussi pour ceux qui viennent après : les filles, les garçons, nos enfants, parce que nous voulons leur donner un avenir décent. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Au début de l'année 2013, en effet, plusieurs travailleurs de la Dirección de Areas Naturales Protegidas (DANP) rendent public, au cours de *charlas* et d'un *toxytour* dans la

[531] Une carte de cette aire naturelle protégée avec les exploitations d'hydrocarbures dans son enceinte a été ajoutée à l'annexe cartographique (en page 537) ainsi que la déclaration relative à la protection de cette aire naturelle de plusieurs organisations dans l'annexe sur les déclarations et communiqués militants (en page 548).

zone, les projets de certaines entreprises de procéder à des perforations non conventionnelles dans l'enceinte du parc avec l'aval du pouvoir provincial. Il convient de préciser que certaines exploitations d'hydrocarbures sont antérieures à la création du parc en 1996, et que celui-ci est divisé en trois zones permettant le développement de certaines activités industrielles, dont l'extraction d'hydrocarbures. De fait, au début des années 2010, la DANP dénombre environ 70 puits dans les limites du parc. Mais ce sont les tentatives de Shell et de Total Austral de perforer des puits non conventionnels dans des zones encore épargnées (la concession Pampa Las Yeguas II pour la pétrolière française), qui déclenchent le lancement de la campagne « *Auca Mahuida Libre de Petróleo* »[532]. La campagne se concentre d'une part sur l'exigence de la mise en place d'un cadre légal plus rigoureux et plus protecteur en faveur de ces aires protégées, qui ne représentent que 2 % de la superficie provinciale, et prenant en compte notamment le plan de gestion du parc publié en 2000, mais jamais mis en œuvre. D'autre part, elle sert à dénoncer les vices de procédures qui ont permis à certaines pétrolières, dont Total Austral, de perforer des puits malgré un avis négatif des techniciens de la DANP[533]. En outre, les techniciens et les ingénieurs de la DANP justifient cette campagne par un souci déontologique, en raison d'un principe de responsabilité à l'égard de l'environnement (de la biodiversité) tout en ayant conscience des paradoxes auxquels ils sont confrontés dans leurs pratiques. En effet, les décisions politiques ont tendance à primer sur les impératifs de la conservation environnementale.

> 150. « Et nous, en tant que techniciens, qui essayons de préserver la biodiversité... Tu vois comment c'est... D'un côté, c'est ce euh... des lois qui protègent cette partie du territoire et de l'autre euh... des permis pour faire n'importe quelle barbarie sur le même territoire que tu veux protéger. Tu comprends ? C'est un peu effrayant, c'est une sorte d'abandon, d'abandon institutionnel [...]. Dans ce cas particulier qu'est Auca Mahuida, il y a des lois [elle insiste], il y a des lois qui n'ont pas été respectées d'une manière ou d'une autre. C'est ce que nous disons. Au-delà des subjectivités. C'est concret que ce type d'activité, comme d'autres activités conventionnelles, va à l'encontre de l'objectif de conservation de cette zone protégée. Une zone protégée qui a été fondée par décret, qui plus tard, dans le cadre d'une loi, a reçu des objectifs de conservation très différents ah... que les activités qui se déroulent à l'intérieur. Donc, c'est ce que nous dénonçons tout le temps. Si nous créons une zone protégée, alors nous devons la prendre en charge, nous devons répondre à certaines questions afin que cette zone protégée puisse remplir les objectifs pour lesquels elle a été créée. À quoi bon ? Pourquoi créer des zones protégées ? Supprimez-les alors ! Mais ils les suppriment pas non plus. Désaffecter un parc, c'est comme le remettre, remettre le territoire aux compagnies pétrolières, aux mains des industries extractives, bien sûr ! [...] Alors, c'est fort, tu comprends ? C'est assez... et c'est frustrant pour nous, en tant que techniciens, très frustrant chaque fois qu'un puits est foré à l'intérieur d'Auca Mahuida. C'est très frustrant. [...] Nous avons une responsabilité en tant que techniciens de la province. Nous sommes payés pour gérer et conserver. » (AM, ingénieure, Neuquén, 2018)

Par ailleurs, l'ONG internationale française Les Amis de la Terre soutient la campagne, car elle y voit l'occasion d'écorner les stratégies de *greenwashing* de la pétrolière

[532] Le site consacré à la campagne n'existe plus : aucalibredepetróleo.
[533] Trabajadores de Areas Naturales Protegidas, « Declaración de la Jornada en Defensa del Área Natural Protegida Auca Mahuida », 25 mars 2013, https://opsur.org.ar/2013/03/25/jornada-en-defensa-del-area-natural-protegida-auca-mahuida/.

française. À cet effet, elle nomine Total à sa cérémonie des prix Pinocchio dans la catégorie « Un pour tous, tout pour moi » en 2013 et participe à la réalisation du documentaire *Terre de Schiste* de Grégory Lassalle, exposant la situation des hydrocarbures non conventionnels dans la région[534]. C'est aussi grâce à l'intervention des Amis de la Terre que certains fonctionnaires de la DANP ont pu se rendre à l'assemblée des actionnaires de Total en 2014 pour interpeller directement la société. En d'autres termes, la mobilisation contre la fracturation hydraulique en Argentine a tenté, un temps, de diversifier son répertoire en passant par des actions de plaidoyers, c'est-à-dire en invitant un tiers à plaider sa cause, et ce dans le cadre d'une division internationale du travail militant[535].

En conclusion, plusieurs facteurs concourent à faire de cette aire naturelle un outil dans la contestation : la biodiversité qu'elle abrite, l'importance culturelle qu'elle revêt pour certaines populations, le potentiel d'internationalisation de la lutte en raison de la présence de pétrolières étrangères dont Total Austral. Néanmoins, la campagne *« Auca Mahuida Libre de Petróleo* » n'a eu que des effets marginaux. Si le nombre de puits n'a que peu augmenté depuis 2014, c'est principalement en raison des résultats infructueux des perforations exploratoires dans la zone et non pas en raison d'une quelconque réussite militante.

9.1.3. Peindre et chanter

Le répertoire militant ne se résume pas à ces actions conventionnelles. Tout un rameau des modes d'action passe par une stylisation de la lutte et une mobilisation de formes artistiques. À Mendoza, particulièrement, presque chaque mobilisation est l'occasion d'organiser un atelier pour peindre des *gotitas de agua* (gouttes d'eau) sur des cartons, avec une peinture bleu ciel, qui servent d'étendard personnel et souligne l'attachement à la *cultura del agua*. Dans la province, certains artistes se sont regroupés autour du mouvement Artistas contra el *fracking* (artistes contre le *fracking*). Les festivals et fêtes qui scandent les moments importants de l'année sont également l'occasion de toucher un public plus large comme le raconte un militant neuquino.

> 151. « Puis, au moment de toutes les fêtes nationales, provinciales et municipales [...], on a fait une intervention, d'abord on distribuait des tracts […]. León Gieco, un artiste […] un chanteur protestataire des origines du rock national, comme on l'appelle ici [...] venait à Cinco Saltos [...] Et bien sûr, toi tu interpelles León Gieco avant de monter sur scène : "Che, León, nous sommes en plein combat pour l'eau et la vie contre le *fracking*. Prends la banderole de l'APCA, et tu la sors d'accord ? — Oui, oui, oui, oui". Et comme ça tu diffuses la lutte... » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

Il est difficile de présenter un tableau complet de la diversité de ces pratiques esthétiques qui servent d'appui à la lutte contre le *fracking* en Argentine. Aussi, ce paragraphe

[534] Lassalle, *Terres de schiste*.
[535] Sur cette question des mobilisations transnationales qui ne sont qu'effleurées ici : Sydney Tarrow, « La contestation transnationale », *Cultures & Conflits*, nº 38-39 (2000); Johanna Siméant, « La transnationalisation de l'action collective », in *Penser les mouvements sociaux*, éd. par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, Recherches (Paris: La Découverte, 2010), 121-44.

se contente d'explorer deux modalités de ce répertoire, le muralisme et la poésie, afin de recenser quelques thèmes récurrents de ce répertoire artiste.

La sémiologie du fracking dans le muralisme naïf

L'une des expressions les plus répandues est celle de la peinture murale. C'est ici la sémiologie de ces œuvres qui intéresse l'analyse.

Figure 7: Fresque antifracking, San Carlos, Mendoza

Le mural de San Carlos est peint sur les murs du terminal de bus qui relie cette ville semi-rurale au reste du Valle de Uco et de la province (Figure 7). Gare routière et donc lieu de passage où l'on ne s'attarde guère, on y monte, on y descend et l'on y perd ses pas, le mural n'en attire pas moins l'oeil. Le terminal est aussi l'endroit où tous passent puisque la petite ville ne peut offrir qu'un nombre limité de services. L'emplacement n'est pas donc pas anodin. Sans vouloir y prêter attention, les yeux ennuyés d'un passager dans un car ou attendant sa correspondance peuvent tomber dessus. Lieu d'attente par excellence, la gare est aussi, d'une certaine manière un endroit propice à la réflexion. La composition est divisée en deux par une tour de *fracking* noire, posée sur une petite butte marron, tirant sur le gris. Une ligne verticale et épaisse pénètre dans le sol en le fracturant, comme en attestent les zébrures qui sortent du tronc central et s'affinent à mesure qu'elles se ramifient. La fracturation disparaît un temps derrière un crâne, rieur, symbole de ce qu'elles apportent. La tour de perforation se détache sur un arrière-fond composé d'un nuage de poussière gris comme une terre que l'on a remuée tandis que, un peu plus haut, une lumière rougeoyante et menaçante auréole la scène. À gauche, une foule émerge de cette brume. Les individus, en file indienne, sont aussi sinistres que l'endroit qu'ils quittent : la suie a recouvert leurs vêtements, ils portent des masques à gaz comme pour ne pas respirer les vapeurs toxiques qui émanent sans doute de la tour et ils portent des valises. L'œuvre représente un peuple — hommes, femmes, enfants et vieillards — en fuite, marchant sur des robinets qui crachent du feu à la place de l'eau. À droite de la tour, les poings colorés, comme pour représenter une diversité ou une totalité, émergent à la surface d'une eau vigoureuse qui s'écoule vers des montagnes andines. Les poings serrés indiquent le défi lancé à la tour qui continue son trajet sous-terrain et perce

une montagne à l'autre bout de la fresque. Un soleil radieux surplombe néanmoins cette partie de la peinture comme un signe d'espoir.

Figure 8: Fresque anti-fracking, Centenario, Neuquén

À Centenario, province de Neuquén, la fresque puise dans une diversité de registres (Figure 8). La moitié gauche de la fresque est dominée par des scènes du quotidien et des paysages de la région. Une portion de steppe sur laquelle pousse une *jarilla* (buisson épineux) semble dans un premier temps inquiétante. L'arbuste est presque nu et ce qui ressemble à un crâne blanchi d'un animal est posé contre un rocher. Une main squelettique s'échappe de ce même roc. Pourtant, on devine aussi des feuilles qui poussent sous le couvert de cet amoncellement d'os, comme pour indiquer que, dans la steppe, la vie rejaillit de ses restes. Cette scène est bordée par des étendues d'eau, peut-être les lacs artificiels de la région ou les fleuves Neuquén ou Limay. Çà et là, sont figurés des êtres humains dont seules les parties supérieures émergent de l'eau, puis un poing levé, encore une fois, et une forme plus ambivalente qui semble émerger de la terre. Cette figure partage ses racines avec des éléments qui ressemblent à des végétaux. Un peu plus loin sur une bande verticale, un *chacarero*, couronné par une haie de peuplier, porte dans ses bras sa collecte de pommes et de poires. À l'arrière-fond, les Andes commencent à s'élever. Ses pics sont coiffés de glaciers qui, au moment de la fonte estivale, se transforment en fleuve qui s'écoule vers le premier plan. L'autre moitié de la fresque est dominée par un conflit. Des hommes sans distinction, armés de matraque et habillés en noir, s'opposent à une foule plus hétérogène. L'un d'entre eux conduit un engin de chantier et s'applique à déraciner un *araucaria*, tandis qu'un autre s'élance pour calmer les ardeurs des opposants. Le troisième homme garde un robinet duquel s'écoule une goutte d'eau potable. La foule bigarrée se compose de Mapuce, reconnaissables au *xarilogko* (une pièce de tissu portée autour du front comme signe d'identité) qu'ils portent autour du front et d'autres individus moins identifiables qui seraient des habitants ou des citoyens. Ensemble, ils brandissent un drapeau sur lequel est représenté une tour de pétrole de perforation. La fracturation hydraulique, encore une fois reconnaissable à ces éclairs qui zèbrent le sous-sol ont déjà semé la mort. Les hydrocarbures ainsi libérés se déversent et remplissent une jauge symbolisée par une goutte d'eau dont la moitié haute est encore bleue. À la différence des autres, le mural de Centenario ne se contente pas d'évoquer seulement le *fracking*. Si, ici encore, la tour de pétrole peinte sur le drapeau sépare la scène en deux, les agresseurs représentent plus que le monde des hydrocarbures, ils sont l'extractivisme. L'homme sur son bulldozer qui renverse l'*araucaria*, par exemple, renvoie aux controverses

autour du déboisement, de l'exploitation forestière et des polémiques autour de la gestion des parcs nationaux.

Ces fresques empruntent leurs éléments picturaux et sémantiques à un même fond que, avec toutes les précautions nécessaires, on pourrait qualifier de « muralisme naïf ». Du muralisme, on retrouve évidemment le mur extérieur, celui de l'espace public. Cette paroi devient le support d'un art populaire (*arte popular*), d'un art de rue (*arte callejera*) souvent solidaire des combats sociaux et socio-environnementaux en Argentine. En raison des grands supports impliqués par la pratique, et de son caractère militant, ces fresques impliquent un effort collectif. Il faut demander les autorisations aux municipalités pour peindre le mur et éventuellement en choisir un suffisamment exposé pour servir de tribune. Une fois les autorisations obtenues, il faut mettre en place un événement pour susciter l'engagement des militants comme des badauds. Les fresques sont souvent réalisées à la marge d'une mobilisation plus générale. En amont, il faut avoir préparé la surface et décider du message général et des scènes qui serviront à l'illustrer. L'art mural, en tant qu'art de rue populaire, qu'art exposé à la vue de tous, ne peut être une représentation chargée de détail. D'abord parce que son objectif est de se rendre présent, visible de loin. La fresque doit être compréhensible depuis l'autre côté de la rue. Elle doit aussi permettre de se rassembler autour d'elle en n'interdisant à personne de poser les yeux dessus. Ensuite, parce qu'il doit parler avec des symboles et des événements partagés par la population et non faire référence à des motifs esthétiques pointus qui nécessitent des connaissances culturelles « de classe ». C'est pourquoi, le muralisme socio-environnemental anti-*fracking* argentin fait un usage calculé du style naïf. Le message d'abord, se veut simple quand il n'est pas simpliste. Bien souvent, les compositions suivent un schéma dichotomiste : avant/après le *fracking*, ici sans/là-bas avec le *fracking*. L'architecture graphique, par l'absence de fioriture et de détail, par l'usage de symboles partagés et attachants (l'eau et les montagnes de Mendoza dans celle de San Carlos ; les *regalia* mapuce dans celle de Centenario), souligne la posture de refus de l'usage de cette technique qui, à chaque fois, menace ces éléments. Dans l'optique du style naïf, la perspective et les proportions, parfois délibérément erronées, attirent l'œil sur les éléments centraux et structurants. À San Carlos, la tour est aussi haute que les Andes. À Centenario, la perspective est mieux maîtrisée, mais sur la moitié droite de la fresque seulement, où l'on distingue la muraille des Andes au fond et la lutte socio-environnementale à l'avant. Les proportions, quant à elles, montrent aussi cette instrumentalisation naïve. À San Carlos, les poings du peuple en lutte sont démesurés et contrastent fortement avec l'autre peuple qui fuit le nuage gris. Aussi grands que les montagnes, ces poings levés leur empruntent leur solidité et leur force. En effet, dans les murales, la force, et surtout la pugnacité des figurés, se mesure à la taille de l'élément. C'est particulièrement notable dans la fresque de Centenario où les bras et les têtes des militants sont hors proportion en comparaison des hommes en noirs, des hommes de main de l'extractivisme. La gamme chromatique et l'aspect caricatural des formes — les traits sont épais et les couleurs vives — servent aussi la mise en opposition des deux camps. Le sinistre et l'angoissant du monde des hydrocarbures est représenté par le noir et les lignes droites, sèches et dures. Elles cassent, elles brisent le reste de la composition à l'image des zébrures sur les murales de San Carlos et Centenario. À l'inverse, les scènes qui évoquent la lutte et le monde environnants épousent plus volontiers la courbe et l'arrondi, formes plus

douces. L'éventail de couleur est plus complexe et renvoie, en cela, à la diversité de ces mondes contre l'uniformité du noir et du gris de celui des hydrocarbures. Enfin, on note aussi des *excursus* imaginaires. Du côté du monde des hydrocarbures, à San Carlos, les robinets prennent feu, allusion à cette image du documentaire de Josh Fox, *Gasland*, qui a popularisé la lutte contre le *fracking* aux États-Unis et dans le monde. À Centenario, c'est un monde répressif qui privatise l'eau. De l'autre, encore à Centenario, on retrouve ces éléments qui mêlent humanité et nature, des *newen* peut-être : le poing émerge de l'eau, ce visage qui embrasse ce qui ressemble à une veine de la terre.

Les peintures murales permettent d'obtenir un sens instantané de la lutte. En proposant une vision duale, en mobilisant des symboles forts et reconnaissables par tous, elles invitent celui qui les contemple à choisir son camp presque immédiatement, le parti pris ne laissant, bien entendu, aucun doute sur le choix à faire : d'un côté l'agression, le feu et la mort ; de l'autre la résistance, l'eau et la vie. En cela, elles témoignent de la résistance en même temps qu'elles résument la controverse.

Plegaria por Cristina Linkopan

Pablo Cingolani

Ahora, hermana, estarás escuchando la música de todas las cascadas, los arroyos, los ríos
Ahora estarás celebrando al mar, recibiendo su ruido insondable dentro de ti, tan adentro
Dicen que cuando partimos, nos llenamos con cada uno de los sonidos del agua
Y que no hay temor, ni dolor, ni fin, porque volvemos al inicio, al agua primordial
Y el agua nos reconoce, y nos termina de sanar las heridas que traemos desde acá
De la vida, corta o larga eso no importa allí, porque todo es agua que cura
Y lava la maldad del mundo porque es la memoria de todas las aguas
Todas las sangres juntas y todos los espíritus de los que ya han partido antes
Hermanas y hermanos, compañeras y compañeros, la gente humilde y todos
Bendecidos por las caricias del agua, que es bella, pura y brilla como siempre brillará
El agua de las vertientes en la que vuelven, como la tuya, todas las almas de los que luchan.

Río Abajo, Bolivia, 17 de marzo de 2013

Vie et mort d'une martyre de la lutte

L'*excursus* sur la Mapu a permis de souligner le caractère incorporé du territoire, c'est-à-dire la façon dont le territoire et le corps font écho l'un à l'autre, comment ce que l'un ressent, l'autre le ressent à son tour. À cet égard, un corps illustre en particulier cette notion de corps-territoire (*cuerpo-territorio*), celui de Cristina Lincopan, *logko* du *lof* Gelay Ko, dans la province de Neuquén. Dans les discussions et au cours des entretiens, l'allusion à sa mort est récurrente comme il a déjà été souligné (en page 234). Mais dans l'optique qui est celle de cette partie, à savoir ce que font les militants quand ils agissent, il est question, maintenant, d'analyser une autre modalité de cette évocation : l'esthétisation de sa mort à travers l'oraison funèbre de Pablo Cingolani et le poème de Federico Soria[536].

L'oraison de Cingolani est structurée par la référence à l'eau et, en cela, elle rappelle la limite primordiale identifiée dans le premier récit et une notion de circularité. Comme dans le récit, l'auteur explore les variations de l'eau :

[536] Je m'appuie sur une version publiée dans APCA, *Un año de lucha* (Fisque Menuco : Kuruf, 2013), 47-48. La seconde source est le poème de : Federico Soria, « A CRISTINA LINCOPÁN (poema dedicado) », *Yo tampoco me callo* (blog), 13 août 2014, http://federico-soria.blogspot.com/2014/08/a-cristina-lincopan-poema-dedicado.html. N'ayant aucune compétence dans la traduction poétique il a semblé préférable de ne pas produire de traduction pour ces textes.

celle-ci est cascades (*cascadas*), ruisseaux (*arroyos*), fleuves et rivières (*ríos*) ou encore mer et océan *(mar*). L'eau est aussi ce qui débarrasse le monde de ses impuretés (*lava la maldad del mundo*). Elle est encore cet élément capable de réparer et de soigner (*termina de sanar ; todo es agua que cura*). L'eau guérit les corps meurtris par leur passage sur terre (*las heridas que traemos desde acá*). Ce pluralisme aqueux sert, cependant, un objectif différent de celui du récit. Quand le second tentait de faire reconnaître une diversité pour en marquer l'importance, le premier marie la limite de l'eau au concept de corps-territoire. Dans cette oraison, Lincopan n'est pas étrangère à l'eau, elle est l'eau, ou plutôt elle est devenue l'eau. D'abord placée en dehors de l'élément aquatique puisqu'elle l'écoute (*estarás escuchando* ; *recibiendo su ruido insondable*) elle ne tarde pas à en faire partie, à se confondre avec elle (*dentro de ti, tan adentro*). Par sa mort, elle rejoint cet élément de l'entour, elle ne fait plus qu'un avec lui. De là, le cycle de la vie se confond avec le cycle de l'eau (*Dicen que cuando partimos […] volvemos al inicio, al agua primordial*). L'eau est ainsi constituée comme l'alpha et l'oméga de la vie, et Cristina Lincopan avec elle. Cette association renvoie d'une part à une phrase attribuée à Lincopan (*Valorar el agua, lo más vital que tenemos. Si contaminan el agua, nadie podrá ser libre*) et d'autre part à ce slogan scandé en toute occasion par les militants « *El agua es (la) vida* ». Ce rapprochement peut aussi être compris comme une volonté de faire pièce à l'anthropocentrisme en abolissant la distinction entre un être humain et un élément naturel. Les composants de la Nature, n'étant plus différenciés des êtres humains, ils sont théoriquement mis hors de portée des fins utilitaires et instrumentales auxquelles on veut les soumettre dans la mesure où contrevenir à cette logique consisterait à assujettir l'humain lui-même, et même avec soi-même. Cet argument devient plus clair dans les derniers vers. C'est par l'eau, par la mémoire de l'eau (*la memoria de todas las aguas*), que nous faisons un, frères et sœurs, camarades, gens humbles et les autres. L'eau, puisqu'elle est l'élément dans lequel nous nous retrouvons tous, avant, maintenant, et après, est un commun qui ne souffre d'aucune réduction. D'un point de vue pratique, l'idée d'une mémoire de l'eau insiste plus précisément sur le fait que l'eau et son cycle permettent de se rappeler et d'anticiper. En sachant par où elle s'écoule, ou par où elle s'est écoulée, en lisant le paysage, on peut prévoir par où l'eau va courir aux prochaines pluies. En sachant quelles industries sont localisées sur le cours d'une rivière, on peut prévoir la présence des pollutions. Dans un autre registre, plus poétique, l'eau comme mémoire consiste à se rappeler des individus qui l'ont érigé en limite primordiale. Ainsi, le combat pour l'eau de Lincopan fait correspondre l'une à l'autre (*El agua de las vertientes en la que vuelven, como la tuya, todas las almas de los que luchan*). À chaque fois qu'un militant pose ses yeux sur une cascade, sur un ruisseau, sur un fleuve ou sur une rivière, sur la mer et l'océan, qu'il voit la chair de l'eau qui coule ou simplement son image sur un média, c'est aussi de Cristina dont il se rappelle.

Le poème de Federico Soria a une tonalité beaucoup plus idéologique. La mort de Cristina Lincopan devient le prétexte pour dénoncer un système de domination et d'aliénation. Il est divisé en trois parties composées de trois strophes introduites chacune par une anaphore différente permettant de situer le propos du paragraphe.

Les premières strophes commencent toutes par l'apostrophe « Victime » (*Víctima*), dont la puissance est renforcée, en castillan, par l'accent tonique sur la première voyelle. L'auteur rappelle ainsi l'intention du poème dans chacune des parties, une dédicace à une

camarade de lutte en même temps qu'une dénonciation du responsable : l'argent. Dans la première strophe, l'argent prend la forme de la société de consommation aveuglée par les intérêts du business (*negocio*). Toutefois, contrairement aux promesses modernes, cette société de la consommation n'est pas celle des biens et ce business ne produit pas des marchandises. Il produit des *maux* : la pollution (*contaminación*), la corruption (*corrupción*) et l'impunité (*impunidad*). Autrement dit, il souille l'ordre naturel et l'ordre politique. Dans la quatrième strophe, l'argent se manifeste par son excès et sa démesure (*que no reconoce ni admite límites*) dans la figure de l'avarice (*avaricia*). L'argent est, cette fois, plus directement associé au responsable de la mort présumée de Lincopan : ce noir du pétrole (*teñidos de negro*), qui tache du rouge du sang (*manchados de rojo*) tout ce qu'il touche. La septième strophe associe la cause médicale de la mort de Lincopan, une pathologie pulmonaire (*cancerígeno quiste anquilosado*) à la maladie plus sévère qui touche la société : ces poches qui ne désirent que d'être remplies d'argent (*las obnubiladas vistas gordas, tan gordas como los bolsillos*). Ces premières strophes permettent aussi de faire le lien, dans chaque partie, entre la seconde et la troisième. C'est elle qui lie l'ici de la lutte du Nous (*Acá seguimos nosotros*) et le là-bas, de la mort, qui est le sien (*Allá estás vos*).

Les secondes strophes désignent ainsi les ennemis de la lutte et servent à délimiter le collectif, le Nous et le Eux. Il y a d'abord l'adversaire sémantique, le Discours des dominants et de leurs médias (*discursos oficiales y operetas mediáticas*), qu'il faut désarmer en le démêlant (*desentramando*), en l'élucidant (*dilucidando*), c'est-à-dire en le dévoilant. Soria décrit ici tout un front de la lutte socio-environnementale, celui tourné vers les esprits et la conscientisation (*intentendo abrir conciencias entrampadas*). Il y a ensuite les Promesses : le progrès et le confort (*ilusión del progreso y el confort*), la richesse (*espejismos y espejitos de colores*) que font miroiter l'extractivisme et son lobby (*lobbystas a ultranza del vil petróleo*). Les troisièmes sont dédiées à Lincopan et puisent dans un registre similaire à celui de Cingolani. Soria délaisse un temps la dénonciation du capitalisme extractiviste pour explorer cette notion de corps-territoire et cette philosophie biocentrique. Lincopan n'est plus seulement dans l'eau, mais partout dans *Puel Mapu*, dans chaque coin du paysage (*cada rincón del paisaje/y en todos y en cada uno de sus componentes*). L'union avec la Nature est, en quelque sorte, radicalisée puisque Lincopan ne fusionne pas seulement avec l'eau, mais avec des volcans (*volcanes*) ou encore des forêts vierges (*bosques virgines*). Et, au-delà de la personnification des éléments naturels, ou de la « naturification » de la femme, Lincopan devient une force de la nature à l'égal des averses (*chubasco*), des chutes de neige (*nevazón*) ou des rafales (*ventolera*). Lincopan ne se « pétrifie » pas dans les éléments. Elle demeure vivante comme eux.

Comme chez Cingolani, Lincopan n'est pas un être qui se dissipe dans la Nature, mais bien une Nature qui demeure présente. Dans la sixième strophe, il indique qu'elle a rejoint les *huerquenes*, les *werken*, c'est-à-dire les porte-paroles des communautés mapuce, ceux qui transmettent la parole du *lof*, donc de la Mapu. Lincopan est ainsi rendue présente à tous, jour et nuit, et comme un prophète elle annonce délicatement (*susurrándonos al alma*) la bonne nouvelle : la victoire finale (*finalmente venceremos*). Ici, néanmoins, il y a une deuxième lecture possible. Soria, en écrivant, *finalmente venceremos*, fait allusion à l'expression

A Cristina Lincopan

Federico Soria

1

Víctima de un genocidio invisible
a los ojos de la sociedad de consumo,
motorizado por el redituable negocio
de la contaminación, la corrupción y la impunidad.

Acá seguimos nosotros,
desentramando la encerrona dialéctica
de discursos oficiales y operetas mediáticas,
enquistados en silogismos del teorema capitalista,
que tras quinientos y tantos años
de ininterrumpido despojo sistemático,
vamos poco a poco dilucidando,
de la mano de nuestros sabers ancestrales:
el lavado de cerebros es inversamente proporcional
al lavado de imágen corporativa
de empresas saqueadoras y gobiernos cipayos
y es directamente proporcional
al lavado de malhabidos activos financieros.

Allá estás vos,
formando parte de la puel-mapu
la tuya, la mía, la nuestra, la de todas y todos,
vos estás presente en cada rincón del paisaje
y en todos y cada uno de sus componentes:
los volcanes, los ríos, los lagos, los glaciares,
los mallines, los bosques virginales,
moldeados a puro chubasco, nevazón y ventolera,
con el mismo ímpetu que pusiste para defenderla
en completo anonimato y casi en soledad,
incluso hasta el momento de tu partida.

2

Víctima de la avaricia impúdica y exacerbada
que no reconoce ni admite límites,
la insaciable sed de billetes verdes
teñidos de negro y manchados de rojo.

Acá seguimos nosotros,
intentando abrir conciencias entrampadas
por la apócrifa ilusión del progreso y el confort
que sin más, condiciona el discernimiento
y hace ver espejismos y espejitos de colores
en medio de este desierto ideológico e intelectual
que representan las altas esferas del poder en Argentina.
Los espejismos y los colores de los espejitos
son tantos como la cantidad de papel moneda
que se va por la "letrina del colonizador"
y la de los entregadores locales.

Allá estás vos,
formando parte de los huerquenes
que cada amanecer y cada atardecer,
en cada lugar de esta maravillosa geografía,
en cada estrella de ese infinito firmamento,
verdaderos emisarios del cosmos sideral,
vienen a decirnos, susurrándonos al alma,
que a pesar de la desigual relación de fuerzas,
finalmente venceremos.

3

Víctima del cancerígeno quiste anquilosado
de las obnubiladas vistas gordas,
tan gordas como los bolsillos
que se regodean tras tu muerte

Acá seguimos nosotros,
resistiendo el embate cada vez más feroz
de lobbystas a ultranza del vil petróleo
que invierten exorbitantes sumas de vil metal
para dibujar la realidad y vender humo,
inventando una virtualidad de necesidades superfluas,
de la mano de la obsolescencia programada,
para justificar a toda costa y a cualquier costo
la imposición de un macabro plan devastador,
con leyes que se firman con balas de plomo
y otras muertes perpetradas con silenciador;
mientras arriba y a la derecha,
los verdaderos buitres (que no tocan fondo)
sobrevuelan vaca muerta.

Allá estás vos,
formamdo parte de los nehuenes,
eternos y ensoñadores guerreros ancestrales
que incansables cabalgan la interminable estepa,
con las puntas de sus lanzas brillando al sol,
portadores de aquel influjo irrefrenable
que a pesar de los pesares, nos enriquece el alma,
nos mantiene en pie y nos impulsa a seguir luchando.

Bariloche, 13/08/2014

mapuce *mariciwew* qui signifie, littéralement, « dix fois nous vaincrons » et généralement prononcé comme exhortation ou comme sentence. En entonnant ces mots, c'est une promesse qu'il formule face à l'adversité. Celui qui déclame ces mots accepte de souffrir des défaites tout en conservant la certitude qu'il vaincra. La neuvième strophe est une synthèse des deux précédentes. Lincopan est un *newen* parmi les autres, une force au sens propre puisqu'elle incarne des guerriers ancestraux (*guerreros ancestrales*) qui chevauchent dans la steppe *(cabalgan la interminable estepa*) pour inciter à la résistance (*nos mantiene en pie y nos impulsa a seguir luchando*).

9.1.4 Saboter : *escraches*, *toma de pozos* et *piquetes*

Une autre dimension du répertoire d'action militant consiste à « saboter »[537], c'est-à-dire à empêcher, à endiguer le cours normal de l'action. Deux de ces modalités sont régulièrement évoquées par les militants : l'*escrache* d'un côté, et les *piquetes* et *toma de pozos* de l'autre.

L'escrache comme tactique de dénonciation

Une modalité d'action privilégiée consiste en *escraches*. Dans la pratique protestataire latino-américaine, et argentine, l'*escrache* consiste en des dénonciations publiques et personnelles, réalisées sur la place publique, ou plus souvent devant les domiciles et les lieux de travail des individus sur lesquels on veut jeter l'opprobre. Les *escraches* sont généralement des manifestations tapageuses, afin d'attirer l'attention médiatique ou du voisinage, et combinent donc différents outils de la protestation : chants, slogans, banderoles, pancartes, théâtre de rue, peintures (tags) des routes d'accès ou des bâtiments, distribution de tracts, etc. Les *escraches* sont donc des modes d'action qui visent à localiser et identifier les responsables de situations sociales et politiques vécues comme difficiles ou indignes par certains secteurs de la population mobilisée.

En Argentine, les *escraches* ont surtout été employés pour dénoncer les individus ayant participé à la junte militaire du *Proceso de reorganización nacional* (1976-1983), dans les années 1980, avec un regain en 1995 à l'occasion des grâces octroyées par le président Carlos Menem à certains responsables de la dictature. La pratique de l'*escrache* connaît une

[537] Par l'usage du terme « saboter » je n'entends pas porter un jugement de valeur sur ces modes d'action. Il s'agit de reconnaître que les actions collectives décrites ici contreviennent au droit positif tel qu'il existait au moment de ces protestations. Pour le dire simplement, en l'état ces actions sont illégales bien souvent. Pour autant, cela ne signifie pas que le droit positif est, en soi, légitime ou moral. A bien des égards on peut discuter de la façon dont le droit est produit et sur quels rapports de pouvoir et de domination il s'appuie. *In fine*, j'ai choisi le terme « saboter » parce qu'il renvoie à une pratique militante ancienne déjà théorisée au début du XX^{e} siècle par l'anarchiste Emile Pouget dans *Le sabotage* (1912). Pour lui, c'est une pratique justement légitime et morale, quoique illégale, qui se justifie par son utilité dans l'endiguement du mouvement du capitalisme industriel. « Saboter » est, en fait, un des modes d'action collectif parmi les plus anciens du répertoire de contestation ouvrier.

seconde jeunesse à la suite de la crise de 2001 et de la perte de prestige historique de la classe politique argentine.

À Neuquén, et dans les villes de la province de Mendoza, les militants font un usage circonstancié des *escraches*. L'un des premiers évoqués par les militants a eu lieu lors de l'organisation du second « Cluster shale de Vaca Muerta », une conférence organisée à Neuquén capital en mai 2013 par la Fundación Alejandria, une ONG proche du MPN, le parti au pouvoir, dans l'Universidad Nacional del Comahue (UNCo). Cet événement rassemblent alors ingénieurs, édiles de villes plus ou moins importantes de la province comme de la Nation, financiers et autres individus et entreprises qui cherchent à développer les gisements de Vaca Muerta. Outre la symbolique du lieu, les militants se sont insurgés contre les accords contractés par certains doyens de l'UNCo et les pétrolières qui prévoyaient, dans les formations d'ingénierie pétrolière et d'ingénierie environnementale, des coopérations de recherches et des facilités pour l'insertion professionnelle. Le jour de cette messe pétrolière, les militants organisent un *escrache-zap*[538], avec un cortège funéraire en vue de dénoncer la soumission de l'académie aux intérêts économiques et financiers des pétrolières. Ce cortège visait directement certains personnels de l'université dont les photos sont placées à l'intérieur d'un cercueil.

> 152. « […] certains collègues ont fait une intervention comme s'il s'agissait d'un enterrement... Ils ont loué un corbillard, d'une vraie œuvre sociale, payé. Moi, je n'ai pas participé parce qu'ils me voyaient et directement ils me mettaient dehors, mais c'étaient des collègues qui travaillaient aussi à l'Université qui ont participé, mais qui se sont déguisés. De toute façon, ils les ont reconnues et leur ont rendu la vie impossible après. Ce qu'ils voulaient depuis le début, c'était garantir que je puisse continuer à fonctionner parce qu'il y avait des réunions de l la Commission, de nombreux documents sortaient de la Commission. Alors, j'allais pas me griller, m'exposer dans une action directe, pour moi ça n'avait pas de sens. Mais, c'était comme ça, un vrai corbillard avait été loué, avec un vrai cercueil, c'était un vrai enterrement. Imagine. Ils sont entrés dans l'Aula Magna avec le visage du recteur du moment. Il y avait des photos du recteur dans le cercueil. C'était formidable, formidable. Ils les ont évidemment menacés, ils les ont emmenés à la police, avec tout... Et ils ont porté plainte. Ceux qu'ils ont reconnus ont été signalés. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

Cette action, inattendue et symbolique puisqu'elle joue sur la présence de la mort dans un mouvement qui prétend constamment défendre la vie, a donc pour objectif d'arrêter l'action, d'ouvrir un espace de latence dans la conférence du cluster shale. On comprend aussi que la location d'un corbillard et d'un cercueil nécessite un certain degré d'organisation et de centralisation des ressources (humaines et économiques, mais aussi logistiques), ainsi qu'une

---

[538] J'ai accolé le mot « zap » à escrache dans la mesure où l'action présentée en suivant mêle deux modalités de la pratique militante développées dans divers contextes historiques. Le zap se caractérise comme une action éclair fondée sur le principe d'une désobéissance civile. Son objectif principal est de détendre la trame quotidienne, de faire survenir un évément suffisamment spectaculaire pour suspendre le cours des actions ordinaires. Il se combine souvent avec une pratique de dénonciation publique comme pour l'*escrache*. Celui-ci dans son acception restreinte ne contient pas cette idée ou cette apparence de « spontanéité » (les zap ne le sont pas non plus, ils sont extrêmement planifiés). Pour un usage de cette modalité d'action, on peut consulter : Victoire Patouillard, « Une colère politique. L'usage du corps dans une situation exceptionnelle : le ZAP d'Act-up Paris », *Sociétés Contemporaines* 31, nº 1 (1998): 15-36, https://doi.org/10.3406/socco.1998.1769. Ou encore: Christophe Broqua et Olivier Fillieule, « Act up ou les raisons de la colère », in *Emotions... Mobilisation!*, par Christophe Traïni, Sociétés en mouvement (Paris: Presses de Sciences Po, 2009), 141-67.

appréciation tactique de la situation. Le militant interrogé précise que lui, et d'autres n'y ont pas participé en raison des positions qu'ils occupent dans certaines commissions de l'Université. À une époque où l'UNCo se rapproche du secteur pétrolier, les activistes ont dû réaliser des arbitrages dans leur participation afin que les trajectoires professionnelles et militantes n'entrent pas en collision.

Un autre usage de l'*escrache* consistait à organiser des actions devant les sièges des entreprises dans Neuquén capital, principalement ceux d'Apache, YPF et Chevron. Cette dernière est d'ailleurs visée plusieurs années d'affilée à l'occasion du *Día Anti-Chevron*, le 21 mai, initiée par une association, Unión de Afectados por Texaco, en 2014[539].

> 153. « Hem... enfin, je veux dire enfin et nous avons fait des *escraches*, c'est comme faire une dénonciation publique dans la rue hem... les médias envers une personnalité, ou envers une entreprise, ou envers une personne que les médias pour différentes raisons ont protégée d'une certaine manière ou au moins ils n'ont pas pris en compte les dénonciations qu'il y a contre ces personnes ou entités. Nous avons donc trouvé les bureaux de Chevron à Neuquén, qui étaient cachés, nous ne savions pas où ils étaient et nous y sommes allés, nous avons jeté de petites bombes de peinture noire contre les fenêtres, contre la façade de l'entreprise. Nous avons chanté des chansons sur ce qu'ils faisaient, etc. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

Ces actions plus ponctuelles et moins spectaculaires, car moins élaborées servent néanmoins à scander la lutte, à lui donner des moments depuis lesquels un nouvel élan puisse être impulsé. D'autant que d'autres journées de commémoration comme la journée mondiale de l'eau (22 mars), la journée de la terre (22 avril), ou la journée mondiale contre le *fracking* (22 septembre), servent parfois de catalyseur à la mobilisation.

Freiner l'exploitation pour forcer la discussion

Dans les champs d'hydrocarbures des steppes de Patagonie, il est plus difficile de recourir à des modes d'action qui impliquent un seuil critique de participants ou de compter sur la présence d'un média pour diffuser la lutte. Aussi, les actions menées dans ces zones s'apparentent encore plus directement à du sabotage, c'est-à-dire des tentatives d'interruptions, de mise à l'arrêt, voire de création de dysfonctionnements dans le circuit d'extraction des hydrocarbures.

Ces modalités d'action sont mobilisées en premier lieu par les *lof* mapuce confrontés à la présence des industries et de l'État qui ne reconnaît pas leur présence et leur revendication sur les territoires. En 2013, en marge de l'accord YPF-Chevron (ci-dessous), le *lof* Campo Maripe procède à une *toma de pozo*, une occupation d'un puits alors que les procédures pour obtenir la personnalité juridique viennent d'être entamées. À cette occasion, des femmes du *lof* s'introduisent dans l'une des plateformes pétrolières, grimpent à la tour et s'y enchaînent en exigeant l'ouverture d'une *mesa de diálogo*, d'une table de négociation avec YPF et la

[539] Texaco et Chevron Corporation ont fusionné en 2001 sous le nom de la seconde. Par conséquent, Chevron Corporation s'est retrouvée débitrice des dommages environnementaux causés par Texaco.

province relative au statut de la communauté et de la présence des pétrolières. Une militante féministe de la Multisectorial résume l'événement :

> 154. « […] elles décident de s'enchaîner... sur leur territoire [...]. Et là s'enchevêtre l'identitaire, le territorial […]. Je pense, que, qu'elles ont décidé ce soir-là qu'elles allaient s'enchaîner parce que, à cause du problème, de la revendication concrète que représentait la demande de personnalité juridique pour revendiquer qu'ils sont les propriétaires de ce territoire. Donc, ça c'est, c'est une étape juridique pour pouvoir débattre avec les entreprises elles-mêmes plus tard, disons, non ? […]. Donc, elles décident de faire quelque chose qui a un impact. Arrêter un puits, arrêter un puits de pétrole, une tour, ça a un effet économique bien plus important que de couper une route. Parce que pour couper une route pour que ne passent pas, euh, pour que ne passent pas les camions, ou que sais-je, il faut qu'ils soient sur une route justement. Perdre un puits qui s'arrête de produire c'est très direct. Et puis, elles décident de s'enchaîner aux tours, les plus grandes. L'une d'entre elles est déjà morte parce qu'elle avait un cancer. Une famille comme beaucoup, avec des problèmes de cancer du sein. Eh... bon donc, elles montent aux tours, elles s'enchaînent, il fait très froid, c'est très venteux, très dangereux... les ouvriers montent aux tours avec beaucoup de protections, chaussures, gants... elles montent avec les longs (?), enveloppées dans une couverture, elles s'assoient là et mettent une (?) et y restent toute la journée. Et elles disent qu'elles ne s'en iront pas tant qu'un mécanisme de négociation n'aura pas été mis en place [...]. Ensuite, elles disent que s'ils veulent les faire descendre, elles mettront le feu. Et puis, ce qu'elles font, c'est qu'elles prennent une bouteille d'eau en plastique, de l'eau chaude et un crayon de papier, et ça devient bleu, et elles disent que c'est de l'essence, qu'elles vont allumer pour mettre le feu. Ce n'était pas de l'essence. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

Selon elle, le choix de l'occupation du puits répond à deux logiques. La première, éminemment tactique, consiste à arrêter purement et simplement l'activité en s'introduisant sur une parcelle soumise à des règles drastiques de sécurité. En effet, selon les normes en vigueur l'activité dans les puits doit être interrompue dès lors qu'un personnel non autorisé ou n'ayant pas les équipements nécessaires pénètre dans son enceinte. Cette intrusion permet, en outre, de stopper l'extraction et donc le flux de liquidité, tant noire que verte, qui découle de cette activité. La seconde logique répond à une action symbolique selon laquelle s'enchaîner à la tour qui est sur le territoire revient à s'enchaîner au territoire lui-même. S'enchaîner s'entend alors au sens d'être lié par un lien fort et positif en même temps que comme un lien de dépendance à l'égard de ce territoire. Si l'analyse que la militante fournit semble valable pour cette *toma de pozo*, on ne peut pas la généraliser. Quelques mois plus tard, d'autres Mapuce se sont enchaînés aux murs de la gendarmerie de Neuquén. Et, quelques années auparavant, un militant communiste de la ville de Cinco Saltos s'était enchaîné aux grilles de l'hôpital de la ville pour dénoncer des contaminations industrielles. Néanmoins, ce qu'il convient de relever, dans ce témoignage, c'est aussi la prise de risque, le courage, et la malice manifestée par ces femmes puisqu'elles mêlent l'occupation du puits, c'est-à-dire un principe de l'arrêt, à la possibilité de causer des dommages graves aux puits comme à elles-mêmes. Autrement dit, ce que souligne la militante ici, c'est leur faculté à anticiper les réactions et les contre-coups de leurs adversaires, afin d'obtenir gain de cause. Enfin, il faut rappeler que ces tactiques d'envahissement et d'occupation des installations pétrolières ne sont pas neuves. Depuis la reprise de la conflictualité dans les champs pétroliers de la région dans les années 1990, les Mapuce ont souvent recouru à ce genre d'action pour faire avancer leurs

revendications. Par exemple, afin de réaliser le Proyecto MEGA, dans lequel se sont associés Repsol-YPF, Petrobras et Dow Chemical, pour construire une usine de traitement de gaz, la province concède une centaine d'hectares situés sur les terres du *lof* Paynemil aux entreprises. Le *lof* décide alors d'intenter des actions légales en même temps qu'il mobilise la communauté pour occuper le chantier[540].

Enfin, il est une autre forme de sabotage qu'il faut mentionner. Historiquement, les premiers *piquetes* ont eu lieu en 1996 à Cutral Co et Plaza Huincul dans le contexte de privatisation de YPF, au profit de Repsol et d'une vague de licenciements. Les *puebladas* de ces deux villes neuquinas sont à l'origine de l'usage de ces barrages routiers comme modalité contestataire qui vont ensuite se diffuser à travers toute l'Argentine pour culminer avec la crise de 2001. Les *piquetes* consistent au blocage d'une route par une présence massive de corps, d'individus, ou parfois de l'improvisation de barricades par le recourt à des pneus brûlés. L'enjeu, une fois de plus, est de rendre visible une mobilisation du quart-monde, des chômeurs et des laisser pour compte, qui subit de plein fouet les réformes néolibérales promues par le gouvernement de Carlos Menem dans les années 1990. En bloquant les accès et les voies de communication, ils cherchent à obtenir une tribune pour diffuser leur cause, mais parviennent, en plus, à arrêter la nécessité impérieuse du mouvement et de la fluidité sur lequel se fonde l'économie capitaliste. En ralentissant ou en stoppant net les voies de circulations, ils créent des dysfonctionnements et des découplages entre des activités économiques dépendantes d'une certaine forme de synchronisation. Ce genre d'action a été utilisé de façon sporadique dans le bassin neuquino, notamment par le *lof* Gelay Ko dans les premières années de la lutte, avant d'être rapidement délaissé. D'une part, parce qu'il évoque un imaginaire de lutte sociale articulée autour des luttes du travail : chômeurs réclamant du travail, ouvriers refusant la fermeture d'une usine, amélioration des conditions laborales, etc. D'autre part, parce que son impact dans les champs de pétrole est relativement faible. En effet, bloquer une route d'accès à une plateforme pétrolière peut se faire avec peu de moyens, quelques hommes et femmes, mais la force publique est souvent intervenue pour déloger les bloqueurs selon les récits militants. Par ailleurs, les mêmes activistes soulignent à quel point le mode d'action a perdu de son prestige depuis quelques années et ne correspond pas, tant dans ses formes que dans sa trajectoire historique, aux revendications socio-environnementales qu'ils défendent.

Toutefois, dans la province de Mendoza, le mode d'action ressurgit sous la forme hybride de *cortes informativos*, des barrages filtrants et informatifs. En effet, au moment des grandes mobilisations de 2018 ou du vote des ordonnances, les militants occupent certains nœuds de communications stratégiques pour distribuer leurs tracts aux automobilistes. De cette façon, ils évitent de tomber sous le coup d'un délit fédéral qui interdit de stopper le trafic routier sur les routes nationales. En une occasion, cependant, alors qu'une rumeur évoquait le passage d'un camion transportant des substances chimiques pour la fracturation hydraulique destinée aux gisements de Malargüe, les autoconvoqués du Valle de Uco ont procédé à des

[540] Pour les conflits entre les Mapuce et les industries des hydrocarbures, se référer à : Inés Maraggi, « Resistir al avance extractivista: Las Comunidades Mapuche Paynemil, Kaxipayiñ y Campo Maripe frente a los conflictos territoriales en Loma La Lata y Loma Campana, Neuquén » (Tesis de licenciatura en geografía, La Plata, Universidad Nacional de La Plata, 2017).

barrages routiers, immobilisant les poids lourds et procédant à l'interrogatoire des chauffeurs pour connaître le contenu de leur chargement et sa destination. Cet élu résume la philosophie du *corte informativo* en évoquant l'événement :

> 155. « […] nous, nous ne coupons la route, ça, c'est une distorsion de la réalité. Nous nous sommes mis sur le bord de la route. Évidemment, si t'as 5 000 personnes comme à San Carlos ou 10 000 personnes sur le bord de la route, ça produit une inquiétude sociale, surtout parmi ceux qui gouvernent aujourd'hui, et la circulation ralentit. Et ça fait des embouteillages, d'autres choses. Mais qu'est-ce qu'on fait ? La seule chose que nous demandons à la gendarmerie c'est de prendre un tract qui dit ce qu'il va se passer. "Regardez, ils veulent contaminer notre eau. Aidez-nous". Au début, il y a peut-être eu des barrages, mais ensuite nous avons changé parce qu'ils ont commencé à nous persécuter tout le temps [...]. Eh oui, couper la route c'est un crime fédéral, je suis un avocat fédéral, je le sais. Je vais pas me mettre sur la voie quand les enfants sont sur la route. La première chose que je fais, c'est que je les sors. Quand les enfants sont allés sur la route, je leur ai demandé de la quitter, d'aller derrière la ligne blanche. Je veux dire que ceux d'entre nous font partie de ce mouvement sont conscients que nous ne pouvons pas porter atteinte aux droits des autres. Je ne dis pas que la route n'a pas été coupée. Oui, elle a été coupée, mais nous avons toujours essayé de faire comprendre à cet autoconvoqué de sortir. » (MR, juriste & sénateur, Mendoza, 2019)

Ce genre de dérive est néanmoins classique dans le contexte mendocino. Tous les militants et même les habitants du Valle de Uco gardent en mémoire la sanction de la *Ley 7 722* obtenue au moment des luttes contre la mine à ciel ouverte. Cette *Ley del Pueblo*, si elle a été votée par le Parlement provincial, a aussi été obtenue grâce à la mobilisation massive, sur, et non pas à côté, des routes de la province. Mais il s'agit de souligner que ces modes d'action ne sont jamais des façons d'agir tout à fait naturelles. Ils nécessitent un certain degré d'apprentissage et de compréhension de ses logiques. Ici, l'élu insiste sur la nécessité de discipliner les élans du corps lors d'un *corte informativo*. Barrer la route, pour les militants de Mendoza, ne signifie pas empêcher le trafic automobile en opposant son corps aux charpentes métalliques, mais le mettre à une distance bien jaugée pour faire sentir sa présence à l'automobiliste pour l'inciter à ralentir. La grammaire corporelle est donc tributaire d'un certain nombre d'éléments qui permettent d'identifier l'individu non comme un passant qui chemine sur le bas-côté, mais comme quelqu'un doté d'un message. Or ce message ne peut être transmis dans la cacophonie d'un *piquete* où les formes disparaissent souvent derrière les fumées noires du caoutchouc en train de se consumer. Il ne peut être diffusé qu'avec l'établissement d'un contact entre le militant et l'automobiliste, c'est-à-dire l'établissement d'une relation communicationnelle où un militant se positionne à un avant-poste pour ralentir le trafic, par sa présence seulement, et plus loin ses camarades se manifestent par des banderoles et des pancartes qui permettent d'affiner la compréhension de l'événement par le conducteur, et enfin, seulement, le tract peut être remis dans les mains de la cible.

9.1.5. Témoigner : les *toxytours* comme modalités de l'attestation

Dans la province de Neuquén, les militants ne se sont pas contentés d'user de modes d'action somme toute conventionnels. Aux côtés des actions de type informatif ou

contre-informatif, des initiatives artistiques ou encore des sabotages, les militants ont ajouté à ce répertoire tactique un autre outil : les *recorridas, caravanas, toxytours*… Je retiendrai pour en parler ce dernier terme, contraction de *toxic* et *tour*, tant il est explicite de l'objectif contenu dans cette pratique. À l'initiative de l'APCA ou de la Multisectorial et avec l'appui d'autres organisations selon les lieux de destination, les militants organisent des activités qui consistent à visiter les zones affectées par les industries des hydrocarbures, c'est-à-dire à se confronter directement à ce que représente ce déploiement des industries des hydrocarbures. À cet effet, entre 2012 et 2014, six initiatives de la sorte ont été recensées sans qu'il soit possible de les dater exactement : au *lof* Gelay Ko près de Zapala, au *lof* Campo Maripe près d'Añelo, aux lacs artificiels Los Barreales et Mari Menuco, dans l'aire naturelle protégée d'Auca Mahuida, dans le quartier semi-rural de Valentina Norte dans Neuquén Capital et enfin dans les zones fruiticoles d'Allen et de l'Alto Valle[541]. Ces *toxytours* consistent en l'organisation d'une caravane militante s'arrêtant à des « points d'intérêt toxiques » : les plateformes (puits et usines de traitement), les infrastructures (routes, gazoduc, oléoduc, *basureros*, etc.), les contaminations (piscines de *cutting*, réservoirs d'eau, traces de pollutions à la suite des déversements, traces des accidents), les populations et les habitats touchés (*chacras*, *puestos*, environs, etc.), les conditions de vie, etc.

Le *toxytour* est avant tout une pratique d'attestation *sensible*. Ces excursions sont l'occasion de réaliser des relevés et de produire des preuves de la contamination sous la forme de vidéos, de photos, de recueil de témoignages ou encore d'approcher l'expérience du monde de ceux qui habitent sur les gisements sous une forme qui se « dit » difficilement. Ce monde-là s'entend, se hume, se touche, se sent, en un mot il « s'éprouve » parce qu'il parle avec un autre langage. Aussi, le *toxytour*, ou toute autre pratique d'attestation sensorielle invitent à penser la collecte des données en décalant la focale des formes discursives de l'engagement vers des formes sensibles, en investissant les « répertoires subtils d'un terrain contaminé »[542]. Les militants évoquent ces expériences avec des sensations et des impressions qui se distinguent de toutes formes d'objectivation positiviste ou critique. Le *toxytour* se traduit, dans le langage des interlocuteurs, sous le registre de la sollicitude pour les populations affectées ou dans la forme de l'empathie lorsque l'expérience est ressentie plus profondément comme un partage des conditions existentielles avec les habitants des lieux. Raconter le *toxytour*, dans les entretiens, se fait rarement avec l'objectif de dévoiler une stratégie ou une structure ; pas plus qu'avec la volonté de produire un récit neutre et dépassionné des événements. Le *toxytour* est un moyen de toucher la réalité du déploiement des hydrocarbures ; d'attester, de témoigner.

Le *toxytour* doit se comprendre comme l'expérience d'un événement dans une trajectoire de vie et dans une trajectoire militante uniquement accessible à travers la sensibilité des individus. Les photos ou les vidéos prises à l'occasion de ces événements servent, tout au plus, à l'illustrer. En tant que point de vue et épisode d'une vie, le *toxytour* se partage sous la

[541] Certains témoignages de ces *toxytours*, de ceux dans les *lof* et aux lacs, ont déjà été produits dans le chapitre consacré au déploiement des industries des hydrocarbures, aussi je me conterai ici d'une analyse de ce mode d'action.

[542] Sophie Houdart, « Les répertoires subtils d'un terrain contaminé », *Techniques Culture* n° 68, nº 2 (2017): 88-103.

forme d'un témoignage en première personne, sur le mode du « j'y étais », où le *y* désigne autant le moment que le lieu. Et c'est l'unicité du *toxytour* qui fait la valeur du témoignage. En tant que témoignage, évoquer le *toxytour* c'est, à chaque fois, le rappeler à la réalité. « J'y étais » n'a pas simplement la capacité à rappeler l'événement, à la manière d'un texte historique ou de la mémoire collective, il a aussi une valeur performative. En témoignant, on prolonge la réalité de ce qui a été vu, entendu, senti, vécu et qui continue de l'être. Dès lors, ce dont témoigne l'individu n'existe plus seulement pour lui, mais aussi pour son audience (ici l'enquêteur). Pour autant, témoigner ne se résume pas à un simple partage factuel. Ce n'est pas dire. Ce n'est pas raconter l'événement avec détachement. Le témoignage n'est pas un rapport sur ce qui est advenu, mais un récit sur ce qui est mis en partage à partir du moment de son élocution. Le témoignage se convertit en une sorte de ressource symbolique du militantisme. Un bien que l'on colporte d'un endroit à un autre, d'une assemblée à l'autre, et qui fait de chaque militant un témoin du témoignage. À Mendoza, par exemple, les militants se souviennent tous de la venue des assembléistes d'Allen.

Ce devenir-témoin des militants qui ne peuvent attester directement de l'événement a, bien entendu, moins de force que le témoignage premier. Ce qui autorise l'individu à confirmer l'événement avec ses mots, à témoigner de la « vérité », reste la présence du corps dans le *y*. Par les mots qu'il prononce ou par des inclinaisons de la voix, ou encore d'autres éléments métalinguistiques de l'ordre du langage corporel, au premier rang desquels l'on note, pêle-mêle, les larmes, le sanglot, le reniflement, la rage, la colère, la tristesse ou le désabusement ; le témoin laisse transparaître les traces laissées par le *toxytour* dans le corps. C'est aussi cette présence passée qui porte en elle la mission future, voire permanente, de transmettre, généralement avec l'intention d'une mise en garde[543]. Car ce dont témoignent les militants c'est d'une logique vouée à se répéter.

L'importance du *toxytour* et du témoignage qui est son corollaire réside donc à la fois dans la façon dont il marque l'individu, mais aussi le collectif militant dans son ensemble. Il n'est jamais une affaire purement personnelle, sans quoi le *toxytour* se résumerait à une sorte de *dark tourism* à la moralité douteuse, mais un moyen d'entraîner ou de former une faculté de juger sur pièce de la nocivité ou, à l'inverse, des bénéfices (quoique cela n'a jamais été observé chez les militants) dont on peut tirer de la présence des industries des hydrocarbures.

Ajoutons pour conclure que, afin de conférer au témoignage une quelconque puissance performative, quelques prémices sont nécessaires. Le témoin et son audience doivent partager un espace communicationnel régi par un principe de sincérité ou d'honnêteté du côté de celui qui atteste, et d'ouverture et de confiance du côté de celui qui reçoit. Autrement dit, dans le cadre de l'enquête et de la situation d'entretien, il n'était pas question de juger de la plausibilité de ces témoignages, ou de tenter d'en tirer une vérité historique, l'échantillon étant, au demeurant, trop restreint. Par ailleurs, il ne s'agit pas d'évacuer complètement les conditions de production de ce témoignage personnel. Il convient de souligner que, au cours de ces activités, le réel éprouvé par le militant n'est jamais une vérité pure. Le *toxytour* ne

[543] Primo Levi a bien rendu compte de cette inscription du témoignage dans le corps et de la façon dont les marques de la déportation l'ont investie de cette mission mémorielle. Primo Levi, *Si c'est un homme*, trad. par Martine Schruoffeneger, Pocket 3117 (Paris : Julliard, 1990).

constitue pas une expérience « directe » de la réalité du déploiement des hydrocarbures, ne serait-ce parce qu'il est organisé par des groupements militants qui cherchent à attirer l'attention sur une portion du monde qui leur importe. L'essentiel consistait ici à comprendre, quoique brièvement, ce que fait l'enquêté lorsqu'il témoigne de son expérience, sur ce qu'elle a produit sur lui et qu'il cherche à faire passer, voire à reproduire, chez les spectateurs de son discours.

*

* *

Ce répertoire composé de modes d'action hétéroclite tourné vers la conscientisation allant de la mise en commun d'information, à la peinture et la chanson, en passant par le sabotage, le témoignage ou la transnationalisation de l'action est complété par un autre ensemble d'action orienté, cette fois, vers la discussion du cadre normatif.

9.2. Résister à la loi, écrire le droit : l'autofondation par la volonté populaire

Un deuxième ensemble d'actions investi par les militants peut être rassemblé dans ce qu'il serait convenable de nommer un « répertoire d'action juridique », par lequel les militants cherchent à fixer eux-mêmes le cadre normatif. L'enjeu est donc de promouvoir une certaine idée de la volonté populaire comme ultime recours normatif.

Le droit positif et le recours à ses experts — juristes et avocats — constituent un pan entier de l'action collective contemporaine. Le droit se révèle alors soit la cible de la protestation, comme élément de la structure de domination, soit un instrument de la contestation, comme outils de promotion des revendications. D'une part, les groupes d'intérêts organisés dénoncent le caractère inique ou injuste des lois et des règlements. Il s'agit de démontrer les conséquences néfastes du cadre normatif existant et de travailler le sens moral des populations. D'autre part, le droit constitue un outil essentiel pour faire avancer une cause. Dans ce cas, les groupes contestataires l'utilisent pour cibler des adversaires, responsables de délits ou de crimes, et ceci afin de les décrédibiliser ou de délégitimer leur action. Ils peuvent aussi mobiliser le droit pour faire bouger les structures normatives de la société soit de façon négative en levant des stigmatisations contre un groupe donné par exemple, soit de façon positive en promouvant de nouveaux droits. Ce genre de tactique n'a pas nécessairement comme objectif premier de faire adopter une loi. Elle peut s'envisager sous la forme de victoires graduelles allant de sanctions à l'encontre de personnes physiques ou morales à la refonte du cadre normatif. Dès lors, recourir au droit exige un certain degré d'organisation et la disponibilité des compétences juridiques. En d'autres termes, emprunter le sentier juridique suppose une conjonction de facteurs parmi lesquels : l'existence d'un système politique suffisamment permissif qui autorise à ester en justice, l'idée que le droit est efficace et joue en faveur d'un changement de situation, des dispositions militantes à employer le droit soit parce qu'il s'agit du mode d'action privilégiée par

l'organisation soit parce que des individus disposent de compétences juridiques, la disponibilité d'un temps (personnel, professionnel, politique) pour se consacrer à l'exploration de cette voie, etc[544].

Par souci de clarté, les deux paragraphes suivants analysent en premier lieu les actions entreprises par les militants pour contester un cadre normatif qu'ils jugent injuste allant jusqu'à la formulation d'un projet de loi anti-*fracking* à Mendoza, et, en second lieu, le « mouvement des ordonnances », c'est-à-dire les actions entreprises au niveau législatif local pour se prémunir contre l'utilisation de la fracturation hydraulique.

9.2.1. Contester, dénoncer, accuser : trois modalités de l'engagement juridique

Le recours au répertoire juridique dans les provinces de Neuquén, et ses environs, et de Mendoza diffère dans leur variété et dans leur portée. A Neuquén et dans l'Alto Valle, cette voie s'épuise très vite contre un bloc hégémonique favorable à l'exploitation des hydrocarbures tandis qu'à Mendoza le droit est mobilisé pour contester le cadre normatif en même temps que pour le modifier en profondeur grâce à une loi.

La marginalité politique à Neuquén

Alors que le rapport de l'EIA des États-Unis a classé en 2011 les réserves non conventionnelles argentines de Vaca Muerta parmi les plus importantes de la planète, et que la pétrolière Apache exploite déjà certains gisements dans le centre de la province de Neuquén (Anticlinal Campamento dans la formation Los Molles) et dans l'Alto Valle du río Negro, YPF et Chevron Corporation annoncent, au début du mois juillet 2013, avoir passé un accord pour exploiter la formation non conventionnelle de Vaca Muerta dans la province de Neuquén. Il s'agit du premier accord de coopération internationale, signé entre la pétrolière nationale et une corporation étrangère, qui prévoit d'extraire des hydrocarbures de l'un des gisements les plus prometteurs : Loma Campana, situé sur la rive gauche du río Neuquén, au nord de la ville d'Añelo et dont une partie de la concession se trouve sur un territoire revendiqué par le *lof* Campo Maripe. Par le decreto 1208/13, le gouverneur de la province de Neuquén, Jorge Sapag, entérine l'extension de la concession octroyée en même temps qu'il proroge le droit d'exploitation pour dix ans, permettant de fait à la société concessionnaire (YPF) d'exploiter librement le gisement. Cependant, en vertu de la Constitution nationale de 1994, qui a consacré le dominion des provinces sur les ressources du sous-sol, un tel accord sur des gisements hydrocarbures doit être ratifié par la législature neuquina.

Le projet d'accord YPF-Chevron a suscité une grande indignation parmi certains secteurs de la population ainsi que le point de départ de la campagne « Argentina sin

[544] Agrikoliansky, « Penser les mouvements sociaux ».

fracking »[545]. Dans la province de Neuquén, un regroupement rassemblant diverses organisations (assemblées d'autoconvoqués, syndicats, partis politiques de gauche, diverses ONG et associations), mais aussi des citoyens en leur nom propre, la Multisectorial contra la Hidrofractura, créée à l'initiative de la Confederación Mapuce de Neuquén quelques semaines plus tôt, relaie ce mot d'ordre national. Pour l'essentiel, la Multisectorial coordonne les divers secteurs de la protestation dans la province de Neuquén et a lancé plusieurs appels à la mobilisation.

> 156. « Quelques mois plus tard, un an plus tard, il est apparu que le gouvernement national, à l'époque Cristina Kirchner, faisait un, un "pacte de livraison", comme on dit […]. Alors nous avons commencé à nous réunir plus tôt et, honnêtement, l'appel était si impressionnant que toutes les organisations politiques se sont réunies. Sauf le MPN évidemment. Je veux dire, les partis du pouvoir n'étaient pas là, mais en dehors de ça, les groupes d'étudiants, les ONG, que sais-je, tout d'un coup il y a eu un appel lancé par les riverains... les députés de gauche, de centre gauche, la Confédération Mapuce, les partis de gauche... ça a été vraiment très important la convocation de la Multisectorial. Et bon, on a commencé à discuter des mesures à prendre et il y a eu quelques marches et manifestations sans jamais être massives, mais avec beaucoup de couvertures médiatiques. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

Dans l'un des appels, quelques jours avant la session parlementaire du 28 août durant laquelle le texte de l'accord doit être voté, elle invoque : le rejet de l'expansion de la frontière hydrocarbure, le refus de l'utilisation de la fracturation hydraulique au vu des expériences du *lof* Gelay Ko, le pedigree de pollutions de Chevron — responsable de la destruction de plusieurs milliers d'hectares dans l'Amazonie équatorienne, ce qui lui a valu un embargo sur ses actifs et ses activités en Argentine jusqu'à sa suspension par la procureure générale de la Nation Alejandra Gils Carbó début juin 2013 — et enfin, les clauses secrètes de l'accord[546]. De cette façon, la convocation en appelle au refus de l'approfondissement de la dépendance provinciale à l'égard des hydrocarbures, insiste sur les risques environnementaux encourus par la province — non pas tant en raison de la technique que des acteurs impliqués — et dénonce le manque de transparence de l'accord que les députés provinciaux eux-mêmes n'ont pas pu consulter. En effet, il faudra plusieurs années au sénateur national Rubén Giustiniani pour obtenir une première copie des accords. Dans un ouvrage publié en 2017, il présente l'accord comme une entente commerciale et bancaire, un *project investment agreement*, dans laquelle ni YPF ni Chevron Corporation ne sont les parties signataires, remplacées par des succursales parfois situées dans des paradis fiscaux. En outre, l'accord porterait sur un prêt de 1200 millions de dollars consentis par la filiale de la firme états-unienne, tout en lui ménageant un certain nombre de garanties sur le prix du baril, le versement de ces sommes sur un compte américain en dollars (pour éviter les embargos), l'imposition d'un tribunal arbitral parisien pour les litiges, mais aussi le contrôle dans les choix stratégiques de l'exploration et de l'exploitation des puits, etc. Autant de conditions allant à l'encontre du

[545] Argentina sin *fracking*, « Declaración del movimiento artistico-cultural contra el fracking », 07/13, http://argentinasinfracking.org/. Le document est reproduit en annexe (en page 548).
[546] Multisectorial contra el fracking, « Declaración ante el acuerdo Chevron-YPF para explotar Vaca Muerta », 15 juillet 2013, http://www.opsur.org.ar/blog/2013/07/15/multisectorial-contra-el-fracking-declaracion-ante-el-acuerdo-chevron-ypf-para-explotar-vaca-muerta/. Le document est reproduit en annexe (en page 548).

projet de souveraineté énergétique ayant sous-tendu la nationalisation de YPF quelques années plus tôt[547].

La loi est votée le 28 août 2013 avec la majorité formée par les députés du parti provincial, le Movimiento Popular Neuquino (MPN) et le soutien des représentants de l'*oficialismo* national, c'est-à-dire les kirchnéristes. Le camp des opposants parlementaires, largement minoritaire, était alors composé de deux tendances. D'une part, les députés faisant preuve d'un opportunisme en rejoignant l'opposition, car l'année 2013 est une année électorale et, d'autre part, les représentants qui partagent les critiques et les dénonciations de la société civile en général et de la Multisectorial en particulier. À cet égard, il faut rappeler que la sanction de l'accord a été adoptée dans un contexte de forte mobilisation. La Chambre des députés était alors protégée par un cordon de sécurité installé plusieurs jours plus tôt. Les militants présents lors de la manifestation se rappellent l'impossibilité d'approcher la législature et de la répression :

> 157. « Donc, nous avons pu mobiliser l'ensemble de [...] hum... la Multisectorial [...] pour le rejeter, cet accord au sein de la législature [...]. Eh bien, dès que nous sommes arrivés dans la partie de la rue qui est au début de la législature, l'entrée de la législature, la répression a commencé, avec, d'ailleurs, un, un cordon que l'on ne voit pas toujours dans notre province, parce que le MPN avait mobilisé sa milice, ses hommes de main [...] de nombreux narcos, de ceux qui n'ont évidemment pas d'argent, mais il y a beaucoup de narcos, il y a beaucoup de voleurs, beaucoup de tout, de la partie la plus décomposée de la société qui vient quand vous avez besoin d'une force de choc autre que la police... Eh bien, pour le 27 août ils les ont mobilisés. Et ils étaient de l'autre côté de la barrière de la police […]. En fait, l'enceinte était pleine de gens de... Je veux dire, il y avait beaucoup d'entre eux qui participaient à l'intérieur de l'enceinte dans laquelle nous ne pouvions pas entrer. Une fois que nous sommes arrivés et que nous nous sommes installés, la répression a commencé. Et la répression a duré huit heures parce que les gens ne sont pas partis, et ne sont pas partis, et ne sont pas partis, et ne sont pas partis. Et comme toujours dans les répressions, au moins ici, nous avons jeté des pierres et ils ont jeté des gaz, des balles en caoutchouc, il y avait même une blessure par balle [...]. Eh... mais ce qui est clair, c'est qu'avec huit heures de répression et avec une séance absolument scandaleuse et honteuse, la seule chose qui a été sauvegardée, ce sont les intérêts de Chevron qui faisait de l'hydrofracture dans notre Patagonie. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

Dans la mémoire des militants, le jour de la signature de l'accord YPF-Chevron, du « Pacto YPF-Chevron », incarne la violence dont est capable un système économique, souvent résumé dans le qualificatif de capitaliste, et d'une alliance hégémonique entre les pétrolières et les élites compradores au niveau provincial (MPN) et national (Frente para la Victoria, FpV) capable de mettre à profit la maîtrise des temps législatifs et du cadre normatif[548] ainsi que du champ médiatique[549]. Pour eux, cet événement entache la réputation de la démocratie neuquina dans la mesure où l'accord a été voté les « yeux fermés » (*ojos cerrados* ; *ciegos*)

---

[547] Rubén Giustiniani, Javier Ganem, et Leandro Franco Dabel, *El contrato secreto: YPF-Chevron* (Argentina: Eudeba : Ediciones UNL, 2017).

[548] Marina S. Anderson, « El MPN y la creación de un marco ambiental "No Convencional" para Vaca Muerta, 2012/2013 », in *Viejas tramas y nuevos sujetos: instantánea de la Patagonia Norte* (General Roca: Publifadecs, 2017), 111-31.

[549] Lorena Riffo, « Hidrocarburos no convencionales y conflictos socioambientales. Análisis crítico de la escena enunciativa en el diario Río Negro sobre el acuerdo Chevron-YPF S.A. », *(En)clave Comahue*, nº 23 (2017): 61-84.

comme le disent d'autres militants et dans le cadre d'une répression rarement observée dans une province pourtant connue pour ses traditions protestataires. Toujours est-il que la sanction de cet accord, par le moyen d'une loi, réduit drastiquement l'éventail d'actions légales possibles pour les militants anti-*fracking* à l'inverse de ce qui a pu se faire dans la province voisine de Mendoza.

Les disputes juridiques à Mendoza

Pour les militants mendocinos, la mise en place des exploitations d'hydrocarbures non conventionnels est entachée d'irrégularités. La dispute juridique débute avec la publication au Journal officiel provincial, en juillet 2017, de l'octroi d'une série de permis pour convertir de vieux puits de pétrole conventionnels pour des usages non conventionnels. Cette procédure a permis au gouvernement provincial d'autoriser la pétrolière El Trébol à perforer à nouveau ces puits sans procéder à des études d'impact environnemental dans la concession Puesto Rojas. La Federación Argentina de Espeleología (FAdE) s'interpose, la première, aux résolutions publiées au Journal officiel, suivie par la Fundación Argentina de Recursos Naturales (FARN) et l'Asociación de Abogados Ambientalistas de Argentina (AAdeAA).

> 158. « FAdE a déposé une injonction pour quoi ? Parce qu'il [le *fracking*] avait été autorisé en un temps record sans évaluation d'impact [environnemental] par le biais de deux résolutions, oubliant une fois de plus tout type de participation citoyenne. L'injonction comporte une mesure conservatoire de suspension de la... de ces deux résolutions jusqu'à ce qu'elle [la procédure] soit conforme à la réglementation environnementale requise par l'audience publique et la réalisation d'une étude d'impact [...]. Mais l'injonction de la FAdE a été fondamental, car à la suite de cette action, le gouvernement s'est vu obliger à tenir une audience publique et de garantir ce droit à la participation citoyenne qu'il n'avait pas respecté avec les autorisations. » (AS, avocat, Mendoza, 2019)

Ces premières actions permettent d'obtenir la tenue d'une audience publique à Malargüe[550], surnommée « l'audience du jour des Innocents », en raison de sa tenue un 28 décembre, comme pour dresser un parallèle entre les Mendocinos et leur eau sacrifiée par le gouverneur et les nourrissons d'Israël, assassinés sur l'ordre du roi Hérode. Les militants dénoncent alors le choix du lieu et de la date. D'abord le choix du lieu fut contesté dans la mesure où le département de Malargüe est l'un des seuls à être favorable aux activités minières et hydrocarbures dans la province, même si ce choix se justifie au regard de l'implantation des puits en question, situés dans le nord de ce département. Quant à la date, elle fait polémique en raison des festivités qui se tiennent à cette époque de l'année. Enfin, c'est sur le déroulé de l'audience que portent les griefs des environnementalistes. La cinquantaine d'exposants (organisations et citoyens) se plaignent d'un temps de parole jugé trop court (deux minutes par orateur) et d'une absence de réponse à toutes les questions formulées à l'occasion. Par ailleurs, la présence de *petroleros* exposant pour défendre le développement de ces nouvelles exploitations est pointée du doigt.

[550] En vertue de la Resolución 50/17 de la Secretaria de Ambiente y Ordenamiento territorial, publiée en décembre 2017.

La dispute juridique se poursuit avec l'intervention d'une ONG, OIKOS Red Ambiental, à l'occasion de la publication de trois textes : le decreto 248 du gouverneur Cornejo, la resolución 187 de la Dirección de Protección Ambiental et la resolución 249 du Departamento General de Irrigación. En mars 2018, le gouverneur promulgue le decreto 248 qui, tout en reconnaissant la nouveauté des technologies d'extraction d'hydrocarbures dans des gisements non conventionnels, pose la nécessité de mettre en place un cadre réglementaire spécifique pour ces activités. L'article 4 du décret dispose que tous les projets d'exploration et d'exploitation dans des formations non conventionnelles doivent procéder à une évaluation d'impact environnemental avant toute exécution (dont les conditions sont rappelées dans le chapitre 1 du décret), tout en ménageant la possibilité, pour les concessions déjà existantes, prorogées ou converties (de conventionnel à non conventionnel, comme dans le gisement Puesto Rojas) a disposé d'aménagements, étant estimé que ces projets n'ont qu'un impact marginal et ne peuvent affecter les équilibres écosystémiques. Les chapitres 3 et 4 du décret précisent les modalités de contrôle et de suivi pendant et après la fracturation hydraulique. La resolución 187 de la Dirección de Protección Ambiental, publiée en mai 2018, entérine les études d'impact environnemental présentées, *a posteriori* de la mise en œuvre des puits, par l'entreprise El Trébol.

Ces deux premiers textes laissent perplexes les avocats de la cause mendocina. Le plus âgé des deux associe ces procédures à son expérience de la dictature qui a sapé l'État de droit petit à petit. Il perçoit, dans les actions entreprises par le gouvernement et dans les actes pris par ces hauts fonctionnaires les germes d'un nouvel autoritarisme qu'il ne peut souffrir à nouveau.

> 159. « Je suis né à une époque où, parce que nous ne nous sommes pas opposés à temps pour arrêter les autocrates, nous avons eu l'une des dictatures les plus sanglantes dont le monde se souvienne. Nous devons l'arrêter à temps parce que cela commence petit à petit. Peut-être que je suis dans l'excès. Peut-être que c'est comme pour ces personnes qui ont une blessure et qui la touche et réagit mal. Je comprends cela. Je le reconnais. Mais je ne pas m'arrêter de le penser comme cela. On me dit que je suis trop excessif. C'est vrai. Je le reconnais. Mais je ne vais pas m'arrêter de protester quand je vois ce genre d'attitude aujourd'hui. Je suis passé par là. Je suis passé par là. Et je sais ce qu'il y a derrière. Ils commencent petit à petit. Après tu ne sais pas jusqu'où cela peut aller. » (GE, avocat, Mendoza, 2019)

Le plus jeune observe la légèreté avec laquelle le gouverneur se comporte à l'étranger où il promeut son action en faveur des industries des hydrocarbures et souligne, lui aussi, les entorses commises à l'encontre de l'état de droit. Selon lui, le decreto 248 pose des conditions réglementaires à la fois inconstitutionnelles et illégales dès lors qu'elles sont inférieures aux normes exigées par la loi et la Constitution. Par ailleurs, il s'offusque de la négation de la participation citoyenne, et notamment des peuples premiers qui ne sont mentionnés à aucun moment dans les actes réglementaires du gouvernement.

Pour d'autres assembléistes, le choix de la voix réglementaire par le gouvernement tient à une stratégie qui vise à éviter la confrontation directe, le débat contradictoire tant technique que politique ou social. Surtout il tend à contraindre l'action militante à des arènes délimitées, comme les tribunaux où les juges sont appointés par le pouvoir :

160. « – DF : Nous pensons que la modification de l'évaluation environnementale des puits de *fracking* c'était une stratégie du gouvernement pour éviter de nous discutions avec les spécialistes et de les confronter à des vérités qu'ils ne peuvent pas réfuter. Je veux dire, tu t'assoies avec le sous-secrétaire de l'énergie et des mines de la province et tu commences à discuter avec lui, à exposer ses mensonges, exposer sa fausseté. Alors, qu'est-ce qu'ils ont dit ? Le décret qui évalue le *fracking*, qui évalue les puits de fracturation dans la province de Mendoza, empêche les gens de participer. Il n'y a pas d'audition publique, pas de consultation populaire. Nous ne pouvons pas participer directement, sauf via la judiciarisation, la dénonciation. Ils nous permettent pas de faire autrement. Mais c'est comme ça que le *fracking* progresse à Mendoza.
– F : Et les juges les ont mis. Ce sont des personnes qui ont été nommées par le gouvernement.
– DF : Les mêmes personnes qui ont promu le *fracking* et le décret 248, les mêmes personnes qui aujourd'hui, c'est le même juge qui a dit aujourd'hui que la dénonciation contre le décret ne court pas. » (DF & F, enseignants retraités, Mendoza, 2019)

En d'autres termes, pour les militants, la mobilisation d'un répertoire juridique, pénal bien souvent, ne relève pas d'une tactique prévue, mais d'une contrainte imposée par le pouvoir. C'est pourquoi, parallèlement, à la publication de ces actes réglementaires, les militants ont fait un usage important des dénonciations pénales contre des fonctionnaires provinciaux tout en déposant des plaintes pour des dommages causés à l'environnement. En septembre 2018, une plainte est déposée par Adolfo Pretel, un citoyen de San Rafael, contre Alfredo Cornejo, Humberto Mingorance et Miriam Skalany pour abus d'autorité et violation des devoirs d'un fonctionnaire. La plainte invoque la lettre de la *Ley 7 722*.

« [...] l'esprit de la loi violé par les ci-devant accusés, prétend préserver les ressources naturelles et hydriques de la province, au-delà du débat sur ce qui est considéré comme des minéraux métallifères, ou si les hydrocarbures peuvent être considérés comme des métaux. Il est possible de considérer que, par analogie, toutes les méthodes d'extraction qui utilisent des moyens dangereux pour les ressources naturelles et le danger qui en découle pour la vie humaine doivent être condamnées. C'est ainsi que la loi précitée peut parfaitement être appliquée par analogie aux méthodes non conventionnelles d'extraction des hydrocarbures, comme dans le cas du *fracking* [...]. Il convient de noter que le décret 248/18 signé par le gouverneur et réglementant la technologie non conventionnelle et l'extraction des hydrocarbures est clairement en violation des dispositions de la loi 7 722, car ce qui est interdit ne peut et ne doit pas être réglementé. »[551]

La plainte se fonde sur la mise en équivalence des exploitations minières et d'hydrocarbures d'une part et sur le fait que les trois fonctionnaires omettent et contreviennent à certaines normes légales, provinciales (mais aussi nationales) d'autre part. Le plaignant considère que le texte qui motive sa plainte (decreto 248), comme l'ont rappelé

[551] La plainte est enregistrée auprès d'un tribunal de San Rafael, sous le numéro Causa Expediente P. 72656/18 : « […] el espiritú de la ley violada por los hoy denunciados, pretende preservar los recursos naturales e hídricos de la provincia, más allá de entablar la discusión sobre que se consideran minerales metalíferos, o si los hidrocarburos pueden ser considerados metales. Es dable considerar que por analogía debe reprobarse todo método extractivo que utiliza procedimientos peligrosos para los recursos naturales y su consecuente peligro para la vida humana. Tal es el hecho que la citada ley perfectamente puede aplicarse por analogía a los métodos extractivos no convencionales de hidrocarburos, como ocurre en el caso del *fracking* […]. Adviértase que el decreto 248/18 firmado por el gobernador que reglamenta el método y extracción no convencional de hidrocarburos es palmariamente violatorio de las disposiciones de la ley 7 722, porque no se puede ni debe reglamentar lo prohibido. ».

plus tôt les avocats, se défausse de toute forme de contrôle de conventionnalité en principe prévu pour l'ensemble des actes administratifs ce qui le rend *de facto* inconstitutionnel et donc également illégal. Un référent de la lutte explique à cette occasion la logique de ces actions pénales. D'un côté, il s'agit d'affaiblir les soutiens économique de la politique prof*racking* du gouverneur Cornejo dans la haute fonction publique provinciale en démontrant une certaine fragilité de l'édifice normatif. De l'autre, les environnementalistes espèrent inquiéter ces fonctionnaires personnellement en les menaçant de sanctions pécuniaires et d'une fin précoce de leurs carrières politiques.

Un autre militant de la province a fondé une association, EcoLeaks[552], chargée de dévoiler les écarts à la norme environnementale dans la province, avec l'ambition de transformer chacune d'entre elles en affaire, c'est-à-dire, comme l'écrit Élisabeth Claverie à propos de l'affaire Calas, « L'affaire comme forme d'exemplification de la "cause", [qui] deviendra le modèle général de la monstration critique »[553]. À chaque fois, ces affaires insistent sur le non-respect des seuils, des plafonds ou des procédures, s'inquiètent de la qualité de l'eau et donc de la façon dont les pollutions se transmettent, par ce vecteur, aux corps des individus en aval des exploitations ; en somme, elles se fondent sur un dévoilement des stratégies du pouvoir en cherchant à masquer son impéritie. L'objectif consiste à produire de l'indignation, comme expérience partagée servant à lier les habitants du bassin versant. Cet usage tactique de l'indignation est d'autant plus calibré qu'il s'agit souvent d'extraire, des rapports produits par les instances gouvernementales, les données, parfois la seule donnée, qui permet de soutenir les accusations de contamination. C'est par exemple le cas de cette affaire évoquée par un membre d'EcoLeaks à propos d'une étude rendue publique par le Secretaria de Ambiente y Ordenamiento Territorial concernant des puits du Cerro Pincal dans la concession de Puesto Rojas, département de Malargüe. Le rapport mentionne l'existence d'un dépassement momentané du seuil toléré des traces d'hydrocarbures dans l'eau sur un échantillon de novembre 2018 — la mesure indique 0,7 TPH ppmillion mg/l quand la norme est de 0,5 — avant de redescendre à 0,4 sur un échantillon de janvier :

> 161. « Eh bien, en 2018, nous avons publié, nous avons créé EcoLeaks, qui est une organisation dans le style de WikiLeaks, mais pour le domaine environnemental. Le 16 mars dernier, ce rapport secret du Département Général de l'Irrigation révélait que les cinq puits pilotes, qui étaient réalisés sur le Cerro Pincal à Malargüe, avaient déjà contaminé les aquifères avec des hydrocarbures. Ce rapport a été tenu secret et n'a pas été présenté lors de l'audition publique du 28 décembre 2017, à Malargüe, afin que le *fracking* puisse être utilisé. » (ES, entrepreneur, par téléphone, 2019)

La resolución 249 prise par le tribunal administratif d'Irrigación s'appuyant sur le decreto 248 constitue l'autre pierre d'achoppement. Ce document, publié en juin 2018, encadre l'usage de l'eau dans la fracturation hydraulique et exige de produire un rapport préliminaire sur l'hydrologie et l'hydrogéologie de chaque zone perforée. Aussi, entre autres mesures, il autorise les exploitations d'hydrocarbure à prélever de l'eau pour les perforations selon un volume fixé par Irrigación et payé en avance tandis que les puits productifs doivent

[552] Le site d'EcoLeaks n'existe plus aujourd'hui, mais une page Facebook permet d'en suivre les publications.
[553] Élisabeth Claverie, « Procès, affaire, cause. Voltaire et l'innovation critique », *Politix. Revue des sciences sociales du politique* 7, nº 26 (1994) : 85, https://doi.org/10.3406/polix.1994.1843.

utiliser de l'eau de site et à mettre en place un plan de suivi et de contrôle permettant l'évaluation de l'intégrité des sols et des cours d'eau superficiels ainsi que des sous-sols et des aquifères. La résolution pose plusieurs problèmes aux militants et aux avocats engagés dans la cause. D'une part, elle exige des études de bases qui, en l'état, ne peuvent pas être réalisées puisque les perforations ont eu lieu presque un an plus tôt. D'autre part, les avocats affirment que le tribunal administratif d'Irrigación aurait dû procéder à un contrôle de conventionnalité du decreto 248 plutôt que d'ajouter une résolution en sus de cet acte administratif pris par le gouverneur.

> 162. « En même temps, l'organisme qui doit assurer la protection des ressources hydriques dans la province de Mendoza ne réglemente pas lui aussi l'utilisation de l'eau pour l'hydrofracturation au moyen d'une résolution, 249, basée sur le décret 248, alors que ce que l'on attendait d'eux était qu'ils exercent un contrôle de la conventionnalité [...]. On parle même pas de manière préventive ou de précaution. Eh bien, ils ont décidé de déréglementer par le biais d'une résolution 249 que, aujourd'hui, on soutient qu'elle est également inconstitutionnelle parce qu'elle est basée sur sa jumelle 248. C'est-à-dire que nous, nous utilisons une image qui est que quand l'arbre est pourri, le fruit aussi. Si l'ensemble de la procédure est entachée d'irrégularités, les résultats tels que le décret et la résolution seront également entachés d'irrégularités. » (AS, avocat, Mendoza, 2019)

En plus des diverses actions intentées contre le decreto 248, les avocats ont donc ouvert un nouveau front judiciaire contre la resolución 249 en sollicitant une audience de conciliation avec Irrigación pour surseoir à ce texte. La proposition de conciliation présentée par OIKOS se revendique de l'encyclique *Laudato Si* du Pape François, et citant la lettre de l'écrit pontifical, se présente comme une « invitation à un nouveau dialogue sur la façon dont nous construisons le futur de la planète ». Aussi, il n'est pas surprenant que les premières propositions insistent sur le principe de publicité de l'information environnementale qui se traduirait, entre autres, par la création d'une page Internet d'Irrigación dédiée aux activités non conventionnelles ou encore à une autorisation de survol des plateformes pétrolières avec des drones afin de permettre à tous les citoyens de veiller à la protection de l'environnement. La proposition insiste également sur la nécessité d'organiser des audiences publiques pour recenser l'opinion citoyenne pour chaque puits déjà perforé et à venir, ainsi que pour toute demande, de la part des pétrolières, d'obtention d'un volume d'eau pour procéder à leurs activités industrielles. Les sections 6, 7 et 8 de la proposition abondent sur le thème de l'eau. La proposition s'inquiète de l'usage qui est fait des eaux souterraines et des eaux de site. D'un côté, il s'agit d'obtenir et de s'assurer que les pétrolières ne peuvent puiser dans les nappes phréatiques en perforant ses propres puits d'eau. De l'autre, elle interroge les processus faisant intervenir l'eau de site : à savoir, principalement, la disposition finale de cette eau, en raison de l'impossibilité d'utiliser cette eau dans des perforations (pour des raisons techniques), et, le cas échéant, d'indiquer les usines de traitement de ces eaux de site pour lesquels l'association OIKOS (et les militants) n'a aucune information. Enfin, un dernier point d'importance pour les avocats tient à l'utilisation de traceurs radioactifs servant à évaluer l'intégrité des puits et dont le transport à travers le pays peut éventuellement tomber sous le coup d'une interdiction formulée dans l'article 41 de la Constitution nationale qui prohibe l'entrée d'éléments radioactifs provenant de l'étranger sur le territoire national. En somme, une fois de plus, ces demandes se fondent sur l'incorporation de la *cultura del agua* où l'eau

est successivement présentée comme un droit, comme une ressource et comme un bien, mais aussi sur une exigence démocratique et enfin, sur des considérations d'ordre environnemental et souverainiste. Une nouvelle fois, cependant, les avocats et les militants se heurtent à des pouvoirs qui préfèrent user des voies administratives. Ces avocats se souviennent ainsi qu'après plusieurs jours passés à lire la documentation fournie par Irrigación et d'autres organismes d'État, et après avoir présenté leurs propositions, ils ont essuyé une fin de non-recevoir de la part du quatrième pouvoir mendocino.

Le projet de loi anti-fracking à Mendoza

Dans ce contexte, début mars 2018, le député Gustavo Majstruk présente un projet de résolution qui invite le gouverneur à annuler le decreto 248 relatif à l'utilisation de la fracturation hydraulique. Il exige que le décret soit examiné par la législature provinciale. Dans une autre résolution proposée plus tard le même mois, Majstruk formule des demandes afin de réaliser des auditions d'experts auprès de la Commission Économie, Énergie, Mine et Industrie de la chambre basse au motif du « haut degré d'incertitude » et d'une inquiétude grandissante au sein de la population mendocina. En effet, au même moment circule un audio sur les groupes WhatsApp où une femme affirme que, pour procéder à la fracturation hydraulique, les pétrolières utilisent des substances toxiques, dont le cyanure, pourtant interdit par la *Ley 7 722*, produisant ainsi un émoi généralisé et les premières marches et *piquetes* contre la fracturation hydraulique depuis 2013 dans la province. À la suite de ces mobilisations, le député demande la mise en place d'un débat plénier de cette même Commission, ainsi que de celle chargée de l'Environnement.

Enfin, en mai 2018, les assemblées mendocinas ont entamé une campagne de recueil de signatures pour soutenir un projet de loi anti-*fracking* dans la province. Après quelques semaines, et une occupation de trois jours de la Plaza Independencia — la place centrale faisant face au Sénat provincial — pendant lesquels les militants organisaient des concerts, des *charlas*, des distributions de tracts, les groupes environnementalistes sont parvenus à rassembler plus de 40 000 signatures en soutien à ce projet de loi. La première section des considérants de ce texte rappelle les cadres normatifs nationaux et provinciaux qui fondent cette initiative populaire. La deuxième, consacrée aux éléments scientifiques, est introduite par des paragraphes faisant allusion à la *cultura del agua* mendocina avant de procéder à une description de la technologie de la fracturation hydraulique proprement dite. Le texte insiste sur les impacts potentiellement nocifs contre la quantité et la qualité de l'eau, les pollutions atmosphériques, sonores et paysagères, le risque sismique l'empreinte carbone, la santé, etc. Il invoque également l'existence de précédents quant à l'interdiction de la technologie à l'international et au niveau national. Le projet de loi n'est pas entièrement tourné vers le rejet du *fracking*, ou plutôt, il se prévaut aussi d'autres textes de loi qui incitent à développer des alternatives aux exploitations d'énergies fossiles. À cet effet, il invoque la *Ley Nacional 25 019* qui motive le développement des énergies solaires et éoliennes, ou encore la *Ley Nacional 26 190* qui — dans une perspective plus large — fomente le besoin de développer des ressources plus importantes à l'usage des sources d'énergies renouvelables. La troisième

section propose une analyse de l'architecture économique sur laquelle repose l'extraction des hydrocarbures dans le pays. Les rédacteurs y dénoncent l'existence d'un prix garanti par l'État afin de rendre le pétrole argentin compétitif sur le marché international, prix lui-même soutenu par des taxes sur les dérivés des hydrocarbures raffinés et consommés par les citoyens que ce soit à travers la consommation électrique domestique ou de la pompe à essence.

Cependant, à la demande des secteurs assembléistes de la protestation, le projet n'est pas soumis au vote des parlementaires. Les assemblées, fortes de leur expérience de la *Ley 7 722*, votée lors d'une année électorale, pensaient reproduire la même tactique en 2019 contre l'avis des autres groupes environnementalistes mobilisés sur la question. Cette décision a été à l'origine d'une scission dans le mouvement environnementaliste. Pour certains les assembléistes sont devenues timides, ou pires, complices du pouvoir en place et affirment que, d'un point de vue tactique, il était plus juste de présenter la loi dès 2018. De cette façon, ils auraient pu s'assurer des soutiens de certains parlementaires versatiles et, le cas échéant, exposer ceux favorables à la fracturation hydraulique, et donc prêts à sacrifier la ressource. Forts de ces informations, ils auraient représenté la loi en 2019, année électorale, en mettant la pression sur les représentants les plus tièdes tout en dénonçant ceux favorables à l'activité extractiviste. Ce militant, sans douter que la mise au vote en 2018 aurait échoué, et que l'année 2019 constituait, en effet, le moment le plus opportun pour présenter à nouveau le projet de loi, se plaint qu'il faille à nouveau relancer le mouvement.

> 163. « Il faut sortir et se mobiliser. Il faut sortir, pour demander la loi. Depuis un an, la loi dort dans les tiroirs et, étant, une année électorale, avec les 43 000 signatures de soutien qui ont commencé à être recueillies ici […]. Je veux dire, c'est un moment crucial. Et donc, si on rate cette opportunité, c'est très difficile, mais vraiment très difficile qu'on l'obtienne. » (GM, informaticien, Mendoza, 2019)

De fait, en 2019, la loi est rejetée par la législature mendocina et depuis, les militants ont dû défendre la *Ley 7 722* en décembre de la même année face à un projet de révision, délaissant pour un temps la problématique du *fracking*.

9.2.2. Le mouvement des ordonnances

Dans le cadre de la controverse autour de l'exploitation des gisements non conventionnels, dans tout le pays, les mouvements socio-environnementaux prennent des initiatives pour endiguer, voire interdire, l'utilisation de la fracturation hydraulique. L'une d'entre elles consiste en la promulgation d'ordonnances municipales, un outil normatif de proximité. Cet usage du pouvoir réglementaire municipal est encouragé par l'AAdeAA qui a proposé une interprétation de l'article 41 de la Constitution argentine[554]. Selon elle, si l'on s'en tient à sa lettre, cet article dispose que « Tous les citoyens jouissent du droit à un environnement sain et équilibré, propice au développement humain et à des activités productives permettant de répondre aux besoins actuels sans compromettre ceux des

[554] Associación de Abogados Ambientalistas de Argentina, « Dictamen de la Asociación Argentina de Abogados Ambientalistas (AAdeAA) sobre las competencias municipales en relación a la técnica de fracturación hidráulica (*Fracking*) », 2013.

générations futures. ». Dans son deuxième alinéa, l'article 41 pose le principe selon lequel il revient aux « autorités » publiques, sans les désigner expressément, de pourvoir à la mise en œuvre de toutes les actions propices à la concrétisation de ce droit. À cet égard, l'association de juristes estime que la mention générique des « autorités » renvoie à l'État dans toutes ses expressions qu'elles soient horizontales — l'on pense aux pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire — ou verticales — *i. e.* les échelons étatiques au niveau national, provincial et municipal. Le troisième paragraphe rappelle, quant à lui, le principe de subsidiarité attribuant à la Nation la faculté d'édicter les normes minimales et aux provinces les normes complémentaires tant qu'elles n'altèrent pas les « compétences locales » (*jurisdicciones locales*). L'AAdeAA s'appuie sur ces derniers mots pour affirmer qu'en raison de leur autonomie et de leurs compétences en matière d'ordonnancement territorial, les municipalités sont habilitées à formuler des normes pour réglementer ce droit à « jouir d'un environnement sain et équilibré ». À la suite de ces considérations générales, l'association énumère différents jugements rendus par la Cour Suprême de Justice de la Nation allant dans le sens d'un pouvoir et d'une responsabilité accrue des municipalités. Une première décision fait explicitement référence à cette compétence des municipalités à édicter des ordonnances pour compléter les normes minimales de la Nation. Dans un conflit lié à la question des exploitations d'hydrocarbures dans la *laguna* de Llancanello, province de Mendoza (*caso Laguna Llancanello*), la Cour tranche en faveur de l'association plaignante, OIKOS Red Ambiental, qui demandait la fin de ces activités dans une aire naturelle protégée par la convention internationale Ramsar alors que la pétrolière Repsol-YPF argumentait de son droit acquis à exploiter le gisement sis sous l'aire naturelle depuis les années 1930. La Cour lui a opposé d'une part le fait que « personne n'a un droit acquis au maintien des lois ou des règlements ni à leur inaltérabilité » et, d'autre part, qu'en vertu du principe *alterum non laedere*, nul ne peut revendiquer un « droit à polluer l'environnement, à la suite des externalités négatives de l'usufruit d'un sol, simplement parce que cela se fait depuis des temps immémoriaux », tout en lui reconnaissant le droit d'ester en justice pour obtenir des dédommagements et réparations pour le préjudice économique. La décision *Laguna Llancanello*, régulièrement invoquée par les écologistes de Mendoza, reconnaît aussi le caractère dynamique du droit environnemental, c'est-à-dire la nécessité de l'interpréter à l'aune des progrès et des modifications des connaissances scientifiques, en conséquence de quoi une activité autrefois autorisée et qui s'avère risquée par la suite peut, et doit, être interdite à la lumière de ces nouveaux savoirs. L'avis des juristes mentionne, en suivant, une série d'autres cas internationaux ayant opposé le principe de précaution aux velléités des industries d'utiliser la fracturation hydraulique pour extraire des hydrocarbures des formations non conventionnelles.

Dans le même esprit d'appui à l'action citoyenne, dès 2014, l'organisme d'investigation militante OPSur a élaboré et publié un modèle d'ordonnance téléchargeable pour interdire la fracturation hydraulique[555]. Celui-ci inclut un paragraphe décrivant la technologie en question et sa différence avec celle employée dans l'exploitation des gisements conventionnels, tout en précisant son caractère expérimental. La partie suivante contient des

[555] OPSur, « Modelo de ordenanza para prohibición del fracking », *OPSur* (blog), 19 septembre 2014, https://opsur.org.ar/2014/09/19/modelo-de-ordenanza-para-prohibicion-del-fracking/.

précisions sur les impacts avérés et supposés de la technologie, notamment en termes d'usage de l'eau superficielle et souterraine, de pollution atmosphérique, acoustique et paysagère, d'émission de gaz à effet de serre ou encore de risque sismique. Le modèle contient encore des directives sur l'usage à faire du cadre normatif et invite les citoyens et les associations qui souhaitent présenter un projet d'ordonnance « Municipio libre de *fracking* » a invoqué des normes telles que l'article 41 de la Constitution argentine, la *Ley General de Ambiente 25 675* et les principes qu'elle contient (principe de précaution, principe de prévention, principe d'équité générationnel, principe de développement durable), mais aussi les lois et règlements provinciaux.

C'est cette contradiction entre un idéal militant qui promeut l'information et l'éducation populaire de leurs compatriotes, et la nécessité tactique de la lutte socio-environnementale d'encourager les villes à voter des ordonnances anti-*fracking*, quitte à leur faciliter le travail, que les chargés de communications des industries pointent du doigt comme idéologique et sans fondement technique :

> 164. « Dans [la province d'] Entre-Ríos, les 40 villes desquelles vous étiez en train de parler, j'ai parlé avec certains de leurs conseillers de tout cela, qu'ils l'ont interdit et ils me disent "Non, mais nous on a téléchargé l'ordonnance d'Internet". Parce qu'il s'avère que l'Observatorio Petrolero Sur, après coup, a publié un modèle d'ordonnance pour interdire le *fracking*. Donc, ils se la téléchargent, ils la signent et ils l'approuvent. » (F, chargé de communication, CABA, 2018)

En effet, entre 2012 et 2019, un certain nombre de villes, parmi celles situées sur des bassins géologiques contenant potentiellement des hydrocarbures non conventionnels, promulguent des ordonnances « Municipio libre de *fracking* » (Figure 9)[556]. Sur cette période, environ 65 municipalités se sont dotées d'une telle ordonnance dont plus de la moitié dans la province d'Entre-Ríos située sur le bassin Chacoparaná. Dès 2016, presque tous les centres administratifs des départements de la province comptent une ordonnance. La dynamique s'arrête néanmoins après la sanction de la *Ley 10 477*, en avril 2017, qui précise dans l'article premier la « prohibition de la prospection, de l'exploration et de l'exploitation d'hydrocarbures liquides et gazeux au moyen de méthodes non conventionnelles, à l'inclusion de la fracturation hydraulique (*fracking*) ». Avec Santa Fe, qui a interdit l'utilisation la fracturation hydraulique dans l'article 46 de la *Ley 13 740* portant sur l'usage de l'eau, la province d'Entre-Ríos est la seule à interdire formellement l'usage de cette technologie dans le pays. Parmi les provinces comptant de telles ordonnances, on dénombre encore celles de Neuquén (une à Zapala), Chubut (deux), Mendoza (cinq), Río Negro (dix) et Buenos Aires (onze).

Il s'agit d'exposer en suivant comment l'élaboration, la proposition, puis le vote de ces ordonnances font rarement l'objet d'un consensus, même au niveau municipal et que chacune des tentatives pour promulguer ces textes se heurtent à diverses réactions de la part des pouvoirs en place. Autrement dit, la tactique qui consiste à publier des normes prohibant l'utilisation de la fracturation hydraulique dans certaines municipalités, voire dans certains

[556] Le tableau récapitule les données publiées par l'Observatorio de Conflictos por Recursos Naturales (OCRN). Ces données recensées ne font référence qu'aux municipalités ayant promulgué des ordonnances restées en vigueur.

départements, suit différentes trajectoires que les développements ci-dessous tenteront de mettre en évidence. À travers d'exemples tirés des provinces de Río Negro[557], de Neuquén et de Mendoza, j'analyserai les procédures et les logiques qui ont présidé à ce choix tactique et aux contrecoups opposés par le pouvoir.

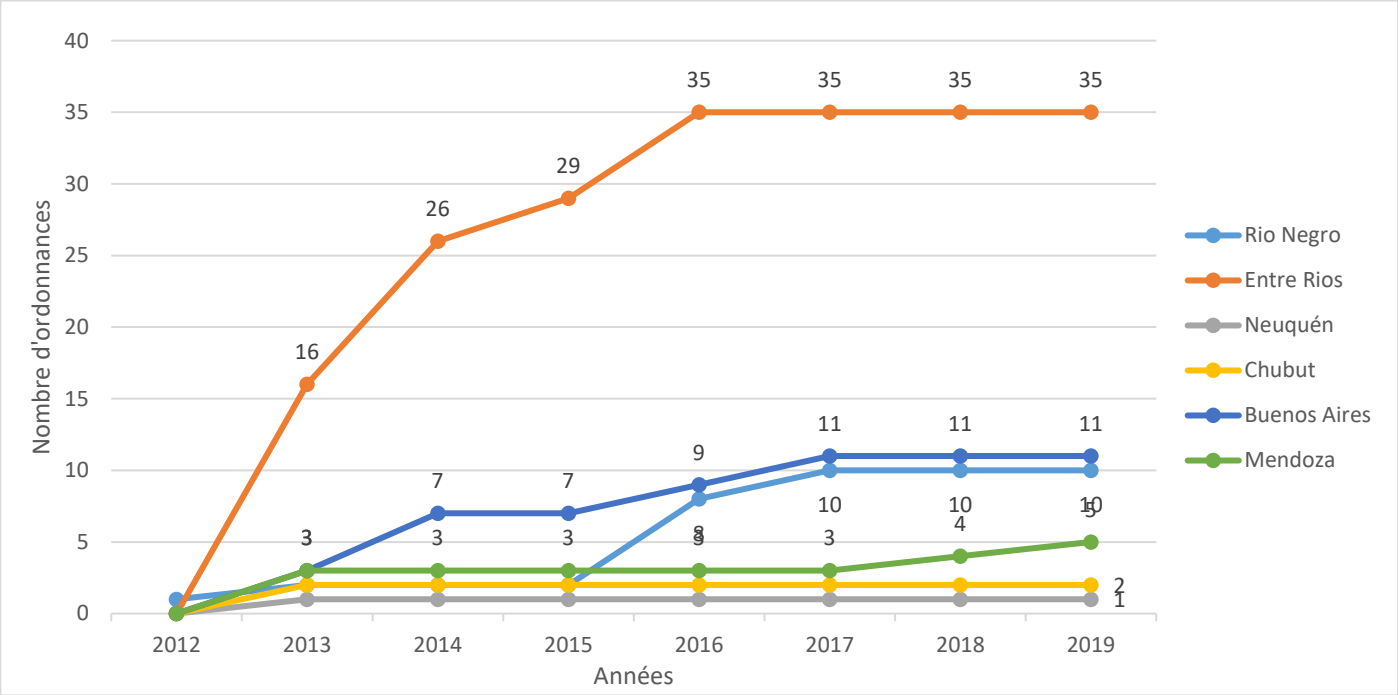


Figure 9 : Ordonnances « Municipio Libre de fracking *» promulguées entre 2012 et 2019 en Argentine*

Les tentatives frustrées dans Neuquén et l'Alto Valle

La ville de Cinco Saltos dans la province de Río Negro est la première, en Argentine et dans toute l'Amérique latine, à promulguer une ordonnance qui prohibe, dans l'enceinte urbaine de la municipalité, l'exploration et l'exploitation de gisements non conventionnels par le moyen de la fracturation hydraulique. En décembre 2012, sous l'impulsion de deux organisations locales (Tierra Madre et La Ruedita), membres de l'APCA, et avec l'appui de l'élu communiste, José Chandia, lui-même favorable à l'interdiction du *fracking* après l'écoute d'un discours de Fidel Castro, les sept conseillers municipaux adoptent à l'unanimité le projet d'ordonnance 1049/12. En amont, les organisations socio-environnementales de la zone avaient réalisé différentes actions pour inscrire la nécessité de publier une telle ordonnance en distribuant des tracts les jours de marché, sur les places de la ville ou encore en

[557] Pour les villes de Cinco Saltos et d'Allen, étudiées en suivant, on peut également se référer à Lorena Riffo, « Hidrocarburos no convencionales, hegemonía y relación sociedad-naturaleza: análisis de las relaciones entre el Estado, las industrias culturales y los conflictos sociales en el avance de la frontera hidrocarburífera, entre 2009 y 2014, en Neuquén » (Tesis de Maestría en Ciencias Sociales y Humanidades, Bernal, Universidad Nacional de Quilmes, 2018), 61-67.

se rassemblant le jour du vote devant la salle du conseil municipal ainsi qu'à l'extérieur de la mairie. Ce sont aussi ces associations qui ont tenté — à l'aide du même conseiller Chandia — de raviver la mémoire des habitants de cette partie de l'Alto Valle sur les pollutions laissées par INDUPA, évoquées à propos du récit sur les limites économiques de la région (en page 208). Un de ses initiateurs se rappelle des postures adoptées par les membres de l'APCA pour forcer l'adoption du texte :

> 165. « Dans cette ville, la première ordonnance municipale contre la fracturation a été officiellement adoptée [...], une ordonnance qui interdisait le développement de la fracturation ou d'activités non conventionnelles dans l'enceinte urbaine, et elle a été très utile, car de cette expérience sont nées toutes les ordonnances avec leurs contradictions [...]. Toute l'APCA a œuvré pour cela… […] En mettant tout le temps la pression dessus. Et bon, elle a été votée à l'unanimité. Dès le premier tour. Elle a été adoptée à l'unanimité. À tel point que je me souviens que nous étions à la porte du conseil. Nous étions à l'intérieur de la session. Ah... parce que nous sommes allés aux sessions précédentes aussi. Lors des précédentes sessions du conseil municipal, aux réunions avant le vote, nous nous sommes rendus, en tant qu'assemblée. À Cinco Saltos, ils nous connaissaient déjà. Nous sommes allés à la radio, tout le temps, hein. Euh... tout le temps. Tout le temps. Et... nous sommes allés à quelques réunions avant le vote et nous avons mis la pression... non pas que nous avons "mis la pression", mais nous leur avons dit en face aux conseillers et aux conseillères ce que nous pensions vis-à-vis du mode de vie, de ce qui s'était passé avec INDUPA, à laquelle nous étions toujours opposés... » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

À Cinco Saltos, cependant, la situation prend une tournure burlesque puisque dans cette ville, comme dans une grande partie des municipalités situées à proximité des gisements d'hydrocarbures, les citoyens comme les pouvoirs municipaux sont peu conscients des enjeux et des innovations technologiques à cette époque. Le même militant se souvient de l'incompréhension de la maire à la sortie de la session :

> 166. « Et d'ailleurs, à Cinco Saltos même, la, la cheffe du bloc Frente por la Victoria (FpV) de Cinco Saltos, quand elle sort après avoir approuvé l'ordonnance contre le *fracking*, elle nous dit, à A. et à moi, parce qu'elle nous connaissait parce que nous étions tous impliqués, elle nous dit, en sortant comme ça : "Eh bien là vous l'avez votre ordonnance du fucking, du facking, que sais-je". Elle ne savait même pas qu'elle avait voté. » (PD, chargé de communication, Neuquén, 2018)

Quelques semaines plus tard, en février 2013, la maire, Liliana Alvarado, oppose son veto dans un contexte de diverses pressions politiques nationales et provinciales, en affirmant que la municipalité n'a pas le pouvoir de légiférer sur des questions relatives à l'exploitation des hydrocarbures puisque, étant localisés dans le sous-sol, ceux-ci relèvent du dominion provincial[558]. Le conseil municipal se désolidarise de l'édile en invoquant l'article 122 de la Charte municipale qui dispose que le pouvoir exécutif a 10 jours ouvrables pour contester partiellement ou dans sa totalité l'ordonnance. Le délai étant dépassé, les conseillers rejettent le veto et le texte est resté en vigueur[559].

[558] Les raisons justifiant le veto de Liliana Alvarado sont exposées dans la Resolución 092/13.
[559] Les conseillers exposent leur raisonnement dans la Resolución 005/13.

À Allen, une autre localité de l'Alto Valle, une ordonnance similaire est votée quelques jours avant que la législature de Neuquén ne se réunisse pour discuter de l'accord conclu entre YPF, récemment nationalisée, et Chevron, récemment libérée de son interdiction d'opérer dans le pays. À Allen, le gisement non conventionnel d'Estación Fernández Oro est alors exploité depuis quelques années par l'entreprise Apache, l'une des pionnières dans les exploitations non conventionnelles en Argentine. En juin 2010, elle obtient, de façon controversée le blanc-seing du Consejo de Ecología y Medio Ambiente de Río Negro (Codema) pour installer une piscine de stockage de liquides de perforation. En mars 2012, des voisins déposent des plaintes à la suite de la découverte de dépôts illégaux de liquides dans une zone proche de la piscine de stockage octroyée à Apache deux ans plus tôt. Par la suite, Apache entame des perforations non conventionnelles dans les *chacras* d'Allen, et se trouve à nouveau exposée dans les journaux locaux à l'occasion de quelques accidents, explosions de puits, déversements, etc. C'est dans ce contexte que les conseillers municipaux votent à l'unanimité l'ordonnance 46/13 qui interdit l'extraction d'hydrocarbure à l'aide du *fracking*. L'article premier invoque, à cet égard, le principe de précaution contenu dans la *Ley General de Ambiente 25 675* et désigne divers organes de la municipalité comme chargés de faire respecter cette nouvelle norme dans l'article deux. Cependant, en novembre 2013, le Supremo Tribunal de Justicia (STJ) de la province de Río Negro déclare l'ordonnance inconstitutionnelle, ce qui déclencha de nouvelles mobilisations à Allen. Après divers appels de la part de la municipalité d'Allen et de ses citoyens, plusieurs mobilisations dans la ville de l'Alto Valle et même des *escraches* dans l'enceinte du STJ, la sentence originale de cette institution est confirmée en appel de sorte que l'ordonnance 46/13 d'Allen est demeurée nulle malgré les diverses tentatives pour la maintenir.

En 2017, enfin, le STJ de Río Negro prononce une sentence plus sévère à l'égard de la ville de Fernández Oro qui a elle aussi promulgué une ordonnance prohibant le *fracking* sur son territoire. Saisi par la filiale Ysur de YPF qui opère dans la province, le STJ — en sus de déclarer la norme municipale inconstitutionnelle — impose à la ville une amende.

Dans la province de Neuquén, le mouvement des ordonnances s'est, un temps, inscrit dans la lignée du référendum contre la mine à ciel ouverte de Loncopué. À la suite d'une *pueblada*, d'une mobilisation de tous les habitants, le maire a été contraint d'organiser une consultation populaire sur la présence de cette industrie[560]. De là, trois villes, Zapala, Junín de los Andes et Vista Alegre[561] ont voté des ordonnances anti-*fracking*, et au moins trois autres municipalités (San Martín de los Andes, Centenario et San Patricio del Chañar) ont caressé ce projet. Les deux premières, celles de Zapala et Junín sont encore en vigueur, quoique la seconde, malgré le soutien de 50 associations locales et de 500 signatures d'administrés, a dû essuyer un veto du maire, Juan Domingo Linares, avant d'être confirmée par le conseil municipal dans une session délocalisée au sein d'une école de la ville afin d'accueillir la population venue manifester son appui à l'ordonnance. À noter que cette dernière ne vise pas

[560] Isabel Edith Salerno, « Representación en la prensa local. El referendum que prohíbe la minería tóxica en Loncopué, Provincia de Neuquén », in *La trama al revés en años de cambio : experiencias en la historia argentina reciente* (General Roca : Publifadecs, 2013), 243-70.

[561] Certaines sources évoquent une quatrième ville, Aluminé, ayant voté une telle ordonnance, mais aucune donnée officielle qui puisse confirmer ou infirmer cette information n'a été rencontrée.

uniquement la fracturation hydraulique, mais aussi la mine à ciel ouvert. L'ordonnance 783/16 de Vista Alegre, quant à elle, a essuyé une action en reconnaissance d'inconstitutionnalité initiée par le STJ de la province de Neuquén. Dans la resolución n° 7, de mai 2017, le STJ l'a révoquée aux motifs qu'elle excède les compétences communales, porte atteinte à la répartition des compétences prévues par la Constitution provinciale dans le domaine des hydrocarbures, prétend réguler des aspects de la politique environnementale du ressort de la province, octroi des pouvoirs à des autorités municipales en ignorant les compétences des organes provinciaux, etc.

De l'anticipation au dépassement : un outil contesté à Mendoza

Dans la province de Mendoza, les ordonnances de San Carlos (1431/13), General Alvear (3934/13) et Tunuyán (2917/18) promulguées respectivement en mai 2013, juin 2013 et mai 2018, ont majoritairement été impulsées par les assemblées locales, avec l'aide d'un conseiller municipal, mais certaines l'ont été par l'intermédiaire d'un outil de la démocratie directe : la *banca del ciudadano*. Cette instance permet aux habitants et aux organisations de la société civile d'exposer sur des sujets d'intérêt municipal, des considérations ou des projets d'ordonnances devant les conseillers, dans le respect d'un certain nombre de règles d'expression, c'est-à-dire en ayant soumis une demande *via* un formulaire spécifique, en se contentant d'un temps de parole limité, etc. Une assembléiste du Valle de Uco se souvient ainsi que la première vague de la mobilisation

> 167. « […] a culminé avec le dépôt de l'ordonnance anti-*fracking*. C'était en mai, avril, mai, juin par là, il faisait froid je m'en souviens, en utilisant la *banca del ciudadano*. On reprenait en main notre... notre démocratie au sein du Conseil municipal. Dans les conseils municipaux, il y a la possibilité pour que le citoyen ordinaire puisse présenter des projets au conseil municipal en utilisant la *banca del ciudadano*. C'est la première fois qu'elle a été utilisée à T., la *banca del ciudadano* l'a été par notre intermédiaire en présentant le projet d'ordonnance contre le *fracking*, c'est-à-dire que les citoyens [utilisent] les lieux, disons, de pouvoir. Et ce processus a pris des mois. Je me souviens, je ne sais pas si c'était en été, si nous avons présenté l'ordonnance en avril, nous avons eu décembre... pour rédiger l'ordonnance. Il y avait des gens qui avaient les connaissances nécessaires pour faciliter les questions juridiques. Les gars avaient des facilités pour comprendre les processus, disons, physiques, chimiques de ce que signifie le *fracking*. Ça importait. Il fallait lire. Et l'ordonnance a été construite sur la base d'une ordonnance de San Carlos. En plus, on a entrepris de trouver toutes les ordonnances anti-*fracking* du pays. Nous avons essayé de mettre en place la meilleure ordonnance et nous avions, je ne sais pas, comme un paquet (?) de feuilles au Conseil municipal. Avec les considérants, les points, les observations et c'était un travail des assemblées. De l'assemblée. De tous les membres de l'assemblée. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

Dans ce témoignage, l'assembléiste fait pièce aux accusations du chargé de communication des industries des hydrocarbures citées au début du paragraphe. Alors que celui-ci accusait les militants de se contenter de télécharger l'ordonnance mise à disposition par le groupe d'investigation OPSur, cette militante affirme que le texte soumis au vote dans sa ville a été le fruit d'un effort collectif de longue haleine et d'une recherche qui a consisté à rassembler

diverses ordonnances afin d'en tirer les arguments les plus essentiels et les plus solides. Par ailleurs, elle insiste aussi sur le geste citoyen et démocratique que représente la promulgation de cette norme puisqu'il s'agit de la première adoptée grâce à un outil d'expression populaire qui fait écho à un principe structurant de l'assembléisme socio-environnemental : la démocratie directe.

À Tupungato, l'ordonnance 8/2013, une fois de plus votée à l'unanimité des conseillers, essuie le veto du maire qui l'annule par le decreto municipal 797/13, rendu public un mois après sa signature. L'ordonnance, relativement brève, se prévalait de l'article 41 de la Constitution ainsi que de la *Ley General de Ambiente 25 675* et de son principe de précaution, mais aussi d'une autre ordonnance locale (01/07), sanctionnée à l'occasion des luttes socio-environnementales du milieu des années 2000 contre la mine à ciel ouvert, et légiférant sur l'usage des sols à des fins minières dans le département. Les considérants insistaient également sur les risques potentiels qui pèseraient sur la ressource hydrique si la fracturation hydraulique n'était pas interdite. Comme en d'autres occasions, pour s'y opposer, le maire a invoqué le cadre normatif national et provincial qui limiterait les compétences des municipalités sur les questions de l'usage des ressources du sous-sol, de la politique énergétique et des réglementations environnementales. En outre, il a sustenté son décret à l'aide d'un argument niant les risques potentiels et avérés de la fracturation hydraulique[562]. Dans l'ordonnance 28/13[563], les militants contestent point par point les objections contenues dans le décret. Vis-à-vis des limites des compétences municipales invoquées par le décret, ils reprennent en grande partie les arguments contenus dans l'avis originel de l'AAdeAA. Concernant l'argument relatif à l'absence de risques avérés de la technologie de fracturation hydraulique, ils pointent avant tout la mauvaise compréhension du principe de précaution de la part du maire. En effet, celui-ci fait porter l'*onus* de la preuve non pas sur l'industrie devant démontrer l'innocuité de sa technologie, mais sur les assembléistes devant établir la nocivité de celles-ci. Pour ce faire, les militants mobilisent une série d'études sur le *fracking* circulant parmi les assemblées socio-environnementales argentines : celle du Tyndall Center portant sur les substances chimiques utilisées lors de la fracturation et établissant la toxicité de plusieurs dizaines d'entre elles ; celle de la Cornell University des États-Unis sur l'empreinte carbone des exploitations d'hydrocarbures, ou encore celle de la Duke University indiquant la possibilité d'émanations de gaz dangereux. Selon la nouvelle ordonnance, ces données seraient suffisantes, non pas pour invoquer le principe de précaution face à un risque potentiel, mais le principe de prévention en raison des impacts environnementaux avérés. Cette seconde ordonnance est votée à son tour et restaure la 8/13 dans son intégralité[564].

---

[562] Tupungato. Decreto municipal 797/13. Trad. « Il n'existe aucun fondement scientifique à l'affirmation selon laquelle la technique de la fracturation hydraulique pollue. Il est soutenu que les impacts environnementaux supposés mentionnés dans les considérants du projet d'ordonnance sont abstraits et n'ont pas été dûment vérifiés ou justifiés par des études scientifiques ou par un personnel technique et scientifique approprié ».

[563] Le maire a opposé son véto à l'ordonnance 8/13 et, afin de la restaurer, une nouvelle ordonnance la 28/13 a été présentée au conseil municipal. Celle-ci contient la contre-argumentation des militants et prévoit dans ses articles la restauration de l'ordonnance 8/13.

[564] En 2018, cependant, des licences octroyées pour l'exploration du gisement Puesto Cercado Occidental, dans le département de Tupungato, ont relancé la controverse dans la zone. En avril, l'assemblée locale a présenté diverses notes à l'intention du conseil municipal pour lui rappeler la lettre de l'ordonnance 8/13 tout en mobilisant les habitants de la ville à plusieurs reprises autour de la place centrale, dans les rues adjacentes et

À Lavalle, un département du nord-est de la province, autrefois épicentre des cultures Huarpe installée autour de la *laguna* de Guanacache — asséchée par la construction des retenues d'eau en amont sur le río Mendoza — une première ordonnance proposée par l'Asamblea por Agua Pura de Guanacache est votée à l'unanimité puis annulée. Un élu explique :

> 168. « Et comme si cela ne suffisait pas, de ce durcissement lors d'une année électorale, tapi et secrètement, insidieusement, je dirais même rampant comme un reptile, les organismes qui devraient s'occuper de l'eau comme l'État ou les ordures du Département Général de l'Irrigation s'attaquent aux outils que les municipalités ont sortis pour interdire le *fracking*. Comme dans le cas de Lavalle. La seule des quatre ordonnances qui ont été prises dans les départements a été publiée par Lavalle. Et c'est une ordonnance qui a été faite rapidement. Donc elle n'avait pas euh... une armature juridique solide. Elle était faite d'une certaine manière, avec quelques vices. Je l'admets. Qui a déposé un recours en inconstitutionnalité contre elle l'autre jour ? L'État et Irrigation. Tu peux le croire ? Je veux dire, ceux qui doivent s'occuper des enfants, c'est eux qui les tuent. Ils les tuent. C'est la même chose. Irrigation qui s'attaque à une ordonnance qui prend soin de l'eau. Tu trouves pas ça étrange ? » (MR, juriste et sénateur, Mendoza, 2019)

Le cadre normatif invoqué est l'un des plus denses : article 41 de la Constitution nationale, traités internationaux, *Ley General de Ambiente, Ley Provincial 5 961 de Preservación del Medio Ambiente, Ley 6 045 « Reservas Naturales », Ley 7 722 « Ley del Pueblo »*, mais aussi les lois d'Entre-Ríos et Santa Fe qui interdisent l'utilisation de la fracturation hydraulique. Plus éloquente, l'ordonnance mentionne dans plusieurs paragraphes des considérants sur « l'urgence hydrique » dans laquelle se trouve la province depuis une dizaine d'années et le besoin de « prendre conscience » des défis que cela implique. En tissant sur ce pathos de la *cultura del agua*, elle en appelle à l'expérience propre du département en rappelant que les citoyens de Lavalle ont une mémoire des événements historiques qui ont conduit à la perte de l'équilibre hydrique du territoire, détruisant des écosystèmes entiers, et des modes de vie associés[565]. L'élu reconnaît aussi l'existence de quelques vices de forme dans le document municipal qui ont permis à Irrigación, le département chargé de veiller à la politique hydrique et à la qualité de l'eau, d'annuler l'ordonnance censée protéger la ressource hydrique dans le département. L'article deux, par exemple, excède les compétences du département en prononçant, une interdiction de l'usage du « bien commun "Eau" » pour n'importe quelle activité qui génère des dommages environnementaux. Par la suite, des techniciens et des avocats ont apporté leurs concours à la municipalité de Lavalle pour

---

jusqu'au domicile du maire pour réaliser un *escrache* (lequel à donner lieu à une plainte déposée par l'édile exposé), mais aussi des *charlas informativas*, l'une desquelles s'est tenue avec l'appuie de la paroisse et où les riverains d'Allen ont exposé leur situation. En d'autres occasions, les assembléistes ont utilisé la *banca del ciudadano* pour interpeller plus directement et plus formellement les conseillers, mais se sont heurtés à des attitudes peu propices à l'échange d'arguments (interruption du temps de parole, simulation de malaise et de désespoir de la part de certains conseillers, etc.). En juillet, la polémique a pris une autre tournure lorsque les habitants de Tupungato ont observé le transit de camions chargés de grandes machineries probablement destinées au gisement Puesto Cercado Occidental. Federico Soria, « TUPUNGATO : EL fracking AMENAZA LA AUTONOMÍA MUNICIPAL Y EL PRINCIPAL RESPONSABLE ES EL INTENDENTE GUSTAVO SOTO », *Yo tampoco me callo* (blog), 26 août 2018, http://federico-soria.blogspot.com/2018/08/tupungato-el-fracking-amenaza-la.html.

[565] Ordenanza municipal de Lavalle 1065/18.

réécrire l'ordonnance. La seconde ordonnance, la 1071/19 se contente de rappeler les principes de précaution et de prévention dans son article 2 et réaffirme les compétences de la municipalité, notamment sa responsabilité de veiller aux marchandises dangereuses et toxiques qui transitent par son territoire dans l'article 3.

À San Rafael, enfin, un projet d'ordonnance est déposé en septembre 2019 par quatre organisations : Asamblea por el Agua pura de San Rafael, Conciencia Ambiental, Lucha, Tierra y Agua et Jovenes por el clima. Ce projet est l'un des plus denses et des plus documentés avec des considérants qui s'attardent sur les législations dans d'autres pays, citant divers rapport d'enquêtes et études scientifiques, mais aussi des paragraphes transversaux qui mêlent des connaissances scientifiques et les cadres réglementaires à divers niveaux (notamment sur la santé humaine, la salubrité publique et de l'environnement, le risque sismique, l'usage de l'eau, etc.), un rappel sur le contexte mendocino d'urgence hydrique et des risques que l'avancée des hydrocarbures comporte pour la matrice productive agricole et donc de la cohésion communautaire, des dénonciations sur le non-respect des normes et des contrôles de la part du gouvernement provincial, etc. L'ordonnance reprend les termes de celles de Lavalle et ajoute, dans son article 5, la nécessité de créer une « Commission de contrôle » à des fins de prévention et de suivi des activités minières, de l'extraction des hydrocarbures non conventionnels et de l'utilisation des produits phytosanitaires, commission composée par des représentants des organisations ayant présenté l'ordonnance ainsi que d'autres fonctionnaires compétents en la matière.

Province	Municipalité	Ordonnance	Date	Commentaire
Río Negro	Cinco Saltos	1049/12	20/12/12	En vigueur Tentative de veto (maire)
	Allen	46/13	22/08/13	Véto (maire) puis déclarée inconstituionnelle par le STJ de Río Negro
	Fernández Oro	Référence inconnue	2017	Déclarée inconstitutionnelle par le STJ de Río Negro
Neuquén	Zapala	512/13	12/12/13	En vigueur
	Junín de los Andes	2523/15	07/10/15	En vigueur Tentative de veto (maire)
	Vista Alegre	783/16	2016	Déclarée inconstituionnelle par le STJ de Neuquén
Mendoza	San Carlos	1431/13	02/05/13	En vigueur
	Tupungato	8/13 28/13	16/05/13	Veto (maire) levé et réinstauration de l'ordonnance En vigueur
	General Alvear	3934/13	26/06/13	En vigueur
	Tunuyán	2917/18	04/05/18	En vigueur
	Lavalle	1065/18 1071/19	14/03/19	Veto (Irrigación) Nouvelle ordonnance en vigueur
	San Rafael	Référence inconnue	23/09/19	Projet

Tableau 4: « Municipios Libre de Fracking » dans les provinces de Río Negro, Neuquén et Mendoza en 2020[566]

[566] Ce tableau a été réalisé à partir des données de l'OCRN et ne comprends que les ordonnances des provinces de Río Negro, Neuquén et Mendoza dans lesquelles se sont déroulés mes travaux. J'ai jugé utile d'ajouter

9.3. Une analytique du répertoire tactique anti-*fracking*

Cette exploration du répertoire tactique des groupes socio-environnementaux engagés contre l'utilisation de la fracturation hydraulique permet de mettre en évidence trois éléments de structuration de la pratique protestataire. D'abord, les militants démontrent une capacité à user d'une diversité de modes d'action à travers lesquels s'expriment une certaine mise en scène du soi collectif. En combinant certains modes d'action, en adossant le répertoire juridique à un répertoire saboteur ou esthétique, ils parviennent à élaborer une identité propre tout en permettant de les raccrocher à certaines traditions protestataires et donc à des trajectoires historiques. Ensuite, ce répertoire tactique se caractérise par une recherche d'alliés dans une situation marquée par la marginalité ou la subalternité. Enfin, l'investissement de diverses actions d'ordre juridique traduit la volonté de vouloir instaurer un nouveau contrat social plus soucieux de la Nature.

9.3.1. Les modes d'action et l'identité collective

Pour comprendre les choix effectués par ces collectifs militants parmi les modes d'action à disposition, il est nécessaire de revenir, au moins brièvement sur les trajectoires militantes et sur le profil des différentes organisations qui composent la galaxie de mouvements mobilisés contre les exploitations non conventionnelles dans le pays. La diversité observée dans les modes d'action tient autant à un contexte politique évolutif au cours de la décennie 2010 qu'à la rencontre de plusieurs matrices protestataires irriguant la mobilisation contre le *fracking*. Ce sont ces matrices protestataires socio-politiques mises en évidence par Maristella Svampa (indigène-communautaire, nationale-populaire, gauche socialiste réformiste ou révolutionnaire et autonomiste)[567] et environnementales soulignées par Alberto Accosta et Decio Machado (conservationniste, écologie profonde, écologisme des pauvres, justice environnementale et nationale-populaire)[568], auxquelles il conviendrait d'ajouter la matrice altermondialiste, qu'il faut maintenant mettre en perspective avec les modes d'action choisis par les militants[569]. Il va de soi qu'aucun mode d'action ne se réfère

---

quelques ordonnances cassées par des instances provinciales ainsi que des commentaires afin que le lecteur ait une vue synthétique de la situation. Ainsi, ce tableau fait référence aux villes d'Allen et Estación Fernández Oro (Río Negro), de Junín et de Vista Alegre (Neuquén) qui ne figurent pas dans le recensement de l'OCRN. De la même façon, cette organisation ne prend pas en compte les différentes tentatives de promulguer des ordonnances comme à Tupungato et Lavalle dans la province de Mendoza, ou les projets d'ordonnances (San Rafael). Le recensement effectué dans le cadre de cette thèse a été clôturé au 31 décembre 2019, et peut comprendre des erreurs ou des omissions, soit parce que des décisions et des jugements ont été rendus après cette date, soit parce que la donnée n'a pas été rencontrée dans le cours de l'investigation, les journaux officiels des municipalités étant rarement accessibles.

[567] Maristella Svampa, « Mouvements sociaux, matrices socio-politiques et nouveaux contextes en Amérique latine », trad. par Julie Devineau, *Problèmes d'Amérique latine* 4, nº 74 (2009) : 113-36.

[568] Alberto Acosta, « Movimientos comprometidos con la vida Ambientalismos y conflictos actuales en América Latina », *OSAL*, nº 32 (2012): 67-94.

[569] On note cependant l'absence, parmi ces matrices protestataires, des mouvements parfois qualifiés de « réactionnaires » comme, dans le cas argentin, des mouvements pro-vie qui n'est pas sans lien avec les postures politiques choisies par les trois auteurs cités en référence ici.

exclusivement à l'une de ces sources d'inpiration, mais les rapporter à certaines d'entre elles permet d'avoir une idée plus claire et transversale de l'image que se donne le mouvement contre le *fracking*.

Si toutes les activités d'information et de contre-information renvoient à toutes les matrices, puisqu'il n'existe pas d'identité qui puisse se forger sans un savoir partagé minimum, les autres modalités d'action sont plus sélectives. La campagne Auca Mahuida, par exemple, en ayant mobilisé des acteurs étrangers (Les Amis de la Terre France) s'inscrit délibérément dans une visée altermondialiste qui cherche à mettre la pression sur les industries les plus polluantes de la planète. En outre, pour rendre visible la lutte, le choix de promouvoir une aire naturelle joue sur un écologisme conservationniste en même temps que sur la fibre nationale-populaire puisqu'il s'agit d'un patrimoine provincial cher aux militants neuquinos. Le répertoire artiste, faisant appel au muralisme et au chant, traverse à peu près toutes les matrices socio-politiques tant il s'agit d'un mode d'action partagé dans la sphère protestataire. Néanmoins, les fresques comme les hymnes entonnés ou écrits par les militants puisent aussi dans les registres de l'écologie profonde ou de la justice environnementale (particulièrement dans le mural de Centenario ou dans l'oraison de Pablo Cingolani). Pour ce qui est du répertoire du sabotage, les *escraches* constituent une pratique transversale tant en raison des individus qui y participent qu'en raison des entités qui en sont la cible. Dégrader les bureaux de Chevron à Neuquén se fait — sans distinction — au nom de la défense du *lof*, de l'autonomie locale, du pillage des ressources naturelles et stratégiques de la Nation ou de la province, des revendications de contrôle ouvrier sur la production, pour s'opposer au saccage de la Nature, pour défendre des sources de subsistances et les droits qui y sont liés ou encore pour s'attaquer au « capitalisme global ». Les *toma de pozo*s sont, quant à elles, plutôt orientées vers la défense des intérêts indigénistes ou communautaires, et animées par un écologisme des pauvres. Les *cortes de ruta*, pris indistinctement (*corte informativo* ou *piquete*) sont pénétrés des quatre matrices socio-politiques de Svampa et, dans le cas spécifique de la mobilisation contre le *fracking*, on y retrouve des accents environnementalistes mis en évidence par les tracts distribués à cette occasion. Le *toxytour*, étant avant tout une expérience et un témoignage, dépend principalement de ce qu'en fait celui qui atteste, c'est pourquoi on peut y retrouver des éléments de chacune de ces matrices. Le répertoire juridique, enfin, constitue un point de rencontre pour de nombreuses matrices, à l'exception de l'écologie profonde et de l'altermondialisme.

Cette mise en correspondance des modes d'action et des matrices socio-politique, environnementaliste et altermondialiste n'a que l'ambition de proposer une image synthétique (Tableau 5). La mise en relation des uns avec les autres est fondée sur la présence d'éléments référentiels typiques de ces matrices (un symbole sur la fresque, une métaphore dans la poésie, un mot dans un tract). La taxonomie pourrait être complétée et complexifiée à outrance sans acquérir un sens plus clair de la mobilisation. L'intérêt de ce relevé consiste plutôt à souligner la diversité des influences et, par conséquent, des projets qui se rencontrent dans la contestation de cette forme de l'extractivisme incarné par les exploitations non conventionnelles. En effet, les groupements indigènes en quête de reconnaissance de leur identité au sein d'un État multiculturel, les organisations autonomistes comme les assemblées d'autoconvoquées nées de la faillite de l'État régulateur et redistributeur en 2001, les

mouvements nationaux-populaires qui poursuivent le projet d'indépendance à l'égard de l'impérialisme et de développement au sein des frontières nationales, les partis d'obédience socialiste encore animés par un imaginaire de la transformation sociale et de la conscience de classe, mais aussi les mouvances environnementalistes dans toutes leurs variétés, et enfin les altermondialistes, trouvent tous dans les industries des hydrocarbures un adversaire commun grâce auquel peut apparaître une identité négative, *contre*, *anti*. Enfin, la capacité, involontaire, de ce secteur industriel à concentrer le mécontentement, à créer des coalitions de cause contre lui, permet d'envisager la formation d'un sujet collectif même si, en reposant sur le seul pilier de l'opposition à, on accède difficilement aux potentialités libératrices d'un tel mouvement.

Modes d'action		**Matrices socio-politiques**				**Matrices environnementalistes**					**Alter mondialisme**
		Indigène-communautaire	*Autonomiste*	*Nationale-populaire*	*Gauche socialiste*	*Conservationnisme*	*Ecologie profonde*	*Ecologisme des pauvres*	*Justice environnementale*	*Nationale-populaire*	
Communauté épistémique		x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Campagne Auca Mahuida		x	x	x		x	x				x
Artiste	*Peindre*	x	x	x	x		x		x		
	Chanter	x	x		x		x		x		
Sabotage	*Escrache*	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
	Toma de pozo	x						x	x		
	Corte de ruta	x	x	x	x	x		x	x	x	
Toxytour		x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Droit		x	x	x	x	x		x	x	x	

Tableau 5: Synthèse des matrices idéologiques des RAC anti-extractivisme dans la formation de Vaca Muerta

9.3.2. Mesurer les forces, rechercher des alliés

Les groupes socio-environnementaux mobilisés occupent un espace périphérique dans l'architecture politique argentine et provinciale. Si les préoccupations écologiques — ou socio-environnementales — se révèlent de plus en plus prégnantes dans les discours politiques, aucun parti politique d'envergure nationale, et aucun parti politique dans les provinces analysées dans ces travaux n'ont fait de l'écologie politique le paradigme de son action. Ces considérations sont donc largement portées dans la sphère politique par les ONG et les associations, notamment les assemblées d'autoconvoqués, qui sont constamment à la recherche de relais parlementaires et médiatiques. De cette façon, les actions entreprises par les militants peuvent s'analyser à l'aune de coups tactiques qui cherchent à évaluer les forces

et à rechercher des alliés capables d'agir sur l'architecture normative des municipalités, des provinces, voire de la Nation. En effet, la recherche d'alliés s'avère indispensable pour ces groupes situés aux marges de l'échiquier politique ou dans des situations de subalternité aiguë, alors qu'ils prétendent lutter contre deux groupes (les industries des hydrocarbures et les élites politiques) qui concentrent le pouvoir.

Ainsi, le processus d'élaboration, de présentation, de promulgation et parfois de défense des ordonnances en raison des veto opposés à plusieurs reprises à ces normes municipales met en exergue l'existence d'une arène législative très investie par les groupes socio-environnementaux. D'une part, il faut souligner que cet échelon administratif est celui qui participe le plus directement des mondes de la vie quotidienne étudiés dans la partie précédente. À cet égard, et comme le souligne Lorena Riffo[570], c'est au niveau des municipalités que se joue le concret de la lutte. C'est ce niveau de l'État qui, en raison de proximité avec les enjeux économiques, sociaux, politiques, etc. permet aux industries des hydrocarbures de prospecter et d'exploiter les gisements en mettant à disposition les compétences et les connaissances des fonctionnaires locaux et en réalisant un travail sur les habitants pour faire accepter, ou non, ce genre d'activité. Dans les cas versés à l'étude présente, on constate souvent une opposition frontale entre le pouvoir exécutif des municipalités, les *intendentes* (maires) et le secteur de la population mobilisé contre les exploitations d'hydrocarbures non conventionnels (principalement des assemblées de citoyens et de voisins autoconvoqués). Entre les deux, les conseils municipaux sont souvent, dans un premier temps, un allié des seconds, votant presque toujours à l'unanimité les ordonnances généralement rédigées par les environnementalistes. Dans un second temps, les impératifs de développement et les consignes partisanes qui proviennent des directions des formations politiques ont parfois inversé la tendance comme à Allen, Río Negro.

Ce processus allant de la contemplation de l'ordonnance à sa promulgation ou à la déclaration de son inconstitutionnalité est aussi un moyen d'évaluer les forces en présence et de mesurer l'avancée des projets d'exploitations non conventionnels. En effet, dans la province de Mendoza, seule la partie sud, le département de Malargüe est officiellement inclus dans la formation Vaca Muerta. Les mobilisations socio-environnementales dans les autres départements sont alors soit liées à la possibilité de recevoir les pollutions qui proviennent des exploitations en amont, *via* les cours d'eau en superficie ou souterrains, soit liés à la possibilité d'exploiter une autre formation : la Cuenca Cuyana (comme dans le Valle de Uco ou à Lavalle plus au nord). C'est pourquoi les résistances opposées par le maire de Tupungato et Irrigación à Lavalle sont autant d'indices, pour les militants, de projets avançant « secrètement », « en rampant » comme le dit un sénateur, et donc un argument en faveur du bien-fondé de leurs démarches. Enfin, en testant, les forces en présence, les militants recherchent également des alliés, de façon transitoire ou permanente, au sein des pouvoirs législatifs et exécutifs locaux.

[570] Riffo, « Hidrocarburos no convencionales, hegemonía y relación sociedad-naturaleza ».

9.3.3. Le nouveau contrat social : un contrat naturel ?

Loin d'être simplement téléchargées, les ordonnances sont souvent le fruit d'un labeur de plusieurs semaines, voire de plusieurs mois, dans lesquels les militants sollicitent les compétences particulières de chacun comme le rappelait une militante du Valle de Uco. À Mendoza, particulièrement, la présence de nombreux enseignants de physique, de chimie et de géographie parmi les assembléistes facilite la compréhension de certains enjeux techniques et territoriaux liés à l'exploitation des formations non conventionnelles et à l'utilisation de la fracturation hydraulique. La maîtrise du cadre juridique, quant à elle, est facilitée par les solidarités militantes au niveau provincial et national. On l'a vu, une association de juristes environnementalistes a fourni des arguments clefs en main aux militants pour faire avancer leurs projets d'ordonnances. D'ailleurs, à Mendoza, la présence d'un certain nombre de *cause lawyers*[571] est notable dans les rangs des assembléistes. Ils interviennent dans un premier temps dans la rédaction et la défense des ordonnances, dans les dénonciations pénales à l'égard de certains fonctionnaires de l'État provincial ou contre des entités de l'État provincial, ou encore lors des manifestations pour venir en aide aux manifestants arrêtés au cours des marches réalisées tout au long de 2018 et 2019[572]. Ces *cause lawyers* sont d'ailleurs souvent invités à ne pas participer aux actions directes — *callejera* (de rue) — afin de protéger leurs compétences pour le groupe. Ce militantisme expert n'est donc pas le fruit d'une réorientation de l'activité militante vers des causes plus aimantées par l'idée de justice sociale contre d'autres mobilisations qui seraient encastrées dans la défense des intérêts matériels, personnels ou collectifs au demeurant. L'engagement de ces *cause lawyers* relève d'une part de la sensibilité propre de ces individus et s'intègre, d'autre part, à la tactique militante qui voit en eux une ressource supplémentaire pour freiner l'expansion de la frontière non conventionnelle. Pour les avocats d'OIKOS, par exemple, multiplier les voies de recours (pénale, administrative et constitutionnelle) contre les décrets et les résolutions pris par le gouvernement provincial, permet d'envisager des victoires tactiques qui capitalisent les unes sur les autres.

En outre, l'exposé succinct des raisons invoquées par les considérants des ordonnances ou du projet de loi mendocino indique une tentative de repenser le lien politique. En se

[571] Brigitte Gaïti et Liora Israël définissent le terme comme : « un avocat adhérant pleinement à la cause des clients qu'il défend, et disposé à en faire le point d'appui d'une dénonciation élargie d'une injustice sociale, un avocat situé aux antipodes de la neutralité qui peut parfois être affichée dans la rhétorique professionnelle ; un avocat plutôt marginal dans sa profession, du fait de la composition de sa clientèle (exclus, immigrés, membres de minorités raciales ou sexuelles) qui l'éloigne des grands cabinets prospères ; marginal aussi du fait de la dimension minoritaire et politiquement marquée (pour le dire vite, plutôt à gauche, progressiste) de son combat ; un avocat enfin, dont la marginalité professionnelle n'exclut pas une reconnaissance dans les médias sous les formes du défenseur des "petits" ou des faibles, contre les gros et les puissants, bref dévoué aux grandes et nobles causes, celles qui supportent les valeurs contre les intérêts » Brigitte Gaïti et Liora Israël, « Sur l'engagement du droit dans la construction des causes », *Politix. Revue des sciences sociales du politique* 16, nº 62 (2003) : 19. Pour une étude sur un cas latino-américain : Daniela Cuadros Garland, « Formation et reformulation d'une cause. Le cas des droits de l'homme au Chili, de la dictature à la politique de réconciliation nationale », *Politix*, nº 62 (2003) : 165_190.

[572] En octobre 2018, le pouvoir législatif mendocino a voté la *Ley 9 099* « Código contravencional », réduisant drastiquement la liberté de manifestation. En marge des cortèges et des manifestations, plusieurs militants ont été arrêtés et condamnés pour des participations à des marches illégales ou des barrages routiers.

référant aux législations environnementales provinciales, nationales et même aux traités internationaux, les militants interprètent le droit dans le sens d'une plus grande précaution et d'une plus grande inclusion des éléments naturels dans l'architecture juridique. En effet, ces textes rappellent les principes directeurs du droit environnemental (responsabilité, prévention, précaution, développement durable), mais introduisent aussi des notions comme celle de bien commun en lieu et place de celle des ressources stratégiques (comme les hydrocarbures ou l'eau). La nationalisation ou la gestion publique de ces biens communs est saluée lorsqu'elle s'accompagne d'un contrôle et d'un suivi démocratiques et surtout d'une sortie de ces biens communs hors de la sphère des marchandises et de la propriété privée. En cela, ils remettent en cause tout un pan du projet moderniste qui a confondu la rationalisation comme recherche d'efficience avec une raison instrumentale de courte vue. Autrement dit, il s'agit d'opposer l'idée d'une composition avec la Nature à celle d'une maîtrise et d'une possession de la Nature. Sans aller jusqu'à l'élaboration d'un nouveau contrat social, ces textes tendent tout de même à faire revenir la Nature dans le politique, et la politique dans la Nature (et non pas comme son garant). Les ordonnances et les lois fomentées par les militants constituent ainsi des ébauches d'un nouveau « contrat naturel »[573].

Toutefois, il ne faudrait pas verser dans une vision trop idyllique de ce mouvement juridique et notamment de sa composante des ordonnances. Même si ces initiatives partent du principe d'un droit à vivre, d'un droit à choisir la façon dont les habitants souhaitent vivre sur leur territoire, beaucoup de militants gardent à l'esprit que ces normes sont principalement des artifices symboliques qui servent plus à rassurer ou à galvaniser qu'à protéger de façon définitive.

> 169. « Et à Cinco Saltos, on leur sortait une ordonnance contre les non-conventionnels qui n'a pas vraiment... c'était symbolique. Le fait est que ce symbolisme était très puissant, n'est-ce pas ? Nous avons mis en place une ordonnance, mais ça les empêche pas de continuer ce qu'ils font. Une loi ne l'arrête pas. La Constitution ne l'arrête pas. Rien ne l'arrête, je veux dire, non... Mais en termes formels, c'était quelque chose de symbolique. Fort [...]. Parce que la plupart des personnes qui ont participé des espaces, qui ont participé à l'APCA ont aussi eu besoin de cette voie formelle. Ils en avaient besoin. Ça nous apaisait, une ordonnance municipale qui représente notre action directe sur cette réalité, n'est-ce pas ? […]. Mais bon, c'est comme si, pour beaucoup, ce n'était pas la seule voie ni la plus nécessaire [...]. J'ai l'impression que pour le collectif la voie formelle est un, est un tranquillisant, tu vois, comme un placebo "Ah l'ordonnance a été promulguée" "Ah on peut, on peut revenir à notre quotidien" non ? "Cela n'arrivera pas" "Ça y est, l'eau est saine" [...]. Pour certains, c'était pour stimuler la lutte […]. Une assemblée avec de telles pratiques, se concentrant uniquement sur la manière légale d'essayer de consolider les ordonnances... Je trouve que c'est pas la bonne solution. Aujourd'hui, ça me semble dépassé. Mais ça veut pas dire que nous ne devons pas cesser de le faire non plus. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

Cet assembléiste, un des inspirateurs de l'ordonnance de Cinco Saltos, constate même les risques contenus dans ce répertoire juridique. Pour lui, toutes les normes légales, quelles qu'elles soient — ordonnance, loi, Constitution — lui semblent à la fois utiles et nécessaires, mais dangereuses, car elles ont tendance à donner une fausse idée du processus de la lutte.

[573] Michel Serres, *Le contrat naturel*, Nachdr., Champs 241 (Paris : Flammarion, 1992).

D’une part, il est conscient que chaque ordonnance ou chaque loi peut être révoquée par la suivante, ce qui place ainsi un certain nombre de militants dans l’optique d’une mobilisation permanente. L’exemple de Mendoza est topique sur ce point : malgré le vote de la *Ley 7 722* en 2007, les environnementalistes ont dû sortir la défendre en trois occasions au moins, deux d’entre elles très récemment (en décembre 2019 et via des mobilisations digitales et restreintes depuis la pandémie de Covid-19 en 2020). D’autre part, il lui apparaît, avec du recul, que les ordonnances ont parfois un pouvoir désincitatif qui contrevient au besoin d’être en alerte constante pour contrecarrer les projets extractivistes.

Conclusions. Un engagement tactique aux résultats mitigés

À Neuquén et dans l’Alto Valle, comme à Mendoza, les militants ont tenté de jouer sur ce levier tactique pour rendre publique et faire avancer leur cause avec des résultats mitigés. Dans la province de Neuquén comme dans l’Alto Valle, la mobilisation du droit a été rattrapée par les secteurs politiques et juridiques jaloux des compétences des provinces à l’égard de la propriété du sous-sol et favorables au développement d’une économie structurée autour des énergies fossiles. De manière générale, toutes les tentatives militantes pour freiner juridiquement l’expansion de la frontière hydrocarbures, que ce soit au travers de la contestation des lois ou de la promulgation d’ordonnances anti-*fracking* dans les municipalités, échouent. Dans la province de Mendoza, la situation s’avère plus ambivalente. Bénéficiant d’un « avantage temporel », les militants font voter, par les pouvoirs municipaux, une série d’ordonnances anti-*fracking* dès 2013. Cette année-là, la controverse autour de la fracturation hydraulique occupe une grande partie de l’espace médiatique national et local, mais la possibilité d’exploiter les gisements dans la province n’est que très peu mentionnée dans la presse. À partir de 2017, cependant, le gouvernement provincial édicte une série de règlements qui flexibilisent les conditions d’exploration et d’exploitation de ces gisements dans des formes que les militants jugent illégales, voire inconstitutionnelles. Aussi la mobilisation dans l’espace public se double d’une intense dispute juridique menée par quelques associations et ONG environnementales provinciales et *porteña*s.

CHAPITRE 10. Un mode d'engagement dans la critique

L'analyse des entretiens et des productions militantes pointe vers l'existence d'un mode d'engagement critique à visée stratégique. Ce mode tend à s'attaquer aux éléments les plus fondamentaux des pouvoirs auxquels ils s'opposent. En ce sens, ils ne sont pas seulement des tactiques qui testent les forces, mais bien une tentative pour instaurer un nouvel ordre ou plutôt restaurer une certaine forme de justice. Il ne s'agit pas ici de suivre à la lettre le modèle des cités, pas plus que de recouvrir la grammaire d'une cité écologique. D'une part, parce que le modèle des cités, s'il se présente sous la forme d'une sociologie de la justification, suppose la possibilité d'aboutir à des compromis pour satisfaire un monde commun. Or, la majorité des militants se retranchent dans une critique radicale de la technique de la fracturation hydraulique et du complexe industriel qui le sous-tend, ce qui laisse peu de place à un arrangement. Tout au plus peut-on concéder l'existence d'un cas marginal composé des opposants ayant une inclination souverainiste. D'autre part, parce que d'autres comme Claudette Lafaye et Laurent Thévenot[574] ou Bruno Latour[575] ont déjà soulevé les apories d'une cité verte. Les enquêtes sur l'existence d'une cité écologique aboutissent, peu ou prou, toutes aux mêmes conclusions : son échec, son tâtonnement, voire son incompatibilité avec le modèle des cités.

C'est pourquoi, plutôt que de se lancer dans la tentative de recouvrer une grammaire écologique dans les justifications des militants, je me contenterai d'indiquer les chemins empruntés par la critique dans le cadre de cette étude. Je me concentrerai, dans un premier temps, sur un bref exposé de la polyphonie militante tant le champ de la protestation socio-environnementale s'apparente à une mosaïque. Cet excursus permettra de se demander *qui* parle exactement, car on octroie très souvent une capacité aux « acteurs », voire à des hypostases comme des organisations, sans se demander si ce sont vraiment ces « acteurs » et ces hypostases qui parlent effectivement (10.1). Dans un second temps, il s'agira d'exposer *comment* la critique s'exprime et quelles voies sont empruntées (10.2).

10.1. Polyphonie et critique militante

Le mouvement socio-environnemental opposé à la fracturation hydraulique n'est pas uni ni homogène. Dans la province de Neuquén et ses extensions de l'Alto Valle du río Negro, ou dans la province de Mendoza, plusieurs organisations disposant de statuts divers et variés se sont mobilisées au nom d'un refus de la fracturation hydraulique et de l'exploitation

[574] Claudette Lafaye et Laurent Thévenot, « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue française de sociologie* 34, nº 4 (1993): 495-524, https://doi.org/10.2307/3321928.
[575] Bruno Latour, « Moderniser ou écologiser : à la recherche de la septième cité », *Ecologie & Politique*, nº 13 (1995): 5-27.

des réservoirs non conventionnels. Mais, de là à affirmer que ce sont ces groupes mobilisés qui portent la critique, il y a un pas à franchir que l'on ne saurait faire sans prendre le temps d'analyser deux aspects d'un groupe contestataire : le collectif et le porte-parole. Sont-ils équivalents ? Peut-on confondre l'un avec l'autre ? Je tenterai dans une première section de relativiser ce lien fusionnel à partir de la théorie de la représentation-délégation de Pierre Bourdieu et d'explorer dans une seconde section une limite à cette même théorie. La troisième section se focalisera sur ce que l'on entend par « compétence critique » en proposant un exemple tiré des productions militantes.

10.1.1. Porter la critique : des collectifs aux porte-paroles

Il est difficile d'envisager le discours militant comme un et unique, c'est pourquoi les tentatives pour fonder un sens de la justice sur des principes empruntés à l'écologie sociale ou politique rencontre des obstacles. Cette diversité des chemins de la justification écologique est difficilement compréhensible si l'on se contente d'analyser les discours en les abstrayant de leur situation d'élocution. Par situation d'élocution, j'imagine une base simple et simpliste composée d'un énonciateur, d'un contexte et d'une audience (passive ou non). Dans la situation présente, le contexte constitue la controverse socio-technique autour de la fracturation hydraulique. L'audience est constituée par tous ceux qui, par volonté ou par accident, sont exposés à cette controverse. L'énonciateur devient tout individu ou collectif qui formule des propositions (pour, contre ou plus ambiguës) dans le cadre de cette controverse. La situation d'élocution se donne rarement dans des termes aussi basiques, j'en conviens. Surtout, elle ne se donne probablement jamais d'une façon aussi uniforme. Aussi, partout où j'ai mis des singuliers (énonciateur, contexte, audience), il serait préférable de les remplacer par des pluriels (énonciateurs, contextes, audiences). Dès que l'on admet ce principe pluraliste, l'on comprend mieux pourquoi la justification écologique emprunte divers chemins. C'est parce qu'il y a plusieurs énonciateurs, plusieurs contextes, plusieurs audiences et parce que les individus et les collectifs sont capables de moduler leurs argumentations en fonction de qui ils sont, à qui ils parlent et où ils en parlent que la justification écologique emprunte ses arguments dans divers champs idéologiques.

Ce dernier élément permet de soulever un autre point. Dans l'analyse des mouvements sociaux, l'on prête bien souvent aux collectifs des discours et des actions. À la question qui parle et qui agit ? L'on répond : telle organisation. Pour ce qui importe ici, à la question qui justifie ou qui critique ? L'on répond : tel collectif. Mais il va de soi qu'une entité sans corps ne peut pas parler, ne peut pas agir, ne peut pas se justifier ou ne peut pas critiquer. En toute rigueur, un collectif comme la Multisectorial ou une assemblée n'existe pas en dehors des corps qui les composent, même si ces entités donnent à voir ces corps réunis ensemble sous une image unique. Aussi, il semble mal indiquéd'affirmer d'emblée que la critique présentée dans ce chapitre est celle du « mouvement social anti-*fracking* argentin » ou de l'« organisation x, y ou z », d'autant que certaines de ces organisations ont rarement des statuts légaux, particulièrement dans le cas des assemblées.

Aussi, il faut reposer la question : qui critique ? Les porte-paroles. Qui sont-ils ou mieux que sont-ils ? Pierre Bourdieu a bien décrit les phénomènes à l'œuvre dans la délégation-représentation du groupe à travers son porte-parole, dans ce qu'il appelle le « mystère du ministère »[576]. Dans l'idée de Bourdieu, un collectif désigne un mandataire et le mandataire fait voir et fait valoir les intérêts de ce collectif comme s'il était « en quelque sorte dans un rapport de *métonymie* avec le groupe, il est une partie du groupe qui peut fonctionner en tant que signe à la place de la totalité du groupe. Il peut fonctionner en tant que signe passif, objectif, qui signifie, manifeste l'existence de ses mandants en tant que représentant, en tant que groupe *in effigie* […]. Mais en plus, c'est un signe qui parle, qui, en tant que porte-parole, peut dire ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il représente, ce qu'il se représente représenter »[577]. Dès lors qu'il ne parle plus avec un « je », mais à la place et au nom d'un « nous » (ou d'un « il/elle » au demeurant) sa parole et ses actes acquièrent une performativité d'une toute autre nature. Cet « effet d'oracle » dans lequel le porte-parole se réduit à néant pour devenir la totalité, c'est-à-dire non plus l'individu pris dans la classe, mais la classe elle-même, l'érige au rang d'une institution, ou d'une image de cette institution. À ce titre, il détient un pouvoir sur la réalité. Le porte-parole comme fiction mise en chair permet de donner un corps à l'institution qu'il représente et, en se revendiquant de cette fiction qu'est l'institution, le porte-parole peut parler sans risque d'être accusé d'exprimer un point de vue purement subjectif ou, dans le cas de l'anti-*fracking*, d'exprimer une critique personnelle ou individuelle. La critique (ou la justification) formulée par le porte-parole peut ainsi être assimilée à celle du collectif.

Ce détour paraissait capital pour ne pas commettre un impair analytique. Les voies de la critique présentées dans ce chapitre sont celles de fictions morales (le porte-parole et le collectif, l'instituant et l'institué) et non des individus. Mais l'on ne pouvait comprendre de quelles fictions morales il était question sans cette mise au point de la polyphonie militante. Ce phénomène est assez clair lorsque ce sont des individus désignés comme tels par leur organisation respective. Chez les Mapuce par exemple, ce sont les *werken* (porte-parole) qui transmettent les positions du *lof*, et ensuite les *logko* (chef) et *inan logko* (chef en second). De la même façon, certaines organisations désignent explicitement des porte-paroles ou des chargés de communication. Les plus grandes assemblées, par exemple, ont même mis sur place des commissions communication. Toutefois, l'enquête nous confronte à un problème inattendu. Il est des situations qui *font* le porte-parole, au premier rang desquels le moment de l'entretien. Il est aisé d'identifier ce phénomène lorsque l'enquêté passe du « je » au « nous » ou à l'impersonnel « on ». Est-il un usurpateur ? Je suis enclin à répondre négativement, dans la mesure où les individus prennent la précaution de parler en leur nom par l'usage de la première personne dans les entretiens ou de spécifier qu'ils émettent une opinion personnelle au cours de l'entretien. Peut-on le considérer comme un authentique porte-parole ? Cette question est plus ambiguë et le texte de Bourdieu ne permet pas d'y répondre définitivement puisque, d'un côté, il ne dit rien des mécanismes qui permettent de désigner les porte-paroles

[576] Pierre Bourdieu, « La délégation et le fétichisme politique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 52, nº 1 (1984): 49-55; Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Points Essais 461 (Paris: Éditions Fayard, 2001), 259-79.
[577] Bourdieu, « La délégation et le fétichisme politique », 262-63.

et, à n'en pas douter, les procédures de délégation jouent pour une grande part dans la puissance de l'« effet d'oracle »[578]. De l'autre, il semble reconnaître lui-même que la question de l'authenticité du porte-parole peut toujours être mise en doute justement à cause de cet « effet d'oracle ». Bourdieu estime qu'il existe la possibilité pour le mandataire d'usurper la parole dont il est le dépositaire, d'être coupable d'une « imposture légitime » ; possibilité qui n'est modulée que par l'homologie entre les champs qui permet d'aligner les intérêts du mandant avec ceux du mandataire.

Il est un cas particulier sur lequel il faut s'attarder à propos de cette problématique du collectif et du porte-parole, mais aussi de la critique émise par le porte-parole au nom du collectif, contre la fracturation hydraulique et l'exploitation des gisements non conventionnels : c'est le cas limite de l'assembléisme. Comment faire sens de l'édifice assembléiste et du problème du fétichisme politique de la délégation de Bourdieu ? Faut-il dévoiler la représentation-délégation dans l'assembléiste qui se présente à l'enquêteur ? Ou faut-il amender le modèle du sociologue ? Ces questions sont indispensables pour comprendre qui critique : l'assemblée, le porte-parole de l'assemblée ou l'assembléiste.

Pour Bourdieu, l'enjeu de la représentation par un mandataire se fait d'autant plus important quand on occupe des positions dominées dans le champ. Il affirme que dans le cas des « groupes dominés, l'acte de symbolisation par lequel se constitue le porte-parole, la constitution du "mouvement", est contemporain de la constitution du groupe ; le signe fait la chose signifiée, le signifiant s'identifie à la chose signifiée, qui n'existerait pas sans lui, qui se réduit à lui »[579]. Sans représentant, ces groupes n'auraient aucune existence sur la place publique et c'est parce qu'on peut interpeller ce représentant, le convoquer, que le groupe prend corps. L'assembléisme, tel qu'il s'est développé et tel qu'il existe encore aujourd'hui occupe ou n'occupe pas une telle position subordonnée. D'un côté, étant hors du système politique et refusant toute prolongation de son corps dans le champ politique représentatif, il se situe au dehors du champ politique, dans la tactique. De l'autre, certaines de ses réalisations, comme la *Ley 7 722* à Mendoza ou les ordonnances, structurent le champ politique d'une façon durable. L'assembléisme est là dans la stratégie. Mais il est rarement question du corps d'un porte-parole. Quand le pouvoir fait référence à l'assembléisme dans son discours, dans la presse, il parle généralement des « assemblées » ou des « assembléistes » comme un corps pluriel où chacun est et n'est pas le représentant. Ensuite, on l'a vu, Bourdieu s'intéresse au fait, au résultat, de la délégation-représentation en développant à peine le processus qui peut y mener.

Pour illustrer cette limite, il faut présenter le processus qui mène de la demande de rencontre avec les assembléistes formulée par l'enquêteur. Pour s'entretenir avec une assemblée, il faut passer par plusieurs sas. Le premier consiste à formuler la demande de

[578] En effet, puisque le groupe n'existe que parce qu'il a désigné un mandataire et que celui-ci fait exister le groupe, alors on comprend mal où et quand a lieu le moment de la délégation. Il faudrait peut-être plutôt admettre qu'il existe au moins deux corps dans le groupe tel que : le corps du mandataire qui est une réalité temporaire et temporelle et le corps des mandants qui ne peut cesser d'exister sans quoi le premier disparaît. C'est d'ailleurs lorsque l'on découvre que le corps des mandants est inexistant que l'on dénonce la supercherie du mandataire. Dans cette logique, l'institution, le collectif, est composée de ces deux corps.
[579] Bourdieu, « La délégation et le fétichisme politique », 263.

rencontre (généralement par téléphone ou *via* les groupes Facebook) qui était, je l'apprendrais plus tard, discutée par l'assemblée après qu'elle ait, parfois, réalisé sa propre enquête sur l'enquêteur auprès du reste du réseau assembléiste. Le second moment consiste à rencontrer l'assemblée dans son ensemble, ou du moins les membres qui se sont rendus disponibles à ce moment, et à exposer les tenants et les aboutissants de la recherche. Ainsi, l'assemblée juge d'abord de son côté de l'opportunité de la rencontre puis de la nécessité de l'entretien. Et, de fait, il a souvent fallu procéder à la réalisation de l'entretien sur-le-champ ou se contenter d'une discussion. Par exemple, au cours de la première rencontre avec une assemblée (ou des assembléistes) dans la province de Mendoza, alors que j'explique ma démarche scientifique et méthodologique, je formule le souhait de réaliser des entretiens individualisés en prétextant que le guide d'entretien a été calibré pour une interaction enquêteur-enquêté et non pour un *focus group* tout en insistant sur les jeux de pouvoir et les autorisations de paroles qui se donnent parfois dans ces situations d'entretiens collectifs qui font intervenir plus d'une personne. L'un des assembléistes s'en étonne et questionne ce besoin d'un tête-à-tête en estimant que l'échange présent est suffisant puisqu'il s'agit d'une discussion avec l'entièreté de l'assemblée. Ce qu'il ne formule pas explicitement c'est que, dans cette discussion collective, l'assemblée peut contrôler ce qu'elle dit, d'elle ou des autres, de ses opinions et que, dès lors que l'entretien se fait dans un moment interpersonnel, ce contrôle ne peut plus s'exercer. La seule exception à ce processus provient des cas où les assembléistes avaient été rencontrés l'année précédente. À chaque fois, cependant, ils se prémunissaient en affirmant parler en leur nom propre et non au nom de l'assemblée de laquelle ils font partie.

Ce refus de la représentation-délégation tel qu'entendu par l'assembléisme est, finalement, mieux résumé par Luis Mattini : « […] la seule façon de participer avec une pleine légitimité à une assemblée est d'intérioriser le fait que c'est un corps qui pense et que nous en faisons partie. Que la pensée-action n'"entre" pas de l'extérieur : elle provient de l'intérieur. Ce n'est pas le reflet de la réalité, c'est son image subjective qui est objectivée dans l'action collective. Il ne s'agit pas de cette phrase éculée "ne pas donner des consignes parce que cela irriterait les gens", mais plutôt l'absence de consignes. La "consigne" sort de l'assemblée. Nous pouvons être porteurs d'informations, d'expériences, de conceptualisations, etc., avec plus ou moins d'expérience et de talent et autres, mais la pensée vient du collectif »[580]. Dès lors que l'on fait sien le postulat d'un *corps qui pense continuellement*, sans possibilités d'arrêter une ligne politique, sans existence d'un bureau et de permanents (sans la *plena potentia agendi* ni le *sigillum authenticum* comme dit Bourdieu), l'assembléisme ne peut s'incarner dans un porte-parole ou alors tous le sont et ce statut n'a plus d'importance, voire de sens. Il ne s'agit pas de dire que l'assembléisme n'use jamais du porte-parolat mais il se prémunit contre ce fétichisme politique par l'exercice constant de la réflexivité, c'est-à-dire la possibilité de reconsidérer constamment son action afin d'éviter les chèques en blanc à certains représentants. Et la critique formulée par l'assemblée est alors

[580] Mattini, « La hora de las comunas », 52: « […] la única manera de participar con plena legitimación en una asamblea es si nos internalizamos que se trata de un cuerpo que piensa y somos parte de él. que el pensamiento-acción no "se introduce" desde afuera: sale de allí. No es el reflejo de la realidad, son su imagen subjetiva que se objetiviza en acción colectiva. No se trata de ese trillado "no ir a bajar línea porque ello irritaría a la gente", sino que no hay línea previa. La "línea" sale de la asamblea. Podemos ser portadores de información, experiencia, conceptualizaciones, etc., con mayor o menor bagaje y talento y otros, pero el pensamiento surge del colectivo ».

pleinement celle de l'assemblée et non un discours potentiellement dévoyé par un porte-parole de mauvaise foi ou confondant ses intérêts avec ceux de l'assemblée.

Autrement dit, la démonstration de Bourdieu semble pêcher par excès de généralité que ce soit dans son traitement de la subalternité et des modes de représentation qu'elle se donne ou en raison de son oubli d'analyser le caractère processuel de la représentation-délégation et de l'effet de la situation sur ce processus. L'exemple de l'assembléisme permet de relativiser cette théorie.

10.1.2. La compétence critique

Il n'y a, bien sûr, rien d'étonnant à clamer que les militants ont une compétence critique. La sociologie pragmatique en a un fait un de ses postulats essentiels pour contester la vision pessimiste des sociologies d'inspiration structuraliste pour qui l'individu est un agent agi par des structures structurantes devenant des structures structurées, pour reprendre les tournures bourdieusiennes. Dans ces sociologies, les individus sont sous un voile, assujettis aux structures qu'ils ne font qu'émuler dans un monde social déjà là, et seul le sociologue peut prendre la distance nécessaire, surplombante (depuis son laboratoire) pour lever le voile, « dévoiler ». Il n'est pas question de rejeter en bloc cette vision de la critique. Il s'agit simplement de reconnaître que l'individu est capable de faire un usage circonstancié de la critique parfois à la manière du sociologue critique. Mais c'est une chose d'affirmer comme un postulat cette compétence critique, c'en est une autre que de constater cette compétence et d'en produire les preuves empiriques afin de lui donner un autre statut que celui d'hypothèse de base.

Au regard des développements qui précèdent, il faut préciser que les militants exercent cette compétence à la fois en leur nom propre et parfois en qualité de porte-parole d'un collectif. Ce porte-parolat peut leur être attribué par leurs camarades au nom de règles arrêtées, par les constitutions de leurs organisations respectives ou en raison d'un statut particulier attaché à l'individu dans l'organisation ou dans la vie courante extra-militante, ou encore par l'enquêteur au moment de la situation d'entretien. Pour plus de facilité, à l'heure d'étudier cette compétence critique j'ai décidé de designer artificiellement un méta-collectif sous l'étiquette des « opposants au *fracking* ». Cette fiction s'avère utile à la restitution du sens critique dans les limites imparties par les travaux de thèse, mais ne peut coller à la réalité d'aucune façon. Par compétence critique, il faut entendre l'intériorisation d'un système de règles relatives à la façon d'argumenter que l'individu est capable de mobiliser dans différents contextes, et ici dans le cas d'une controverse socio-technique. La maîtrise de ce système lui permet, par exemple, de questionner et de problématiser, de formuler des arguments, d'apporter des preuves, de contredire, mais aussi d'esquiver, de détourner, de feindre — on parle souvent à ce propos de procédés rhétoriques — ou encore de conclure. La compétence critique suppose donc de se situer dans un champ de force et plus spécifiquement dans une opposition à, sans nécessairement occuper une position inférieure, dominée ou subalterne.

Un exemple servira à illustrer cette compétence avant de plonger dans les joutes argumentatives autour du *fracking*. Sur le blog de l'APCA, dans un article intitulé « Argentina País Generoso », un anonyme détenteur d'une licence de philosophie discute d'une tribune publiée dans *Río Negro*, en juillet 2012[581]. Ce texte, signé par Luis Felipe Sapag que l'on présentera plus en amont, intitulé « Crítica a la razón ambientalista » (« Critique de la raison environnementaliste ») prétend décortiquer les bases politiques et morales des opposants aux pratiques extractivistes. La colonne est importante puisqu'elle précède la publication d'un livre promouvant l'exploitation de la formation Vaca Muerta et contient déjà quelques figures argumentatives que l'auteur développera tout au long de l'ouvrage.

Selon lui, la « raison environnementaliste » s'articule autour de cinq axes. Elle se concentre, premièrement, sur la critique des activités extractivistes en raison des pollutions qu'elles génèrent, tout en ignorant d'autres secteurs plus ou très polluants (le transport ou l'élevage sont des exemples cités). Deuxièmement, elle dresse un portrait de la société où les multinationales et les gouvernements sont complices dans le pillage des ressources naturelles. Troisièmement, elle fait un usage sélectif de la science (d'une science partisane) tout en questionnant la science moderne, ce qui lui apparaît comme une contradiction dans l'acte. Quatrièmement, par son exercice, cette « raison environnementaliste » polarise la société en fomentant des mouvements sociaux contestataires qui empêchent la tenue d'un débat apaisé. Cinquièmement, elle propose un « récit manichéen » de la société où le mal est incarné par le Pouvoir (les multinationales, le gouvernement corrompu) et le bien par les Subalternes (les écologistes, les indigènes, les savoirs alternatifs). Dans la suite du texte, Sapag ramène la « raison environnementale » à un anti-technologisme et un anti-démocratisme. Il affirme d'abord que les « les êtres humains sont des individus sociaux et producteurs d'artefacts depuis qu'ils ont formé des communautés et qu'ils ont modifié la nature pour se reproduire »[582]. On retrouve ici le Grand Partage entre Modernes dotés de Culture, et non-Modernes rejetés du côté de la Nature. Il double ensuite cette dichotomie d'une foi dans le Progrès : « Le développement est inexorable ; il est impossible de revenir sur la dépendance de l'humanité à l'égard de la technologie et de l'utilisation massive des ressources naturelles : si la demande ultra-écologique était satisfaite, en quelques mois, la moitié des êtres humains disparaîtrait de façon catastrophique »[583]. L'anti-démocratisme se traduit dans la tendance des environnementalistes à se réunir en assemblée d'autoconvoqués qui, selon l'auteur, va à l'encontre des principes démocratiques de représentativité et de participation généralisée de toute la société à travers sa représentation : « elle viole le principe de représentativité et de démocratie participative de tous les acteurs »[584], c'est-à-dire l'État.

---

[581] APCA, « Argentina Pais Generoso », consulté le 13 août 2020, https://apca.noblogs.org/post/2012/09/20/argentina-pais-generoso-_/.

[582] APCA: Trad. « seres humanos son individuos sociales y artefácticos desde que formaron comunidades y modificaron la naturaleza para reproducirse ».

[583] APCA: Trad. « El desarrollo es inexorable; no es posible la vuelta atrás en la dependencia de la humanidad respecto de la tecnología y la utilización masiva de los recursos naturales: si se hiciera caso al reclamo ultraecologista, en pocos meses desaparecería catastróficamente […] la mitad de los seres humanos ».

[584] APCA: Trad. « atenta contra el pricipio de representatividad y la democracia participativa de todos los actores ».

Dans la réponse à la colonne, le « philosophe » reprend point par point les arguments de Sapag. Il dénonce d'abord la vision développementaliste et technophile de l'ingénieur en opérant une montée en généralité : « Un système d'inégalités économiques et sociales est indispensable au développement. La preuve en est que les pays développés trouvent leur bien-être dans l'asservissement des sous-développés, dans la promesse [toujours non tenue] d'entrer à un moment donné sur le chemin de la croissance avant de rejeter comme purement dépassée cette vision de l'homme rationnelle héritée du "cogito cartésien" »[585]. En d'autres termes, là où Sapag voit les environnementalistes comme des conservateurs amoureux d'un âge d'or, le « philosophe » voit dans Sapag un conservateur épris du bon vieux temps. À conservateur, conservateur et demi. Quant à la science et son usage, l'auteur se contente de rappeler que celle-ci comme d'autres formes d'expressions culturelles « n'est pas neutre ni désintéressée, elle est le produit des rapports de force qui existent dans le champ politique »[586]. Enfin, il dénonce la vision étriquée de la « démocratie directe » formulée par Sapag pour qui celle-ci ne peut s'exprimer que dans le cadre formel des dispositifs constitutionnels.

Ce genre de joute pamphlétaire ne convainc, bien souvent, que les plus convaincus. Ce que j'ai souhaité mettre en évidence ici, c'est cette compétence argumentative et critique à partir d'un exemple provenant des publications militantes et particulièrement d'un militant anonyme, seulement identifié par un titre. Il ne s'agit pas d'en tirer une généralité et de faire de cet anonyme un paradigme, mais simplement d'indiquer l'existence d'une telle capacité à argumenter et contre-argumenter.

10.2. Les voies de la critique

Afin d'explorer les voies de la critique, je présenterai dans un premier temps ce qu'il est commode de nommer la « querelle des positivismes » puisque le camp pro-*fracking* comme le camp anti-*fracking* font un usage abondant de la littérature scientifique pour défendre leurs positions. Il s'agira de présenter, dans un premier temps, comment la controverse s'épuise dans un échange d'arguments et pourquoi, dans un deuxième temps, les militants recourent à d'autres formes de critiques faisant appel aux logiques du dévoilement et de la dénonciation pour tenter de faire vaciller la stratégie sémantique promue par les pouvoirs en place. Dans un troisième temps, je m'attacherai à montrer comment le quotidien sert lui aussi d'assise critique à travers les figures de l'utile, de l'efficace, du nécessaire et du suffisant.

[585] APCA: Trad. « Para que haya desarrollo es indispensable que exista un sistema de desigualdades económicas y sociales. Prueba de ello es que los países desarrollados encuentran su bienestar en el sometimiento de los subdesarrollados, bajo la promesa (siempre incumplida) de entrar en algún momento en la vía ascendente. » .
[586] APCA: Trad. « no es neutra ni desinteresada, es producto de las relaciones de fuerza que se dan en el campo político ».

10.2.1. La querelle des positivismes

La querelle des positivismes constitue, à n'en pas douter, l'axe majeur de la critique contre la fracturation hydraulique et l'exploitation des formations non conventionnelles et se trouve résumée dans deux ouvrages sélectionnés pour leur grande diffusion et leur dimension militante, et non nécessairement pour la profondeur des analyses qui y sont déployées par leurs auteurs. Ce qui importe ici n'est pas de rechercher les sources les plus stimulantes ou les plus innovantes sur la controverse autour de la technologie et des hydrocarbures non conventionnels, mais de se concentrer sur les arguments qui ont pu circuler à cette occasion. Le premier, *Entender Vaca Muerta*, est écrit par Luis Felipe Sapag, un cadre dirigeant du MPN et député provincial occupant, à l'époque de la publication, le poste de président de la Commission Énergie et Combustibles de la législature neuquina[587]. Le second, *20 mitos y realidades del fracking*[588] déjà mentionné dans le chapitre précédent, a été rédigé à plusieurs mains. On retrouve parmi les auteurs des membres du Taller Ecologista et de l'Observatorio Petrolero Sur, deux organes d'investigations militants, ainsi que d'autres intellectuels ayant largement nourri la lutte de leurs réflexions, parmi lesquels les ingénieurs Eduardo D'Elia et Roberto Ochandio, ou encore la sociologue Maristella Svampa et le juriste Enrique Viale.

Comprendre Vaca Muerta et ses mythes

Dans les premières pages de l'ouvrage, Luis Felipe Sapag dresse un panorama des camps en présence dans la controverse en prétendant, d'emblée, occuper une position médiane entre les opposants aveuglés par leurs idéologies et les partisans acritiques, sans pour autant prétendre à une quelconque objectivité ou neutralité scientifique. Il se revendique tout de même d'une démarche d'enquête dans un exposé qu'il déroule, tout au long du livre, en soulignant l'origine scientifique des sources commentées :

> « Préoccupé et mobilisé par le sujet, j'ai constaté que "tout le monde" parle, donne son avis, soutient ou dénonce l'attirail pétrolier des "non conventionnels". Mais beaucoup jugent sans connaissances solides et fondées. D'autres criblent la question de positions idéologiques dures et parfois extrêmes, en cherchant à prendre le train en marche des multinationales sans formuler de critiques ni adapter les idiosyncrasies à ces formes opérationnelles, comme celles rejetant sans réfléchir le si craint *fracking* [...]. Ces jugements se présentent déjà arrêtés avant même que la question ne soit posée. Ainsi, lorsque des porte-paroles exagérément optimistes ou extrêmement pessimistes se mettent à analyser, ils recherchent les nuances qui corroborent leurs préjugés, en biaisant, écartant ou ignorant les réalités et les arguments contraires. Quelque part entre ces extrêmes [...] je crois que nous devons appréhender le sujet et générer nos propres connaissances et expériences. ».[589]

[587] Sapag, *Entender Vaca Muerta*.
[588] Bertinat et al., *20 mitos y realidades del fracking*. Une première édition de ce livre a été publiée en 2014.
[589] Sapag, *Entender Vaca Muerta*: Trad. « Preocupado y ocupado en el tema, he observado que "todo" el mundo habla, opina, apoya o denuesta la parafernalia petrolera de los "no convencionales". Pero muchos juzgan sin conocimientos sólidos y fundamentados. Otros tamizan la cuestión desde posiciones ideológicas duras y a veces extremas, que buscan subirse sin críticas ni adaptaciones idiosincrásicas al carro de las formas operadoras

La posture de l'auteur se veut avant tout didactique et se concentre dans un premier temps sur ce qu'il appelle les « bases matérielles » du débat, c'est-à-dire sur des données et des connaissances produites par les sciences géologiques et l'ingénierie des hydrocarbures. Autrement dit, l'ambition de Sapag est de fixer le cadre sémantique de la controverse et d'imposer les définitions issues des géosciences.

Les premiers chapitres sont ainsi consacrés à la formation du bassin neuquino, c'est-à-dire de toutes les formations géologiques qui composent les systèmes pétroliers du sous-sol de la Patagonie du Nord, et aux processus de formation des hydrocarbures dans ces mêmes sous-sols. Sapag décrit avec nombre de détails la génération de ces substances à partir de dépôts et de détritus organiques dans des milieux anoxiques du fond des océans ou des lacs principalement ; puis leur recouvrement par des couches sédimentaires et leur long enfouissement. C'est au cours de ce passage de la surface aux profondeurs qu'ont lieu les différents processus de transformation des détritus organiques en hydrocarbures. À la surface, et dans les sols proches de celle-ci, le processus de diagenèse produit des gaz biogéniques à partir de la décomposition naturelle des matières organiques, puis la catagenèse ou thermogenèse (la production à proprement parler des hydrocarbures que nous qualifions de pétroles et de gaz à partir de certaines conditions de pression et de chaleur) et enfin la métagenèse pour les restes organiques situés dans les couches les plus profondes (ces dernières produisent à cette échelle du charbon ou du graphite). Dans une tentative d'appréhender le *deep time* d'Irvine exposé précédemment (en page 267), Sapag se livre ensuite à un récit de la formation du bassin neuquino en rappelant ses origines maritimes.

Je rappelle ces éléments parce que les militants et les ouvrages militants, et *20 mitos* en particulier, s'attaquent rarement à ces définitions géologiques, reconnaissant leur incompétence et leur manque de savoir « technique ». La critique consiste donc d'abord à étendre la discussion sur la fracturation hydraulique et les réservoirs non conventionnels à d'autres modes de connaissances et à d'autres méthodes d'investigations. Il s'agit, pour les militants, de recadrer la controverse par l'invocation d'autres principes. Afin de retrouver un sol ferme, les militants orientent le débat moins vers la technologie que vers le système technicien quand ils expliquent leur démarche en préface comme une réaction au « méga-projet Vaca Muerta [qui] implique une mutation constante des dynamiques et des stratégies. Cela est dû au fait qu'il devient de plus en plus coûteux et complexe, en raison de la diversité et de l'étendue des dimensions géographiques, techniques, financières et politiques qu'il englobe »[590]. Les militants cadrent donc la controverse du côté du « méga » et du « système » en jouant tantôt sur des effets d'extension de la focale par l'introduction de thématiques qu'ils maîtrisent mieux — souvent situées hors du monopole des géosciences — ou en forçant ces

multinacionales, como las que rechazan sin más al temido fracking […]. Esos juicios se presentan ya conformados antes de siquiera indagar a cuestión. Así, cuando voceros exageradamente optimistas o extremadamente pesimistas se detienen a analizar, buscan los matices que corroboran sus prejuicios, sesgando, descartando o ignorando realidades y argumentos en contrario. Ubicado en algún lugar entre esos extremos […] opino que debemos aprehender la temática y generar nuestros propios conocimientos y experiencias. ».

[590] Bertinat et al., *20 mitos y realidades del fracking*: Trad. « megaproyecto Vaca Muerta [que] implica una constante mutación de las dinámicas y estrategias. Esto se debe a que se vuelve cada vez más costoso y complejo, por la diversidad y alcance de dimensiones geográficas, técnicas, financieras y políticas que atraviesa ».

dernières à se justifier sur des détails et en tentant, par des passes argumentatives, de tourner des indicateurs en artefacts. Ce « jeu » dans la controverse passe d'abord par l'usage de questions rhétoriques posées aux débuts de chacun des « mythes ». Si ces questions prétendent émuler des interrogations de bonne foi, que se ferait le citoyen commun, elles sont aussi nettement orientées. On peut relever, à cet égard, les deux premières questions du premier mythe : « Qu'est-ce que la fracturation hydraulique ou *fracking* ? Est-ce une technique expérimentale ? » (« *¿ Qué es la fractura hydráulica o fracking ?* [de bonne foi] *¿Es una técnica experimental?* [rhétorique] »). Il passe ensuite par la cristallisation de la controverse autour de point particulier. J'ai choisi d'en retenir trois — l'enrôlement de l'eau, la sismicité induite, les émissions de gaz à effet de serre — dans la mesure où l'on peut confronter les artifices argumentatifs des deux camps à partir des deux ouvrages qui constituent les grammaires critiques des *pro* et des *anti frackings*.

L'un des débats fondamentaux est celui relatif à l'eau et toutes les façons dont elle est enrôlée dans le système technique qui soutient la fracturation hydraulique, soit comme intrants, soit comme éléments exposés aux vicissitudes de la technologie[591].

Au risque de répéter les développements de la première partie, l'une des préoccupations majeures concerne la consommation d'eau en général, et d'eau douce en particulier. La dispute se donne généralement en valeur absolue de millions de m^3 consommés par la fracturation hydraulique. Pris indépendamment de toute autre donnée, ces chiffres n'ont que peu de valeur, c'est pourquoi ils sont toujours rapportés aux sources d'eau dont ils proviennent. Celles-ci peuvent être évaluées selon les stocks qu'elles représentent (c'est le cas des retenues d'eau par exemple) ou selon le débit qui les traverse (pour les fleuves et les rivières, les retenues d'eau dans une certaine mesure) ou encore selon la durée de rechargement (des retenues d'eau encore ou des sources souterraines comme les aquifères). Dans son explication, Sapag se contente de rapporter la consommation d'eau des plateformes non conventionnelles à celle du débit traversant le fleuve Neuquén. Si l'on suit son raisonnement, avec une consommation de 9 000 m^3 d'eau par puits (un volume bas) pour 1 500 puits, on atteint une consommation de 13 500 000 de m^3 par an contre un débit de 11 milliards de m^3 par an traversant le fleuve, soit un prélèvement d'environ 0,12 %. Sapag termine cette argumentation sur une *comparaison analogique*, entendue comme une technique argumentative qui consiste à mobiliser le point en dispute (ici la consommation d'eau) dans une autre situation. Au lieu d'être rapportée à l'industrie pétrolière, Sapag pose comme point de comparaison la consommation d'eau par les activités agricoles qui s'élèvent à 15 % du débit du même fleuve, information qui, selon lui, « dément les arguments des ultra-environnementalistes : s'il existe un type de production qui implique de sacrifier les sources d'eau dans le bassin du Neuquén, c'est bien l'agriculture, et non le pétrole »[592].

Dans le premier chapitre, il avait été constaté que les militants avaient une position contrastée face à cet argument : certains, en extrapolant quelque peu les calculs, estiment que

[591] Pour ce débat: Sapag, *Entender Vaca Muerta*, 183-90. et; Bertinat et al., *20 mitos y realidades del fracking*, 87-113.

[592] Sapag, *Entender Vaca Muerta*, 188: Trad. « echa por tierra los argumentos de los ultrambientalista : si hay una forma productiva que conlleva un sacrifico de las fuentes acuíferas en la cuenca del río Neuquén, se trata de la agricultura, no del petróleo ».

prélever 1 % du débit d'un fleuve est considérable ; d'autres ont admis d'emblée qu'il y a abondance d'eau dans la province de Neuquén. De la même façon, à Mendoza, cette argumentation tenait plus difficilement la route en raison des débits moins importants des fleuves. Toujours est-il que les auteurs de *20 mitos* peuvent difficilement remettre en cause le calcul de Sapag et c'est pourquoi l'on ne trouve pas de tentative de relativiser cette assertion dans l'ouvrage excepté les allusions aux grandes quantités d'eau consommées alors que le choix de se concentrer sur le prélèvement dans un débit dans une approche systémique est contestable. Par exemple, le prélèvement d'eau est-il uniforme sur toute l'année ? Que se passe-t-il si les fracturations, qui répondent à des impératifs temporels différents et notamment la variation du prix des hydrocarbures sur le marché interviennent massivement dans les saisons où les précipitations sont rares ? Dans un contexte de réchauffement climatique et de raréfaction de ces mêmes précipitations dans quelles mesures cette proportion prélevée augmente ? N'y a-t-il pas un effet de seuil à un moment donné ? Que se passe-t-il si l'on prélève dans les stocks comme les retenues d'eau de Los Barreales ou du Mari Menuco à Neuquén qui servent, en outre, à la production hydroélectrique et à l'adduction d'eau potable ? Similairement, l'argument relevant de la *comparaison analogique* est lui aussi critiquable. Qui de l'agriculture ou du secteur hydrocarbure produit les biens les plus indispensables à l'existence ? Qui de l'agriculture ou du secteur hydrocarbure fournit le plus de travail et permet donc à une quantité plus importante d'individus de disposer d'un revenu pour être autonome ? Qui de l'agriculture ou du secteur hydrocarbure produit le plus de richesse totale ou par habitant ? On jette ces quelques interrogations pour relativiser cet argument qu'il importe de notifier puisque Sapag en fait usage à plusieurs reprises comme nous le verrons en une autre occasion[593]. Il convient de noter que lorsque les militants sont mis en difficulté, ils ne contestent pas frontalement l'argument.

Un autre élément controversé concerne la traversée des nappes phréatiques au moment de la perforation ou de la fracturation et les pollutions potentielles par fuites de gaz ou par mélange avec des composants chimiques qui peuvent survenir en ces occasions. Le premier point en débat consiste à localiser les aquifères que la plupart des sources situent autour de 250 m sous la superficie, même si les environnementalistes argentins prennent l'exemple de l'aquifère Guaraní, qui contient près de 20 % des réserves d'eau douce d'Amérique du Sud, dont la profondeur oscille entre 800 et 1 800 m sous la surface. Autrement dit, l'argument absolu de la profondeur ne peut pas clore la dispute dans le cas des eaux souterraines. Ce qui importe c'est bien la profondeur relative de l'aquifère avec les réservoirs exploités et l'épaisseur (comprendre l'altitude souterraine et l'aire subsurface) de chacune d'entre elles. Puisque les perforations non conventionnelles, verticales et horizontales, requièrent des fracturations, c'est-à-dire une augmentation de la perméabilité des roches et une dilatation des pores, elles créent de nouvelles fissures qui permettent la migration des hydrocarbures ou des produits injectés au moment des fracturations vers des couches supérieures (pour des raisons de densité des gaz et des huiles) et ainsi, elles atteignent éventuellement des réserves d'eau souterraine en les contaminant si elles sont situées dans un rayon de 200 à 300 m autour des fracturations.

[593] Je formule ces quelques questionnements à partir d'objections proposées par les militants eux-mêmes dans les discussions.

Le second point concerne les revêtements des puits qui constituent un exemple flagrant de la capacité des environnementalistes à contester, dans le détail, la technologie. Lors d'une perforation, au moment critique du franchissement des aquifères, les pétrolières doivent procéder à quelques opérations spécifiques pour préserver les nappes phréatiques de tout corps étranger. Tout au long de la traversée des roches souterraines qui contiennent potentiellement des eaux, les parois du puits doivent être habillées d'un double revêtement concentrique d'acier et de ciment. Les compagnies doivent ensuite tester l'herméticité de la structure et réaliser des réparations ou colmater des brèches le cas échéant. Une fois ce tapissage des parois et ces vérifications effectuées, la perforation peut reprendre pour atteindre les gisements. Pour les militants de *20 mitos*, il s'agit là d'une ingénierie idéaliste qui est constamment démentie par l'empirie :

> « […] ce qu'affirme l'industrie pétrolière n'est qu'une situation imaginaire. La réalité nous dit que, pour diverses raisons, tous les puits connaissent des déviations qui les éloignent de la verticale. En conséquence, les tuyaux sont toujours situés d'un côté ou de l'autre de la paroi du puits, de sorte que l'anneau de ciment idéal n'est jamais réalisé. Dans un puits dévié ou horizontal, le tuyau sera toujours appuyé contre la paroi du puits, ce qui empêche une cimentation parfaite. Cela signifie que l'objectif d'isoler les différentes formations pour éviter la contamination ou la fuite de fluides est rarement atteint. »[594]

Pour le dire plus simplement, il s'agit pour les militants d'opposer la théorie à la pratique, le laboratoire au terrain, l'idéel au concret. L'argument est néanmoins d'importance lorsque, comme à Mendoza dans le gisement de Puesto Rojas, les pétrolières emploient la fracturation hydraulique dans d'anciens puits dont le tubage est peut-être abîmé ou obsolète, du moins ancien et dont les performances sont incontestablement diminuées. Par ailleurs, les ingénieurs Ochandio et D'Elia relèvent que, même dans le cas des puits les plus récents, des ruptures d'herméticité peuvent survenir en raison d'un défaut de fabrication, de profilage du puits ou encore à cause des fortes pressions qui passent à l'intérieur du puits et qui peuvent créer du jeu avec les revêtements d'acier et de ciment au point de créer des fissures par lesquelles la pollution pourrait filtrer vers les nappes phréatiques.

Sapag n'évacue jamais ces sources potentielles de pollutions, mais il estime, en dernier recours que « tous les processus dangereux impliqués dans l'exploitation pétrolière peuvent être contrôlés si les données des études de ligne de base dans les zones d'exploitation sont disponibles [...]. Si l'on détecte des valeurs en dehors de ce qui est autorisé, des mesures doivent être prises, qui peuvent aller de la réparation ou du changement d'équipement à l'annulation des concessions ».[595] Ce à quoi l'auteur fait ici référence ce sont les taux limites

---

[594] Bertinat et al., *20 mitos y realidades del fracking*, 91: Trad. « […] lo que afirma la industria petrolera es sólo una situación imaginaria. La realidad nos dice que, por distintas razones, todos los pozos tienen desviaciones que los apartan de la vertical. Como consecuencia, las cañerías están siempre recostadas sobre uno u otro lado de la pared del pozo, con lo cual el anillo de cemento ideal nunca se realiza. En un pozo desviado u horizontal la cañería estará siempre recostada sobre la pared del pozo impidiendo una perfecta cementación. Es decir que el objetivo de aislar las distintas formaciones para prevenir contaminaciones o fugas de fluidos es raramente alcanzado. ».

[595] Sapag, *Entender Vaca Muerta*, 185: « […] todos los procesos peligrosos involucrados en la explotación petrolera pueden ser controlados si se poseen los datos de las líneas de base en las áreas de explotación […]. De detectarse valores fuera de lo admitido, habrá que tomar medidas, las que pueden ir desde la reparación o cambio de los equipos hasta la cancelación de las concesiones ».

(seuils, plafonds, plancher, fourchette) établis par des textes réglementaires. Réaliste, il ne nie pas la possibilité des risques et des impacts environnementaux de la technique, il pense même qu'il faut les reconnaître pour les connaître. Toutefois, il oppose au tournant empirique d'Ochandio et D'Elia une limite juridico-scientifique que Beck a naguère qualifié de « droit à l'empoisonnement ».

Le troisième point s'intéresse aux liquides de fracturation, c'est-à-dire aux produits utilisés conjointement à l'eau, pour augmenter la perméabilité de la roche et contenant des substances chimiques. Là encore, on peut observer une gymnastique entre les valeurs absolues et les valeurs relatives. Sapag use volontiers des secondes pour démontrer, à partir d'une source provenant de l'Instituto Argentino del Petróleo y del Gas (IAPG) que 99,5 % du liquide est composé d'eau douce et d'agents de soutien et 0,5 % de composés chimiques. À l'inverse, les militants préfèrent manipuler des valeurs absolues et en privilégiant la fourchette haute du volume d'eau consommé par une fracturation : « Si le pourcentage de produits chimiques n'est que de 0,5 %, cela signifie que pour une fracture de 30 000 m^3, 150 000 litres de produits chimiques sont nécessaires. Il est peu probable que nous ayons une quantité aussi importante de produits chimiques dans nos foyers au cours de notre vie »[596]. Outre le glissement opportun de l'un à l'autre, les ingénieurs ajoutent un étalon : la durée de vie, qui permet au lecteur d'affiner le calcul en le ramenant à un standard qu'il peut, à peu près, évaluer. Il y a bien entendu quelque chose de fallacieux à le présenter ainsi. Il est peu probable que l'individu « croise » ces 150 000 litres de produits chimiques au cours de sa vie ou qu'il y soit exposé personnellement.

À propos du liquide de fracturation, il existe un autre élément de frictions : les 0,5 % en question, quels sont-ils ? L'industrie et les lobbys des hydrocarbures évoquent une douzaine d'additifs chimiques employés dans la fracturation. Afin de rendre acceptables ces additifs, ils sont placés sur un étalon d'usage quotidien ; on les rencontrerait dans les glaces, les confiseries, les produits d'hygiène et de nettoyage, les cosmétiques ou encore les fromages. Dans *20 mitos*, les militants dénoncent des demi-vérités. Il ne s'agirait pas de 12 additifs, mais d'une douzaine de catégories d'additifs, contenant chacune plusieurs substances chimiques. En outre, se servir de l'étalon de l'usage quotidien leur apparaît comme mensonger et ils préfèrent se concentrer sur les propriétés chimiques et les risques contenus dans une exposition prolongée ou cumulée à celles-ci. En effet, au centre de leur préoccupation se trouve le rappel des synergies graves qui peuvent se manifester lorsque des substances sont associées les unes avec les autres ou simplement bioaccumulées à travers divers processus naturels.

Pour conclure, dans l'enrôlement de l'eau, les deux camps font un usage différencié de différentes classes d'indicateurs pour servir leur propos. Par exemple, les pro-*frackings* comme les anti-*frackings* sont en mesure de jongler entre des valeurs absolues et des valeurs relatives pour affirmer une thèse ou contrer l'argument opposé. De la même façon, ils font un

[596] Bertinat et al., *20 mitos y realidades del fracking*: Trad. « Si el porcentaje de productos químicos es de sólo el 0,5%, significa que para una fractura de 30 000 m3 se requieren 150 000 litros de productos químicos. Difícilmente en nuestros hogares lleguemos a tener acumulado durante la historia de nuestras vidas una cantidad semejante de productos químicos ».

usage très circonstancié de l'artifice des taux limites, des étalons ou encore des effets agrégés. Ils font également preuve d'une certaine souplesse dans les moments où ils sont acculés que ce soit les militants avec le pourcentage d'eau prélevé ou Sapag et la contrainte de reconnaître les risques inhérents à l'industrie.

Un autre exemple de cette capacité à transformer les indicateurs en artefacts s'observe dans la discussion autour du risque sismique ou de la sismicité induite par la fracturation hydraulique ou les activités qui y sont corrélées[597]. Cette fois, la polémique porte sur un aspect sémantique et sur la cause identifiée des mouvements du sous-sol.

Du côté sémantique, le débat se concentre sur l'usage approprié des termes relatifs à l'activité sismique. Les auteurs des deux ouvrages usent d'une variété de mots pour se référer aux mouvements du sous-sol : *sismo* (séisme), *terremoto* (tremblement de terre), *temblor* (secousse, tremblement), *vibración lítica* (vibrations lithiques), *movimientos telúricos* (mouvements telluriques). Il importe de noter que, dans sa démonstration, Sapag accuse les environnementalistes d'utiliser de façon interchangeable les termes *temblor* et *terremoto*. Il fait référence à un article publié dans la presse par Svampa et Viale alors que dans *20 mitos* les ingénieurs Ochandio et D'Elia font bien la distinction dans leur développement, mais pas dans les questions rhétoriques qu'ils posent « La fracturation hydraulique produit-elle des tremblements de terre ? Quelle est la relation entre *fracking* et sismicité ? » *(« ¿La fractura hidráulica produce terremotos? ¿ Cuál es la relación entre* fracking *y sismicidad ? »)*. Par ailleurs, c'est bien Sapag qui introduit le plus de diversité dans le champ sémantique puisque la plupart des synonymes ont été référencés dans son ouvrage.

À toutes fins utiles, le terme *sismo* (séisme) est pris comme catégorie et les autres comme des modalités de *sismo,* comme semblent le faire les deux camps. Les deux partis s'entendent également pour répartir ces termes sur un gradient d'intensité que les ingénieurs environnementalistes décrivent de façon succincte « *temblores — o pequeños terremotos* » (secousses — des petits tremblements de terre) et Sapag d'une manière plus rigoureuse en rabattant le classement sur l'échelle de Richter. L'échelle mesure la magnitude des séismes, c'est-à-dire la quantité d'énergie libérée et mesurée en joules, selon une graduation logarithmique. La distinction semble s'opérer entre séismes détectables par la sensorialité humaine ou non détectables, c'est-à-dire au niveau d'une magnitude de 3. En dessous, on peut parler de *temblor*, au-dessus de *terremotos*. L'idée de *vibración* quant à elle n'est pas classée, mais on a vu que c'est un phénomène souvent pointé par les militants à l'égard de l'activité de surface des exploitations d'hydrocarbures qui perturbent la santé humaine, animale et végétale. J'ai écarté le terme *movimientos telúricos* en raison de son usage interchangeable avec *sismo*.

La discussion ne se clôt pas sur un accord sémantique. En réalité, ce que relèvent les ingénieurs ce n'est pas tant la distinction *temblor*/*terremoto* qui importe que la présence des premières, et même leur prolifération dans des lieux où elles étaient absentes auparavant. Ils en tiennent pour preuve des études menées en Arkansas, en Ohio, au Texas et en Oklahoma,

[597] Pour ce débat: Sapag, *Entender Vaca Muerta*, 192-99; Bertinat et al., *20 mitos y realidades del fracking*, 115-20.

des régions supposément stables, c'est-à-dire sans activité sismique. En d'autres termes, l'indicateur Richter est transformé en artefact, au détriment d'un autre qui consiste à enregistrer la présence nouvelle d'activités sismiques autrefois absentes.

Le second axe du débat consiste à identifier la cause de cette activité sismique nouvelle. Est-elle due à la perforation des puits ? À l'étape proprement dite de fracturation hydraulique et éventuellement les suivantes ? Sapag accuse à nouveau les environnementalistes de lier la sismicité induite à la fracturation hydraulique alors qu'elle serait plutôt due à la réinjection des fluides de perforation et du *flowback* (l'eau de site, les boues) à des *pozos sumideros* (puits de drainage, de captage)[598]. Pourtant, les ingénieurs parviennent à la même conclusion que le cadre du MPN :

> « Dans une zone pétrolière, un puits de drainage est généralement un puits appartenant à un gisement épuisé. Les fluides résiduels sont injectés dans l'espace libre des pores de la roche après que tout le pétrole, le gaz ou l'eau de formation d'origine ait été extrait. Lorsqu'il n'y a pas de réservoirs épuisés, un "puits de drainage" est foré dans des formations poreuses ou perméables qui permettent de délivrer de grands volumes d'eau. L'eau est injectée dans ces formations à une pression et en un volume importants, mais comme il ne s'agit pas d'une formation qui possède naturellement ces fluides, les phénomènes géophysiques provoqués modifient la stabilité des roches profondes. »[599]

En résumé, il importe de souligner que les pros- comme les anti-*frackings* parviennent à des constats similaires à partir de sources à première vue contradictoires. La fracturation hydraulique ne provoque pas des tremblements de terre, mais la réinjection des eaux de sites dans les puits à tendance à modifier les équilibres géologiques profonds où elles sont stockées artificiellement. La sismicité induite serait donc due à une activité corrélative de la fracturation hydraulique et non au *fracking* lui-même. Néanmoins, ce qui inquiète les militants ce n'est pas tant cette donnée, puisque ce traitement des eaux usées n'est pas spécifique aux exploitations non conventionnelles, mais la présence, là où ils étaient absents, de ces mouvements telluriques.

Une autre pierre d'achoppement concerne les émissions des GES liées à l'extraction de pétroles et gaz de réservoirs non conventionnels[600]. Sur ce point, l'argumentation de Sapag est assez fragile. D'une part, il se contente de confronter deux sources qui font état du potentiel GES du méthane (ce que l'on appelle communément le gaz) 25 fois supérieur à celle du dioxyde carbone (issu de la combustion des hydrocarbures dans les moteurs par exemple). D'autre part, il fait usage d'une nouvelle *comparaison analogique* en citant les données d'une

---

[598] La traduction du mot n'est pas aisée. Elle désigne des puits qui servent à se débarrasser des déchets d'exploitation en les réinjectant dans des couches géologiques profondes, souvent des anciens gisements d'hydrocarbures.

[599] Bertinat et al., *20 mitos y realidades del fracking*, 116: Trad. « En un área petrolera, un pozo sumidero es típicamente un pozo perteneciente a un yacimiento agotado. Los fluidos de desechos se inyectan ocupando el espacio poral libre en la roca después de haber extraído todo el petróleo, el gas o el agua de formación original. Donde no hay yacimientos agotados se recurre a la perforación de un pozo "sumidero" que llega hasta formaciones porosas u permeables que posibilitan el aporte de grandes volúmenes de agua. El agua se inyecta en estas formaciones a grandes presiones y volúmenes, pero al no ser una formación que naturalmente contara con esos fluidos, se provocan fenómenos geofísicos que modifican la estabilidad de las rocas profundas. ».

[600] Pour ce débat: Sapag, *Entender Vaca Muerta*, 190-92. et; Bertinat et al., *20 mitos y realidades del fracking*, 121-28.

fondation environnementaliste qui critique la « diète protéique », c'est-à-dire le régime alimentaire riche en viande, qui rappelle que 18 % des émissions de GES mondiales sont le fait des élevages, il conclut : « L'élevage est non seulement l'activité qui occupe et sacrifie la plus grande partie de la surface agricole et forestière de notre planète, mais il est aussi une source de détérioration de la biosphère en raison des émissions qu'il produit. Au vu de ces preuves, il semble absurde de se concentrer uniquement sur les dangers de la fracturation et de négliger ceux causés par les ruminants »[601]. Les militants tentent, eux, de contrer les arguments en faveur de l'exploitation du gaz pour remplacer le pétrole ou le charbon. Si, dans l'absolu, le méthane émet moins de GES que les deux autres, la réflexion doit se donner, selon les ingénieurs à une échelle différente que celle de la planète. L'une des motivations pour exploiter la formation Vaca Muerta tient à la volonté de récupérer la souveraineté énergétique de sorte qu'une partie plus ou moins grande des hydrocarbures extraits de ces gisements doit servir à la consommation interne. Or, la matrice énergétique argentine est déjà largement dépendante au gaz et remplacer du gaz par du gaz ne ferait pas diminuer les émissions de GES. À l'inverse même, ils alignent des chiffres pour démontrer la tendance des gaz non conventionnels à émettre plus de GES que les gaz conventionnels. Par ailleurs, selon les données rapportées par les ingénieurs, 3 à 8 % du gaz non conventionnel est perdu en divers moments de la perforation, de l'exploitation et de la terminaison d'un puits. Par ailleurs, ils exploitent l'indicateur de l'empreinte carbone pour démontrer la dangerosité de ces extractions au regard des impératifs posés par le changement climatique, car même si les effets du méthane extrait ou fuitant des gisements non conventionnels se dissipent plus vite que ceux du dioxyde de carbone dans l'atmosphère, l'émission globale de GES issus de ces exploitations demeure supérieure à 20 ans ou à 100 ans à ceux d'autres hydrocarbures conventionnels. Cette fois donc, l'indicateur est rapporté à une unité de temps pour asseoir sa robustesse, dans une époque marquée par l'urgence climatique.

De façon plus localisée, et relative à la question des GES, les militants font jouer les échelles planétaires et nationales, mais aussi temporelles. On peut aussi contester certains usages de ces focales. Par exemple, le choix d'affirmer que remplacer du gaz conventionnel par du gaz non conventionnel n'a aucun effet sur la diminution des GES au niveau national, pire même puisque, les gaz des seconds émettent plus de GES ne prennent pas en compte deux éléments. D'une part, la possibilité d'extraire des huiles. D'autre part, le fait qu'une grande partie de ce gaz est exporté et consommé par d'autres régions du monde qui peuvent procéder à une telle substitution attractive pour diminuer leur empreinte carbone. Néanmoins, en l'état, il faut admettre que l'argumentaire de *20 mitos* est plus étoffé que celui d'*Entender Vaca Muerta* sur ce point précisément.

Sur ces trois débats, les pro- et les anti-*frackings* ne parviennent pas à s'accorder, aussi il faut constater une certaine incomplétude de la science et comprendre comment, malgré la mobilisation de la science positiviste, ils sont parvenus à cette impasse.

---

[601] Sapag, *Entender Vaca Muerta*, 192: Trad. « La ganadería no solo es la actividad que ocupa y sacrifica la mayor superficie agrícola y forestal en nuestro planeta, sino que también es fuente de deterioro de la biósfera por las emisiones que produce. Ante las evidencias, parece un despropósito enfocarse solo en los peligros del fracking y descuidar los que ocasionan los rumiantes. ».

L'incomplétude de la science

Opposer le relatif à l'absolu, se servir des taux limites, user d'un indicateur nouveau pour rendre obsolète ceux de l'adversaire ou plus généralement classer, catégoriser, contester les catégories, dénombrer, rapprocher, comparer sont quelques-unes des tactiques que les environnementalistes — comme ceux qui cherchent à promouvoir l'exploitation des gisements non conventionnels — mobilisent pour faire avancer leur cause. Mais que faut-il comprendre de cette querelle des positivismes ? Peut-on conclure qu'une science vaut plus que l'autre science ? Qui a raison ? Celui qui veut comprendre pourquoi la vache est morte et ressuscitée ou ceux qui dénoncent le mythe de ladite résurrection ? Il faut se contenter de formuler l'unique réponse possible et reconnaître son incapacité à trancher. Le problème n'en demeure pas moins. Contrairement à ce que prétend Beck, ce n'est pas seulement avec les organes de la science que l'on détecte les risques ou que l'on objective les impacts environnementaux des technologies. La science ne permet pas toujours d'avoir une idée plus fine. La science contredit la science qui contredit la science qui contredit la science dans une spirale où l'on perd pied et la science sa légitimité.

En fait, la polémique semble infinie en raison du biais cognitif qui porte sur la signature des documents scientifiques. Ce n'est pas tant les résultats ou les questions des enquêtes invoquées par l'un et l'autre parti qui importent, d'autant plus qu'ils ont pu lire ces sources d'une façon tout à fait partielle et partiale, mais l'essentiel pèse sur la question *qui ?* Qui a produit ces documents ? Et par conséquent, comment les a-t-il produits ? On peut reprocher à l'ouvrage de Luis Felipe Sapag d'avoir choisi un angle très conservateur, en prétendant parler du réel comme d'une réalité naturelle mise en évidence par les géosciences, et en ne mobilisant presque exclusivement les données de l'IAPG, un lobby industriel et d'ingénieurs pétroliers. Il est tout aussi possible de formuler des réserves similaires à l'égard de l'ouvrage collectif des militants qui citent abondamment d'autres collectifs militants à travers le monde, des ONG environnementalistes, des intérêts promouvant le développement des énergies durables ou leurs propres travaux d'investigations. Ce que j'ai souhaité démontrer à travers ces trois exemples, c'est que la mise en débat de la technologie ne permet pas de trancher en faveur d'une position ou d'une autre. Il faut ici reconnaître l'incomplétude de la science et les limites de son versant positiviste.

Dans la querelle, dans la dispute, dans la controverse l'on prétend toujours mettre en œuvre les dispositifs les plus adéquats possible pour que les arguments s'expriment dans une joute sans aspérité et sans friction, comme s'ils avaient une valeur intrinsèque. Je pense ici bien sûr à la fiction de l'espace public habermassien tel qu'il l'a reconstitué[602], qui a été critiqué, et face auquel l'on a opposé l'existence d'espace public oppositionnel. Ce qui importe dans cette controverse socio-technique et dans son thème positiviste ce n'est pas la question *comment ?* ou plus largement celle de la preuve qui est essentielle, mais la question du *qui ?* D'un côté, il y a la science qui se revendique de l'expert sanctionné de ses diplômes et de sa longue carrière de géologue ou d'ingénieur qui « connaît le terrain » et de l'autre, il y

[602] Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. par Marc Buhot de Launay, Critique de la politique Payot (Paris: Payot, 1988).

a les mêmes individus, souvent, renégats de l'industrie, appuyés par quelques francs-tireurs venant des disciplines plus « douces » comme on dit, mais qui étendent le champ de l'investigation à des domaines délaissés par les premiers. En effet, comme l'exprime cette enseignante et assembléiste, les pistes à explorer pour déployer la critique sont multiples : le social, le politique, le modèle de développement, etc.

> 170. « Donc, je pense que c'est une lutte très inégale parce que, aussi, tu vois que tout le secteur, euh, l'homme d'affaires et le politicien ont tous, disons, toutes les ressources pour amener leurs gens, leurs techniciens et ce n'est pas seulement une discussion technique. Il s'agit d'une discussion sociale et politique sur le modèle de développement que nous voulons pour la région. C'est pourquoi bien souvent, ce qui se fait dans ce type de réunions d'affaires et politiques, c'est de porter la discussion au niveau technique. Et nous n'avons pas la capacité de discuter de l'aspect technique, du fracking. Bien qu'évidemment t'as beaucoup de choses à discuter du point de vue technique, mais il est très difficile de discuter avec un, avec un géologue qui est spécialisé, euh, dans le forage. Moi, je n'ai pas la formation pour » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

Ce sont ces nouvelles voies de la critique qu'il faut détailler, au-delà de la querelle des positivismes qui ne permet pas de solder la controverse.

10.2.2 Au-delà de la critique scientifique

Qu'est-ce qui fonde la critique à rejeter de façon catégorique cette science asservie[603] ? Il semble que la querelle des positivismes peut s'épuiser dans des échanges de coups sans fins. C'est pourquoi il faut explorer à ce titre deux logiques critiques qui sont celles de la dénonciation et de l'accusation, structurées respectivement autour des couples de l'officiel et de l'officieux (l'apparent et le caché, le secret) d'un côté, et le légal et l'illégal (qui se confond rapidement avec le moral et l'amoral ou le bon et le mal). Ces deux logiques poursuivent la même finalité, démontrer que le « *qui ?* » de la signature n'a aucune légitimité, que le « je » qui signe se prévaut d'un certain nombre de garanties, mais est en fait « un autre », un autre que ce « je » légitime. Si ces logiques du dévoilement et de la dénonciation sont performantes, car elles révèlent, en effet, des forces qui interviennent au-delà du savoir pur, elles ont aussi tendance à s'extrapoler dans deux figures : le soupçon généralisé (le complotisme) et dans l'impression de jouer à un jeu truqué où les dés sont pipés.

Une logique de la dénonciation

Dans la logique de la dénonciation, les militants tentent de mettre en évidence l'existence de liens et d'intérêts cachés. Ils cherchent à pointer l'existence d'un décalage entre les valeurs ou les idéaux affichés et ce qui se passe en réalité. Luc Boltanski, et d'autres ont

[603] J'emprunte l'expression au livre de Annie Thébaud-Mony, *La science asservie: santé publique : les collusions mortifères entre industriels et chercheurs* (Paris: La Découverte, 2014).

tenté de caractériser cette logique[604]. Pour ces chercheurs, dénoncer consiste à pointer un défaut de justice. Dénoncer, c'est mettre à l'épreuve les principes qui organisent la justice. C'est considérer qu'en raison de certaines conditions ou de certains événements la justice rendue est, en fait, injuste.

Dans le cas de la controverse techno-scientifique, la logique de la dénonciation se donne sous une forme quelque peu modifiée. Il ne s'agit pas de dénoncer une injustice, mais de dénoncer un défaut d'éthique ou un non-respect de la déontologie. Elle se traduit le plus souvent par la révélation de l'identité du signataire du rapport ou de l'article invoqué par le parti opposé. Il suffit alors de montrer qu'il a été rédigé par un ingénieur pétrolier, un géologue ou un fonctionnaire connu pour ses sympathies avec le secteur extractiviste en exhumant de vieilles coupures de presse, des enregistrements de ses interventions publiques ou encore en évoquant une simple confidence privée. Autrement dit, les militants soulignent le décalage entre le texte qui se revendique de la science et l'auteur qui n'est pas seulement animé par une recherche de vérité. À Mendoza, par exemple, un rapport intitulé *Producción de hidrocarburos en reservorios no convencionales en Mendoza*[605] a largement circulé dans les médias de grande diffusion à l'hiver 2018, après que la rue eut mis la pression sur le gouvernement lors des manifestations et des *cortes* spontanés d'avril 2018. La tonalité du rapport est favorable à l'intensification de l'exploitation des réservoirs non conventionnels. À travers les éléments qui ne laissent aucun doute, on peut lire, à propos des municipalités qui ont pris des ordonnances prohibant l'usage de la fracturation hydraulique : « […] nous estimons que ce ne sont pas des organes compétents pour promulguer ce genre de résolution puisque […] l'activité se trouve sous la juridiction provinciale »[606]. On peut encore relever dans l'analyse FFOM (Forces, Faiblesses, Opportunités, Menaces)[607] que les faiblesses de cette nouvelle activité sont principalement dues à une mauvaise information, voire une mauvaise compréhension de la part de la société de la technologie. Les faiblesses relèvent des doutes (*dudas*) et de la méconnaissance (*desconocimiento*) de la part de la population, mais aussi d'un manque d'études de ligne de base. Les risques invoqués à propos de la technologie et bien connus des militants ne sont pas mentionnés directement. Ce rapport a provoqué un certain émoi chez les militants. Bien que publié sous le sceau de l'Universidad Nacional del Cuyo, aucune signature ne figure pour authentifier le travail. Aucun laboratoire universitaire ou aucun responsable d'équipe ne l'a revendiqué, ce qui semble d'autant plus étrange aux militants que le rapport aborde, sur environ 200 pages, des thématiques aussi diverses que le cadre légal, des aspects d'ingénierie environnementale et des considérations socio-économiques. Dans ce cas, l'incapacité de dévoiler l'auteur du rapport ne joue pas contre la stratégie militante. À l'inverse, elle la renforce dans la mesure où ils peuvent souligner le fait

[604] Luc Boltanski, Yann Darré, et Marie-Ange Schiltz, « La dénonciation », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 51, nº 1 (1984): 3-40, https://doi.org/10.3406/arss.1984.2212; Luc Boltanski, *L'amour et la justice comme compétences: trois essais de sociologie de l'action*, Folio Essais 547 (Paris: Gallimard, 2011).
[605] Non signé, « Producción de hidrocarburos en reservorios no convencionales en Mendoza. Consideraciones sovre el Método de Estimulación Hidráulica » (Mendoza, Argentina: Universidad Nacional de Cuyo, juin 2018).
[606] Non signé, 64: Trad. « […] entedemos que nos son órganos competentes para emitir este tipo de resoluciones ya que […] la activiad se encuentra en jurisdicción de la provincia ».
[607] Ou FODA en castillan pour Fuerzas, Opportunidades, Debilidades, Amenazas. Plus largement utilisé sous la forme de l'acronyme anglais de SWOT (Strenghts, Weaknesses, Opportunities, Threats).

qu'en plus de faire appel à des scientifiques à la solde des industries extractivistes, le pouvoir est contraint de produire des faux en usurpant le sceau d'une institution universitaire.

Une autre façon de pointer le décalage entre l'officiel et l'officieux consiste, pour les militants, à mentionner l'existence d'un bloc hégémonique composé du pouvoir politique, économique et médiatique. Régulièrement, dans la province de Mendoza, les militants dénoncent la coïncidence entre l'intense activité de promotion médiatique de la part des journaux à grande diffusion (plusieurs chaînes de télévision et de radios ainsi que des portails de presse digitale) du Grupo Uno (devenu Grupo América) propriété de deux individus, Daniel Vila et José Luis Manzano, aussi actionnaires de la pétrolière El Trébol qui exploite le gisement non conventionnel de Puesto Rojas.

171. « DB : Il ya des intérêts personnels évidemment, de ce que les gens défendent et fomentent. On sait que la directrice de la P¨rotection environnementale de la province devrait veiller à, devrait prendre soin de l'environnement de tous les mendocinos ; elle travaille avec une pétrolière. Et elle fomente, elle fait du lobby pour le fracking.
CA : Un des accionaires de la pétrolière El Trébol, qui est celle qui opère à Malargüe, les investisseurs sont les propriétaires, ce sont Manzano etVila qui sont les propriétaires de Diario Uno, du multimedia Uno.
DB : Donc, les politiciens-entrepreneurs encouragent tout ça. Au-delà de ça, ils ne s'intéressent ni au mendocino, ni à la mtrice productive. La seule chose qui les intéresse c'est de gagner de l'argent. » (DB et CA, étudiants et divers emplois, Mendoza, 2019)

Et, dans l'autre sens, cette emprise médiatique se traduit par l'incapacité des militants à accéder à ces arènes. Cet environnementaliste, par exemple, se plaint du dévoiement du rôle joué par les médias. Censés informer de manière neutre et indépendante, ils ont plutôt tendance à ne présenter qu'un seul son de cloche, celui de la promesse eldoradiste des *bondades* (avantages, bénéfices) que le *fracking* ne manquera pas d'apporter. Cette uniformité de l'information le blesse d'autant plus qu'il pouvait encore il y a peu se présenter dans ces mêmes médias pour exposer sa propre vision :

172. « Le gouvernement de la province de Mendoza verse cette année 1,1 milliard de pesos dans la publicité. Ils l'ont porté à près du double de ce qu'ils payaient. Avec cet argent, les grands médias forment l'opinion publique. Aucun média ne parle. Il y a deux ans, j'ai pu parler de certains problèmes du *fracking*, par exemple. Il ne parle que des avantages du *fracking* […]. Ils ne parlent jamais des problèmes, des problèmes de Vaca Muerta, d'Añelo, de... de tous ces endroits de Río Negro qui sont contaminés, directement touchés. Et encore moins les problèmes qui se posent dans d'autres pays. Ils ne nous disent pas ce qui s'est passé en France, ce qui s'est passé aux États-Unis, ils ne nous disent pas ce qui s'est passé en Chine. Toutes ces problématiques, les médias nous désinforment, en parlant seulement des bénéfices. » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

La logique de la dénonciation qui consiste à repérer les intérêts cachés sous un sceau légitime dévie parfois dans une logique du soupçon généralisé. Dans son étude sur la menace terroriste, Dominique Linhardt a bien montré comment une économie du soupçon pouvait fonctionner sans dérives ou, du moins, en tempérant les errements. Linhardt explique que la menace doit être saisie non pas à travers ce que sont les individus, à la limite à travers ce qu'ils font, mais surtout à partir des marques et des indices d'un danger qu'ils colportent. L'économie du soupçon doit être tournée vers l'enquête, la recherche de preuve et la formulation d'une accusation. Cette économie du soupçon est donc tributaire d'un certain

nombre de dispositifs de détection et de tri. En somme, la menace est détectée par la conjonction d'une dimension indiciaire et d'une dimension intuitive, elle « nécessite à la fois un travail de perception, une qualité de présence en contexte et le recours à des représentations. La menace relève à la fois de l'ordre du discours et de l'ordre des choses sans qu'il soit possible une fois pour toutes de décider du caractère déterminant de l'un ou de l'autre. »[608].

Lorsque la logique du soupçon dévie, il n'est plus question de juger sur pièce, de soupçonner la chose, mais de soupçonner le système tout entier, sans procéder à une enquête d'aucune sorte. Autrement dit, le doute ne surgit pas d'une situation étrange ou anormale, parce qu'un indice pointe vers une malfaçon ou une contrefaçon, un risque ou une menace, mais il précède toute opération de description, de tri et d'analyse. Je ne veux pas dire par là que les militants sont des complotistes qui cherchent systématiquement à dévoiler la conspiration, mais certains admettent eux-mêmes qu'ils sont tentés de procéder à une telle interprétation de la réalité. Ainsi de cet ancien enseignant qui tente de résister à cette économie réflexive, mais ne peut s'empêcher d'en évoquer la possibilité :

> 173. « Je ne sais pas si cela a un rapport avec une intentionnalité. Pour, pour la plupart des théories conspirationnistes, ils disent qu'ils génèrent la crise économique intentionnellement afin de mettre en œuvre ce type d'activité [extractiviste]. On essaie de ne pas l'être, de ne pas adhérer aux théories du complot, mais ayant eu la chance d'avoir voyagé dans d'autres endroits, j'ai été au Chili, j'ai été en Colombie, et tu te rends compte qu'il peut y avoir quelque chose de cela, n'est-ce pas ? Que les crises économiques et sociales sont intentionnellement générées pour provoquer cela. Donc, tu te dis ça parce que les gens du commun, les Mendocinos communs, cessent de se mobiliser et soudainement cessent de soutenir la lutte contre l'exploitation minière, et commencent à soutenir le changement de la matrice productive, ce qu'ils veulent nous vendre aujourd'hui : "la matrice productive est épuisée dans la province de Mendoza, il faut aller vers l'exploitation minière, il faut aller vers le *fracking*". » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

La logique de la dénonciation et son aporie du soupçon généralisé ne sont pas les seules façons de critiquer au-delà du positivisme. Il est des situations où les militants ne se contentent pas de faire connaître un défaut de justice ou de vérité scientifique. Ils préfèrent alors pointer des responsabilités et présenter des coupables.

Une logique de l'accusation

Dans le chapitre précédent, j'ai évoqué comment le répertoire juridique est intensément investi que ce soit pour s'opposer aux lois, pour promouvoir des ordonnances ou alors pour accuser d'agissements répréhensibles certains fonctionnaires parmi les plus hauts placés. La logique de l'accusation consiste à insister sur le décalage entre les normes positives sanctionnées et acceptées, avec plus ou moins de mauvaise volonté par la communauté politique, et leur application discrétionnaire. Dans la logique de l'accusation, il n'y a que deux statuts possibles : coupable ou non coupable, puisque le soupçon (la présomption

[608] Dominique Linhardt, « L'économie du soupçon », *Genèses*, n°44, nº 3 (2001): 94.

d'innocence) n'existe que dans la logique de la dénonciation. D'une certaine manière, la logique de l'accusation prolonge la logique de la dénonciation à la différence près qu'elle prétend avoir les preuves de ce qu'elle avance (ou alors que les preuves relèvent de l'évidence).

Les plaintes déposées par la FAdE, la FARN et OIKOS Red Ambiental ou le citoyen Adolfo Pretel dans la province de Mendoza empruntent clairement ce chemin. Si l'action juridique, la plainte, constitue le mode d'action en soi, son contenu est tout entier dirigé par une critique animée par cette logique de l'accusation. Le dernier, par exemple, accuse ouvertement trois personnalités du gouvernement provincial d'avoir outrepassé leurs prérogatives en ignorant le cadre normatif en vigueur, à savoir les ordonnances municipales, les lois protégeant l'environnement ou même la Constitution. Une militante, de la même province, estime, elle, que ce recours à l'illégalité comme stratégie pour promouvoir l'extractivisme tient justement à la fracturation hydraulique :

> 174. « […] tout ce combo est apparu au cours des deux dernières années avec l'affaire du *fracking*. Et tout a été fait comme ça. Par-derrière. Tout est fait illégalement. Tout est fait avec des individus de l'État dans lequel il n'y a pas de débat possible. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

Un autre militant de la province livre, lui, une explication qui permet de mettre dos à dos la part scientifique et la logique de l'accusation. En formulant une hypothèse plausible, « la technologie est sans risque », il questionne alors la nécessité de recourir à des procédés illégaux ou « dictatoriaux », comme le disent parfois les militants, pour faire avancer l'exploitation des gisements non conventionnels.

> 175. « Ils peuvent parler de la technologie et que c'est la meilleure chose au monde, mais si c'est tellement bon pourquoi vous le faite d'une façon illégale et pourquoi vous ne respectez pas les lois environnementales en vigueur ? Cornejo, le secrétaire de l'environnement, qui est chargé de la défense de l'environnement de la province, sont tous accusés au pénal pour la réalisation illégale de l'objet de la fracturation des puits. » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

Pour certains militants, l'illégalité apparaît comme organisée. Ils accusent le pouvoir de mettre en place une stratégie qui contrevient aux principes mêmes de la démocratie et de l'ordre républicain. À Mendoza, par exemple, cette avocate compare le gouverneur à un dictateur et à Louis XIV pour illustrer l'étendue de son arbitraire incapable de respecter la séparation des pouvoirs :

> 176. « En d'autres termes, ils sont comme, comme une graine que tant que Cornejo est à la tête de la province et tant que les fonctionnaires qui sont dans les trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire sont apparentés à lui nous ne pourrons pas avancer légalement. Nous avons des cas assez graves. Nous avons un ministre de la Cour, de la Cour suprême, qui est l'organe judiciaire le plus élevé et le plus important de la province de Mendoza, et l'un de ces ministres, Dalmiro Garay, a été pratiquement mis en place par le gouverneur de la province, et il dépend du gouverneur de la province. C'est grave d'un point de vue institutionnel parce que nous vivons dans une république. Si les bases de toute République sont, l'une des bases les plus importantes est la division des pouvoirs. À Mendoza, il n'y a pas de division des pouvoirs [...]. Et au sein du corps législatif, l'*oficialismo* est majoritaire. Donc, beaucoup de législateurs répondent aux caprices [...]

> et finissent par répondre aux caprices d'une personne qui se prend pratiquement pour Louis XIV et qui est sérieuse. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

Elle poursuit en démontrant que le non-respect des règles démocratiques ne s'arrête pas aux pratiques de collusions entre les différents pouvoirs, mais qu'il s'agit plutôt d'un *ethos* gouvernemental qui consiste à orchestrer la répression de la protestation sociale en général et des mouvements opposés aux projets extractivistes en particulier.

> 177. « C'est une situation très grave et faire respecter les droits de l'homme devient de plus en plus compliqué parce que nous avons beaucoup de gens qui sont répri... [Elle se reprend] réprimées, qui sont détenus, qu'on a... ils sont jugés, ils sont réprimés... des gens qui risquent leur vie, leur intégrité physique parce qu'ils sont détenus illégalement, parce qu'ils passent jusqu'à plusieurs mois dans un pénitencier en raison du Código de Faltas. Et, en plus de cela, nous avons des fonctionnaires d'autres pouvoirs, par exemple dans le pouvoir judiciaire, le procureur du tribunal, le procureur du tribunal à la tête des procureurs qui est Alejandro Gulle, qui a été nommé à sa discrétion par le gouverneur Cornejo, et il donne des ordres directs aux procureurs pour euh... pour maintenir les gens en détention qu'ils soient coupables ou non à n'importe quel prix. Et je te dis cela en toute connaissance de cause, car je ne suis pas seulement avocate environnementaliste, mais je pratique aussi le droit pénal. Et je me retrouve tout le temps avec des clients qui sont détenus arbitrairement, dont les droits, la liberté, ne sont pas respectés à la liberté et que les procureurs essaient par tous les moyens de maintenir détenus dans un pénitencier, mélangé à des personnes qui sont condamnées dans de très mauvaises conditions. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

Aussi, quand les règles de droit les plus fondamentales ne sont plus appliquées, et que les modes d'action tactique les exposent à la répression, les militants se réfugient dans la dénonciation d'un système truqué. L'axe critique consistant à mettre en exergue l'illégalité des pratiques ou des procédures, souvent en les décrivant comme inconstitutionnelles, se trouve éclipsé par l'absence de légalité de l'ensemble. Faire appel à l'ordre constitutionnel, quand celui-ci est tenu, selon les militants, par des acteurs qui ne le respectent pas n'a plus aucune efficacité et il ne leur reste plus qu'à accuser en bloc et sans discrimination.

10.2.3. L'excès et le suffisant

Le dernier axe critique semble provenir de la rencontre entre une remise en cause d'une certaine idée de la raison instrumentale qui pénètre toujours plus loin dans les différentes sphères de la société et l'existence des mondes de la vie quotidienne décrits dans la première partie. C'est André Gorz qui rappelle dans un court texte intitulé « Écologie politique. Entre expertocratie et autolimitation » que le mouvement écologique

> « est né originellement d'une protestation spontanée contre la destruction de la *culture du quotidien* par les appareils de pouvoir économique et administratif. Et par "culture du quotidien" j'entends l'ensemble des savoirs intuitifs, des savoir-faire vernaculaires […], des habitudes, des normes et des conduites allant de soi, grâce auxquels les individus peuvent interpréter, comprendre et assumer leur insertion dans le monde qui les entoure. »[609]

[609] André Gorz, « L'écologie politique entre expertocratie et autolimitation », *Actuel Marx* 12 (1992): 18.

Et d'ajouter plus loin que la « nature » est en réalité le milieu qui paraît comme « naturel », de sorte que défense de la nature équivaut à défense du monde vécu. Rien d'étonnant donc à puiser dans cette expérience quotidienne des sources de l'indignation et de la critique, *a fortiori*, quand ce quotidien est assailli par le déploiement des industries des hydrocarbures. C'est parce que ces mondes de la vie quotidienne fournissent une série de modes d'évaluation de la normalité, du juste, du bon que tout ce qui contrevient à ces critères se trouve rejeté de l'autre côté de la barrière.

L'une des premières erreurs que commet ce monde des hydrocarbures en se déployant, aux yeux des militants, c'est donc d'introduire de nouvelles métrologies subjectives, de nouvelles formes d'appréciation de la réussite et de l'échec dans la vie. Deux assembléistes racontent les difficultés qu'ils avaient, au moment de discuter avec leurs compatriotes, sur ce qui constitue la richesse d'une vie :

> 178. « Euh... c'est contradictoire parce que comment tu peux dire à un citoyen de ne pas regarder les verroteries ? Qu'il regarde plutôt la richesse qu'il a dans ses mains. Et c'est compliqué parce que le type, il a cette vision du progrès et si la communauté, la société, et si tous les individus... Prends un garçon de 16 ans et un adulte lui demande : où travailles-tu ? T'as acheté la maison ? Et la voiture ? Et t'es déjà fiancé et vous allez vous marier ? Si tout le monde vous amène à ce système de production, à cette forme de et le, le, la panacée c'est un emploi stable et... pouvoir avoir une nouvelle voiture, et que sais-je, vivre dans un bon quartier fermé... La plupart des gens pensent de cette façon ». (M, ouvrier, Neuquén, 2018)
>
> 179. « Que pour certains euh... l'idée de progrès est de travailler euh... d'avoir ce que me vend la télé toute la journée qui est d'avoir une voiture, d'avoir... mais au prix de quoi ? Je ne sais pas... C'est vraiment ce qui nous fait penser... au prix de quoi tu l'obtiens ? Oui, tu vas l'avoir, mais qu'est-ce que tu dois faire en retour ? » (D, étudiante & divers emplois, Neuquén, 2018)

Tous les deux s'attaquent de façon évidente à la pente glissante de la société de consommation dans laquelle l'achat appelle l'achat et où l'avoir défini l'être. Mais ce qu'ils évoquent dans le même temps c'est la capacité de certains phénomènes, comme ici le déploiement des hydrocarbures, à introduire des besoins par la stimulation de la sensation de manque. Ivan Illich a consacré un essai à la genèse de cette notion de besoin telle que peuvent l'entendre les modernes[610]. Selon lui, l'idée de besoin s'est d'abord construite contre la vision d'un homme misérable, c'est-à-dire contre une condition humaine qui est celle de l'homme soumis aux nécessités biologiques. Les besoins se confondent donc, dans un premier temps, avec l'idée du nécessaire, mais, progressivement, à mesure que les idéologies développementalistes se popularisent, encouragée en Amérique latine par la Comisión Económica para América Latina et les gouvernements nationaux-populistes dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, il devient clair pour les ingénieurs du développement que les besoins humains de base doivent s'entendre de façon multidimensionnelle. Loin de découvrir de nouveaux besoins autrefois oubliés, cette nouvelle ingénierie sociale a tendance à les prescrire. Or, ces nouveaux besoins prescrits sont hors de portée des mondes traditionnels et doivent faire intervenir un tiers, qu'il nomme ici l'État-providence. C'est cette veine

[610] Ivan Illich, « L'histoire des besoins », in *La perte des sens*, trad. par Pierre-Emmanuel Dauzat (Paris: Fayard, 2007), 71-105.

développementaliste et accumulatrice, excitée par le déploiement des hydrocarbures et l'argent qu'il génère que le premier militant qualifie d'*espejito de colores*, nouvelles verroteries du nouveau colonisateur qui empêche de voir la véritable richesse qui gît entre les mains. À l'écouter, la vraie richesse est à la portée de chaque individu qui accepte de vivre dans le monde qui lui est donné. En d'autres mots, ils introduisent un nouvel éventail de besoins qui, pour les *petroleros*, deviennent des satisfactions effectives et pour les non *petroleros* des désirs, voire des fantasmes, qui sapent leur attachement au monde de la vie quotidienne originel.

Arrivé à ce point, toutefois, ces modifications dans l'économie des besoins et des désirs s'apparentent tout au plus à l'introduction d'une nouveauté ou d'une innovation qui ne doit pas être prise d'emblée comme foncièrement négative. Mais ce problème de la nouvelle économie des besoins et des désirs est sous-tendu par un changement d'échelle et l'introduction de certains pans du monde de la vie quotidienne dans des réseaux qui dépassent ce monde vécu. Ce qui est introduit en premier lieu, c'est le « *mega* », c'est-à-dire une certaine forme de démesure ou une inadéquation fondamentale avec ce qui est déjà là. Cette militante, par exemple, se plaint de l'idéologie du Salut qui habite le *mega* et qui colonise la façon d'envisager l'amélioration des conditions de vie :

> 180. « Et d'avoir et de penser toujours que nous allons être sauvés par les grandes choses, par les grands projets [...]. Nous pensons toujours avec le *mega*. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

Et, naturellement, si le *méga* suscite des espoirs importants, il va de soi que ses échecs sont proportionnés à ses attentes :

> 181. « Mais c'est parce que nous les considérons comme des mégaprojets qui, en un seul accident, te retournent tout un système. C'est ça le problème. Il ne s'agit pas, souvent, de la forme. Il s'agit de l'ampleur de la catastrophe, n'est-ce pas ? C'est comme si nous étions prêts à aller jusqu'à... Et non, en vérité non. De plus, nous n'en avons pas besoin, ni de la mine à ciel ouvert, ni sous la forme ni avec l'ampleur qu'elle prétend avoir, ni du fracking dans la forme et l'ampleur qu'il prétend avoir. Nous n'en avons pas besoin. » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

L'introduction du *mega* est une autre façon d'évoquer l'emprise de la raison instrumentale sur ces mondes de la vie quotidienne. Dans la littérature critique, et au sein de celle-ci, la critique écologique a tôt fait de condamner et de disqualifier toute forme de raison instrumentale, comme forme bâtarde de la Raison des Lumières. Cette raison instrumentale qu'il faudrait comprendre comme l'alliance de la *technique* et du *capital*, animée par une certaine idée du *progrès*, serait entièrement tournée vers la recherche d'efficience. Or, cette alliance permet d'exploiter les richesses de la nature (l'eau, les hydrocarbures, les hommes mêmes) dans des dimensions inédites et c'est en procédant à la mobilisation totale de ce génie et des ressources que le projet de libération de l'individu de tous ses attachements peut advenir.

Je préfère voir, avec Peter Sloterdijk, cette raison instrumentale comme l'introduction d'une dialectique entre proportionnalité et non-proportionnalité, qui correspond mieux à l'idée du *mega* mise en cause par les militants. L'approche de Sloterdijk permet de dénoncer les

abus d'une rationalité[611] devenue raison instrumentale néfaste sur le plan de la vie quotidienne tout en préservant l'idée de l'utilité de cette même raison instrumentale tant qu'elle reste proportionnée au lieu dans lequel elle s'exerce :

> « Avant que cette "civilisation en général" n'apparaisse comme forme de vue philosophique, le rationnel, le conforme (*Richtig*), le convenable et le correspondant demeurent dispersés dans une multitude de pratiques locales. La polyculture des petites conformités (*Richtigkeiten*) précède la monoculture de la grande vérité. Mais de ces petites exploitations du conforme (*Richtig*), nulle trace sauf dans des histoires sans éclat que personne ne note du fait qu'elles ont sombré dans l'apparente anhistoricité du banal. »[612]

Autrement dit, Sloterdijk sent bien que le convenable ou le conforme se situe à l'échelle des pratiques locales, celles du monde de la vie quotidienne. Mais le pluralisme des petites conformités confirmées jour après jour a tendance à être arasé par la raison instrumentale pervertie dans des formes colonisantes et totalisante comme celle du *mega*. Quand, dans le passé, le concept de vérité était associé à ce qui avait le bon effet, l'effet convenu, la raison instrumentale du *mega* se rend coupable de scier ces liens avec les pratiques ordinaires et le sensible. Or, ces premières vérités quotidiennes avaient pour vertu de faire sentir à l'individu et à son environnement ce qu'ils sont capables de supporter ensemble, de poser les limites. La pensée hors limite et non-proportionnelle du *mega* quant à elle, puisqu'elle n'est retenue par rien, peut tout. Elle peut modifier ce champ des supportabilités :

> « Seul ce qui est modérément lourd, ce qui est portable, voire ce qui est léger, a une chance d'être incorporé dans le corps d'une compréhension durable. L'insupportable, ce qui pèse trop lourd, et l'exubérant, on ne peut les connaître que par ce qui reste dans les traces mnémoniques quand on les a surmontés […]. La présence du trop puissant, les bouleversements, les éclairs, les extases, les effondrements ne laissent dans notre conscience que des signes indirects, des empreintes de ce qui est trop lourd, empreintes qui nous limitent et nous avertissent […]. Le contournement, l'évitement de ce qui est trop lourd, c'est l'effort fondamental autour duquel toutes les subjectivités se groupent. La subjectivité ne peut être vécue que comme l'effort, condamné à être lui-même, qu'elle déploie pour se maintenir dans le supportable. Elle se reconnaît dans cet effort, et si elle perdait ce sur quoi portait son effort, elle ne serait plus une subjectivité, mais l'unité du tout dans la conscience désalourdie. »[613]

Le second militant ne disait pas autre chose, quoique d'une façon moins rebutante, lorsqu'il affirme : « C'est comme si nous étions prêts à aller jusqu'à... Et non, en vérité non ». La catastrophe, la méga-catastrophe, qui peut survenir en raison d'une faille dans le système socio-technique de la mine à ciel ouvert ou du *fracking* est tout simplement rejetée en bloc.

Est-ce que toutes les formes d'instrumentalité dans les rapports avec le monde doivent être rejetées ? Sont-elles uniquement l'apanage de ces systèmes extractivistes ? Les militants sont-ils dénués de tout rapport instrumental avec leur monde ? À l'inverse des positions qui

---

[611] Sloterdjk définit la raison ainsi : « Ratio signifie calcul, mesure, proportion, portion, correspondance. La rationalité c'est le principe des perceptions des choses qui nous concernent sous l'angle de leur proportionnalité, de leur mesurabilité et de leur calculabilité. Le rationalisme c'est la thèse dogmatique selon laquelle le réel serait lui-même finalement ce qui est mesurable calculable, classable, pensable » Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie : vers une critique de la cinétique politique*, trad. par Hans Hildenbrand, Essais (Paris: Points, 2011), 239.
[612] Sloterdijk, 240-41.
[613] Sloterdijk, 261-62.

rejettent en bloc cette possibilité, je veux indiquer l'existence d'une raison instrumentale dans la critique qui est trop souvent passée sous silence soit parce que les exégètes de l'extractivisme latino-américains ne la voient sincèrement pas, soit parce que focaliser sur la critique du capitalisme et du néo-libéralisme ils ne peuvent voir que les avatars négatifs de cette raison instrumentale. Mais alors quel genre de rationalité instrumentale est opposée par les militants à cette rationalité instrumentale quantophrénique et démesurée ? Assurément, ils ne peuvent pas vivre sans exploiter la planète et ses ressources, ou ses biens communs comme ils préfèrent les nommer. En fait, contre une raison instrumentale tournée vers l'efficacité et la productivité, détruisant par-là la relation sensible entre la finalité d'une tâche, l'instrument pour mener cette tâche et celui qui manie l'instrument, ils prônent une raison instrumentale fondée sur le suffisant.

Qu'entendre par suffisant ? Le suffisant correspond à cet habile équilibre entre l'utile, l'efficace et le nécessaire. Le suffisant est toujours ce dont on a besoin, mais dans des proportions bien établies contrairement à cette nouvelle économie proposée par le *mega* qui encourage toujours à sortir de ses gonds. C'est donc un moyen d'opposer la mesure de l'acte, à la démesure du déploiement. Le suffisant emprunte à l'utilité son principe de produire l'effet spécifique attendu et, en cela, rien n'est différent de la raison instrumentale reconnue comme recherche d'efficience. Mais c'est parce que l'utilité est contrebalancée par le nécessaire, le strict nécessaire, c'est-à-dire par ce dont on a absolument besoin que le suffisant ne déborde pas les limites qu'il s'est fixé. Par ailleurs, ces besoins nécessaires fixés par l'idée du suffisant, ne sont pas les besoins du nécessiteux identifiés par les ingénieurs en développement d'Illich. Ils ne sont pas des besoins définis par des experts, mais des besoins discutés par des communautés dans le cadre de ce qui fait leur expérience commune. Nul besoin, nulle nécessité pour eux d'extraire des quantités colossales d'hydrocarbures distribuées à travers des tubes d'un bout à l'autre de la planète. Et bien sûr, nul besoin des risques qui accompagnent cette exploitation. Ce militant insiste, ils n'en ont pas besoin :

> 182. « C'est pour ça que je te dis que nous n'avons pas besoin du *fracking* et que nous n'avons pas besoin de la mine à ciel ouvert pour quoi que ce soit. Euh... que sais-je. Le *fracking* consiste à racler le fond de la marmite pour que les pays développés puissent continuer à vivre avec la qualité de vie qu'ils ont créée. C'est pour que les entreprises qui possèdent cet or noir puissent continuer à maintenir le marché qu'elles ont créé. Alors pourquoi en avons-nous besoin ? Pour rien. » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

Le suffisant est donc quelque chose qui émerge d'un tâtonnement, une manière de définir une certaine normativité. Ce qui est suffisant est ce qui s'intègre à des seuils, des plafonds et des planchers jugés adéquats. Le suffisant est, pour ces mouvements, un élément qui aide à habiter et demeurer dans ce monde de la vie quotidienne qu'ils opposent au déploiement des hydrocarbures. C'est un autre nom du principe d'autonomie puisqu'il consiste à trouver en soi, ou dans ce qu'il y a à portée, le nécessaire pour vivre, pour agir, pour penser. Et l'on a vu à quel point ce principe autonomiste anime le secteur assembléiste en particulier. En outre, le suffisant participe d'un principe d'économie de l'effort. Puisqu'il fixe à l'avance le but et les moyens d'y parvenir, voire même les gestes, il permet d'anticiper

le gradient d'effort à investir dans la tâche. Le suffisant est, de quelque part, plus rationnel que la rationalité.

Conclusions. L'impossibilité d'un compromis avec l'extractivisme des hydrocarbures

La protestation socio-environnementale s'épuise-t-elle dans une critique sans possibilité de compromis ? L'opposition à la fracturation hydraulique et son monde est-elle radicale ? La dispute peut-elle se résorber sous la forme d'un accord minimal ? Pour formuler une réponse positive, il faudrait d'abord abandonner la position prise ici de transcrire la parole du méta-collectif des « opposants au *fracking* » pour lui redonner sa pleine diversité. Dès lors que l'on retourne à la mosaïque, on peut envisager quelques voies de sortie de la dispute, mais elles ont semblé trop fragiles et trop vagues pour faire l'objet d'un propos plus conséquent. Rappelons aussi que le compromis doit s'entendre comme « un accord pour composer, c'est-à-dire pour suspendre le différend […]. Des êtres qui importent dans différents mondes sont maintenus en présence sans que leur identification ne soit cause de dispute […]. Le compromis suggère l'éventualité d'un principe capable de rendre compatible des jugements s'appuyant sur des objets relevant de mondes différents. »[614]. Le compromis est donc une figure de sortie de la dispute qui reconnaît la coexistence d'êtres incongrus ou alors admet la bivalence (ou la multivalence) de certains êtres. Dans la controverse sur le *fracking* en Argentine, deux hypothèses de compromis sont explorables à l'égard du déploiement des hydrocarbures : le souverainisme et la réforme du lien politique sur la base d'un bassin hydrosocial.

Le compromis souverainiste repose principalement sur le statut de la pétrolière YPF et des hydrocarbures au sein du projet national argentin. Dans cet accord, l'exploration et l'exploitation des formations géologiques qui contiennent des hydrocarbures sont acceptées et encouragées dans la mesure où elles se font sous l'égide et sous le contrôle des forces de la Nation. Le gaz et le pétrole sont bons, car ils sont extraits par le pays et pour le pays. En vérité, ce compromis a existé l'espace d'une année comme le souligne un document du Movimiento para la Recuperación de Nuestro Petróleo publié en septembre 2014 : « En mai 2012, le gouvernement national actuel a semblé changer de cap, déclarant par la loi 26 741 d'intérêt public nationale et comme objectif prioritaire de la République argentine la réalisation de l'autosuffisance en hydrocarbures ainsi que l'exploration, l'exploitation, l'industrialisation, le transport et la commercialisation des hydrocarbures, afin de garantir le développement économique dans le sens d'une équité sociale »[615]. À ce point, le compromis de mai 2012 permettait d'associer l'efficacité d'une pétrolière nationale capable de produire

[614] Boltanski et Thévenot, *De la justification*, 337-38.

[615] Movimiento para la Recuperación de Nuestro Petróleo, « Soberanía energética: insistiendo por el camino equivocado », 1 septembre 2014, 1: Trad. « En mayo de 2012 el actual gobierno nacional aparentaba cambiar el rumbo, declarando mediante la Ley 26.741 de interés público nacional y como objetivo prioritario de la República Argentina el logro del autoabastecimiento de hidrocarburos así como la exploración, explotación, industrialización, tansporte y comercialización de hidrocarburos, a fin de garantizar el desarrollo económico con equidad social. ».

des hydrocarbures pour la Nation qui est aussi la propriétaire de l'entreprise exploitante. Par ailleurs, une telle exploitation par la pétrolière nationale manifeste dans la réactualisation d'une « tradition » initiée par le Général Mosconi lorsqu'il a fondé YPF dans les années 1920 pour assurer l'indépendance énergétique du pays. Toutefois, ce compromis ne dure pas. La signature du Pacto YPF-Chevron en juillet 2013 et la sanction d'une loi pour l'entériner en août 2013, dans les conditions douteuses évoquées précédemment a sapé les fondements d'un tel compromis comme l'explique le document cité à l'instant : « Si les processus d'association de type YPF-Chevron se poursuivent, comme le gouvernement tente de le faire, YPF finira par abandonner la moitié de sa part du marché pétrolier. Ainsi, l'État national contrôlerait moins de 10 % du marché parce qu'il reprivatise ce qu'il a "récupéré" auprès de Repsol »[616]. L'avantage du compromis souverainiste demeure néanmoins dans la possibilité de le réactiver lorsqu'il apparaît comme nécessaire.

L'autre compromis envisageable tient à une refonte du système politique en l'adossant non plus aux limites administratives, mais à des réalités écosystémiques comme les bassins hydrosociaux. Ce compromis invoque, d'une autre manière, les mêmes logiques. À nouveau, il s'agit d'user de la ressource hydrique de manière efficiente sans léser quiconque situé en amont ou en aval du bassin versant. Cette fois, cependant, il ne s'agit plus de faire référence à la Nation argentine, mais à une communauté unie par l'eau qui s'écoule à travers un territoire. La communauté en question n'est donc plus simplement composée de citoyens réunis dans une fiction nationale, mais de paysans et d'industriels, d'urbains et de ruraux, ou encore d'entités non-humaines comme les infrastructures hydriques ou les écosystèmes. Or cette idée de « communauté hydrosociale » tire sa légitimité de la préservation d'une certaine tradition. L'échelle du bassin hydrosocial étant sans commune mesure avec celle de l'État-nation, les forces de la coutume s'y font sentir d'une manière plus intense. Dès lors, ce qu'il est possible de faire dans le bassin hydrosocial c'est ce qui est déjà là et les limites écologiques qu'ils posent sont des limites qui se prétendent indépassables au risque de mettre en péril les équilibres immémoriaux. Cela ne signifie pas l'exclusion de toute pratique industrielle, comme celle de l'exploitation des hydrocarbures. Au contraire, si l'activité est *déjà là*, elle doit être tolérée et intégrée aux capacités écosystémiques du bassin. Dans ce compromis donc, l'extraction des ressources fossiles est envisageable, mais le bien suprême demeure l'eau et les activités qu'elle autorise selon son débit et sa qualité.

Enfin, il faut préciser un dernier élément. Ni le compromis souverainiste ni le compromis du bassin hydrosocial n'envisagent, à terme, la possibilité de se mêler à la technologie de la fracturation hydraulique. Autrement dit, les quelques militants qui frayent des voies au compromis ne rejettent pas radicalement les hydrocarbures, aucun ne se dit anti pétrolier puisqu'ils admettent que la ressource permet de disposer d'un certain nombre de biens utiles, voire indispensables, mais ils refusent catégoriquement l'incertitude et le projet contenu dans la technologie du *fracking*. Le compromis n'est possible qu'à la condition que cet être soit laissé en dehors de la cité.

---

[616] Movimiento para la Recuperación de Nuestro Petróleo, 2-3: Trad. « Si continúan procesos de asociación tipo YPF-Chevron, como impulsa el gobierno, YPF terminará cediendo la mitad de su participación en el mercado petrolero. De esta manera el Estado nacional controlaría menos de un 10% del mercado porque está reprivatizando lo que "recuperó" de Repsol ».

CHAPITRE 11. Vers une dynamique des modes d'engagement

Les trois chapitres précédents proposaient une description statique des trois modes d'engagement identifiés dans le cadre de la mobilisation socio-environnementale contre le système techno-industriel des hydrocarbures non conventionnels. Se contenter de cette version statique de l'engagement militant réduirait drastiquement la complexité de la mobilisation. C'est pourquoi il faut réintroduire un semblant de dynamisme dans ce modèle. Il faudrait préciser cette dynamique des modes d'engagement afin de comprendre comment l'on passe de l'un à l'autre et comment les militants sont capables d'investir un pluralisme de l'agir. Par ailleurs, ces trois modes d'engagement ne prétendent pas épuiser ce pluralisme de l'agir. Ils sont avant tout des reconstructions analytiques qui ne se donnent pas d'une façon aussi épurée dans la pratique. Le militant et l'observateur ont rarement affaire à un mode d'engagement cloisonné, mais avec des modes imbriqués les uns dans les autres. La première section cherchera à explorer ces aspects (11.1). La seconde section montre comment, de cette dynamique de l'engagement, se dessine un processus de subjectivation propre au militantisme anti-extractivisme. En effet, c'est à partir de cette expérience du militantisme que les individus en viennent à considérer leur engagement en faveur de la vie comme un moyen d'élaborer une action éthique (11.2). Enfin, cette reconstitution de l'architecture des modes d'engagement n'a pas la prétention d'embrasser *toute l'action,* mais seulement celles qui relèvent de l'engagement militant. Aussi, afin de compléter le tableau il faut évoquer ce qui gît dans les marges de ces modes d'engagement, à savoir la propension au non-engagement et au désengagement (11.3).

11.1. D'un mode d'engagement à l'autre

La dynamique de l'engagement peut se lire de deux façons. La première consiste à faire une lecture processuelle de l'engagement qui commencerait dans un l'un d'entre eux pour se poursuivre dans un autre, à la manière de ce que proposait Boltanski dans son essai sur l'*agapè*[617]. La seconde, plus complexe, préfère s'intéresser à la mise en rapport de ces modes d'engagements sous la forme de relations dialectiques, comme Jauréguiberry l'a fait pour ses « branchés »[618].

[617] Boltanski, *L' amour et la justice comme compétences*, 274-95.
[618] Francis Jauréguiberry, « L'usage du téléphone portatif », *Réseaux*, nº 82-83 (1997): 149-64.

11.1.1. Une lecture processuelle

Afin d'analyser la dynamique des modes d'engagement, l'on peut proposer, dans un premier temps, une analyse processuelle qui commence avec le mode d'engagement du « sel de la vie » pour aboutir à celui de la critique en passant par le mode de l'opportun. D'autres cheminements peuvent être imaginés : des allers-retours entre le « sel de la vie » et la critique, ou entre le premier et l'opportun, ou encore entre l'opportun et la critique (Figure 10).

Le mode du « sel de la vie » décrit le type d'engagement des individus lorsqu'ils évoluent dans les mondes de la vie quotidienne. Tant que la trame narrative et expérientielle des individus demeure stable et conforme à ce qu'on leur a appris et à ce qu'ils connaissent, alors leurs actions se déroulent dans un environnement apaisé, dans la quiétude. C'est pourquoi il a semblé nécessaire de présenter en premier lieu le mode du « sel de la vie » tant il est solidaire des développements de la première partie. Toutefois, ce mode, comme les récits du quotidien, sont des constructions ou des reconstructions idéales du monde et de l'action convenable dans le monde qui répondent à une expérience difficile à assimiler : le déploiement du monde des hydrocarbures. Ce déploiement, on l'a vu, a des conséquences tangibles sur la façon de décrire le monde de la vie quotidienne et des conséquences pratiques dans l'action ordinaire. C'est parce qu'il introduit des corps étrangers ou altère ce qui est déjà là, ou parce qu'il propose de nouvelles formes d'agir qui paraissent convenables que certains individus commencent à quitter l'ambiance quiète.

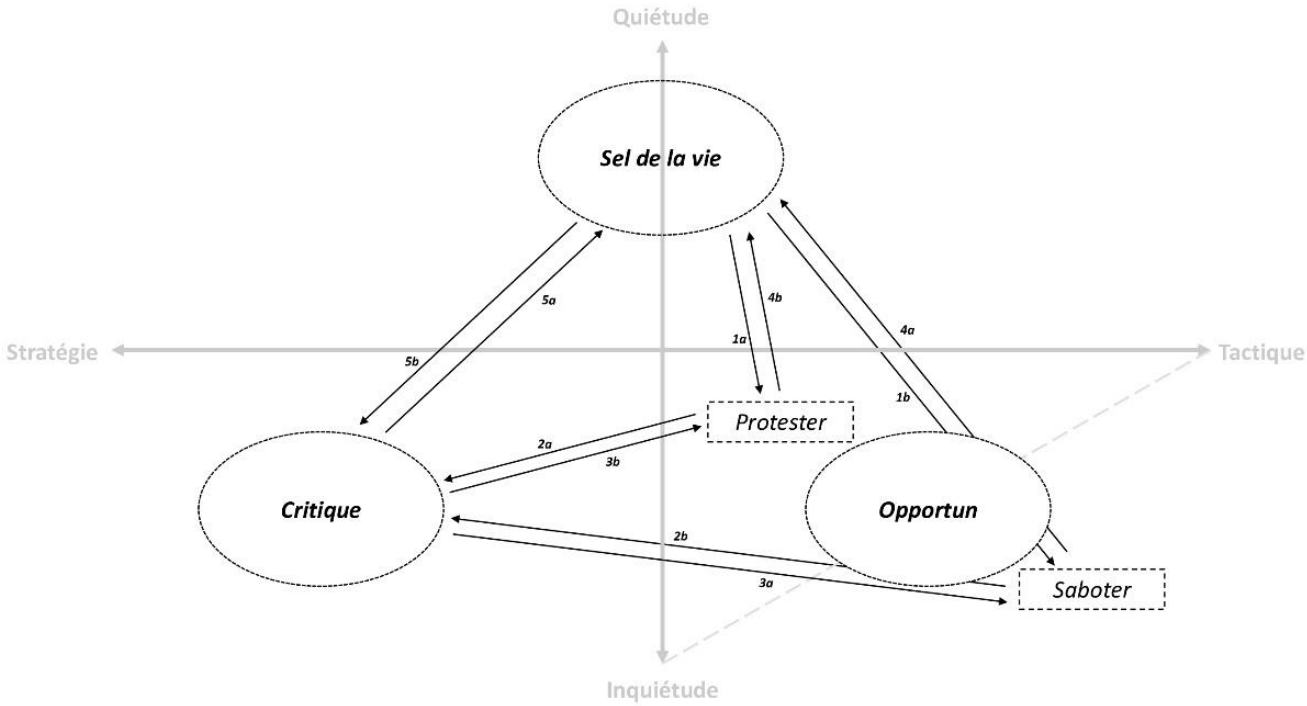


Figure 10 : La dynamique processuelle des modes d'engagement

Une première trajectoire peut être celle d'un individu engagé dans la quiétude allant à la critique en passant par un engagement opportun. En quittant le mode du sel de la vie, le militant est confronté à deux possibilités. Dans un premier temps, il peut opter pour la tactique qui, dans le cadre des mouvements anti-extractivisme, se traduit par le choix d'un collectif capable de prendre en charge une action commune. Dans le mode de l'opportun, il peut encore faire un choix entre des modes d'action qui consistent à *protester* et d'autres qui consistent à *saboter*. La première modalité de cette tactique consiste à exploiter des modes d'action conventionnels ritualisés et bien maîtrisés tant par les militants que par le bloc hégémonique au pouvoir. C'est un échange de coups convenu qui sert à faire exister la protestation aux yeux des belligérants comme aux yeux des tiers que chaque camp tente d'enrôler dans la contestation. *Protester* consiste pour les militants à se rappeler au souvenir du pouvoir en place et à manifester l'existence d'une alternative politique. Cela suppose l'existence d'une vision programmatique et d'une volonté d'assumer le pouvoir dans une certaine mesure (1a). La seconde modalité, le sabotage, consiste à choisir des répertoires d'action empreints d'une violence qui visent à bousculer les formes ordinaires de l'échange de coups traditionnels. C'est une fuite en avant dans l'inquiétude pour les militants comme pour le pouvoir. Saboter renvoie à la tentative d'annihiler toute possibilité de calcul et d'anticipation de la part du pouvoir en face et, ainsi, le contraindre à répliquer sans discernement. Le sabotage, comme ces femmes mapuce qui s'enchaînent sur les tours de perforations ou les *piquetes* sur les routes pétrolières, consiste à introduire une discontinuité, à bloquer le flux de l'ordinaire. Casser, couper, rompre, faire cesser, arrêter sont quelques-uns des avatars de cette tactique (1b). Depuis ces deux modalités de l'opportun, l'on peut ensuite verser dans le mode de la critique qui s'attaque dans une perspective stratégique, aux soubassements idéologiques. L'action collective se fait discours sur ce qui est juste, ce qui est bon, ce qui est digne. L'objectif consiste à réformer l'ordre pratique en s'attaquant à l'édifice normatif, identifié comme un des facteurs ayant favorisé le glissement de la quiétude vers l'inquiétude. Le mode de la critique ne résorbe pas l'incertitude. En fait, puisqu'il consiste à remettre en cause l'ordonnancement général de la société, il s'attaque à des certitudes, ou du moins à des conventions acceptées par certains pans de la population. En cela, il génère de l'incertitude (2a ; 2b).

Une seconde trajectoire peut être inverse, de la critique au sel de la vie en passant par l'opportun. Les individus entrent dans la contestation par la critique comme c'est souvent le cas des intellectuels qui fournissent l'arsenal rhétorique nécessaire, les arguments et les justifications normatives ou morales. Mais il arrive un moment où les militants s'aperçoivent que, pour ébranler les structures normatives et l'ordre moral jugés ensemble insatisfaisant, il leur faut parfois un peu plus de « force ». Ils puiseront alors dans l'opportun pour rendre leurs arguments suffisamment puissants pour bousculer l'ordonnancement. Ainsi l'on peut facilement imaginer un parcours allant de la critique à la protestation qui s'épuise face à un pouvoir qui fait la sourde oreille (3a). Ceci contraint les militants à se rabattre sur le sabotage. Mais un passage par le sabotage peut s'avérer coûteux, car souvent proche de l'illégalité. La dénonciation de ces actions par le pouvoir en est facilitée et c'est pourquoi il recourt souvent à un cadrage qui consiste à pointer l'« illégalité » ou l'« amoralité » de ces actions (3b). Arrivés à ce stade, les militants peuvent poursuivre leur cheminement en allant vers un mode

d'engagement plus paisible. A première vue, après tant de belligérance, cette option semble difficile car elle pourrait être assimilée à un échec ou un abandon. Il suffit alors de considérer ces engagements opportuns ou quiets, comme intervenant à divers moments. Aucun individu ne peut se maintenir constamment dans un mode d'engagement du côté de l'inquiétude. Il est toujours un moment où il doit en sortir, pour se ressourcer et se reposer, mais aussi pour retrouver une base depuis laquelle relancer son engagement. Aussi après avoir protesté (4b) ou saboté (4a) il peut à nouveau goûter au « sel de la vie ».

Une troisième trajectoire consiste en un va-et-vient entre le mode d'engagement critique et celui du « sel de la vie ». Ainsi, un individu s'engageant d'abord dans la critique pourrait avoir besoin de changer momentanément son engagement afin de l'ancrer dans le réel, ou de rechercher des exemples afin de nourrir ses arguments. En effet, si sa critique est trop abstraite, elle n'aura aucun impact. Ce passage dans le mode du « sel de la vie » peut aussi relever de la nécessité de se restaurer dans la mesure où personne ne peut demeurer dans la critique (5a). Dans l'autre sens, un individu avec peu d'appétence pour l'action collective concrète ou matérielle qui nécessite un certain degré de planification et de coordination préférera s'en prendre aux entités qui défendent les projets extractivistes en déployant ses compétences critiques (5b).

J'exclus la possibilité d'entrer dans l'expérience militante directement par le mode de l'opportun. En premier lieu, parce qu'aucun militant n'a fait état d'une telle histoire où sa trajectoire militante commencerait au beau milieu d'un *escrache* ou d'une manifestation. En second lieu, parce qu'il paraît douteux qu'un individu se fasse « embarquer » par une action militante contre son gré. Il est possible d'imaginer un individu spectateur d'une telle action d'un groupe anti-extractivisme. Passant par là, il est interloqué par l'événement. Il peut alors passer sa route ou demander des précisions sur ce qu'il se passe. Mais alors il entre dans l'expérience militante par une modalité d'engagement de la critique puisqu'il cherche des explications et des justifications à un désordre apparent.

Ces passages d'un mode d'engagement à l'autre permettent d'insister sur le caractère analytique de cette construction. Cette lecture conserve une certaine militante à un niveau macrosociologique ou dans la perspective d'une analyse des trajectoires militantes. Mais, à vrai dire, présenter le passage d'un mode à l'autre d'une façon processuelle, comme un franchissement d'étape pour aller du « sel de la vie » à la critique en passant par l'opportun, par exemple, c'est-à-dire en tombant dans l'inquiétude et en inscrivant son action dans un registre tactique puis stratégique, donne le sentiment que la protestation évoluerait sur un sentier de dépendance sans possibilités de débordements. Les voies y seraient toutes tracées. Le schéma représenté sous la forme d'un plan représente mal la façon dont ces modes d'engagement s'emmêlent et, si l'on voulait forcer l'analogie avec le thème sous-terrain, il serait certainement plus juste de les présenter comme des couches sédimentaires d'action où, sous les effets de quelques forces tectoniques, le « sel de la vie » se trouve mêlé à l'opportun et à la critique, comme si le monde de l'action était sens dessus dessous. On a d'ailleurs déjà rencontré un tel exemple dans la *marcha acuática*, la descente en kayak sous la forme d'une manifestation qui cherche à attirer l'attention sur les pollutions du fleuve. Le kayak fait partie de ces plaisirs de l'eau, mais la pratique devient parfois un mode d'action qui sert ensuite à

formuler une critique. De la même façon, il est impossible de séparer franchement dans le répertoire juridique l'engagement opportun de l'engagement critique. Tout au plus peut-on considérer que le premier lui confère une forme et le second un contenu. Quand les militants présentent des ordonnances, ils le font au nom d'une certaine idée de la norme (ici juridique, mais en vérité sociale) qu'ils veulent instaurer. Similairement, en s'engageant dans le mode de la critique, l'on verse dans celui du « sel de la vie » parce qu'on l'invoque comme un argument. Dans l'autre sens, c'est dans le mode du « sel de la vie » que l'on est contraint de faire usage d'un sens critique, souvent pour souligner l'importance de la quiétude de l'action en train d'être faite, comme cet individu qui, en rampant dans une grotte, insultait ceux qui voulaient la détruire. En toute rigueur, il faudrait représenter ces modes d'engagement sous une autre forme schématique qui permettrait de se mouvoir dans ces trois dimensions et de façon infinie.

11.1.2. Des lectures dialectiques

Une autre façon d'approcher la dynamique de l'engagement est d'analyser les complémentarités et les contradictions entre les modes d'engagement à la manière de ce que fait la sociologie de l'expérience sociale. Ainsi, plutôt que de décrire comment l'on passe d'un mode à l'autre, il apparaît plus fertile de s'intéresser aux rapports qu'ils entretiennent.

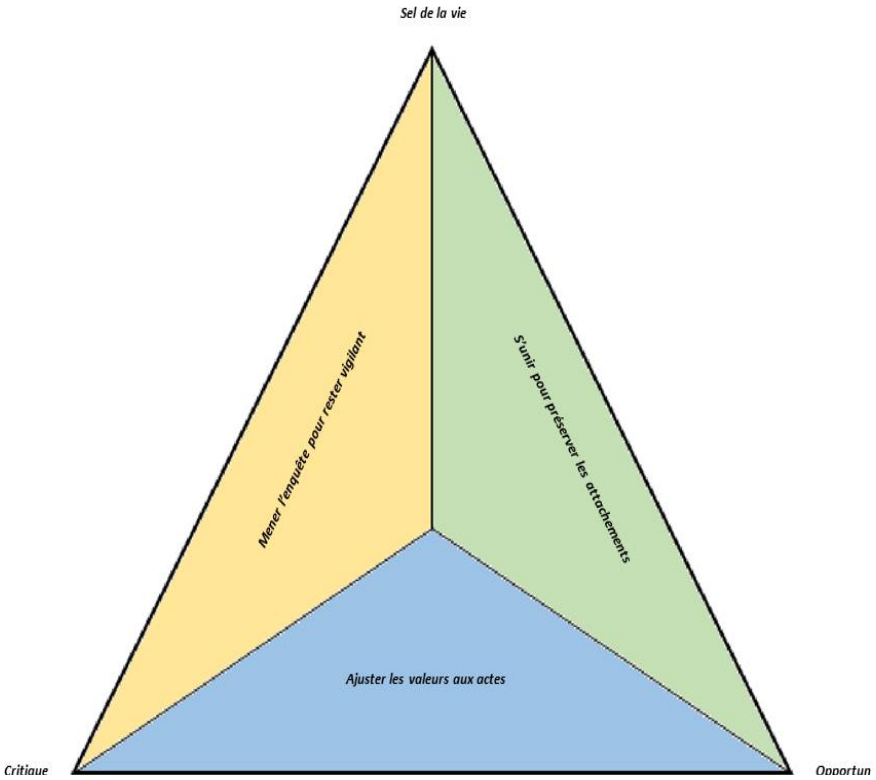


Figure 11: La dynamique dialectique des modes d'engagement

Dans cette perspective relationnelle, il faut donc s'attarder sur les pratiques qui permettent de réunir deux modes d'engagement ensemble, c'est-à-dire sur les actions capables de traduire l'enjeu d'un mode d'engagement dans un autre. La représentation en plan s'avère peu pratique pour représenter cette approche dialectique, aussi une forme schématique a été proposée. Cette fois, les modes d'engagement occupent les sommets d'un triangle et, à l'intérieur de celui-ci se dessine des espaces de rencontre entre les différents modes d'engagement délimités par des lignes fuyant vers le sommet d'une pyramide, vue du dessus (**Erreur ! Source du renvoi introuvable.**). Cette zone de jonction constituera une étape ultérieure de la réflexion lorsqu'il s'agira d'étudier le processus de subjectivation militante.

Enquêter pour rester vigilant

La première relation dialectique s'établit entre le mode d'engagement de la quiétude et celui de la critique. Dans l'espace qui s'ouvre entre ces deux modes d'engagement les militants se convertissent en vigies, en témoins et en juges[619]. Cette posture vigilante des militants tient d'abord à leur défiance des systèmes sociaux-techniques en charge de la surveillance de l'environnement. Là où les capteurs techniques sont censés enregistrer les données provenant du monde et aider à lancer l'alerte lorsque les taux limites sont atteints. Les militants constatent un défaut ou une faillite de l'action de la part des agents chargés de lire la menace sur ces outils. Les rapports produits à travers le monde sur les risques induits par la fracturation hydraulique, les législations prohibant ou imposant un moratoire pour l'usage de la technologie, ou encore le non-respect des procédures légales, sont autant de capteurs techniques qui devraient agir sur les structures cognitives des pouvoirs en charge de la sécurité collective pour encadrer cette pratique industrielle. Or, ils constatent plutôt les limitations de ces dispositifs de contrôle, de surveillance et de traçage dès lors que les individus qui en sont responsables en temps normal leur apparaissent comme manquant de déontologie ou d'éthique, ou lorsqu'ils estiment qu'ils ne peuvent saisir la menace en l'état. C'est pourquoi les militants sont contraints d'être vigilants et de se substituer aux capteurs techniques et à ses surveillants réduits au statut d'agent[620].

La première relation qui s'établit est donc celle de l'enquête qui se présente sous les traits de ce que Ricœur a qualifié de « reconnaissance-identification ». La reconnaissance consiste d'abord en une identification de quelque chose en général : « identifier, c'est distinguer : l'un n'est pas l'autre ; quelque chose paraît, disparaît, réapparaît ; après hésitation,

[619] Sur l'alerte et la vigilance: Francis Chateauraynaud et Didier Torny, *Les sombres précurseurs: une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, 2013, 25-100.

[620] A certains égards, les militants sont des lanceurs d'alerte. Le lanceur d'alerte est, selon Arnaud Guasch « celui qui, contre la fausse conscience, la mauvaise foi intéressée ou le déni de réalité caractéristique des groupes sociaux les plus attachés psychiquement et matériellement au complexe technoscientifique, ainsi qu'aux multiples avantages et gratifications qu'il peut leur apporter, est prêt à assumer une position périlleuse de passeur entre la science et la société. Ceci implique en effet d'accepter de se mettre en porte-à-faux à l'égard de toutes les lâchetés, de transgresser les normes et les rôles de la division sociale du travail en particulier et de l'existence en général […] il est animé par un authentique esprit d'élaboration de connaissances scientifiques et donc non inféodés à des pouvoirs ou des intérêts sociaux, le lanceur d'alerte est généralement l'héritier d'une ou plusieurs traditions contenant une part de généralisable ou d'universalisable » Arnaud Guasch, « Lanceur d'alerte », in *Dictionnaire des risques*, éd. par Yves Dupont (Paris: Colin, 2007), 299-300.

en raison d'une altération de l'apparence ou de la longueur de l'intervalle, on le reconnaît : c'est bien la même chose et non une autre ; le risque est ici de se méprendre, de prendre une chose pour une autre »[621]. Dans le cas présent, l'enquête cherche à dire ce à quoi sont confrontés les militants, c'est-à-dire à reconnaître dans la fracturation hydraulique un avatar de plus de l'extractivisme. Pour procéder à cette reconnaissance-identification, il faut alors déclencher l'enquête, mobiliser des savoirs et les organiser, mais aussi éviter les risques de méprise. Il faut aussi permettre à tout un chacun de procéder à la même reconnaissance-identification par le moyen de la conscientisation des masses. Enfin, il est nécessaire de prendre en compte les conséquences parfois néfastes que ce genre de dynamique de la reconnaissance peut avoir sur l'individu qui (re)connaît.

Les militants évoquent tous une phase de curiosité qui masque difficilement l'inquiétude et le doute qui les habitent dès le début. Au commencement des années 2010, le mot « *fracking* » est encore un terme exotique qui n'évoque que peu de chose aux militants argentins maîtrisant mal l'anglais au demeurant. L'étrangeté du terme les invite donc naturellement à faire des recherches, à « mener l'enquête ». Cette militante, formée à la gestion environnementale incarne bien cette posture vigilante et méfiante. Elle reconnaît d'abord son ignorance complète de la technique, mais parle volontiers de son doute préalable. Pour elle, en particulier, « mener l'enquête », intensivement, revêt une dimension essentielle, car elle a émigré à Mendoza récemment dans le but de rejoindre son compagnon, en laissant derrière elle toute une partie de sa vie dans un autre pays d'Amérique latine.

> 183. « Au début, je n'en avais aucune idée. Puis j'ai commencé à lire, convaincu que l'activité pétrolière ou minière est polluante, qu'elle a un impact majeur sur l'environnement et la société [...]. J'ai fait beaucoup de recherches. Puis je me suis sentie menacée et j'ai décidé de faire quelque chose parce que j'ai tout quitté pour venir ici. » (A, ingénieure, Mendoza, 2019)

D'autres militants, pouvant se prévaloir d'une trajectoire plus longue dans la lutte socio-environnementale, disposaient déjà d'un certain nombre de connaissance de base ou de lointains échos qu'ils avaient pu glaner à travers les réseaux militants à propos du *fracking*. Le terme déclenche là encore la méfiance et impulse l'enquête. Cette fois, il s'agit bien d'approfondir des connaissances encore trop imparfaites. Il faut savoir ce que signifient tous ces termes techniques — la roche mère, la fracture hydraulique —, avoir une idée des risques, etc.

> 184. « Quand ils ont dit que la technique pour exploiter était le *fracking*, nous étions en difficulté. C'est ainsi que nous avons commencé à savoir et, du jour au lendemain, nous avons dû nous mettre à étudier, étudier les lois qui existaient déjà, étudier en quoi consiste la technique du *fracking*, ce que signifie la fracturation hydraulique, ce que signifie la roche mère, ce que signifie comment elle est produite, comprendre les risques et chercher des informations dans d'autres endroits du monde où le *fracking* a été utilisé et vérifier les, disons, conséquences. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

Progressivement, l'enquête se fait étude comparative. L'enquête, « la nôtre », ne suffit plus et il faut pouvoir trouver des points d'appui ailleurs, « la leur ». Très souvent, la méthode comparative se focalise sur les législations nationales et se résume à l'alternative : prohibition

[621] Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance: trois études*, Folio essais 459 (Paris: Gallimard, 2009), 239.

ou permission de la technologie, avec parfois l'entre-deux des moratoires. À ce titre, le cas français et de certains États des Etats-Unis d'Amérique attirent l'attention puisque de nombreuses pétrolières prétendant utiliser cette technique en Argentine viennent de ces deux pays :

> 185. « […] cela a attiré mon attention personnelle que cette technique qui était si répandue et développée aux États-Unis, d'autres côtés il y avait des législations internationales qui interdisaient la fracturation hydraulique, ou *fracking*. Donc, la question que nous nous posions était "Pourquoi ici en Argentine, euh... est-ce qu'on a commencé à développer toute cette technologie extractive ?" » (AK, fonctionnaire retraité, par téléphone, 2019)

Procéder à une enquête nécessite un certain nombre de compétences dont tous ne disposent pas à parts égales. Rechercher l'information, l'assimiler et être capable de la vulgariser n'est pas à la portée de n'importe qui. Aussi certains militants n'hésitent pas à évoquer des dispositions à l'enquête pour expliquer pourquoi certains individus s'inquiètent d'une technologie comme celle de la fracturation hydraulique tandis que d'autres restent passifs. Ce sont aussi ces dispositions qui expliquent pourquoi l'on retrouve des contingents importants d'enseignants parmi les militants. Ceux-ci, en raison de leur formation et de leur pratique professionnelle, disposeraient des aptitudes et des sensibilités indispensables à une telle tâche. En outre, l'on peut aussi y voir une manière de prolonger l'utilité sociale d'un statut qui est souvent peu estimé ou mal estimé par les pouvoirs publics.

> 186. « Alors, nous avons tous commencé à étudier et à décider où nous allions l'enseigner, l'expliquer et dans les aux écoles. C'est pourquoi il y a beaucoup de travailleurs de l'éducation impliqués. » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

Mais les enseignants ne sont pas les seuls qui peuvent revendiquer des compétences techniques particulières en raison de leur formation ou de leur carrière professionnelle. Même s'ils sont moins nombreux, on retrouve dans les groupes mobilisés des profils de techniciens en gestion environnementale ou d'individus formés aux métiers de l'investigation. Très rapidement, le mouvement anti-*fracking* en Argentine peut compter sur une « division épistémique du travail » d'enquête. Plusieurs ONG — parmi lesquelles EcoSur, l'organisme d'investigation OPSur ou Taller Ecologista — se consacrent à la publicisation des données autour de la fracturation hydraulique au niveau mondial puis national. Des synergies entre ONG et groupes militants se mettent en place afin d'embrasser la problématique extractiviste et la controverse autour de la fracturation hydraulique de façon plus intégrale. OPSur, par exemple, collabore avec le Taller Ecologista pour toutes les questions qui ont à voir avec les problématiques énergétiques et la scénarisation des futurs.

Toutefois, cette façon d'enquêter, à partir de la science positiviste, se trouve confrontée à quelques limites et, depuis les bases militantes, d'autres modalités d'accès à la connaissance et de production des savoirs ont été mobilisées. L'enquête s'accompagne d'une mise en exergue de la pluralité des savoirs dont on a déjà rencontré quelques-uns des avatars comme dans le récit subalterne sur la Mapu. Une référente mapuce de l'OITM dit bien comment ce savoir ne réside pas dans les titres et les statuts, mais dans les parcours de vie. À cet effet, elle oppose le grade de « professeur universitaire » à un titre de naissance. Une manière d'opposer les connaissances de laboratoire aux connaissances de plein air, les premières s'appuyant sur une institution et tout un système de savoir parfois expropriateur, les

secondes s'ordonnant sur le contact et le corps à corps constants avec l'environnement[622]. Elle oppose ainsi la vie concrète à l'expérimentation abstraite. La position de la référente bascule tantôt entre une complémentarité et une dualisation des savoirs. À certains moments, elle exclut la nécessité de cette science *wigka* en apesanteur parce que le lien qu'entretiennent les Mapuce au territoire est suffisant pour saisir les changements qu'il subit sans recourir à d'autres formes de savoir. En d'autres moments, elle souhaite que leurs propres connaissances soient reconnues et admises comme légitimes dans la discussion.

> 187. « Pourquoi ? Parce qu'il a pas le titre, de professeur, mais il a le titre d'être né ici, que ses grands-parents lui ont appris à grandir, à travailler dans le campo, à s'occuper du campo. Donc, il faut aussi qu'ils lui donnent cette possibilité, et ce rang que tu es là, que tu vis et connais le territoire. Tu sais comment ça va se passer demain ou ce qui va se passer. Tu sais à l'avance ce qui se passera et après. Mais c'est parce que tu y as vécu toute ta vie. T'as pas besoin qu'un technicien vienne te dire que cela peut arriver demain... Pas parce que tu le vis tous les jours. Les changements ne te parlent donc pas. Les choses qui t'arrivent sur le territoire, tu apprends à le connaître parce que depuis ton enfance, tu sens que ta terre change. Et elle te parle d'une manière différente. Et si tu ne te fais pas entendre, c'est le territoire qui nous le revendiquera, pas à vous. Pas celui qui vient avec le diplôme en main. Ce seront ceux d'entre nous qui seront encore là. » (MG, référente mapuce, Mendoza, 2019)

Un autre référent de l'organisation adopte une posture qui se donne sous les traits d'une ontologie animiste. Il oppose lui aussi les connaissances scientifiques et les connaissances « en propre » du peuple Mapuce, mais il dit plus concrètement ce rapport à l'environnement. Selon lui, les Mapuce sont en mesure d'écouter les éléments — l'eau, la montagne, le vent — comme autant de voix du territoire, autant de sources de savoir que les *wigka* ne peuvent saisir puisqu'ils évoluent dans un cadre épistémique borné et, si on les croit, peu enclin à traiter avec la différence. Surtout, il pose la reconnaissance, l'admission de ces savoirs comme une fin en soi dans un premier temps, et comme une étape nécessaire à la construction d'un nouveau régime épistémique partagé dans un second temps :

> 188. « […] nous avons nos propres connaissances, qui n'ont pas besoin d'être des connaissances scientifiques pour dire si cela va affecter ou non. En d'autres termes, les gens viennent et parlent de la flore, de la faune, de l'impact sur l'eau, de la quantité de produits chimiques qui peuvent être présents. Mais pour nous, ce n'est pas ça. Pour nous, c'est ce que le territoire nous exprime. La façon dont l'eau nous parle, ce que dit la montagne, ce qui se passe avec le vent... une série d'éléments qui leur font nous communiquer des choses. Et que nous allons parler à partir de là aussi, et à partir de là nous allons parler. » (GJ, référent mapuce, Mendoza,2019)

La reconnaissance de la diversité des savoirs et de la pleine légitimité de chacune de ces modalités pour accéder à la connaissance ne se résume pas à la constitution d'un espace épistémique mosaïque ou chaque type de connaissance occuperait la place d'un tesson. La pluralisation des savoirs ne consiste pas seulement à admettre la coexistence, dans des espaces contigus, de ces différentes manières de voir, de sentir ou d'agir. Elle consiste à s'ouvrir à cette diversité de culture épistémique, à frayer des chemins à l'interculturalité. De façon plus

[622] Sur la distinction entre recherche de laboratoire (« confinée ») et recherche de « plein air »: Michel Callon, Pierre Lascoumes, et Yannick Barthe, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Points Essais (Paris: éd. Points, 2014), 154-62.

générale, la reconnaissance des savoirs autochtones à la réflexion se présente comme une inclusion plus générale de tous les savoirs subalternes. Très tôt dans la lutte, la Multisectorial de Neuquén a tenté de constituer un front contestataire étendu. L'un des collectifs y participant, La Revuelta, est ainsi invité à participer à cet espace de coordination et de réflexion afin de problématiser les relations entre extractivisme (fracturation hydraulique) et condition féminine, notamment sur le lien entre extractivisme et la traite des femmes. Mais, comme pour le peuple Nation Mapuce, la participation du collectif féministe est conditionnée par la reconnaissance de la validité globale de leur posture épistémique et non de leur cantonnement à un secteur de la discussion. Cette militante, par exemple, défend la capacité de son collectif a formulé une opinion fondée et le droit à une participation intégrale au mouvement sans restriction :

> 189. « En fait, lorsque j'ai rejoint la commission, la Multisectorial, c'était à cause de, ils nous ont invités à participer en tant que collectif, La Revuelta, en tant que collectif féministe et, ils nous disent qu'ils sont intéressés par notre contribution en termes de lien avec la question de la traite des femmes et de la prostitution. Nous leur avons dit donc que nous sommes intéressées par une participation, mais pas seulement par une question. Que nous pouvons aussi participer à propos de la vision économique que nous avons de la question du *fracking*, du modèle de développement qu'il implique. C'est-à-dire que nous ne sommes pas intéressées à être démarquées de la participation que nous pouvons avoir dans la Multisectorial. En tout cas, tous les sujets, euh, nous pouvons avoir, euh, non seulement une opinion de bon sens, mais aussi une opinion fondée [...] une participation plus complète ou plus intégrale dans certains sujets. C'est à ce moment que nous avons commencé à nous intégrer. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

Reconnaître la diversité des savoirs, et accorder à tous une légitimité n'exclut pas la possibilité de distinguer entre les bons et les mauvais savoirs. Le pluralisme des connaissances mobilisées pour l'enquête n'empêche pas les militants d'avoir une approche normative des savoirs. Dans le mode de la critique, on a constaté que les militants avaient tendance à exclure certains savoirs sur la base d'une signature suspecte. À l'inverse, il est des signatures au bas d'un document ou certaines modalités de présentation des données qui font qu'un savoir est réputé incontestable. Les assembléistes de Mendoza en particulier sont les premiers à accorder une valeur particulière aux informations diffusées par certains de leurs membres « référents » sur certains domaines. Et, de la même façon, les données échangées dans les réseaux assembléistes constituent un socle de connaissances partagées à l'origine de la constitution d'une communauté épistémique qui se reconnaît dans un « bon » savoir.

> 190. « Il y a, il y a des informations qui sont peut-être aussi des publications, ou des informations... fiables et qui sont partagées par différents membres de l'assemblée. Peut-être est-ce une façon d'encourager la recherche d'informations, non ? Mais s'il y a des informations qui sont partagées entre les différentes assemblées, les différents membres des assemblées, etc. » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

La rétention d'information de la part des administrations publiques ou des entreprises pétrolières, c'est-à-dire les organisations disposant des ressources humaines, pratiques et cognitives les plus importantes, est (presque) toujours un mauvais savoir. Cette assembléiste s'offusque ainsi de l'absence de mise à disposition des informations détenues par la pétrolière YPF sur la géologie nationale et locale qui constituent, selon elle, des données relevant du domaine public ou de la souveraineté nationale :

191. « Nous savons très peu de choses sur, par exemple, toutes les informations générées par les compagnies pétrolières. Hein ? Du point de vue géologique. C'est privé, de la part des entreprises. YPF, les informations confidentielles ne sont pas des informations publiques. Nous n'en avons aucune idée. » (AR, enseignant, Mendoza, 2019)

Enfin, l'absence de savoir sur une question constitue un autre type de ce mauvais savoir. Une fois de plus, c'est la négligence des pouvoirs publics et des compagnies pétrolières qui est pointée du doigt. Les uns comme les autres devraient procéder aux évaluations environnementales minimales et produire les preuves de l'innocuité d'une activité ou, du moins, de son impact négligeable. L'assembléiste qui dénonçait la rétention d'information se plaint ainsi de l'absence d'études de ligne de base environnementale, de diagnostics, de dispositifs de suivis et conclut sur l'absence d'information et la production de l'ignorance :

192. « Il y a une autre chose qui se passe, c'est qu'il n'y a pas d'études non plus. Il n'y a pas de diagnostic. Nous ne savons pas ce qui se passe avec les impacts [...]. Il n'y a pas, disons, d'étude de base, d'étude de base sérieuse, de diagnostic, c'est-à-dire pourquoi les plantes ne poussent pas ? Qui fait la recherche ? Que se passe-t-il avec le sol, avec l'eau, avec la végétation ? Il n'y a pas d'études. Donc, il n'y a pas d'information, il y a l'ignorance, il y a l'ignorance. Je pense que c'est aussi l'autre problème. Il n'y a pas de surveillance [...]. Il existe très peu d'études sur les aquifères. Des études de base sérieuses. Il y en a très peu. Donc, nous ne savons pas ce qui se passe avec notre environnement. C'est aussi une autre vulnérabilité. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

Admettre la diversité des savoirs et parvenir à faire la distinction entre les bons et les mauvais savoirs, c'est-à-dire ceux produits au cours de l'enquête et ceux rendus disponibles par les institutions, n'épuise pas la dynamique épistémique. Surtout, cela n'empêche nullement les militants de se fourvoyer eux-mêmes dans leurs pratiques d'investigation. Ce référent de la lutte dans la province de Mendoza évoque ainsi deux cas sur lesquels il a dû intervenir pour rétablir la « bonne interprétation » : sur la consommation d'eau par les puits de perforation et l'assèchement d'une rivière. À chaque fois, des vidéos amateurs, prises depuis un téléphone, font office de preuves pour le discours alarmiste en voix off. Sur l'affaire de la consommation d'eau des puits de *fracking*, des statuts Facebook de certains militants ou dans des messages diffusés à foison sur la messagerie WhatsApp, un texte indiquait que les plateformes consommaient 36 000 m^3 d'eau pour chaque fracturation. Dans cette polémique, le référent a dû rappeler les distinctions entre consommation moyenne et consommation maximale et minimale.

193. « Et quand, quand les audios commencent à devenir viraux, ou que les gens commencent à écrire comme ça sur un ton catastrophique... Je n'aime pas ça [...]. "Chaque puits de fracturation a besoin de 36 000 mètres cubes d'eau, puis de pa pa pa..." Voyons... 36 000 mètres cubes sont le maximum [Il insiste] que certains puits ont utilisé aux États-Unis. Je veux dire que la moyenne n'est pas de 36 000. » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

En une autre occasion, c'est une vidéo prétendument tournée quelque part vers les sources de l'Atuel, où se situent certains puits de *fracking*, qui déclenche un nouvel élan alarmiste. Or, pour le référent, il s'agit de rappeler des éléments de connaissances de base de l'environnement, notamment relatif au dégel pendant l'été. S'il est vrai que les fleuves se remplissent au moment du dégel, tous ne se transforment pas en torrents lorsque les glaciers

fondent, d'autant que la faiblesse des précipitations les années précédentes peut expliquer pourquoi, en certains endroits, des cours d'eau comme l'Atuel ont un débit faible.

> 194. « Ils ont pris une vidéo d'un ruisseau où il y avait, dans un ruisseau, dans lequel un filet d'eau coulait. "Venez, venez, nous sommes à la source de l'Atuel, et en été ce ruisseau devrait être plein." C'est un mensonge. Arrêtez ça. Il ne devrait pas être plein. Il s'agit de questions élémentaires qui ont trait à une connaissance de base de l'environnement. » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

Il n'évacue pas la possibilité d'une enquête mal faite et que les militants puissent produire un savoir illégitime. Il souhaite par-dessus tout éviter les scandales et les erreurs qui pourraient être coûteux, en termes d'image, pour la mobilisation. L'enquête doit donc être doublée par des dispositifs de discipline épistémique : de contrôle de la connaissance, de vérifications des informations par des techniques de recoupement ou l'aval de certains cadres dont les compétences sont reconnues sur la question, ou encore en faisant un usage intelligent des tournures dans les déclarations publiques.

Mener l'enquête n'a que peu de sens pour les militants si le savoir acquis n'est pas partagé et s'il reste une propriété personnelle. Le militantisme sert ainsi à « informer et conscientiser » certains secteurs de la population (les voisins, les producteurs) qui restent, autrement, en dehors de cette enquête. Tout comme l'enquête, l'entreprise d'éducation populaire est d'abord motivée par la conscience de certains militants d'occuper une position de sachant disposant des aptitudes nécessaires pour expliquer et rendre compréhensible un langage autrement abscons. Ce garde-forestier ne se contente donc pas de lire les rapports que les militants parviennent à obtenir pour se les expliquer, mais conçoit son engagement comme complet à partir du moment où il peut le transposer dans un langage courant :

> 195. « J'apporte surtout des connaissances techniques, n'est-ce pas ? Parce que pour les gens qui sont dans le *campo*, dans le territoire, il est très difficile d'avoir accès à des connaissances techniques et, en outre, il est très difficile pour eux, c'est-à-dire pour ceux qui sont loin et n'ont pas accès à l'éducation formelle, il est très difficile pour eux de comprendre un rapport technique. Quelque chose comme ça. C'est en gros ce que je fais dans les assemblées, disons. Lire les rapports techniques, les interpréter et essayer de les expliquer avec un langage familier. » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)

L'engagement en faveur de l'éducation populaire se présente plutôt sous les formes d'une action altruiste, comme un don univoque. Les militants énumèrent souvent les sacrifices réalisés par tout un chacun dans le but de faire passer le savoir : consacrer du temps à autre chose que ses études et ses obligations, consacrer son temps libre à l'assemblée, c'est-à-dire à tout le monde, chercher et étudier l'information afin de la résumer sous une forme intelligible pour les camarades puis le commun des mortels. Ce travail éducatif est un don qui se fait autant à soi qu'aux autres, mais d'une manière responsable, honnête, franche.

> 196. « C'est-à-dire... comme une, il s'agit de prendre du temps sur ses études, ses obligations, son temps libre. Pratiquement pour nous, la plupart d'entre nous, notre temps libre à certains moments est devenu du temps pour l'assemblée. Et le temps d'étudier et nous nous réunissions sur la place pour étudier et c'était un engagement de chercher des informations, de faire le résumé à la maison, de le lire et d'expliquer au reste ce que chacun avait compris ou appris. Et nous considérons que ça, c'est une vocation populaire. En tant qu'assemblée, nous sommes conscients de notre travail éducatif pour

nous-mêmes et pour les autres. Parce que nous ne pourrions pas parler aux gens de la gravité du *fracking* si nous ne le savions pas. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

Mais cette pratique de l'éducation populaire n'est pas seulement un don que les militants font à leurs compatriotes. C'est aussi une contrepartie pour ce qu'ils ont reçu. Ce professeur de sciences physiques, issu d'une famille modeste de la province de Buenos Aires, cinquième dans une fratrie nombreuse, précise que sa posture à l'égard de la conscientisation est en partie motivée par la volonté de régler une dette.

197. « Cette idée que si on possède certaines connaissances euh... en fait tout ce que j'ai étudié, j'ai étudié à l'école publique, je veux dire, je comprends que c'est un effort de tous, disons, pour qu'on puisse... c'est une façon de rendre. Partager le savoir. Je crois, comme je le disais, qu'on doit grandir dans, dans la société, ça concerne tout le monde. Nous devons être mieux informés, nous devons atteindre, disons, une culture scientifique de base. » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

L'objectif de l'enquête consiste à produire un savoir indépendant, utile et fiable que les militants peuvent ensuite partager entre eux ou avec un public qu'il cherche à sensibiliser, ceci dans l'optique d'éduquer, mais aussi d'inciter les gens à rejoindre la contestation et à transformer la mobilisation en un phénomène massif. Toutefois, il est une autre conséquence de cette enquête que certains militants ressentent le besoin d'évoquer : quand le savoir fait souffrir celui qui apprend. Même si savoir et connaître sont des tremplins pour l'émancipation, cette assembléiste de l'Alto Valle en décrit bien l'envers moins avenant. Apprendre que la fracturation hydraulique génère des pollutions équivaut à réaliser qu'elle a cohabité avec cette contamination depuis plusieurs années. Savoir que cette contamination s'immisce dans les corps à travers l'eau du robinet et que rien ne peut l'empêcher génère une étrange tristesse et un profond malaise :

198. « Et dans le processus, de commencer à en savoir un peu plus, c'est-à-dire à prendre conscience de ce que cela signifie vraiment. Eh bien, de voir ce que cela signifie de l'avoir dans notre vie, c'est-à-dire dans notre vie quotidienne. J'ouvre le robinet et que se passe-t-il ? Je veux dire, que ce qui se passe là-bas, pas dans Vaca Muerta parce que nous ne le voyons pas, mais ce qui se passe à Allen que nous pouvons voir, nous pouvons le voir à l'intérieur de la maison. C'est-à-dire que j'ouvre le robinet et que tout ce qui se passe dans ma région est à l'intérieur de ma maison. Je bois cette eau, ma fille boit cette eau. Nous vivons comme ça depuis des années et nous ne le savions pas. Ou nous n'en étions pas conscients, plutôt. Alors, je pense que ça commence à me rendre triste. Qu'est-ce qu'on fait de ça ? » (GS, enseignante, retraitée, Río Negro, 2019)

Un journaliste passe de longues minutes d'un entretien à évoquer deux cas de *puesteros* dans le bassin neuquino confrontés à la présence d'une exploitation pétrolière sur leurs terres. Son activité journalistique consistant à recueillir des témoignages des populations affectées par les exploitations d'hydrocarbures suscite chez lui un sentiment empathique qu'il parvient difficilement à canaliser. Et, malgré plusieurs années consacrées à la question, il ne parvient toujours pas à domestiquer la violence ordinaire qui se donne dans les champs de pétrole. Au point qu'il en vient à comprendre sa profession non plus comme un moyen de produire et de diffuser de l'information, mais comme une modalité de secours social pour ces populations touchées par la brutalité des hydrocarbures. Cette violence a tendance à l'envahir

et à recouvrir le moindre aspect de sa pratique professionnelle. La phase d'écriture de l'activité journalistique lui apparaît comme un prolongement de la violence concrète dans une forme abstraite. La rationalisation intellectuelle, l'usage de concepts et de notion, la rencontre entre la donnée et le cadre théorique sont autant d'étapes qui effacent en partie la souffrance des *puesteros* et produisent chez lui un sentiment d'insatisfaction dans son travail.

> 199. « Et puis il faut venir et le rationaliser. Toutes ces situations de violence comme celle-là, il faut les rationaliser, il faut y réfléchir, il faut mettre un cadre théorique, il faut... il faut essayer de générer de l'abstrait avec du concret, qui est violent. Ce qui est très violent. Donc, ça ne peut pas ne pas te produire cela. En fait, souvent, on se dit que le travail est réel... On est heureux quand il y a une petite incidence, mais généralement c'est un travail... euh... ce n'est pas le travail le plus agréable. Donc personne ne pourrait dire à quel point je suis content que ça me fasse... de voir comment ça se passe avec... avec le *fracking*. Non, non ça te fait pas cet effet. » (MM, journaliste, Río Negro, 2018)

Enfin, ce n'est pas le fait de savoir en lui-même qui suscite une douleur, mais les conséquences de ces connaissances dans les relations avec les congénères. Cette assembléiste du sud de la province de Mendoza, dans un département pro-mine et pro-hydrocarbure, raconte des expériences d'ostracisme et de vindicte populaire sous la forme d'agressions verbales dans les rues, ou d'insulte sur les murs de la ville ou son « mur » Facebook. Son nom ainsi que celui de ses camarades de l'assemblée sont constamment exposés à une déferlante d'invectives au point qu'elle a pris la résolution de ne plus exposer ses opinions publiquement, car dans un contexte peu propice au débat d'idées, elles se trouvent mis au ban non pas en raison d'une tare ou d'un stigmate, mais d'un trop-plein de savoir.

> 200. « Et aussi, il y a un moment où tu préfères te taire. Parce que, parce que le système s'en prend à toi […]. C'est très difficile pour une personne de comprendre que tu n'es pas contre sa source de travail, mais que tu remets en question le modèle productif qui est utilisé et les effets que cela va avoir à moyen et à court terme, à moyen et à long terme […]. Donc, bon, en vrai c'est très difficile de générer une conscience dans un environnement aussi hostile. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

À mesure qu'ils acquièrent des connaissances sur la fracturation hydraulique et qu'ils reconnaissent dans cette technologie un avatar de plus de l'extractivisme, les militants font tous état d'un « doute » qui les pousse à adopter une posture vigilante et à surveiller de plus près la progression de l'utilisation de cette technologie dans le monde, en Argentine et dans leur province. L'enquête qu'ils mènent consiste toujours à produire des connaissances à partir de savoirs hétéroclites présentés comme légitimes pour ensuite les partager avec des compatriotes. Cette enquête ne se résume pas à la lecture des rapports ou de la documentation scientifique, économique ou légale. Elle consiste aussi en la transformation de l'expérience ordinaire en arguments. Puisque l'enquête s'appuie aussi sur la saisie des données sensibles, c'est-à-dire par un savoir fondé sur des expériences sensorielles et sur les sensations qui envahissent les militants dans le monde quotidien, l'enquête sert aussi à traduire les enjeux des modes d'engagement. Ainsi, les prises sensibles, la manière d'user du monde cher aux militants devient l'élément de base pour la formulation des arguments et à la constitution de valeurs à opposer à celles promues par le monde des hydrocarbures. Les prises sensibles subissent une forme d'abstraction qui leur permet d'être recevables dans l'espace public. Ce n'est plus le kayakisme, la promenade en forêt ou la randonnée comme loisir qui sont mis en

avant, mais les pratiques « durables ». En retour, cette valeur de « durabilité » a besoin d'être éprouvée, d'être constamment testée. C'est pourquoi l'enquête ne peut pas demeurer dans la sphère de l'abstraction et a besoin de vérifier la robustesse de l'argument sur laquelle elle est fondée, et ce grâce à l'usage du monde.

S'unir pour préserver les attachements

Entre le mode d'engagement de la quiétude et le mode de l'opportun, c'est la recherche d'un lien à préserver qui prime. Ces deux modes d'engagements se retrouvent dans leur tendance à intégrer les individus à des communautés. Ils donnent le sentiment de faire partie d'un collectif. Dans le mode du « sel de la vie », l'individu ainsi que le collectif se centre autour des expériences des mondes de la vie quotidienne. Le collectif est, de la sorte, composé d'êtres humains et de non-humains, des choses et des êtres du passé rendus présents par les souvenirs personnels et les mémoires collectives, mais aussi les choses et les êtres du futur, ceux à qui l'on veut transmettre ces liens. Dans le mode de l'opportun, le collectif se fonde sur un combat pour la défense de ces attachements. Les individus se rassemblent en fonction d'affinités électives aussi diverses que le partage d'une idéologie, d'une vision du monde, d'une inclination pour un mode d'action particulier. Ce qui les unit, cependant, c'est une chose qu'ils estiment nécessaire à leur construction identitaire, quelque chose qui fait d'eux des militants solidaires, les uns envers les autres.

De l'un à l'autre de ces collectifs, les enjeux changent de statut. Alors que le mode de la quiétude cherche à préserver ces pratiques ordinaires, ces prises sensibles qui donnent leur sens au quotidien, dans le mode de l'opportun celles-ci deviennent des biens rares et désirables. Une partie du dilemme consiste donc à comprendre cette traduction et à identifier quels peuvent être ces biens rares et désirables que les militants souhaitent défendre ? Comment défendre un bien rare, qui est bien souvent un commun, sans pour autant priver un congénère de sa propriété ? En d'autres termes, comment un intéressement peut-il se traduire en une appropriation sans expropriation ? Et, finalement, comment un individu peut-il dire son intérêt tout en faisant comprendre qu'il est désintéressé ? Il faut donc d'abord concevoir l'intéressement militant comme une non-indifférence quant aux biens rares à défendre, à préserver, à protéger que ce soit dans une perspective individuelle ou collective. Par bien rare, j'entends des biens difficilement réplicables (non standardisés), difficilement échangeables ou encore sur lesquels l'on peut difficilement mettre un prix. Un bien rare peut donc difficilement être réduit à l'état de marchandise. Pour autant, un bien rare ne signifie pas nécessairement qu'il soit appropriable ou expropriable et il peut être parfois plus facilement partagé que des biens que l'on peut posséder comme un propre. La plupart des biens immatériels, culturels ou symboliques relèvent de cette catégorie. Il devient peut-être déjà assez clair que les biens rares à défendre abordés dans ce paragraphe sont constitués par des entités naturelles (des sites naturels par exemple) ou encore des patrimoines culturels immatériels (les récits de la première partie, des textes réglementaires) ou encore des sensations et des impressions. Dans les déclarations des militants, il est manifeste qu'ils ne tentent pas de dissimuler leur « intérêt », mais qu'il le présente comme contribuant à la

défense d'un bien rare et collectif, d'un intérêt général ou d'un universel. En somme, ils augmentent leur intérêt en le parant d'une grandeur dont certains peuvent douter.

Dans la seconde partie, j'avais évoqué l'existence d'un mode du « sel de la vie » qui se caractérisait par une relation quiète au monde de la vie quotidienne. Dans ce mode d'engagement, les choses et les êtres composants des collectifs étaient ajustés les uns avec les autres de sorte que l'individu agissait toujours avec justesse, avec mesure. Pour illustrer cette situation, j'avais parlé de « prise sensible » comme d'une forme d'usage du monde que les militants chérissaient. J'avais aussi évoqué la possibilité que ces prises sensibles soient altérées ou réifiées sous l'effet du déploiement des hydrocarbures dans les mondes de la vie quotidienne. Il semble que l'on peut trouver dans ces prises sensibles, et dans les êtres et les choses qui les composent, l'une des motivations de l'action militante, et l'une des raisons qui produit un intéressement à agir collectivement. En effet, ces prises sensibles sont, d'une manière ou d'une autre, des biens rares et désirables qu'il s'agit de protéger. Rares parce qu'elles constituent des formes d'usage propre à un individu dans une configuration donnée. Rares parce qu'il faut que toute la situation soit ajustée pour procurer les bonnes sensations, les bonnes émotions et pour effectuer les gestes corrects au bon moment. Désirables parce que l'individu cherche à retrouver ces sensations, ces émotions et ces gestes parce qu'elles lui font du bien et lui permettent de faire une expérience apaisée du monde. Néanmoins, la contrainte de publicité qui pèse dans les controverses publiques impose des formes d'expression qui ne permettent pas de dire l'intéressement dans des formulations aussi centrées sur l'individu, aussi « égoïstes ». Il faut alors passer par des montées en généralité, préciser en quoi la défense d'une de prise sensible relève d'un bien collectif, d'un intérêt général ou d'un intérêt universel.

Par exemple, ce spéléologue amateur explique que les grottes et les cavernes doivent être protégées au nom de la protection d'un patrimoine culturel et environnemental et ramène aussi cette question des espaces souterrains à l'eau et à sa qualité. Toucher à l'eau, cet élément qui sert à contraindre et à orienter l'action dans le premier récit, c'est prendre le risque d'altérer un patrimoine naturel commun à tous les habitants de la province de Mendoza. Le même individu cadre ensuite son intérêt à défendre les cavités de subsurface dans les mots d'une politique conservationniste qui viserait à protéger non pas telle ou telle araignée, tel ou tel rodeur qui ont élu les grottes comme maison, mais des entités comme la « biodiversité » ou la « faune ». Il s'agit encore de maintenir les paramètres environnementaux qui ne souffrent aucun changement (la température, l'humidité, l'eau, l'obscurité).

> 201. « Si. Protéger l'eau qui les forme parce que cette biodiversité, il s'agit d'une faune très, très, très vulnérable et toute variation minimale des paramètres environnementaux eh... celui-là, c'est là qu'il faut commencer à prendre en compte les études d'environnements cavernicoles, qui se caractérisent toujours par une température constante, par une humidité élevée constante, la présence constante d'eau eh... et l'obscurité constante. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

Ce cadrage de la prise sensible en « patrimoine » culturel et environnemental qui nécessite d'être protégé puisque, en tant que tel, il est unique, rare et génère un profit symbolique ou pécuniaire se dit aussi dans d'autres langages. Ce référent mapuce explique que son

organisation lutte pour la défense et la protection de la Mapu comprise comme le territoire et éventuellement la terre dans son entièreté.

> 202. « […] de défense et de protection de la Mapu. Nous sommes de là, de ce qu'est la vie ici dans notre partie de la terre. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Sans s'engager dans un inventaire à la Prévert, une assembléiste justifiait son engagement dans le sens de préserver la « maison commune qu'est notre terre » (*la casa común que es nuestra Tierra*). Ce juriste d'une ONG de Buenos Aires place lui aussi son engagement socio-environnemental sous l'égide de cette figure de la Terre :

> 203. « Pour la Terre. Il n'y a pas d'autre entité au-delà. [...] Oui, pour l'environnement, pour la Terre, pour la vie humaine, pour la vie animale, pour la vie en général, spécifiquement pour la Terre et pour la qualité de la vie humaine. » (SC, juriste, CABA, 2018)

Parmi les biens rares, on pourrait encore mentionner ces récits qui décrivent le monde de la vie quotidienne. Les militants se mobilisent pour défendre ce qu'ils comprennent ou ce qu'ils interprètent comme étant leur monde, la scène de leur action ordinaire. Dans cette perspective, lorsqu'ils défendent l'eau sous toutes ses formes (le glacier, la rivière, l'aquifère, mais aussi l'eau-ressource, l'eau-droit ou encore l'eau primordiale pour la vie), les *chacras* et les oasis bâties par les aïeux et qui leur procurent leurs revenus, ou encore les histoires et les anecdotes qu'ils ont composées à force d'errer sur leur territoire, ils défendent en même temps des façons d'agir qu'ils ont en commun.

Un autre bien rare à défendre tient à la préservation du cadre normatif, et notamment des lois et des ordonnances. Ces biens juridiques revêtent une importance particulière pour les militants puisqu'il s'agit souvent d'un point d'aboutissement de leur lutte ou, du moins, d'un jalon qui leur permet de mesurer les progrès ou la réussite de leurs mouvements. En outre, la façon dont ces lois et ces ordonnances sont élaborées et votées joue largement sur l'intensité de l'attachement qu'elles suscitent. Ainsi, l'ordonnance de Cinco Saltos dans la province de Río Negro est plus qu'un texte juridique, il est le premier document de la sorte, celui qui a permis de faire naître un espoir. Les ordonnances mendocinas, votées en majorité en 2013 marquent, quant à elles, un moment de la maturité des mouvements socio-environnementaux de la province. Pour la première fois de leur histoire, ils ont, en quelque sorte, devancé l'extractivisme en se dotant de ces textes avant même que les projets d'exploitations de réservoirs non conventionnels ne fassent l'actualité. La *Ley 7 722*, à Mendoza, condense un imaginaire de lutte sans commune mesure. Votée en 2007, les militants parlent encore aujourd'hui de cette loi avec fierté et affection au point de l'avoir surnommée la « *Ley del Pueblo* ». Et les assemblées ne manquent jamais une occasion de rappeler son nom dans chaque communiqué public.

Les militants ont néanmoins conscience de la fragilité de l'édifice normatif qu'ils ont bâti. Ce médecin explique avec force simplicité que la loi ne vaut que tant qu'elle est défendue, que tant qu'elle constitue un bien rare et désirable :

> 204. « Si les lois sont écrites par les gagnants, cela signifie qu'il existe une autre loi. Il existe un cadre réglementaire, mais il est à l'intérieur du système. Le cadre réglementaire. C'est bien d'avoir la loi. Mais la loi émane du pouvoir. Celui qui a le pouvoir fait la loi. Ils peuvent la faire, mais ensuite ils la retirent. Comment on retire une loi ? Avec une autre

> loi. Aussi, si le peuple n'a pas beaucoup de force, n'importe quelle loi peut tomber. Parce qu'elle est manipulée par le pouvoir. Quand j'ai été envoyé en prison, ils m'ont imputé à partir d'un article qui est "association illicite" et un autre qui est "imposition d'idées par la force" et l'avocat ne pouvait rien faire. Donc, oui. La loi existe. » (PM, médecin, Mendoza, 2019)

L'explication prend d'autant plus de relief qu'il la met en balance avec sa propre histoire d'ancien *montonero*. En raison de ses engagements révolutionnaires, il a fait l'expérience de la versatilité des lois et de leur caractère éphémère. Quand il est entré en prison, des lois punissaient son engagement pour les chefs d'association illicite et d'imposition d'idées par la force. Si le second relève d'un délit encore punissable aujourd'hui, quoique l'ironie de son jugement tienne au fait qu'il avait le sentiment de vivre dans un régime politique qui imposait ses propres idées par la force, il serait plus difficile aujourd'hui de le faire tomber pour le premier chef d'inculpation.

Pour le sénateur mendocino, défendre la loi (et les ordonnances) c'est aussi une tentative de faire respecter une promesse, un engagement qu'il a pris personnellement au moment de la campagne électorale et lorsqu'il a affiché son soutien au gouverneur alors candidat. Le bien juridique à préserver ici s'accompagne de la protection de la « parole donnée », la sienne évidemment, mais aussi celle du corps politique dans son ensemble. En extrapolant, on peut y voir la tentative de défendre l'idée du contrat politique qui unit le représentant à ceux qui l'ont élu, c'est-à-dire à préserver la confiance dans l'esprit démocratique qui anime les institutions et les individus.

> 205. « Faire respecter la promesse de la politique de l'État en matière d'eau. À l'époque, j'étais conscient que nous nous étions engagés à beaucoup de choses : à respecter la 7 722, la 5961, à faire les déclarations d'impact environnemental, à éviter ces méthodes d'extraction qui polluent ou compromettent [l'environnement]. Quand j'ai commencé à voir que j'étais mis de côté, c'est-à-dire quand je ne participais à aucun des groupes gouvernementaux, je me suis rendu compte que quelque chose se passait et qu'ils m'avaient utilisé pour faire une promesse qui avait été très bien reçue par les producteurs, les irrigants, les environnementalistes. Il se passait quelque chose. » (MR, juriste et sénateur, Mendoza, 2019)

Le militant, ex-*montonero*, souligne l'importance de cette promesse, de cette parole donnée, puisqu'il peut citer les noms des « traîtres », des « arrivistes », des « corrompus ».

> 206. « Mais le pouvoir, le pouvoir corrompt. Il achète. Nous autres, nous avions ici un membre du Congrès, un péroniste, Abraham, qui a soutenu pendant longtemps qu'il défendait la loi et a dit ensuite qu'elle devait être modifiée, non pas supprimée, mais modifiée pour que certaines compagnies minières puissent entrer et générer du travail et générer des capitaux et des investissements. Un député. » (PM, médecin, Mendoza, 2019)

Enfin, en défendant ces lois et ces ordonnances, en défendant la promesse et la parole donnée, les militants ont le sentiment de protéger non pas seulement des ressources (l'eau, la terre, l'air) ou des territoires (les bassins versants, les oasis mendocinas, l'Alto Valle, la Mapu), mais tout simplement la capacité des citoyens à se doter de leurs propres règles. Ce qui est défendu ce n'est pas simplement des textes ayant une quelconque puissance

performative, mais bien la capacité des citoyens à dire le droit, eux-mêmes, pour eux-mêmes et par eux-mêmes.

Les militants ne défendent donc pas uniquement ces biens tangibles, qui existent dans le monde matériel. Si la promesse en est un exemple, l'on pourrait multiplier les occurrences. L'engagement personnel se traduit aussi dans une défense de l'esprit contestataire comme l'explique cette assembléiste, car elle fait l'expérience du « beau » ou du « bon » dans la lutte. L'affirmation est renforcée par la phrase suivante : ce qui compte c'est ce n'est pas ce qu'on obtient, c'est qu'on fait lorsqu'on le fait au premier rang desquels la création d'un sentiment collectif et d'un lien qui se crée avec le prochain (amical, amoureux, solidaire, etc.). Et, cet esprit de lutte, cet *ethos* protestataire, se présente comme le principal obstacle à l'*exitismo* (la soif de réussite, la performance) prôné par le système capitaliste.

> 207. « La beauté de la lutte, c'est la lutte. Ce n'est pas ce que tu vas avoir ou quand est-ce que tu vas l'avoir. C'est le fait que tu peux te battre parce que collectivement tu sais que tu ne cherches pas... Je veux dire que la question de, la soif de réussite est une des facettes, des multiples facettes que possède le système capitaliste. C'est l'une des multiples facettes du système capitaliste pour réussir dans tout. L'important, ce sont donc les réseaux humains qui sont générés. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

D'ailleurs, les assembléistes parlent souvent de leur lieu de militantisme comme d'un foyer. Cette enseignante, le décrit comme un lieu accueillant, chaleureux ou confortable.

> 208. « Et pour moi, c'était très, je ne sais pas, très chaleureux. Je m'y suis sentie très bien. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

En tant que foyer, l'assemblée permet de tenir à l'écart le monde extérieur et hostile, ce monde qui atomise, qui individualise. C'est une flamme qui délimite l'espace domestique et fait de tous ceux qui s'en approchent des êtres humains à part entière, c'est-à-dire solidaires et sympathiques. En créant du lien, l'assemblée se convertit en cet endroit où l'on peut rechercher le soutien sans avoir à la demander, comme dans une famille. L'assemblée est donc ce lieu de l'entente primordiale, celle qui forme la première cellule sociale que peuvent imaginer les êtres humains, celles de la famille fondée sur cette idée de don et de contre-don sans questionnements, sans besoins d'explicitations.

> 209. « Dans un monde qui nous atomise de plus en plus, qui nous individualise de plus en plus, c'est fondamental pour moi de maintenir les espaces de l'assemblée. Parce qu'elle nous rend humains, elle nous rend solidaires. Elle nous rend sympathiques. Elle nous relie. Pour moi, l'assemblée... D. je le vois une fois par semaine avec ceux de l'assemblée, mais pour moi, les gens de l'assemblée sont ma famille. À tel point que je sais que je le regarde en face et qu'il va se battre, et qu'il va faire pousser dans le même sens. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

Ce genre de liens, familiaux ou amicaux, transforment l'engagement assembléiste en une compromission qui ne s'épuise jamais, au point d'apparaître comme incompréhensible à certains proches des assembléistes.

> 210. « À cet égard, il y a beaucoup de gens qui ne comprennent pas. Qui ne nous comprend pas. "Qu'est-ce que vous faites ? Vous êtes grands. Vous continuez à perdre votre temps à l'assemblée. Si seulement tu pouvais mettre la même énergie et la même passion dans tous les aspects comme vous le faites pour l'assemblée". Et ce n'est pas le voisin d'en

face qui le dit, c'est ma famille, mon petit ami, mes amis. C'est difficile pour l'autre de comprendre que ce que tu fais te transcende. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

Enfin, comme dans n'importe quel foyer, l'assemblée est aussi un lieu réparateur, un lieu où l'on dispense des soins, où l'on se protège, où l'on n'est jamais seul.

211. « Heureusement, on est heureux dans le sens où on a créé un groupe, elle disait, dans lequel on se protège, qu'on prend soin de soi, qu'on s'accompagne, donc c'est intéressant. » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

Une autre, la présente même comme un espace utopique, comme une matérialisation de l'imaginaire le plus positif que chacun se forge dans un coin de sa tête. À certains égards, cette manière de présenter l'assemblée comme un hors lieu, un lieu de nulle part, une « hétérotopie » foucaldienne, c'est aussi une façon de dire le refuge que peut constituer le militantisme.

212. « En fait, je vais faire une parenthèse ici parce que je vais te dire quelque chose de très, très personnel. Quand j'ai rencontré l'Asamblea Popular por el Agua, j'ai réalisé que le monde idéal que nous avons tous dans nos têtes [Rire], que nous croyons exister, eh bien, le mien oui il existait. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

Une autre enseignante décrit quelque chose d'aussi fort : une expérience existentielle. À nouveau, l'assemblée est un lieu de rencontre avec quelque chose de suffisamment profond au point de faire changer les gens. En effet, son expérience assembléiste l'a amené à expérimenter de nouvelles façons d'agir, où il faut entendre l'agir dans son sens le plus vaste : penser, dire, raconter, faire, etc.

213. « J'ai commencé à *vivre* l'assemblée parce que pour moi, l'assemblée n'est pas seulement une question intellectuelle, c'est une question *existentielle*. Parce que j'ai commencé à agir différemment. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

Une assembléiste de l'Alto Valle, elle aussi enseignante, trouve des mots proches. Elle parle d'une expérience vitale qui marque un tournant biographique. Comme la précédente, elle évoque une sorte de découverte de soi, et même une transformation de soi. L'assemblée, ses pratiques et ses usages auraient ouvert ou réveillé des choses qui sommeillaient en elle. Comme si l'assemblée était un moment d'éveil, d'avènement, de libération de choses restées enfermées trop longtemps au point d'en faire un moment magique.

214. « Le plus significatif... Pour moi, c'était une expérience de vie, disons. Une expérience d'avant et d'après l'assemblée, dans ma vie. C'est-à-dire que c'était aussi une porte qui s'est ouverte pour moi, mais pas seulement de l'extérieur, c'était... ce n'est pas que je sois tombé dessus et que je sois devenue une fan de l'assemblée contre le *fracking*, mais c'était plutôt quelque chose qui m'a permis d'ouvrir des choses que j'avais à l'intérieur, disons, des intérêts, des façons de voir... Un changement dont j'avais besoin. C'était là, entreposé. C'était comme ça, un peu, peut-être magique. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

Dans un autre registre, un ancien enseignant, spéléologue amateur, quant à lui, défend d'autres vertus : la loyauté et l'amitié. En effet, lorsque la controverse a éclaté autour du *fracking* en 2018 dans la province de Mendoza, un ami de longue date, E., lui a fait part d'informations qu'il a obtenues qui semblent pointer vers un non-respect des procédures

légales concernant l'octroi de permis d'exploitation et de débit d'eau et la mise en service de plateformes pétrolières destinées à l'extraction d'hydrocarbures de réservoirs non conventionnels. Se souvenant des combats menés en commun plusieurs années auparavant, il a tout de suite accepté de déclencher le scandale : par amitié et par loyauté. Ne pas diffuser ces informations aurait constitué une grave brèche de confiance entre ces deux environnementalistes quand bien même le lien entre *fracking*, eau et caverne pouvait paraître fin à l'origine.

> 215. « Sur le pourquoi, pourquoi nous nous sommes lancés dans le *fracking*. Je t'ai parlé de mon amitié avec E. C'est une amitié qui dure depuis 20 ans. Il a occupé un poste de chef de cabinet et il m'a appelé, disons, pour que nous avons essayé de mettre en place le Conseil provincial de l'environnement, moi depuis mon ONG, et d'autres, depuis d'autres ONG. Eh... et j'ai fini par être le seul à le soutenir malgré le fait que nous étions, qu'il était dans un gouvernement opposé. Quand il est parti, il a dû partir, il m'a dit : "J'ai, j'ai toutes ces informations que je ne peux pas garder avec moi. Il faut que je fasse quelque chose. Je ne peux pas non plus être celui qui signe les plaintes". Et je lui ai dit "Compte sur moi". C'est une question de loyauté politique personnelle envers E., c'est pourquoi je me suis mis dans ce pétrin. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

Enfin, la chose à défendre peut être aussi évanescente qu'un projet ou qu'un rêve. Cette avocate expose son projet de fuir la ville, de s'en aller de cet endroit qu'elle trouve étouffant et de changer de profession. Elle souhaite s'installer au *campo*, avoir son jardin, reconnecter son horloge biologique à celle de la nature, d'être en contact direct avec les entours. Mais, sur ce rêve, flotte le spectre de l'extractivisme qui se manifeste dans la question posée par son amie : que ferais-tu si, soudain, telle ou telle menace advenait ? Son engagement se conçoit alors comme une action en partie égoïste — la défense de son projet de vie — qui se recoupe dans celui de la lutte contre l'extractivisme — la défense de la vie en général.

> 216. « Très, très, très personnellement, ça m'empêche d'aller vivre dans le campo [Rire]. Concrètement. Parce que j'ai, je suis totalement convaincue et j'ai ce rêve, un objectif de pouvoir partir et aller vivre dans le campo. Pouvoir aller vivre dans un endroit où l'air est propre, est pur, pouvoir avoir mon jardin, pouvoir avoir des horaires naturels. De me réveiller quand le soleil se lève et de me coucher quand la nuit tombe. Pouvoir avoir un contact direct avec, avec la nature, mais et c'est bon de terminer l'entretien avec ça. Une fois, j'ai dit à l'une de mes plus chères amies, G., que j'allais au *campo*. Et elle m'a dit : « Si tu vas au *campo* et que soudain ils te mettent une mine à côté de toi ou s'ils te passent par-dessus avec les petits avions et qu'ils te pulvérisent et qu'ils te contaminent avec des produits phytosanitaires les cultures de ton verger que fais-tu ? C'est là que ça m'affecte. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

Tous les militants ne parviennent pas pour autant à faire cette synthèse, à voir dans leur attachement ordinaire et personnel quelque chose de plus grand. De la même façon que certains rechignent à faire état de ces liens sous leur versant individualisé et préfèrent parler de la préservation de la montagne plutôt que de « sa » montagne. Certains individus sont ainsi incapables de s'envisager comme appartenant à divers collectifs à la fois à cet égard. L'attachement à l'environnement devient alors un pur combat idéologique ou alors la simple défense égoïste de ses entours.

Ajuster les valeurs aux actes

Entre le mode de l'opportun et celui de la critique, c'est-à-dire entre les versants tactique et stratégique de l'action, l'enjeu consiste à adopter et ajuster les modes d'action avec les arguments. Les valeurs contenues dans les arguments doivent trouver un écho, prendre forme, dans l'action militante. Et en retour, ces actions doivent prouver que les valeurs sont vivantes, que l'on peut les faire exister de manière concrète. L'exemple de l'assembléisme est, à cet égard, éloquent. Il faut écouter ce qu'en disent les assembléistes, ceux qui habitent et font vivre les assemblées, car les valeurs (civiques) d'inspiration démocratique qu'ils affichent y sont traduites en actes. En fait, ils ont souvent l'impression de *faire* la démocratie.

Lorsqu'ils ont eu des expériences militantes préalables à leur intégration à une assemblée, ils évoquent généralement un « désenchantement » ou un malaise à l'égard des formes d'organisation. Souvent, c'est l'aspect vertical et centralisateur qui est mis en cause. Cette jeune femme exprime sa déception quant aux groupes étudiants qu'elle a rejoints par le passé et particulièrement la trahison des élites qu'elle assimile à des lobbies qui détournent la mobilisation à leur profit.

> 217. « J'avais été membre de groupes politiques à la faculté. Je n'ai pas aimé la forme, le verticalisme, le choix alors de voir comment les lobbies ou les accords entre ceux qui, ceux qui se battent, mais ensuite on réunit les chefs de chacun et on décide derrière des portes fermées ce que l'on veut et on chie sur le reste. Ça m'a déçue. […]. Et à l'assemblée, j'ai trouvé la vraie chose, l'authentique. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

Un enseignant immigré à Mendoza, lui aussi passé par un militantisme universitaire, s'exprime dans des termes très similaires : rejet du verticalisme, attrait pour l'horizontalité qui équivaut chez les assembléistes à une égalité des membres.

> 218. « L'assemblée, comme dans d'autres endroits où j'ai participé, dans une assemblée j'aime cette horizontalité. Où, on s'autoconvoque. Il n'y a aucune logique de verticalité qui fasse tomber les directives. » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

Cet horizontalisme, ou cet antiverticalisme, va de pair avec la recherche d'une égalité formelle et pratique entre les membres participants de l'assemblée. Mais ce principe n'est viable qu'à la condition de pouvoir maintenir une égalité réelle parmi les assembléistes. L'un de ces mécanismes consiste à faire de chacun un « autoconvoqué ». Ce principe d'« autoconvocation » s'accompagne d'une responsabilisation de soi face à un problème vécu comme commun et relevant de la sphère civique. Le principe d'autoconvocation suppose donc le fait d'une absence d'appel partisan, remplacé par un appel qui vient de l'intérieur, de l'individu lui-même. L'autoconvoqué, l'assembléiste, est en quelque sorte un individu nu de ses attachements idéologiques qui rejoint l'assemblée dans la mesure où il souscrit au projet commun qui est, ici, l'anti-extractivisme. Ou d'un point de vu plus réaliste, les inclinations partisanes ne doivent pas pénétrer à l'intérieur de l'assemblée pour ne pas introduire des forces en fraude, ne pas créer des déséquilibres entre autoconvoqués entre ceux pouvant se réclamer d'une base partisane et ceux s'étant départis de tous ces liens comme l'explique cet enseignant du secondaire.

> 219. « C'est un espace, disons, où peuvent se rencontrer, euh, des personnes ayant des idéologies différentes, mais qui comprennent qu'il y a un problème commun à tous et que l'on peut agir de manière non partisane. Je veux dire, pour le bénéfice de tous. Et j'aime ça. » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

Par ailleurs, ce principe d'horizontalité-égalité permet de maintenir la structure assembléiste dans une ouverture permanente à la diversité.

> 220. « En fait, il y a des gens de partout. T'as des jeunes, il y a beaucoup de jeunes, d'étudiants, euh, généralement pas vraiment des étudiants de l'UTN [Universidad Tecnológica Nacional]. Mais il y a beaucoup de jeunes étudiants. Il y a des femmes au foyer, il y a des professionnels, parce que nous avons des gens de tous les horizons, des gens qui se battent à nos côtés. » (LT, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

Plus éloquente, cette enseignante explique que ce principe d'horizontalité est, en fait, une manière d'échapper aux relations verticales, entendre hiérarchiques, qui se donnent dans toutes les sphères de la vie sociale et notamment dans la sphère professionnelle, dans les écoles où elle enseigne. En ce sens, l'horizontalité, l'égalité radicale qui se donne dans les assemblées agit comme un moment de respiration, de relâchement de la tension qui nivelle la société en temps normal.

> 221. « Je vis, je suis dans des structures verticales, à l'école, dans beaucoup de choses, mais... en fait dans les écoles, la verticalité c'est la façon de faire les choses. Mais t'essayes de vivre ensemble et tu réalises que c'est le monde dans lequel tu aimes vivre, n'est-ce pas ? Qu'il y a un autre monde possible [...]. Parce que c'est très fou que la structure soit si verticale et si systémique, comme le sont les écoles, et d'être à chaque fois dans un monde qui est tout à fait hors du système, anarchiste dans ce sens des idées, de l'autogestion, de... de l'horizontalité, de toutes ces choses. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

Les assembléistes tentent d'abolir toutes les médiations entre le participant et le produit de sa participation. Ils bannissent le principe de représentation-délégation (du moins à l'échelon local) ainsi que le principe de la votation. La prise de décision dans les assemblées se fait sur la base du consensus, d'un accord commun, sans pour autant s'enfermer dans l'unanimisme. Le consensus dont parlent les assembléistes est un consensus « faible », ou un veto « positif », dans lequel un assembléiste qui ne se retrouve pas dans une décision peut toujours « donner le consensus » (*doy consenso*). On peut, bien entendu, supposer l'existence d'une pression des pairs pour appuyer une décision dans la mesure où ces constructions assembléistes ne sont pas infaillibles. Mais les participants insistent toujours sur le caractère respectueux des discussions qui doivent mener à ce consensus. Pour garantir ce respect, certaines assemblées mettent ainsi en place des dispositifs de ronde de discussion ou chacun prend la parole pour s'exprimer sur un sujet de l'ordre du jour sans subir d'interruption ou de limitation de temps ; chacun est garanti d'être écouté. Et cette parole se donne tant qu'un participant estime avoir quelque chose à ajouter à la discussion, d'où la longueur de certains débats qui se trouve être à l'origine de certains désistements ou départs de ces espaces. Mais pour cette avocate habituée aux joutes oratoires, la sérénité et le respect qui émanent de ces débats demeurent un axe cardinal de l'esprit assembléiste.

> 222. « Principalement le respect... Je ne sais pas si c'est une réussite, mais c'est quelque chose qui... disons quelque chose qui te fait continuer, qui t'incite à rester dans ce combat, c'est

la question du respect du consensus. Le fait de n'être pas écrasé. Le fait que... que l'on valorise absolument toutes les pensées et les personnes qui participent des assemblées. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

Cette exigence de l'écoute, de la reconnaissance de la valeur de la parole de l'autre est constamment évoquée, non seulement comme un dispositif utile pour la bonne tenue des débats et la recherche du consensus, mais en fait comme une fin en soi. Et les militants précisent que cette aptitude n'est pas innée, mais qu'elle s'apprend au contact de l'assemblée.

223. « Je pense que, sincèrement, le fait de faire partie de l'assemblée m'a beaucoup appris, en fin de compte. L'une des principales choses qu'elle t'apprend c'est à écouter. Parce que tu comprends que ce que l'autre personne a à dire est aussi important et plus important que ce que toi tu as à dire. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

Écouter, s'efforcer d'écouter est une attitude qui vient garantir et maintenir l'égalité fondamentale à ceux qui pénètrent dans l'assemblée. En effet, il ne suffit pas de venir comme autoconvoqué dépourvu d'affiliation partisane. Il faut aussi devenir un autoconvoqué écouté et écoutant. L'écoute permet de prolonger l'horizontalisme de la construction assembléiste en chassant tous les relents de hiérarchies qui pourraient perturber la bonne tenue de la discussion, car écouter c'est aussi apprendre l'humilité, à taire son ego :

224. « […] d'apprendre beaucoup. Devoir rabaisser l'ego. Devoir donner la parole. Devoir attendre que l'autre parle. Que personne ne soit plus que l'autre. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

Écouter n'a pas pour unique finalité de laisser chacun exprimer son opinion et son argument dans les conditions les plus épurées, mais de faciliter l'échange des connaissances, le partage des questionnements. Cet étudiant se souvient par exemple de sa première expérience assembléiste marquée par l'intensité de l'écoute. Quand, autour de lui, les assembléistes parlent, et parlent et parlent, partagent de la connaissance, lui n'en finit plus d'écouter de façon boulimique. Chez lui, cet épisode de vie se convertit en point de bifurcation puisqu'il déclenche un besoin de savoir permanent, à apprendre et donc à s'équiper d'un savoir qu'il peut mobiliser dans diverses situations.

225. « Je me souviens, la première *charla* était là, C. était à côté de moi et j'ai commencé à écouter, à écouter et à écouter. Et puis quand t'écoutes : "Che, je ne sais pas tout ça", tu commences à lire, lire, et lire. Ensuite, j'entre dans [la formation de] gestion environnementale, maintenant que je suis plus âgé, et que les enfants, ou les professeurs de gestion environnementale parlent de certaines lois... J'ai lu toutes les lois. Je connais toutes les lois. » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

Ailleurs, et d'une manière tout à fait étrange, cet enseignant dit que l'assemblée lui a « donné ces questions ».

226. « Euh... Je le vois aussi comme un, comme un espace d'apprentissage de, de beaucoup de questions. J'ai appris beaucoup de choses à l'assemblée, de toutes sortes. Pas seulement sur la mine à ciel ouvert et le *fracking*, mais sur une autre façon de voir la vie, une autre façon de partager, une autre façon de se rencontrer. Ce sont des questions très importantes. Et l'assemblée, euh, elle m'a fait don de ces questions. » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

Par ailleurs, ce principe d'horizontalité, enrichi successivement d'une certaine idée de l'égalité octroyée en intégrant l'assemblée et maintenue à travers l'écoute qui permet d'accéder ou d'approcher des prises de décisions consensuelles, est parfois présenté comme le meilleur moyen pour atteindre, ou pour retrouver un commun. En respectant la diversité des opinions et des exposés, le savoir ainsi échangé et constitué est présenté comme un effort collectif de sorte que toute discussion ou toute décision apparaît comme plus authentique. En d'autres termes, quand l'assemblée discute, elle renvoie ce sentiment de participer à une œuvre commune et de posséder cette œuvre en commun, personnellement et collectivement, sans que la propriété de l'un sur ce commun n'empiète sur celle de l'autre.

227. « […] ici, la pensée est divergente. Tu as beaucoup d'informations qui sortent de ta tête et de toutes ces informations, tu construis, avec ta propre opinion, avec ce que tu comprends, avec celle de l'autre, avec ce que l'autre comprend... Et de cette manière, il me semble que tout ce qui est produit est beaucoup plus authentique en termes de, de construction et de manière dont ça a été fait. Et quand on participe de cette façon, il me semble que l'on commence aussi à ressentir un sentiment d'appartenance beaucoup plus grand et à sentir que ce qui est et aussi à soi, disons. Tu as cette vision que cette chose que nous construisons est aussi la mienne, elle appartient à d'autres, et elle est aussi la mienne. » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

Pour cette enseignante ayant participé à l'APCA, dans l'Alto Valle, l'expérience assembléiste en vient même à recouvrir l'idée de participation à la vie politique. Faire partie de l'assemblée c'est participer vraiment, c'est se réapproprier les mécanismes démocratiques autrement confisqués ou maintenus dans l'ignorance des populations.

228. « Parce que je crois que, non seulement dans l'assemblée, il y a quelque chose de particulier, une des choses que je garde, disons, comme un grand processus d'apprentissage est ce... bien commencer à connaître d'autres formes de participation, de, disons, être dans le monde, presque philosophique [Elle rit de sa phrase] mon expérience de l'assemblée était comme ça... des entrailles, disons, c'est-à-dire, bon… C'est notre droit, ou même d'avoir une participation à la chambre euh... de Río Negro, basé sur le fait que nous ne voulions pas du *fracking*. Disons, en utilisant les mécanismes démocratiques qui nous gouvernent, disons, pour cela, pour notre intérêt. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

Pour cette jeune femme, qui parle avec plus de passion que n'importe qui d'autre de cet édifice assembléiste, l'assemblée est un outil d'émancipation sans commune mesure. C'est le lieu où les marginaux deviennent forts, où ils deviennent capables et où ils contraignent le pouvoir à les écouter. Tous ces gens rendus silencieux en temps normal — le retraité, les étudiants, la femme au foyer —, parce que situés en dehors de l'idéal civique (actif, adulte de plein droit, indépendant, etc.) ou ces paumés (le petit, le boiteux, la grosse, le grand) — et que l'on pointe du doigt deviennent les nouveaux contingents de la vraie démocratie. À l'écouter, l'assemblée serait la Cour des Miracles au pouvoir :

229. « Comment allons-nous penser que les retraités, deux étudiants du professorat de physique, un qui fait carrière, euh, que la femme au foyer eh... le petit, la patte folle, la grosse, le grand... Avec toutes les caractéristiques, ils ont dit "Che, ça me plait pas. assemblée, nous ferons une marche vers la municipalité. Oh oh !" Et on a fini à 25 000 [personnes]... » (CA, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

L'assemblée n'est donc pas seulement un espace collectif qui reflète la démocratie telle qu'elle devrait être. Elle est ce lieu d'émancipation ou ces recalés de la société, ceux qui se sentent comme tels, peuvent acquérir une certaine estime de soi.

Toutefois, il ne faudrait pas fournir une description trop idyllique de l'assembléisme en y voyant uniquement une modalité d'action animée par la concrétisation de valeurs. Afin de démystifier le mouvement, il faut aussi garder à l'esprit que le choix de l'assemblée comme mode d'organisation de la pratique militante tient aussi à la réalisation d'un calcul d'utilité à plusieurs dimensions. Cette militante du sud de la province de Mendoza, par exemple, souligne à quel point l'absence de structure légale et formelle de l'assemblée lui est apparue comme un avantage en comparaison d'autres formes organisationnelles comme les ONG, les fondations, ou encore les associations.

> 230. « Ça dépend également de l'endroit où tu te trouves. À M., c'est la chose la plus facile à faire, à penser. Si tu penses à un autre type de structure, une fondation, une ONG, tu dois déjà avoir, disons, une structure juridique et cela implique un autre travail, d'autres personnes. T'as besoin de conseils, tu dois te conformer, disons, à toutes les règles institutionnelles et juridiques du système. Et, bon, cela nécessite aussi d'autres besoins, peut-être d'autres professionnels qui ne sont pas là. C'est pourquoi il me semble que l'assemblée est comme... et c'est aussi la plus proche du peuple, la forme de participation la plus directe. Et pour pouvoir transmettre, disons, un message, pour pouvoir communiquer. Il me semble aussi que l'assemblée te rapproche des gens, pour le meilleur ou pour le pire, mais elle te rapproche. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

Puisque l'assemblée n'existe que parce que des autoconvoqués se réunissent, elle n'a pas besoin de se doter de statuts autres que ceux qu'elles se donnent à chaque moment où elle se réunit. Je ne veux pas dire par là que le contrat social se rediscute à chaque assemblée, mais d'une certaine manière il se refonde et s'affermit tant qu'il n'est pas discuté ou remis en question. L'assemblée n'existe pas sur des registres tenus par les autorités et ne dispose donc d'aucun statut légal qui la contraindrait à une quelconque reddition de comptes à l'égard de l'État. Par ailleurs, parce qu'elle ne distribue pas des statuts officiellement, l'assemblée n'a pas besoin de s'attacher les services de personnel spécialisé ou faisant preuve de certaines compétences. Autrement dit, cette forme d'organisation permet de réaliser une économie sur les tâches administratives qui endiguent parfois l'action d'autres organisations en même temps qu'elle participe à la bureaucratisation et à la pénétration des logiques managériales dans ces associations. De la sorte, c'est aussi un moyen de conserver un certain « enchantement » de la lutte, de conserver cette impression d'être proche des gens, à l'inverse des organisations qui ont accepté les contraintes légales.

La facilité et la rapidité à créer une assemblée d'autoconvoqués comptent aussi parmi ses avantages. Ce caractère flexible permet de répondre avec célérité aux menaces qui pèsent sur l'environnement dans la mesure où, pour agir, l'assemblée n'a besoin que de rassembler des volontés.

> 231. « C'est pourquoi il m'a semblé, mieux, il nous a semblé à l'époque que c'était, disons, la meilleure structure pour participer. Nous n'avions pas non plus beaucoup, beaucoup de temps pour choisir. Nous sommes, nous avons commencé à nous organiser et ces deux projets sont apparus et nous avons dû aller défendre l'eau avec ce que nous avions pu organiser. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

Enfin, l'assemblée agit aussi comme une assurance contre les risques de la pratique militante. Cette même assembléiste précise que l'absence de statut, la non détention d'une personnalité morale, permet aux assembléistes d'éviter certaines poursuites judiciaires en raison des accusations mensongères ou des diffamations qu'ils pourraient commettre, à dessein ou par erreur. Cela ne signifie pas que leurs compatriotes ignorent qui sont les assembléistes. En réalité, dans les petites villes, les habitants savent qui participent de ces espaces militants. Mais, comme les déclarations publiques sont signées par une entité sans personnalité juridique, il est difficile de poursuivre ses participants pour les délits que pourrait commettre cette entité collective matérialisée seulement par une signature.

> 232. « L'organisation est assez souple et comme elle n'a pas de structure institutionnelle et juridique comme tu, tu bénéficies d'une protection juridique de ne pas pouvoir être dénoncé. C'est également important. Oui, quand t'es une ONG ou une organisation qui a un statut juridique et tout, un homme d'affaires pourrait porter plainte. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

D'autres risques sont constamment présents à l'esprit des militants : les agressions, la corruption, voire l'assassinat. À nouveau, en l'absence de statuts légaux et donc de personnes physiques devant occuper certaines charges au sein de l'organisation, il est difficile d'identifier les meneurs statutaires et donc d'agir sur les directions pour influer sur la lutte assembléiste. Sans chef, les extractivistes peuvent tenter d'intimider, d'acheter ou de tuer n'importe lequel de ses membres sans que cela puisse avoir un impact sur les positionnements de l'assemblée puisqu'une voix ne vaut pas plus qu'une autre.

> 233. « Et une partie de la stratégie consistant à travailler comme une assemblée sans structure est due au fait qu'au niveau de l'Amérique latine, une des stratégies des compagnies minières est que l'opposition s'organise, qu'elle ait des dirigeants, des leaders, des autorités parce qu'il est très facile de s'attaquer à une autorité. Si je suis le président... L'attaquer, l'acheter, le poursuivre, le tuer. C'est très risqué d'être un leader environnementaliste en Amérique latine. Les cas de décès sont nombreux. Donc, oui... De la mort, d'être acheté, d'être... Donc, nous avons dit, travaillons sans tête parce que c'est la façon dont on ne sait pas comment l'attaquer. » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

Bien entendu, cet avantage vis-à-vis des risques du militantisme dépend des contextes et notamment de la popularité et de l'intensité de l'investissement des membres de l'assemblée. À l'époque de mes visites, les assemblées comptaient rarement plus d'une dizaine de membres, ce qui est trop peu pour assurer une invisibilisation ou une anonymisation de ses membres, mais cela ne remet pas pour autant en question cette optique stratégique.

> 234. « Nous avons eu un moment où il y avait beaucoup de monde et cela pouvait très bien se réaliser. Sans que personne ne nous identifie. Nous avons eu des moments quand nous étions moins nombreux, nous étions peu, et bon, oui certains d'entre nous étaient visibles, mais... mais nous avons essayé de maintenir ça sur le long terme. En tant que stratégie de protection. Nous sommes tous, on est pas chacun. Et cela protège un peu les gens. » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

11.2. Les deux piliers de la subjectivation militante

Qu'y a-t-il de commun à ces trois dialectiques ? Chacune d'entre elles évoque un mouvement qui consiste à être reconnaissant. Quand il enquête, le militant est contraint d'identifier des choses et de les classer, de traduire des choses et de les catégoriser. Quand il cherche à s'unir à d'autres collectifs composés d'humains ou de non humains, ou des deux, il doit reconnaître qu'il y a quelque chose qui fait le lien entre lui et ce à quoi il s'intègre. Quand il ajuste son discours à ses actes, il doit reconnaître qu'il faut une juste mesure sans quoi les valeurs qu'il prône demeurent sans effets. A la conjonction de ces trois dialectiques se trouve ce mouvement de recul qui consiste à reconnaître cette aptitude à être reconnaissant.

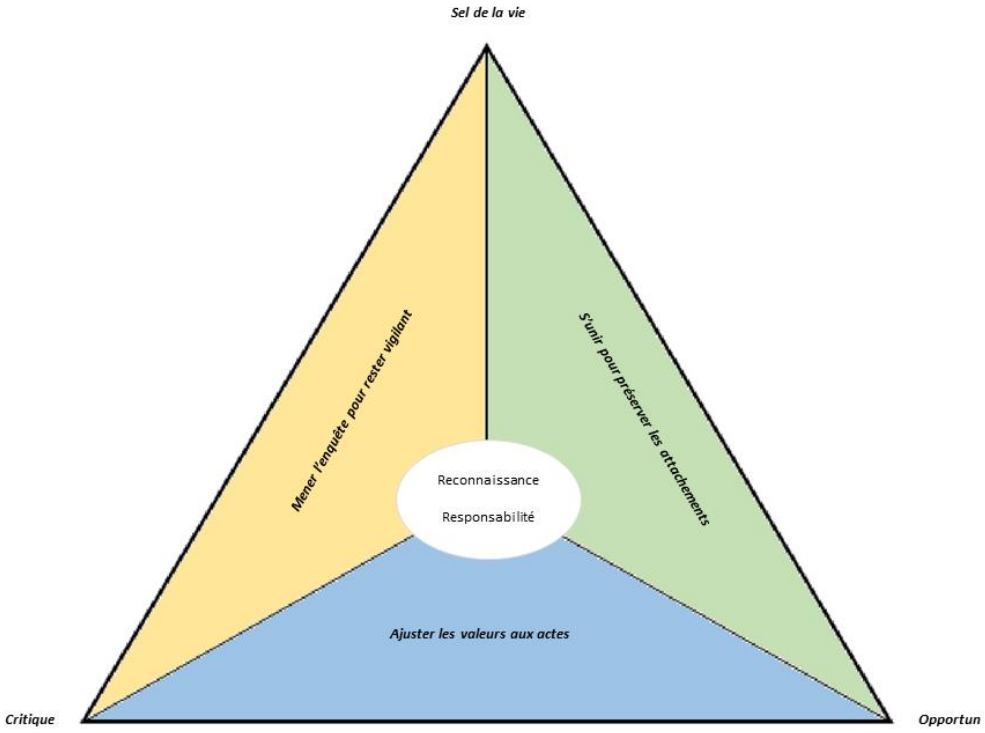


Figure 12: La convergence de l'expérience militante

Mais de quoi est-il reconnaissant ? Pour le dire très simplement : de la création et du sens créatif que tout individu ne manque pas de remarquer partout où il pose les yeux, partout où il capte des sons et des bruits, partout où il sent des formes et des matières, partout où il goûte une différence. Que doit-il faire maintenant ? Comment doit-il procéder ? Qu'est-ce que signifie être reconnaissant ? Toutes ces choses qu'il a maintenant intégrées à son monde, que doit-il en faire ? Partout où il prend conscience d'un corps qui n'est pas le sien, l'individu peut se sentir responsable (parce que d'une certaine manière redevable) de cette expression de la créativité qui lui a été donnée de percevoir. Lorsque les différentes dimensions de l'engagement se rejoignent, elles ont alors tendance à se « subsumer » dans une expérience plus fondamentale et plus univzerselle. C'est pourquoi, en reprenant le schéma précédent, les

lignes de fuite qui convergent au centre de la figure indiquent une zone délimitée par la reconnaissance et la responsabilité (**Erreur ! Source du renvoi introuvable.**). C'est de ce déploiement de la subjectivation qu'il faut traiter à travers ce double être reconnaissant et être responsable.

11.2.1. Être reconnaissant

Le premier pilier de la subjectivation consiste à être reconnaissant. Prétendre devenir un sujet c'est prendre conscience de tout ce qui existe en dehors de soi. Dès qu'un individu dit « je », dès qu'un sujet prétend exister, il se fonde comme un égocentrisme. Dire « je » c'est littéralement se mettre au centre — ou en plein milieu si l'on veut une version plus humble — de quelque chose qu'il faut appeler le monde. Mais comment faire la différence entre le « je » et le monde ? Où s'arrête le « je » et où commence ce monde ? Au corps. Prononcer la syllabe « je » c'est prononcer l'acte de naissance à la fois de soi et du monde. Le « je » ne peut pas exister sans quelque chose de plus. Le sujet, ne peut exister sans autre chose que lui. Pas de sujet sans autre chose que le sujet. Aucun sujet sans quelque chose qui ne procède pas de lui. Qu'est-ce que cette chose qui est autre ? Cette chose qui n'est pas le sujet ? L'enquête sur les militants indique trois réponses possibles et qui sont toutes situées hors du corps du sujet. L'autre chose qui ne procède pas de lui ce peut être : un autre « je » désigné par un « tu », les entours dans lesquels on reconnaît la griffe d'un « je », ou encore le moi comme un je-antérieur du sujet qui procède à l'objectivation de lui-même. Le discours des militants est rempli de ces « autres-je » qu'il faut maintenant expliciter.

Il y a donc d'abord ce « je » qui se révèle dans le « tu », ce « tu » qui se dit à quelqu'un à qui l'on reconnaît la capacité de dire « je ». Et en reconnaissant la capacité à dire « je », on lui octroie automatiquement une puissance créative. En disant « je », je crée un monde à partir de la position de mon corps dans ce monde. L'autre qui dit « je » ne fait pas autre chose. Il crée un monde à partir de la position de son corps dans ce monde. Ces mondes créés par le « je » et l'« autre je » peuvent être très similaires, ne serait-ce parce que ces deux « je » sont co-présents physiquement, ou infiniment différent si l'un est sur Terre et l'autre sur Mars. Qu'importe. Ce qui est important c'est de gratifier le « je » de cette faculté créative fondamentale. Mais à quoi bon une création s'il n'y a personne pour se rendre compte de la création ? À quoi bon raconter mon monde, créer mon monde, comme celui de l'eau, de l'Alto Valle, des oasis mendocinas ou de la Mapu s'il n'existe pas une conscience en mesure de saisir cette création ? Est-ce qu'une chose que j'ai créée existe vraiment s'il n'y a qu'une seule personne pour en témoigner ? Finalement, que vaut mon « je » sans un autre « je » capable d'attester de ma création ? Il découle de cette petite fable philosophique qu'exister comme sujet, comme être capable de dire « je », ne peut se faire qu'à condition de se tourner effectivement et activement vers un autre. Il faut, avec Martin Buber, accepter que le sujet, du moins le sujet qui peut surgir de la mobilisation anti-*fracking*, ne soit jamais antérieur à une relation dans laquelle il est posé comme tel, c'est-à-dire comme entité capable de créer un monde. C'est dans le face à face entre un « je » et un « autre je » que la subjectivation se donne pleinement. Il y avait peu de militants qui l'exprimaient aussi bien que ces

assembléistes qui insistaient sur le moment de l'écoute, peut-être jusqu'à l'excès, dans leur pratique militante. Ici, la création n'avait pas pour objet un monde, un exemple un peu trop grandiose, mais simplement la capacité à formuler une opinion qu'il s'agisse du référent de la lutte, le nouveau dans l'assemblée, ou le *nene* (le petit) qui essaye de parler. Tout compte. Dans l'un de ses aphorismes, Buber écrit : « Je m'accomplis au contact du *Tu*, je deviens *Je* en disant *Tu*. Toute vie véritable est rencontre »[623]. Au-delà du fait que les accents mystiques de l'écriture bubérienne renforcent cette dimension essentielle de l'« autre je » indispensable au « je » propre, ce qui est essentiel c'est l'introduction du thème de la rencontre. Il ne s'agit pas de la rencontre fortuite, mais plutôt de cet instant marquant au cours duquel un « je » est allé au-devant d'un « autre je » parce qu'il l'a immédiatement reconnu pour ce qu'il est. La rencontre bubérienne des deux consciences qui disent « je » est quelque chose qui compte dans la vie parce qu'elle est un contact durable. C'est quelque chose de l'ordre de la rencontre que les militants décrivent lorsqu'ils expliquent leur arrivée dans le collectif militant. Ils sont nombreux à évoquer ce sentiment d'authenticité, d'utopie, de plaisir et de satisfaction et surtout de la durée de ces impressions.

On me concèdera assez facilement cette vision relationnelle et réciproque de la subjectivation qui intervient dans la rencontre. Mais que se passe-t-il lorsque l'individu, lorsque le militant, n'a plus en face de lui une présence humaine ? Que se passe-t-il lorsqu'il est confronté uniquement à un monde d'objets ? Ou alors à lui-même sans autre présence ? Peut-il encore exister une relation à l'autre qui fonderait cette reconnaissance dont je viens d'affirmer qu'elle est si essentielle pour les militants ?

J'ai déjà apporté des éléments de réponses, quoiqu'indirectement et d'une façon peut être trop succincte. Aussi faut-il rappeler en deux temps que cette relation à l'autre est constante et inévitable en plus d'être relationnelle et réciproque — sauf accident physique qui laisse des séquelles dramatiques sur le corps. Je soutiens que, dans l'expérience dont font part les militants, ils éprouvent de façon continue la présence d'un « autre je ». Quand l'« autre je » est physiquement absent, il est rendu présent par le monde des objets. Pour les militants, les entours, l'environnement, est toujours un monde social, d'une manière ou d'une autre. J'avais tenté, à propos des « prises sensibles » et à partir des travaux sur la réification d'Honneth (s'inspirant de Winnicott) et ceux de Searles sur l'environnement non-humain de montrer comment le monde des objets pouvait servir de « banque de dépôt de subjectivité ». Parce qu'ils écument le monde qu'ils ont créé et parce qu'ils y laissent des traces et des indices de leurs passages, les « je » se déposent subrepticement dans le monde des objets. Les objets qui reçoivent ce vernis de subjectivités, comme ces lieux que les Mapuce du *lof* Campo Maripe peuvent nommer et raconter, constituent par la suite des *simili* de rencontre avec le « je » initial. Ces objets ne sont rien d'autre qu'un moyen de maintenir la relation malgré l'absence physique de l'« autre je ». Les paysages et l'expérience esthétique de l'environnement sont à ce titre des gouffres de subjectivités entreposées, car un même élément peut parler à tous les « je » qui prennent le temps de les contempler si cet élément à fait l'objet d'une rencontre au préalable. Les militants andinistes, amoureux de leur montagne, rapportaient tous leur expérience de la cordillère à un de leurs camarades, en particulier à leur

[623] Martin Buber, *Je et Tu* (Paris: Aubier, 2013), 41.

professeur qui est devenu leur ami par la suite. Le spéléologue a associé une de ses premières explorations cavernicoles, dans le cadre d'une expérience psychologique, à un moment de réconciliation avec sa mère avec qui il avait pourtant des relations difficiles. Un autre associait la grotte à son père. On pourrait argumenter que ces expériences de la subjectivité d'un « autre je » sont des formes affaiblies de cette subjectivité parce qu'elles ne mettent pas en présence directe, non médiée, les deux « je ». Ou qu'elles doivent certainement diminuer avec le temps qui passe. Je pense qu'il n'en est rien et qu'il est fort probable que cela agisse dans le sens inverse. Le dépôt initial de subjectivité générerait une sorte de dividende. Il n'y a qu'à voir l'attachement très curieux que l'on peut avoir à l'égard d'objets banals, des bibelots, des cadeaux, un mot sur un bout de papier de quelqu'un qui nous est cher, un héritage, etc[624]. Lorsque les militants étaient questionnés sur l'éventualité de la disparition de ces objets, la question générait automatiquement des réactions gênées ou désappointées, des rires jaunes, des effusions, des promesses qu'ils ne laisseraient pas faire une telle chose, etc. Une militante, on s'en rappelle, expliquait qu'elle voulait préserver la montagne pour que son voisin puisse en profiter *comme elle*.

> 235. « Si mon intérêt personnel est que la montagne continue comme ça, alors n'y touchez pas, ne contaminez pas mon eau, et demain je peux emmener mes neveux et mes nièces avec moi. C'est mon seul intérêt personnel. Je n'y vois aucun intérêt financier ni aucun bénéfice personnel. En d'autres termes, de la manière la plus altruiste possible. Je crois que même si beaucoup d'entre nous ne savent pas ou ne connaissent pas le sens du mot altruiste et on l'a... […]. Avec plaisir. Avec amour. Avec conviction. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza 2019)

Partout, les militants disent vouloir protéger l'eau pour que les générations futures puissent en bénéficier au moins *comme eux*. Bref, en reconnaissant la spécificité de l'objet, c'est une façon de confirmer l'existence du « je » qui s'est imprimé dessus[625].

Cette expérience du monde des objets est indispensable pour comprendre comment, dans la solitude, dans l'isolement, l'individu peut encore être mis en présence, ou plutôt se mettre en présence avec un « autre je ». Je dis bien autre chose que le monde des objets, mais aussi autre chose que l'« autre je » qui se manifeste dans la rencontre ou dans les objets. À vrai dire, c'est encore un autre qui est présent, mais un autre particulier : un je-antérieur. Imaginons l'individu dans une pièce noire et vide, sans fenêtre sur le monde. L'individu n'est toujours pas seul. Il faut faire l'hypothèse que l'individu qui est cloîtré dans cette pièce est chargé d'une histoire de vie (sa trajectoire biographique, sa carrière militante). La pièce noire n'est qu'un dispositif qui va forcer sa réflexivité à s'exprimer. L'autre auquel il est confronté,

---

[624] Au demeurant, l'on pourrait multiplier les exemples d'une subjectivité déposée et rendue présente par les objets. On trouve de nombreux exemples dans la littérature : les madeleines de Proust évidemment, les horcruxes de Voldemort, les objets magiques dans les romans de *fantasy*, etc. On pourrait encore citer les reliques toujours jalousement gardées, etc.

[625] Dans la préface à l'ouvrage de Buber, Bachelard le dit avec infiniment plus d'adresse : « Que m'importent les fleurs et les arbres, et le feu et la pierre, si je suis sans amour et sans foyer ! Il faut être deux — ou, du moins, hélas ! il faut avoir été deux — pour comprendre un ciel bleu, pour nommer une aurore ! Les choses infinies comme le ciel, la forêt et la lumière ne trouvent leur nom que dans un cœur aimant. Et le souffle des plaines, dans sa douceur et sa palpitation, est d'abord l'écho d'un soupir attendri. Ainsi, l'âme humaine, riche d'un amour élu, anime les grandes choses avant les petites. Elle tutoie l'univers dès qu'elle a senti l'ivresse humaine du tu. » Buber, *Je et Tu*, 28.

c'est le je-antérieur, un « je » qu'il objective en un « moi ». Il peut dire, « Moi, j'ai fait ou j'ai pensé cela ». C'est toujours le même « je » qui demeure. C'est le « je » qui raconte son histoire. Le « je » de l'identité narrative ricoeurienne, qui rétablit l'unité entre l'*ipse* et l'*idem*[626]. Cet « autre je » révolu est bien entendu contenu dans une mémoire et il ne peut pas répondre à ce « je » présent qui l'interroge. Ce moment n'en est pas moins une façon de plus de se confronter à un « autre je » qui a créé suffisamment de choses pour que le « je » présent puisse se retourner et questionner ses créations. Admettons maintenant que l'individu entre, sans histoire, dans cette pièce sombre. Il devra encore nécessairement faire l'expérience de ce « je » et de ce « moi », ne serait-ce parce qu'il sentira, à mesure que ses pensées défilent, qu'il a pensé et, éventuellement, qu'il a fait. Par la succession de ses pensées, ou par le flux de conscience pour reprendre un vocabulaire du début du XX^{e} siècle, qui le parcourt, l'individu ne peut pas sentir autre chose que ce décalage incessant qui se crée entre un « je » présent et ce « je » révolu qui prend l'aspect du « moi ». Ce « je » qui peut paraître le plus mystérieux est en fait celui qui se dit le plus fréquemment dans les entretiens puisqu'il se résume, bien souvent, à évoquer la carrière militante aussi je ne m'étendrai pas sur des exemples. Les *puzzle cases* exposés ici avaient juste pour utilité de tester la robustesse de cette idée.

C'est en sentant la présence du sujet, une subjectivation autre, que je peux tempérer la mienne. C'est en sentant la présence du sujet que je fais l'expérience de l'humilité et de mes limites, et que je mets un terme volontaire au mouvement de libération qui m'habite. C'est parce qu'il y a quelque chose de grand chez l'autre, de respectable, de digne, de bon dans ce qu'il fait (dans ce qu'il crée) que j'accepte que mes propres actes, mes propres créations n'aillent pas à l'encontre des siennes. La reconnaissance de l'« autre je », qu'elle prenne la forme de l'autre que soi, des entours qui manifestent l'autre que soi, ou le je-antérieur est toujours une manière de créer du lien, de se lier. Les militants n'envisagent pas la subjectivation en dehors de cette dimension relationnelle. Toute subjectivation qui prétend se produire une seule fois et pour un seul sujet a, à cet égard, quelque chose de faux. En tout cas, celui qui s'engagerait sur cette voie irait de déconvenue en déconvenue, car sans personne pour confirmer son parcours, comment pourrait-il s'assurer qu'il est sur la bonne voie ? Mais la subjectivation ne peut pas se résumer à l'être reconnaissant. Le lien qui s'établit dans cette reconnaissance est toujours à double face. Il y a le lien qui libère, celui qui rend fort et sûr de soi, et le lien qui entrave, celui qui rend faible et pose des limites. Cette reconnaissance qui constate, qui enregistre, il faut la doubler d'autre chose, d'une attitude engageante et positive. Tant que l'humain peut voir dans l'humain ou ses œuvres, l'humain qu'il est, l'humain qui a créé, et quand il ressentira l'impérieuse nécessité, ou l'exigence éthique de préserver ces créations pour ce qu'elles sont, un témoin de la vie ou d'une vie, alors il s'engagera pleinement sur le sentier de la subjectivation, car elle ne peut pas se faire seule. Elle doit toujours se faire avec, et elle ne peut pas se faire seulement en reconnaissant, mais en se responsabilisant. Il ne suffit pas de reconnaître même si c'est l'étape préalable, il faut ensuite se sentir responsable et tenu par cette reconnaissance, tenu d'agir, tenu de défendre et de préserver.

[626] Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Points Essais (Paris: Éditions du Seuil, 2015), 137-98. J'admets qu'il y a quelque chose d'assez paradoxal à vouloir illustrer cette thèse de Ricœur à l'aide des *puzzle cases* qu'il critique justement dans ses études.

11.2.2. Être responsable

La dernière question posée au cours de chaque entretien consistait à demander *pour qui* les militants s'engageaient. Si elles avaient tendance à faire sourire, voire à faire rire, elles ne manquaient pas de renvoyer à ces choses à ces gens que les militants reconnaissent comme étant l'incarnation d'une création. Et puisque les militants reconnaissent tout le temps des corps, celui de l'autre, ou des entours qui portent la marque de l'autre et de soi-même, il n'est pas étonnant que lorsqu'ils sont questionnés sur le *pour qui* ou *pour quoi* de leur action, ils désignent l'autre, eux-mêmes, ou ces entours qui embarquent une subjectivité. Mais l'intérêt de la question ne résidait pas tant dans le pronom interrogatif que dans l'orientation du *pour* qui le précède. C'était donc à chaque fois au profit, pour le bénéfice de cet autre (chose ou personne) qui est une création que les militants s'engagent. Ces quelques témoignages en suivant disent bien comment toutes ces dimensions peuvent se mêler.

> 236. « À qui dois-je la dédie ? Il rit. A mes descendants. À mes descendants, à la communauté où je vis, que sais-je. Et personnellement aussi, parce que je veux vivre, je veux créer un endroit, un environnement convivial. Pas dans un endroit qui est pollué et où tout est euh... où tout nous coûte plus cher. En particulier, je ne veux pas renoncer à mon mode de vie, de pouvoir vivre dans le campo et être, pouvoir travailler dans l'environnement naturel sans avoir ce genre d'interférence. » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)
>
> 237. « Pour qui précisément ? Pour personne. Ou pour tout le monde. Disons que parmi les choses que j'ai apprises, c'est que c'est pas ce que je fais qui compte, tu vois ? Ce qui compte, c'est ce que tu peux faire en tant que groupe et c'est peut-être ce que nous ferons aujourd'hui. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)
>
> 238. « Eh, je suis peut-être un peu pédante, mais pour qui ? Pour les gens. C'est pour moi, c'est pour mes enfants, mais c'est pour tous les autres. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

Invoquer la responsabilité à propos d'une technologie et de problématiques socio-environnementales et extractivistes impose une discussion du principe-responsabilité de Hans Jonas. On se souvient que, dans l'ouvrage éponyme, il redéfinit les fins de l'action éthique dans un monde obnubilé par les risques technologiques et les conséquences de ceux-ci sur la perpétuation des conditions d'existence de l'espèce humaine, et par extension de tout écosystème. La philosophie responsabiliste de Jonas vise ainsi à renverser l'idée de responsabilité. Alors qu'elle désignait auparavant le fait de répondre de ses actes et d'accepter d'en subir les conséquences, dans le sens d'une responsabilité *a posteriori*, il s'agit maintenant de la comprendre comme un *a priori*. La responsabilité de Jonas porte sur l'avenir, sur les effets induits qui pourraient contraindre l'existence des générations futures ; et qu'il résume dans ses impératifs catégoriques d'inspiration kantienne : « "Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre" ; ou pour l'exprimer négativement : "Agis de façon que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la possibilité future d'une telle vie" ; ou simplement : "Ne compromets pas les conditions pour la survie indéfinie de l'humanité sur terre" ; ou encore, formulé de nouveau positivement : "Inclus dans ton choix actuel l'intégrité future de

l'homme comme objet secondaire de ton vouloir" »[627]. Autrement dit, tout un chacun a le droit de risquer sa propre vie, mais il ne peut pas mettre en péril l'humanité.

Mais il me semble que l'on peut encore discuter de ce principe-responsabilité jonassien, ou de ce principe-responsabilité militant sous trois autres aspects : l'appel de la responsabilité, la promesse de la responsabilité et l'espoir de la réciprocité de cette responsabilité.

La responsabilité, se rendre responsable, est d'abord vécue comme une impérieuse nécessité, quelque chose que les militants ne peuvent s'empêcher d'assumer. Cet informaticien le dit avec une honnêteté assez pénétrante. Il admet que la tentation égoïste est toujours présente, mais qu'il est des choses qui arrachent les individus à cet encastrement dans l'intérêt personnel.

> 239. « Et, en vrai, j'aimerais m'occuper de mes affaires et de rien d'autre. Pour ce qui rend chacun heureux, n'est-ce pas ? Mais de voir ce qui se passe et voir l'impunité qui existe et voir comment ils mettent en danger la santé des gens et du territoire, l'eau, comment ils hypothèquent la postérité... On ne peut pas se taire devant [ça]. » (GM, informaticien, Mendoza, 2019)

Mais la part essentielle de cet *être responsable* réside dans l'engagement dans lequel se traduit la réponse à l'appel. S'engager c'est d'abord formuler une promesse de faire ou de donner (de son temps, de ses compétences, de ses aptitudes, etc.). Promettre, c'est un acte performatif, une création de la réalité, qui répond à une autre création que l'on a reconnue préalablement. On peut promettre à l'autre, à cette chose de l'autre et à soi-même après tout. La promesse est toujours un engagement en faveur de, orientée vers quelque chose qui dépasse ou déborde le « je » comme le rappelle cette militante pour qui la promesse faite lui sert de garde-fou à l'abandon.

> 240. « Plein de fois, j'étais fatiguée et je me suis dit : "Ça suffit, j'ai plus envie, ou je sais pas quoi". Mais c'est un engagement. Et si tu me demandes avec qui ? Je vais te dire avec qui. Avec le reste de mes compagnons de l'assemblée, oui. Avec mon endroit, oui. Avec le reste de mes collègues de l'assemblée de Mendoza, oui. Avec la vie, oui. Avec l'avenir, oui. C'est un engagement majeur. Eh... Cela aussi, je crois que ce que l'assemblée nous donne en tant que personne, ce qui nous nourrit est bien plus que ce que nous sommes parvenus à faire à 600 [personnes]. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

L'importance de cette responsabilité traduite en une promesse, l'importance de l'acte de promettre ne se fait jamais autant sentir que lorsque les militants évoquent la promesse trahie. La promesse rompue du politicien ou du fonctionnaire, *a fortiori* quand c'est un ancien camarade, devient témoin de la faillite de l'esprit démocratique et trahison des élites qui bradent la nature en ne défendent pas ce qui a pourtant été reconnu comme une création, non pas de « je », d'un « je » dans les choses, de mon « je » antérieur, mais en fait de tous les « je » rassemblés dans une création collective : ici une ordonnance anti-*fracking*.

> 241. « Ce type, par exemple, était un membre de l'assemblée, il était conseiller municipal, il a obtenu l'ordonnance anti-*fracking*, et il est toujours membre de l'assemblée parce qu'ils

[627] Jonas, *Le principe responsabilité*, 31-32.

> l'acceptent toujours dans l'assemblée parce qu'il n'a pas trahi les principes, mais quand Cornejo a pris le pouvoir, il a défendu le *fracking*. Quelque chose qu'il a écrit avec sa main, il l'efface avec son coude. » (MR, juriste et sénateur, Mendoza, 2019)

Cette dialectique entre la parole donnée et la parole trahie, comme les deux possibilités de la promesse qui manifeste la responsabilité que l'individu éprouve pour une création, suppose donc l'existence d'un lien entre l'une et l'autre. À la parole donnée doit répondre l'espoir ou l'attente que cette parole soit effectivement maintenue et qu'elle puisse être prolongée par celui à qui l'on a formulé cette promesse d'engagement. Promettre, comme manière de donner, de se donner à un autre, c'est aussi faire le pari d'une réciprocité et éventuellement créer une dette. Promettre, d'une certaine manière, c'est rendre l'autre, à qui l'on a promis, redevable d'une promesse en retour. C'est répondre à son appel de responsabilité par mon appel à sa responsabilité. Il ne s'agit pas de dire que la promesse est un jeu pervers qui consiste à mettre l'autre dans la dépendance de celui qui a donné sa parole dans un premier temps, pas plus que d'exclure cette possibilité. D'abord, parce que la promesse est un lien qui contraint en premier lieu celui qui promet comme je tâcherais de le préciser en suivant. Ensuite, parce que la promesse que formule les militants, qui consiste à défendre, préserver, protéger, se rendre responsable des créations individuelles et collectives, a vocation non pas à s'imposer, mais à être émulée. C'est aussi le sens de ces actions de conscientisation qu'ils multiplient dans les forums anti-*fracking*, les *charlas* ou simplement le tractage. Ce sont des moyens de rendre visible et palpable la promesse d'*être responsable* qu'ils ont faite à leurs concitoyens et de les appeler à en faire de même en retour. Ou comme le dit cette assembléiste :

> 242. « Nous comprenons que ce n'est pas *notre* combat. C'est un combat que nous devons *tous* mener. Il nous unit tous et nous met dans la même situation de vulnérabilité contre laquelle nous devons nous défendre. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

Il ne faut pas avoir une vision trop enchantée de cet appel et de cette promesse de responsabilité que formulent les militants. L'être responsable peut se durcir et se généraliser au point d'être mal vécu. D'être vécu non plus comme une vocation ou une libération de soi par la reconnaissance d'une création, mais comme quelque chose qui s'impose contre son grès, contre ses forces. Ce militant explique, par exemple, que son engagement le fait parfois souffrir psychologiquement qu'il pourrait s'épargner en se délaissant de son sentiment de responsabilité pour se consacrer à des plaisirs plus terre à terre :

> 243. « J'aime aller dans les montagnes, marcher dans les montagnes. J'aime partager tout ça, le faire connaître, la photographie eh... l'art aussi, la musique, la littérature. Le temps que je pourrais consacrer à ces activités, je dois le consacrer à la lutte. Et ça, ça me génère un mal-être interne, psychologiquement. » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)

11.2.3. Vers une éthique militante

La subjectivation dans le mouvement argentin contre la fracturation hydraulique — et il y a de bonnes chances de penser que cela peut s'étendre à diverses mobilisations contre l'extractivisme sous toutes ses formes — se caractérise d'abord par une rencontre entre des

corps, composée d'une chair, c'est-à-dire d'un principe de vie. La mise en présence de ces corps contraint chaque participant à la rencontre, de prendre conscience de l'existence d'une création minimale : ce corps. Si un autre corps que le mien est présent, dont je ne connaissais rien avant cette rencontre, c'est que quelque chose l'a engendré, l'a créé. La rencontre entre les corps est, ainsi, conscience de la créativité qui gît en dehors de soi et sur laquelle on n'a eu aucune prise. Or, c'est parce que tous les individus ont un sens, en quelque sorte inné, mais en réalité travaillé de façon permanente, de ce qu'est une création qu'ils peuvent reconnaître cette créativité qui provient de l'ailleurs. En effet, aucun individu ne peut errer dans le monde sans éprouver sa capacité à interpréter, inventer, innover, bricoler, braconner, etc. qui sont autant d'expressions de sa créativité. En un mot, dans la rencontre des corps, l'individu *reconnaît* une création dont il sait, par son expérience, qu'elle doit être le résultat d'un acte d'un sujet. Ce corps peut alors être un autre individu saisi comme un sujet, un élément de l'entour dans lequel on reconnaît la griffe d'un sujet ou alors de soi-même comme un sujet, car il est une rencontre particulière qui est celle que l'on fait avec soi-même dans l'exercice de la réflexivité et de la remémoration. La *reconnaissance* dont il est question ici est donc une attitude adoptée par un individu dans une rencontre des corps. C'est à la fois quelque chose qu'il fait (*reconnaître*) et à la fois quelque chose qu'il est (*être reconnaissant*). La subjectivation est donc d'abord un acte de reconnaissance, non pas dans le sens honnethien de quelque chose que l'on reçoit de la part d'une autre subjectivité et qui peut facilement dériver en une forme pathologique de reconnaissance, mais une reconnaissance que l'on donne[628], que l'on offre. Cette reconnaissance vient du sujet. Elle est complètement égocentrée et doit être un acte tourné vers un autre corps à qui l'on a reconnu la faculté de créer, et donc le statut de sujet. En cela, cette reconnaissance se pose comme un acte de connaissance. À ce titre, cette reconnaissance peut donc devenir un simple constat empirique. Le « je » reconnaissant enregistre une donnée, prend note d'une présence, constate un fait. Il faut donc quelque chose de plus pour que le sens créatif de l'« autre je » soit préservé, pour que le processus de subjectivation ne se résume pas entièrement au fait d'*être reconnaissant*.

L'envers de cet *être reconnaissant* est un *être responsable*. La responsabilité se comprend à la fois comme quelque chose que l'individu fait (*s'engager, se responsabiliser*) et à la fois quelque chose qu'il est (*être responsable*). Il ne suffit pas de reconnaître le sens créatif que l'on vient de rencontrer pour mener à bien cette subjectivation, il faut encore se sentir responsable de cette création. À nouveau, c'est parce que l'individu à ce sens naturel de sa capacité à créer, et de voir ses créations se dissiper, de façon plus ou moins volontaire, qu'il sait que ce qui est mis au jour par une créativité doit aussi être préservé et protégé contre certains sévices. Afin de ne pas sombrer dans une reconnaissance réifiante (cette forme affaiblie de la reconnaissance) de la créativité qui vient d'ailleurs, l'individu doit pouvoir *s'engager dans* ou *avec* cette création pour ressentir un sens de responsabilité. La création doit, en ce sens, être et demeurer ouverte, accueillante pour ménager un principe d'intégration. Mais pourquoi un individu se rendrait-il responsable pour une création d'un autre ? Pour deux raisons au moins. Premièrement, la création, c'est-à-dire la mise au monde d'un corps, est toujours prise comme l'œuvre d'un sujet, comme la capacité qui témoigne de la présence d'un sujet. Or, l'individu ne peut pas faire autrement que de reconnaître dans cet

[628] Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*; Honneth, *La société du mépris*.

autre corps quelque chose qu'il est (qui a été créé) ou qu'il peut faire. Soit il se reconnaît dans cet autre corps qu'il rencontre, soit il reconnaît dans la production de cet autre corps, sa propre capacité à produire autre chose que son propre corps. Dès lors, être responsable pour ces créations (le corps ou l'œuvre d'un corps), c'est faire le pari qu'un autre corps se sente responsable de son corps ou des œuvres de son corps. La responsabilité prise dans ce sens est d'abord un pari sur la réciprocité de cette responsabilité. Deuxièmement, un individu peut se sentir responsable d'une création parce qu'il estime qu'elle constitue quelque chose qui en vaut la peine, qu'il peut s'approprier ou partager, et acquérir ainsi un sentiment de satisfaction (parce qu'il augmente son pouvoir, sa richesse, sa notoriété ou, à l'inverse, diminue le pouvoir, la richesse ou la notoriété d'un autre dont il ne veut pas reconnaître la faculté créatrice). En bref, il se sent responsable parce qu'il y trouve un intérêt.

Il faut préciser un dernier point. Il n'aura pas échappé que celui qui est reconnaissant et responsable d'une création est aussi capable de nier la compétence créative. Il faut rappeler à cet égard que chaque humain est aussi doté d'une capacité destructrice qui n'est rien d'autre qu'une négation et un anéantissement de la création. On peut détruire de deux façons ici : par ignorance (absence de reconnaissance) et par méchanceté (après avoir reconnu la création, on décide encore de ne pas s'en sentir responsable). On pourrait éventuellement voir un intermédiaire dans la figure de la destruction créatrice si elle n'était pas aussi pénétrée de l'imaginaire moderniste. Ce que je veux souligner ici, c'est que si les humains sont en mesure de dénoncer les effets de certains systèmes comme oppressant et aliénant, ils sont aussi dotés, à leur échelle, de cette puissance aliénante qui est, avant tout, négation de la création.

Dans le cas de cette enquête, plus spécifiquement, il est des individus (l'extractiviste) ou des systèmes (l'extractivisme) à qui l'on ne reconnaît qu'une capacité destructrice et pour qui l'on ne saurait se sentir responsable. Comment se sentir responsable d'une activité qui puise et épuise des ressources (de l'eau, des hydrocarbures) sans se questionner sur les conséquences de ces extractions sur la créativité future ? Comment se sentir responsable d'une filière économique qui, pour exister, écrase d'autres filières économiques comme dans l'Alto Valle ou les oasis mendocinas ? Comment se sentir responsable de ces compagnies qui ne voient dans la terre, dans toutes les terres, sur toute la Terre que de la terre et pas le territoire de vie ? Comment se sentir responsable d'un système productif qui réduit à néant des pans entiers des entours avec lesquels on a passé toute une vie à créer du lien que ce soit par le travail ou les loisirs ? Comment se sentir responsable pour ces alliances entre technocrates et ingénieurs qui veulent s'attaquer à l'édifice juridique créé par la volonté populaire ? Comment se sentir responsable pour ces entreprises qui n'encouragent pas le sens critique et la charge créative qu'il contient en lui préférant les discours conformes à la morale publicitaire ? Comment se sentir responsable pour les agissements d'une industrie qui, dès qu'elle le peut, se défausse de sa propre responsabilité ? Comment se sentir responsable, enfin, pour ces systèmes extractivistes qui cherchent à intégrer, intéresser et imposer leurs visions du monde en promouvant une illusion de subjectivation, en produisant de l'aliénation ? Il ne s'agit pas de dire que ces industries sont incapables de créer, mais les militants affirment que leurs créations sont faussées, car elles ne prennent pas le temps de reconnaître l'œuvre existante, car elles ne s'engagent pas à respecter le sens créatif des

populations qui ont bâti un monde qui était là avant et qui sera nécessairement là après leur passage, mais dans un état détérioré.

Il me semble également nécessaire de rappeler ici qu'*être reconnaissant* et *être responsable* sont des comportements éminemment éthiques, et non moraux. Ces postures n'ont pas besoin, en quelque sorte, d'être enseignées ou imposées par une loi. On les choisit comme orientation de l'action de son plein gré et en situation. Car, en effet, il ne s'agit pas de dire que tout le monde *doit être* attentif à chaque création. Personne ne pourrait vivre dans un monde qui ressemble à un musée où des étiquettes « *do not touch* — ne pas toucher » apparaissent à chaque fois que l'on pose les yeux sur quelque chose. Il s'agit simplement de dire que là où la création est reconnue comme telle, on doit se sentir responsable pour elle, quand bien même cette création n'est pas de notre fait. Cette éthique est aussi une éthique environnementale dans la mesure ou cet *être reconnaissant* et cet *être responsable* de la création, n'a pas vocation à être généralisée même si l'on peut sans doute l'entendre dans le cadre plus large des luttes contre l'extractivisme et dans l'époque contemporaine, de ce qu'il faut (mal) nommer l'Anthropocène. En effet, les créations qui sont au centre de la préoccupation de ces attitudes sont d'abord celles de l'environnement lu à travers les yeux des humains pour leur intérêt, pour leur beauté, pour leur utilité pour tout ce qui leur donne une valeur spécifique.

11.2.4. Les quatre figures de la subjectivation

Afin de clore cette section, je voudrais maintenant présenter quatre figures archétypiques dans ce processus de la subjectivation militant. Deux d'entre elles sont fondamentalement opposées : le sujet et l'aliéné. C'est par elles que je commencerai car elles portent le moins à confusion tant l'on vient d'étailler les deux piliers de la subjectivation militante que sont l'*être reconnaissant* et l'*être responsable*. Les deux autres, le subalterne et l'égoïste sont des figures ambivalentes puisqu'elles sont toujours dépourvues de l'une des deux composantes éthiques — la reconnaissance et la responsabilité — que je viens d'exposer. Il est possible de les voir à la fois comme des sujets en devenir ou comme des sujets mutilés ou, inversement, comme des aliénés qui s'émancipent ou comme des aliénés en devenir. Les quelques lignes suivantes n'ont que l'intention d'aider à lire le schéma. Libre au lecteur de dresser les portraits d'une autre façon (**Erreur ! Source du renvoi introuvable.**). Cette schématisation dui processus de subjectivation ne vaut, bien entendu, que pour le cas d'étude présenté dans ce manuscrit et il n'est absolument pas exclu que d'autres se forment une idée qui passe par d'autres formes représentatives s'appuyant sur des postulats divers.

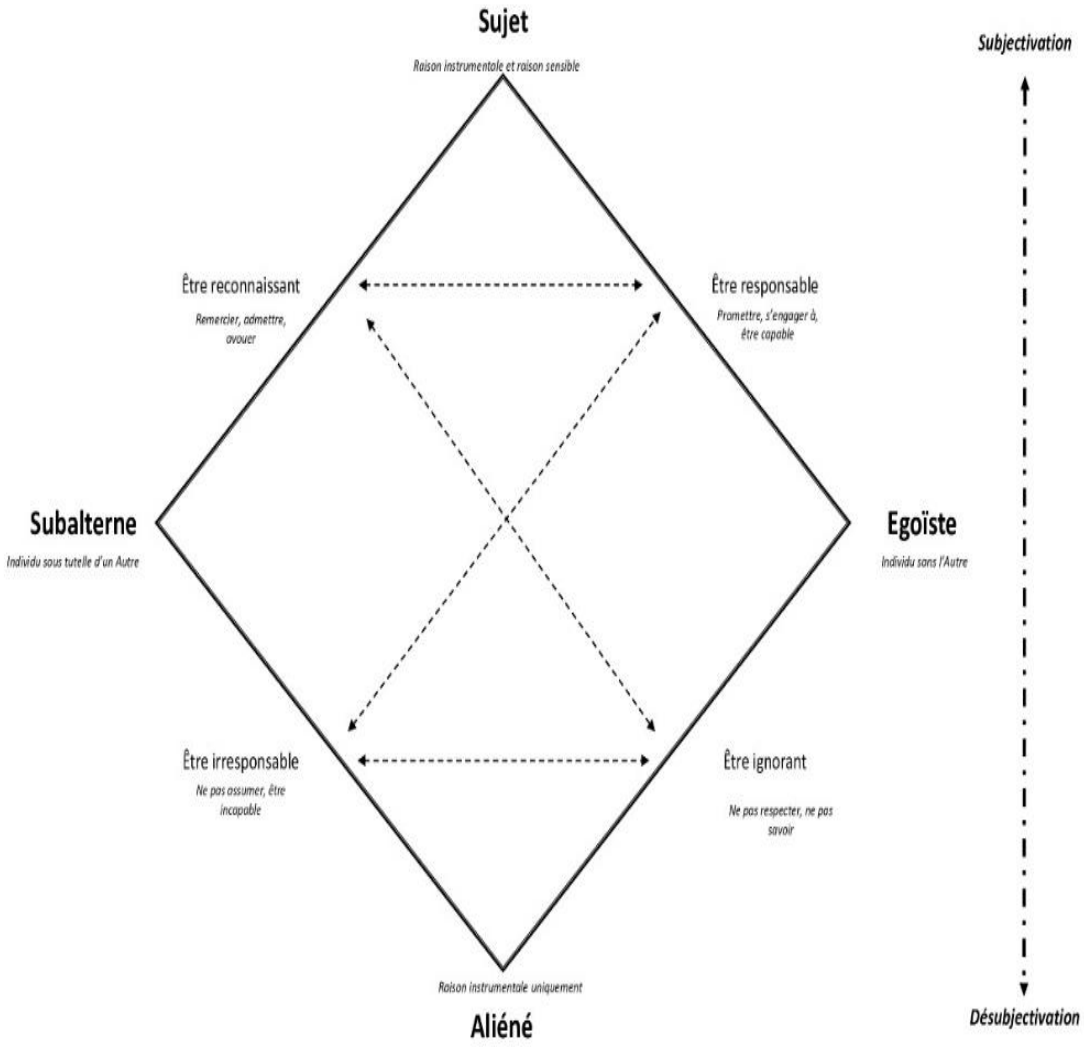


Figure 13: Le processus de subjectivation militant

Les figures opposées : le sujet et l'aliéné

Le sujet est naturellement la figure qui occupe l'un des termes du processus de subjectivation. Quand l'individu, le militant, assume pleinement sa qualité d'être reconnaissant et d'être responsable pour la création que représente un « autre je » ou parce qu'il atteste d'une création de cet « autre je », il peut se targuer d'être un sujet ou du moins de pousser la subjectivation à son terme. Pour lui, *être reconnaissant* consiste à admettre que d'autres peuvent apporter quelque chose au monde et à son monde. Être reconnaissant, c'est aussi remercier l'« autre je » pour ce qu'il ajoute au monde. Le sujet attribue toujours une valeur positive au sens créatif qui enrichit le monde. Être reconnaissant, c'est aussi avouer une forme d'incomplétude de soi. Seul, le « je » n'est qu'une chose parmi les choses. Il n'est rien. Rien de notable. Dès qu'il s'aperçoit qu'une autre conscience chemine à ses côtés en augmentant son expérience du monde, il saisit mieux l'importance de la présence d'un « je » pour un « autre je ». Et c'est parce que cette rencontre est si essentielle à la constitution de son « je » que ce « je » ne peut faire autrement que de se sentir responsable pour ces choses qui

peuplent le monde et qui ne procèdent pas de lui. Pour continuer à exister il doit s'assurer que ces « je » et les choses de ces « je » puissent eux aussi demeurer. C'est pourquoi il s'engage et promet de les défendre, de les protéger, de les préserver, d'en maintenir l'intégrité. Le sujet se sent toujours capable de mener des combats et de s'opposer s'il le faut. Capable de dire, de chanter, de crier son attachement au monde qui sert de support au « je ». Capable aussi de faire, seul ou accompagné. C'est parce que le sujet fait jouer la raison instrumentale contre la raison sensible constamment qu'il est disposé à une telle ouverture au monde.

L'aliéné en retour est celui qui est ignorant et irresponsable. Il occupe les bas-fonds du processus de désubjectivation. Comme il ne sait rien et ne s'aperçoit de rien par lui-même, il est condamné à ignorer tout ce qui se joue autour de son « je ». Mais, l'aliéné ignore une seconde fois en ne respectant pas toutes les créations qui gisent à sa portée. Ce qu'il perçoit, ce ne sont pas les choses pleines de subjectivités que le sujet regarde avec plaisir ou émerveillement, mais des choses et des êtres inertes, sans contours et sans profondeurs. L'aliéné est dépourvu de toute notion d'ouverture à ce qui est autre que son « je ». En conséquence, il ne peut pas assumer une responsabilité comme le ferait un sujet. D'une part, parce que personne ne serait assez incosncient pour lui confier quoi que ce soit. D'autre part, parce qu'il en est bien incapable. La vie de l'aliéné se passe dans l'esquive et dans la tendance à se départir de toutes choses. L'aliéné ne peut rien assumer par lui-même. Il ne peut pas choisir, comme le sujet, de s'identifier à des valeurs que l'on ne lui a pas présentées au préalable comme « bonnes » ou « souhaitables ». Néanmoins, il n'est pas une coquille vide. Il sait manier, manipuler. À vrai dire, c'est tout ce qu'il peut faire puisque la seule raison qui l'habite est cette rationalité instrumentale qui ne voit en tout et pour tout que la finalité.

Les figures ambivalentes : l'égoïste et le subalterne

Les deux figures ambivalentes sont certainement les plus complexes, car elles tendent en même temps vers le pôle du sujet et de l'aliéné. Elles sont écartelées par le processus de subjectivation-désubjectivation. Si le choix des termes, subalterne et égoïste, peuvent conférer une tonalité négative il suffirait d'indiquer qu'elles ont été pensées à partir de la figure de l'enfant. L'enfant est, après tout, cet individu qui, en venant au monde, peut s'orienter ou être orienté dans un sens ou dans l'autre du processus de subjectivation.

Le subalterne est cet individu reconnaissant de ce qui se donne à lui, mais qui pour une quelconque caractéristique (un handicap, une défaillance, une anomalie, etc.) ne peut pas se rendre responsable ou être tenu responsable de ses agissements. Il voit bien que des choses existent en dehors de sa puissance et de son emprise et il en conçoit un sentiment mitigé. Il admet que l'« autre je » ou les créations des autres peuvent être belles, utiles et nécessaires, mais une relation de sujétion l'empêche d'en assumer la responsabilité. Une relation dans laquelle il s'est coincé l'empêche de parler en son nom et de s'engager. C'est un « je » timide qui parle avec lui. Soit parce que quelqu'un ou quelque chose le tient sous son influence, soit parce qu'il ne dispose pas encore des forces nécessaires pour s'affirmer plus fermement. Quelque chose le retient et l'entrave. Quand il dit « je », on sent l'ombre d'un « autre je » ou l'écho de cet « autre je ».

L'égoïste, en revanche, est l'individu que l'on peut tenir pour responsable de ses actes, car il dispose de toutes les capacités pour assimiler les codes et les valeurs d'un système social ou plus simplement d'une situation sociale. En effet, l'égoïste dispose de ses pleines capacités dans les conduites qu'il entreprend. Il sait ce qu'il fait et sait pertinemment qu'il fait mal parfois. Seulement, il ne veut pas être responsable parce qu'il est aussi un ignorant, qu'il le feigne ou non. Il refuse d'admettre qu'autre chose que son « je » et les créations de son « je » puissent exister. L'égoïste n'assume qu'une chose pleinement : sa tendance à ne pas respecter ce qui ne tient pas son principe de lui. Et puisqu'une création n'a pas été modelée par lui, elle ne mérite pas d'être ajoutée au monde qui est toujours et uniquement le sien.

Le subalterne et l'égoïste usent tous deux des deux versants de la raison (instrumentale et sensible), mais ils ne savent jamais très bien comment les équilibrer. C'est parce qu'ils sont attentifs à ce qui les entoure que le subalterne et l'égoïste se rendent compte des choses qui sont là, à leur portée. Mais, au lieu de respecter leur « raison interne », le principe qui les habite depuis leur création, ils vont avoir tendance à les manipuler maladroitement en vue d'une fin qu'ils ont définie. D'autres fois, ils accorderont une importance démesurée à quelque chose qui n'est, objectivement, qu'un outil et qui a été créé à cette fin. Ils y verront une sorte de relique, quelque chose habitée par une force ou de laquelle luit une aura qui n'est qu'une illusion qu'ils forment à partir de leurs propres sensibilités. Bref, là où le « je » du sujet est plein et entier, là où le « je » de l'aliéné est une croyance sans fondement, les « je » du subalterne et de l'égoïste sont tout simplement tâtonnants.

Mais il est encore deux autres formes de l'engagement qu'il faut évoquer pour compléter ce tableau de la dynamique de l'engagement. À côté de l'engagement et de l'éthique qu'il permet d'esquisser, il existe des en-dehors de l'engagement.

11.3. L'en-dehors des modes d'engagement

Afin de tester ou d'éprouver la résolution et l'engagement des militants, il leur était parfois demandé ce qu'ils comptaient faire si leur lutte échouait. Au regard de la dynamique de la mobilisation anti-*fracking*, marquée par des échecs ou des demi-victoires, la question apparaissait comme légitime[629]. À Neuquén, on l'a vu, l'exploitation des réservoirs non conventionnels n'a jamais été réellement inquiétée par la protestation en raison de la sanction d'une loi en août 2013 qui entérine l'accord entre YPF et Chevron. Par ailleurs, le STJ de la province a cassé presque toutes les ordonnances municipales susceptibles d'interdire ce type d'activité industrielle. Enfin, le profil économique de la province, largement dépendante de la rente des hydrocarbures depuis la découverte du gisement de gaz de Loma La Lata dans les années 1970, compromet les chances d'un mouvement qui tenterait de diversifier les secteurs d'activités en freinant le premier d'entre eux. Dans l'Alto Valle, la situation est très similaire. Les quelques tentatives pour faire promulguer des ordonnances se sont heurtées à l'opposition

[629] Ceci aussi pour explorer l'exit d'Albert Hirschman même si l'on peut avoir quelques réticences a exploité ce modèle qui trouve ses origines dans une analyse économique, et donc sur des comportements de consommateurs. Albert O Hirschman, *Défection et prise de parole : théorie et applications*, trad. par Claude Besseyrias (Paris : Fayard, 1995).

des plus hautes cours de justice de la province, ce qui favorise, de fait, la prolifération des plateformes d'hydrocarbures entre les *chacras*. Le contexte mendocino est plus ambivalent. Si le vote de quelques ordonnances en 2013 a créé un précédent qui permet de se prémunir contre l'utilisation de la fracturation hydraulique, le mouvement de s'est pas généralisé et n'a repris qu'avec difficulté à partir de 2017. La décision du gouvernement provincial d'inciter à l'exploration et à la production d'hydrocarbures non conventionnels, aux moyens de décrets et de résolutions, a cependant porté un coup dur à la contestation qui a dû réinvestir la rue et l'arène juridique. Même si les réservoirs ne sont pas exploités avec la même intensité qu'à Neuquén ou dans l'Alto Valle, la possibilité d'une massification de la production demeure un horizon contemplé par les militants.

La question relative à la possibilité d'un échec, formulée de façon ouverte et sous la forme d'un conditionnel, avait l'intention de stimuler l'imaginaire des militants en même temps que de les inciter à réfléchir à une conclusion possible de leur engagement. Entendons-nous. Perdre ou échouer peut revêtir des significations très diverses selon les militants. Chacun pouvait donc comprendre « *fracasar* » ou « *perder* » à sa guise.

La plupart affirmaient vouloir prendre le chemin de l'exil. Ainsi de cet informaticien qui affirme n'être lié par rien dans la province de Mendoza. N'étant propriétaire de rien, si ce n'est de la force de se mouvoir et de ses connaissances, n'étant pas attaché de façon intime à la province, il s'en irait en devançant la pollution.

> 244. « Personnellement... je n'ai pas d'autre sol que celui de mes chaussures. Et... je ne suis pas né à Mendoza […]. Mais je crois personnellement que, le jour où cela m'affectera, je prendrai mes affaires et chercherai une autre direction [...]. Et si les gens ne sont pas convaincus maintenant de ce qui se passe, et que la pollution nous atteint, ceux d'entre nous qui enquêtons sur cette question nous le découvrirons d'abord, je pense, et on lèvera le camp pour aller ailleurs. C'est difficile parce que l'Argentine est contaminée en plein d'endroits. Mais personnellement, je n'ai pas de *finca*, je n'ai pas de *chacra*, j'ai un patio avec un potager... totalement sans, sans produits phytosanitaires et sans glyphosate et rien de tout cela. Mais, non, mais cela ne m'affecte pas particulièrement. » (GM, informaticien, Mendoza, 2019)

Un autre a, cette fois, choisi l'exil pour de bon. Militant omniprésent et controversé sur les réseaux sociaux, initiateur de plusieurs actions consistant à dénoncer les mauvaises pratiques des exécutifs provincial et municipal, ou encore d'un *peregrinaje del agua* (d'un pèlerinage de l'eau), il a néanmoins été usé par les attaques personnelles qu'il a subies, de la part du camp opposé, mais aussi par les assembléistes. Plus précisément, c'est à l'occasion de menaces contre sa famille et sa conjointe qu'il quitte subitement le pays en expliquant ses raisons dans une lettre d'adieu largement relayée par les réseaux militants.

> 245. « La formation d'EcoLeaks et ses révélations, et la lutte intense qui s'en est suivie, m'ont coûté la destruction de mes entreprises et ont été l'objet de toutes sortes d'opérations politiques et judiciaires (usurpation, planque de drogue et attribution de crimes tels que le trafic de drogue, agression, intimidation publique, entre autres), me transformant en la personne la plus dénoncée de la province pour avoir lutté contre le *fracking*. J'ai résisté à ces attaques et peu à peu, nous avons commencé à les retourner, et à nous confronter au gouvernement lui-même. Ainsi, l'usurpation de BioSur et l'action pénale intentée par mes publications dans EcoLeaks, toutes deux promues par le gouvernement d'Alvear

> sous les ordres du gouverneur Cornejo, sont tombées. Coincés maintenant par l'affaire pénale qui a été retournée contre le maire Marcolini, ils ont recouru à des méthodes mafieuses qui nous rappellent les temps les plus sombres de notre pays. Je n'ai pas peur de leurs menaces ou de leurs opérations et je suis prêt à y faire face, mais je n'ai pas le droit de continuer à risquer l'intégrité de ma conjointe ou de ma famille et de les exposer à payer les conséquences de ma lutte contre les mafias. » (ES, entrepreneur, par téléphone, 2019)

Un troisième contemple la possibilité de la fuite depuis une autre perspective. En tant que *nacido y criado* il est particulièrement attaché au Valle de Uco. Il fait, par ailleurs, partie des premiers autoconvoqués de la province ayant déclenché la lutte contre la mine à ciel ouvert dans les années 2000. A l'époque, une entreprise prévoyait de faire disparaître un lieu emblématique de la zone, la *laguna* del Diamante. À la question de savoir ce qu'il ferait si l'un des lieux de la province qu'il aime tant, la *laguna* del Diamante, venait à être irrémédiablement contaminée ou si elle venait à disparaître dans un chantier extractiviste son visage se tord en une moue de dégoût puis il s'explique.

> 246. « Perdre. Perdre la lutte. J'y ai pensé plusieurs fois. Que se passerait-il si... Qu'est-ce que ça fait si on perd ? Ou si soudainement 7 722 tombe et que la mine s'impose ? J'y ai pensé et j'y pense encore plusieurs fois si... euh... si je suis prêt à rester. Si je vois un désastre minier comme je le vois au Brésil en 2015 et maintenant encore en janvier, s'il y a eu une rupture d'un barrage... à Mendoza... Ce serait la mort, je pense, parce que les ruisseaux sont si petits, et nous dépendons complètement de l'eau et une rupture d'un barrage dans une mine eh... Je pense à la laguna del Diamante parce que ce serait en premier là-bas. Ça générerait la mort immédiate de toute la culture, de tout ce que nous connaissons, de notre culture en tant que peuple. Donc, pour dire que je... je pense que j'essayerais d'aller, ailleurs. Je ne sais pas, peut-être pour Esquel. En fait, la famille, dans un moment plus difficile, j'ai encouragé mes enfants à... mais j'ai encouragé mes enfants à obtenir la citoyenneté espagnole, ou la citoyenneté italienne parce qu'ils peuvent, tous les trois peuvent obtenir à la fois les deux, en pensant que, si on doit partir, partir par là, ou quelque part. Mais j'y ai pensé. Ce n'est pas la même chose de voyager dans le monde avec une citoyenneté latino-américaine qu'avec une citoyenneté européenne. Une partie de l'injustice qui existe. J'ai conservé un dossier de mon beau-frère qui a obtenu la nationalité espagnole grâce à ses ancêtres, grâce à ses grands-parents, afin qu'avec ce même dossier et les ancêtres qu'il avait, si les enfants le souhaitent, ils puissent faire les démarches. Je pense qu'ils devraient le faire rapidement parce que s'il y a une catastrophe, ils ne vont pas la leur donner. Je suis très peiné pour les personnes qui ne pourront pas le faire. Les personnes plus humbles, plus discréditées, elles ne pourront pas partir. » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

Le plus éloquent dans ce témoignage, n'est pas tant la possibilité qu'un individu si attaché à son pays natal envisage de partir, mais qu'il ait déjà pensé plusieurs fois à cette possibilité. Ses projets ne sont pas tout à fait clairs, mais il envisage de se rendre à Esquel, haut-lieu de la lutte contre la mine à ciel ouvert en Argentine, comme si l'important était de continuer à vivre dans un bastion du militantisme socio-environnemental du pays. En effet, c'est à Esquel que des autoconvoqués sont parvenus pour la première fois, grâce à leur mobilisation, à repousser un projet minier. Par ailleurs, il a aussi élaboré un plan de fuite pour ses enfants, ceux-là jouissent de la possibilité d'obtenir d'autres nationalités (italienne et espagnole) qui permettraient un exil plus doux, plus loin. Enfin, il conçoit aussi l'impossibilité matérielle de chercher un refuge au-delà du Valle de Uco pour ceux de ses

compatriotes plus humbles. Il s'excuse presque d'abandonner ses voisins dans ce geste quelque part égoïste.

Une quatrième, enfin, a quitté la lutte pour suivre une trajectoire passablement contradictoire. Face à la crise du secteur fruiticole mendocino et l'absence de perspective de travail, elle s'est rendue à Añelo, capitale du *fracking*, pour trouver un emploi de caissière dans un supermarché.

> 247. « Eh bien, c'était une décision personnelle d'être venue ici parce qu'il n'y avait pas de travail. Alors, j'ai décidé d'arriver ici. C'est un, c'est qu'ici il y a du travail, il y a de l'emploi. Oui. Oui, je vois que Mendoza est maudite avec le *fracking*. Oui, je vois que l'État et les entreprises sont complices de ces dommages. Mais je ne suis pas d'accord que c'est... Je veux dire, au niveau de l'argent, c'est rentable [...]. Ça génère du travail... trouver du travail là-bas [en Mendoza] c'est difficile. Mais ici, il y a du travail, et il y a de l'argent. Mais à Mendoza [...] j'avais [du travail], mais très peu. Pourquoi je dis peu ? En raison de la baisse de la production. Et j'ai travaillé dans un commerce. J'ai eu mon propre commerce. Mais ça s'est mal passé. » (MR, employée, Neuquén, 2019)

Contrairement à ses camarades de lutte, elle affirme que ces industries génèrent du travail et même stimulent ses projets. Caissière pour l'heure, elle évoque au cours de la discussion diverses stratégies pour améliorer sa condition : travailler comme lavandière dans les hôtels de luxe qui poussent comme des champignons dans la petite localité ou même devenir chauffeure pour emmener les *petroleros* aux plateformes, car, les femmes, dit-elle, ont la réputation d'être plus précautionneuses sur les routes et de provoquer moins d'accidents. Cela ne signifie pas pour autant qu'elle s'est convertie à la nécessité ou à la promotion des industries du gaz et du pétrole non conventionnel. Elle voit simplement dans les emplois générés par cette activité la possibilité d'accumuler un pécule même si elle n'a pas une idée claire de ce qu'elle voudrait en faire. Autrement dit, elle prolonge l'élan instrumental de l'industrie pour le tourner à son avantage, sans renier son opposition. En fait elle trouve même un avantage cognitif à se trouver si près de l'épicentre du *fracking* en Argentine. Elle peut ainsi obtenir des informations de première main de la part des ouvriers des plateformes ou des ingénieurs sur le fonctionnement de l'industrie, mais aussi les accidents. Son passage à Añelo est donc deux fois libérateur : d'un point de vue instrumental elle profite, elle s'enrichit ; et d'un point de vue cognitif, elle gagne en apprenant.

Perdre ou échouer ouvre donc différents possibles dans la trajectoire militante. Certains semblent se désengager purement et simplement, d'autres en fuyant ou en s'exilant prétendent continuer la lutte d'une autre façon. Il s'agit alors de retourner au mode du « sel de la vie », de se remobiliser dans le mode de l'opportun ou de prolonger le mode de la critique, mais dans un autre lieu, depuis un autre endroit.

Au regard de ces réponses, il est donc nécessaire d'amender en partie le schéma des modes d'engagement. Deux espaces le complètent pour symboliser l'existence d'un en-dehors des modes d'engagement. La première est celle du non-engagement qui n'a pas été étudié directement, mais que l'on peut reconstituer à partir des discussions dans les cafés lorsque l'enquêteur attirait l'attention parce qu'il était étranger, et suscitait invariablement les mêmes questionnements : « que fait-il là ? », « pourquoi ? », « comment ? », « qu'est-ce que c'est que le *fracking* ? ». Certains Argentins ignorent tout simplement la question soit par manque de

connaissances, soit par manque d'intérêt, ou alors parce qu'ils y sont favorables et promeuvent le développement de cette industrie. Ceux-là tirent les modes d'engagement vers la zone du non-engagement. D'autres, ceux que l'on vient d'évoquer, sont passés par les modes d'engagement exposés tout au long de la troisième partie et peuvent admettre avoir été défaits, reconnaître avoir perdu et se destiner à l'exil, à la fuite, ou à la recherche de nouveaux attachements. Ceux-là sont représentés par la zone du désengagement. Même si, sur le schéma, ces deux zones découpent le champ en deux parts égales, il faut garder à l'esprit que l'on peut passer du non-engagement à l'engagement, ou de l'engagement au désengagement par n'importe lequel des trois modes d'engagement identifiés.

Conclusions. Les multiples sens du militantisme anti-extractivisme

L'engagement militant ne peut se comprendre que de façon incomplète s'il est pris comme une statique sociale. Plus encore, la dynamique, le passage d'un mode d'engagement à l'autre ou l'imbrication de ces dynamiques les unes dans les autres, est indispensable à l'activité militante elle-même. Personne ne peut rester indéfiniment dans la rue en train de protester contre le pouvoir ou de saboter des installations industrielles. Personne ne peut crier et critiquer sans interruption. Personne de suffisamment conscient de ses entours ne peut décemment demeurer dans un univers quiet. Tôt ou tard, il est rattrapé par la nécessité d'agir dans l'espace public. Entre toutes ces modalités de l'engagement se dessinent alors ces pratiques hybrides : enquêter, s'unir aux mondes ou aux collectifs militants, ajuster ses modes d'action à ses valeurs.

Dans cette dynamique, une grande partie des militants en viennent à comprendre leurs actions comme quelque chose qui relève du juste, du bon et du beau. C'est une forme de l'action éthique qui émerge dans ces pratiques militantes. L'éthique des militants consiste donc en cette triple reconnaissance et cette triple responsabilité envers l'autre, les entours, soi-même. Ils sont toujours reconnaissants envers des éléments qui apparaissent d'abord comme des choses, mais que l'on parvient à reconstruire comme des sujets ou des créations d'un sujet. Dire « tu », c'est admettre le « je » de l'autre. On reconnaît encore le monde des entours comme résultant de l'activité productrice d'un « je » ou de plusieurs « je ». Enfin, en posant son regard sur soi-même, en reconsidérant son parcours personnel, on arrive fatalement à la reconnaissance de soi comme d'un « je ». C'est fort de cette expérience que jaillit le sentiment de responsabilité pour tous ces sujets rencontrés directement (dans le « tu ») ou indirectement (dans le monde des choses et dans la confrontation avec ce je-antérieur, ce « moi »). C'est en mesurant l'apport de tous ces sujets, à son propre « je » que l'individu ou, ici, le militant ne peut faire autrement que de sentir le besoin de se rendre responsable pour eux et avec eux, de leurs actes et de leurs projets.

Enfin, la dynamique de l'engagement permet de garder à l'esprit qu'il existe un en-dehors de l'engagement, des choses qui ne participent pas ou qui ne participent plus de l'expérience. Militer contre l'extractivisme peut s'avérer difficile, épuisant et peu rétributeur. Aussi, il n'est pas impossible d'imaginer que certains rechignent à s'engager ou abandonne la lutte en raison des risques qu'elle comporte.

CONCLUSIONS DE LA TROISIEME PARTIE

S'engager contre la crise de l'engendrement

L'engagement contre l'extractivisme constitue une expérience plurielle. Il n'y a pas une raison de se mobiliser dans des mouvements anti-extractivisme et, par conséquent, il n'y a pas qu'une seule façon de manifester son opposition à l'emprise des systèmes extractivistes dans le monde. L'anti-extractivisme est ainsi une réalité plurielle, enchevêtrée et dynamique. Cette dernière partie à tenter de déconstruire cet écheveau dans un premier temps pour le réassembler ensuite. En effet, c'est en déconstruisant d'abord l'expérience, en étudiant un à un ses composants que l'on peut reconstituer le sens de l'action militante dans son ensemble.

La complexité d'une mobilisation anti-extractivisme

A en croire les militants, les systèmes extractivistes disposent d'une autonomie monstrueuse. Les individus n'y sont que des créatures au service de projets dantesques. Ils incarnent ce programme de la modernité qui réside dans l'extension des libertés et de l'autonomie humaine par la mise en mouvement et la libération générale des forces de la vie. En tant que modalité du modernisme, l'extractivisme pousse ce programme à l'extrême et cherche à contrôler ou asservir la Nature par le rêve prométhéen. Il promet d'outiller l'humain avec des prothèses et des équipements techniques, afin d'étendre les facultés de la société. La libération qu'il devait assurer est ainsi remplacée par une mobilisation générale de toutes les forces de la vie. Puisqu'il est mobilisation générale, l'extractivisme a tendance à tout mettre en mouvement, en refusant le ralentissement et l'arrêt et les moments de rencontre que réclament les militants[630]. Il agresse et érode dans leurs fondements les principes de la transmission et de la continuité (les récits, les « prises sensibles ») pour promouvoir le renouvellement hors sol octroyant ainsi un droit de jouissance au moment, à la génération qui vit dans le moment. En somme, l'extractivisme ouvre sur une crise de l'engendrement et pourrait bien finir sur un conflit intergénérationnel, car les aïeux et les descendants ne se reconnaissent plus les uns les autres[631].

Pour les militants, la conclusion est claire. Ils ne peuvent que rejeter les systèmes extractivistes, car ce sont des choses qui ne leur permettent pas de créer du lien entre ceux qui sont présents, mais aussi avec ceux du passé et du futur. D'une part, les systèmes extractivistes détruisent les liens qu'ils ont cultivés patiemment, abîment leurs attachements et le cas échéant les remplacent par la pure et simple consommation. Parfois, les militants se retrouvent ainsi confrontés à des ruines dont ils ne savent pas quoi faire. Ces systèmes

[630] Sur les tendances à remplacer le mouvement et la libération par la mobilisation générale dans la modernité: Sloterdijk, *La mobilisation infinie*.

[631] Sur la crise d'engendrement sur laquelle naît la modernité: Peter Sloterdijk, *Après nous le déluge: les temps modernes comme expérience antigénéalogique*, trad. par Olivier Mannoni (Paris: Payot, 2018).

extractivistes, au premier rang desquels celui des hydrocarbures, appellent la résistance, invitent à la résistance. Les militants investissent alors diverses formes d'action pour faire exister leur lutte. Ils ouvrent, en particulier, le double front de la conscientisation afin d'enrôler des alliés, et de la juridicisation afin de faire jouer le cadre normatif en leur faveur. L'un et l'autre sont soutenus par leur capacité à transformer leurs expériences ordinaires et leurs modes d'action en argument et en valeurs à défendre. Mais, force est de constater que les réussites de ces mouvements anti-extractivismes sont relativement faibles.

Un Sujet ou des sujets pour notre temps ?

Le dernier chapitre invitait à discuter, en plus, du processus de subjectivation à l'œuvre dans la mobilisation. Se pouvait-il que l'engagement anti-extractivisme soit à l'origine d'un processus qui permette aux militants de se penser comme des sujets individuels ou comme un sujet collectif ? Se pouvait-il que les militants prennent conscience de leur capacité à agir dans le monde ? A se concevoir comme des acteurs à part entière ? Il me semble que la réponse que l'on peut formuler est positive, mais pas définitive. Mais cette possibilité d'un militant-sujet n'est possible qu'à la condition qu'il reste dans l'ouvert, disponible à la rencontre. Il faut qu'il soit prêt à reconnaître qu'il y a plus que le soi qui est présent et qu'il se sente responsable pour ce surcroît de présence. Il faut admettre que toute existence d'un sujet ne peut se faire qu'à la condition de reconnaître la qualité de sujet chez un autre ou la trace d'un sujet dans le monde. Et cette reconnaissance doit être active et engagée vers l'autre sujet. Constater la présence de l'autre ne suffit pas, il faut en plus mettre en œuvre des actions pour garantir la permanence de cette présence. Le sujet n'est donc pas un être prométhéen, un génie créateur et astucieux, qui peuple le monde de sa création, il est d'abord un être qui prend note que le monde autour de lui existe et qu'il est habité. C'est à ce titre qu'il mérite attention et vigilance parce que le monde tout entier est trace d'un passage.

Reconnaissance et responsabilité marchent ainsi main dans la main dans le discours des militants. Mais ce chemin de subjectivation, l'expérience du je et des autres je, est constamment assaillie par le système extractiviste qui se manifeste d'abord comme un déni de reconnaissance des « je » et de leurs œuvres, ou qui remplace la reconnaissance du « je » propre par un « faux-je ». Dès lors, si l'individu ne peut plus sentir la présence des sujets dans son quotidien, s'il ne peut plus expérimenter la force créatrice de ses pairs, il ne peut plus éprouver aucune responsabilité pour ce qui l'environne, pour l'environnement. Les systèmes extractivistes se placent entre la reconnaissance et la responsabilité. Ce sont des interfaces qui empêchent la bonne tenue du processus de subjectivation et le diffractent dans la désubjectivation. Il n'y a plus de « je » dans ces systèmes puisqu'il est impossible de revenir à l'élément créateur premier. Il n'y a que des « on », des formes affaiblies du sujet, des visages sans traits, des masques. Les systèmes extractivistes produisent ainsi des comédiens et non plus des acteurs, des gens qui pastichent la réalité pour se croire vivants. Ils créent des aliénés. C'est contre ce phénomène que l'anti-extractivisme se dresse. C'est contre ce risque de désubjectivation, d'aliénation qu'ils s'élèvent.

En suivant l'éthique militante mise à jour, il faut être reconnaissant et responsable de l'autre et de ses créations pour pouvoir imaginer recevoir une reconnaissance ou ressentir que d'autres se sentent responsables pour soi. Il n'y a pas là l'ombre totalitaire d'un sujet collectif. Il n'y a pas non plus la contemplation narcissique d'un sujet individuel. Il y a un sujet qui se voit dans les autres sujets. Il faut être capable d'offrir son attention, sa non-indifférence, son souci à l'autre, pour recevoir toutes ces choses en retour.

RÉFLEXIONS GENERALES

Quatre thèses sur le militantisme anti-extractivisme

J'avais annoncé dans les propos introductifs que cette réflexion pouvait être lue comme dessinant les contours d'une « esquisse d'une théorie d'*une* pratique militante » contre l'extractivisme. Dans cette optique, j'ai exploré les enjeux de la lutte et les raisons d'agir des militants sous deux angles principaux. Le premier se situe au niveau englobant des « mondes de la vie quotidienne », que l'on pourrait aussi qualifier plus classiquement d'un niveau social ou « sociétal ». Le second se concentre sur les collectifs qui agissent dans ces mondes, sur l'action en commun et sur comment il convient de mener une action collective. Cette analyse m'a conduit à identifier des passerelles entre chacun de ces niveaux d'analyse. Ainsi, les « mondes de la vie quotidienne » se prolongent dans les modes d'action à travers celui du « sel de la vie ». Le métarécit du déploiement, quant à lui, a son pendant dans l'introduction des deux modes de l'inquiétude que sont celui de l'opportun et celui de la critique. L'ultime chapitre est, à certains égards, un essai à part et une tentative d'apporter des éléments de réflexion aux sociologies qui traitent de la subjectivation. Il était néanmoins nécessaire de l'inclure dans la dernière partie puisqu'il en constitue un prolongement sous la forme d'une perspective actionnaliste inspirée par la sociologie de l'expérience.

Je voudrais maintenant revenir sur quatre thèses avancées qui traversent, à des degrés divers, tout le manuscrit. Premièrement, et en s'appuyant sur une perspective dramaturgique goffmanienne, je soutiens que l'action se déroule toujours à partir d'une scène qu'il faut élaborer au préalable et que le décor planté a des conséquences sur le cours des actions, ce qu'il est possible et souhaitable de faire. Deuxièmement, en rejoignant un consensus qui se dessine depuis plusieurs décennies dans la sociologie et les sciences sociales en général, je souhaite réaffirmer le pluralisme de l'action. Troisièmement, je défends l'idée que l'universel se trouve dans le particulier, que l'universel réside principalement dans la capacité humaine à créer sous toutes ses formes. Quatrièmement, enfin, j'affirme que l'individu plein et entier, le sujet, dans les mobilisations anti-extractivisme, ne peut s'envisager qu'à travers ses liens et ses attachements qui naissent en réaction à une création. Sans quelque chose de plus que soi, en plus de soi, sans se sentir reconnaissant et responsable de ces liens, aucun individu ne peut prétendre à un statut complètement humain.

La scène et les scripts de l'action

Premièrement, l'action se déroule sur des scènes — leurs « mondes de la vie quotidienne » — qui existent objectivement et simultanément pour les militants, mais dont ils fournissent une interprétation personnelle au travers d'histoires familiales et de trajectoires biographiques. Ces scènes régissent, dans une certaine mesure, les scripts de l'action. Quand un individu choisit ou pense évoluer sur une scène, il est contraint d'adapter sa conduite à ses

exigences, afin de répondre à un certain nombre d'attentes pratiques et morales de la part de ses partenaires, tout comme il peut exiger d'eux des comportements adéquats. Toutefois, ces exigences de coordination ne portent pas seulement sur les humains qui demeure la focale du socilogie de l'Ecole de Chicago, elle touche également le *non-humain* ou le *plus-qu'humain*.

Pour comprendre cette mobilisation contre la fracturation hydraulique, il s'est avéré indispensable d'écouter les militants parler de leur monde et de prendre au sérieux les explications et les interprétations qu'ils fournissent de la situation. J'ai parlé à ce propos de « monde de la vie quotidienne » mis en récit par les militants et qui constituait une limitation imaginaire de l'action. Par imaginaire, je n'entendais pas « irréelle », « faux », « déraisonnable », mais une faculté de donner une forme à des choses absentes, invisibles, immatérielles d'une part, et de se représenter des choses perçues ou vécues d'autre part. L'imagination n'est pas une invention originale. Elle est une manière de formuler quelque chose qui est difficile à saisir concrètement, avec des méthodes exclusivement positivistes. Plus simplement, elle rend présent et tangible de l'absent. Mais cela n'exclut pas le recours aux faits. Chacun de ces mondes qui « apparaissent » comme évidents au militant étaient organisés sur la base d'un « index phénoménologique ». Ces index sont composés d'éléments polymorphiques et polysémiques qui servent, en plus, à lier les individus et les communautés — horizontalement dans l'espace et verticalement dans le temps. Par ailleurs, ces sommes phénoménologiques sont également constituées des savoirs sur les lieux et les endroits. Ce sont les noms et les indices d'une présence qui rappellent qu'avant l'énonciateur, ses aïeux étaient déjà présents et que, pour cette raison, lui et ses descendants ont le droit de revendiquer cette portion congrue du monde.

Poser un cadre à l'action, délimiter la scène de l'action, contribue nécessairement à rendre des conduites et des comportements souhaitables et désirables. Ces « mondes de la vie quotidienne » parce qu'ils désignent des espaces et des temps apaisés, et quelque part idéalisés, appellent une action qui évolue sereinement. Même si, d'un monde à l'autre, le script n'est identique, des tendances se dégagent quant à la préservation et la protection des phénomènes biologiques, le souci des pollutions et des contaminations, la reconnaissance de ces « mondes » comme des supports des gestes et des pratiques ordinaires (récréatives ou laborales), le fait d'habiter le lieu plutôt que de le traverser, de voyager ou d'errer à travers ces « mondes », etc. Ce qui est mis en avant, finalement, c'est la valeur d'usage de ces « mondes » et non la valeur d'échange des choses que l'on y extrait, c'est-à-dire la façon dont le quotidien et l'ordinaire sont éprouvés et appropriés plutôt que seulement instrumentalisé. Ce qui est mis en exergue, c'est aussi la faculté de ces mondes à demeurer fidèles à eux-mêmes par le biais d'une intervention humaine consciente et respectueuse des mémoires et des histoires qu'ils portent.

Pour comprendre ces mobilisations, pour en déduire les raisons et les motivations, il convient parfois de s'interroger non pas sur les intéressements et les identités, mais plutôt, avec Leiris, sur la « couleur de leur monde ». Il faut prendre acte que les mobilisations anti-extractivisme se font d'abord pour la défense d'un monde, pour la défense d'un territoire, pour la défense d'un lieu et qu'il n'y a que les technocrates et les bureaucrates, les entrepreneurs de cause ou du grand commerce international, pour croire que ce qui est en jeu

c'est la Planète, voire la Nation. Non pas parce qu'ils rejettent ces idées, mais parce que cet enjeu qui au cœur de leur préoccupation doit être à portée, maîtrisé et vécu. Aucun individu, ni aucun collectif, n'ont une puissance qui porte aussi loin que la Planète ou la Nation. Ce n'est pas un aveu de faiblesse, mais un geste d'humilité, une conscience concrète des limites que les militants élaborent jour après jour.

Le pluralisme de l'action

Deuxièmement, comme les scènes et les scripts de l'action sont divers, l'action est plurielle. C'est le contenu de la seconde thèse : insister sur le pluralisme de l'action. Toutefois, dans la mesure où les scènes et les scripts primordiaux sont perturbés par une autre façon de cadrer l'action provenant de l'irruption du monde des hydrocarbures, ce pluralisme est tiré du côté de la dispute et de l'inquiétude. Le dynamisme de l'action (si je peux me permettre ce pléonasme) est un corollaire du pluralisme de l'action. En effet, il découle de ce pluralisme de l'action une capacité, ou du moins une possibilité, pour les militants d'adopter des conduites appropriées à la situation, de changer de scènes comme de changer de scripts.

Les militants privilégient toujours une scène (et donc un script) de l'action même s'ils n'ignorent pas que les autres existent. D'ailleurs, il est souvent impossible d'évoquer l'un des « mondes » sans qu'un autre fasse sentir sa présence. D'une manière ou d'une autre, tous ces récits s'interpénètrent et c'est ce jeu des englobements et des chevauchements qui fait naître un pluralisme de l'action, des rencontres fortuites et des décalages, autant de phénomènes qui stimulent la réflexivité des militants. À chaque fois que les mondes entrent en contact des scripts d'action provenant de mondes différents entrent en collision. De cette façon, s'ouvre un espace de réflexion qui fait apparaître les tensions comme les alliances qui peuvent naître de cette mise en rapport des cours d'action et des « mondes ». *A minima*, ils permettent aux individus de se rendre compte qu'une autre action est possible. Mais alors, cet autre cours d'action est-il souhaitable ? Dans la majorité des cas, ces rencontres ne portent pas à conséquence, et une fois qu'ils ont compris les logiques contenues dans chacun des mondes, les individus les adoptent ou du moins les respectent.

Néanmoins, l'apparition du monde des hydrocarbures change drastiquement la donne. D'une part, le déploiement des industries des hydrocarbures marque l'irruption d'une nouvelle scène et donc de nouvelles conduites de l'action qui sont presque exclusivement tournées vers sa dimension instrumentale, c'est-à-dire la subordination des moyens aux fins. D'autre part, là où l'action ordinaire pouvait s'accomplir avec sérénité, elle doit maintenant se frayer un chemin dans des mondes qui deviennent hostiles. Ce faisant, s'immisce, au cœur des façons d'agir des militants, un principe de combat et de lutte, un principe d'opposition. Désormais, l'action ne se conçoit plus seulement comme un moyen pour chercher et maintenir des relations apaisées, mais comme un vecteur pour générer du conflit et déplacer la lutte sur un terrain favorable. Là où la diversité des mondes ouvrait sur un pluralisme apaisé et enrichissant, l'irruption du monde des hydrocarbures ouvre sur un pluralisme polémologique et réducteur. C'est le sens de ces peurs qui habitent les récits. C'est aussi le sens de ces modes d'engagement qui sont tirés vers l'inquiétude. Dès lors, les individus se font, à proprement

parler, militants, et ils agissent pour résorber la peur, pour contrer l'inquiétude. Pour ce faire, il faut comprendre d'où provient l'inquiétude et quelle est la peur. L'inquiétude qui envahit les militants est toujours une peur de la mort. Peur de la fin biologique bien sûr, car ces nouveaux êtres, ces nouveaux objets qui arrivent avec le déploiement industriel polluent, contaminent, provoquent des anomalies et des défaillances ; ils tuent. Mais c'est aussi la peur que la vie s'arrête avant ce terme naturel. Comme dans *La plaisanterie* de Milan Kundera, parfois, ce n'est ni la maladie, ni la vieillesse qui terrasse les hommes et les femmes, mais « une vie sans dévouement passionné » et l'idée « qu'un destin s'achève bien avant la mort, que le moment de la fin ne coïncide pas avec celui de la mort »[632]. En s'attaquant à ces choses qui font l'humanité des êtres humains, en détériorant ces constellations d'objets qui parsèment les mondes de la vie quotidienne, en détruisant les entours qui ont une valeur affective, ce n'est pas seulement une matière qui s'évanouit, mais aussi des parts de vie.

Les mondes de la vie quotidienne et les modalités d'action au sein de ces mondes varient. Les individus ne sont pas condamnés à répéter les mêmes séquences et les mêmes gestes. En passant de l'un à l'autre, ils éprouvent une différence qu'ils analysent et intègrent à leurs schèmes d'action. Ils enrichissent leur horizon d'action. À sa façon, le déploiement des hydrocarbures l'enrichit aussi. Le pluralisme de l'action se traduit alors par une dichotomie entre modes d'agir pacifiés et modes d'agir combatifs quand naguère (ou dans l'idéalisation des militants) la diversité se donnait dans les différentes manières d'agir de façon apaisée. Ce qui change c'est donc surtout la tonalité de l'action.

L'universel est dans le particulier

Troisièmement, si les scènes et les scripts sont, dans une certaine mesure, prédonnés aux militants, il n'en demeure pas moins qu'ils sont en mesure d'imprimer leur marque, leur style, aux situations. Ainsi, les scènes et les scripts foisonnent de petits éléments singuliers qui font la couleur des situations. Loin d'aller vers un éclatement et une différenciation croissante, ces expressions particulières constituent en fait la base d'un universel qui est reconnu par tout un chacun. Ce n'est pas tant la différence qui y est célébrée, que la capacité créative de chaque individu. Cultiver ce sens du particulier, ce sens créatif, constitue ainsi un moyen d'exister en même temps qu'un moyen de résister à toutes les prétentions d'un universel qui proviendrait d'un *Léviathan*.

J'ai dit que les mondes de la vie quotidienne servaient de scène et qu'ils orientaient les conduites et les comportements. Cette affirmation pourrait laisser penser que ces mondes déterminent l'action. Dans une certaine mesure, il est impossible de nier cette affirmation. Cependant, les mondes de la vie quotidienne, en tant que récit et en tant qu'interprétation, sont des visions singulières. Et c'est le mot interprétation qui nous met sur la voie. L'interprétation est toujours une lecture, une certaine vision. En parlant de l'eau, des matrices et de la Mapu, les militants ne pouvaient s'empêcher d'employer des possessifs, de

[632] Milan Kundera, *La plaisanterie*, trad. par Claude Courtot et Marcel Aymonin, 3éd., Folio (Paris: Gallimard, 2016), 454-55.

s'introduire dans le récit, eux et leurs aïeux, ainsi que leurs enfants. Les récits de ces mondes sont toujours et avant tout des productions singulières. L'eau a ses mémoires, tout comme la *chacra* et la Mapu. L'ombre des arbres, les rivières et les lacs, la montagne ou encore les grottes et les cavernes sont des choses qui existent objectivement. Mais les militants parlent toujours de ce qu'ils voient dans ces « prises sensibles », cet ensemble de choses et de gestes, de sensations et de connaissances, cet indicateur de la bonne tenue du monde. À chaque fois, ce sont bien des visions singulières qui se posent sur un objet singularisé par ce regard. L'objet devient ceci ou cela, simultanément et pour toujours. Parfois, l'individuation du lieu, même le plus ordinaire, supporte divers processus de singularisation au cours du temps et selon les individus. La rivière et ses berges sont des lieux où l'on peut patauger d'abord, être effrayé par l'eau qui gonfle un peu trop rapidement ou par une vague qui s'échoue plus vite que ce l'on a anticipé. Elle devient ensuite cet élément qui teste les forces qui grandissent et décroissent avec l'âge et les accidents de la vie. Bref, elle supporte les variations.

C'est pourquoi quand une menace ou un risque pèse sur ces choses qui font le « sel de la vie », ce n'est jamais un élément inerte des entours qui est au cœur d'une controverse. C'est *la* chose singulière. C'est pourquoi le déploiement des hydrocarbures est si mal vécu. Parce qu'en altérant le caractère singulier des choses déposées dans le monde par le militant, il ne modifie pas seulement *une* chose quelconque, mais *la* chose particulière. Celle dans laquelle s'est exprimée la faculté la plus fondamentalement humaine : créer. Créer quelque chose qui peut exister en dehors de soi, au-delà de soi, après soi. Le déploiement des hydrocarbures a tendance à mutiler cette compétence créatrice universelle. Ce qui est universel ici, c'est la capacité de tous ces gens à conférer une valeur personnalisée aux choses des entours. Ce qui est universel c'est le choix de ces individus de s'attacher et de rendre attachant l'environnement, naturel ou artificiel, ainsi créé.

Se lier

Quatrièmement, enfin, ce pluralisme de l'action et ce particulier universel se tient parce que tout se lie, à la fois fonctionnellement selon un principe instrumental et à la fois intuitivement selon un principe sensible. Les militants trouvent dans cette diversité des moyens de multiplier les attachements. Si le pluralisme de l'action est en quelque sorte forcé par une menace — le déploiement des hydrocarbures — il n'empêche que les réactions que cette menace suscite sont des façons d'agir ensemble et de se sentir responsables des uns et des autres, des choses et des créations, dans les mondes de la vie quotidienne. Le militantisme contre l'extractivisme constitue en ce sens un tremplin pour une autonomisation par le biais d'une socialité combative. Autrement dit, l'autonomie, l'indépendance ou le libre arbitre ne s'acquièrent pas par un retrait hors du monde, mais par un engagement dans le monde et avec les autres.

Si l'on en reste à ces idées du pluralisme de l'action et d'un universalisme logé dans le particulier, l'on risque de tomber dans l'écueil d'un relativisme absolu. En effet, si tout ce qui a de la valeur dans le monde c'est son monde à soi où les choses que l'on y introduit soi-même alors, tôt ou tard, un conflit entre des valeurs incommensurables et irréconciliables ne

tardera pas à voir le jour. Ce conflit des particularismes peut alors dégénérer en l'absence d'un monde commun. Or, ce n'est pas ce que l'on observe dans les déclarations des militants, du moins pas à l'égard des choses qui peuplent les mondes de la vie quotidienne respectifs des uns et des autres. En substance, ils adoptent deux postures qui, loin d'être naturelles, sont néanmoins fondamentales et à la portée de tous. Ils se montrent reconnaissants et responsables de ces choses qui ne procèdent pas d'eux et, de la sorte, ils deviennent les garants de la création qui provient d'un ailleurs. C'est aussi de cette façon qu'ils créent un lien parce qu'ils acceptent de reconnaître dans cet arbre et son ombre, dans cette eau et ses qualités ou ses utilités, dans la symbolique ou la fonctionnalité de cette montagne, ou dans ces grottes et sa faune, quelque chose qui mérite d'être sauvegardé. Il ne faudrait pas non plus avoir une vision trop « naturalisante » de ce lien. Les lois et les ordonnances déjà en vigueur ainsi que celles à venir méritent elles aussi d'être sauvegardées. Ce sont ces textes sur lesquels se fonde une sensibilité environnementale dans un sens large de ce qui gît autour de nous. S'il y a toujours des éléments physiques, il y a aussi tous ces éléments imaginaires dont la force, dont la contrainte, se fait sentir : la loi, les institutions, la norme, la valeur. En somme, pour une raison quelconque, ou alors pour se lier justement, un individu se rend responsable. Il accepte de faire d'une chose, de la défense de cette chose, le principe et la fin de son action pour les autres d'abord, mais pour lui ensuite parce qu'il a senti l'universel qui y résidait.

Reconnaître sa responsabilité à l'égard des autres et des choses des autres, c'est donc pour les militants la façon la plus simple d'éprouver l'humanité partout où elle s'insinue. Être reconnaissant et être responsable sont les principes directeurs d'une éthique de l'anti-extractivisme.

*

* *

Les mobilisations contre le projet extractiviste Vaca Muerta s'inscrivent dans le mouvement plus large et plus englobant de l'anti-extractivisme. Elles en partagent les traits les plus communs. Ce sont des luttes inspirées par des considérations écologiques et sociales qui s'opposent à un capitalisme globalisé dont les contours se sont construits au moment du tournant néo-libéral des années 1980. Elles font aussi appel à un registre souverainiste qui prolonge la critique dépendantiste des années 1960. Ces mobilisations participent, en cela, pleinement de la modernité latino-américaine tardive. Les mobilisations anti-extractivismes de cette région de Patagonie du Nord argentine incarnent une forme de continuité du mouvement social sud-américian qui n'en finit pas de tenter de sortir de sa situation subalterne.

Néanmoins, il est un enseignement essentiel de cette mobilisation sur lequel il faut insister et qui n'est certainement pas propre aux conséquences du projet extractiviste de Vaca Muerta, mais sur lesquels la littérature de l'extractivisme et de l'anti-extractivisme ne consacre pas suffisamment de place. Il est difficile de comprendre l'épaisseur de l'anti-extractivisme en se contentant de le présenter comme un ensemble de luttes s'opposant à la marchandisation de la Nature et au pillage du continent par des firmes multinationales et des élites compradores. L'extractivisme, en tant qu'expression du modernisme, doit être compris

comme un projet de maîtrise et de domination des entours plus que de la Nature ou de l'environnement qui sont trop rapidement assimilés à des entités biologiques ou écosystémiques. Si l'on souhaite mettre à profit le grand décentrement en cours d'une vision anthropocentrique vers une vision biocentrique, vers une vision qui mette la « vie » au centre, alors il faut aussi reconnaître que l'idée de Nature telle qu'on la manipule aujourd'hui doit être délaissée. Dès lors, il est nécessaire de comprendre comment l'extractivisme perturbe ce rapport biocentrique, centré sur la « vie » en se demandant ce qu'est le « bios » là-dedans. La « vie », comme j'ai tenté de le montrer dans ces travaux, est plus que le « processus biologique ». Elle est l'ensemble des relations qui s'établissent avec le monde *humain* et *non-humain*. Elle est tout ce qui nous permet d'agir et de créer. La « vie » concrètement c'est avant tout la somme des actions ordinaires et quotidiennes, celles qui ne doivent pas porter à conséquences, celles qui doivent être faites et réalisées sans résistance particulière.

Les luttes anti-extractivisme sont des luttes engagées en *faveur de la vie*. Elles sont, à ce titre, des combats quotidiens, des façons de réinvestir ou de reconquérir ce quotidien mis à mal. Elles surgissent de la prise de conscience que ce qui est en danger — en sus de la souveraineté (énergétique) du pays ou de notre environnement planétaire — c'est une relation privilégiée avec quelque chose qu'il faut appeler un « monde de la vie ». Elles sont défense et mise en avant du familier et de la proximité contre les assauts de l'étrangeté introduit par l'extractivisme. C'est cette dimension de l'existence qui oppose la résistance la plus fondamentale aux pressions du modernisme extractiviste. Or, le quotidien des militants anti-extractivisme constitue un champ d'investigation trop souvent délaissé par les analyses qui s'empressent de connecter chaque luttes à des enjeux globaux et macrosociologiques. Ce réflexe de la montée en généralité, tant dans les modes de justifications de ces mouvements que des intellectuels qui en parlent, mettent de côté une grande partie de l'expérience du militantisme anti-extractivisme ainsi que des pans entiers de l'existence des populations exposées aux projets extractivistes. Dans cette perspective, un retour à des regards plus ethnographiques, plus descriptifs s'avère indispensable dans un premier temps, afin de documenter ce quotidien. L'accumulation de ce matériau de vie est nécessaire à une meilleure compréhension de l'anti-extractivisme sans quoi les analyses courantes de ce phénomène sont une émulation constante de thèse déjà bien établies et au combien utiles. Il ne s'agit pas d'abandonner le regard englobant, mais de le compléter, *via* un détour inductif, par sa trame ordinaire. Grâce à la collecte de données brutes, il est envisageable d'enrichir les analyses de l'extractivisme et de l'anti-extractivisme afin d'éviter les dogmatismes idéologiques, intellectuels et corporatistes. Par ailleurs, c'est grâce à la saisie de la teneur de la « vie » ordinaire que l'on peut envisager de dégager des assises plus larges, plus vastes pour ces mobilisations qui tentent de résister à l'emprise du modernisme et de préserver la possibilité d'un sujet qui se conçoit en dehors des logiques de maîtrise, de domination, de narcissisme ou de conformisme. En effet, il n'est aucune subjectivation possible sans l'existence d'une telle prise en compte de la vie ordinaire, de la « vie sensible ».

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages & articles

Abihaggle, Carlos E., et Jorge A. Day. *Agua y sociedad: un ensayo económico sobre la política hídrica*. 1. ed. Serie Estudios/El agua, no. 35. Mendoza: EDIUNC, 2004.

Acacio, Juan Antonio, et Fernando Svampa. « Hidrocarburos no convencionales y fracking : Estado, empresas y tensiones territoriales en la Patagonia argentina ». *Cuestiones de Sociología*, nº 17 (2017). http://www.memoria.fahce.unlp.edu.ar/library?a=d&c=arti&d=Jpr8457.

Accosta, Alberto. « Extractivismo y neoextractivismo: dos caras de la misma maldición ». *Más allá del desarrollo* 1 (2011): 83-118.

———. *Le Buen Vivir: Pour imaginer d'autres mondes*. Paris: Les Éditions Utopia, 2018.

Accosta, Alberto, et Decio Machado. « Movimientos comprometidos con la vida Ambientalismos y conflictos actuales en América Latina ». *OSAL*, nº 32 (2012): 67-94.

Agrikoliansky, Eric. « Les usages protestataires du droit ». In *Penser les mouvements sociaux*, édité par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, 225-43. Recherches. Paris: La Découverte, 2010.

Aiziczon, Fernando. *Cultura política, militantes y movilización: Neuquén durante los años '90*. Colección de estudios patagónicos. Buenos Aires, Argentina: Prometeo Libros, 2017.

———. « Neuquén como campo de protesta ». In *Sujetos sociales y políticas: historia reciente de la Norpatagonia argentina*, par Orietta Favaro. Buenos Aires: CEHEPYC, 2005.

———. *Zanón: una experiencia de lucha obrera*. Neuquén, Argentina : Buenos Aires: El Fracaso ; Herramienta Ediciones, 2009.

Akrich, Madeleine, Michel Callon, et Bruno Latour. *Sociologie de la traduction: textes fondateurs*. Collection Sciences Sociales. Paris: Ecole des mines de Paris, 2006.

Alayza, Alejandra, et Eduardo Gudynas. *Transiciones: Postextractivismo y alternativas al extractivismo en el Perú*. Centro Peruano de Estudios Sociales, 2012.

Albrecht, Glenn. « "Solastalgia". A New Concept in Health and Identity ». *Philosophy of Activism Nature*, nº 3 (2005): 41-55.

Alimonda, Héctor, éd. « La colonialidad de la naturaleza. Una aproximación a la Ecología Política Latinoamericana. » In *La naturaleza colonizada: ecología política y minería en América Latina*, 1. ed., 21-58. Colección Grupos de Trabajo. Buenos Aires: Ediciones CICCUS : CLACSO, 2011.

Alvaro, Belén. « ¿ Crisis de la fruticultura o crisis de un modelo excluyente de hacer fruticultura? » *Neuquén, Cooperativa de Trabajo para la Comunicación*, 2015.

Amara, Mohamed. « La recherche: un atout à valoriser! » *Emergence(s)*, décembre 2016.

Amselle, Jean-Loup. « Ethnies et espaces: pour une anthropologie topologique ». In *Au coeur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et Etat en Afrique*, par Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo, 11-48. Poche 68. Paris: La Découverte, 2009.

Anderson, Benedict. *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris: La Découverte/Poche, 2002.

Anderson, Marina S. « El MPN y la creación de un marco ambiental "No Convencional" para Vaca Muerta, 2012/2013 ». In *Viejas tramas y nuevos sujetos: instantánea de la Patagonia Norte*, 111-31. General Roca: Publifadecs, 2017.

Anthias, Penelope. « Territorializing Resource Conflicts in "Post-Neoliberal" Bolivia: Hydrocarbon Development and Indigenous Land Titling in TCO Itika Guasu ». In *New Political Spaces in Latin American Natural Resource Governance*, édité par Håvard Haarstad, 129-53. New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012.

Antonioli, Manola. « Métamorphoses du travail et crise écologique. Lecture d'André Gorz ». In *Ecologies sociales : le souci du commun*, 75-89. Situations & critiques. Lyon: Parangon-Vs, 2014.

APCA. « Argentina Pais Generoso ». Consulté le 13 août 2020. https://apca.noblogs.org/post/2012/09/20/argentina-pais-generoso-_/.

———. *Un año de lucha*. Fisque Menuco: Kuruf, 2013.

Aranda, Dario. « El petróleo avanza sobre el agro y el INTA censura ». *Proyecto Allen 3.0* (blog), novembre 2015. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=7803.

Argentina Sin Fracking. « Declaración del movimiento artistico-cultural contra el fracking », 07/13. http://argentinasinfracking.org/.

Arias Toledo, María Eugenia. « IIRSA: lógicas de interconnección, lógicas interconectadas ». In *Minería transnacional, narrativas del desarrollo y resistencias sociales*, 2da. edición., 103-21. Buenos Aires: Editorial Biblos, 2009.

Asamblea Permanente del Comahue por el Agua. « Frackin Diagramas ». *APCA, La gota que revalsó el vaso* (blog), octobre 2012. https://apca.noblogs.org/post/2012/10/28/frackin-diagramas/.

Associación de Abogados Ambientalistas de Argentina. « Dictamen de la Asociación Argentina de Abogados Ambientalistas (AAdeAA) sobre las competencias municipales en relación a la técnica de fracturación hidráulica (Fracking) », 2013.

Aubert, Nicole, éd. *L' individu hypermoderne*. Erès poche - Société. Paris: Eres, 2017.

———. *Le culte de l'urgence: la société malade du temps*. Champs essais. Paris: Flammarion, 2010.

Auzanneau, Matthieu. *Or noir. La grande histoire du pétrole*. Poche. Paris: La Découverte, 2016.

Bachelard, Gaston. *La Terre et les rêveries du repos*. 2e édition. Paris, France: José Corti, 2010.

———. *L'eau et les rêves: essai sur l'imagination de la matière*. 16. édition. Le livre de poche Biblio essais 4160. Paris: Librairie José Corti, 2016.

Bacigalupo, Ana Mariella. « Las mútiples máscaras de Ngünechen : Battalas ontólogicas y semánticas del ser supremo mapuche en Chile ». *Journal of Latin America Lore* 1, nº 20 (1997): 173-204.

———. « "Ngünechen", el concepto de dios mapuche ». *Historia*, 2020, 43-68.

Baillargeaon, Taïka. « La ruine de l'en-attendant: un cas d'éphémère continu ». *Sociétés* 2, nº 120 (2013): 25-34.

Barrio de Villanueva, Patricia. « Las asociaciones de empresarios vitívinicolas mendocinos en tiempos de crisis y de expansión ecónomica (1900-1912) ». In *La región vitivinícola argentina: Transformaciones del territorio, la economía y la sociedad 1870-1914*, par Richard-Jorba, Rodolfo A., Eduardo Pérez Romagnoli, Patricia Barrio de Villanueva, et Inés Sanjurjo de Driollet, 181-232. Convergencia. Entre memoria y sociedad. Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006.

Barth, Fredrik. « Les groupes ethniques et leurs frontières ». In *Théories de l'ethnicité*, par Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-Fenart, 203-49. traduit par Philippe Poutignat, Jocelyne Streiff-Fenart, et J. Bardolph. Paris: PUF, 2008.

Bauman, Zygmunt. *La vie liquide*. Traduit par Christophe Rosson. Paris: Pluriel, 2013.

———. *L'amour liquide: de la fragilité des liens entre les hommes*. Rodez: Le Rouergue/Chambon, 2004.

———. *Le coût humain de la mondialisation*. Traduit par Alexandre Abensour. Paris: Hachette Littératures, 2010.

———. *Vies perdues: la modernité et ses exclus*. Traduit par Monique Bégôt. Paris: Payot & Rivages, 2009.

Bazin, Jean. « A chacun son Bambara ». In *Au coeur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et Etat en Afrique*, par Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo, 87-127. Poche 68. Paris: La Découverte, 2009.

Bebbington, Anthony, et Jeffrey Bury. « New Geographies of Extractive Industries in Latin America ». In *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, édité par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury, 27-66. Austin: University of Texas Press, 2014.

———. « Political Ecologies of the Subsoil ». In *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, édité par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury, 1-26. Austin: University of Texas Press, 2014.

Bebbington, Anthony, Jeffrey Bury, et Emily Gallagher. « Conclusions ». In *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, édité par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury, 267-88. Austin: University of Texas Press, 2014.

Beck, Ulrich. *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Traduit par Laure Bernardi. Champs essais. Paris: Flammarion, 2008.

———. *Qu'est-ce que le cosmopolitisme?* Traduit par Aurélie Duthoo. Alto. Paris: Aubier, 2006.

Beck, Ulrich, Anthony Giddens, et Scott Lash. *Reflexive Modernization: Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*. Reprint. Cambridge: Polity Press, 2007.

Bednik, Anna. *Extractivisme : exploitation industrielle de la nature : logiques, conséquences, résistances*. Neuvy-en-Champagne: Le Passager clandestin, 2016.

———. « La grande frontière ». *Ecologie politique* N° 59, nº 2 (2019): 29-40.

Bégout, Bruce. *La Découverte du quotidien*. Paris: Fayard/Pluriel, 2018.

———. « L'ontologie husserlienne du monde de la vie quotidienne ». In *Phénoménologie et sociologie*, par Jocelyn Benoist et Bruno Karsenti, 83-104, 1re éd. Fondements de la politique. Paris: Presses universitaires de France, 2001.

Bello Marcano, Manuel. « Avant-propos. Le songe circulaire: pour comprendre les ruines ». *Sociétés* 2, nº 120 (2013): 5-11.

Benjamin, Walter. « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée: » *Zeitschrift für Sozialforschung* 5, nº 1 (1936): 40-68. https://doi.org/10.5840/zfs193651130.

Bernáldez, Joaquín M. « Hacia una ecología política del fracking en la Patagonia Argentina ». *Identidades*, nº 3 (2016): 32-48.

Bertinat, Pablo, Eduardo D'Elia, Roberto Ochandio, Maristella Svampa, Enrique Viale, et Observatorio Petrolero Sur (Argentina), éd. *20 mitos y realidades del fracking*. Colección Chico Mendes. Buenos Aires: Editorial El Colectivo, 2018.

Bielsa, Rafael. « Asambleas : ¿de la barbarie de la política a la civilización de los habitantes? » In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 109-16. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Boltanski, Luc. *De la critique: précis de sociologie de l'émancipation*. NRF Essais. Paris: Gallimard, 2009.

———. *L'amour et la justice comme compétences: trois essais de sociologie de l'action*. Folio Essais 547. Paris: Gallimard, 2011.

———. « Sociologie critique et sociologie de la critique ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique* 3, nº 10 (1990): 124-34. https://doi.org/10.3406/polix.1990.2129.

Boltanski, Luc, Yann Darré, et Marie-Ange Schiltz. « La dénonciation ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 51, nº 1 (1984): 3-40. https://doi.org/10.3406/arss.1984.2212.

Boltanski, Luc, et Laurent Thévenot. *De la justification: les économies de la grandeur*. Nachdr. NRF essais. Paris: Gallimard, 2008.

Bonasso, Miguel. « ¿Qué son las asambleas? » In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 14-15. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Bonneuil, Christophe, et Jean-Baptiste Fressoz. *L'événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*. Points Histoire. Paris: Éditions du Seuil, 2016.

Borraz, Olivier. « Pour une sociologie critique des risques ». In *Du risque à la menace: penser la catastrophe*, 1re édition., 237-55. L'écologie en questions. Paris: Presses universitaires de France, 2013.

Boudon, Raymond. *La logique du social. Introduction à l'analyse sociologique*. Pluriel. Paris: Hachette Littératures, 2001.

———. « Théorie du choix rationnel ou individualisme méthodologique ? » *Sociologie et sociétés* 34, nº 1 (2002): 9-34. https://doi.org/10.7202/009743ar.

Bourdieu, Pierre. « La délégation et le fétichisme politique ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 52, nº 1 (1984): 49-55. https://doi.org/10.3406/arss.1984.3331.

———. *Langage et pouvoir symbolique*. Points Essais 461. Paris: Éditions Fayard, 2001.

———. « L'objectivation participante ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 150, nº 5 (2003): 43.

Broqua, Christophe, et Olivier Fillieule. « Act up ou les raisons de la colère ». In *Emotions... Mobilisation!*, par Christophe Traïni, 141-67. Sociétés en mouvement. Paris: Presses de Sciences Po, 2009.

Buber, Martin. *Je et Tu*. Paris: Aubier, 2013.

Bury, Jeffrey, et Timothy Norris. « Rocks, Rangers, and Resistance: Mining and Conservation Frontiers in the Cordillera Huayhuash, Peru ». In *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, édité par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury, 91-118. Austin: University of Texas Press, 2014.

Buzzati, Dino. *Le désert des Tartares*. Traduit par Michel Arnaud. Paris: Pocket, 2004.

Callon, Michel. « Eléments pour une sociologie de la traduction : La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc ». *L'Année sociologique (1940/1948-)* 36 (1986): 169-208.

Callon, Michel, Pierre Lascoumes, et Yannick Barthe. *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Points Essais. Paris: éd. Points, 2014.

Calloni, Stella. « Las asambleas populares El susurro de la resurrección de un pueblo ». In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 16-21. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Cammagre, Geneviève. « Ruine et retraite de Diderot à Volney ». *Dix-huitième siècle* 1, n° 48 (2016): 181-95.

Canabate, Alice. « Le renouvellement des imaginaires ou les voix de la vertu écologique ». In *Ecologies sociales : le souci du commun*, 163-81. Situations & critiques. Lyon: Parangon-Vs, 2014.

Carvajal, Laura. « Extractivismo en América Latina. Impacto en la vida de las mujeres y propuestas de defensa del territorio ». Bogotá: Fundación del Acción Urgente, septembre 2016.

Catoira, Patricia Fernanda. « El Alto valle rionegrino, entre loteos urbanos, hidrocarburos y manzanas ». In *Políticas públicas en la ruralidad argentina*, 249-68. Buenos Aires, Argentina: INTA, 2017. http://repositorio.inta.gob.ar:80/handle/20.500.12123/3069.

Céfaï, Daniel. « L'enquête de terrain en sciences sociales. Phénoménologie, pragmatisme et naturalisme ». In *Phénoménologie et sociologie*, 1re éd., 43-64. Fondements de la politique. Paris: Presses universitaires de France, 2001.

Centemeri, Laura. « L'apport d'une sociologie des attachments pour penser la catastrophe environnementale ». *non publié*, 2015, 1-10.

Cerdá, Juan Manuel. *Condiciones de vida y vitivinicultura: Mendoza, 1870-1950*. Colección Convergencia. Entre memoria y sociedad. Bernal: Universidad Nacional de Quilmes Editorial, 2011.

Certeau, Michel de. *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Nouvelle éd. Folio essais. Paris: Gallimard, 2010.

Chakrabarty, Dipesh. « The Climate of History: Four Theses ». *Critical Inquiry* 35, n° 2 (janvier 2009): p.197-222. https://doi.org/10.1086/596640.

Chardel, Pierre-Antoine. « La coexistence en question à l'ère hypermoderne. Eléments pour une écologie sociale ». In *Ecologies sociales : le souci du commun*, 17-32. Situations & critiques. Lyon: Parangon-Vs, 2014.

———. *Zygmunt Bauman: les illusions perdues de la modernité*. Paris: CNRS, 2013.

Chateauraynaud, Francis. *Argumenter dans un champ de forces: essai de balistique sociologique*. Pragmatismes. Paris: Pétra, 2011.

———. « Les asymétries de prises. Des formes de pouvoir dans un monde en réseaux. » Document de séminaire. Paris: GSPR - EHESS, mars 2006. http://gspr.ehess.free.fr/docs/FC/doc/doc-FC-2006-Asymetries-de-prises.pdf.

———. « Les relations d'emprise. Une pragmatique des asymétries de prises. » Document de séminaire. Paris: EHESS, mai 1999.

Chateauraynaud, Francis, et Didier Torny. *Les sombres précurseurs: une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, 2013.

Chesneaux, Jean. *Habiter le temps: passé, présent, futur: esquisse d'un dialogue politique*. Société. Paris: Bayard éditions, 1996.

Chiappe, Lucas. *La Patagonia de pie. Ecología vs. Negociados*. Chubut, Argentina: Proyecto Lemu-Grupo de Amigos del Libro, 2004.

Claverie, Elisabeth. « Procès, affaire, cause. Voltaire et l'innovation critique ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique* 7, nº 26 (1994): 76-85. https://doi.org/10.3406/polix.1994.1843.

Cohen, Jeffrey Jerome. *Stone: An Ecology of the Inhuman*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 2015.

Conein, Bernard, et Eric Jacopin. « Les objets dans l'espace. La planification dans l'action ». In *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, 59-84. Raisons pratiques 4. Paris: Editions de l'Ecole des hautes études de sciences sociales, 1993.

Contamin, Jean-Gabriel. « Cadrages et luttes de sens ». In *Penser les mouvements sociaux,* édité par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, 55-75. Recherches. Paris: La Découverte, 2010.

Corbin, Alain. *Histoire du silence: de la Renaissance à nos jours*. Champs. Paris: Flammarion, 2018.

———. *La douceur de l'ombre: l'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*. Paris: Fayard, 2013.

———. *Le miasme et la jonquille: l'odorat et l'imaginaire social, XVIIIe-XIXe siècles*. Paris: Flammarion, 2016.

———. *Les cloches de la terre: paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*. Paris: Flammarion, 2013.

Corcoran, Patricia L., Charles J. Moore, et Kelly Jazvac. « An Anthropogenic Marker Horizon in the Future Rock Record ». *GSA Today* 24, nº 6 (2014): 4-8.

Corcuff, Philippe. « Justification, stratégie et compassion: apport de la sociologie des régimes d'action ». *Correspondances*, nº 51 (juin 1998).

Cortese, Carmelo. *El latifundio vitivinícola*. Mendoza, Argentina: Primera Fila, 1992.

Coulon, Alain. *L'École de Chicago*. Paris: Presses universitaires de France, 2012.

Crespi, Martín. *El fracking una historia esdrújula contada por el Conde Drácula*. Buenos Aires, Argentina: Ramos Mejía, 2020.

Crutzen, Paul J. « Geology of Mankind ». *Nature* 415, nº 3 (2002): p.23.

Cuadros Garland, Daniela. « Formation et reformulation d'une cause. Le cas des droits de l'homme au Chili, de la dictature à la politique de réconciliation nationale ». *Politix*, nº 62 (2003): 165-90.

Cuartas, Pablo. « Les objets de mémoire ou la ruine au quotidien ». *Sociétés* 2, nº 120 (2013): 35-47.

Cunti, Ethel. « Ethel Cunti: para mi era lindo venir a la chacra ». *Proyecto Allen 3.0* (blog), 24 février 2017. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=486.

Danto, Arthur C. « Basic Actions ». *American Philosophical Quarterly* 2, nº 2 (avril 1965): 141-48.

Davis, Heather, et Zoe Todd. « On the importance of a date, or, decolonizing the Anthropocene ». *ACME: An International Journal for Critical Geographies* 16, nº 4 (2017): 761-80.

Deldrève, Valérie, et Jacqueline Candau. « Inégalités intra et intergénérationnelles à l'aune des préoccupations environnementales ». *Revue française des affaires sociales*, nº 1 (2015): 79-98.

———. « Produire des inégalités environnementales justes? » *Sociologie* 5, nº 3 (2014): 255-69.

Delrio, Walter Mario. *Memorias de expropiación: sometimiento e incorporación indígena en la Patagonia, 1872-1943*. Colección Convergencia. Bernal, Buenos Aires: Universidad Nacional de Quilmes, 2005.

Deneault, Alain. *De quoi Total est-elle la somme? Multinationales et perversion du droit ; Suivi de Le totalitarisme pervers*. Diagonales. Rue de l'échiquier, 2017.

Descola, Philippe. *Par-delà nature et culture*. Folio essais. Paris: Gallimard, 2015.

Diamond, Jared. *Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*. Traduit par Jean-Luc Fidel et Agnès Botz. Paris: Gallimard, 2018.

Dodier, Nicolas. « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique ». *Réseaux. Communication - Technologie - Société* 11, nº 62 (1993): 63-85. https://doi.org/10.3406/reso.1993.2574.

———. « Les arènes des habiletés techniques ». In *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, 115-39. Raisons pratiques 4. Paris: Editions de l'Ecole des hautes études de sciences sociales, 1993.

Douglas, Mary. *De la souillure: essai sur les notions de pollution et de tabou*. Traduit par Anne Guérin et Luc de Heusch. Paris: La Découverte, 2001.

Dubet, François. *Sociologie de l'expérience*. Points Essais. Paris: Points, 2016.

Dupuy, Jean-Pierre. *Pour un catastrophisme éclairé: quand l'impossible est certain*. París: Éditions du Seuil, 2004.

Dupuy, Lionel. « Poétique de la ruine et imaginaire géographique dans les Voyages extraordinaires de Jules Verne ». *Sociétés* 2, nº 120 (2013): 49-59.

Durand-Gasselin, Jean-Marc. *L'École de Francfort*. Tel 389. Paris: Gallimard, 2012.

Durkheim, Émile. *Les règles de la méthode sociologique*. Nouv. éd. Champs 879. Paris: Flammarion, 2010.

Elias, Norbert. *Du temps*. Pluriel. Paris: Fayard, 2014.

Emerson, Ralph Waldo. *Nature and Selected Essays*. Penguin Classics. New York: Penguin, 2003.

Fabian, Johannes. *Le temps et les autres: comment l'anthropologie construit son objet*. Traduit par Estelle Henry-Bossonney et Bernard Müller. Griffe essais. Toulouse: Anarchasis, 2017.

Facundo, Martín. « Reimagining Extractivism: Insights from Spatial Theory ». In *Contested Extractivism, Society and the State: Struggles over Mining and Land*, édité par Bettina Engels et Kristina Dietz, 21-44. Development, Justice and Citizenship. London: Palgrave Macmillan UK, 2017.

Falaschi, Carlos. « La Confederación Indígena Neuquina. Reseña histórica – Parlamentos - Estatuto ». La tierra indígena americana. Neuquén, Argentina: IREPS & ADPH, 1994.

Favret-Saada, Jeanne. « Être affecté ». *Gradhiva* 8 (1990): 3-10.

Feijóo, Cristina, et Lucio Salas Oroño. « Las asambleas y el movimiento social ». In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 22-30. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Feinmann, José Pablo. « Filosofía de la asamblea popular ». In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 31-33. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Ferry, Luc. *Le nouvel ordre écologique: l'arbre, l'animal et l'homme*. 4. ed. Le Livre de Poche, 4336 : biblio essais. Paris: Grasset, 2009.

Fillieule, Olivier. « Tombeau pour Charles Tilly Répertoires, performances et stratégies d'action ». In *Penser les mouvements sociaux*, édité par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, 77-99. Recherches. Paris: La Découverte, 2010.

Flahault, François. *Le crépuscule de Prométhée: contribution à une histoire de la démesure humaine*. Paris: Mille et une nuits, 2008.

———. « Pour une écologie sociale ». In *Ecologies sociales : le souci du commun*, 33-54. Situations & critiques. Lyon: Parangon-Vs, 2014.

Fontaine, Guillaume. « Le mouvement écologiste contre l'exploitation d'hydrocarbures en Equateur ». *Problèmes d'Amérique latine* 4, nº 70 (2008): 41-60.

Foucault, Michel. « » Des espaces autres » ». *Empan* 54, nº 2 (2004): 12-19. https://doi.org/10.3917/empa.054.0012.

Freire, Paolo. *Pédagogie des opprimés*. Petite collection Maspéro. Paris: La Découverte, 1982.

Fressoz, Jean-Baptiste. *L'apocalypse joyeuse: Une histoire du risque technologique*. L'univers historique. Paris: Éditions du Seuil, 2012.

Fressoz, Jean-Baptiste, et Dominique Pestre. « Risque et société du risque depuis deux siècles ». In *Du risque à la menace: penser la catastrophe*, par Dominique Bourg, Pierre-Benoit Joly, et Alain Kaufmann, 19-56, 1re édition. L'écologie en questions. Paris: Presses universitaires de France, 2013.

Gaglio, Gérald. « En quoi une thèse CIFRE en sociologie forme au métier de sociologue? Une hypothèse pour ouvrir le débat ». *Socio-logos*, nº 3 (2008): [En ligne].

Gago, Daniel. « De la encomienda a la moderna industria mendocina ». In *Mendoza, cultura y economía*, par Arturo Roig, Pablo Lacoste, et María Cristina Satlari, Andina Sur. Colección Cono Sur. Mendoza, Argentina, 2004.

Gaïti, Brigitte, et Liora Israël. « Sur l'engagement du droit dans la construction des causes ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique* 16, nº 62 (2003): 17-30. https://doi.org/10.3406/polix.2003.1274.

Galeano, Eduardo. *Las venas abiertas de América Latina*. 2a edicion. Buenos Aires, Argentina: Siglo Veintiuno Editores, 2015. http://site.ebrary.com/id/11087254.

Gaulejac, Vincent de. *Qui est « je »? sociologie clinique du sujet*. Paris: Seuil, 2009.

Gavaldá, Marc. *La recolonización: Repsol en América Latina: invasión y resistencias*. 1. ed. Antrazyt, 191. Ecología. Barcelona: Icaria Editorial, 2003.

Genard, Jean-Louis. « Investiguer le pluralisme de l'agir ». *SociologieS*, 2011.

Giannini, Humberto. *La « réflexion » quotidienne: vers une archéologie de l'expérience*. Collection de la pensée. Aix-en-Provence: Alinea, 1992.

Giarracca, Norma, et Gisela Hadad. « Disputas manifiestas y latentas en La Rioja minera. Política de vida y agua en la escena ». In *Minería transnacional, narrativas del desarrollo y resistencias sociales*, 2da. edición., 229-53. Buenos Aires: Editorial Biblos, 2009.

Giarracca, Norma, et Daniela Mariotti. « "Porque juntos somos muchos más" Los movimientos socioterritoriales de Argentina y sus aliados ». *OSAL*, nº 32 (2012): 95-115.

Giddens, Anthony. *Les conséquences de la modernité*. Paris: Ed. L'Harmattan, 1994.

———. *Modernity and self-identity: self and society in the late modern age*. Stanford, California: Stanford University Press, 1991.

Girbal Blacha, Noemí. « Ajustes de una economía regional. Inserción de la vitivinicultura cuyana en la Argentina agroexportadora ». *Investigaciones y Ensayos*, nº 35 (1987).

Giustiniani, Rubén, Javier Ganem, et Leandro Franco Dabel. *El contrato secreto: YPF-Chevron*. Argentina: Eudeba : Ediciones UNL, 2017.

Gobeil, Ariane. « L'extractivisme en mutation. Les thèses de Gudynas et la dérive du Québec vers un modèle extractif ». In *Creuser jusqu'où? Extractivisme et limites à la croissance*, édité par Yves-Marie Abraham et David Murray, 65-87. Montréal: Éditions Écosociété, 2015.

Goffman, Erving. *Les rites d'interaction*. Traduit par Alain Kihm. Le sens commun. Paris: Ed. de Minuit, 1998.

Goirand, Camille. « Mobilisations et répertoires d'action collective en Amérique Latine ». *Revue internationale de politique comparée* 2, nº 17 (2010): 7-27.

Gorz, André. « L'écologie politique entre expertocratie et autolimitation ». *Actuel Marx* 12 (1992): 15-29.

Gras, Alain. « Creuser la terre pour incendier le ciel, la tragédie du mythe extractiviste ». In *Creuser jusqu'où? Extractivisme et limites à la croissance*, édité par Yves-Marie Abraham et David Murray, 351-68. Montréal: Éditions Écosociété, 2015.

———. *Fragilité de la puissance: se libérer de l'emprise technologique*. Paris: Fayard, 2003.

Grebe, María Ester. « El subsitema de los ngen en la religiosidad mapuche ». *Revista Chilena de Anthropología*, nº 12 (1993): 45-64.

Grosfoguel, Ramón. « Del extractivismo económico al extractivismo epistémico y ontológico ». *Revista Internacional de Comunicación y Desarrollo (RICD)* 1, nº 4 (2016).

Guasch, Arnaud. « Lanceur d'alerte ». In *Dictionnaire des risques*, édité par Yves Dupont, 299-300. Paris: Colin, 2007.

Gudynas, Eduardo. *Derechos de la naturaleza. Etica biocéntrica y políticas ambientales*. 2da. edición. Buenos Aires: Tinta Limón Ediciones, 2016.

———. « Diez tesis urgentes sobre el nuevo extractivismo ». *Extractivismo, política y sociedad* 187 (2009): 187-225.

———. « Diez tesis urgentes sobre el nuevo extractivismo. Contextos y demandas bajo el progresismo sudamericano actual ». In *Extractivismo, política y sociedad*, édité par Jürgen Schuldt, Alberto Accosta, Alberto Barandiarán, Anthony Bebbington, Mauricio Folchi, CEDLA - Bolivia, et Eduardo Gudynas, 187-225. Cuadernos de capacitación. Quito: Centro Andino de Acción Popular (CAAP) y Centro Latinoamericano de Ecología Social (CLAES), 2009.

———. « Extracciones, extractivismos y extrahecciones. Un marco conceptual sobre la apropiación de recursos naturales ». *Observatorio del desarrollo* 18 (2013): 1-18.

———. « Extractivismos en América del Sur y sus efectos derrame ». *Gobernanza local, pueblos indígenas e industrias extractivas*, 2016, 13.

———. « Extractivismos y corrupción en América del Sur Estructuras, dinámicas y tendencias en una íntima relación ». *RevIISE: Revista de Ciencias Sociales y Humanas* 10, nº 10 (2017): 73-87.

———. « Hasta la última gota ». *Revista de Ciencias Sociales y Humanas* 13, nº 13 (2019): 15-31.

———. « La ecología política del giro biocéntrico en la nueva Constitución de Ecuador ». *Revista de Estudios Sociales*, nº 32 (2009): 34-46.

———. « Modos de producción y modos de apropiación, una distinción a propósito de los extractivismos ». *Actuel Marx/Intervenciones,(20)*, 2016, 95-121.

———. *Neo-extractivismo y crisis civilizatoria*. Édité par Guillermo Ortega. Asunción: Base Investigaciones sociales : Fundación Rosa Luxemburgo, 2018.

———. « Sustentación, aceptación y legitimación de los extrativismos: múltiples expresiones pero un mismo basamento ». *OPERA*, nº 14 (2014): 137-59.

Haarstad, Håvard. « Extracting Justice? Critical Themes and Challenges in Latin American Natural Resource Governance ». In *New Political Spaces in Latin American Natural Resource Governance*, édité par Håvard Haarstad, 1-16. New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012.

———. *New Political Spaces in Latin American Natural Resource Governance.* New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012.

Habermas, Jürgen. *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Traduit par Marc Buhot de Launay. Critique de la politique Payot. Paris: Payot, 1988.

Halperín Donghi, Tulio. *Una nación para el desierto argentino*. 1. ed., Definitiva rev. Colección de historia argentina. Buenos Aires: Prometeo Libros, 2005.

Handal Caravantes, Laura. « Comment construire un monde post-extractiviste? Quelques voies de sortie pensées en Amérique latine ». In *Creuser jusqu'où? Extractivisme et limites à la croissance*, édité par Yves-Marie Abraham et David Murray, 321-50. Montréal: Éditions Écosociété, 2015.

Harvey, David. « El" nuevo" imperialismo: acumulación por desposesión ». *Socialist register*, 2004.

———. *Géographie de la domination: capitalisme et production de l'espace*. Traduit par Nicolas Vieillescazes. Paris: Editions Amsterdam, 2018.

Hennion, Antoine. « Réflexivités. L'activité de l'amateur ». *Réseaux* n° 153, n° 1 (2009): 55-78.

———. « Une sociologie des attachements ». *Societes* no 85, n° 3 (2004): 9-24.

Héritier, Françoise. *Le sel de la vie: lettre à un ami*. Paris: Odile Jacob, 2012.

Hirschman, Albert O. *Bonheur privé, action publique*. Traduit par Martine Leyris et Jean-Baptiste Grasset. Paris: Pluriel, 2013.

Hirschman, Albert O. *Défection et prise de parole: théorie et applications*. Traduit par Claude Besseyrias. Paris: Fayard, 1995.

Honneth, Axel. *La lutte pour la reconnaissance*. Traduit par Pierre Rusch. Folio essais. Paris: Gallimard, 2013.

———. *La réification: petit traité de théorie critique*. Édité par Stéphane Haber. Paris: Gallimard, 2010.

———. *La société du mépris: vers une nouvelle théorie critique*. Paris: La Découverte, 2012.

Houdart, Sophie. « Les répertoires subtils d'un terrain contaminé ». *Techniques Culture* n° 68, n° 2 (2017): 88-103.

Huencho, Luisa, María Cecilia Azconegui, et Mariana Ferrada. *¿Qué pasaba en Neuquén?: claves para pensar nuestra historia desde el aula*. Neuquén, Argentina: Centro Editor, 2018.

Illich, Ivan. *Énergie et équité*. Traduit par Luce Giard. Les fondamentaux de l'écologie. Paris: Arthaud Poche, 2018.

———. *La convivialité*. Essais. Paris: Points, 2014.

———. « L'histoire des besoins ». In *La perte des sens*, traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat, 71-105. Paris: Fayard, 2007.

Ingold, Tim. *Une brève histoire des lignes*. Traduit par Sophie Renaut. Bruxelles: Zones Sensibles, Pactum Serva, 2014.

Irvine, Richard. *An Anthropology of Deep Time: Geological Temporality and Social Life*. New Departures in Anthropology. Cambridge, United Kingdom ; New York, NY: Cambridge University Press, 2020.

Jarrige, François. *Technocritiques : du refus des machines à la contestation des technosciences*. Paris: La Découverte, 2016.

Jauréguiberry, Francis. « L'actualité de la pensée de Bernard Charbonneau ». Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2011.

———. *Les branchés du portable: sociologie des usages*. Sociologie d'aujourd'hui. Paris: Presses universitaires de France, 2003.

———. « L'usage du téléphone portatif ». *Réseaux*, n° 82-83 (1997): 149-64.

Jonas, Hans. *Le principe responsabilité: une éthique pour la civilisation technologique*. Paris: Flammarion, 2013.

Jong, Gerardo Mario de. *La fruticultura patagónica del Alto Valle: conflictos de una actividad económica ineficiente en la era del capital tecnológico*. Buenos Aires: Editorial La Colmena, 2010.

Juan, Salvador. « Le concept de routine dans la socio-anthropologie de la vie quotidienne ». *Espace populations sociétés* 1-2 (2015): non paginé.

———. *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*. 1. éd. Le sociologue. Paris: Presses Univ. de France, 1995.

Koselleck, Reinhart. *Le futur passé: contribution à la sémantique des temps historiques*. Traduit par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock. Nouvelle édition revue et Complétée. En temps & lieux. Paris: Éditions EHESS, 2016.

Kundera, Milan. *La plaisanterie*. Traduit par Claude Courtot et Marcel Aymonin. 3éd. Folio. Paris: Gallimard, 2016.

Lacroix, Sophie. *Ruine*. Passage 15. Paris: Villette, 2008.

Lafaye, Claudette, et Laurent Thévenot. « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature ». *Revue française de sociologie* 34, nº 4 (1993): 495-524. https://doi.org/10.2307/3321928.

Landour, Julie. « Le chercheur funambule: Quand une salariée se fait la sociologue de son univers professionnel ». *Genèses* 90, nº 1 (2013): 25.

Lassalle, Grégory. *Terres de schiste*. 16/9, 2014. www.terresdeschiste.fr.

Latour, Bruno. « Factures/fractures: de la notion de réseau à celle d'attachement ». In *Ce qui nous relie*, 189-208. Paris: Editions de l'Aube, 2000.

———. « Moderniser ou écologiser : à la recherche de la septième cité ». *Ecologie & Politique*, nº 13 (1995): 5-27.

———. *Nous n'avons jamais été modernes: essai d'anthropologie symétrique*. Paris: Editions La Découverte, 2010.

———. *Politiques de la nature: comment faire entrer les sciences en démocratie*. La Découverte poche Sciences humaines et sociales 166. Paris: La Découverte, 2008.

———. *Sur le culte moderne des dieux faitiches suivi de Iconoclash*. Les Empêcheurs de penser en rond. Paris: La Découverte, 2009.

Lavinas Picq, Manuela. « Droit à l'autodétermination contre extractivisme: comment la résistance autochtone modifie les relations internationales ». In *Creuser jusqu'où? Extractivisme et limites à la croissance*, édité par Yves-Marie Abraham et David Murray, 271-83. Montréal: Éditions Écosociété, 2015.

Le Bart, Christian. « L'individualisation comme Grand Récit ». In *L'individu aujourd'hui: débats sociologiques et contrepoints philosophiques*, par Philippe Corcuff, Christian Le Bart, et Francois De Singly, 25-37. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2010.

Le Breton, David. *Passions du risque*. Suites Sciences Humaines. Paris: Métailié, 2000.

Le Fur, Alicia. « El asambleísta, ¿Un nuevo sujeto político? » In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 34-43. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Lebel, Jean-Paul. *Alain Touraine: sociologie de l'action. Pour une sociologie des mouvements sociaux*. Lire. Paris: Ellipses, 2012.

Leff, Enrique. « La ecología política en América Latina. Un campo en construcción. » In *Los tormentos de la materia. Aportes para una ecología política latinoamericana*, édité par Héctor Alimonda, 21-39. Buenos Aires, Argentina: CLACSO, 2006.

Leiris, Michel. *Le sacré dans la vie quotidienne: suivi de Notes pour Le sacré dans la vie quotidienne ou L'homme sans honneur*, 2016.

Levi, Primo. *Si c'est un homme*. Traduit par Martine Schruoffeneger. Pocket 3117. Paris: Julliard, 1990.

Linhardt, Dominique. « L'économie du soupçon ». *Genèses* no44, nº 3 (2001): 76-98. https://doi.org/10.3917/gen.044.0076.

Livet, Pierre, et Laurent Thévenot. « Modes d'action collective et construction éthique. Les émotions dans l'évaluation ». In *Les limites de la rationalité. Rationalité, éthique et cognition*, 1:412-39. Paris: La Découverte, 2003.

López, Emiliano, et Francisco Vértiz. « Extractivism, transnational capital, and subaltern struggles in Latin America ». Traduit par Margot Olavarria. *Latin American Perspectives* 42, nº 5 (2015): 152-68.

Machado Aráoz, Horacio. « Los dolores de Nuestra América y la condición neocolonial Extractivismo y biopolítica de la expropriación ». *OSAL*, nº 32 (2012): 52-66.

———. *Potosí, el origen: genealogía de la minería contemporánea*. Tiempo. Buenos Aires, Argentina: Mardulce, 2014.

Machado Aráoz, Horacio Alejandro César. « Conflictos socioambientales y disputas civilizatorias en América Latina: Entre el desarrollismo extractivista y el Buen Vivir », 2015.

Maraggi, Inés. « Resistir al avance extractivista: Las Comunidades Mapuche Paynemil, Kaxipayiñ y Campo Maripe frente a los conflictos territoriales en Loma La Lata y Loma Campana, Neuquén ». Tessi de licenciatura en geografía, Universidad Nacional de La Plata, 2017.

Marcus, George E. *Le citoyen sentimental: émotions et politique en démocratie*. Paris: Presses de Sciences Po, 2008.

Marín, Marcela Cecilia. « El "no a la mina" de Esquel como acontecimiento: otro mundo posible ». In *Minería transnacional, narrativas del desarrollo y resistencias sociales*, 2da. edición., 181-204. Buenos Aires: Editorial Biblos, 2009.

Martínez Alier, Joan. « L'écologisme des pauvres, vingt ans après: Inde, Mexique et Pérou ». Traduit par Mathilde Baroudi, Charlotte Tafforeau, et N'Bellia Guerchouche. *Ecologie politique*, nº 2 (2012): 93-116.

Martínez Alier, Juan. *L'écologisme des pauvres: une étude des conflits environnementaux au sud*. Traduit par André Verkaeren. Paris: Les petits matins/Institut Veblen, 2014.

Martínez Andrade, Luis. « "Biocolonialité du pouvoir" et mouvements sociaux en Amérique latine ». *Ecologie & Politique* 2, nº 55 (2017): 153-64.

Martuccelli, Danilo. *Existen individuos en el Sur?* 1. reimpr. Serie Individuo y ciencias sociales. Santiago: LOM Ediciones, 2010.

———. *La condition sociale moderne: l'avenir d'une inquiétude*. Folio essais. Paris: Gallimard, 2017.

———. *Les sociétés et l'impossible les limites imaginaires de la réalité*. Paris: Armand Colin, 2014.

———. *Sociologies de la modernité: l'itinéraire du XXe siècle*. Collection Folio/essais 348. Paris: Gallimard, 1999.

Mathieu, Lilian. « Contexte politique et opportunités ». In *Penser les mouvements sociaux*, édité par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, 39-54. Recherches. Paris: La Découverte, 2010.

———. *L'espace des mouvements sociaux*. Sociopo. Bellecombe-en-Bauges: Éditions du croquant, 2012.

Mattini, Luis. « La hora de las comunas ». In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 44-55. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Mauss, Marcel. « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques ». In *Sociologie et anthropologie*, 13e éd., 143-285. Quadrige. Paris: PUF, 2013.

———. « Les techniques du corps ». In *Sociologie et antrhopologie*, 13e. édition., 363-86. Quadrige. Paris: PUF, 2013.

McNeish, John-Andrew. « More than Beads and Feathers: Resource Extraction and the Indigenous Challenge in Latin America ». In *New Political Spaces in Latin American Natural Resource Governance*, édité par Håvard Haarstad, 39-60. New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012.

Mitchell, Timothy. *Carbon democracy. Le pouvoir politique à l'ère du pétrole*. Traduit par Christophe Jaquet. Paris: La Découverte, 2013.

Mons, Alain. « La force des fissures ». *Sociétés* 2, nº 120 (2013): 91-104.

Monsaingeon, Baptiste. « De la présence aux restes. Les ombres fantomatiques d'un monde d'objets ». *Socio-anthropologie*, nº 34 (2016): 67-79.

Movimiento para la Recuperación de Nuestro Petróleo. « Soberanía energética: insistiendo por el camino equivocado », 1 septembre 2014.

Moyano, Adrián. *Crónicas de la resistencia mapuche*. 1. ed. San Carlos de Bariloche, República Argentina: Caleuche, 2007.

Multisectorial contra el fracking. « Declaración ante el acuerdo Chevron-YPF para explotar Vaca Muerta », 15 juillet 2013. http://www.opsur.org.ar/blog/2013/07/15/multisectorial-contra-el-fracking-declaracion-ante-el-acuerdo-chevron-ypf-para-explotar-vaca-muerta/.

Muñoz Villagrán, Jorge. *Pedagogia política en Don Jaime de Nevares*. Universidad Nacional del Comahue, 2012.

Murgida, Ana Maria. « Interactions sur le terrain, camouflage et légitimité ». *Journal des anthropologues*, nº 102-103 (2006): 1-10.

Naess, Arne. « The shallow and the deep, long-range ecology movement. A summary ». *Inquiry* 16, nº 1-4 (1973): 95-100.

Narahara, Karine. « Em território Mapuche: petroleiras, newen e conhecimento em Puel Mapu (Argentina) ». Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2018.

Non signé. « Producción de hidrocarburos en reservorios no convencionales en Mendoza. Consideraciones sovre el Método de Estimulación Hidráulica ». Mendoza, Argentina: Universidad Nacional de Cuyo, juin 2018.

Norman, Donald. A. « Les artefacts cognitifs ». In *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, traduit par Francesco Cara, 15-34. Raisons pratiques 4. Editions de l'Ecole des hautes études de sciences sociales, 1993.

Observatorio Petrolero Sur. *El Alto Valle Perforado. El petróleo y sus conflictos en las ciudades de la Patagonia Norte*. Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2015.

———, éd. *La tentación de esquisto: capitalismo, democracia y ambiente en la Argentina no convencional*. Colección OPSur - Jinete Informe. Ciudad Autónoma de Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2016.

———. « Modelo de ordenanza para prohibición del fracking ». *OPSur* (blog), 19 septembre 2014. https://opsur.org.ar/2014/09/19/modelo-de-ordenanza-para-prohibicion-del-fracking/.

Ogien, Albert, et Louis Quéré. *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*. Paris: Ellipses, 2005.

Okamoto, Tami, et Esben Leifsen. « Oil Spills, Contamination, and Unruly Engagements with Indigenous Peoples in the Peruvian Amazon ». In *New Political Spaces in Latin American Natural Resource Governance*, édité par Håvard Haarstad, 177-98. New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012.

Pablo. « A un año de la muerte de Tina (Cristina Linkopan) », mars 2014. https://apca.noblogs.org/post/2014/03/09/a-un-ano-de-la-muerte-de-tina-cristina-linkopan/.

———. « EL GOBIERNO NEUQUINO profundiza el GENOCIDIO ». *APCA, La gota que revalsó el vaso* (blog), 2 novembre 2012. https://apca.noblogs.org/post/2012/11/02/aic-la-mas-corrupta-de-las-intituciones-profundiza-el-genocidio/.

Palermo, Hernán M. *La producción de la masculinidad en el trabajo petrolero*. Sociedad. Buenos Aires: Editorial Biblos, 2017.

Patouillard, Victoire. « Une colère politique. L'usage du corps dans une situation exceptionnelle : le ZAP d'Act-up Paris ». *Sociétés Contemporaines* 31, n° 1 (1998): 15-36. https://doi.org/10.3406/socco.1998.1769.

Pecqueux, Anthony. « Le son des choses, les bruits de la ville ». *Communications* 1, n° 90 (2012): 5-16.

Peregalli, Roberto. *Les lieux et la poussière: Sur la beauté de l'imperfection*. Traduit par Anne Bourguignon. Paris: Arléa, 2017.

Pérez Roig, Diego. « Los dilemas de la política hidrocarburífera en la Argentina posconvertibilidad ». In *Vaca Muerta: Construcción de una estrategia. Política públicas ambiguas, empresas estatales corporatizadas y diversficación productiva a medida*, par Diego Pérez Roig, Hernán Scandizzo, et Diego di Risio, 11-36. Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2016.

Pérez Romagnoli, Eduardo. « Las industrias inducidas y derivadas de la vitivinicultura moderna en Mendoza y San Juan (1885-1914) ». In *La región vitivinícola argentina: Transformaciones del territorio, la economía y la sociedad 1870-1914*, par Richard-Jorba, Rodolfo A., Eduardo Pérez Romagnoli, Patricia Barrio de Villanueva, et Inés Sanjurjo de Driollet, 133-81. Convergencia. Entre memoria y sociedad. Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006.

Perreault, Tom. « Nature and Nation: Hydrocarbons, Governance, and the Territorial Logics of "Resource Nationalism" in Bolivia ». In *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, édité par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury, 67-90. Austin: University of Texas Press, 2014.

Pessis, Céline, Sezin Topçu, et Christophe Bonneuil, éd. *Une autre histoire des « Trente Glorieuses ». Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*. La Découverte poche 442. Paris: Éditions la Découverte, 2015.

Pétrarque. *L'ascension du Mont Ventoux*. Traduit par Yann Migoubert. Paris: Éd. Sillage, 2011.

Petruccelli, Ariel. « Contra-cultura de la protesta: más allá de un concepto ». In *Neuquén 60 20 10: un libro de teoría política*, 15-38. Neuquén: Publifadecs, 2017.

———. *Docentes y piqueteros: de la huelga de Aten a la pueblada de Cutral Co*. 2nsd edition, Enlarged. Neuquén, Argentina: Ediciones con Doble Zeta, 2015.

Piciñam, Maria, Pety Piciñam, Maiten Caniñíkul, Fernando Maripil, Silvia Kvlalew, Damián Hernández, Cecilia Figueroa, et al. « Propuesta para un Kvme Felen Mapuce ». Neuquén, Argentina: Confederación Mapuce de Neuquén, 2010.

Pierru, Emmanuel. « Organisations et ressources ». In *Penser les mouvements sociaux*, édité par Eric Agrikolansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, 19-38. Recherches. Paris: La Découverte, 2010.

Pineault, Eric. « La panacée. L'histoire du panax quinquefolius et le mirage de l'économie extractiviste ». In *Creuser jusqu'où? Extractivisme et limites à la croissance*, édité par Yves-Marie Abraham et David Murray, 57-64. Montréal: Éditions Écosociété, 2015.

Pinto, Mauricio. « Ley de Aguas de 1884. Comentada y Concordada ». Mendoza, Argentina: Departamento General de Irrigación, 2006.

Poirier, Nicolas. « L'expérience politique du temps présent contre le catastrophisme ». In *Ecologies sociales : le souci du commun*, 131-47. Situations & critiques. Lyon: Parangon-Vs, 2014.

Ponte, Jorge R. *De los caciques del agua a la Mendoza de las acequias: cinco siglos de historia de acequias, zanjones y molinos*. Mendoza, Argentina: Unidad Ciudad y Territorio del INCIHUSA-CONICET, 2005.

Postigo, Julio, Mariana Montoy, et Kenneth Young. « Natural Resources in the Subsoil and Social Conflicts on the Surface: Perspective on Peru's Subsurface Political Ecology ». In *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, édité par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury, 223-40. Austin: University of Texas Press, 2014.

Pottier, Aude. « Une cellule de transfert en SHS ». *Emergence(s)*, décembre 2015.

Pratt, Wallace E. « Toward a Philosophy of Oil-Finding ». *AAPG Bulletin* 36, n° 12 (1952): 2231-36.

Prévôt-Schapira, Marie-France. « Amérique Latine, conflits et environnements ». *Problèmes d'Amérique latine* 4, n° 70 (2008): 5-11.

Quang, Matthieu Le. « Penser l'extractivisme en Amérique latine à partir de l'écosocialisme ». *Ecologie politique* N° 59, n° 2 (2019): 57-71.

Richard-Jorba, Rodolfo A. « Introducción ». In *La región vitivinícola argentina: tranformaciones del territorio, la economía y la sociedad, 1870-1914*, par Rodolfo A. Richard-Jorba, Eduardo Pérez Romagnoli, Patricia Barrio de Villanueva, et Inés Sanjurjo de Driollet, 9-20. Convergencia. Entre memoria y sociedad. Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006.

———. « Transiciones Ecónomicas y geográficas ». In *La región vitivinícola argentina: Transformaciones del territorio, la economía y la sociedad 1870-1914*, par Rodolfo A. Richard-Jorba, Eduardo Pérez Romagnoli, Patricia Barrio de Villanueva, et Inés

Sanjurjo de Driollet, 21-76. Convergencia. Entre memoria y sociedad. Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006.

———. « Transiciones ecónomico-sociales : immigración y mundo del trabajo ». In *La región vitivinícola argentina: Transformaciones del territorio, la economía y la sociedad 1870-1914*, par Richard-Jorba, Rodolfo A., Eduardo Pérez Romagnoli, Patricia Barrio de Villanueva, et Inés Sanjurjo de Driollet, 77-132. Convergencia. Entre memoria y sociedad. Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006.

Ricœur, Paul. *Parcours de la reconnaissance: trois études*. Folio essais 459. Paris: Gallimard, 2009.

Ricoeur, Paul. *Soi-même comme un autre*. Points Essais. Paris: Éditions du Seuil, 2015.

Riffo, Lorena. « Hidrocarburos no convencionales, hegemonía y relación sociedad-naturaleza: análisis de las relaciones entre el Estado, las industrias culturales y los conflictos sociales en el avance de la frontera hidrocarburífera, entre 2009 y 2014, en Neuquén ». Tesis de Maestría en Ciencias Sociales y Humanidades, Universidad Nacional de Quilmes, 2018.

———. « Hidrocarburos no convencionales y conflictos socioambientales. Análisis crítico de la escena enunciativa en el diario Río Negro sobre el acuerdo Chevron-YPF S.A. » *(En)clave Comahue*, nº 23 (2017): 61-84.

Risio, Diego di. « Empresas estatales petroleras : el gobierno de los yuppies estadistas ». In *Vaca Muerta: Construcción de una estrategia. Política públicas ambiguas, empresas estatales corporatizadas y diversficación productiva a medida*, par Diego Pérez Roig, Hernán Scandizzo, et Diego di Risio, 37-88. Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2016.

Risio, Diego di, Diego Pérez Roig, Marc Gavaldá, et Hernán Scandizzo. *Zonas de sacrificio: impactos de la industria hidrocarburífera en Salta y Norpatagonia*. Buenos Aires? América Libre, 2012.

Rodil, Diego. « Avance de la frontera hidrocarburífera sobre suelo productivo Estación Fernández Oro, Alto Valle del Rio Negro », 1-19. Neuquén, 2015.

Rodríguez Pardo, Javier. *En la Patagonia NO. Crónica de la epopeya antinuclear de Gastre*. El Bolsón, Rio Negro: Proyecto Lemu-Grupo de Amigos del Libro, 2006.

Rogero de Vega, Gladys. « Principales aspectos de la legislación hídrica mendocina ». Mendoza, Argentina: Departamento General de Irrigación, non daté.

Rosa, Hartmut. *Accélération: une critique sociale du temps*. Traduit par Didier Renault. Paris: La Découverte, 2014.

———. *Résonance: une sociologie de la relation au monde*. Traduit par Sacha Zilberfarb et Sarah Raquillet. Paris: La Découverte, 2018.

Rosanvallon, Pierre. *La société des égaux*. Paris: Éditions du Seuil, 2013.

Rossi, Miguel Ángel. « La identidad política como acción: los atenienses neuquinos ». In *Neuquén 60 20 10: un libro de teoría política*, 39-63. Neuquén: Publifadecs, 2017.

Rousset, Raúl. « Qué son las asambleas Una visión desde adentro ». In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 90-93. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Roux, Rhina. « Marx y la cuestión del despojo. Claves teóricas para iluminar un cambio de época ». *Revista herramienta* 38 (2008): 61-74.

Ruddiman, William F. « The anthropogenic greenhouse era began thousands of years ago ». *Climatic change* 61, nº 3 (2003): 261-93.

Salerno, Isabel Edith. « Representación en la prensa local. El referéndum que prohíbe la minería tóxica en Loncopué, Provincia de Neuquén ». In *La trama al revés en años de cambio : experiencias en la historia argentina reciente*, 243-70. General Roca: Publifadecs, 2013.

Sanjurjo de Driollet, Inés. « Frontera indígena y colonias agrícolas en el sur e Mendoza entre 1854-1916 ». In *La región vitivinícola argentina: Transformaciones del territorio, la economía y la sociedad 1870-1914*, par Rodolfo A. Richard-Jorba, Eduardo Pérez Romagnoli, Patricia Barrio de Villanueva, et Inés Sanjurjo de Driollet, 233-83. Convergencia. Entre memoria y sociedad. Buenos Aires, Argentina: Universidad Nacional de Quilmes, 2006.

Sapag, Luis Felipe. *Entender Vaca Muerta: fracking: ¿zona de sacrificios ambientales o tierra prometida?* Buenos Aires, Argentina: Prometeo Libros, 2015.

Scandizzo, Hernán. « Hidrocarburos y diversificación productiva en tiempos de Vaca Muerta. Nueva expansión de frontera del capital ». In *Vaca Muerta: Construcción de una estrategia. Política públicas ambiguas, empresas estatales corporatizadas y diversficación productiva a medida*, par Diego Pérez Roig, Hernán Scandizzo, et Diego di Risio, 89-144. Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2016.

Scandizzo, Hernán, et Marc Gavaldá. *Patagonia Petrolera, el desierto permanente*. Neuquén, Argentina: Observatorio Petrolero Sur, 2008.

Schepper-Valiquette, Bertrand. « Le Canada, l'extractivisme et le piège de l'économie primarisée ». In *Creuser jusqu'où? Extractivisme et limites à la croissance*, édité par Yves-Marie Abraham et David Murray, 116-35. Montréal: Éditions Écosociété, 2015.

Schiller, Herman. « Piquetes y cacerolas ¿La lucha es una sola? Los Fantasmas antagónicos y la unidad necesaria ». In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 97-104. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Schuldt, Jürgen, et Alberto Accosta. « Petróleo, rentismo y subdesarrollo ¿Una maldición sin solución? » In *Extractivismo, política y sociedad*, édité par Jürgen Schuldt, Alberto Accosta, Alberto Barandiarán, Anthony Bebbington, Mauricio Folchi, CEDLA - Bolivia, et Eduardo Gudynas, 9-40. Cuadernos de capacitación. Quito: Centro Andino de Acción Popular (CAAP) y Centro Latinoamericano de Ecología Social (CLAES), 2009.

Schutz, Alfred. « L'homme qui rentre au pays ». In *L'Etranger*, par Alfred Schutz, 41-72. Paris: Editions Allia, 2017.

———. « Sur les réalités multiples ». In *Le chercheur et le quotidien*, 103-67. Paris: Méridiens Klincksieck, 1994.

———. « Tirésias ou notre connaissance des événements futurs ». In *Le chercheur et le quotidien*, 195-216. Paris: Editions Klincksieck, 1994.

Scott, Diane. *Ruine: invention d'un objet critique*. Paris: Les prairies ordinaires, 2019.

Searles, Harold F. *L'environnement non humain*. Traduit par Daniel Blanchard. Tel. Paris: Gallimard, 2014.

Searles, Harold Frederic. *L' environnement non humain*. Traduit par Daniel Blanchard. Paris: Gallimard, 2014.

Sébastien, Léa. « Le nimby est mort. Vive la résistance éclairée : le cas de l'opposition à un projet de décharge, Essonne, France ». *Sociologies pratiques* n° 27, n° 2 (25 octobre 2013): 145-65.

Seoane, José. « De la biodiversidad a los hidrocarburos ». In *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, édité par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati, 183-208. Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013.

———. « El agua vale más que el oro. La megaminería a cielo abierto. » In *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, édité par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati, 109-30. Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013.

———. « El retorno de la crisis y la ofensiva extractivista ». In *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, édité par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati, 83-106. Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013.

———. « Modelo extractivo y acumulación por despojo ». In *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, édité par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati, 21-40. Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013.

Seoane, José, et Clara Algranati. « El sabor amargo del crecimiento económico: la expansión del modelo extractivo entre 2003 y 2007 ». In *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, édité par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati, 61-82. Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013.

Serres, Michel. *Le contrat naturel*. Nachdr. Champs 241. Paris: Flammarion, 1992.

Servigne, Pablo, Raphaël Stevens, Gauthier Chapelle, Dominique Bourg, et Cyril Dion. *Une autre fin du monde est possible: vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*. Anthropocène. Paris: Éditions du Seuil, 2018.

Servigne, Pablo, Raphaël Stevens, et Yves Cochet. *Comment tout peut s'effondrer: petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*. Paris: Ed. du Seuil, 2015.

Siméant, Johanna. « La transnationalisation de l'action collective ». In *Penser les mouvements sociaux*, édité par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, 121-44. Recherches. Paris: La Découverte, 2010.

Sloterdijk, Peter. *Après nous le déluge: les temps modernes comme expérience antigénéalogique*. Traduit par Olivier Mannoni. Paris: Payot, 2018.

———. *La mobilisation infinie : vers une critique de la cinétique politique*. Traduit par Hans Hildenbrand. Essais. Paris: Points, 2011.

———. *Le palais de cristal: à l'intérieur du capitalisme planétaire*. Traduit par Olivier Mannoni. Pluriel. Paris: Hachette Littératures, 2008.

Solanas, Pino. *La guerra del fracking*. 6/10, Documentaire, 2013. https://www.youtube.com/watch?v=YA6Xp1WDQq4.

Sommier, Isabelle. « Diffusion et circulation des mouvements sociaux ». In *Penser les mouvements sociaux*, édité par Eric Agrikoliansky, Isabelle Sommier, et Olivier Fillieule, 101-20. Recherches. Paris: La Découverte, 2010.

Soria, Federico. « A CRISTINA LINCOPÁN (poema dedicado) ». *Yo tampoco me callo* (blog), 13 août 2014. http://federico-soria.blogspot.com/2014/08/a-cristina-lincopan-poema-dedicado.html.

———. « TUPUNGATO: EL FRACKING AMENAZA LA AUTONOMÍA MUNICIPAL Y EL PRINCIPAL RESPONSABLE ES EL INTENDENTE GUSTAVO SOTO ». *Yo tampoco me callo* (blog), 26 août 2018. http://federico-soria.blogspot.com/2018/08/tupungato-el-fracking-amenaza-la.html.

Soulé, Bastien. « Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales. » *Recherches qualitatives* 27, nº 1 (2007): 127-40.

Steffen, Will, Wendy Broadgate, Lisa Deutsch, Owen Gaffney, et Cornelia Ludwig. « The Trajectory of the Anthropocene: The Great Acceleration ». *The Anthropocene Review* 2, nº 1 (avril 2015): p.81-98. https://doi.org/10.1177/2053019614564785.

Stone, Christopher D. « Should Trees Have Standing? Towards Legal Rights for Natural Objects ». *Southern California Law Review*, nº 45 (1972): 450-501.

Supplee, Joan Ellen. *Provincial elites and the economic transformation of Mendoza, Argentina, 1880-1914*. Austin: University of Texas at Austin, 1988.

Svampa, Fernando. « Transformaciones territoriales en el Alto Valle de Río Negro, el declive de la matriz frutihortícola en el municipio de Allen ». In *IX Jornadas de Sociología de la UNLP, 5 al 7 de diciembre de 2016*, 2016. http://www.memoria.fahce.unlp.edu.ar/trab_eventos/ev.9053/ev.9053.pdf.

Svampa, Maristella. *Chacra 51: regreso a la Patagonia en los tiempos del fracking*. Buenos Aires: Sudamericana, 2018.

———. « Consenso de los commodities, giro ecoterritorial y pensamiento crítico en América Latina ». *OSAL*, nº 32 (2012): 16-38.

———. « Du “Qu’ils s’en aillent tous!” à l’exacerbation de la rhétorique nationale-populaire ». Traduit par Marie-France Prévôt-Schapira. *Problèmes d’Amérique latine* 4, nº 82 (2011): 77-91.

———. « Mouvements sociaux, matrices sociopolitiques et nouveaux contextes en Amérique latine ». Traduit par Julie Devineau. *Problèmes d’Amérique latine* 4, nº 74 (2009): 113-36.

———. « Néo-"développementisme" extractiviste, gouvernements et mouvements sociaux en Amérique Latine ». Traduit par Georges Durand. *Problèmes d’Amérique latine* 3, nº 81 (2011): 101-27.

Svampa, Maristella, et Enrique Viale. *Maldesarrollo: la Argentina del extractivismo y el despojo*. 1. ed. Conocimiento. Buenos Aires: Katz Editores, 2014.

Taddei, Emilio H. « El agronegocio: de la república de la soja a los desiertos verdes. » In *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, édité par José Seoane, Emilio H.

Taddei, et Clara Algranati, 131-82. Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013.

———. « Las guerras por el agua ». In *Extractivismo, despojo y crisis climática: desafíos para los movimientos sociales y los proyectos emancipatorios de nuestra América*, édité par José Seoane, Emilio H. Taddei, et Clara Algranati, 109-30. Buenos Aires, Argentina: Herramienta Ediciones, 2013.

Taguieff, Pierre-André. *L'émancipation promise: exigence forte ou illusion durable?* Paris: Les éditions du Cerf, 2019.

Tarrow, Sydney. « La contestation transnationale ». *Cultures & Conflits*, nº 38-39 (2000).

Thébaud-Mony, Annie. *La science asservie: santé publique : les collusions mortifères entre industriels et chercheurs*. Paris: La Découverte, 2014.

Thévenot, Laurent. « Essai sur les objets usuels. Propriétés, fonctions, usages ». In *Les objets dans l'action: de la maison au laboratoire*, 85-111. Raisons pratiques 4. Paris: Editions de l'Ecole des hautes études de sciences sociales, 1993.

———. « Jugements ordinaires et jugement de droit ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 47, nº 6 (1992): 1279-99.

———. *L'action au pluriel: sociologie des régimes d'engagement*. Textes à l'appui. Politique & sociétés. Paris: Découverte, 2006.

———. « L'action qui convient ». In *Les formes de l'action*, 39-69. Raisons pratiques 1. Paris: Editions de l'Ecole des hautes études de sciences sociales, 1990.

———. « Le régime de familiarité. Des choses en personne ». *Genèses* 17 (1994): 72-101.

Thompson, Edward P. *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*. Paris: La Fabrique Editions, 2015.

Thoreau, Henry David. *Walden*. London: Penguin, 2016.

Tilly, Charles. *Contentious Performances*. Cambridge Studies in Contentious Politics. Cambridge ; New York: Cambridge University Press, 2008.

Tilly, Charles, et Sidney G. Tarrow. *Contentious politics*. Second revised edition. New York, NY: Oxford University Press, 2015.

Tocqueville, Alexis de. *De la démocratie en Amérique. Tome 2*. Collection folio/histoire. Paris: Gallimard, 2006.

Tönnies, Ferdinand. *Communauté et société: catégories fondamentales de la sociologie pure*. Traduit par Niall Bond et Sylvie Mesure. Le lien social. Paris: Presses universitaire de France, 2010.

Topalov, Christian. « Le Local Community Research Commitee, la recherche sur projet et l'"âge d'or" de la sociologie de Chicago (1923-1930) ». *Genèses* 1, nº 94 (2014): 81-113.

Touraine, Alain. *Critique de la modernité*. Paris? Fayard, 1992.

———. *Défense de la modernité*. La couleur des idées. Paris: Éditions du Seuil, 2018.

———. *La conscience ouvrière*. Reprint. Paris: Éd. du Seuil, 1977.

———. *La fin des sociétés*. La couleur des idées. Paris: Éditions du Seuil, 2013.

———. *La voix et le regard*. Sociologie permanente 1. Paris: Seuil, 1978.

Trabajadores de Areas Naturales Protegidas. « Declaración de la Jornada en Defensa del Área Natural Protegida Auca Mahuida », 25 mars 2013.

https://opsur.org.ar/2013/03/25/jornada-en-defensa-del-area-natural-protegida-auca-mahuida/.

Trépanier, Michel, et Marie-Pierre Ippersiel. « Hiérarchie de la crédibilité et autonomie de la recherche : L'impensé des analyses des relations universités-entreprises ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 148, nº 3 (2003): 74.

Trom, Danny. « Comment décrire un objet disputé? Exercice de sociologie phénoménologique à la torisième personne ». In *Phénoménologie et sociologie*, par Jocelyn Benoist et Bruno Karsenti, 65-82, 1re éd. Fondements de la politique. Paris: Presses universitaires de France, 2001.

Tsing, Anna Lowenhaupt. *Friction: An Ethnography of Global Connection*. Princeton, N.J: Princeton University Press, 2005.

———. *Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. Les empêcheurs de tourner en rond. Paris: La Découverte, 2017.

———. « On Nonscalability. The Living World Is Not Amenable to Precision-Nested Scales ». *Common Knowledge* 18, nº 3 (1 août 2012): 505-24. https://doi.org/10.1215/0961754X-1630424.

Unión de Asambleas Ciudadanas. « Construyendo caminos colectivos en defensa de nuestros territorios ». UAC, non daté.

U.S. Energy Information Administration. « World Shale Gas Resources: An Initial Assessment of 14 Regions Outside the United States ». Washington D.C.: U.S. Department of Energy, avril 2011. https://www.eia.gov/analysis/studies/worldshalegas/archive/2011/pdf/fullreport_2011.pdf.

Van Sant, Gus. *Promised Land*. Focus Features, 2012.

Vargas, Patricia, et Martín Cañas. « ¡Ya basta! ¡Que se vayan todos, que no quede uno solo! » In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 105-8. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Vega, Graciela. « Av. Roca, Libertad, J. B. Justo y Orell ». *Proyecto Allen 3.0* (blog), 26 juin 2013. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=4481.

———. « ¿FRUTICULTURA O PETRÓLEO? El dilema ». *Proyecto Allen 3.0* (blog), 3 novembre 2013. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=5369.

———. « Había una vez una manzana... » *Proyecto Allen 3.0* (blog), 15 novembre 2012. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=3274.

———. « Millacó ». *Proyecto Allen 3.0* (blog), 20 juillet 2013. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=3585.

Velázquez García, Mario Alberto. « Movimientos ambientales y nuevos conflictos en América Latine y el Caribe ». *CLACSO*, 2003.

Vera, Gustavo. « Las asambleas llegaron para quedarse ». In *Qué son las asambleas populares ?*, par Rafael Bielsa, 109-16. Biblioteca del pensamiento nacional. Buenos Aires: Ediciones Continente, 2002.

Vidal, Laurent. *Les hommes lents: résister à la modernité: XVe-XXe siècle*. Paris: Flammarion, 2020.

Vilain, Milo. « Les défenseurs de l'Océan Atlantique: des écologistes sans frontières ». Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2019.

Villareal, Jorgelina, et Luisa Huecho. « Relevamiento Territorial Lof Campo Maripe. Informe Histórico Antropológico ». Neuquén, Argentina: Instituto Nacional de Asuntos Indigenas (INAI), 2015.

Wagner, Lucrecia Soledad. *Conflictos socioambientales: la megaminería en Mendoza, 1884-2011*. Colección Convergencia. Bernal, Provincia de Buenos Aires, República Argentina: Universidad Nacional de Quilmes Editorial, 2014.

Warnaars, Ximena. « Territorial Transformations in El Pangui, Ecuador: Understanding How Mining Conflict Affects Territorial Dynamics, Social Mobilization, and Daily Life ». In *Subterranean Struggles: New Dynamics of Mining, Oil, and Gas in Latin America*, édité par Anthony Bebbington et Jeffrey Bury, 149-72. Austin: University of Texas Press, 2014.

Watts, Michael. « Ville pétrolière: pétro-paysage et futurs soutenables ». Traduit par Denis Chartier et Emilia Sanabria. *Ecologie & Politique* 2, nº 42 (2011): 65-70. https://doi.org/10.3917/ecopo.042.0065.

Weber, Max. *Concepts fondamentaux de sociologie*. Tel. Paris: Gallimard, 2016.

Wolff, Jonas. « Contesting Extractivism: Conceptual, Theoretical and Normative Reflections ». In *Contested Extractivism, Society and the State: Struggles over Mining and Land*, édité par Bettina Engels et Kristina Dietz, 243-55. Development, Justice and Citizenship. London: Palgrave Macmillan UK, 2017.

Zalasiewicz, Jan, Colin N. Waters, Juliana A. Ivar do Sul, Patricia L. Corcoran, Anthony D. Barnosky, Alejandro Cearreta, Matt Edgeworth, Agnieszka Gałuszka, Catherine Jeandel, et Reinhold Leinfelder. « The Geological Cycle of Plastics and Their Use as a Stratigraphic Indicator of the Anthropocene ». *Anthropocene* 13 (2016): 4-17.

Sources militantes

Pour plus de clarté, j'indique ici lesquelles, parmi les sources citées, sont l'œuvre de militants ou d'individu s'étant ouvertement déclarés contre l'exploitation de Vaca Muerta. Cette section regroupe aussi les productions audio-visuelles.

APCA. « Argentina Pais Generoso ». Consulté le 13 août 2020. https://apca.noblogs.org/post/2012/09/20/argentina-pais-generoso-_/.

———. *Un año de lucha*. Fisque Menuco: Kuruf, 2013.

APCA - Allen. *Allen | Río Negro |* fracking *| Frutales afectados por agua salada alrededor de una locación*. Allen, Rio Negro, Argentina, 2016. https://www.youtube.com/channel/UC97jHOKUWl59V3pxxIj_wng.

———. *Allen - Río Negro | Radio abierta en apoyo a Jachal y contra el* fracking *en tierra productiva - YouTube*. Allen, Rio Negro, Argentina, 2016. https://www.youtube.com/watch?v=UfPv0iZtM5E.

———. *Los Cazurros en Allen - YouTube*. Allen, Rio Negro, Argentina, 2014. https://www.youtube.com/watch?v=Ah62bwRFPIc.

Aranda, Dario. « El petróleo avanza sobre el agro y el INTA censura ». *Proyecto Allen 3.0* (blog), novembre 2015. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=7803.

Argentina Sin Fracking. « Declaración del movimiento artistico-cultural contra el fracking », 07/13. http://argentinasinfracking.org/.

Asamblea Permanente del Comahue por el Agua. « Frackin Diagramas ». *APCA, La gota que revalsó el vaso* (blog), octobre 2012. https://apca.noblogs.org/post/2012/10/28/frackin-diagramas/.

Associación de Abogados Ambientalistas de Argentina. « Dictamen de la Asociación Argentina de Abogados Ambientalistas (AAdeAA) sobre las competencias municipales en relación a la técnica de fracturación hidráulica (Fracking) », 2013.

Cartago TV. *Cartago 2012: Comunidad #Mapuche Gelay Ko denuncia a la petrolera #Apache #Fracking - YouTube*. Neuquén, Argentina, 2012. https://www.youtube.com/watch?v=6_TAt9zaDJs.

———. *Cartago 2012: Comunidad #Mapuche Gelay Ko frente al #Fracking y el #shale #oil*. Neuquén, Argentina, 2012. https://www.youtube.com/watch?v=dL0UYho5FCc&t=90s.

Crespi, Martín. *El* fracking *una historia esdrújula contada por el Conde Drácula*. Buenos Aires, Argentina: Ramos Mejía, 2020.

Cunti, Ethel. « Ethel Cunti: para mi era lindo venir a la chacra ». *Proyecto Allen 3.0* (blog), 24 février 2017. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=486.

Estévez, Matías. *Rio Impetuoso - Hidrofractura*. Documentaire. TVC Neuquén, 2013. https://www.youtube.com/watch?v=Ru9-pQVfGKo.

Fox, Josh. *Gasland*. Documentaire, 2010.

———. *Gasland II*. Documentaire, 2013.

———. *The Sky Is Pink*. Documentaire, 2012.

Giustiniani, Rubén, Javier Ganem, et Leandro Franco Dabel. *El contrato secreto: YPF-Chevron*. Argentina: Eudeba : Ediciones UNL, 2017.

Lassalle, Grégory. *Terres de schiste*. 16/9, 2014. www.terresdeschiste.fr.

Movimiento para la Recuperación de Nuestro Petróleo. « Soberanía energética: insistiendo por el camino equivocado », 1 septembre 2014.

Multisectorial contra el fracking. « Declaración ante el acuerdo Chevron-YPF para explotar Vaca Muerta », 15 juillet 2013. http://www.opsur.org.ar/blog/2013/07/15/multisectorial-contra-el-fracking-declaracion-ante-el-acuerdo-chevron-ypf-para-explotar-vaca-muerta/.

Observatorio Petrolero Sur. *El Alto Valle Perforado. El petróleo y sus conflictos en las ciudades de la Patagonia Norte*. Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2015.

———, éd. *La tentación de esquisto: capitalismo, democracia y ambiente en la Argentina no convencional*. Colección OPSur - Jinete Informe. Ciudad Autónoma de Buenos Aires: Ediciones del Jinete Insomne, 2016.

Observatorio Petrolero Sur, et Vaca Bonsaï. *Territorio Crudo*. Documentaire, 2015.

OPSur. « Modelo de ordenanza para prohibición del fracking ». *OPSur* (blog), 19 septembre 2014. https://opsur.org.ar/2014/09/19/modelo-de-ordenanza-para-prohibicion-del-fracking/.

Pablo. « A un año de la muerte de Tina (Cristina Linkopan) », mars 2014. https://apca.noblogs.org/post/2014/03/09/a-un-ano-de-la-muerte-de-tina-cristina-linkopan/.

———. « EL GOBIERNO NEUQUINO profundiza el GENOCIDIO ». *APCA, La gota que revalsó el vaso* (blog), 2 novembre 2012. https://apca.noblogs.org/post/2012/11/02/aic-la-mas-corrupta-de-las-intituciones-profundiza-el-genocidio/.

Solanas, Pino. *La guerra del fracking*. 6/10, Documentaire, 2013. https://www.youtube.com/watch?v=YA6Xp1WDQq4.

Soria, Federico. « A CRISTINA LINCOPÁN (poema dedicado) ». *Yo tampoco me callo* (blog), 13 août 2014. http://federico-soria.blogspot.com/2014/08/a-cristina-lincopan-poema-dedicado.html.

———. « TUPUNGATO: EL fracking AMENAZA LA AUTONOMÍA MUNICIPAL Y EL PRINCIPAL RESPONSABLE ES EL INTENDENTE GUSTAVO SOTO ». *Yo tampoco me callo* (blog), 26 août 2018. http://federico-soria.blogspot.com/2018/08/tupungato-el-fracking-amenaza-la.html.

Trabajadores de Areas Naturales Protegidas. « Declaración de la Jornada en Defensa del Área Natural Protegida Auca Mahuida », 25 mars 2013. https://opsur.org.ar/2013/03/25/jornada-en-defensa-del-area-natural-protegida-auca-mahuida/

Unión de Asambleas Ciudadanas. « Construyendo caminos colectivos en defensa de nuestros territorios ». UAC, non daté.

Van Sant, Gus. *Promised Land*. Focus Features, 2012.

Vega, Graciela. « Av. Roca, Libertad, J. B. Justo y Orell ». *Proyecto Allen 3.0* (blog), 26 juin 2013. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=4481.

———. « ¿FRUTICULTURA O PETRÓLEO? El dilema ». *Proyecto Allen 3.0* (blog), 3 novembre 2013. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=5369.

———. « Había una vez una manzana... » *Proyecto Allen 3.0* (blog), 15 novembre 2012. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=3274.

———. « Millacó ». *Proyecto Allen 3.0* (blog), 20 juillet 2013. http://www.proyectoallen.com.ar/3/?p=3585.

Sitographie

Argentine

Argentina Sin Fracking. URL : http://argentinasinfracking.org/

FARN. URL : https://farn.org.ar/

Observatorio Petrolero Sur. URL : https://opsur.org.ar/

Taller Ecologista. URL : https://tallerecologista.org.ar/

UAC. URL : https://asambleasciudadanas.org.ar/

Neuquén

APCA. URL : https://apca.noblogs.org/

Proyecto Allen. URL : http://www.proyectoallen.com.ar/3/

Mendoza

OIKOS Red Ambiental. URL : http://www.oikosredambiental.org/

XUMEK. URL : https://xumek.org.ar/

Organización Identidad Territorial Malalweche. URL : https://malalweche.blogspot.com/

Yo Tampoco Me Callo. URL : http://federico-soria.blogspot.com/

International

Les Amis de la Terre – France. URL : https://www.amisdelaterre.org/

Milieudefensie. URL : https://milieudefensie.nl/

OilWatch Latin America. URL ; https://www.oilwatch.org/oilwatch-in-latin-america/

OCMAL. IRL : https://www.ocmal.org/

GLOSSAIRE

Le lecteur trouvera ci-dessous un glossaire de quelques termes étrangers récurrents. Certains sont définis de manière succincte. D'autres, quand ils font référence à un concept, sont présentés plus en détail. Toutefois, ce glossaire n'a pas vocation a remplacé les explications données dans le corps du texte. Il doit être consulté pour un renseignement ponctuel. Les termes en italiques sont des mots étrangers. Les termes en italiques et soulignés sont des mots en mapuzugun.

Acumulación por desposesión ; acumulación por despojo	Accumulation par dépossession (ou expropriation) ; accumulation par la déprédation. Concepts forgés par des néo-marxistes pour désigner une nouvelle étape de l'accumulation primitive de capital et fondée sur l'idée que tous les espaces du globe ainsi que toutes les ressources de la planète n'ont pas participé de l'accumulation primitive identifiées par Marx
Agrotóxicos	Produits phytosanitaires associés à l'extractivisme agricole
Aguada	Point d'eau
anvnce	Famille fondatrice d'un *lof* et qui est demeurée dans ce territoire originel. En qualité de noyau familial fondateur, les *anvnce* entretiennent une relation et une connaissance intime avec le territoire de la communauté
Assembélisme, assembléiste	L'assembléisme est à la fois une philosophie d'action et un mode d'action militant. L'assembléiste est celui qui participe à une « assemblée »
Az mapu	Normes conformes au maintien de l'*ixofil mogen*
Balneario	Lieu de baignade municipal aménagé généralement sur un lac ou une rivière
Banca del ciudadano	Espace ou siège dédié aux habitants afin de proposer et défendre des textes législatifs à l'échelon municipal
Bardas	Localisme de la Patagonie argentine. Il désigne les contreforts d'une *meseta*, un petit plateau
Bicicleada	Mode d'action militant. Caravane cycliste qui consiste à partir d'un point pour rejoindre une destination symbolique tout en sensibilisant les populations dans les lieux d'étape.
Bodega, bodeguera, bodeguero	La *bodega*, peut désigner tantôt la cave tantôt le lieu de production des produits fermentés issus de la vigne. *Bodeguera* et *bodeguero* est ce qui est relatif à la *bodega* (la culture, le travailleur, le propriétaire, etc.)
Buen vivir	Philosophie inspirée des pensées des peuples premiers d'Amérique (*sumak qamaña,sumak kawsay*) qui consiste à opposer le *bien vivre* au *mieux vivre* orienté vers la performance et l'efficacité
Cacerolazo	« Concert de casserole ». Mode d'action militant qui consiste à taper des ustensiles domestique afin de créer du chahut et d'attirer l'attention sur l'action en cours. Principalement utilisé en Argentine lors de la crise économique de 2001
Campo	Désigne l'espace non-urbain de manière général, rural en particulier. Le *campo* ne renvoie pas uniquement à une zone agricole. Il désigne aussi, par exemple, le lieu de vie de l'éleveur transhumant

Ce	Gens, humains
Celestes* et *colorados	Factions politiques dans les guerres civiles argentine du XIXe siècle
Cerro	Montagne ou colline, élément significatif du paysage pour les *puesteros*
Chacra, chacra petrolera, chacarero, chacarera	*Chacra* désigne une petite exploitation agricole destinées à la production ou à la subsistance. Dans ces travaux elle désigne principalement des vergers. *Chacra petrolera* renvoie à ces *chacra* transformée en plateforme d'exploitation pétrolière dans l'Alto Valle du río Negro. *Chacarero* et *chacarera* désignent ce qui est relatif à la *chacra*
Charlas, charlas informativas	Discussion, café, débat. Mode d'action militant qui consiste à inviter des individus pour discuter et exposer sur une thématique et, par-là, à sensibiliser les populations
Cigueñas	Localisme pour le derrick
Çoike	Une espèce d'autruche naine endémique aussi appelée Nandou de Darwin. Son comportement sert d'inspiration pour la vie familiale mapuce
Comahue ou Kvmewe	Littéralement, le lieu bon, lieu qui donne des richesses. Plus spécifiquement, le lieu qui dispense de l'eau. Nom donné à la région irriguée par le bassin versant des río Limay, Neuquén et Negro par les mapuce
Conquista del Desierto	Série de campagne militaire menée par le gouvernement central argentin afin d'annexer la Patagonie entre 1878 et 1885
Consenso de los commodities	Consensus de la marchandise. Ce concept décrit le phénomène qui consiste à intégrer des économies primarisées à la globalisation grâce à leur statut de producteurs de matières premières, en réactivant la théorie des avantages comparatifs de David Ricardo.
Contaminación	Pollution, contamination
Corte de ruta, corte informativo	Le *corte de ruta* est assimilable au *piquete*. Le *corte informativo* consiste à gêner la circulation en distribuant des tracts. L'un et l'autre nécessite de connaître les lieux clefs de passage du trafic ainsi que d'assimiler des techniques du corps pour freiner la circulation
Criollo, criolla	Désigne soit les élites nées sur le continent latino-américains et qui ont fondé les Etats latino-américain moderne contre la domination coloniale ; soit les populations rurales immigrées et métissée avec les populations amérindiennes
Cuerpo-territorio	Concept mapuce, et plus largement d'une diversité de peuples premier, selon lequel le corps est un prolongement du territoire et vice versa. Ce qui affecte le territoire affecte le corps en retour, et toute modification du corps est une modification du territoire
Cultura del agua	Elément de l'idiosyncrasie *mendocina* qui insiste sur la conscience de l'importance de l'eau pour les habitants de cette province. Plus largement elle sert à désigner des expressions matérielles (les canaux : *zanjones*, *eramas*, *canales*, *hijuelas*, *acequias*) et institutionnelle comme le *Departamento General de Irrigación*
Deep time	Concept d'Irvine insistant sur la présence des temps long dans le quotidien, comme les temps géologiques
Desmonte	Abattage des arbres ou défrichage d'une zone végétalisée afin de la transformer en chantier

El agua es la vida	Slogan des mouvements anti-extractivisme qui consiste à insister sur le caractère vital de l'eau dont font usage les projets extractivistes
***EROI (energy return on energy invested*)**	Indicateur qui permet d'évaluer le rendement énergétique d'un investissement énergétique. Pour une unité énergétique investie, il faut que le rendement soit supérieur à un pour avoir une quelconque rentabilité
Escrache	Mode d'action militant consistant à dénoncer publiquement une entreprise ou une personnalité en faisant du tapage à son siège ou à son domicile. L'*escrache* peut aussi se réaliser sur les réseaux sociaux
Estado compensatorio, Estado compensador	Etat-compensateur. Figure de l'Etat qui s'apparente à l'Etat-providence a ceci prêt qu'il insiste principalement sur une dimension assistencialiste voire à palier les principales carences des populations. Un modèle d'Etat qui s'articule sur la disponibilité d'une rente issue d'une matière première selon Gudynas.
***Extrativismo* (portugais) ; *extractivismo* (castillan**	Extractivisme
Finca	Equivalent de *chacra* même s'il sert à désigner des exploitations de plus grande envergure
Fiscalero	Occupant d'une terre fiscale, c'est-à-dire d'une terre dont il a seulement l'usufruit. L'Etat (provincial ou national) en est le propriétaire
Flowback	Eau de site, eau d'exploitation d'un puits d'hydrocarbure
Fracturation hydraulique *ou fracking*	Technologie consistant à « fracturer » ou « stimuler » les formations d'hydrocarbures non conventionnels à l'aide de l'injection à haute pression d'eau, de produits chimiques (dont la composition varie) et de sables
Fumigación, pueblos fumigados	*Fumigación* renvoie aux épandages de produits phytosanitaires par voie aériennes. Les *pueblos fumigados* sont les zones et les villages soumises à ce régime d'épandage par voie aérienne. Souvent équivalent de *zona de sacrifio*
Fvka	Ancien
Gejipun	Cérémonie
Gen	Force vital d'un lieu, esprit d'un lieu
Giro biocentrico	Tournant biocentrique. Idée que les philosophies politiques ont tendance a remettre au sens de leur préoccupation la vie dans son ensemble et à se départir des visions anthropocentrique. Ce tournant est incarné par les constitutions équatorienne et bolivienne et de manière générale à tous les cadres normatifs qui mettent en avant des « droits de la nature »
Giro ecoterritorial	Tournant écoterritorial. Concept mis en avant par Svampa pour désigner l'intensification du contenu environnemental des luttes sociales en Amérique latine depuis le début du XXI^{e} siècle et, surtout, leur attachement au territoire comme espace de proximité et de vie
Guanaco	Localisme pour le derrick. Désigne aussi une espèce de lama
Inan logko	Chef en second
Ixofil mogen	Biodiversité
Jarilla	Arbuste de la Patagonie du Nord
Kalvl	Corps physique
Kimce	Autorité philosophique

Kimvn	Connaissance
Ko	Eau
Kuse	Ancienne
Kvme felen	*Buen vivir* mapuce
Laguna	Zone humide
Lof	Communauté, territoire et unité familiale mapuce
Logko	Littéralement la « tête ». Autorité principale d'un *lof*
Maci	Individu disposant de connaissances médicales
Malalwe	Lieu des corrals, lieu de recontre des *puesteros*
Maldición de la abundancia	Malédiction de l'abondance. S'apparente à la *Dutch disease*. Elle renvoie à l'idée qu'une économie fondée sur l'exploitation de matière première abondante à tendance à en être dépendante et à s'engager dans des sentiers de « mal développement »
Mapu	Territoire, Terre
Mapuce	Signifie « les gens du territoire », « le peuple de la Terre » (*mapu* : territoire/Terre ; *ce* ; gens/peuple)
Mapuzugun	Langue parlée par les Mapuce
Marcha acuática	Mode d'action militant. Consiste en la descente d'une rivière en flottille en empruntant les registres d'expression de la manifestation sur la « terre ferme »
Mariciwew	Littéralement « dix fois nous vaincrons ». Exhortation ou sentence mapuce pour inciter à continuer la lutte pour la reconnaissance de leur identité et de leur droit
Maté (yerba maté)	Boisson énergétisante et coupe faim. *Yerba maté* désigne les feuilles avec lesquelles on fait le *maté*
Meli wixan mapu	Cosmogramme, représentation du *waj mapu* qui orne souvent les objets mapuce et notamment le *wenu foye* (le drapeau mapuce)
Meseta	Plateau
Miñce Mapu	Terre du sous-sol
Mochilla ecológica	Empreinte écologique. Concept servant à évaluer le « poids écologique » d'une pratique ou d'un collectif en le rapportant à ses consommations
Molestía	Désagrément, nuisance, gêne
Montonero	Membre d'une guérilla urbaine de gauche des années 1970
Newen	Force vitale, force qui anime les choses. Aussi, flux de connaissance qui traverse les différents plans d'existence
Oficialismo	Désigne la tendance politique majoritaire
Pacto de buena convivencia	Charte de coexistence, accord parfois non officiel entre une pétrolière et un *lof*
Pelontufe	Individu disposant de connaissances médicales
Peon, peones	Ouvrier agricole
Perimontun	Phénomène sensoriel, forme d'expression d'un *gen*
Petrolero, ypefeano	*Petrolero* désigne le pétrolier, c'est-à-dire celui qui travaille pour l'industrie des hydrocarbures. *Ypefeano* est un travailleur de l'entreprise nationale YPF. Il se distingue du premier car il travaille à la « modernisation de la Nation »
Pewen **ou** ***araucaria***	Araucaria ou pin du Chili. Arbre endémique de la Cordillère des Andes au niveau de la latitude de la province de Neuquén

Pewma	Rêve, forme d'expression d'un *gen*
Picada petrolera	Routes réalisées ou empruntées par les travailleurs des industries des hydrocarbures et dont les dimensions sont adaptées aux machines servant à cette exploitation
Piquete, piquetero, piquetera	Mode d'action militant. Plus ou moins équivalent au piquet de grève mais qui consiste principalement à bloquer des voies de circulation en organisant des barrages routiers. Dans les années 1990, ce mode d'action a été intensément investie par les populations touchées par les licenciements et le chômage à la suite des politiques néo-libérales engagées à la suite de la dernière dictature (1976-1983). *Piqueteros* et *piqueteras* désignent les participants à un *piquete* ou alors le membre d'une organisation cherchant à défendre les intérêts
Porteño, porteña	D'origine de la ville de Buenos Aires
Pueblada	Mobilisation spontannée d'une ville ou d'un village contre une décision politique ou un projet économique, qui peut s'accompagner d'autres modes d'action (*piquete, escrache, marcha*)
Puel Mapu	« Terre de l'est », territoire mapuce à l'est de la cordillère des Andes qui correspond à la Patagonie du Nord argentine aujourd'hui
Puesto, puestero, puestera	*Puesto* désigne ici, principalement, le lieu d'habitation d'un éleveur transhumant du nord de la Patagonie. Ce peut être le lieu d'habitation pendant les estives ou pendant l'hivernage. Dans une autre acception, il peut aussi désigner une étale où un individu vend des marchandises. *Puestero* et p*uestera* désignent quelqu'un qui vit dans le *puesto* et dont l'activité principale ou secondaire est relative à la vie dans le *puesto* et donc aux activités d'élevage transhumant.
Pvjv	Force propre aux êtres humains
Pvjv Mapu ou Nag Mapu	Terre de la vie
Ragiñ wenu Mapu	Terre du milieu
Rakizuam	Pensée, mode de pensée mapuce
Recorridas (al campo), caravanas, toxytour	Mode d'action militant qui consiste à organiser des caravanes dans des lieux impactés par des projets extractivistes et souvent désigné comme des *zonas de sacrificio*. Ils servent à sensibiliser mais aussi à faire des participants des témoins qui peuvent attester des dégâts de l'extractivisme
Regalia	Royalties ou emblèmes et enseignes mapuce
Relevamiento territorial	Pratique qui consiste à déterminer l'étendue des prétentions territoriales d'une communauté amérindienne et réalisée par un personnel autorisé
Rewe	Lieu de cérémonie
Rial	Abri semi-naturel, lieu naturel qui se prêt à la halte
Ruka, ruka communitaria	Maison en tant que foyer. Maison communautaire
Saqueo y apropriación	Pillage et appropriation. Idée que l'exploitation des matières premières se fait dans le cadre d'un pillage et d'une appropriation de la ressource au détriment des populations et des Etats et au profit d'autres intérêts, souvent étrangers ou alors des élites
Seringueiros	Collecteur de latex dans l'Amazonie péruvienne. A l'origine, le terme extractivisme consiste à décrire leur activité de collecte

Shale gas, shale oil, coalbed methane, tight gas	Gaz de schiste, huile de schiste, gaz de houille, gaz compacté. Différents types d'hydrocarbure non conventionnels contemporain
Sinal	Désordre, déséquilibre, forme d'expression d'un *gen*
Staple trap	Piège de l'économie primarisé
Subterranean stuggles	Luttes souterraines. Terme forgé par des *political ecologists* pour désigner les luttes liées à l'exploitaiton des matières premières du sous-sol
Superficiario	Propriétaire d'un terrain, mais seulement de sa surface et non de son sous-sol
Tayvl	Chant
Territorio	Dans le sens que lui donne les Mapuce, concept à la fois spatial et identitaire
Toma de pozo	Mode d'action militant. Occupation d'une plateforme pétrolière afin d'empêcher la production
Tuwvn	Le lieu d'origine d'une personne. Souvent, le *tuwvn* se confond avec le *kvpan* l'origine familiale
Upstream, midstream* et *downstream	Segments de la chaîne de valeur du secteur des hydrocarbures
Vjca	Jeune femme
Volenteada	Distribution de tract. Mode d'action militant.
Waj mapu	Cosmos, monde dans son entièreté et ses différents plans
Wece	Jeune homme
Wenu Foye	Drapeau du peuple nation Mapuce
Wenu Mapu	Terre du dessus
Werken* ou *huerquenes	Le porte-parole d'une instance mapuce (un *lof*, un *zonal* ou la CMN ou l'OITM)
Wigka	Désigne, de manière générique, les non Mapuce. Mais il est plus souvent utilité, de façon péjorative, à l'égard de toutes les entités considérées comme usurpatrices. *Wigka* renvoie aux États nationaux argentin et chilien, aux entreprises extractivistes, etc.
Xariloqko	Pièce de tissu portée par les mapuce comme un bandeau et qui sert de signe d'identité
Yuyo	Herbe folle, mauvaise herbe, herbe indéterminée
Zonal, zonales	Conseils régionaux, subdivision au sein de la CMN. Ils sont au nombre de six : Pikunce, Xawnko, Ragiñce Kimvn, Pewence, Wjilice et Lafkence
Zonas de sacrificio	Zones de sacrifice. Notion militante qui insiste sur la transformation de certains territoires en « lieu martyr » de l'extractivisme, et de l'industrialisme en général. Il fait aussi référence aux idées de racisme environnemental et de justice environnementale

ANNEXES

ANNEXE 1 :
CAHIER DES VERBATIMS

Les deux premiers chapitres ne contiennent pas de verbatims. Aussi l'énumération commence au chapitre 3. Les numéros devant les verbatims de cette annexe font référence à ceux dans le corps du texte pour faciliter la recherche du lecteur.

Chapitre 3

1. « Si en realidad, primero empecé a participar de la Red Jarilla que se inició acá en la Patagonia mediante con, digamos, una médica. Comenzó con la Red Jarilla en la Patagonia que tiene mucho material editado. Y entonces se trabaja sobre las propiedades medicinales de las plantas patagónicas. Y eso fue muy interesante, me gustó mucho participar. De allí y en una reunión surge este tema [el fracking]. Bueno que hacemos con cultivar o, o estudiar solamente las plantas, si las estamos alimentando con aguas que están súper contaminadas y el suelo súper contaminado. Entonces, a partir de ahí, surge, a partir de ahí, como, como un hijo, como una Asamblea hija de, de la Red Jarilla, por hacer, digamos, un frente común eh… en defensa del agua. Y ahí surgió APCA. » (AL, enseigante retraitée, Neuquén, 2018)

2. « [la gente] venía de ámbitos diferentes, venía desde alguien que hacía prácticas profundamente espirituales, profesores de yoga gente que hacían el tai chi o de la acupuntura y desde ahí el agua que parecía una cuestión a cuidar y la vida de por sí... Al lado de, no sé, un ingeniero, de un político, de un militante de un partido político era... Entonces, si a principio era gente que venía y lucha […]. Al inicio se pretendió no partidario, pero participaban partidos. O al revés primero fue partidario y después se pide que no fueran participación partidaria. Pero cuando empezábamos a ver como situaciones concretas como mesa de negociación o de dialogo […]. O sea, por eso, eh... Daba lugar a la desconfianza, al quiebre al que terminabas de no reconocerte. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

3. « Justamente si, esa tradición de protesta, o esa modalidad de protesta hizo que quisieron imponerse a dentro de APCA, y no era totalmente la idea. Entonces, intentaron imponer los mecanismos… bueno "tomamos una decisión", "hacemos una marcha en el monumento" o "hacemos una, una visibilización en el monumento", "una radio abierta para hacer algo tradicional de acá", … "¡A ver votemos!". O sea, no, no era la idea. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

4. « […] uno sabe que tiene que seguir peleando por lo menos los que estamos consciente que la pelea va estar hasta que nos sacamos la vida y que aun así va a ser siendo pelea

eh… […] uno tiene la costumbre preguntarse ¿cómo estás? es una costumbre, un alta. No, la verdad es "como estas?" "Bien". Voy a dejar que decir que estoy bien cuando no haya una convocatoria moviliza. Si dejamos de convocar a una marcha, a un repudio, a una concentración, cada vez que pasa algo no me va a quedar otra que decir que me siento mal. Pero mientras nos sigamos convocando aun siendo cinco yo voy a decir que me siento bien. Porque es la única que nos queda y es la verdad. No es… o sea es un lugar donde se encuentra mucha fortaleza, la militancia . » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

5. « Pero ellos no están como una asamblea, que una asamblea vos pones, por ejemplo, límites de intervención oratoria entonces tenes, no sé por ejemplo en las asambleas de ATEN tres minutos para hablar, los tres minutos se acabó y te vas anotando una lista de oradores. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

6. « Yo, imagínate que tengo 44 años y milito desde los 12. *[Rire]* O sea, llevo toda mi vida militando. Y no voy a, no me puedo imaginar sin militar porque es lo que ordena mi vida. Eh… Y lo ordena porque sencillamente sé que todo lo que estamos viviendo lo es mal, o sea, yo me niego, me niego profundamente a creer en la idea de que el ser humano es un bicho malo por naturaleza. Lo niego, lo niego rotundamente […]. Por naturaleza somos buenos. El resto lo ha hecho la política, la visión social del trabajo, la acumulación, la producción, este, y la necesidad de un grupo mínimo de personas de garantizar su bienestar sobre todos los demás. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

7. « En realidad no fue una división. Fue como, digamos, un par de compañeros y yo, sosteníamos un poco el trabajo de militancia en Allen. Eh… al mismo tiempo participábamos de la Asamblea de Neuquén […] el hecho de que en Allen era como muy visible era, estaba ahí a cuadras, bueno hacía que las cosas eran cada vez más activas, que no hubiera excusas para quiebres. Sino que empezamos a tomar como un ritmo propio eh… fue un poco de esto. Creo. Y, por otro lado, digamos, a nivel de las dinámicas que se dan entre las diferentes ciudades del Valle eh… bueno Allen como otras ciudades chicas tiene una dinámica muy de pueblo, como muy conservadora […], algunos integrantes que son los que hoy perduran, de la Asamblea, empezaron a establecer también alguna, algunos posicionamientos ¿no? Como que este problema es de Allen y nosotros no queremos que viene tanta gente de afuera eh… como a decirnos lo que tenemos que hacer o etc. Lo que, si llevó a que la Asamblea de Allen se ha ahogada, digamos, en su propio circulo, que no pudo crecer porque la dinámica del pueblo es no involucrarse… y eh… se quebró con el paso del tiempo. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

8. « Cuándo en el 2003 se levanta Esquel, un hermano mío que trabaja también en turismo, ha andado por el sur y justo estuvo en Esquel cuando el plebiscito, este famoso plebiscito de "No a la mina" de la gente de Esquel. Y él trae las primeras informaciones contraria a la minería. Hasta el momento, lo único que teníamos era la propaganda que hacían las empresas y la propaganda que hacía el poder político de qué el beneficio que podría traer la gran minería en Mendoza. Nosotros participamos de esa misma ilusión de mucha gente y bueno hay muchas riquezas en la Cordillera para sacar sin saber porque no había conocimiento de las consecuencias de los megaproyectos. A partir del 2003 lo primero que aparece fue duda. » (DF, enseignante retraité, Mendoza, 2019)

Chapitre 4

9. « Si existe esta *cultura del agua* porque además es una cultura que viene de los Incas. Los Incas llegaron hasta la parte norte de Mendoza y los Huarpes, es decir, las culturas originarias son culturas que están directamente relacionadas con el agua porque además hicieron obras para derivar cursos de agua para sus cultivos […]. Hay una *cultura del agua* cuando uno estudia la historia de Mendoza, existía a la llegada de los españoles en Mendoza, en el siglo XVI, este, existían las acequias de los caciques. O sea, que cada cacique tenía su acequia que alguna esa de esas acequias son los grandes zanjones que existen en la actualidad y eran las acequias de los caciques. O sea, es cierto que existe una *cultura del agua* […]. O sea, que existe, desde siempre, desde antes de que Mendoza fuera Mendoza la *cultura del agua* en esta zona » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

10. « tanto en Mendoza como en San Juan esos pueblos son como los israelíes. Han nacido y han vivido, se han criado trabajando, conservando y cuidando cada gota de agua. Cada gota de agua. El agua, el agua es como el oro. Como el oro. Si vos conociste Mendoza y San Juan vos ves que los puentes sobre los ríos, los ríos son lechos, secos porque el agua está en las plantas. El agua está en las plantas. Se utiliza todo a partir de los canales que hay en las represas […] no largan nada de agua para que se, para que se, para que se pierden por los ríos. » (EC, ingénieur retraité, par téléphone, 2018)

11. « me sorprendía ciertas cosas que pasaban acá y que la gente tenía como muy presente el tema del cuidado del agua. Cosas que allá en Neuquén no tanto. En realidad, no, creo que los únicos momentos que en Neuquén el tema del agua se hacía evidente por lo menos, donde yo vivía que era en Capital, era cuando llovía. Cuando llovía el agua se tornaba turbia en cualquier red de agua. El agua empezaba en volverse marrón o rojiza, colora tierra, tenía tierra. Cada vez que había una tormenta grande. Y era la única vez que pensaba al agua. En cambio, acá yo veía que acá era una cuestión constante. La gente la tenía mucho más presente. » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

12. « Mira, eso de la cultura del agua, en Mendoza, o sea, por tratarse de Mendoza como una zona árida, donde el agua es escasa. Históricamente se habla de una *cultura del agua* porque el hombre tomó el agua que viene de las montañas para desarrollar lo, los cultivos, los oasis agrícolas y para el crecimiento de, del desarrollo de la zona de Mendoza [Capital] y de sus industrias. Básicamente es eso. Este… Y que los ríos que vienen de la Cordillera en Mendoza han sido aprovechado para con esa finalidad. Un poco de ahí viene esa cultura del agua, del agua corriendo por las acequias y todo lo que hay a los alrededores ¿no? Porque para controlar el agua tiene que haber un dique, acequias, todo un sistema del rio que la lleve hacia los distintos puntos de la ciudad y los diferentes campos que la rodea. Un poco esa es la *cultura del agua* de Mendoza y relacionado con esto también, el uso a conciencia del agua y el reparto. Que el agua llega a toda la población. El agua también, dentro de eso como derecho humano en general, al cual deberíamos acceder todos. » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)

13. « Mira, la provincia cuenta con el oasis norte, un oasis centro y un oasis sur. Son cuatro oasis. Uno que está alrededor del rio Mendoza, otra que sería a la zona de San Carlos que abastece el rio Tunuyán, otro que es San Rafael que conforman el rio Diamante y Atuel y un oasis muy pequeñito alrededor de lo que es el rio Malargüe […]. Solo tenemos el 3% del suelo utilizado para, para la producción agrícola, porque es el único que permite la cantidad de agua » (IS, enseignante retraitée, Mendoza 2019)

14. « la Ley 7 722 tiene una historia, una historia,… es producto de una historia de luchas populares. Fue una ley *gestada* [il insiste sur le mot] entre legisladores y manifestantes, en conjunto. Casi fue una ley de gestación popular. Eh… entonces, es considerado un hito histórico, la 7 722. Casi, casi un símbolo sagrado […]. La 7 722 en su momento hizo mucho ruido por su, por la gestación popular eh… […]. Pero desde el punto de vista social era una sociedad, un colectivo, que era la sociedad [mendocina], los pequeños agricultores, los intelectuales de la universidad que entre todos habían conseguido hacer una ley eh… para proteger el agua. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

15. « a nivel general los ríos de Mendoza están muy bien aprovechados, este, nosotros que trabajamos en el rio Mendoza en Uspallata, eh… hemos hecho un análisis así que, a grandes rasgos, el río Mendoza es uno de los ríos mejor aprovechado del mundo. Incluso tiene… el aprovechamiento más óptimo que los, que el agua en Israel, por ejemplo. Porque le río Mendoza tiene un caudal de $30m^3$ por secundo y de ese rio están viviendo 1 millón de personas y se riegan 250 000 hectáreas de cultivos. Hay más de 9 000 establecimientos industriales funcionando con el agua del río Mendoza, el cuarto pueblo industrial del país se abastece de eso. O sea, que es un rio que tiene un aprovechamiento casi óptimo […], se están alimentando, este, o se está dando vida, a una de la ciudad más grande de la Argentina » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)

16. « Así que por eso utilizan grande cantidad, muchas cantidades de agua. Allí en las propias empresas se utilizan entre… todos los datos han sido muy dispersos, pero entre 10 y 20 millones de litros de agua por pozo. » (MC, étudiant & divers emplois, Neuquén, 2018)

17. « nosotros vivimos son en zonas de estrés hídricos. Es decir, tenes las dos cosas, digamos, presentes. Por un lado, una accesibilidad a agua dulce muy grande porque tenes cuencas eh… naturales, hídricas muy rica. Principalmente los ríos. Muchos de ellos nacieron en la Cordillera eh… terminan en el mar, y hacen todo su ciclo, digamos, propio. Ese ciclo propio que hay, que hace que es un ecosistema, no puede llegar a ser alterado. Esto que, generalmente se dice, “bueno pero el *fracking* va utilizar el 1% de eh…, del caudal de los ríos que terminan en el mar y no se utilizan y… y… y… no se le extrae valor”. Y vos decís, pero es una lógica de ecosistema. Un 1% digamos, para una cuenca hídrica es un montón. Es un montón. Lo otro, es que vos tenes una riqueza hídrica muy grande, por un lado, pero por otro lado tenemos estrés hídrico. ¿Y vos decís, bueno, pero como se hace? » (MM, journaliste, Río Negro, 2018)

18. « Lo que pasa que, en el caso de la provincia de Mendoza, o sea, en el caso de la provincia de Mendoza, en realidad en todas porque si no tienes agua ¿qué vas a hacer? Pero en el caso de la provincia de Mendoza como también pasa en la provincia de San Juan y otras provincias, en realidad son provincias que son desérticas, son áridas. O sea,

si no tenemos el agua del río desaparecemos. Porque vivimos de eso. Vivimos del agua del río para los cultivos. Vivimos del agua subterránea para el consumo. O sea, el agua que nosotros consumimos, la que sale la canilla no es del río, sino que es subterránea. Por lo tanto, el agua nos atraviesa todos a través todas nuestras actividades. Es decir que más allá que pensemos cualquier ciudadano, no es cierto, si se pone a pensar qué pasaría si no tengo agua un mes, me muero. Bueno para nosotros es algo muy concreto y tangible porque en la actividad que realizamos muchos depende del agua. O sea, yo me levanto en la mañana y me pongo a limpiar una hijuela o a ver cómo hago los surcos para esto o si voy a plantar más o no voy a plantar dependiendo de la cantidad de hoy que haya. Cada vez hay una mayor crisis hídrica. Los gobiernos en la provincia cada vez piensan destinar agua para otros usos que no es, este, lo tradicional que sería agricultura sino la megaminería o el fracking. Entonces, nosotros nuestras oposiciones es a eso. » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

19. « – Creo que esa consigna es la que tratamos de demostrar. Porque en realidad el agua es vida. El agua lo necesitamos para regar ya sea un jardín por más una huerta la necesitas. El agua que están tomado diario. Hoy el bidón de agua en Centenario ahora la estamos pagando… *[à son camarade]* ¿cuánto la compramos?
– 95.
– 95 pesos. Muchos… vos vas a las casas de nuestros vecinos y tienen el agua en el dispenso. Y entonces, te das cuenta que algo le das miedo porque están comprando agua cuando hace cinco años no se compraban el agua. El agua antes la bebíamos del río. De hecho, nosotros íbamos al río, y sacábamos el agua del río, y se toma el agua del río para tomar maté. Hoy no está garantizado, eso. Hoy, por la duda, me compro el bidón de agua y listo. Entonces, también denunciamos eso y él que no puede comprar el agua… » (D, étudiante & divers emplois & M, ouvrier, Neuquén, 2018)

20. « A mí me preocupa mucho más la cuestión de la contaminación del agua que del volumen de agua necesario para la fractura. De ahí nos contrarresta muchas veces *[sur la quantité d'eau]*. "Sí, pero en realidad vamos a usar agua de formación". No es que se usa toda el agua de formación, se usa también agua fresca. » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

21. « Los técnicos del Instituto Nacional del Agua se cambian de frontera y cambian el discurso. Lo tenemos grabado y el documento que está incorporado a la causa judicial donde dicen que la hidrofractura necesariamente usa agua potable porque no se puede sostener el gel en el agua de obra, que ellos le llaman agua de obra, que es la que se produce con el retorno del petróleo. De cualquier forma, tenemos el informe Bloomberg que dice que el agua de obra siempre es de un 20%, o sea el resto es agua dulce. O sea, es un problema » (GE, avocat, Mendoza, 2019)

22. « El último punto es el tema es que vamos hacer con toda el agua contaminada. Primero, ¿de dónde sacamos esa agua? No te dicen de dónde se saca el agua dulce. Y, en segundo lugar, el decreto dice que quedaron reservada en piletones. ¡Estamos construyendo un Brumadinho[633] por todos lados! » (GE, avocat, Mendoza, 2019)

[633] Il fait allusion à la rupture du barrage minier de Brumadinho, dans l'Etat du Minas Gerais au Brésil, retenant les effluents minier de l'entreprise Vale S.A., quelques semaine avant l'entretien.

23. « toda lucha por el agua directamente o indirectamente va afectar, o todo problema va afectar las cavernas. Dentro de las cavernas quedan registros de los cambios ambientales en superficie, de la calidad de agua que entra. No es lo mismo, o sea, si agua que entra en la cueva es acida o alcalina, de eso quedan registros. Entonces, si agua entra contaminada, esta caverna es habitada por fauna que es muy vulnerable, eh a nosotros nos interesa cualquier lucha por el agua en cualquier ámbito que sea Cordillerano. No nos metemos en el tema del fracking en provincia donde no hay cavernas. Pero donde hay cavernas, toda contaminación de agua puede contaminar y puede destruir formas de vida que son únicas de esas cuevas […] defender las cavernas o proteger las cavernas significa proteger el agua. Y el agua, no solamente de las cavernas que se ven, sino de aquellas cavernas que están a profundidad y que no las vemos. Pero que son, el, el, el espacio por donde el agua discurre que esta poblados. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

24. « Primero hay que entender una cosa esencial. ¿De dónde viene el agua en Mendoza? Nosotros tenemos unos compañeros, fallecieron lamentablemente ambos los que empezaron la lucha acá en Mendoza […]. Siempre dijeron […], cuando todo el mundo entienda que sean, los glaciares, nuestro tanque de agua, uno va a entender porque le está defendiendo. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

25. « Yo creo por muchas cosas. Primero, muchos cerros altos, sobre todo en la Cordillera, tienen agua. Tienen glaciares. Ahí nace el agua. Eh… hay pastura. No en el caso del Payún, no es el ejemplo porque es muy seco. Pero el Payún, el Payún Liso había permafrost ¿sí? Suelos permanentemente congelados. Los M., en año de sequias, llevaban sus animales ahí donde nacía el permafrost. Para que tomaran agua. Por eso también son interesante. ¿Qué tienen en común el Payún Matruz, el Nevado [l'Enneigé], el Payún Liso? Son los únicos lugares de Payunia donde puede nevar. Y es probable que han tenido glaciares en el pasado. Lo que pasa es que tampoco hay estudios de la Patagonia, digamos, de la Cordillera extra-Andina, de los glaciares. Los estudios de glaciares están todos en Cordillera y acá no tenemos un estudio de qué tipo de glaciares podía haber habido. Si hay permafrost es probable que ha habido un ambiente glaciar en el pasado. Entonces creo que también está la asociación con eso. Es decir, con que son lugares que te, qué tienen vida. O sea, ahí hay una conexión con eso muy fuerte sí » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

26. « Se percibió eso. En toda la cordillera tenemos las fuentes de agua congelada que son los glaciares […]. La ley sale porque como de todo los diputados y los senadores los convencen, después fue vetada por la presidente […]. El veto fue lo que hizo que se apegaba la población a este proyecto. Que no lo conoció en este momento. Lo conoció después de haber sido vetado […]. Y de los anuncios del Gobierno nacional de modificar esa ley… saltan…, y el valor, que por eso yo te decía que te lo digo emocionada. El valor de los vecinos de esa población de Jáchal es: "No vengo a Buenos Aires para reclamar porque no tengo aguas hace dos años, no le voy a tener y tengo que seguir comprando. Vengo a proponer una política pública que es no me toquen la ley de glaciares, cumpla la porque nos protege de la minera que la que nos causa este daño". O sea, como una, es una mirada muy, muy generosa ¿no? De, de… y bueno están viniendo sin cascos, en bicicletas, la bicicleta. No son ciclistas profesionales! Están viajando desde el lunes que salieron a la mañana hasta el martes que llegan acá este… así con una mochilita y la bicicleta que este… este no sé, es un gesto patriótico, eso otra vez es el cruce de los Andes de San Martín cuando liberó. ¿Me entiendes? *[Elle rit]*. Es nuestro

proceso histórico de independencia ¿no? Es una gesta de esa característica […]. Pero bueno lo que más se valoriza otra vez es la determinación de esta gente de San Juan de mandarse, viste ocho días, 1400 kilómetros, estamos en pleno verano con el sol en la cabeza. » (TM, chargée de projet, CABA, 2018)

27. « un rio se contamina y puede ser que se hago saneamiento. Puede ser dependiendo la contaminación, depende del tipo y del volumen de la contaminación. Pero el acuífero no se puede sanear. Es decir, si un acuífero se contaminó ya está contaminado y la contaminación va a ir para donde esté vayan las aguas […]. Y el acuífero nuestro es un acuífero que no está contaminado y es un acuífero muy considerable. Entonces, nosotros lo que decimos es que este acuífero hay que cuidarlo porque si se contamina o se contamina, o sea, lo que está, lo que está debajo de nuestros pies, nuestros hijos no tienen futuro. Por qué el agua, o sea los glaciares se han retraído, el río es un hilito de agua no es más un río, por lo tanto, que es, lo que nos queda son los acuíferos. Entonces no podemos arriesgarnos a contaminar la única fuente de agua que hay para el futuro próximo, no el futuro lejano, el futuro próximo. » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

28. « Y además en Mendoza el agua esta… no solo que esta toda distribuía, sino que además esta concesionada el agua por riego. Entonces, si vos tomas agua arriba lo que esta… lo que va a generar es que alguien, abajo, se va quedar sin agua, o va a tener menos agua por la cual se está pagando. Porque además se está pagando el agua acá en Mendoza y es muy cara. Este, sobre todo el agua para riego. Muy cara para el que la usa. Entonces, lo que ocurre es que la gente abajo va a seguir pagando por el agua, pero va a recibir menos o en algunos casos […]. Entonces, también ahí hay una cuestión ahí económica. Pero básicamente se está rompiendo este esquema que es la *cultura del agua* que el agua es un bien, un derecho de todos y que, para una cuestión particular, que es un proyecto extractivista en la Cordillera o aguas arriba, o ponle que es un proyecto aguas abajo que dice que nosotros necesitamos tanta cantidad de agua y se deja distribuir el agua para llevarla por acá. » (FS, garde-forester, Mendoza, 2019)

29. « ¿Y esto porque está violando? Porque el 100% de los derechos de riegos, o los permisos para usar agua del rio Atuel ya están, ya están conseguidos. O sea, no hay, no hay del punto de vista de la ley, no hay agua para otra actividad, porque está ya concesionada… para el riego y para el consumo humano. Entonces, eso es el principal cuestionamiento que hacemos al gobierno y al departamento general de Irrigación porque en principio están violando totalmente una legislación que es la que regula el recurso hídrico de Mendoza […]. Y para, para darle agua a nuevos proyectos, esto tiene que ir al Congreso, a la Legislatura de Mendoza y se tiene que aprobar por ley nuevos uso del agua del rio. Para cualquier rio. Los cinco ríos de Mendoza […], no lo puede dar directamente Irrigación, ni por decreto, ni por resolución, sino tiene que ir, pedir a la legislatura y, por ley, la, la legislatura de Mendoza autoriza permiso para dar agua a un nuevo proyecto. Esto es lo que está violando actualmente » (AK, fonctionnaire retraité, par téléphone 2019)

30. « Necesitamos que el agua se distribuya de acuerdo al derecho humano al acceso al agua potable Entonces necesitamos que el agua de acuerdo que esto lo establece nuestra ley de aguas, fíjate vos, nosotros en Mendoza tenemos una ley de agua que queda hasta el año 1884 y establece una jerarquía que no está siendo respetada. El agua de Mendoza tiene

que usarse primero para el consumo humano para que podamos tomar agua que no esté contaminada y que no nos pase como pasa en el parte norte de San Juan que la gente está tomando un agua que le va acumulando plomo en la sangre está llena de metales pesados que si le preguntas a cualquier ingeniero químico te lo va a decir, a cualquier biólogo te lo va a decir, no se elimina. Se va acumulando en sangre y tarde o temprano te genera un montón de enfermedades. Entonces necesitamos que el agua sea para tomarla; que sea para bañarnos; que sea para poder regar nuestras huertas y que sea para la agricultura. Y después si sobra algo vemos y llegamos a algo ya que sea uso recreacional por ejemplo de las piletas o para actividades económicas que no sean agricultura, que es lo básico, pero lo básico básico. » (JM, avocate, Mendoza, 2019)

31. « Eso es un mandamiento. ¿Viste que hay 10 mandamientos de la religión cristiana? El primer mandamiento nuestro es ese. La cultura del agua. La cultura de la lucha contra el desierto. Es decir, somos conscientes de que Mendoza hija del agua si no la cuidamos, si no la protejamos vamos a desaparecer. Eso es así, taxativo. No tiene otra explicación. 4% del mapa está irrigado el 96 un desierto imagínate Tobías si no pensábamos así. » (MR, juriste et sénateur, Mendoza, 2019)

32. « Sí yo nací y yo me he criado en el Valle de Uco, departamento de San Carlos y mi historia nace con la historia de mi padre. Mi padre fue 40 años una autoridad del Departamento General de Irrigación que no la eligen los políticos, que lo eligen los propios regantes que se llama inspector de cauce. Y mi papa es uno de los pocos directores honorarios. Después que dejó de ser inspector que lo elegían los agricultores de su zona, mi padre administraba 17 000 hectáreas irrigadas, 17 000. Era como un intendente del agua. Pero a diferencia de los funcionarios de Irrigación que lo elige el gobernador a dedo, a mi padre lo elegían cada 4 años todos los regantes empadronados en esas 17 000 hectáreas. Cada cuatro años iban y votan. Mi papá ganaba por una mayoría absoluta. Porque tenía la conciencia de lo que significa el agua. Y mi padre, el otro día descubrí, mi padre ya murió, que no había terminado séptimo grado porque tenía que trabajar en las chacras o sea que la primaria le costó terminar. Sin formación universitaria, pero con una amplia conciencia de que significa el agua y el manejo brillante del recurso hídrico, gobernó 40 años el agua, cuándo ni siquiera cobraba sueldo. Recién en el año 1998 hay una descentralización y comenzó a tener un viatico y le dieron una camioneta. Pero en aquel entonces, durante 30 años, gobernó el agua con su camioneta nadie le pagaba. Pero él iba y recorría las escuelas, él era juez de agua andorreando » (MR, juriste et sénateur, Mendoza, 2019)

33. « y desde muy chiquito me subió su camioneta y me enseñaba como se distribuía el agua en el desierto. Y él tenía un lema: “el repartir el agua del desierto como el pan a sus hijos: justo. A ninguno le da más que otro.” Y eso fue lo que hizo mella en mí y después fue a emigrar de mi pueblo, me puse a estudiar derecho me especialicé con los mejores con Mato Colicúela, Enrique Filippo, Mariani que murieron de todos. El último murió hace poco grandes maestros del derecho agua. Porque Mendoza nacieron y se desarrollaron los grandes maestros del Derecho de agua […]. Entonces, ¿qué te da eh… la pauta eso? De que no había otra posibilidad de que yo hiciera otra cosa porque había mamado eso desde niño, desde muy niño. Y yo antes no entendía porque mi padre ponía su camioneta, su tiempo y a cuidar el agua de todos. Cuando ya no era inspector de cauce, regaba acá todo un día porqué se la robaban, porque la negociaban. Me dice “Te voy a pasar a ver”. Fuimos a un lugar en una casa muy bonita y me dice: “Cómo que le dicen a esa casa, no el chalet del agua ¿por qué? Porque es este inspector vendía el agua

a su amigo, le pagan y se hizo un chalet". Y el recuerdo y la memoria es lo que no tenemos que hacer para no desaparecer del desierto. Que nunca fue rico siempre fue pobre te diría yo, yo fui becado para hacer abogado, humilde en la casa si quieres te llevo. Camioneta, nunca tuvo un auto nuevo. Para darte una idea, esto viene de la cuna. » (MR, juriste et sénateur, Mendoza, 2019)

34. « Pero esto, en Mendoza, era un desierto total. Estaban los cuatro ríos que en realidad el Diamante se unía al Atuel en un momento, después lo dividieron y quedaron los cuatro separados eh… […]. Cuatro ríos de muy poquita agua, terreno pedregoso, y así llegaron los primeros inmigrantes. Mi abuelo cuando llegó de España y vinó abrir canales. Así empezaron. Emparejar tierras. Es que hay que empezar con emparejar la tierra que era pedregosa y en declive. Fue un trabajo tremendo. Abrir canales, regar y logró hacerse lo que hoy es Mendoza. Con piedra, sin lucha anti plaguicidas, sin aviones, sin telar anti granizo y Mendoza creció y logró hacer lo que fue. Y ahora lo están hundiendo y te dicen "No, lo que pasa es el clima, que la producción, que el granizo, que es la sequía…". Antes era peor, era todo peor. Sin tecnología hicieron todo eso. Y se logró hacer de Mendoza una de las provincias, yo creo que una más rica del país. » (LT, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

35. « Con todos los canales, todos los diques, se construyeron en Irrigación hace 200 años con o que había. Y hoy existe un montón de funcionarios, existe todo el dinero que quieras y no se abren canales más. Emparejaban con agua. Hacían a mano y hacían las hinchada de agua. Y así se construyó lo que hoy es Mendoza. ¿Y ahora quieren cambiar eso? Lo que va a terminar de eso es un pueblo fantasma. Van a quedar los cuatro idiotas que trabajan en el petróleo y los dos que les den de vivienda y chau » (A, ingénieure, Mendoza, 2019)

36. « Y había mi papa, con 80 y pico años que yo fui con ellos, mi papa tenía un negocio, yo siempre cuento eso porque para mí fue como que me choqueó, mi papa no cerraba el negocio chiquito, en la casa nada más, una mercería, tienda de mercería. El no cerraba. El abría a las 8h30 y cerraba a las 14h30. Sus horarios era mandatorio. Él decía "Si tiene tienda que la tiende, sino que la venda". Porque eso de que "Ya vengo" en un cartelito, no… Si él se iba, se quedaba mi mama, se quedaba mi hermano, se quedaba yo, pero hay que tener que tender. Pero si se cerraba era un caso muy excepcional, si no, no se cerraba el negocio. Era un negocio muy conocido en San Rafael durante muchos años. Y todavía encuentro gente que me dicen "Ah vos sos hija de Tapia" como si fuera un negocio de barrio, pero con mucho movimiento. Ese día de la marcha del 2004, mi papa cerró el negocio. Que yo para mí fue como choqueante. Yo tenía mi hijo chiquitito que estaba en la escuela y me dijo "Voy a ir a la marcha porque ya no es por mí, pero por mis hijos y por mis nietos". Cerró el negocio y fuimos mi papa, mi mama y yo porque mi hijo estaba en la escuela. Fuimos todos a la marcha. » (LT, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

37. « el problema es cuali-quantitativo. Porque hay problema de calidad de un pequeño volumen te puede llegar a contaminar el acuífero completo con eso de la cuenca abajo. Y preocupa porque los, los, el fracking que se venía haciendo hasta ahora es en la alta cuenca, no más alta, pero, digamos, pero alta con respeto a los Oasis. Aguas arribas del Oasis Sur. Es en Malargüe, pero es agua arriba de San Rafael y Alvear… y las potenciales expansión a otras dos áreas: a la cuenca del río Grande, más al sur de Malargüe lo cual tiene que ver con, con la cuenca de río Colorado y las provincias que

están aguas abajo: con La Pampa, con provincia de Buenos Aires… y Neuquén. Y los proyectos, este, de hecho, la concesión ya otorgada a YPF, yacimientos de Puesto Pozo Cercado Occidental en Tupungato que está, que está en la cuenca media de uno de los afluentes importantes del río Tunuyán con lo cual una parte de Tupungato y toda la, y todo el Oasis Este de Mendoza, no del Este, toda la llamada Zona Este que se riega con el agua del rio Tunuyán se puede quedar contaminado. » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

38. « Pero si bien la Cuenca Cuyana llegue hasta General Alvear y podría haber hidrocarburos no convencionales, hoy la explotación se está realizando en parte de lo que es Vaca Muerta y está en el departamento de Malargüe. Pero estos primeros pozos, esta experiencia piloto, no afecta al departamento de Malargüe, sino que afecta a la cuenca, digo, porque los ríos no respetan los límites políticos. Los ríos respetan límites geográficos. Entonces, si bien estos pozos están en la zona de Malargüe, el principal… la cuenca afectada es la cuenca del río Atuel y su cuenca subterránea que se llama Atuel-Diamante que es en una de las reservas de agua dulce más importante que tiene la provincia de Mendoza. Esa es la cuenca que podría o potencialmente, podría verse afectada ante cualquier tipo de falla de esta actividad. » (IS, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

39. « El agua, el agua circula. El agua no pertenece a un territorio político. Pertenece a la tierra y es el agua de todos. Nosotros mismos como Valle de Uco, si hacen fracking en Tupungato que es el lugar donde está más avanzado la posibilidad, es sobre la cuenca del agua de nuestros ríos que también nos riegan nosotros. Y aparte somos Tupungato, somos parte, somos Valle de Uco, somos la misma familia, somos la misma comunidad por más que políticamente este se llama San Carlos, esto Tupungato… y al nivel Mendoza. […]. Es muy difícil que nos hagamos caso por separado. Algunas cosas se pueden lograr así, que cada uno cuide su pedacito […] pero necesitemos que el otro cuide su pedacito… sino… » (PF, profession inconnue, Mendoza, 2019)

40. « No sé. No sé porque me enteré. En realidad, yo, ¿ya tengo las antenas preparadas para enterarme no? es un tema que me importa…, el cuidado del ambiente y… y del agua como, como vector, vector de lo que transmite ¿no? Es un vector. El agua como vector de tantos problemas ¿no? Porque el agua está al principio y si vos haces pis al río arriba y bueno el vector de este es agua y te trae el pis hasta abajo. Así que, cuando vos empezás a mirar, a interesarte por las cuestiones ambientales en seguida te das cuenta que una de las principales preocupaciones nuestras es, acá, en países no industrializados es el agua. Quizás en otros [pays] donde viven con cincuentas industrias, con sus chimeneas largando humo sea el aire ¿no? Como acá ocurre focalmente en alguno lugar en el país, pero no es un problema nacional. En algún lugar puede ser que es algo importante donde hay industrias alrededores, y emiten gases. Pero acá en el resto de los lugares es importante es el agua. » (LA, juriste, Neuquén, 2018)

41. « Pero bueno, manda, manda, esto, esto drena hacia el río Colorado, es todo cuando… cuando llueve mucho o un chaparrón qué sé yo y va un montón de porquería al río. Y… y el río ese, hay gente que se alimentan en el río después por abajo hacia el Océano Atlántico » (SB, ingénieur retraité, Neuquén, 2018)

42. « Eh… pero yo creo que está escasez, en el caso del este donde está la mayor parte de la actividad petrolera, me parece que no en todos los casos la gente está vislumbrado que esta escasez se puede hacer más aguda si se contamina. Me parece que todavía, cómo, cómo que esa mirada no está del todo, claro… Si como que la gente lo asocia qué hay menos agua… o sea que acá siempre hubo poca agua… suponete en Payunia, los puestos están donde históricamente ha estado el agua y hay lugares que se han tenido que mudarse por falta de agua. Pero no sé si los puesteros están asociando que además de esta escasez se puede generar escasez por contaminación. Siempre la escasez estuvo relacionado a problemas naturales de la región, a la geografía. Y ahora a esa escasez natural tenemos que asociar los problemas antrópicos, digamos, la contaminación » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

43. « Más la derogación de agua. O sea, va haber menos agua por este río porque se va derivar por eso por allá tanta agua para hacer hidrofractura que ellos tienen más tiempo de desarrollar la técnica que de forma totalmente… Y eso lo ve la comunidad. Eso ve, lo ve la comunidad. Ya hubo una respuesta con respecto de nuestra Asamblea y de otros espacios con el hecho que no quieren que, que… ¡Cambia un río! *[Rire amère]* Es una cosa muy loca. Es mucha agua, cantidades de metros cúbicos, seguro que circulan y que van a pasar, dejan de pasar por acá en Neuquén y van a pasar por Río Negro. Porque es necesario. [pour la fracturation hydraulique]. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

44. « Nosotros en Malargüe necesitamos, desde el punto de vista económica, necesitamos el desarrollo de la agricultura. No tiene agricultura Malargüe. Y nos molesta mucho que el agua del Alamito, que el agua del arroyo del Chacay, con el rio Malargüe le vaya ser utilizada para la megaminería o el fracking cuando sería mejor que se utiliza si se desarrollará la agricultura. Bueno eso ya,… » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

45. « Descubrimos que en Irrigación había corrupción. Es decir que el agua subterránea que son los pozos, se vendían al mejor postor en lugares donde no se podía hacer […]. Entonces, después de esto empecemos a descubrir otras cosas, Tobías, mucho más graves. Como te dije recién, acá el departamento de Irrigación es el que maneja el agua, es el que tiene la facultad, el que tiene derecho y que tiene la autorización de manejar el agua. No se puede tocar un metro cubico de los ríos si no te autoriza Irrigación. Acuérdate que, en el invierno del 2017 hicieron las pruebas, los cuatro pozos [de fracking]. Bueno Irrigación termina aprobando la utilización del agua meses después de que ya la habían utilizado. O sea, una autorización retroactiva. ¡Una barrabasada! ¡Algo que vos no te puede caber en la cabeza! » (MR, juriste et sénateur, Mendoza, 2019)

46. « Y además el gobierno que nos dicen: no hablen más de crisis hídrica porque esto no es una crisis. La sequía llegó para quedarse. O sea que esa es la realidad y se va a ser peor; agravando, en esta zona de la Argentina. En la otra lo que está pasando es lo contrario. No es cierto. Pero acá eso es la sequía. ¿En una década que más agua va haber? » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

47. « Porque no tenemos agua. Somos una provincia desértica. Tenemos cuatro ríos que entre los cuatro no hacen ni el 1% del rio Paraná. Además, estamos con crisis hídrica hace 9 años. Ya pasó a la categoría de "sequía". Y es toda el agua que tenemos. O sea, si no defendemos eso… » (LT, enseignante retraitée, Mendoza 2019)

48. « Sin agua, en vez de ser oasis, ya seria, volveríamos a ser un desierto. » (M, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

49. « el *fracking* es una de tantas actividades que conforman el modelo extractivo de contaminación que tiene como base el, el hecho de qué empobrece los pueblos […] que es secante, saqueante y contaminante. ¿Secante por qué? Por la cantidad de agua que se usa y lo mal que se usa el agua eh… impide a los ecosistemas poder mantenerse. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

50. « El, el arroyo El Alamito, el Alamito está seco en esta zona Puesto Rojas *[où le fracking est employé]*, está seco, y el Alamito es un tributario, un endorreico tributario de la laguna de Llancanelo que es un sitio RAMSAR. Eh… Y está completamente seco. Entonces, preguntemos por donde sale el agua con la cual están haciendo el *fracking*. Eh… el otro día hemos hecho unas filmaciones en la, en la laguna de Llancanelo, ya no es una laguna, ahora parecía una salina, y… bueno eso, para nosotros eso es un problema. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

51. « ¿Porque es un problema las inundaciones? Eh… si vos recorres el rio Neuquén, o el rio Limay, el cauce está abajo. ¿Quién escavó la barda[634]? ¿No fueron las inundaciones anteriores? Si las inundaciones hicieron semejante cagadas ¿porque no se van a volver a repetir? Si el agua bajó de estos cañadones que están acá arriba porque no van a volver a bajar sino que tienen memoria? Sabe por dónde tiene que ir por la pendiente suya. ¿Porque vamos a construir donde el agua tiene que pasar? ¿Que no va a volver a pasar? » (CR, ingénieur retraité, Neuquén, 2018)

52. « las empresas trabajan de cualquier manera, y no sé, no se dan los controles de los pozos. Es una vergüenza lo que hacen. Nos dicen que hacen los controles y sabemos que es todo mentira, pero la fractura hidráulica el agravante que tiene es el uso de químicos. Entonces, además de usar grandes cantidades de agua, utiliza grandes cantidades de químicos, qué se pone en riesgo lo único que queda para las generaciones futuras que son los acuíferos. Y los acuíferos en Mendoza… el acuífero norte está totalmente contaminado justamente por el petróleo y también por la vitivinicultura. » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

53. « lo que yo dije en su momento, con gente de Irrigación, que hemos hablado con gente del Departamento General de Irrigación […] a veces, no podemos controlar los fenómenos naturales. O sea, no podemos controlar fenómenos naturales, pero aun viendo lo que estamos haciendo, las respuestas es inciertas. Con el fracking, ¿que podemos garantizar que todo está controlado a 2 000 metros de profundidad? ¡Imposible! O sea, la soberbia del ser humano de que "yo lo puedo controlar" es nefasto […]. Esa soberbia me molesta. De poner en riesgo, no solo elementos vitales, no solamente por nosotros los seres humanos sino por todos los seres. » (IS, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

[634] *Barda* est un localisme de la Patagonie argentine. Il désigne les contrefort d'une *meseta*, un petit plateau.

54. « Al no haber declaración de impacto ambiental, todo lo que tenían que haber hecho para cuidar el agua no lo hicieron. Hay un sistema de freatimetros que es un sistema que Irrigación tiene que poner, antes *[il insiste et il répète]* antes de que vengan a hacer el proyecto para qué, para qué vos tengas que calidad de agua tenía Tobías cuando estaba eso virgen ¿sí? Y después con esa muestra de… la muestra cero digamos, cuando está el proyecto hecho, allí se toma una medida y dicen bueno que ese freatimetro te va a indicar si se contaminó o no el agua. Esos tipos no los pusieron los freatimetros. Lo pusieron después… » (MR, juriste et sénateur, Mendoza 2019)

55. « El acuífero técnicamente se encuentra uno a 200 metros y el otro a 700 metros, o sea que se da mucho la discusión. Si la hidrofractura se está haciendo a 1500 metros quiere decir que están atravesando acuíferos confinados de agua dulce que cuando los necesitemos, después del 2030, vamos a recordar los nombres por favor, los nombres. Como dice [Joaquín] Sabina "Que ser valiente no salga tan caro/Que ser cobarde no valga la pena". No los nuestros. Son irrelevantes. Pero ellos, si, porque no pueden ser tan ciegos. No es que no tienen pruebas. Los estamos tapando con pruebas. Ahora, no es una cuestión técnica. » (GE, avocat, Mendoza, 2019)

56. « ¡¿Si se te contamina un curso de agua superficial, la contaminación termina pasando más o menos rápido, pase, y después podés tratar de remover suelo, de poder remover tierra, pero si te contamina el acuífero?! ¡Estás en el horno! » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

57. « Acá hace dos años, si más o menos dos años, que ha habido casos de gastroenteritis terribles en menores de edad en ancianos, de deshidrataciones,… Lo que más ha dado es de este tipo porque nos avisan la gente cuando está en el trueque. Se te acerca que mi hijo se termina a bañar termina con alergias. No puede…Nosotros tratamos que la gente no se asuste porque estar informado de eso es que también lo toman de este lado de la preocupación. Y cada vez que se bañan le urgen estos brotes, estas alergias. Entonces, digo capaz que es el agua. Y debe ser que el agua hay tiene tanto cloro para poder, de alguna manera que la podemos tomar o usar. Que debe, que esa debe provocar irritaciones y los demás, más allá de lo,… » (D, étudiante & divers emplois, Neuquén, 2018)

58. « Me asusta… si me asusta. Me asusta. El agua no la tomo de la canilla. Me queda el pelo seco. Es horrible. Lo notas seco. Por el agua que sale de la canilla, que viene del tanque de arriba. Si sé, eh, que el agua, que los niños que son chiquitos, que tragan el agua, tienen gastroenteritis, problemas de piel. A mí no. No, no, no. Los que pueden, los que pueden pagar el agua mineral para dar a sus hijos, lo hacen. Pero, de esa gente que hoy no tienen empleos seguros que alcanza. No, no lo pueden. Es muy extremo viste. » (MR, employée, Neuquén, 2019)

59. « Ha modificado muchísimo porque de una comunidad que ha nacido a costado del río, y hoy veo que nuestra bajada, nuestros eh… lugares de los ríos se han convertidos en paseos en los cuales no te podés meter al agua y te hicieron un banquito de hormigón a la ladera del río para que podas disfrutar de la tarde. Pero no te podés meter más al río como antes. Los balnearios no están habilitados. El balneario de aquí hasta Neuquén, esta públicamente considerada contaminado. ¿En Río Negro? Olvídate no hay ningún lugar que se pueda bañar, ni los lagos que el lago artificial que habían crecido justamente

para el desarrollo, para el desarrollo de… de la provincia para poder sembrar manzanas y peras, hoy no se puede bañar. Nada más que para la hidrofractura. Primero empezaron diciendo que piojo de pato por eso que le picaba la piel. Era conocido que uno no puede ir al Mari Menuco. No tenes piojo de pato que te pica la piel. Y después te dice bueno no si hay un grado de contaminación pero que no hace mal. Lo único que hace acá es irritar la piel, si unos van al río, al lago, después de lávese bien con agua en su casa, bien. Es la "contaminación natural". Se han detectados animales muertos, peses que, no se entiende porque la mortandad de peces, pero el problema parece tener nunca relación con la hidrofractura y los problemas que acarean. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

60. « Creo que las personas están equivocadas porque la *cultura del agua* es un mito. *[il rit]* Pero creo que hay más propaganda alrededor de esto que una verdadera cultura del agua. El, creo que, desde mi perspectiva, el mito surge de la idea fundante de Mendoza […]. En realidad yo creo que el reclamo de los ambientalistas es por qué se ha perdido, se han perdido los valores esenciales de esa *cultura del agua* » (ES, entrepreneur, Mendoza 2019)

61. « Si bien nuestro nombre es "Asamblea Mendocinas Por el Agua Pura" y la nuestra es bien particular "Popular por el agua" nuestro deseo… sería poder ocuparnos de todos los problemas relacionados con el agua que son muchísimos. Hay problemas que son históricos problemas, problemas que vienen de, del siglo XIX cuando se distribuyeron las concesiones de los derechos de riego… Y bueno a partir de ahí, desde más de un siglo, tenemos cuestiones de inequidad hídrica en nuestra provincia. » (MG, géographe, Mendoza 2019)

62. « ¿vos decís la cultura del agua? *[comme un défi]* Es meterlo a los chicos los ciclos de la naturaleza. Hay una percepción de que Mendoza, algo tenemos esa cultura del agua, esa percepción del entorno, llámale entorno en termino general. Y dentro de esa percepción del entorno, la cultura del agua. Perdón. Todo esto tiene un correlato político. Correlato politico de Haber Armando la Ley de Aguas. Para qu'est la Ley de Aguas? La Ley de Aguas fue hecha en el mismo momento que llevo Cipoletti a hacer los diques. Entonces, la *cultura del agua* y todo el uso del agua fue para racionalizar los bienes, para el sistema vitivinícola, y para la oligarquía mendocina […], […], ellos tienen los dos embalses que le embalsan el agua, que le quita el agua a Lavalle, […] del dique Potrerillos y del dique Cipoletti. El dique Cipoletti, te habrás enterado de Cipoletti[635], Cipoletti que… el ingeniero que traen de Italia, de hecho, está enterado en Lujan [de Cuyo], para construir las grandes construcciones de, entre Rio Negro y acá. Pero no es lo mismo endicar el rió Negro y endicar acá. Acá endicaste el rio Mendoza y el rio San Juan y Lavalle se quedó sin agua. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

63. « Para mi esta tal cual. Para mi es una hipocresía. Para mi es paremos el fracking. Paremos la megaminería. Y debatamos el modelo de producción mendocino […]. Ya tenemos el nivel de agua pura baja. Ahora con esta agua pura que hacemos. ¿Vamos a seguir haciendo vitivinicultura que es el modelo de monocultivo o vamos a dárselo a los pequeños productores? » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

[635] Elle fait référence à la ville qui porte son nom dans la province de Rio Negro, contiguë à Neuquén Capital.

64. « Tengo un amigo que vive acá a tres cuadras que es chef y trabaja en las grandes bodegas, porque las grandes bodegas ahora son, son súper top y tienen restauran, pero bueno, debes saber, vienes de Francia. Mi amigo, enojado, porque en el verano tuvo agua, en enero, de los 31 días de enero tuvo agua 10 días. En su casa. En la bodega tenia agua. ¿Y porque era que no tenía agua en su casa? Porque cada vez llega menos. Porque, porque se han triplicado, en cinco, seis años, la cantidad de bodega que hay allá arriba, donde implica una deforestación, donde implica un, o sea, un desmonte. Cambio de la flor, cambio de la fauna. Vista Flores que es esta localidad que te decía que, de la ruta para el Manzano, para seguir hasta Vista Flores, hay unos grandes emprendimientos que es el Clos de los Siete, son siete bodegas de magnates del mundo metían allí arriba que no sabemos de qué forma adquirieron las tierras. Eso nunca estuvo claro. Tienen la mejor agua del Valle de Uco y plantaron sobre los lechos secos de los ríos. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

65. « R: Acá en Neuquén a diferencia de eso para que vos te des cuenta lo que ha sido esta cultura, esta cultura a la que no han llevado la arrogancia petrolera, esta deformación en la que estamos los neuquinos es que nosotros tenemos la cuenca hídrica, escúchatelo que te voy a decir, la cuenca hídrica más importante del interior de Argentina, que es la que conforman los ríos Neuquén y Limay […]. ¿Qué tiene? ¿qué tiene? Un promedio de 400 m^3/s. Y el río Limay módulos de 900 m^3/s. Los dos forman el río Negro de 1300 m^3/s. Solamente, solamente se utiliza ese canal del que estábamos hablando recién para regar eh... Cinco Saltos, Cipolletti, Fernández Oro, Allen hasta Regina. Y después en el Valle Medio y después allá en el Valle Inferior los rionegrinos, pero eso es los rionegrinos. Los neuquinos solamente riegan esos 5 000 hectáreas. Y después no irrigan nada más. Y hay seis represas, seis. La primera de todas esas es Alicura, después sigue Piedra del Aguila, después sigue Pichi Picun Leufu…
Q: ¿Entonces, me estás diciendo que hay agua para el fracking?
R: Claro que hay agua para el *fracking*. No es el debate. No soy de acuerdo con, con los que dicen que no hay agua para el *fracking*. No, no, no. Se equivocan. Se equivocan los que plantean que el problema es que están gastando mucha agua con el *fracking*. No, no. […]. Nosotros estamos llegando al mar, por segundo Tobías, por segundo 1 300 000 litros de agua en este segundo, en este segundo, en este segundo, en este segundo, en este segundo *[il scande comme un métronome les secondes qui s'égrènent à mesure qu'il parle]*. Hay mucha agua. Eso no es el debate. No es el debate. Y no se produce. Y lo que quiero decir, no se utiliza agua para producir. » (EC, ingénieur retraité, par téléphone, 2018)

66. « no quiero ver que perder el agua. Que si… siguen haciendo la hidrofractura, lo que vamos a perder es el agua. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

Chapitre 5

67. « Y lo que pasa es que ha habido un proceso en el Valle de Uco de extranjerización de la vitivinicultura y acá en Alvear no ha sucedido eso acá lo que ha sucedido es… o sea Alvear ha sido un pueblo que tradicionalmente tenía fincas pequeñas. De 8, 10, 15 hectáreas como una finca ya más grande. Y hubo un momento este en el que todos los agricultores destinaron buena parte de su finca de 6 hectáreas a la producción de vid. Entonces hay pequeños agricultores también hay medianos y algún que otro grande pero la mayoría es pequeña. Lo que pasa que, luego, vino todo un proceso de desvalorización

de todo, dónde hay un gran abandono de las fincas. Pero a pesar de eso sí hay este vid. Es más cantidades de producción de vino artesanal, pero podés encontrar tranquilamente 50 personas haciendo vino artesanal. Vas al mercado artesanal y vas encontrar cantidad de vinos todos de Alvear. O sea, es una vitivinicultura distinta a la que hay en el Valle de Uco. En el Valle de Uco tener grandes bodegas. » (PC, Mendoza, 2019)

68. « Mi madre la pintó porque es como que resume eh… mucho la irracionalidad humana. Eh… entonces nosotros mostramos, tratamos de decir esa síntesis. Demostrar que no va, cual es lo irracional. Entonces, vos tengas una producción frutícola… eh… al lado de las torres, no es nada lógico ni racional. Trató expresar eso. » (MM, journaliste, Río Negro, 2018)

69. « Grandes maquinas en toda la zona de Allen, por ejemplo. Conviven con las chacras. Los vecinos de allí conviven permanentemente con el ruido de la perforación, día y noche, sin parar, luces. » (MC, étudiant & divers emplois, Neuquén, 2018)

70. « Empiezan a decir que, o a explicar que, querer explicar que le fracking va a ser eh… un montón de posibilidades que se dan para la ciudadanía, para la ciudad, para que la ciudad crezca,… Las instituciones, que empiezan a… eh… a transar con eso. A querer mejorar el playón de la escuela con lo que les da la empresa, con lo que YPF les da. El hospital que recibe una ambulancia que es una carcasa de la empresa. Los bomberos que reciben capacitación, por si algo pasa en la chacra y se quema todo. Etc. Todas las instituciones que en un pueblo son tan importantes, significativas, más allá de lo que signifiquen, digamos, pero que en un pueblo chico se viven como espacios, lugares de referentes importante, empiezan a estar contaminados también. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

71. « cambió la matriz productiva de, de… a una de las patas de la matriz productiva de la zona que ha sido la, la chacra. Toda la provincia se ha desarrollado a través de la, de la fruticultura. Mayoritariamente, somos productores de pera y de manzana en todo el Alto Valle y eso se está perdiendo. Ya no quedan, no quedan chacras. Las chacras se transformaron en alquileres para la gente que vienen a trabajar en el petróleo, para grandes negocios inmobiliarios para barrios cerrados de empresarios o gente de las petroleras viven en los barrios cerrados…. […] Como que las chacras quedan abandonadas. Como las casas del bajo de C. que se generó a través de un proyecto productivo que eran las chacras y ahora los chacareros desaparecieron, las casas están todas despellejadas. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

72. « En Allen está todo contaminado. El río está contaminado. Las chacras van y ves allí las manzanas ya moscadas porque están cambiando el paradigma productivo. Ya directamente no se puede plantar. Mucha gente grande también en,… hay gente joven también que porque las chacras no eran rentables se fueron a buscar trabajo. Hay mucha gente grande en las chacras y también que ya bueno, ya tampoco no tenían fuerzas para seguir con esa producción y bueno. Este. La producción fue. La producción en Allen fue » (AL, enseignante retraitée, Neuquén, 2018)

73. « Los compañeros de la Asamblea del Valle Medio me decían lo mismo que ellos están perdiendo certificación internacional para poder poner la fruta que ellos producen como

provincia, como localidad eh… porque ya como hacen hidrofractura en su lugar, en Europa no te la aceptan como fruta orgánica por más que vos cuides la forma de producción sin utilizar,… con venenos para, para producir la fruta. Si en tu zona se hace la hidrofractura, fuiste, no te la, no te la aceptan los mercados europeos como que fruta de buena calidad. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

74. « Y a mí por ejemplo cuando me voy, por todas las torres que antes tenías que meterte por una ruta contra las torres. Y bueno cuando vi las torres en el medio de las chacras y todas las manzanas ya moscadas, te das gana de llorar. Te da pena, te da tanta pena porque yo conocí acá las chacras desde chiquitas porque veníamos con mi familia de provincia de Buenos Ares de vacaciones. Teníamos parientes. Y ver ahora que es el desmonte, se llama el desmonte y te da mucha, mucha tristeza. Mucha, mucha tristeza y ver qué, que no se, no se soluciona . Que toda la gente, lo que han hecho a la gente en Allen en,… O sea, Allen fue » (AL, enseignante retraitée, Neuquén, 2018)

75. « El tema de las fumigaciones, nosotros hemos quedado muy… no sé si traumado pero muy impactados con el tema que pasa en el centro del país donde se ha fumigado durante décadas y los grandes problemas genéticos en esa zona, con chicos de cada una cuadra tiene alguien con un cáncer, cada una cuadra tiene alguien con una espalda bífida, gente que nacen con cuatros patas y vos lo ves en un documental y te dices es algo que pasa en otro país. Y que esta invisibilizado. Porque no se quiere hablar de que los agrotóxicos generan esos donde grandes científicos al nivel mundial que el glifosato genera estas alteraciones genéticas y lo seguimos utilizando cerca de las escuelas o sobre las escuelas… Entonces, acá se da mucho ese miedo. Acá en Mendoza jamás había pasado una avioneta y verla genera mucho miedo. Entonces, eh… saber que hay que estar atento, hay que seguir peleándola porque no queremos que después genéticamente empiezan a aparecer más casos de cáncer, más gente con espalada bífida por ejemplo que es una de las deformaciones más clásicas. » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

76. « En su momento, nosotros también estuvimos en el tema de las fumigaciones. *[¡Oh! Une camarade lance une exclamation de douleur]* Y ese tema fue muy difícil de tratar, digamos. De hacerle ver a la gente que era peligroso de toda forma. Porque las fumigaciones, en las formas en las que las querrían hacer… Porque también fue una cuestión así que el Gobierno y parte del INTA no se hizo absolutamente nada en todo el año, y cuando encima del quilombo dijeron bueno, como ya estamos encima, fumiguemos con avioneta. Pero durante todo el año no hiciste nada. O sea, querías llegar a esa situación. Porque si hubieras planificado durante el año, no era necesario fumigar de esa manera. » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

77. « Es mucho más difícil decirle a la gente “Mira tenemos que empezar a regular este sector porque no, no da tampoco. Ambientalmente no funciona”. Es más, hay un montón de gente que se enferman por trabajar en fincas y ser parte de los que fumigan. Porque en las fincas se tira el Round-up, se tira de una manera sin control. Muchas veces la gente no tiene los equipos necesarios ¿viste? Cae sobre el suelo, cae sobre los mismos arroyos sobre los que se riegan. No hay un control en realidad. No sabemos qué pasa […]. Pero es mucho más difícil hacerle entender al resto de la comunidad ¿no? que es una cuestión a regular. Por ahí mucho de los productores van a tener que poner más plata en esto porque es necesario… » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

78. « En realidad, no estoy de acuerdo tampoco que gire todo alrededor de las chacras. Ese fue otro descubrimiento. No está todo tan bien con las chacras. Eh… Bueno un descubrimiento un poco tardío. Pero bueno, uno empieza a ver también que tipo de actividades es la actividad frutícola, así como se vino históricamente en Allen, o en el Valle. Digamos, una actividad frutícola que se practica, se transformó, más que una… actividad productiva primaria, con la naturaleza, para la integración [al mercado] y todo los demás, es una actividad agroindustrial. Entonces, empezar también a cuestionarnos, al interior mismo de la Asamblea, porque también se empieza a dar discursos diferentes al interior de la Asamblea de Allen, eh… a cuestionarnos eso, a cuestionarnos lo que estamos diciendo, a cuestionarnos eh… las miradas que tenemos ¿no? A confrontarnos mismos. O sea, yo me confronto con que es lo que creo de la fruticultura y empezar a abrir los ojos. Eh… Entonces, darme cuenta que la actividad frutícola esta también altamente contaminante y que, también, como se ha dado acá en la región, digamos, el principal propósito que a uno sigue teniendo es el de la rentabilidad. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

79. « R: En realidad, lo de la soja es una forma de, de, de invasión al suelo por el tema de los agrotóxicos. Porque tira mucho, mucho agrotóxicos por la… la soja es mucho agrotóxicos. Entonces, hay unos problemas de salud terribles. Deformaciones en nacimiento. La soja… Santa Fe también y en Entre-Ríos […], son durísimas las consecuencias en la salud. Malformaciones. Abortos. Tema del aborto es por el tema de los agrotóxicos. La soja y los agrotóxicos… […].
Q: ¿Pero, en las chacras, tiran agrotóxicos?
R: Las chacras también se tiran agrotóxicos. Sí, sí. […]. Si también. También. Es todo un tema los agrotóxicos en las chacras. Eh… yo, manzanas, manzanas también. Manzanas o la pelo o la como con agua y vinagre porque el vinagre parece que neutraliza bastante el tema del agrotóxicos. Y antes comía muchas más manzanas que ahora. O la agarró, o también hay chacras que son ecológicas sin que te tiran agrotóxicos por eso tenes las cosas más caras, pero por ahí compro una cosa de esas. Eh… si es muy difícil evadir todo esto. Muy difícil. Porque acá por ejemplo las chacras hem… donde se cultivan, este,… bueno lo que comemos en diariamente, lechuga qué sé yo, este, eh… rucula, tomates todo lo que sea en las esquinas. Parece que se fumigaba bastante acá. Así que es todo un tema. » (AL, enseignante retraitée, Neuquén 2018)

80. « Entonces, por otro lado, es como que hay otra capa, sería eh… también empezar a ver lo histórico de eso. O sea, la fruticultura se hizo a partir de la irrigación del Valle. Bueno, ¿cómo llegaron estos tan "genios" ingenieros acá? Una vez que este territorio estuvo "preparado". ¿Cómo se "preparó" este territorio? Digamos, a partir de la Conquista del Desierto. Este Desierto que estaba poblado por el pueblo Mapuce y que, este, a uno ahí en Allen deben estar sus huesos. Entonces, empezar a tomar consciencia de eso. Que no se puede oponer la fruticultura como fundamento para que no haya fracking porque sus orígenes oscuros, está manchado con sangre. O sea, la fruticultura tuvo, digamos, pararse arriba de la sangre del pueblo Mapuce. Eh… Y… Y bueno empezar tomar consciencia de eso que, digamos, teóricamente, políticamente, históricamente uno lo sabe, lo estudió, lo decís en el discurso, pero, terminamos aceptando la fruticultura porque parece que el Valle nació, que esta región tuvo su origen a partir de eso. Y seguimos olvidando, y olvidamos hasta en el discurso, digamos, implícito, porque es así, defendemos el pueblo Mapuce, estamos en contra de Roca, queremos que el cartel de la calle se cambia, eh…

Pero aceptamos la fruticultura en parte estamos aceptando eso. Entonces, no. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

81. « Lo que sucedió en Cinco Saltos es que, hem… En primer lugar, una experiencia que ya existía, que existe lamentablemente y que eh… está muy anclada como en el sentido común de la comunidad […]. Y es una experiencia anterior de una empresa que al día de hoy opera como Solvay INDUPA. INDUPA, así se conocía en Cinco Saltos cuando llega […]. Deja como pasivo ambiental bueno, con esa idea de pasivo ambiental *[il le dit pour lui]*, deja como tragedia ambiental eh… el mayor enteramiento de mercurio de América Latina. Como parte de su producción ¿no? Era una petroquímica, hacia desde soda caustica pasando por otros químicos que se sería […]. En realidad, Solvay INDUPA operaba en varias localidades […]. Porque Solvay, creo que sus capitales principales tienen que ver con Brasil. Bueno en su momento ahora vaya saber… La cosa es que, a través del ferrocarril, llegaba algunos materiales a Cinco Saltos. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

82. « La petroquímica dio trabajo a mucha gente. Y… entonces, gran parte del pueblo ni cuestionaba. Todos… el pueblo giraba en torno de la petroquímica […]. En realidad, cuando vos empezás a preguntar a las personas mayores que participaron o que trabajaron en INDUPA como funcionó bueno… Es como que había muy poca información. Y esta idea del trabajo ¿no? Para la gente es tan importante. Para todos es tan importante. Funcionó como un tabique para ver otras que les pasaban en la vida cotidiana por la petroquímica. Pero con tales fuentes de trabajo todo se fue habilitando. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

83. « Es algo complejo que sirvió, si se quiere, como un resorte ¿no? Como una, como un resguardo que la comunidad… no toda porque… Bueno ahora voy intentar presentarte un poco los conflictos que se dieron, pero puedo tratar de describir un pocito como fue el proceso y después pensarlo un poco. Eh… lo que contaba es que en Cinco Salto en particulares, esto no tiene que ver con el APCA […]. Y era importante, estaba buenísimo tenerlo en cuenta porque gran parte del Alto Valle no conocía la historia de INDUPA, por ejemplo. Entonces, al momento de nosotros, defender el agua y la vida, necesariamente antes de hablar del *fracking* o explicar que se venía el *fracking*, que eso era fantasía para la mayor parte de la población, era ligarla a la experiencia de INDUPA, que se conociera la historia de INDUPA. Porque si no, no había registro. Pero las cuestiones que nadie conocía la historia de INDUPA. ¿Y porque no conocía la historia de INDUPA? Entonces, ahí había un montón de trabajo para hacer que también se asociaba INDUPA, *fracking*, digamos, hubo que hacer mucho, mucho trabajo de, de acercamiento, que no parecería ciencia ficción tan ajena a nuestras comunidades ¿no? Imagínate como le llegaba. Explica que el *fracking* es… una cuestión trágica, al trabajador que se había bancado décadas del funcionamiento de INDUPA porque le daba trabajo. Y no le importó que dejaron el mercurio. Ahí se le murió toda la familia, al mismo, con deformaciones, pero no le importó y sigue festejando que INDUPA le daba trabajo y que Cinco Saltos deja ser lo que era a partir de que se fue INDUPA. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

Chapitre 6

84. « Vos fíjate que las comunidades que viven acá, hace ochenta, hace noventa años fueron corridas de otros lugares. Principios de 1900 es cuando empezaron a caer acá las comunidades. Algunas que vuelven del lado de Chile que fueron corrida de la Conquista que vuelve, porque ya pasó la guerra, por la zona de la Pampa hasta acá, y otras que vinieron de la zona de la Cordillera por acá. Hoy, la zona centro, que es la zona más seca, y esta zona es la zona más poblada de comunidades. No es casualidad. Es porque era la peor tierra en su momento. Y era la tierra más codiciada » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

85. « Somos la continuidad de un proceso histórico del pueblo Mapuce como, como (?) diferentes identidades territoriales que han estado en el territorio: Pikunce, Rankvlce, Bewfvlce, eh… Pewence, Molulce,… eh… El pueblo Mapuce es un pueblo-nación, originario que tiene su diversidad y esa diversidad no fue identificada por la, por los documentos históricos, sino que nos encontraron con los que escribían, que creían, que escuchaban… Entonces, nuestra institucionalidad quedó sumergida en un proceso histórico que ese relato fue llevado no solamente a través del olvido y del silencio sistemático sino por un sistema de dominación que se montó sobre el territorio » (Carnet de terrain, référent Mapuce, Mendoza, 2019)

86. « esa gente […] tienen plena consciencia de que abajo de nuestro hay agua. Los que dicen acá desierto y eso, no acá hay agua. Por eso cuando la gente hace la ceremonia dicen eh… *bafken miñce mapu mew, bewfv miñce mapu mew*. Le hablan a la tierra, a los lagos, a los ríos que están abajo de la tierra. Acá en la zona está el acuífero Zapala que es uno de los acuíferos más grande de la Provincia. Eso es uno de los principales motivos por los cuales nosotros nos opusimos a la industria petrolera y nos oponemos al fracking. Es la destrucción que se hace del agua que está abajo de nosotros mismos » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

87. « Acá está lleno de gente Mapuce. Nuestro derecho, nuestro derecho es vivir en *lof*, en comunidad […]. Para nosotros, todas las personas Mapuce tiene derecho a vivir en un territorio comunitario. Por eso aún, yo aun naciendo acá en la ciudad y siendo hijo de gente que nació en la ciudad tengo derecho a organizarme en una comunidad […]. Acá en el medio de la ciudad, en el barrio de Neuquén, como cualquier que cría chivos, todos tenemos derecho a vivir en comunidad. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

88. « Nosotros tenemos nuestra relación con los elementos naturales y sabemos que los elementos de la naturaleza tienen los *newen*, tiene su fuerza para expresarse. Entonces, van expresar lo que ellos tienen que expresar porque son, son mayores que nosotros. Nosotros tenemos que responderles a ellos. Y ahí es donde… tenemos que ser consciente de lo que queda, en el después. » (GJ, référent mapuce, Mendoza, 2019)

89. « todos los pueblos originarios tienen una relación muy fuerte con el territorio, con el medio. Eh… nuestra cosmovisión está basada en la interrelación de las diferentes vidas. Cada elemento que ves, son elementos que tienen vida. Y la relación, principal del hombre con cada uno de esos elementos hace posible el desarrollo de una vida armónica.

Lo hizo siempre. Y la defensa del territorio no fue por un capital o material sino por lo que perdían a perder el territorio. Lo que perdían era la relación permanente, de entender los diferentes fenómenos de la naturaleza. La lluvia, el sol, el calor, el viento. Todo lo que ocurre. Y poder entender en que época era conveniente que los animales se paren. Producto de la observación de la naturaleza entendieron cuál era la época. Como no se generaba la generación de, de los animales. Como se respetaba el tiempo de las celes. Producto de la observación. La observación, obviamente, tiene que ver, es el producto de la relación permanente. Con ese lugar, con esa montaña, con ese río. Con estos pastizales. Con la nieve. Con cada uno de los elementos. Entonces, lo que defienden casi hasta la muerte, no es el valor de esa cantidad de hectárea, lo que defienden es la relación. Entonces, el uso tradicional de los campos ahora con la pequeña, con la crianza menor de animales no tiene que ver con la plata que le genera tantos chivos, tantos caballos. Tampoco tiene que ver con la cantidad del sol que vale. Tiene que ver con la riqueza que ellos le dan de la relación. De la expresión de la naturaleza. De la interpretación que hace la persona que, de lo, por la forma en que se mueven los animales. Como se ubican cuando va a venir una tormenta grande. Qué importancia le da cada uno de los animales. Cuando parece un animal, cuando no parece. Por ejemplo, la araña espollito, es una araña grandota. Y es así y empieza a mover y vos las ves. Sería una tormenta grande. Entonces, empieza a buscar la altura. Y siendo muy rara porque se viene, se viene, se viene. Y se vi. Entonces, nosotros no necesitamos nunca un meteorólogo para que nos diga mañana va a llover, o se vino una manta, o se viene un invierno muy duro hay que aprovisionar de comida y leña todo lo que es necesario. Porque de acá no va a poder bajar el pueblo por tres meses. Nunca dependimos de esa gente. Dependimos de la observación del medio, nada más. Y los *kimce* son las personas que lograron interpretar y traducir al resto lo que significa tal cosa » (GH, référent mapuce, Neuquén, 2018)

90. « Porque ellos todo lo hacen para compartir. Y en ese compartir, comparten el conocimiento […]. Me acuerdo que esta vez terminamos de comer y después empezó la ronda de la conversa. Y la ronda de conversa no es una asamblea […] se pone en círculo y empiezan a conversar. Pero ellos no están como una asamblea que una asamblea vos pones por ejemplo límites de intervención oratoria entonces tenes, no sé por ejemplo en las asambleas de ATEN tres minutos para hablar, los tres minutos se acabó y te vas a anotando una lista de oradores Bueno acá no. Acá la conversa se acaba cuando se acaba la conversa. *[Elle rit]*. Y vos queres sentar y estas cansada o qué sé yo, y ellos te dicen "estamos compartiendo conocimiento". Porque conversar es compartir conocimiento. No es más que eso. Entonces, todos tenemos que escuchar. Todos tenemos que aprender a tener la paciencia y… nada estas cosas que la viví solo con ellos […]. En relación a su cosmovisión eh… de lo poco que, que entiendo eh… intento aplicarlo. De lo poco que sé. En principio es compartir, y en principio tener un respeto para la naturaleza […]. Porque yo desde la militancia, hago el respecto a lo macro. Yo quiero salvar el planeta de verdad. No es chiste. Por eso soy anticapitalista y revolucionaria y entiendo que ante que no caiga este sistema mundo no vamos a lograr detener la destrucción del planeta. Pero en lo micro, en lo chiquitito, en que plantas el arbolito, en que… no está diciendo no al extremo de no matar la hormiga ¿no? Pero *[Rire]* porque además ellos tampoco lo ven así. Es pedir permiso cuando voy, cuando voy a sacar flores de una planta o a sacar el fruto de una planta o… no sé… pequeñas cosas que me parecen que esta buena y que nos conectan de una otro, de un otro lugar con la naturaleza. Yo… Eso no lo hacía, por ejemplo. Y no sé si cambia algo profundamente que lo haga, pero… Pero lo aprendí de ellos y eso me gusta. » (PO, enseigannte, Neuquén, 2018)

91. « Entonces, la relación armónica con el medio, la transmisión del conocimiento de generación en generación, haga posible que nuestro pueblo mantenga la cultura […]. Los Mapuce vieron en el *çoyke* que la forma de trabajar comunitariamente para que los charritos que son los pollos se puedan criar todos juntos con la responsabilidad del hombre y la mujer. Entonces, creen en la dualidad de generación. El hombre y la mujer son el complemento del otro. Tanto el hombre y la mujer son responsable criar sus hijos y no solamente para darle la comida o el vestimento sino darle el conocimiento. Cariño. La base fundamental para que los chicos puedan moverse en cualquier sociedad. Con respeto y que sean sociables. Y tengan, puedan tener la posibilidad compartir el conocimiento que ellos tienen y puedan adquirir lo que tiene la otra sociedad también. En base de eso, crear una estrategia para que ambas sociedades vamos caminar por el camino intercultural, por ejemplo […]. Ahí no existe la individualidad en la que cada cual se salvó por su propio medio. Ningún charrito se crió solo. Se crió producto del cuidado de sus padres y de su grupo. Entonces, puede ser que en las ceremonias, la danza principal es la danza del *çoike*. El *çoike* que es el avestruz […]. Porque tomaron ejemplo de la vida comunitaria del *çoike*. A través de la observación de la naturaleza vieron que el *çoyke* vivía comunitariamente. Entonces, toda familia Mapuce tiene que imitar al *çoyke*» (GH, référent mapuce, Neuquén, 2018)

92. « es una lucha permanente y una guerra de baja intensidad para nosotros porque, aunque no sale en los medios, ahora me están mandando un mensaje que hay un problema en un lugar y problema en el otro » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

93. « Totalmente. Lo rompe [le lien familial]. Por todo lo que genera estar lejos de la casa también. ¿Quiénes son los que se quedan en la casa? La mama y los chicos. Y a la par de todo eso van sucediendo cosas que, que sucedían en el desarrollo de la vida natural, armónica cuando la familia era responsable que todos estén bien. Eh… no solamente aportando plata, sino plata sino estando, el trabajo, la actividad familiar. Ese, ese es el impacto social que genera. La sociedad hoy está corrompida. Hay muchas violaciones, mucha. Todas clases de cosas que no aportan en la vida. Producto de la, de la llegada empresa esto y del sistema ¿no? […]. Los vínculos, los vínculos familiar los rompe. Eh… Ya te digo para poder tener un mayor entrada, mayores ingresos tienen que utilizar drogas. La droga es moneda corriente en todos los pozos. En todas las bases de operaciones. ¿Y porque lo hacen? Porque tienen gana de ganar un mango más[636]. Dicen que las drogas les mantienen lucido. Pero cuando ya están pasando de droga lo largan, en la calle. Y… de vuelta su familia tiene que adaptarse a vivir con nada, como antes de ser su marido petrolero. Y, que pasa en el medio con sus hijos, su mujer, eh… No. Es toda una desarmonía » (GH, référent mapuce, Neuquén, 2018)

94. « Es que, por ejemplo, uno dice sí abrir un pozo de fracking no contaminada nada, el impacto ambiental está bien… no hay contaminación no hay… Pero uno en el territorio los va viendo porque los mismos animales por ejemplo te van diciendo a dónde iban a comer antes, a donde no van. Se levanta un viento y es diferente al viento que se levantaba hacia un tiempo atrás. Entonces eso son cosas que nosotros nos van hablando y que nos van diciendo por este lado algo está mal. Algo no está funcionando. O sea, que el impacto ambiental no es solamente venir con el papelito a decir si mira este, esta plantita ya no creció porque no es solamente un impacto ambiental que hacen por venir a hacer el fracking debajo de tierra. Sino que también las picadas que hacen, la cantidad de

[636] *Mango* signifie, en *lunfardo*, l'argot argentin le *peso*, l'argent.

camiones que transitan, dónde te corren los animales, ¡dónde está la gente! Dónde están viviendo a la gente. No se, no se fijan la cantidad de tierra que levantan, lo que queda en suspensión en el aire… Entonces uno dice siéntense a charlar y las empresas vienen y tapan todo. Si lo tapan porque no les conviene. Entonces, nosotros queremos ser escuchado en esa parte. De que nos den el tiempo, el lugar, el espacio para que uno pueda decir lo que sabe del territorio porque uno vive dentro del territorio, donde se está trabajando. Y no es lo mismo que venga un técnico de afuera y se sienta un ratito en un lugar y no sepa todo lo que pasa en el, el día. En el día a día de cada lugar. » (MG, référente mapuce, Mendoza, 2019)

95. « Cualquier puede comprar, estamos en un país libre. Si tenes el dinero la compra. ¿Ahora, esto lo compraste con *[Il suspend la chute]* tu trabajo, con tu industria, con tu intelecto, has escrito un libro, no sé cómo…? O los compraste cambiando dinero por contaminación? Vos miraste por otro lado cuando dejaron el petróleo enterado en Loma La Lata […]. El residuo del petróleo. Lo dejaron enterado en un pozo y eso está filtrando constantemente casi de forma perpetua hasta el río Negro *[Il se reprend]*, eh… Neuquén Y vos sabes eso así y preferís cobrar un caño de dinero. ¿Suplís[rattraper, supporter] *[Il insiste sur le verbe]* la ofensa con una indemnización? Que, por ejemplo, si mañana atropellan[écraser, renverser] a mi hijo y lo matan no le voy poder a pedir a nadie la vuelta de la vida a mis hijos. ¿Un juez va a condenar a quién lo mató que me indemnice de una suma de dinero porque en la medida de valor? ¿No? Bueno. […]. La tierra está contaminada, esto tiene un valor efectivo para los Mapuce porque también ellos sufrieron porque su tierra está así. Entonces páguenle para que no sufren. Puede ser que esté bien eso. Pero que limpien. Que limpien. Que no toleren que eso siga allí. Y eso es donde yo lo señalo con el dedo. Le digo ustedes dejen que esto siga allí. Porque yo estuve en sus tierras, yo hice los pozos. Yo llevo una máquina, llevo un geólogo, un ingeniero sacamos de los pozos la contaminación y sigue hoy. Pasado 20 años. Y ellos se tomaron millonarios. Entonces, está mal. Háganse millonarios porque deban ser indemnizados porque su tierra fue avasallada, y hoy está su cementerio ancestral y estaba la abuela no sé qué, todo lo que quieras. Pero pidan, exigen que se limpie eso. Porque eso no le importa solamente ustedes como Mapuce, sino que le importan el vecino de San Patricio del Chañar que está a 30 km más abajo y que está recibiendo el agua contaminada. » (LA, juriste, Neuquén, 2018)

96. « el agua después terminó siendo, obviamente, un eje mucho más presente que el *fracking*. […]. Y bueno para eso no puedes negociar la lucha. Eso era la disputa y no se conoció desde el inicio porque incluso desde la primera reunión participó la Confederación Mapuce. No sé conocía, no se sabía qué pasaba, qué pasaba con los contratos petroleros y en zonas donde había comunidades Mapuce que estaban legitimadas. No. A principio era vamos todos por el agua y la vida, pero a medida que la lucha se puso más gente, más dura y tomaba mucha particularidad en territorios específicos donde se estaba metiendo la Asamblea. Una cosa es nuestra realidad en Cinco Saltos y otra cosa es la de Kaxipayiñ. Muy muy distintas. Históricamente distintas. Entonces sería ir conociendo todo eso también, viste, se genera muchas diferencias » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

97. « este pacto de buena convivencia tiene que ver con que la empresa reconoce que hay posesiones indígenas, de que hay un área delimitada que es el territorio. Y que, si su trabajo afecta el territorio de esa comunidad, necesariamente tiene que pedir permiso… informar del plan de trabajo que tiene sobre ese, esas áreas, y obviamente acordar con la

comunidad los términos de la reparación por los daños que se ocasionó. Y obviamente los daños ocasionados a la comunidad tienen que ver no solo con el, con que le viene a romper su territorio sino con diferentes impactos que causan la llegada de una petrolera: el impacto social, el impacto cultural, el impacto ambiental. Y tiene que haber un plan de trabajo y de remediación. Eso es lo que la comunidad le exige a la petrolera, se lo exige […] y si no aplica el pacto de buena convivencia no va entrar. Ahí comienza un conflicto. Que entran, que no entran. Que me dejaron que no me dejaron » (GH, référent mapuce, Neuquén, 2018)

98. « pasa que también hay un racismo, de parte de la mente colonial acá en la mayoría de la población acá en Neuquén que para eso eh… significa que los Mapuce no tendrán que recibir nada. Solamente la contaminación. Eso no es así » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

99. « Hay una, hay una ideología política que todos juntos somos fuertes. Pero también tenemos que ser sincerar, ser sincero ¿quiénes somos los que estamos todos ju ntos? ¿Quiénes somos en lo practico los que estamos juntos? En la pelea cotidiana nomas. Campo Maripe está sola su territorio. Y está sobre una meseta como la que ves ahí atrás, a 24 hora del día y… están solos. Pregúntalos a ver qué, que sector o quién dirigente apareció con un bidón de agua […]. “Campo Maripe acordó con la petrolera”. Ahora ese es un análisis bien fácil. Viste. Eh… No saben nada de Campo Maripe. No saben nada de Campo Maripe. No saben cuál es la situación social. La situación de salud. Eh… que pasa con los viejos. Que pasa con los niños. Que pasa con los animales. Que pasa con las puesteras que no tienen agua para tomar. Tienen agua para sus animales. ¿De dónde se proviene el forraje ahora? […]. Vos no saben. Si yo sé de los docentes, cuando salen a la calle por que salen. Porque nuestros dirigentes están con los docentes. A la hora de la pelea están en la calle. Cuando cortan un puente ya están. Hay que ir a tomar la casa de Gobierno ya están. Eh… ¿están peleando por una paritaria? Si están peleando para una paritaria […]. Y bueno, vamos a acompañarlos » (GH, référent mapuce, Neuquén, 2018)

100. « un gran ejemplo, los que están procesado por enfrentar a las petroleras, los que están judicializados, lo que hacen enfrenta a la policía, a la gendarmería hemos sido los Mapuce. No hay ningún ambientalista procesado por luchar contra las petroleras. No hay ningún militante de un partido de izquierda procesado. Es el pueblo Mapuce. No somos lo único que estamos enfrentando, pero en los territorios somos nosotros. Y los que han evidenciado el conflicto al nivel nacional e internacional, el, la última rueda de negocio que el Gobernador en Houston, en una de los, de esa mesa que hacen para vender las áreas le preguntaron. “¿Y qué vas hacer de los Mapuce?” Porque somos nosotros que han sido como el único problema que ellos tienen » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

101. « De hecho, las tierras que están más controladas y que están bajo mayor protección, más que las áreas protegidas donde estaba, donde estuvo explotando Total por ejemplo son las comunidades Mapuce. Porque allí se exige que cumplan con los estándares de seguridad, de previsibilidad, de información, cosas que en otro lugar no. Entonces, nosotros somos el principal escollo para la industria petrolera. No lo es la fruticultura. Porque las fruticulturas no se han defendido. Han entregado las chacras, en Añelo. No es el ambientalismo. No lo son los partidos de izquierda. Es el pueblo Mapuce. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

Chapitre 7

102. « Y bueno, la zona de Neuquén es zona muy desértica. Es una meseta casi sin agua y el agua que se usas, las toman de los ríos que no afectan básicamente. Son ríos muy grandes que vienen de la cordillera de los Andes […]. Fuera de esta zona es un desierto. La Patagonia es toda desértica. Así que la zona de los yacimientos es una zona de desierto básicamente » (HF, ingénieur retraité, CABA, 2018)

103. « En la Patagonia hubo dos grandes ejes de desarrollo. La Patagonia era un desierto y lo sigue siendo en gran parte. Era YPF que en su momento era, era la petrolera del Estado donde haya un campamento se generó una ciudad con sus hospitales, sus escuelas y demás. Y el ejército » (MK, chargé de communication, CABA, 2018)

104. « […] antes también [había] la visión de la Patagonia es un desierto. Hoy se considera que cualquier ecosistema tiene el mismo valor, una selva o una estepa. Pero antes la visión, no, "pero esto es un desierto aquí no hay nada, es todo árido." » (F, chargé de communication, CABa, 2018)

105. « […] que la Patagonia sea considerado un desierto, ¿no? En el imaginario de construcción de la Nación abona, esa, esa hipótesis, acá, acá no hay nada. "Estamos haciendo una práctica [económica], no hay nada". No. Uno no puede ver nada por cómo fue armada su mirada histórica, sino que no hay nada. No hay nada, porque no, no se entiende que, que, que, este, la única, este, cosmovisión con la que se puede pensar es la racionalidad que tenemos, que está instalada es nuestra racionalidad occidental. Entonces, no podemos mirar, miramos y no vemos, y decimos vamos kilómetros y kilómetros y no hay nada. No hay nada. Acá no hay nada. Vas en un micro y decís acá no hay nada. Y hay de todo no. Hay de todo. » (GA, chargée de recherche & enseignante, Neuquén, 2018)

106. « Unos piensan a las contaminaciones por petróleo que termina en el agua o en los alimentos. Y quizás ese es el problema menor. El problema el más grave que sufre nuestras estepas, como se llaman ese tipo de territorio se llaman estepa, es la multiplicación o exacerbación o el crecimiento del proceso de desertificación porque en los lugares donde la vegetación tarda cien años en ganar esta altura… esa altura a ochenta centímetros, un metro de vegetaciones es indispensable para contener que se vuele las dunas de arena. Es indispensable para contener la humedad cuando llueve y que crece un río y se lleve todo el barro como paso en muchas ciudades acá, muchas veces como en Rincón de los Sauces, muchas veces […] como todo el terreno alrededor está espejado, está alterado por las petroleras, las calles petroleras hacen que el río tira los aluviones al pueblo. Y el pueblo se inunda con un metro de barro. » (LA, juriste, Neuquén, 2018)

107. « Nadie va a mirar si para llegar a un puesto hay dos caminos o hay uno solo. Y yo te puedo mostrar fotos donde un punto se hace un pozo petrolero llega a ese, confluyen a ese punto más de treinta caminos. Porque la premisa es que la línea recta es la más corta… bueno a ver la Caterpillar hacer un camino nuevo para llegar hasta allí. Ese proceso es gravísimo que está pasando desde el sur de Mendoza, Mendoza hasta los

confines de la Patagonia. Ese proceso de agravación, de exacerbación de este proceso de desertificación. À causa de la indiscriminada apertura de caminos. Bueno eso. ¿Quién lo puede sufrir? Un señor que cría ovejas que cada vez hay menos ovejas en el campo porque tiene menos pastos ¿no? Pero son muy pocos los crianceros advertidos […] cada vez hay menos de esos yuyos secos que parecen todas plantas muertas, pero son vitales no? porque eso es árido, es una estepa, pero no es inerte ni, ni improductivo. Es productivo de biomasa eh… y de vida, un sostén de vida, de la particular vida de la estepa Patagónica. Pero sin esto yuyo no hay vida. » (LA, juriste, Neuquén, 2018)

108.« Por ejemplo, uno de los principales problemas, en nuestros territorios, entre los campesinos y las empresas es el problema de los animales. ¿Porque? Por qué las empresas hacen muchos caminos, muchas picadas para llevar, para llevar [el equipo] a sus yacimientos y entonces a partir de ahí, le empiezan a robarle… No te digo que se lo roben los obreros de las empresas, sino que al abrir tantos caminos se hace todo incontrolable… […] Lo que genera el paso de tantos camiones y tantas cosas mucho pernicioso. […] genera muchos movimientos, muchas vibraciones, mucho ruido. Entonces vos vas a analizar los campos, que no tenían actividad petrolera y que, y comenzaron la actividad con, con fracking, el número de pariciones bajó considerablemente entre el año que no tenían, digamos, y el año que comenzaron a tener. » (MM, journaliste, Río Negro, 2018)

109.« Momento digamos de la primera guerra mundial […], que Argentina se quedó sin la provisión de carbón por parte […] de Inglaterra que nos proveía el carbón. No teníamos nosotros ninguna provisión de energía propia. Y el petróleo lo proveía la Standard Oil de Estados Unidos […], nuestros trenes se pararon, nuestros aviones no podían volar, nuestros barcos,… […] Y eso llegó a General Mosconi [e] YPF, que fue un pionero en toda América Latina. Como empresa estatal, me refiero […].Empezando de cero prácticamente ¿no? No había gente que tuviera la capacidad para eso. Y bueno, se tardó bastantes años en lograr el auto abastecimiento, pero YPF logró el autoabastecimiento ¿no? A partir de los años 1970 más o menos. » (SB, ingénieur retraité, Neuquén, 2018)

110.« En pocos años, digamos, se produjó muchos, y se exportó muchos, y los yacimientos se, se desinflaron, digamos, se agotaron, se fueron agotando y con consecuencia perdimos el auto abastecimiento. Tenemos reservas para muy pocos años. […] Las empresas se dedicaron a extraer, las empresas privadas, a extraer el petróleo y el gas, pero no invirtieron en exploración. En mantener el nivel de reserva que es lo que hizo YPF ¿no? » (SB, ingénieur retraité, Neuquén, 2018)

111.« Pero él fracking ahí interviene de una manera peligrosa porque extiende el ideario del petróleo como, como salvación de una nación y le quita otras posibilidades al desarrollo del país. Y retrasa el desarrollo de las energías renovables, retrasa el desarrollo de otro mundo […]. Que, si estuviéramos en los años 40, o en los años 30, diría, bueno, tampoco es grave. Pero frente a la situación del cambio climático, no tenemos el tiempo para adaptarnos de una manera fácil, antes de tener las consecuencias del cambio climático enfrente. Ya las tenemos en realidad. No sé si estamos contra la espada y la pared este… No hay tiempo » (ES, entrepreneur, Mendoza, 2019)

112.« Y bueno nos cayó un poco cómo va el agua fría después ya cuando, cuando llegó con semejante fuerza y rapidez ¿no? Porque esa es una diferencia que por ahí es importante

entre el procedimiento de evaluación de la minería metalífera, entre la etapa de exploración y explotación … ya hay contra, una resistencia previa, ya construida con un discurso mucho más difundido dentro de la sociedad. Y la velocidad con la cual salió, con la cual terminó siendo aprobado el fracking…. O sea, realmente nos tomaron un poco desprevenido a pesar de que ya conocíamos el tema, a pesar de que ya había ordenanzas. El arranque del fracking a mediados de 2017 nos agarró mal parados. La verdad. » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

113. « una de las cuestiones es que el fracking eh… fue aprobado por decreto[637] y entre gallos y medianoche cómo se dice acá, y en dos días consiguieron todas las firmas de todos los funcionarios. *[Rire]* Viernes, sábado, domingo y el lunes estaban trabajando » (GM, informaticien, Mendoza, 2019)

114. « Eh… y los otros modelos económicos que han, digamos, que han convivido con el ganadero no han generado una, un vínculo, una relación […]. El modelo petrolero menos. Lo impacta. Lo contamina. Lo expulsa. ¿Porque? Por qué imagínate vos estas en un puesto, tenes un montón de "carencias materiales", entre comillas, ¿sí? Viene una empresa petrolera que te dice "Mira, vos en el puesto tenes una ganancia una vez al año, cuando venden los chivos y si te los venden bien y si tuviste buena producción vas a tener plata; si tuviste mala producción y vende poco te vas a quedar en deuda", en deuda encima porque, pero muchas veces el puestero se tiene que endeudarse para poder comprar la mercadería, por ejemplo. Entonces, si ese sector no recibe políticas de Estado que lo favorezcan que lo ayuden que lo, que lo fortalezcan, y viene una empresa petrolera que, que solamente sin tener la primaria terminada, ganas tres veces más que un profesor universitario, que un médico… Entonces, ¿qué va hacer esa persona? ¿Qué va hacer ese hijo de puestero? Se va a esa actividad. ¿sí? Porque eso le va a permitir salir de la pobreza. Y eso a su vez va a generar el desarraigo. Porque empiezan a irse del campo. El campo se está despoblando. Pero el despoblamiento no empezó ahora. Empezó 40 años atrás por lo menos. Lo que pasa es que ahora se agudiza porque ahora hay más problemas que antes. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

115. « El tema del fracking generó también que hubieron un montón de movimientos nuevos. Si hay algo que las asambleas tienen que aceptar es que su forma de trabajar, al ser exageramente horizontal a veces, y de consenso, se trabaja de consenso. El tema es que a veces, algunos temas, no hay consenso y podés estar dos, tres, cuatro horas discutiendo lo mismo. Y eso hace que sea muy extenso en el tiempo para laburar sobre algo, por hacer algo. Entonces, creo que hubo mucha gente con el tema del fracking que… ya se conocía la forma de trabajar de la Asamblea, se acercaron a principio de la Asamblea, porque el tema del fracking también dio un, un esfuerzo a la Asamblea donde empecemos a ser un poco más y vimos caras nuevas y empecemos a ser más. Y al poco tiempo volvimos a ser un poco menos, no tan poquito como en principio, pero éramos un poco menos… Y es justamente porque hay gente que necesita hacer algo. No necesitan venir acá, a discutir, si tenemos la ideología, la idiosincrasia, el mendocino, eh… que cuantos millones de agua y de pozos, no sé. "No me interesa". O sea, "¿qué vamos hacer?" Hay gente que es muy, muy practica en eso. Necesita que se hace algo ya. Y en ese sentido se empezaron a formar grupos nuevos eh… » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

[637] Il fait référence au Decreto N°248/18.

116. « Esto nos pasa a nosotros. No al ambiente. En Allen, nadie nace por el petróleo porque no tenemos un hospital. En Allen, nadie muere por el petróleo porque nadie investiga. El fracking fractura todo : lo social, la familia, la política, el periodismo, el sub-suelo, la vida » (Carnet de terrain, assembléiste, Neuquén, 2018)

117. « Primero hay como una… expansión de la frontera productiva relacionada a la ocupación territorial, a la, a las locaciones de las áreas o sea… La primera etapa de exploración en la provincia y este desarrollo que vos menciona de los setenta y los ochenta se queda esencialmente alrededor de algún, de yacimientos especifico en lugares específicos, digamos, de alguna manera alejado de los centros urbanos y con un nivel de… mucho más gradual de… una progresión más gradual de instalación de los pozos y demás […]. Eh… el salto con el no convencional implica una… una cantidad de perforación muy superior y una transformación de la infraestructura en toda la región al servicio de este proyecto. Y una avanzada sobre áreas que hasta este momento no, no… eran esencialmente de producción regional, de pastoreo o de otras cosas que ahora están amenazada, digamos, por esa actividad […] en Valentina Norte, todas las actividades empiezan a acercarse, digamos, peligrosamente de los centros urbanos, eh… » (MC, étudiant & divers emplois, Neuquén, 2018)

118. « Genera toda una dinámica que está muy invasiva. Muy invasiva. Y eso se siente. Se siente. » (AL, enseignante retraitée, Neuquén, 2018)

119. « Entonces, al tratarse de una actividad tan invasiva, más invasiva aun que lo que es la simple explotación de, en pozos convencionales, porque tiene muchas más implicaciones. » (A, ingénieure, Mendoza, 2019)

120. « ¿Pero invasivo para qué? Para nada, digamos, para, no para nada, para que nos dejen más daño, muchos más daños que beneficios. Porque el redito que la renta que queda es muy pequeñita y en cambio residuos muy grande. Entonces, no puede ser digamos bienvenidos esa, esa industria que por supuesto usufructo o saca provecho de pequeña parte de la población » (SB, ingénieur retraité, Neuquén, 2018)

121. « ahí vi lo que, la invasión, las tropas de invasión a un territorio. Fue mi primer Toxitour, mi primera, la primera vez que yo estaba a un territorio invadido por una petrolera. Antes lo había visto desde un camino, había un pozo. Visto así de afuera, pero... visto de adentro la verdad que qué es impresionante. Vi, vi, por ejemplo, vi, a ver, habían hecho un gran pozo al lado de a... a 300 metros de la casa de, de uno de los pobladores. Un gran, una grande batería, un gran pozo a dónde hicieron el reservorio de agua. El reservorio de agua para la fractura hidráulica, eran millones y millones de litros. Donde ya no estaba más el agua porque, porque la habían utilizado, pero todavía quedaba el nylon [con el cual] han impermeabilizado este pozo. Estaba, en otra casa, estaba.... la casa, el ranchito, y estaba un corral, al lado, al lado del ranchito, ponle 50 metros del corral de sus cabras. Bueno por el medio le pasaba una picada, un camino. ¡No respetaron nada! No, no porque pasaban en el punto, unieron los puntos por el camino más corto y pasó por ahí. ¡Paso por ahí! […] y bueno, la verdad es que es epatante. ¡Y la gente ahí pobre! ¡obviamente antes vivían de su cabra y ahora no le quedaban ni una cabra! ¡cazaban liebre y no quedaba ni una liebre ahí! todos se habían ido! » (EC, ingénieur retraité, par téléphone, 2018)

122.« Eh… dentro de todas las actividades que hicimos, una que fue, personalmente de la más enriquecedora, fue ir al Toxitour al lago Mari Menuco […] que consistía en eso, en viajar digamos en las condiciones que se pudieran, en colectivos, en autos a el lago Mari Menuco y ellos nos llevaban hasta la planta eh de extracción que había allí al bordecito del lago eh… y enseñarnos bueno como funcionaba, donde estaban los, los residuos y demás en lugares que se puede entrar casi como si uno entra al patio de tu casa. Eh… dice, hay carteles que dice que está prohibido el acceso y todo, pero por momento parece casi un lugar abandonado. Nos dicen que ahí se trabaja y que esas extracciones de *fracking*, pero viste que las extracciones, eh un momento de mucha invasión al territorio, en lo que llegan maquinas, *trailers*, muchos trabajadores, personal jerárquico, camionetas, 4x4, todo… y una vez que instalan la torre, todo eso desaparece. Y queda la torre. Entonces, a veces por momento, da la impresión eso de que, desapareciera como era territorio de nadie, todo eso. » (PO, enseignante, Neuquén 2018)

123.« Eso, un, un, un desarrollo, un estilo de vida que cuando llega el enclave, que generalmente son ejércitos de hombres ingresando a estos pueblos, que ingresan con esa misma estructura, de un ejército invadiendo. ¿Porque? Por que que llevan las herramientas, las instalan, eh… son grandes asentamientos[colonie de peuplement, implantation]. Si vos fuiste a Añelo, vas a Añelo, vas a ver las condiciones en que están los obreros, digamos. Los obreros viven en su gran mayoría en los *trailers* […] casi que el ejército de esa campaña que venga en invado. El extractivismo funciona como, con esa lógica » (MM, journaliste, Río Negro, 2018)

124.« esa mirada como pornográfica hacía, hacia el territorio al que no perteneces, al que venís, lo usas, lo desechas y te vas. Y no importa el daño que produzcas, y no importa eh… el efecto a largo plazo de este daño, porque vos cumpliste con el objetivo eh… muy relacionado con, con aquellos de lo material, de lo económico que sé yo. ¿Y las consecuencias ellos quién la paguen? Otra, otro, otros. Si ese territorio quedó como desecho, contaminado, etc.… bueno son parte de las consecuencias que bueno que alguien tiene que pagar. Pero en todo caso, yo, no soy muy responsable porque acá vine, trabajé y me fui. Este, no soy yo, individualmente, el responsable. Por eso que, para mí, el interesante, es como podemos articular, estas visiones de violencia que se están como, extendiendo y también la creación de una sensibilidad a la que no le interese. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

125.« A mí me parece las practicas del no convencional tiene, como, como práctica, como formas de acumulación, en estos tiempos, este, una impronta de destrucción muy violenta, y de aquellos que no pueden recomponerse, no pueden recuperarse. O sea, no a la forma aquella que se destrozó, se puede recuperar. Eh, las degradaciones no tienen vuelta. Ciertas contaminaciones tienen vueltas, pero la degradación no tiene vuelta. Y el territorio está siendo degradado y eso no tiene vuelta. No tiene, no tiene reparación. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

126.« Yo no, no me niego no soy de los anti petroleros. No me niego para que se extrae el petróleo. Lo que estoy en contra, es contra la soberbia con lo cual la industria petrolera trata al ambiente y la industria petrolera trata a todo lo que nos rodea. Trata de una manera jactanciosa. Una manera soberbia. De una manera de omnipotencia. Entonces, actúa descuidadamente con el ambiente. Por eso se le rompen los caños. Por eso se

producen los derrames. Por eso no es cuidadoso para sellar las cosas. Por esto no son cuidadosos para tapar y ser más estrictos con las normas de seguridad. Son estrictos con las normas de seguridad en las naves espaciales. ¿Porque no son estrictos con las normas de seguridad con el petróleo? son estrictos con las normas de seguridad con las Fuerzas Armadas. No tienen la misma vigorosidad para con el petróleo […]. No se detiene frente a, a, a... la flora, la fauna, la naturaleza, los pueblos originarios, los habitantes... a... a quiénes están habitando la, la, la... los que esos van a ocupar [los territorios]. » (EC, ingénieur retraité, par téléphone, 2018)

127. « Hmm, hmm. Bueno, básicamente lo que uno primero sabe, al verlo, es que la tierra y el agua se están contaminando. Empezar a saber qué tipo de perforación se hacen, como se hacen eh… Que la misma gente de las empresas te lo explique eh… en un discurso esquizofrénico porque te dicen que estamos a los 3 000 metros de profundidad, pero no, está pasando nada, está todo bien. Bueno, ya se sabe lo que se dio. Estas sabiendo que, que se está contaminando la tierra y el agua en las napas. Entonces, está llegando al rio, y que el rio es el agua que vos tomas… Eh… se contamina el aire porque ves la, la emanación de gases, ves los, las fugas de gases… digamos que el propio mecanismo, la técnica de fracking necesita para dejar salir los gases que tienen que evacuar por algún lugar, emprendido ahí a raíz del suelo, a cielo abierto y emanando de tóxicos, gases y toda la historia de, del calentamiento global. O sea, ves ahí, ves los tres elementos principales. Bueno, ¿con eso que más? Obviamente que, que la flora y la fauna propia del lugar, nativa, está siendo afectada… que además hay contaminación lumínica, o sea, los efectos contaminantes del fracking que viste en el blog de la Asamblea de España, lo ves así en persona en las chacras. Eh… contaminación lumínica, contaminación sonora… que no pueden dormir porque escuchan todo el tiempo el ruido de las maquinarias… Eh… bueno… la luz que esta día y noche, porque están trabajando, 24 horas. Eh… la contaminación social y cultural porque la sociedad y la comunidad, la ciudadanía de Allen empieza a creer que eso va a ser su salvación » (GS, enseignante retraité, Río Negro, 2019)

128. « […] la realidad es que el ruido es enternecedor. Y el olor es penetrante. Y cuando vos llegas entre viento, el frio, el ruido, y el olor, tenes como que aclimatarte un pocito porque te pueda dar hasta una (?) estar ahí. […] hubo una mujer, una de las hermanas de, del *lof*, que ella dice medio en lágrimas que ella, este, sufre porque ella siente como se perfora la tierra, elle siente que le están perforando el cuerpo. Este, y con esto se tiene que levantar todos los días. Con esa sensación de escuchar esa perforación de, de la tierra y del territorio y de su cuerpo. Entonces, para mi esa imagen fue como muy, no sé, como muy gráfica de esa conexión, de la expresión de una relación ¿no? Entre haber conocido este territorio en otro momento, haber criado sus animales, y este que está pasando ahora […]. A mi hay esa imagen de cuerpo territorio es como que me quedó muy emprendida de desempareje, de esa sensación, de esa emoción » (GA, chargée de recherche, Neuquén 2018)

129. « Es como que revela los títeres atrás de las escenografías. ¡Qué potencia que tiene! En nuestra vida cotidiana en nuestros cuerpos. ¿Cuánto de eso entra? ¿Cuánto de eso entra? En un punto es *re* angustiante » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

Chapitre 8

130. « Cuando lleguemos, no había nada. Era un páramo. Ahora tengo un damasco. Yo soy muy orgulloso de este damasco. De la sombra que da en el verano. Y se quieren quitármelo. » (Carnet de terrain, enseignant retraité, Mendoza, 2018)

131. « La sombra sí. Da sombra en el verano. Da un espacio fresco en el verano y da muchos frutos. Bueno este año la cosecha fue escasa. Pero, el año pasado [l'année de la visite du jardin] estuve… damascos cosechados en enero y estuve comiendo dulce de damasco hasta octubre más o menos. Y es una planta a la que yo solamente le doy agua. Eh… y la planta me da mucho más a mí. Parece loco, pero es así. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

132. « […] lo que hacemos ahí en el lugar, como la mayoría de nosotros, lo que queremos cuidar es que nos costaría ver un cerro, o una montaña quebrada o que desaparezca en un montón de roca por una empresa minera, o un río sin poder bañarnos porque está contaminado, o no poder andar por o disfrutar de las sombras de un árbol que forma parte de un bosque sabiendo que es el comienzo, que al comienzo del bosque patagónico acá y que eso, dentro de quinientos años, quienes va andar por acá va a poder disfrutarlo de igual manera. Eh… Entonces, creo que eso es lo que nos moviliza. » (Carnet de terrain, journaliste, Neuquén, 2018)

133. « También me molesta la ocupación del territorio. Me molesta cuando yo quiero ir al río, yo soy un loco que cada tanto voy tratando de buscar nuevas bajadas al río […]. Y digamos las mayorías de las localidades tienen una bajada al río en un balneario. […] Entonces, en Allen por ejemplo intenté buscar bajadas al río, hay un balneario olvídate, ciao. Están los pozos y las empresas provinciales, la empresa provincial que está ahí me parece… Es muy loco. Muy loco » (AR, fonctionnaire, Neuquén, 2018)

134. « El Atuel continua y hay un gran embalse que es el dique Nihuil. Es una zona de llana entonces hay un embalse muy amplio, poco profundo pero muy amplio. […]. Ese es el más típico de San Rafael. El más representativo […], muy bonito. Y ahí hay una isla muy grande que le dicen "El Submarino" porque tiene forma de submarino. Ahora le pusieron un proyecto para poner El submarino ARA San Juan[638]. Bueno van a tener que sacar el nombre porque desde este verano ya no era un submarino. Ya no era isla. Ya era una península. Y llegamos a nadar con mi hija, que vamos siempre, lo cruzamos nadando. Llegamos y nos metimos y estaba turbia el agua. No queríamos bañarnos eh… Muy feo estaba. Te daba como impresión. Y una de mi hija se estalló, se salió y me dice "No, no me gusta". Era como meterte en un agua turbia, de barro. Lo hemos cruzado toda la vida nadando. Y llegó y me dijo "No, no me puedo meter" por una cuestión que tuvimos así un rechazo… Nunca me había pasado […]. Pero este verano daban ganas de llorar. El color feo, turbio […]. Los embalses están sin agua. Entonces, nos queda la duda. ¿Realmente es la sequía, la, la crisis hídrica, la sequía porque no hay agua en los diques? ¿O es que están usando agua dulce como debería ser? » (LT, enseignante retraitée, Mendoza 2019)

[638] Du nom du sous-marin ARA San Juan de l'armée argentine qui a sombré en 2017 et dont l'épave n'a été retrouvée qu'en novembre 2018, quelques mois avant cet entretien.

135. « Que yo amo los ríos, los disfruto, soy usuario de los ríos. Y voy casi todos los días al río remar. Eh… y me gusta estar en un ambiente limpio. Después, para mis amores, mis afectos, mi esposa que vive, que está conmigo, para mis hijos que aman el agua. Yo tuve muchos años cazando en el Mari Menuco, yo tengo hijos todavía más grandes que vos y… bueno ellos vivieron, nacieron y se criaron y vivieron, y aman el agua y disfrutan el agua y… quieren que la siguen disfrutándola. Y ese afecto egoísta por lo que alguno toma siempre decisión y actúa. Y después por mi congenies, por, por, por las personas que están al lado mío, que algunas conozco y otras no pero que alguna por allí ni siquiera tienen consciencia y se van en el verano […] y yo voy al río […] no voy a cerrar una pileta privada. Yo voy al río, en la parte pública del río, y veo como los niños chiquitos se meten en el agua, abren la boca y… por eso la tragan se van a enfermar. Y alguno capaz que se van a morir. Entonces eso me preocupa. […] Y si me gustaría en el futuro, dentro de unos años, se calcula que veinte años se necesita para revertir magnánimamente esto. Me gustaría que pase, que, que dentro veinte años se pase que, que, que hayamos logrado cambiar esta situación actual. Por eso fue más que nada y por eso » (LT, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

136. « Así bueno, empecé a viajar un poco, empecé a conocer otros lugares. En una oportunidad conocí la montaña […], la primera vez fue a los cuatro años, pero no me acuerdo de nada, la segunda vez a tomar consciencia y conocer la montaña chiquita 350 metros de altura y me gustó la montaña. Me gustaba la sensación esa de mirar de la altura… y de ahí es como que no paré. Me empecé a seguir viajando, pero siempre me ha atraído mucho la montaña. […] pasa el tiempo […] y quería huir de Buenos Aires. Y así fue que empecé a mirar algún destino como para… quedarme más tiempo. Sentía que tenía que volver a la montaña. » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

137. « Enero del 2007, voy por primera vez a la montaña del Cristo por allá […]. Y yo no lo pude creer la belleza que había ahí arriba. A mí sinceramente este primer viaje fue un cambio. A mí me hizo un clic. ¿Entendes? La belleza. Lo que sentí, yo, estando ahí, caminando esta montaña inhóspita en la cual hemos sido pocos y privilegiados, los que hemos estado ahí. Para mí fue muy importante. Muy simbólico, muy fuerte. ¿Cuándo vuelvo, empiezan… ¿qué? ¿Querían hacer minería? ¿Qué quieren hacer minería? ¿Adonde? ¡Ahí! ¡¿Ahí donde yo vi todo lo que está tan hermoso?! ¡¿Lo quieren destruir?! Y eso que te dije que sí, no sabía lo que pasaba o no me interesaba. Cuando me tocaron lo que yo conocí, lo que yo amo a primera vista, dije no. Yo quiero traer a mis sobrinos acá. Yo no me voy a permitir que esto lo rompan. Que me rompan la montaña. ¡Mi montaña! Sentido de propiedad así, ¡mi montaña! […] Si mi interés personal es que la montaña sigue así, que no me la toquen, que no me contaminen el agua, y el día de mañana puedo llevar a mis sobrinos. Este es mi único interés personal. No le veo ningún interés económico, ni ningún beneficio personal. O sea, al más sentido a lo más altruista posible. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

138. « Yo, en mi caso, me gustaba la montaña, pero no la conocía. Y el Manzano, con eso quedaba satisfecho y nada más. Pero cuando realmente conocí la montaña, no solamente ese paraje turístico eh… también un sentimiento muy así, cuanto hay y que no conozco y que están en mi propio territorio donde yo nací y… cuanto hay para defender. Es muy gracioso… Yo siempre lo veo con el tema de los glaciares. Acá en Argentina cuando se habla de los glaciares, la gente lo vea el Perito Moreno. Directamente. Esa gran masa

gigante, blanca, y digo… Estos dos días acá, desde el Manzano, y ves los glaciares y vos decís… Está acá. No tenes que irte hasta el Perito Moreno. Hay que cuidarlo, hay que protegerlo. Ahí entendes un poco más. Tratas de darle un poco más de dimensión. » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

139. « A mí me pasa cuando, me siento raro, estaba una semana en Buenos Aires era raro no ver las montañas. No pude imaginarme estar toda una semana sin mirar a las montañas. Siempre está mi montaña. A mí me toca trabajar muy alejado de acá, alejado 60 kilómetros, 40 kilómetros, pero el micro que hace el viaje se mete muy cerca y te mete postales hermosas […] las postales que tengo, no la tiene otro, otro docente o muchas personas. Entonces, me encanta esa, esa sensación decir, esto estoy protegiendo. No solamente, esto lo estoy protegiendo no solamente para mí, para mi vecino y para mis futuros hijos, nietos, los que aparezcan. » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

140. « **Q : Explicame que te gusta tanto en la espeleología?**
R : ¿No lo ves? ¿Te imaginas insertarse en una grieta asi [*Il lève les bras pour rendre son corps longiligne*], o andar a gatas? yo soy bastante grande viste. Y cuando exploras, nunca sabes lo que vas a encontrar. ¡Capaz que sos el primero que ve todo esto, o el primero desde años, miles de años! ¡Y también el silencio, la paz! O escuchar la gota que cae de la estalactita, el goteo, es como una música » (Carnet de terrain, technicien, Neuquén, 2018)

141. « ¡Ooh estoy feliz que me dejó entrar! » (Carnet de terrain, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

142. « […] y estos hijos de puta quieren destruirlas. Estas tres columnitas, estas tres maravillas. » (Carnet de terrain, fonctionnaire, Mendoza, 2019)

143. « Acá en la ciudad es fácil darse cuenta cuando una camioneta, el, o sea, la industria petrolera por la arrogancia que manejan […]. Vos te imaginas y acá en la ciudad que tiene toda una contención social porque hay semáforos, porque hay calles, porque hay cordones, porque hay esquinas, porque hay reglas de juego más estrictas, te imaginas, si eso lo hacen acá en la ciudad, allá en el campo donde nadie los ve, donde las reglas están más, más laxas, más distendidas… Hacen lo que quieren. » (EC, ingénieur retraité, par téléphone, 2018)

144. « Pero los tipos que van en las 4x4 son los peores conductores del planeta. Porque es tan grande esto, físicamente, tan grande, concretamente tan grande que ellos se creen que tienen… Y la maneja los tipos. Porque nunca vi una mujer, una mujer manejando en la Hilux […]. Y entonces, si son mujer, como yo, que manejan, que van manejando te cruzan, te ponen encima, no te dejan pasar. Se van primero. » (PO, enseigannte, Neuquén, 2018)

145. « Y ellos se creen del tamaño de su camioneta *[Elle fait allusion au pénis]* […]. Y yo sé que son las camionetas petroleras. O sea, hasta esos detalles te puedo decir que ahí

también hay cuestiones de género que están sumamente inmersas en cómo se mueve y como se mueve en nuestra sociedad. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

146. « Y simboliza también el deseo a una masculinidad que, en el deseo que representa ese, ese vehículo. Al punto que nosotras hicimos un grafiti que decía, este, "la hilux no te agranda el pene, sábelo". […] También construye una subjetividad masculina no convencional en aquellos deseos que están involucrados y los poderes que se detentan por pertenecer a esta élite […]No solo en relación a, a las mujeres, sino a los propios varones ¿no? » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

147. « Mira lo que hace el petróleo de mis hijos. [A l'un d'eux, le plus jeune] ¡Hijo! ¿queres que te calento agua para que te laves? Il acquiesce et elle poursuit. Ensucia todo el petróleo. *Elle poursuit*. Comen frio toda la semana. Se van a la ciudad pa' buscar a comer pero cuando vuelven ya está fría. Hijo.¿Que comiste hoy?

– Fiambre.

– ¡Fiambre ! Uno no puede comer fiambre toda el tiempo. Cada día fiambre. No es una manera de vivir. A la cena se tiene que comer algo caliente. El, *en désignant son fils*, me dice siempre que prefiere comer caliente. » (Carnet de terrain, *puestera*, Mendoza, 2019)

Chapitre 9

148. « […] pero el hecho de salir, informar, salir a los medios son hechos políticos que de alguna manera construyen, construyen, construyen un, este, un colectivo, un sentir, ¿no? un sentir colectivo. Un concepto también, una forma de también, de, de posicionarte ¿no? O sea, es preferible eso antes que nada ¿no? O sea, yo creo que, nosotros pensamos que la lucha está en la calle. Este, tampoco está en la Legislatura porque, viste, en la Legislatura tenemos minoría […]. Este, entonces, realmente las principales luchas son en las calles. Con las movilizaciones, con las volanteadas, con la información a la, a la sociedad ¿viste? Por ahí se avanza poco, pero… pero no hay otro. » (AL, enseignante retraitée, Neuquén, 2018)

149. « Porque después el Estado argentino rompió todos los tratados y eso de Auca Mahuida, donde está la Total ahora, allí se refugiaron los Mapuce cuando los, los argentinos ya no cumplieron sus palabras. Y se llama Auca Mahuida porque allí fue el último *winka xawun*, encuentro de la rebeldía. Porque allí los Mapuce dijeron que no cumplieron su palabra y que entonces que van a pelear todos hasta la muerte. Y… y la gente que fue encerrada allí, por allí, pelean todos los hombres hasta la muerte, las mujeres se tiran por abajo de los precipicios. Entonces, nosotros somos los herederos de esta historia. De toda esta gente que murió para que nosotros estamos acá, defendiendo la vida. Nosotros somos continuadores de eso. Entonces, peleamos por ellos, pero también peleamos por los que están atrás: las niñas, los niños, nuestros hijos porque queremos darle un futuro digno » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

150. « Y nosotros como técnicos, que estamos tratando de preservar la biodiversidad… Viste como es… Por un lado, es esto eh… leyes que protegen esta porción del territorio y por el otro lado eh… licencias ambientales para hacer cualquier barbaridad dentro del mismo territorio que se quiere proteger. ¿Viste? Te das como miedo, es como abandonada, abandonada institucionalmente. […] en este caso en particular que es Auca Mahuida hay leyes *[Elle insiste]* hay leyes que fueron de alguna manera no cumplidas. Este eso lo que nosotros digamos. Más allá de las subjetividades. Es concreto que este tipo de actividad, como los otras convencionales, van en contra del objetivo de conservación para esta área protegida. Un área protegida que fue fundada por decreto, que después en el marco de una ley, que tiene objetivos de conservación muy distintos ah… a las actividades que se desarrollan dentro. Entonces, lo que nosotros denunciamos todo el tiempo. Si nosotros creamos un área protegida entonces bueno hagamos cargo hay que cumplir algunas cuestiones para que esta área protegida pueda cumplir para los cuales se creó. ¿Sino cuál es el sentido? ¿Para qué creemos áreas protegidas? ¡Desaféctenlas! Pero tampoco las desafectan. Porque bueno hay una cuestión, quizás social, muy fuerte. ¡Desafectar un parque es como entregar el, entregar el territorio a las petroleras, a los manos del extractivismo claro es fuerte! […] Entonces, ¿es fuerte viste? Es bastante… y es frustrante para nosotros como técnicos, muy frustrantes cada vez que se hace un pozo dentro de Auca Mahuida. Es muy frustrante· […]. Nosotros tenemos una responsabilidad como técnicos de la provincia. Nosotros nos pagan para, para manejar y conservar » (AM, ingénieure, Neuquén, 2018)

151. « Entonces, el momento de todas las fiestas nacionales, provinciales, municipales […] hicimos una intervención, primero estuvimos panfleteando […]. León Gieco, un artista, […] un cantante de protesta de los orígenes del rock nacional cómo lo llaman aquí […] venía León Gieco a Cinco Saltos […] Claro vos veías León Gieco antes de subir al escenario "Che León, estamos en plena lucha a favor del agua y de la vida en contra del *fracking*. Toma la bandera del APCA, ¿la sacas? Si, si, si, si". Y terminaba vos difundiendo la actividad... » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

152. « […] unos compañeros hicieron una intervención como si fuera un funeral. […] Contrataron a un coche fúnebre de una obra social de verdad, pagamos. Yo no participé porque a mí me veían y me echaban directamente, pero eran compañeras que también trabajaban en la Universidad que, si participaron, pero tapadas. Igual las reconocieron y después les hicieron la vida imposible. Lo que querían todo el tiempo era garantizar que yo podía seguir operando en la Comisión, muchos documentos salieron de la Comisión. Entonces, yo quién me iba a poner de fuego, exponiéndome a una intervención directa ponle, para mí no tenía sentido. Pero, fue así, se contrató un coche fúnebre de verdad, con un cajón de muerto de verdad, era una funeral de verdad. Imagínate. Entraron con el cajón a la Aula Magna con la cara de la rectora del momento. Había fotos de la rectora en el cajón. Fue tremenda, tremenda. Obviamente los amenazaron, los sacaron con la policía, con todo… Y metieron denuncias. A los que reconocieron metieron denuncias » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

153. « Hem… bueno finalmente, digo, finalmente e hicimos escraches, como hacer una denuncia pública en la calle hem… mediática hacia una personalidad, o hacia una empresa, o hacia a una persona a la cual los medios por distintos motivos han ido protegiendo de alguna manera y por lo menos que no han tomado las denuncias que hay contra esas personas o entidades. Entonces, encontremos la oficina de Chevron a Neuquén que estaba muy escondida, no sabíamos dónde estaban y fuimos allí, tiramos

bombitas de pintura negra eh contra los vidrios, contra la fachada de la empresa… Eh fue nuestro escrache. Les cantemos canciones contra lo que estaban haciendo y demás » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

154. « […] ellas deciden encadenarse en… en su territorio […]. Allí se vincula el identitario, lo territorial. […]. Creo que, este, que ellas deciden esta noche que se iban a encadenar porque, por el tema el reclamo concreto era a la personalidad jurídica que le pide a la comunidad para decir que son los dueños de estos territorios. Entonces, este, y ese es como un paso jurídico para después poder debatir con las propias empresas, digamos, ¿no? […]. Ese, ellas deciden hacer algo que tiene impacto en ese lugar. Parar un pozo, parar un pozo de petróleo, una torre, tiene un efecto económico mucho más grande que cortar la ruta. Porque para cortar una ruta que no ingrese, este, que no ingrese camiones, o qué sé yo, tienen que ser de arriba una ruta. Que pierde un pozo que no seguir produciendo es muy directo. Y entonces, deciden encadenarse en las torres, las más grandes. Una que se encadenó ya murió porque tenía un cáncer. Una familia como mucha, con situación de cáncer de mama. Eh… bueno eso, se suben a las torres, se encadenan, mucho frio, mucho viento, muy peligroso… los trabajadores suben a las torres con muchas medidas de protección, zapatos, guantes,… ellas suben con las cocheras largas, envuelta en una manta, se sientan allí y se ponen una (?) y se quedan todo el día. Y dicen que no se van a bajar de allí hasta que se establezca un mecanismo de negociación […]. Entonces, ellas dicen que, si las quieren sacar, ellas se van a prender fuego. Y entonces, lo que hacen es, una botella de plástico, de agua, le ponen agua caliente y una lapicera y eso se hace azul, y ella le dicen que esa es la nafta que prenden para hacer fuego. No era nafta. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

155. « […] nosotros no cortamos la ruta que esto es la tergiversación de la realidad. Nosotros nos ponemos al costado de la ruta. Obviamente si tenes 5 000 personas como en San Carlos o 10 000 que llevó a ser un número al costado de la ruta, obviamente que generas una alarma social sobre todo de los hoy gobiernan y el transito se reduce. Y se hacen embotellamiento, y se hacen varias cosas. ¿Porque qué hacemos? Lo único que le pedimos permiso a la gendarmería es tome un panfleto que va a pasar. “Mira quieren contaminarnos el agua. Ayúdennos”. En el principio quizá a veces hubo cortes, pero después fuimos evolucionando porque nos empezaron a perseguir siempre […]. Y si, cortar la ruta es un delito federal, soy abogado federal lo sé. No me voy a meter arriba de la ruta cuando los chicos están en la ruta. Lo primero que veo lo saco. Cuando se pusieron los chicos en la ruta yo le pedí por favor que se fuera de la línea blanca se fuera. Es decir, los que podemos estar en este movimiento somos conscientes de que no podemos perjudicar el derecho de los demás. No digo que no se haya cortado la ruta. Si se ha cortado, pero siempre hemos intentado hacerle entender a ese autoconvocado quítala otra » (MR, juriste & sénateur, Mendoza, 2019)

156. « Unos meses después, un año después salió a flote que el Gobierno nacional, en ese momento la señora Cristina Kirchner, estaba realizando un, un “pacto de entrega” decimos nosotros […]. Entonces nosotros empezamos a reunirnos antes y la verdad que la convocatoria fue tan impresionante que se juntaron todas las organizaciones políticas. O sea, faltaba, obviamente el MPN. O sea, los partidos del régimen no estaban, pero por fuera de eso, centro de estudiantes, ONGs, no sé, de pronto cayó una convocación vecinal eh… diputados de izquierda, diputados de centro-izquierda, la Confederación Mapuce, los partidos de izquierda eh… fue muy grande la convocatoria que hicieron la Multisectorial. Y nada, algunos empezamos a discutir qué medidas tomar y se hicieron

algunas marchas y algunas manifestaciones sin ser nunca masivas, pero sí de mucho alcance mediático » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

157. « Entonces, nos pudimos movilizar el conjunto de […] hum… la Multisectorial […] a rechazar ese, esa firma en la legislatura […]. Bueno, apenas llegamos a la parte de la calle que es el comienzo de la Legislatura, la entrada de la Legislatura, eh empezó la represión, con además una, un, un contenimiento que no se ve siempre en nuestra provincia que el MPN había movilizado a su patota, a sus punteros, su hum… […] muchos narcos, de los que no tienen plata obviamente, pero hay muchos narcos, hay muchos ladrones, muchos de todo, de lo más descompuesto de la sociedad que va cuando se necesita una fuerza de choque que no sea la policía… Bueno, para el 27 de agosto los movilizaron. Y estaban del otro lado del vallado de la policía […]. De hecho, el recinto estaba lleno de gente de… o sea había muchos de ellos participando del recinto al cual nosotros no podíamos ingresar. Eh bueno, una vez que llegamos y nos instalamos ahí empezó la represión. Y la represión duró ocho horas porque la gente no se iba, y no se iba, y no se iba, y no se iba. Y como siempre en las represiones, por lo menos acá, nosotros tirábamos piedras y ellos tiraban gases, bala de goma, incluso hubo un herido de bala de plomo […]. Eh… pero bueno lo que queda claro es que con ocho horas de represión y con una sesión absolutamente escandalosa y vergonzosa lo único que se salvaguardaron fue los intereses de Chevron que venía hacer hidrofractura en nuestra Patagonia. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

158. « FAdE interpuso un amparo ¿por qué? Porque se había autorizado [el fracking] en tiempo récord sin evaluación de impacto [ambiental] mediante dos resoluciones, olvidando todo tipo de participación de la ciudadanía nuevamente. El amparo conlleva una medida cautelar de suspensión de las,… de estas dos resoluciones hasta tanto de que cumpliera con la normativa ambiental que exigiera la audiencia pública y la realización de un estudio de impacto […]. Pero fue fundamental el amparo de FAdE porque a raíz de esa acción, el gobierno se ve obligado a realizar una Audiencia pública y garantizar este derecho de participación ciudadana que no haya respetado con autorizaciones. » (AS, avocat, Mendoza, 2019)

159. « […] nací en una época en que por no levantarnos a tiempo y frenar a los autócratas, tuvimos una de las dictaduras más sangrientas que recuerda el mundo. Hay que frenarlo a tiempo porque empiezan de a poquito. Tal vez lo mío es un exceso. Y tal vez era como le pasa a la gente que tiene una herida y se la toca y se ponga a reaccionar tan malo. Lo entiendo. Lo reconozco. Pero no voy a dejar pensando distinto. Me dicen que lo mío es muy excesivo. Es verdad. Lo reconozco. Pero no voy a dejar de levantarme a protestar cuando hoy veo esa actitud. Ya la viví. Ya la viví. Y yo sé lo que viene atrás. Empiezan de a poquito. Después uno no sabe hasta dónde llega » (GE, avocat, Mendoza, 2019)

160. « DF: Creemos que la modificación de evaluación ambiental de los pozos de fracking fue una estrategia del gobierno para evitar que nosotros nos sentemos frente a los especialistas y confrontamos con verdades que no pueden refutar. Digo, vos te sientas con el subsecretario de energía y de minería de la provincia y empiezas a discutir con él, y le haces exponer sus mentiras, exponer su falsedad. Entonces, ¿qué dijeron? El decreto que evalúa el fracking, que evalúa los pozos de fracking en la provincia de Mendoza, impide la participación de la gente. No hay audiencia pública, no hay consulta popular.

No podemos participar directamente, salvó judicializarlo, denunciarlo, no nos permite. Pero así está avanzando el fracking en Mendoza.
F: Y los jueces les han puesto ellos. Son gente que los han puesto el Gobierno.
DF: Los mismos que promovieron el fracking y el decreto 248, los mismos que hoy, es el mismo juez que hoy dijo que la denuncia contra el decreto no corre. » (DF & F, enseignants retraités, Mendoza, 2019)

161. « Bueno en el 2018, nosotros publicamos, creamos EcoLeaks, que es una organización en el estilo de WikiLeaks, pero para el área ambiental. El 16 de marzo del año pasado ese informe secreto del Departamento General de Irrigación que revelaba que ya estaban contaminado con los cinco pozos de prueba piloto, que se estaba haciendo en el Cerro Pincal en Malargüe, se había contaminación de los acuíferos con hidrocarburos. Ese informe, lo estaban manteniendo secreto y no lo presentaron en la audiencia pública del 28 de diciembre de 2017, en Malargüe también, para que el fracking pudiera avanzar. » (ES, entrepreneur, par téléphone, 2019)

162. « En paralelo, el organismo que debe velar por la protección del recurso hídrico en la provincia de Mendoza, me sigue regular el uso del agua para hidrofractura mediante una resolución, la 249, basándose en el decreto 248, cuando uno lo que esperaba era que ejercieron control de convencionalidad […]. Ni siquiera estamos hablando de manera preventiva o precautoria. Bueno, deciden desregular mediante una resolución 249 que hoy contiende que también es inconstitucional porque se basa en la gemela 248. Es decir que nosotros utilizamos un simbolismo que es cuando el árbol está envenenado el fruto también. Si todo el procedimiento está viciado, los resultados como el decreto y la resolución también va a estar viciados. » (AS, avocat, Mendoza, 2019)

163. « Hay que salir a convocar. Hay que salir a, a pedir la ley. Llevó un año durmiendo la ley cajones y siendo año electoral, teniendo 43 000 firmas de apoyo que se empezaron a juntar acá […]. O sea que, este momento es crucial. Y entonces, si pasa esta oportunidad, es muy difícil, pero muy difícil que se lo logre » (GM, informaticien, Mendoza, 2019)

164. « En Entre-Ríos, los 40 pueblos de lo que estaba hablando, he hablado con unos de los concejales de eso que lo prohibieron y me dicen “No bueno nosotros bajamos la ordenanza del Internet. Porque resulta que el Observatorio petrolero Sur después publicó de un modelo de ordenanza para prohibir el *fracking*. Entonces se la bajan del internet, lo firman y lo aprobaron. » (F, chargé de communication, CABA, 2018)

165. « En esa localidad surge por la vía formal la primera ordenanza municipal contra el *fracking* […], una ordenanza que prohibía la, el desarrollo del *fracking* o de los no convencionales en el ejido urbano y sirvió mucho porque a partir de esa experiencia surgieron todas las ordenanzas con sus contradicciones […]. Todo el APCA estuvo muy, trabajando eso… […]. Todo el tiempo metiendo presión social. Y bueno, se vota por unanimidad. La primera vuelta. Se aprueba por unanimidad. A tal punto que yo me acuerdo que estábamos en la puerta del concejo deliberante. Estábamos adentro de la sesión. Ah… porque fuimos a sesiones previas. Sesiones previas del concejo deliberante, a las reuniones anteriores a la votación, fuimos, como Asamblea. Y en Cinco Saltos ya nos conocían. Salimos por las radios, todos los tiempos ¿no? Eh… todo el tiempo. Todo el tiempo. Y… fuimos un par de reuniones anteriores a la votación y presiona… no es que presionábamos, pero decíamos en la cara a los concejales y a las concejalas lo que

consideramos en relación a la vida, a lo que había pasado con INDUPA, a quiénes eran lo que siempre nos oponíamos…. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

166. « Incluso eso, en Cinco Saltos mismo, la, la jefa de bloque de Cinco Saltos del Frente para la Victoria (FpV)[639] cuando sale aprobar la ordenanza contra el *fracking* nos dice a nosotros, a Ariel y a mí porque nos conocía porque habíamos todos metidos… Nos dice, saliendo así, "Bueno ahí tienen su ordenanza del *fucking*, del *facking* no sé". No sabía ni que había votado. » (PD, chargé de communication, Neuquén, 2018)

167. « […] culminó en la presentación de la ordenanza contra el fracking. Fue en mayo, abril, mayo, junio por ahí estaba fresquito, me acuerdo, utilizando la banca del ciudadano. Haciéndonos cargo de nuestra… de nuestra democracia en el Concejo Deliberante. En los Concejos Deliberantes hay una posibilidad de que el ciudadano común puede presentar proyectos al Concejo Deliberante utilizando la banca del ciudadano. Es la primera vez que se utilizó en T., la banca el ciudadano fue mediante nosotros presentando el proyecto de ordenanza contra el fracking, o sea, los ciudadanos [utilizan] los espacios, digamos, de poder. Y ese proceso llevó meses. Me acuerdo, no sé si en verano, si la ordenanza la presentemos en abril, tuvimos en diciembre… Redactar la ordenanza. Había gente que tenía conocimiento a facilitar temas legales. Los chicos tenían facilidad para entender los procesos, digamos, físicos, químicos de qué significa el fracking. Importaba. Había que leer. Y la ordenanza se armó en base de una ordenanza de San Carlos. Es más, nos pusimos a buscar todas las ordenanzas antifracking del país. Tratamos de armar la mejor ordenanza y teníamos, no sé, como un cuerpo (?) hojas en el Consejo Deliberante. Con los considerandos, los puntos, las observaciones y fue un trabajo de las Asambleas. De la Asamblea. De todos los integrantes de la Asamblea » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

168. « Y como si esto fuera poco de esta, de este endurecimiento por un año electoral, agazapamente y secretamente, arteramente, yo te diría arrastrado como un reptil, los organismos que deberían cuidar el agua como fiscalidad del Estado o las basuras de Departamento General de Irrigación, atacan herramientas que los municipios vinieron sacando para prohibir el fracking. Como el caso de Lavalle. La única de las cuatro ordenanzas que se sacaron en los departamentos la había publicado Lavalle. Y era una ordenanza que la sacaron rápido. Entonces no tenía euh… un blindaje legal. Estaba hecha de alguna manera con algunos vicios. Reconozco. ¿Quién le metió una acción de inconstitucionalidad el otro día? Fiscalidad de Estado e Irrigación. ¿Vos podés creer eso? O sea, alguien que tiene que cuidar a los niños va y los mata. Te lo matan. Es lo mismo. Irrigación atacando una ordenanza que cuida el agua. ¿No te parece extraño? » (MR, juriste et sénateur, Mendoza, 2019)

169. « Y en Cinco Saltos le sacaba una ordenanza en contra de los no convencionales que en realidad no tiene… era simbólico. Lo que pasa es que ese simbólico era muy potente. ¿no? Nosotros salemos una ordenanza, no frenan lo que están haciendo. Una ley no lo frena. No lo frena la Constitución. No lo frena nada, o sea no… Pero bueno en términos formales era algo simbólico. Fuerte […]. Porque gran parte de la gente que habitan los espacios, o que habitaban el APCA incluso necesitaba la vía formal. Necesitaba. Dejaba

[639] La coalition emmenée par la présidente Kirchner qui a impulsé le développement de l'exploitation des gisements non conventionnels.

más tranquila una ordenanza municipal que es nuestra acción directa sobre esa realidad ¿no? […]. Pero bueno, entonces, es como que esa vía, para mucho no era la única, ni la más necesaria […]. Siento, como que para el colectivo la vía formal es un, es un tranquilizante, viste, como un placebo "Ah apareció la ordenanza" "Ah ya podemos, ya volvemos en nuestra vida" ¿no? "Esto no va a pasar" "Está el agua sana" […]. Para algunos fue estimular la lucha […]. Una Asamblea con esas prácticas solamente haciendo foco en la vía legal tratando de consolidar ordenanzas... Sí me parece desubicado. Me parece ahora más. Pero que no hay que dejar de hacerlo también. » (PD, chargé de mission, Neuquén, 2018)

Chapitre 10

170. « Entonces, bueno creo que es una lucha muy desigual porque también, vos ves que todo el sector, este, empresario y político tienen todos, digamos, todos los recursos para traer a su gente, a sus técnicos y no es una discusión solamente técnica. Esto es una discusión social y política del modelo de desarrollo que queremos para la región. Entonces, muchas veces lo que se hace en este tipo de reuniones empresariales y políticas es llevar la discusión a lo técnico. Y nosotros no tenemos capacidad de discutir de lo técnico, al fracking. Aunque obviamente tiene muchas cosas que discutir desde lo técnico, pero es muy difícil discutir con un, con un geólogo que está especializado, este, en perforación. Yo no tengo la formación » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

171. « DB : il y a des intérêts personnels, évidemment, de ce qui les défendent et de ce qui les promeuvent. On sait que la directrice de la protection de l'environnement de la province, qui doit veiller à l'environnement de tous les Mendocinos, travaille avec une compagnie pétrolière. Et elle fait de la promotion et du lobbying pour le fracking.
C : Certains des actionnaires de la compagnie pétrolière El Trébol, qui opère à Malargüe, les investisseurs sont les propriétaires, ce sont Manzano et Vila qui possèdent le journal Uno, le multimédia Uno.
D : Je veux dire que les politiciens et les entrepreneurs encouragent cela. Au-delà de cela, ils ne s'intéressent pas aux habitants de Mendoza ni à la matrice productive. Ils ne s'intéressent qu'à gagner de l'argent » (DB et CA, étudiants et divers emplois, Mendoza, 2019)

172. « El Gobierno de la provincia en Mendoza, paga este año una pauta publicitaria de 1 100 millones de pesos. Lo subieron casi al doble de lo que iban pagando. Con ese dinero, los grandes medios forman la opinión pública. No habla ningún medio. Hace dos años pude hablar de alguna problemática del fracking, por ejemplo. Solo habla de las bondades del fracking […]. Nunca hablan de las problemáticas, la problemática de Vaca Muerta, de Añelo, de… de todos estos lugares en Rio Negro que están siendo contaminados, afectados directamente. Mucho menos la problemática en otros países. No nos cuentan lo que ha pasado en Francia, lo que ha pasado en Estados Unidos, no nos cuentan de lo que ha pasado en China. Todas esas problemáticas, los medios de comunicación desinforman, hablando solamente de las bondades. » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

173. « No sé si tiene que ver con una intencionalidad. Para, para las teorías más conspirativas dicen que generan la crisis económica intencionalmente para poder implementar este tipo

de actividades [extractivistas]. Uno intenta de no ser, no sumarse a las teorías conspirativas, pero teniendo la suerte de estar en otros lugares, estuve en Chile, estuve en Colombia, y vos te das cuenta que puede haber algo de esto ¿no? De que la crisis económica y las crisis sociales se generan intencionalmente para provocar eso. Entonces, vos decís porque la gente común, el mendocino común deja de parecer y de repente deja de apoyar la lucha antiminera, y empieza a apoyar el cambio de matriz productiva, que es como lo quieren vender hoy: "la matriz productiva está agotada en la provincia de Mendoza, hay que avanzar hacia la minera, hay que avanzar hacia el fracking". » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

174. « […] todo ese combo emergió en los últimos dos años con el asunto del fracking. Y todo ha sido hecho así. Por detrás. Todo hecho ilegalmente. Todo hecho con la gente en un Estado en el que no se da debate. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

175. « Ellos pueden hablar de la técnica y qué es lo más bonito del mundo ¿pero sí es que es tan bonito porque lo haces de forma ilegal no respetando las leyes ambientales vigente? Cornejo, el secretario de ambiente, la que está encargada de defender el medio ambiente de la provincia, están todos denunciados penalmente por la ejecución ilegal del tema de los pozos de fracking » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

176. « O sea, son cómo, cómo una siembra que mientras este Cornejo en el Gobierno de la Provincia y mientras los funcionarios que están en los tres poderes legislativos, ejecutivos, judiciales sean afines a él no vamos a poder avanzar jurídicamente. Nosotros tenemos casos bastante graves. Tenemos un ministro de la corte, de la Suprema Corte que es la, el Organismo Judicial más alto, de mayor jerarquía en la provincia de Mendoza y uno de esos ministros Dalmiro Garay fue puesto prácticamente a por el gobernador de la provincia y el responde al gobernador de la Provincia. Esto es grave desde un punto de vista institucional porque nosotros vivimos en una república. Si las bases de cualquier República son, una de las bases más importante son la división de poderes. En Mendoza no existe división de poderes […]. Y en la legislatura el oficialismo tiene mayoría. Entonces, muchos de los legisladores responden a los caprichos […] y entonces el resto de los poderes terminan respondiendo a los caprichos de una persona que prácticamente se cree Luis XIV y es grave. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

177. « Es una situación muy grave y el punto de vista de los derechos humanos se está complicando cada vez más porque tenemos muchas personas que están haciendo repré… *[Elle se reprend]* reprimidas, que se las detiene que se los tiene… se los judicializa, se los está reprimiendo… personas que corren en riesgo su vida, su integridad física porque los detienen de forma ilegal, porque pasan hasta meses adentro de una penitenciaría por el Código de Faltas. Y, tenemos además de estos, funcionarios en otros poderes por ejemplo de Poder Judicial, el procurador de la Corte, el procurador de la corte en el jefe de los fiscales que es Alejandro Gulle, está puesto a dedo en la corte por el gobernador Cornejo, y da órdenes directas a los fiscales en el sentido de eh… lograr mantener detenida la gente sea culpable o no a cualquier precio. Y esto te lo digo con total conocimiento de causa porque no solo soy abogada ambientalista sino porque además ejerce derecho penal. Y me encuentro todo el tiempo con clientes que con personas que son arbitrariamente detenida a las cuales no se le respeta el derecho a su libertad y que los fiscales intentan por todos los medios mantenerlos detenidos en una penitenciaría

mezclado con personas que están condenadas en pésimas condiciones. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

178. « Eh… es contradictorio porque como le podés decir a un ciudadano que, que no, que no mire el espejito de colores. Que mire el oro que tiene entre las manos. Y es complicado porque el tipo tiene esta visión de progreso y si la comunidad, la sociedad, y si todos los individuos… Vos tenes un pibe de 16 años y que le pregunta un adulto: ¿dónde estás trabajando? ¿te compraste la casa? ¿Y el auto? ¿Y ya estás de novio te vas a casar? Si todos te lleva a ese sistema de producción, a esa forma de y el, el, la panacea es un trabajo estable y… poder tener un auto nuevo, y que se yo, vivir en un barrio cerrado bueno… La mayoría de los pibes piensan así. » (M, ouvrier, Neuquén, 2018)

179. « De que por algunos eh… la idea de progreso es trabajar eh… tener lo que me vende todo el día la televisión que es tener un auto, tener… ¿pero a costa de qué? Eso es que no sé… Es en realidad la que nos hacen que pensar ¿a costa de que lo tenes? Si lo vas a tener ¿pero que tenes que hacer a cambio? » (D, étudiante & divers emplois, Neuquén, 2018)

180. « Y tener y pensar siempre que nos vamos a salvar con las grandes cosas, con los grandes proyectos […]. Siempre pensamos en lo mega. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

181. « Pero porque consideramos que son megaproyectos que en un solo accidente te hace pelota de un sistema entero. Ese es el problema. No se trata de, muchas veces ni se trata de la forma. Si no de la magnitud del desastre ¿no? Es como que estamos dispuesto a arreglarnos a tal punto de… Y no, la verdad que no. Encima, no lo necesitamos, ni la megaminería, ni en la forma, ni en la magnitud que se quiere hacer, ni el fracking en la forma y en la magnitud que se quiere hacer. No la necesitamos » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

182. « Por eso te decía que no necesitamos el fracking y no necesitamos la megaminería para nada en realidad. Eh… qué sé yo. El fracking es raspar el último rincón del tarro para que los países desarrollados permanezcan viviendo con la calidad de vida en la que la están haciendo. Es para que las empresas dueñas de este, este oro negro, puedan seguir manteniendo el mercado que están haciendo. Entonces, ¿para qué lo necesitamos nosotros? Para nada. » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

Chapitre 11

183. « A principio no tenía ni idea. Entonces, me puse a leer convencida de que la actividad petrolera o minera es contaminante, tiene un impacto importante en el medio ambiente y en la sociedad […]. Bueno, me pongo a investigar muchísimo. Entonces, me sentí amenazada y decidí hacer algo porque dejé todo para venir acá. » (A, ingénieure, Mendoza, 2019)

184.« Cuando dijeron que la técnica para explotar, era el fracking, estamos en problemas. Así fue como empezamos a conocer y de un día para el otro nos tuvimos que sentar a estudiar, a estudiar las leyes que ya existían, a estudiar en qué consiste la técnica del fracking, qué significa la fractura hidráulica, qué significa la roca madre, que significaron como se produce, entender los riesgos y buscar información de otros lugares del mundo donde se haya hecho fracking y comprobar los, digamos, las consecuencias…. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

185.« […] me llamó a mí personalmente que esta técnica que tanto se, digamos, se difundió y se desarrolló en Estados Unidos, por otros lados había legislaciones internacionales que están prohibiendo la fractura hidráulica, o fracking. Entonces, la pregunta que nos hacíamos es "¿Porque acá en Argentina eh… comenzó toda esta tecnología extractiva a desarrollarse?". » (AK, fonctionnaire retraité, par téléphone, 2019)

186.« Entonces, nos pusimos todos a estudiar y por lo tanto a qué lugar íbamos a enseñar, a explicar y hablar a las escuelas. Entonces de ahí que hay muchos trabajadores de Educación involucrados » (PC, enseignante retraitée, Mendoza, 2019)

187.« ¿Porque? Por qué uno no tiene el título, de un catedrático, pero si tiene el título de que uno nació, de que sus abuelos le enseñaron cómo criarse, como trabajar en el campo; cómo cuidar el campo. Entonces, uno también necesita que, que le den esa posibilidad, y ese rango de que vos estas ahí, de que vos vivís y conoces el territorio. Vos sabes cómo va pasar mañana o lo que va a pasar. Sabes antes de mano lo qué va a pasar y el después. Pero es porque vos viviste toda la vida ahí. No necesita que venga un técnico y que te diga no que mañana puede pasar esto… No porque vos lo está viviendo todos los días. Entonces, los cambios no te van hablando. Las cosas que te pasan en el territorio, vos la vas conociendo porque desde que vos sos pequeño, vas con lo sentido que tu tierra va cambiando. Y te va hablando de diferente manera. Y si vos no te haces escuchar el territorio lo va a reclamar a nosotros, no ustedes. No él que venga con el diploma en la mano. Va a ser a los que seguimos estando en el lugar. » (MG, référente Mapuce, Mendoza, 2019)

188.« […] tenemos conocimientos propios, que no hacen falta que sean conocimientos científicos para decir si eso va a afectar o no. O sea, viene gente que habla de la flora, de la fauna, de, la, del impacto en el agua, de la cantidad de químicos que pueda haber. Pero para nosotros no es eso. Para nosotros es lo que nos expresa el territorio. Como nos habla el agua, que dice la montaña, que pasa con el viento… una serie de elementos que hacen que a nosotros nos comuniquen cosas. Y que nosotros vamos a hablar desde ahí también y de ahí vamos a charlar. » (GJ, référent Mapuce, Mendoza,2019)

189.« En realidad, cuando me integro a la comisión, a la Multisectorial, tiene que ver con, nos invitan a participar como colectiva La Revuelta, como colectiva feminista y, nos dicen que les interesa nuestro aporte en términos de vinculación con el tema de la trata de mujeres y la prostitución. Entonces, nosotras les decimos, que a nosotras nos interesa participar, pero no solo de, de un tema. Que nosotras podemos también participar en relación a, a la visión económica que tenemos del tema del *fracking*, del modelo de desarrollo que implica. Es decir que no nos, no nos estamos interesadas que nos demarquen la participación que podemos tener en la Multisectorial. En todo caso, todos los temas, este, nosotras podemos tener, este, no solo una opinión de sentido común sino

también una opinión fundada […] una participación más plena o más integral para decirte en algunas temáticas Eso fue como la primera advertencia que hicimos al espacio porque eh… no nos parecía que nos correspondía que nos dijeron en que había que participar. Ahí empezamos a integrarnos. » (GA, chargée de recherche, Neuquén, 2018)

190. « […] hay, hay información que quizás también son publicaciones, o informaciones eh… confiables y que es compartida por diferentes miembros de la Asamblea. ¿Quizás es una manera de favorecer la búsqueda de información no? Pero si, hay informaciones que se comparten entre los, las distintas Asambleas, los distintos miembros de las Asambleas eh… » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

191. « Nosotros sabemos muy pocas de, muy poco de por ejemplo de toda la información que generan las empresas petroleras. ¿Si? De la parte geológica. Eso es privado, de las empresas. YPF, información confidencial no es información pública. No tenemos ni idea. » (AR, enseignant, Mendoza, 2019)

192. « Hay otra cosa que pasa, que tampoco hay estudios. No hay diagnósticos. No sabemos qué pasa con los impactos […]. No hay, digamos, un estudio de base, un estudio de base serio, un diagnóstico o sea por ejemplo ¿porque no está creciendo las plantas? ¿quién está investigando? ¿qué está pasando con el suelo, con el agua, con la vegetación? No hay estudios. Entonces, no hay información, hay desconocimiento, hay ignorancia. Creo que también es el otro problema. No hay monitoreos […]. Hay muy pocos estudios de los acuíferos. Estudios de base serios. Hay muy pocos. Entonces, no sabemos lo que pasa con nuestro ambiente. Eso también es otra vulnerabilidad » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

193. « Y cuándo, cuándo se empiezan a virilizar audios, o la gente empieza a escribir así en tono catastrofista… a mí no me gusta […]. “Cada pozo de fracking necesita 36 000 metros cúbicos de agua y entonces pa pa pa…” A ver… 36 000 metros cúbicos es el máximo *[Il insiste]* que han llegado a utilizar algunos pozos en los Estados Unidos. O sea, el promedio no son 36 000. » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

194. « Sacaron un video de un arroyo donde estaba, en un arroyo, en el que correaba un hilito de agua. “Venid, venid, acá estamos en la naciente del Atuel, y en verano este cauce debería ser lleno”. Mentira. Para un poco. No es que esto debería ser lleno. Son cuestiones elementales que tiene que ver con un conocimiento básico del ambiente. » (MG, géographe, Mendoza, 2019)

195. « Yo aportando más que nada conocimiento técnico. ¿No? Porque para la gente que está en el campo, en el territorio es muy difícil acceder a los, a los conocimientos técnicos y, además, es muy difícil que, o sea, de parte de ellos que están alejados y no tienen accesos a la, por ahí, a la educación formal, es muy difícil que ellos puedan entender un informe técnico. Algo así. Es lo que básicamente es lo que yo he estado dedicando dentro de las Asambleas, digamos. A leer los informes técnicos, interpretarlos y a tratar de explicarlo con lenguaje coloquial » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)

196.« O sea,… como una, es cuestión de sacarle tiempo a sus estudios, a sus obligaciones, a su tiempo libre. Prácticamente a nosotros, la mayoría de nosotros, nuestro tiempo libre en determinados momentos han pasado a ser tiempos para la Asamblea. Y tiempo de estudio y nos juntábamos en la plaza a estudiar y era un compromiso buscar información, hacer el resumen en su casa, leerlo y explicárselo al resto lo que cada una había sabido o había aprendido. Y nosotros consideramos que eso es vocación popular. Nosotros como Asamblea somos conscientes de nuestro, de nuestro trabajo educativo para con nosotros mismos y para con el resto. Porque no podíamos hablarle a la gente de lo malo que es el fracking si nosotros no lo sabíamos. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

197.« de hecho todo lo que estudié, lo estudié en la escuela pública, o sea, entiendo que es un esfuerzo de todos, digamos, para que uno pueda… es una manera de devolver. Devolver el conocimiento. Yo creo que, en esto que te decía, de que tiene que haber un crecimiento en, en la sociedad que tiene que ver con todos. Tenemos que estar más informados, tenemos que alcanzar, digamos, una alfabetización científica básica » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

198.« Y en el proceso empezar a conocer un poco, o sea, empezar a tomar consciencia de lo que verdaderamente significa. Bueno, hasta ver que significa tenerlo en nuestra vida, o sea en lo cotidiano. ¿Abro la canilla y que pasa? Digamos, esto que pasa allá, no en Vaca Muerta que no lo vemos, sino que pasa en Allen que lo podemos ver, lo tenemos a ver adentro de la casa. O sea, abro la canilla y todo eso que pasa en mi región está dentro de mi casa. Yo estoy tomando de esta agua, mi hija está tomando esa agua. Hace años que estamos viviendo así y no lo sabíamos. O no éramos consciente. Mejor dicho. Entonces, yo creo que ya empieza como hacer esa tristeza. ¿Bueno, que hacemos con esto? » (GS, enseignante, retraitée, Río Negro, 2019)

199.« Y después tienes que venir y racionalizarlo. Todas esas situaciones así de violencia tenes que racionalizarla, tenes que pensarla, tenes que poner un marco teórico, tenes que… que tratar de generar un abstracto con un concreto que es violento. Que es muy violento. Entonces, no puede no producirte eso. Realmente muchas veces vos, nos decimos el trabajo si es real… Nos ponemos contento cuando tiene pequeña incidencia, pero generalmente es un trabajo bastante… eh… no es de lo más grato. Así nadie podría decir que alegre que me pone… ver cómo está haciendo mierda todo con… con el *fracking*. No. No te genera eso. » (MM, journaliste, Río Negro, 2018)

200.« Y aparte, también, hay un momento en el que preferís quedarte callado por qué no tiene sentido salir a decir nada. Porqué, porqué el sistema se te viene encima […]. Entonces, bueno, la verdad que es muy difícil poder generar conciencia en un ambiente tan adverso. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

201.« Si. Proteger el agua que las forma porque esa biodiversidad, se trata de fauna muy, muy, muy vulnerable y a cualquier mínima variación de los parámetros ambientales eh… ese, ahí es donde entra a tenerse en cuenta los estudios de ambiente cavernarios que se caracteriza siempre por una temperatura constante, por una humedad alta constante, la presencia constante de agua eh… y la oscuridad constante. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

202.« […] de defensa y de protección del lugar Mapu. Somos nosotros de la, de lo que es la vida acá en nuestra parte de la tierra. » (LN, référent mapuce, Neuquén, 2018)

203.« Para la Tierra. No hay una entidad detrás. […] Si a ver, por el medio ambiente, por la Tierra, por la vida humana, por la vida animal, por la vida en general, específicamente por la Tierra y por la calidad de vida humana. » (SC, juriste, CABA, 2018)

204.« Si las leyes las escriben los que ganan, quiere decir que hay otra ley. Hay un marco normativo, pero está dentro del sistema. El marco normativo. Está bien la ley. Pero la ley emana del poder. Quién tiene el poder dicta la ley. Lo pueden dictar ellos, pero después la sacan. ¿Una ley cómo se saca? Con otra ley. Entonces, si no hay mucha fuerza en la gente, cualquier ley puede caer. Porque esta manejada por el poder. Cuando yo caigo preso, a mí me imponen, sobre todo un artículo qué es "asociación ilícita" y otro es de "imposición de ideas por la fuerza" y el abogado no pudo hacer nada. Entonces sí. La ley existe. » (PM, médecin, Mendoza, 2019)

205.« Cumplir con la promesa de la política de Estado en materia hídrica. Entonces, yo tenía conocimiento de que nosotros nos hemos comprometido en un montón de cosas: respetar la 7 722, la 5961, hacer las manifestaciones de impacto ambiental, evitar aquellos métodos extractivistas que contaminen o comprometan [el ambiente]. Cuando comienzo a ver que me dejaron de lado, es decir cuando no participe en ninguno de los grupos del gobierno me di cuenta que algo pasaba por qué si me habían usado para dar una promesa que había sido muy bien recibida por productores, regantes, ambientalistas. Algo estaba pasando. » (MR, juriste et sénateur, Mendoza, 2019)

206.« Pero el poder, el poder corrompe. Compra. Nosotros teníamos un diputado acá, peronista, A., que sostuvo que durante mucho tiempo defendió la ley después dijo que había que modificarla, no sacarla, pero modificarla para que puedan entrar algunas empresas mineras y genere trabajo y generé capital y genere inversión. Un diputado. » (PM, médecin, Mendoza, 2019)

207.« Lo hermoso de la lucha es la lucha. No es que vas a conseguir o cuándo lo vas a conseguir. Sino es el hecho de poder luchar porqué colectivamente sabemos que no buscamos… o sea el tema de, el exitismo es una de las patas de las múltiples patas que tiene el sistema capitalista. Es una de las múltiples patas del sistema capitalista el tener éxito en todo. Entonces, lo importante son las redes humanas que se generan. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

208.« Y para mí fue muy, no sé, muy acogedor. Yo me sentí muy bien. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

209.« En un mundo que cada vez que nos atomiza, nos individualiza más, mantener los espacios de la Asamblea para mí es fundamental. Porque nos vuelven humanos, nos hace solidarios. Nos hace simpáticos. Nos conecta. Para mí la Asamblea… El D. lo veo una vez por semana por ahí con los de la Asamblea, pero para mí la gente de la Asamblea es mi familia. A ese punto de saber que yo lo miro en la cara y va a luchar, y va a empujar para el mismo lado » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

210.« Con respecto a eso, hay mucha gente que no entiende. Que no nos entiende. “Que hacen? Ya están grandes. Siguen perdiendo tiempo en la Asamblea. Ojalá le pusieran a la, todos los otros aspectos tuvieran la misma energía y la misma pasión que le pone a la Asamblea”. Y no es que me lo diga el vecino en frente, es en mi familia, mi novio, mis amigos. Que es difícil que el otro entienda que lo que vos haces te trasciende. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

211.« Por suerte, uno es feliz en el sentido de hemos generado un grupo como decía ella que nos protegemos, nos cuidamos, nos acompañamos, entonces es interesante » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

212.« En realidad, acá te voy hacer un paréntesis porque te voy a contar algo a muy muy propio cuando encontré a la Asamblea Popular por el agua me di cuenta que el mundo ideal que todas las personas tenemos en nuestra cabeza *[Rire]*, que creemos que existe, bueno el mío si existía. » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

213.« empiezo a *vivenciar* la Asamblea porque para mí la Asamblea no es solo una cuestión intelectual, es una cuestión *vivencial*. Porque empecé a actuar de otra manera » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

214.« Lo más rescatable… Para mí fue una experiencia vital, digamos. Una experiencia del antes y del después de la Asamblea, en mi vida. O sea, como también una puerta que me abrió, pero no solamente de afuera, sería… no es que ahí se me presentó esto y me hice fan de la Asamblea contra el fracking sino que es algo que me permitió abrir cosas que yo traía adentro, digamos, intereses, miradas… Un cambio que necesitaba. Estaba ahí guardada. Fue así un poco que, capaz que mágico. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

215.« En el porqué, del porque nos metimos en fracking. Yo te hablé de mi amistad con E. Que es una amistad que viene desde 20 años. Él ocupó un cargo como jefe de gabinete y me, me convocó, digamos, intentamos armar el Consejo Provincial del Ambiente, yo desde mi ONG, otros desde otros ONGs. Eh… y terminó yo que fui el único apoyándolo a pesar de que estábamos, de que estaba en un gobierno contrario. Cuando él se fue, se tuvo que ir de ahí, me dijo: “Tengo, tengo toda esta información con la que, que no la puedo guardar con mí. Tengo que hacer algo. Tampoco puedo yo ser quién firma las denuncias“. Y yo le dije “Cuenta conmigo”. Es una cuestión de lealtad política personal hacia E., por el cual me metí en este lio. » (CB, enseignant retraité, par téléphone, 2019)

216.« Muy, muy, muy personalmente me estoy impidiendo poder irme a vivir al campo [*Rire*]. Concretamente. Porque yo tengo, estoy totalmente convencida y tengo este sueño, una meta de poder irme me puedo irme a vivir al campo. De poder ir a vivir en un lugar donde el aire sea limpio, sea puro, de poder tener mi huerta, de poder tener horarios naturales. De despertarme cuando salga el sol y de acostarme cuando la noche cae. De poder tener un contacto directo con, con la naturaleza, pero y está bueno terminar la entrevista con esto. En una oportunidad se lo dije a una de mis queridísimas compañeras a G. que yo me voy al campo. Y me dijo y “¿Si te vas al campo y de repente te ponen

una minera al lado o si te pasan los avioncitos y te fumigan y te contaminan con agrotóxicos los cultivos tuyos de tu huerta que haces?" Entonces en esto me afecta » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

217. « Había participado militando en agrupaciones políticas en la Facultad. No me gustó la forma, el verticalismo, la elección después ver como los lobbies o los acuerdos entre los que, los que están todos peleados, pero después nos juntamos las cabecillas de cada uno y trazamos a puerta cerrada lo que nosotros queramos y el resto nos cagamos en el resto. Me desencantó […]. Y en la Asamblea encontré lo genuino. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

218. « La Asamblea, como en otras partes donde yo participé, en una Asamblea me gusta esta horizontalidad. En donde, uno es autoconvocado. Entonces, no hay esta lógica de verticalidad que bajan directivas. » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

219. « Es un espacio, digamos, donde pueden coincidir, eh, personas con distintas ideologías pero que entienden que hay un problema que es común a todo y que se puede actuar de forma no partidaria. Digamos, por el beneficio de todo. Y eso me gusta. » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

220. « En realidad, hay gente de todos lados. Ves pibes jóvenes, hay muchísimos pibes jóvenes, estudiantes eh… generalmente no son estudiantes de la UTN precisamente. Pero hay muchos estudiantes jóvenes. Hay amas de casan hay profesionales, porque tenemos de todas las profesiones, gente que están luchando al lado nuestro. » (LT, enseigante retraitée, Mendoza, 2019)

221. « Yo vivo, yo estoy en estructuras verticales, en la escuela, en muchas cosas, pero… de hecho en las escuelas, la verticalidad es la forma de hacer las cosas. Pero bueno tratas de convivir y te das cuenta que eso es el mundo que te gusta habitar ¿no? Que hay otro mundo posible […]. Porque es muy loco esa estructura muy vertical y tan sistémica, como son las escuelas, y estar cada vez en un mundo que está bastante fuera del sistema, anarquista en este sentido de las ideas, de la autogestión, de… de la horizontalidad, de todas estas cosas. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

222. « Principalmente el respeto… o sea no sé si es un logro, pero es algo que… digamos algo que te mantiene, que te entusiasma para mantenerte en esa lucha es el tema del respecto al consenso. El no atropello. El que… se valora absolutamente todas las, los pensamientos y las personas que integramos las asambleas » (JL, avocate, Mendoza, 2019)

223. « Yo creo que a mí, sinceramente, formar parte de la Asamblea me parece, a mi finalmente me ha enseñado muchísimo. Una de las principales cosas que te enseña es a escuchar. Porqué entendes que el otro lo que tiene para decir es tan y más importante que lo que vos tenes para decir. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

224.« A aprender mucho. A tener que bajar los egos. A tener que se da la palabra. Tener que esperar que el otro hable. A que nadie sea más que el otro. » (G, enseignante, Mendoza, 2019)

225.« Recuerdo, la primera charla fue ahí, C. estaba al lado mío y empezar escuchar, escuchar y escuchar. Y después cuando escuchas "Che no conozco esto", empezás a leer, a leer, a leer. Entonces, yo entro en [la carrera de] Gestión Ambiental, ahora que soy más grande, y los chicos, o los profes de Gestión Ambiental hablan de unas leyes,… He leído todas las leyes. Conozco todas las leyes. » (DB, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

226.« Eh… también lo veo como un, como un espacio de aprendizaje que, de muchas cuestiones. He aprendido muchas cosas en la Asamblea, de todo tipo. No solamente sobre megaminería y fracking sino otra manera de ver la vida, otra manera de compartir, otra manera de encontrarse. Esas cuestiones que son muy importantes. Y la Asamblea, este, siento que me ha dado estas cuestiones. » (DW, enseignant, Mendoza, 2019)

227.« […] acá, el pensamiento es divergente. Vos tenes como un montón de información dando vuelta y a partir de todas estas informaciones vas armando y construyendo, con la opinión tuya, con lo que entendes, con la del otro, con lo que entiende el otro… Y de esa manera me parece que justamente todo lo que se produce es mucho más genuino en cuanto a, a lo, a la construcción y a la forma en la que se dio. Y cuando uno participa de esa manera me parece que, también empieza a sentir mucho más sentido de pertenencia y empieza a sentir que lo que hay es suyo, digamos. Tenes esa visión que esto que construimos también es mío, es de los otros, y también es mío. » (E, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

228.« Porque creo que, no solo en la Asamblea, particularmente hay algo, una de las cosas que rescato, digamos, como gran aprendizaje es esto… bueno empezar a conocer otras formas de participación, de, digamos, sería de estar en el mundo, medio filosófico *Elle rit de sa phrase* mi experiencia de la Asamblea fue así… desde las entrañas, digamos, o sea decir bueno… Este es nuestro derecho, o incluso tener participación en la Legislatura eh… de Río Negro, fundamentado porque no queríamos el fracking. Digamos, utilizando los mecanismos democráticos, los que nos rigen digamos, para esto, para nuestro interés. » (GS, enseignante retraitée, Río Negro, 2019)

229.« Como vamos a pensar que el jubilado, dos estudiantes de profesoras de física, una que está en la carrera, no sé, que la ama de casa eh… el petizo, el rengo, la gorda, el alto… Con todas las características, dijeron "Che esto no me gusta. Asamblea vamos a hacer una marcha a la municipalidad. ¡Oh oh!" Terminamos 2500… » (CA, étudiant & divers emplois, Mendoza, 2019)

230.« También depende de donde estés. En M. es lo más fácil para participar, pensar. Si vos piensas en otro tipo de estructura, de una fundación, en una ONG vos ya tenes que tener, digamos, una estructura jurídica y eso implica otro trabajo, otra gente, necesitas un asesoramiento, necesitas cumplir, digamos, con todas las normas institucionales y jurídicas del sistema y, y bueno esto requiere también de otras necesidades, a lo mejor de otros profesionales que quizás acá no están. Por eso me parece que la Asamblea es

como… y es la más cercana también a la gente, la forma más directa de participar. Y de poder transmitir, digamos, un mensaje, de poder comunicarte. Me parece también que te acerca mucho la Asamblea la gente, para mal o para bien te puedo hacerlo, pero te acerque. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

231. « Por eso me pareció, más nos pareció en ese momento que era la, la mejor, digamos, estructura para participar. Tampoco tuvimos mucho, mucho tiempo de elegir. Estamos, empecemos a organizarnos y salieron estos dos proyectos y nosotros tuvimos que salir a defender el agua con lo que habíamos podido organizar. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

232. « La organización es bastante flexible y al no tener una estructura institucional y legal también tenes, tenes un amparo legal de que no te pueden denunciar. Eso también es importante. Sí, cuando vos sos una ONG o una organización que tenés personería jurídica y todo, un empresario podría venir y denunciarte. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

233. « Y parte de la estrategia de trabajar como asamblea, sin estructura era porque a nivel latinoamericano, una de las estrategias de las empresas mineras, es que la oposición se organice, que tenga líderes, que tenga cabecillas, que tenga autoridades porque es muy fácil pegarle a una autoridad. Si yo soy el presidente… Pegarle, comprarlo, judicializarlo, matarlo. Los líderes ambientalista en Latinoamérica, es muy riesgoso ser líder ambientalista en Latinoamérica. Hay muchos casos de muerte. Entonces, si… De muerte, de que los compran, de que… Entonces, dijimos nosotros trabajemos sin cabeza porque es la forma en la que uno no sabe cómo pegarle. » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

234. « Hemos tenido un momento cuando estuvimos mucha gente y eso se podía cumplir muy bien. Sin que hubiera alguien que nos identifica. Hemos tenido tiempo cuando estuvimos menos, estuvimos un poquito y bueno si éramos algunos que éramos visibles, pero… pero se ha tratado sostener esto en el tiempo también. Como una estrategia de protección. Somos todos, no es ninguno. Y eso un poco protege a la gente » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

235. « Si mi interés personal es que la montaña sigue así, que no me la toquen, que no me contaminen el agua, y el día de mañana puedo llevar a mis sobrinos. Este es mi único interés personal. No le veo ningún interés económico, ni ningún beneficio personal. O sea, al más sentido a lo más altruista posible. Yo creo que por más que muchos no sepamos o no sepa lo que significa la palabra altruista y la tengamos… […]. Con gusto. Con amor. Con convicción. » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza 2019)

236. « ¿Yo a quien la dedico? *Il rit* A mi descendencia. A mi descendencia, a la comunidad donde vivo, qué sé yo. Y en lo personal también, porque quiero vivir, quiero llevar a cabo en un lugar, un entorno amigable. No en un lugar que este contaminando y donde todo sea eh... donde todo nos cueste más. Particularmente, yo no quiero renuncia a mi modo de vida, de poder vivir en el campo y estar, poder trabajar en el medio natural sin tener este tipo de interferencia. » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)

237.« ¿Para quién específicamente? para nadie. O para todos. Digamos, otras cosas que también aprendí es que, lo importe no es lo que haga yo. ¿Se entiende? Lo importante es lo que se puede hacer como grupo y a lo mejor lo vamos hacer hoy. » (AR, enseignante, Mendoza, 2019)

238.« Eh, entonces puede ser que sea medio pedante, pero ¿por quienes es? Por la gente. Es por mí, es por mis hijos, pero es por todos los demás. » (PO, enseignante, Neuquén, 2018)

239.« Y en realidad yo me gustaría dedicarme a lo mío y nada más. ¿Por lo que uno lo hace feliz no? Pero viendo qué pasa esto y viendo la impunidad que hay y viendo cómo ponen en peligro la salud de la gente y el territorio, el agua, cómo hipotecan la posteridad… Uno no se puede callar antes [de eso] » (GM, informaticien, Mendoza, 2019)

240.« De un montón de veces estaba cansada y he dicho, no ya está, no tengo gana, no sé qué. Pero es un compromiso. ¿Y si me preguntas con quién? Yo te voy a decir con quién. Con el resto de mis compañeros de la Asamblea sí. Con mi lugar sí. Con el resto de mis compañeros de la Asamblea de Mendoza sí. Con la vida sí. Con el futuro sí. Es un compromiso mayor. Eh… Eso también, yo creo que lo que nos da la Asamblea como persona, lo que nos nutre es mucho más de lo que nosotros hemos podido llegar a hacer a 600 [personas] » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

241.« […] ese tipo, por ejemplo, era asambleísta, fue concejal, saca la ordenanza anti*fracking* sigue siendo asambleísta porque siguen aceptándolo en la asamblea porque no traicionó a los principios, pero cuando Cornejo se hizo cargo del gobierno defiende el *fracking*. Algo que escribió con la mano lo borra con el codo. » (MR, juriste et sénateur, Menodza, 2019)

242.« Entendemos que no es una lucha nuestra. Es una lucha que nos atraviesa todos que. Que nos hermana a todos y que nos pone a todos en la misma situación de vulnerabilidades que tenemos que defendernos frente a esto » (CA, étudiante & divers emplois, Mendoza, 2019)

243.« a mí me gusta ir a la montaña, caminar por la montaña. Me gusta enseñar todo eso, dar a conocer, la fotografía eh… el arte también, la música, la literatura. Yo el tiempo que podría estar dedicándole a estas actividades, yo tengo que dedicarlo a la lucha. Y eso, a mí me genera un malestar interno, psicológicamente » (FS, garde-forestier, Mendoza, 2019)

244.« Personalmente… Yo no tengo tierra. Más que la de mis zapatos. Y… no soy nacido en Mendoza […]. Pero personalmente creo que, que el día que me ve afectado agarraré mis cosas y buscaré otro rumbo […]. Y la gente sino se convencen ahora de esto que pasa, y la contaminación nos llega, los que investigamos este asunto creo que vamos a enterarnos primero en levantar el campamiento e irnos hacia otro lugar. Difícil porque Argentina está comprometida por muchos lados. Pero a mí personalmente yo no tengo finca, no tengo chacra, tengo un patio cultivos eh… totalmente sin, sin agroquímicos y

sin glifosato y nada de eso. Pero, no, pero particularmente a mí no me afecta. » (GM, informaticien, Mendoza, 2019)

245. « La formación de EcoLeaks y sus revelaciones, y la intensa lucha que sobrevino, me costaron la destrucción de mis emprendimientos y ser objeto de todo tipo de operaciones políticas y judiciales (usurpación, plantación de drogas y atribución de delitos como narcotráfico, violencia, intimidación pública, entre otros), transformándome en la persona más denunciada de la provincia por luchar contra el fracking. Resistí estos embates y poco a poco comenzamos a darlos vuelta, volviéndose contra el propio gobierno. Así, se cayeron la usurpación de BioSur y la causa penal armada por mis publicaciones en EcoLeaks, ambas impulsadas por el gobierno de Alvear bajo órdenes del gobernador Cornejo. Acorralados ahora judicialmente por la causa penal que se le ha vuelto en contra al intendente Marcolini, acuden a métodos mafiosos que recuerdan a las épocas más oscuras de nuestro país. No temo a sus amenazas ni sus operaciones y estoy preparado para enfrentarlas, pero no tengo ningún derecho a seguir arriesgando la integridad de mi novia o de mi familia y exponerlos a pagar las consecuencias de mi lucha contra las mafias del fracking. » (ES, entrepreneur, par téléphone, 2019)

246. « Perder. Perder la lucha. Yo le pensé varias veces. Qué pasaría si…–¿Que genera si se pierde? ¿O si de repente se cae la 7 722 y si ingresa? Yo lo he pensado y lo sigue pensando varias veces si… eh… estaría dispuesto a quedarme. Si veo un desastre minero como se veo en Brasil en 2015 y ahora otra vez en enero, se rompe una prensa… eso en Mendoza… Sería la muerte digo porque los arroyos son tan pequeños, y dependemos absolutamente del agua que una ruptura de una mina eh… te estoy hablando del Diamante porque estaría la primera ahí, generaría la muerte inmediata de toda la cultura, de toda la forma que conocemos, de nuestra cultura como pueblo. Entonces, decir que haría… Yo creo que intentaría ir, en otros lados. No sé si Esquel. De hecho, la familia, en algún momento más duro, yo aliente a mis hijos eso que… pero aliente a mis hijos a obtener la ciudadanía española, o italiana porque los pueden, los tres pueden obtener las dos ciudadanías pensando que, si hay que irse, a irse por allá, o, por un lado. Pero lo pensé. No es lo mismo andar en el mundo con ciudadanía latinoamericana que andar en el mundo con ciudadanía europea. Parte de la injusticia que existe. Yo tengo guardada una carpeta de mi cuñado que logró la ciudadanía española por sus antecedentes, por sus abuelos, para que con esa misma carpeta y los antecedentes que tenía él, si los chicos quieren, hagan el trámite. Creo que deberían hacerlo pronto porque si hay desastre no se le van a dar. A mí me genera eso y lo siento con muchísimo dolor por la gente que no lo van poder hacer. Gente más humilde, más desprestigiado, no podrán irse. » (DF, enseignant retraité, Mendoza, 2019)

247. « Y bueno, por decisión personal me vine acá porque no había empleo. Entonces, decidí esto, caer acá. Es un, que acá hay trabajo, hay empleo. Si. Si veo que Mendoza esta maldito con el fracking. Si veo mal que el Estado y las empresas son cómplices de este daño. Pero no estoy de acuerdo que sea… o sea, al nivel de dinero es, es rentable […]. Por lo que genera de trabajo […] conseguir laburo allá [en Mendoza] es difícil. Pero acá, hay trabajo, y hay dinero. Pero en Mendoza […] tenía [trabajo], pero muy poco. ¿Porque digo poco? Por eso, por la caída de la producción. Y trabajé en un negocio. Tuve mi negocio también. Lleva mal el negocio. » (MR, employée, Neuquén, 2019)

ANNEXE 2 :
TABLE DES ENTRETIENS

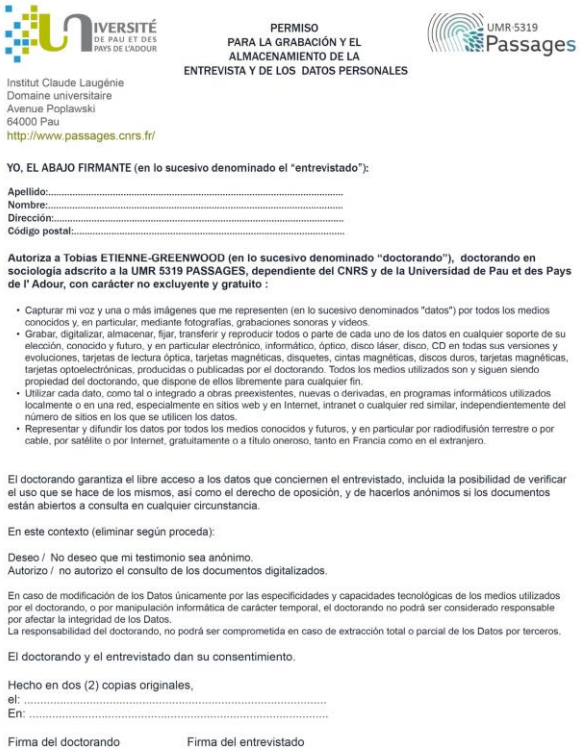
Table des entretiens								
ID	**Initiale**	**Sexe**	**Militantisme**	**Occupation**	**Lieu**	**Date**	**Durée**	**Commentaires**
1	L.	Homme	Association	Artisan	Mendoza	avr-19	20mn31sec	Entretien interrompu par un désordre dans une audience publique
1	M.	Homme	Association	Inconnue	Mendoza	avr-19	20mn31sec	Entretien interrompu par un désordre dans une audience publique
2	AK	Homme	Assemblée	Fonctionnaire retraité	Mendoza	juin-19	1h36mn36sec	Entretien par téléphone
3	AL	Femme	Assemblée	Enseignante retraitée	Neuquén	avr-18	1h10mn56sec	
4	AR	Femme	Assemblée	Enseignante	Mendoza	avr-19	1h18mn30sec	
5	AR	Homme	Divers engagements	Fonctionnaire	Neuquén	mars-18	1h26mn07sec	
6	DF	Homme	Assemblée	Enseignant retraité	Mendoza	avr-19	1h34mn15sec	Entretien collectif
6	PF	Femme	Assemblée	Inconnue	Mendoza	avr-19	1h34mn15sec	Entretien collectif
6	F	Femme	Assemblée	Enseignante retraitée	Mendoza	avr-19	1h34mn15sec	Entretien collectif
7	CA	Femme	Assemblée	Etudiante & divers emplois	Mendoza	avr-19	2h38mn06sec	Entretien collectif
7	DB	Homme	Assemblée	Etudiant & divers emplois	Mendoza	avr-19	2h38mn06sec	Entretien collectif
7	E	Homme	Assemblée	Etudiant & divers emplois	Mendoza	avr-19	2h38mn06sec	Entretien collectif
8	D	Femme	Assemblée	Etudiante & divers emplois	Neuquén	avr-18	1h31mn25sec	Entretien collectif
9	M	Homme	Assemblée	Ouvrier	Neuquén	avr-18	1h31mn25sec	Entretien collectif
10	DW	Homme	Assemblée	Enseignant	Mendoza	avr-19	1h34mn22sec	
11	SN	Homme	Parti politique	Député & travailleur social	Neuquén	mars-18	1h08mn53sec	
12	EC	Homme	Parti politique	Ingénieur électro-mécanicien	Neuquén	juin-18	1h33mn30sec	Entretien par téléphone

13	ES	Homme	Indépendant	Entrepreneur	Mendoza	mars-19	1h56mn53sec	
14	ES	Homme	Indépendant	Biologiste	Mendoza	juin-19	1h13mn56sec	Entretien par téléphone
15	FS	Homme	Assemblée	Garde-forestier	Mendoza	avr-18	1h20mn25sec	
16	GE	Homme	ONG	Avocat	Mendoza	avr-18	1h41mn39sec	Entretien collectif. Au cours d'une réunion de travil de l'ONG
16	AS	Homme	ONG	Avocat	Mendoza	avr-18	1h41mn39sec	Entretien collectif. Au cours d'une réunion de travil de l'ONG
17	GM	Homme	Indépendant	Informaticien	Mendoza	avr-18	1h25mn05sec	
18	GS	Femme	Assemblée	Enseignante retraitée	Rio Negro	mai-19	1h26mn35sec	
19	GH	Homme	Organisation indigène	Fonctionnaire	Neuquén	mars-18	2h18mn35sec	
20	GA	Femme	Collectif	Chargé de recherche & enseignante	Neuquén	mars-18	1h18mn16sec	
21	G	Femme	Assemblée	Enseignante	Mendoza	avr-19	1h28mn33sec	
22	GM	Homme	Parti politique	Député & avocat	Mendoza	avr-19	41mn01sec	Entretien interrompu par une réunion de travail
23	HF	Homme	Autres	Lobbyiste	CABA	févr-18	54mn42sec	
24	MK	Homme	Autres	Chargé de communication	CABA	févr-18	1h44mn44sec	
24	F	Homme	Autres	Chargé de communication	CABA	févr-18	1h44mn44sec	
25	IS	Femme	Assemblée	Enseignante retraitée	Mendoza	avr-19	1h01mn26sec	
26	JD	Homme	ONG	Avocat	Mendoza	avr-19	18mn39sec	Entretien interrompu par une réunion de travail
27	JL	Femme	Assemblée	Avocate	Mendoza	avr-19	58mn18sec	
28	LN	Homme	Organisation indigène	Fonctionnaire	Neuquén	avr-18	55mn36sec	Entretien interrompu par une réunion de travail
29	LT	Femme	Divers engagements	Enseignante	Mendoza	avr-19	1h35mn05sec	Entretien collectif
29	M	Femme	Assemblée	Etudiante & divers emplois	Mendoza	avr-19	1h35mn05sec	Entretien collectif
29	A	Femme	Indépenante	Ingénieure en gestion environnementale	Mendoza	avr-19	1h35mn05sec	Entretien collectif
30	LA	Homme	ONG	Anthropologue & enseignant	Santa Fe	mai-18	58mn11sec	

31	LA	Homme	Association	Avocat	Neuquén	mars-18	55mn30sec	Entretien collectif
31	P	Homme	Association	Sauveteur	Neuquén	mars-18	55mn30sec	Entretien collectif
32	MR	Femme	Divers engagements	Employée de supermarché	Neuquén	mai-19	46mn56sec	Entretien interrompu
33	GJ	Homme	Organisation indigène	Fonctionnaire	Mendoza	mai-19	1h38mn53sec	Entretien collectif
33	MG	Femme	Organisation indigène	Fonctionnaire	Mendoza	mai-19	1h38mn53sec	Entretien collectif
33	LM	Femme	Organisation indigène	Inconnue	Mendoza	mai-19	1h38mn53sec	Entretien collectif
34	MG	Homme	assemblée	Géographe	Mendoza	avr-19	1h22mn23sec	
35	MR	Homme	Parti politique	Sénateur & avocat	Mendoza	mars-19	1h10mn34sec	
36	MM	Homme	ONG	Journaliste	Rio Negro	mars-18	2h25mn50sec	
37	MC	Homme	Parti politique	Etudiant & divers emplois	Neuquén	mars-18	1h27mn07sec	
38	AM	Femme	Collectif	Ingénieure en gestion environnementale	Neuquén	mars-18	50mn05sec	Entretien collectif
38	CG	Femme	Collectif	Ingénieure en gestion environnementale	Neuquén	mars-18	50mn05sec	Entretien collectif
39	PD	Homme	Assemblée	Chargé de mission & enseignant	Neuquén	mars-18	3h41mn42sec	
40	PC	Femme	Assemblée	Enseignante retraitée	Mendoza	avr-19	45mn05sec	Entretien interrompu par une réunion militante
41	PM	Homme	Divers engagements	Médecin	Mendoza	avr-19	1h13mn53sec	
42	PO	Femme	Parti politique	Enseignante	Neuquén	mars-18	1h28mn15sec	
43	SB	Homme	Parti politique	Ingénieur pétrolier retraité	Neuquén	mars-18	1h39mn37sec	
44	SC	Homme	ONG	Juriste	CABA	févr-18	49mn39sec	Entretien interrompu par une réunion de travail
45	TM	Femme	ONG	Chargée de projet	CABA	févr-18	54mn36sec	
46	CR	Homme	ONG	Ingénieur pétrolier retraité	Neuquén	avr-18	1h31mn45sec	
47	CL	Homme	ONG	Fondateur	La	mai-19	2h34mn50sec	Entretien collectif

					Pampa			
47	C	Homme	Autres	Ingénieur pétrolier	La Pampa	mai-19	2h34mn50sec	Entretien collectif
48	CB	Homme	Association	Enseignant retraité	Mendoza	janv-20	2h15mn07sec	Entretien par téléphone

ANNEXE 3 :
DOCUMENTS D'AUTORISATION



PERMISO
PARA LA GRABACIÓN Y EL ALMACENAMIENTO DE LA ENTREVISTA Y DE LOS DATOS PERSONALES

Institut Claude Laugénie
Domaine universitaire
Avenue Poplawski
64000 Pau
http://www.passages.cnrs.fr/

YO, EL ABAJO FIRMANTE (en lo sucesivo denominado el "entrevistado"):

Apellido:.....
Nombre:.....
Dirección:.....
Código postal:.....

Autoriza a Tobias ETIENNE-GREENWOOD (en lo sucesivo denominado "doctorando"), doctorando en sociología adscrito a la UMR 5319 PASSAGES, dependiente del CNRS y de la Universidad de Pau et des Pays de l' Adour, con carácter no excluyente y gratuito :

- Capturar mi voz y una o más imágenes que me representen (en lo sucesivo denominados "datos") por todos los medios conocidos y, en particular, mediante fotografías, grabaciones sonoras y videos.
- Grabar, digitalizar, almacenar, fijar, transferir y reproducir todos o parte de cada uno de los datos en cualquier soporte de su elección, conocido y futuro, y en particular electrónico, informático, óptico, disco láser, disco, CD en todas sus versiones y evoluciones, tarjetas de lectura óptica, tarjetas magnéticas, disquetes, cintas magnéticas, discos duros, tarjetas magnéticas, tarjetas optoelectrónicas, producidas o publicadas por el doctorando. Todos los medios utilizados son y siguen siendo propiedad del doctorando, que dispone de ellos libremente para cualquier fin.
- Utilizar cada dato, como tal o integrado a obras preexistentes, nuevas o derivadas, en programas informáticos utilizados localmente o en una red, especialmente en sitios web y en Internet, intranet o cualquier red similar, independientemente del número de sitios en los que se utilicen los datos.
- Representar y difundir los datos por todos los medios conocidos y futuros, y en particular por radiodifusión terrestre o por cable, por satélite o por Internet, gratuitamente o a título oneroso, tanto en Francia como en el extranjero.

El doctorando garantiza el libre acceso a los datos que conciernen el entrevistado, incluida la posibilidad de verificar el uso que se hace de los mismos, así como el derecho de oposición, y de hacerlos anónimos si los documentos están abiertos a consulta en cualquier circunstancia.

En este contexto (eliminar según proceda):

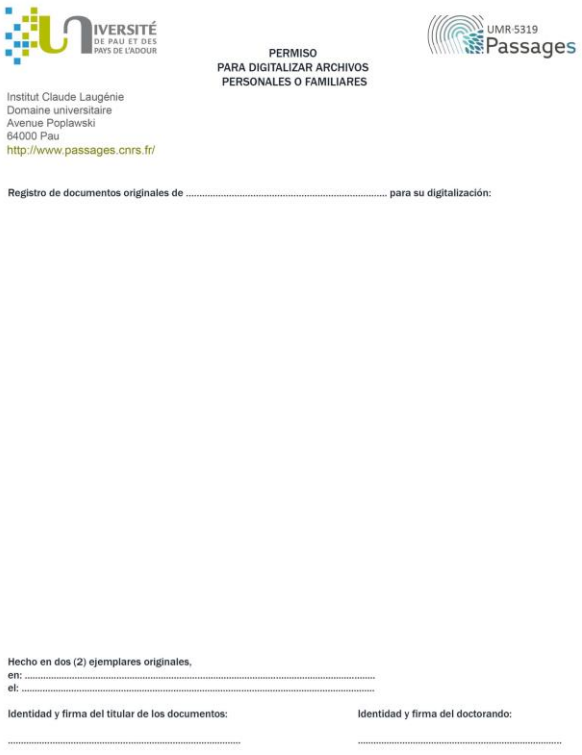
Deseo / No deseo que mi testimonio sea anónimo.
Autorizo / no autorizo el consulto de los documentos digitalizados.

En caso de modificación de los Datos únicamente por las especificidades y capacidades tecnológicas de los medios utilizados por el doctorando, o por manipulación informática de carácter temporal, el doctorando no podrá ser considerado responsable por afectar la integridad de los Datos.
La responsabilidad del doctorando, no podrá ser comprometida en caso de extracción total o parcial de los Datos por terceros.

El doctorando y el entrevistado dan su consentimiento.

Hecho en dos (2) copias originales,
el: .....
En: .....

Firma del doctorando Firma del entrevistado



PERMISO
PARA DIGITALIZAR ARCHIVOS PERSONALES O FAMILIARES

Institut Claude Laugénie
Domaine universitaire
Avenue Poplawski
64000 Pau
http://www.passages.cnrs.fr/

Registro de documentos originales de ..... **para su digitalización:**

Hecho en dos (2) ejemplares originales,
en: .....
el: .....

Identidad y firma del titular de los documentos:

.....

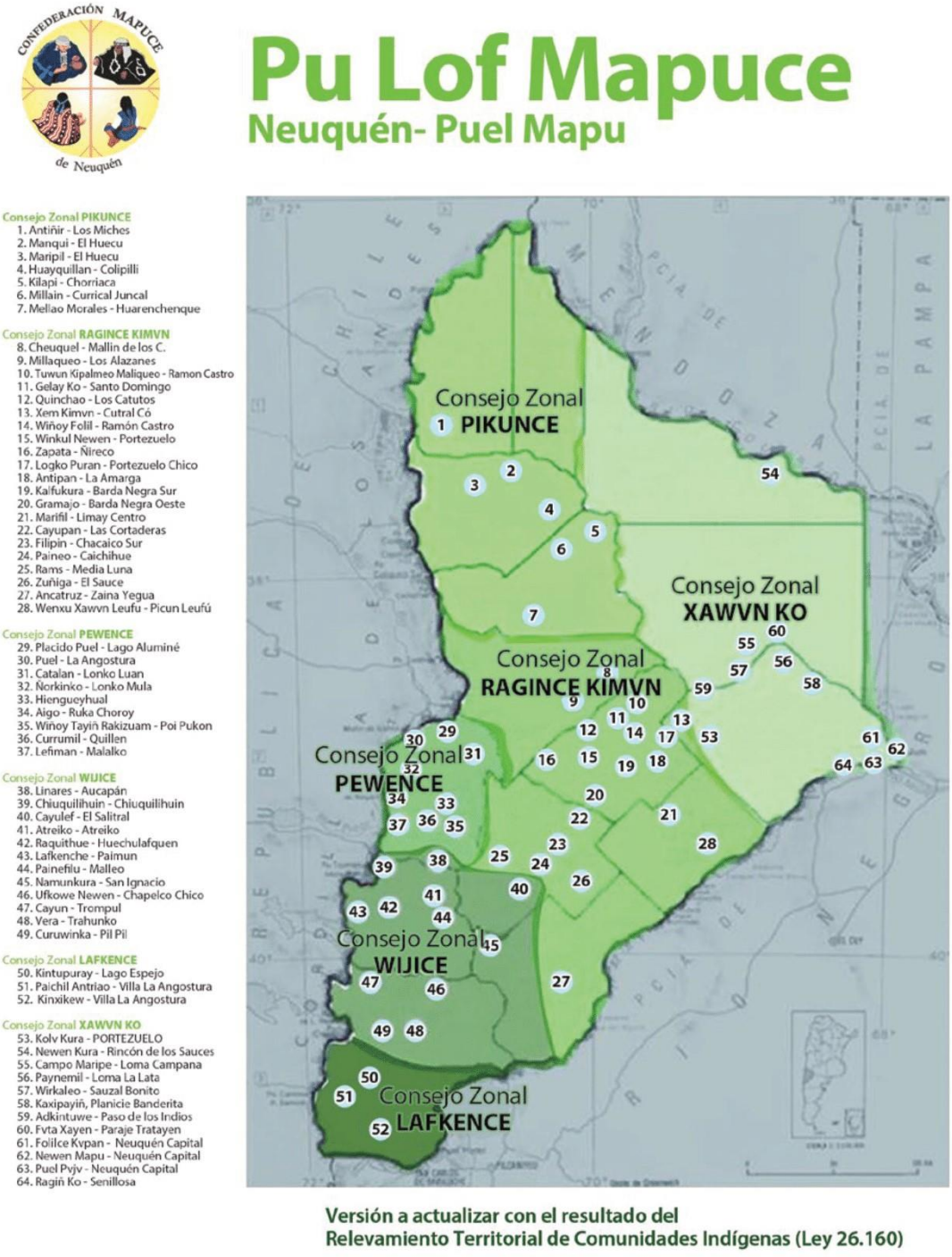
Identidad y firma del doctorando:

.....

ANNEXE 4 :
CARTES

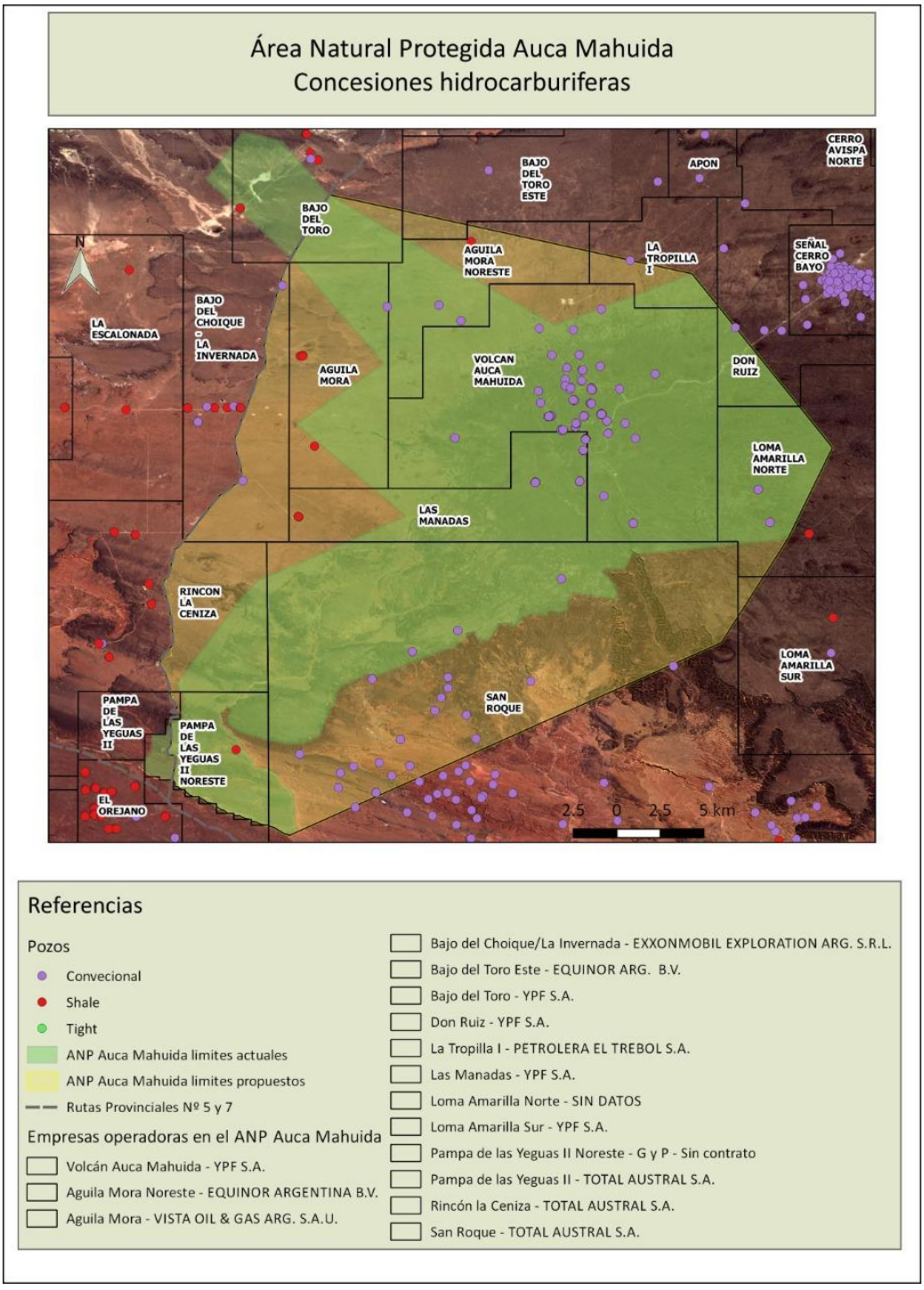
Carte 1: Carte de la géographie physique de la province de Neuquén[640]

640 Source : IGN. (URL : https://www.ign.gob.ar/AreaServicios/Descargas/MapasEscolares#nanogallery/gallery18/0/70)



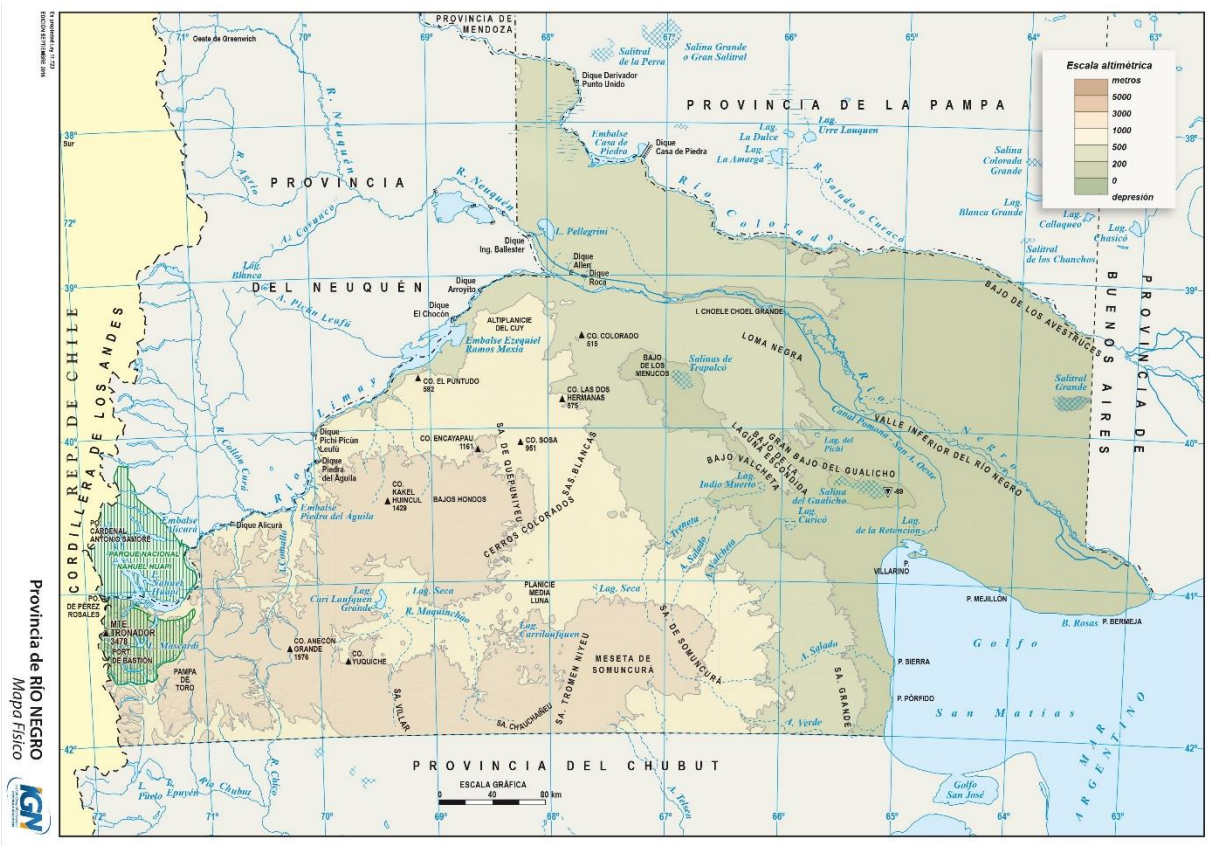
Carte 2: Lof *et* zonales *de la province de Neuquén (2017)*[641]

[641] Luisa Huencho, María Cecilia Azconegui, et Mariana Ferrada, *¿Qué pasaba en Neuquén?: claves para pensar nuestra historia desde el aula* (Neuquén, Argentina: Centro Editor, 2018), 18: La carte a été élaborée par la CMN.



Carte 3: Exploitations d'hydrocrbure dans l'aire protégée d'Auca Mahuida, Neuquén[642]

[642] Carte réalisée par Carolina García. Source : OPSur (URL : https://opsur.org.ar/2020/09/17/vuelve-el-fracking-al-area-natural-protegida-auca-mahuida/).



Carte 4: Carte de la géographie physique de la province de Rio Negro[643]

643 Réallisée par l'Instituto Geofráfico Nacional (IGN). Source : IGN. (URL : https://www.ign.gob.ar/AreaServicios/Descargas/MapasEscolares#nanogallery/gallery19/0/74)

Carte 5: Carte de la géographie physique de la province de Mendoza[644]

644 Réallisée par l'Instituto Geofráfico Nacional (IGN). Source : IGN (URL : https://www.ign.gob.ar/AreaServicios/Descargas/MapasEscolares#nanogallery/gallery16/0/62)

ANNEXE 5 :
CAHIER PHOTOGRAPHIQUE

J'ai réuni dans cette annexe quelques photos prises dans ou à proximité des puesto dans le sud de la province de Mendoza. Sauf indications contraires, toutes photos ont été prises par l'auteur de cette thèse.

Polyduc traversant un *puesto* ©Laura Langhoff

Déchets d'exploitation entreprosés à proximité d'un polyduc – 1 ©Laura Langhoff

Déchets d'exploitation entreprosés à proximité d'un polyduc – 2 ©Laura Langhoff

Ancienne plateforme d’exploitation désaffectée ©Tobias Etienne-Greenwood

Anciennes conduites sur une plateforme désaffectée ©Tobias Etienne-Greenwood

Fosse d’aisance et quelques déchets sur une plateforme désaffectée ©Tobias Etienne-Greenwood

Dépotoir dans un *puesto* ©Tobias Etienne-Greenwood

Barril abandonné dans un *puesto* ©Tobias Etienne-Greenwood

Plateforme d'exploitation sur un sommet dynamité d'un *cerro* ©Tobias Etienne-Greenwood

Mémorial sur une *picada petrolera* ©Tobias Etienne-Greenwood

ANNEXE 6 :
DECLARATIONS ET COMMUNIQUES MILITANTS

Cette annexe comprend un certain nombre de déclarations et communiqués diffusés par les diverses organisations mobilisées contre l'exploitation de la formation Vaca Muerta et l'utilisation de la technologie de fracturation hydraulique. Cette annexe ne prétend pas les recenser toutes mais juste de donner un aperçu au lecteur du style et des revendications de ces organisations.

1) Declaración del movimiento artistico-cultural contra el *fracking*

Cette déclaration accompagnait le lancement de la pétition et de la campagne Argentina Sin Fracking *à l'hiver austral 2013.*

En los últimos tiempos, el gobierno argentino y las diferentes provincias comenzaron a avanzar de modo ciego e imprudente en la exploración y explotación del gas y petróleo no convencional, con la controvertida metodología de la fractura hidráulica o *fracking*. Esta técnica consiste en inyectar a alta presión agua, ácidos corrosivos y arena a miles de metros de profundidad, con la intención es producir fracturas en formaciones de esquisto / pizarra (shale), arenas compactas (tight), o gas metano en mantos de carbón (coalbed methane), allí donde se fueron almacenando los fósiles desde épocas inmemoriales.

La técnica aplicada en el *fracking* consiste en inyectar agua, ácidos corrosivos y arena a miles de metros de profundidad, con la intención de producir microfracturas en la llamada "roca madre", allí donde se fueron almacenando los fósiles desde épocas inmemoriales.

La política oficial busca prolongar la matriz energética del país que sigue siendo fuertemente dependiente de los combustibles fósiles, los cuales son cada vez más escasos y generan mayores riesgos ambientales. Sin embargo, embarcarse en el uso del *fracking* sólo va a posponer un cambio necesario, generando aún más problemas.

La experiencia en Estados Unidos, por ejemplo, prueba que los impactos ambientales del *fracking* son graves y de corto plazo: contaminación de aguas subterráneas y superficiales con gas metano (las perforaciones van mucho más allá de las napas del agua potable, de tal modo que cualquier filtración, cualquier error puede contaminar las aguas que beben miles de personas); activación de fallas geológicas que originan movimientos sísmicos, impacto sobre la salud de las personas y los animales. Diferentes estudios científicos confirman la contaminación de agua, suelo y aire por exposición a químicos del *fracking*, así como la muerte de animales y malformaciones. Otros estudios dan cuenta que, contrariamente a lo que se afirmaba hace unos años, la extracción de gas y petróleo no convencional puede emitir incluso más gases de efecto invernadero que la explotación del carbón, generando una "huella de carbono" superior, potenciando el calentamiento global y la crisis climática. Las

controversias sobre el *fracking* llevaron a su prohibición en Francia y en Bulgaria, así como en el estado de Vermont (USA) y en Quebec (Canadá), mientras que en otros lugares se ha aprobado la moratoria (suspensión), tal como sucedió en Nueva York, y en varias regiones de Europa. Estas medidas se basaron en el principio precautorio, también presente en nuestra legislación, que indica que "cuando haya peligro de daño grave o irreversible la ausencia de información o certeza científica no deberá utilizarse como razón para postergar la adopción de medidas eficaces, en función de los costos, para impedir la degradación del medio ambiente". Es más, atento los daños ciertos de la actividad, en ciertas regiones las poblaciones apelaron directamente al principio de prevención, el cual obliga a las autoridades y a la sociedad a denegar una acción o actividad que implique efectos negativos sobre el ambiente y las poblaciones.

En Argentina, son varias las regiones y comunidades amenazadas e incontables los conflictos socio-ambientales que irán a sumarse a los ya existentes. Si bien ya se está aplicando este método en Neuquén, Chubut y Santa Cruz, a la lista se suma Salta y otras provincias sin antecedentes petroleros como Chaco, Santiago del Estero e, incluso, Buenos Aires. Inclusive se proyecta el uso de fractura hidráulica en Entre Ríos, lo que significa una seria amenaza de contaminación del Acuífero Guaraní, la reserva de agua dulce más grande de Sudamérica.

La resistencia de las poblaciones ya se ha hecho sentir, tal como lo prueban las propuestas de ordenanza y leyes de prohibición del *fracking*, así como las acciones de de amparo presentadas en numerosas ciudades y provincias, desde Entre Ríos hasta Santa Cruz, impulsados por Asambleas de vecinos, ONGS y representantes de algunos partidos políticos.

En cualquier caso, apelando al principio de prevención o al principio precautorio -ya aplicados en varios países-, en función de la experiencia global existente y dado los impactos que produce en la salud humana y el ambiente, nuestro país debe detener cualquier emprendimiento de este tipo, mediante una MORATORIA, esto es, a través de la SUSPENSION de esta modalidad de explotación en todo el territorio nacional.

Como artistas, intelectuales y trabajadores de la cultura, estamos convencidos de que no podemos apostar a nuestra propia destrucción. Frente a la llegada del *fracking*, que ataca la vida, los territorios, la soberanía, activemos el freno de emergencia

MORATORIA para la fractura hidráulica o *fracking* YA en todo el territorio argentino

Movimiento Artístico-Cultural contra el *fracking*

Buenos Aires, julio de 2013

2) Declaración ante el acuerdo Chevron-YPF para explotar Vaca Muerta

Cette déclaration précède le vote de l'accord entre Chevron et YPF par la législature nequina. Elle se termine par une liste de signataire qui ont permis d'identifier certains acteurs au cours de l'enquête.

El 16 de julio fue la fecha elegida para firmar el acuerdo Chevron-YPF para la explotación de hidrocarburos no convencionales (HNC) en la formación de Vaca Muerta. Desde la « Multisectorial contra el *fracking* », vemos la necesidad de evidenciar los vergonzosos negocios que subyacen a la firma de este acuerdo y las consecuencias que el mismo traerá.

Se plantea el proyecto de Vaca Muerta como el "gran proyecto de desarrollo". Les recordamos que desde 2011 se está llevando a cabo la extracción de HNC por Apache en Anticlinal Campamento, en la zona de Zapala, a modo de prueba piloto del primer pozo horizontal multifractura en Neuquén. ¿Cómo funcionó esta prueba piloto?

En tan solo dos años hemos podido ver las nefastas consecuencias sociales, económicas, ambientales, territoriales que conlleva la extracción de HNC por medio de la hidrofactura. Cristina Lincopán, quien era la longko de la comunidad Gelay Ko –que está ubicada a 40 kilómetros de Zapala-, denunciaba : « Cae agua contaminada al territorio y a las plantas. Y nuestros animales comen esas plantas, toman esa agua. Nosotros para vivir vivimos de nuestros animales. Nunca vivimos de la empresa, ni de la provincia. Y hoy vivimos en una cochina pobreza porque la petrolera ha roto todo. Antes podíamos criar 1000 ovejas y hoy no podemos criar ni 100 chivas » (Cartago, 2012). Además, agregaba : « Aparecen enfermedades que no sabemos de qué vienen. Tenemos ancianos que están ciegos. Ahí todos los días, día y noche, están largando el gas, queman el gas y que eso lo largan al aire. Y tenemos un olor que está saliendo de una planta procesadora de gas que está a un kilómetro, o menos, de nuestras casas. Hay mujeres que pierden sus embarazos y nuestros niños sufren de la respiración ». Lamentablemente, fue Cristina una víctima más de la contaminación de las empresas petroleras y falleció en marzo de 2013 a causa, justamente, de problemas respiratorios.

¿Podríamos pensar que Chevron actuará de modo diferente a Apache?

Poco se sabe acerca de en qué consistirá precisamente el acuerdo Chevron-YPF. Incluso el ministro de Energía de la provincia de Neuquén, Guillermo Coco, manifestó : "No sabemos qué es lo que se va a firmar con Chevron" (Diario Río Negro, 22.06.2013). Sin embargo, el gobernador Jorge Sapag anunció efusivamente la importancia de la inversión, a pesar de que al mismo tiempo reconocía que el convenio tenía características "muy confidenciales". (Diario Río Negro, 04.07.2013). A la gravedad que significa celebrar algo que no se sabe que implicancias tendrá, tenemos que agregarle que la concesión de áreas de explotación de HNC se hará por 15 años y en Buenos Aires, cuando los territorios afectados serán Loma La Lata Norte y Loma Campana. Algunas de estas áreas incluso fueron y son gravemente afectadas por la contaminación producida por la extracción de hidrocarburos convencionales, que fue comprobada por estudios de suelos y análisis a las poblaciones.

Vale la pena mencionar, algunos posibles elementos del acuerdo que, a modo de trascendido mediático, han ido circulando :

Chevron solicita libertad para liquidar utilidades en el exterior, libre disponibilidad de los hidrocarburos y atar la cotización interna del gas y el petróleo a los valores internacionales. También exige poder reclamar ante un tribunal extranjero en caso de un incumplimiento contractual por parte de Argentina. Este tribunal sería el CIADI (Centro Internacional de Arreglo de Diferencias Relativas a Inversiones) que es un organismo del Banco Mundial y que en vistas a garantizar "seguridad jurídica" a los capitalistas inversores, siempre falla a favor de las empresas. Esos puntos generaron tensiones al interior del propio Gobierno entre

quienes son partidarios de cerrar el acuerdo y quienes consideran que las exigencias de Chevron no lo justifican (Página 12, 04.07.2013).

¿Qué es Chevron?

Es considerada una de las 10 multinacionales más peligrosas del mundo. En Ecuador, Texaco (compañía controlada por Chevron) debió afrontar un proceso judicial que culminó en un fallo que determinó su responsabilidad en daños socio-ambientales registrados en la región Amazónica. Por esto, se la condenó al pago de US$ 19.000 millones en concepto de reparación y mitigación de impactos. En base a esta causa, en noviembre de 2012, la Justicia argentina hizo lugar a un embargo sobre los activos de Chevron en el país a fin de dar cumplimiento a esa sentencia que la empresa norteamericana se niega a acatar. No obstante, el 5 de junio de este año (un mes y medio antes de la firma del acuerdo Chevron-YPF), la Corte Suprema de Justicia de Argentina revocó el fallo y liberó el embargo, a pedido de la Procuradora General de la Nación, Alejandra Gils Carbó.

¿Les parece que Chevron procederá de manera diferente en la provincia de Neuquén?

Claramente Chevron no diferirá en su comportamiento ni con Apache ni con su propio accionar en la amazonia ecuatoriana. Su único interés son las ganancias y el capital que obtendrá por medio de la explotación no convencional de hidrocarburos. No medirá las consecuencias ni acatará las leyes nacionales o provinciales. El resultado será el agravamiento de la contaminación en amplios territorios provinciales, el saqueo de nuestros bienes comunes y la muerte de animales, plantas y personas a consecuencia de la degradación.

En definitiva, acá el gran negocio Chevron promete invertir en los próximos 18 meses U$S 1.600 millones y se ahorra de embargos en varios países por un monto de U$S 19.000 millones. A cambio, Vaca Muerta es re-nombrada Vaca Viva en plenos procesos electorales.

A los gobiernos provincial y nacional les preguntamos, si efectivamente les preocupa el desarrollo de la provincia :

- por qué buscan profundizar la matriz mono-productiva con la extracción de HNC y destruir las economías a pequeña escala como la realizada por los crianceros.
- por qué no valoran los recursos hídricos.
- por qué no respetan los territorios mapuches ancestrales y la biodiversidad.
- por qué se entrega territorio provincial por 15 años a una multinacional sin consulta previa, libre e informada a las poblaciones implicadas.
- porque a partir de abril de este año para estas explotaciones no convencionales se los exime de hacer los estudios de impacto ambiental, siendo ésto solo un ejemplo mas de como se vienen alivianando las exigencias establecidas en defensa del ambiente, incumpliendo las leyes de fondo y las normas constitucionales

Por último, lo más importante, por qué ocultan los términos del acuerdo Chevron-YPF y se van a firmar este acuerdo a Buenos Aires. Este hermetismo atenta contra cualquier forma de participación democrática frente a decisiones de gran relevancia para el país. Además, si tenemos en cuenta la información publicada en medios oficialistas, todo indica que este acuerdo tiraría por tierra los principales puntos de la ley de soberanía hidrocarburífera, que dieron marco político a la expropiación del 51 por ciento de las acciones en poder de Repsol.

Por todo esto, desde la « Multisectorial contra el *fracking* » rechazamos la firma de este acuerdo hasta tanto esté difundida la información y, con ello, estén dadas las condiciones para una real participación popular en la definición de políticas públicas que vayan a incidir gravemente en el futuro del territorio argentino.

Multisectorial contra el fracking : Asamblea Permanente por los Derechos Humanos de Neuquén (APDH) – Asociación Zainuco – COB La Brecha – Colectiva Feminista La Revuelta – Confederación Mapuche de Neuquén – Coop. 8300 – EcoSur – Federación Universitaria del Comahue (FUC) – Foro Ciudadano para la Democracia de Neuquén (FCDN) – Foro Permanente por el Medio Ambiente de Neuquén (Foperma) – Frente Popular Darío Santillán (FPDS) – Observatorio Petrolero Sur – Proyecto Sur Neuquén – Trabajadores y trabajadoras de Áreas Naturales Protegidas ATE – U.P instrumento electoral para la Unidad Popular y juventud de UP

Multisectorial contra la hidrofractura

15 de julio de 2013

3) Declaración de la Jornada en Defensa del Área Natural Protegida Auca Mahuida

Cette déclaration s'intègre dans le cadre de la campagne transnationale « Auca Mahuida Libre de Petróleo » menées par certaines organisations du Nord de la Patagonie avec le soutien d'ONG internationale comme les Amis de la Terre – France et MilieuDefensie.

Las organizaciones y personas abajo firmantes, como cierre de la Jornada en Defensa del Área Natural Protegida Auca Mahuida llevada a cabo el día 16 de marzo, manifestamos :

La necesidad de garantizar a través de la aplicación de las normas, la conservación de nuestros Parques Provinciales y particularmente del Área Natural Protegida Auca Mahuida, reduciendo la actividad hidrocarburífera que existe en la misma y eliminando las actuales explotaciones de hidrocarburos convencionales en zona intangible y de los no convencionales en toda la superficie de la reserva, como así también la no autorización de la instalación de futuros pozos petroleros en las condiciones mencionadas.

El rechazo a la aprobación de las licencias ambientales otorgadas por los funcionarios a cargo de la administración de las Áreas Naturales Protegidas y de la Subsecretaría de Ambiente y Desarrollo Sostenible de la Provincia de Neuquén.

La entrega, por parte de quienes deberían velar por la conservación, de estos refugios de biodiversidad, que representan el 2% del territorio provincial, es una clara señal de que el ejecutivo provincial está decidido a entregar como área de sacrificio a todo el territorio provincial.

Alentamos a nuestros legisladores que se declare a través de una Ley, al territorio de la Provincia de Neuquén libre de *fracking*. Esta actividad altamente degradante, contaminante, que demanda grandes volúmenes de agua ; elimina, con sus extensas locaciones e infraestructura asociada, la vegetación y fauna de miles de hectáreas destinadas a la

conservación y/o sustento para la cría de ganado y/o agricultura de numerosas familias; y contamina nuestros recursos, transformando las fuentes de vida en desechos que enferman y matan.

Hacemos extensivo este accionar a los legisladores de la Provincia de Río Negro, tomando ejemplo de los ediles de la ciudad de Cinco Saltos, quienes cumpliendo la voluntad de sus representados promulgaron la Ordenanza : Cinco Saltos libre de "*fracking*" constituyéndose en la 1ra. ciudad latinoamericana de decir NO a este tipo de extracción de hidrocarburos.

El cumplimiento de la Ley Provincial 2594/08 de Áreas Naturales Protegidas, a través de la urgente reglamentación de la misma, la aprobación por decreto del Plan General de Manejo del Área Natural Protegida Auca Mahuida y la ley de modificación de sus límites. Que se brinden los medios necesarios para que los guardaparques asignados al ANP Auca Mahuida, puedan llevar adelante el control efectivo y tareas inherentes al manejo de la misma.

Estamos convencidos que la unión de los sectores en defensa de los recursos naturales y a un ambiente sano, es la herramienta que nos permite avizorar un cambio, torciendo el rumbo de la política extractivista indiscriminada que el Gobierno de Sapag está llevando adelante, como si fuera la única fuente de crecimiento económico que la provincia puede generar.

La necesidad de planificar y respetar el ordenamiento del territorio Provincial, donde las áreas naturales protegidas sean espacios de resguardo de biodiversidad y ejemplos de manejo sustentable de los recursos naturales, y que a partir de estas y fuera de sus límites se genere una gradualidad de usos organizados, de modo que éstos contribuyan al desarrollo humano ecológicamente sostenible, espacialmente armónico y socialmente justo.

Trabajadores de la Dirección de Áreas Naturales Protegidas – ATE, Asociación Trabajadores de Estado – CTA, Asamblea Permanente del Comahue por el Agua (APCA), Asociación Civil Conservación Patagónica, Asamblea Permanente por los Derechos Humanos (APDH), Fundación Ecosur, Agrupación Insurgentes Comahue, Confederación Mapuche, Partido Socialista, Diputada Beatriz Kreitman (ARI), Trabajadores de la Dirección de Bosques Nativos de la Provincia, La Brecha, Alumnos de la Facultad de Ciencias Ambientales, Representantes del Parque Nacional Lanín, Cooperativa Recíclopatas, Representantes de la Biblioteca Popular Eliel Aragón, Personas interesadas no nucleadas en organizaciones.

4) Declaración de las AMPAP a 12 años de la sanción de la Ley 7 722

Cette déclaration a été diffusée par l'AMPAP quelques jours avant la levée d'une session parlementaire. Même si elle est centrée sur le fracking *et la défense de la* Ley 7 722*, elle s'attaque à l'extractivisme et ses diverses expressions en générales. Les parties soulignées et les emphases du texte permettent, en outre, de multiples lectures du texte par les rapprochements qu'elles favorisent.*

LAS ASAMBLEAS MENDOCINAS POR EL AGUA PURA EXIGIMOS A LXS LEGISLADORES :

NO TOQUEN LA LEY 7 722, GUARDIANA DEL AGUA

APRUEBEN EL PROYECTO DE RPOHIBICION DEL *FRACKING*

El **19 y 20 de junio de 2007**, las Cámaras de Senadores y Diputados de Mendoza escucharon el reclamo popular y sancionaron una de las leyes más emblemáticas de nuestra provincia : la **Ley 7 722, Guardiana del agua**, que vien eprotegiendo al Agua de Mendoza de los peligros de la megaminería metalifera. A 12 años de aquel gran movimiento popular, alarmados e indignados por los persistentes ataques a esta Ley del Pueblo y por el avance **del *fracking* en Malargüe**, que pretende instalarse **también en Tupungato, amenazando así el Oasis Norte, las Asambleas Por el Agua Pura** :

1 – **EXIGIMOS A LOS LEGISLADORES que traten y aprueben la LEY DE PROHIBICION DEL *FRACKING* o fractura hidraúlica en la explotación de yacimientos no convencionales de hidrocarburos**. Hace casi 13 meses el proyecto ingresó a la Cámara de Diputados (Expte. 74339), pero a pesar de las 42.851firmas que lo respaldan (y las 50.000 firmas en rechazo del decreto 248/18 de Cornejo que avala el *fracking*), no hubo voluntad política de tratarlo. Entretanto, el gobierno sigue fomentando y aprobando todos los proyectos de extractivismo extremo, despreciando la fuerte resistancia social.

7 Diputados Provinciales han pedido al presidente de su Cámara, Néstor Parés, **que el proyecto se trate el próximo MIERCOLES 26 DE JUNIO en sesión especial. Hartos de tanto ninguneo, exigimos que ese día la Cámara lo TRATE Y APRUEBE, y que la Cámara de Senadores le dé SANCION DEFINITIVA** antes de tomarse las vacaciones de invierno. **¡¡EL MIERCOLES 26, vayamos TODXS a la LEGISLATURA para lograrlo !!**

2 – **REPUDIAMOS los persistentes ATAQUES que políticos de diverso signo partidario, empresas minerías y medios hegemónicos siguen realizando CONTRA LA LEY 7 722**, prometiendo espejitos de colores sobre los supuestos « beneficios » que traería la megaminería para los mendocinos, y ocultando los innumerables daños que ha causado y sigue generando en el país y el mundo. Hace 8 meses ya exigimos a los **Senadores AGULLES y ABRAHAM** que retiraran sus proyectos de furte reforma – vaciamento – de la Ley 7 722. Hace dos semanas se sumó a la ofensiva el **Diputado MARTINEZ GUERRA**, con un proyecto que pretende derrogarla. A todos ellos les **EXIGIMOS QUE RETIREN ESOS PROYECTOS**, asi como **REPUDIAMOS los dichos del Intendente SUAREZ**, quien como candidato a la gobernación también atacó duramente la Ley 7 722, con planteos ya rechazados por la Suprema Corte de Justicia al ratificar su constitucionalidad.

El crimen ambiental generado por **Vale en Brasil** que causó **245 muertos y 25 desaparecebidos**, el gigantesco **derrame de petróleo** de 2018 en Neuquén, la destrución del tejido agroindustrial y social en **Allen**, los reiterados **sismos en Añelo** muy probablemente vinculados al *fracking*, la **prohibición** de esta técnica en muchos paises, los añalisis de agua del **río Jáchal** por la UNCuyo que evidencian la **contaminación con metales pesados por la**

mina Veldadero, son apenas botón de muestra de las catástrofes y graves impactos del *fracking* y la megaminería en todo el mundo. Aunque políticos y empresarios prometan « controles » y pongan de ejemplo a Canadá, EE.UU. y Chile, en esos países también han sucedido casos gravísimos.

MENDOZA LIBRE DE MEGAMINERIA, *FRACKING* Y FUMIGACIONES

REMEDIACION TOTAL Y CIERRE DE SIERRA PINTADA

SI A LA RESTAURACION DE LAS LAGUNAS DE HUANACACHE

SI AL AREA PROTEGIDA USPALLATA-POLVAREDAS

SI AL AGUA PURA Y LOS ALIMENTOS SANOS

SI A LAS ENERGIAS LIMPIAS Y LIBRES

EL AGUA DE MENDOZA NO SE NEGOCIA

LA LEY 7 722 SE CUMPLE Y NO SE TOCA

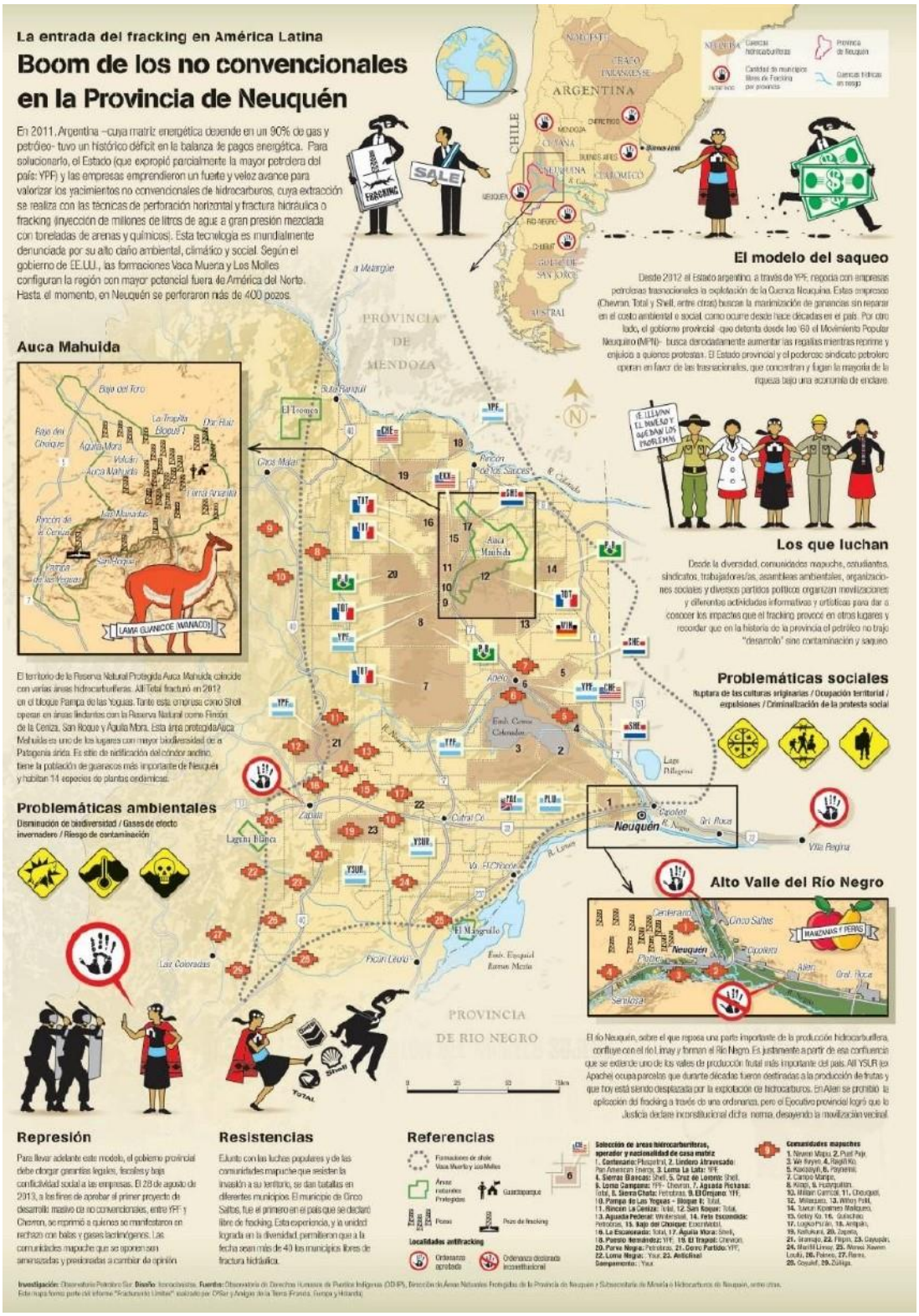
ANNEXE 7 :
AUTRES DOCUMENTS MILITANTS

A nouveau sans souci d'exhaustivité, cette annexe propose au lecteur un aperçu de quelques-uns des tracts ou des supports didactiques mobilisés par les militants à divers moments de la mobilisation et dans divers modes d'action.

Document 1: Tract didactique mendocino

Document 2: Tract et autocollant mendocino

Document 3: Tract mendocino avec Mafalda



Document 4: Cartographie du conflit contre les exploitations d'hydrocarbure non conventionnels dans la province de Neuquén (Source: Multisectorial)

TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1: Typologie des activités extractivistes selon Gudynas 33

Tableau 2: Population enquêtée par province et par sexe 128

Tableau 3: Population enquêtée par province et par organisation 129

Tableau 4: « Municipios Libre de Fracking » dans les provinces de Río Negro, Neuquén et Mendoza en 2020 367

Tableau 5: Synthèse des matrices idéologiques des RAC anti-extractivisme dans la formation de Vaca Muerta 370

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 : Les trois modes d'engagements 85

Figure 2: Formation non conventionnelle de Vaca Muerta, Argentine 108

Figure 3: Cartographie des groupes militants opposés au projet Vaca Muerta 116

Figure 4: Chacra petrolera 190

Figure 5: Vue satellite du gisement Loma Campana, province de Neuquén 251

Figure 6: Croquis du gisement de Puesto Rojas par le puestero (à gauche) et les enquêteurs (à droite) 254

Figure 7: Fresque antifracking, San Carlos, Mendoza 333

Figure 8: Fresque anti-fracking, Centenario, Neuquén 334

Figure 9 : Ordonnances « Municipio Libre de fracking » promulguées entre 2012 et 2019 en Argentine 361

Figure 10 : La dynamique processuelle des modes d'engagement 406

Figure 11: La dynamique dialectique des modes d'engagement 409

Figure 12: La convergence de l'expérience militante 432

Figure 13: Le processus de subjectivation militant 443

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS ..... **V**

AVERTISSEMENT ..... **VII**

NOTE LINGUISTIQUE ..... **VIII**

LISTE DES ABREVIATIONS ET DES SIGLES UTILISES ..... **XI**

SOMMAIRE ..... **XIII**

INTRODUCTION GÉNÉRALE : ***DE L'EXTRACTIVISME ET DE L'ANTI-EXTRACTIVISME DANS LA FORMATION D'HYDROCARBURES NON CONVENTIONNELS DE VACA MUERTA, ARGENTINE*** **15**

PREMIÈRE PARTIE. L'EXPÉRIENCE DE LA MODERNITÉ LATINO-AMÉRICAINE AU PRISME DE L'EXTRACTIVISME. ***Penser et analyser l'extractivisme et ses contestations*** **23**

CHAPITRE 1. Extractivisme et modernité **25**

1.1. Modernité et modernisme **25**

1.2. Définir l'extractivisme **32**

1.3. La systématisation d'un concept **39**

Conclusions. L'extractivisme comme avatar du modernisme : vers deux hypothèses de recherche **43**

CHAPITRE 2. L'extractivisme et son univers controversé **47**

2.1. Comprendre les enjeux des mobilisations **47**

2.1.1. Le giro ecoterritorial des luttes *48*
2.1.2. La question de la justice *54*
2.1.3. Des récits et des mondes *59*

2.2. Cerner les raisons d'agir des militants **64**

2.2.1. La sociologie de l'expérience sociale ... 65
Les logiques d'action comme archétypes ... 65
Apports de la sociologie de l'expérience ... 69
2.2.2. Les régimes d'action ... 73
Les régimes d'action : une définition générale ... 73
Sur quelques usages du concept ... 76
2.2.3. Les « modes d'engagement » comme synthèse opératoire ... 81
Les deux logiques structurelles des modes d'engagements ... 81
Les trois modes d'engagement ... 86
Un engagement dans la quiétude ... 86
Un engagement tactique ... 88
Un engagement stratégique ... 90

2.3. Relancer le débat sur l'extractivisme et l'anti-extractivisme ... 92

2.3.1. Critique et enchaînement à la critique ... 92
2.3.2. Une sociologie de l'évidence et des mobilisations pour la vie ... 95

Conclusions. Circonscrire l'objet d'étude ... 98

CHAPITRE 3. Mener une recherche sur l'anti-extractivisme ... 101

3.1. L'inscription institutionnelle et académique d'une recherche ... 102

3.1.1. Le projet SoWeSi ... 102
3.1.2. Sous le signe de l'extractivisme intellectuel ? ... 104

3.2. L'accès au terrain ... 106

3.2.1. Le choix d'un terrain : « Vaca Muerta » ... 106
3.2.2. Mise en place du protocole d'enquête ... 110
3.2.3. La réception sur le terrain ... 112

3.3. Identifier les acteurs et collecter la donnée ... 113

3.3.1. L'identification des acteurs ... 113
Remonter les réseaux militants ... 114
L'ethos militant à Neuquén et dans l'Alto Valle ... 117
La prédominance de l'assembléisme à Mendoza ... 122
3.3.2. Les entretiens ... 127
La problématique de la représentativité ... 127
L'incrémentalité du guide d'entretien ... 131
L'exploitation des entretiens ... 133
3.3.3. Les moments et les productions militantes ... 135

Conclusions. Argumenter des choix méthodologiques ... 137

Conclusions de la première partie. *Adapter les méthodes d'enquêtes aux exigences d'un terrain* ... 139

DEUXIEME PARTIE. LES MONDES DE LA VIE QUOTIDENNE : *ARTICULATION ET DESTRUTUCRATION DE L'EXPERIENCE ORDINAIRE DES MILITANTS FACE A L'EXPANSION D'UNE FRONTIERE EXTRACTIVISTE* 141

CHAPITRE 4. « L'eau c'est la vie » : une limite primordiale 143

4.1. Des histoires d'eau à la *cultura del agua* mendocina 143

4.2. Variations sur l'eau 149

4.2.1. L'eau et ses usages : la ressource, le bien, le droit 149
La ressource hydrique 149
L'eau douce et nécessaire 151
Les eaux invisibles : des sommets aux profondeurs 153
Le droit à l'eau 156
4.2.2. L'eau et ses mémoires 158
Les romans familiaux 158
Les bassins hydrosociaux : un nouveau lien social et politique 161

4.3. Les peurs : pénurie et pollution 163

4.3.1. Détournements 164
4.3.2. Assèchements 166
4.3.3. L'eau et ses dangers 168

4.4. Tensions : ¿El agua, para qué y para quién? 171

Conclusions. Le souci pour l'eau : s'unir au nom d'un élément essentiel à la vie 174

CHAPITRE 5. Vergers et vignobles : les matrices productives comme limite économique 177

5.1. Des matrices productives en crise 178

5.1.1. « Oasis is good » : la naissance de la viticulture à Mendoza 178
5.1.2. Pomme, poire, petróleo… y'en a une de trop : les nouveaux équilibres dans l'Alto Valle 182

5.2. L'Alto Valle : un front pionnier des hydrocarbures 185

5.2.1. Souvenirs : le télescopage des mémoires individuelles et de l'identité régionale 185
5.2.2. Les chacras petroleras de l'Alto Valle 189
Sur quelques enchevêtrements 189
De chacarero à superficiario 191
Marcelo ou le triomphe de la raison utilitaire 192
Alfredo ou la logique de l'attachement 196

5.3. Les peurs : disparition et déformations 199

5.3.1. Disparition 199

5.3.2. Déformations *201*

5.4. Tensions : des matrices extractivistes ? **204**

5.4.1. La critique de l'Alto Valle moderniste *204*
5.4.2. L'envers pétrochimique de l'Alto Valle *208*

Conclusions. Faire jouer des pratiques économiques incompatibles **210**

CHAPITRE 6. La Mapu : un essai d'anthropologie symétrique pour une limite subalterne **213**

6.1. Les renouveaux indigénistes latino-américains **213**

6.2. Au-delà de la terre **218**

6.2.1 Territorio : scalabilité d'un concept mapuce *218*
6.2.2. Le lof Campo Maripe et le paradigme indiciel *222*
6.2.3. Territoire, connaissance et corporalité *227*

6.3. La peur : le silence, le retour du Désert **234**

6.4. Tensions : Fuel Mapu, la Terre et les hydrocarbures **239**

Conclusions. « Être le territoire » pour contester l'extractivisme des hydrocarbures **243**

CHAPITRE 7. Le déploiement des hydrocarbures : une épreuve de force et irréversible **245**

7.1. L'Arpenteur : l'espace des hydrocarbures **246**

7.1.1. Le Désert, la Nation et le Globe : nationalisation et globalisation d'un espace marginal *246*
7.1.2. Le cadre et le trait : l'habiter contre la mesure *251*

7.2. L'Horloger : le temps des hydrocarbures **258**

7.2.1. Un temps de la transition *258*
7.2.2. Un temps de l'accélération *261*
7.2.3. Un temps de la suspension *267*

7.3. L'Intrus : sur l'étrangeté dans le familier **272**

7.3.1. Un monde débordant *273*
7.3.2. Les nuisances, les risques et les catastrophes : le périmètre du sensible *276*

Conclusions. Faire disparaître les mondes de la vie quotidienne **280**

Conclusions de la deuxième partie. *L'effondrement du quotidien* **282**

Sépia : la nostalgie d'un pays natal *282*
Le problème de l'action ordinaire *283*
Perte du quotidien et réflexivité *283*

TROISIEME PARTIE. LES MODES D'ENGAGEMENT *AGIR DANS ET CONTRE LE DEPLOIEMENT EXTRACTIVISTE* 287

CHAPITRE 8. Un mode d'engagement du « sel de la vie » 289

8.1. Prises sensibles, éthique et inquiétude 290

8.1.1. Un appui pour la coordination et l'adaptation dans l'action 290
8.1.2. Un appui sensible pour formuler un jugement 292
8.1.3. Le caractère et la promesse 296
8.1.4. La prise sensible comme appui de l'engagement 297

8.2. Sur quelques prises sensibles 299

8.2.1. La prise dans le repos : la douceur de l'ombre 299
8.2.2. La prise dans l'effort : les plaisirs de l'eau 302
8.2.3. La prise dans l'émerveillement : l'andinisme 305
8.2.4. La prise dans l'exploration : la spéléologie 308

8.3. Les prises sensibles éprouvées 310

8.3.1. Une réification des prises sensibles ? 311
8.3.2. Altérer la prise sensible 313
8.3.3. Sur la route : une « prise inauthentique » ? 314

8.4. Ouverture : la ruine peut-elle être une prise sensible ? 316

8.4.1. L'ambivalence des prises ruinées 317
8.4.2. Vivre dans les restes et grâce aux restes 320
8.4.3. « Quieren matar a los puesteros » 323

Conclusions. Vers l'inquiétude : le risque de la déprise et de l'emprise 326

CHAPITRE 9. Un mode d'engagement de l'opportun 327

9.1. Des actions collectives orientées vers la « conscientisation » 327

9.1.1. S'informer, former, diffuser : la constitution d'une communauté épistémique ... 328
9.1.2. Une tentative d'internationalisation : la campagne Auca Mahuida Libre de Petróleo 330
9.1.3. Peindre et chanter 332
La sémiologie du fracking dans le muralisme naïf 333
Vie et mort d'une martyre de la lutte 336
9.1.4 Saboter : escraches, toma de pozos et piquetes 340
L'escrache comme tactique de dénonciation 340
Freiner l'exploitation pour forcer la discussion 342

9.1.5. Témoigner : les toxytours comme modalités de l'attestation 345

9.2. Résister à la loi, écrire le droit : l'autofondation par la volonté populaire 348

9.2.1. Contester, dénoncer, accuser : trois modalités de l'engagement juridique 349
La marginalité politique à Neuquén 349
Les disputes juridiques à Mendoza 352
Le projet de loi anti-fracking à Mendoza 357
9.2.2. Le mouvement des ordonnances 358
Les tentatives frustrées dans Neuquén et l'Alto Valle 361
De l'anticipation au dépassement : un outil contesté à Mendoza 364

9.3. Une analytique du répertoire tactique anti-*fracking* 368

9.3.1. Les modes d'action et l'identité collective 368
9.3.2. Mesurer les forces, rechercher des alliés 370
9.3.3. Le nouveau contrat social : un contrat naturel ? 372

Conclusions. Un engagement tactique aux résultats mitigés 374

CHAPITRE 10. Un mode d'engagement dans la critique 375

10.1. Polyphonie et critique militante 375

10.1.1. Porter la critique : des collectifs aux porte-paroles 376
10.1.2. La compétence critique 380

10.2. Les voies de la critique 382

10.2.1. La querelle des positivismes 383
Comprendre Vaca Muerta et ses mythes 383
L'incomplétude de la science 392
10.2.2 Au-delà de la critique scientifique 393
Une logique de la dénonciation 393
Une logique de l'accusation 396
10.2.3. L'excès et le suffisant 398

Conclusions. L'impossibilité d'un compromis avec l'extractivisme des hydrocarbures 403

CHAPITRE 11. Vers une dynamique des modes d'engagement 405

11.1. D'un mode d'engagement à l'autre 405

11.1.1. Une lecture processuelle 406
11.1.2. Des lectures dialectiques 409
Enquêter pour rester vigilant 410
S'unir pour préserver les attachements 419
Ajuster les valeurs aux actes 426

11.2. Les deux piliers de la subjectivation militante 432

11.2.1. Être reconnaissant ... *433*
11.2.2. Être responsable ... *437*
11.2.3. Vers une éthique militante ... *439*
11.2.4. Les quatre figures de la subjectivation ... *442*
Les figures opposées : le sujet et l'aliéné ... *443*
Les figures ambivalentes : l'égoïste et le subalterne ... *444*

11.3. L'en-dehors des modes d'engagement ... 445

Conclusions. Les multiples sens du militantisme anti-extractivisme ... 449

Conclusions de la troisième partie *S'engager contre la crise de l'engendrement* ... 451

La complexité d'une mobilisation anti-extractivisme ... 451

Un Sujet ou des sujets pour notre temps ? ... 452

RÉFLEXIONS GENERALES *QUATRE THESES SUR LE MILITANTISME ANTI-EXTRACTIVISME* ... 455

La scène et les scripts de l'action ... 455

Le pluralisme de l'action ... 457

L'universel est dans le particulier ... 458

Se lier ... 459

BIBLIOGRAPHIE ... 463

Ouvrages & articles ... 463

Sources militantes ... 485

Sitographie ... 487

Argentine ... *487*
Neuquén ... *488*
Mendoza ... *488*
International ... *488*

GLOSSAIRE ... 489

ANNEXES ... 495

Annexe 1 : Cahier des verbatims ... 497

Annexe 2 : Table des entretiens..... 549

Annexe 3 : Documents d'autorisation 553

Annexe 4 : Cartes 555

Annexe 5 : Cahier photographique..... 560

Annexe 6 : Déclarations et communiqués militants 566

Annexe 7 : Autres documents militants..... 574

TABLE DES TABLEAUX..... 577

TABLE DES ILLUSTRATIONS 579

TABLE DES MATIERES 581

Résumé

Cette thèse se propose d'analyser l'expérience du militantisme anti-extractivisme à travers le cas des mobilisations socio-environnementale contre le projet d'exploitation de la formation d'hydrocarbures non conventionnels de Vaca Muerta dans les provinces de Neuquén et Mendoza, ainsi que dans les zones contiguës de l'Alto Valle du río Negro et du Cuyo, en Argentine. Les données collectées à partir de la consultation des documentations militantes, d'une cinquantaine d'entretien semi-directifs et par le biais d'observation *in situ*, ont permis de reconstituer les enjeux de ce conflit socio-environnemental en même temps que les formes d'actions et les raisons d'agir des militants. Depuis une décennie environ, diverses organisations et collectifs s'opposent à l'expansion de ce front pionnier extractiviste, s'engagent pour la préservation de l'environnement et défendent des « mondes de la vie quotidienne ». En effet, les militants contestent le déploiement d'un système technicien dont les logiques marchande et industrielle sont en inadéquation avec leurs expériences ordinaires, pratiques et affectives qu'ils font de leurs entours. En plus d'étudier certaines dimensions de cette controverse socio-technique, notamment l'utilisation de la technologie de fracturation hydraulique (ou fracking), ces travaux de thèse font le pari de décaler le regard sur l'extractivisme et ses contestations en se concentrant également sur les dimensions sensibles de l'engagement. Ils tentent ainsi de rendre compte d'un aspect délaissé de ces mobilisations anti-extractivisme : le quotidien sur lequel elles reposent.

Mots clefs

Vaca Muerta – hydrocarbure non conventionnel – fracturation hydraulique – extractivisme – mouvement social – sensibilité – quotidien

Summary

This thesis proposes to analyse the experience of anti-extractivism activism based on the socio-environmental mobilisation against the exploitation of the non-conventional hydrocarbon formation of Vaca Muerta in the provinces of Neuquén and Mendoza, as well as in the contiguous areas of the Alto Valle of the río Negro and Cuyo, in Argentina. The data collected via consultation of documentation provided by militants, circa fifty semi-directive interviews and further *in situ* observations, made it possible to reconstitute what is at stake in this socio-environmental conflict as well as the forms of action and the reasons for acting of the activists. For close to a decade, various organisations and collectives have continued to oppose the expansion of this extractivist frontier, and are committed to environmental conservation and the defense of the "worlds of everyday life". Indeed, the activists contest the deployment of a technological system in which market and industrial logics are out of step with their ordinary, practical and emotional experiences and surroundings. In addition to examining certain dimensions of this socio-technical controversy, including the use of hydraulic fracturation technology (or fracking), this study draws attention to the sensitive dimensions of engagement. It seeks to bring to the forefront a neglected aspect of these anti-extractivism mobilisations: the everyday life from which they spring.

Keywords

Vaca Muerta – non-conventional hydrocarbons – hydraulic fracturation – extractivism – social movement – sensitivity/sensibility – everyday life

Resumen

Esta tesis propone analizar la experiencia del activismo antiextractivismo a través del caso de las movilizaciones socioambientales contra el proyecto de explotación de la formación de hidrocarburíos no convencionales de Vaca Muerta en las provincias de Neuquén y Mendoza, así como en las zonas contiguas del Alto Valle del río Negro y del Cuyo, en Argentina. Los datos recogidos a partir de la consulta de la documentación de los militantes, de unas cincuenta entrevistas semidirectivas y de la observación in situ, permitieron reconstruir lo que está en juego en este conflicto socioambiental, así como las formas de actuar y los motivos de la acción de los militantes. Desde hace aproximadamente una década, diversas organizaciones y colectivos se oponen a la expansión de este frente extractivista, están comprometidos con la preservación del medio ambiente y defienden « mundos de la vida cotidiana ». De hecho, los activistas están desafiando el despliegue de un sistema técnico cuya lógicas de mercado e industrial están desfasadas con la experiencia ordinaria, práctica y emocional que tienen de su entorno. Además de estudiar ciertas dimensiones de esta controversia sociotécnica, incluyendo el uso de la tecnología de fractura hidráulica (o *fracking*), estos trabajos de tesis apuntan a cambiar el enfoque del extractivismo y su contestación concentrándose también en las dimensiones sensibles de este compromiso. Así, intentan dar cuenta de un aspecto descuidado de estas movilizaciones antiextractivistas: la vida cotidiana en la que se basan.

Palabras clave

Vaca Muerta – hidrocarburos no convencionales – fractura hidraúlica – extractivismo – movimiento social – sensibilidad – cotidiano.

UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR